



dédicace

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

RENÉ GROUSSET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
CONSERVATEUR DU MUSÉE CERNUSCHI

HISTOIRE DE L'ARMENIE

DES ORIGINES A 1071



Avec dix cartes et cinq tableaux généalogiques

PAYOT, PARIS

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS PAYOT

L'Empire des Steppes (3e édition 1947).

L'Empire du Levant. Histoire de la Question d'Orient, 1946.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Histoire des Croisades et du Royaume Latin de Jérusalem, 3 vol. in-8° (Plon).

L'épopée des Croisades (Plon).

Bilan de l'Histoire (Plon).

Sur les traces du Bouddha (Plon).

L'Asie Orientale des origines au XVe siècle (en collaboration avec J. Auboyer et J. Buhot (Presses niUversitaires).

Histoire de l'Orient Latin, dans le tome IX de l'*Histoire Générale. Glotz* (Moyen Age) des Presses Universitaires.

Histoire de l'Asie, collection « Que sais-je ? », Presses Universitaires.

Les Croisades, collection « Que sais-je », Presses Universitaires.

L'Empire Mongol, collection Cavaignac, de Boccard.

Le Conquérant du Monde (*Vie de Gengis-khan*), Albin Michel

Histoire de la Chine (Fayard).

Les philosophies indiennes (Desclée).

Histoire de l'Extrême-Orient (Geuthner).

A Madame Alice Magné,

en témoignage de fidèle reconnaissance
et d'attachement

et avec toute ma gratitude
pour notre commun discours de
la Sorbonne.

Au grand poète
ARCHAG TCHOBANIAN
en témoignage d'admiration
et avec l'expression de toute ma reconnaissance
au Père L. Mariès et à Frédéric Feydit
à la science et à l'amitié desquels
ce livre doit tant.

ce livre qui, plus encore qu'à
Tchobanian, mériterait de leur être
dédié

René Grousset

PRONONCIATION

e (muet) ne sert qu'à soutenir des consonnes et se prononce comme le *e* français de brebis. Les sons *é* et *è* sont rendus par des *e* accentués.
g toujours dur.
q = *k* aspiré.
th = *t* aspiré (ne prend jamais le son du *th* anglais ou du θ du grec moderne).
ph = *p* aspiré (ne prend jamais le son du *f*.
l (ital) originellement *l*, se prononce maintenant comme *gh*.
r (ital) est longuement roulé.
ou, ou *w* devant une voyelle se prononce *V*. *Aghouan* = *Aghvan*. S'il est précédé d'une série de consonnes non liquides, il faut placer imm

RENÉ GROUSSET
de l'Académie Française
Conservateur du Musée Cernuschi

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

DES ORIGINES A 1071



PAYOT, PARIS
106, Boulevard St-Germain

1947

Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — LA GÉOGRAPHIE DE L'ARMÉNIE ET L'HISTOIRE 13

Caractères généraux de la géographie arménienne, 13. — La défense de la forteresse arménienne. Les montagnes bordières du Nord, 13. — La défense de la forteresse arménienne. Les montagnes bordières du Sud, 15. — A l'intérieur de la forteresse arménienne : les sommets, 17. — Les plateaux, 18. — La bonne terre arménienne, 19. — Richesse agricole et pastorale des provinces du Nord-Ouest, 20. — Supériorité des bassins du Sud et de l'Est, 21. — Le bassin du moyen Araxe, 22. — La région vannique, 24.

CHAPITRE II. — LA PRÉHISTOIRE ARMÉNIENNE. 26

Industries néolithique et énéolithique, 26. — Monuments mégalithiques de l'Aragadz, 28. — Les vichaps et l'irrigation protohistorique, 29. — Foyers métallurgiques : le groupe de Lelvar, 31. — Groupe de Gandja et du Qarabagh, 33. — Groupe du lac Sévan, 35. — Chronologie protohistorique, 38. — Les écritures archaïques du Sévan, 40.

CHAPITRE III. — L'ARMÉNIE PRÉARMÉNIENNE. 41

L'Arménie préarménienne et l'hypothèse hourrite, 41. — L'Arménie occidentale d'après les sources hittites, 42. — L'Arménie d'après les sources assyriennes : le Naïri, 45. — Fondation du royaume d'Ourartou : Règne d'Aramé, 46. — Règne de Chardouri Ier, 49. — Règnes d'Ichpouini et de Ménoua, 50. — Règne d'Argichti Ier, 52. — Règne de Chardouri II, 54. — Règne de Rousa Ier, 57. — Règne d'Argichti II, 59. Règne de Rousa II, 60, — Chardouri III et Rousa III, 62. — La civilisation ourartienne, 62.

CHAPITRE IV. — LES PREMIERS SIÈCLES DU HAYASTAN . . . 65

Situation de l'arménien parmi les langues indo-européennes, 65. — Origine thraco-phrygienne du peuple arménien, 66. — Arménisation de l'Arménie, 69. — Le substrat caucasien dans la langue arménienne, 71. — L'Arménie sous la domination achéménide, 73. — Description de l'Arménie par Xénophon, 76. —

CHAPITRE V. — L'ARMÉNIE A L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE. LA DYNASTIE ARTAXIADE 79

Contre-coups de la conquête macédonienne, 79. — Artaxias Ier, fondateur du royaume d'Arménie, 80. — Tigrane le Grand : l'Empire arménien, 84. — Conflit de Tigrane avec les Romains, 92. — Orientation nouvelle de l'Arménie. Tigrane le Grand, allié des Romains, 97. — Artavazde III, Crassus et Antoine, 100. — Derniers temps de la dynastie artaxiade, 103.

CHAPITRE VI. — LE PROTECTORAT ROMAIN ET LES ROIS ARSACIDES D'ARMÉNIE 105

L'instabilité dynastique : cadets arsacides et cadets ibères, 105. — L'équilibre arménien et le traité de Rhandéia, 108. — Trajan et l'annexion romaine, 109. — Retour à la dynastie arsacide et à l'équilibre de Rhandéia, 110. — L'Arménie sous les derniers Antonins et les Sévères, 111. — L'Arménie et les premiers Sassanides. Avènement de Tiridate III, 113. — Influence parthe sur la culture arménienne, 116. — Le paganisme arménien, 117.

CHAPITRE VII. — LES ARSACIDES CHRÉTIENS 121

Conversion de l'Arménie au christianisme, 121. — Caractère araméo-parthe des premières chrétientés arméniennes, 125. — Tiridate III, Khosrov III et l'opposition féodale, 127. — Arménisation des provinces du Nord-Est : la Siounie, 130. — Tigrane VII. Rupture entre la royauté et le patriarcat, 132. — Archak II dans la tradition arménienne. Saint Nersès, 134. — Archak II entre Rome et les Sassanides, 138. — Le roi Pap et le protectorat romain, 143. — Chute du roi Pap, 148. — Règne de Varazdat, 152. — Gouvernement du sparapet Manuel Mamikonian, 156.

CHAPITRE VIII. — L'ARMÉNIE SOUS L'HÉGÉMONIE SASSANIDE. L'ÉPOPÉE DES MAMIKONIAN. 163

Partage de l'Arménie, 163. — Règne de Khosrov III, 166. — Règne de Vram-Chapouh. Invention de l'alphabet arménien par Mesrop Machtots, 171. — Le christianisme, véhicule de la culture hellénique en Arménie, 177. — La mainmise sassanide et les étapes vers l'abolition de la royauté arménienne, 178. — Artachès IV, le dernier Arsacide. Abolition de la royauté arménienne, 182. — Vahrâm V et la tentative de rattachement de la chrétienté arménienne à l'Église syriaque, 184. — Situation de l'Arménie à la fin du règne de Vahrâm V, 187. — Yazdgard II. Persécution contre le christianisme arménien, 189. — Les nakhararq entre la foi chrétienne et le loyalisme sassanide, 191. — La persécution mazdéenne en Arménie, 193. — Insurrection chrétienne contre le mazdéisme, 194. — Vardan Mamikonian, chef de la résistance arménienne, 195. — Vardan Mamikonian et Vasak de Siounie, 199. — Vasak de Siounie et la politique iranophile, 201. — L'invasion perse de 451, 202. — Bataille d'Avaraïr. Mort héroïque de Vardan Mamikonian, 203. — La guérilla arménienne. Hemaiak Mamikonian, 206. — Marzbanat de Adhour-Hormizd. Chute de Vasak de Siounie, 207. — Martyre des Léontiens, 211. — L'Arménie sous le règne de Pêrôz, 213. — Révolte de Vahan Mamikonian, 215. — Bataille d'Akori, 218. — Bataille de Nersêhapat, 220. — Bataille d'Akesga, 221. — Marzbanat de Châhpouhr de Reiy. Vahan Mamikonian et la résistance arménienne, 224. — Reconnaissance de l'autonomie arménienne. Vahan Mamikonian, marzbân d'Arménie, 226. — Suppression de l'autonomie arménienne, 232. — Rupture entre l'Église arménienne et l'Église grecque, 234. — L'Arménie à l'époque justinienne, 237. — Révolte de Vardan II Mamikonian, 242. — Retour des Byzantins en Persarménie sous l'empereur Maurice, 248. — Les récupérations byzantines en Arménie au traité de 591, 251. — Mouchel Mamikonian entre

les Perses et les Byzantins, 253. — Politique de désarménisation de l'empereur Maurice, 255. — Révoltes arméniennes contre les Perses et les Byzantins, 256. — Sembat Bagratouni le Bazmaïalth, marzban d'Hyrcanie, 261. — Les affaires religieuses sous l'empereur Maurice. Le schisme de vingt ans (590-610), 265. — Rupture entre l'Église arménienne et l'Église géorgienne, 267. — Conquête de l'Arménie byzantine par Khousrô Abharvêz, 269. — L'Arménie et les campagnes d'Héraclius contre les Perses, 273. — Le roman historique du Taron. Épopée de Vahan le Loup, 276. — L'Arménie byzantine sous l'empereur Héraclius, 281. — La féodalité arménienne à l'époque sassanide, 287.

CHAPITRE IX. — L'ARMÉNIE ET L'HÉGÉMONIE ARABE . . . 296

L'invasion arabe. Théodoros Rechtouni et le patriarche Nersès III, 296. — Politique arménienne de l'empereur Constant II, 298. — Expédition de Constant II en Arménie, 301. — Théodoros Rechtouni et la politique de collaboration avec les Arabes, 302. — Une époque d'accalmie: Grigor Mamikonian, 304. — La révolte arméno-géorgienne de 681 et l'invasion khazare, 306. — L'Arménie entre Justinien II et les Arabes, 307. — La victoire arménienne de Vardanakert, 310. — L'ambassade posthume du patriarche Sahak III, 311. — Les atrocités de Nakhitchévan. Extermination des nakhararq, 312. — Le patriarche Hovhannês III d'Otzoum et le concile de Manazkert, 314. — La solidarité arabo-arménienne en présence du péril khazar, 315. — Les derniers khalifes omayyades et la rivalité des Bagratouni et des Mamikonian, 317. — L'avènement de la dynastie abbasside et ses conséquences pour l'Arménie, 320. — Les Ardzrouni maîtres du Vaspourakan, 322. — L'insurrection arménienne de 771, 323. — Batailles d'Ardjèch et du Bagrévand, 327. — Conséquences territoriales de la bataille du Bagrévand, 329. — Tadjat Antzévatsi, 334. — Martyre des princes Ardzrouni, 336. — L'administration directe arabe dans les dernières années du VIIIe siècle, 337.

CHAPITRE X. — PRINCIPAT DES BAGRATIDES 341

Principat d'Achot Msaker, 341. — Débuts de la nouvelle maison de Siounie, 347. — Bagarat de Tarôn et Sembat Ablabas, 349. — Les affaires de Siounie dans les années 820-830, 351. — Les Bagratides de Géorgie : le curopalate Achot, 352. — Raids byzantins en Arménie sous l'empereur Théophile, 353. — La répression arabe sous le khalife Motawakkil, 355. — Expédition de l'émir Yoûsouf contre le Vaspourakan et le Tarôn, 357. — Campagnes de l'émir Bogha au Vaspourakan, 359. — Campagne de Bogha contre les émirs d'Arzèn et de Tiflis. Résistance des Tzanar, 363. — Campagnes de Bogha en Aghouanie et en Siounie, 364. — Kourdik Mamikonian et les débuts du « fils d'Aboubeldj », 365. — Trahison de l'émir Bogha envers Sembat Ablabas, 367. — Déportation des princes arméniens à Sâmarrâ, 368. — La résistance arménienne pendant la déportation des princes. Gourgen, fils d'Aboubeldj et le relèvement du Vaspourakan, 369. — Compétitions de famille au Vaspourakan. Grigor Dérénik et le fils d'Aboubeldj, 371. — Achot le Grand, prince des princes, 372. — Le Bagrévand passe des Mamikonian à Achot le Grand, 373. — Achot le Grand et les affaires du Vaspourakan. Mariage de Grigor Dérénik avec Sophie Bagratouni, 374. — Achot le Grand et la maison de Siounie, 376. — Achot le Grand

et l'émirat de Manazkert, 376. — Retour des princes exilés, 377. — Le fils d'Aboubeldj et la succession de l'Antzévatsiq, 378. — Retour et dernières années d'Achot de Vaspourakan, 380. — Les propositions de Photius et le concile de Chirakavan, 382. — Achot le Grand et la féodalité arméno-arabe, 384. — Dernières aventures et mort de Grigor Dérénik, prince du Vaspourakan, 387. — Gagik Abou-Morvan, régent du Vaspourakan, 388. — Politique d'Achot le Grand en Siounie et en Aghouanie, 389. — Politique d'Achot le Grand en Géorgie, 391.

CHAPITRE XI. — LA ROYAUTÉ BAGRATIDE 394

Achot le Grand roi d'Arménie, 394. — Avènement de Sembat Ier le Martyr, 397. — Compétition du sparapet Abas, 398. — Léon VI et Sembat Ier. Premières difficultés avec l'émir Afchîn, 399. — Prise de Dwin par les Arméniens. Apogée du règne de Sembat Ier, 400. — Première guerre entre Sembat Ier et l'émir Afchîn, 402. — Les affaires du Vaspourakan : Le régent Abou-Morvan et le prince Sargis-Achot, 403. — Intrigue de Sargis-Achot de Vaspourakan avec l'émir Afchîn, 405. — Dernière tentative du fils d'Aboubeldj sur le Vaspourakan. Sa mort, 406. — Incarcération des princes ardzrouniens. Abou-Morvan, maître du Vaspourakan, 408. — Campagne de Sembat Ier contre l'émir Ahmed, 409. — Drames à la cour du Vaspourakan. Meurtre d'Abou-Morvan et restauration de Sargis-Achot, 412. — Guerre de l'émir Afchîn contre Sembat Ier, 413. — L'émir Afchîn et les princes du Vaspourakan, 416. — Les patriarches Machtotz d'Elivard et Hovhannès V, 418. — Campagnes de Sembat Ier contre les Qaïsites et la Siounie, 419. — Khatchik-Gagik, prince du Vaspourakan, 422. — Prise d'Amiouk par Khatchik-Gagik. Lutte contre les rezzous musulmans, 424. — Prospérité de l'Arménie sous Sembat Ier, 426. — Sembat Ier et les affaires de Géorgie, 428. — Premiers rapports de Sembat Ier avec l'émir Yoûsouf, 430. — Complot contre Sembat Ier. Rupture avec Adarnasé II de Géorgie, 431. — La principauté ardzrounienne du Vaspourakan érigée en royaume, 433. — Invasion de l'Arménie bagratide par l'émir Yoûsouf, 435. — Martyre de Sembat Ier, 438. — Jugement sur le règne de Sembat Ier, 440. — Avènement d'Achot II Erkath, 441. — Achot II et l'alliance byzantine. Voyage du roi à Constantinople, 443. — Rivalité des deux Achot, 446. — Achot II et la féodalité arménienne. Conquête de l'Outi, 450. — Tentative d'assassinat sur la personne d'Achot II, 451. — Guerre d'Achot II contre les Aphkhazes. Annexion du Gardman, 453. — Prise de Samchwildé par Achot II 455. — Achot II, roi des rois d'Arménie, 456. — Achot II et la révolte d'Amram Tzoulik, 458. — L'émir Naçr dans l'Antzévatsiq, le Vaspourakan et la Siounie, 459. — Échec des tentatives de Naçr contre Achot II, le patriarche Hovhannès V et Sembat de Siounie, 460. — Les années de paix du roi Khatchik-Gagik de Vaspourakan, 462. — Le roi Abas, 464. — Dérénik-Achot, roi de Vaspourakan, 466. — Le mouvement religieux sous le règne d'Abas, 468. — Le roi Abas et les Aphkhazes, 472. — Le recul de l'Islam. Libération des confins arméno-byzantins par les généraux arméniens au service de Byzance, 474. — Le roi Achot III, le Miséricordieux, 478. — Les chrétientés de Siounie et d'Aghovanie rentrent dans l'obédience arménienne, 479. — Sacre d'Achot III, 481. — Fondation du royaume bagratide de Kars, 483. — Partages dans la maison de Vaspourakan, 483. —

La Siounie Orientale érigée en royaume, 484. — La question religieuse sous Achot III. Du patriarche Vahan de Siounie à Khatchik Ier Archarouni, 485. — Nicéphore Phocas et la reconquête byzantine aux approches de l'Arménie, 488. — Retour sur l'histoire du Tarôn, 489. — Annexion du Tarôn à l'Empire byzantin, 493. — Jean Tzimiscès et Achot III, 494. — Règne de Sembat II, 500. — Opposition de Mouchel, roi de Kars. Intervention du curopalate Davith de Taïq, 501. — Le curopalate Davith de Taïq et la guerre des deux Bardas, 504. — Branches cadettes. Le royaume bagratide du Tachir, 507. — Branches cadettes. Le royaume bagratide de Kars, 508. — Escarmouches avec les Musulmans, 509. — Symptômes de mésentente entre l'empereur Basile II et les Arméniens, 511. — La révolte de Bardas Phocas et ses conséquences en Arménie, 512. — Davith de Taïq, Sembat II et la succession d'Aphkhazie, 514. — Mort de Sembat II. Jugement sur son règne, 517. — Le roi Gagik Ier et la reine Katramidé. Constructions religieuses. Réconciliation avec l'Église de Siounie, 518. — Davith Anolin, roi du Tachir, 520. — Expansion de la race arménienne en Cilicie et à Antioche, 522. — Patriarcat de Sargis de Sévan, 523. — L'empereur Basile II, les Arméniens et la conquête de la Bulgarie, 523. — Dernières années du curopalate Davith de Taïq. Conquête de Manazkert sur les Musulmans, 524. — Mort du curopalate Davith de Taïq, 529. — Annexion de l'héritage de Davith de Taïq par l'empereur Basile II, 531. — Réaction de Gagik Ier contre l'affaiblissement de l'autorité monarchique, 535. — Union de Bagrat III de Géorgie et de Gagik Ier d'Arménie contre l'émir de Gandja, 537. — Rupture de l'empereur Basile II avec Giorgi Ier de Géorgie, 538. — La culture arménienne sous Gagik Ier, 539. — Rivalité du roi Hovhannès-Sembat et du prince Achot Qadj, 541. — Rupture de l'entente arméno-géorgienne, 544. — Première campagne de l'empereur Basile II en Géorgie, 547. — Reprise des incursions musulmanes. Mort de Vasak Pahlavouni, 550. — Apparition des Turcs au Vaspourakan, 551. — Cession du Vaspourakan à l'Empire Byzantin, 553. — Le fatal testament de Hovhannès-Sembat, 556. — Seconde campagne de Basile II en Géorgie, 558. — Siège de Khoï par Basile II, 561. — Conquête d'Ardjèch, de Berkri et d'Édesse sur les Musulmans, 562. — Luttes de Davith Anolin, roi du Tachir contre les Musulmans, 564. — Le patriarche Pétros Gétadartz et le roi Hovhannès-Sembat, 566. — Avènement de Gagik II, 568. — Tentative de coup d'état du vestis Sargis et première agression byzantine contre Ani, 569. — Couronnement de Gagik II. Vahram Pahlavouni protecteur de la dynastie bagratide, 571. — Un épisode de chanson de geste. Khatchik le Sourd et le Petit Prince, 572. — Le crime de Constantin Monomaque : contre l'Arménie, Byzance fait appel aux Musulmans, 574. — Disgrâce de Grégoire Magistros, 575. — Gagik II attiré à Constantinople, 576. — Prise d'Ani par les Byzantins, 577. — Abdication du roi Gagik II, 580. — Gouvernement du parakimomène Nikolaos et de Michel Iasitès. Le désastre byzantin de Dwin, 581. — Gouvernement de Katakalon Kékauménos. Disgrâce du patriarche Pétros, 583.

CHAPITRE XII. — L'INVASION SELDJOUQIDE 585

Raid de Qoutloumouch à travers le Vaspourakan, 585. — Byzance dissout les milices arméniennes, 586. — Invasion

d'Ibrâhîm Inal. Destruction d'Ardzèn, 587. — Bataille de Kapoutrou, 589. — Retour sur la cour ardzrounienne de Sébaste, 591. — Le patriarche Pétros Gétadartz à Constantinople et à Sébaste, 592. — Le patriarche Khatchik II, 594. — Troubles au Palin. Révolte et mort de Harpik, 595. — Sac de Kars par Ibrâhim Inal, 595. — La grande invasion seldjouqide sous Toghroul-beg. Siège et délivrance de Manazkert, 596. — Ravages de Toghroul-beg et d'Abou'l Ouswâr, 598. — Raids et dévastations, 601. — L'intervention géorgienne. Tentative de Liparit Orbélian en Arménie Occidentale, 603. — Sac de Blour, 604. — Destruction de Mélitène, 605. — Thornik Mamikonian. Victoire arménienne du Glakavanq, 607. — Sac de Sébaste, 608. — Massacres dans le district de Palin, 609. — Davatanos et le Normand Hervé, 609. — Expédition d'Alp Arslan en Géorgie, 610. — Prise d'Ani par Alp Arslan, 613. — Prise de Kars par les Turcs, 615. — Abaissement et renaissance du patriarcat. Les patriarches Khatchik II et Grigor II, 617. — Gagik II et la défense de l'arménisme contre l'Église grecque, 618. — Gagik II et le métropolite Marcos de Césarée, 620. — Ravages des Turcs dans la région d'Édesse, 622. — Conséquences de la chute d'Ani : invasion de l'Asie Mineure par les Turcs, 623. — Prise de Manazkert par Alp-Arslan, 624. — Romain Diogène et la colonie arménienne de Sébaste, 625. — Bataille de Manazkert, 626. — Conséquences du désastre de Manazkert, 629. — Personnalité du roi Gagik II, 630. — Meurtre de Gagik II, 632. — Fin de la maison bagratide d'Ani, 634. — Vicissitudes du patriarcat sous Grigor II, 635.

TABLE DES CARTES

Pages.

1. Carte physique de la région arménienne 16
2. L'Arménie préhistorique..... 30
3. Fouilles préhistoriques entre l'Aragadz et Etchmiadzin par la Mission Thamanian, Thoramanian et Kalanthar, 1924-1927..... 34
4. Les confins arméniens du XVe au Xe siècle, d'après Delaporte..... 43
5. Le royaume d'Ourartou..... 55
6. L'empire arménien sous Tigrane le Grand..... 88
7. L'Arménie au commencement du VIIe siècle 291
8. L'Arménie vers 890..... 404
9. L'Arménie vers l'An Mille..... 530
10. Carte historique générale de l'Arménie, en dépliant, *in fine*.

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

CHAPITRE PREMIER

LA GÉOGRAPHIE DE L'ARMÉNIE ET L'HISTOIRE

Caractères généraux de la géographie arménienne

L'Arménie, selon la définition du géographe R. Blanchard, est « un énorme massif dominant de haut les dépressions de Transcaucasie et de Mésopotamie », ou plutôt à la fois un massif « puisque sa charpente est formée de plis accolés » et un plateau « puisque ces plis sont noyés dans les épanchements éruptifs ». Au bref, « une grande forteresse naturelle aux abords raides, mais recélant, derrière ses remparts, des tables, des bassins et des plateaux ». D'où « un contraste frappant entre les murailles de la périphérie et les formes, relativement plus douces, du relief intérieur » (hauteur moyenne des chaînes bordières, de 3.000 à 4.000 mètres ; du plateau intérieur, de 1.500 à 1.800). Mais de plus, à l'intérieur même, se manifeste une nouvelle opposition entre, encore, « de hautes montagnes, désertes et farouches, et des bassins fertiles, peuplés de sédentaires, bassins entre lesquels *se disperse* l'Arménie » [1].

On ne saurait mieux formuler les deux caractéristiques de la géographie arménienne : l'individualité profonde de ce pays par rapport aux autres terres de l'Asie Antérieure, et son compartimentement intérieur. De ces données géographiques découleront les deux constantes de l'histoire arménienne : d'une part la « personnalité » puissante de la nation arménienne, personnalité qui lui a permis de survivre à travers toutes les invasions, toutes les dominations, toutes les catastrophes ; d'autre part le féodalisme invétéré qui, de l'antiquité à 1064, fut pour l'Arménie une cause d'affaiblissement et de discordes.

La défense de la forteresse arménienne : les montagnes bordières du Nord.

Conformément à ces données générales, le territoire arménien se divise en un certain nombre de zones bien caractérisées.

1. R. Blanchard, *L'Asie Occidentale*, t. VIII de la *Géographie universelle* de Vidal de La Blache et Gallois (1929) p. 109 et sq.

Tout d'abord les montagnes bordières qui séparent l'Arménie, au nord, de la Transcaucasie et principalement des pays géorgiens ; au sud, de la plaine mésopotamienne. Strabon (XI, 14, 2) remarquait déjà que « le pourtour de l'Arménie presque tout entier se compose de terrains âpres et montagneux ».

Le bourrelet septentrional est fort élevé, entre 3.000 et 4.000 mètres. Il se décompose en trois chaînes sensiblement parallèles qui s'incurvent en arc de cercle concave de l'ouest à l'est depuis le nord d'Erzindjan jusqu'à hauteur de Tiflis, puis depuis la région de Tiflis jusqu'à celle de Choucha.

Dans le secteur nord-ouest de cette zone, depuis Batoum jusqu'au col de Souram, le régime pontique, avec ses pluies abondantes et la douceur de son climat, revêt les montagnes, tout au moins leur revers septentrional, d'une magnifique végétation. C'est le pays connu dans l'antiquité sous le nom de Lazique. Cantons, du reste, découpés « en un désordre de crêtes et de gouffres avec un impénétrable sous-bois de houx, de lauriers, d'azalées et de rhododendrons ». Notons toutefois que le Tchorokh (l'ancien Akampsis) et son affluent l'Olty-tchaï, par leurs cluses à travers les chaînes côtières, réussissent à établir une voie de pénétration vers l'intérieur, ainsi que nous le verrons notamment par les campagnes de l'empereur byzantin Basile II.

Le revêtement forestier des chaînes bordières qui séparent l'Arménie de la Gourie et de l'Iméréthie (ancienne Colchide) cesse sur le versant méridional. Au versant nord, encore couvert de sapinières, s'oppose le revers sud aux pentes nues, et cette sécheresse gagne le versant nord lui-même à mesure qu'on quitte le bassin de la mer Noire pour se rapprocher de celui de la Caspienne. La haute Koura dans l'ancien district du Kolaver, autour d'Ardahan ou Artahan, au nord de Kars, profite encore des pluies pontiques. Plus loin vers l'est, les montagnes se dénudent. Cependant le fond des vallées et spécialement les gorges conservent même ici leur parure forestière : c'est ainsi que la vallée de l'Akstafa, dans la région de Lori, est célèbre par ses sapinières, ses platanes et ses noyers géants.

La chaîne bordière septentrionale court ainsi en arc de cercle concave, enserrant le pays depuis Erzindjan jusqu'à Ardahan depuis Ardahan jusqu'au lac Sévan, à travers les anciennes provinces de Taïq, de Kolaver, d'Alotz et de Gougarq, l'ancienne *Gogarène*. Près du Sévan, elle se divise en deux masses qui encerclent le lac et entourent aussi la province du Qarabagh (région de Gandja et de Bardaa), « plateau bâti de nappes de lave, dont les hautes terres présentent une végétation steppique entre des montagnes à vocation forestière », au demeurant brillamment drainé par les derniers affluents méridionaux de la rive droite de la Koura.

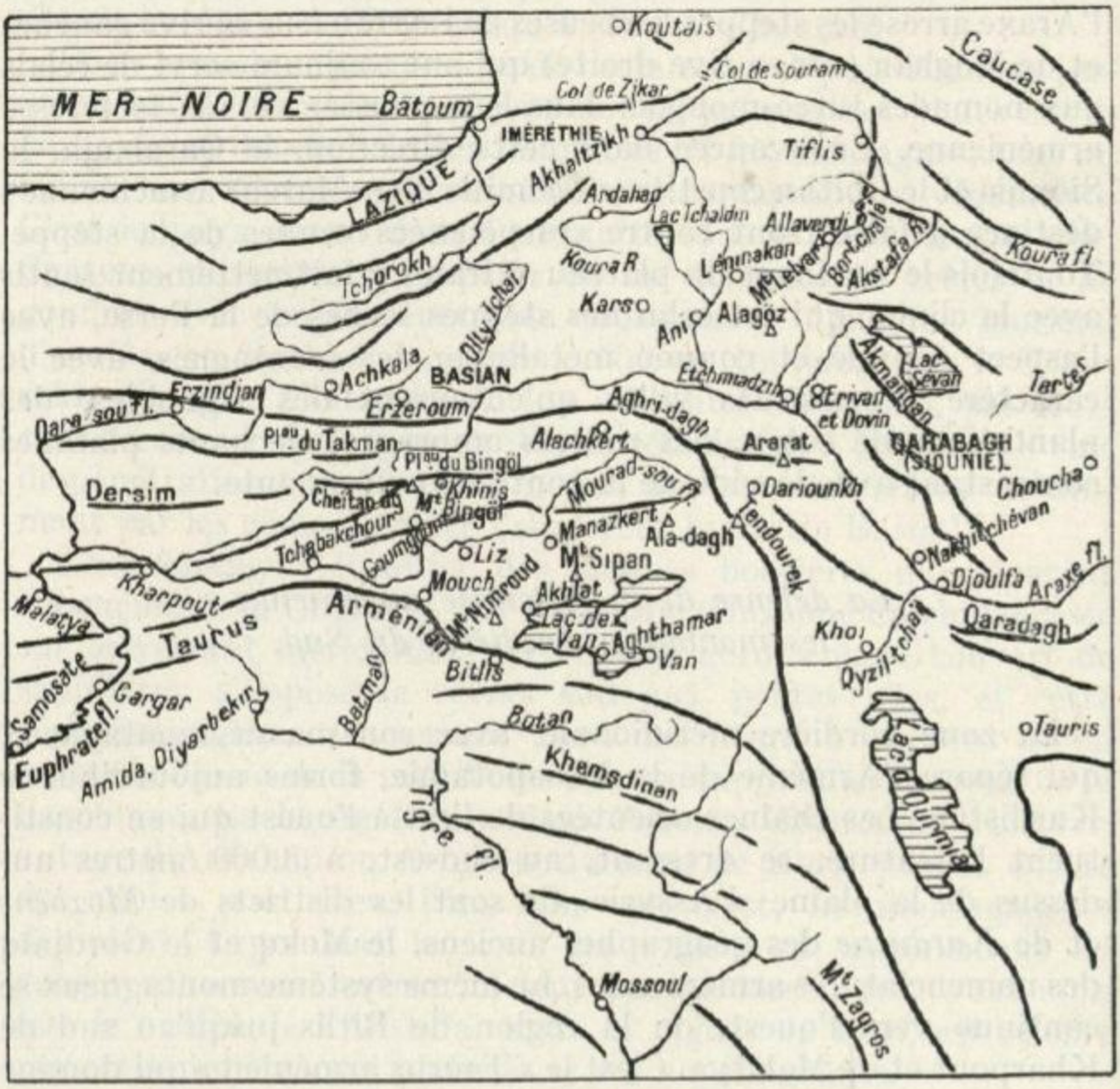
L'Araxe se fraie un passage entre ces montagnes, au nord celles de la Siounie (pays entre le lac Sévan et Nakhitchévan) et du Qarabagh, au sud celles de l'Azerbaidjan persan, et met l'Arménie en communication directe avec l'Iran. La vallée d'un des affluents méridionaux de l'Araxe, le Qyzyl-tchaï qui arrose en Azerbaidjan le pays de Khoï (Her en arménien), a été la voie par où les invasions iraniennes ont toujours pénétré en Arménie du côté de Djoulfa et de Nakhitchévan, l'ancien district de Golthèn ou Golthn. Plus à l'est, à sa sortie de l'Arménie, l'Araxe arrose les steppes herbeuses de l'Arran (sur sa rive gauche) et de Moghan (sur sa rive droite) qui ont toujours servi de relais aux nomades turco-mongols dans leur poussée vers la forteresse arménienne. En avancée dans cette direction, le Qarabagh, la Siounie et le Golthn constituent comme une « Marche arménienne » destinée à faire front contre ces poussées venues de la steppe. Toutefois le voisinage du plateau d'Iran s'y fait nettement sentir avec le climat qui est celui des steppes sèches de la Perse, avec l'aspect dénudé et comme métallique des montagnes, avec le caractère d'oasis des villes qu'entourent des vignobles, des plantations de coton, des rizières ombragées de hauts platanes contrastant avec le vide de la contrée environnante.

La défense de la forteresse arménienne : les montagnes bordières du Sud.

La zone bordière méridionale, avec son massif montagneux qui sépare l'Arménie de la Mésopotamie, forme aujourd'hui le Kurdistan. Les chaînes orientées de l'est à l'ouest qui en constituent l'ossature, se dressent, au sud-est, à 3.000 mètres au-dessus de la plaine d'Assyrie. Ce sont les districts de *Moxoène* et de *Karduène* des géographes anciens, le Mokq et le Gordjaïq des nomenclatures arméniennes. Le même système montagneux se continue vers l'ouest, de la région de Bitlis jusqu'au sud de Kharpout et de Malatya. C'est le « Taurus arménien » qui domine l'ancienne province de Khoïth, le Sassoun, le Balou et la province médiévale de Khanzith, Hanzith ou Hanzêth (ou pays de Kharpout), cette dernière incluse dans l'ancienne *Sophène*. Pour descendre du massif arménien vers la plaine de Mésopotamie, le Tigre, l'Euphrate et leurs affluents se creusent, à travers ce bourrelet montagneux, de véritables cañons, « de terribles entailles ». Telles les gorges des affluents orientaux du Tigre à travers la chaîne du Khemsdinan, dans les provinces du Gordjaïq, du Tmoriq et de l'Albag méridional. Telles les gorges de l'Euphrate avec leurs coudes aigus et leurs « tracés en baïonnette », entre l'ancienne Commagène et l'ancienne Sophène, notamment dans

la province de Hanzith ou Hanzêth, déjà citée, entre Kharpout et Gargar.

Quant à l'aspect de ces montagnes bordières de la zone méridionale, les géographes le comparent à celui de notre zone méridionale alpestre : après la flore des prairies alpines, viennent des forêts de chênes auxquels, dans les vallées bien arrosées, s'ajoutent le mûrier sauvage, le figuier et le peuplier, enfin, sur les pentes les plus basses, la vigne et même le coton et le riz. Toutefois, dans



Carte physique de la région arménienne

le Kurdistan proprement dit, la profondeur et l'étroitesse des gorges rendent pendant une partie de l'année les communications pratiquement impossibles. La seule vallée vraiment praticable est ici celle de la rivière de Bitlis par où on accède du Kurdistan à l'Arménie vannique vers les provinces de Khoïth (sud-ouest du lac de Van) et de *R*echtouniq (sud du lac).

Ce morcellement, cette claustration des vallées ont dicté le destin du pays, fragmenté en cantons toujours pratiquement autonomes. « On vit par petites communautés retranchées dans

le haut des vallées, écrit R. Blanchard. C'est un émiettement complet. Tous les villages sont installés dans des sites de défense en nids d'aigle. Les maisons s'installent en escalier sur une pente, chaque toit plat servant de cour à la maison qui le domine. »

A l'intérieur de la forteresse arménienne : les sommets.

A l'intérieur du double arc de cercle des chaînes bordières s'étend le plateau arménien. « Adieu les crêtes boisées, écrit R. Blanchard, les rudes pentes où glissent les eaux, le dédale des gorges d'où montent les brumes. Le pays s'ouvre, s'abaisse, les lignes s'adoucissent et se fondent. Des formes nobles, convexes, s'étendent à l'infini. Disparues, les montagnes : voici les plateaux. La végétation s'atrophie sous l'éclat un peu dur d'un ciel de steppe. Le vert cède la place aux jaunes et aux ocres. En descendant du col de Zikar vers Akhaltzikhé [1], du Qarabagh sur le Gök-tchaï (ou lac Sévan), de Bitlis sur la plaine de Mouch [2], le même contraste apparaît : il a frappé tous les explorateurs de l'Arménie. »

Est-ce à dire qu'il s'agisse d'un plateau central de surface uniforme ? Nullement. Le plateau, — puisque dans l'ensemble plateau il y a —, est semé de montagnes plus hautes encore que celles de la périphérie. Une partie d'entre elles constituent d'ailleurs une suite de plis orientés, comme la chaîne bordière elle-même, en direction est-ouest. L'un de ces plis commence, du côté de l'ouest, avec la chaîne, encore en partie boisée, du Dersim (provinces médiévales de Kemakh, de Khozan et de Palnatoun), l'ancienne Acilisène. Cette chaîne se poursu t vers l'est par celle du Chaïtan-dagh (les monts du Diable), puis du Bingöl. Elle se double au nord par « l'épine dorsale arménienne » qui court du nord d'Erzindjan au sud d'Erzeroum et aboutit à la crête de l'Aghri-dagh, au nord du district médiéval de Bagrévand jusqu'à celui de Tchakatq. A l'Aghri-dagh fait suite, en s'infléchissant vers le sud, sud-est, la chaîne du Tendourek qui dans le canton médiéval du Kogovit achève de séparer l'Arménie septentrionale — le pays d'Ani et de Kars — de l'Arménie vannique. Et le Tendourek à son tour se relie à la ligne de partage qui, en direction nord-sud, à travers la vaste province de Vaspourakan, sépare le bassin du lac de Van du bassin du lac d'Ourmia. Plus au sud encore, cette arête va se souder aux monts Zagros.

Cette série de chaînes intérieures qui d'ouest en est coupent l'Arménie par le milieu, a joué dans l'histoire le rôle d'une barrière intérieure, en grande partie responsable du dualisme

1. C'est-à-dire en passant de l'Iméréthie vers la province de Meskhéthi dans le bassin supérieur de la Koura, aux confins arméno-géorgiens.
2. La plaine de Mouch, entre le Khoïth, le Sasoun et le Taron.

arménien. A l'apogée de l'histoire arménienne, au xe siècle, nous verrons en effet s'opposer deux Arménies : l'Arménie bagratide au nord, autour d'Ani et de Kars, l'Arménie ardzrounienne au sud, dans la région vannique, au Vaspourakan, dualisme qui empêchera à l'heure décisive l'union finale de l'Arménie et préparera les voies à l'annexion byzantine.

Après ces chaînes, les montagnes isolées dues au volcanisme. Une partie d'entre elles sont nettement cratériformes, tels le Sipan, le Nimroud et le Tendourek. Le Sipan, haut de 4.176 mètres, se dresse au nord du lac de Van, entre le lac et la ville de Manazkert, Mélazkert ou Mantzikert, dans le district d'Aliovit. Le Nimroud est situé à l'ouest du lac, dans le canton de Bznouniq, à l'ouest de la ville de Khelath ou Akhlâth. Son cratère a 8 kilomètres de diamètre et il domine de 1.200 mètres le lac de Van, de 1.600 à 1.700 m. la plaine de Mouch. Quant au Tendourek, haut de 3.500 m., il culmine au sommet de la chaine de même nom, au sud de l'Ararat, entre l'Ararat et la pointe nord-est du lac de Van, dans l'ancien district de Kogovit, au sud-ouest de la ville de Dariounq, l'actuel Bayazid.

On voit à quel point le lac de Van est ceinturé par le volcanisme. Mais l'Arménie septentrionale n'est guère moins riche en phénomènes éruptifs. Entre Kars et Erivan, dans le nord de la province d'Aragadzotn, au sud de la province d'Achotz, à l'est de la province d'Apahouniq, le massif de l'Alagöz (en arménien Aragadz), « Cantal de 150 kilomètres de tour, de 4.095 mètres de hauteur », domine un paysage de belles prairies avec, sur ses flancs, des cultures grimpant jusqu'à 2.500 mètres. Plus célèbre encore est l'Ararat qui, dans la province de même nom (Airarat), entre Dwin et le Kogovit, dresse à 5.205 mètres son sommet principal, avec des neiges éternelles à partir de 4.180 mètres. C'est le Masis des Arméniens, la montagne divine de leur vieux paganisme, habitée par les génies ou fils du dragon (vichapazounk), la montagne où la Bible fait s'arrêter après le Déluge l'arche de Noé, le Koh-i Nouh, « la montagne de Noé », l'Arghidagh, « le mont de l'Arche » des mulsulmans.

Les plateaux

En dépit de ces hautes cimes, la majeure partie du plateau arménien reste effectivement constituée par les plateaux eux-mêmes. Tel, à l'est de la chaîne du Dersim, entre Erzeroum au nord et le Bingöl-dagh au sud, la « table de billard » qu'est le plateau du Bingöl [1], « toit des eaux » d'où descendent à la fois

1. Le Bingöl-dagh des Turcs est le Sermantz-léarn des géographes arméniens, le mont Sermantzou des Byzantins.

les sources de l'Araxe et celles de l'Euphrate, dans l'ancien canton de Havtchitch, dépendant de la province du Touroubéran. Tel encore, plus au nord-ouest, dans l'ancien district de Mardali, la « table de Tekman », avec ses plateaux noirs « couverts de fenouil jaunâtre et d'une maigre flore steppique donnant de médiocres pâturages ». Au nord de ces plateaux, entre eux et la chaîne du Kop-dagh ou le massif du Kandil-dagh, Erzeroum, la Theodosiopolis byzantine, la Karin arménienne, est le point de jonction des pistes qui relient la vallée du Qara-sou supérieur, c'est-à-dire du haut Euphrate, aux sources de l'Araxe. En d'autres termes, c'est le point de jonction entre l'ancienne Arménie romaine et l'ancienne Persarménie, d'où le rôle considérable de l'antique cité et de la province située plus à l'est, dont elle défend l'accès.

La bonne terre arménienne

A côté de cette Arménie pittoresque, — celle des sommets et des hauts plateaux —, l'Arménie utile. Cette dernière est essentiellement constituée par d'anciens bassins où la mer miocène, en se retirant, laissa des chapelets de lagunes. Au Pliocène, quand la régression marine fut achevée, ce régime lagunaire parsemait toute l'Arménie. Au Quaternaire les anciens lacs se vidèrent. Tel fut le cas pour la plaine de l'Araxe autour d'Erivan, ancien lac qui s'est asséché quand le fleuve a forcé au sud-est le barrage naturel de la montagne. « Mais le lac disparu a laissé sur son ancien emplacement une terre légère et fertile, formée du limon qu'apportait l'Araxe et qui recouvre encore aujourd'hui les couches de lave primitive [1]. » Ce fut en effet vers le même temps, au Quaternaire, que les formidables épanchements volcaniques déjà mentionnés achevèrent de donner à la terre arménienne sa physionomie, les laves comblant concurremment avec les alluvions les anciens bassins ou les sectionnant en plusieurs tronçons. Ce fut alors, par exemple, que le volcan du Nimroud « coupa la dépression de Mouch du lac de Van », tandis que les volcans de l'Akmangan — que R. Blanchard compare à nos puys d'Auvergne —, donnaient naissance au poissonneux lac d'eau douce qu'est le Sévan ou lac bleu (Gök-tchaï).

Ainsi « la bonne terre arménienne » est faite du mélange des dépôts lacustres, — marnes, argiles et calcaires —, avec les sols volcaniques, ces sols qui, au pied de l'Ararat comme du Vésuve, comptent parmi les plus fertiles du globe. Comme l'agriculture égyptienne est un don du Nil, comme l'agriculture chinoise est un don du loess, l'agriculture arménienne est un présent du

1. F. NANSEN, *L'Arménie et le Proche Orient* (Geuthner, 1928), p. 135. La tradition grecque veut que ce soit Jason, le chef des Argonautes, qui ait ouvert une issue à l'Araxe vers la Caspienne (STRABON, l. XI, ch. XIV. § 13).

volcan et du lac. La fabrication de la terre arable continue d'ailleurs sous nos yeux dans les vastes marais appelés *sazlouk* qui se rencontrent notamment au nord d'Erzeroum, sur le cours supérieur du Qara-sou ou Euphrate occidental. Ce sont là les derniers témoins des immenses marécages préhistoriques qui déposèrent au fond des vallées « cet humus noir, si riche en débris organiques, capable de porter chaque année sans fumure de plantureuses moissons ».

Richesse agricole et pastorale des provinces du Nord-Ouest

Les géographes divisent les zones de culture ainsi constituées en deux catégories, selon la latitude : zone du Nord-Ouest, zone du Sud et de l'Est.

Au Nord-Ouest s'étendent de hautes plaines, très froides, très rudes de climat, de végétation, a-t-on dit non sans quelque exagération, « quasi-polaire » : le bassin d'Erzeroum (ou au nord d'Erzeroum) et celui du Baséan sont respectivement à 1.800 et 1.600 mètres d'altitude. Il s'agit donc de hautes steppes selon la définition des régions mongoles. A Erzeroum l'hiver dure sept mois, l'été se révèle brûlant, les travaux agricoles ne peuvent commencer qu'en avril. A Kars le froid peut atteindre — 40°. Déjà Xénophon dans son *Anabase* avait fait des observations de cet ordre. Pendant sa traversée de l'Arménie occidentale entre l'Euphrate oriental (notre Mourad-tchaï) et ce qu'il appelle « le Phase », c'est-à-dire ici les sources de l'Araxe, donc entre la région de Mouch et celle d'Erzeroum, il avait noté que le climat obligeait les populations à recourir au troglodytisme hivernal [1]. La pratique s'en perpétue de nos jours encore et jusque dans le Nord-Est puisque, autour du lac Sévan, les paysans font hiverner leurs troupeaux dans des étables et des bergeries souterraines.

Si nous ajoutons que la neige peut tenir huit mois tandis que la pluie est rare et que, de ce fait, le pays est à peu près complètement privé d'arbres, mais que, d'autre part, en raison de la latitude, les étés sont torrides, nous aurons achevé de dresser le tableau des analogies entre le climat arménien et celui de l'Asie Centrale, avec les conséquences botaniques qui en découlent. C'est, dit de ces hautes plaines arméniennes du Nord-Ouest le géographe R. Blanchard, « une zone de steppes à *stipa* où les graminées dominent, et aussi d'arbustes épineux asiatiques, continuant vers l'Ouest la flore de l'Iran et s'élevant sans interruption jusqu'aux maigres plantes alpines des hauts plateaux du B ngöl ».

Un pays de cette nature aurait pu, comme la Mongolie, rester

1. *Anabase*, l. IV, ch. v, § 25.

voué à la vie nomade. Comment, malgré son aspect parfois si inhospitalier, les sédentaires (et c'est toute l'histoire de la race arménienne) s'y sont-ils fixés et y ont-ils à ce point prospéré ? C'est que, comme nous l'annoncions plus haut, le sol arable est ici admirablement fertile. « La décomposition des éléments volcaniques, leur mélange avec les sédiments tendres du Miocène et du Pliocène ont formé des glèbes superbes, de vraies *terres noires* (analogues au *tchernoziom* de l'Ukraine) de culture aisée et rémunératrice. » La chaleur torride de l'été amenant la fonte de l'épaisse couche de neige, l'abondance des eaux vient décupler la richesse du sol. Non seulement ces « steppes arméniennes » se révèlent de parfaites terres à céréales, mais sur le flanc des volcans les céréales montent parfois jusqu'a 2.500 mètres. Le blé, le seigle, l'orge sont ici chez eux. Certains districts, bénéficiant d'étés chauds et humides, connaissent même le maïs et parfois le riz. Comme en Scandinavie et au Canada la rapidité de la germination dans l'Arménie septentrionale compense la brièveté des beaux jours. Là aussi « on entend croître le blé ».

Il ne faut donc pas s'étonner de l'intensité de la vie agricole dans ces antiques provinces d'Ekéléatz (le bassin d'Erzindj n, l'ancienne Erèz, notre Erzenka arménienne), de Karin (le bassin d'Erzeroum) et de Baséan (cours supérieur de l'Araxe, près de sa source, à l'est d'Erzeroum). Xénophon, dans le passage précité, montrait déjà que la rigueur du climat n'est pas un obstacle à la prospérité rurale : richesse en bétail, en orge et en blé, rien ne manquait aux fermes troglodytes qu'il nous décrit [1].

Mais les voyageurs qui rendent hommage à une telle richesse agricole, insistent en même temps sur le caractère rude de ces *highlands*, sur ces étendues sans arbres, sur « ces plaines nues, fermées par des pentes également nues », se déroulant en paysages d'une sévérité poignante. Cette austérité du paysage et du climat, jointe à la richesse d'un sol prédestiné à l'agriculture, a déterminé à bien des égards le caractère même de la race arménienne, race de paysans dont la ténacité a maintenu pendant tant de siècles un labour européen aux avancées de la steppe asiatique.

Supériorité des bassins du Sud et de l'Est

Les bassins du Sud et de l'Est sont généralement moins froids. Si même les neiges qui couvrent les sommets dans le Kurdistan comme dans le Taurus arménien, persistent en été, il y a à cela tout bénéfice, les ruisseaux qui assurent l'arrosage des plantations continuant ainsi leur débit pendant la saison sèche.

1. *Anabase*, l. IV, ch. v, § 25-27.

Aussi les vergers ne le cèdent-ils en rien à ceux d'Europe. Nous sommes ici dans les provinces « classiques » de l'histoire arménienne. Le bassin au nord de Kharpout est l'ancienne Akilisène et partie de l'ancienne Sophène, le Hanzèth ou Hanzith et le Dzophq du haut moyen âge. Le bassin de Djaba*l*achour, au nord de Sivan-madèn, touche à l'ancienne Asthianène, le district médiéval de Hachtéanq ou Hachtènq. Plus au nord le bassin de Kighi correspond sensiblement au district médiéval de Khordzéanq ou Khordzènq, la Khorzianène des Grecs, entre le Pa*l*natoun et la province de Touroubéran. L'important bassin de Mouch correspond à la province de Tarôn dont les chefs ont joué un si grand rôle dans l'histoire arméno-byzantine. Plus au nord, les bassins de Liz et de Goumgoum s'étendent entre les anciens districts d'Archamouniq, de Harq et de Kori dans le Touroubéran.

Au nord-est de Goumgoum, le bassin de Khinis, au revers oriental du mont Bingöl, est situé au sud des anciens districts de Havtchitch et d'A*l*ori. D'autre part, au nord, nord-ouest du lac de Van s'étend le riche bassin de Manazkert (Mantzikert) qui rayonne sur les anciens districts de Harq et de Kori à l'ouest et touche au Touaradzoï-taph au nord et à l'Apahouniq à l'est. Enfin les régions du Nord-Est renferment les deux plus vastes zones agricoles. Tout d'abord le bassin d'Alachkert qui correspond à la célèbre province de Bagrévand jusqu'au Gabé*l*éanq. Puis l'immense bassin du moyen Araxe, aussi appelé bassin d'Erivan et qui englobe toute la vallée du fleuve depuis le confluent de la rivière de Kars jusqu'au delà de Djoulfa, à travers les meilleurs districts de l'ancienne province d'Aïrarat [1].

Ajoutons les terres agricoles de la côte orientale du lac de Van qui dépendent des districts de Mardastan et de Tosp (ce dernier canton formant la banlieue de la ville de Van).

Le bassin du moyen Araxe

Une attention particulière doit être accordée au bassin du moyen Araxe et à son hinterland dans les hautes vallées de l'Akhouréan, Arpa-tchaï ou Rivière d'Ani et du Kars-tchaï ou Rivière de Kars. L'Araxe, en descendant de 1.500 mètres pour atteindre la plaine d'Erivan, reçoit encore le Silav, le Karpi-tchaï ou Abaran-sou qui arrose la ville patriarcale d'Etchmiadzin (l'antique Va*l*archapat), et le Zengi-tchaï qui est le cours d'eau d'Erivan et de la région du lac Sévan. Les neiges de l'Ararat et de l'Alagöz ainsi que les sommets du « Petit Caucase » arménien

1. Depuis l'ancien district de Kotaïq jusqu'au Vakhtchavan et au Go*l*thèn ou Go*l*thn.

contribuent à alimenter ce riche réseau hydrographique. Ainsi naissent « des milliers de sources et de ruisseaux qui entretiennent la fraîcheur dans les vallées et les vallons au cours des grandes chaleurs de l'été, assurent l'arrosage des vergers et des champs et ne rejoignent l'Araxe qu'à l'époque des grandes pluies du printemps ».

A l'époque préhistorique et sans doute aussi dans l'antiquité, toute cette région était couverte de forêts, mais la vie pastorale a, là comme ailleurs, déboisé les vallées et les pentes. Du moins les vallées n'ont-elles rien perdu de leur fertilité grâce à l'abondance des eaux et à une insolation qui nous rappelle qu'en dépit de l'altitude nous sommes ici à la latitude de l'Italie méridionale. « Dans les vallons, note de Morgan, la végétation est le plus souvent en avance sur celle des environs immédiats d'Erivan parce que, moins bien garantie contre la bise, cette large plaine subit des hivers très rigoureux. La vigne et les arbres fruitiers y croissent cependant en abondance et l'on récolte encore dans les vignobles du Masis (Ararat) de l'excellent vin. » Les colonies arméniennes qui ont essaimé ou persisté plus à l'est, entre Djoulfa et Choucha, sur le pourtour du Qarabagh (« le Jardin Noir ») et le long du bas Araxe, y retrouvent sur les bords du fleuve la même prospérité. Dans les défilés de l'Araxe, en aval de Djoulfa, « le blé croît avec une surprenante vigueur, la vigne enlace de ses pampres les arbres les plus élevés, gagne la cime des noyers au tronc monstrueux et se répand en guirlandes géantes au-dessus des fourrés plusieurs fois séculaires. Les villages disparaissent sous la verdure, enfouis dans de véritables forêts d'arbres fruitiers, vergers incomparables où se pressent pêchers, pruniers, abricotiers, figuiers, grenadiers, pommiers et poiriers ».

Au reste, cette fertilité, nous la trouvons déjà attestée dans Strabon : « Si on pénètre dans l'intérieur de l'Arménie, nous dit le géographe grec, on y trouve beaucoup de montagnes et de plateaux arides où la vigne elle-même ne vient qu'avec peine, mais on y rencontre aussi beaucoup de vallées... d'une incomparable richesse. Telle est par exemple cette plaine Araxène que l'Araxe traverse dans toute sa longueur avant d'aller se jeter dans la mer Caspienne. Nous pourrions même citer la Gogarène [1], car il est constant que toute cette plaine abonde en céréales et en arbres fruitiers [2]... » Le chroniqueur arménien Lazare de Pharpi célèbrera, lui aussi, cette « magnifique province de l'Ararat, si fertile et si féconde. Ses plaines sont immenses et regorgent de gibier. Les montagnes d'alentour, agréablement situées et riches en pâturages, sont peuplées de ruminants. Du

1. District médiéval du Gougarq arménien, à la pointe nord-ouest du lac Sévan.
2. Strabon, l. XI, ch. xiv, § 4.

sommet de ses montagnes, les eaux s'écoulent en arrosant des champs qui n'ont pas besoin d'être fertilisés de la main de l'homme. Le vif parfum des fleurs odoriférantes offre la santé aux chasseurs et aux bergers qui vivent sous la voûte du ciel. La fertilité des champs comble les vœux d'un peuple de laboureurs »[1].

La région vannique

Les terres de l'Arménie méridionale ont sur celles du Nord l'avantage d'une altitude moins élevée avec une fertilité égale. La plaine de Mouch, par exemple, qui commande au vieux Tarôn (la Taraunitide des géographes grecs), est destinée par la nature à être à la fois un jardin et un grenier à céréales. Ajoutons dans ce Midi arménien l'avantage de la chaleur : à Kharpout jusqu'à + 34° en été. Aussi voyons-nous dans ce pays, — l'antique Sophène, le Hanzith médiéval — s'avancer la vigne et les arbres fruitiers d'Europe, en même temps que s'y implante de nos jours la sériciculture. Une attention particulière doit d'ailleurs être accordée à cet égard au lac de Van (en arménien Dzov-Vana) qui est le lac Thospitis de Strabon et de Ptolémée. « Dû au barrage volcanique constitué à une époque récente par le Nimroud » et resté légèrement salé, il exerce une influence bienfaisante : sa vaste nappe d'eau, six fois vaste comme le lac de Genève, joue un rôle régulateur en adoucissant le climat et en rendant possibles les cultures les plus variées. C'est ainsi qu'on voit s'annoncer dans son bassin une végétation déjà proprement méditerranéenne : à Khelath (Akhlâth), par exemple, sur la rive septentrionale, dans le district médiéval de Bznouniq, prospèrent des champs d'oliviers.

De fait, la région vannique a joué dans l'histoire un rôle considérable. Dans l'antiquité pré-arménienne, elle a été le centre du royaume d'Ourartou. Au haut moyen âge nous voyons rayonner autour du lac plusieurs des provinces les plus prospères de l'Arménie féodale : au nord le Touroubéran, avec les districts historiques d'A*l*iovit (au sud de Manazkert) et de Bznouniq (autour de Khelath) ; à l'ouest l'A*l*tzniq dont dépendait le district de Khoïth (entre le lac et le pays de Mouch) ; au sud la province de Mokq ou Moks, l'ancienne Moxoène, dont dépendait le district littoral du *R*echtouniq ; à l'est enfin la très importante province du Vaspourakan, l'Aspracanie des géographes byzantins dont dépendaient du nord au sud les districts d'A*r*bérani, de Mardastan, d'A*l*atsovit et le Tosp qui était le canton même de Van. Sous la dynastie des Ardzrouni, le Vaspourakan constituera un puissant royaume qui balancera la fortune des

1. Lazare de Pharpi, ch. VI.

grands-rois bagratides de Kars et d'Ani. Ajoutons que les villes de la région vannique, Van à l'est, Manazkert et Khelath au nord, Bitlis au sud, ont joué un rôle capital dans l'histoire arménienne, sans parler des sanctuaires qui se groupent sur le littoral sud-est du lac comme Narek, Ostan, Sourb-Khatch et l'îlot d'Althamar.

Mais quelle que soit l'importance culturelle de la région vannique, celle de la région de l'Ararat (ancienne province d'« Aïrarat ») reste prépondérante. Là s'étendaient les districts historiques du Vanand qui était la région de Kars, du Chirak qui était la région d'Ani, de l'Achotz (autour de l'actuelle Léninakan), de l'Aragadzotn (à l'est d'Ani) et de l'Archarouniq (au sud de Kars), sans oublier le Kotaïq (autour de l'actuelle Erivan) et l'Aïrarat propre dont dépendait Dwin [1], l'antique capitale. C'était là le cœur même de l'Arménie, le siège de sa grandeur médiévale, comme c'est aujourd'hui le refuge de son indépendance.

1. Ou Douïne. En prononciation française : *Devine*.

CHAPITRE II

L'ARMÉNIE PRÉHISTORIQUE

Industries néolithique et énéolithique

On sait le rôle qu'a joué l'obsidienne dans l'industrie préhistorique, au néolithique. Or, les meilleurs gisements d'obsidienne de l'Asie Antérieure proviennent des anciens volcans arméniens, en particulier de l'Aragadz ou Alagöz. Ces gisements furent très anciennement exploités. J. de Morgan a en effet découvert un grand nombre d'outils en obsidienne (disques, pointes et poinçons, grattoirs, *nuclei*, percuteurs) sur les contreforts de l'Aragadz, notamment à Hadji-bagher, Qiptchaq, Boughouti-daghi et Tcham-meuri. Une partie de ces outils ont été attribués par de Morgan au paléolithique moyen ou récent (formes moustériennes, aurignaciennes et magdaléniennes), le reste au néolithique ou plutôt à l'énéolithique. En réalité, selon les remarques finales du même auteur, il semble bien que ce soit cette dernière phase qui domine de beaucoup [1]. « Le néolithique prévaut dans les ateliers d'obsidienne de Tcham-meuri et de Qiptchaq [2]. » D'autre part, on a trouvé en 1925, sur les bords de la rivière Zanga près d'Erivan, un squelette humain avec outils de silex, que les premières monographies avaient voulu paléolithique, mais qu'un plus minutieux examen ramène au néolithique [3].

1. J. DE MORGAN, *La préhistoire orientale*, t. III, 1927, p. 19-34 et 183. Voir *ibid.*, p. 20, la carte des stations. Cf. Franz HANTCHAR, *Urgeschichte Kaukasiens*, Vienne, 1927, p. 78.

2. Cf. A. KALANTHAR, *L'âge de la pierre en Arménie*, (en arménien), *Revue Nork*, 1925, nos 5 et 6 (voir BERBÉRIAN, *Revue des Études Arméniennes*, 7, fasc. 2, 1927) et SAMUELIAN Khatchick, *La culture de l'Arménie ancienne* (en arménien), Erivan, 1931.

3. Cf. A. A. KALANTHAR, in : *Khorherdayin Hayastan*, n° 65, 25 mars 1925, (en arménien). G. WENSENDONK, *Archäologisches aus dem Kaukasus*, dans *Archäologischer Anzeiger*, Berlin, 1925. KHATCHADRIAN, *L'histoire de l'Arménie d'après les inscriptions cunéiformes*, Erivan, 1933, p. 121, 336 et sq. B. N. VICHNEVSKII, *Paleoanthropologitcheskaia nachodka bliz Erivani*, dans : *Sovietskaia Ethnografia*, Moscou-Léningrad, 1934-1935, p. 40-47. Du même : *Ein paläoanthropologischer Fund aus Armenien*, dans *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft*, Vienne, 1934, p. 102. Cf. Franz HANTCHAR, *Urgeschichte Kaukasiens*, p. 213-216.

Une riche civilisation de la pierre polie a été d'ailleurs découverte sur divers points du sol arménien, civilisation dont le matériel a pu se survivre assez longtemps à l'âge des métaux. Mentionnons parmi les sites les plus importants à cet égard Eylar, à 15 km. au nord-est d'Erivan, site fouillé en 1927 par E. Lalayan et dont les quarante kourganes, renfermant des sépultures généralement rondes et couvertes de grosses dalles, ont livré des couteaux et des grattoirs d'obsidienne, des haches et des marteaux de basalte, des pilons et broyeurs également en pierre, des poinçons en os, ainsi que des fragments de poterie faite à la main [1]. Près de là, les kourganes de Kultoulpa ont livré des ossements humains avec traces d'incinération, des tessons de poterie et, de nouveau, des couteaux en obsidienne et des haches de pierre. D'autres sites voisins ont restitué une céramique noire brillante. A signaler dans la région la présence de murs cyclopéens [2]. Koulpi, à 80 km. à l'ouest d'Erivan, a livré de belles haches à rainure en pierre [3]. Des découvertes analogues ont été faites en 1913 par M. Lalayan à Chrech-Blour près d'Etchmiadzin [4] et aussi près des salines de Nakhitchévan, notamment à la colline de Kultépé où a été mise au jour une céramique rouge à décor [5]. La colline de Chrech-Blour est un tertre artificiel qui servit de nécropole depuis la pierre polie jusqu'à l'âge du fer. De l'époque néolithique, M. Lalayan y a trouvé des marteaux en pierre, une hache de pierre avec cavité d'emmanchement, des marteaux de basalte, des vases d'argile faits à la main. Aux alentours, il a relevé des restes de murs cyclopéens avec des habitations souterraines et, près de là, des tombes qui ont livré l'outillage habituel, marteaux et couteaux de pierre, scie en obsidienne, etc [6]. A Hélénendorf, au sud de Gandja, site avérément énéolithique et d'ailleurs également riche en armes de bronze et même de fer, ont été trouvés des lames, des grattoirs, des scies, tout l'outillage ci-dessus énuméré en pierre polie [7]. Enfin à Chamiramalti près de Van, les fouilles de W. Belck nous ont valu, en plus du matériel ordinaire, — lames et *nuclei* en

1. Cf. Yervant LALAYAN, *Les fouilles des tombeaux de l'Arménie Soviétique*, Erivan, 1931 (en arménien) figures 1, 2, 3, 4, 6 et 9, traduction de Mme Khandénian, à qui j'exprime ici ma très vive reconnaissance.
2. HANTCHAR, *Urgeschichte*, p. 217-220, d'après BAIBOURTIAN, *Problemy, Inst. Mat. Kultury*, 1933, 1-2, p. 42, et KHATCHADRIAN, *Histoire de l'Arménie* (en arménien), Erivan, 1933, p. 150-151.
3. MORGAN, *Préhistoire orientale*, t. III, p. 484. HANTCHAR, *Urgeschichte*, p. 235.
4. Cf. HANTCHAR, *Urgeschichte*, pl. XXX.
5. Cf. HANTCHAR, p. 220, 228, 235, utilisant LALAYAN, *Nakhitchevan*, Erivan, (en arménien), p. 207.
6. LALAYAN, *Les fouilles des tombeaux...*, fig. 5.
7. Cf. E. RÖSLER, *Bericht über die in* 1899 *unternommenen Forschungen und Ausgrabungen in Transkaukasien*, Zeitschrift für Ethnologie, Abhandlungen, Berlin, 1901, p. 108. DE MORGAN, *Préhistoire orientale*, t. III, p. 308. HANTCHAR, *Urgeschichte*, p. 228 et 236. *Ibid*, carte 2, p. 70.

obsidienne, perçoirs, grattoirs, couteaux en pierre, etc. —, une belle céramique vernissée avec ornementation en trichromie [1].

Dans l'ensemble, il s'agit de populations adonnées à l'élevage et à l'agriculture, ainsi que le prouve la présence d'animaux domestiques, — bœufs, porcs, moutons, chiens, même d s chevaux, — la présence aussi de grains de blé et d'orge [2]. Et Franz Hantchar, un des derniers spécialistes de la question, estime qu'il s'agit en général d'un peuple ayant déjà atteint au moins la phase énéolithique [3].

Monuments mégalithiques de l'Aragadz

La découverte de monuments mégalithiques en Arménie est donc fort ancienne. Particulièrement fructueuse a été la mission scientifique exécutée pendant les années 1924-1927 par les savants soviétiques Th. Thoromanian et A. Kalanthar dans la région située entre le mont Aragadz (Alagöz) au nord et Etchmiadzin au sud [4]. Signalons seulement le champ de cromlechs de Hadjlar, le champ de dolmens situés à l'est d'Ochakan et dits « demeures des Oghouz », les grands cromlechs dit du Grand Ker, près d'Althamour, les cromlechs de Lazravan ou Azrévan au nord de Pharpi, les champs de cromlechs et de dolmens du voisinage de Phersi, d'autres champs de cromlechs situés entre Kotour et Tikmatach, entre Sèv Lèr et Amberd, les menhirs, dolmens et cromlechs de Kourd-tépé sur la route d'Amberd à Deler, les groupes de cromlechs de la région entre Koch et Chamiram, les centaines de cromlechs et de menhirs du site de Chamiram même. (Voir plus bas la carte de la page 34).

M. Kalanthar estime que les cromlechs au nord-est de Chamiram qui, par leur courbe extérieure, commencent à ressembler à des kourganes, sont les plus évolués et les plus récents. Une des pierres plantées à Chamiram représente même un buste humain, malheureusement endommagé, et sans doute arrivons-nous ici à l'âge du bronze [5]. Toutefois la majorité des mégalithes de l'Aragadz appartient à l'âge de la pierre. Les monuments les plus anciens de la région remontent même au début du néolithique puisque nous y découvrons des grattoirs, des marteaux, des broyeurs et des haches qui ne sont qu'en partie polis et qui ne sont même pas perforés pour l'emmanchement [6].

1. Cf. W. A. Jenny, *Schamiramalti*, dans *Prähistorische Zeitschrift*. XIX, 3-4, Vienne, 1928, p. 280-304, et l'article *Schamiramalti*, dans le *Reallexikon für Vorgeschichte* d'Ebert, 13. Hantchar, *Urgeschichte*, p. 216, 238.
2. Cf. Hantchar, p. 220 et 238.
3. Hantchar, *Ibid*, p. 228.
4. Cf. H. Berbérian, *Découvertes Archéologiques en Arménie de* 1924 *à* 927, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 7, 2, 1927, p. 272-290.
5. Berbérian, *Découvertes archéologiques*, l. c., p. 288.
6. *Ibid.*, p. 289.

Comme le versant méridional de l'Aragadz, le versant septentrional, naguère exploré par Thoros Thoromanian, a livré des séries de dolmens, notamment près de *L*apeli, Korboula*l* et Sèn Kar [1]. Dans une autre région, à Zangézour, entre Goris et Véri-chèn, Kalanthar a découvert dès 1920 un groupe intéressant de dolmens archaïques [2].

Certaines constructions circulaires sur les collines auraient servi comme temples, par exemple sur la colline d'Ardar David à Hadj*l*ar, sur le Kourd-tépé, sur la butte entre Koch et A*l*avnatoun etc. « Ces constructions présentent une particularité qu'il serait malaisé d'expliquer : de la muraille extérieure de ces temples partent, en forme de rayons, des murs qui descendent les pentes de la colline jusqu'à la plaine [3]. »

Plusieurs vestiges de cette région décèlent l'existence de véritables « villes » ou « forteresses » préhistoriques. Parmi ces centres la mission soviétique relève ceux d'Ochakan, d'A*l*thamour de Pharpi, de Giaour-qal'a (sur le versant de l'Aragadz), de Phersi (*L*alaitchi), d'Amberd, de Kourd-tépé, de Chamiram [4].

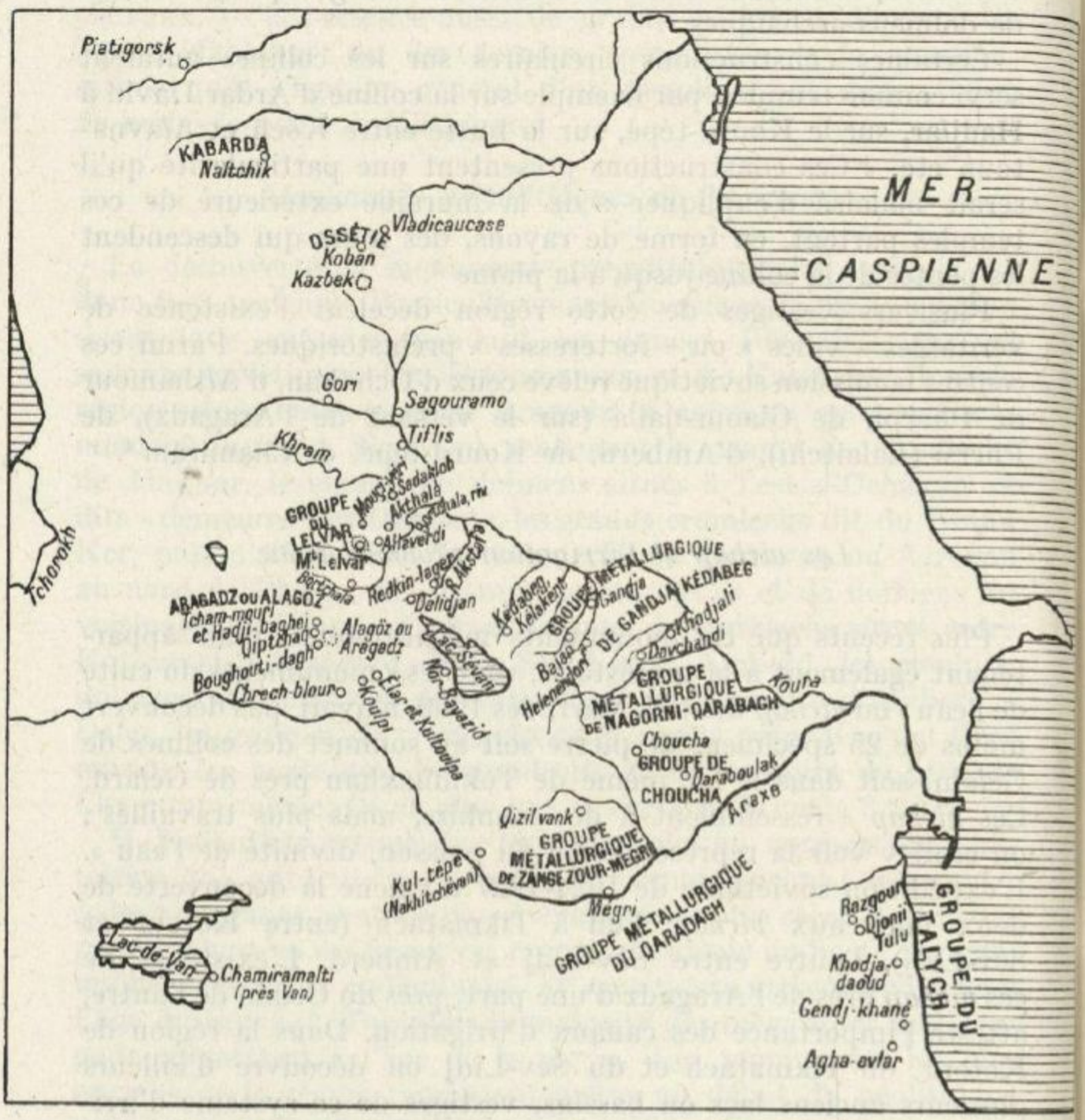
Les vichap et l'irrigation protohistorique

Plus récents que ces monuments mégalithiques, mais appartenant également à la préhistoire, sont les « monuments du culte de l'eau » ou *vichap* dont N. Marr, dès 1909, n'avait pas découvert moins de 25 spécimens de pierre soit au sommet des collines de Gé*l*am, soit dans le lac même de Tokhmakhan près de Gé*l*ard. Ces *vichap* « ressemblent à des menhirs, mais plus travaillés ; on croit y voir la représentation du poisson, divinité de l'eau ». L'expédition soviétique de 1924-1927 a amené la découverte de deux nouveaux *vichap*, l'un à Tikmatach (entre Kotour et Sèv-Lidj), l'autre entre Sèv-Lidj et Amberd. L'existence de ces *vichap* près de l'Aragadz d'une part, près du Ge*l*am de l'autre, atteste l'importance des canaux d'irrigation. Dans la région de Kotour, du Tikmatach et du Sèv-Lidj on découvre d'ailleurs plusieurs anciens lacs ou bassins, vestiges de ce système d'irrigation. « Les ruisseaux prennent leur cours aux lacs artificiels qui eux-mêmes sont alimentés par d'autres ruisseaux. Le lac de *L*alatch est le point de départ de trois ruisseaux et lui-même est alimenté par les eaux qui descendent du sommet de l'Aragadz. » Ce système de canalisations préhistoriques emmagasinait les

1. *Ibid.*, p. 283-284.
2. Cf. Lalayan, *Les fouilles des tombeaux de l'Arménie Soviétique*, Erivan, 1931, figures 14-16 (traduction de Mme Khandénian).
3. Berberian, *Découvertes*, l. c., p. 277-278.
4. *Ibid.*, p. 278-281.

eaux pour les distribuer rationnellement aux terres en les couvrant d'un réseau hydraulique très dense et fort ingénieux [1].

L'expédition soviétique de 1924-1927 a encore trouvé des vestiges importants du culte de l'eau sur le versant nord de



L'Arménie préhistorique. Centres métallurgiques.

l'Aragadz, avec les lacs artificiels, aujourd'hui desséchés, de Kirk-Dagirman et de Hadji-Khalil. Découvertes non moins importantes dans le district de Lori : « Dans cinq endroits différents, l'expédition a découvert des temples de la divinité de l'eau, dont l'un contigu aux groupes de mégalithes de la vallée de Havnévan, deux près du village d'Akori, le quatrième dans la vallée d'Aigéhad, tous sur le Dzoraget, le cinquième dans le

1. *Ibid.*, p. 281-283.

village d'Ardvi. Tous ces temples sont creusés artificiellement et ont la forme de salles, c'est-à-dire qu'ils sont complètement ouverts d'un côté. Le fleuve passe devant eux, ou l'eau y est conduite artificiellement. Jusqu'à nos jours les habitants adorent cette eau et l'appellent le *Nombril du Serpent*. La grande caverne du vieux Goris est également un temple du culte de l'eau donnant sur le fleuve, ainsi que la caverne sise dans la vallée de Gélard creusée dans le rocher, au confluent du Gélardadjour et du ruisseau venant de Tokhmakhan, et enfin l'Aïrévanq même de Gélard (la caverne du sous-sol) entièrement transformée par l'architecture chrétienne, mais qui jusqu'à nos jours conserve religieusement l'eau sacrée [1]. »

L'expédition soviétique de 1926 a également découvert sur le promontoire oriental du lac Sévan, cinq *vichap* en forme de poissons, ce qui atteste, ici aussi, l'ancienneté du culte de l'eau et des travaux d'irrigation [2].

Foyers métallurgiques. Le groupe du Lelvar.

L'Arménie fut un des principaux foyers métallurgiques de la protohistoire. Mentionnons comme centres de l'industrie du cuivre (mines et fonderies) le groupe d'Allahverdi et des autres sites de la rivière Bortchalou, le groupe de Dilidjan (pointe nord-ouest du lac Sévan), le groupe de Gandja (Gandzak, Iélizavetpol) et du Kédabeg, celui de Nagorni dans le Qarabagh, enfin celui de Zangézour et de Mégri (ou Migri) à l'est d'Ordoubad sur l'Araxe, pour ne pas parler du Qaradagh, en Azerbaidjan, qui est en dehors de l'Arménie [3]. La rivière Bortchalou, qui coule au pied du mont Lelvar et va se jeter dans la Koura, traverse d'ailleurs des districts aussi riches en minerais de plomb, d'argent, de zinc et de fer qu'en cuivre [4]. Il ne faut donc pas s'étonner de la quantité de bijoux de bronze et d'armes de fer que renferment les tombes découvertes par la mission de Morgan dans la région du mont Lelvar, notamment à Akthala, à Mouçi-yéri, à Allaverdi, à Sadakoh, à Outch-kilissa, au Cheïthan-dagh et dans la vallée de la rivière Khram, affluent de la Koura [5].

1. Berbérian, *l. c.*, p. 285.
2. *Ibid.*, p. 290. Sur les génies aquatiques, dragons, serpents, etc., dans le folklore arménien, cf. Benvéniste, *L'origine du vishap arménien*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 7, 1, 1927, p. 7-9.
3. Carte dans Hantchar, *Urgeschichte Kaukasiens*, *Eurasia Septentrionalis Antiqua*, t. 9, 1934, p. 327. Compléter avec une autre carte archéologique de Hantchar, dans son étude : *Die Nadelformen des Kaukasusgebiets*, dans *Eurasia Septentrionalis Antiqua*, t. 7, 1932, p. 180.
4. J. de Morgan, *Mission scientifique au Caucase*, t. I, 1889, p. 10.
5. J. de Morgan, *Préhistoire orientale*, III, p. 285. Hantchar, *Kaukasus-Luristan*, dans *Eurasia Septentrionalis Antiqua*, IX, Minns volume, Helsinki, 1934, p. 71. — Voir notre carte, p. 30.

Les sépultures inventoriées sur ces sites appartiennent d'après Jacques de Morgan, à deux catégories : 1° des cistes en gros matériaux que cet archéologue estime « indigènes », c'est-à-dire caractéristiques de populations agricoles en possession d'un vieil outillage de bronze avec une céramique ornée au lissoir et jamais incisée ; 2° des tombes en moellons qui seraient celles d'un peuple conquérant, peut-être venu du Talych (l'hinterland de Lenkoran, où un outillage analogue a été trouvé), peuple en possession d'une épée longue en fer, d'une céramique à pâte incisée et épris de figurations animalières [1]. La sépulture du Cheïthan-dagh, par exemple, ne renferme que des sépultures « autochtones », tandis que celle de Mouçi-yéri présente les deux catégories. En réalité le mélange des deux populations devait être déjà un fait accompli, car nous y voyons un grand nombre d'armes de fer, poignards droits à deux tranchants, fers de lance « en feuille de saule », couteaux plus ou moins courbés, certains ayant pu servir de faucilles. Quelques-unes de ces armes ont conservé leur gaine, mince feuille de cuivre appliquée sur un fourreau de cuir. Dans l'élément « étranger » on voit apparaître des ornements de bronze sur les pommeaux et des bouterolles de gaine de formes diverses ; les épées sont ici de longues lames de fer, étroites et renforcées en leur épaisseur médiane. A Mouçi-yéri, les épées ont souvent des poignées très ornées, à l'exemple d'ailleurs de l'ornementation du Talych [2].

La parure est représentée dans les tombes « autochtones » du Lelvar par des torques de bronze ou, plus rarement, de fer, ou par des colliers en pendeloques de plomb, et dans les tombes de « conquérants » par des colliers en cornaline ou en perles de verre bleu. La tombe d'Akthala a livré des bracelets de bronze à ornementation géométrique. Les tombes des « conquérants » ont donné (à Mouçi-yéri notamment) d'assez beaux disques de coiffure. Quant aux fibules, les nécropoles du Lelvar en ont livré deux types : « la broche d'une seule pièce, tout entière en bronze, bien connue à Hallstatt, et la fibule à épingle de fer, très caractéristique de cette région », sans parler d'un grand nombre d'épingles à grosse tête qui jouaient le rôle de fibule et maintenaient le vêtement croisé sur la poitrine. Certaines des épingles portent, attachés par des chaînettes, tous les instruments d'une trousse de toilette. Signalons aussi des pendeloques parfois fixées à un anneau par des chaînettes qui servaient de pectoral. Les boucles d'oreille sont en bronze, en argent ou en cuivre avec perle de cornaline [3].

Une place à part doit être faite parmi les trouvailles du Lelvar

1. De Morgan, *Préhistoire orientale*, III, p. 286-287.
2. De Morgan, *Préhistoire orientale*, III, p. 288-292.
3. *Ibid.*, p. 292-296.

aux ceintures métalliques, c'est-à-dire aux ceintures garnies d'une feuille de métal. « Dans les tombes *autochtones*, selon la remarque de J. de Morgan, ces ceintures sont simplement ornées de gravures géométriques rudimentaires, alors que dans les tombes des *étrangers* ce sont de véritables œuvres d'art. » C'est ainsi que les ceintures trouvées à Akthala nous présentent des scènes de chasse (archers chassant des cerfs, des chevreuils et des bouquetins), des personnages sur des chars attelés de deux chevaux ou des scènes agricoles (bœufs semblant tirer une charrue) [1].

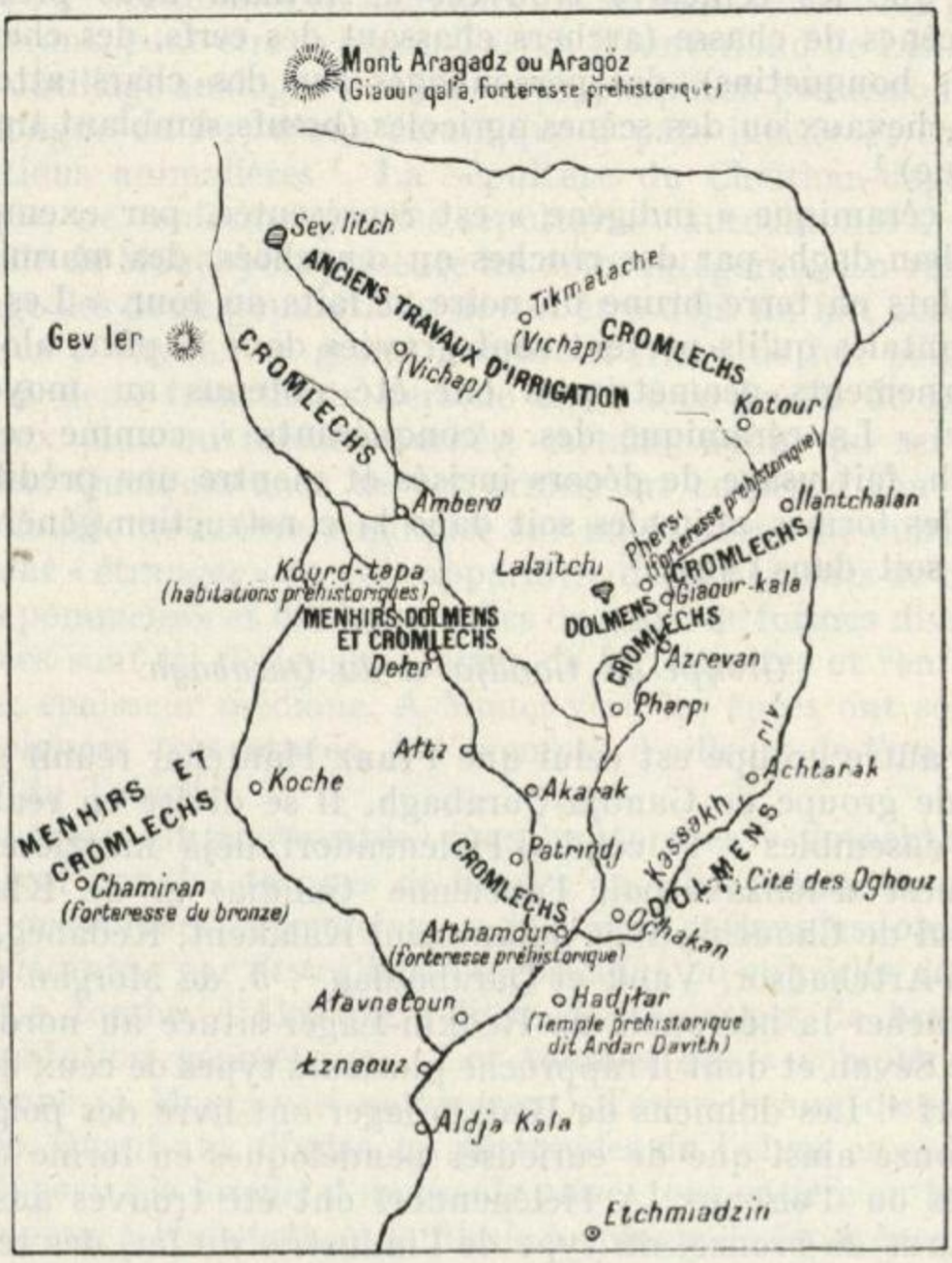
La céramique « indigène » est représentée, par exemple au Cheïthan-dagh, par des cruches ou œnochoés, des marmites ou des plats en terre brune ou noire et faits au tour. « Les lignes horizontales qu'ils portent sont gravées dans la pâte, alors que les ornements géométriques ont été obtenus au moyen du lissoir. » La céramique des « conquérants », comme celle du Talych, fait usage de décors incisés et montre une prédilection pour les formes animales soit dans la construction générale du vase, soit dans l'anse [2].

Groupe de Gandja et du Qarabagh

Un autre groupe est celui que Franz Hantchar réunit sous le nom de groupe de Gandja-Qarabagh. Il se divise en réalité en deux ensembles : 1° celui d'Hélénendorf déjà mentionné (au sud-ouest d'Iélizavetpol, l'ancienne Gandja) et de Khodjali, 2° celui de Choucha, avec notamment Kalakent, Kedabeg, Davchanli-Artchadsor, Vank et Qaraboulag [3]. J. de Morgan tend à y rattacher la nécropole de Redkin-Lager située au nord-ouest du lac Sévan et dont il rapproche plusieurs types de ceux d'Hélénendorf [4]. Les dolmens de Redkin-lager ont livré des poignards de bronze ainsi que de curieuses pendeloques en forme de clochettes ou d'oiseaux. A Hélénendorf ont été trouvés aussi des poignards de bronze, du type de l'industrie du fer, des têtes de flèches en obsidienne ou en silex, des bracelets, pendeloques et fibules du type du Lelvar. La céramique d'Hélénendorf, remarque J. de Morgan, « ne présente pas ce travail profondément incisé qui caractérise le Lelvar, mais une suite de dessins assez barbares gravés à la pointe dans la pâte : ce sont des ornements géométriques mélangés de figures humaines et animales tracées d'une

1. De Morgan, *l. c.*, fig. 296, 297, p. 297-298. Cf. Hantchar, *Kaukasus-Luristan*, l. c. p. 73-74.
2. De Morgan p. 301-303.
3. Cf. R. Virchow, *Ueber die kulturgeschichtliche Stellung des Kaukasus*, Acad. de Berlin, 1895. De Morgan, *Préhistoire orientale*, III, p. 305-313. Franz Hantchar, *Kaukasus-Luristan*, l. c., p. 49-65.
4. De Morgan, p. 305-309.

façon très grossière, animaux et personnages étant très maladroitement rendus » [1]. Ces représentations de cerfs, de biches, de bouquetins, d'oiseaux, de femmes dansant, de chasseurs armés d'arcs sont cernées d'un double trait et remplies d'un décor de petits cercles et de pastilles, tous procédés étrangers à l'art du



Monuments mégalithiques au nord d'Etchmiadzin.

Lelvar. En revanche, et comme au Lelvar, on voit figurer le svastika. Sans doute s'agit-il d'un art apparenté à celui du Lelvar, mais de moindre valeur esthétique. Il en va de même des ceintures métalliques découvertes à Choucha, à Kalakent et à Khodjali et représentant notamment des antilopes, des gazelles et des griffons : ici encore, technique apparentée à celle du Lelvar, avec moins de puissance et de largeur mais, en revanche, avec un mouvement plus vif [2].

1. J. DE MORGAN, *Préhistoire orientale*, III, p. 310-311.
2. Cf. R. VIRCHOW, *Ueber die Kulturgeschichtliche Stellung des Kaukasus*, Acad. de Berlin, 1895, p. 34 et pl. IV.

Groupe du lac Sévan

Une place à part doit être réservée aux sites qui entourent le lac Sévan. En premier lieu, Qizil-vanq, qui nous a livré une céramique peinte de l'âge du bronze [1]. Puis Nor-Bayazid à l'ouest du lac et les 516 tombes découvertes au sud-est de ce même lac pendant les années 1906-1908. L'archéologue arménien Lalayan qui a spécialement étudié ces tombes, les a classées en trois rubriques. Tout d'abord les tombeaux contenant une seule jarre et signalés par un petit tertre entouré de pierres [2]. A 1 m. 50 de profondeur apparaît une jarre verticale, le col en haut, couverte d'une grosse dalle et où se trouve un squelette dolichocéphale, les jambes fléchies, le visage tourné vers le sud avec, devant lui, un petit récipient. Dans ces tombes, ni bronze, ni fer. Puis, des tombeaux renfermant deux jarres [3]. L'aspect extérieur est ici le même. Les jarres apparaissent couchées horizontalement, ouverture contre ouverture. Un squelette est couché sur le côté droit, la tête dans une jarre, les pieds dans l'autre, le visage tourné vers le sud. La troisième catégorie comprend les tombes formant des tertres de 0 m. 5 ou 0 m. 7 seulement de hauteur, entourés de pierres et avec, au milieu, une pierre debout. Sous le tombeau la sépulture est couverte de trois grosses dalles. Ces tombeaux se divisent à leur tour en trois catégories, savoir : *a*) Tombeaux orientés du nord au sud, entièrement remplis de terre ; les squelettes, hommes, femmes et enfants, y sont beaucoup plus nombreux que dans les deux séries suivantes, les jambes fléchies. *b*) Tombes également orientées nord-sud, à moitié remplies de terre, avec des corps couchés du côté droit. Ces tombeaux sont en principe couverts d'une couche de terre de 1 m. environ. *c*) Tombeaux orientés est-ouest. Les corps sont brûlés et les restes, semi-brûlés, sont orientés nord-sud. Les murs sont noircis de fumée et sur les corps se trouve une couche de terre de 0 m. 5 0 m. 25, ce qui laisse supposer que les corps étaient brûlés dans la tombe même et que sur les corps à demi-brûlés on a ensuite jeté de la terre. Dans ces trois types de tombeaux on a rencontré des squelettes de chevaux, de chiens, de chats, de moutons, ainsi que des armes, des objets de parure, des vases en argile.

Une place à part doit être réservée aux tombeaux construits avec de grosses dalles. Là, pas de tertre extérieur. Le tombeau a la forme d'un caisson formé de 6 dalles. Dans chaque tombeau,

1. Franz Hantchar, *Zum Problem des Kaukasischen Tierstils* dans *Wiener Beiträge zur Kunst und kulturgeschichte Asiens*, t. 9, Vienne, 1935. — Hantchar, *Urgeschichte Kaukasiens*, p. 22 et 320.
2. Lalayan, *l. c.*, fig. 17.
3. Lalayan, fig. 16.

un seul squelette avec différentes attitudes. Dans les plus anciens les jambes sont fléchies ; dans les suivants le corps est couché en direction nord-sud, sur le côté droit, la main sur la poitrine, les jambes fléchies. Dans les plus récents, le corps est couché en direction sud-nord, mais les jambes sont peu relevées et forment un triangle. De petits vases auraient servi, pense Lalayan, d'urnes lacrymatoires(?). Un de ces tombeaux semble être celui d'un bœuf divinisé. On y a en effet découvert le squelette d'un grand bœuf. Près de la queue de l'animal se trouvaient 3 tuyaux en argile ressemblant à une sorte d'encensoir [1], aussi une poterie et une petite cassette en argile décorée qui renfermait peut-être de l'encens. Aux pieds du bœuf, un petit vase plein d'os de mouton.

Quant à l'outillage trouvé dans ces tombes, il est assez abondant. Notons comme outils plusieurs couteaux en obsidienne [2], des scies en bronze emmanchées en os ou en bois, une pierre à aiguiser rectangulaire avec un trou pour accrocher à la ceinture [3], une pince à épiler en bronze [4], des aiguilles [5] et une flûte en corne, au décor rudimentaire [6]. Comme armement, 69 poignards en bronze et 7 en fer. Les poignards de bronze sont de deux types, soit que la lame et le poignard forment une seule pièce, soit que lame et poignard soient distincts. Dans ce dernier cas, les manches sont en os, en corne, en bois ou en bronze d'un beau travail [7]. Les poignards de fer appartiennent au second type. On trouve encore un fourreau en bronze incrusté [8] et 20 lances de bronze contre 15 en fer. La lame de ces lances affecte la forme d'une feuille de saule. On la fixait par une lanière sur une hampe de bois [9]. Encore des flèches en os, en obsidienne, en bronze ou en fer [10]. L'arc fait ici défaut, mais sur le décor d'une ceinture de bronze nous pouvons constater qu'il était beaucoup plus grand que l'archer. On trouve enfin dans ces sépultures une sorte d'anneau denté qui sert encore aujourd'hui au Caucase pour attraper certains animaux au lasso [11]. Notons enfin des têtes de masse d'armes en bronze [12], deux fourches à deux tranchants [13] et une seule hache de bronze [14].

1. LALAYAN, fig. 92-93.
2. LALAYAN, fig. 20-22.
3. *Ibid.*, fig. 23.
4. *Ibid.*, fig. 24.
5. *Ibid*, fig. 27-29.
6. *Ibid.*, fig. 30.
7. LALAYAN, fig. 112, 113, 114, 117.
8. *Ibid.*, fig. 119-120.
9. *Ibid.*, fig. 121-122.
10. *Ibid.*, fig. 123, 124, 125.
11. *Ibid.*, fig. 29.
12. *Ibid.*, fig. 130.
13. *Ibid.*, fig. 134.
14. *Ibid.*, fig. 131.

Quant à la parure, elle est représentée par un diadème en bronze, objet fort rare [1], des ornements pour les cheveux [2], des boucles d'oreille en bronze [3], un collier de bronze, spécimen fort rare aussi [4], des bracelets en grande quantité, dont la plupart sont de simples anneaux et qu'on employait à la fois comme bijoux et comme monnaie. On les portait soit au bras, soit à l'avant-bras, soit à la jambe. Les anneaux de bras — les plus jolis — étaient agrémentés d'ornements [5]. On ne trouve qu'un seul spécimen de brassard [6]. Les bagues qui figurent ici sont des anneaux ordinaires, formés d'un fil de bronze. Quelques bagues en fer, autour de l'index des hommes, servaient peut-être pour la « boxe ». Les fibules sont rares, les épingles aussi [7]. Les plus anciennes sont des tiges en bronze, sans tête trouée. On les trouve sur la poitrine des femmes qui s'en servaient pour fermer les vêtements. D'autres ont des têtes anthropomorphes ou ornithomorphes. On les attachait comme ornement à la ceinture. Certaines affectent la forme d'un canard, d'une tête de cerf, d'une cloche, etc. [8]. Les boutons, tous en bronze, convexes, en forme de rosace, de losange, etc., se trouvent en quantité considérable. Quand aux ceintures, presque toutes sont en « feuille de bronze ». En général, elles sont décorées. Sur l'une d'elles, se voit un homme avec une tête d'oiseau, tenant un arc d'une main, une flèche de l'autre. On trouve même deux lames rondes en bronze poli, faisant office de miroirs [9].

La domestication du cheval est attestée par la présence de plusieurs chevaux. Sur certaines ceintures nous les avons vus attelés à des chars. On a trouvé près d'un cadavre un petit cheval en pierre [10]. Sur des squelettes de chevaux ont été ramassés des mors, des clochettes, des ornements en demi-lune, des boutons de garniture. Un char « royal » à 3 roues [11], d'ailleurs entièrement brisé, a été découvert dans une tombe. Il portait une décoration en spirales et d'autres dessins géométriques. Sur le timon se trouvaient deux anneaux de bronze. Entre ces anneaux, était figuré un petit chevreuil debout, dans le ventre duquel sonnaient trois clochettes [12].

La céramique recueillie dans ces tombes se monte à 672 pièces.

1. *Ibid.*, fig., 136.
2. *Ibid.*, fig. 137-139.
3. *Ibid.*, fig. 140, 143.
4. *Ibid.*, fig. 144, 145.
5. *Ibid.*, fig. 146-149.
6. *Ibid.*, fig. 160.
7. *Ibid.*, fig. 153-155.
8. *Ibid.*, fig. 163, 164.
9. LALAYAN, *l. c.*, fig. 181.
10. *Ibid.*, fig. 182.
11. *Ibid.*, fig. 192.
12. *Ibid.*, fig. 197.

On peut les diviser en deux catégories : poteries à la main et poteries au tour. Les premières sont rares. Elles sont en argile jaunâtre sans décor. Quelques-unes portent des incisions faites au doigt. Notons des écuelles, des gobelets à fond arrondi rappelant la noix de coco. Certaines portent des « oreilles » percées. Les poteries au tour sont, bien entendu, plus régulières. La plupart ont un décor géométrique d'un noir brillant en arêtes de poisson, en lignes ondulées, en triangles, en lignes de points, etc. Les formes de ces vases varient beaucoup. On trouve des marmites, des coupes, des plats, des urnes, des passoires, des lampes à huile, une cuillère en argile, etc. [1].

En résumé, la plupart des objets recueillis dans les tombes du lac Sévan présentent une grande analogie avec ceux de Redkin-Lager, de Cheïthan-dagh, de Mouçi-yéri et de Haybad, ainsi du reste qu'avec l'outillage de plusieurs tombes récemment découvertes en Mésopotamie. D'après Lalayan, cette civilisation avec majeure partie de l'outillage en bronze et petite minorité d'objets encore en pierre remonterait aux débuts de l'âge du fer au Caucase, à partir du XXe siècle environ avant J.-C.

En dehors du territoire arménien, il y aurait à citer le groupe de la région de Tiflis, en Géorgie, et celui de Koban, en Osséthie, sans parler du Talych, déjà mentionné. La nécropole de Koban, à 35 km. au sud-est de Vladicaucase, explorée depuis 1869, a livré un matériel assez abondant : des haches-marteaux en bronze de type russe ou danubien, des poignards de bronze à poignée souvent anthropomorphe, des fibules de type « européen », voire spécifiquement hallstattien, des bagues, bracelets et boucles d'oreille à spirales, toutes formes assez différentes de celles que nous ont montrées les fouilles de Lelvar. En revanche, les figurations d'animaux (cerfs, chevaux, chiens, renards, ours, etc.), gravées au burin sur les haches et sur les agrafes de ceinture en bronze de Koban, se rapprochent assez des figurations analogues du Lelvar [2].

Chronologie protohistorique

Tel est l'inventaire sommaire des richesses, jusqu'ici explorées, de la préhistoire et de la protohistoire arméniennes. Quels sont les rapports de ces divers foyers entre eux, quelle en est la chronologie relative et absolue ?

En chronologie relative, il y a lieu, semble-t-il, d'admettre avec F. Hantchar que le groupe de Gandja-Qarabagh est le plus

1. *Ibid.*, fig. 41, 93.
2. Cf. R. Virchow, *Das Gräberfeld von Koban*, Berlin 1883. De Morgan, *Préhistoire orientale*, III, p. 314-329. Hantchar, *Nadelformen des Kaukasusgebietes*, *Eurasia Sepentrionalis Antiqua*, VII, 1932, p. 151 et sq. Hantchar, *Kaukasus Luristan*, ibid., IX, 1934, p. 314-329.

ancien et qu'il remonte à l'âge du bronze, bien qu'il se soit également continué au début du fer. L'art de ce foyer aurait, à son apogée et à la période suivante, influencé l'art du Lelvar (ainsi qu'on le voit par les ceintures de bronze ou par les parures de toilette) et aussi l'art du Talych (comme on le voit par les épingles de bronze) [1].

Le centre culturel du Lelvar appartiendrait à l'âge du fer. Toutefois il y a lieu de remarquer avec Henri de Morgan qu'au Lelvar le fer serait, pour ainsi dire, immémorial ; le cuivre était réservé pour la parure, alors que les armes étaient toujours en fer, ce métal existant à profusion dans le district, lequel en était, pour toute cette région de l'Asie, le grand producteur [2]. On a vu (p. 32) que pour Jacques de Morgan le Lelvar aurait été conquis par des populations venues du Talych qui lui auraient imposé leur culture [3]. Au contraire, pour Henri de Morgan, ce seraient les populations du Lelvar qui, depuis longtemps en possession de l'épée de fer, auraient conquis le Talych, plus ou moins attardé à un outillage de bronze, d'où les phénomènes de pillage et de réoccupation constatés dans les nécropoles du Talych, notamment à Djonii dans le Talych russe et à Agha Evlar dans le Talych persan [4]. F. Hantchar est également d'avis que le Lelvar joua bientôt un rôle de premier plan, que son influence se substitua à celle du foyer de Gandja-Qarabagh et qu'elle se fit sentir jusqu'au Talych [5]. Pour cet archéologue, la seconde période du groupe de Gandja-Qarabagh est synchronique du début du fer au Lelvar et contemporaine également de la troisième période du Talych [6].

Est-il possible d'extraire de cette chronologie relative une chronologie absolue ? Farmakovski et Hantchar l'ont tenté. Le rapprochement de certains objets provenant des fouilles de Gandja-Qarabagh (ceintures gravées) avec le hittite, ou (épingles de bronze à tête « en boucle ») avec l'étage VI de Troie a fourni aux deux archéologues les synchronismes désirés. L'apogée du groupe de Gandja-Qarabagh se situerait ainsi à l'époque de la sixième ville de Troie, la Troie homérique (vers 1400-1080), ce qui est aussi l'apogée de l'empire hittite de Cappadoce [7]. Il semble même que le synchronisme se poursuive à l'époque de la septième ville de Troie, laquelle se situe entre 1000 et 700

1. F. Hantchar, *Nadelformen*, p. 139-140.
2. Henri de Morgan, *Délégation de Perse*, *Mémoires*, VIII, *Recherches au Talyche persan*, 1905, p. 338-339.
3. *Préhistoire orientale*, III, p. 286-287.
4. *Recherches au Talyche*, p. 336, 338-339.
5. F. Hantchar, *Nadelformen*, p. 139.
6. Hantchar, *ibid*, p. 131.
7. Farmakovski, *Materialy po archeol. Rossii*, Pétrograd, 1914, p. 15-78. F. Hantchar, *Nadelformen*, p. 128. Hantchar, *Kaukasus-Luristan*, p. 64,

environ. C'est aussi l'époque du hittite tardif, mais nous arrivons à la fondation de l'empire de Van ou d'Ourartou (x^e-ixe siècles) qui dut couper les communications entre les groupes de Lelvar ou de Gandja-Qarabagh et les Hittites. La découverte, par Mechtchaninov, dans les fouilles de Khodjali, d'une perle assyrienne portant la date de 763 av. J.-C. donne d'ailleurs pour le groupe de Gandja-Qarabagh une date terminale précise [1]. La floraison de ce groupe s'étendrait donc de 1400 à 750 environ. Quant à la date de la culture du Lelvar, elle se déduit des données précédentes.On a vu en effet que l'entrée en scène du groupe du Lelvar (âge du fer) correspond à la seconde phase du groupe de Gandja-Qarabagh. C'est donc vers l'extrême fin du deuxième millénaire ou tout à fait au début du premier qu'il faut placer la grande époque du Lelvar.

Les écritures archaïques du Sévan

L'expédition du Comité Archéologique Arménien au lac Sévan en août-septembre 1926 a découvert, dans les montagnes du Basargétchar plusieurs écritures archaïques inconnues, gravées sur des rochers de grandes dimensions. M. Kalanthar a découvert encore de nouvelles inscriptions du même système « ainsi que des signes gravés sur roc (non point des caractères alphabétiques) » sur onze emplacements différents, à l'est et à l'ouest de l'Aragadz, sur le Sèv-Djour, à Ereyouk et dans la carrière d'Avan.

« Toutes ces écritures et ces signes gravés sont les vestiges d'une culture archaïque jusqu'à présent inconnue. Les écritures sont de deux types ; l'un a les caractères des écritures hiéroglyphiques et l'autre celui des écritures linéaires. Les signes gravés, qui couvrent entièrement les surfaces de rochers de larges dimensions, ont, en certains endroits, des écritures explicatives en écriture linéaire. D'importants textes de cette écriture hiéroglyphique ont été découverts un peu plus tard (1926-1927) dans la région de Thalin. »

Le Comité Archéologique de la République Soviétique d'Arménie dont nous résumons ici les travaux, estime que « ces écritures appartiennent très probablement aux populations allogènes qui ont laissé les vestiges des monuments préhistoriques et qui ont été, par la suite, dominées par les Ourartiens » [2].

1. Mechtchaninov, *Azerbaidjana*, Bakou, 1926, p. 6-11.
2. Berbérian, *Découvertes archéologiques en Arménie de* 1924 à 1927. dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 7, 2, 1927, p. 291.

CHAPITRE III

L'ARMÉNIE PRÉARMÉNIENNE

L'Arménie préarménienne et l'hypothèse hourrite

Dans l'état actuel de nos connaissances — et de nos ignorances — les orientalistes tendent à supposer que vers le XVIIe siècle avant J.-C. l'Arménie, tout au moins l'Arménie vannique, était habitée par un peuple qui a joué en Orient un rôle longtemps insoupçonné : les Hourrites [1].

Les Hourrites faisaient partie de ces populations « asianiques » dont tout ce que nous pouvons dire à coup sûr, c'est qu'elles n'étaient ni sémitiques ni indo-européennes. Les recherches récentes ont révélé de grandes ressemblances de vocabulaire entre la langue hourrite et celle du peuple de l'Ourartou qui, dix siècles plus tard, occupait encore l'Arménie pré-arménienne [2]. La langue hourrite et celle de l'Ourartou, dans la mesure où nous les connaissons, s'apparenteraient à la famille ibérienne ou géorgienne des langues du Caucase [3]. Ce qui est certain, c'est que le peuple hourrite donna naissance à deux royaumes historiques qui eurent un moment, aux XVe-XIVe siècles avant J.-C., une importance considérable dans l'Asie Antérieure : le Hourri proprement dit et le Mitanni, situés, semble-t-il, le premier au Dyarbékir, le second en Osrhoène (pays d'Orfa, l'antique Edesse). Dans la première moitié du IIe millénaire, des Indo-Européens de la famille indo-iranienne ou aryenne s'étaient établis à titre d'aristocratie conquérante parmi ces Hourrites et ce furent eux qui organisèrent les royaumes de Hourri et de Mitanni. L'origine indo-iranienne de cette aristocratie sera clairement indiquée par les noms des rois du Hourri ou du Mitanni comme Artatama, qui est d'aspect iranien, Mattiwaza et Touchratta, qui sont d'aspect

1. L. DELAPORTE, *Les Hittites* (1936), p. 71 et dans l'*Atlas Historique Clio*, t. I, *L'Antiquité*, cartes VI et VII.
2. N. ADONTZ, *Histoire ancienne de l'Arménie*, p. 268-269.
3. *Ibid.*, p. 282. Le docteur Contenau remarque de son côté que les ressemblances les plus nombreuses rapprocheraient le hourrite des parlers du Caucase comme le géorgien : par exemple, le fait que le génitif dépendant d'un substantif prend la terminaison de ce substantif (CONTENAU, *La civilisation des Hittites et des Mitanniens*, p. 79.)

indien (= Mativaja et Dusraddha en sanscrit) ; par les noms aussi des dieux hourrites et mitanniens comme Mitrasil, Arunasil, Indar, Nasattyana qui sont identiques aux dieux « sanscrits » Mitra, Varuna, Indra, Nasatya [1].

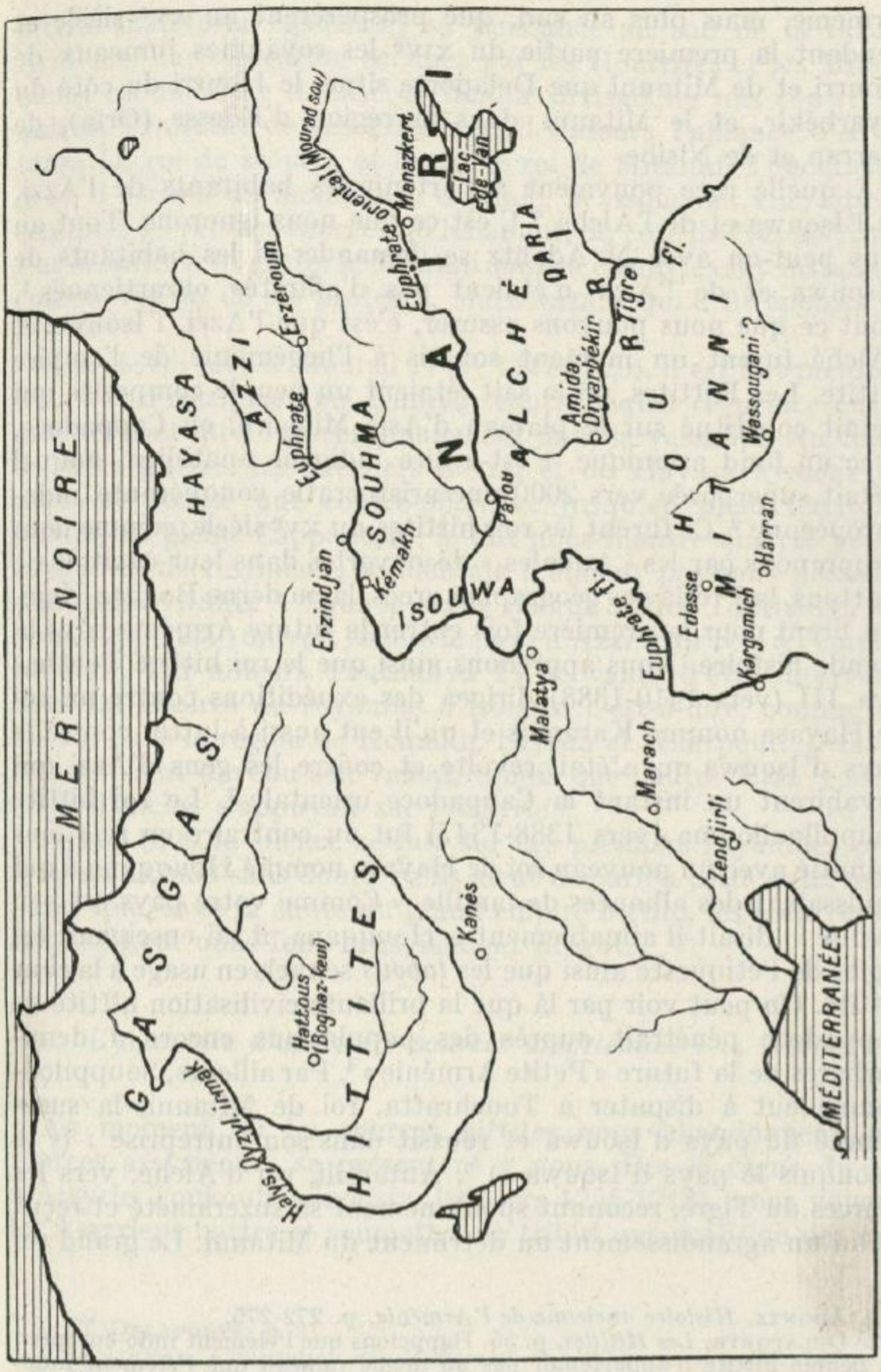
Toutefois si les Hourrites et Mitanniens jouèrent un rôle considérable en Mésopotamie et en Syrie (au xve siècle ils disputaient à l'Égypte la domination de la Syrie), nous ne savons rien, faute de fouilles méthodiques, sur l'Arménie pendant ce qui aurait été la « phase hourrite » de son histoire. En attendant des recherches à ce sujet, force est de se contenter des seuls documents en notre possession : les sources hittites et leurs références sur les confins de l'Arménie occidentale.

L'Arménie occidentale d'après les sources hittites

Les textes hittites mentionnent plusieurs pays situés soit sur le territoire même, soit aux confins de la future Arménie, notamment le Hayasa, l'Azzi, le Souhma, l'Isouwa et l'Alché. Tous ces pays figurent sur les tablettes de Boghaz-keui, dans les annales des rois hittites Souppiloulioumа (vers 1388-1347) et Moursil II (vers 1347-1320), comme subissant, de gré ou de force, l'hégémonie hittite.

Le nom de Hayasa n'a pas manqué de retenir l'attention comme évoquant le nom même de l'Arménie en arménien : Hayastan. Il semble en réalité qu'il ne s'agisse là que d'une analogie fortuite. Quant à la localisation de ce pays, Louis Delaporte le place sur la côte du Pont, du côté de Trébizonde, de même qu'il localise le pays d'Azzi dans la région du haut Tchorokh, au nord d'Erzeroum [2]. Pour le regretté N. Adontz, au contraire, « le pays d'Azzi s'appuyait au mont Dersim » ; plus généralement, le Hayasa et l'Azzi se situent « sur le haut Euphrate, autour du massif de Dersim ». Une des villes de l'Azzi, Kamouqa, mentionnée sur les tablettes hittites, serait identique à l'actuel Kémakh sur l'Euphrate occidental ou Qara-sou [3]. Pour Delaporte, ce serait l'Isouwa qui correspondrait au pays de Kémakh, au Dersim et à la région de Kharpout. Pour Adontz d'ailleurs l'Isouwa doit également être recherché de ce côté, « dans la vallée du bas Arsanias (bas Mourad-sou) ; il comprenait le territoire entre l'Euphrate et Kharpout » [4]. Enfin l'Alché correspondrait pour Delaporte au Taurus arménien, depuis les environs d'Arghanamadèn jusqu'à ceux de Mouch. Adontz localise l'Alché dans cette

1. Contenau, *Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, p. 79, 88, 179.
2. Delaporte, *Les Hittites* (1936) cartes 1 (p. 40) et 2 (p. 168).
3. Adontz, *Histoire ancienne de l'Arménie*, p. 39-40.
4. Adontz, p. 41.



Les confins arméniens du XVe au Xe siècle.

même région qui est l'Anzitène des géographes gréco-romains, « à l'est de Kharpout, jusqu'aux sources du Zibéné-sou »[1]. Par ailleurs c'est aussi, nous l'avons vu, aux confins de la future

1. ADONTZ, *Histoire ancienne de l'Arménie*, p. 43.

Arménie, mais plus au sud, que prospérèrent au XVe siècle et pendant la première partie du XIVe les royaumes jumeaux de Hourri et de Mitanni que Delaporte situe, le Hourri du côté du Dyarbékir, et le Mitanni dans la région d'Edesse (Orfa), de Harran et de Nisibe.

A quelle race pouvaient appartenir les habitants de l'Azzi, de l'Isouwa et de l'Alché ? C'est ce que nous ignorons. Tout au plus peut-on avec N. Adontz se demander si les habitants de l'Isouwa et de l'Azzi n'étaient pas d'affinités ourartiennes [1]. Tout ce que nous pouvons assurer, c'est que l'Azzi, l'Isouwa et l'Alché furent un moment soumis à l'hégémonie de l'empire hittite. Les Hittites, on le sait, étaient un peuple composite qui s'était constitué sur le plateau d'Asie Mineure, en Cappadoce, avec un fond asianique, c'est-à-dire indigène anatolien, auquel s'était superposée vers 2000 une aristocratie conquérante indo-européenne [2]. Ce furent les rois hittites du XVe siècle, comme nous l'apprenons par les « Annales » découvertes dans leur capitale de Hattous, la Ptéria des géographes grecs, la moderne Boghaz-Keui, qui firent pour la première fois entrer la future Arménie dans la grande histoire. Nous apprenons ainsi que le roi hittite Touthaliya III (vers 1410-1388) dirigea des expéditions contre un roi de Hayasa nommé Karannis et qu'il eut aussi à lutter contre le pays d'Isouwa qui s'était révolté et contre les gens d'Azzi qui envahirent un instant la Cappadoce orientale [3]. Le roi hittite Souppiloulioumа (vers 1388-1347) fut au contraire en relations d'amitié avec un nouveau roi de Hayasa nommé Houqqana à qui l'unissaient des alliances de famille. « Comme votre pays est peu civilisé », disait-il aimablement à Houqqana, il lui enseignait les règles de l'étiquette ainsi que les *tabous* sexuels en usage à la cour hittite. On peut voir par là que la brillante civilisation hittite de Cappadoce pénétrait auprès des populations encore à demi-barbares de la future « Petite Arménie » [4]. Par ailleurs, Souppiloulioumа eut à disputer à Touchratta, roi de Mitanni, la suzeraineté du pays d'Isouwa et réussit dans son entreprise : (« je reconquis le pays d'Isouwa ») [5]. Antaralli, roi d'Alché, vers les sources du Tigre, reconnut spontanément sa suzeraineté et reçut de lui un agrandissement au détriment du Mitanni. Le grand roi

1. ADONTZ, *Histoire ancienne de l'Arménie*, p. 272-275.
2. DELAPORTE, *Les Hittites*, p. 55. Rappelons que l'élément indo-européen du peuple hittite n'appartenait pas au même rameau que l'élément indo-européen du peuple hourrito-mitannien. Le premier relevait, comme le grec, l'italique, le celtique, le germanique, des langues dites du *centum* ; le second, comme l'indo-iranien (dont il faisait partie), le slave, le baltique, l'arménien et l'albanais, se rattachait au groupe dit du *çatam*.
3. *Annales de Souppiloulioumа*, ap. DELAPORTE, p. 78 et ADONTZ, p. 28-29 et 31.
4. ADONTZ, p. 29-30.
5. ADONTZ, p. 42.

hittite manifesta également sa puissance au sud de la future Arménie, dans la région occupée par les Hourrites et les Mitanniens, qu'une âpre rivalité de famille divisait les uns contre les autres. Profitant de ces discordes, il s'assura l'alliance d'Artatama II, roi de Hourri, et battit le roi de Mitanni, Touchratta, dont il occupa un moment la capitale, Wassougani, ville située, semble-t-il, vers les sources du Khabour, du côté de Râs al-'Aïn [1]. Par la suite, il fit entrer le Mitanni dans sa clientèle en y installant comme roi un de ses protégés, Mattiwaza, à qui il fit épouser sa fille [2].

Sous le roi hittite Moursil II (v. 1347-1320), il est fait mention d'un roi d'Azzi, nommé Anniya, contre lequel ce prince eut à guerroyer et qu'il ramena finalement dans la vassalité. Au cours de cette guerre, les guerriers d'Azzi et de Hayasa avaient un moment poussé une contre-offensive jusqu'en plein territoire hittite, en pleine Cappadoce : le fait nous montre que ces petits royaumes de l'Arménie occidentale n'étaient pas sans posséder une réelle vitalité [3]. Sous le règne du roi hittite Touthaliya IV (vers 1255-1230) on voit encore le pays d'Azzi tenir tête à l'empire hittite [4]. Par ailleurs Touthaliya IV se vante d'être intervenu dans les affaires du royaume d'Isouwa, c'est-à-dire, comme on l'a vu, dans la région de Kémakh, Dersim et Kharpout. Il favorisa cet État devenu son vassal, tandis que l'autre État voisin, celui d'Alché, s'appuyait sur l'Assyrie [5].

Après 1200 le silence se fait sur ces premiers royaumes préarméniens, non sans doute qu'ils aient disparu à cette date, mais parce que, avec la chute du grand empire hittite, les archives de Boghaz-keui nous font brusquement défaut.

L'Arménie d'après les sources assyriennes : le Naïri.

Au moment où les sources hittites nous abandonnent, les sources assyriennes se présentent à nous. Dès le règne du roi d'Assyrie Toukoulti-ninourta Ier (vers 1255-1218), nous voyons les Assyriens battre et soumettre au tribut une coalition des rois

1. Cf. Delaporte, p. 81.
2. Contenau, *Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, p. 97, 137.
3. Delaporte, *Les Hittites*, p. 115-116, 118. Adontz, *Histoire ancienne de l'Arménie*, p. 34-35. Cf. Cavaignac, *Le premier royaume d'Arménie*, dans la *Revue des études hittites et asianiques*, 1934, fasc. 17.
4. Adontz, p. 40.
5. Adontz, p. 45. — Sur la pénétration des divinités asianiques comme Tarkou, ou hittites comme Téchoup dans l'Arménie préarménienne, cf. Adontz, *Tarkou chez les anciens Arméniens*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 7, 1, 1927, p. 185-194.

de Naïri, dans la région au sud du lac de Van [1]. Parmi les princes vaincus figure celui d'Alzi que les orientalistes rapprochent de l'Azzi des annales hittites [2].

Avec le roi d'Assyrie Téglatphalasar Ier (1116-1090), les entreprises des Assyriens sur le pays qui sera un jour l'Arménie méridionale se précisent et, avec elles, grâce aux sources cunéiformes, notre connaissance de cette région. Dès 1115 Téglatphalasar soumit le pays de Qaria qui semble correspondre à la vallée du Bohtan ou Tigre oriental, entre l'Assyrie et le bassin de Van, ainsi que l'Isouwa, déjà mentionné par les annales hittites (Kémakh, Dersim et Kharpout) [3]. En 1114 il gravit le Taurus arménien en se frayant un passage à travers les montagnes, traversa l'Euphrate oriental et attaqua « les vingt-trois rois du Naïri », c'est-à-dire de la région allant depuis Palou jusqu'à Manazkert et au Bagrévand, à travers les massifs du Bingöl-dagh et de l'Ala-dagh, bref le bassin de l'Arsanias, l'actuel Mourad-tchaï, jusqu'au lac de Van [4]. Téglatphalasar se vante d'avoir soumis ces petits souverains et d'avoir atteint « la mer de Naïri », c'est-à-dire le lac de Van. « Les vastes pays de Naïri, je les conquis en large et en long, je les réduisis à se soumettre à mes pieds. » Il ne se retira qu'avec un butin de 1.200 chevaux et 2.000 têtes de bétail. Au retour il soumit Malatya.

Mais cette expédition n'eut pas de lendemain. Après Téglatphalasar Ier la puissance assyrienne subit une longue éclipse et pendant ce temps se fonda dans la future Arménie un grand État indigène, l'Ourartou.

Fondation du royaume d'Ourartou. Règne d'Aramé.

A l'époque de Téglatphalasar Ier, le Naïri, la région dont le Taurus arménien constitue l'ossature, nous était apparu morcelé en un grand nombre de principautés. Au IXe siècle l'ancien Naïri et plusieurs autres provinces de la future Arménie se montrent unifiés par un pouvoir indigène capable d'une politique continue, celui des rois de Biaini, c'est-à-dire du pays de Van que nous désignerons, avec les sources assyriennes, sous le nom de rois d'Ourartou [5]. La langue de l'Ourartou commence à être connue par les inscriptions dites « vanniques ». L'étude qui en a

1. Delaporte, *Le Proche Orient asiatique* (Clio, 1938), p. 173.
2. Adontz, p. 46.
3. Cf. Adontz, p. 51.
4. *Ibid.*, p. 53-57.
5. En effet si à partir du IXe siècle les sources assyriennes désignent le pays sous le nom d'Ourartou (au lieu de Naïri), les rois d'Ourartou eux-mêmes, dans leurs inscriptions en assyrien, continuent à employer le terme de Naïri. Et dans leurs inscriptions en « ourartien » ils s'intitulent rois de Biaini et seigneurs de Touchpa, c'est-à-dire de la ville de Van, leur capitale. Biaini, pense Adontz, « était probablement un nom dynastique de la région de Van avant Chardouri Ier ». Cf. Adontz, *l. c.*, p. 213-215.

été faite permet, nous l'avons déjà vu, de la rapprocher de l'ancienne langue des Hourrites et Mitanniens, et l'ensemble ainsi constitué est rapproché à son tour des langues actuelles du Caucase, en l'espèce de la famille ibérienne ou géorgienne [1].

Signalons tout de suite l'intérêt que l'histoire de l'Ourartou présente pour les études arméniennes. Cette « Arménie préarménienne » n'a pas disparu tout entière. De même que son onomastique se retrouve dans la topographie arménienne classique, l'élément ourartien, lors de la conquête « haïkane », devait se survivre. Pour une bonne part ce vieux peuple civilisé a formé le substrat de l'Arménie indo-européenne. Ainsi l'élément préceltique en Gaule, l'élément égéen en Grèce, l'élément « susien » en Perse, etc.

Le fondateur du royaume d'Ourartou est le roi Aramé qui réunit en une seule domination les principautés du Naïri (entre 880 et 844 environ, d'après la chronologie de N. Adontz). Cette œuvre d'unification est attestée par le titre même que portèrent depuis les rois d'Ourartou : *erili-erilaue* « roi des rois ». Aramé marqua d'une si forte empreinte les destinées du pays que son nom est parvenu jusqu'aux Arméniens historiques : l'historien Moïse de Khorèn fait de lui le héros éponyme de l'Arménie. Adontz pense qu'Aramé a d'autre part donné son nom à la province ourartienne d'Aramili (ou Amarili) qui correspond à l'Apahouniq classique [2]. La capitale d'Aramé était d'ailleurs située dans cette région, à Arzachkou, ou Arzachkoun qui correspond d'après Adontz à Manazkert [3].

Aramé était contemporain du conquérant assyrien Assournazirapal II (884-859). Toutefois l'unification de l'ancien Naïri sous les espèces du jeune royaume d'Ourartou inspira assez de respect au terrible roi d'Assour pour que celui-ci évitât de s'attaquer directement au nouvel État. Assournazirapal se contenta de faire des travaux d'approche, en soumettant plusieurs cantons-frontières comme le Kirrouri (près de l'actuel Ravandouz, dans le bassin supérieur du Grand Zab) et le Kachiari autour du Mont Masios des géographes grecs, les actuels monts de Mardin (882). En 879 il conquit ainsi « le pays de Matiati » (Midiyad, dans le Tour-'Abdîn) et le pays de Touchan (l'actuel Kourkh, près d'Amida) ; en 866 ce fut le tour du « pays de Kipani » (région de Hiçn-Kaifa) et un peu plus tard du « pays d'Arqania », l'actuel

1. Cf. ADONTZ, p. 247 sq. Rappelons de nouveau que les déchiffrements du vannique sont donnés d'après l'ouvrage et sous la responsabilité d'Adontz.
2. ADONTZ, p. 81.
3. *Ibid.*, p. 81 et 183. « Manazkert est, note Adontz, une ancienne ville qui a une position heureuse sur le bord de l'Arsanias, au centre du grand nœud de montagnes du Sipan, de l'Aladagh et de Bingöl, à un important point de croisement de routes venant de tous les côtés, de Van, de Mouch, d'Erzeroum et d'Erivan. Ce sont là des qualités de choix pour une capitale » (*l. c.* p. 81).

Arghana [1]. Bref la majeure partie du Dyarbékir et de la Commagène passa aux mains de l'Assyrie.

Pendant la fin de son règne, Aramé eut comme voisin le fils d'Assournazirapal II, le roi d'Assyrie Salmanasar III, lequel a régné de 859 à 824. Ce prince continua les conquêtes paternelles aux confins de l'Ourartou. Dès 859 il se vante d'avoir brûlé la capitale du « pays de Khoubouchkia » dans la région de l'actuel Djoulamerk sur le cours supérieur du Grand Zab, dans le pays que l'Arménie classique appellera le Petit Albag [2]. En 857 il s'attaqua à l'Ourartou lui-même. Partant de « l'Inziti » ou « Alzi », c'est-à-dire du district arménien de Hanzith, l'Anzitène classique, dans l'actuel pays de Kharpout, il traversa le « pays de Souhmi », c'est-à-dire le Balahovit arménien, la Balabitène classique, la région de l'actuel Palou, et arriva devant la capitale ourartienne, Arzachkou, l'actuelle Manazkert. « Arramou (= Aramé) d'Ourartou frémit d'effroi devant la force de mes armes. Il abandonna sa ville et gagna le mont Addouri », nous apprend Salmanasar lui-même. Le mont Addouri ici mentionné doit être un des contreforts de l'Ala-dagh, au nord de Manazkert, du côté de Padnos, pense Adontz. « Je gravis après lui le mont, continue le conquérant assyrien, et lui livrai un violent combat. J'abattis 3.400 de ses combattants. Comme le dieu Adad, je précipitai sur eux l'orage. De leur sang je teignis la montagne comme une laine.... Arramou, pour sauver sa vie, avait gagné la montagne inaccessible. De ma virile énergie, comme un taureau sauvage, je piétinai son pays [3]. »

Après avoir incendié Arzachkou, la capitale ourartienne, Salmanasar se donna le plaisir d'aller ériger sa propre statue sur « le mont Iritia », où Adontz voit le mont Aladagh. Il saccagea le pays d'Aramili qui était, nous l'avons vu, la province royale par excellence et qui correspond à la partie orientale de la province arménienne d'Apahouniq [4]. Il traversa ensuite le pays de « Zenzioun » où Adontz voit la province arménienne d'Aliovit et, vers l'actuel Ardjèch, il « baigna ses armes » dans la « mer de Naïri », c'est-à-dire dans le lac de Van.

Après cette razzia dans le centre de l'empire ourartien, Salmanasar III passa du bassin du lac de Van dans celui du lac d'Ourmia. Il atteignit ainsi le pays de Gilzan qui correspond, d'après Adontz, à la province arménienne de Zaravand, dans la région de Salmas, au nord-ouest du second lac [5]. Le roi local, pour échapper à l'orage, déclara se soumettre, soumission purement temporaire d'ailleurs. Le monarque assyrien rentra en effet aussitôt après chez lui par la route du district de Khou-

1. ADONTZ, p. 65-71.
2. ADONTZ, p. 74.
3. *Ibid.*, p. 78-79.
4. *Ibid.*, p. 79-81.
5. *Ibid.*, p. 82.

bouchkia (Djoulamerk), sans rien conserver de ses éphémères conquêtes.

L'expédition assyrienne de 857 en Ourartou n'avait donc été qu'un simple raid. Elle n'avait entraîné aucune annexion, voire la vassalisation d'aucune province. Elle n'avait même pas entamé l'unité du pays, définitivement réalisée par Aramé.

Règne de Chardouri Ier

Aramé eut pour successeur sur le trône d'Ourartou Chardouri Ier (vers 844-828). Nous ignorons quels étaient les rapports familiaux entre les deux souverains. En effet Chardouri Ier, sur ses inscriptions, ne se donne pas comme fils d'Aramé, mais comme fils d'un certain Loutipri dont nous ne savons rien d'autre. Sur les mêmes inscriptions (notamment sur celle d'Iskélé-kapoussi, à Van) il se qualifie d'ailleurs de « grand roi, roi puissant, roi des rois, roi de tous » [1], ce qui atteste un pouvoir parfaitement assis.

Chardouri Ier eut le même adversaire que son prédécesseur : le roi d'Assyrie Salmanasar III. En 831 ce dernier envoya contre l'Ourartou une armée qui traversa l'Arsanias (Mourad-sou) et s'avança dans la montagne. Que se passa-t-il ensuite ? Les textes assyriens nous parlent en termes vagues d'une guerre dont ils évitent d'indiquer le résultat : l'armée assyrienne dut subir un échec. Néanmoins Chardouri Ier jugea sage de transférer sa capitale d'Arzachkou-Manazkert, ville d'ailleurs saccagée en 857 par les Assyriens, à un site plus abrité. Il choisit à cet effet Touchpa, la Tosp de l'Arménie classique, la Tospitis des géographes grecs, notre Van. Il la fortifia par un mur qui porta son nom. Choix heureux, puisque Touchpa devait rester jusqu'à la fin la capitale de l'Ourartou et défier toutes les attaques assyriennes.

A défaut de conquêtes en Ourartou, Salmanasar III chercha à rattacher à son empire les districts contestés de la frontière. Ce fut ainsi qu'en 828 une armée assyrienne alla contraindre au tribut le prince du Khoubouchkia (dans la région de l'actuel Djoulamerk), un certain Datana, qui livra les redevances exigées. De là le *tartan* ou maréchal assyrien pénétra dans le Moutsatsir. pays situé plus au sud-est (entre le mont Djélo et Ouchnou), dont il ravagea les bourgs mais qui ne paraît pas s'être soumis : le Moutsatsir resta en relations d'amitié avec les rois d'Ourartou qui témoignaient d'une grande dévotion à ses sanctuaires. Plus au nord, les Assyriens ravagèrent aussi le Manna (pays au sud de la ville d'Ourmia) dont le roi, un certain Oualki, s'enfuit dans les montagnes mais ne se soumit pas davantage. Enfin le *tartan*

1. A. Adontz, p. 145.

s'avança jusque dans le Gilzan (région de Salmas, au nord-ouest du lac d'Ourmia), dont le roi, Oupou, se reconnut au contraire, tributaire [1].

Cette campagne assyrienne, pas plus que la précédente, n'entraîna d'annexions effectives. Là encore il ne s'agissait que d'une simple razzia aux confins de l'Ourartou, sans que le territoire ourartien lui-même fût entamé.

Règnes d'Ichpouini et de Ménoua

Le roi d'Ourartou Chardouri Ier eut pour successeur son fils Ichpouini (vers 828). Ce dernier associa au trône son propre fils, Ménoua, lequel devait régner jusque vers 785 [2].

L'époque d'Ichpouini et de Ménoua correspond à une remarquable expansion de l'Ourartou, aussi bien au sud, face à l'Assyrie, qu'au nord, dans l'actuelle Arménie septentrionale. Les stèles des deux monarques nous les montrent faisant dans ces diverses régions campagne sur campagne. Ou plutôt, selon le formulaire consacré, c'est le grand dieu de l'Ourartou, c'est Khaldi en personne, qui, chaque fois, part en guerre contre tel peuple ou telle cité ; il conquiert ces pays, les met aux pieds du roi et le roi n'a plus ensuite qu'à aller en prendre possession.

Les confins disputés entre l'Ourartou et l'Assyrie étaient d'une part la région du Grand Zab supérieur, d'autre part la région du haut Tigre. Dans la première direction, Ménoua, conduisant les armées de son père, soumit dès 828 le Moutsatsir, c'est-à-dire, on l'a vu, le canton au nord de Révandouz (entre Révandouz et Ouchnou), et dès 827 le Manna (pays d'Ouchnou, Maiyandab et Sakkis), au sud du lac d'Ourmia. Le Moutsatsir, dont l'importance était si grande tant au point de vue moral (à cause de son sanctuaire) qu'au point de vue stratégique, sur le flanc oriental de l'Assyrie propre, devait rester vassal de l'Ourartou jusqu'à l'époque sargonide. Au Manna, pays dont la position géographique n'était pas moins importante, la suzeraineté ourartienne se marqua par la construction de forteresses avec des garnisons [3]. Ménoua conquit de même la région des sources du Tigre, notamment l'Alzini (au sud-ouest de Bitlis) dont le nom revit dans l'A*l*tzniq arménien, l'Arzanène des géographes grecs, et l'Oulliba, canton situé dans la même région, aux sources du Batman-sou [4]. Il fit même des expéditions dans le pays de

1. Adontz, p. 86-87.
2. Nombreuses stèles inscrites (dont des bilingues en ourartien et assyrien) avec noms associés d'Ichpouini et de son fils Ménoua (stèle de Kélichin, de Van, de Kazym-oghli, de Qaragunduz, d'Asrout-darga, de Mouchraberd ou Moqraberd, etc.). Cf. texte des inscriptions ap. Adontz, p. 146-151.
3. Inscription de Tachtépé, à la pointe sud-est du lac d'Ourmia. Cf. Adontz, p. 151.
4. Adontz, p. 151.

Chébétéria qui correspond à l'actuel Palou [1], aussi dans le Choupa qui correspond au Dzophq de l'Arménie classique, la Sophène des Grecs, et jusqu'au pays de Khaté ou Khatini et de Mélitéalkhé, notre Mélitène ou Malatya [2]. Si ces dernières campagnes étaient quelque peu excentriques, la région au sud du Taurus arménien, depuis Maiyâfâriqîn jusqu'au-delà du mont Djoudji, fut effectivement arrachée à l'Assyrie et réunie à l'Empire d'Ourartou.

Les conquêtes d'Ichpouini et de Ménoua ne furent pas moins remarquables en direction du Nord. Avant Ichpouini, l'Ourartou, d'après l'estimation d'Adontz, s'étendait jusqu'à la source de l'Arsanias (Mourad-sou) et à la chaine de l'Aghri-dagh, englobant ainsi toute la province arménienne de Bagrévand et le pays d'Anachi, l'actuel Alachkert. Le roi Ménoua consolida cette position. Une inscription d'Alachkert nous apprend qu'il fit campagne dans ce pays [3]. Mais Ménoua ne se contenta point de régner sur la future Arménie méridionale. Le premier des rois d'Ourartou, il franchit les monts Aghri-dagh et pénétra dans le bassin de l'Araxe. A l'ouest, partant de la région de Délibala, il soumit « le pays de Diauéqi », c'est-à-dire de la maison de Diau (quelque héros éponyme) qui correspond au bassin de la rivière de Kars, de l'Araxe au lac Tchaldir, le Vanand de la géographie arménienne [4]. A l'est, il soumit de même « le pays de Louqiouni », qu'Adontz localise autour de Tachbouroun et qui appartenait à une dynastie désignée sous le nom de « maison d'Irikoua » (Irikouaqi) [5].

Enfin, au voisinage même du pays proprement ourartien, nous apprenons que Ménoua eut à châtier ou à pacifier « le pays d'Ourméniouqini » qui correspondrait à la partie orientale de notre Tarôn ou pays de Mouch [6].

Ménoua ne fut pas moins remarquable comme civilisateur que comme guerrier. Plusieurs de ses inscriptions célèbrent la construction par lui du fameux canal qui conduisit les eaux de la rivière Khochab aux faubourgs de Van [7]. Ce canal, appelé de nos jours canal de Chamiram, c'est-à-dire de Sémiramis, est désigné dans les inscriptions ourartiennes sous le nom de « canal de Ménoua » [8]. Il commence à un kilomètre et demi du

1. Inscriptions de Palou, ADONTZ, p. 153.
2. *Ibid.*, p. 153.
3. Inscriptions d'Alachkert, ADONTZ, p. 153.
4. Inscriptions de Yazlitach, près de Délibaba, ap. ADONTZ, p. 152 et localisation d'ADONTZ, *ibid.*, p. 201, 203 et 207.
5. Inscription de Dzorovanq près de Berkri, ap. ADONTZ, p. 152. Localisations d'ADONTZ, *ibid.*, p. 201.
6. Inscription de Termerd, à l'est de Mouch, ap. ADONTZ, p. 153-154. Localisation du même, p. 199.
7. Cf. H. F. B. LYNCH, *Armenia*, t. II, (1901), p. 60. Adontz 235-236.
8. « Par la puissance de Khaldi (le grand dieu de l'Ourartou), Ménoua

village de Mzenkert, passe par un aqueduc sur la rivière Khochab, près de Kharnourd, et se dirige vers le lac de Van par les villages de Gölblasan, Kam et Machtak. Il tourne ensuite vers Artamet pour atteindre Van. Il a un cours de 50 kilomètres environ et alimente un vaste espace de terre cultivable. » L'importance d'un tel travail n'atteste pas seulement la puissance, mais aussi le caractère bienfaisant de la dynastie ourartienne. De fait, la région du canal « Hayots-Tzor » produit de nos jours encore une grande quantité de froment, mais le peuple, oublieux du nom du grand souverain, attribue son œuvre à la reine assyrienne Sémiramis.... Ménoua a fait exécuter encore plusieurs autres ouvrages d'art, notamment le canal de Berkri, destiné à irriguer la plaine de cette ville [1], et trois autres canaux pour la région de Manazkert, « le premier sur le territoire de la ville d'Oulichou près de Gop, le second dans les environs de Khotanlou, à l'intention des villes d'Ouqoua, Zougouqé, Irnouni et Abasini, et un troisième à Marmos près de Padnos » [2]. Enfin il se signala comme constructeur de villes, notamment celle d'Alia qu'Adontz recherche sur le site de l'actuel Artchovaberd et une autre « ville de Ménoua » (Ménouaini) dans le canton de Rechtouniq, région de Vostan, à l'angle sud-est du lac de Van, ces deux cités étant en outre desservies, elles aussi, par des canaux [3].

Règne d'Argichti Ier

Ménoua eut pour successeur son fils, Argichti Ier (vers 785-753.) Le règne de ce prince nous est bien connu grâce à ses « annales », gravées dans la citadelle de Van, sur la façade des chambres rupestres creusées sur son ordre dans le roc, avec le récit de ses campagnes militaires pendant plus de treize ans. Car Argichti Ier fut un conquérant sous lequel l'Ourartou atteignit son apogée. Comme ses prédécesseurs, du reste, il n'a garde de s'en attribuer à lui-même le mérite. Il s'agit toujours des conquêtes de ses célestes protecteurs, Khaldi, d'abord, qui est le grand dieu de l'Ourartou comme Assour l'est de l'Assyrie (au point que plusieurs savants désignent l'Ourartou par le nom même de cette divinité et appellent son peuple « les Khaldi »), puis le dieu Téchéba, identique, nous le verrons, au Téchoub hourrite, enfin Ardini, le dieu du Moutsatsir adopté par les Ourartiens. Chaque fois, c'est Khaldi et ses deux assesseurs qui vont en personne soumettre les pays voisins au joug d'Argichti.

Du côté du nord, Argichti soumit la région de l'actuel Sari-

conduisit ce canal dont le nom est canal de Ménoua. » (Inscriptions de Katepantz, d'Artamet, de Mzenkert, Ichkhanigom, etc., ap. ADONTZ, p. 154.)

1. Inscription de Berkri ap. ADONTZ, p. 155 et 240.
2. ADONTZ, p. 155-156 et 240.
3. *Ibid.*

kamich. Il détrôna Outoupourchi, roi de Diauéqi, c'est-à-dire du Vanand ou pays de Kars. Il soumit « le pays d'Akhouriani », c'est-à-dire, pense raisonnablement Adontz, le bassin du fleuve Akhouréan, la région d'Ani. Il conquit aussi l'Etiouni, c'est-à-dire, on l'a vu, le pays entre Ani et Erivan. Oudouri, roi d'Etiouni, qui avait résisté à Ménoua, fut, cette fois, définitivement vaincu. Argichti fonda dans cette région une ville d'Argichtiqini qui correspond à notre Armavir [1]. Il conquit de même le royaume d'Eriaqi, localisé par Adontz dans la région du Chirak, sur les contreforts septentrionaux de l'Alagöz [2], et le royaume d'Ichqougoulou qui serait le pays d'Alexandropol et de Marmachèn ou Marmarachèn. Enfin il se subordonna la région du lac Sévan, notamment les pays de Qiéqouni, à la pointe nord-est du lac, et d'Ichtamani dans la région d'Ordaklou-Portak, comme nous l'apprenons par une stèle découverte dans cette dernière localité [3].

Au sud, Argichti Ier, dans la lutte contre l'Assyrie pour la suzeraineté sur les pays-frontières, l'emporta nettement sur les Assyriens. Il eut d'abord à se mesurer contre les troupes de la régente assyrienne Chammouramit, la Sémiramis de la légende. Les sources ninivites nous parlent d'expéditions assyriennes contre le pays de Houbouchkia ou Khoubouchkia (région de Djoulamerk), vassal de l'Ourartou, en 785-784. La rivalité des deux empires s'envenima sous le roi d'Assyrie Salmanasar IV (782-772) dont les annales mentionnent des campagnes en 781, 780, 779, 778, 776 et 774, toutes dirigées contre « Argouchtou d'Ourartou ». De leur côté, les annales d'Argichti mentionnent des expéditions continues, pendant 6 ans, en direction du Manna [4]. Le résultat fut favorable aux Ourartiens. Argichti repoussa du Manna les armées assyriennes et fit prisonnier le roi de ce pays, Aza, qui avait pactisé avec les Assyriens [5]. Le Manna, comme le Khoubouchkia, resta client de l'Ourartou. Les inscriptions ourartiennes énumèrent complaisamment le butin fait sur les vaincus, les cortèges de prisonniers, le bétail capturé, le tribut payé par les princes vassaux en « mines d'or pur, mines d'argent, mines de bronze » etc. L'inscription de la citadelle de Van nous apprend triomphalement, sous la rubrique de la VIe année du règne, que le dieu « Khaldi combattit Assour et le *présenta* à Argichti » [6]. De fait, une inscription ourartienne découverte à Déhouk, au nord de Ninive, atteste qu'aux environs de 766 une incursion des

1. Adontz, p. 169-170 et 202.
2. *Ibid.*, p. 202. Sur la racine *raz* ou *ra* qui se retrouve dans Eriaqi, Erazgavorq, Araxe, etc., cf. N. Marr, *Ani*, dans *R. É. A.*, t. 1, 4, 1921, p. 408.
3. Adontz, p. 168-169 et 203-204.
4. *Ibid.*, p. 91, 164-166, 185.
5. *Ibid*, p. 165 et 196.
6. *Ibid.*, p. 163-164.

armées d'Argichti avait pénétré jusque-là [1]. C'est en faisant allusion à ces victoires qu'Argichti, dans la Ve année de son règne, se flatte d'avoir « annexé à son pays les villes d'Assour », et, dans la VIe année, « emmené captive l'armée d'Assour » [2].

Au sud-ouest, Argichti renouvela les campagnes paternelles contre les pays de Choupa (Sophène, Dzophq) et de Khaté (Mélitène, Malatya) [3].

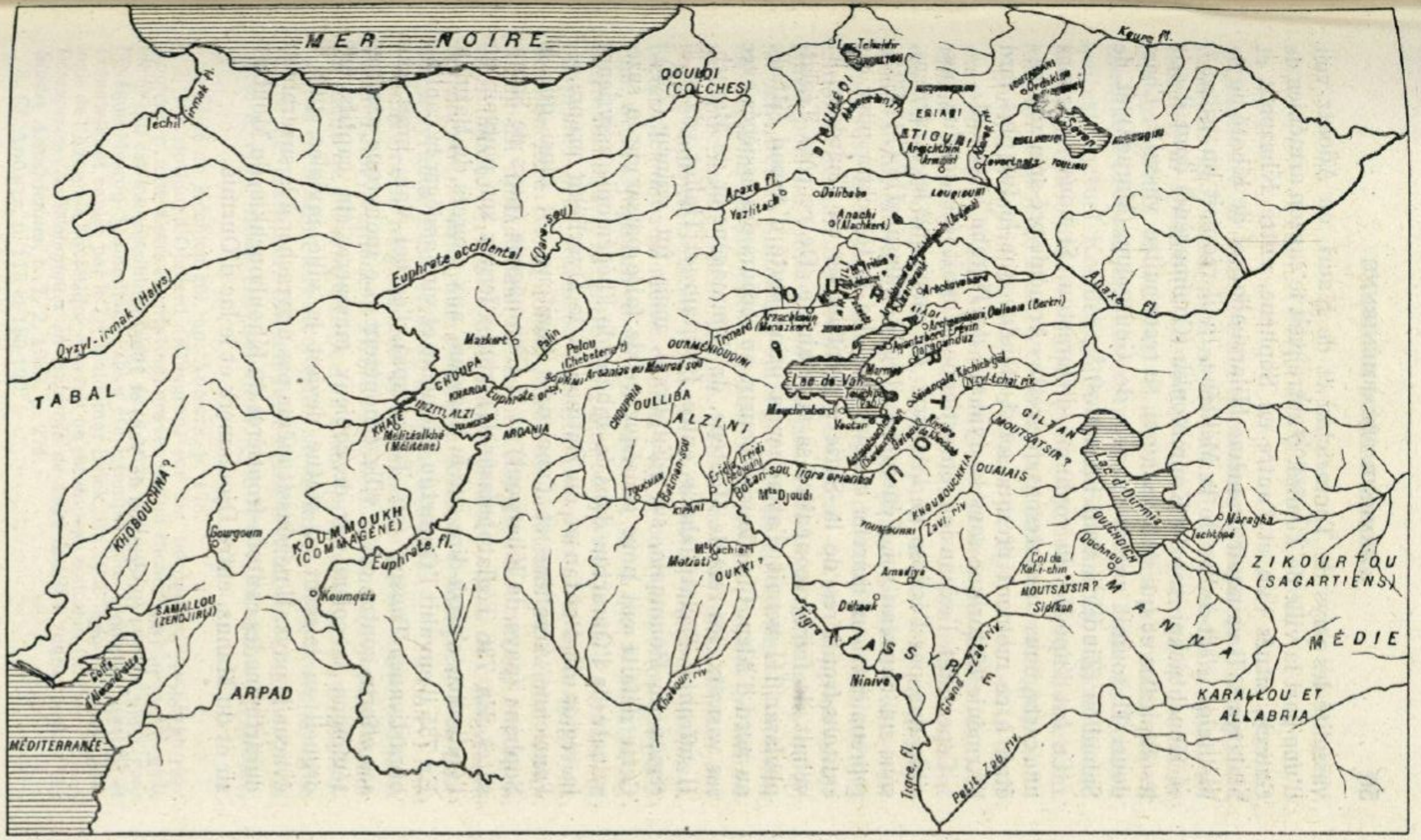
Règne de Chardouri II

Chardouri II (vers 753-735) qui succéda sur le trône d'Ourartou à son père Argichti Ier, est sans doute le fondateur de la ville forte de Chardouriqourda mentionnée par les inscriptions sur « le mont Kichtéir », c'est-à-dire, pense Adontz, sur le mont Boldagh, au sud-est du lac de Van [4]. Ses expéditions sont énumérées avec les « annales » de son règne sur la stèle de l'église Saint-Paul à Van [5].

Sous ce roi, l'expansion ourartienne se poursuivit vers le nord. Au nord-est, Chardouri II soumit les petits États du lac Sévan notamment « Sinalibi, roi de Touliqou » au sud-ouest du lac [6], Mourinou, roi d'Ouélikouqi » dans la région de Nor-Bayazid, à l'ouest du Sévan [7], et le roi d'Argoukiou, ou Argouqini, dans la région de Zogalou [8]. Comme son père, il fit campagne dans l'Étiouni qui correspond à l'Aragatzotn arménien, dans l'Aïarat et dans l'Eriaqi (versant nord du massif de l'Alagöz, au Chirak) [9]. La conquête ourartienne apportait la civilisation avec elle. Chardouri II fut le premier à planter des vignes et des jardins et à creuser des canaux dans la région de l'Araxe, notamment à Armavir [10]. Plus au nord, vers le lac Tchaldir, il soumit le pays de Maqaltou [11]. Au nord-ouest, il guerroya contre le Qoulqi, Colches ou Colchidiens, montagnards de la région du bas Tchorokh [12].

Au sud-est, face à l'Assyrie, Chardouri II se vante d'avoir châtié le Manna, qui est, on l'a vu, le pays d'Ouchnou, Maiyandab et Sakkis, au sud du lac d'Ourmia [13]. Au sud-ouest il réduisit en

1. Adontz, p. 91-92 et 186.
2. *Ibid.*, p. 163-164.
3. *Ibid.*, p. 199.
4. Adontz, p. 234, 235, 236.
5. *Ibid.*, p. 170-176.
6. *Ibid.*, p. 170, 177.
7. *Ibid.*, p. 170, 175, 204. *Alias :* Mourinou, roi d'Abiliani.
8. *Ibid.*, p. 175-177, 137 (stèle de Zogalou, au bord du lac Sévan) et 204-205.
9. *Ibid.*, p. 205.
10. Inscription d'Armavir ap. Adontz, p. 177, 240-241.
11. Inscription de Tach-Kŏrpi, Tchaldir, *ibid.*, p. 178 et 204.
12. *Ibid.*, p. 203.
13. Stèle de Van, 5e année, *l. c.*, p. 174.



Le royaume d'Ourartou.

vassalité les pays de Toumeichki et de Kauri, où Adontz voit d'une part la ville de Tomisa, d'autre part le canton arménien de Gaurek, situés l'un et l'autre en Sophène, entre Kharpout et Malatya [1]. Il vainquit de même Hilarouada, roi de Khaté ou de Mélitalqi, c'est-à-dire de la Mélitène, qu'il réduisit au tribut [2], et Kouchtachpi, roi du Koummoukh (Commagène) dont il prit les capitales et qui dut, lui aussi, se reconnaître vassal [3]. Chardouri II soumit encore les rois de Gourgoum (Marach) et de Samallou (Zindjirli, dans l'Amanos) [4].

Ce fut l'apogée du royaume d'Ourartou. Si nous regardons une carte, nous constaterons que cette « Arménie pré-arménienne » était à ce moment presque aussi étendue que le fut plus tard l'Arménie historique sous la dynastie de Tigrane le Grand.

Cependant l'expansion ourartienne n'avait été rendue possible que par l'éclipse de l'Assyrie. Or voici que les Assyriens, sous un nouveau roi, l'énergique Téglatphalasar III (741-724), reprenaient leur marche conquérante. La lutte éclata pour ces cantons-frontières de la Syrie septentrionale où Chardouri II venait de faire reconnaître sa suzeraineté. De ce côté Téglatphalasar III venait d'attaquer la principauté d'Arpad (Rfad), au nord d'Alep. Chardouri accourut au secours des assiégés avec ses vassaux, les rois de Mélitène, de Commagène et de Marach, Il affronta Téglatphalasar entre Kichtam et Halfat, dans la région de Roumqala, sur l'Euphrate, mais fut vaincu (743) [5] Cette défaite eut pour conséquence de faire passer de la suzeraineté de l'Ourartou dans la sphère de l'hégémonie assyrienne la région du Bohtan et du Batman et le Dyarbékir propre, — l'ancienne Arzanène et l'ancienne Anzitène —, ainsi que la Sophène (pays de Kharpout) et la Commagène (pays de Samosate). En 736 Téglatphalasar III vint affermir son pouvoir sur l'Oullouba, c'est-à-dire sur le Sassoun, aux sources du Batman. En 735 il envahit l'Ourartou lui-même et vint assiéger la capitale ourartienne, Touspa (ou Tourouspa), l'actuel Van, mais tous ses efforts contre cette ville échouèrent. Le monarque assyrien témoigna sa colère par de copieux massacres de captifs, son orgueil en laissant sa statue devant la ville inviolée, puis il évacua le pays. Il ne réussit même pas à arracher à la suzeraineté ourartienne les cantons-frontières du Khoubouchkia, du Moutsatsir et du Manna, entre Djoulamerk et le lac d'Ourmia.

1. ADONTZ, p. 199.
2. *Ibid.*, p. 199.
3. *Ibid.*, p. 174 (inscription de Van) et 199-200.
4. *Ibid.*, p. 200.
5. *Ibid.*, p. 92.

Règne de Rousa Ier

Chardouri II eut comme successeur Rousa (ou Oursa) Ier (vers 735-713) dont nous ne savons s'il était son héritier ou un usurpateur. Quoi qu'il en soit, Rousa Ier continua la tradition des précédents souverains. Il construisit une nouvelle ville à Alachkert (Toprak-kalé) avec un grand étang, « le lac de Rousa » qui est l'actuel Kechich-göl [1]. Au nord, dans la région du lac Sévan, il consolida les conquêtes de Chardouri II en soumettant dix-neuf rois « de l'autre côté du lac, dans les montagnes » [2] :

Contre l'Assyrie, Rousa Ier s'efforça de fédérer les petits chefs du voisinage. A la faveur d'une révolution de palais dans le Manna (le meurtre d'Aza, roi de Manna, et son remplacement par son frère Oullousounou), Rousa qui avait favorisé ce changement, se fit donner par le nouveau prince plusieurs districts-frontières. Il s'assura aussi l'alliance de certains chefs mèdes, notamment de Dayaoukkou (Déjocès) qu'on suppose avoir régné près de l'actuelle Hamadan, l'ancienne Ecbatane, et de Metatti, roi de Zikourtou ou Sagartie (également dans l'ancienne Médie, sans doute entre l'actuel Zendjan et l'actuel Senna ou peut-être aussi, pense Adontz, autour de Maragha). Rousa eut encore dans sa clientèle le Karallou et l'Allabria, principautés à rechercher dans la même région, vers le cours supérieur du petit Zab, de la Djaghataï et du Qizil-ouzoun, ainsi que le Moutsatsir (entre Sidikan et le col de Kel-i Sin) où il avait installé comme roi un prince à sa dévotion nommé Ourzana. Un texte assyrien nous montre Rousa allant faire ses dévotions au célèbre sanctuaire du dieu Ardini [3]. Face à l'Assyrie, l'Ourartou, en dépit de la défaite de Chardouri II, se présentait, dans sa citadelle de montagnes, comme une puissante forteresse flanquée, aux confins assyriens, d'une série de bastions avancés.

Contre cette restauration de la puissance ourartienne se dressa le roi d'Assyrie Sargon II (722-705). Il commença par attaquer les alliés de l'Ourartou. Ce fut ainsi qu'il obligea le roi Oullousounou de Manna à rentrer dans sa vassalité (715), écorcha vif le prince de Karallou, mit en fuite celui d'Allabria et déporta en Syrie le chef mède Dayaoukkou. Quant à l'Ourartou lui-même,

1. Stèle de Kéchich-göl, ap. ADONTZ, p. 178.
2. Inscription d'Ojaberd (Kôlagran) sur les bords du lac Sévan, ap. ADONTZ, p. 178. Cette inscription, gravée sur un rocher qui s'avance dans le lac et qui est inaccessible du côté de la terre, a été découverte en 1862 par l'évêque Mesrop Sembadian. Elle a été estampée plus tard par Nikolski et Ivanowski et copiée par le Dr Waldemar Belck. En 1926 le Comité d'Archéologie de l'Arménie Soviétique en a fait un estampage complet. Cf. BERBÉRIAN, *Découvertes Archéologiques en Arménie de* 1924 *à* 1927. dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 7, 2, 1927, p. 271.
3. Cf. ADONTZ, p. 115 et 189-190.

Sargon hésitait à l'attaquer, mais sur ces entrefaites déferla contre les frontières septentrionales de ce pays une incursion des Cimmériens, peuple nomade, de race thraco-phrygienne, sorti des steppes de la Russie méridionale et qui parcourait alors l'Asie Mineure. Rousa se porta à la rencontre des envahisseurs, mais fut vaincu. Nous savons par les sources assyriennes que neuf de ses lieutenants restèrent sur le champ de bataille [1]. Devant l'affaiblissement que cette défaite causait à son adversaire, Sargon n'hésita plus. Il marcha aussitôt contre Rousa ou plutôt contre les principautés vassales qui formaient à l'est les avancées de l'Ourartou. Il rencontra Rousa dans le canton d'Ouichdich qui semble correspondre au littoral occidental du lac d'Ourmia entre Tach-tépé et Ouchnou, plus précisément à la passe d'Ouauch qui serait le défilé de Derbend, à 15 km. d'Ouchnou [2]. Rousa fut vaincu et prit la fuite, peut-être en direction du Moutsatsir, pays qui était resté, au milieu de ses revers, son fidèle second (713). Un autre allié de Rousa, Metatti, roi de Zikourtou, fut également mis en fuite.

Après cette victoire, Sargon fit une incursion dans l'Ourartou propre, vers la pointe nord-est du lac de Van, à travers les provinces arméniennes de Thornavan et de Mardastan jusqu'aux contreforts de l'Aladagh, en saccageant tout sur son passage. A travers la province d'Aiadi (province arménienne d'Arberani), il atteignit la pointe nord-est du lac de Van, non sans ruiner au passage plusieurs cités ourartiennes, notamment Argichtiouna qui serait l'actuel Ardjèch, et Qallania qui serait l'actuel Berkri [3]. Il se retira en traversant le territoire de Van, le canton d'Ouaiais (le Grand Albag, région de Bach-kala, d'après Adontz), et le Khoubouchkia (qui serait le petit Albag), d'où par le pays de Djoulamerk, il alla châtier Ourzana, roi de Moutsatsir, resté toujours fidèle à l'alliance ourartienne. Ourzana réussit à s'enfuir, mais sa ville (correspondant à l'actuel Sidikan) fut saccagée. Le fameux temple de Khaldi et d'Ardini où les rois d'Ourartou venaient faire leurs dévotions, fut livré au pillage.

L'expédition assyrienne de 713 à travers l'Ourartou et les principautés vassales fut donc particulièrement dévastatrice. Elle n'en garda pas moins le caractère d'un simple raid. L'Ourartou lui-même conserva sa totale indépendance. Tout au plus Sargon put-il se vanter d'avoir rattaché à son empire le Moutsatsir et le Manna. Il est vrai que pendant les années suivantes il profita de sa victoire pour se subordonner définitivement les pays contestés de l'Ouest. Ce fut ainsi qu'il fit prisonniers en 712 Ambari, roi de Tabal (région de Qaiçarya, en Cappadoce), en

1. Adontz, p. 112-113.
2. *Ibid.*, p. 104-105, 116.
3. Itinéraire restitué par Adontz, p. 109-110.

711 Tarkhounazi, roi de Mélitène, et en 710 Moutallou, roi de Gourgoum (Marach). L'homonyme de ce dernier, Moutallou roi de Koummoukh (Commagène), d'abord favorisé par les Assyriens mais qui était ensuite revenu à l'alliance ourartienne, devait à son tour être déposé par Sargon en 707.

Quant à Rousa Ier, il semble n'avoir pas survécu au chagrin de sa défaite de 713. Les sources sargonides nous laissent entendre qu'il tomba malade et en mourut. La littérature postérieure ira jusqu'à parler de son suicide, mais l'assertion semble controuvée.

Règne d'Argichti II

Rousa Ier eut comme successeur son fils Argichti II (713-680 environ). Grand bâtisseur comme ses ancêtres, le nouveau roi fonda une nouvelle ville d'Argichtiqinili, sur le site de Tchélébi-baghi près d'Ardjèch, l'entoura de vignobles, de jardins, de champs de blé et y creusa un canal [1].

Sous ce règne l'Ourartou paraît s'être relevé assez rapidement de sa défaite de 713. En effet, les tablettes assyriennes nous apprennent que les Ourartiens recommençaient à étendre leur influence sur les territoires-frontières et que Sargon se contentait de leur adresser des représentations diplomatiques de ton singulièrement modéré [2]. Nous savons d'ailleurs que l'influence ourartienne s'étendait de nouveau jusqu'au pays de Kharda (qu'on identifie à Kharpout) dans « la province d'Alzi » (Hanzith, Anzitène) et que le préfet de la province assyrienne du Naïri (Amida, Dyarbékir) recevait contre cette pénétration des instructions purement défensives [3]. Argichti II avait également pour clients les chefs du pays d'Oukki, *alias* Oukkai, principauté située vers les sources du Khabour oriental [4]. Là encore l'Assyrie se contentait d'une politique défensive.

Sennachérib (705-681), successeur de Sargon sur le trône d'Assyrie, se borna à châtier ces dernières dissidences. Il prit et ruina, dans cette même région, Toumourri (le Tmoriq des nomenclatures arméniennes) et la ville du roi d'Oukki. Nous savons que, plus à l'est, la frontière entre l'empire assyrien et le royaume d'Ourartou allait du versant nord du mont Djoudi au Moutsatsir (pays qui était d'ailleurs, depuis les victoires de Sargon, sous la domination assyrienne). Ici encore Sennachérib se contenta d'empêcher les petits chefs de la région entre Amadiyé et Djoulamerk de passer à l'obédience ourartienne. Mais jamais il ne se hasarda à une campagne contre l'Ourartou.

1. Stèle de Tchélébi-baghi, ap. Adontz, p. 179 et 240.
2. Textes ap. Adontz, p. 118-121.
3. Identifications d'Adontz, p. 120.
4. *Ibid.*, p. 121.

En 681 Sennachérib fut assassiné par son fils aîné, Adad-Ninlil (Adramélek). Le meurtrier, chassé par son frère Assarhaddon, se réfugia dans l'Ourartou. C'est là un fait qui, popularisé par la Bible, devait vivement frapper l'imagination des Arméniens : ils feront d'« Adramélek » l'ancêtre d'une de leurs familles princières, celle des Ardzrouni, et le nom de Sénéqérim (Sennachérib) sera repris par plusieurs de leurs rois [1].

Règne de Rousa II

Rousa II, fils d'Argichti II, régna sur l'Ourartou de 680 à 646. L'inscription de Zouarthnots près de Valarchapat (Etchmiadzin) nous le montre, à l'instar de ses aïeux, plantant des vignes, créant des jardins, creusant des canaux dérivés de la rivière « Ildarouniani », laquelle, d'après Adontz, est l'Abaran ou Kasagh, rivière d'Etchmiadzin [2].

Nous avons vu que, sous le règne de Rousa Ier, avait eu lieu aux confins septentrionaux de l'Ourartou une première incursion des Cimmériens — les Gimirri des sources assyriennes, — cette horde de race thraco-phrygienne sortie des steppes russes et qui ravageait alors l'Asie Mineure. Rousa Ier, s'étant porté à la rencontre de ces nomades, s'était fait battre par eux. Rousa II opéra un renversement diplomatique. S'alliant aux bandes cimmériennes, il chercha à les opposer à l'ennemi héréditaire, l'Assyrie (678). Un des chefs cimmériens, Tiouchpa, qui conduisait ses convois de cavaliers et de chars à travers l'Anatolie, voulut attaquer la province assyrienne de Cilicie, mais il se fit repousser par les armées d'Assarhaddon dans le canton de Khoubouchna qu'on recherche du côté de Cabissos, entre Sis et Comana, et le monarque assyrien rétablit son autorité sur le sud-est de la Cappadoce. Quant aux Cimmériens, ils allèrent alors, au cœur du plateau anatolien, détruire le royaume phrygien des Midas (« Mita » des sources cunéiformes) (675). Nous verrons les conséquences de cet événement pour l'histoire que nous écrivons ici, les Arméniens historiques étant vraisemblablement un rameau de ces Phrygiens que la chute de leur État rejetait en tribus rompues sur les routes de l'Orient [3]. Nous savons par ailleurs que le roi d'Ourartou Rousa II eut à guerroyer contre les « Mouchkhi » de « Mita ». Mouchkhi est en effet le nom sous lequel les sources cunéiformes désignent les Phrygiens de l'État gouverné par les Midas et les Gordios. Peut-être s'agit-il effectivement ici de la première incursion des futurs Arméniens aux frontières de l'Ourartou et nous savons par nos sources que

1. Voir plus bas, p. 292.
2. Ap. ADONTZ, p. 179.
3. Voir plus loin, p. 68-71.

Rousa II se porta contre les « Mouchkhi » et qu'il fit des prisonniers parmi eux. D'autre part, il est possible que ce soit pour arrêter la pénétration arméno-phrygienne qu'il ait, comme il semble, restauré la forteresse de Palin (ou Baghin) et séjourné à Mazkert, localités situées l'une et l'autre dans le Dersim, derrière la ligne de l'Euphrate [1].

Du reste, un nouveau danger menaçait l'Ourartou. Les Scythes (« Achkouzai » des sources assyriennes), autres nomades indo-européens, également sortis des steppes russes, mais de race iranienne ceux-là, venaient de s'établir en Médie et jusque dans le Manna, d'où ils menaçaient le Khoubouchkia, aux frontières de l'Assyrie propre. Le roi d'Assyrie Assarhaddon repoussa de ce côté leur roi Ichpaka, puis envisagea de donner une de ses filles à un autre de leurs chefs, nommé Bartatoua.

A la faveur de ces remous de peuples, le roi d'Ourartou Rousa II, sans doute grâce à l'alliance cimmérienne, enleva un moment aux Assyriens la suzeraineté de quelques cantons-frontières contestés, notamment le Choupria qui correspond au pays de Lidjé dans le Taurus arménien. En 673 Assarhaddon réduisit le Choupria dont il brûla la capitale, Ouppoumé. Toutefois, menacé par trop d'ennemis à la fois, il se garda d'attaquer directement l'Ourartou. De son côté, Rousa II, bien que toujours hostile à l'Assyrie, évita, pour les mêmes raisons, d'entreprendre contre l'empire voisin une guerre déclarée qui n'eût profité qu'aux nomades indo-européens.

Pendant la dernière décade de son règne, Rousa II fut contemporain du roi d'Assyrie Assourbanipal qui gouverna l'empire ninivite de 669 à 626. A cette époque une certaine halte fut imposée aux invasions des nomades indo-européens par la victoire que « Gougou, roi de Louddi », c'est-à-dire Gygès, roi de Lydie, remporta en Anatolie sur les Cimmériens [2]. De son côté, Assourbanipal châtia Akhchéri, roi de Manna, qui, avec l'aide des hordes scythes, insultait les frontières assyriennes : le Manna fut de nouveau rattaché à l'empire d'Assour. Quant à Rousa II, il eut la sagesse de ne pas prendre ombrage de ce retour offensif de l'Assyrie sur ses frontières. Nous voyons ses ambassadeurs figurer en 656 à la cour assyrienne lors de la déclaration de guerre d'Assourbanipal aux Élamites [3]. Loin de se joindre à ces derniers pour encercler l'Assyrie, il semblait soucieux de maintenir une certaine solidarité des deux empires en présence des orages qui montaient de toutes parts à l'horizon.

1. Cf. Adontz, p. 179 et 206.
2. Cf. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, p. 177-178.
3. Cf. Adontz, p. 138.

Chardouri III et Rousa III

Chardouri III qui gouverna ensuite l'Ourartou (vers 646-610 ?) continua cette politique. Vers 646-645, semble-t-il, il envoya une ambassade annoncer son avènement au roi d'Assyrie Assourbanipal et féliciter celui-ci de ses victoires sur les Élamites [1].

Le dernier roi d'Ourartou dont le nom soit parvenu jusqu'à nous est Rousa III, fils d'Ériména, qui aurait régné entre 610 et 585 et est attesté par des fragments de frise et des boucliers inscrits à Van et par une inscription à Armavir [2]. Avec lui s'arrêtent les informations transmises par les sources indigènes. Depuis 612 la vieille ennemie de l'Ourartou, l'Assyrie, avait disparu de la carte, partagée entre les Mèdes et les Babyloniens. Pour lui avoir survécu un quart de siècle, l'Ourartou n'en allait pas moins à son tour disparaître devant les forces nouvelles à laquelle l'Arménie historique devra le jour.

La civilisation ourartienne

Avant de clore l'histoire de l'Ourartou, il importe d'évoquer brièvement sa civilisation. En effet, si le peuple de l'Ourartou a disparu devant l'immigration arménienne, sa civilisation, elle, n'a pu disparaître tout entière. Tout au contraire, elle n'a pas dû manquer d'imprégner fortement ses conquérants comme la civilisation minoenne a marqué les Achéens, la civilisation assyro-babylonienne les Mèdes et les Perses, ou l'ancienne civilisation de l'Indus les Indiens védiques.

L'Ourartou, tel qu'il nous apparaît dans les inscriptions, était une monarchie féodale. Le souverain est un « roi des rois », *erili erilaoué* : et tel sera plus tard le caractère de la royauté chez les Arméniens historiques. Le premier dignitaire de la cour est chargé, au jour de l'intronisation du souverain, de la cérémonie de l'onction royale : et ce sera encore dans l'Arménie arménienne la fonction du *thagadir*. Il semble que l'armée ait été constituée par les contingents qu'amenaient avec eux les grands seigneurs terriens ou *rabouté* [3].

En plus du pays ourartien proprement dit, directement administré par des préfets, l'empire ourartien comptait un certain nombre de principautés vassales (*bourou*), comme, par exemple, les principautés d'Étiouni et de Diauéqi dans le Nord,

1. Discussion sur les termes employés pour justifier les rapports protocolaires de Chardouri III envers Assourbanipal (« comme un fils à son père »), ap. ADONTZ, p. 139.
2. Ap. ADONTZ, p. 180.
3. ADONTZ, p. 215-219.

du côté d'Ani et de Kars. Le tribut (*méché*), chez ces peuples restés au stade de la vie pastorale, consistait surtout en bétail. Le Diauéqi s'acquittait aussi en or, en argent et en cuivre [1].

Le dieu suprême était Khaldi à qui, dans les inscriptions royales, sont attribuées toutes les conquêtes effectuées par les souverains et qui exerçait une telle influence sur la vie du pays que les habitants de l'Ourartou ont été parfois désignés sous le nom de « gens de Khaldi », et leur langue sous celui de « langue khaldi » [2]. Il formait une sorte de trinité avec Téchéba, dieu de l'orage, qui correspond au Téchoub hourrite, et avec Ardini, dieu du soleil, qui correspond au Chamach assyrien. On a vu qu'un sanctuaire célèbre d'Ardini se trouvait dans la province de Moutsatsir (région de Sidikan) où les rois d'Ourartou se rendaient en pèlerinage. Mentionnons encore un dieu-lune, Chiélardi, analogue au Sin babylonien. Bien entendu, à mesure que le domaine ourartien s'agrandissait, le panthéon national profitait de son expansion. C'est ainsi qu'après avoir conquis les pays du lac Sévan, les rois d'Ourartou y introduisirent le culte de Téchéba.

La description que Sargon d'Assyrie nous a laissée de sa marche à travers l'Ourartou en 713 atteste la richesse du pays, la prospérité de ses villes murées et de ses campagnes. Les scribes assyriens eux-mêmes chantent ici l'œuvre du roi Rousa Ier : celui-ci avait appris à ses sujets « le jaillissement des eaux », il avait creusé un canal et fait couler « une eau abondante comme l'Euphrate ». « Il avait fait sortir des rigoles sans nombre pour irriguer les champs, transformer des territoires désolés en jardins et y faire pleuvoir fruits et raisins comme la pluie. Des platanes, des *chourathou* comme une forêt portaient l'ombre sur cette région. Il avait fait cultiver en céréales 300 *imer* de terre arable et transformé des espaces désolés en prairies où herbe et pâturages ne cessaient ni hiver ni été. Son pays étant couvert par les eaux, il avait enseigné à élever des digues. Il avait construit sur le canal un palais pour sa royale demeure [3]. » Sargon mentionne de même le nombre et l'abondance des greniers à grain (froment et orge), la richesse des vignobles et l'excellence des crûs enfermés dans les outres et les jarres des caves ourartiennes [4]. Enfin le pays (qui n'avait pas encore subi l'effroyable déboisement actuel) est vanté par le scribe assyrien pour sa magnifique parure forestière. On nous dit encore que les prairies ourartiennes nourrissaient une race de chevaux réputée.

1. ADONTZ, p. 220-222.
2. Le nom de Khaldi s'est perpétué dans l'Arménie classique avec des noms de lieux comme Khaltoyaritch, « lieu du culte de Khaldi ». Cf. MARQUART, *Le berceau des Arméniens*, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 8, 1, 1928, p. 218.
3. ADONTZ, p. 234.
4. *Ibid.*, p. 238.

Contrairement aux cités assyriennes, bâties en briques, les villes ourartiennes étaient construites en pierre, avec des tours d'enceinte cyclopéennes. Les descriptions et reliefs assyriens nous laissent entrevoir dans les temples et palais de l'Ourartou un art inspiré de l'art mésopotamien, avec statues de pierre et vaisselle d'or, d'argent et de bronze. Les fouilles nous ont livré des débris de boucliers votifs d'or, d'argent ou de bronze ornés de dragons, de lions ou d'urus [1] d'une facture assez nettement assyrienne [2]. Quant à l'outillage, si le fer est employé pour les haches, les marteaux et les socs de charrue, le bronze domine encore pour les ustensiles ménagers. La poterie, très abondamment représentée dans les fouilles de Toprak-qalé, nous intéresse particulièrement en dépit de son caractère purement utilitaire, parce que, selon la remarque d'Adontz, « elle ne diffère en rien de la poterie fabriquée aujourd'hui encore en Arménie » [3].

Il serait évidemment exagéré de parler d'un « art ourartien ». Les quelques œuvres d'art parvenues jusqu'à nous, comme les boucliers de Toprak-qalé que nous citions tout à l'heure, révèlent une influence assyrienne directe. Il en va de même dans le domaine littéraire où les Ourartiens ont emprunté au monde assyro-babylonien l'écriture cunéiforme, ainsi, semble-t-il, que le type même de leurs inscriptions. Néanmoins il n'est pas douteux que ces éléments culturels, l'Ourartou les avait adaptés à son génie propre. Il avait pris de la civilisation matérielle de l'Assyro-Babylonie ce qu'il lui avait fallu pour assurer au nord sa supériorité sur les districts de l'Araxe et du Sévan, pour assurer au sud sa propre défense contre l'Assyrie elle-même. Lorsque, après trois cents ans d'éclat (900-600), l'Ourartou succomba devant les ancêtres des Arméniens historiques, il avait rempli sa double mission : arrêter au pied du Taurus arménien la conquête assyrienne — puisqu'en dépit du raid de Sargon, il avait conservé sa pleine indépendance —, et unifier le pays en rassemblant, depuis le Taurus arménien jusqu'au lac Tchaldir, depuis le Dersim jusqu'au lac Sévan, cent tribus disparates, désormais réunies dans le cadre d'une vie politique et culturelle commune. Ce cadre historique qui devait être celui de l'Arménie indo-européenne, l'Ourartou allait le léguer à celle-ci. Il allait lui léguer en même temps le substrat de sa civilisation matérielle. Cette découverte d'un substrat ourartien est peut-être aussi importante pour l'intelligence de l'histoire arménienne que celle du substrat susien pour l'histoire perse, du substrat minoen pour l'histoire grecque, du substrat étrusque pour l'histoire romaine [4].

1. Cf. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III. p. 56.

2. Bouclier d bronze du British Museum, provenant de la colline de Toprak-qalé au nord de Van, ap. LYNCH, *Armenia*, t. II, p. 62.

3. ADONTZ, p. 246.

4. Cf. ADONTZ, *Emprunts de haute époque en arménien*, dans *Revue des études indo-européennes*, t. 1, 1938, fasc. 2-4, p. 457-467. Aussi le recueil des articles de MARR, Moscou-Léningrad, 1926, p. 212 sqq.

CHAPITRE IV

LES PREMIERS SIÈCLES DU « HAYASTAN »

Situation de l'arménien parmi les langues indo-européennes

C'est entre 612 et 585 environ que l'ancien Ourartou commença a être occupé par les Arméniens.

Que nous apprennent sur les origines arméniennes la linguistique d'une part, d'autre part les sources historiques ?

La langue arménienne appartient à la grande famille des langues indo-européennes. En raison des emprunts historiques faits à l'iranien, spécialement au *pehlevi*, on l'avait d'abord rangée dans le groupe des dialectes iraniens. Depuis les travaux de H. Hübschmann et d'A. Meillet, il est établi qu'il s'agit d'une langue indo-européenne indépendante [1]. Dans le sein de la famille indo-européenne une ligne d'isoglosses la classe dans le groupe oriental ou groupe du *çatam* qui comprend aussi l'indo-iranien, le slave, le baltique et l'albanais, tandis que le groupe occidental ou du *centum* comprend le grec, l'italique, le celtique et le germanique. Toutefois d'autres lignes d'isoglosses donneraient d'autres regroupements. Par exemple l'isoglosse du traitement de l'*o* bref indo-européen place l'arménien avec le grec, l'italique et le celtique, tandis que l'indo-iranien, le slave, le baltique, l'albanais et le germanique présentent un comportement différent [2]. Ailleurs, à propos, par exemple, de la racine *alam* « moudre », Meillet fait remarquer que « l'indo-iranien, le grec et l'arménien se servent d'une même racine, en s'opposant au groupe du Nord-Ouest qui se sert de **melə*. Ce fait, ajoute l'illustre linguiste, est l'un de ceux qui peuvent servir à marquer la situation de l'arménien parmi les dialectes indo-européens. Il confirme ce que l'on savait déjà : l'arménien repose sur des parlers contigus à ceux qui ont fourni l'indo-iranien et le grec ; il est assez éloigné du germanique et de l'italo-celtique » [3]. « A certains égards, remarque encore Meillet, l'arménien est, de toutes les langues indo-européennes, celle qui offre avec le grec les concordances les plus remarquables. Avec l'indo-iranien et le grec, c'est la seule qui

1. H. Hubschmann, *Armenische Grammatik*, t I, (seul paru), Leipzig, 1895.
2. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 380.
3. Meillet, *La place dialectale de alam*, dans Remarques étymologiques, *Revue des Études Arméniennes*, t. 4, 1, 1924, p. 5.

ait l'augment. C'est la seule où il y ait, pour la prohibition, une négation spéciale, *mi*, qui répond au grec *mè* et à l'indo-iranien *mâ*. » Cependant, « les désinences verbales en — *r* qui se trouvent en italo-celtique, en tokharien et en hittite, y apparaissent aussi clairement ». Meillet fait observer enfin que l'arménien a gardé un grand nombre d'archaïsmes du vieux dialecte « indo-européen commun », perdus par les autres langues indo-européennes [1].

Dans l'ensemble et pour conclure, l'arménien doit être rangé dans le groupe oriental de l'indo-européen, mais il s'affirme « relativement proche du groupe occidental » [2]. Dans le schéma dressé par Meillet pour les affinités entre langues indo-européennes, l'arménien présente la plus large surface commune avec l'iranien, un contact bien moindre avec l'albanais et un contact, moindre encore, avec le grec [3]. Signalons que les affinités avec l'albanais s'expliqueraient peut-être par les origines du peuple arménien, si Arméniens et Albanais sont bien deux rameaux divergents du groupe thraco-phrygien [4].

Origine thraco-phrygienne du peuple arménien

La notion la plus précise sur l'origine des Arméniens nous est fournie par Hérodote qui nous dit qu'ils sont venus de Phrygie et qu'au temps des Guerres Médiques ils portaient encore le même costume que les Phrygiens [5].

La famille thraco-phrygienne, rameau important des peuples indo-européens, occupait dans l'antiquité une aire fort étendue. La Thrace propre s'étendait en Europe du Strymon au Danube, du Danube à Byzance. A la même famille que les Thraces appartenaient les Cimmériens (Gimirri des sources assyriennes) qui dominèrent les steppes de la Russie méridionale jusqu'au VIIIe siècle, époque où ils en furent chassés par les Scythes et où ils émigrèrent, comme nous l'avons vu, en Asie Mineure [6]. A la famille thrace appartinrent encore les Gètes qui au Ve siècle habitaient entre l'Hémus (Balkan) et le Danube [7] et qui, au commencement du IIIe siècle, s'établirent au nord du fleuve. Les successeurs des Gètes, les Daces, fondèrent en Roumanie et

1. MEILLET, *Revue des Études Arméniennes*, t. 7, 2, 1927, p. 306.
2. MEILLET, *Les dialectes indo-européens*, p. 133.
3. MEILLET, *Les dialectes indo-européens*, p. 134.
4. Les Albanais seraient les descendants des anciens Illyriens. Or, Markwart rapproche certains mots arméniens des quelques mots illyriens parvenus jusqu'à nous, par exemple l'arménien *sevin* de l'illyrien *sybina* « javelot de chasse », attesté par Ennius (MARKWART, *Le Berceau des Arméniens*, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 8, 1, 1928, p. 212).
5. HÉRODOTE, l. VII, § 73.
6. Voir plus haut, p. 60 et 62. Sur l'ethnie thrace des Cimmériens, STRABON, I, 3, 21 ; XIV, 1, 40 ; XIII, 1, 8.
7. HÉRODOTE, IV, 93.

en Hongrie un puissant empire qui ne sera détruit que par Trajan [1].

Vers 1200 avant J.-C. une partie des tribus thraces étaient passées en Asie où, sous le nom historique de Phrygiens, elles détruisirent l'empire hittite [2]. Les Phrygiens s'installèrent alors sur le plateau d'Anatolie et étendirent leur pouvoir jusqu'aux Portes Ciliciennes vers le sud-est, jusqu'à Heuyuk au nord de Hattous (Boghaz-keui, l'ancienne capitale hittite) vers le nord-est [3]. Il semble bien que ce soient ces mêmes Phrygiens que les sources assyriennes désignent sous le nom de Mouchkhi. En 882 les Mouchkhi s'avancèrent vers l'est jusqu'à la région de l'actuel Kharpout, au confluent du Mourad-sou et de l'Euphrate occidental, où le roi d'Assyrie Assournazirapal II guerroya contre eux. Dans les années 718-715 un roi des Mouchkhi nommé dans les textes assyriens Mita, c'est-à-dire Midas, se mit à la tête des ennemis de l'Assyrie, s'allia à cet effet au roi de Kargamich (près Djérablous, sur l'Euphrate) et enleva à l'obédience assyrienne le pays de Qoué ou Cilicie occidentale. Le roi d'Assyrie Sargon II fit prisonnier le roi de Kargamich (718) et reconquit la Cilicie (715). Midas détacha encore de l'alliance assyrienne le roi de Tabal en Cappadoce orientale, dans la région de Qaiçarya. Sargon détrôna l'infidèle (713), mais sans pouvoir réduire Midas. En 709 enfin, le gouverneur assyrien de la Cilicie entreprit une expédition contre ce dernier et réussit à lui faire reconnaître l'hégémonie assyrienne [4]. Pour arrêter l'expansion des Phrygiens vers l'Est, Sargon éleva une ligne de forteresses en Cappadoce, jusque dans la région de Nazianze et de Tyane.

En dépit des efforts des Assyriens, cette expansion continua. En 695 nous voyons un nouveau roi des Mouchkhi nommé dans les textes assyriens Gourdi, — le même nom que le Gordios des sources helléniques [5], — maître du pays de Tel-Garimmou, le Tégarama des sources hittites, l'actuel Gurun entre Dérendé et Qaiçarya de Cappadoce. Le roi d'Assyrie Sennachérib envoya un corps expéditionnaire ravager le pays, mais sans chercher à s'y maintenir. Pour Forrer, ce Gourdi-Gordios serait le chef qui aurait conduit les Arméno-Phrygiens jusqu'aux approches de l'Arménie [6]. Nous avons d'ailleurs vu plus haut (p. 62-63)que le roi d'Ourartou Rousa II (v. 680-646) eut à repousser une incur-

1. Cf. G. Dottin, *Anciens peuples de l'Europe*, p. 157. Roumains et Arméniens auraient donc le même substrat ethnique.

2. Sur l'origine thrace des Phrygiens, Hérodote, VII, 73. Strabon, VII, fr. 25 ; X, 3, 16. Pline, V, 45. Cf. G. Dottin, *Les Anciens peuples de l'Europe*, p. 164-167.

3. Delaporte, *Les Hittites*, p. 168.

4. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 258-259. Delaporte, *Les Hittites*, p. 324-326. Sur Midas (ou les Midas) dans la légende grecque, Hérodote, I, 14 et 35.

5. Cf. Hérodote, *ibid.*

6. Cf. Forrer, *Provinzeinteilung* p. 80-81.

sion des « Mouchkhi », vraisemblablement du côté du Dersim, puisqu'il fortifia, nous le savons, plusieurs places de ce pays. Quant au pays de Tégarama qui aurait servi d'étape aux futurs Arméniens, le souvenir s'en est perpétué jusque dans la *Bible* qui, au chapitre X de la *Genèse*, mentionne « Togarma » parmi les puissances de ce temps. Nous verrons, de ce fait, les historiens arméniens du Moyen Age désigner leur nation comme le peuple de « Thorgom » ou « Thogorm ».

Mais le grand empire phrygien qui dominait l'Asie Mineure s'était fondé sur un terrain trop mouvant. C'était, nous l'avons vu, l'époque où les nomades indo-européens sortis des steppes de la Russie méridionale, les Cimmériens et les Scythes, parcouraient en tous sens la péninsule anatolienne en même temps que les confins septentrionaux et orientaux de l'Ourartou. En 677 le roi d'Assyrie Assarhaddon refoulait une de leurs bandes, commandée par un certain Teuchpa ou Tiouchpa, de la province de Khoubouchkia, aux sources du grand Zab, aux confins assyro-ourartiens. Tiouchpa fut tué. Sa bande se rejeta sur l'Asie Mineure où en 676-675 elle infligea aux Phrygiens un désastre qui mit fin sinon à leur survie ethnique, du moins à leur domination [1]. Le dernier roi de Phrygie du nom de Midas — le second de ce nom, à notre connaissance, — se donna la mort [2]. Le chef cimmérien Touktammé ou Dougdami, le Lygdamis des historiens grecs, successeur, semble-t-il, de Tiouchpa, tourna ensuite ses armes contre la Lydie [3], dont il finit par tuer en 652 le roi Gygès (le Gougou, roi de Louddi, des tablettes assyriennes) [4].

Les Cimmériens ne survécurent guère à leur victoire. Ils succombèrent entre la rapide restauration de la Lydie et le désastre que leur infligèrent en Cilicie, dès 645, les garnisons assyriennes [5]. Mais après cette tourmente l'ancien empire phrygien des Gordios et des Midas ne se reconstitua point, remplacé au moins partiellement en Asie Mineure par l'empire lydien des Alyatte et des Crésus. En revanche, une partie des tribus phrygiennes « rompues » durent aller chercher plus loin vers l'Est une nouvelle patrie, et telle fut sans doute l'origine des Arméniens.

De cette origine nous avons pour témoignage l'assertion, déjà citée, d'Hérodote qui affirme en outre que de son temps (vers 484-425) Phrygiens et Arméniens s'habillaient encore semblablement [6]. Le témoignage d'Hérodote est corroboré par celui d'Eudoxe (vers 370 av. J.-C.) qui répète « que les Arméniens

1. Cf. ADONTZ, *Histoire ancienne de l'Arménie*, p. 292-293.
2. STRABON, I, III, § 21.
3. *Ibid.* Cf. MASPÉRO. III, p. 428, n. 2. RADET, *La Lydie*, p. 176-179.
4. Sources assyriennes, ap. MASPERO, III, p. 428. RADET, p. 180-181.
5. MASPERO, p. 430. RADET, p. 188-190.
6. HÉRODOTE, l. VII, § 73.

sont originaires de la Phrygie », en ajoutant — détail précieux — que « par la langue ils ressemblent beaucoup aux Phrygiens » [1].

Arménisation de l'Arménie

Comment se produisit la conquête de l'Ourartou par les tribus arméno-phrygiennes ? C'est ce que nous devons nous résigner à ignorer. L'Ourartou, nous l'avons vu, avait jusqu'au bout résisté aux tentatives de conquête des Assyriens. L'empire assyrien, la plus redoutable force militaire du temps, qui avait subjugué le vieux monde depuis l'Élam jusqu'à la Syrie, avait finalement échoué devant les montagnards adorateurs du dieu Khaldi. Mieux encore, l'Assyrie s'était effondrée (612 avant J.-C.), que l'Ourartou tenait toujours, puisque le dernier monarque ourartien mentionné par les inscriptions, Rousa III, peut avoir régné de 610 à 585 environ. Cependant l'Ourartou était épuisé par tant de luttes. Au début du VIIe siècle, de 680 à 650, il avait dû être assez ébranlé par le voisinage des Scythes, les *Achkouzai* des textes assyriens, dont les rois, Bartatoua (Bartatoua en transcription assyrienne, Protothuas chez Hérodote) et Madyès son fils, s'étaient installés dans le Manna, au sud du lac d'Ourmia, d'où ils avaient porté leurs ravages en Médie et en Assyrie [2]. Peut-être trouve-t-on un témoignage de ce séjour des Scythes aux confins arméniens dans le nom de la Sakasène, ancienne

1. EUDOXE, *Itinéraire*, cité par ÉTIENNE DE BYZANCE, dans les *Ethnica* de celui-ci, *s. v. Armenia* : Ἀρμένιοι τὸ γένος ἐκ Φρυγίας καὶ τῇ φωνῇ πολλὰ φρυγίζουσι (Eustathe, *Comment. ad Dionysii Periegesin.* v. 694) dans *Geographi Graeci Minores*, t. II, p. 341. La question des rapports du phrygien et de l'arménien a été examinée par H. PEDERSEN, dans son étude sur *Le groupement des dialectes indo-européens*, Copenhague 1925 (*Danske Videnskabernes Selskab., Hist. — Fil. Meddelelser*, XI, 3) et reprise par MEILLET dans la *Revue des Études Arméniennes*, t. 6, 1, 1926, p. 335-336. « M. Pedersen, note Meillet, constate que les maigres données qu'on a sur le phrygien ne permettent même pas de décider si le phrygien a les gutturales du type latin *centum* ou du type avestique du *çatam* ou si, comme c'est le cas du tokharien, il occuperait une position intermédiaire. C'est-dire qu'on manque de faits tout à fait clairs pour confirmer ou infirmer au nom de la linguistique les témoignages des historiens grecs d'après lesquels les Arméniens seraient des colons phrygiens. Toutefois ces témoignages sont trop précis pour qu'on ne leur attache pas une signification. M. Pedersen croit que les faits indiquent plutôt pour le phrygien le type *çatam*. Il est vrai que les quelques données dont on dispose offrent peu de concordance avec les faits arméniens. Mais le rapprochement du phrygien δεως, qui paraît bien signifier θεοῖς, avec l'arménien *diq*, que suggère M. Pedersen, est séduisant, et ce serait une coïncidence remarquable. Et il faut ajouter que le νι de la fameuse formule τος νι σεμουν rappelle la particule *n* qu'on qualifie d'article mais qui porte souvent sur toute une phrase relative et qui est une ancienne particule. Si une parenté spéciale de l'arménien avec le phrygien est admise, l'hypothèse que l'imparfait arménien *berêr* reposerait sur un ancien * *bherelor* trouverait dans le phrygien αδδακετορ, qui équivaut à αδδακετ, un appui très fort. » (MEILLET, *l. c.*, p. 336). Cf. infra, p. 78, note, l'étude de BONFANTE sur l'arméno-phrygien.

2. HÉRODOTE, I, 103. Cf. MASPERO, III, p. 354, 472, 480.

province située dans la région de l'actuel Gandja [1]. Ajoutons les courses des Cimmériens qui, bien avant d'aller détruire en Asie Mineure l'empire phrygien, avaient commencé par infliger un désastre au roi d'Ourartou Rousa Ier (antérieurement à 713). Si par la suite, à partir de 678, Rousa II avait réussi à détourner le péril cimmérien contre l'Assyrie en prenant à sa solde la redoutable horde, le passage de tous ces nomades avec leur cavalerie et leurs chariots n'en avait pas moins ruiné le pays. Au fond l'Assyrie et l'Ourartou, après avoir l'un et l'autre résisté à tous leurs adversaires, aux nations du vieux monde civilisé de leur temps, sortaient tous deux épuisés du tourbillonnement des nomades indo-européens sur leurs frontières. Cet épuisement explique leur chute coup sur coup, l'effondrement de l'Assyrie d'abord sous les coups des Mèdes (612), de l'Ourartou ensuite sous les coups des premiers Arméniens (entre 612 et 585 environ). Remarquons que, dans les deux cas, il s'agit de l'effondrement de vieux empires civilisés devant les forces jeunes sorties de la famille indo-européenne [2].

Est-il possible d'imaginer l'itinéraire suivi par les premiers Arméniens pour envahir l'Ourartou ? Le regretté Adontz l'a tenté en se référant à un passage de Strabon, lui-même emprunté aux anciens historiens grecs Kyrsilos et Medios : « Tandis qu'une partie des forces d'Arménos (héros éponyme, par ailleurs inconnu) prenaient possession de l'Akilisène, laquelle dépendait primitivement du territoire de la Sophène, le reste avait occupé la Syspiritide jusqu'à la Kalakhène et à l'Adiabène [3]. » En d'autres termes, les immigrants arméniens seraient arrivés d'Anatolie en Arménie en partie au nord-ouest par le pays d'Erzindjan, en partie au sud-ouest par le Sassoun et l'Adiabène ou région d'Arbèles, dans le nord de l'ancienne Assyrie. Selon la remarque d'Adontz, il est en effet vraisemblable que dans le chaos qui suivit en 612 la chute de Ninive et avant que les « États successeurs » — Médie et Néo-Babylonie — se fussent consolidés, des tribus en migration comme les ancêtres des Arméniens aient pu sans difficulté traverser ou longer au nord le territoire de l'ancienne Assyrie dépeuplée et ruinée pour aller prendre l'Ourartou à revers du côté du Sud, comme elles l'assaillaient de front par

1. « Les Sacas, écrit Strabon, prirent possession du canton le plus fertile de l'Arménie, lequel a même retenu en souvenir de leur occupation le nom de Sacasène » (STRABON, l. XI, ch. VIII, § 4). On sait que *Saka* (ou *Śaka*) est le nom que les Scythes, dans leur dialecte iranien, se donnaient à eux-mêmes et que leur donnaient les autres Indo-Iraniens (HÉRODOTE, VII, 64).

2. Meillet pense avec Marquart que « la ruine de l'État d'Ourartou et la prise de possession du pays par les Arméniens, c'est-à-dire par la nation qui a apporté la langue indo-européenne dite arménienne, sont la conséquence de l'extension de l'empire mède » (MEILLET, *Revue des Études Arméniennes*, t. 1, 4, 1921, p. 456-457).

3. STRABON, l. XI, ch. XIV, § 12.

l'Ouest. Adontz fait remarquer à ce sujet qu'on a constaté l'existence de tumuli « de style thrace » sur la ligne Malatya-Kharpout-Dyarbékir, ce qui confirmerait le passage, sur cet itinéraire, d'émigrants thraco-phrygiens [1].

Nous ne savons rien sur la résistance qu'opposèrent aux envahisseurs arméniens les maîtres de l'Ourartou, pas plus que nous ne connaissons la résistance, en des circonstances analogues, des habitants de la France mégalithique devant les Celtes, des Minoens aux Achéens, des Pré-Iraniens aux Iraniens, des Dravidiens ou des Mounda aux Arya historiques. Ce qui est certain, c'est que cette résistance exista. Elle est attestée par Hérodote qui, comme nous le verrons, distingue nettement des Arméniens les anciens habitants de l'Ourartou qu'il appelle Alarodiens, les deux peuples coexistant encore de son temps [2]. Il y a sans doute lieu de tenir également compte de ce que nous dit Xénophon dans la *Cyropédie*, encore qu'il s'agisse là d'un roman historique, mais parce que nous y trouvons un renseignement précis et qui ne saurait être inventé. Xénophon, nous montre en effet à l'époque du roi de Perse Cyrus (557-529) les Arméniens guerroyant contre les Khaldes, c'est-à-dire contre les adorateurs du dieu Khaldi, en d'autres termes contre les anciens Ourartiens. Les Khaldes nous sont représentés comme de redoutables montagnards ou, plus exactement, comme des gens qui ont trouvé dans les montagnes un refuge d'où ils défient les attaques des Arméniens. Ceux-ci se sont rendus maîtres des plaines, mais sont encore loin d'y jouir de la sécurité. Périodiquement les Khaldes descendent de leurs hauteurs pour revenir piller dans les vallées les établissements arméniens, après quoi ils se retirent sur les sommets et y trouvent un asile inexpugnable [3].

Ce passage, quel qu'en soit le contexte, répond assez à ce que nous pouvons imaginer de la situation en Arménie après l'invasion arménienne. La conquête, l'arménisation des vallées d'abord, des hautes terres ensuite, dut être une œuvre de longue haleine. Finalement la survie ourartienne se localisa au nord-est du pays, à l'est du massif de l'Ararat, sur les deux rives du bas Araxe où, à l'époque d'Hérodote, nous verrons en effet établis les « Alarodiens », c'est-à-dire les anciens Ourartiens [4].

Le substrat caucasien dans la langue arménienne

Les anciennes populations de l'Ourartou, en adoptant la langue de leurs conquérants arméniens, ne pouvaient manquer,

1. *Zeitschrift für Ethnologie*, 1901, p. 181 et 209.
2. Hérodote, III, 93-94, et VII, 73 et 79. Cf. H. Rawlinson, *On the Alarodians of Herodotus* dans son *Herodotus*, t. IV, p. 203-206.
3. *Cyropédie*, I, 5 ; II, 4 ; III, 1.
4. Cf. Hérodote, III, 93-94.

comme il arrive toujours en pareil cas, de marquer de leur empreinte le génie de cette langue. Meillet, — dont on connaît la prudence en ces matières —, ne doute pas « que l'arménien porte dans sa structure, tant phonétique que morphologique, une forte influence caucasique ». Il discerne dans l'arménien, à partir de l'indo-européen commun, « de grandes modifications de sons, notamment des pertes de consonnes, de nombreuses disparitions de syllabes, un glissement analogue à celui du germanique », toutes mutations qui s'accompagnent de « ressemblances de sons et de grammaire avec le géorgien et les autres langues préaryennes du Caucase ». « La direction, concluait-il, dans laquelle a évolué sur le sol arménien la morphologie indo-européenne, est toute particulière et due sans doute à ce que l'arménien est, dans une large mesure, un parler indo-européen adopté par des populations de langue caucasique [1]. »

La comparaison méthodique poursuivie par Gerhard Deeters entre l'arménien et le groupe caucasique du Sud est, à cet égard, convaincante [2]. Dans le domaine phonétique, Deeters montre, par exemple, la concordance du système des occlusives. « La fixité des sourdes aspirées en face de l'instabilité des sourdes simples et des sonores est frappante. Et pour expliquer la mutation consonantique de l'arménien, on ne peut éviter de supposer une tendance vers un système d'occlusives différent du système indo-européen. Puisque ce système coïncide exactement avec le système géorgien, l'hypothèse la plus naturelle est d'admettre une tendance héritée par la population caucasique qui a accepté le parler indo-européen de l'aristocratie conquérante.... En somme, le phonétisme arménien concorde avec le phonétisme caucasique du Sud, et la façon dont le phonétisme indo-européen s'est altéré pour devenir le phonétisme arménien s'explique par un substrat caucasique. La morphologie vient compléter la preuve de ce substrat. L'arménien a éliminé la distinction des genres grammaticaux : il n'y en a pas en caucasique méridional. L'arménien a conservé, malgré des conditions phonétiques non favorables, la distinction de presque tous les cas indo-européens : or, le géorgien et le mingrélien ont des cas multiples.... Dans un dernier chapitre, Deeters montre que les formes de redoublement dont l'arménien fait grand usage et qui diffèrent beaucoup des types indo-européens, coïncident avec les formes caucasiques du Sud [3]. »

Et Meillet de conclure une fois encore de l'examen des faits présentés par Deeters : « L'arménien est une langue indo-euro-

1 MEILLET, *Revue des Études Arméniennes*, t. 1, 4, 1921, p. 456 (à propos de Marquart, *Die Entstehung und Wiederherstellung der armenischen Nation*).
2. Gerhard DEETERS, *Armenisch und Südkaukasisch. Ein Beitrag zur Frage der Sprachmischung*, dans *Caucasica*, 3-4, *Asia Major*, Leipzig, 1927.
3. MEILLET, *Revue des Études Arméniennes*, t. 7, 2, 1927, p. 310-312.

péenne, mais les tendances nouvelles qui s'y font jour sont dues à ce que c'est de l'indo-européen employé par une population qui a changé de langue et dont le parler antérieur était du caucasique méridional [1]. » Formule intéressante pour le linguiste, mais sans doute trop tranchante pour l'historien, car elle semble oublier qu'il y a eu au VIIe siècle avant J.-C. immigration massive des tribus arméno-phrygiennes de la Phrygie dans la future Arménie. Les phénomènes linguistiques signalés par Deeters et Meillet prouvent seulement que les conquérants de souche haïkane ont imposé leur langue aux indigènes de l'Ourartou et que l'arménien classique porte la trace de cette fusion de peuples [2].

L'Arménie sous la domination achéménide

Tandis que les Arméniens procédaient à l'occupation progressive de la future Arménie, le pays était englobé dans l'empire mède (612-549) auquel allait succéder l'empire perse achéménide (549-330). Ainsi, dès leur établissement en Arménie, les Arméniens se trouvaient en contact avec la race iranienne à laquelle appartenaient Mèdes et Perses. Mieux encore : ils se trouvaient, d'emblée et pour trois siècles, vassaux des empires iraniens. C'est là une circonstance qui allait influer profondément sur leur développement culturel, d'autant que Mèdes et Perses se présentaient à eux en héritiers de la brillante civilisation matérielle de l'Assyrie. La culture iranienne jouera à l'égard de l'Arménie le même rôle que la culture grecque par rapport à Rome, que la culture romaine par rapport à la Gaule.

Des circonstances dans lesquelles Mèdes et Perses imposèrent leur suzeraineté ou leur domination à l'Arménie, nous ne savons pratiquement rien. Dans son roman de la *Cyropédie* Xénophon sait seulement que les Mèdes ont vaincu un roi d'Arménie et lui ont imposé leur suzeraineté, — il confond ici le roi des Mèdes Cyaxare (633-584) avec son fils Astyage (584-555), — puis il nous montre le conquérant perse Cyrus (557-529) triomphant, à son tour, des Arméniens, mais se laissant fléchir par le fils du « roi d'Arménie » — ce roi s'appelle assez curieusem nt Tigrane, ce qui semble conférer quelque vraisemblance au récit ou tout au moins nous permettre d'y discerner l'écho de faits positifs.

1. MEILLET, *Ibid.*, p. 312.

2. Quant aux emprunts de vocabulaire, on sait que les linguistes ont coûtume de ne leur attribuer qu'une moindre importance. « Que, par exemple, un mot comme l'arménien *otchkhar* « mouton » soit un mot caucasique, que le mot indo-européen *owis* n'a pas fait disparaître, est évident », mais Meillet, qui est le premier à en convenir, se refuse à suivre Marr sur cette voie (Cf. MEILLET, *Revue des Études Arméniennes*, t. 8, 1, 1928, p. 255). D'autre part, pour tout ce qui touche ici à la question anthropologique, je ne puis que renvoyer à la bibliographie de M. R. KHÉRUMIAN, *Introduction à l'anthropologie du Caucase. Les Arméniens*, 8°, 298 p., Paris, Geuthner, 1943.

Le roi arménien se reconnaît tributaire de Cyrus, après quoi le conquérant achéménide pacifie le pays en prononçant un arbitrage entre les Arméniens et les « Khaldes », les premiers, comme on l'a vu, en possession des vallées, et les seconds réfugiés dans la montagne. Sur la demande de Cyrus, le roi d'Arménie permet aux Khaldes de cultiver les terres en friche sous condition de payer les tributs et redevances d'usage. De leur côté les Khaldes s'engagent à ne pas empêcher les Arméniens de faire paître leur bétail dans les montagnes, sous condition des contre-redevances légitimes. Enfin Cyrus assure cette *pax persica* en construisant des forteresses en pays arménien.

En dépit du caractère romanesque du contexte, il y a peut-être là, comme nous le disions, l'écho de faits authentiques recueillis un siècle et demi plus tard par Xénophon lors de sa traversée de l'Arménie.

Quoi qu'il en soit, ici se pose un curieux problème. Les Arméniens, on le sait, se qualifient eux-mêmes de *Haï* ; l'Arménie, en arménien, est le *Hayastan*. Le héros éponyme qui, dans les légendes nationales, a conduit le peuple arménien à la conquête de la future Arménie, s'appelle *Haïk* [1]. Or les Perses et les Grecs ignorent la racine *Haï* et n'ont jamais désigné les « Arméniens » que par la racine *Armin*, *Armen*. La première mention épigraphique nous en est fournie par l'inscription de Darius Ier à Béhistoun (post 518) qui mentionne le pays et ses habitants sous les noms d'*Armina* et *Arminiya* [2]. De son côté, le vieil historien grec Hécatée de Milet connaît déjà les *Armenioi* [3]. Certes, il est assez fréquent qu'un peuple soit connu des étrangers par une autre désignation que celle qu'il s'applique à lui-même : les Grecs, qui ne se sont jamais désignés eux-mêmes que sous les noms d'Achéens et d'Hellènes, n'ont été connus du monde romain que par cette désignation de *Græci*. Mais en ce qui concerne les Arméniens, on discerne mal les origines de l'appellation à eux ainsi donnée par les étrangers. Le regretté Adontz, après plusieurs autres savants, s'est demandé s'il ne faudrait pas faire remonter cette appellation au vieux roi naïrien Aramé, fondateur, comme nous l'avons vu, de la dynastie d'Ourartou et qui serait ainsi devenu un héros éponyme légué par les derniers Ourartiens à leurs vainqueurs thraco-phrygiens. De fait, les Arméniens ont intégré Aramé à leur histoire et Moïse de Khorèn en fait le sixième successeur de Haïk [4]. Toutefois il est à signaler que dans

1. Moïse de Khorèn, *Hist. Arm.*, l. I, ch. x-xi, trad. Langlois (1869), p. 47 et sq. Jean Katholikos, trad. Saint-Martin (1841), ch. viii, p. 10.
2. Maspero, III, p. 687. Cf. Bartholomae *Altiranisches Wörterbuch*, p. 197.
3. Muller, *Fragm. Hist. Graec.*, I, p. 13.
4. Moïse de Khorèn, l. I, ch. xii-xvii. Cf. Adontz, *Emprunts de haute époque en arménien*, dans *Revue des études indo-européennes*, t. 1, 1938, fasc. 2-4, p. 467.

les inscriptions assyriennes, si le nom d'Aramé est mentionné à sa place légitime comme premier roi d'Ourartou, la dynastie des Chardouri, des Argichti et des Rousa ne se qualifie jamais de maison d'Aramé. Il y a là un problème qui est loin d'être encore résolu [1].

L'Arménie avait dû accepter sous Cyrus la suzeraineté des Perses Achéménides. Elle se révolta à la faveur des troubles qui éclatèrent dans l'empire perse après la mort de Cambyse et du « Faux Smerdis » (521). Le mouvement dut acquérir une grande ampleur, puisqu'il déborda jusque dans le territoire de l'ancienne Assyrie. Toutefois le nouveau roi de Perse, Darius, put s'assurer le loyalisme de quelques éléments arméniens, puisque ce fut un seigneur arménien nommé Dâdarchîch qu'il mit à la tête de l'armée chargé de réduire l'insurrection. Il est vrai, qu'il remplaça bientôt Dâdarchîch par un Perse nommé Vaoumisa (520) et ce fut ce dernier qui ramena finalement l'Arménie dans l'obéissance par deux victoires remportées sur les rebelles, l'une à Izitouch, en Assyrie, l'autre à Aoutiyâra (519) [2].

Dans la réorganisation administrative de l'empire perse à laquelle il procéda ensuite, Darius fit de l'Arménie la XIIIe satrapie. Ou plutôt cette satrapie ne comprit que le territoire effectivement occupé, au détriment de l'ancien Ourartou, par les Arméniens thraco-phrygiens, savoir les provinces dépendant du bassin de l'Euphrate et du bassin du Tigre, depuis l'Araxe supérieur du côté du nord jusqu'au Tigre supérieur et au Bohtan-sou du côté du sud. (Amida fut ainsi incluse dans la satrapie d'Arménie, ce qui permet d'inférer que l'invasion arménienne avait occupé une partie du Dyarbékir). Mais Darius disjoignit de l'Arménie et engloba dans une satrapie distincte, la XVIIIe, les anciens Ourartiens — désormais connus sous le nom d'Alarodiens et qui, devant l'invasion arménienne, s'étaient retirés sur le cours oriental de l'Araxe, à l'est du massif de l'Ararat. La XVIIIe satrapie comprit ces « Alarodiens » en même temps que la Mattiène (bassin du lac d'Ourmia) [3]. La limite entre l'Arménie et les Alarodiens aurait été marquée par les massifs de l'Ararat et du Tendourek.

Les Arméniens d'une part, les Alarodiens de l'autre fournirent leurs contingents à l'armée perse lors de l'expédition de Xerxès en Grèce en 480. Comme on l'a vu, Hérodote mentionne les Arméniens avec les Phrygiens : « Les Arméniens, qui sont des

1. Marquart rapproche de la même racine le nom d'une ancienne capitale arménienne de l'Ararat, *Armavir*, mentionnée par Ptolémée sous la forme *Armaouria* ou *Armaourra* (PTOLÉMÉE, V, 12, 5, p. 941, 5. Cf. MARQUART, *Le Berceau des Arméniens*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 8, 1, 1928, p. 218.

2. Inscriptions de Béhistoun ap. WEISSBACH-BANG, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 16-19, et MASPERO, III, p. 678-681.

3. HÉRODOTE, III, 93-94.

colons de la Phrygie, avaient même costume que les Phrygiens, et les uns et les autres obéissaient à Artokhmès qui avait épousé une fille de Darius. » Par ailleurs, « les Alarodiens marchaient armés comme les Colchidiens (avec des casques de bois, de petits boucliers de peau non tannée, de courtes lances et des sabres recourbés). Masistos, fils de Siromitrès, était leur chef » [1].

Nous avons une bonne relation sur l'Arménie occidentale par Xénophon qui traversa ce pays en 401, lors de la fameuse « retraite des Dix-Mille ».

Description de l'Arménie par Xénophon

Les Dix Mille, en sortant du pays des Kardouques — les ancêtres des Kurdes — pénétrèrent en Arménie en traversant la rivière Centritès qui est l'actuel Bohtan-sou, sans doute du côté de l'actuelle ville de Sert [2]. Le passage était défendu par le satrape « Orontas », beau-fils du roi de Perse Artaxerxès II, avec des Arméniens et des « Khaldes », c'est-à-dire des Ourartiens, preuve de la survie de ces derniers en dehors du territoire officiellement « alarodien » de l'Araxe. De ces Khaldes, Xénophon nous dit que « c'était un peuple libre et vaillant, armé de lances et de grands boucliers d'osier » [3]. Ayant réussi par un stratagème à passer la Centritès à gué, les Grecs traversèrent ensuite ce que Xénophon appelle « les sources du Tigre », en l'espèce la rivière de Bitlis, puis le « Téléboas », c'est-à-dire vraisemblablement le Qara-sou, affluent du Mourad-sou ou Arsanias. Les Grecs arrivèrent ainsi dans la province de Tarôn, l'actuel pays de Mouch. Xénophon atteste que le pays était couvert de villages et que ces villages regorgeaient de vivres, « bétail, blé, vins vieux et parfumés, raisins secs, légumes de toute espèce » [4]. Le gouverneur perse de la région, Tiribaze, songeait à surprendre les Grecs dans les défilés suivants. Ce fut lui qui fut surpris et vit son camp pillé.

Après avoir traversé « l'Euphrate », c'est-à-dire l'Arsanias ou Mourad-sou, les Dix Mille s'engagèrent droit vers le nord à travers le plateau d'Arménie, alors couvert d'une épaisse couche de neige. La route sud-nord qu'ils suivaient les conduisit du pays de Mouch vers les sources de l'Araxe en longeant le massif du Bingöl et ses 3.700 mètres. Sur ces hauts plateaux et du moins en cette saison les habitants recouraient au troglodytisme : « Les habitations étaient sous terre. Leur ouverture ressemblait à celle d'un puits, mais l'intérieur était spacieux. Il y avait pour le bétail des entrées creusées en terre. Les gens descendaient par

1. HÉRODOTE, VII, 73 et 79.
2. *Anabase*, l. IV, ch. III, § 1.
3. *Anabase*, IV, III, 4.
4. *Ibid.*, IV, IV, 3, 9.

une échelle. Dans ces habitations il y avait des chèvres, des moutons, des vaches, de la volaille. Tout le bétail était nourri de foin à l'intérieur. Il y avait aussi du blé, de l'orge, des légumes, du vin d'orge (c'est-à-dire de la bière) dans des cratères [1]. » Les Dix Mille cantonnèrent dans ces villages souterrains où ils se virent en général bien traités. « Partout on leur servait à la fois de l'agneau, du chevreau, du porc, du veau, de la volaille avec une grande quantité de pains, les uns de froment, les autres d'orge. » Grecs et indigènes conversaient par interprètes, en se servant de la langue perse, mais les seconds spécifiaient qu'on se trouvait bien « en Arménie », ce qui prouve que l'équation Hayastan = Arménie était communément admise par les interprètes achéménides [2]. Xénophon vante la qualité de la bière arménienne, la sociabilité des habitants, l'excellence des chevaux arméniens « plus petits que ceux des Perses, mais ayant plus de feu » ; aussi la coutume d'envelopper les sabots de ces chevaux dans « de petits sacs » pour les empêcher de s'enfoncer dans la neige. Une partie du tribut payé à la cour de Perse consistait en chevaux. Par ailleurs Xénophon atteste que les Arméniens vivaient encore sous un régime tribal comme les anciens Iraniens. L'administration locale était assurée par des *comarques* ou chefs de villages, analogues aux *vispaiti* iraniens [3].

Les Dix Mille atteignirent ensuite une rivière que Xénophon nomme le Phase et qui ne peut être que le haut Araxe dans la région de sa source [4], de même que les « Phasiens » qui disputèrent le passage aux Grecs sont, comme les Chalybes et Taoques que Xénophon leur associe, de farouches montagnards échelonnés entre le haut Araxe et la Chaîne Pontique.

1. *Anabase*, IV, v, 25.
2. *Ibid.*, IV, iv, 34.
3. Adontz, *L'aspect iranien du servage*, p. 140, dans : Société Jean Bodin, *Le Servage*, Bruxelles, 1937.
4. Dans la géographie byzantine, l'Araxe près de sa source est encore nommé indifféremment *Erax* et *Phasis*. Cf. Honigmann, carte : *Armenia byzantina* c. 1050, dans : *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, 3, Bruxelles 1939. Bien entendu, il ne s'agit nullement du Phase en Colchide. Notons incidemment que certains auteurs byzantins ont parfois donné aussi le nom de Phase au Tchorokh (Brosset, *Histoire de Géorgie*, II, *Additions*, p. 87).

Le Professeur Hakob Manandian estime que « le chemin que prirent Xénophon et les soldats grecs qui se retiraient en suivant les bords de l'Euphrate pour se diriger vers le fleuve Phasis n'a pas été la direction indiquée par Kiepert, Hoffmeister, Segl, Lehmann-Haupt et autres, mais le chemin qui se trouve près de l'actuel Diadin mentionné dans l'histoire de Lazare de Pharpi sous le nom de Varchaki Djermouk, dans la région de Diadin-Bagavan, et de là par le chemin de Bagauna-Zolocerta et en passant par l'actuel Kolb, vers le fleuve Phasis-Araxe, et ensuite le long du fleuve Araxe vers l'Ouest » (Hakob Manandian, *Les anciens itinéraires d'Arménie, Artaxata-Satala et Artaxata-Tigranocerta, d'après la Table de Peutinger*, communication faite à l'Institut des Sciences et des Arts de la République S. S. d'Arménie, Section historique et sociologique, 22 février 1930, *Revue des Études Arméniennes*, t. 10, 1, 1930, p. 143).

En somme, la relation de Xénophon nous montre dans les Arméniens de 401 un peuple prospère, se livrant pacifiquement à l'agriculture et à l'élevage, déjà bien acclimaté, après environ deux siècles d'occupation, au sol du vieil Ourartou et sachant, malgré la rigueur du climat, le mettre en valeur ; enfin un peuple dont les mœurs douces contrastaient avec la sauvagerie de ses voisins, aussi bien, au sud, des Kardouques, ancêtres de nos Kurdes, qu'au nord, des « Phasiens » et Taoques de l'hinterland pontique [1].

1. P. S. Sur les affinités du phrygien et de l'arménien évoquées plus haut, p. 68-69, il y a lieu de compléter la bibliographie de la note 1 de la page 69 par l'important article de Giuliano BONFANTE, *Armenians and Phrygians*, qui, au moment où nous imprimions, paraissait dans le premier fascicule de la nouvelle revue américaine d'arménologie, *Armenian Quarterly*, volume I, n° 1, Colombia University, Trinity School (Constant Zarian et Georges P. Rice éditeurs), 1946, p. 82-100. Toutes les analogies entre l'arménien et ce que nous pouvons savoir du phrygien, notamment dans la mutation consonantique ou vocalique par rapport à l'indo-européen commun, sont ici examinées. La conclusion semble probante.

CHAPITRE V

L'ARMÉNIE A L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE LA DYNASTIE ARTAXIADE

Contre-coups de la conquête macédonienne

L'Arménie suivit les destinées de l'empire perse quand celui-ci fut conquis par Alexandre le Grand. Elle avait fidèlement fourni ses contingents au dernier Achéménide Darius III. A la bataille d'Arbèles (30 septembre 331) Arrien signale la présence de ce contingent arménien sous le commandement des satrapes Orontès et Mithraustès, noms iraniens sous transcription grecque [1]. Alexandre vainqueur rattacha l'Arménie à son empire, mais ne pénétra jamais personnellement en territoire arménien. En cette même année 331, il se contenta d'y envoyer comme satrape le Perse Mithrinès, ancien gouverneur de Sardes [2]. A la mort du conquérant, lors du lotissement des provinces entre ses généraux, l'un de ceux-ci, Néoptolème, reçut la satrapie d'Arménie (323) [3], mais il fut tué en 321 au milieu des luttes entre diadoques et il ne fut pas remplacé, tout au moins par un Macédonien. En effet, au partage de Triparadisos (321) l'Arménie ne figure plus au nombre des satrapies distribuées à des généraux macédoniens. Et en 316 nous voyons cette satrapie entre les mains du Perse Orontès qui est vraisemblablement le même que l'ancien satrape de Darius III mentionné à Arbèles [4]. Il est significatif qu'en ce cas, et sept ans seulement après la disparition d'Alexandre l'Arménie soit retombée au pouvoir de son ancien gouverneur achéménide. Sans doute Orontès, comme nous l'indique Diodore, se recommandait de l'amitié du général macédonien Peucestas et, si restauration il y eut pour lui, il fut restauré par les diadoques eux-mêmes. Mais le fait intéressant est cette persistance de l'élément administratif irano-arménien à la tête de l'Arménie. Il y avait là, pour ce pays, comme un premier gage d'autonomie

1. Arrien, III, viii, 5, trad. Buchon, p. 405. Cf. Strabon, XI, xiv, 15.
2. Arrien, III, viii, 9, *l. c.*, p. 409.
3. Plutarque, *Eumène*, 4.
4. Diodore de Sicile, l. XIX, ch. xxiii, § 2. Cet Orontès de 316 est sans doute le même que certains ms de Diodore appellent Ardoatès ou Artaontès (Diodore, XXXI, 19, 5-6) et dont Marquart rectifie le nom en Aroantès (Marquart, *Le berceau des Arméniens*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 8, 1, 1928, p. 231). On s'est demandé toutefois s'il s'agit du même personnage ou si l'Aroantès attesté en 302 ne serait pas un satrape particulier, régissant seulement quelques districts, la Sophène par exemple (cf. Droysen, *Hellénisme*, II, 134 et 515-516, et Bouché-Leclercq, *Séleucides*, I, 56).

locale. Sans doute aussi, au partage définitif de l'Empire Macédonien en 301, la satrapie arménienne fut comprise dans le lot de Séleucos [1]. Mais, en fait, l'Arménie allait être la première province macédonienne à se dégager du pouvoir effectif des successeurs d'Alexandre. Dégagement d'ailleurs insensible et sans heurt. « Dans le courant du IIIe siècle, on voit, à diverses reprises, surgir en Arménie des dynasties locales, fondées par des magnats indigènes ou des satrapes révoltés. Les Séleucides ménagent et combattent tour à tour ces petits princes, suivant qu'ils sont forts ou faibles, mais, même vainqueurs, ils se contentent, pour prix de la victoire, d'un hommage de pure forme [2]. » Toutefois en 302 le satrape Orodès, Aroantès ou Aroandès ne portait pas encore le titre de roi [3].

Nous sommes mal renseignés sur les princes qui se succédèrent alors en Arménie. Sous la rubrique de 228 nous voyons un des Séleucides, Antiochos II Hiérax, se réfugier auprès d'un prince arménien nommé Arsamès (Arsabès dans le texte) [4] qui sur les monnaies porte, en légende grecque, le titre royal : *basileôs Arsamou* [5]. Un peu plus tard nous voyons deux royaumes arméniens distincts, tous deux autonomes bien que théoriquement vassaux de l'empire séleucide, principal héritier d'Alexandre en Asie. C'étaient d'une part le royaume d'Arménie, d'autre part le royaume de Sophène. La Sophène, qui correspond en gros au district actuel de Kharpout, avait pour capitale Arsamosata (Chimchât) et pour dynaste en 212 un certain Xerxès, au nom évidemment iranien. Le Séleucide Antiochos III le Grand qui avait résolu de restaurer l'hellénisme dans toute l'Asie macédonienne en mettant partout fin aux dissidences indigènes, commença son œuvre en attaquant la Sophène. Au printemps de 212, il vint mettre le siège devant Arsamosata. Le dynaste Xerxès, incapable de résister, implora la clémence royale. Antiochos le maintint sur le trône en lui donnant en mariage sa sœur Antiochis [6], mais, peu après, cette princesse assassina son époux et la Sophène fit retour au domaine séleucide [7].

Artaxias Ier fondateur du royaume d'Arménie

Antiochos le Grand fit gouverner les pays arméniens par deux « stratèges » aux noms iraniens, Artaxias et Zariadris qui eurent,

1. Appien, *Syr.*, 55.
2. Théodore Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 102.
3. Marquart, *Le berceau des Améniens*, *R. E. A.*, VIII, 1928, p. 231.
4. Polyen, IV, 17.
5. J. de Morgan, *Manuel de Numismatique orientale*, p. 191.
6. Polybe, VIII, 25 et Jean d'Antioche, fragment 53, dans *Frag. Hist. Graec.*, IV, 557.
7. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, I, 159-160. Voir monnaie au nom du « *basileôs Xerxou* » dans J. de Morgan, *Manuel de numismatique orientale* (1923-1936), p. 192.

le premier l'Arménie propre, le second la Sophène [1]. Quand le désastre de Magnésie (189) et le *dictat* romain d'Apamée (188) amenèrent le recul général de l'empire séleucide, les deux satrapes proclamèrent leur indépendance en assumant le titre royal avec l'assentiment et sous la protection du Sénat romain [2]. Signalons qu'une inscription au nom de Zariadris en écriture araméenne, commémorant une pêche royale, a été récemment découverte (1940) sur les bords du lac Sévan [3].

La fondation simultanée de la dynastie des Artaxiades en Grande Arménie et de la dynastie des Zariadrides en Sophène présente une importance historique considérable. C'est en effet la première fois que le peuple arménien, jusque-là soumis à la domination médo-perse, puis, du moins théoriquement, à la domination grecque, affirma sa totale indépendance. Nous ne pouvons fixer exactement les frontières entre les deux royaumes dont l'un, celui de Sophène, restait, en tout état de cause, territorialement fort inférieur à l'autre. Strabon nous dit simplement qu'Artaxias et Zariadris « unirent leurs efforts pour s'agrandir aux dépens des nations voisines ». Ce fut ainsi, ajoute-t-il, qu'ils enlevèrent à la « Médie » (c'est-à-dire, ici, à l'Atropatène) la « Caspiane », nom que l'on suppose désigner la plaine de Moghan, la Phaunène ou Phaunitide qui correspondrait à la région entre Djoulfa et Khoï, et la Basoropeda qui serait tout ou partie du Vaspourakan. Au nord, Artaxias enleva aux Ibères, ancêtres des Géorgiens, la Gogarène qui est le Gougarq arménien entre la rive nord du lac Sévan et la ville de Lori [4], et aussi, affirme Strabon, la Khorzène qu'il faudrait, en ce cas, rechercher vers les sources de la Koura, dans les provinces de Kol et d'Ardahan, alors qu'en réalité nous savons que la Khorzène (ou Khorzanène), le Khordzéanq arménien, se situe bien plus au sud-ouest, autour de l'actuel Kyghy, à l'est du plateau de Dersim, sur la rivière Litchik-sou, au sud de la chaîne du Cheïtan-dagh [5]. Aux Khalybes, Mosynèkhes et autres tribus de montagnards pontiques qui s'étaient montrées si sauvages lors du passage de Xénophon, Artaxias et son allié enlevèrent la Karénitide, c'est-à-dire le Karin arménien, le pays d'Erzeroum, et, un peu plus à l'ouest, la Derxène, le Derdjan ou Terdjan arménien. Strabon mentionne encore à l'actif de leurs conquêtes

1. STRABON, XI, XIV, 15. Sur le nom de Zariadris ou Zariadrès, cf. CHARÈS fr. 17 (*Script. Alex.* Didot, p. 119) ; ATHÉNÉE, XIII, p. 575 A. La ville de Zaréhavan tire son nom de Zariadris (cf. MARQUART, *Revue des Études Arméniennes*, t. 8, 1, 1928, p. 218).

2. STRABON, *ibid.*

3. MINORSKY, *Oriental Studies in U. R. S. S.* dans *Royal Central Asian Society*, t. 30 Londres, Janvier 1943, p. 82-83. Dupont-Sommer, Ac. Inscr. 8 mars 47.

4. HÜBSCHMANN, *Altarmenische Ortsnamen*, p. 113.

5. Cf. HONIGMANN, carte : *Armenia byzantina* dans ses *Ostgrenze des byzantinischen Reiches* (Bruxelles, 1935).

la Taraunitide ou Taronitide, autrement dit le Tarôn ou pays de Mouch, enlevé aux « Syriens », c'est-à-dire dont il fallut sans doute chasser quelques garnisons séleucides, et l'Akilisène qui correspond à tout ou partie de l'actuel Dersim et qui aurait été arrachée à la Cataonie, c'est-à-dire au royaume, voisin, de Cappadoce [1]. Il est vraisemblable que l'Akilisène et sans doute aussi l'Anzitène (Hanzith, au sud-est de Kharpout) furent rattachées au royaume zariadride de Sophène.

Strabon attire notre attention sur les conséquences linguistiques de cette unification des divers cantons de la région arménienne par les deux dynasties artaxiade et zariadride. « Grâce à cette unification, nous dit-il, tous les habitants de ces divers districts parlent actuellement la même langue [2]. » Strabon vivait entre 58 av. J.-C. et 25 de notre ère. Son observation nous montre que pendant le siècle et demi qui le séparait d'Artaxias, l'arménisation linguistique de l'Arménie était devenue un fait accompli.

Artaxias se bâtit une capitale qui fut Artaxata, au sud de l'actuel Erivan. D'après Strabon et Plutarque il l'aurait construite sur les conseils et sur les plans d'Annibal [3] : « Elle s'élève, dit le géographe grec, à l'entrée de la plaine de l'Araxe, dans une sorte de presqu'île formée par un coude du fleuve qui baigne ainsi ses murs de trois côtés, tandis que le quatrième côté, figurant l'isthme de la presqu'île, est fermé par un fossé et un mur ou retranchement, sans compter qu'à peu de distance se trouvent les châteaux forts de Babyrsa et d'Olané où les rois d'Arménie avaient placé leurs trésors [4]. » Zariadris, de son côté, contruisit ou agrandit diverses places, notamment le château de Tomisa situé sur l'Euphrate, près de l'actuel Alichin, mais sur la rive gauche, et qui commandait le passage du fleuve : « position à la fois stratégique et commerciale sur la route des caravanes qui vont de l'Halys à la vallée du Tigre » [5].

Par la suite, un péril en apparence assez sérieux menaça le jeune royaume d'Arménie : un roi de Syrie, le Séleucide Antiochos IV, essaya de rétablir son autorité sur le pays (166). Le roi d'Arménie, — il s'appelait toujours Artaxias, soit que, comme il semble, il s'agisse encore du même prince que précédemment, soit que nous ayons maintenant affaire à un de ses successeurs de même nom —, voulut résister. D'après Diodore de

1. STRABON, l. XI, ch. XIV, § 5. Nous ne pensons pas avec Théodore REINACH (*Mithridate Eupator*, p. 102, n. 1) que Strabon ait voulu symboliser et résumer ici sous les noms d'Artaxias et de Zariadris l'expansion anonyme de la race arménienne depuis l'époque de Xénophon.
2. *Homoglôttous einai*, STRABON, l. XI, ch. XIV, § 5.
3. STRABON, l. XI, ch. XIV, § 6. PLUTARQUE, *Lucullus*, trad. Pierron, p. 540.
4. STRABON, *l. c.*
5. STRABON, XI, XIV, 2, appelle la capitale de la Sophène : Karkathiokerta.

Sicile, Antiochos IV « vainquit Artaxias et le força à exécuter les conditions imposées » [1]. D'après Appien, il aurait même fait Artaxias prisonnier [2]. En réalité, il dut se contenter de lui imposer une indemnité de guerre ou une rançon [3]. Comme l'œuvre de restauration hellénique d'Antiochos IV se solda partout par un échec, l'Arménie, après cette alerte, conserva définitivement son indépendance.

Artaxias, vers la fin de son règne (s'il s'agit toujours du même personnage), essaya d'achever l'unité du pays en supprimant l'autre dynastie arménienne, la maison zariadride de Sophène. Il tenta de lier partie à cet effet avec le roi de Cappadoce Ariarathe V pour lui proposer de se défaire du nouveau roi de Sophène, Mithrobouzanès, et de se partager le pays. L'opposition du Cappadocien fit échouer le projet [4]. Il est vrai que, pour prix de sa protection, Ariarathe se fit céder par la Sophène la ville de Tomisa, dont nous avons vu l'importance, sur la rive gauche de l'Euphrate [5].

Il y a lieu de faire la même remarque pour les rois d'Arménie de ce temps que pour les rois de la Cappadoce ou du Pont : comme l'atteste leur onomastique, leur culture était en partie iranienne [6]. Arménie, Cappadoce, Pont avaient fait partie de l'empire perse. La grandeur achéménide y était encore vivante, d'autant que, précisément, ces trois pays étaient de ceux qu'Alexandre le Grand n'avait point visités [7]. Tous trois avaient subi le contre-coup de la conquête macédonienne plus qu'ils n'en avaient senti les effets directs. Elle s'était bornée pour eux à un changement du personnel satrapal ; encore ce personnel, en Arménie particulièrement, avait-il continué à se recruter dans l'élément iranien. L'hellénisation de ces satrapes « néo-iraniens » s'était limitée à quelques détails protocolaires, comme la légende des monnaies, concessions de pure forme faites à la mode du jour. Il est vraisemblable, comme nous le verrons par l'exemple de Tigrane le Grand et aussi de son contemporain le roi de Pont Mithridate Eupator, que les anciens satrapes de souche plus ou moins iranienne, ainsi mués en *basileis* hellénistiques, donnèrent personnellement dans la culture grecque, qu'ils parlèrent le grec comme langue diplomatique et de civilisation (ainsi qu'ils avaient auparavant parlé perse), qu'ils surent goûter une tragédie d'Euri-

1. Diodore de Sicile, XXXI, 17 *a*.
2. Appien, *Syr.*, 45.
3. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, t. I, p. 296.
4. Polybe, XXXI, 15 *a*. Diodore de Sicile, XXXI, 22.
5. Strabon, XII, II, 1. Cf. *ibid.*, XIV, II, 29.
6. Artaxias (transcription grecque), Ardachès en arménien, dérive du nom achéménide Artakhchatra, notre Artaxerxès. Zariadris, Zarèh en arménien, est apparenté à Zaraducht, Zarathouchtra. Tigrane ou Dikran est également un nom iranien, cependant déjà attesté par Xénophon comme nom d'un roi d'Arménie, etc.
7. Justin, XXXVIII, VII, 2.

pide ou le discours d'un philosophe itinérant. Ce qui est plus difficile à déterminer, — du moins en ce qui concerne l'Arménie qui, plus sans doute que la Cappadoce ou le Pont, représentait une nationalité au sens propre du mot —, c'est la mesure dans laquelle sous ces premiers rois d'Arménie l'arménisme continua à se mêler d'éléments culturels iraniens. C'est ce que nous aurons à examiner quand nous étudierions le paganisme arménien et aussi l'organisation sociale du pays avant le christianisme.

Notons par ailleurs que ces vieux rois artaxiades ont dû bénéficier d'une réelle popularité puisque leur souvenir s'est conservé dans les quelques fragments que nous possédons de la poésie arméni nne d'époque païenne [1].

Tigrane le Grand : l'Empire Arménien.

Du reste, voici que l'Iran après une éclipse de près de deux siècles reparaissait sur la scène politique dans la personne des Parthes Arsacides. Ayant enlevé à l'hellénisme séleucide la Médie et la Perse, puis (140, 129) la Babylonie et l'ancienne Assyrie, les Parthes semblaient devoir restaurer le grand empire des Perses Achéménides et, de fait, leur roi, Mithridate le Grand (123-88), paraissait l'arbitre du Proche Orient. Il avait pour contemporain le roi d'Arménie Artavazde II (v. 123-95). A la fin du règne de Mithridate, les Parthes attaquèrent Artavazde et ils durent le battre puisque nous savons qu'ils prirent comme otage l'héritier de ce prince, le futur Tigrane le Grand [2].

A la mort d'Artaxias (vers 95-94), Tigrane devait avoir dans les quarante-cinq ans (il était né entre 141 et 139) [3]. Pour obtenir sa liberté, il dut se résigner à céder aux Parthes soixante-dix vallées des cantons-frontières. Moyennant cette concession il put monter sur le trône d'Arménie [4]. Il comptait bien qu'un tel abandon ne serait que temporaire. Énergique, ambitieux, ayant un vif sentiment de la grandeur, il entendait faire de l'Arménie la première puissance du Levant.

Reprenant les projets d'Artaxias, il commença par attaquer le roi de Sophène, Artanès. L'heure était favorable. La Cappadoce qui avait naguère défendu les dynastes de Sophène contre les entreprises d'Artaxias, ne pouvait plus rien pour ses anciens protégés. Épuisée par ses guerres contre le royaume du Pont, elle avait même, moyennant paiement, rétrocédé au roi de Sophène

1. Louis H. Gray relève dans les fragments de poésie d'époque païenne conservés par Moïse de Khorèn et par Grégoire Magistros le nom d'Artachès ou Artaxias Ier (L. H. Gray, *Les mètres païens de l'Arménie*, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 6, 2, 1926, p. 159-167).
2. Justin, XLII, II, 6 et XLII, III, 1. Strabon, XI, XIV, 15.
3. D'après les données de Lucien, *Macrob.*, 15.
4. Strabon, XI, XIV, 15.

la ville de Tomisa [1]. Artanès, livré à ses propres forces, ne put résister aux attaques de Tigrane. Il fut vaincu et tué, et la dynastie zariadride s'éteignit dans sa personne. La Sophène, avec les districts qui en dépendaient (Acilisène, etc), fut annexée à la Grande Arménie [2]. Ainsi cessa la dualité arménienne ; ainsi, comme l'a bien remarqué Strabon, fut définitivement réalisée l'unité politique du peuple arménien [3].

L'unité arménienne une fois achevée, Tigrane se trouva mêlé à la politique mondiale, en l'espèce au conflit qui, à travers tout l'Orient, opposait Rome au roi du Pont Mithridate VI Eupator. C'était l'époque où Mithridate cherchait à enlever le trône de Cappadoce au roi Ariobarzane, client des Romains. Pour parvenir à ses fins, il sollicita l'appui de Tigrane à qui il donna en mariage sa fille Cléopâtre, « princesse trois fois plus jeune que Tigrane, mais douée d'une intelligence ouverte et d'un courage viril ». Évidemment, dans l'alliance qui fut alors conclue entre les deux souverains, Mithridate faisait un peu figure de client de Tigrane. Le roi d'Arménie, agissant en arbitre, envoya en Cappadoce une armée qui chassa Ariobarzane et installa à la place de ce dernier le candidat de Mithridate, Gordios (93 av. J.-C.) [4]. Mais une armée romaine commandée par Sylla pénétra aussitôt en Cappadoce, mit en fuite Gordios et restaura Ariobarzane. Tigrane se trouva paralysé du fait que Sylla conclut aussitôt après avec les Parthes un accord reconnaissant l'Euphrate comme frontière entre les deux empires (92) [5]. L'adhésion de l'empire d'Iran au système romain interdisait au roi d'Arménie toute réaction immédiate contre la politique du Sénat.

Tigrane et son allié Mithridate attendirent pour reprendre leurs projets que la Guerre Sociale eût provoqué une éclipse passagère de la puissance romaine. Ils renouvelèrent alors leur ancien pacte. Il est intéressant de constater que Tigrane n'envisageait pas d'extension du côté de l'Asie Mineure. Il laissait à Mithridate les territoires à conquérir dans cette direction, en se contentant pour lui-même des richesses à y prélever [6]. Le détail est intéressant. Il prouve que dans la pensée du monarque artaxiade la Grande Arménie qu'il construisait devait s'étendre

1. Strabon, XII, 2, 1.
2. Strabon, XI, 14, 15.
3. « Tigrane demeura ainsi seul maître de tout le pays » (Strabon, XI, 14, 15). Notons aussi que Tigrane aurait formé avec la Gogarène un gouvernement militaire pour défendre les frontières septentrionales de l'Arménie, gouvernement placé, nous assure Agathange, sous l'autorité d'un *bdéachkh* appelé *bdéachkh du côté de Masqath*. Cf. Marquart, *Eranschahr*, p. 95, 165. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, p. 119-120. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori* dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 7, 2, 1927, p. 214.
4. Justin, XXXVIII, III, 2-3.
5. Tite Live, *Per.*, LXX. Velleius Paterculus, II, 24, 3 Plutarque, *Sylla*, V, 8.
6. Justin, XXXVIII, III, 5.

seulement au sud et à l'est, au détriment des Séleucides ou des Parthes, en se ménageant à l'ouest, sous les espèces du royaume pontique étendu un jour à toute l'Asie Mineure, un État-tampon du côté du monde romain. En fait, ce fut bien, semble-t-il, une armée arménienne qui, sous les généraux Mithraas et Bagoas, envahit pour la seconde fois la Cappadoce, en chassa de nouveau Ariobarzane et y plaça sur le trône un fils de Mithridate nommé Ariarathe Philopator (90) [1]. Mais en Italie la Guerre Sociale avait pris fin. Rome, ayant enfin les mains libres de ce côté, adressa un ultimatum à Mithridate qui dut s'incliner. En 89 le roi du Pont, estimant ses armements insuffisants, rappela lui-même son fils de la Cappadoce où fut une fois encore réinstallé le client romain.

Il est significatif que Tigrane se soit alors abstenu d'agir. Il n'agit pas davantage quand la guerre ouverte eut commencé en Asie Mineure entre Mithridate et les Romains (88). En réalité (et les accords entre les deux alliés le montrent bien), le roi d'Arménie se désintéressait pratiquement de la lutte dont l'Asie Mineure et la Grèce étaient alors le théâtre [2]. Pendant que les armées pontiques se faisaient battre à Chéronée par Sylla (86) et que Mithridate, à la paix de Dardanos, était obligé d'abandonner à Rome ou aux clients des Romains toutes ses conquêtes (85), Tigrane achevait d'assurer à l'Arménie l'hégémonie du Levant.

Tout d'abord le monarque arménien avait profité de l'éclipse de l'empire des Parthes Arsacides. On a vu l'importance acquise par les Parthes sous leur roi Mithridate II le Grand (123-88), quand, selon les termes de l'accord conclu en 92 avec Sylla, l'Euphrate était reconnu comme frontière entre eux et la zone d'influence romaine. Mais sous l'Arsacide suivant, Artaban II (88-77), l'Iran parthe avait subi sur sa frontière du Nord-Est les invasions de tribus de Saka, c'est-à-dire de Scythes, et de Tokhares, autres nomades descendus de l'Asie Centrale qui ravagèrent le Khorassan. L'Arsacide suivant, Sinatrokès (77-70), fut mis sur le trône par une de ces tribus, les Sakaraukes (Saka Rawaka). Le fils de Sinatrokès, Phraate III (70-57), commença son règne dans les plus périlleuses conjonctures. Sous la menace des invasions sorties de la steppe turkestane, l'empire arsacide semblait à la veille de se disloquer.

Tigrane mit à profit ce moment historique. Une armée arménienne pénétra dans la province d'Adiabène, l'ancienne Assyrie, et s'avança jusqu'à Arbèles et à Ninive. Les Parthes durent rétrocéder à Tigrane les soixante-dix vallées acquises par eux en 95, et lui abandonner en outre la Mésopotamie septentrionale. Ce fut ainsi que Tigrane étendit son autorité sur la *Gordyène*

1. Appien, *Mithridate*, 9. Justin, XXXVIII, III, 4.
2. Théodore Reinach, *Revue des études grecques*, t. 2, 384.

(pays des Cardouques, ancêtres de nos Kurdes) dans le massif du Khemsdinan, au sud du Bohtan-sou ; sur l'*Adiabène* ou ancienne Assyrie propre ; sur l'*Arzanène* ou pays d'Ardzèn, vers le haut Tigre ; sur la *Mygdonie* ou pays de Nisibe, et sur l'*Osrhoène* ou pays d'Edesse (Orfa). Conformément à l'organisation féodale qui était celle de l'Arménie artaxiade comme de l'Iran arsacide, les dynastes ou rois de ces provinces conservèrent leur couronne, mais comme vassaux du nouveau Grand Roi. Ou, si l'on préfère, ils transportèrent leur hommage de l'Arsacide à l'Artaxiade devenu, de ce fait, Roi des Rois. Même le roi de l'*Atropatène* (Azerbaidjan, région de Tabriz) fit à son tour hommage à Tigrane dont il devint le gendre. Les armées arméniennes, pénétrant en plein territoire parthe, poussèrent en Médie jusqu'aux portes d'Ecbatane (Hamadan) et brûlèrent le palais du satrape arsacide. Les Parthes, découronnés de leur hégémonie, durent conclure un traité d'alliance avec leur vainqueur. Au nord Tigrane imposa de même sa suzeraineté aux Ibères (Géorgiens) et aux Albaniens (Chirvan et Qarabagh) [1].

L'Osrhoène une fois soumise, la Commagène (pays de Samosate) accepta la suzeraineté de Tigrane [2]. De là, la Syrie s'offrit à lui « comme un fruit mûr ». Les Séleucides y avaient, par leurs éternelles luttes de famille, perdu toute autorité et le pays se débattait dans l'anarchie. Un dernier Séleucide énergique, Antiochos XII, avait été vaincu et tué par les Nabatéens, tribus arabes de l'Arabie Pétrée (84). Les Damasquins, pour trouver un protecteur au milieu de cette anarchie, se donnèrent au chef de ces Nabatéens, Arétas (al-Hârith). Un autre chef arabe, Sampsikéramos, s'était établi à Emèse (Homs). Suivant le même exemple, des émirs surgis du désert se taillaient des principautés dans les villes de l'intérieur, tandis que les cités plus sérieusement hellénisées comme Antioche et Séleucie se constituaient en villes libres.

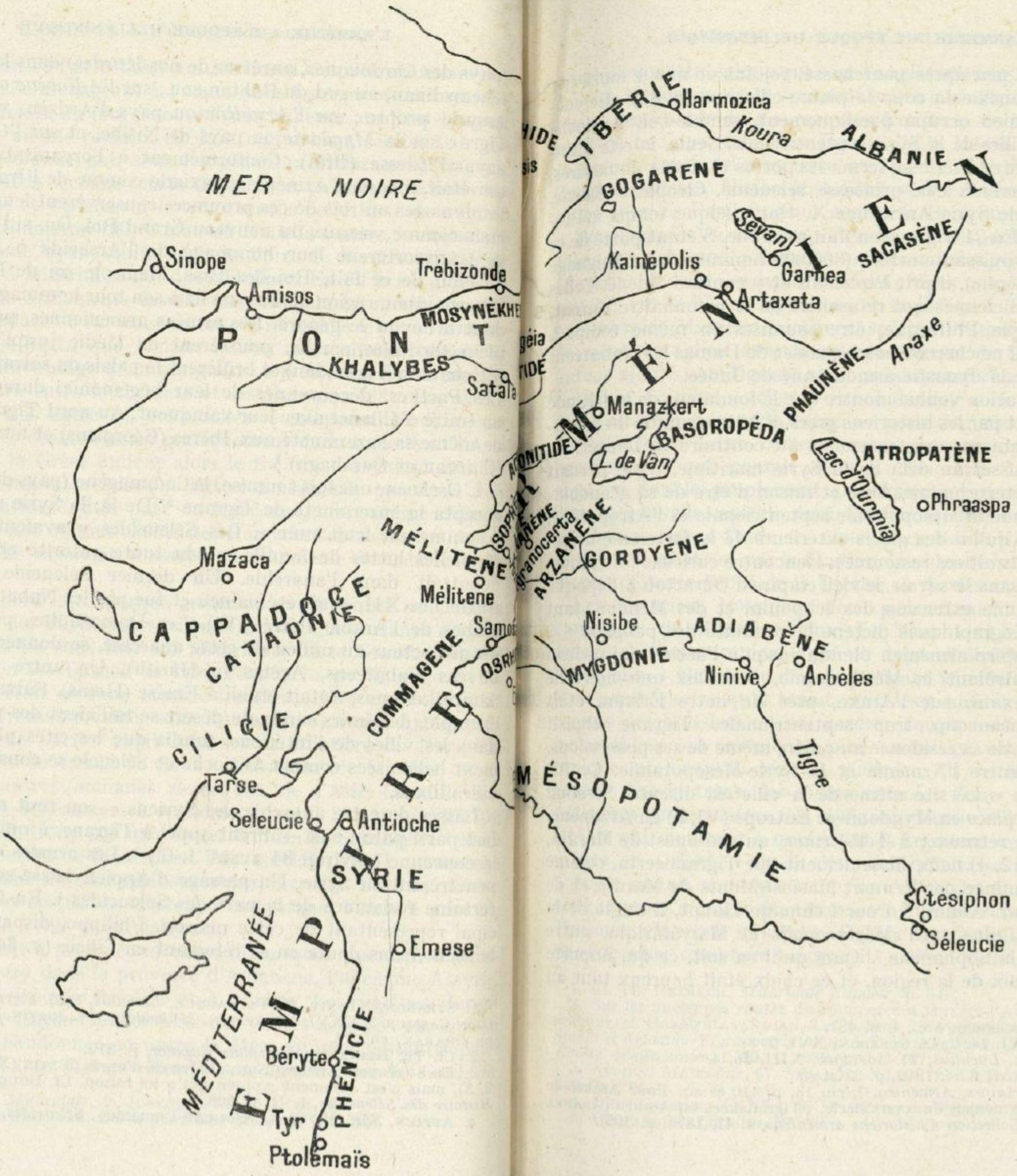
Lassés de cette anarchie, les Syriens — ou tout au moins un fort parti parmi eux — firent appel à Tigrane, à qui ils offrirent la couronne (environ 84 avant J.-C.) [3]. Les armées arméniennes pénétrèrent en Syrie. Un passage d'Appien laisse supposer une certaine résistance de la part des Séleucides [4]. En fait, le principal représentant de cette maison, Philippe, disparut alors de la scène, sans doute en se réfugiant en Cilicie (v. 84). Il semble

1. Strabon, XI, xiv, 15. Plutarque, *Lucullus*, trad. Pierron, II, p. 531. Dion Cassius, XXXVI, 16. Appien, *Mithridate*, 106. Justin, XL, 1. Isidore de Charax, ch. VI.

2. Cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 312.

3. En 84 d'après Appien (*Syr.*, 48), en 86 d'après Justin (XL, 1, 4 et XL, 2, 3), mais c'est sûrement Appien qui a ici raison. Cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, t. II, p. 608.

4. Appien, *Syr.*, 48, 69. Cf. Bouché-Leclercq, *Séleucides*, I, p. 430.



L'Empire arm[illegible]rane le Grand,

qu'il y ait été peu après pourchassé, rejoint et mis à mort par Tigrane qui annexa du coup la plaine cilicienne (v. 83)[1]. Le conquérant arménien occupa pacifiquement, semble-t-il, Antioche et les autres villes de la Syrie septentrionale. Seule, la cité maritime de Séleucie de Piérie lui ferma ses portes et, faute de navires, il ne put la forcer [2]. Une princesse séleucide, Cléopâtre Séléné, veuve du roi de Syrie Antiochos X, tint quelque temps à Ptolémaïs (Acre). En 71 Tigrane en finit avec elle. S'étant porté de ce côté avec une puissante armée (300.000 hommes au témoignage de Flavius Josèphe), il prit Ptolémaïs et y captura Séléné. Celles des villes phéniciennes qui refusaient de le reconnaître durent, comme l'indique Plutarque, être soumises en même temps [3]. En revanche, il ne chercha pas à chasser de Damas les Nabatéens ni à soumettre la dynastie asmonéenne de Judée.

Cette modération voulue montre que le fondateur de la Grande Arménie, décrit par les historiens grecs et latins comme un potentat sans frein ni mesure, entendait au contraire se limiter. Se refusant à pousser au delà de la Syrie maritime, il ne perdait pas de vue sa terre natale, base et raison d'être de sa grandeur. La Syrie, comme la Mésopotamie septentrionale et l'Atropatène, ne devait être qu'un des glacis extérieurs de la forteresse arménienne d'où il tirait ses ressources. Rencontre curieuse : il reconstruisait ainsi, sans le savoir, le vieil empire d'Ourartou à l'époque de la plus grande extension des Ichpouini et des Ménoua, tant les données géographiques dictent la conduite des peuples.

Pour un empire arménien étendu jusqu'à l'actuel Saint-Jean d'Acre et contrôlant la Mésopotamie, il fallait une nouvelle capitale. Artaxata, sur l'Araxe, près de notre Erivan, était maintenant beaucoup trop septentrionale. Tigrane choisit l'emplacement de sa résidence au centre même de ses possessions, à mi-chemin entre l'Arménie et la Syrie-Mésopotamie. Ce fut « Tigranocerta ». Le site même de la ville est discuté. Strabon (XI, 14, 15) la place en Mygdonie et Eutrope (VI, 9) en Arzanène. On a voulu la retrouver à Tell-Ermèn, au sud-ouest de Mardin. Strabon (XI, 12, 4) nous dit seulement que Tigranocerta, comme Nisibe, est dominée par le mont Masios (Monts de Mardin et de Miyad, au Tour 'Abdîn) [4]. Pour Lehmann-Haupt, il s'agit de la ville nommée plus tard Martyropolis et Maiyâfâriqîn, entre l'Arzanène et la Sophanène [5]. Quoi qu'il en soit, ce qui importe ici, c'est le choix de la région, et ce choix était heureux tant au

1. Bouché-Leclercq, *l. c.*, I, p. 431.
2. Eutrope, VI, 14, 2. Cf. Strabon, XVI, 2, 8.
3. Plutarque, *Lucullus*, 21. Josèphe, XIII, 16, 4.
4. Cf. Eckhardt, *Klio*, 1910, p. 32 et sq.
5. Lehmann-Haupt, *Armenien*, I, ch. 13, p. 410 et sq. Pour Arakel de Tauris, auteur arménien du XVIIe siècle, « Tigranakert est Amid » (Arakel trad. Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, t, II, 1874, p. 305).

point de vue stratégique que sous l'angle politique et commercial[1]. La cité de Tigrane était vraiment le lieu géométrique d'un empire allant des abords du Caucase aux frontières de la Palestine, du seuil de la Cappadoce aux lisières de la Médie. Elle contrôlait la grande route de commerce qui, partie d'Antioche, filait par Zeugma, Edesse, Nisibe et Arbèles vers Ecbatane et Hécatompylos chez les Parthes, pour gagner la Bactriane et l'Inde [2].

Pour peupler sa capitale, Tigrane y transporta 300.000 habitants de ses diverse provinces, notamment des gens de l'Adiabène (Assyrie) et de a Gordyène voisines ; dans la même intention il envahit en 78-77 la Cappadoce et transféra à Tigranocerta les habitants de Mazaca, des Grecs, spécifie Plutarque [3]. Il en agit de même en Cilicie avec la colonie grecque de Soli [4]. Le même auteur ajoute que Tigrane avait aussi transféré au voisinage des « Arabes Scénites » (c'est-à-dire habitant sous la tente) qu'il avait arrachés à leur vie nomade « pour s'en servir dans le commerce », c'est-à-dire comme caravaniers sur la grande route commerciale qui passait sous Tigranocerta [5]. On entrevoit ainsi un double peuplement : peuplement proprement urbain dans la nouvelle capitale dont son fondateur entendait faire une cité hellénisante à l'aide de colons grecs d'Asie-Mineure ; peuplement rural alentour, par la fixation, la sédentarisation des Arabes de grande tente venus de la Djéziré ou du désert de Syrie.

Les historiens classiques nous permettent d'entrevoir aussi l'armature du nouvel empire. La monarchie est calquée sur celles du monde iranien, avec un appareil imité de Suse et de Persépolis. « Une foule de rois faisaient leur cour à Tigrane. Il y en avait quatre qu'il tenait sans cesse autour de sa personne comme des huissiers ou des gardes. Toutes les fois qu'il sortait à cheval, ces rois couraient à pied devant lui, vêtus d'une simple tunique, et lorsqu'il donnait audience, ils se tenaient debout autour de son trône, les mains enlacées l'une dans l'autre. » Attitudes protocolaires des dynastes vassaux envers le Grand Roi et qui montrent à quel point la tradition achéménide était vivace en Orient. Faut-il s'étonner qu'elle se soit imposée à Tigrane quand nous savons qu'un Alexandre le Grand y avait cédé au point d'exiger des Grecs les mêmes postures d'adoration ? Toujours à la mode iranienne, Tigrane se montrait donc en public dans le plus somptueux appareil, « vêtu d'une tunique rayée

1. Cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 346.
2. Sur les anciennes routes de commerce à travers l'Arménie à l'époque romaine, cf. Hakob Manandian, *Les anciens itinéraires d'Arménie, Artaxata-Satala et Artaxata-Tigranocerta, d'après la carte de Peutinger*, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 10, 1, 1930, p. 143-147.
3. Appien, *Mithridate*, 67. Strabon, XI, 14, 15 ; XII, 2, 9. Plutarque, *Lucullus*, 21.
4. Dion Cassius, XXXVI, 37. Plutarque, *Pompée*, 28.
5. Plutarque, *Lucullus*, 21, 29.

blanc et rouge [1], drapé dans les longs plis d'une robe de pourpre, la tête coiffée d'un haut caftan étoilé » [2].

L'Arménie propre était-elle déjà, comme le veut Théodore Reinach, divisée en *stratégies* ? Il est vrai qu'au temps de Pline (+ 79 A. D.) on comptera jusqu'à 120 de ces circonscriptions administratives, mais Adontz fait remarquer que Strabon (v. 58 av. J.-C. — 25 A. D.) ne fait pas mention des *stratégies* : la création en serait donc postérieure à Tigrane et elles ne dateraient que du premier Arsacide d'Arménie, Tiridate [3]. Au contraire, selon Marquart, ce serait bien Tigrane qui aurait institué les quatre vice-rois des marches-frontières appelés *bdéachkh*, *bidhachkh* ou *bdèchkh* [4]. A cette charge étaient joints de grands fiefs dans la région [5]. Nous connaissons le nom d'un de ces gouverneurs de marche, Mégadatès que Tigrane chargea de l'administration de la Syrie [6]. Gouvernement heureux : au témoignage de Justin, les quelque quatorze ans du régime arménien en Syrie furent caractérisés par une tranquillité qui contraste avec les agitations désordonnées des derniers règnes séleucides [7]. « La Syrie respira. Pendant ces quatorze ans elle connut, avec l'humiliation d'une domination étrangère, la paix, la sécurité et la prospérité [8]. »

Quelle était la place de la culture grecque dans l'empire et à la cour de Tigrane ? Son épouse, Cléopâtre, fille de Mithridate Eupator, se montrait, comme Mithridate lui-même, éprise de civilisation hellénique. Elle attirait en Arménie des artistes et des hommes de lettres grecs, notamment le rhéteur athénien Amphicratès et l'historien Métrodore de Scepsis qui écrivit une vie de Tigrane. Elle fit à l'un et à l'autre de magnifiques obsèques [9]. La meilleure preuve du goût que la cour de Tigranocerta montrait pour l'hellénisme nous est fournie par Plutarque : quand Lucullus s'emparera de la ville, il y trouvera une compagnie d'acteurs venus pour y jouer des tragédies grecques [10]. Les jeunes princes de la famille de Tigrane étaient d'ailleurs élevés

1. Dion Cassius, XXXVI, 52.
2. Voyez aussi la tiare royale sur les monnaies de Tigrane *ap.* De Morgan, *Numismatique orientale*, p. 192.
3. Th. Reinach, *Mithridate*, p. 343. Adontz, *Le Servage*, p. 141.
4. Marquart, *Eranschahr*, I, p. 165 et sq. Sur l'étymologie iranienne de ce titre, voir A. Pagliaro, *Rivista degli studi orientali*, XII, p. 160 sqq. et Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, 1936, p. 96, n. 6, et p. 522.
5. Cf. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 20.
6. Appien, *Syr.*, 48.
7. Igitur accitus in regnum Syriae per X et VIII annos (lisez : X et IV annos) tranquillissimo regno potitus est ; neque bello alium lacessere neque lacessitus inferre alii bellum necesse habuit » (Justin, XL, 1, 4).
8. Th. Reinach, *Mithridate*, p. 312.
9. Plutarque, *Lucullus*, 22. Strabon, XIII, 1, 5. *Scol. Apoll. Rhod.*, IV, 133 (*Fragm. hist. graec.*, III, 204 *b*, n° 1).
10. Plutarque, *Lucullus*, 29.

à la grecque. Son fils, le futur roi d'Arménie Artavazde III, devint même, en grec, un écrivain distingué [1].

L'empire de Tigrane, arménien de substrat, participait donc des deux grandes cultures du temps. Si l'appareil de la royauté et l'organisation féodale du pays étaient autant de legs du régime achéménide, l'hellénisme, d'autant plus agissant que la Syrie séleucide était désormais incorporée à l'empire, commençait à gagner la famille royale et la cour.

Quant à l'armée, elle était devenue la plus imposante peut être de l'Orient. De caractère féodal comme l'empire lui-même, le noyau en était formé par le ban et l'arrière-ban des barons ou *mégistanes* [2]. C'est dans cette noblesse que se recrutaient les fameux *cataphractaires*, bardés d'écailles de fer, eux et leurs montures. Les Albaniens du Caucase fournissaient aussi à l'armée du conquérant arménien de ces cuirassiers, tandis que de l'Ibérie (Géorgie) venaient des lanciers à cheval également réputés. A l'est, le roi d'Atropatène (Azerbaidjan) qui était le gendre de Tigrane, pouvait mettre à sa disposition 40.000 fantassins et 10.000 cavaliers [3]. Les Gordyens ou Kurdes livraient leurs troupes de montagne, les Arabes leurs goums d'éclaireurs, sans parler des mercenaires grecs qui fournissaient, bien entendu, des contingents excellents et surtout des cadres au reste de l'armée. L'ensemble des effectifs aurait atteint 500.000 hommes. Enfin le trésor de guerre était renfermé dans les forteresses d'Olané et de Babyrsa, aux environs d'Artaxata, dans la partie la plus inaccessible de la Haute Arménie [4].

L'empire constitué par Tigrane le Grand était-il viable ? On l'a nié parce qu'il n'a pas vécu. Qu'il nous soit permis de faire remarquer cependant qu'il n'était pas sans correspondre à la nature des choses. Géographiquement parlant, le massif arménien est fait pour dominer les vallées mésopotamiennes, pour surveiller la Haute Syrie, la Djéziré, le Kurdistan et l'Azerbaidjan. Par ailleurs, dans la crise de l'hellénisme séleucide politiquement défaillant, Tigrane, au témoignage de Justin, se montrait pour les communautés grecques de Syrie et de Mésopotamie un tuteur bienveillant qui ne demandait qu'à s'helléniser lui-même. S'il n'apportait pas à ce philhellénisme les habiletés, la virtuosité de son beau-père Mithridate Eupator, il ne se montrait pas non plus le despote sanguinaire que nous connaissons chez Mithridate et dont, aux mauvais jours, les Grecs les plus « mithridatisants » devaient avoir tant à redouter. Comme le remarque Théodore Reinach, par ailleurs si sévère pour l'Artaxiade, « il n'est guère

1. PLUTARQUE, *Crassus*, 33.
2. Cf. TACITE, *Ann.*, XV, 27. FRONTIN, II, 9, 5.
3. APOLLONIDÈS, ap. STRABON, XI, 13, 2.
4. STRABON, XI, 14, 6.

ce conflit une entière neutralité lorsqu'il reçut un envoyé romain chargé de lui demander l'extradition de Mithridate, démarche d'autant plus menaçante que cet envoyé, Appius Claudius, était le propre beau-frère du général romain Lucullus, le conquérant même du royaume pontique.

Tigrane se trouvait alors en Phénicie méridionale où il soumettait les dernières places qui tinssent encore pour les Séleucides. Il invita Appius Claudius à l'attendre à Antioche. L'ambassadeur romain profita de ce séjour pour nouer des intelligences avec divers dynastes vassaux de l'Arménie, notamment avec le roi de Gordyène Zarbiénos. En Syrie même Claudius travailla à exciter contre Tigrane les villes grecques dont le sentiment d'indépendance ne se pliait que difficilement à la pompe asiatique, au protocole oriental de la cour arménienne. Tigrane étant enfin revenu de Phénicie à Antioche, Claudius lui remit de la part de Lucullus un véritable ultimatum lui enjoignant de livrer Mithridate.

Tigrane avait tout fait pour éviter la guerre. Sa décision de tenir éloigné de sa cour Mithridate fugitif témoignait assez de son désir. Mais il ne pouvait, sans déshonneur, livrer son beau-père. Il refusa l'extradition demandée. Au reste, Lucullus semblait l'acculer à une telle décision, puisque les lettres du général romain ne le qualifiaient que de roi en lui refusant le titre de « roi des rois », c'est-à-dire en refusant implicitement de reconnaître les conquêtes et le principe même de l'empire arménien (hiver 71-70) [1].

La guerre était dès lors inévitable. Tigrane châtia ceux de ses vassaux dont il avait surpris les tractations avec Lucullus. Ce fut ainsi qu'il mit à mort le roi de Gordyène dont il fit occuper toutes les forteresses, Saréïsa, Satala, Pinaca, etc. [2]. Au printemps de 69 il eut avec Mithridate des conférences pour la préparation des opérations : tandis que ce dernier irait reconquérir le Pont, l'armée arménienne pénétrerait en Asie Mineure par la Lycaonie. Mais ils furent devancés par Lucullus. Avec une audace inouïe, le général romain, ne se faisant suivre que de 18.000 légionnaires et de 3.000 cavaliers, prit brusquement l'offensive [3]. Avec l'aide du roi de Cappadoce Ariobarzane, il arriva par la Mélitène, franchit l'Euphrate à hauteur de Tomisa qu'il emporta, puis, traversant la Sophène du nord-ouest au sud-est, marcha droit sur la capitale arménienne, Tigranocerta [4].

1. PLUTARQUE, *Lucullus*, XXI, XXIII, 2.
2. *Ibid.*, XXIX. Cf. STRABON, XVI, 1, 24.
3. PLUTARQUE, XXIV, rectifié par Th. REINACH, *Mithridate*, p. 358.
4. Sur les campagnes de Lucullus et de Pompée en Arménie, cf. HENDERSON, *Controversies in Armenian topography*, dans le *Journal of philology*, t. 28, 1903, p. 98-112 et 271-286. ECKHARDT, *Die armenischen Feldzuge des Lucullus*, dans *Klio*, IX, 1909, p. 400-412, et X, p. 192-231. GUSE, *Die Feld-*

A la nouvelle de cette invasion, Tigrane dépêcha un de ses généraux nommé Mithrobarzanès, avec un corps d'infanterie et 3.000 chevaux, mais ce corps d'armée fut détruit et Mithrobarzanès fut tué par le légat romain Sextilius. Tigrane, comprenant alors l'étendue du péril, se retira au nord du Tigre pour organiser la résistance dans l'Arménie propre. Le pays au sud du Tigre était défendu par les deux grandes forteresses de Nisibe et de Tigranocerta. Il confia Nisibe à son frère Gouras, et Tigranocerta à son lieutenant Mankaios (été de 69). En même temps le gouverneur de Syrie, Magadatès, était rappelé avec toutes ses troupes. Mais déjà Sextilius avait mis le siège devant Tigranocerta dont il occupa le faubourg et le palais *extra muros*, tandis que la ville elle-même était énergiquement défendue par les mercenaires grecs et ciliciens de la garnison royale qui faisaient pleuvoir sur les assaillants des flots de naphte enflammé, préfiguration arménienne du *feu grégeois* [1].

Pendant que se poursuivait le siège de la récente capitale, Tigrane organisait la défense du bastion arménien, sans doute, pense Th. Reinach, sur le plateau de Van. « La plupart de ses vassaux répondirent à son appel : les rois d'Adiabène et d'Atropatène amenèrent eux-mêmes leurs contingents, ceux d'Albanie et d'Ibérie et les Arabes de Babylonie envoyèrent les leurs. » Mithridate Eupator se mit en marche pour se réunir à son gendre en se faisant précéder de son général, Taxile, stratège expérimenté qui donna au monarque arménien des conseils de prudence. Au nom de son maître, Taxile, fort de l'enseignement des vieilles guerres pontiques, adjurait Tigrane « de ne pas risquer sa couronne sur un coup de dé : mieux valait traîner les opérations en longueur et profiter de sa supériorité en cavalerie pour couper les vivres aux Romains » [2].

Tigrane, qui venait de réunir sous ses ordres près de 80.000 hommes [3], commit la faute de passer outre à ces conseils. Sans, hélas !, attendre l'arrivée du gros des forces de Mithridate, il repassa le Tigre pour faire lever le siège de Tigranocerta. Une de ses colonnes d'avant-garde, forte de 6.000 hommes, réussit à percer la ligne d'investissement de Tigranocerta en écartant les Romains par une nuée de flèches. Elle ramena de la citadelle les femmes et le trésor de Tigrane et, se frayant un chemin à travers les légions, regagna héroïquement le gros de l'armée royale [4].

zûge des dritten Mithradatischen Krieges in Pontus und Armenien, dans *Klio*, XX, 1926, p. 332-343.

1. Xiphilin (Dion Cassius), p. 3.
2. Th. Reinach, *l. c.*, p. 360.
3. Chiffre de Memnon, accepté par Reinach de préférence aux chiffres très exagérés des autres historiens anciens.
4. Memnon, c. 56 et Appien, c. 85.

Mais Lucullus était un des plus habiles stratèges de la République. En apprenant l'approche de la grande armée arménienne, il laissa devant Tigranocerta avec 6.000 hommes son lieutenant Murena et, avec le reste de ses forces — de 11 à 13.000 fantassins et 3.000 cavaliers —, il s'avança à la rencontre de Tigrane. Le choc se produisit le 6 octobre 69 sur les bords du Tigre, peut-être en amont du confluent du Centritès ou Bohtan [1]. Le monarque arménien commandait lui-même le centre de son armée. Il avait confié son aile droite au roi d'Atropatène, son aile gauche au roi d'Adiabène. La majeure partie de sa cavalerie, composée de cataphractaires. se massa en avant de l'aile droite. Mais le terrain de la rencontre était accidenté et ces escadrons bardés de fer qui constituaient la force principale de l'armée arménienne, ne purent se déployer. Un mouvement tournant de Lucullus qui surprit l'ennemi en tombant sur son train des équipages, jeta la confusion dans les rangs de Tigrane. Puis la cavalerie romaine, par une fuite simulée, attira au loin les cataphractaires que Lucullus attaqua à revers et mit en déroute. Le soir, la défaite de Tigrane était complète [2].

Dans sa retraite, le roi vaincu rencontra Mithridate Eupator. Les deux princes durent s'entretenir du salut de l'Arménie propre, car les conquêtes arméniennes au sud du Tigre étaient perdues. Tigranocerta elle-même succomba par la défection des mercenaires grecs et ciliciens. Lucullus, en occupant l'éphémère capitale, renvoya dans leurs foyers les colons grecs ou autres que Tigrane y avait établis. Les vassaux méridionaux de Tigrane passèrent dans la clientèle romaine, notamment Antiochos, roi de Commagène. Les Romains hivernèrent dans la Gordyène (hiver 69-68). Une seule grande place résistait encore, Nisibe, défendue par l'ingénieur grec Callimaque. Ce n'est qu'à l'automne de l'an 68 que Lucullus devait réussir à s'en rendre maître. Mais dans l'intervalle il avait perdu la guerre [3].

En effet, Tigrane qu'accompagnait Mithridate, ne s'abandonnait pas. Parcourant toute l'Arménie, il réunit une nouvelle armée de 40.000 fantassins et 30.000 cavaliers instruits à la romaine par des officiers grecs ou des dissidents italiens, armée qui, en plus des Arméniens, comprenait des Ibères et surtout des gens de l'Atropatène, amenés par le roi de ce pays, lequel était, on s'en souvient, le propre gendre de Mithridate. Les pillages de temples dont Lucullus était coutumier permirent de donner à cette prise d'armes, selon l'expression de Théodore Reinach, l'allure d'une lutte de défense « religieuse et nationale » [4].

1. Th. Reinach, p. 362.
2. Plutarque, *Lucullus*, 26-28. Appien, *Mithridate*, 85. Memnon, c. 57. Frontin, II, 2, 4 ; ch. II, 1, 14. Dion Cassius, XXXVI, 2, 3.
3. Eusèbe, II, 135 h.
4. Th. Reinach, p. 365.

A l'été de 68, Lucullus tenta la conquête de l'Arménie propre. Son objectif était la vieille capitale arménienne, Artaxata. Mais la conquête d'Artaxata, au cœur de la « citadelle arménienne », était une tout autre affaire que la prise de la « ville-frontière » de Tigranocerta. Lucullus, en montant de la vallée du Tigre vers les hauts plateaux arméniens, avait compté sans le climat. « La belle saison, en Arménie, ne dure que quatre mois, de juin à septembre, et la végétation y est si tardive que lorsque Lucullus, parti de Mygdonie en plein été, déboucha sur les plateaux de Van, il trouva les blés encore verts. » Changeant de tactique, Tigrane, qu'accompagnait toujours Mithridate Eupator, refusa obstinément la bataille. Le gros des forces arméniennes et pontiques se tenait enfermé dans des camps retranchés, sur des hauteurs d'où les feintes des Romains ne parvenaient pas à les déloger. En même temps, la cavalerie légère arménienne, « voltigeant autour des Romains, tâchait d'enlever leurs fourrageurs ». Cette tactique prudente eut raison de la patience de Lucullus. Pour forcer les Arméniens à une action décisive, il remonta la vallée de l'Arsanias (Mourad-sou), en direction d'Artaxata. Tigrane le suivit à la piste. Au bout de quatre jours de marche les deux armées en vinrent aux mains près d'un gué du fleuve, peut-être dans la région de Manazkert. Cette fois les Arméniens et leurs auxiliaires ibères et autres recoururent à une tactique nouvelle que les historiens classiques devaient qualifier un peu plus tard de « tactique parthe » : ils cédaient, puis faisaient volte-face et criblaient les Romains de nuées de flèches barbelées. En même temps Tigrane, avec ses gardes à cheval et les cavaliers d'Atropatène conduits par son gendre, attaquait de front les légions que Mithridate Eupator essayait de pr ndre à revers. Un moment il faillit l'emporter. Lucullus, il est vrai, réagit à temps. « Il rappela sa cavalerie qui contint Tigrane ; lui-même réussit à enfoncer les gens de l'Atropatène, et les cohortes de seconde ligne, arrivant à la rescousse, mirent Mithridate en fuite. » Lucullus finit par conserver le champ de bataille où l'adversaire laissa t 5.000 morts, mais depuis la bataille du Tigre les Arméniens et leurs alliés s'étaient visiblement ressaisis et, selon l'expression de Théodore Reinach, la victoire du général romain était « une victoire à la Pyrrhus » [1].

En effet, à mesure que la résistance arménienne s'accentuait, l'été touchait à sa fin, et déjà gelées et tempêtes de neige commençaient. Plus l'armée romaine avançait vers le Nord, plus le climat devenait rigoureux. « Ce n'étaient que bois, marais, défilés rocailleux, rivières à moitié prises dont la glace s'ouvrait sous les pas des chevaux et coupait leurs jarrets. L'eau glaciale des

1. Th. REINACH, p. 366-368 d'après PLUTARQUE *Lucullus*, 31, DION, XXXVI, 7, et APPIEN, *Mithridate*, 87.

abreuvoirs rebutait les bêtes, les bivouacs dans la boue exténuaient les hommes. » On évoque ici le récit de Xénophon sur les souffrances endurées par les Dix Mille pendant l'hiver de 401, en traversant ces mêmes contrées. Mais les Dix Mille, on s'en souvient, n'avaient eu affaire qu'à une guérilla locale et dans l'ensemble ils avaient bénéficié de la bienveillance des paysans arméniens. Ici au contraire, tout le pays était debout contre les légions romaines. Tigrane et Mithridate continuaient à les harceler, et Artaxata restait encore loin.

Dans ces conditions, les légions menacèrent de se mutiner. Lucullus dut se résigner à battre en retraite vers la Mygdonie où il se vengea de son échec en prenant enfin, comme on l'a vu, la place de Nisibe (automne 68). La campagne n'en avait pas moins échoué. La terre arménienne avait chassé l'envahisseur. Et maintenant c'était au tour de Tigrane de prendre l'offensive. Le monarque arménien réoccupa plusieurs districts au nord du Tigre et faillit faire capituler la division romaine de L. Fannius qui ne fut sauvé que de justesse par Lucullus en personne. En même temps Mithridate Eupator, à la tête de 8.000 hommes, dont 4.000 Arméniens à lui confiés par Tigrane, entreprenait de reconquérir sur les Romains son royaume du Pont et, en quelques mois, en chassait les lieutenants de Lucullus (automne 68-printemps 67). Enfin le roi d'Atropatène, vassal et gendre de Tigrane, envahissait la Cappadoce avec sa cavalerie et y donnait la chasse aux garnisons romaines [1]. A l'été de 67, une partie de la Cappadoce se trouva ainsi de nouveau aux mains de Tigrane.

Orientation nouvelle de l'Arménie : Tigrane le Grand allié des Romains.

L'alliance de Tigrane le Grand et de Mithridate Eupator semblait plus solide que jamais lorsqu'une série de drames de famille vint la compromettre.

De son épouse préférée, Cléopâtre fille de Mithridate, Tigrane avait eu trois fils. Or, tous trois conspirèrent contre leur père. L'aîné, Zariadrès, de concert avec quelques *mégistans* arméniens, se révolta et périt, les armes à la main. Le second profita d'une chute de cheval de son père, accident qu'il crut mortel, pour ceindre la couronne sans même se préoccuper de savoir si le vieillard avait réellement expiré. Le troisième, Tigrane le Jeune, voyant son père engagé contre les Romains au cœur de la Cappadoce, se révolta à son tour. Le vieux roi le vainquit et le força à s'enfuir. Tigrane le Jeune se réfugia alors chez le roi parthe

1. Dion, XXXVI, 16. 2.

Phraate III dont il avait épousé la fille et qu'il détermina à intervenir par les armes en Arménie [1].

On était en 66 avant J.-C. Le grand-roi arménien avait donc dans les soixante-quatorze ans et il se remettait à peine de l'invasion romaine quand les Parthes se jetèrent sur ses États. D'une traite, ils pénétrèrent jusque sous les murs d'Artaxata, mais là s'arrêtèrent leurs succès. Nous avons vu d'après Strabon la forte position de cette ville « couverte de trois côtés par l'Araxe et du quatrième par des fortifications massives ». La cavalerie parthe n'était pas outillée pour la poliorcétique. A l'approche de la mauvaise saison, Phraate III ramena la majeure partie de ses troupes derrière le Tigre en laissant à son gendre, Tigrane le Jeune, le soin de continuer le siège. A peine les Parthes disparus, le vieux Tigrane revint et n'eut, semble-t-il, aucune peine, le loyalisme aidant, à écraser son fils rebelle. Ce dernier alla se donner au général romain Pompée qui venait de remplacer Lucullus à la tête des légions d'Asie Mineure : le jeune homme, obstiné dans sa trahison, s'offrait à guider les aigles romaines à travers l'Arménie.

Pompée n'eut garde de négliger une telle occasion. Réussissant d'emblée où Lucullus avait échoué, il passa du haut Euphrate dans la vallée de l'Araxe qu'il descendit en direction d'Artaxata. Quand il ne fut plus qu'à 15 milles de cette capitale, Tigrane le Grand accepta de traiter. Que pouvait en effet le vieux roi ? Son fils s'était fait le complice et le fourrier de l'ennemi. Tandis que les Romains l'attaquaient de l'Ouest, les Parthes pouvaient renouveler leur invasion à l'est. De surcroît, il avait des raisons de soupçonner Mithridate d'être l'instigateur de la révolte de ses fils. Préférant, au milieu de toutes ces trahisons, s'en remettre à la générosité de Pompée, il se rendit au camp romain. Sa confiance fut, somme toute, récompensée. Quand il vint, selon l'usage antique, se jeter en suppliant aux pieds de Pompée, le général romain le releva, lui replaça le diadème sur la tête et l'assura qu'il n'avait point perdu son royaume mais, au contraire, gagné l'amitié du peuple romain [2]. De fait, Tigrane ne dut renoncer qu'à ses conquêtes extérieures — Syrie, Commagène, Osrhoène, Mygdonie —, à la vérité déjà depuis longtemps perdues, et, moyennant une contribution de guerre, il fut admis au nombre des amis et alliés du peuple romain. Quant au fils dénaturé, il fut justement puni de sa trahison. Pompée lui avait d'abord promis la Sophène, puis, comme, mécontent d'un si faible cadeau, le jeune homme prenait une attitude insolente, l'*imperator* le fit charger

1. Appien, *Mithridate*, 104. Dion, XXXVI, 51.
2. Appien, *Mithridate*, 104. Plutarque, *Pompée*, XXXIII, 1-4. Dion, XXXVI, 50-53. Cicéron, *Pro Sestio*, XXXVII, 58. Valère Maxime, V, 1, 9. Eutrope, VI, 13.

de chaînes et confia la Sophène au roi de Cappadoce Ariobarzane [1]. Le roi des Parthes ayant protesté contre le traitement ainsi infligé à son gendre, Pompée, sèchement, lui fit répondre que le sort de ce dernier relevait d'abord de son propre père, le roi d'Arménie. Réponse ironique qui, d'un trait, déboutait les Parthes de leurs prétentions à la suzeraineté de ce pays. Par ailleurs, selon la remarque de Carcopino, la générosité de Pompée envers le vieux monarque était de la meilleure politique : « Rome s'était attaché en Tigrane un vassal qui tiendrait les Parthes en respect » (fin de l'automne 66). Pompée acheva d'établir l'hégémonie romaine de ce côté en allant en Transcaucasie battre les Albaniens de la basse Koura (hiver de 66), puis les Ibères de l'actuelle Géorgie (printemps de 65) [2]. Enfin, comme les Parthes disputaient à Tigrane le Grand la province de Gordyène, Pompée, prenant très au sérieux la défense de son nouvel ami, chargea son lieutenant Afranius d'occuper pour le compte du vieux roi la province contestée.

Ainsi l'accord conclu entre Pompée et Tigrane le Grand, l'accord d'Artaxata, commençait déjà à porter ses fruits. L'Arménie entrait dans la clientèle de Rome et, en y entrant, elle tournait le dos à l'Iran parthe, puisque, aussi bien, c'était contre les Parthes que, des deux côtés, l'accord d'Artaxata avait été conclu. Elle devenait le bastion de la défense romaine contre la poussée parthe, comme l'alliance de Rome la garantissait contre cette poussée. Ainsi était sauvegardé l'essentiel de l'œuvre de Tigrane le Grand qui avait commencé son règne en s'affranchissant de l'envahissante suzeraineté arsacide. Surtout et à l'heure où la Syrie était réduite en province romaine, l'unité arménienne était, dans l'ensemble, maintenue et consolidée. Comme nous l'annoncions plus haut, le rêve d'un empire arménien étendu de la frontière palestinienne à la frontière mède disparaissait sans retour, mais, en revanche, l'Arménie unitaire sortait victorieuse de l'épreuve, son entité nationale et son autonomie culturelle étant désormais garanties par son entrée même dans la clientèle romaine.

En somme, le gouvernement de Tigrane ne se solda nullement par le total échec que veulent y voir certains historiens. Les vicissitudes du règne sont évidentes, mais tiennent bien davantage au milieu qu'à l'homme lui-même. Le milieu est le milieu gréco-oriental de toutes les cours anatoliennes du temps, avec, sans

1. Appien, *Mithridate*, 105.

2. Dion Cassius, XXXVI, 45 ; XXXVII, 1-3. Plutarque, *Pompée*, 34. Les Albaniens, ancêtres des Aghouans médiévaux, formaient une grande nation qui occupait les pays entre la mer Caspienne et l'Iora, dans l'actuel Kaketh, et qui s'étendait de Derbend aux bouches de la Koura et de l'Araxe. Au haut moyen âge les incursions des Turcs Khazar devaient les refouler vers le sud et au VIe siècle le siège patriarcal des Aghouans chrétiens sera transféré à Barda. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 137, n. 2.

doute, une hellénisation encore beaucoup moins avancée, avec, surtout, une persistance achéménisante beaucoup plus marquée. Ce que les historiens et moralistes gréco-romains ont critiqué dans Tigrane, c'est moins l'homme lui-même que le « grand roi » iranien, successeur des Darius et des Artaxerxès et ayant gardé leur faste, leur pompe, leur appareil monarchique. Reconnaissons que le contraste avec les hommes d'État romains était, à cet égard, frappant. Mais ce qu'il faut considérer ici, c'est la culture du milieu, cet « achéménisme » posthume qui, à défaut de l'hellénisme, restait visiblement, comme le prouve l'onomastique royale elle-même, la culture de la cour et des classes dirigeantes en général. Quant aux historiens modernes, ils ne manquent pas d'opposer aux folles entreprises de Mithridate Eupator l'attitude plus réservée, mais aussi plus mesurée et sage de Tigrane. De fait, le roi du Pont fut incontestablement une des personnalités les plus dynamiques de son temps. Seulement, à ce jeu, il perdit son royaume et, à brève échéance, ruina sa dynastie, tandis que Tigrane, moins « spectaculaire » sans doute, laissa une œuvre immortelle : l'Arménie. Ajoutons que, dans le domaine proprement arménien, Mithridate fut le mauvais génie de Tigrane et que ce fut précisément pour s'être désolidarisé de ce dangereux allié que le monarque artaxiade acheva de mériter le nom de Grand.

Artavazde III, Crassus et Antoine

Après être entré dans la clientèle romaine, Tigrane régna encore une dizaine d'années. Il mourut vers 56-54 av. J.-C., âgé de plus de quatre-vingts ans. Il avait associé au trône son fils, Artavazde III, qui régna après lui de 56 à 30 avant J.-C.

Nous possédons de belles monnaies d'Artavazde coiffé de la tiare et qui y prend le titre de *basileus basileôn* [1]. Par ailleurs, on l'a vu, il devint en grec un écrivain distingué. « Il faisait des tragédies et écrivait des discours et des histoires dont une partie, dit Plutarque, a été conservée jusqu'à nos jours [2]. » Il se montra fidèle à l'orientation nouvelle imprimée par son père à la politique arménienne, c'est-à-dire fidèle à l'amitié romaine. Ce fut ainsi qu'en l'an 53, lors de la malheureuse expédition du triumvir Crassus contre les Parthes, il donna à ce dernier les plus utiles conseils. Crassus se trouvait encore dans le nord de la Syrie lorsque Artavazde se rendit auprès de lui avec 6.000 cavaliers. « Il promit, dit Plutarque, 10.000 cavaliers tout armés et 30.000 fantassins qui se nourriraient aux frais de leur pays, mais il conseillait à Crassus d'envahir la Parthie par l'Arménie où le

1. Babelon, *Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, 1890, p. 215, pl. XXIX, fig. 16. Morgan, *Numismatique orientale*, p. 193.
2. Plutarque, *Crassus*, 33.

triumvir aurait en abondance toutes les provisions nécessaires à son armée, provisions que lui fournirait le roi lui-même. L'armée romaine s'avancerait ainsi en sécurité dans un pays couvert par des montagnes et des hauteurs continues et sur un terrain incommode pour la cavalerie qui faisait toute la force des Parthes [1]. » Crassus remercia Artavazde, mais rejeta son plan pour se rallier à celui de chefs arabes, notamment d'Abgar II, dynaste d'Edesse, qui lui conseillèrent de marcher sur les capitales parthes, Séleucie-Ctésiphon, à travers les solitudes de la Djéziré. Pendant ce temps, le roi parthe Orodès Ier se vengeait d'Artavazde en ravageant l'Arménie. Artavazde envoya des courriers prévenir Crassus de cette diversion qui empêchait l'armée arménienne de se joindre aux légions romaines. Il avertissait en même temps le triumvir de la tactique parthe, en l'engageant à éviter les plaines de la Djéziré, trop propices aux évolutions de la cavalerie arsacide [2]. Non seulement Crassus ne tint aucun compte de ces sages avis, mais encore il considéra l'absence des Arméniens comme une défection et déclara qu'après la victoire sur l'armée parthe il ne manquerait pas d'aller les châtier chez eux.

On sait ce qu'il advint de tant d'aveuglement. Le 28 mai 53 l'armée romaine fut écrasé par les Parthes près de Carrhes (Harrân) et le 1er juin Crassus fut tué à son tour au milieu du désastre des siens.

Cette catastrophe arrêta net l'avance romaine vers l'Orient. L'Euphrate marqua pour longtemps la frontière entre l'empire romain et l'empire parthe. Quant à Artavazde dont la bonne volonté avait été évidente, il n'avait pas dépendu de lui que la campagne eût une tout autre issue. Du moins sut-il à temps pour sa couronne et son pays opérer l'évolution diplomatique nécessaire. Il le fit en fiançant sa sœur avec Pacoros, fils du roi parthe Orodès [3]. A l'occasion de ce mariage, dit Plutarque, Artavazde et Orodès « se donnaient réciproquement des fêtes et des banquets au cours desquels on récitait ordinairement des poésies grecques », nouvelle preuve de l'hellénisation croissante de la cour d'Artaxata. Ce fut pendant une de ces représentations, tandis qu'on donnait les *Bacchantes* d'Euripide, que fut apportée devant Orodès la tête de l'infortuné Crassus [4].

Le désastre de Carrhes obligea donc Artavazde à entrer dans l'alliance parthe. Il dut même joindre ses contingents aux troupes parthes pour des incursions dans la province romaine de Syrie (42-40). Néanmoins, dès qu'avec le triumvir Antoine Rome

1. PLUTARQUE, *Crassus*, 14.
2. PLUTARQUE, *Crassus*, 21-22. DION, 40, 162.
3. PLUTARQUE, *Crassus*, 33.
4. *Ibid.*, dernier chapitre.

recommença sérieusement la lutte contre les Parthes, Artavazde revenant à ce qu'on pourrait appeler « le testament de Tigrane le Grand », se joignit de nouveau aux Romains. Bien résolu à ne pas renouveler les fautes de Crassus, Antoine emprunta contre les Parthes l'itinéraire arménien, celui-là même qu'Artavazde avait proposé aux légions dix-sept ans auparavant. A la fin de l'année 36 avant J.-C., il passa donc par l'Arménie, joignit à ses forces la cavalerie d'Artavazde et envahit l'Atropatène, l'actuel Azerbaidjan persan, qui formait alors un royaume vassal de l'empire parthe. Sur les conseils d'Artavazde, il vint mettre le siège devant la principale place de la contrée, Praaspa ou Phraata [1], mais, la saison étant trop avancée, il échoua. Artavazde, doutant alors du succès de l'expédition (il avait espéré recueillir de son concours l'annexion de l'Atropatène), ramena ses troupes en Arménie. Antoine allait peu après battre lui-même en retraite, retraite effectuée trop tard et qui, en raison de la saison avancée, faillit tourner au désastre [2].

Une fois rentré en Égypte, Antoine rejeta toute la responsabilité de l'échec sur Artavazde. Il est certain que celui-ci n'était pas sans reproche, car la retraite de ses troupes, bien qu'ordonnée sans doute pour les sauver à temps, quand l'échec de l'expédition était avéré, n'en avait pas moins achevé de compromettre les opérations. Toutefois il accueillit bien l'armée romaine qui, au retour, put se refaire en Arménie. Et du reste, comme le remarque Mommsen, le véritable responsable de l'échec était Antoine lui-même. « Ce n'était pas le roi d'Arménie qui avait réduit à néant les espérances placées sur Monaesès, qui avait causé la défaite de Statianus, qui avait fait échouer le siège de Praaspa [3]. » Quant au point de vue contraire de Strabon [4], il est emprunté au récit de Dellius, compagnon d'armes d'Antoine et qui l'écrivit comme un plaidoyer pour son chef, probablement sur l'ordre de ce dernier. « Si Antoine ne prit pas la route qui conduisait directement à Ctésiphon, conclut Mommsen, ce n'est pas qu'Artavazde fût un mauvais guide, mais il y eut là une erreur militaire, et plus encore politique, du commandant en chef [5]. »

Antoine ne s'en vengea pas moins d'Artavazde. En 34, il se dirigea de nouveau vers l'Arménie en invitant ce dernier à se

1. Praaspa chez DION, XLIX, 25. Phraata chez PLUTARQUE. On localisait jusqu'ici cette place à Takht-i Soleimân. Minorsky vient d'établir qu'il s'agissait sans doute de Marâgha. MINORSKY, *Roman and Byzantine campaigns in Atropatene*, dans *Bulletin of the School of Oriental Studies*, 1944, XI, 2. p. 258-263.

2. DION, XLIX, 25-31 ; APPIEN, *Guerres civiles*, V, 133. TITE LIVE, *Per.*, CXXX ; PLUTARQUE, *Antoine*, XXXVII-LII. VELLEIUS PATERCULUS, *Hist. Rom.*, II, 82. FLORUS, *Épitome*, II, 20. STRABON, XI, 13, 3-4.

3. MOMMSEN, *Histoire romaine*, X, 191-192.

4. STRABON, XI, 13, 4.

5. MOMMSEN, *l. c.*, p. 192.

joindre à lui. L'invitation n'était qu'un piège que le monarque artaxiade fut le premier à soupçonner. Aussi se déroba-t-il tout d'abord, mais comme Antoine se faisait plus pressant et d'ailleurs menaçait de marcher sur Artaxata, Artavazde finit par se rendre auprès du triumvir. Celui-ci le fit aussitôt arrêter, se rendit maître de plusieurs de ses places fortes, se fit livrer ses trésors et finalement le ramena chargé de chaînes d'or à Alexandrie où il célébra à ce sujet un facile « triomphe » [1]. La statue d'or de la déesse Anahit à Erèz (Erzindjan), palladium de l'Arménie, fut enlevée, et les morceaux en furent distribués aux soldats romains. Quelques années après, le malheureux Artavazde fut mis à mort par ordre de Cléopâtre [2].

Derniers temps de la dynastie artaxiade

La déloyauté d'Antoine à l'égard d'Artavazde changea pour des années le cours de la politique arménienne que Tigrane le Grand, dans la dernière décennie de son règne, avait résolument orientée du côté de Rome. L'Arménie qui, lors des expéditions de Crassus et d'Antoine, avait paru un bastion de la puissance romaine contre les Parthes, se retourna du côté de ces derniers. Cependant Antoine traitait le royaume d'Artavazde en pays conquis. Il le donna à un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre, le jeune Alexandre. Pour assurer un appui à Alexandre, il le maria à Iotapé, fille du roi d'Atropatène, lequel rentra ainsi en grâce auprès des Romains. Comme gage de cette entente, Antoine céda ou rétrocéda à l'Atropatène la province de Symbaké (34) [3].

Les Arméniens s'insurgèrent contre cette usurpation en proclamant roi Artaxès ou Artaxias II, fils de l'infortuné Artavazde, mais devant les forces coalisées d'Antoine et du dynaste d'Atropatène, Artaxès dut se réfugier chez les Parthes, ainsi devenus les défenseurs de la légitimité arménienne. Dès qu'Antoine, engagé dans sa lutte décisive contre Octave, fut contraint de rappeler d'Arménie les troupes d'occupation romaines, le roi parthe Phraate IV triompha du dynaste d'Atropatène. Grâce à son appui, Artaxès II fut alors restauré sur le trône d'Arménie et y joignit même, avec l'assentiment des Parthes, la couronne d'Atropatène (30 av. J.-C.) [4].

Une fois rentré en possession de l'héritage de ses aïeux, Artaxès II n'eut qu'une pensée : venger son père si traîtreusement capturé, si inhumainement massacré. Comme naguère Mithri-

1. Dion, XLIX, 39-40. Appien, *Guerres Civiles*, V, 145. Tite Live, *Per.*, CXXXI ; Plutarque, *Antoine*, L ; Orose, VI, 19.
2. Tacite, *Annales*, II, 3. Josèphe, *Antiq.*, XV, 105. *Inscription d'Ancyre*, 27.
3. Strabon, XI, 13, 2.
4. Dion Cassius, XLIX, 44.

date Eupator, il ordonna l'exécution de tous les Romains trouvés sur son territoire. Mais Auguste qui vers la même époque arrivait au gouvernement du monde romain, ne pouvait indéfiniment oublier cette injure [1]. En l'an 20 av. J.-C., il dépêcha en Arménie son beau-fils Tibère. En même temps, en Arménie même, le parti romain assassinait Artaxès et se prononçait en faveur de son frère cadet, Tigrane III, naguère envoyé en otage à Rome où il vivait encore. Tibère vint introniser le nouveau souverain en plaçant sur sa tête la tiare royale (20) [2].

Le règne de Tigrane III (20-12 av. J.-C.) correspond à l'établissement pacifique du protectorat romain en Arménie. Mais après la mort prématurée de ce prince, son trône fut disputé par les membres de sa famille, appuyés les uns (Tigrane IV et sa sœur Erato) par le parti des Parthes, les autres (Artavazde IV) par le parti romain. Finalement, en l'an 1 avant J.-C., Auguste envoya en Arménie son petit-fils Caïus César qui ramena le pays sous le protectorat de Rome et qui, au cours d'une entrevue avec le roi parthe Phraatakès ou Phraate V, obtint même la reconnaissance de ce protectorat par la cour arsacide [3]. Toutefois Caïus César dut réduire en Arménie quelques foyers de résistance, notamment la ville d'Artageira sous les murs de laquelle il fut blessé (an 3 de notre ère) [4].

Au milieu des dissensions de la famille artaxiade, Rome songea à changer la maison régnante en donnant la couronne à la famille royale d'Atropatène dans la personne du roi Ariobarzane, puis d'un fils d'Ariobarzane nommé Artavazde V (vers 2-11 de notre ère ?), mais cette nouvelle maison ne put se consolider. Les Arméniens rappelèrent la reine Erato (nous avons de cette princesse une monnaie charmante) [5], puis la chassèrent de nouveau (vers 14-15 ?) [6]. Cette instabilité dynastique était évidemment due au régime féodal arménien, les grandes familles prenant parti pour l'un ou l'autre des prétendants et maintenant une anarchie qui leur assurait l'indépendance.

1. Sur la politique d'Auguste en Arménie, cf. Pascal Asdourian, *Die politische Beziehungen zwischen Armenien und Rom vom* 190 *v. J. C. bis* 428 *n. Chr.*, Venise 1911, p. 66-78.
2. *Res gestae Divi Augusti*, V, 25-28. Dion, LIV, 9.
3. *Res gestae*, V, 28-32.
4. Dion, LV, 10. Tacite, *Annales*, II, 3-4.
5. De Morgan, *Numismatique orientale*, fig. 220, p. 194.
6. Tacite, *Annales*, II, 4.

CHAPITRE VI

LE PROTECTORAT ROMAIN ET LES ROIS ARSACIDES D'ARMÉNIE

L'instabilité dynastique. Cadets arsacides et cadets ibères

Au milieu de cette anarchie se produisit la première tentative d'établissement de la maison arsacide sur le trône d'Arménie. Cette illustre famille était, on le sait, la famille régnante des Parthes. L'Arsacide Vononès venait d'être chassé du trône parthe par un compétiteur, Artaban III (vers 11-12 de notre ère), lorsqu'il chercha une compensation du côté de l'Arménie et, de fait, il réussit à se faire reconnaître comme roi par les féodaux arméniens. Il fut aussitôt menacé dans son nouveau royaume par Artaban III. Rome, dont Vononès implora l'assistance, fut singulièrement embarrassée : soutenir ce prince, c'était pour elle rouvrir la guerre avec l'empire parthe. L'empereur Tibère recourut à une ruse assez peu reluisante. Il attira Vononès dans la province romaine de Cilicie et l'y retint, tout en lui laissant le titre de roi et l'appareil de la royauté (16) [1]. L'Arménie se trouva alors sans roi. Germanicus, que Tibère chargea deux ans après de régler la question, donna la couronne d'Arménie au prince pontique Zénon (18). Ce roi inattendu avait plu aux Arméniens, nous dit Tacite, « en adoptant dès son enfance leurs usages et leur manière de vivre, leurs chasses, leurs festins et tous leurs goûts, se conciliant ainsi les grands et le peuple. Germanicus se rendit donc dans la ville d'Artaxata et, du consentement des nobles, aux acclamations de la multitude, il le ceignit du bandeau royal. Le peuple se prosterna devant son nouveau maître et le salua du nom d'Artaxias » [2].

Le règne de Zénon-Artaxias (18-34) marqua donc une nouvelle période de protectorat romain, mais après lui l'instabilité dynastique recommença. Le roi parthe Artaban III imposa comme roi aux Arméniens l'aîné de ses fils, Arsace. Mais Tibère veillait. Il suscita contre le prétendant arsacide un autre candidat, Mithridate, frère du roi d'Ibérie (Géorgie) Pharasmane (vers 35). A la cour d'Arménie le parti romain fit empoisonner Arsace, tandis que les Ibères envahissaient le pays et entraient à Artaxata.

1. Tacite, *Annales*, II, 4 et 68.
2. *Ibid.*, II, 56.

Artaban envoya en Arménie, pour remplacer son fils assassiné, un autre de ses enfants, Orodès, mais Pharasmane, de son côté, appela à son aide de nouveaux mercenaires albaniens et sarmates. Tacite nous décrit avec beaucoup de couleur la bataille au cours de laquelle le roi ibère blessa de sa main Orodès dont les troupes furent mises en fuite. Pendant ce temps, le général romain Vitellius prenait les Parthes à revers du côté de la Mésopotamie [1]. Mithridate d'Ibérie resta donc maître du trône d'Arménie sous le protectorat romain.

Brusquement la folie de l'empereur Caligula compromit ces résultats heureux. Sans raison, il manda Mithridate à Rome et l'y déclara déchu (37). Les Parthes ne manquèrent pas de profiter de cette faute pour réoccuper l'Arménie. L'empereur Claude répara l'erreur commise. Aux environs, semble-t-il, de 42, il renvoya en Arménie Mithridate qui, fort de la protection romaine et des contingents de son frère, le roi d'Ibérie Pharasmane, reconquit le pays. Pour assurer le protectorat, une garnison romaine s'installa à Gorneæ (sans doute Garni près d'Erivan) [2].

Rome avait donc réussi à rétablir son protectorat sur l'Arménie en même temps que s'annonçait une intéressante symbiose arméno-géorgienne destinée à dominer la Transcaucasie, lorsqu'une tragédie domestique vint tout interrompre [3]. En l'an 51 de notre ère le roi d'Ibérie Pharasmane trahit son frère, le nouveau roi d'Arménie Mithridate, pour lui substituer son propre fils Rhadamiste. Mithridate vint se placer sous la protection de la garnison romaine de Gorneæ, mais le commandement de cette garnison, Caelius Pollion, se laissa acheter par Rhadamiste. A l'instigation de Pollion, Mithridate commit l'imprudence de sortir de la place pour une entrevue avec son neveu. Aussitôt Rhadamiste se jeta sur lui et le fit arrêter par ses gardes. Peu après, il le fit étouffer et monta à sa place sur le trône d'Arménie. Le gouverneur romain de la Cappadoce, Julius Pelignus, acheté à son tour par Rhadamiste, donna son assentiment à cette révolution (52). Cependant l'horreur causée par cette tragédie encouragea le roi parthe Vologèse Ier à envahir l'Arménie. Il s'empara d'Artaxata comme de Tigranocerta, chassa les Ibères et mit sur le trône son frère Tiridate Ier (53). La rigueur de l'hiver força, il est vrai, les Parthes à se retirer, et Rhadamiste en profita pour réoccuper un instant le pays, mais les vengeances qu'il exerça provoquèrent la révolte de la population arménienne. Il dut s'enfuir de nouveau, tandis que Tiridate s'installait définitive-

1. TACITE, *Annales*, VI, 32-36.
2. *Ibid.*, XI, 8-9. Cf. BROSSET, *Histoire de la Géorgie, Annales*, p. 63, n. 5.
3. Cf. Em. EGLI, *Feldzüge in Armenien von 41 bis 63 n. Chr.*, dans les *Untersuchungen zur römischer Kaisergeschichte* de Max BÜDINGER, I, p. 267-362, Leipzig 1868.

ment sur le trône d'Artaxata [1]. Tacite (suivi plus tard par Moïse de Khorèn) nous raconte la dramatique histoire de la reine Zénobie, femme de Rhadamiste, qui, pour ne pas retarder la fuite de son époux, se fit jeter dans l'Araxe où des bergers la sauvèrent. Amenée à la cour de Tiridate Ier, elle fut traitée en reine par le prince arsacide [2].

La politique romaine ne se résigna point au fait accompli. Au début du règne de Néron, le général romain Corbulon fut envoyé en Orient avec pleins pouvoirs. Les deux provinces qui bornaient l'Arménie à l'ouest furent données à deux princes syriens, fidèles clients de Rome : le prince asmonéen Aristobule reçut la « Petite Arménie », c'est-à-dire la partie nord-est de la Cappadoce (région de Nicopolis et de Satala) et le prince émésien Sohaemos reçut la Sophène [3]. (Notons qu'il est possible que ce soit à la présence de ces dynastes juifs ou syriens que soit due l'immigration juive constatée par les chroniqueurs dans l'élément urbain de l'Arménie romaine). Au printemps de 58 Corbulon pénétra en Grande Arménie par la route de la Cappadoce et marcha droit sur Artaxata, tandis que le roi d'Ibérie Pharasmane opérait une diversion en attaquant l'Arménie par le nord, et que le roi Antiochos de Commagène, également client des Romains, en opérait une autre par le sud-ouest. Corbulon entra dans Artaxata que Tiridate venait d'abandonner et livra la ville aux flammes ; puis, après avoir hiverné dans le pays, il marcha, l'été venu, sur Tigranocerta, traversant ainsi toute l'Arménie du nord au sud, marche pénible dont Tacite nous décrit les souffrances [4]. En traversant « le district des Taurannites », c'est-à-dire le Tarôn, il faillit être tué [5]. Les habitants de Tigranocerta ouvrirent, sans combat, leurs portes, mais la citadelle, défendue, dit Tacite, par une jeunesse intrépide, dut être prise d'assaut (59) [6]. L'Arménie se trouva ainsi rentrer une fois de plus dans la clientèle de Rome. Le prétendant arsacide, ajoute Tacite, conservait quelques partisans, « mais le plus grand nombre, révolté de l'orgueil des Parthes, préférait un roi donné par les Romains » [7]. Néron envoya régner sur l'Arménie un prince cappadocien élevé à Rome et qui fut le roi Tigrane V, d'ailleurs époux d'une princesse de la dynastie artaxiade. Toutefois, l'intégrité du territoire arménien ne fut pas sans souffrir de ce changement dynastique, car Rome, pour récompenser ses clients, Pharas-

1. Tacite, *Ann.*, XII, 44-50.
2. *Ibid.*, XII, 51.
3. *Ibid.*, XIII, 7. Sur la question arménienne sous le règne de Néron, cf. P. Asdourian, *Beziehungen zwischen Armenien und Rom von* 190 *v. Chr. bis* 428 *n. Chr.*, p. 88-98.
4. Tacite, *Ann.*, XIV, 23.
5. *Ibid*, XIV, 24.
6. *Ibid.*, XIV, 25.
7. *Ibid.*, XIV, 26.

mane, roi d'Ibérie, Polémon, roi du Pont, Aristobule, roi de « Petite-Arménie », et Antiochos, roi de Commagène, agrandit leurs territoires respectifs par la cession de cantons-frontières arméniens [1].

L'équilibre arménien et le traité de Rhandeia

Peut-être pour compenser ces cessions territoriales, Tigrane V, quelque temps après, fit une expédition contre la province d'Adiabène, l'ancienne Assyrie, pays qui, jadis, sous Tigrane le Grand, avait fait partie du domaine arménien et qui, depuis, était tombé sous la domination des Parthes. Le roi parthe Vologèse Ier en prit prétexte pour recommencer la guerre contre les Romains en revendiquant pour son frère Tiridate la couronne d'Arménie [2]. Tiridate échoua contre Tigranocerta, défendue par son rival, Tigrane V en personne [3]. Mais le général romain Pætus, gouverneur de la Cappadoce, se laissa battre par les Parthes près de Rhandeia sur l'Arsanias (Mourad-sou). Assiégé dans cette place, il dut y signer une capitulation aux termes de laquelle l'armée romaine évacuerait l'Arménie (62) [4]. Cependant Corbulon rétablit bientôt le prestige des aigles romaines. Après avoir passé l'Euphrate à Mélitène, il pénétra en Arménie en chassant ceux des féodaux qu'il savait dévoués aux Parthes (63) [5].

Finalement, en cette même année 63, un *modus vivendi* intervint. Dans une entrevue à Rhandeia même, Corbulon et Tiridate Ier conclurent la paix : il fut entendu que Tiridate resterait roi d'Arménie, mais comme client des Romains. Sur le lieu même de la conférence il déposa son diadème devant l'effigie de Néron et annonça qu'il se rendrait à Rome pour le reprendre des mains de l'empereur (63) [6]. De fait, en 66 Tiridate fit le voyage de Rome, escorté de 3.000 cavaliers et amenant comme otages trois de ses neveux, ainsi que les enfants de son vassal Monobazos d'Adiabène. La cérémonie se déroula en grande pompe sur le Forum. Tiridate s'agenouilla devant Néron comme devant son suzerain ; celui-ci le releva, l'embrassa, lui enleva sa tiare et lui ceignit le front du diadème royal [7].

Le traité de Rhandeia, sanctionné par cette consécration, apparaît comme une formule heureuse en vertu de laquelle l'Arménie, avec sa dynastie arsacide vassale de Rome, devenait

1. Tacite, XIV, 26.
2. Cf. Marquart dans la *Z. D. M. G.*, 49, p. 639.
3. Tacite, XV, 1-5.
4. Tacite, XV, 7-17.
5. *Ibid.*, XV, 26.
6. *Ibid.*, XV, 28.
7. Suétone, *Néron*, XIII. Dion Cassius, LXIII, 1-7. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XXXIII, 54.

comme un trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Le protectorat romain ne fut marqué que par la présence d'une garnison romaine en Sophène. Tiridate demanda et obtint des Romains l'autorisation de reconstruire Artaxata, et Néron contribua lui-même à cette œuvre en lui envoyant des architectes et des ouvriers. La reconstruction d'Artaxata dut être marquée par une introduction de l'art romain, « avec des colonnades et des monuments d'une richesse jusque-là inconnue dans le pays ».

Les Romains prenaient d'ailleurs à cœur leur rôle de protecteurs de l'Arménie. Un nouveau péril menaçait ce pays. Au nord du Caucase, du côté des steppes de la Kouma, s'était établi un peuple semi-nomade, de race scytho-sarmate, les Alains, dont les bandes, à la manière des anciens Scythes, venaient razzier dans les belles terres de la Transcaucasie. Néron, au moment de sa chute (68), se disposait à entreprendre une expédition contre eux [1]. En 72, au témoignage de Josèphe, les Alains, venus sans doute par le pas de Derbend, ravagèrent en territoire parthe la « Médie », c'est-à-dire ici sans doute l'Atropatène, notre Azerbaidjan persan, puis, en pays de protectorat romain, plusieurs cantons de l'Arménie [2]. Le roi Tiridate qui se porta au devant d'eux faillit être capturé. Néanmoins les Barbares se retirèrent, non sans ramener leur butin. Ce fut évidemment pour barrer la route à de nouvelles incursions que l'empereur Vespasien (69-79) fit fortifier vers 75, à la demande du roi ibère Mithridate ou Mihrdat, la forteresse d'Harmozica ou Mtzkhétha près de l'actuelle Tiflis, en Ibérie [3].

Trajan et l'annexion romaine

Après Tiridate Ier, la couronne d'Arménie fut portée par un certain Axidarès dont nous savons peu de chose. Certains voient en lui un prince ibère [4], tandis que d'autres, se fondant sur un fragment de Dion Cassius, le considèrent comme un Arsacide, fils du roi parthe Pakoros [5]. Toujours d'après Dion, il semblerait

1. Tacite, *Histoire*, I, 6. Suétone, *Néron*, XIX.
2. Josèphe, *De bello judaico*, VII, 7, 4.
3. Inscription grecque du Musée de Tiflis, découverte en 1867. Cf. *Deux textes épigraphiques découverts en Transcaucasie*, *Journal Asiatique*, t. **13**, février 1869, p. 94-104. A. Sanders, *Kaukasien*, 1942, p. 65-66.
4 Kévork Aslan, *Études historiques sur le peuple arménien*, p. 127 (sous le nom d'Achkatar).
5. Mommsen, *Histoire romaine*, t. X, p. 233, n° 2, d'après Dion, fragment LXVIII, 17. — Notons que, si nous en croyons la *Chronique géorgienne*, ce serait vers cette époque, sous le règne des rois d'Ibérie Azork et Armazel (87-103 ?) qu'apparaîtrait pour la première fois aux confins arméno-géorgiens la célèbre famille seigneuriale arménienne des Bagratides (Bagratouni). La *Chronique géorgienne* mentionne en effet alors un seigneur arménien nommé Sembat fils de Biourat, — Sembat Biwritian — qui aurait repoussé d'Arménie une incursion des Ibères, puis ravagé à son tour l'Ibérie (*Histoire de*

en tout cas qu'il ait fini par déplaire aux Parthes comme aux Romains. Un nouveau roi parthe, Khousrô, le déposa et intronisa à sa place son propre neveu, également fils de Pakoros, l'arsacide Parthamasiris. Encore que les Romains ne fussent pas satisfaits d'Axidarès, l'empereur Trajan considéra cette intrusion des Parthes dans les affaires arméniennes comme une rupture du traité de Rhandeia. Il déclara la guerre aux Parthes, et, pour commencer, pénétra en Arménie. A Élégéia (Ilidja, à trois lieues d'Erzeroum), il reçut la visite de Parthamasiris venu solliciter de lui l'investiture. Mais Trajan était résolu à annexer l'Arménie. Il refusa de reconnaître Parthamasiris qu'il congédia sans autre explication. Le malheureux Arsacide, en se retirant, fut mis à mort par son escorte et l'Arménie fut constituée en province romaine avec, comme gouverneur, L. Catilius Severus, le bisaïeul maternel du futur empereur Marc Aurèle [1]. Partant de l'Arménie, une colonne romaine, sous les ordres de Lusius Quietus, traversa l'Araxe, d'où elle alla soumettre en territoire parthe le pays des Mardes (Ghilan actuel) et l'Atropatène (Azerbaidjan). Nul doute qu'il n'y ait eu chez Trajan la volonté d'établir fortement la domination romaine en ces régions. Il entendait faire de la Transcaucasie un des boulevards de l'Empire. Ce fut ainsi qu'il resserra les liens qu'avaient avec lui les peuples de la Colchide, Henioques et Machelones, et qu'il donna un nouveau roi aux Albaniens (Daghestan actuel) [2].

Retour à la dynastie arsacide et à l'équilibre de Rhandeia

Dans la pensée de Trajan l'annexion de l'Arménie et la vassalisation de la Transcaucasie n'étaient que le prélude de la conquête de l'empire parthe. De fait, en 116, il enleva aux Parthes la Mésopotamie centrale et l'Assyrie, puis la Babylonie avec Babylone, Ctésiphon et Séleucie, leurs capitales. Mais la révolte juive de 117 et surtout la mort du grand empereur survenue la même année mirent fin à ces projets. Hadrien, successeur de Trajan, évacua la Babylonie, l'Assyrie et la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate, et, pour l'Arménie, revint à la formule du traité de Rhandeia : un cadet arsacide — un certain Vologèse — sous le protec-

la Géorgie, I, *Chronique*, p. 69-70). Ce lointain Bagratide serait le fondateur de la ville de Sembatavan, au Taïq. Le Taïq, ou Tao, l'ancien pays des Taoques, serait effectivement, d'après Brosset, le premier domaine des Bagratides (Brosset, *Histoire de la Géorgie*, II, *Additions*, p. 141).

1. Dion, LXVIII, 20. Eutrope, VIII, 3. Et fragments de Fronton (*Princ. Hist.*, éd. Naber, p. 209) et de Suidas, dans de La Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, p. 165-166.

2. Sur les peuples du Caucase à cette époque, voir Arrien, *Périple du Pont Euxin*, XI. Sur la politique de Trajan en Arménie, Asdourian, *Beziehungen zwischen Armenien und Rom v.* 190 *v. Chr. bis* 428 *n. Chr.* p. 103-109.

torat romain [1]. Un camp romain fut seulement établi à Satala (Satlé) près des sources du Lykos (Kelkid-tchaï, ou Ghermili), dans la province impériale que les Romains appelaient précisément *Armenia Minor*, Petite Arménie. La XVe légion (Legio Apollinaris) y fut cantonnée avec mission de surveiller ces confins.

L'Arménie se trouva ainsi concilier la restauration de son indépendance avec une double pénétration culturelle, irano-romaine, sur laquelle certaines inscriptions nous apportent un curieux témoignage. C'est ainsi que nous voyons un monarque arménien qui s'intitule lui-même dans une inscription grecque *Aurelios Pakoros, basileus Megalès Armenias* construire dans son royaume un tombeau pour son frère *Aurelios Merithatès*, décédé pendant un séjour à Rome [2]. Le complexe irano-romain que nous révèlent ces deux noms est caractéristique. La formule du traité de Rhandeia — quand elle jouait correctement — avait fait de l'Arménie un terrain d'entente où les deux cultures se rencontraient. Or, elle semble avoir correctement joué pendant quarante-quatre ans (117-161). Du reste, Rome et les Parthes étaient également intéressés à défendre l'Arménie contre d'éventuelles invasions venues des steppes de la Ciscaucasie, en l'espèce des Alains. Vers 135 ces barbares obtinrent l'appui du roi d'Ibérie Pharasmane II et, avec lui, ils envahirent, en territoire parthe, l'Atropatène et menacèrent l'Arménie ainsi que la province romaine de Cappadoce. Le roi parthe Vologèse IV obtint à prix d'argent la retraite des Alains. Quant à Pharasmane II, l'empereur Hadrien sut le ramener dans l'alliance romaine et, par la suite, Pharasmane vint à Rome faire acte de vassal [3].

L'Arménie sous les derniers Antonins et les Sévères

Sous le règne d'Antonin le Pieux, une monnaie des années 140-144, avec la légende « *Rex Armeniis datus* », nous montre cet empereur posant la tiare sur la tête d'un prince qui peut être Sohæmos, personnage que nous verrons plus tard réoccuper le trône d'Arménie en 163 et qui semble avoir dû être quelque cadet arsacide, bien que son nom soit plutôt syrien [4].

L'accord partho-romain au sujet de l'Arménie se rompit en 161, du fait des Parthes. Le souverain parthe Vologèse III chassa

1. DION CASSIUS, LXIX, 15. *Histoire Auguste, Vie d'Hadrien*, XXI. Cf. ASDOURIAN, *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom von 190 v. Chr. bis 428 n. Chr.*, p. 109-110.
2. *Corpus Inscriptionum Graecarum*, 6559.
3. *Corpus Inscriptionum Latinarum*, V, 32-33. *Histoire Auguste, Vita Hadriani*, 13, 21 ; *vita (Antonini) Pii*, 9. DION, fragment LXIX, 15, 2.
4. H. COHEN. *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, 2e éd., II, *Antonin*, n° 686. Je ne suis pas convaincu par le raisonnement de MOMMSEN (*Hist. rom.*, X, p. 247, n° 2) qui ne fait monter Sohæmos sur le trône d'Arménie qu'en 163.

le roi intronisé par Rome et le remplaça à Artaxata par un Arsacide de son choix nommé Pakoros. Le gouverneur de la Cappadoce, Sedatius Severianus, qui voulut chasser Pakoros, fut battu à Elegeia et se donna la mort [1]. Mais l'empereur Marc Aurèle réagit énergiquement. En 163 un de ses généraux, Statius Priscus, entra en Arménie, prit Artaxata, mit Pakoros en fuite et en 164 plaça ou replaça sur le trône Sohæmos en qui Rome pouvait avoir toute confiance puisque cet Oriental avait rang de sénateur et de consul [2]. Priscus, lors de la prise d'Artaxata, l'avait pratiquement détruite. Il contruisit près de là une nouvelle cité désignée par Suidas sous le nom de Kainèpolis et qui doit correspondre à la ville historique de Va*l*archapat, ville qui n'est autre que l'actuel Etchmiadzin [3]. Une garnison romaine fut installée à Kainèpolis, garnison qui est encore attestée en 185. Martius Verus, qui succéda à Priscus à la tête des forces romaines dans ces régions, fit définitivement de cette ville la capitale de l'Arménie [4].

La guerre recommença entre Rome et les Parthes sous le règne de l'empereur Septime Sévère. En 197 Sèvère entra en vainqueur dans les capitales parthes, Séleucie et Ctésiphon qu'il livra au pillage. Le souverain de l'Arménie, — il semble que ce fut le roi Sanatrouk —, faillit être compromis avec les Parthes. Son fils Valarsace (Va*l*archak, *alias* Vologèse), celui-là même qui semble avoir donné son nom à Va*l*archapat, était venu se joindre aux Parthes quand la victoire romaine lui prouva son erreur. Il s'empressa de demander la paix, d'offrir des otages et de payer tribut [5]. Une vingtaine d'années plus tard, le successeur de Sévère, Caracalla, attira traîtreusement en Syrie où il séjournait le roi Valarsace et le jeta dans les fers afin d'annexer le pays (216). [6]. Mais l'armée romaine qui s'avança en Arménie sous le commandement d'un certain Théocritos, échoua devant la résistance des habitants [7]. L'empereur Macrin, successeur de Caracalla, dut reconnaître comme roi d'Arménie Tiridate II, fils de Valarsace et qui est sans doute le même souverain que le Khosrov

1. Dion Cassius, *Hist. rom.*, LXXI, 2.
2. Attestation de Jamblique, c. 10 de l'extrait de Photius.
3. Cf. Moïse de Khorèn, II, 65, p. 113.
4. *Histoire Auguste, Vie de Marc Aurèle*, IX, et *Vie de Lucius Verus*, VII. Suidas, au mot *Priscus*. Sur la garnison romaine de Kainèpolis, *Corpus Inscript. Latin.*, III, 6052. Babelon a voulu voir dans l'installation, à Kainèpolis (ou Kainopolis), d'un détachement de la XVe légion (*Legio Apollinaris*, de Cappadoce), une preuve de la ré-annexion romaine de l'Arménie (Babelon, *Artaxata*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1911, p. 363-374.) Sur la politique de Marc Aurèle en Arménie en général, Asdourian, *Beziehungen zwischen Armenien und Rom*, p. 112-116.
5. Dion, LXXV, 9. Hérodien, III, 9, 2. Cf. Asdourian, *Politische Beziehungen zwischen Rom und Armenien*, p. 116-117.
6. Dion, LXXVII, 12, 2, et LXXVIII 27, 4. Cf. Asdourian, *l. c.*, p. 117-119.
7. Dion, LXXVII, 21, 1.

Medz (Chosroès le Grand) de Moïse de Khorèn (217) [1]. Macrin envoya à Tiridate une couronne d'or comme à son vassal et lui rendit sa mère, faite prisonnière par Caracalla [2].

Au milieu de toutes ces péripéties et même quand la branche cadette arsacide régnant en Arménie se trouvait en opposition avec la cour de Ctésiphon, l'influence de la culture parthe continuait à se faire profondément sentir sur l'arménisme, notamment dans le domaine linguistique. « Le fonds principal des emprunts de l'arménien à l'iranien, note Meillet, vient non du perse, mais des parlers parthes [3]. »

L'Arménie et les premiers Sassanides. Avènement de Tiridate III.

Du traité de Rhandeia à la chute de l'empire parthe (63-224) l'Arménie avait maintenu son indépendance. Les cadets arsacides qui y régnaient sous le protectorat romain n'avaient certes échappé ni aux tentatives d'annexion romaine ni aux brusques interventions des Parthes eux-mêmes, toujours disposés à considérer leurs cadets d'Arménie comme de simples vice-rois ; mais toujours aussi l'équilibre oriental selon la formule du traité de Rhandeia avait fini par prévaloir, et de cet équilibre l'Arménie était l'heureuse bénéficiaire.

La situation changea lorsque, en 224, les Parthes Arsacides eurent été remplacés dans l'empire de l'Iran par les Perses Sassanides. La branche arménienne de la maison arsacide échappa à la catastrophe de la branche iranienne, mais se trouva exposée à l'hostilité des nouveaux « grands rois » d'Iran. Les Romains cherchèrent à profiter de cette hostilité dans le long duel qui allait commencer entre eux et l'empire sassanide. L'empereur Sévère Alexandre, lors de son expédition contre les Perses, en 231, envoya un corps d'armée à travers l'Arménie pour prendre l'ennemi à revers du côté de la « Médie » (= Atropatène, l'Azerbaidjan persan) [4].

D'après Agathange suivi par Moïse de Khorèn [5], le roi d'Arménie Khosrov Medz — c'est-à-dire le Tiridate II des historiens classiques — chercha à venger la maison arsacide dont il deve-

1. Moïse de Khorèn, l. II, ch. LXVII, p. 115.
2. Cf. Asdourian, p. 119-120.
3. Meillet, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, XVII, p. 342 et suiv. Meillet, *De quelques mots parthes en arménien*, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 2, 1, 1922, p. 1.
4. Cf. Gutschmidt, *Z. D. M. T.*, XXXI, p. 47, et Asdourian, *l. c.*, p. 120-125.
5. Agathange, dans la *Collection des Historiens anciens et modernes de l'Arménie*, trad. Langlois, t. 1, 1867, l. I, ch. X, p. 115-118. Moïse de Khorèn même collection, t. 2, 1869, l. II, ch. LXXI-LXXIII, p. 117-118, dépend des mêmes sources.

nait désormais le seul représentant, en faisant la guerre au nouveau maître de l'Iran, le grand roi sassanide Ardachêr Pabhaghân, puis au fils d'Ardachêr, Châhpouhr Ier. Le monarque arménien, pour restaurer sur le trône d'Iran les rois parthes qui représentaient la branche aînée de sa famille, chercha à nouer une vaste coalition parmi les princes voisins ou éloignés. Ce fut ainsi qu'il fit appel au concours des peuples du Caucase, Albaniens et Ibères, même aux Alains des steppes du Térek. Bien plus loin encore, il rechercha l'alliance d'un autre peuple menacé par les Sassanides, savoir les « Indo-Scythes » de la grande dynastie des Kouchân qui régnaient à la fois dans la vallée du Caboul, en Afghanistan (à Bégram, dans la région alors appelée Kapiça et qui est celle de l'actuel Caboul, et à Pourouchapoura ou Péchawar, dans la région alors appelée Gandhâra), et dans l'Inde du Nord-Ouest ou Pendjab. Le souverain kouchân auquel il s'adressait ainsi était le roi Vasoudêva, le même que les sources arméniennes désignent sous le nom de Vehsadjan ou Vehsadjèn et que les sources chinoises (le *San-kouo-tche*) connaissent à la date de 230 sous le nom de P'o-tiao [1]. L'idée d'écraser la jeune puissance sassanide sous la coalition des Arméniens, appuyés sur leurs voisins du nord, et de l'empire indo-afghan des Kouchân est une conception grandiose qui fait le plus grand honneur au monarque arméno-arsacide qui l'a envisagée. Malheureusement, comme viennent de l'attester la récente découverte (1939) d'une inscription du roi sassanide Châhpouhr Ier sur les murs du Ka'ba-Zadoucht à Naqch-i Roustem et les travaux de M. Ghirshman à qui nous empruntons ces remarques, Châhpouhr, entre 241 et 251 de notre ère, envahit l'Afghanistan, poussa jusqu'à « Pouchkabour » (Péchawar) dont il s'empara, et renversa le roi kouchân Vasoudêva [2].

Le roi d'Arménie, privé de ce puissant allié, se trouva donc seul en face de la dynastie sassanide, ennemie-née de sa famille et désormais triomphante en Iran. Finalement il fut victime de ses projets. Il avait accueilli à sa cour, à Valarchapat, un seigneur parthe « nommé Anak » (?) [3], mais cet émigré qui, contrairement aux apparences, avait partie liée avec les Sassanides, l'assassina traîtreusement (vers 238 ou plus tard ?) [4]. D'autre part, Zonaras

1. Sur Vehsadjan, cf. Moïse de Khorèn, l. II, ch. lxxii, p. 117. Sur P'o-tiao = Vâsoudêva, cf. La Vallée-Poussin, *L'Inde au temps des Mauryas*, p. 373 et Pelliot, *Tokharien et Kouchéen*, *Journal Asiatique*, janvier-mars, 1934, p. 40. Voir Ghirshman, *Fouilles à Bégram* (Afghanistan), communication à l'Académie des Inscriptions et à la Société Asiatique le 12 décembre 1944. Article : *Fouilles à Bégram*, à paraître dans le *Journal Asiatique*, années 1943-1944, p. 63-64 (1946).

2. Ghirshman, communication citée.

3. De la noble famille des Surèn, affirme Moïse de Khorèn (p. 118), détail qui n'est pas dans Agathange. Sur les Surèn, cf. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 98.

4. Agathange, ch. II, § 13. Moïse, l. II, ch. lxxiv. Tournebize reporte

nous dit que l'empereur romain Philippe l'Arabe, dans son traité de paix avec le roi sassanide Châhpouhr Ier, en 244, céda l'Arménie aux Perses, mais que l'indignation des légions le força à revenir sur cette cession [1]. La tradition arménienne recueillie par Agathange sait qu'après le meurtre de « Khosrov » les Perses occupèrent l'Arménie, tandis qu'un des fils en bas âge de la victime, Terdat, le futur Tiridate III, était sauvé par ses gouverneurs qui le mirent en sûreté chez les Romains [2]. Ce qui est certain, c'est qu'à partir de 252, au témoignage de Zonaras, Châhpouhr domina l'Arménie où il installa, à la place de Tiridate, un roi à sa dévotion nommé Artavazde [3]. Le désastre de l'empereur romain Valérien, capturé par Châhpouhr en 260, ne put qu'affermir la domination perse en Arménie. La situation changea en 283 grâce à l'expédition victorieuse de l'empereur Carus qui pénétra jusqu'à Ctésiphon, la capitale occidentale des Sassanides. La cour de Perse dut, à la suite de ce désastre, puis de l'énergique politique orientale de l'empereur Dioclétien, rétrocéder aux Romains le protectorat de l'Arménie. Le protégé des Romains, Tiridate III, fut ainsi restauré sur le trône d'Arménie (v. 287) [4]. La guerre ayant recommencé neuf ans après entre Romains et Perses, le roi de Perse Narsê prit l'offensive du côté de l'Arménie [5], mais il y fut relancé par le « césar » romain Galère que secondait le roi Tiridate III. Narsê fut mis en déroute et dut reconnaître définitivement le protectorat romain sur l'Arménie et sur l'Ibérie (automne de 297). En même temps il abandonnait directement aux Romains la haute vallée du Tigre, savoir — en plus de la Sophène (Dzophq et Hantzith) —, l'Ingilène (Angel-toun, Egil), l'Arzanène (Altzniq, Arzèn), la Moxoène (Mokq, entre le lac de Van et le Bohtân-sou), la Karduène (Gordjaïq, région de Bêtmânîn) et la Zabdikène (au nord-ouest de Djéziret ibn-Omar) [6].

La tradition arménienne a conservé le souvenir du concours apporté par Tiridate III aux Romains. Agathange et Moïse de Khorèn nous parlent des exploits qu'il accomplit dans sa jeunesse pendant qu'il était réfugié chez les Romains, accompagnant ceux-ci dans leurs guerres contre les Goths ou contre les Perses, exploits que Moïse place sous les règnes des empereurs Probus

de 238 à 252 l'assassinat de Khosrov-Tiridate II (*Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 430 et sq.).

1. Zonaras, XII, 19 ; et Zosime, III, 32.
2. Agathange, ch III, § 16.
3. Zonaras, XII, 21. Cf. Gutschmidt, *Z. D. M. G.*, XXXI, 48. Le nom d'Artavazde est donné sous la rubrique de 260 environ par Trebellius Pollion, *Valerien*, 6.
4. Asdourian, *Die politische Beziehungen zwischen Rom und Armenien*, p. 131-135.
5. Ammien Marcellin, XXIII, 5, 11. Eutrope, IX, 24.
6. Ammien, XXV, 7, 9. Petrus Patricius, fr. 14. Dindorf, I, 433 et ap. Muller, IV, 189.

(276-282) et Carus (282-283) [1]. De fait, son installation sur le trône d'Arménie marque une date importante : celle de l'orientation définitive de ce pays vers le monde gréco-romain. La chute de l'empire parthe, en coupant les rois d'Arménie de leurs liens dynastiques avec l'Iran, avait préparé cette évolution. Nul doute que le long séjour de Tiridate III auprès de ses amis romains ne l'ait achevée. C'est ce qui apparut plus nettement encore lors de l'acte décisif par lequel il orienta définitivement les destins de l'Arménie vers l'Occident : sa conversion au christianisme.

Influence parthe sur la culture arménienne

Au moment où l'empire parthe disparaît de l'histoire, tandis qu'une dynastie d'origine parthe, mais désormais entièrement arménisée, continue à régner au Hayastan, il importe de signaler l'influence considérable de la culture parthe sur la civilisation arménienne, influence attestée dans le domaine linguistique. « La grande masse des emprunts de l'arménien à l'iranien, note Meillet, remonte aux parlers parthes. R. Gauthiot a montré que le vocabulaire parthe a fourni au vocabulaire arménien plus de mots encore qu'on ne le soupçonnait : l'emprunt d'un mot comme *kari* (« très ») suffit à marquer l'étendue de cette influence parthe [2]. » De même pour des noms de nombre comme *hazar* (« mille ») et *bewr* (« dix mille »), qui sont manifestement des emprunts à l'iranien. « L'action du vocabulaire parthe sur le vocabulaire arménien, note encore Meillet, se mesure au nombre des adjectifs iraniens que l'arménien a recueillis [3]. » Par ailleurs Bartholomae considère comme évident le caractère iranien du suffixe arménien — *ean* [4].

Mieux encore, c'est par l'intermédiaire des scribes araméens au service des « bureaux » parthes que l'action de l'hellénisme s'est pour la première fois vraiment fait sentir en Arménie. Certes, nous avons déjà vu sous la dynastie artaxiade la cour d'Arménie « helléniser » par mode ou par goût. Mais ce n'était sans doute là qu'une mode purement superficielle, n'entamant ni le peuple ni même l'administration. En dépit de ces apparences, l'Arménie, durant la période hellénistique, ne s'hellénisa point. Un commencement d'hellénisation lui vint, à l'époque du Haut Empire romain, à travers l'administration arsacide, plus précisément par

1. AGATHANGE, ch. III, § 18-21. MOÏSE, l. II, ch. LXXIX.
2. MEILLET, *De l'influence parthe dans la langue arménienne*, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 1, 1920, p. 9. Cf. R. GAUTHIOT, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. 19, p. 125.
3. MEILLET, *Flexion en a d'adjectifs arméniens* dans *R. E. A.*, III, 1923, p. 5.
4. BARTHOLOMAE, *Zur Kenntnis d. mitteliran. Mundarten*, V, 14 (Sitzungsber. d. Heidelb. Ak. P.-H. Kl. 1923, 3).

l'intermédiaire des scribes araméens au service de l'administration arsacide. « Hübschmann a déjà noté que des mots comme *zoïg* « paire », *philosophaï*, « philosophe », *akhsorkh*, « bannissement », *dram*, « drachme » sont venus du grec à l'arménien par l'intermédiaire de l'araméen. Ces exemples évidents ne sont sans doute pas les seuls [1]. »

En somme, pendant toute la période arsacide, l'aristocratie arménienne a employé la langue iranienne, dialecte parthe, comme langue de culture, tandis que le peuple conservait sa langue haïkane, à peu près, dit Meillet, comme aux XII-XIIIe siècles, en Angleterre, le français était la langue de l'aristocratie et le saxon celle du peuple [2].

Le paganisme arménien

La religion de l'Arménie préchrétienne comprenait d'une part des éléments nationaux arméno-phrygiens, avec, peut être, des survivances ourartiennes, d'autre part des emprunts au panthéon iranien. Sur les premiers de ces éléments nous sommes assez mal documentés. Notons seulement avec Adontz que le culte essentiellement phrygien de Ma, la Grande Mère, divinité tellurique adorée à Pessinonte, à Comana et à Zéla et plus tard identifiée par les Grecs avec leur Cybèle, se retrouve, au témoignage de Strabon comme du Pseudo-Lucien, dans l'Arménie antique [3]. Le mythe phrygien de Cybèle-Attis semble également avoir son équivalent en Arménie avec le dieu pétrogène du mont Diorphon, près de l'Araxe [4]. Adontz estime en outre que « Er l'Arménien » de Platon [5] que nous retrouvons dans « le bel Ara » de la mythologie arménienne, « n'est qu'un sosie d'Attis, le jeune Phrygien » [6]. L'institution des hiérodules, avec leurs pratiques de « prostitution sacrée », communes à la Phrygie et à l'Arménie archaïque, est un autre témoin de ces vieux cultes [7].

Quelle qu'ait été la religion, si mal connue, des Arméno-Phrygiens, elle subit profondément en Arménie l'empreinte des cultes iraniens. N'oublions pas que de 612 environ à 333 avant J.-C. l'Arménie avait connu la domination mède, puis la domination achéménide, et qu'enfin aux deux premiers siècles de notre

1. MEILLET, *De l'influence parthe*, *l. c.*, p. 11. Cf. HÜBSCHMANN, *Armenische Grammatik*, I, p. 363.
2. MEILLET, *l. c.*, p. 14.
3. STRABON, l. XII, ch. III, § 37. LUCIEN, *De Dea Syria*, § 32. Cf. ADONTZ, *Les vestiges d'un ancien culte en Arménie*, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, t. 4, 1936 (*Mélanges Franz Cumont*, p. 511.)
4. PSEUDO-PLUTARQUE, *De fluviis*, XXIII, 4.
5. PLATON, *République*, X, 614.
6. ADONTZ, *Les vestiges...*, p. 505.
7. STRABON, l. XI, ch. XIV, § 16 et l. XII, ch. III, § 36.

ère elle fut le plus souvent au pouvoir de cadets arsacides. Une aussi longue symbiose ne pouvait manquer de faire sentir son empreinte. Ce fut ainsi que le nom vieux-perse de la divinité, *baga* (« dieu »), se retrouvera en arménien dans la toponymie (Bagaran, Bagavan) et dans l'onomastique (Bagarat), comme dans le dérivé *bagin* (« autel »). Le nom arménien du « sacrifice », *yacht*, est aussi un terme iranien. On vit s'acclimater en Arménie les principales divinités du panthéon iranien. Ahoura Mazdâh, le dieu suprême de l'Iran [1], fut adoré en Arménie sous le nom d'Aramazd, lequel, par parenthèse, est de forme parthe [2]. Aramazd était « le fort et le grand », « le dispensateur de la fertilité de la terre », « le père de tous les dieux » [3]. On l'adorait notamment à Ani, l'actuel Kamakh (canton du Daranaliq), ainsi qu'au bourg de Bagaritch ou Bagaridj, l'actuel Pekkeridj (dans la province de Derzène ou Terdjan) [4], et dans le Bagrevand (Alachkert). Mithra, le dieu indo-iranien du pacte et, ultérieurement, de la lumière, fut adopté en Arménie sous le nom de Mihr. Il avait pour émanations Arev, le soleil, ou encore Areg-akn, l'œil d'Areg, c'est-à-dire le soleil visible, et Lousin, la lune. Le principal temple de ces trois divinités était situé à Armavir [5]. Armavir possédait aussi un oracle qui s'exprimait par le bruissement des feuilles d'un peuplier argenté, l'arbre sacré Sos [6]. Le dieu Tir, qui servait de scribe à Aramazd a laissé sa marque dans l'onomastique royale : Terdat (Tiridate) signifie « don de Tir », comme Mihrdat (Mithridate) signifie « don de Mithra ». Mihr avait un temple à Erazamoïn, entre Valarchapat et Artaxata, où, au témoignage d'Agathange, un collège de prêtres interprétait les songes et « enseignait les arts » [7]. Une divinité iranienne, Verethragna, dieu de la guerre et de la victoire, fut adoptée par les Arméniens sous le nom de Vahagn. Vahagn était célébré comme un Héraklès tueur de dragons et adoré comme tel à Achtichat [8] (Sourb Sahak, dans le Tarôn), ainsi que près du lac de Van et dans le Petit Albag (au nord de Djoulamerk) [9].

1. Les Ahoura (sanscrit Asoura) sont dans le monde indo-iranien primitif les dieux du pacte. Mazdâh signifie « le Sage ».

2. Meillet, *Sur les termes religieux iraniens en arménien*, *R. E. A.*, I, 3, 1921, p. 233.

3. Agathange, trad. Langlois, § 22, p. 127, § 28, p. 129, § 57, p. 134 § 133, p. 167.

4. Cf. A. Carrière, *Les huit sanctuaires de l'Arménie païenne*, Paris, 1899, p. 12 sq.

5. Moïse de Khorèn, l. II, ch. viii, p. 84. Armavir est mentionnée par Ptolémée sous le nom d'Armaouria (Ptolémée, V, 12, 5). Cf. Marquart, *Le berceau des Arméniens*, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 8. 1, 1928, p. 218.

6. Moïse de Khorèn, l. I, ch. xx, trad. Langlois, p. 71.

7. Agathange, ch. cviii, § 129, p. 164. Cf. Emin, trad. Stadler, *Recherches sur le paganisme arménien* (1864), p. 18-20, et Fr. Macler, *Trois conférences sur l'Arménie*, Musée Guimet, 1927, p. 52.

8. Achtichat, joie d'Achté ou d'Astarté (Marquart, *R. E. A.*, VIII, 1, 1928, p. 218.

9. Agathange, ch. cxiv, § 141, p. 173. Thomas Ardzrouni, éd. Brosset, III, 18 et I, 7.

Enfin la déesse iranienne Anahita [1], originellement déesse des eaux et de la fertilité, possédait à Erèz ou Eriza, l'actuel Erzindjan, dans la province de l'Akilisène (Ekéléatz), un sanctuaire célèbre par ses richesses, l'affluence des pèlerins et sa statue d'or qui avait fait surnommer cette divinité « la mère d'or « (Oskémaïr) [2]. Anahita, « la grande souveraine », la mère de toute sagesse », était en effet devenue la protectrice spéciale de l'Arménie païenne. Elle était solennellement fêtée au mois de Navasart par des chants, des danses et des profusions de fleurs.

Il semble qu'il y ait eu assez tôt contamination en Arménie entre l'Anahita iranienne et la Grande Déesse ou Déesse-Mère phrygienne. Au témoignage de Strabon, le culte de l'« Anaïtis » adorée en Acilisène comporta, comme celui de la déesse syrienne, la prostitution sacrée [3]. D'autres cultes analogues, assyro-babyloniens ou même syriens: avaient aussi pénétré en Arménie. Mentionnons Astłik et Nané dont la première au moins (son nom signifie la belle étoile et désigne la planète Vénus) semble bien correspondre à l'Ichtar assyrienne. Déesse de la volupté en même temps que de la maternité, Astłik avait pour amant le dieu guerrier Vahagn et partageait avec lui les temples d'Achtichat [4]. La fête de Vardavar (« porte-roses »), qui se célébrait « au mois des roses », en août, par des processions et des danses, semble avoir associé le culte d'Astłik à celui d'Anahita. La statue en or d'Anahita se dressait en effet à côté de celles de Vahagn et d'Astłik dans le sanctuaire d'Achtichat. Quant à la Nané arménienne, « protectrice des guerriers et des vierges », c'est le doublet de la Nanâï des monnaies indo-scythes. D'origine non iranienne [5], on finit par l'assimiler tantôt à Astłik, tantôt à Anahita elle était adorée à Thil, en Akilisène, au nord-ouest d'Erzindjan [6] Quant au dieu Barcham, il semble bien que ce soit un dieu d'origine syrienne, Baal Chamin, « le maître des cieux ». Il avait un temple à Thordan, dans le Daranałiq, l'actuel pays de Kamakh, et sa statue d'ivoire et de cristal, montée sur argent, lui avait valu l'épithète de « dieu éclatant de blancheur ». Moïse de Khorên en attribuant l'introduction de ce culte à Tigrane le Grand, ajoute que le monarque l'avait importé de Mésopotamie, ce qui, en tout état de cause, en montre bien les origines araméennes [7].

1. Dans l'Iran primitif, c'est la déesse Aredvî-so ûrâ, surnommée Anâhitâ. Cf. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 31. On la voit adorée par les Achéménides et par les Parthes, mais son caractère avait été fortement contaminé sous l'influence des déesses mésopotamiennes.
2. Agathange, ch. v, § 21, p. 125-126. Pline, V, xxxiii, 82. Strabon, l. XI, ch. xiv, § 16.
3. Strabon, *l. c.*
4. Agathange, ch. cxiv, § 141, p. 173. Moïse de Khorèn, II, ch. xiv, p. 88.
5. Christensen, *l. c.*, p. 152.
6. Moïse de Khorèn, II, ch. xiv, p. 88.
7. Moïse, II, ch. xiv, p. 88.

Naturellement les Grecs d'abord, puis les Romains, quand ils étendirent leur protectorat sur l'Arménie, ne manquèrent pas, selon leur coutume, d'assimiler les dieux arméniens à ceux de leur propre panthéon. Ce fut ainsi que, si l'on se réfère aux données d'Agathange et de Moïse de Khorèn, « le Zeus Olympien fut [illegible]
dans le temple d'Ar[illegible]

CHAPITRE VII

LES ARSACIDES CHRÉTIENS

Conversion de l'Arménie au christianisme

L'évangélisation de l'Arménie a été rattachée par la tradition à la dynastie araméenne des Karèn qui régna à Edesse, en Osrhoène, de 132 environ avant J.-C. à 244 de notre ère. Selon cette tradition, le prince d'Edesse Abgar V Oukkâmâ (entre 4 av. J.-C. et 50 de notre ère) aurait correspondu avec le Christ et embrassé le christianisme [1]. En réalité, il y a là confusion avec un des successeurs de ce prince, avec Abgar IX bar Ma'noû (179-214) qui fut l'ami du savant chrétien Bardaiçân (Bardesane) et qui semble avoir favorisé le christianisme au point d'avoir interdit le culte païen local de Thar'athâ [2]. — Les mêmes traditions font évangéliser l'Arménie, toujours à l'instigation de la dynastie édessénienne, par l'apôtre Thaddée, *alias* le disciple Addée (Addaï), et par l'apôtre Barthélémy. D'après Moïse de Khorèn, Addée aurait été martyrisé dans le district de Chavarchan ou d'Ardaz, au nord-est du lac de Van, et Barthélémy à Arevban, site qu'on recherche près du confluent de l'Akhouréan et de l'Araxe, dans la province d'Archarouniq [3].

Quoi qu'il en soit, la prédication chrétienne dut devenir particulièrement active vers la fin du deuxième siècle. Vers 200 de notre ère, Tertullien affirme l'existence de foyers chrétiens en Arménie [4].

Au témoignage des sources arméniennes, à commencer par Agathange et Moïse de Khorèn, la conversion définitive de l'Arménie fut l'œuvre d'un apôtre célèbre, saint Grégoire l'Illuminateur (Grigor Loussavoritch). D'après Faustus de Byzance

1. Eusèbe. *Hist. Eccles*, I, xiii. Moïse de Khorèn, l. II, ch. xxx-xxxiii, p. 95-98.

2. Cf. R. A. Lipsius, *Die edessenische Abgarsage, kritisch Untersucht*. Brunswick, 1880. Tixeront, *Les origines de l'Église d'Edesse et la légende d'Abgar*. 1888. J. B. Martin, *Les origines de l'Église d'Edesse et la légende syriaque*

et Agathange, Grégoire descendait de la famille parthe des Sourèn et était le fils de cet « Anak » qui, entre 238 et 252, avait assassiné le roi arménien Khosrov [1]. Il avait, lors du massacre des siens, été conduit à Césarée de Cappadoce où il fut élevé dans la foi chrétienne [2]. La Cappadoce était à cette époque un actif foyer de christianisme et l'empreinte gréco-cappadocienne devait se faire nettement sentir sur les communautés arméniennes voisines, notamment pour ce qui est du monachisme. De Césarée, Grégoire vint évangéliser sa patrie sous le règne de Tiridate III. D'après la tradition recueillie par Agathange, Tiridate commença par persécuter l'apôtre qu'il jeta dans une fosse profonde (*khor-virab*) au château d'Artachat (Artaxata) [3]. L'hagiographie arménienne nous raconte comment il persécuta de même et martyrisa à Vałarchapat sainte Rhipsimé ou mieux Hripsimé qui lui avait refusé sa main, ainsi que trente-six autres vierges chrétiennes, dont l'abbesse Gaïané, associée depuis à Hripsimé dans la piété des fidèles [4]. Tiridate est alors châtié par une crise de lycanthropie (transformation en sanglier, *varaz*), visiblement renouvelée de celle du Nabuchodonosor biblique [5]. Pour le guérir, on fait appel à Grégoire qui lui rend la forme humaine et qui le convertit, toutes actions plus ou moins reprises à leur tour de l'histoire du prophète Daniel [6].

La date traditionnellement acceptée jusqu'ici pour la conversion officielle de l'Arménie était l'an 301. Elle vient d'être reportée à 288 par un ingénieux calcul du regretté Adontz [7].

Les hagiographes que nous venons de citer nous montrent Tiridate III, après sa conversion par saint Grégoire, employant tout son zèle à convertir à son tour ses peuples. Aidé de son épouse, la reine Achkhèn, il enterre de ses mains sur le mont Ararat les corps des saintes martyres Hripsimé et Gaïané, brûle le temple de Tir près d'Erazamoïn, détruit les statues d'Aramazd à Ani-Kamakh, celle de Baal-Chamin à Thordan, l'idole d'or d'Anahita à Erèz (Erzindjan) et enfin celle de « Nané, fille

1. Voir plus haut, p. 114 — FAUSTUS, l. III, ch. II, trad. EMINE, p. 210. Voir la critique de cette tradition dans ADONTZ, *Grégoire l'Illuminateur et Anak le Parthe*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 8, 1928, p. 233-245.

2. AGATHANGE, § 17, p. 122. Sur la question de savoir si Grégoire ne serait pas d'origine cappadocienne, ainsi que le veut l'évêque arabe monophysite George (+ 724 ou 740), cf. RYSSEL, *Ein Brief Georgs, Bischop der Araber*, Gotha, 1883, *Theol. Stud.*, LVI, p. 353, et N. MARR, dans les *Zapiski* de la Section Orientale de la Société Archéologique impériale de Russie, XVI, 1905. Cf. TOURNEBIZE, *op. cit.*, p. 426-428 et encore ADONTZ, *Grégoire et Anak*, *R. E. A.*, VIII, 1928, p. 244-245.

3. AGATHANGE, V, § 22-XI, § 54, p. 126-133.

4. AGATHANGE, XIII, § 59-XVI, § 83, p. 136-147. LAZARE DE PHARPI, t. 2, trad. GHASARIAN, p. 260.

5. AGATHANGE, XX, § 89, CI, § 110, CV, § 123.

6. *Ibid.*, § 124.

7. ADONTZ, *Les vestiges d'un ancien culte en Arménie*, *l. c.*, *Mélanges Franz Cumont*, 1936, p. 513.

d'Aramazd » à Thil [1]. L'hagiographe signale ici de la part des « démons » qui protégeaient ces sanctuaires une tentative de résistance qui peut bien évoquer l'opposition spontanée de populations attachées à leurs anciens cultes. Sans doute cette opposition fut-elle en partie atténuée par Grégoire qui, en même temps qu'il consacrait aux églises chrétiennes les terres des anciens temples païens, distribuait aux pauvres les trésors de ces sanctuaires, ainsi qu'Agathange le rapporte pour le sanctuaire de Mihr à Bagaridj, au Terdjan [2].

La tradition recueillie par Agathange, si elle est loin de présenter un caractère d'historicité, reste intéressante parce qu'elle tend à montrer que la conversion de l'Arménie fut l'œuvre voulue de la royauté arsacide, puis parce qu'elle prétend nous offrir un tableau de la féodalité arménienne groupée à cette occasion autour de Tiridate III [3]. Le monarque, après la destruction des vieux sanctuaires du paganisme national, convoque autour de lui « les principaux satrapes (*nakhararq*) et les gouverneurs du pays » dont l'énumération jette pour la première fois un jour intéressant sur la constitution de la société et la formation territoriale arméniennes.

Nous voyons figurer en premier lieu ici le prince de la maison d'Angel ou Angl dans la province du Dêgiq [4] ; puis le prince de l'Altzniq ou de l'Arzanène, lequel avait le titre de « grand *bdéachkh* » (commandant des marches-frontières) ; puis le *thagadir*, « pose-couronne », dignitaire ainsi nommé parce qu'effectivement il avait le privilège de couronner les nouveaux rois et qui avait en même temps le titre d'*aspet* ou général de la cavalerie, charge qui, si nous en croyons Moïse de Khorèn, aurait été, dès cette époque, réservée à la maison des Bagratouni [5] ; puis le généralissime qui, d'après la même source, aurait été Artavazd, de la maison des Mandakouni ; puis le prince de Kordouq (la Korduène des nomenclatures grecques), dans la province du Kordjaïq arménien ; le prince de Dzophq (Sophanène), celui du Gougarq (Gogarène des historiens grecs), lequel portait le titre de « second *bdéachkh* [6] ; le prince du Rechtouniq, au Vaspourakan, celui du Mokq (Moxoène des géographes grecs), celui du Siouniq, notre Siounie, celui de l'Outi (Otène), celui du Zaravand

1. AGATHANGE, CVIII, § 129-CIX, § 133.
2. AGATHANGE, § 134.
3. AGATHANGE, CXII, p. 170-171.
4. Cf. MARKWART, *Südarmenien*, p. 41, 45. HONIGMANN, *Ostgrenze des Byzantinischen Reiches* (1935), p. 69.
5. MOÏSE DE KHORÈN, II, 7-8. Sur cette illustre famille, voir la Généalogie des Bagratouni arméniens par MARQUART dans ses *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge* (Leipzig 1903), p. 391-465, corrigée et très augmentée dans la traduction arménienne du Père HAPOZÉAN, Vienne, Imprimerie des Mékhitharistes, 1913 (1915).
6. Cf. BROSSET, *Histoire de Géorgie, Additions*, p. 73 (qui adopte la forme *bdèchkh*).

et de Her (Khoï), le prince de Malkaz, commandant de la garde du corps du roi, et le prince de la maison des Ardzrouni, lequel, d'après Moïse de Khorèn, « avait le privilège de porter les aigles devant le roi » [1].

Comme on le voit, et quelque antidatée que puisse être une telle liste, elle comprend, en plus des grands dignitaires de la couronne dans ce qui sera l'Arménie médiévale, les principaux seigneurs féodaux des marches-frontières, correspondant aux *marzbân* (margraves) de l'Iran sassanide.

Agathange veut nous persuader que le roi Tiridate III, après avoir réuni ces hauts personnages, les envoya avec Grégoire l'Illuminateur en Cappadoce, pour faire investir ce dernier des fonctions épiscopales par l'archevêque de Césarée, Léonce (Leontios). « Alors on convoqua dans la ville de Césarée un concile composé de beaucoup d'évêques pour ordonner saint Grégoire et lui conférer le sacerdoce et la dignité de l'épiscopat. Les évêques réunis et le *katholikos* Léonce lui imposèrent les mains avec le saint Évangile, afin qu'il reçût l'autorité sur la terre et dans le ciel et les clés du royaume céleste [2]. » Mais il est évident qu'un tel voyage ne s'expliquerait, du moins en ce qui concerne les féodaux arméniens et à titre de voyage officiel, que si on le situait après la conversion de l'empereur Constantin au christianisme ou tout au moins après l'édit de Milan (313). — En rentrant de Césarée en Arménie, Grégoire ramena avec lui de nombreux moines cappadociens, provenant en particulier de la chrétienté de Sébaste (Sivas).

Agathange nous raconte ensuite comment Grégoire, une fois de retour en Arménie, alla détruire le sanctuaire païen d'Achtichat, dans le Tarôn, consacré au dieu Vahagn, à la Grande Mère et à la déesse Ast*l*ik « qui est l'Aphrodite des Grecs » [3]. De son côté, Zénop de Glak nous parle d'une véritable guerre religieuse dont fut alors le théâtre le Tarôn, en particulier le district de Kovars près de Bare*l* ou Parekh, l'actuel Parkhou [4]. Le chef du sacerdoce païen local nommé Artzan résista, les armes à la main, à la prédication de Grégoire et il fallut, pour en venir à bout, une expédition en règle conduite par trois féodaux arméniens, le chef de la maison d'Ank*l* (dans le Dêgiq), le chef de la maison des Antzévatsi et le chef de la maison des Ardzrouni dont la chronique mise sous le nom de Zénob (elle daterait en réalité des VIIIe-IXe siècles) cherche à fonder ainsi les titres historiques. Vainqueur, Grégoire établit dans le pays des monastères auxquels il distribua une partie des terres dépendant des anciens sanc-

1. Moïse de Khorèn, II, 7.
2. Agathange, ch. CXIII, § 139, 140.
3. *Ibid.*, ch. CXIV, § 141, 142, CXV, § 143, 144.
4. Cf. Adontz, ap. Honigmann, *Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, p. 206, note 6.

tuaires païens, notamment, nous dit Zénob, les bourgs de Mouch et de Parekh (Parkhou) [1]. Quant à Agathange, c'est alors qu'il place le baptême du roi Tiridate III : « Grégoire convoqua l'armée, le roi avec la reine Achkhèn et tous les grands ; il les conduisit sur la rive de l'Euphrate et il les baptisa [2]. » D'après notre chroniqueur, l'Église arménienne aurait dès lors reçu une dotation officielle : « Le roi écrivit pour qu'on donnât à chaque église quatre champs dans les campagnes et sept domaines dans les bourgs. » « Ainsi répandit-il l'Évangile depuis Erzindjan jusqu'à Amida, depuis Amida jusqu'au Gougarq. » Les Arméniens n'ayant pas encore d'écriture propre, Grégoire créa des collèges pour l'étude de la Bible soit en grec, soit en syriaque [3], mais Agathange ajoute que, dans sa prédication, lui-même parlait la langue arménienne [4].

Estimant son œuvre accomplie, saint Grégoire se retira du siècle pour mener la vie érémitique à Manaïarq, « la grotte de Mané », c'est-à-dire au mont Sépouh ou Kohanam, dans la province de Daranaliq, aux confins de la Cappadoce. Il reçut alors comme coadjuteur son propre fils, Aristakès, lequel assista en 325 au concile de Nicée où son nom figure sous la forme d'Aristanès ou d'Aristakios [5]. Grégoire serait mort en cette même année 325, dans son ermitage de Manaïarq d'où ses restes furent transférés à Thordan, dans la même province de Daranaliq [6].

Il est le premier patriarche de l'Église arménienne [7].

Caractère araméo-parthe des premières chrétientés arméniennes

Meillet fait observer que les termes essentiels du vocabulaire religieux de la nouvelle Église arménienne furent empruntés à la langue syriaque ou à la langue iranienne. « Pour désigner le prêtre,

1. Cf. Zénob de Klag, *Histoire du Daron (Taron)*, ap. Langlois, t I, p. 344-349. Honigmann, *l. c.*, p. 206.
2. Agathange, ch. cxvii, § 149.
3. Agathange, ch. cxx, § 152.
4. *Ibid.*, ch. cxxiii, § 158.
5. Cf. Gelzer-Hilgenfeld, *Patrum Nicaenorum nomina*, Leipzig, 1898..
6. Faustus, l. III, ch. ii, p. 211. Moïse de Khorèn, l. II, ch. lxxxxi p. 130. Sur Thordan, cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 284. D'après la tradition ecclésiastique arménienne, le corps de saint Grégoire l'Illuminateur aurait par la suite été rapporté par un prince mamikonien (Grigor Mamikonian, gouverneur de l'Arménie de 662 à 685) à Valarchapat (Etchmiadzin) soit de Thordan, soit de Constantinople. Le maxillaire du saint aurait été cédé à l'évêque d'Aghouanie Israël et au prince aghouan Varaz-Terdat « grâce aux instances de son oncle Djouvanchêr et de sa tante, épouse de Grigor Mamikonian ». (Muyldermans, *La domination arabe en Arménie*. p. 85, n° 2, avec bibliographie de la question).
7. Le mot *nahapet* « patriarche » en arménien, est d'origine iranienne (cf. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, p. 200). Il désignerait initialement un « chef de tribu » et serait à rapprocher du parthe * *nâfapati* (Meillet. *De quelques mots parthes en arménien*, *R. É. A.*, t. 2, 1, 1922, p. 2).

on recourut à un mot aussi purement syriaque que *qahanaï*, l'autre terme *erêts*, mot à mot « ancien », étant un « calque du grec *presbyteros*. Le mot *abelaï*, « prêtre marié », est également syriaque. Le terme de *vardapet*, « maître », est iranien, ainsi que ceux de *margarê* « prophète », de *hrechtak* « ange », de *pahq* « jeûne », de *karapet*, « précurseur », de *avetaran* « évangile »[1]. Meillet estime aussi que *vanq* « couvent » est d'origine iranienne, au même titre qu'*avan*, « village ». « En somme, dans le vieux fonds du vocabulaire arménien du christianisme, il y a des éléments araméens, des éléments iraniens et nombre de mots sans étymologie connue dont plusieurs ont une physionomie plus ou moins iranienne. On n'y trouve pas de mots pris immédiatement au grec [2]. » De cet ensemble de constatations, Meillet tire des conclusions fort importantes pour l'orientation de la primitive Église arménienne antérieurement à l'invention de l'alphabet arménien : « Le pays arménien, écrit-il, faisait alors partie de l'aire des civilisations iraniennes. On était à l'époque où une aristocratie parthe dominait en Arménie. Les gens qui écrivaient se servaient en grande partie de l'araméen. L'aristocratie était de langue iranienne, mais ses employés, ses scribes étaient plutôt de langue araméenne. Les textes officiels en moyen-iranien, avec leur caractère tout iranien et leurs « idéogrammes » araméens, portent trace de cette singulière dualité. Ce sont sans doute des gens de langue syriaque qui ont apporté et répandu le christianisme, mais la langue (de culture) des pays proprement parthes était iranienne. Et c'est de ce milieu complexe, bilingue, que serait venu le christianisme en Arménie. C'est toujours à Edesse qu'on est renvoyé pour les origines de l'Église arménienne. Dans les mots cités ci-dessus, les emprunts au syriaque sont proprement chrétiens, tandis que les emprunts à l'iranien sont des termes généraux qui ont servi à exprimer des notions chrétiennes. »

« Pour rendre compte du vieux fonds du vocabulaire chrétien chez les Arméniens, il faudrait, poursuit Meillet, connaître les langues dont se servaient en iranien du Nord les chrétiens de l'époque arsacide. Alors sans doute on verrait d'où viennent des mots mystérieux comme *sarkavag* « diacre », *vardapet* « maître », *karapet* « précurseur », *mkrtem* « je baptise », *zatik* « Pâques », et comment s'explique la forme de mots originairement grecs comme *ekeletsi* « église » et *hethanos* « païen ». » L'illustre savant entrevoyait ainsi une série d'emprunts continus faits par l'Église arménienne naissante aux chrétientés parthes et à leur mode d'expression mixte, irano-syriaque.

« L'avènement de la dynastie sassanide, conclut Meillet, est, comme l'indiquent les chroniqueurs arméniens, le fait décisif

1. Meillet, *Le mot ekeleci*, *R. E. A.*, t. 9, 1, 1929, p. 132-133.
2. Meillet, *ibid.*, IX, p. 133-134.

qui a rompu la communauté entre le monde parthe de l'Iran et l'Arménie. Dès lors, l'Arménie a eu une situation à part, entre l'empire sassanide et l'empire romain. La Perse sassanide ayant pris pour religion officielle un mazdéisme strict, qui ne paraît pas avoir jamais tenu en Arménie une place notable, c'est le christianisme qui est devenu pour les Arméniens la religion nationale [1]. »

Tiridate III, Khosrov II et l'opposition féodale.

L'alliance de la monarchie arsacide avec la jeune Église arménienne dans la personne de Tiridate III et de la famille de saint Grégoire l'Illuminateur était complète. Malheureusement la monarchie était toujours aux prises avec l'insubordination des féodaux, tandis que l'évangélisation était loin d'avoir triomphé de la résistance des masses rurales, voire de représentants de cette même féodalité, portés à s'appuyer contre le pouvoir royal sur le vieux paganisme indigène. Tiridate III avait pu croire son trône consolidé par la conversion de l'empereur Constantin au christianisme. La communauté de religion devait créer entre l'empire romain et l'Arménie une solidarité de sentiment et d'intérêts dont la dynastie arsacide ne pouvait que bénéficier. Tiridate n'en fut pas moins aux prises avec les féodaux, principalement, semble-t-il, avec ceux du Tarôn, de la Siounie (Siouniq), du Vaspourakan et de l'*A*ltzniq (Arzanène) qui, à l'occasion, n'hésitaient pas à s'appuyer sur l'empire sassanide, Moïse de Khorèn raconte que pendant une absence du roi le chef de la maison des Se*l*kouniq qui possédait le fief d'*O*lakan, au Tarôn, se révolta en escomptant l'aide du roi de Perse Châhpouhr II, mais il fut devancé et tué par le fondateur d'une autre maison féodale, celle des Mamikonian, lequel y gagna, de la reconnaissance de Tiridate, le fief du vaincu [2]. Ce fut l'origine de la grandeur de la famille des Mamikonian, que nous retrouverons fréquemment au cours de cette histoire [3]. Mais l'autorité du « Constantin arménien » devait finir par s'user au milieu de ces perpétuelles révoltes. Le IVe livre de Moïse de Khorèn raconte comment le propre *sénékapêt* ou chambellan de Tiridate s'unit aux seigneurs de la Siounie pour assassiner le roi au cours d'une partie de chasse dans la province d'Ék*é*l*é*atz (au sud

1. Meillet, *Le mot ekeleci*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 9, 1, 1929 p. 134-136.
2. Moïse, l. II, ch. lxxxiv, p. 124. Aso*l*ik, l. II, ch. i, p. 43.
3. Moïse de Khorèn veut ici que « Mamkoun », le fondateur éponyme de la maison des Mamikonian, soit venu « du pays des Djèn », dont on a fait (assez abusivement) « la Chine » ou plutôt l'Asie Centrale (Moise II,, ch. 78.). Cf. Hannès Skold, *L'origine des Mamiconiens*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 5, 1, 1925, p. 131-139.

d'Erzindjan) (vers 330 ?) [1]. Peu après (v. 333 ?) le chefde l'Égliss arménienne, Aristakès, fut assassiné de même par un seigneur dans le canton de Dzophq (Sophanène) [2]. L'Église et le trôn semblaient simultanément remis en question.

Cependant l'un et l'autre réussirent à se maintenir. Le corps de Tiridate III fut, d'après la même source, enterré au milieu du deuil général à Thordan, dans le Daranaliq, près de celui de son ami, saint Grégoire l'Illuminateur. Le fils de Tiridate, Khosrov II le Petit, lui succéda avec l'appui du clergé. De fait, nous le voyons en parfait accord avec le nouveau chef de l'Égliss arménienne, Verthanès, frère et successeur d'Aristakès. Sans doute l'Église et la royauté éprouvaient-elles le besoin de s'unir étroitement contre les périls qui les menaçaient l'une et l'autre la révolte païenne contre l'Église, la révolte féodale contre la royauté. Faustus de Byzance et Moïse de Khorèn nous racontent comment le patriarche Verthanès faillit être massacré au Tarôn dans le sanctuaire chrétien d'Achtichat qui avait remplacé le fameux temple du dieu Vahagn, tentative poursuivie par « des gens qui gardaient en secret le culte invétéré du paganisme et de l'idolâtrie » [3]. La particulière animosité des derniers païens contre l'Église provenait sans doute de ce que les anciens sanctuaires des dieux nationaux avaient été attribués en propre aux manses épiscopales ou aux monastères [4]. D'autre part, les familles de satrapes (*nakhararq*) héréditaires ne songeaient qu'à s'affranchir de la royauté. D'après Moïse de Khorèn, à la mort de Tiridate III, le *bdéachkh* Pakour ou Bakour, seigneur de l'Altzniq (Arzanène, au sud-ouest de Bitlis), se proclama indépendant. « Comme il ne pouvait prendre le titre de roi, parce qu'il n'était pas arsacide, il ne voulut pas du moins être un vassal. Séparé de la confédération des Arméniens, il fit alliance avec le roi de Perse Hormizd [5]. » Le nom de Hormizd II qui a régné de 302 environ à 310, est ici impossible. Toutefois Faustus de Byzance qui paraît se servir d'autres sources, confirme le fait en soi. Le prince d'Altzniq, nous dit-il, était un des grands vassaux portant le titre de *bdéachkh*, « un des quatre personnages occupant la première place et le premier coussin au palais du roi. Or il se rangea du côté des Perses ». Mais il avait trop présumé de ses forces : la maison d'Altzniq fut vaincue par les troupes loyalistes à la tête desquelles nous voyons figurer un prince de Siounie nommé Valinak lequel remplaça alors Bakour dans ses honneurs et

1. Trad. LANGLOIS, t. 1, p. 194.
2. MOÏSE DE KHORÈN, l. II, ch. LXXXXI, p. 130.
3. FAUSTUS, l. III, ch. III, p. 211. MOÏSE, l. III, ch. II, p. 134.
4. C'est ainsi qu'au témoignage de Moïse de Khorèn, le bourg de Thil dans l'Ekéléatz (Acilisène), sanctuaire de Nané, avait été donné au patriarche Aristakès qui y fut enterré (MOÏSE, l. III, ch. II).
5. MOÏSE, III, ch. IV, p. 135.

dignités « avec les possessions du rebelle, la main de sa fille et le titre de *bdéachkh* » [1].

Faustus nous parle aussi d'une affreuse guerre civile entre la maison des Manavazian, seigneurs du pays de « Manavazkert », c'est-à-dire de Manazkert, et la maison des Ordouni, ou de l'Ordouniq, seigneurs d'Ordorou, dans le Baséan occidental [2]. Khosrov II tenta vainement, avec la patriarche Verthanès, de mettre fin à cette guerre féodale qui désolait le pays. Ne pouvant y parvenir, il chargea de rétablir la paix une troisième maison féodale, celle des Mamikonian, établie, on l'a vu (p. 127), au Tarôn [3]. Le chef des Mamikonian, le belliqueux Vatché, exécuta si bien sa consigne qu'il extermina les deux maisons rivales. Une partie des terres de celles-ci furent données aux évêchés de Manazkert et de Baséan [4]. Une autre maison féodale, celle des Bznouni, établie au Bznouniq, au nord-ouest du lac de Van (région de Khélath), trahissait, dit Faustus de Byzance, le roi Khosrov II pour les Perses. Khosrov, poursuit notre chroniqueur, eut grand peine à repousser les Perses qui, grâce à cette trahison, avaient pénétré jusqu'à Arest, près du lac de Van. Il finit par triompher d'eux grâce à la vaillance de deux féodaux loyalistes, Vatché Mamikonian et Vahan Amatouni. La maison des Bznouni fut exterminée et son domaine confisqué [5].

Mais avec ces satrapes héréditaires (*nakhararq*) aussi orgueilleux que des rois, la besogne était toujours à recommencer, et l'Église elle-même, en dépit de leur conversion, n'arrivait pas à les faire plier. Moïse de Khorèn nous cite l'exemple de Manadjihr, chef de la maison des *R*echtouni (province du *R*echtouniq, sur la rive méridionale du lac de Van). Ce baron avait aidé les forces royales à abattre la révolte de ses voisins de l'A*l*tzniq, mais, comme il faisait arrêter en masse les inoffensifs paysans de la satrapie vaincue, l'évêque Hakob (Jacques) de Nisibe voulut intervenir en faveur de ces malheureux. Manadjihr fit, sous les yeux du prélat, jeter ses captifs dans le lac : « Tu vois, ricanait-il, que je tiens compte de ton intercession, puisque ces prisonniers sont maintenant délivrés de leurs fers et nagent dans les eaux [6] ! »

En dépit de ces difficultés, Khosrov II fit œuvre durable. Ce fut lui qui bâtit au nord d'Artaxata, au sud du confluent de la rivière Azat (Garni tchaï), affluent de l'Araxe, la nouvelle capitale arménienne, Dwin (prononcé Devine), destinée à remplacer

1. Faustus, III, ch. ix. Valinak, fils et successeur d'Andok, aurait régné sur la Siounie de 316 à 325. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 15.
2. Cf. Aso*l*ik, I, ch. v, trad. Dulaurier .p. 30. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 180.
3. Aso*l*ik, II, ch. i. Moïse, II, ch. lxxxiv.
4. Faustus, III, ch. iv.
5. Faustus, III, ch. viii. Le fief des Bznouni, le Bznouniq, était situé sur la rive occidentale du lac de Van depuis Khélath jusqu'à Bitlis.
6. Faustus, l. III, ch. x. Cf. Moïse, l. III, ch. vii.

Artaxata et Valarchapat [1]. Près de Dwin, il planta une vaste forêt, à la manière des « paradis » perses, remplie de bêtes rares pour les plaisirs de la chasse royale. « Cette forêt longeait la rive jusqu'au palais de Tiknouni que le roi nomma Tadjar-maïri (palais du bosquet). Une autre forêt fut plantée au sud de la première. On la nomma Khosrovakert (plantation de Khosrov) C'est là qu'on construisit le palais royal [2].»

A l'extérieur, Faustus et Moïse de Khorèn nous affirment que, sous le règne de Khosrov II, la jeune Église arménienne commença à essaimer hors des frontières du royaume. D'après ces auteurs, Grigor, fils du patriarche Verthanès, alla évangéliser les Ibères (Georgie) et les Albaniens ou Alouans (Aghouans) [3] (ici Albanie méridionale, pays de Phaïtakaran, vers le confluent de l'Araxe et de la Koura). Il fut martyrisé dans la plaine de Vatnéan par Sanatrouk ou Sanésan, prince de Phaïtakaran, lequel, nous affirme Moïse de Khorèn, était, comme les rois d'Arménie, d'origine arsacide, mais refusait d'abjurer le paganisme [4]. Faustus raconte que Sanésan envahit ensuite l'Arménie avec des bandes de nomades sortis de la steppe russe ou de la Ciscaucasie, Alains et autres. Le roi Khosrov et le patriache Verthanès furent réduits à se réfugier dans la forteresse de Tariounq (Bayazid), province de Kogovit ; mais les héros Vatché, chef de la maison des Mamikonian, que secondaient d'autres féodaux comme Bagrat Bagratouni, Vahan Amatouni, Méhoudak Rechtouni et Garégin Rechtouni, rétablit la situation. Vatché battit les envahisseurs devant Valarchapat et tua Sanésan dans une seconde bataille devant Ochakan, dans le canton d'Aragatzotn [5]. Selon Moïse de Khorèn les Arméniens, pour repousser l'invasion, avaient d'abord fait appel aux Romains dont le général Antiochus, força Sanésan (ici Sanatrouk) à se réfugier un tmomen chez le roi de Perse Sapor II [6].

Arménisation des provinces du Nord-Est. La Siounie

De fait, il était naturel que depuis la conversion de Constantin les Romains soutinssent les rois d'Arménie, leurs coreligionnaires tandis que les Sassanides soutenaient les dernièrs tenants du paganisme arménien. Quant à l'évangélisation des Alouans ou

1. Sur l'origine iranienne ou plutôt pré-iranienne du nom de Douïn-Dvin, cf. MINORSKY, *Le nom de Dvin*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 10 1, 1930, p. 117-120.
2. FAUSTUS, l. III, ch. VIII. Cf. MOÏSE, l. III, ch. VIII.
3. On sait que les Grecs appelaient *Albanoi* le peuple que les Arméniens nommaient Alouanq, mot prononcé depuis Aghouanq,
4. FAUSTUS, III, ch. VI. MOÏSE, III, ch. III.
6. FAUSTUS, III, ch. VII.
6. MOÏSE, III, ch. VI et IX.

Aghouans, elle ne fut pas abandonnée. Les évêques arméniens d'Aghouanie, successeurs du martyr Grigor, résidèrent à Bardav (Pertav, Bardaa), au sud-est de Gandja (Elizavetpol) [1].

Rappelons que, du temps de Strabon, les Albaniens étaient considérés comme des populations pastorales à demi-barbares, dont les mœurs farouches contrastaient avec celles de l'Arménie sédentaire et agricole [2]. A l'époque où nous sommes arrivés, leur langue apparaissait encore aux *vardapet* arméniens comme « une langue gutturale, rauque, barbare, grossière et discordante » [3], mais la prédication du christianisme allait permettre à la civilisation arménienne de pénétrer en Aghouanie.

Nous avons vu que les habitants de la Siounie (Siouniq), entre le lac Sévan et la rivière Akéra, parlaient une langue très voisine de la langue aghouane et qu'ils appartenaient vraisemblablement au même fond ethnique que les Aghouans [4]. Mais ici l'arménisation fut beaucoup plus profonde. Elle fut l'œuvre à la fois des princes locaux, attirés par le rayonnement de la civilisation arménienne, et du clergé grégorien. La tradition recueillie par Stéphannos Orbélian voulait que ce fût le fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie qui ait inféodé la Siounie ou pays de Sisakan au premier roi local nommé Sisak et surnommé A*l*ou, héros éponyme qui semble ainsi désigné comme étant bien de race « a*l*ouane » ou aghovane [5]. La maison de Siounie fut, depuis lors, étroitement associée à la vie politique et religieuse de l'Arménie. Nous venons de voir (p. 128) que le roi d'Arménie Khosrov II (v. 316-325) avait bénéficié du loyalisme de Va*l*inak, prince de Siounie, qui l'aida à dompter la révolte de Bakour, prince d'A*l*tzniq, et qui reçut en récompense le titre de *bdéachkh* ou chef de marche. On verra d'autre part que le frère de Va*l*inak, le prince Andok (= Antok, Antiochos), qui avait épousé une princesse arménienne de la maison des Mamikonian, maria leur fille, la belle Pha*r*antzem, à Gnel ou Gounel, neveu du roi d'Arménie Archak II. Pha*r*antzem profita de son élévation pour fait périr son oncle Va*l*inak et le remplacer sur le trône de Siounie par son propre père, Andok. Andok devait d'ailleurs jouer un rôle considérable dans la politique arménienne et, notamment, participer à l'élection des patriarches arméniens Pharèn d'Achtichat (348) et Nersès le Grand (353) [6]. Par cette

1. Cf. G. Dumézil, *Une chrétienté disparue. Les Albaniens du Caucase.* Mélanges Asiatiques, *Journal Asiatique*, 1940-1941, fasc. 1, p. 126.
2. Strabon, 4, 1.
3. Moïse de Khorèn, III, 54.
4. Zacharie le Rhéteur. *Chronique ecclésiastique*, trad. Ahrens-Krüger, p. 253. Cf. Thopdschian, *Politische und Kirchengeschichte Armeniens*, p. 156. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 266. Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, p. 13, n. 1.
5. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, p. 7-8.
6. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 15. Mais il arrivait que les princes

assimilation culturelle, l'arménisme prenait pacifiquement possession d'une vaste province qui n'avait, semble-t-il jamais été jusque-là complètement soumise à la race haïkane.

Tigrane VII : rupture entre la royauté et le patriarcat.

D'après les sources arméniennes, la guerre générale entre l'Arménie et les Perses avait recommencé dans les dernières années du règne de Khosrov II. Nous avons vu la maison des Bznouni trahir en faveur des Perses et permettre à ceux-ci de pousser leurs ravages jusqu'au lac de Van. Un peu plus tard, l'armée arménienne subit un désastre dans lequel périt son chef, Vatché Mamikonian, célébré depuis comme un martyr [1]. Vatché fut remplacé à la tête de l'armée par un autre féodal, Archavir Kamsarakan, prince du Chirak et de l'Archarouniq. Peu après mourut Khosrov II (v. 339). Le patriarche Verthanès, dont l'autorité n'avait cessé de grandir, assura la transmission de la couronne au fils du roi défunt, Tigrane VII. Verthanès lui-même décéda quelques mois plus tard, remplacé sur le siège patriarcal par son propre fils Housik, ou Iousik (vers 341).

Housik était le petit-fils de saint Grégoire l'Illuminateur. La famille de celui-ci se perpétuait donc sur le siège patriarcal, l'Église arménienne restant fidèle à cette maison dont les représentants paraissent avoir été tous de fortes et saintes personnalités. Grégoire, ses fils et petits-fils avaient été mariés avant d'entrer dans les ordres. A la mort de chacun d'eux, les clercs venaient solliciter son fils de renoncer à la vie de famille pour accepter la charge du patriarcat. Une dynastie patriarcale tendait donc, par la force des choses, à s'établir à côté de la dynastie royale. A la longue une telle situation finit par porter ombrage au pouvoir royal. La vie de Tigrane VII n'était pas toujours édifiante. Un jour — c'était au château royal de Bnabel dans le Grand Dzophq [2], — Housik lui refusa l'entrée de l'église. Tigrane le fit rouer de coups, et le prélat mourut peu après de ses blessures à Thordan, dans le Daranaliq où on l'avait transporté (v. 347) [3]. Le vieux chorévêque Daniel, prélat d'origine syrienne,

de Siounie, admis comme vassaux à la cour d'Arménie, s'y souvinssent qu'ils avaient été princes souverains. Moïse Kalankatouatsi (*Histoire des Aghouans*, p. 82) et Étienne Orbélian (*Histoire de Siounie*, I, p. 20), recontent qu'Andok, ayant été reçu à la cour du roi de Perse Châhpouhr, ne but ni ne mangea parce que, dans l'ordre des préséances, le protocole sassanide ne lui avait assigné que le 14e coussin.

1. Faustus, III, ch. xi.
2. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 8.
3. Faustus, III, ch. xii. Moïse de Khorèn, III, ch. xiv, mêle à cette histoire l'empereur Julien dont Housik aurait refusé d'introduire le portrait dans l'église, ce qui aurait excité le courroux de Tigrane. Le rapprochement est chronologiquement impossible.

ancien collaborateur de saint Grégoire et chef de la chrétienté du Tarôn, voulut réprimander le roi qu'il vint trouver à cet effet à « Baraèdch » dans l'Altzniq. Celui-ci le fit étrangler sur le champ [1]. Malgré ces violences, la maison de saint Grégoire conserva tout son prestige et le clergé proposa le patriarcat aux deux fils de Housik, Pap et Athanakinès. Sur leur refus, on éleva au patriarcat un de leurs parents, Pharèn d'Achtichat qui occupa ces fonctions de 348 à 352 et à qui Faustus reproche sa longanimité envers le roi Tigrane VII [2]. Toutefois, à la mort de Pharèn, le patriarcat sortit de la famille de l'Illuminateur pour être confié, il est vrai, au représentant d'une autre famille épiscopale, Chahak de Manazkert (352-353) [3].

Tigrane VII est décrit par les chroniqueurs comme un tyran, non seulement pour sa conduite envers l'Église, mais aussi pour ses sévices envers la noblesse. D'après Faustus, il donna l'ordre d'exterminer deux des grandes familles féodales, celle des Rechtouni et celle des Ardzrouni ; seuls, deux rejetons de ces deux familles, deux enfants, Tadjat Rechtouni et Chavasp Ardzrouni, purent être sauvés du massacre grâce à la protection de membres de la maison Mamikonian, Vardan ou Artavazd Mamikonian et Vasak Mamikonian, qui, après cela, se réfugièrent au Taïq [4]. Pour Moïse de Khorèn, le chef de la maison des Rechtouni, Zora, s'était, au nom de l'Église persécutée, révolté contre le roi Tigrane. Il s'était retranché dans le canton de Tmoriq, province de Kordjaïq, une des marches méridionales de l'Arménie, mais il fut abandonné des siens et se rendit au roi qui le fit périr avec toute sa race, à l'exception du jeune Tadjat, son neveu [5].

D'après Faustus de Byzance, le règne de Tigrane VII se termina dramatiquement. Après une contestation romanesque à la manière des contes persans (une substitution de chevaux dans le don d'un coursier destiné aux écuries perses), un satrape perse, le *marzban* de la province d'Azerbaidjan, appelé ici Varâz-Châhpouh, se fit inviter par « Diran » à de grandes chasses dans le district d'Apahouniq. Au cours d'un festin qui suivait les battues, le marzban profita de l'ivresse générale pour s'emparer du roi ainsi que du prince héritier Archak. Il fit brûler les yeux du monarque arménien avec des charbons ardents, au village appelé depuis Adzoul (charbon). « Après quoi le général des Perses repartit pour son pays en emmenant avec lui Diran et tous les

1. Faustus, III, ch. xiv.
2. Faustus, III, ch. xvi. Moïse, III, xvi.
3. Faustus, III, ch. xvii.
4. Faustus, III, ch. xviii. Thomas Ardzrouni, trad. Brosset, l. I, § , t. 1, p. 52.
5. Moïse de Khorèn, III, ch. xv.

captifs [1]. » D'après Markwart, l'événement se placerait vers 350 [2].

Chez Moïse de Khorèn nous trouverons une tradition analogue, mais reportée à la fin du règne de l'empereur Julien, donc après 363. « Diran » a fourni à Julien des auxiliaires pour la campagne de l'empereur en Mésopotamie, mais il s'est laissé entraîner par celui-ci à rendre des honneurs aux « idoles » [3]. En vertu de la justice immanente, le roi de Perse Châhpouhr II, une fois débarrassé de Julien, attire Diran dans une entrevue au cours de laquelle il lui fait crever les yeux. Après quoi Châhpouhr donne le trône d'Arménie à Archak II, fils de sa victime [4]. Comme on le verra, cette dernière version qui semble chronologiquement impossible, nous amène à penser que Moïse de Khorèn et peut-être aussi Faustus ont confondu la fin de Tigrane VII avec celle de son fils Archak II. Quoi qu'il en soit, ce dernier, vers 350, remplaça son père sur le trône d'Arménie.

Vers 360 l'empereur Constance consolida le trône d'Archak II en lui donnant en mariage la Romaine Olympias, fille du préfet du prétoire Ablabius [5].

Archak II dans la tradition arménienne. Saint Nersès.

Sur la politique intérieure d'Archak II nous sommes réduits aux récits en partie légendaires et, de surcroît, parfois discordants, de Faustus et de Moïse de Khorèn. Pour Faustus, Archak ramena l'ordre dans le pays en rendant sa faveur à la puissante famille féodale des Mamikonian, proscrite sous le précédent règne et qui revint alors de son exil du Taïq. Les deux chefs de cette maison, Vardan et Vasak, furent rétablis dans tous leurs biens et dignités. Vasak fut nommé *sparapet*, c'est-à-dire généralissime. Les levées féodales furent réorganisées et redistribuées pour la garde des frontières sous la direction générale de ces mêmes Mamikonian et aussi d'une autre famille seigneuriale, celle des Gnouni, ou Kénouni. « L'armée entière avec tout ce qui en dépend, c'est-à-dire les munitions d'armes, les piques, les arcs, les étendards ornés d'aigles et de faucons, ainsi que le commandement des troupes en temps de guerre, fut confiée aux descendants de l'ancienne famille des Mamikonian qui furent investis des charges de *stratélatès* et de *sparapet*. Ils étaient renommés pour leur intrépidité et leur valeur militaire. On eût dit que le ciel même leur accordait l'administration militaire dans

1. FAUSTUS, l. III, ch. XX.
2. *Zeitschrift D. Morgenl. Ges.*, XLIX, p. 221.
3. MOÏSE DE KHORÈN, l. III, ch. XIII.
4. MOÏSE, l. III, ch. XVII.
5. AMMIEN, l. XX, ch. XI, 3. Cf. MARQUART, *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, 5, *Zur Kritik des Faustos von Byzanz*, dans *Philologus*, t. 55, (1896), p. 220.

toute l'étendue de la Grande Arménie. Les membres de ces deux maisons, ainsi que ceux de la noblesse qui venait après eux, décorés de titres de gouverneurs, obtinrent le droit de s'asseoir en présence du roi sur des coussins, de porter des insignes d'honneur sur leurs têtes, sans parler des chefs des grandes familles qui, en leur qualité de gouverneurs, étaient aussi admis au palais à l'heure des repas et occupaient neuf cents coussins parmi les convives [1]. »

Certes, un tel passage montre avant tout que la source désignée sous le nom de Faustus émane d'un auteur attaché à la famille des Mamikonian, mais elle semble attester aussi, après une tentative de la royauté vers l'absolutisme, une sérieuse réaction féodale. En même temps et dans le même esprit on assistait à une restauration de la noblesse ecclésiastique, je veux dire à la restauration de la famille de saint Grégoire l'Illuminateur sur le siège patriarcal. On se rappelle en effet qu'après l'illustre apôtre le patriarcat avait été occupé successivement par ses deux fils, saint Aristakès (Aristakès Ier Parthèv) (entre 326 et 333 environ) et saint Verthanès (Verthanès Ier Parthèv) (entre 333 et 341 environ), puis par saint Housik (Housik Ier Parthèv), fils de Verthanès (vers 341-347). Après le martyre de Housik, le patriarcat avait été enlevé à la descendance de saint Grégoire. Il lui fut rendu dans la personne de saint Nersès Ier le Grand, petit-fils de Housik, qui fut élu à l'âge de 27 ans en 353 et qui devait, après une retraite de quatre années (359-363), gouverner l'Église arménienne jusqu'à sa mort, le 25 juillet 373.

Si Nersès descendait, en ligne paternelle, de saint Grégoire l'Illuminateur, il se rattachait à la dynastie régnante par sa mère, sœur du roi Tigrane VII. Il était d'autre part allié à la puissante maison féodale des Mamikonian, ayant, avant son entrée en religion, épousé une princesse de cette famille dont il eut un fils, le futur saint Sahak [2]. Il exerçait auprès du roi Archak II les fonctions de chambellan et de conseiller lorsque la voix publique l'obligea à accepter les fonctions de *katholikos*. Dans sa jeunesse, Nersès avait fait ses études à Césarée de Cappadoce, foyer théologique qui continuait à rayonner sur l'Arménie. D'après l'auteur de sa biographie comme d'après Faustus, ce fut également à Césarée qu'il alla, après son élection, se faire consacrer dans le patriarcat [3]. Rentré en Arménie, Nersès réunit dans son fief héréditaire d'Achtichat un synode où il rétablit la discipline en réagissant contre certaines persistances païennes

1. Faustus, l. IV, ch. II, p. 236. Note analogue sur la restauration et l'éloge des Mamikonian, chez l'auteur de la *Généalogie de saint Grégoire l'Illuminateur et Vie de saint Nersès*, dans Langlois, *Hist. Arm.*, t. II p. 22-23.

2. Faustus, l. IV, ch. III. *Généalogie de saint Grégoire l'Illuminateur et vie de saint Nersès*, l. c., ch. II, p. 22-23.

3. Faustus, l. IV, ch. IV. *Généalogie de saint Grégoire*, ch. III, p. 24.

comme le mariage entre consanguins, sans doute inspiré par l'exemple du parsisme, ou comme les gesticulations et mutilations volontaires au cours des scènes de « déploration », dans les funérailles [1]. Dans un esprit véritablement chrétien, il fonda des hôpitaux, notamment des léproseries. Le monachisme arménien lui dut un remarquable essor, tant par la pureté de la doctrine qu'il y fit régner que grâce à la richesse territoriale qu'il assura aux monastères. Comme l'Égypte et la Syrie, l'Arménie de son temps connut de grands anachorètes — le Syrien Chaghita, Kint de Taron, le Grec Épiphane — qui propagèrent dans le pays les pratiques de la vie érémitique, tout en poursuivant l'œuvre d'évangélisation (Épiphane est notamment signalé pour sa prédication dans le district du Grand Dzophq et dans l'Altzniq) [2].

Le patriarcat, rétabli à ce haut degré d'influence, ne tarda pas à entrer en lutte avec la royauté. On a quelque peu ici l'impression d'une rivalité entre deux dynasties, la dynastie laïque arsacide et la dynastie ecclésiastique issue de saint Grégoire l'Illuminateur. Si mauvais devinrent bientôt les rapports entre les deux pouvoirs qu'Archak II fit un moment écarter Nersès du patriarcat pour lui substituer un pontife plus docile dans la personne de Sahak de Manazkert, *alias* Tchonak (359- 363) [3]. A la vérité, si nous nous rapportons aux chroniques arméniennes, — rédigées il est vrai, d'après la tradition ecclésiastique —, la royauté, dans la personne d'Archak II, avait donné prise aux attaques du patriarcat. Archak avait fait périr son propre neveu Gounel, ou Gnel, et s'était approprié l'épouse de ce prince, la belle Pharantzèm [4], crime suivi d'ailleurs d'un autre forfait, car Pharantzèm se débarrassa ensuite de sa rivale, la Romaine Olympias, en faisant mêler du poison aux saintes espèces pendant la communion de la malheureuse [5]. Les hagiographes croient pouvoir nous restituer le texte de la malédiction dont saint Nersès frappa alors « la race des Arsacides » [6]. Par ailleurs, les mêmes chroniques nous racontent qu'Archak II avait fondé dans le canton de Kogovit une ville appelée de son nom Archakavan. Pour la peupler, il y appela, selon un procédé connu pour plusieurs de nos « villes franches » médiévales, « tous les débiteurs, inculpés et criminels, en leur promettant rémission de leurs fautes ». Saint Nersès s'éleva contre l'immoralité de telles méthodes et prophétisa la destruction de la cité. De fait, Archa-

1. Faustus, IV, 4. *Généalogie*, ch. VI, p. 27.
2. Cf. Faustus, l. V, ch. XXV-XXVIII.
3. *Généalogie*, ch. X. Faustus, l. IV, ch. XV.
4. Pharantzem (+ 380) était, on l'a vu plus haut, la fille d'Andok (= Antiok, Antiochos), prince de Siounie. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie* II, p. 12.
5. Cf. Faustus, IV, 15-16. *Généalogie*, ch. VII-VIII. Moïse de Khorèn, l. III, ch. XXII-XXIV. Voir Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 15.
6. *Généalogie*, ch. VII (p. 28).

kavan fut peu après ruinée soit par une effroyable épidémie, si nous en croyons Faustus et le biographe de saint Nersès, soit, d'après Moïse de Khorèn, par une prise d'armes des satrapes (*nakhararq*) qui vinrent massacrer les habitants [1].

Cette dernière version indiquerait un réveil des grandes révoltes féodales contre la royauté. Les mêmes sources nous montrent en effet Archak II reprenant contre les féodaux la politique centralisatrice de son père Tigrane VII. Au témoignage de Faustus, il massacra plusieurs nakhararq, anéantit leur famille et réunit leurs domaines aux biens de la couronne. Il en agit ainsi envers la maison des Kamsarakan qui possédait les districts de Chirak et d'Archarouniq avec la forteresse d'Artagers (l'Artagéras de Strabon) dans l'Archarouniq et la ville d'Érouandachat située près du confluent de l'Akhouréan et de l'Araxe. (Toutefois un dernier rejeton des Kamsarakan devait être sauvé et recouvrer plus tard les biens de sa famille [2]). Nous verrons qu'Archak II finit même par prendre ombrage de Vardan Mamikonian, chef de la puissante famille de ce nom, et qu'à l'instigation de la reine Pharantzèm et du *sparapet* Vasak, qui était le propre frère de Vardan, il ordonna de faire périr ce dernier qui fut massacré dans son château d'Erakhani dans le Taïq (l'actuel Irkhan sur le Tchorokh) [3]. Pour se mettre lui-même à l'abri des vengeances féodales, Archak II avait puissamment fortifié la citadelle d'Artagers, et ce château allait jouer un rôle considérable dans les événements suivants [4].

Au témoignage de nos chroniques, le patriarcat prit plusieurs fois parti contre la couronne en faveur des féodaux. Ce fut ainsi que le diacre Khat, remplaçant de saint Nersès, faillit être lapidé par ordre du roi, pour avoir protesté contre le massacre des Kamsarakan [5]. Le mécontentement des féodaux n'était d'ailleurs pas sans danger en présence de la menace perse. D'après Moïse de Khorèn, saint Nersès qui discernait le péril, parvint à les réconcilier au moins temporairement avec Archak mais deux des plus puissants, Méroujan Ardzrouni et Vahan Mamikonian, devaient rester sourds aux objurgations du pontife. Ils allaient finir par passer chez les Perses, à la cour de Châhpouhr II et par y apostasier pour embrasser la religion mazdéenne. Nous les verrons servir de guides à l'armée sassanide contre leur propre patrie [6].

1. *Généalogie de saint Nersès*, ch. IX. Faustus, l. IV, ch. XII-XIII. Moïse, l. III, ch. XXVII.
2. Faustus, l. IV, ch. XIX. Moise, l. III, ch. XXXI.
3. Faustus, l. IV, ch. XVIII. Sur Erakhani-Irkhan Hübschmann *Die altarmenischen Ortsnamen*, p. 360. Cf. P. Peeters *Le début de la persécution de Sapor d'après Fauste de Byzance*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 1, 1, 1920, p. 18.
4. Faustus, l. IV, ch. XIX.
5. Moïse, l. III, ch. XXXI-XXXII.
6. Faustus, l. IV, ch. XXIII-XXIV. Moïse, l. III, ch. XXIX. Thomas-

Archak II entre Rome et les Sassanides

Tandis qu'en Arménie la royauté rompait son alliance avec le patriarcat et se heurtait dangereusement aux féodaux, la guerre avait recommencé entre Perses et Romains. Et cette guerre affectait désormais un caractère nettement religieux. C'est là un fait qui allait dominer toute l'histoire de l'Arménie pendant deux siècles. En effet, au moment où l'empereur Constantin affirmait définitivement, par sa participation au concile de Nicée, son orientation chrétienne (325), l'empire perse se rattachait plus étroitement que jamais à la religion zoroastrienne. Le roi sassanide Châhpouhr II (309 ou 310-379) réunissait de son côté un synode national dirigé par le grand-môbedh Adhourbadh-i Mahrspandân et qui fixa définitivement le canon de la bible zoroastrienne, l'*Avesta* [1]. L'antique lutte du monde romain et du génie de l'Orient devint des deux côtés une sorte de guerre sainte.

Le conflit commença entre Châhpouhr II et l'empereur romain Constance, tandis que Tigrane VII régnait encore en Arménie. Il se limita d'abord à une guerre de sièges autour de Singara (Sindjar) et de Nisibe, en Haute Mésopotamie (338-350). L'Arménie était, par sa position même, un facteur trop important pour que son concours ne fût pas sollicité par les deux partis. Nous avons vu que, d'après Faustus et Moïse de Khorèn, le roi de Perse, mécontent de Tigrane VII, aurait attiré ce prince dans un guet-apens et lui aurait fait brûler les yeux [2]. Si le supplice se rapporte bien à Tigrane VII [3], il est possible que le fils et successeur de celui-ci, Archak II, effrayé par l'exemple, ait cherché pendant un certain temps à éviter le courroux de la cour sassanide.

Faustus, — dont les éléments d'information sont souvent plus sérieux que ne le laisserait croire sa chronologie si fantaisiste, — nous raconte que Châhpouhr avait invité Archak II à sa cour et avait tout mis en œuvre pour l'y gagner à force de prévenances et de flatteries. Un jour qu'un officier des écuries royales a manqué de respect à Archak, un des seigneurs arméniens qui suivent ce dernier, Vasak Mamikonian, tranche séance tenante la tête de l'insolent. Bien loin de se fâcher, Châhpouhr, affecte de féliciter Vasak pour son loyalisme. Une autre fois, Châhpouhr fait jurer à Archak II de rester fidèle à l'alliance perse, et ce serment, il prend soin de le lui faire prêter sur l'évangile. A cet effet le roi de Perse a l'adresse de se concilier l'amitié d'un puissant seigneur

ARDZROUNI, l. I, § 9, p. 54-55, trad. BROSSET, *Collection d'historiens arméniens*, t. 1, p. 54.

1. Cf. A. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, *Annales du Musée Guimet*, t. 48, 1936, p. 137.
2. Voir plus haut, p. 134.
3. Voir plus loin, p. 142-143.

arménien, Vardan Mamikonian, frère aîné de Vasak. Le serment ainsi obtenu n'empêcha d'ailleurs pas Archak II de s'enfuir de la cour de Perse. Une fois parvenu en Arménie, il se serait dégagé de l'alliance perse. Il est à remarquer que le conseil de rompre avec la Perse lui avait été donné par Vasak Mamikonian qui se mettait ainsi à la tête du parti romain. Au contraire, Vardan Mamikonian paraît avoir été le chef du parti perse, ce dont, comme on l'a vu, Archak II finit, à l'instigation de Vasak, par le punir en le faisant massacrer [1].

En réalité, ce renversement des alliances dut demander un certain temps. D'après un passage de Procope [2], qui semble confirmer certaines assertions de Faustus de Byzance [3], Archak aurait même un moment guerroyé dans la région de Nisibe comme allié des Perses contre les Romains. D'autre part, au témoignage d'Ammien Marcellin, écrivain contemporain et particulièrement bien informé pour cette région, l'empereur Constance, en 360, manda auprès de lui, à Césarée de Cappadoce, « le roi d'Arménie Arsace », c'est-à-dire ce même Archak II, « et, après lui avoir fait la réception la plus honorable, il mit toute espèce de raisonnements et de persuasion en œuvre pour le décider à rester inviolablement attaché aux Romains. Il savait en effet que, supercheries, intrigues, menaces, le roi de Perse avait tout essayé auprès de ce prince pour nous l'aliéner et l'attirer dans son parti. Arsace fit le serment de mourir plutôt que de changer à notre égard et s'en retourna comblé de présents, lui et sa suite. Sa foi fut bien gardée, et, en effet, des liens multipliés de gratitude l'attachèrent à Constance. Le principal était le mariage que ce dernier lui avait fait contracter avec Olympias, fille d'Ablabius, ancien préfet du prétoire, laquelle antérieurement avait été fiancée à son frère Constant » [4]. En 361, et toujours au témoignage d'Ammien Marcellin, Châhpouhr II essaya de contrebalancer l'influence romaine en comblant Archak II de cadeaux, notamment de vêtements royaux d'une grande magnificence [5]. Mais le prince arménien dut rester fidèle à l'alliance romaine puisque, en 362, Ammien nous le montre envoyant à Constantinople une ambassade à l'empereur Julien qui venait de succéder à Constance [6].

On sait que Julien entreprit l'année suivante une grande expédition à travers la Mésopotamie sassanide. Il chargea Archak d'opérer, avec un corps d'armée romain de 30.000-

1. Faustus, l. IV, ch. xvi et xviii. Cf. P. Peeters, *Le début de la persécution de Sapor d'après Fauste de Byzance*, dans *Revue des Études Arméniennes*, t. 1, 1, 1920, p. 15-19.
2. Procope, *De bello persico*, I, 5.
3. Faustus, l. IV, ch. xx, p. 256-257.
4. Ammien Marcellin, l. XX ch. xi, p 139-140.
5. *Ibid.* l. XXI ch. vii, p. 151.
6. *Ibid.*, l. XXIII, ch. iii, p. 193-194.

hommes, une diversion dans « le district de Chiliocome, le plus fertile de toute la Médie », tandis qu'avec le gros des légions Julien lui-même s'avançait jusqu'aux portes de la capitale perse, Ctésiphon (363). Malheureusement l'empereur-soldat mourut d'une blessure au cours d'un combat d'arrière-garde entre Ctésiphon et l'Assyrie et son indigne successeur, Jovien, rétrocéda lâchement aux Perses toutes les conquêtes romaines, savoir, d'une part, les places fortes de Singara et de Nisibe, qui commandaient la rive droite du Tigre du côté de l'Assyrie, d'autre part, les cinq provinces transtigritanes : l'Arzanène (région d'Arzèn), la Moxoène (Mokq), la Zabdikène (région de Finik, au nord-ouest de Djéziret ibn-'Omar), la Réhimène (dans l'angle méridional entre le confluent du Bohtan-sou et le Tigre) et la Gordyène (dans l'actuel Hakkiari) [1]. C'étaient, comme on le voit, les bastions méridionaux de la forteresse arménienne que le lamentable Jovien abandonnait aux Perses (363).

Mais le défaitisme de Jovien ne s'arrêta pas là. « Par une clause additionnelle, concession déloyale autant que funeste, écrit l'honnête Ammien Marcellin, il fut stipulé qu'Arsace (Archak II), l'ancien et fidèle allié du peuple romain, ne pourrait à l'avenir être secouru par nous contre les Perses. L'ennemi voulait par là d'abord punir ce prince du ravage de la province de Chiliocome qu'il avait opéré par ordre de Julien, et, subsidiairement, se ménager des facilités pour envahir plus tard l'Arménie [2]. » De leur côté, les chroniqueurs arméniens nous parlent de la lutte que, vers la fin de son règne, Archak II dut soutenir contre les envahisseurs perses. D'après Faustus, l'armée arménienne, au moment du traité de Jovien avec Châhpouhr II, surveillait la frontière arméno-perse du côté de Gandzak (Gandja ou Elizavetpol), face à l'Azerbaidjan sassanide [3]. Archak II, secondé par le *sparapet* Vasak Mamikonian, aurait résisté, semble-t-il, pendant plus d'un an, aux Perses et leur aurait infligé plus d'un échec.

Faustus nous montre les deux hommes repoussant d'abord les Perses qui avaient pénétré jusqu'aux districts de Vanand et de Baséan, dans l'Arménie septentrionale [4]. Mais à ce moment se produit la trahison du néfaste Méroujan Ardzrouni, qui guide l'ennemi vers son ancienne patrie. Cette fois, les Perses attaquent par le sud, du côté de l'Altzniq et du Dzophq, « écrasant les hommes aux pieds de leurs éléphants et attachant femmes et enfants aux timons de leurs chariots ». Ils démantelèrent l'ancienne capitale de Tigranocerta dont ils emmenèrent les habitants en captivité. S'ils échouèrent contre le château d'Angel ou Angl, à

1. Ammien Marcellin, l. XXV, ch. VII, p. 240.
2. *Ibid.*, p. 241. Faustus, l. IV, ch. XXI, donne en résumé une indication analogue.
3. Faustus, l. IV, ch. XXI.
4. Faustus, l. IV, ch. XXII.

l'ouest du Dzophq, où se trouvaient une partie des anciennes tombes royales, ils furent plus heureux contre le château de Kamakh-Ani, dans le Daranaliq, que le traître Méroujan se fit livrer et où ils profanèrent d'autres tombes royales. Faustus ajoute que Vasak Mamikonian surprit peu après les Perses, délivra les prisonniers, reprit les ossements des anciens rois et les fit ensevelir au village d'Altzq, dans un inaccessible défilé de l'Ararat [1]. Mais on ne sait quel crédit ajouter au texte de Faustus, d'autant qu'on y trouve ici insérés ou interpolés les refrains de quelque chanson de geste en l'honneur des Mamikonian avec le récit des trente combats au cours desquels le héros Vasak Mamikonian aurait régulièrement mis en fuite les envahisseurs perses et leur complice, Méroujan Ardzrouni [2]. A la fin, Faustus nous avoue que nombre de *nakhararq* imitèrent plus ou moins l'exemple de Méroujan et abandonnèrent Archak II. Ce fut ainsi que les chefs féodaux de l'Altzniq, du Kordouq et du Tmoriq, dans les marches méridionales de l'Arménie, dans la région du haut Tigre, et ceux de l'Artzakh, l'actuel Qarabagh, dans la région de Choucha, aux marches orientales, entre le bas Araxe et la basse Koura, firent défection et se déclarèrent vassaux de la cour sassanide [3]. Trahison d'autant plus grave qu'il s'agissait des seigneurs des provinces-frontières et que leur défection démantelait la défense du royaume. L'exemple venait de haut, puisque, comme nous l'avons annoncé, Vahan Mamikonian, le propre frère du *sparapet* Vasak, se rendit lui-même à la cour de Châhpouhr II où, comme Méroujan Ardzrouni, il renia le christianisme pour adopter la religion de Zarathouchtra. D'après Faustus, le monarque sassanide lui aurait donné en mariage une de ses sœurs. D'après Moïse de Khorèn, ce fut Méroujan qui reçut la main de la princesse sassanide [4].

Il semble que saint Nersès, qui si souvent avait défendu les privilèges des féodaux contre l'absolutisme royal, ait cherché à arrêter cette révolte qui, maintenant, aboutissait à la trahison, voire à l'apostasie. Les *nakhararq*, nous raconte Faustus, étaient venus le trouver pour lui exposer leurs griefs. Sans nier devant ses interlocuteurs les fautes de la maison royale, « cette abominable race des Arsacides », il leur rappela les services qu'elle avait, dans le passé, rendus au pays et en particulier à la noblesse même : « C'est d'eux que plusieurs d'entre vous ont reçu des apanages ! » Et il les objurguait de ne pas faire le jeu de l'ennemi

1. Faustus, l. IV, ch. xxiii-xxiv.
2. Faustus, l. IV, ch. xxv-xlix.
3. Faustus, l. IV, ch. l. Vers le même temps, le *bdéachkh* de Gougarq et avec lui les seigneurs des districts de Tzor et de Kolb abandonnèrent la suzeraineté d'Archak II pour celle des Ibères (cf. Lévond Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, *R. E. A.*, t. 7, 2, 1927, p. 214).
4. Faustus, IV, l. Moise, III, xxxvi.

héréditaire et de la foi adverse: « Au lieu du Christ, votre Seigneur, vous voulez servir le magisme ! » Mais eux, n'écoutant que leurs griefs contre la royauté, refusèrent de l'entendre et, abandonnant le service du roi, se retirèrent dans leurs domaines respectifs [1].

Dès lors, Archak II était perdu. Abandonné par les Romains, trahi par les féodaux, il n'avait qu'à tenter de se réconcilier avec les Perses. Précisément Châhpouhr II qui n'ignorait pas les difficultés de sa position, l'invitait à se rendre à sa cour, le menaçant d'une reprise des hostilités s'il refusait, lui prodiguant, dans le cas contraire, les assurances les plus solennelles, garanties par l'envoi d'une bague avec effigie du sanglier royal. Archak, suivi du fidèle Vasak Mamikonian, se rendit donc à la cour sassanide. Dès son arrivée, Châhpouhr le traita durement, en suzerain irrité. Faustus nous raconte que devant une telle insolence, le monarque arménien, descendant de cette fière maison arsacide qui, pendant quatre siècles, avait régné sur l'Iran, ne put dissimuler quelque hauteur envers le Sassanide, dont les aïeux avaient été les vassaux des siens. Châhpouhr le fit alors enfermer à Aniouch, ou Andmêch, le « Château de l'Oubli », au Khouzistan, où, après une longue captivité, le malheureux se donna la mort. Quant à Vasak Mamikonian, il fut supplicié, écorché, et sa peau, empaillée, fut exposée au Château de l'Oubli [2].

La catastrophe est rapportée de manière peu différente par Ammien Marcellin, contemporain des faits. Sous la rubrique de 368, il nous raconte comment Châhpouhr II avait entrepris de se subordonner l'Arménie. « L'esprit public y étant contre lui, il employait tour à tour la ruse et la violence, tantôt essayant de séduire les satrapes et les grands du pays, tantôt exerçant des hostilités sur un point ou sur un autre. Parvenu enfin, par une combinaison inouïe de ruses et de parjures, à fasciner le roi Arsace lui-même et à l'attirer dans un festin, il lui fit aussitôt crever les yeux. Après quoi le roi captif fut chargé de chaînes d'argent, puis relégué dans un fort nommé Agabana où finalement il fut mis à mort au milieu des tortures [3]. »

Toute la différence, on le voit, réside dans le traitement infligé à Archak II. Pour l'historien latin, on lui crève les yeux. Pour Faustus, on l'emprisonne simplement dans le Château de l'Oubli, tandis que c'est son père Tigrane VII qui a eu les yeux brûlés, ce qui nous amène à nous demander s'il n'y a pas confusion entre le père et le fils. Nous sommes d'autant plus tentés

1. Faustus, IV, 51.
2. Faustus, IV, 53-54 et V, 7. Moïse, III, 34-35. Thomas Ardzrouni, l. I, § 9, trad. Brosset (*Collection d'historiens arméniens*, I. 1, p. 54). La version de Faustus se retrouve dans Procope, *De bello persico*, II. I, ch. v. Cf. P. Peeters, *Le début de la persécution de Sapor*, *R. E. A.*, t. 1, 1, 1920, p. 21, n. 3
3. Ammien Marcellin, XXVII, 12.

de le croire que nous trouvons chez Moïse de Khorèn une version intermédiaire, selon laquelle les Perses crèvent les yeux de Tigrane VII, cette fois visiblement confondu avec Archak II, puisque, de l'aveu de Moïse, l'événement se passe après la mort de Julien (363) [1]. Il semble en réalité que, selon l'expression du Père Peeters, l'histoire de Tigrane VII soit ici « en partie une réplique antidatée de celle de son fils » [2].

Ajoutons que Lehmann-Haupt a découvert à Bochât près de Mayâfâriqîn qui est peut-être l'ancienne Tigranocerta, un relief rupestre portant un cavalier perse qui semble traîner derrière la queue de son cheval un piéton debout. D'après l'arménologue allemand, il s'agirait de Châhpouhr II suivi d'Archak II, et ce bas-relief symboliserait le triomphe du premier sur le second [3].

Le roi Pap et le protectorat romain

Après avoir capturé Archak II, Châhpouhr envoya une armée prendre possession de l'Arménie. D'après Ammien Marcellin [4], il conféra l'autorité sur ce pays à deux transfuges, l'eunuque Cylax ou Cylacès et un certain Artaban. Faustus appelle les gouverneurs investis par le roi de Perse Zig et Karèn [5]. Pendant ce temps, la femme d'Archak II, l'énergique reine Pharantzèm, s'était réfugiée dans la forteresse d'Artakert, l'Artogérassa d'Ammien Marcellin, puissante citadelle de la province de l'Archarouniq qui renfermait une bonne garnison et le trésor r yal. Pharantzèm sauva une situation qui semblait désespérée. Les Perses vinrent l'assiéger, mais elle séduisit Cylax et Artaban, les ramena dans le devoir et, avec leur complicité, mit en fuite l'armée assiégeante [6]. En même temps, pour mettre à l'abri de la vengeance des Perses le fils qu'elle avait eu d'Archak II, le prince Pap ou Bab [7], désormais héritier de la couronne d'Arménie, elle l'envoya chez les Romains où l'empereur Valens lui assigna pour résidence la ville de Néocésarée, dans le Pont, avec un traitement aussi libéral qu'honorable [8].

L'héroïque résistance de Pharanztèm à Artakert permit à la noblesse arménienne de se ressaisir. Sur l'initiative de Cylax et d'Artaban, nous dit Ammien Marcellin, une députation alla demander à l'empereur Valens d'envoyer Pap régner en Arménie

1. Moïse, III, 17.
2. P. Peeters, *Le début de la persécution de Sapor*, l. c., p. 25, n. 1.
3. Lehmann Haupt, *Armenien*, p. 419-420.
4. Ammien Marcellin, XXVII 12.
5. Faustus, IV, 55.
6. Ammien, XXVII, 12. Cf. Brosset, ap. *Histoire de la Siounie*, I, p. 20, n. 4.
7. Chez Ammien Marcellin : Para à lire Papa.
8. Ammien, XXVII, 12.

avec l'aide d'une armée romaine. Faustus met à la tête de cette députation de la noblesse arménienne Mouchel Mamikonian, fils du sparapet Vasak et digne héritier de sa chevaleresque bravoure [1]. Valens accéda à cette demande, du moins partiellement. Il chargea un de ses officiers, le duc Térence, de ramener Pap en Arménie pour que celui-ci y exerçât le pouvoir, mais sans y prendre les insignes royaux. Ayant à faire face sur le Danube à la menace des Goths, Valens ne voulait pas, en déchirant le traité de renoncement à l'Arménie signé par Jovien, se mettre sur les bras une guerre ouverte avec la Perse [2]. Térence ramena donc Pap en Arménie, mais sans les légions nécessaires pour le soutenir. Châhpouhr exaspéré envoya en Arménie des forces nombreuses chargées de ravager le pays. Pap, accompagné, nous dit Ammien, de Cylax et d'Artaban, prit la fuite vers les montagnes de la Lazique (Colchide, Gourie-Mingrélie) où il resta cinq mois caché et défiant les recherches de la cavalerie perse. Pendant ce temps les Perses avaient recommencé le siège de la forteresse d'Artakert où l'indomptable reine Pharantzèm tenait toujours. D'après le récit de Faustus la place n'aurait succombé qu'au bout de quatorze mois et à la suite d'une épidémie qui décima les défenseurs. Pharantzèm tomba aux mains des Perses avec le trésor royal. Elle fut déportée en Perse où les vainqueurs l'auraient fait périr après d'indignes traitements [3].

Au témoignage d'Ammien, l'armée d'occupation perse mit l'Arménie à sac, incendiant les arbres fruitiers et détruisant les villes. Faustus énumère les principales villes ainsi ravagées par l'ennemi : Artachat (Artaxata), dont les murailles furent rasées, Valarchapat qui fut détruite de fond en comble, Erouandachat qui subit le même sort, Zaréhavan (près de Bagavan, au Bagrévand), également détruite, Zarichat dans l'Aliovit, même Van qui fut livrée aux flammes et « détruite jusqu'aux fondements » [4]. L'auteur décrit les populations urbaines qui furent alors arrachées de leurs foyers et déportées en Perse, y compris les colonies juives naguère établies en Arménie par Tigrane le Grand et qui partageaient aujourd'hui le sort des autres exilés. Naturellement, ces déportations n'allèrent pas sans persécution religieuse. Faustus cite l'exemple du prêtre arménien Zouith, originaire d'Artachat et qui se laissa décapiter plutôt que d'apostasier [5]. D'après la même source Châhpouhr II se rendit en personne en Arménie, accompagné des deux renégats Méroujan Ardzrouni et Vahan Mamikonian qui se faisaient les instruments de ses vengeances. Il établit son camp sur les ruines de la ville de Zaréha-

1. Faustus, V, 1.
2. Ammien, *l. c.*
3. Ammien, XXVII, 12. Faustus, IV, 55.
4. Faustus IV, 55.
5. Faustus, IV, 56. Moïse de Khorèn, III, 35.

van, au Bagrevand et s'y livra à de cruelles représailles. « Les captifs furent réunis devant le roi qui ordonna de jeter aux pieds des éléphants tous ceux qui avaient atteint l'âge mûr et d'attacher aux timons des chariots les femmes et les enfants. Les femmes des nobles et des *nakhararq* furent mises nues et rangées des deux côtés de la grande place de Zaréhavan ; le roi Châhpouhr chevauchait au milieu, désignant les plus belles pour son harem. » Il exerça en particulier ses vengeances sur les gens originaires de la Siounie, en haine du prince Andok de Siounie et de sa fille, la reine Pharantzèm. Il ne regagna la Perse qu'après avoir placé des garnisons iraniennes dans les principales forteresses de l'Arménie [1]. Les deux renégats, Vahan Mamikonian et Méroujan Ardzrouni, qu'il avait laissés dans le pays, s'efforçèrent d'implanter de force le mazdéisme. D'après Faustus, Vahan fit même pendre par les pieds au sommet d'une tour, à Van, sa propre belle sœur Hamazaspouhi, épouse de Garégin *R*echtouni, seigneur du *R*echtouniq, et qui s'était refusée à apostasier [2]. Les deux renégats saccagèrent ensuite Van et emmenèrent en esclavage la population chrétienne, ainsi que la colonie juive. Vahan qui cherchait à couvrir le pays de pyrées finit par exciter une telle haine qu'il fut assassiné par son propre fils Samouël [3].

Cependant les Romains ne pouvaient laisser se poursuivre cette tentative d'iranisation de l'Arménie. L'empereur Valens se décida à envoyer dans le pays une armée sous les ordres d'un comte nommé Arinthæus [4]. Les garnisons perses furent chassées et le roi Pap définitivement restauré (vers 369 ?) Pour Faustus, on l'a vu, le principal artisan de cette restauration était le héros Mouch*el* Mamikonian qui était allé demander aux Romains de rétablir Pap sur le trône. Mouch*el* reçut la dignité de *sparapet* ou généralissime qu'avait jadis portée son père Vasak Mamikonian. Le nouveau roi, pour consolider son trône, s'empressa de réconcilier la couronne avec le patriarcat. De fait, Faustus nous le montre allant faire une visite pleine de déférence à saint Nersès pour lors retiré dans quelque couvent et dont il sollicita les conseils ainsi que le retour dans la capitale. Faustus nous laisse entendre que le patriarche partagea dès lors avec le roi le soin du gouvernement [5].

Pendant ce temps le vaillant *sparapet* Mouch*el* Mamikonian, « après avoir réuni une armée arménienne de 10.000 hommes et l'avoir passée en revue en présence du roi Pap, du pontife Nersès et des généraux romains Térence et Até (= Arinthée) », alla

1. Faustus, IV, 57.
2. Faustus, IV, 58. Thomas Ardzrouni, I, § 9, p. 55-56.
3. Thomas Ardzrouni, l. I, § 9 (Brosset, t. I, p. 58).
4. Ammien, XXVII, 12. Arinthée est appelé Até par Faustus (V, 1) et Atté par Moïse de Khorèn (III, 38).
5. Faustus, V, 1.

chasser les Perses des districts que ceux-ci occupaient encore. La reconquête partit, nous dit Faustus, du district de Daranaliq, près de la frontière byzantine de Cappadoce, et s'étendit jusqu'à la région de Gandja, dans l'actuel Qarabagh, sur la frontière persane [1]. La chronique nous parle notamment de la délivrance du château de Taronk dans la Kogovit où une héroïque garnison arménienne tenait depuis des mois contre toutes les attaques des Perses et où une partie du trésor royal avait pu être sauvée. Appuyé par l'armée romaine, Mouchel Mamikonian détruisit les pyrées mazdéens installés pendant l'occupation perse et, rendant persécution pour persécution, fit écorcher les chefs ennemis ou les principaux renégats qu'il put saisir et suspendit leur peau sur la muraille des villes reconquises. Il en agissait ainsi, dit Faustus, pour venger son père Vasak qui avait subi le même supplice du fait des Perses au Château de l'Oubli [2]. Faustus raconte ensuite avec de pittoresques détails plusieurs batailles rangées où les troupes arméno-romaines triomphèrent des Perses commandés, affirme le chroniqueur, par le roi Châhpouhr II en personne. La bataille décisive se serait livrée près des sources du Mourad-sou (Euphrate oriental) et des monts Nébad (Niphatès), à l'est de l'Ala-dagh, au nord-est du lac de Van, dans le district de Bagavan (Utch-Kilissé). Pendant le combat, saint Nersès, du haut du mont Nébad, contemplait l'action, suppliait Dieu et réconfortait le roi Pap. Les troupes arméniennes étaient conduites par l'héroïque Mouchel Mamikonian qui, monté sur son coursier blanc, affrontait les Aghouans ou Albaniens et leur roi Ournaïr, auxiliaires de l'armée perse. Pendant ce temps, sur un autre secteur du champ de bataille les Romains attaquaient les Perses eux-mêmes. Moïse de Khorèn veut que le général arménien Sembat Bagratouni, un des lieutenants de Mouchel, ait fait prisonnier le traître Meroujan Ardzrouni et lui ait infligé le châtiment de ses crimes en lui imposant sur la tête une couronne de fer rouge [3]. Mais Faustus nous dit au contraire que Méroujan, qui regrettait sans doute sa conduite, avait, avant le combat, fait passer de précieux avis à Mouchel. Faustus fait d'ailleurs mourir Méroujan beaucoup plus tard [4]. La même source nous raconte ensuite une

1. Faustus, V, 1.
2. *Ibid.*
3. Récit coloré chez Thomas Ardzrouni : « Méroujan (ici Méhoujan) qui n'abandonnait pas ses idées de royauté, ayant réuni de nombreux bataillons, des drapeaux et enseignes sans nombre, s'en vint au village de Tzirav, canton du Bagrévand et voulut pénétrer dans les territoires servant de résidence aux rois. Sembat le Bagratide marcha contre lui, les enseignes déployées, au son des trompettes impériales. Ses bataillons cernèrent l'armée de Méroujan afin de lui couper la retraite. Au même moment, Méroujan s'élance avec impétuosité. Le brave Sembat coupe le jarret de son cheval caparaçonné de fer et, posant le pied sur le cou de son ennemi : « Viens, roi d'Arménie, que je te couronne ! » Et il lui étreignit le crâne avec un fer rouge. » (Thomas Ardzrouni, I, §, 9 Brosset, t, I, p. 58).
4. Faustus, V, 4 et 43. Moïse, III, 37.

seconde victoire remportée sur l'armée de Châhpouhr par Mouchel et par le général romain Térence à Gandja, dans l'Artsakh (Qarabagh). Le récit conserve d'ailleurs ici un ton épique : à chaque soldat perse qu'ils abattent, les guerriers arméniens crient en l'expédiant aux enfers : « Que ta mort venge notre roi Archak le Brave ! » et ce refrain, qui fait allusion au sort tragique d'Archak II au Château de l'Oubli, confère une grandeur farouche au récit du chroniqueur [1]. Cependant le même Faustus montre la magnanimité de Mouchel qui, au combat de Bagavan, a accordé la vie sauve au roi des Aghouans vaincu et a chevaleresquement renvoyé à Châhpouhr II les dames perses tombées au pouvoir des Arméniens [2].

La guerre terminée, les Perses une fois chassés, Mouchel s'employa à faire rentrer dans le devoir ceux des féodaux qui, pour se soustraire à l'autorité royale, avaient pactisé avec l'ennemi, notamment ceux du Kordouq, du Tmoriq, de l'Artsakh [3], de l'Altzniq (Arzanène), du Grand Dzophq, du canton d'Angel ou Angl (Angel-doun) et de l'Hanzith (Antzitène), tous seigneurs qui furent châtiés et ramenés à l'obéissance [4]. Mouchel reconquit d'autre part sur l'Aghouanie ou Albanie les cantons d'Outi (Barda), de Chagachèn ou Sakasène (Gandja), de Gardman (sur la rive orientale du lac Sévan) et aussi, assure notre source, le district de Golt (Goltèn ?) que l'on ne soupçonnait pas les Aghouans d'avoir occupé. « Le fleuve Koura fut désigné comme devant servir de frontière entre les Aghouans et l'Arménie.[5] » Faustus nous dit même que Mouchel — sans doute comme agent de la politique romaine —, alla guerroyer contre les Ibères et punir les gens du Gougarq (Gogarène) qui avaient abandonné la clientèle arménienne (c'est-à-dire romaine) pour celle de l'Ibérie (c'est-à-dire de la Perse) [6] ; voire que le même Mouchel poussa ses armes au nord-est jusqu'au canton de Phaïtakaran (près de l'actuel Salyan), à l'embouchure de la Koura dans la Caspienne, ce qui, à moins qu'il ne s'agisse d'un simple raid, semble exagéré [7].

Nous possédons un témoignage archéologique des reconquêtes du roi Pap. Il s'agit d'une inscription grecque sur carreaux de pierre étudiée par Lehmann-Haupt à Mayâfâriqîn, capitale de l'Altzniq (Arzanène) et qui serait l'ancienne Tigranocerta. Cette inscription, gravée sur l'ordre du roi arménien, évoque la reconquête de la ville après la révolte appuyée par les Perses [8].

1. Faustus, V, 5.
2. Faustus, V, 4.
3. Faustus, V, 10-12.
4. Faustus, V, 10-12, 16-19.
5. *Ibid.*, V, 13.
6. *Ibid.*, V, 15. Cf. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, *R. E. A.*, t. 7, 2, 1927, p. 214.
7. Faustus, V, 14.
8. Lehmann-Haupt, *Armenien*, I, p. 410.

Chute du roi Pap

On assistait à une brillante restauration de la grandeur arménienne. Le héros Mouchel Mamikonian, qui « ne rêvait qu'à servir ses maîtres arsacides » [1], obligeait partout la féodalité à reconnaître le pouvoir royal. Il avait énergiquement mis fin à la tentative d'iranisation politique et religieuse à laquelle s'étaient associés quelques féodaux dévoyés. Le grand patriarche saint Nersès reconstruisait les sanctuaires détruits par les Perses et regroupait les communautés dispersées par la persécution. Appuyée sur le protectorat romain, l'Arménie chrétienne reprenait sa place en Orient. Malheureusement l'accord entre la royauté et le patriarcat, entre la dynastie et les féodaux, entre l'Arménie et Rome, triple condition du relèvement arménien, allait être de courte durée.

Le roi Pap, nous dit Faustus, était « obsédé par les *dêv* », c'est-à-dire par les mauvais esprits, lesquels se manifestaient parfois sous la forme de serpents blancs qui s'enroulaient à sa personne, vieux thème de la mythologie indo-iranienne [2]. Cette « possession » se traduisait dans ses mœurs déréglées dont saint Nersès le reprenait vainement. Lassé de cette perpétuelle censure, le roi invita le patriarche dans le palais de Khakh (canton d'Ekéleatz, *alias* Acilisène) où la cour séjournait alors, et, au cours d'un repas, lui fit boire une coupe empoisonnée (25 juillet 373) [3]. Pap fit ensuite sortir le patriarcat de la famille de saint Grégoire l'Illuminateur et le conféra à une autre famille sacerdotale, issue d'un collaborateur de saint Grégoire nommé Albianus. Chahak ou Housik de Manazkert, descendant d'Albianus, fut ainsi nommé patriarche, dignité qu'il occupa de 373 à son décès en 377. Cependant la maison de saint Grégoire bénéficiait d'un grand prestige non seulement en Arménie, mais aussi, semble-t-il, dans les provinces de l'Empire Romain voisines. Pap n'osa donc consulter, pour l'intronisation de Chahak, l'archevêque de Césarée, en Cappadoce, qui jusque-là avait traditionnellement le privilège de consacrer les patriarches d'Arménie. D'après Faustus, l'archevêque — c'était alors saint Basile — aurait protesté contre la nomination de Chahak et ce désaccord fut peut-être à l'origine de la rupture ultérieure entre l'Église arménienne et l'Église grecque [4]. Néanmoins la famille d'Albianus, par la seule volonté de la couronne, conserva quelque

1. Faustus, V, 20.
2. Faustus, IV, 44 et V, 22.
3. Faustus, V, 23-25. Moïse, III, 38. *Généalogie*.... XII-XIV. Sur Khakh, Hübschmann, *Indogerm. Forsch.* XVI, p. 286 (454) et Honigmann, *Ostgrenze*. p. 60, n. 2.
4. Faustus, V, 29.

temps encore le patriarcat : à Chahak de Manazkert succédèrent ainsi son parent, Zavèn Ier (377-381), puis Aspourakès Ier, frère de Zavèn (381-386).

La responsabilité de Pap dans la mort de Nersès semble ne pas faire de doute pour Faustus de Byzance et pour Moïse de Khorèn comme pour le plus ancien biographe de ce saint. Toutefois plusieurs historiens modernes comme Kevork Aslan se sont demandé s'il y eut réellement meurtre et si les larmes que versa à cette occasion le roi Pap n'étaient pas sincères [1].... S'il y eut vraiment assassinat, cet assassinat était plus qu'un crime : une faute. Le roi Pap en commit du reste d'autres, et de même ordre. D'après Ammien Marcellin qui semble s'être livré à une enquête personnelle sur les faits, le roi de Perse Châhpouhr II, que l'intervention romaine et les exploits de Mouchel Mamikonian avaient obligé à ajourner ses prétentions sur l'Arménie, cherchait à reprendre par la diplomatie ce qu'il avait perdu par les armes. Il semble que ses tentatives en ce sens se soient heurtées à l'opposition de deux personnages déjà mentionnés par Ammien, Cylax et Artaban, naguère passés au service des Perses et revenus depuis au service de Pap. Ne pouvant se débarrasser autrement d'eux, Châhpouhr entreprit de les perdre dans l'esprit du monarque arménien. Promettant à celui-ci son alliance, « il le gourmandait avec une bienveillance hypocrite sur l'ascendant excessif qu'il laissait prendre à Cylax et à Artaban, dont il n'était, disait Châhpouhr, que l'esclave sous l'ombre de la royauté. Le crédule prince donna, tête baissée, dans le piège que recouvraient ces avances, fit mettre à mort les deux ministres et envoya leurs têtes à Châhpouhr en signe de soumission » [2]. Châhpouhr crut pouvoir alors rétablir facilement le protectorat perse. Il envoya préalablement à l'empereur Valens une ambassade pour l'inviter à respecter à cet égard le traité de renonciation signé par son prédécesseur Jovien, mais ces prétentions furent rejetées, et le général romain Arinthæus, commandant du corps d'occupation stationné aux frontières arméniennes, prit une attitude si énergique que les Perses n'osèrent donner suite à leurs projets. Un autre officier romain, Térence, alla même replacer sur le trône d'Ibérie un client de l'Empire nommé Sauromax qui avait été chassé par les Perses [3].

Dans toute cette affaire, Pap avait eu à l'égard de Rome une attitude assez incertaine. On conçoit qu'après avoir, grâce aux Romains, triomphé de l'occupation perse, il ait songé, avec l'appui diplomatique des Perses, à s'affranchir en partie du protectorat romain. Mais sa conduite était surveillée de près

1. Kevork Aslan, *Études historiques sur le peuple arménien*, 1909, p. 204.
2. D'après Ammien Marcellin, XXVII, 12.
3. Ammien, *l. c.* Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 134-135, note.

par le duc romain Térence qui remplissait auprès de lui les fonctions de « résident » ou de « haut commisaire » impérial. Ammien Marcellin, qui déteste Térence, nous dit que ce personnage, dans ses rapports à l'empereur Valens, travestissait et noircissait systématiquement les faits et gestes de Pap. Térence, nous dit-il, « qui, avec ses yeux baissés, sa démarche timide et l'expression mélancolique de son visage, n'en fut pas moins toute sa vie un des plus intrépides fauteurs de troubles et de discordes, cabalait avec quelques Arméniens que leurs méfaits avaient placés, à l'égard de leur gouvernement, dans la position d'avoir tout à craindre. Il écrivait lettre sur lettre à l'empereur, rebattant sans cesse le sujet de Cylax et d'Artaban et ne manquant pas de représenter le jeune prince (Pap) comme capable de toute espèce d'emportement et son gouvernement comme la tyrannie même » [1].

En 374 ces rapports produisirent leur effet. Pap fut mandé par Valens à Tarse, en Cilicie, « pour s'entretenir avec lui d'affaires urgentes ». « Là, en affectant de traiter le prince en roi, on le retint gardé à vue, sans qu'il pût ni parvenir jusqu'à l'empereur, ni obtenir sur les bouches muettes qui l'environnaient aucune explication sur le motif qui rendait sa présence si nécessaire. Enfin il apprit par une voie secrète ce que Térence disait dans ses lettres à l'empereur. » Pap, prenant avec lui les trois cents cavaliers les mieux montés de son escorte, partit aussitôt à toute allure pour regagner l'Arménie. On dépêcha sur ses traces une légion pour le ramener mort ou vif. Poursuite échevelée. Parvenus sur les bords de l'Euphrate, les fugitifs faillirent être arrêtés par l'obstacle du fleuve. « Presque aucun d'eux ne savait nager. Enfin, à force d'aviser, il leur vint à l'esprit un de ces expédients que la nécessité suggère. On se procura dans les habitations voisines un certain nombre de lits sous chacun desquels on assujettit deux outres. Les nobles arméniens et le roi lui-même se risquèrent chacun sur un de ces lits, tirant après eux leurs chevaux et fendant de biais le courant du fleuve. Ils gagnèrent ainsi l'autre rive. »

L'empereur Valens, consterné de l'évasion de Pap dont il pensait après cela qu'il passerait dans la clientèle des Perses, mit en campagne le comte Daniel et Barzimérès, tribun des scutaires, avec mille archers légèrement armés et mission expresse de ramener le fugitif. Cette fois Pap, gagné de vitesse, faillit être cerné. Il s'échappa par un sentier fourré et put rentrer sans encombre en Arménie [2].

Après cette étrange aventure, Pap eut l'adresse de dissimuler son ressentiment. « Dissimulant ses injures, dit Ammien, il

1. AMMIEN, XXX, 1.
2. AMMIEN, XXX, 1.

continua d'observer notre alliance avec fidélité [1]. » Faustus croit savoir que Mouchel Mamikonian employa toute son influence à empêcher une rupture avec les Romains [2]. Notons d'ailleurs que le monarque arménien, quels qu'aient été les mobiles qui le guidèrent et même si ce fut la crainte des armes romaines qui l'inspira, eut quelque mérite à ne pas se jeter aussitôt dans les bras des Perses. Mais les deux officiers romains qui n'avaient pas su le gagner de vitesse, Daniel et Barzimérès, furieux de leur échec, achevèrent de desservir sa cause auprès de Valens. Finalement, celui-ci chargea d'en finir avec lui Trajan, commandant du corps d'occupation romain en Arménie. Ce fut une odieuse comédie, bien digne du Bas Empire. « Toute espèce d'artifice fut mise en œuvre pour circonvenir le prince. Tantôt il lui faisait lire les lettres les plus rassurantes sur les dispositions de Valens, tantôt il allait lui-même s'inviter à la table royale. » Tout étant préparé, Trajan invita Pap à un festin qui n'était qu'un guet-apens [3]. D'après Faustus, la scène se déroulait dans la plaine de Khou, au Bagrévand, où était dressé le camp des troupes romaines [4]. Elle est racontée dans des termes analogues par Ammien et par Faustus. « Le festin était somptueux, dit Ammien ; la salle retentissait des sons d'une musique militaire, et de fréquentes libations commençaient à échauffer la tête des convives, lorsque le maître du logis (Trajan) s'absenta. Alors un auxiliaire barbare entra dans la salle, l'épée nue, d'un air farouche, et fondit sur le jeune prince avant qu'il ait pu gagner la porte qu'on avait d'ailleurs pris la précaution de fermer.... Para (= Pap) se dressa sur son lit et tira son poignard pour défendre au hasard sa vie, mais il fut transpercé en pleine poitrine et tomba comme une victime à l'autel, le corps criblé de blessures [5]. »

Même tableau chez Faustus, avec quelques touches particulières : « Le roi se rendit au banquet, dans la tente de Térence. Cette tente était complètement cernée à l'intérieur par une multitude de fantassins, le bouclier à la main et l'épée à la ceinture. Au dehors se tenait un autre détachement, armé de toutes pièces. Pap, en apercevant cet appareil, le considéra comme un hommage qui lui était rendu. Pendant qu'il était à souper, les soldats armés de haches serrèrent les rangs et l'enveloppèrent de tous côtés. Aussitôt qu'on lui présenta la première coupe du festin, les tambours, les flûtes, les harpes et les trompettes commencèrent à faire entendre leurs fanfares. Le roi, tenant à la main la coupe de joie, promenait les yeux sur tous les joueurs d'instruments. Cette coupe d'or était dans sa main gauche et il

1. Ammien, *l. c.*
2. Faustus, V, 32.
3. Ammien, *l. c.*
4. Faustus, V, 32.
5. Ammien, *l. c.*

avait le coude gauche appuyé sur la table, tandis que sa main droite reposait sur la garde de l'épée attachée à son côté droit. Il allait porter la coupe à ses lèvres, les yeux fixés sur les musiciens, quand Térence fit un signe de l'œil aux soldats romains. Deux légionnaires armés de haches, avec leurs boucliers ornés de clous d'or, et qui se tenaient debout derrière le roi, levant leurs haches, se jetèrent tout à coup sur Pap. L'un d'eux le frappa juste à la nuque ; l'autre, d'un coup de hache, lui coupa le poignet droit qui reposait sur la garde de l'épée. Le roi tomba la face contre terre. Le vin de la coupe se mêla au sang qui coulait de son cou. » D'après le même auteur, un des *nakhararq* arméniens, Gnel ou Gounel, seigneur de l'Antzévatziq, au Vaspourakan, tira son épée et bondit sur un des assassins qu'il massacra sur le champ, mais il fut lui-même abattu séance tenante. Faustus veut même que ce soit par Térence en personne qui, « lui assénant un coup d'épée sur la tête, lui fit sauter le crâne au-dessus des yeux. Gnel s'abattit sans avoir le temps de dire un mot » [1]. Pour Moïse de Khorèn, Gnel fut tué non dans ce banquet mais sur le champ de bataille, en essayant de résister aux Romains [2].

Remarque curieuse : les chroniqueurs ou hagiographes arméniens semblent applaudir à l'exécution de Pap comme étant un châtiment du ciel pour l'empoisonnement de saint Nersès, tandis que l'historien latin Ammien Marcellin qui connaît personnellement et déteste l'empereur Valens et son entourage, voit dans le même événement un crime — et une faute — de la politique romaine.

Règne de Varazdat

Après la mort de Pap (374), l'empereur Valens envoya régner en Arménie un prince de la famille arsacide nommé Varazdat, neveu, semble-t-il, d'Archak II. C'était, nous dit Faustus, « un jeune homme plein de bravoure, avec des bras nerveux et un cœur intrépide, mais d'esprit léger, de caractère versatile et d'intelligence bornée » [3]. Cependant l'attachement des *nakhararq* à la maison arsacide restait encore solide et sans doute d'autant plus vif qu'on avait pu craindre, après l'exécution du roi Pap, l'annexion pure et simple à l'Empire Romain. Aussi, et toujours au témoignage de Faustus, à peine le nouveau roi était-il arrivé que toutes les grandes familles satrapales se réunirent pour lui témoigner la joie qu'elles ressentaient à son avènement.

Le personnage le plus influent de l'Arménie en même temps que le principal des féodaux restait le *sparapet* Mouchel Mami-

1. Faustus, V, 32.
2. Moïse, III, 39.
3. Faustus, V, 34. Développement poétique sur les exploits de Varazdat comme athlète et comme guerrier dans Moïse de Khorèn, III, 40.

konian. Faustus (dont l'histoire est d'ailleurs une sorte de panégyrique de la maison des Mamikonian) nous montre Mouchel faisant ici figure de mentor du jeune roi. « Avec son admirable vigilance il montait la garde aux frontières de l'Arménie. Il dirigeait le roi Varazdat de ses conseils. Toute sa sollicitude se portait vers l'Arménie qu'il voulait voir florissante. Cet homme bien intentionné ne songeait qu'à rétablir la stabilité du royaume. » En politique étrangère Mouchel se montrait partisan résolu de l'alliance romaine. Après le meurtre de Pap, l'empereur Valens, craignant que les Perses ne missent à profit l'événement pour envahir l'Arménie, avait envoyé à Châhpouhr II le maître de la cavalerie Victor et le duc de Mésopotamie Urbicius avec un véritable ultimatum, sommant le roi des rois de renoncer à ses projets, voire de reconnaître le protectorat romain sur l'Ibérie. Joignant l'acte à la parole, les plénipotentiaires romains n'hésitèrent pas, selon les termes d'Ammien, « à prendre possession, en Arménie, de certaines petites portions de territoires qui leur furent offertes »[1]. Peut-être y a-t-il un lien entre ce que nous dit là l'historien latin et une initiative attribuée par Faustus à Mouchel Mamikonian « Mouchel entra en négociations avec les dignitaires romains et, par leur intermédiaire, avec l'empereur. Il proposait de construire dans chaque province de l'Arménie une ville avec deux châteaux forts entourés de murailles et munis de garnisons et cela jusqu'à Gandzak (Gandja), ville frontière du côté de la Perse ; d'armer aux frais de l'empereur la noblesse et les troupes arméniennes afin qu'elles pussent défendre le pays contre les incursions des Perses. L'empereur accepta avec joie cette proposition qui assurait la sécurité de l'Arménie contre les Perses [2]. »

Le plan de Mouchel n'allait pas tarder à se retourner contre lui. Le nouveau roi, malgré ses brillantes qualités extérieures, manquait de maturité. « Les grands *nakhararq* ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce n'était qu'un jeune homme facile à influencer et qu'il ne savait même pas faire de distinction entre le bien et le mal. En conséquence ils commencèrent à le conduire selon leur guise en le dirigeant comme ils l'entendaient. Quant à lui, il était enclin à écouter plutôt les avis des jeunes gens que ceux des vieillards expérimentés, capables de le conseiller utilement [3]. » L'espèce de tutelle exercée par Mouchel ne put manquer de faire l'objet des attaques de la jeune noblesse, d'autant que la maison des Mamikonian, dont le *sparapet* était le chef, se trouvait en butte à la jalousie des autres grandes maisons féodales. Ce fut ainsi qu'un de ces féodaux, Bat (ou Sembat) Saharouni, qui se

1. Ammien, XXX, 2.
2. Faustus, V, 34.
3. Faustus, V, 35.

sentait influent auprès du jeune roi pour avoir été son « nourricier », profita de sa faveur pour disputer à Mouchel la dignité de *sparapet*. Il n'eut, semble-t-il, pas grand mal à perdre l'héroïque guerrier en le calomniant auprès d'un roi que fatiguait une tutelle jugée indiscrète. Il accusa Mouchel d'avoir été le complice des Romains dans l'assassinat du malheureux Pap, de vouloir aujourd'hui encore leur livrer l'Arménie en y installant des garnisons impériales, et finalement de méditer, d'accord avec la cour de Constantinople, la mort de Varazdat pour s'emparer lui-même du trône [1].

Le procédé pour supprimer Mouchel fut le même que celui dont les Romains s'étaient servis contre Pap. Le roi invita le *sparapet* à un grand festin au cours duquel on s'efforça de noyer sa méfiance sous les vins les plus généreux, après quoi Bat Saharouni, aidé de douze spadassins, l'assaillit à coups d'épée. Comme Mouchel implorait l'aide du roi, celui-ci, d'un mot, lui cria le secret de la machination : « Va-t-en retrouver Pap ; il t'expliquera ! ». Faustus ajoute que le vieux guerrier eut le temps d'exprimer le regret de succomber dans ce coupe-gorge au lieu d'« affronter la mort à cheval » [2] !

Le roi Varazdat, débarrassé de son protecteur, nomma *sparapet* à sa place l'assassin Bat Saharouni. En même temps il désigna comme chef de la maison des Mamikonian un certain Vatché qui lui donnait évidemment moins d'ombrage. Mais il se trompait s'il croyait s'être ainsi subordonné la puissante famille. Deux des princes Mamikonian, Manuel et Koms, que Faustus présente comme les frères de Mouchel, se trouvaient en résidence forcée à la cour de Perse. Ils avaient dû suivre l'armée perse dans une campagne de celle-ci contre les Kouchân de Bactriane, campagne où, d'après Faustus, elle subit une grave défaite. Dans le trouble que ce désastre provoqua à la cour sassanide, Manuel et Koms purent quitter la Perse et regagner l'Arménie. Là, leur cousin Vatché abandonna spontanément à Manuel la dignité de chef du clan des Mamikonian. Quant au titre de *sparapet* qui semble avoir conféré à son possesseur le commandement général des armées arméniennes, Manuel le revendiqua comme un droit héréditaire au détriment de Bat Saharouni, ou plutôt, nous dit Faustus, « Manuel s'empara de cette dignité sans en avoir reçu l'ordre du roi Varazdat », c'est-à-dire malgré le roi. Suit, dans la même source, un message de Manuel au roi, qui montre bien la situation respective de la féodalité et de la royauté : « Depuis les temps les plus reculés, fait dire Faustus au chef des Mamikonian, notre race a rendu les plus grands services à tous les rois arsacides ; nous nous sommes sacrifiés pour

1. Faustus, V, 35.
2. Faustus, *l. c.*

vous ; nous n'avons vécu que pour vous ; nos ancêtres sont tombés pour vous dans les batailles. Vasak, père de Mouchel, est mort pour le roi Archak. Nous avons toujours servi la dynastie des Arsacides ! Eh bien ! au lieu de nous récompenser, vous autres Arsacides, vous faites périr ceux de notre race qui ont été épargnés par l'ennemi. Et le brave Mouchel, mon frère, qui dès son enfance, consacra toute sa vie à votre famille, qui défit et tailla en pièces vos ennemis, que l'ennemi même n'est jamais parvenu à tuer, tu l'as fait saisir et égorger au cours d'un festin !... Quant à nous, nous n'avons jamais été vos vassaux, nous sommes vos égaux et même d'une extraction plus noble que la vôtre, car nos ancêtres ont été jadis rois dans le pays de Tchen [1]. »

Certes, il s'agit là d'un discours littéraire, comme tous les écrivains de l'antiquité grecque et romaine, pour résumer une situation, en prêtent à leurs héros. Mais à cet égard, rien ne saurait mieux nous montrer à quel point les derniers Arsacides d'Arménie se trouvaient incapables d'arrêter l'essor d'une féodalité toute puissante.

Après un échange d'injures et de défis comme entre héros d'Homère, la guerre civile éclate et une bataille rangée entre les troupes royales et les Mamikonian est livrée près de Karin, l'actuel Erzeroum. L'histoire de Faustus, source toute dévouée à la famille des Mamikonian, semble, une fois de plus, insérer ici un fragment d'épopée à la gloire de cette maison : « Le roi Varazdat et le *sparapet* Manuel, la lance à la main, s'avancèrent l'un contre l'autre. Quand le roi, levant les yeux, aperçut le *sparapet* se dirigeant vers lui, quand il vit cette stature magnifique couverte, de pied en cap, d'une armure de fer et ce corps robuste se dressant immobile sur un noble coursier, il crut un instant avoir devant les yeux une haute et inaccessible montagne. Puis il pensa à la mort et, ne comptant plus sur la vie, se précipita sur son adversaire. Comme un jeune homme sans expérience, le roi Varazdat, voyant son ennemi ainsi armé et n'espérant pas que sa lance pourrait entamer la cuirasse de Manuel, plongea avec fureur sa lance dans la bouche de celui-ci. Mais Manuel, saisissant la lance, l'arracha de la main du roi et fit sortir lui-même le fer de sa joue, non sans s'arracher plusieurs dents. Le roi Varazdat prit alors la fuite devant le général Manuel qui se mit à le poursuivre. De sa lance, Manuel frappait à coups redoublés sur le crâne de Varazdat, en le chassant ainsi devant lui l'espace d'environ quatre stades. Les fils de Manuel, Hemaïak et Artachès, armés de lances, se précipitèrent pour tuer le roi, mais Manuel rappela ses fils en leur disant : « Gardez-vous bien d'être régicides ! » A peine avaient-ils entendu la voix de leur père, que,

1. Allusion à la légende selon laquelle les Mamikonian auraient été originaires de la Chine. — FAUSTUS, V, 37.

sur-le-champ, ils rebroussèrent chemin. Ce fut ainsi que l'armée du roi fut vaincue ce jour-là par les troupes de Manuel [1]. »

Si le roi fut épargné, la geste des Mamikonian, dont Faustus nous apporte l'écho, avoue que le clan vainqueur se livra à des vengeances sévères. Parmi les *nakhararq* qui avaient suivi la bannière royale se trouvait Garégin, seigneur du canton de Rechtouniq, qui était le beau-frère d'un des Mamikonian, le sébouh Hamazasp. Tombé de cheval et reconnu par Hamazasp, il fut laissé sous la protection de soldats de ce dernier, mais il n'en fut pas moins massacré par d'autres soldats des Mamikonian. Bat Saharouni, le favori du roi Varazdat, le calomniateur et le meurtrier de l'héroïque Mouchel, tomba lui aussi, avec son fils, aux mains des vainqueurs. Manuel ordonna d'égorger le fils sous les yeux du père avant de faire exécuter celui-ci [2].

Varazdat, ainsi chassé d'Arménie, se réfugia chez les Romains (377-378). Or, sa conduite à l'égard de Rome avait été assez équivoque. Mis sur le trône par les Romains, il s'était rapidement détaché d'eux et avait cherché à s'affranchir de leur tutelle. C'était parce que Mouchel Mamikonian se montrait trop attaché à la clientèle de Rome et voulait installer en permanence des garnisons impériales dans le pays, que Varazdat l'avait fait assassiner. Moïse de Khorèn affirme même que Varazdat avait envoyé des messagers à Châhpouhr II pour lui demander une de ses filles en mariage, en allant jusqu'à promettre la reconnaissance de la suzeraineté perse sur l'Arménie [3]. Les manœuvres que nous entrevoyons là ne durent être ignorées ni de l'empereur Valens ni de son successeur Théodose. De fait, les Romains ne firent rien pour restaurer Varazdat. Moïse de Khorèn dit que Théodose le rélégua « dans l'île de Thulé », ce qui signifierait dans les îles Britanniques [4].

Gouvernement du sparapet Manuel Mamikonian

La bataille de Karin et la fuite du roi Varazdat faisaient de Manuel Mamikonian le maître de fait de l'Arménie (378). Le clan des Mamikonian avait pratiquement éliminé la royauté arsacide. C'est ce que constate en termes non équivoques le panégyriste de ce clan, Faustus de Byzance : « Le sparapet des Arméniens Manuel, après avoir soumis à son autorité le pays tout entier, réunit autour de lui les grands et les *nakhararq* arméniens et,

1. Faustus, V, 37.
2. Faustus, V, 37.
3. Thomas Ardzrouni, l. I, § 10, p. 59, nous parle de l'ambassade de Méroujan Ardzrouni envoyé à ce sujet à Châhpouhr II par Varazdat.
4. Moïse de Khorèn, III, 40.

se plaçant à leur tête, il gouverna le pays à la place du roi, en rétablissant l'ordre partout [1]. »

Cependant le clan vainqueur n'osa se passer entièrement de l'institution royale. Manuel Mamikonian recourut à une demi-mesure : la désignation d'une reine douairière qui lui servirait de prête-nom pour continuer à gouverner comme régent : « Au lieu de roi, il produisit devant le peuple la reine Zarmandoukht, veuve du roi Pap, accompagnée des princes arsacides, ses deux fils, et environnée d'une pompe royale. Ces deux jeunes princes se nommaient Archak et Valarchak (Arsace et Valarsace). Tous deux avaient été élevés par le *sparapet* Manuel comme ses propres nourrissons. Quant à leur mère Zarmandoukht, il la gardait en l'entourant des honneurs dus à une reine [2]. » Archak — désormais Archak III — ne devait pas tarder, nous le verrons, à épouser une fille du régent, nouveau moyen de lier la dynastie à ce dernier. Pour Moïse de Khorèn, qui cherche à rabaisser la gloire des Mamikonian (c'est une autre maison féodale, celle des Bagratouni, qu'il exalte), ce serait l'empereur romain Théodose qui, à la place de Varazdat, aurait mis sur le trône les deux frères Archak III et Valarchak. « Gardant avec lui la mère des deux jeunes princes, il les envoya en Arménie avec des troupes [3]. » Bien que le recoupement d'Ammien Marcellin nous fasse maintenant défaut, il n'est pas douteux qu'il faille une fois de plus préférer ici la version de Faustus à celle-ci de Moïse de Khorèn.

Cependant Manuel Mamikonian devait craindre que sa mainmise sur l'Arménie ne provoquât l'intervention romaine. Pour y obvier, il recourut à la seule parade possible : d'accord avec la reine Zarmandoukht, il rechercha la protection des Perses [4]. Tous deux envoyèrent à cet effet à la cour de Ctésiphon une ambassade conduite par un certain Gardjouil ou Kardchouil Malkhaz pour annoncer au Roi des Rois « qu'ils étaient décidés à reconnaître son autorité en plaçant le pays arménien sous sa suzeraineté » [5]. Faustus n'avait pas besoin d'ajouter que le monarque sassanide « accueillit cette ambassade avec la plus grande joie, la combla d'honneurs et donna à Gardjouil des présents considérables » : cette joie, on l'imagine. Le vieux Châhpouhr II était à la dernière année d'un règne qui avait duré quelque soixante-dix ans (309 ou 310-379). La soumission de l'Arménie avait été un des principaux objectifs de sa politique. On peut dire qu'il l'avait poursuivie par tous les moyens, guerre, persécutions religieuses, ruses diplomatiques, flatteries aux intéressés ; mais les guerres contre Rome, protectrice de l'Ar-

1. Faustus, V, 37.
2. Faustus, *ibid.*
3. Moïse de Khorèn, III, 41.
4. Faustus, V, 37.
5. Faustus, V, 38.

ménie, avaient abouti à un échec, les persécutions contre le christianisme arménien avaient provoqué la révolte bientôt victorieuse de l'héroïque Mouchel Mamikonian, les tentatives de séduction à l'égard de la noblesse arménienne avaient échoué à leur tour. Et voici que soudain, par les seules incidences des luttes intestines en Arménie, le propre frère de Mouchel, le nouveau chef du clan Mamikonian, venait mettre son pays aux pieds du Roi des Rois (378-379) [1].

Châhpouhr II envoya aussitôt en Arménie un corps de 10.000 cavaliers sous les ordres de Sourèn, haut seigneur perse chargé, avec le titre de *marzbân* (gouverneur de marche, « margrave »), d'asseoir pacifiquement la suzeraineté sassanide sur le pays (aussi en 378-379). Sourèn arrivait avec, pour tous, des cadeaux magnifiques : « Un diadème, des vêtements et un voile pour la reine Zarmandoukht, des couronnes pour ses deux fils, un vêtement royal, une fourrure d'hermine, un ornement flottant en or et en argent à attacher à l'aigle du casque pour le sparapet Manuel, et, de plus, pour ce dernier, un bandeau pour ceindre son front, des ornements pour orner sa poitrine, tels qu'en portent les rois, une tente de couleur rouge pourpre avec un aigle, de grandes tapisseries bleu céleste pour tendre l'entrée de sa tente et des vases d'or pour sa table ; en outre, le Roi investit Manuel de pouvoirs illimités sur le pays des Arméniens. La reine Zarmandoukht et le sparapet Manuel, voyant ces marques d'honneur et ces preuves d'amitié données par le roi de Perse, témoignèrent la plus grande considération à Sourèn, reconnurent la suzeraineté du roi de Perse sur l'Arménie et transmirent à son satrape le gouvernement du pays. On détermina le tribut à payer par le roi d'Arménie, les présents et les dons dont il avait à s'acquitter. On fixa aussi les frais d'entretien et d'équipement (littéralement : la chaussure et les vivres) nécessaires au marzban Sourèn et à ses dix mille cavaliers. C'est ainsi qu'ayant obtenu cette protection, les Arméniens trouvèrent dans le roi de Perse un soutien solide qu'ils servirent fidèlement. Les envoyés du roi de Perse ne faisaient qu'aller et venir en Arménie et le pays tâchait par tous les moyens de témoigner son attachement au roi de Perse. De son côté, le roi de Perse envoyait de fréquents présents à la reine Zarmandoukht ainsi qu'au *sparapet* Manuel qui, devenu son ami intime, atteignit le plus haut degré de gloire [2]. »

Moïse Kałankatouatsi et Stéphannos Orbélian nous racontent, sur le ton de l'épopée, un épisode de l'entente cordiale ainsi

1. Cf. JUSTI, *Grundriss der iranischen Philologie*, II, p. 524 sqq. et MARQUART, *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, I, p. 44 sqq. du tirage à part.
2. FAUSTUS, V, 38.

intervenue entre les féodaux arméniens et la cour sassanide. Il s'agit de la restitution, par Châhpouhr II, de la principauté de Siounie à l'héritier de cette principauté, le jeune Babik, fils d'Andok. Nous y voyons assez bien, même sous les embellissements d'un récit nettement romancé, quels pouvaient être, sur le terrain du loyalisme chevaleresque, les rapports des *nakharark* arméniens et du grand-roi sassanide. Le beau Babik, « héros à taille de cyprès », vit exilé de sa patrie, en territoire romain, mais la nostalgie du sol natal le remplit de mélancolie. Animé de ces sentiments, il se rend à la cour de Perse sans d'ailleurs y révéler son identité, mais il ne laisse pas que d'y être remarqué « pour la douceur de ses manières et sa vigueur dans les exercices corporels ». Un chef hun, nommé curieusement Hounagour, ravageait en ce temps-là les frontières de l'empire sassanide (sans doute du côté du Caucase). Babik offre à Châhpouhr d'aller affronter le barbare en combat singulier. L'offre est acceptée. « Babik, se mettant sous la protection du ciel, se revêtit de son armure. Il couvrit sa noble taille de la brillante cuirasse royale, semée de perles, et sa belle tête du casque à tête de tigre (cf. le Roustem du *Châh-nâmeh*). Il ceignit la fière épée d'acier à reflets noirs, jeta sur son épaule gauche le bouclier damasquiné d'or et serti de pierreries, passa et affermit sur son bras droit la lance au fer pointu et bien tranchante, et, monté sur son noir coursier, s'avança fièrement au-devant de l'ennemi. » Le combat homérique dure du matin au coucher du soleil, car ce n'est qu'au soir tombant que Babik triomphe du Hun et lui tranche la tête. Il se fait alors connaître à Châhpouhr, et celui-ci, transporté de reconnaissance, lui restitue le domaine de ses ancêtres, la principauté de Siounie, en spécifiant même, assure du moins le biographe des Siounides, que Babik serait placé sur le même pied que les Mamikonian [1].

L'entente arméno-perse due à Châhpouhr II et à Manuel Mamikonian semble avoir été fort acceptable pour les Arméniens puisque la suzeraineté sassanide respectait leur autonomie politique et leur foi chrétienne. Cependant ce *modus vivendi* dura peu. Comment prit-il fin ? Au vieux Châhpouhr II succédèrent sur le trône d'Iran des princes faibles, Ardachêr II (379-383), Châhpouhr III (383-388) et Vahrâm (388-399), qui n'avaient pas la puissante personnalité du défunt souverain et qui, de surcroît, allaient être, eux aussi, aux prises avec l'insubordination de leur noblesse. Au contraire le monde romain se trouvait pour la dernière fois réuni sous la direction d'un grand empereur, Théodose (379-395). L'attraction romaine allait donc s'exercer

1. Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, I, ch. x, p. 24-25. Cf. Brosset, *ibid.*, II, p. 16. Même récit chez Moïse Kalankatouatsi, p. 84, de qui Étienne Orbélian l'a copié.

une fois encore. Faustus explique ce changement d'orientation par une laborieuse intrigue de cour. L'ancien renégat Méroujan Ardzrouni, ainsi qu'on s'en souvient, depuis longtemps passé aux Perses, aurait été jaloux de la faveur dont le *sparapet* Manuel Mamikonian bénéficiait aujourd'hui auprès d'eux. Dans son ressentiment, il aurait réussi à semer la méfiance dans l'esprit de Manuel, au point que ce dernier, se croyant menacé, aurait pris les devants en attaquant à l'improviste et en taillant en pièces les dix mille hommes de la garnison perse. Le marzbân Sourèn échappa presque seul au désastre [1]. Bien entendu, la cour de Perse dirigea contre l'Arménie plusieurs expéditions-punitives, mais, si nous en croyons Faustus, toutes ces tentatives furent repoussées par Manuel [2]. « Pendant sept ans, les Perses n'osèrent plus pénétrer sur le sol de l'Arménie et tout le pays resta groupé autour du *sparapet* Manuel. » On vit même les princes de la maison de Siounie, dont l'héritier de cette principauté, Babik, fils d'Andok, restaurés dans leur patrimoine grâce à l'appui de Manuel [3]. C'est donc ici que Faustus place la restauration de Babik de Siounie dans l'héritage paternel. Tout à l'heure, on l'a vu, Moïse Kalankatouatsi et Stéphannos Orbélian voulaient que la Siounie eût été restituée à son légitime propriétaire par la seule grâce du roi de Perse Châhpouhr II. Ils allaient même jusqu'à donner cette restauration comme dirigée contre les Mamikonian, puisque, à en croire ces sources, le roi de Perse aurait alors placé le Siounide sur le même rang que Manuel Mamikonian [4]. Au contraire, pour Faustus. Babik ne doit sa restauration en Siounie qu'à Manuel dont il resta depuis lors le fidèle second [5].

Quoi qu'il en soit de ce désaccord entre chroniqueurs au service de maisons féodales différentes, Manuel Mamikonian se trouva un moment le roi sans couronne de l'Arménie. Seul, le renégat Méroujan Ardzrouni cherchait à le renverser. Passé à la cour de Perse et définitivement rallié au mazdéisme, Méroujan persuada aux Sassanides d'envoyer contre ses anciens compatriotes une nouvelle expédition et de lui en confier à lui-même le commandement. L'armée arménienne, sous les ordres du *sparapet* Manuel, campait, nous dit Faustus, près du bourg de Bagavan, au Bagrévand. Ce fut là que Méroujan vint l'attaquer. Faustus nous donne de la bataille qui s'ensuivit un nouveau récit épique. Manuel et Méroujan, comme tout à l'heure Babik de Siounie et le chef hun, s'y livrent un combat singulier, à la manière des héros du *Châh-nâmeh* : « Tous deux étaient des guerriers

1. Faustus, V, 38.
2. Faustus, V, 39-41.
3. Faustus, V, 42.
4. Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie* I, p. 25.
5. Faustus, V, 42.

robustes, aussi se portèrent-ils réciproquement des coups de lance qui les renversèrent à terre. A cet instant arriva Babik, seigneur de Siounie, le compagnon d'armes de Manuel ; d'un coup de lance, dirigé de haut en bas au flanc de Méroujan, il le cloua à terre, de telle sorte qu'il fut impossible à ce dernier de faire un mouvement. Les serviteurs de Manuel, après avoir remis le *sparapet* en selle, tranchèrent la tête de Méroujan. » L'armée perse, privée de son chef, fut mise en fuite [1]. — Tel est le récit de Faustus, notre seule source pour cette période. Nous avons déjà remarqué qu'il est ici en opposition avec Moïse de Khorèn, lequel a fait mourir Méroujan une quinzaine d'années plus tôt, sous le règne de Pap, et des mains d'un autre *nakharar*, Sembat Bagratouni [2]. Mais, comme nous l'avons dit, Faustus, bien que son récit soit souvent romancé, représente tout de même une source moins incertaine que Moïse.

Après une telle victoire, le *sparapet* Manuel était plus que jamais le maître tout-puissant de l'Arménie. Le clan des Mamikonian triomphait. Une union de famille consacra ce triomphe. Le sparapet Manuel rassembla toutes les troupes et, avec la reine Zarmandoukht et les deux jeunes princes arsacides Archak (Archak III) et Valarchak, suivis de l'armée arménienne, des grands nakhararq et de tous les chefs des familles seigneuriales, il arriva dans le canton de Karin (Erzéroum) où il donna sa fille Vardandoukht en mariage au jeune prince Archak [3]. » Quant au frère d'Archak III, au prince Valarchak, on lui fit épouser la fille du « commandant de la cavalerie », Sahak Bagratouni. Il s'agissait d'un des représentants de la grande famille des Bagratouni ou Bagratides, dont le domaine, nous dit Faustus [4], était, en ce temps-là, situé dans le district de Sper (Ispir) et qui avait le privilège héréditaire, à l'avènement des rois arsacides, de poser la couronne royale sur leur tête. « Le pays entier, ajoute Faustus, prit part à ces noces qui causèrent la plus grande joie à tous les habitants. » On assistait en effet à l'étroite union de la dynastie régnante arsacide et des deux principales maisons féodales. Ce fut alors que Manuel Mamikonian, après avoir convoqué « les représentants de toute l'Arménie », « éleva le jeune Archak [III] à la royauté, en nommant son frère Valarchak en second », c'est-à-dire comme roi-associé [5]. Le principe de la collégialité, qui, depuis Dioclétien, était admis sur le trône impérial romain, se trouvait introduit en Arménie, mais ici comme bientôt chez les Romains, le partage de la souveraineté risquait d'entraîner le

1. Faustus, V, 43.
2. Moïse, III, 37. Voir plus haut, p. 146.
3. Faustus V, 44. Moïse de Khorèn, III, 41, nous dit qu'Archak III épousa la fille de Babik, seigneur de la Siounie.
4. Faustus V, l. c. Moïse, III, 41, 43.
5. Faustus, V, 44.

morcellement territorial. On a, en tout cas, supposé [1] — sans preuve, il est vrai, dans nos chroniques — qu'Archak III aurait fixé sa résidence à Dwin dans l'Aïrarat, et Valarchak à Erêz ou Eriza, l'actuel Erzindjan, dans l'Ékéléatz. En d'autres termes, le frère aîné aurait régné sur l'Arménie Orientale ou Grande Arménie, et le cadet sur l'Arménie Occidentale, aux confins romains, vers la Petite Arménie. Les inconvénients d'un tel partage, s'il eut vraiment lieu, pouvaient ne pas apparaître aux yeux des contemporains, du fait que les deux jeunes rois restaient également soumis à l'autorité de leur ancien régent, le *sparapet* Manuel Mamikonian. Mais ce dernier semble être mort au lendemain même de l'événement (384, 385) [2] et aussitôt, selon l'expression de Faustus, « tout fut ébranlé » dans le royaume d'Archak III [3]. Du reste, un des deux rois, Valarchak, décéda presque aussitôt (v. 386) et Archak III, resté seul, n'allait pas tarder à perdre la majeure partie de l'héritage de ses aïeux (vers 389).

1. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, p. 69.
2. Faustus, V, 44.
3. Faustus, VI, 1.

CHAPITRE VIII

L'ARMÉNIE SOUS L'HÉGÉMONIE SASSANIDE L'ÉPOPÉE DES MAMIKONIAN

Partage de l'Arménie

Il existe, dans l'histoire, des accords diplomatiques purement accidentels et fortuits qui se trouvent engager ensuite pour de longs siècles le destin des nations. Tel, dans l'histoire de France, le traité de Verdun qui sépara de la *Francia Occidentalis* les vastes régions de langue romane de la « Lotharingie », et qui eut pour notre pays d'incalculables conséquences. On peut dire que des conséquences aussi durables et non moins funestes allaient découler pour l'Arménie du traité de partage conclu à ses dépens entre Perses et Romains à la fin du IVe siècle.

Si nous en croyons Faustus, l'origine de ce partage remonterait aux éternelles querelles féodales qui divisaient le pays, à l'insubordination des *nakhararq* envers la dynastie arsacide. « Après la mort de Manuel Mamikonian, dit cet auteur, plusieurs des *nakhararq* se séparèrent du roi Archak (Archak III) et trahirent leur patrie en passant du côté du roi de Perse à qui ils demandèrent, pour les gouverner, un autre roi arsacide. » Notons que les féodaux dont il s'agit ne faisaient que reprendre le jeu joué une dizaine d'années plus tôt par Manuel Mamikonian lui-même, mais ce jeu était en soi bien dangereux et il fallait du moins, pour s'y hasarder, un chef de la valeur de Manuel.

Le Sassanide régnant en Perse, Châhpouhr III (383-388), reçut, bien entendu, avec grande satisfaction la demande des féodaux arméniens et, selon les termes de Faustus, « consentit à leur donner un roi de la race des Arsacides arméniens afin de s'emparer de leur pays : il choisit un jeune homme de cette race, nommé Khosrov [III] auquel il fit ceindre le diadème, et, après lui avoir donné sa sœur pour épouse et un certain Zik pour régent, il l'envoya en Arménie avec une nombreuse armée »[1]. Faustus ajoute que Khosrov III, appuyé par le corps d'occupation perse, se fit reconnaître dans « la province de l'Aïrarat », c'est-à-dire dans la Grande Arménie, tandis qu'Archak III était réduit à s'enfuir vers les provinces frontières de l'Ouest[2]. Il

1. Faustus, VI, 1.
2. Thomas Ardzrouni dit qu'Archak III fut vaincu par Khosrov III dans une bataille « près du lac de Kégham », c'est-à-dire près du lac Sévan (Thomas Ardzrouni l. I § 10, trad. Brosset, t. I, p. 60).

était, nous dit Faustus, parvenu de ce côté dans le canton d'Ekéléatz, l'Acilisène des géographes grecs, dans la région d'Erzindjan, quand il y fut rejoint par les troupes romaines accourues pour le protéger. Et ce serait alors seulement, si nous en croyons Faustus, que l'empereur Théodose, sanctionnant le fait accompli, aurait entamé avec la Perse des négociations à l'issue desquelles le pays arménien fut partagé entre les deux empires : à l'est, la Grande Arménie proprement dite, sur laquelle Khosrov III régna sous le protectorat perse ; à l'ouest la région euphratésienne sur laquelle Archak III continua quelque temps à régner sous le protectorat romain. Ce traité de partage dut intervenir soit vers la fin du règne du roi de Perse Châhpouhr III, vers 387 [1], soit plutôt, semble-t-il, au commencement du règne de son successeur Vahrâm IV, vers 390 environ [2].

L'ordre des faits que nous venons de suivre est celui que suggère le récit de Faustus [3]. Pour Moïse de Khorèn au contraire, le traité de partage entre Romains et Perses aurait précédé l'exode d'Archak III abandonnant la Grande Arménie, « la province de l'Aïrarat » pour venir régner aux confins de l'empire romain, mais l'erreur de chronologie que commet Moïse en plaçant l'événement sous le règne de l'empereur Arcadius (après 395), rend son assertion suspecte [4]. Il est vrai que Lazare de Pharpi semble, lui aussi, présenter le traité de partage comme antérieur à l'exode d'Archak III, mais si on examine plus attentivement le discours qu'il prête à Archak au moment où, plutôt que de servir les Perses, celui-ci abandonne « l'héritage de ses ancêtres, les sites enchanteurs de l'Ararat », on s'aperçoit que l'événement a été précédé par l'invasion perse, puisque l'Arménie est déjà, en fait, « soumise à la domination de deux rois » [5]. Il semble donc qu'il y ait lieu de s'en tenir à l'ordre chronologique proposé par Faustus : invasion perse et installation de Khosrov III par les Perses, — fuite d'Archak III jusqu'à Erzindjan —, traité de partage entre Perses et Romains.

Le traité de partage était fort inégal. Selon la remarque de Procope, l'Arménie romaine ne représentait que le cinquième de l'Arménie perse [6]. Dans sa nouvelle résidence d'Erzindjan, Archak III n'était plus qu'un roi de second ordre par rapport à Khosrov III désormais définitivement installé, sous la protection des archers perses, dans la nouvelle capitale « mégalarménienne » de Dwin [7]. La frontière romano-perse, qui ne devait plus varier

1. Gelzer et Hübschmann, *l. c.*
2. Noeldeke, *Études sur la Perse ancienne*, p. 156, et Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 248.
3. Faustus, VI, 1.
4. Moïse, III, 42.
5. Lazare de Pharpi, V, p. 262.
6. Procope, *De aedificiis*, III, 1.
7. Prononcé Devine.

sensiblement de ce côté de 390 à 600, passait à l'est de l'actuel Erzéroum, l'arménienne Karin, à l'est aussi de Martyropolis, l'actuel Maiyâfâriqîn. Karin et Martyropolis devenaient ainsi villes-frontières byzantines. Cette ligne de partage laissait dans l'obédience byzantine les provinces arméniennes les plus occidentales, savoir la Derzène (Terdjan), le Keltzène et l'Acilisène (Ekéléatz), c'est-à-dire le pays d'Erzindjan, la Khorzène ou Khorzianène (Khortzéanq), la Daranalis (Daranaliq), la Bélabitène (Balakhovit), l'Asthianène (Hachtéanq), la Sophène (Dzophq Chahounotz, Petit Dzophq), l'Anzitène (Hanzêth) et la Sophanène (Dzophq Mèdz ou Grand Dzophq) [1]. Tout ce qui était plus à l'est tombait dans le lot de la « Persarménie ». Notons que d'après Procope, la Sophanène, l'Anzitène, la Sophène, l'Asthianène et la Balabitène conservèrent des « satrapes » nationaux (*nakhararq*) héréditaires, investis par l'empereur et assimilés à des fonctionnaires impériaux.

Ce partage qui constituait le legs de l'Antiquité finissante à l'époque médiévale, était, tant pour le peuple arménien que pour l'Europe elle-même, d'une gravité qui n'a pas besoin d'être soulignée. L'abandon du protectorat de la Grande Arménie constituait pour l'empire romain, en même temps qu'un recul lourd de conséquences, une véritable défection à l'égard de la chrétienté [2]. Sans doute n'était-ce pas de gaîté de cœur que l'empereur Théodose s'était résigné à un tel recul. La menace, l'imminence des grandes invasions germaniques sur le Danube et le Rhin étaient telles que les responsables de la politique romaine pouvaient hésiter à laisser se rouvrir sur l'Euphrate, à propos de l'Arménie, l'ère des épuisantes guerres persiques. L'avenir n'allait pas tarder à prouver que ce « défaitisme » était au contraire générateur de nouveaux conflits. Livrer aux Perses la « citadelle arménienne », cette marche avancée de l'empire romain, c'était leur ouvrir les avenues de la « romanité ». A la veille des Grandes Invasions, le dernier empereur romain unitaire laissait démanteler le bastion oriental de la chrétienté. Une vivace nation chrétienne se trouvait livrée au bon plaisir de la Perse mazdéenne, c'est-à-dire, à cette date, des pires ennemis du christianisme. Au seuil des temps nouveaux, l'Arménie se

1. Cf. CHABOT, *La frontière romaine de l'Euphrate*, p. 10-11. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches von* 363 *bis* 1071 (Bruxelles 1935), p. 7-9, avec la carte *Mesopotamia et Armenia Quarta c. an. Chr.* 600.

2. La situation des seigneurs arméniens, même bien en cour auprès de leurs nouveaux suzerains perses, était, moralement du moins, parfois fort délicate. Voyez ce que nous dit Thomas Ardzrouni d'un de ses ancêtres : « Vasak Ardzrouni, qui s'était rendu auprès de Khosrov (III), était chrétien avec les chrétiens et perse avec les Perses. » (THOMAS ARDZROUNI, I, § 10, ap. BROSSET, I, p. 61). Il est vrai qu'il s'agit ici d'un *nakharar* particulièrement dévoué au parti perse soit par ambition, soit pour venger son aïeul Méroujan Ardzrouni, et cela au point d'être désavoué par son propre fils Afan qui alla en demander pardon à saint Sahak.

voyait abandonnée par le monde gréco-romain, livrée à ses propres moyens, vouée, bon gré mal gré, à graviter dans l'orbite de l'Iran, c'est-à-dire aujourd'hui du monde mazdéen, demain du monde musulman.

Mais les conséquences du partage de 390 ne devaient pas s'arrêter là. En effet la portion, encore notable, du territoire arménien qui restait sous l'obédience romaine, se trouvait, du même coup, arbitrairement séparée de la masse de la nation arménienne pour se voir bientôt purement et simplement annexée à l'empire de Byzance. Et tandis que l'Arménie perse, la « Persarménie », comme diront les écrivains byzantins, devait être soumise à une suite de persécutions religieuses violentes, visant à la convertir de force au mazdéisme, les provinces arméno-byzantines allaient être l'objet d'une tentative de dénationalisation moins brutale sans doute, mais plus constante et finalement plus efficace. Sous le couvert des discussions christologiques, la région euphratésienne, détachée de la Grande Arménie pour suivre les destinées de Byzance, allait être, du fait de l'hellénisme, victime d'un travail tenace de désarménisation.

Ainsi, à l'heure où l'Arménie comme l'empire romain venait d'embrasser définitivement le christianisme, elle se voyait abandonnée par les derniers Romains, contrainte de se rattacher au monde mazdéen, ennemi de sa foi. C'était là pour le peuple arménien, nous l'avons dit, le présage de persécutions sans fin. Reconnaissons toutefois que ce destin tragique fut aussi à certains égards pour l'arménisme une garantie de conservation. Si dans le traité de partage de 390 le gros de l'Arménie avait été annexé par Théodose, la chrétienté arménienne tout entière aurait été bientôt l'objet de la pression confessionnelle que nous signalions plus haut. L'annexionnisme religieux byzantin était si âpre qu'on peut se demander si l'Église arménienne n'eût pas, à plus ou moins brève échéance, été absorbée, absorption qui eût sans doute entraîné la dénationalisation de l'Arménie. Au contraire le rattachement politique de l'Arménie au monde mazdéen dont sa foi chrétienne la séparait violemment, se trouva être pour elle, en même temps que la cause de souffrances infinies, la garantie de son indépendance spirituelle.

Règne de Khosrov III

Le rattachement de la Grande Arménie à l'empire sassanide ne fut peut-être pas aussi vivement ressenti par les contemporains que par la postérité. Ce n'était pas la première fois qu'une telle solution était donnée à la question d'Arménie, et sous Manuel Mamikonian elle avait pu être adoptée sans que la nationalité

et la foi arméniennes eussent à en souffrir sur-le-champ. Aussi le discours que Lazare de Pharpi prête, aux environs de 390, au roi Archak III obligé de fuir de Dwin à Erzindjan, représente-t-il beaucoup plus le jugement du chroniqueur que l'impression des contemporains. Sous cette réserve, ce n'en est pas moins un passage fort instructif. « L'Arménie était donc soumise à la domination de deux rois. La plus grande partie, la plus fertile, était échue en partage aux Perses. Bien que les autres provinces fussent entrées en la possession de l'empereur des Romains, aucune ne pouvait être comparée à la province de l'Ararat. Agité par ces tristes constatations, Archak disait à ses familiers : « Parce que nous avons provoqué la colère de Dieu, voici que nous sommes traités en esclaves. Notre résidence a été confisquée par les Perses, mais je préfère abandonner les sites enchanteurs de l'Ararat, l'antique héritage de mes ancêtres, et mener ailleurs une vie misérable, plutôt que de vivre parmi les infidèles» [1]. » « C'est pourquoi, insiste Lazare, le roi Archak abandonna la province de l'Ararat et se mit en route comme pour se rendre en captivité. Il crut préférable de se retirer sur une terre chrétienne, bien que dans un territoire restreint, et de vivre sous l'autorité de l'empereur des Romains, plutôt que de rester dans cette délicieuse et charmante contrée (de la Grande Arménie) et d'y voir quotidiennement la profanation de la foi, l'insulte prodiguée à la Sainte Église, la ruine de la nation par les orgueilleux rois de Perse. Le cœur rempli d'amertume, Archak vint se placer sous la domination des Romains [2]. »

Le ton de Lazare de Pharpi est pour nous donner ici l'impression d'un véritable exil de la royauté légitime, pour des raisons confessionnelles, en terre romaine. Moïse de Khorèn, qui nous suggère une impression analogue, ajoute qu'un grand nombre de *nakhararq* de la Grande Arménie suivirent Archak III dans sa retraite en terre romaine. « Ils émigrèrent avec le roi, en emmenant leurs femmes et leurs enfants et en faisant abandon de leurs biens, de leurs villages et de leurs établissements [3]. » Moïse imagine ensuite une lettre du roi de Perse invitant les seigneurs émigrés à regagner leurs domaines héréditaires. « Je vous ai donné pour roi Khosrov qui pratique votre religion et qui appartient à la race de vos rois. Rentrez donc dans vos domaines et reprenez votre pouvoir habituel. Je jure par le Feu, par l'Eau et par la Gloire de mes ancêtres immortels que j'agis sans arrière-pensée et que je garderai inviolablement ma parole. Quant à ceux qui refuseront de revenir, j'ordonne que leurs maisons, leurs villages et leurs établissements soient réunis au domaine

1. D'après LAZARE DE PHARPI, V.
2. *Ibid.*, VI.
3. MOÏSE DE KHORÈN, III, 42.

royal [1]. » Sur cette assurance ou sur cette menace, nombre de *nakhararq* abandonnent Archak III et retournent en Grande Arménie où ils se soumettent à Khosrov III. Ne restent auprès d'Archak que quelques derniers fidèles, notamment Dara, fils de Babik, seigneur de Siounie, Gazavon, seigneur du Chirak et de l'Archarouniq, Peroz Gardmanatsi, Atat Gnouni, Kénan Amatouni et Soura de Mokq. Il y eut même certains *nakhararq* possessionnés sur le territoire dépendant d'Archak III qui allèrent rejoindre son rival. Tel fut le cas de Sahak Bagratouni dont la famille était établie dans la région de Sper (Ispir), sur le Tchorokh [2]. Khosrov III dont l'adhésion d'un seigneur aussi puissant renforçait la position, le récompensa en lui donnant, spécifie Moïse, des domaines confisqués sur les fidèles d'Archak III. Nommé commandant en chef des armées de Khosrov, Sahak Bagratouni alla, pour le compte de son maître, ramener dans l'obéissance certains clans révoltés du Vanand (pays de Kars) qu'il poursuivit jusque dans les montagnes du Taïq [3]. Le même auteur nous raconte ensuite une romanesque histoire à propos du trésor d'Archak III, que ce prince faisait transporter d'Ani-Kamakh vers le Dzophq. Le trésor est enlevé par des traîtres qui vont le cacher dans une caverne du Mananali (le Mananalis des Byzantins). Samouel le Mamikonian, un des fidèles d'Archak III, essaye de récupérer les précieuses cassettes quand survient Sahak Bagratouni qui s'en empare et va les offrir à Khosrov [4]. En réalité, malgré les troubles de l'Arménie à cette époque, on voit mal comment Sahak, qui opérait aux confins romano-perses, dans les montagnes entre Vanand et Taïq, pouvait exécuter un tel coup de main jusque dans le Mananali, c'est-à-dire dans le district de Bizana (Vidjan), tout au sud-ouest d'Erzeroum, entre la Derzène et la Khorzianène....

La même source nous parle enfin d'une guerre que se firent Archak III et Khosrov III, sans que les protecteurs respectifs des deux rois, les Byzantins et les Perses, se souciassent d'intervenir. Archak prend l'offensive et occupe le Vanand, mais il est définitivement vaincu dans une grande bataille qui a pour théâtre la plaine d'Erévèl. Serré de près par Sahak Bagratouni, Archak ne réussit que grâce au dévouement de Gazavon, seigneur du Chirak, à s'échapper avec une faible escorte. Il meurt d'épuisement et de douleur en arrivant dans l'Ekéléatz où, comme on l'a dit, il avait sa résidence à Erzindjan [5]. Les Romains, qui n'avaient rien fait pour le secourir, profitèrent de son décès en évitant de lui donner un successeur : son royaume,

1. Moïse, III, 42. Cf. Thomas Arzdzrouni, . I, § 10, p. 60.
2. Moïse, III, 43.
3. *Ibid.*, III, 54.
4. Moïse, III, 45.
5. Moïse, III, 46.

c'est-à-dire, comme on l'a vu, l'Arménie euphratésienne, fut purement et simplement annexé par la cour de Constantinople. Le pays fut directement administré par un fonctionnaire byzantin portant le titre de comte (et, par la suite, de duc). Tout au plus, pour ménager la transition, Gazavon de Chirak fut-il désigné par l'empereur comme chef des *nakhararq* d'obédience byzantine [1].

En réalité, le décès d'Archak III et l'annexion de ses États à l'empire byzantin laissaient ses *nakhararq* sans chef de leur race. Aussi ne tardèrent-ils pas à se rallier à Khosrov III devenu le seul roi arsacide. Moïse de Khorèn, dans une « lettre » à la manière des historiens antiques, restitue les propositions que Gazavon de Chirak et les autres féodaux de l'Arménie romaine auraient alors adressées en ce sens à Khosrov. Ils posaient comme conditions de leur ralliement une totale amnistie pour leurs actes passés, la restitution de leurs domaines confisqués par Khosrov et une aide efficace contre les représailles éventuelles des Byzantins. Khosrov, trop heureux de leur ralliement, leur donna toutes les garanties demandées, sous la seule réserve que les biens confisqués et déjà concédés à des tiers ne seraient pas rendus mais qu'une compensation équitable serait accordée aux anciens propriétaires. Promesse aurait été faite aussi d'affranchir l'Arménie euphratésienne de la domination des fonctionnaires byzantins « soit en faisant la guerre à l'empereur, soit par des moyens pacifiques ». Enfin Gazavon recevait toutes assurances d'être rétabli dans ses domaines héréditaires du Chirak et de l'Archarouniq. Ayant obtenu ces garanties, Gazavon abandonna le service des Byzantins et ramena tous les nakhararq à Khosrov III. « Comblé d'honneurs et de bienfaits, il vit toutes ses demandes satisfaites [2]. » Seul, Samouel Mamikonian refusa de se rallier au roi de la « Persarménie ». Samouel avait naguère poussé le zèle jusqu'à assassiner son propre père Vahan Mamikonian, coupable d'être passé aux Perses [3]. N'ayant rien à espérer de ces derniers, il serait, si nous en croyons Moïse de Khorèn, allé à Constantinople, à la cour de l'empereur Arcadius qu'il chercha à exciter contre les autres *nakhararq* [4]. Cependant, et toujours si nous devions en croire Moïse de Khorèn, Khosrov III aurait alors entrepris des négociations avec la cour de Constantinople pour obtenir de l'empereur Arcadius l'administration, à titre de vassal, de l'Arménie euphratésienne ou byzantine [5].

C'est à Khosrov III que Moïse de Khorèn attribue le mérite d'avoir fait désigner comme patriarche de l'Église arménienne

1. Moïse, III, 46.
2. Moïse de Khorèn, III, 48. Cf. Thomas Ardzrouni, I, § 10, p. 60.
3. Faustus, IV, 58.
4. Moïse, III, 48.
5. Moïse de Khorèn, III, 49.

saint Sahak, événement d'ordinaire daté de 387 [1]. Sahak était le fils du feu patriarche saint Nersès. Dans sa personne, la dynastie patriarcale issue de saint Grégoire l'Illuminateur était donc, après une interruption de quatorze ans (373-387), restaurée. Le nouveau pontife avait alors dans les trente-neuf ans. Il avait été élevé parmi les Byzantins et son élection, en même temps qu'elle rendait au siège patriarcal un incontestable prestige, assurait le maintien du lien culturel avec le monde gréco-romain à l'heure même où le fatal traité de partage consenti par Théodose enchaînait politiquement la Grande Arménie au monde iranien.

Le choix de saint Sahak comme *katholikos* semble prouver que Khosrov III, bien que placé sur le trône par les Perses, entendait ne pas rompre avec Byzance. C'est d'ailleurs ce que confirme expressément Lazare de Pharpi quand il place dans la bouche de traîtres s'adressant au roi de Perse un réquisitoire contre la grécophilie secrète de Khosrov : « Bien qu'il se montre soumis et obéissant envers toi, cependant cette soumission est apparente et déguisée, parce que secrètement il a traité et fait amitié avec l'empereur des Grecs [2]. » Cette dénonciation était l'œuvre de *nakhararq* mécontents. Dans leur impatience de s'affranchir de l'autorité royale, les féodaux arméniens n'hésitaient pas à faire contre elle appel au suzerain étranger, jeu dangereux qui devait finir par provoquer la perte de l'indépendance nationale. Moïse de Khorèn ajoute que parmi les griefs de la cour de Perse contre Khosrov il faut faire figurer, à côté des relations de celui-ci avec la cour d'Arcadius, la désignation, comme patriarche, de saint Sahak qui aurait été mal vu des Perses pour sa grécophilie. Notons que cette dernière assertion contredit celle du même auteur sur la désignation de Sahak par le Grand Roi lui-même, mais sans doute s'agit-il d'un changement d'attitude de la part de la cour de Perse, mieux éclairée sur les sentiments véritables du nouveau patriarche. Quoi qu'il en soit, aux remontrances des Sassanides, le souverain arménien aurait répondu avec une fierté qui devait achever de causer sa perte, et en resserrant ses liens avec la cour de Constantinople. Le roi de Perse — c'était alors Vahrâm IV (388-399) — manda Khosrov auprès de lui. Khosrov, ne se sentant pas soutenu par les Byzantins, obtempéra. A peine était-il au pouvoir de Vahrâm qu'il se vit déposé et interné (392) [3]. D'après Moïse de Khorèn, Gazavon de Chirak dont les Perses redoutaient la valeur, fut arrêté, lui aussi, et dépouillé de ses biens. Ses frères se firent tuer en essayant, dans un hardi coup de main, de délivrer le roi Khosrov [4].

1. Moïse de Khorèn, III, 49.
2. Lazare, VII.
3. Lazare de Pharpi, VII.
4. Moïse de Khorèn, III, 50.

Règne de Vram-Chapouh.
Invention de l'alphabet arménien par Mesrop Machtots.

A la place de Khosrov III, Vahrâm IV nomma roi d'Arménie le frère de ce prince, Vram-Chapouh (dont le nom, par parenthèse, représente une arménisation du nom perse Vahrâm-Châhpouhr, ce qui montre l'influence de la culture iranienne-sassanide à la cour d'Arménie).

Le règne de Vram-Chapouh (392-414) fut rempli par l'activité du grand patriarche saint Sahak. De sa vie dans le siècle, avant son ordination, Sahak n'avait qu'une fille, Sahakanouch, qui avait épousé un des chefs de l'illustre maison mamikonienne, Hamazasp Mamikonian. Sahak demanda pour ce gendre au roi Vram-Chapouh la charge de maître de la cavalerie, une des plus importantes du royaume. Moïse de Khorèn nous raconte que le monarque arménien ne voulut point y consentir sans l'autorisation de son suzerain, le roi de Perse, sans doute en raison de la défiance que, d'après le même auteur, la cour sassanide avait antérieurement témoignée envers le patriarche. Sahak aurait alors fait le voyage de Perse pour solliciter lui-même l'agrément du roi des rois. Il aurait reçu à la cour de Ctésiphon l'accueil le plus flatteur et obtenu non seulement pour son gendre le titre sollicité, mais encore pour toute la maison des Mamikonian une promotion dans la hiérarchie féodale, le cinquième rang parmi les *nakhararq* d'Arménie [1].

Le règne de Vram-Chapouh et le pontificat de saint Sahak sont marqués par un événement capital dans l'histoire de la culture arménienne. Ce fut alors, entre 392 et 405, que saint Mesrop Machtots inventa l'alphabet arménien [2].

Mesrop Machtots naquit vers 361. Il était originaire de Hatsekq, dans le Tarôn. Versé dès l'enfance dans la littérature grecque, il passa quelque temps à la cour d'Arménie où il fut employé aux archives royales et y exerça les fonctions de « chancelier des ordonnances du souverain » [3]. Ayant ensuite embrassé la vie monastique, il alla achever l'évangélisation de la Siounie, province où le paganisme restait vivace. Il fut aidé dans cette tâche par le prince siounien Valinak [4]. Sa prédication s'exerça en

1. Moïse, III, 51.
2. Cf. Paul Peeters, *Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 9, 1929, 1 p. 203-237. N. Adontz, *La Bible arménienne et sa portée historique*, dans *Célébration du Quinzième Centenaire de la traduction arménienne de la Bible*, p. 47 ; et *ibid.* articles de Meillet et Archag Tchobanian (Paris, 1938).
3. Korioun, *Biographie de Mesrop*, dans Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, II, p. 9.
4. Moïse, III, 47 ; Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, ch. xv, t. I, p. 33, et Brosset, *ibid.*, t. II, p. 12 et 16. Brosset fait remarquer (*Siounie*, t. I,

particulier, au sud de la Siounie, dans le canton de Goltn ou Goltèn (à l'est de Nakhitchévan) où il bénéficia aussi de l'aide du chef local Chabith, Chabitha ou Chalitha [1]. En quittant la Siounie, il y laissa un de ses disciples nommé Anania qui devint par la suite évêque du pays [2].

Mais l'œuvre essentielle de Mesrop est l'invention de l'alphabet arménien. Le besoin s'en faisait cruellement sentir, car le peuple ne pouvait avoir accès à l'Écriture Sainte qu'à travers le grec ou le syriaque qu'il ne comprenait point. Encore faut-il ajouter que les Perses, dans le territoire qui relevait d'eux, c'est-à-dire dans la Grande Arménie presque entière, se montraient hostiles à la diffusion des lettres grecques, susceptibles, à leur sens, de servir l'influence byzantine, et n'admettaient, comme véhicule du christianisme, que la littérature syriaque. « Les gouverneurs perses, dit Korioun, ne permettaient à aucun des habitants de leurs domaines d'apprendre la littérature grecque, mais seulement la langue syriaque [3]. »

En réalité, qu'il s'agît de syriaque ou de grec, l'obligation pour l'Église arménienne d'être tributaire de langues étrangères présentait de graves inconvénients matériels et moraux. « Le bienheureux Machtots, dit Lazare de Pharpi, s'attristait en voyant des sommes considérables s'épuiser pour les Arméniens qui faisaient de grosses dépenses, des voyages lointains, de longues études et passaient leur vie dans les écoles littéraires syriennes. Les fonctions de l'Église et les études religieuses se faisaient en langue syriaque, soit dans les monastères, soit dans les églises arméniennes, de sorte que le peuple d'un pays si étendu ne pouvait rien comprendre ni retirer de profit de ces études puisqu'il ignorait le syriaque [4]. » Si l'absence d'écriture arménienne était un obstacle sérieux à l'évangélisation, elle n'était pas moins grave au point de vue politique. Les scribes de la cour, nous apprend Moïse de Khorèn, étaient réduits à transcrire en syriaque et en grec les ordonnances et édits royaux, mais depuis quelque temps et l'influence du protectorat sassanide se faisant sentir, on se mettait à rédiger les actes royaux en pehlvi [5]. Le danger d'iranisation en était singulièrement accru.

Il devenait donc indispensable d'assurer à l'Arménie son autonomie spirituelle en la dotant d'un alphabet adéquat, sus-

p. 33, n. 3) que Valinak aurait régné entre 400 et 409 très approximativement.

1. Chabith chez Moïse de Khorèn. III, 47 ; Chabitha, dans l'*Histoire de Siounie*, I, 21, devenu, *ibid.*, I, 15, Chalitha.
2. Brosset, *Siounie*, II, p. 44.
3. Korioun, p. 11.
4. Lazare de Pharpi, IX.
5. Moïse de Khorèn, III, 52. Sur l'emploi de l'écriture pehlvie à cette époque, cf. Peeters, *Pour l'histoire de l'alphabet arménien*, *R. E. A.*, t. 9, 1, 1929, p. 221.

ceptible de rendre fidèlement les phonèmes de sa langue nationale. La biographie de Mesrop nous apprend que non seulement Mesrop lui-même, mais aussi le patriarche saint Sahak et jusqu'au roi Vram-Chapouh étaient préoccupés de la question [1]. Des essais venaient d'ailleurs d'être tentés. Un évêque syriaque nommé Daniel, qui vivait en Mésopotamie, avait cru réaliser, par la combinaison, semble-t-il, d'autres alphabets, le système de caractères demandés, avec, évidemment, prépondérance, étant donné la région, des éléments araméens. Ce fut à son école que se mit d'abord Mesrop. Le P. Peeters fait remarquer à ce propos que « dans la province du Tarôn, dont Machtots était originaire, l'influence syrienne avait toujours été prépondérante depuis les premiers temps de la prédication chrétienne en Arménie » [2]. Mesrop se rendit auprès de Daniel, mais dut reconnaître que les lettres proposées « étaient insuffisantes pour épeler exactement les syllabes de la langue arménienne » [3]. Mesrop se rendit aussi à Edesse, la grande métropole syriaque, auprès de l'évêque Rabboula [4], mais il ne fut pas plus satisfait des recherches faites dans cette ville par un certain Platon et à Samosate par un religieux nommé Rufin (Hrophanos), renommé, du reste, « dans l'art de la calligraphie grecque ». De retour en Arménie après ce premier voyage d'enquête, Mesrop, aidé par Rufin, composa un alphabet de 36 lettres auxquelles la postérité n'eut qu'à ajouter, vers la fin du XIIe siècle, deux lettres supplémentaires pour que fût définitivement réalisé l'alphabet arménien classique. Mesrop avait utilisé à cet effet les recherches antérieures de l'évêque syriaque Daniel en empruntant d'autres éléments à l'alphabet grec. Ce fut ainsi qu'il adopta la méthode grecque pour la formation des syllabes ainsi que pour le sens de l'écriture qui va, en arménien comme en grec, de gauche à droite, contrairement à la direction du syriaque et des autres écritures sémitiques. Enfin ce fut à l'exemple du grec qu'il créa la graphie des voyelles qui, on le sait, manquent aux écritures sémitiques. Quant aux modalités de ces emprunts, le détail en est encore discuté. Pour Vardan le Grand, auteur du XIIIe siècle, l'alphabet de Daniel se composait de 22 caractères ; Mesrop en aurait adopté 17 auxquels il aurait ajouté 12 consonnes et 7 signes vocaliques, ou, si l'on préfère (suivant les classifications grammaticales), 13 consonnes et 6 voyelles, les voyelles étant, selon les termes de Vardan, « comme l'âme des autres signes » — entendez par là

1. KORIOUN, p. 10. LAZARE, IX. Cf. PEETERS, *l. c.*, p. 206.
2. PEETERS, *l. c.*, p. 207.
3. LAZARE, IX-X.
4. Rabboula et non Babylas. Ce prélat avait été élevé au siège d'Edesse après 412 ou plutôt après 414, ce qui nous fournit un indice chronologique. Cf. PEETERS, *l. c.*, p. 208-209. Aussi PEETERS, *Recherches de science religieuse*, t. XVIII, 1928, p. 178-203 : *Vie de Rabboula, évêque d'Edesse*. p. 170-204.

que la notation vocalique constitue proprement ce qui distingue l'alphabet arménien des alphabets sémitiques [1]. Selon Asołik, au contraire, l'alphabet de Daniel comprenait 29 lettres et Mesrop l'aurait simplement complété par 7 voyelles, mais, selon la remarque de V. Langlois, « bien que ces chiffres soient différents en apparence, il est facile de voir qu'au fond le nombre des lettres est le même chez les deux auteurs, car Asołik a compris dans le nombre qu'il donne les 7 voyelles introduites plus tard par Mesrop dans l'alphabet national » [2].

En résumé, comme l'écrit le P. Peeters, « le fond du système arménien est proprement alphabétique et grec. C'est du grec complété, comme le système gotique ou le système slave. De même que le système gotique est grec avec adjonction de caractères latins et de caractères runiques, le système arménien est grec avec adjonction de caractères non-grecs (sémitiques) » [3].

L'œuvre de Mesrop atteignit pleinement le but qu'elle se proposait. « Le système de l'alphabet arménien, écrit Meillet, est un chef-d'œuvre. Chacun des phonèmes du phonétisme arménien est noté par un signe propre, et le système est si bien établi qu'il a fourni à la nation arménienne une expression définitive du phonétisme, expression qui s'est maintenue jusqu'à présent sans subir aucun changement, sans avoir besoin d'obtenir aucune amélioration, car elle était parfaite dès le début [4]. »

Aussitôt en possession d'un alphabet adéquat, Mesrop, saint Sahak et leurs disciples entreprirent le grand travail de la traduction de la Bible en langue arménienne. Pour se procurer à cet effet des originaux grecs complets, Sahak envoya Mesrop accompagné de Dinth, évêque de Derxène (Terdjan), à Constantinople, à la cour de l'empereur Théodose II (v. 422) [5]. Puis entre 431 et 435 Sahak et Mesrop déléguèrent deux de leurs disciples, Eznik de Kołb et Hovsep de Pałin (Baghin) à Edesse « pour qu'ils traduisissent de nouveau en arménien les Saintes Écritures sur le texte syriaque ». Eznik et Hovsep passèrent ensuite en territoire byzantin où « ils s'instruisirent et devinrent

1. Vardan le Grand, ap. Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. 2, p. 6-7.
2. V. Langlois, *l. c.*, p. 7.
3. Peeters, *Pour l'histoire de l'alphabet arménien*, *R. E. A.*, t. 9, 1929, p. 219.
4. A. Meillet, dans *Célébration... du XVe centenaire de la traduction arménienne de la Bible* (1938), p. 18. Aussi (et à propos de Marquart, *Ueber den Ursprung des armenischen Alphabets in Verbindung mit der Biographie des heil. Maschthotz*, Vienne 1917), Meillet, dans la *Revue des Études Arméniennes*, t. 1, 1, 1920, p. 163, avec discrimination de l'origine soit grecque, soit araméenne, de plusieurs des caractères arméniens. Confrontation des alphabets arméniens, géorgiens et iraniens anciens dans H. J. Junker, *Das Awestaalphabet und der Ursprung der armenischen Schrift*, dans *Caucasica*, 2, p. 1-92 et 3, p. 82-139, Leipzig, *Asia Major*, 1925-1926 et *c. r.* de Meillet, *R. E. A.*, t. 7, 2, 1927, p. 305.
5. Pour la date, cf. Peeters, *Origines de l'alphabet*, p. 212.

traducteurs de la langue grecque »[1]. D'autres traducteurs vinrent dans l'empire byzantin se joindre à Eznik, notamment Lévond (Léonce) de Vanand et Korioun Skantchéli lui-même (Korioun l'Admirable), l'auteur de la biographie de Mesrop [2]. Après ce recollement, les membres de la laborieuse équipe, « munis des copies authentiques des Saintes Écritures, des écrits dictés par la grâce divine des Pères et des canons des saints conciles de Nicée et d'Éphèse, s'en retournèrent dans leur patrie d'Arménie. De leur côté, les bienheureux Sahak et Mesrop qui avaient précédemment traduit du grec en arménien l'ensemble des livres ecclésiastiques, firent également passer dans leur langue un grand nombre de sages et pieuses pensées des patriarches. Ensuite Sahak reprit en sous-œuvre les livres qui avaient été traduits d'abord à la hâte et sur des exemplaires défectueux. Il corrigea les premières versions sur les textes plus authentiques apportés de Constantinople, et compléta les versions arméniennes par un grand nombre de commentaires ». Mesrop, au témoignage de son biographe, composa aussi à l'usage du peuple nombre d'homélies et de commentaires [3].

Il n'est pas douteux que la traduction de la Bible — traduction déjà assez avancée vers 405 — ait donné une impulsion décisive à l'évangélisation de l'Arménie. « Dès que Sahak eut terminé cette œuvre considérable, écrit Lazare de Pharpi, on fonda des écoles pour le peuple. Des copistes empressés se multiplièrent, les cérémonies religieuses acquirent un nouvel éclat. Grâce aux sources spirituelles du saint patriarche Sahak, la science du Seigneur remplit l'Arménie comme les eaux remplissent la mer [4]. »

Disons tout de suite que peu d'événements marquèrent autant dans la vie d'un peuple que l'invention de l'alphabet mesropien et la traduction de la Bible en arménien. D'un seul coup, la langue arménienne s'éleva à la dignité de langue littéraire ; la classe cultivée cessa d'être comme dénationalisée au profit du milieu byzantin ou syriaque. Une riche littérature commença avec non seulement les traductions sacrées que nous venons de mentionner, mais aussi déjà des œuvres originales comme la biographie de Mesrop par son disciple Korioun ou comme la *Réfutation des sectes* d'Eznik de Kolb [5]. Ajoutons que pour une

1. KORIOUN, p. 12.
2. KORIOUN, *l. c.* Cf. ADONTZ, *Machtotz et ses élèves d'après les sources étrangères*, Handès-Amsorya mai-juin 1924 et sq.
3. KORIOUN, *l. c.*
4. LAZARE, XI.
5. Biographie de Korioun et d'Eznik dans LANGLOIS, *Coll. des historiens....* t. 2, p. XI et XII. Eznik, originaire du village de Kolb dans le Taïq, naquit vers 400. Il composa sa *Réfutation des Sectes* entre 445 et 448. Par la suite Eznik fut évêque du Bagrévand. Voir sur lui la thèse du P. MARIÈS, Le « *de Deo* » d'Eznik, *Revue des Études Arméniennes*, t. 4, 2, 1924, p. 113-205 et t. 5, 1, 1925, p. 13-130, et ADONTZ, *Notes critiques sur Eznik*, Basmavep*i* 1925 ; aussi ADONTZ, *Le questionnaire de Saint Grégoire l'Illuminateur e*,

telle création, l'heure historique ne pouvait être mieux choisie. C'était en effet, comme nous le verrons, le moment où la royauté arménienne, ébranlée par l'insubordination des féodaux et menacée par les Perses, allait disparaître sous les coups de ces derniers, le moment où l'Arménie, définitivement annexée à l'empire sassanide, allait perdre pour de longs siècles son indépendance politique. Non contents de cette annexion territoriale, les Perses allaient s'efforcer de dénationaliser le pays en travaillant à son iranisation culturelle et à sa mazdéisation religieuse. Si, en ces heures tragiques, la nation arménienne put résister, si elle parvint à maintenir malgré tout son individualité culturelle et sa foi religieuse, ce fut parce que cette foi et cette individualité venaient d'être rendues indestructibles grâce à l'œuvre géniale des Sahak et des Mesrop. Jamais en effet génies littéraires n'auront fait davantage pour leur nation, et cela en pleine conscience de la portée de leur acte. A l'heure, disons-nous, où l'Arménie allait perdre pour un temps son indépendance politique, ils ont définitivement assuré son indépendance spirituelle, condition et gage de toutes les résurrections. En créant la langue arménienne littéraire, ils ont égalé d'un seul coup leur patrie aux peuples de vieille culture qui cherchaient à profiter d'une antériorité culturelle pour assimiler le pays. Ils ont rendu cette assimilation impossible. Ils ont donné à l'Arménie la conscience définitive de sa personnalité historique et morale. Ils ont assuré, à travers toutes les vicissitudes politiques, sa survie et son immortalité.

Une tradition, rapportée par Korioun, reprise par Moïse de Khorèn et dont, pense Georges Dumézil, il n'y a aucune raison de douter [1], veut que Mesrop Machtots, après avoir inventé l'alphabet arménien, ait aussi inventé un autre alphabet à l'usage des Albaniens, Alouanq ou Aghouans. « Il trouva un Albanien du nom de Benjamin, l'interrogea, étudia les vocables barbares de la langue albanienne, fit ensuite des caractères avec l'habileté coutumière qui lui était donnée d'en haut et réussit à les mettre en ordre et en équilibre [2]. » Cet alphabet albanien, depuis longtemps perdu, a été retrouvé en 1937 dans un manuscrit d'Etchmiadzin par l'arménisant géorgien Ilia V. Abouladzé et publié en 1938 à Tiflis par M. Chanidzé [3]. D'après Moïse de

ses rapports avec Eznik, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, t. 5, (XXV) nos 3-4, 1925-1926, p. 309-377. Quant à Korioun, il avait visité Constantinople, Jérusalem et Alexandrie. Au retour de ses voyages, il fut sacré évêque de la Gogarène (Gougarq). Sur les trois sources réunies sous le nom de Korioun (Korioun I, II et III), voir P. Peeters, *Pour l'histoire de l'alphabet arménien*, *Revue des Études Arméniennes*, IX, 1, 1929, p. 205-208.

1. Dumézil, *Une chrétienté disparue, les Albaniens du Caucase*, *Journal Asiatique* (Mélanges Asiatiques), 1940-1941, I, p. 125.

2. Korioun, p. 10. Moïse de Khorèn, III, 54. Cf. Dumézil, *Une chrétienté disparue*, p. 125.

3. Chanidzé, *L'alphabet des Albaniens du Caucase récemment découvert et son importance pour la science*, dans le *Bulletin de l'Institut Marr de*

Khorèn, c'était le prince Vasak de Siounie qui, avec l'évêque siounien Anania, avait procuré à Mesrop l'excellent collaborateur que fut, pour la crëation de l'alphabet albanien, le lettré Benjamin. Avant de quitter l'Aghouanie, Mesrop y laissa pour continuer son œuvre, un de ses élèves nommé Jonathan, avec quelques prêtres arméniens [1]. Ainsi l'influence civilisatrice de l'Arménie se faisait sentir vers le nord-est, dans cette Albanie ou Aghouanie, jusque-là barbare, en employant ici comme intermédiaire la Siounie, pays de substrat en partie alouan, désormais arménisé [2].

Le christianisme, véhicule de la culture hellénique en Arménie

Meillet — auquel il faut toujours revenir en matière d'arménologie — fait remarquer que c'est avec le christianisme que la culture hellénique pénétra pour la première fois profondément en Arménie. Jusque-là, comme on l'a vu, la culture de l'aristocratie arménienne était empruntée à l'Iran parthe, et si cette culture avait eu l'occasion de pratiquer des emprunts au monde hellénique d'une part, au monde araméen de l'autre, ces emprunts avaient été faits par l'intermédiaire du pehlvi, parce que la cour de Ctésiphon « hellénisait » par mode ou par goût et que les bureaux parthes employaient des scribes araméens. Ce fut le christianisme qui introduisit d'un seul coup en Arménie tout le trésor de la culture hellénique et hellénistique, de même que, vers la même époque, le bouddhisme introduisait en Chine tout le trésor des littératures indiennes.

De plus, on va le voir, l'introduction du christianisme allait être bientôt suivie de la chute de la dynastie arsacide d'Arménie, et cette disparition allait achever de supprimer le contact entre l'aristocratie « parthisante » d'Arménie et l'Iran. La création de la langue arménienne littéraire par la grande équipe de traducteurs que nous venons de mentionner assura le triomphe de cette réaction nationale contre les éléments iraniens, triomphe d'autant plus grand que la littérature arménienne chrétienne d'inspiration hellénique n'eut à refouler aucune culture savante ou religieuse nationale. Tout au contraire, ce fut la littérature chrétienne créée par le génie de Mesrop Machtots qui donna dans l'histoire, pour la première fois, à la culture arménienne son caractère national [3]. « Ce n'est que depuis la création de l'alphabet armé-

langues, d'histoire et de culture matérielle, t. 4, 1, p. 1-68, Tiflis (en russe, avec résumé en français).

1. Moise, III, 54, p. 162.
2. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 16-17.
3. Meillet, *L'influence parthe sur la langue arménienne*, *R. E. A.*, t. 1, 1, 1920, p. 14.

nien, la traduction en arménien de la Bible et la constitution d'une littérature arménienne qui s'en est suivie, qu'il existe, à proprement parler, une culture arménienne. Ce n'est que de ce moment que la nation arménienne a vraiment pris conscience d'elle-même. Et depuis lors, c'est cette langue écrite, c'est cette littérature qui ont soutenu le sentiment national [1]. »

Par ailleurs, l'étude des évangiles arméniens par Frédéric Macler d'après les meilleurs manuscrits d'Etchmiadzin, de Constantinople et de Venise, a amené ce savant à conclure que la traduction avait été faite non, comme on le croyait depuis le petit Korioun et Moïse de Khorèn, sur des originaux syriaques, mais sur un original grec [2].

L'œuvre scientifique accomplie par ces grands traducteurs ne doit pas nous faire oublier leur œuvre littéraire. Un Eznik par exemple est plus qu'un simple adaptateur. « Soit qu'il s'assimile une doctrine, dit de lui le P. Mariès, soit qu'il l'élabore, ce qui, dans son œuvre, retient, amuse, enchante même parfois le philosophe et le linguiste, c'est l'effort perpétuel, toujours intelligent et généralement heureux, grâce auquel il arrive à exprimer des notions systématiques abstraites, souvent subtiles, à l'aide d'une langue toute neuve et de caractère populaire et oral. On dirait un peu d'un Froissart, d'un Joinville ou même d'un Villehardouin s'essayant, en français de leur temps, à discuter Averroès ou à traduire le *Contra Gentes* de saint Thomas [3]. »

La mainmise sassanide et les étapes vers l'abolition de la royauté arménienne

Le roi d'Arménie Vram-Chapouh sous le gouvernement duquel ces grands événements s'étaient produits et qui, au témoignage de Korioun et de Lazare de Pharpi, y avait pris lui-même une part importante, mourut vers 414. Son fils, Artachès, n'avait que dix ans. Les *nakhararq* demandèrent à la cour de Perse, leur suzeraine, de leur donner pour roi ce même Khosrov III que leurs intrigues avaient, quelque vingt-deux ans plus tôt, fait déposer [4]. Pour Moïse de Khorèn, ce fut le patriarche Sahak qui se mit à la tête de la délégation qui vint solliciter des Perses la libération de Khosrov (ce dernier était toujours gardé à vue au Château de l'Oubli, dans le Khouzistan ou Susiane) et deman-

1. MEILLET, *ibid*, t. 1, 1, 1920, p. 164-165.
2. F. MACLER, *Le texte arménien de l'Évangile d'après Matthieu et Marc*. *Annales du Musée Guimet*, 1919. Cf. MEILLET, *R. E. A.*, t. 1, 1, 1920, p. 166.
3. L. MARIÈS, *Études sur quelques noms et verbes d'existence chez Eznik*. *Revue des Études Arméniennes*, t. 8, 2, 1928, p. 81. Voir aussi l'étude de Georges CUENDET, Eznik et la Bible, *Revue des Études Arméniennes*, t. 9, 1, 1929, p. 13-40.
4. LAZARE, XII.

der sa restauration sur le trône d'Arménie [1]. Le souverain qui régnait à Ctésiphon était alors Yazdgard Ier (399-421), qui, pendant la majeure partie de son gouvernement, se montra nettement favorable au christianisme [2]. Il accueillit la demande des Arméniens et libéra Khosrov qui recouvra la couronne. Mais Khosrov ainsi restauré décéda au bout de quelques mois, de huit mois, spécifie Lazare de Pharpi (414-415).

A la mort de Khosrov III, la cour de Perse prit une décision d'une extraordinaire gravité. Au lieu de donner la couronne d'Arménie au jeune prince Artachès, qui en était l'héritier légitime, Yazdgard Ier l'unit par un moyen à peine dissimulé à la couronne de Perse. Il nomma roi d'Arménie son propre fils, son fils aîné, Châhpouhr. C'était rattacher à brève échéance l'Arménie à l'empire d'Iran, la couronne d'Arménie, si ce système s'était perpétué, devenant l'apanage du « dauphin » sassanide. Ajoutons que Yazdgard Ier, dans les derniers temps de son règne, venait de se brouiller avec les chrétiens de Perse en raison d'imprudences commises par certains d'entre eux [3]. Pour Lazare de Pharpi, l'intention de Yazdgard était nettement d'en finir avec la question arménienne : en dépit du partage du territoire arménien entre Byzantins et Sassanides, la noblesse arménienne qui semblait ignorer la ligne de partage, maintenait intactes son ethnie et sa foi, cette foi constituant le signe de ralliement commun des deux côtés de la frontière et permettant toujours aux Byzantins de rouvrir la question d'Arménie. Dans les projets que le chroniqueur prête au monarque sassanide, on discerne à la fois le contre-coup de l'hostilité de celui-ci contre les féodaux perses, hostilité étendue maintenant aux *nakhararq* arméniens, et aussi les résultats de sa récente brouille avec les chrétiens d'Iran. Resté cependant peu enclin aux persécutions violentes en matière religieuse, il comptait sur la présence de son fils comme roi (ou vice-roi) d'Arménie, sur l'éclat d'une brillante cour sassanide dans l'Aïrarat, pour iraniser au point de vue religieux comme au point de vue culturel la noblesse haïkane [4].

Moïse de Khorèn nous conte ici un certain nombre d'anecdotes dont l'historicité est sans doute assez douteuse et qui s'apparentent plutôt à la manière des contes persans, mais qui ont le mérite de créer l'atmosphère dans cette curieuse cour irano-arménienne. Voici, au cours d'une chasse aux onagres, un des seigneurs arméniens, Atom, prince de Mokq, qui met Châhpouhr au défi de le suivre au milieu des rochers inacessibles où s'est

1. Moïse de Khorèn, III, 55.
2. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 264-266.
3. Christensen, *l. c.*, p. 267-268.
4. Lazare, XII et Moïse, III, 55.

réfugiée la harde, et qui gagne son pari. Une autre fois, « comme on chassait, avec des torches allumées, des sangliers dans les roseaux, Châhpouhr n'osait s'aventurer dans le fourré car le feu qui y avait pris, l'arrêtait ; et, regardant de tous côtés, il allait de droite et de gauche avec son cheval : « Fils du dieu des Perses, lui cria Atom, voici ton père et ton dieu : que crains-tu donc ? » — « Cesse de railler, repartit Châhpouhr, passe à travers le feu et je te suivrai, car mon cheval se cabre en passant le premier. » Alors Atom, éperonnant sa monture, « passa à travers le feu comme dans une prairie en fleurs ». Un autre jour, en jouant au mail, il arriva par deux fois à Chavasp Ardzrouni d'enlever la balle à Châhpouhr, et le roi, lui appliquant un coup de bâton, lui dit : « Apprends à te connaître ! » — « Oui, je me reconnais, reprit Chavasp, car moi aussi, je suis de race royale ! » — et il s'élança comme la foudre hors de l'hippodrome. Enfin, une autre fois, au milieu des fêtes d'un festin, un troisième *nakharar*, Khosrov de Gardman, pris de vin, montra, en présence de Châhpouhr, un amour passionné pour une joueuse de cithare. Châhpouhr, indigné, ordonna de l'arrêter, mais, mettant la main à son épée, Khosrov traversa la salle et rentra chez lui sans qu'aucun des officiers du roi osât l'appréhender, « tant chacun connaissait sa valeur » [1].

Certes, à travers ces historiettes plus ou moins authentiques, le chroniqueur-poète cherche à nous montrer la fierté de la noblesse arménienne se pliant mal à la tentative de domestication organisée par les Sassanides. L'élégance et le faste de la vie de cour sassanide n'en exerçaient pas moins une attraction indéniable sur les *nakhararq*, flattés, malgré tout, d'avoir pour prince le fils du roi des rois.

La mort de Yazdgard 1er interrompit l'exécution de ce programme (421). Son fils Châhpouhr quitta précipitamment l'Arménie pour aller revendiquer le trône de Ctésiphon. Il fut tué par les grands et ce fut son frère cadet Vahrâm V ou Vahrâm Gôr qui, après une guerre civile, s'empara de la couronne. Les seigneurs arméniens avaient profité des embarras de la royauté sassanide pour se révolter. Sous la direction d'un des leurs, Nersès Djidjrakatsi, ils chassèrent, nous assure Moïse de Khorèn, les garnisons perses. Au cours de cette révolte, nous dit le même auteur, les gens du Vanand (pays de Kars) se signalèrent par leur héroïsme. Mais Moïse de Khorèn nous donne ensuite l'impression d'une dissolution complète du pouvoir central en Arménie, chacun des *nakhararq* regagnant ses montagnes et se comportant désormais en prince indépendant. « Notre pays resta pendant trois ans livré à l'anarchie. Les impôts ne rentraient plus dans

1. Moïse, III, 55. Thomas Ardzrouni, . I, § 10, p. 63.

le trésor royal, les chemins publics étaient coupés et toute l'organisation intérieure était bouleversée et détruite [1]. »

D'après Moïse de Khorèn, le patriarche Sahak, désespéré par cette anarchie, se rendit dans l'Arménie byzantine où les autorités ecclésiastiques lui auraient fait un accueil assez froid ; la traduction de la Bible et des autres textes sacrés en arménien ne pouvait évidemment être vue d'un bon œil par l'Église grecque, puisqu'elle annonçait qu'à plus ou moins brève échéance l'Arménie échapperait à l'influence spirituelle de Byzance. Sahak en aurait alors appelé à l'empereur Théodose II lui-même, en envoyant à Constantinople son « neveu » [2] Vardan Mamikonian et l'inventeur de l'alphabet arménien, Mesrop. Le chroniqueur croit devoir insérer ici la correspondance de Sahak avec Atticus, patriarche de Constantinople [3], et avec un des plus hauts officiers byzantins, Anatole maître de la milice d'Orient. Sahak obtint de la cour impériale l'autorisation de propager le nouvel alphabet arménien et de répandre dans les provinces de l'Arménie byzantine les nouvelles traductions arméniennes de l'Écriture Sainte [4]. Si les assertions de Moïse de Khorèn sur le voyage de Mesrop à Constantinople ne concordent pas pour la chronologie avec ce que nous a déjà dit Korioun [5], il semble qu'il n'y ait pas lieu de nier l'accord intervenu entre le patriarche arménien et la cour impériale. Certes, les Byzantins ne pouvaient voir qu'à regret la nation arménienne acquérir son autonomie littéraire, l'Église arménienne s'affranchir du canal obligatoire de la langue grecque. Mais à trop avouer sa mauvaise humeur, Byzance risquait de pousser les Arméniens dans les bras de la Perse et cela à l'heure où la Perse faisait tous ses efforts pour iraniser le pays. Mesrop reçut donc licence de poursuivre son apostolat littéraire dans l'Arménie byzantine.

Il semble d'ailleurs que vers le même moment le gouvernement byzantin se soit particulièrement préoccupé de ses provinces arméniennes. C'est l'époque où Moïse de Khorèn nous montre le maître de la milice d'Orient, Anatole, construisant ou plutôt reconstruisant la ville de Karin, l'actuelle Erzeroum, qui reçut alors en l'honneur de l'empereur Théodose II le nom de Théodosiopolis. « Le pays, fait remarquer le chroniqueur arménien, est fertile, bien arrosé, peu éloigné d'une des sources de l'Euphrate. La région est poissonneuse, avec une grande variété d'oiseaux. Les montagnes voisines sont remplies de troupeaux de bovidés

1. Moïse, III, 56.
2. Je respecte le texte du traducteur. Cependant Vardan était le fils de la princesse Sahakanouch, *alias* Sahakanouich, donc le petit fils de saint Sahak, et Moïse dit bien « petit fils ».
3. Atticus, successeur de saint Jean Chrysostome, fut patriarche de Constantinople de 405 à 425.
4. Moïse de Khorèn, III 57-58.
5. Korioun, *l. c.*, p. 12.

d'une belle race qui s'engraissent merveilleusement. Au pied de ces monts se trouvent quantité de sources limpides. Ce fut là qu'Anatole fonda la nouvelle cité. Il l'entoura d'un large fossé, jeta les fondations des murailles à une grande profondeur et éleva sur les remparts des tours formidables dont la première fut, en l'honneur de l'empereur, nommée la tour Théodosie. Au milieu de la ville, sur une éminence, il bâtit de nombreux magasins et appela cet endroit l'Augusteum. Il remplit la ville d'armes et de troupes [1]. »

En même temps Mesrop achevait l'évangélisation des montagnards de la province voisine, dans le district de Chalgomq situé entre Sper et Théodosiopolis. Quand il regagna l'Arménie perse, il laissa dans l'Arménie byzantine plusieurs de ses disciples, « Léon et Enoch à Sper, Gnith au Terdjan (Derxène), Danan dans l'Ekeléatz (Keltzène et Acilisène) ». Nous savons qu'il était rappelé en Persarménie pour y combattre l'hérésie gnostique des Borborides dans les districts de Golthên ou Golthn (à l'est de Nakhitchévan), de Gardman (à l'est du lac Sévan) et de Balassakan (dans le nord-est de l'Outi). Toute la question est de savoir si la chronologie relative — toujours si douteuse — de Moïse de Khorèn est ici exacte et si le chroniqueur ne brouille pas l'ordre des données puisées dans les autres sources [2]....

Artachès IV, le dernier Arsacide.
Abolition de la royauté arménienne.

Cependant l'interrègne qui se prolongeait dans l'Arménie perse depuis le décès du sassanide Châhpouhr en 421 avait pris fin. Les *nakhararq*, sans doute inquiets de l'anarchie où se débattait le pays, avaient demandé au nouveau roi de Perse Vahrâm V de leur donner comme souverain le jeune Artachès, fils de leur avant-dernier roi national Vram-Chapouh. D'après Moïse de Khorèn, c'était le patriarche Sahak qui, après avoir convoqué dans l'Aïrarat les chefs des grandes familles seigneuriales, avait pris l'initiative de cette décision et envoyé en ambassade à la cour de Perse son propre petit-fils Vardan Mamikonian et le commandant de la cavalerie Sembat [3]. La requête pouvait paraître hardie : les Arméniens demandaient au grand roi de revenir sur la politique annexionniste de son père et de restaurer purement et simplement à leur tête leur vieille dynastie arsacide.

1. Moise, III, 59.
2. Moise, III, 60. Mesrop fut également l'hôte d'Achoucha, *bdéachkh* du Gougarq « et plus particulièrement du Tachir », pays où l'illustre lettré exerça sa prédication. Cf. P. N. Akinian, dans *Handès amsorya*, 1907, p. 121-126 et 296-300. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kuriklan de Lar*. *R. E. A.*, t. 7, 2, 1927, p. 214.
3. Moïse, III, 58.

Vahrâm V, qui sortait d'une pénible guerre civile, acquiesça. Le jeune Artachès — Artachès IV —, alors âgé de dix-huit ans, fut investi par lui de la royauté arménienne et monta sur le trône de ses aïeux (423).

Artachès devait être le dernier roi arsacide. Son règne ne dura pas plus de cinq ans (423-428). Par son goût pour les femmes, « ses mœurs déréglées », dit Lazare de Pharpi, ce tout jeune homme donnait prise à l'hostilité des féodaux impatients de toute autorité. Prenant prétexte des « habitudes dissolues » du jeune roi, les chefs des grandes maisons résolurent de se défaire de lui. Ils vinrent faire part de leur dessein, poursuit notre chroniqueur, au patriarche saint Sahak, la plus haute autorité morale du pays, lui demandant son concours pour procéder à la déposition du roi. Mais on ne pouvait déposer Artachès sans l'agrément de la cour de Perse, suzeraine de l'Arménie, et c'était rendre une fois de plus les Perses arbitres des destinées de la nation haïkane. En vain Sahak voulut-il dissuader les *nakhararq* de commettre une telle imprudence. En vain leur rappela-t-il que mieux valait pour l'Arménie un mauvais roi chrétien et susceptible de s'amender que les maîtres mazdéens qu'elle allait se donner. En vain supplia-t-il ses interlocuteurs de ne pas abolir eux-mêmes, pour le seul avantage du Sassanide ennemi de leur foi, leur monarchie nationale. Le grand patriarche ne réussit qu'à attirer sur lui-même l'hostilité des féodaux [1].

Les *nakhararq*, résolus à obtenir l'abolition de la royauté et, du même coup, la déposition de saint Sahak, coupable d'avoir voulu la défendre, envoyèrent à la cour du roi de Perse Vahrâm V une délégation des leurs, accompagnée d'un prêtre nommé Sourmak de Manazkert, en réalité originaire d'Artzkhé, dans le Bznouniq, et qui se fit l'accusateur de Sahak [2]. Ces griefs, portés devant un des principaux dignitaires de la cour sassanide, Sourên Pahlav [3], ne pouvaient que remplir celle-ci de satisfaction. Artachès IV et le patriarche Sahak durent comparaître devant Vahrâm V. Noblement, le patriarche refusa de se désolidariser d'avec son roi. Au contraire, les féodaux arméniens demandèrent l'abolition pure et simple de la royauté. « Qu'avons nous besoin d'un roi ? leur fait dire Lazare de Pharpi. Qu'un prince perse vienne nous gouverner ; qu'il s'informe de la soumission ou de la désobéissance de chacun de nous et qu'il en rende compte au roi des rois [4]. » C'était, on peut le dire, le suicide de l'Arménie antique.

Vahrâm V, dont de telles dispositions comblaient les vœux,

1. Lazare, XIII. Moïse, III, 63.
2. Lazare, XIV.
3. Sur ce personnage, Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 108-109.
4. Lazare, XIV.

déposa aussitôt Artachès IV et, dans la personne de celui-ci, la dynastie arsacide d'Arménie. Les féodaux à l'égoïsme desquels était dû ce beau résultat, se virent comblés d'honneurs et de richesses. Saint Sahak fut chassé du siège patriarcal et remplacé par Sourmak (428-429). Suppression de la dynastie nationale, déposition de la famille patriarcale à laquelle l'Église arménienne devait sa fondation et sa grandeur, c'était, au spirituel comme au temporel, la fin de l'indépendance haïkane [1].

Vahrâm V et la tentative de rattachement de la chrétienté arménienne à l'Église syriaque

Le roi de Perse Vahrâm V, après avoir aboli la royauté arménienne, chargea du gouvernement du pays un grand seigneur iranien du nom de Vêh-Mihr-Châhpouhr qui resta de 428 à 442 *marzbân* (margrave) de la Persarménie. Un des *nakhararq* arméniens, Vahan Amatouni, reçut, sous les ordres du marzbân, la lieutenance royale [2].

Cependant le prélat Sourmak qui avait réussi par son « iranophilie » à remplacer saint Sahak sur le siège patriarcal, ne put s'y maintenir bien longtemps. Dès 429, les *nakhararq* qui l'y avaient élevé, se rendirent compte de son insuffisance et provoquèrent sa déposition. Les Perses, dont il avait si bien servi les intérêts, lui donnèrent en compensation l'évêché du district de Bznouniq, au nord du lac de Van. Vahrâm V fit désigner à sa place comme patriarche d'Arménie un prêtre syriaque nommé Berqicho [3]. Il faut voir là, de la part de la politique sassanide, la volonté très nette de faire pièce, non seulement à l'influence de l'Église byzantine en Arménie, mais encore à l'autonomie scripturale et littéraire que Sahak et Mesrop venaient de conquérir pour l'Église arménienne. En donnant à l'Arménie un patriarche syriaque, la cour de Ctésiphon la rattachait à la seule forme de christianisme qui fût tolérée en Iran, à celle, en tout cas, qui représentait le culte de la chrétienté iranienne. Rattacher l'Église arménienne aux communautés syriaques de Babylonie, d'Assyrie et de Susiane, c'était encore travailler à l'iranisation de l'Arménie.

Cependant, soit que Berqicho fût un mauvais prélat, soit que

1. LAZARE, XV. MOÏSE III, 64. THOMAS ARDZROUNI, I, 10, p. 64-65. Thomas n'hésite pas à incriminer parmi les principaux responsables de ces événements un de ses ancêtres, Vatché, seigneur de l'Ardzrouniq qui, pour complaire au roi Vahrâm, laissa remplacer saint Sahak par un antipatriarche. Il est vrai que, dans le même chapitre, nous voyons un autre seigneur de la même maison, Alan Ardzrouni, renoncer au monde et, sous la direction de saint Sahak, embrasser la vie érémitique dans le canton de Golthèn.

2. MOÏSE, III, 67.

3. LAZARE, XV. MOÏSE, III, 64.

l'esprit d'insubordination des nakhararq ne pût se plier longtemps à une direction, même ecclésiastique, ils demandèrent bientôt son remplacement. Pour la désignation de son successeur, les clans se divisèrent. Si Vatché, de la maison des Ardzrouni, et Hemaïak, seigneur de l'Achots [1], déclaraient s'en remettre au choix du roi de Perse, un autre seigneur de la famille Ardzrouni nommé Spandarat, et Manedj, du clan des Apahouni, réclamèrent la restauration de saint Sahak. Cette restauration était réclamée aussi par la majorité des évêques arméniens, notamment par Mesrop. Ces prélats firent parvenir une supplique en ce sens à la cour de Perse. Du côté byzantin, Anatole, chef de la milice d'Orient, aurait fait une démarche dans le même sens, en envoyant de Théodosiopolis, un émissaire demander à Vahrâm V que, si Sahak n'était pas restauré en Persarménie, du moins ce pontife fût libre de partir pour l'Arménie byzantine où il serait mis à la tête de l'Église locale [2].

Vahrâm V paraît avoir adopté un compromis. Il consentit à l'éviction de Berqicho, mais nomma à sa place un autre prélat syriaque nommé Chimouel ou Samuel (432). « Il ordonna à Chimouel, affirme Moïse de Khorèn, d'assister le marzbân, de veiller à la répartition des impôts fixés, aux jugements et aux autres affaires temporelles » — nouvelle preuve de l'intérêt politique que les Sassanides attachaient à la « syriacisation » de l'Église arménienne. Quant à Sahak, Vahrâm V lui permit de rentrer en Arménie, dans son domaine familial d'Achtichat (Sourb-Sahak), au Tarôn où il conserva, dit Moïse de Khorèn, « le seul pouvoir d'enseigner la religion et de consacrer les ecclésiastiques que Chimouel lui désignerait ». Il semble donc qu'il y ait eu une sorte de partage des fonctions patriarcales, Chimouel ayant reçu les pouvoirs temporels attachés à cette dignité et Sahak ayant recouvré une partie de ses pouvoirs spirituels. Moïse croit devoir ajouter ici un dialogue — d'ailleurs fort émouvant — entre le roi Vahrâm V et saint Sahak. « Je veux, aurait dit le roi, que tu jures par ta foi de demeurer fidèle à notre service, de ne point méditer de projets séditieux, de ne pas t'associer à la fausse communion des Grecs, de peur de me fournir l'occasion de ruiner l'Arménie et de changer mon nom bienfaisant en un nom exterminateur ! » A quoi, Sahak « debout, le visage calme et plein de sérénité », répond par une profession de foi d'une admirable noblesse, et courtoisement, mais fermement proteste contre « les paroles blasphématoires de Vahrâm sur la foi ». Du reste non seulement le roi ne se fâcha point, mais encore il accorda les demandes que le patriarche lui adressa au temporel. En effet,

1. Canton de la frontière arméno-géorgienne, entre le Chirak au sud et le Tachir (Lori) au nord.
2. Moïse, III, 65.

poursuit Moïse de Khorèn, Sahak profita de l'audience pour intercéder en faveur de son « neveu » Vardan Mamikonian, chef de la puissante famille de ce nom et encore détenu en Perse, en faveur aussi d'un autre seigneur arménien, son parent, également exilé en Iran, Gazavon le Jeune, de la famille des *nakhararq* de la province du Chirak. Mieux encore, l'intervention patriarcale s'exerça en faveur de la noblesse arménienne en général : « Que le rang des *nakhararq* d'Arménie, tel qu'il s'est maintenu jusqu'à ce jour, reste inchangé, sans que les *marzbân* perses puissent le modifier à leur fantaisie. » Il est certain, en effet, que, la royauté nationale étant désormais abolie, le gage de l'indépendance arménienne ne résidait plus que dans le maintien des privilèges féodaux en face de la centralisation sassanide. Toujours d'après Moïse de Khorèn, Sahak obtint satisfaction sur tous ces points. Il eut notamment la joie de voir les Mamikonian en qui se perpétuait sa race (puisque sa fille unique avait épousé un des leurs) recouvrer l'ensemble de leurs fiefs [1].

Cependant, le pontificat de Chimouel ne fut pas plus heureux que celui de son prédécesseur. Les chroniqueurs arméniens nous disent de ce nouveau pontife syriaque qu' « il adopta les habitudes de rapacité de Berqicho et même les surpassa, extorquant les revenus des évêques morts ou vivants. Il ne permettait cpar s Sahak de consacrer les successeurs des prélats décédés et hcàehant de futiles prétextes aux évêques vivants, en les accusant d'empêcher la rentrée des impôts royaux, il les chassait et s'appropriait leurs maisons ». Seul des prélats arméniens, l'évêque politicien Sourmak continuait à l'appuyer. Aussi Berqicho, en vertu d'un ordre royal, augmenta-t-il les revenus de Sourmak. Moïse de Khorèn ajoute que « les autres évêques, jaloux de ces avantages, en firent autant, après en avoir demandé l'autorisation au roi de Perse et avec l'assistance de leurs seigneurs respectifs » [2]. La politique sassanide, en domestiquant ainsi l'Église arménienne, poursuivait son œuvre d'assimilation. Quant à Sahak, qui venait de s'établir dans le Bagrévand, et à M srop, que Sahak avait préposé aux soins de l'église métropolitaine de Va*l*archapat, ils se consacraient à leur mission apostolique et à leurs traductions. Ce fut Sahak qui convoqua à Achtichat un synode ou plutôt, semble-t-il, deux synodes (432, 435) où fut condamnée l'hérésie nestorienne. L'indigne Chimouel étant mort après cinq ans de pontificat (432-437), les *nakhararq* prièrent Sahak de remonter sur le siège patriarcal, se faisant forts d'obtenir l'assentiment de la cour de Perse, mais le saint refusa [3]. Sourmak fut alors réélu patriarche — antipa-

1. Moïse, III, 65.
2. Moïse, III, 66.
3. Moïse, III, 66. Lazare, XV-XVII.

triarche, disent les auteurs ecclésiastiques. Quant à Sahak, il devait décéder deux ans après, le 5 septembre 439, près du village de Blour, dans le Bagrevand [1]. Son petit-fils Vardan Mamikonian alla l'inhumer à Achtichat (Sourb-Sahak), au Tarôn, dans le domaine héréditaire de la famille patriarcale. Le 17 février 441 mourut également le bienheureux Mesrop. Un des *nakhararq*, Vahan Amatouni, à qui les Perses avaient confié, on s'en souvient, la lieutenance du *marzbân*, fit à l'inventeur de l'alphabet arménien des obsèques solennelles. Il l'enterra au village d'Ochakan, dans l'Aragatzotn [2].

Le décès de saint Sahak, survenant peu après l'abolition de la royauté arménienne, aggrava les conséquences de cette mesure. En effet, depuis Grégoire l'Illuminateur, la famille de celui-ci avait constitué de père en fils une véritable « dynastie patriarcale » qui, de surcroît, avait eu la chance de produire une succession d'hommes remarquables (302-439). Cette famille sacerdotale avait en quelque sorte doublé la dynastie royale arsacide. Elle l'avait suppléée pendant ses défaillances. Elle pouvait être appelée à un rôle plus considérable encore, maintenant que la dynastie arsacide avait disparu. Malheureusement la lignée masculine s'en éteignait dans la personne de saint Sahak, le saint n'ayant laissé qu'une fille, qui, nous l'avons vu, avait épousé Hamazasp Mamikonian. Il est vrai que de cette union étaient sortis trois fils illustres, eux aussi, dans l'histoire arménienne, Vardan, Hemaïak et Hamazaspian, de sorte que l'héritage moral de la famille patriarcale allait être, pour une bonne part, recueilli par la maison des Mamikonian. De fait, c'étaient les Mamikonian qui, dans les temps troublés qui s'annonçaient, devaient, face à tout péril, maintenir sur les champs de bataille comme dans les cœurs l'indépendance arménienne.

Situation de l'Arménie à la fin du règne de Vahrâm V

Vers la fin du règne du roi de Perse Vahrâm V, la cour sassanide pouvait se vanter d'être, par une politique insinuante et souple, à peu près parvenue à ses fins. Le *marzbân* perse Mihr Châhpouhr que Vahrâm avait chargé de gouverner l'Arménie, semble avoir été un fonctionnaire libéral et juste qui sut maintenir l'ordre sans heurter de front le sentiment national. La tentative pour imposer à l'Église arménienne des patriarches syriaques avait, cependant, assez mal réussi. Il est vrai qu'au décès du dernier de ces patriarches syriaques, Chimouel (437), le parti perse avait installé ou plutôt réinstallé sur le siège

1. Sahak est mort le 30 navasard, an II de Vahram = 5 septembre 439. Cf. PEETERS, *Origines de l'alphabet*, *R. E. A.*, t. 9, 1, 1939, p. 214, n. 2.
2. MOÏSE, III, 67. LAZARE, XVIII.

patriarcal le prélat arménien Sourmak, l'adversaire, le calomniateur de saint Sahak, et qui ne valait guère mieux que ses prédécesseurs [1]. Mais on a vu que saint Sahak avait jusqu'à sa mort (5 septembre 439) continué, en dépit de cette nomination, à exercer les fonctions purement spirituelles du patriarcat sans être inquiété par les autorités perses et qu'après lui saint Mesrop avait bénéficié de la même tolérance. A la mort de Mesrop (440), un saint prélat, Hovsep Ier de Holotsim ou Kholotsim (dans la vallée de Vaï ou Vaïotz-tzor), avait succédé au défunt dans la direction spirituelle de l'Église [2], et, quand Sourmak descendit au tombeau (444), Hovsep fut reconnu par les autorités perses comme le seul patriarche de l'Arménie.

Par ailleurs, comme on l'a vu, les Perses avaient conféré à un des *nakhararq* arméniens, à Vahan Amatouni les fonctions de *hazarapet*, c'est-à-dire de surintendant général des revenus et de la justice, titre qui faisait de lui le second personnage civil de l'Arménie après le *marzbân*. D'autres *nakhararq* continuaient à avoir une action prépondérante dans les affaires du pays, notamment Archavir Kamsakaran, Sahak Bagratouni, Vasak de Siounie, Vardan Mamikonian et Nerchapouh Ardzrouni. Vasak de Siounie, seigneur héréditaire de cette importante province, avait su gagner la faveur du roi de Perse Vahrâm V qui l'avait même appelé à la succession de Mihr-Châhpouhr comme *marzbân* d'Arménie, nomination en soi fort importante puisque la cour de Ctésiphon investissait ainsi un seigneur arménien de la vice-royauté dans son pays (v. 438-451) [3]. Ajoutons que Vasak semblait mériter par ses qualités un tel honneur et que, selon la remarque de Kevork Aslan, « il bénéficiait d'une grande considération, même au sein du parti national, à cause de la protection qu'il avait accordée à l'œuvre civilisatrice de Mesrop ». C'était d'ailleurs Vasak qui en 444 avait obtenu du gouvernement perse la reconnaissance de l'excellent prélat Hovsep de Holotzim comme seul patriarche. Avec cela, d'une ambition sans limites, il caressait l'espoir, grâce à sa souplesse envers la cour de Perse, de recevoir un jour d'elle la couronne d'Arménie. Nous verrons que cette ambition allait l'inféoder de plus en plus à la cause perse et finalement faire de lui un traître à sa patrie. En face de lui, Vardan Mamikonian, petit-fils, par sa mère, de saint Sahak, avait le commandement de l'armée. Vardan qui, au cours d'une mission à Constantinople, avait reçu la dignité de *stratélate*, semblait également bien en cour auprès des Perses. Néanmoins

1. Jean Katholikos, *Histoire d'Arménie*, trad. Saint Martin, p. 49.
2. Moïse de Khorèn, III, 67. Lazare, XVIII. Élisée le Vardapet, VIII, p. 242.
3. Le titre de *marzbân* est formellement donné à Vasak par Élisée Vardapet p. 206.

par ses attaches de famille, il paraissait désigné comme le chef éventuel du parti national [1].

Yazdgard II. Persécution contre le christianisme arménien.

Vahrâm V avait eu pour successeur sur le trône de Perse son fils Yazdgard II (439-457). Dès son avènement, ce prince se montra ennemi du christianisme. Il était encouragé dans cette voie par son ministre Mihr-Narsê, mazdéen piétiste comme lui [2]. Tous deux ne tardèrent pas à se heurter à la foi arménienne. Depuis son annexion à l'empire perse, l'Arménie n'avait, somme toute, pas été inquiétée dans sa croyance. La politique sassanide, fort souple, cherchait à assimiler progressivement le pays en flattant et en domestiquant la haute noblesse, quitte à laisser celle-ci, et le peuple avec elle, professer tranquillement le christianisme. La cour de Ctésiphon, nous l'avons vu, se contentait de veiller à ce que l'Église arménienne se séparât le plus possible de l'Église byzantine pour se rapprocher des Églises syriaques de l'Iran. Avec Yazdgard II et Mihr-Narsê cette attitude changea. Le roi des rois et son ministre entreprirent l'assimilation totale et immédiate du peuple arménien en le contraignant à abjurer le christianisme pour embrasser la religion de Zarathouchtra.

D'après Lazare de Pharpi, l'intitiative de cette persécution vint d'un renégat, un membre de la famille princière de Siounie nommé par lui Varazvakan [3], appelé Varazvaghan (= Varazvalan) par Stéphannos Orbélian [4] et dont le nom, d'après Brosset, devait être plutôt Varazvahan [5]. Ce personnage était le gendre du prince de Siounie Vasak, *marzbân* d'Arménie, comme on vient de le voir, pour le compte du roi de Perse. Mais Varazvahan, qui traitait fort mal sa femme, s'était brouillé avec son beau-père, le tout-puissant Vasak. Celui-ci chercha à le faire périr. Varazvahan put s'enfuir à temps. Il se réfugia à la cour de Perse où il se convertit au mazdéisme et y devint l'ami de Mihr-Narsê qu'il encouragea haineusement dans ses projets contre le christianisme arménien [6].

Si nous en croyons Élisée le Vardapet, les mauvaises intentions de Yazdgard II à cet égard se seraient d'abord manifestées contre les contingents arméniens qui combattaient sous ses ordres. Nous

1. Kévork Aslan, *Études historiques sur le peuple arménien*, p. 249.
2. Les sources arméniennes désignent Mihr-Narsê sous le titre de « *hazarapet dran Ariats* (chiliarque à la Porte d'Iran) » ou de « *hazarapet* de l'Iran et de l'Aniran ». Son véritable titre perse était « *vuzurg framâdhar* (grand commandeur) de l'Iran et de l'Aniran. Cf. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 182-183. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 108 et 273.
3. Lazare, XIX, p. 278.
4. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, ch. xvii, p. 36.
5. Brosset, dans *Histoire de la Siounie*, I, p. 38, n. 5.
6. Lazare, XIX. Aussi Vardan, p. 76. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 17.

savons en effet que ce roi eut de grandes guerres à soutenir contre les « barbares » qui avaient succédé en Afghanistan aux premiers Kouchâns ou Indo-Scythes, notamment contre les Kidarites, ainsi que contre les « Tchols » et autres tribus hunniques (Huns Hephthalites), de race sans doute mongole, qui nomadisaient dans l'actuel Turkestan russe [1]. Pour ces guerres, Yazdgard avait réquisitionné les contingents arméniens auxquels il donna comme lieu de rassemblement la province d'Arie (Hérat). « Dans la grande Arménie on fit une levée de nobles, de fils de nobles et d'hommes libres. » Ces contingents amenaient avec eux, nous dit Élisée, leurs aumôniers qui continuèrent, au milieu de la grande armée perse, à assurer publiquement pour eux la célébration du culte chrétien. De telles manifestations indisposèrent le roi, et, comme un jeune *nakharar* arménien nommé Garégin se permettait un jour de le contredire sur la christologie, Yazdgard le fit dégrader, supplicier et mettre à mort [2]. D'après la même source, il fit arrêter à l'armée un grand nombre d'autres seigneurs arméniens et tenta, par les châtiments ou les caresses, de les faire apostasier. Ceux qui refusaient étaient dégradés et envoyés en première ligne sur les frontières du Caucase ou dans l'Est Iranien, face aux Huns ou aux Kidarites [3].

Vint ensuite un édit général promulgué vers 449 en Arménie même. Lazare de Pharpi et Élisée se vantent de nous transmettre le texte de cet édit par lequel Yazdgard II mettait les Arméniens en demeure d'embrasser le mazdéisme. Le texte de Lazare semble le plus plausible [4]. Lazare fait précéder l'édit d'un discours, à la manière des historiens antiques, dans lequel Mihr Narsê démontre au roi la nécessité de cette mesure. Ses arguments sont essentiellement d'ordre piétiste, mais le point de vue politique n'en est pas absent : « L'Arménie est limitrophe des domaines de l'Empereur. Elle professe le même culte. Si tu accoutumes les Arméniens à suivre nos lois (religieuses), ils commenceront à s'attacher à toi, au pays des Arya, ils s'éloigneront et se sépareront de l'Empereur. Leur nation s'unira intimement à nous et, du même coup, les Ibères et les Aghouans (Alouanq, Albaniens) nous seront acquis [5]. »

1. MARQUART, *Erânschahr nach der Geographie des Pseudo Moses Xorenac'i*, Berlin 1901 (*Abhandlungen der König. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, phil.-hist. Klasse, Neue Folge*, III, n° 2), p. 56. MARKWART, *Catalogue of the provincial capitals of Erânshahr*, edited by Messina, *Analecta Orientalia*, III. Rome, 1931, p. 38 sqq., 43. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 282.

2. ÉLISÉE, I, p. 186-187.

3. ÉLISÉE. II, p. 188-189. LAZARE DE PHARPI nous apprendra plus loin, (XXXVIII. p. 302) qu'au cours de ces guerres Vardan Mamikonian se signala par sa vaillance à Merv-i Roûd, en Margiane, sous les yeux mêmes de Yazdgard II.

4. Cf. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 281.

5. LAZARE, XIX.

L'édit lui-même, tel que le rapporte, le résume ou l'interprète Lazare, était adressé par Mihr-Narsê à la noblesse arménienne au nom de Yazdgard II. Il se plaçait sur le terrain du mazdéisme le plus piétiste : le roi de Perse avait le devoir, pour le salut de son âme, de sauver les âmes de ses sujets en les ramenant à la vraie religion qui était celle de Zarathouchtra. « C'est pourquoi nous avons fait rédiger à votre usage les dogmes de notre religion qui est basée sur la vérité et nous vous les avons envoyés. Nous désirons que vous, qui êtes si utiles au pays et qui nous êtes chers, acceptiez et embrassiez notre saint et véritable culte et que vous ne professiez plus votre religion actuelle que nous savons fausse et stérile [1]. »

Au reçu de cet édit, l'épiscopat arménien sous la direction du patriarche Hovsep de Holotzim et les *nakhararq* se réunirent pour délibérer. Lazare nous donne ci l'énumération de ces derniers, énumération précieuse parce qu'elle nous fournit une liste précise et certainement authentique des grandes familles féodales qui s'étaient substituées à la royauté arsacide et se partageaient le pays. Il mentionne Vasak, seigneur de Siounie, qui exerçait les fonctions de *marzbân* pour le roi de Perse, Nerchapouh, chef des Ardzrouni, Vardan Mamikonian qui exerçait les fonctions de généralissime, Artak, seigneur de Mokq, Gut, chef des Vahévouni, Chmavon, chef des Antzévatsi, Manedj, chef des Apahouni, Aravan, seigneur du Vanand, Archavir, chef des Archarouni, Vahan, chef des Amatouni, Atom, chef des Gnouni, Varazchapouh, chef des Palouni, Hrarat (Phraate), seigneur d'Achotz, etc [2]. D'après Élisée, cette réunion, tout au moins celle des prélats, se tint à Achtichat, au siège du patriarcat [3]. La réponse collective qui y fut rédigée assurait de l'obéissance absolue du peuple arménien le roi de Perse, souverain légitime de l'Arménie, mais elle lui déniait au spirituel le droit d'intervenir en matière de foi et repoussait catégoriquement toute idée d'apostasie [4].

Les nakhararq entre la foi chrétienne et le loyalisme sassanide

Au reçu de ce manifeste, Yazdgard II convoqua devant lui les principaux *nakhararq*, notamment le *marzbân* Vasak de Siounie, Nerchapouh Ardzrouni, Artak Rechtouni, Gadécho Khorkhorouni, Vardan Mamikonian, Artak de Mokq, Manèdj

1. Lazare, XX. Elisée, p. 190-191, insère ici un résumé du mazdéisme d'après les doctrines zervanites. Cf. Meillet, *J. A.*, 1909, I, p. 548 et Mariès, *Le « de Deo » d'Eznik*, 1924, p. 39-54.
2. Lazare, XXII.
3. Elisée, II, p. 191-192 ne nous donne ici que la liste des évêques.
4. Lazare, XXIII. Élisée, II, p. 192-196.

Apahouni, Vahan Amatouni, Gut ou Giut Vahévouni, et Chmavon Antzévatsi [1]. Quelques-uns de ces féodaux se trouvaient à l'armée, à la suite du roi, d'autres étaient cantonnés aux frontières hunniques, d'autres enfin étaient restés en Arménie. En même temps qu'eux et aux mêmes fins étaient mandés le *bdéachkh* Achoucha, seigneur du Gougarq [2], ainsi que plusieurs autres princes de l'Ibérie (Géorgie) et les chefs des Aghouans.

Les seigneurs convoqués ne purent se dérober, mais l'accueil qu'ils reçurent leur prouva que l'épreuve serait rude. « Il était d'usage, quand la cavalerie arménienne, commandée par quelque illustre général, arrivait à la Cour de Perse, d'envoyer à sa rencontre un haut fonctionnaire qui s'informait du bien-être et de la situation du pays d'Arménie. Il répétait trois ou quatre fois la même question, faisait lui-même l'inspection des troupes, et, pour fêter leur arrivée, leur prodiguait des remerciements. Le roi, en présence des grands, leur adressait des éloges et leur rappelait les hauts faits de leurs ancêtres [3]. » Ce protocole qui maintenait entre le Roi des Rois et ses vassaux arméniens de traditionnelles habitudes de haute courtoisie, fut, cette fois, oublié. Dans l'audience qui suivit, les *nakhararq* se placèrent sur le terrain du plus irréprochable loyalisme dynastique, en rappelant leur conduite à cet égard sous les rois précédents, jusques y compris Vahrâm V, et la confiance dont ces princes les avaient honorés. Yazdgard leur aurait répondu en se plaçant sur le terrain purement confessionnel : « Vous tuez le feu, vous souillez l'eau, vous corrompez la terre en y ensevelissant les morts, vous faites prévaloir Ahriman ! » Et il menaçait de les déporter tous dans les cantons les plus impraticables du Seïstan, « et beaucoup d'entre vous périront de chaleur pendant la route ». « J'enverrai ensuite dans votre pays des armées innombrables avec des éléphants de guerre, et je déporterai vos femmes et vos enfants au Khouzistan (Susiane) [4] ! » D'après Lazare de Pharpi, Vardan Mamikonian aurait personnellement pris la parole et, dans un noble discours, assuré le roi de son entier loyalisme, mais refusé en même temps toute apostasie : « J'ai

1. Liste identique chez ÉLISÉE, p. 196 et chez LAZARE, XXV. Notons que Gadécho (ou Katécho) Khorkhorouni est devenu Dadicho dans ÉTIENNE ORBÉLIAN, *Siounie*, I, ch. XVII, p. 37.

2. Achoucha est expressément qualifié de « *bdéachkh* du Gougarq » par la *Vie des saints arméniens*, t. 2, p. 297. Il s'agissait donc, estime Brosset, d'un chef arménien régnant sur tout ou partie de la province-frontière du Gougarq, si souvent disputée entre Géorgiens et Arméniens (BROSSET, *Histoire de la Géorgie. Additions*, III, p. 72-73). *La Vie des Saints arméniens* mentionne un autre seigneur « ibère » mandé à la cour de Perse, le *bdéachkh* Vazgèn dont Brosset propose de situer le territoire non point en Géorgie, mais dans l'Arran et le Moghan (Qarabagh actuel). Cf. BROSSET, *Additions*, p. 74, n. 4. Quant au roi d'Ibérie (Géorgie), c'était alors Wakhtang Ier Gourgaslan (v. 446-499). Cf. *Histoire de la Géorgie*, I, p. 148.

3. ÉLISÉE, p. 196-197.

4. ÉLISÉE, II, p. 198.

décidé dans mon cœur de me sacrifier désormais, s'il est possible, et de consacrer au seigneur des Arya et à son pays toute ma force et mon énergie, ma vie, mes biens, tout ce que je possède dans ma maison. Mais changer de religion, en changer par crainte des hommes, je ne le puis [1] ! » Cependant lui et ses compatriotes obtinrent un délai de quelques jours avant que l'irrémédiable fût accompli.

Yazdgard exigeait que, suivant le rituel mazdéen, ses vassaux arméniens accomplissent devant le soleil les prosternations requises [2]. Sur les conseils d'un des officiers de la cour, chrétien lui-même, les *nakhararq* recoururent à un subterfuge : ils se résignèrent à accomplir, face au soleil, les prosternations requises en sous-entendant qu'elles ne pouvaient s'adresser qu'au vrai Dieu [3]. D'après Lazare de Pharpi, une telle restriction mentale répugnait à Vardan Mamikonian et il fallut toute la dialectique du *bdéachkh* Achoucha, seigneur du Gougarq, qui avait épousé la belle-sœur de Vardan, toute l'insistance aussi d'Artak de Mokq qui avait de l'influence sur Vardan, pour persuader le héros arménien [4]. Du texte, assez peu clair, de Lazare et du passage quelque peu elliptique d'Élisée, il ressort que dans ces conditions et sous ces réserves expresses la plupart des *nakhararq* et Vardan lui-même feignirent d'accomplir les gestes rituels devant le Soleil, tandis que quelques irréductibles préféraient le martyre immédiat [5].

La persécution mazdéenne en Arménie

Grâce à ce subterfuge, les féodaux arméniens espéraient avoir éludé l'ultimatum du roi. De fait, celui-ci, persuadé qu'il avait réellement obtenu leur adhésion, leur donna toutes les marques de sa satisfaction, festin solennel, vêtements d'honneur, cadeaux magnifiques, accroissement même de leurs fiefs et privilèges. Mais en les congédiant ensuite, il les fit accompagner de membres du clergé mazdéen, *môghân* (mages) et *môbadhs* (prélats mazdéens), chargés d'instruire le peuple arménien dans la doctrine de Zara-

1. Lazare, XXVI.
2. « Les dieux suprêmes du panthéon sassanide étaient Zourvân, Ohrmazd le Soleil (Mihr, Mithra), le Feu (Adhour) et Bêdoukht (Dên mazdayasn) la religion mazdéenne personnifiée » (Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 154.
3. Élisée, p. 198. Lazare, XXVII.
4. Il y a lieu de remarquer que Vardan Mamikonian avait autrefois brillamment servi dans l'armée perse. En effet Lazare de Pharpi, XXXVIII, p. 302, nous dit que le roi de Perse lui-même avait été témoin oculaire de sa vaillance à « Marvirod ». V. Langlois a cru qu'il s'agissait là d'un autre nom d'Avaraïr (*l. c.*). En réalité je pense qu'il s'agit de Merv-i Roûd, en Margiane, et des guerres des Sassanides contre les Kidarites ou Néo-Kouchâns, guerres auxquelles participaient les vassaux arméniens.
5. Élisée, p. 198-199. Lazare, XXVII.

thouchtra et de convertir l'Arménie. De fait, dès leur arrivée en Arménie, ces indésirables missionnaires se mirent en devoir d'élever des temples du feu dans les principales localités, parfois même de transformer en pyrées les églises chrétiennes [1]. D'après Élisée, cette tentative de mazdéisation de l'Arménie aurait été conçue sur un plan fort étendu. Yazdgard II n'y aurait pas envoyé moins de sept cents prêtres ou docteurs mazdéens qui « s'empressèrent, avec un zèle insatiable, de s'emparer de la richesse de toutes les saintes églises ». Ceux des sanctuaires chrétiens qui ne furent pas convertis en édifices mazdéens furent fermés et la célébration des offices fut interdite. Le clergé chrétien reçut l'ordre de revêtir le costume laïque. La jeunesse dut recevoir l'enseignement mazdéen. Les coutumes mazdéennes qui répugnaient le plus aux mœurs arméniennes comme les ablutions avec l'urine de bœuf ou le mariage entre frère et sœur furent officiellement encouragées [2].

Insurrection chrétienne contre le mazdéisme

Du récit d'Élisée le Vardapet il résulte que la résistance partit du clergé, gagna le peuple et finit par entraîner l'adhésion des *nakhararq*. Ceux-ci, quelles que fussent leurs convictions intimes, se trouvaient en fait avoir apostasié. Mais le clergé ne s'abandonna point. « Les évêques gagnèrent chacun leur diocèse, envoyèrent leurs chorévêques dans les villages, dans les campagnes et dans beaucoup de châteaux des cantons montagneux. Ils parvinrent à ressembler les foules. » Clercs et laïcs, hommes et femmes se saisissaient de toutes les armes qui leur tombaient sous la main. Les *nakhararq* avec leurs troupes et les mages qui les escortaient étaient revenus en Arménie en novembre 449, nous dit Élisée, et leurs gens campaient à Ankl, près de Dwin. Au bout de vingt-cinq jours, un dimanche, les mages se mirent en devoir d'enfoncer les portes de l'église, mais un simple prêtre nommé Lévond (Léonce) s'y opposa et, appelant la foule à son aide, provoqua une émeute populaire qui força les mages à reculer. « On s'arma de pierres pour casser la tête des mages et on les repoussa jusque dans leurs maisons. » La nouvelle de cette émeute se répandit rapidement et de tous les cantons voisins le peuple accourait à Ankl pour prêter main forte aux révoltés [3].

L'émeute d'Ankl, telle que la rapporte Élisée, est caractéristique. Les *nakhararq*, après leur capitulation morale devant Yazdgard II, n'osaient réagir. Ils laissaient, en gémissant, se poursuivre la mazdéisation de l'Arménie. Ce fut le peuple lui-

1. Lazare, XXVIII.
2. Élisée, p. 199-200.
3. Élisée, p. 202.

même, ce furent les masses qui, à l'appel du clergé, organisèrent spontanément la résistance. D'après la même source, les mages chargés de l'abolition du christianisme prirent peur. Élisée nous les montre consultant Vasak de Siounie sur la conduite à tenir. Ce dernier se trouvait, plus encore que les autres *nakhararq*, dans une situation équivoque. Toujours revêtu de la dignité de *marzbân*, responsable du maintien de l'ordre en Arménie aux yeux du roi de Perse, il tenait avant tout à conserver les bonnes grâces de ce dernier. Élisée et Lazare nous laissent entrevoir le drame qui se déroulait dans cette conscience trouble, chrétien fort tiède assurément et qui, par degrés, à force de « collaborer », finissait par se solidariser avec les ennemis de sa foi. Selon Élisée, il conseillait aux mages de procéder par étapes et d'éviter de provoquer par des mesures brutales la révolte populaire. Il recommandait une politique plus souple, mais sans doute aussi plus perfide, qui eût attiré les adhésions en réservant les honneurs et les places à ceux qui apostasieraient. Vasak lui-même commença à pratiquer en grand cette politique qui ne laissa pas de porter d'inquiétants résultats. A poursuivre dans cette voie, la noblesse et l'armée insensiblement se mazdéisaient. Cependant, en dépit d'émeutes populaires locales, comme celle d'Ankl, la révolte générale n'éclatait pas.

Vardan Mamikonian, chef de la résistance arménienne

Pour la provoquer, il fallait que Vardan Mamikonian en prît l'intitiative. La puissance de son clan, son titre de généralissime des armées faisaient de lui le facteur décisif. Sa foi chrétienne était hors de doute, encore qu'il se fût laissé entraîner, lui aussi, aux prosternations exigées devant le Feu et le Soleil. Découragé, peut-être retenu par un sentiment de loyalisme dynastique envers la cour sassanide, il résolut de passer en territoire byzantin. Il était parvenu à Aramana, dans le Bagrevand, lorsqu'il fut rejoint par des envoyés du marzbân Vasak de Siounie [1] qui le suppliaient de revenir. Vasak ne pouvait en effet sans inquiétude laisser le clan des Mamikonian, le plus puissant du pays, passer sous l'obédience byzantine. Ses envoyés

1. Dont le chef du clan Ardzrouni, Archavir Ardzrouni, que Vasak avait placé, à côté d'autres *nakhararq* et de plusieurs prélats, à la tête de cette délégation (LAZARE, XXVIII, p. 290). Au contraire, un autre seigneur de cette même famille, Chavasp Ardzrouni, avait embrassé le mazdéisme et élevé un pyrée à Artachat : il espérait se faire nommer roi d'Arménie par la cour de Perse et finit par être tué au cours d'un combat au confluent de l'Araxe et de la Medzmor, par Vardan Mamikonian. Tel est du moins le récit de Thomas Ardzrouni, toujours porté à exagérer, dans le mal comme dans le bien, les faits et gestes de sa maison. Cependant il est certain que, depuis Méroujan Ardzrouni, cette famille « persisait » beaucoup. (THOMAS ARDZROUNI, II, 1, p. 70.)

réussirent à convaincre Vardan qui regagna la Persarménie. Vardan était d'ailleurs, lui aussi, dans une situation fausse, car, ayant officiellement apostasié durant son séjour en Perse, il se trouvait exclu de la communion chrétienne. Mais de tous côtés on le pressait de prendre la direction de la révolte. Celui qui l'y poussait le plus était un autre puissant *nakharar*, Vahan Amatouni. Pour Lazare de Pharpi, sans doute hostile au clan des Amatouni, les mobiles de Vahan ne relevaient pas de la seule piété chrétienne. Haïssant profondément Vasak de Siounie, il voyait dans une révolte générale le moyen d'abattre ce dernier. Il faut dire que les deux fils de Vasak avaient été retenus à la cour de Perse, véritables otages qui assuraient Yazdgard II du loyalisme de son vice-roi. En cas de révolte, la situation de Vasak serait intenable. S'il se joignait au mouvement, ses fils seraient jetés en prison ; s'il restait fidèle à la Perse, il serait balayé par l'émeute comme traître et apostat.

Encore indécis sur l'attitude à adopter, Vardan Mamikonian avec ses troupes était allé camper pendant l'été de 450 dans le canton de Dzaſkotn, près d'Ankł, ville où, quelques mois auparavant, s'était produite l'émeute chrétienne que nous avons rapportée. Les évêques arméniens, ne doutant plus de ses sentiments, le convoquèrent à une réunion nocturne où ils l'admirent de nouveau aux sacrements : « Une nuit qu'ils tenaient conseil avec tout le clergé, ils l'y appelèrent, l'interrogèrent, l'éprouvèrent et reconnurent qu'il ne s'était éloigné en rien de l'amour du Christ. Tous ensemble prièrent pour lui et le reçurent à la communion [1]. » La révolte générale fut aussitôt décidée. Un seigneur nommé Andałan qui trahissait les chrétiens et allait prévenir le marzbân de ce qui se préparait, fut arrêté à Artzakh, conduit sous bonne escorte à Berdkoung dans le Bagrévand, et lapidé [2]. Et Vardan, suivi de tous les *nakhararq* fidèles, leva l'étendard de la révolte. Sous ses ordres les armées arméniennes, c'est-à-dire les contingents des Mamikonian et les autres levées féodales, se réunirent près de Chahapivan, au pied de l'actuel Ala-dagh, le Dzaſkatz des géographes arméniens, dans le canton de Dzaſkotn, province de l'Airarat [3]. Le marzbân Vasak de Siounie, surpris par l'ampleur et la violence du mouvement, se trouva comme prisonnier des insurgés et dut, de gré ou de force, adhérer à la révolte. Élisée nous le montre se jetant aux pieds des évêques et leur jurant fidélité sur les évangiles. « Eux, bien que convaincus de son hypocrisie », jugèrent à la fois plus politique et plus chrétien

1. Élisée, p. 204. Cf. Lazare, XXVIII, p. 290.
2. Lazare, XXVIII, p. 291. Élisée, p. 204.
3. Cf. Langlois, *Collection des historiens... de l'Arménie*, t. 2, p. 204, n. 3 (et *ibid.*, p. 144, n. 4).

de lui accorder le bénéfice du doute. Lazare de Pharpi nous dit de même que, quand les seigneurs insurgés vinrent sommer Vasak de se ranger à leurs côtés, il hésita, moins par crainte pour la vie de ses fils restés otages en Perse que parce qu'il était plus profondément attaché qu'on ne le croyait à la cause mazdéenne ; finalement « il fut forcé, malgré lui, de faire cause commune avec les rebelles ».

Dans le serment solennel qui fut alors prêté devant l'épiscopat, les divers *nakhararq* et Vasak de Siounie tout le premier, durent comme gage de leur parole, apposer leur sceau sur les Évangiles. Aussitôt les simples soldats, « sans attendre les ordres de leurs chefs », se précipitèrent sur les autels du feu et les renversèrent. « Saisissant le brasier, dit Lazare, ils jetèrent le feu dans l'eau comme dans le sein de son frère, ainsi que le disent les docteurs perses, mais l'eau s'empara du feu en ennemie et le feu se trouva éteint [1] ! » Les mages furent partout arrêtés ; un grand nombre d'entre eux furent passés au fil de l'épée à Zaréhavan dans le Bagrévand [2]. Le récit d'Élisée, comme celui de Lazare de Pharpi, nous donne l'impression que, comme il arrive toujours dans les soulèvements analogues, l'émeute populaire dépassa peut-être les intentions des chefs. Il est certain en effet que le massacre des mages ne pouvait pas être dans le programme des *nakhararq*, lesquels avaient intérêt à ne pas créer l'irrémédiable avec la cour de Perse s'ils voulaient amener celle-ci à reconnaître un jour la liberté du culte chrétien en Arménie. Mais le mouvement populaire emportait tout. Élisée le Vardapet, témoin oculaire, acteur du drame, nous dit que « le maître avait cessé de se montrer le supérieur de son serviteur, le riche semblait l'égal de l'homme du peuple. Hommes et femmes, vieillards et enfants n'avaient plus qu'un seul cœur dans le Christ. Tous étaient prêts à mourir pour leur foi » [3].

Les garnisons perses surprises, encerclées au milieu de l'insurrection générale, furent faites prisonnières ou massacrées. Un butin considérable tomba aux mains des insurgés, mais — et ceci montre bien le caractère religieux de la révolte —, ce butin fut soigneusement respecté « comme si on eût agi sur un ordre de la cour royale ». Dans cette guerre sainte « on méprisait l'or, personne ne prenait d'argent pour son usage personnel, on dédaignait les vêtements précieux » [4].

Élisée énumère parmi les villes occupées par les garnisons perses et qui furent ainsi délivrées : « la grande ville d'Artachat (Artaxata) avec ses faubourgs », « l'inaccessible forteresse d'Artager

1. Lazare, XXVIII, p. 292.
2. *Ibid.*
3. Élisée, III, p. 205.
4. Élisée, p. 205.

(dans l'Archarouniq), « Olakan (au Tarôn), localité bien fortifiée », Van avec les bourgs qui en dépendaient, et Orotn, en Siounie) [1]. La dispersion même de ces places montre qu'il s'agit de garnisons perses disséminées aux quatre coins de l'Arménie et qui se trouvèrent coupées, isolées, submergées au milieu de l'insurrection générale. « S'étant emparés dans la même année, poursuit Élisée, de toutes ces villes avec leurs villages et leurs dépendances, avec leurs soldats et leurs chefs, les insurgés les démantelaient, emmenaient en captivité les hommes et les femmes avec leurs richesses et leurs biens, avec leur trésors et leurs meubles ; ils incendiaient les maisons des ministres (c'est-à-dire des officiers et prêtres perses) et les autels du feu ; ils purifiaient les églises des profanations de l'idolâtrie et les rendaient au culte chrétien [2]. » Le mouvement était si spontané que, si les féodaux arméniens ne s'y étaient associés, il eût sans doute pu se retourner contre eux et dégénérer en jacquerie. Élisée nous donne à entendre que « quelques soldats arméniens », entraînés par leur zèle et « sans en avoir reçu l'ordre », commirent la faute de franchir la frontière arméno-perse et d'aller détruire des autels du feu dans la province perse d'Azerbaidjan.

Cependant les Perses devaient réagir. Une de leurs armées qui guerroyait contre les Huns du côté du Caucase, sans doute vers le pas de Derbend, vint cantonner dans le pays des Aghouans, l'Albanie classique [3], sur les frontières nord-est de l'Arménie. Le patriarche Hovsep de Holotzim et les principaux *nakhararq*, Vasak de Siounie en tête (le fait est significatif), envoyèrent alors une ambassade à la cour de Constantinople pour la supplier d'intervenir. Cette ambassade était composée de quatre seigneurs, Atom Gnouni, Hemaïak Mamikonian, Vardan Amatouni et Méroujan Ardzrouni. La lettre dont ils étaient porteurs et dont Élisée le Vardapet affirme nous donner copie, était adressée à l'empereur Théodose II, mais sur ces entrefaites celui-ci mourut et fut remplacé par Marcien (450). Élisée et Lazare nous disent que sur les conseils de deux hauts fonctionnaires byzantins, Anatole, chef de la milice d'Orient, et Florentius, comte d'Orient en résidence à Antioche, Marcien « préféra conserver l'alliance avec les païens, pour maintenir la paix, plutôt que de secourir par les armes une nation chrétienne » [4]. En réalité, il faut bien avouer que l'hésitation de Marcien — par ailleurs un vaillant soldat — se comprend assez. On était en 450. Attila, installé

1. Élisée ajoute par erreur des villes comme Karin (Erzeroum) et Ani (laquelle ne peut être ici que Kamakha), deux cités qui se trouvaient en Arménie byzantine.

2. Élisée, p. 205.

3. Le pays appelé Aghouan ou Alouan, Aghvan ou Alvan est phonétiquement et topographiquement identique à l'Albanie gréco-romaine. Cf. Markwart, *Entstehung der armen. Bisthümer*, p. 11 (147).

4. Élisée, p. 206-207. Lazare, XXIX et XXXVI.

dans les plaines de la Hongrie et de la Roumanie actuelles, menaçait Constantinople d'une effroyable invasion. L'empire d'Orient se trouvait sur le Danube trop directement sous le coup du péril hunnique pour s'exposer à une guerre sur les deux fronts en rompant avec les Perses sur l'Euphrate. Lazare de Pharpi ajoute que des demandes de secours furent, à l'instigation de Vardan Mamikonian, adressées aux seigneurs des confins arméniens de l'Ouest, vassaux de Byzance, savoir les gens de l'Altzniq (Arzanène), du Dzophq (Sophanène), du Hachdéanq et de l'Ekéléatz (Acilisène et Keltzène), mais ces cantons ne pouvaient bouger sans l'autorisation de la cour de Constantinople qui s'y refusait. Quant aux Aghouans, alliés naturels des Arméniens et chrétiens comme eux, ils avaient assez à faire à se défendre contre l'occupation perse et, bien loin de pouvoir aider les Arméniens, demandaient à ceux-ci de les secourir.

Les Arméniens ne pouvaient plus compter que sur eux-mêmes. Leurs forces furent partagées en trois corps d'armée. Le premier, sous les ordres de Nerchapouh Remposian, fut chargé de la défense de la frontière du sud-est, aux confins de l'Azerbaidjan, vers les districts de Her (Khoï) et de Zaravand (Salmas). Le second corps, commandé par Vardan Mamikonian, devait protéger la frontière du nord contre l'armée perse qui opérait en Albanie, chez les Aghouans. Le troisième corps restait aux ordres de Vasak de Siounie.

Vardan Mamikonian et Vasak de Siounie

Les chroniqueurs nous répètent ici ce qu'il nous ont déjà dit sur l'attitude équivoque de Vasak. Pour Élisée, « Vasak prit avec lui ceux dont il savait que la foi était tiède : les chefs des Bagratouni, des Khorkhorouni, des Apahouni, des Vahévouni, des Palouni, des Gabélian et le prince d'Ourdz (district de Balk, en Siounie). Au lieu d'aller combattre et « par une insigne trahison, il se retira perfidement dans les forteresses de son domaine ». Élisée nous assure que Vasak avait à dessein divisé les forces arméniennes, qu'il restait secrètement en rapport avec les Perses et même incitait ceux-ci à tomber sur le corps isolé de Vardan Mamikonian. Lazare de Pharpi nous montre aussi Vasak envoyant des messages en ce sens au ministre perse Mihr Narsê ainsi qu'au commandant des troupes perses du défilé de Derbend, entre Caucase et Caspienne [1]. Vardan Mamikonian essaya de devancer l'ennemi et les opérations commencèrent.

A la nouvelle de l'approche de l'armée arménienne, les troupes perses qui gardaient le pas de Derbend, traversèrent l'Albanie ou

1. Élisée, p. 207. Lazare, XXX.

Aghouanie, passèrent la Koura et vinrent camper sur la rive méridionale de la rivière près de Khałkhał dans la province d'Outi qui dépendait alors des Aghouans. Elles y furent attaquées par Vardan Mamikonian qui, malgré son infériorité numérique, remporta un brillant succès. Le récit d'Élisée le Vardapet, contemporain des faits, et celui de Lazare de Pharpi prennent ici un ton épique. Chacun des héros de la journée est l'objet d'une « citation » particulière. Vardan commença par confier son aile droite à son gendre Archavir Kamsarakan que secondait Mouché Dimakséan, et son aile gauche à Khorèn Khorkhorouni avec Hemaïak Dimakséan pour lieutenant. Lui-même se plaça à la tête du centre et attaqua. L'action se décomposa en deux combats successifs. Dans le premier, Vardan enfonça les Perses devant Khałkhał et les poursuivit, l'épée dans les reins, jusqu'à la Koura où un grand nombre d'entre eux se noyèrent. Mais le gros de l'armée perse battit en retraite jusqu'à la rivière de Lopnas. Elle y fut relancée par les Arméniens, tout au moins, semble-t-il, par leur aile droite, et un second combat eut lieu près de ce cours d'eau. Il semble que les Arméniens se soient laissé entraîner de ce côté dans un terrain marécageux. Mouché Dimakséan y fut tué. Archavir Kamsarakan dut mettre pied à terre, mais il réussit à dégager son cheval du marécage, remonta en selle et fit tourner bride à l'ennemi. Lui et Vardan Mamikonian, en une charge furieuse, décidèrent du sort de la journée. Comme les fuyards de l'armée perse essayaient de retraverser la Koura sur des embarcations de fortune, ils criblèrent d'une nuée de flèches la flotille improvisée [1].

Vardan, pleinement victorieux, passa à son tour la Koura, et, dans un raid audacieux vers le nord, atteignit le défilé — « le passage de Djor, au nord de Derbend », pense Brosset — qui servait de frontière entre les Perses et les Huns. Il en chassa la garnison perse et confia la défense des passes aux Aghouans. De l'autre côté de cette vieille frontière historique, commençait l'empire des Huns, alors à l'apogée de leur puissance, puisque leur chef, Attila, en cette même année 451, était en train d'envahir la Gaule. L'immense empire hunnique s'étendait en effet du pas de Derbend au Rhin et avait au sud-est le même ennemi que les Arméniens : la Perse sassanide. Vardan Mamikonian conclut avec les Huns, par l'intermédiaire des Aghouans, un traité d'amitié et de bon voisinage [2]. Il inaugurait là à l'égard du monde mongol une politique aux larges vues que nous verrons reprise huit siècles plus tard par le roi Héthoum recherchant contre l'Islam l'alliance des Gengiskhanides.

1. Élisée, III, p. 208. Lazare, XXX, p. 294. Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie. Additions*, III, p. 174-175.

2. Elisée, *l. c.*, p. 208. Lazare, *l. c.*, p. 294. Cf. Brosset, *Additions*, p. 75.

Tandis que le héros mamikonien accomplissait ces exploits aux frontières du Nord, Vasak de Siounie mettait à profit son absence pour se rendre personnellement maître des meilleures places arméniennes. « Se séparant de l'union sacrée, dit Élisée le Vardapet, il se souleva contre elle. » Il réussit à entraîner avec lui une partie de la noblesse. Quant aux maisons qu'il savait irréductiblement hostiles à sa politique, comme les Mamikonian et les Kamsarakan, Vasak fit enlever leurs enfants et les garda comme otages dans les forteresses de sa seigneurie de Siounie [1]. Élisée le Vardapet cite parmi les places dont Vasak se rendit maître Garni (près d'Érivan), Ochakan (dans l'Aragatzotn) Armavir et Artachat, bref les positions maîtresses de la province de l'Aïrarat [2]. Élisée ajoute qu'il en expulsa les familles des *nakhararq* ses rivaux, les tenants du parti mamikonien, renseignement que corrobore le passage ci-dessus de Lazare de Pharpi.

A ces nouvelles, Vardan Mamikonian, quittant l'Aghouanie, rentra en Arménie avec ses troupes et son butin. A son approche Vasak évacua précipitamment la province de l'Aïrarat et se retira dans son domaine héréditaire de Siounie. Vardan vint hiverner dans l'Aïrarat où il se trouva d'ailleurs dans une situation alimentaire difficile. Les gens de Vasak avaient épuisé les vivres de la contrée ; Vardan, ne pouvant plus nourrir ses troupes, les dispersa dans les divers bourgs pour leur faire prendre leurs quartiers d'hiver. Il leur enjoignit de le rejoindre au printemps et en attendant, ne garda par devers lui que quelques détachements avec les principaux *nakhararq* fidèles. Puis, dès que la saison le permit, il organisa des incursions chez Vasak, dans la Siounie, où il se livra à de sévères représailles.

Vasak de Siounie et la politique iranophile

Vasak se rendit alors à la cour de Perse, « à la résidence d'hiver » du roi Yazdgard II. Il était toujours, ne l'oublions pas, *marzbân*, c'est-à-dire vice-roi d'Arménie pour le compte de Yazdgard ; il n'avait jamais entièrement rompu avec ce dernier. Du texte d'Élisée le Vardapet qui le traite d'apostat et de traître, il résulte cependant que le prince de Siounie espérait toujours faire accepter un compromis, ménageant à la fois les prérogatives royales et l'autonomie arménienne, lui-même restant l'arbitre entre les forces opposées. De fait, Élisée reconnaît qu'à la suite de la visite de Vasak, Yazdgard II, pour faire disparaître la principale cause de la révolte arménienne, accorda par

1. Lazare de Pharpi, XXXI, p. 295.
2. Élisée, p. 209.

un édit de tolérance la liberté du culte chrétien en Arménie avec amnistie pour les rebelles [1]. Grâce aux concessions ainsi octroyées, Vasak, à son retour en Arménie, put obtenir le ralliement d'un nombre considérable de *nakhararq*. La liste que donne ici Élisée est intéressante, car elle nous montre à quel point la haute noblesse se trouvait divisée. Parmi les ralliés prêts à faire preuve de loyalisme envers la cour de Ctésiphon, les chroniqueurs mentionnent Artak *R*echtouni, Gadich Khorkho*r*ouni, Gut ou Giut Vahévouni, Tir ou Tirots Bagratouni, Manedj Apahouni Arten Gabé*l*éan ou Gabé*l*ian (*var.* Abe*l*ian), Nersê prince d'Ourdz (canton de Ba*l*k, en Siounie), Varazchapouh Balouni et Manèn Amatouni [2]. Élisée nous assure que Vasak amena ces *nakhararq* à apostasier, mais peut être y a-t-il là quelque exagération, d'autant que la même source, confirmée par Lazare de Pharpi, nous montre Vasak se faisant précéder partout par la croix et l'évangile et plusieurs prêtres chrétiens se ralliant au programme du prince siounien. Ces prêtres « juraient par le saint Évangile » que le roi de Perse accordait à tous la permission de pratiquer le christianisme [3]. Du reste, Vasak montrait à tout venant les lettres de rémission envoyées par la cour royale. Même involontaire témoignage chez Lazare de Pharpi. « Le roi des rois, disait Vasak, tolèrera le christianisme en Arménie ; il ne tirera point vengeance du massacre des mages, il ne gardera aucun souvenir de votre soulèvement pourvu que vous vous éloigniez des conseils et du parti de Vardan pour ne pas vous perdre avec lui [4]. »

Nous ne saurions donc juger Vasak de Siounie avec la même sévérité que les chroniqueurs qui constituent nos seules sources. Sa politique de compromis et de conciliation pouvait se défendre car elle voulait éviter à l'Arménie une guerre où celle-ci risquait de succomber et des représailles terribles. Toutefois cette politique présentait le grave inconvénient de diviser les forces arménienne à l'heure de la lutte suprême, et c'est en cela qu'elle mérite le reproche de trahison que lui adressent Élisée le Vardapet et Lazare de Pharpi [5].

L'invasion perse de 451

En effet, en mai 451, le ministre perse Mihr Narsê passa l'Araxe et entra dans la province de Phaïtakaran, située au

1. Élisée, p. 211.
2. Liste à peu près identique dans Élisée, p. 213 et dans Lazare, XXX. p. 294.
3. Élisée, p. 213.
4. Lazare, XXXII.
5. « Il sema la division à travers toute l'Arménie, séparant le frère du frère et le fils du père. » (Élisée, p. 214).

confluent de l'Araxe et de la Koura et qui dépendait des Aghouans, alliés, comme on l'a vu, des Arméniens. De là il menaçait toute l'Arménie orientale. Face à cette menace, Vardan Mamikonian ne pouvait compter que sur lui-même, puisque Vasak de Siounie se retirait dans une neutralité éminemment favorable aux Perses, et que ce même Vasak entraînait à son exemple nombre de *nakhararq* dont la présence eût été si nécessaire sur les champs de bataille. Mais le grand Mamikonian ne se laissa pas ébranler. « Substituant aux *nakhararq* qui avaient suivi Vasak leurs frères, leurs fils et leurs neveux », il réunit en quelques jours une armée dévouée à sa cause, dont le rassemblement s'opéra à Artachat, dans cette province de l'Aïrarat qui était le cœur de l'Arménie [1]. Élisée le Vardapet énumère ici les héros qui l'accompagnaient et dont beaucoup allaient signer de leur sang une des plus belles pages de l'épopée arménienne. « C'étaient Nerchapouh Ardzrouni [2], Khorèn Khorkhorouni, Artak Palouni, Vahan Amatouni « la troupe des Vahévouni », Thathoul Dimaqsian, Archavir Archarouni, Chmavon Antzévatsi, Tadjat Gentouni, Atom Gnouni, Khosrov Gabéléan (Gabélian). Karèn Saharouni, Hemaïak et Gazrik Dimaqsian, Nersèh Qadchèrouni, Pharsman Mandakouni, Archèn Endzaïatsi, Aïrouk Selkouni, Vrèn Tachiratsi, Apersam Ardzrouni, Khours Serouantztian, les Qolian, les Akéatsi, les Terpatouni, les Rechtouni, et tous les officiers royaux avec leurs troupes particulières [3]. » Liste intéressante pour l'historien, car nous y passons en revue l'élite de la féodalité arménienne au milieu du ve siècle, liste précieuse à tous égards, car elle renferme les lettres de noblesse de toute cette brillante et héroïque aristocratie.

Bataille d'Avaraïr. Mort héroïque de Vardan Mamikonian.

Les fêtes de pâques venaient d'être célébrées quand on apprit que l'armée perse faisait mouvement en direction de l'ouest et qu'elle venait de pénétrer au cœur de l'Arménie à travers les districts de Her et de Zaravand, c'est-à-dire par la région de Khoï, au nord-est du lac d'Ourmia. Vardan Mamikonian se porta aussitôt à sa rencontre en faisant halte dans le district

1. Elisée, IV, p. 215.
2. Il est à remarquer que ni Élisée ni Lazare ne mentionnent parmi les chefs de l'insurrection nationale Vahan Ardzrouni dont Thomas Ardzrouni célèbre les exploits et dont il fait l'émule de Vardan Mamikonian, au point que les insurgés arméniens lui firent don de « l'ancienne résidence du roi Tiridate le Grand » à Garni et que, sans la jalousie de Vardan Mamikonian, ils l'auraient proclamé roi. De même Thomas est le seul à mentionner ce Vahan Ardzrouni parmi les héros tombés à Avaraïr. Mais Thomas Ardzrouni, nous l'avons vu, est quelque peu enclin à la mégalomanie familiale. (Thomas Ardzrouni, II, 1, p. 70-71.)
3. Elisée, V, p. 215.

d'Artaz, région de l'actuelle Makou. « Toutes les troupes (de Vardan), dit Élisée, marchaient au combat dans la plaine d'Artaz et elles formaient un ensemble de 60.000 hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Les saints prélats Hovsep (de Holotzim) et Lévond (Léonce) les accompagnaient ainsi que beaucoup d'autres ecclésiastiques qui avaient voulu être présents au jour de la bataille [1]. » Vardan chargea un de ses lieutenants, Arantzar Amatouni, avec 300 cavaliers, dit Lazare, avec 2.000 hommes, assure Élisée, d'opérer une reconnaissance. Le combat d'avant-garde qui s'ensuivit tourna à l'avantage des Arméniens [2].

La bataille décisive s'engagea dans l'Artaz, près du village d'Avaraïr, au centre de la plaine arrosée par le Delmout, l'actuel Aqtchaï, dont le cours séparait les deux armées. C'était le 2 juin 451 [3]. Les Perses avaient pour eux leur supériorité numérique et leurs éléphants de guerre dont chacun était suivi d'un corps de mille soldats cuirassés. Yazdgard II avait envoyé contre les Arméniens le fameux corps des Immortels, « pareil à un taureau invincible ou à une forteresse imprenable » [4]. D'après Élisée, le général perse avait mandé Vasak de Siounie et c'était sur les conseils de ce dernier, devenu décidément traître à son pays, que les dispositions stratégiques de l'armée royale avaient été prises. De fait, Vasak figura dans l'armée perse au milieu de l'escadron des éléphants de guerre.

Dans le camp de Vardan, dès l'aube, le patriarche Hovsep de Holotzim et saint Lévond célébrèrent la messe et firent communier les généraux. Vardan prit ses dernières dispositions de combat. Il confia le premier corps au prince Ardzrouni assisté d'Artak de Mokq, et les chargea, à eux deux, de former les deux ailes de l'armée. Le second corps fut placé sous les ordres de Khorèn Khorkhorouni que secondaient le chef des Endzaïetsi et Nersèh Qadchbérouni. Un troisième corps d'armée était sous les ordres de Thathoul de Vanand avec Tadjat Gentouni comme lieutenant. Enfin Vardan prit lui-même le quatrième corps avec comme lieutenants son propre frère Hamazasp Mamikonian et « le valeureux Archavir » —, c'est-à-dire Archavir Archarouni. Tels sont les renseignements que nous fournit Élisée le Vardapet, qui serait contemporain des événements et qui aurait rédigé son livre vers 470 [5] (?). Lazare de Pharpi qui écrivit peu après (vers 490, semble-t-il), nous donne une distribution sensiblement analogue des divers éléments de l'armée, mais localise autrement leur disposition sur le champ de bataille. Pour lui, le corps du prince Ardz-

1. Élisée, V, p. 216.
2. Élisée, V, p. 217-218. Lazare, XXXIV, p. 296.
3. Date de l'historien Vardan acceptée par Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, t. 1, p. 57, n. 1, et p. 72, n. 1.
4. Cf. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 192.
5. Élisée V, p. 221.

rouni auquel il adjoint comme lieutenants non seulement Artak de Mokq, mais aussi Archavir Archarouni, occupe le centre ; le corps de Khorèn Khorkhorouni (ici Khorèn Makhaz) forme l'aile droite. Vardan Mamikonian commande en personne l'aile gauche avec, comme lieutenant, Phapag Aravélian, et en laissant en arrière-garde son propre frère Hamazasp Mamikonian [1].

La rivière Delmout, on l'a vu, séparait les combattants. La cavalerie arménienne la franchit et chargea les positions perses, mais son aile gauche fut bientôt rejetée en désordre. Vardan accourut au secours de sa gauche et repoussa l'aile droite perse jusque sous les éléphants de guerre. Malheureusement la supériorité numérique des Perses était écrasante — sept contre un, nous affirment nos chroniques. De plus, si nous en croyons Lazare de Pharpi, une partie des troupes de Vardan avaient été secrètement travaillées par la propagande de Vasak de Siounie ; n'oublions pas qu'il s'agissait de contingents féodaux et que la plupart des grandes familles féodales étaient partagées entre partisans des Mamikonian et partisans des Siouniens. Une partie des troupes sur lesquelles Vardan croyait pouvoir compter n'obéirent pas à l'ordre d'attaque ; d'autres, après le premier contact, battirent en retraite. Les généraux perses en profitèrent pour lancer dans l'action l'escadron des éléphants de guerre appuyés par l'élite de leur armée, les « Immortels ». Le grand Vardan fit reculer les Immortels et leur tua cent quarante hommes, puis il se heurta aux éléphants de guerre. Il n'hésita pas à charger cette citadelle vivante et trouva dans cette attaque désespérée une mort héroïque. Certaines sources nous disent qu'il avait aperçu au milieu des éléphants son ennemi personnel, le traître Vasak, et que ce fut en cherchant à atteindre celui-ci qu'emporté par son ardeur, il succomba sous le nombre, tandis que Vasak, « caché au milieu des éléphants », échappait à ses coups [2].

Avec le grand Vardan tomba la fleur de la noblesse arménienne. Élisée le Vardapet et après lui Lazare de Pharpi déroulent ce « martyrologe » : « le héros Vardan Mamikonian avec 133 hommes, Khorèn Khorkhorouni avec 19 hommes, le brave Artak Palouni avec 57 hommes, le puissant Tadjat de la race des Gentouni : avec 19 hommes, le savant Hemaiak, de la famille Dimaqsian avec 22 hommes, l'illustre Nersès de la race des Khatchbérouni avec 7 hommes, le jeune Vahan, de la famille des Gnouni, avec 3 hommes, le juste Archèn, de la famille des Endzaïetsi avec 7 hommes, le robuste Garégin, de la maison des Serouantztian avec ses deux frères et 18 hommes ». Élisée considère en effet les

1. Lazare, XXXIV, p. 297.

2. Cf. Élisée, VI, p. 221-222. Lazare, XXXV. Thomas Ardzrouni, l. II, § 1, trad. Brosset, *Collection d'historiens arméniens* (1874), t. 1, p 71. On a mentionné plus haut le rôle particulièrement brillant que Thomas attribue ici à « Vahan Ardzrouni », inconnu des sources antérieures.

deux cent quatre-vingt héros qui tombèrent aux champs d'Avaraïr comme autant de martyrs et Lazare fait précéder leurs noms de l'épithète de « saint » ou de « bienheureux ». Le nombre total des morts aurait été, du côté arménien, de 1036, tandis que les Perses et « les apostats », dont l'armée était « sept fois plus nombreuse », auraient perdu 3.544 hommes [1].

La guérilla arménienne. Hemaïak Mamikonian.

La journée d'Avaraïr, si elle se termina par une défaite arménienne, n'en sauva pas moins l'Arménie. La résistance des Mamikonian fit réfléchir les Perses : à vouloir imposer le mazdéisme à l'Arménie, l'empire sassanide userait inutilement ses forces, alors qu'il avait à faire face à la menace des hordes hunniques du côté de Derbend et à la menace des Kidarites, puis des Hephthalites du côté de la Bactriane, dans l'ancien pays kouchân. Vasak de Siounie profita tout de suite de cet état d'esprit pour se proposer en médiateur. « Il jurait par le rescrit royal, se donnant lui-même comme garant avec les prêtres qui l'accompagnaient, qu'il pouvait offrir aux Arméniens le pardon de leur révolte avec autorisation de rebâtir leurs églises et d'y célébrer toutes leurs cérémonies suivant l'ancien usage [2]. »

Ces invites n'eurent guère de succès, précisément parce qu'elles émanaient de Vasak que le parti nationaliste considérait comme un traître. A mesure que les Perses s'approchaient des bourgs et des villages, la population prenait la fuite devant eux pour gagner le maquis ou la montagne. Parmi les centres de résistance ainsi constitués, nos sources mentionnent ceux qui se trouvaient dans le « sombre pays de Khaltiq », la *Chaldia* des géographes byzantins (c'est-à-dire les montagnes de la côte pontique, à l'ouest de la Lazique en territoire byzantin), dans « les régions méridionales de la montagneuse et inaccessible région du Tmoriq (région du mont Kouriki, au nord d'Achitha), et dans « les profondes cavernes d'Artzakh » (région de l'actuel Choucha), bref aux quatre coins du pays. Dans ces montagnes, la cavalerie qui formait la principale force de l'armée perse, se trouvait en défaut. Quant aux châteaux forts, il fallait les assiéger l'un après l'autre et Élisée évoque la victorieuse résistance qu'opposèrent tels d'entre eux comme celui du mont Kapouyt (« le château bleu »), dans l'Aïrarat. Au contraire, les défenseurs des châteaux du Tmorik, s'estimant en danger derrière leurs murailles, partirent faire la guerilla dans la mon-

1. Chiffres identiques chez Élisée, p. 222, et chez Lazare, p. 298. Brosset ramène les 1036 morts de Lazare de Pharpi à 1026 (*Histoire de la Siounie*, I, p. 38, n. 3.)
2. Elisée, VI, p. 222-223.

tagne en harcelant les troupes d'occupation. De même, les montagnards du « Khaltiq » descendaient par les vallées du Taïq, guerroyer contre les colonnes perses qui s'étaient aventurées jusqu'à la frontière byzantine. Élisée et Lazare nous racontent avec beaucoup de vie cette guerre d'embuscades et de surprises dans les gorges et les défilés. Ils nous montrent la fureur des partisans, quand ceux-ci retrouvaient, après le passage des colonnes perses, leurs églises incendiées, et les représailles qu'ils exerçaient sur tous les détachements isolés qu'ils pouvaient saisir [1].

Le Taïq fut bientôt en complète insurrection, insurrection favorisée ici par la proximité de la frontière byzantine par où, en dépit de la neutralité officielle de l'empereur Marcien, des secours pouvaient facilement parvenir. Justement un des frères du grand Vardan, Hemaïak Mamikonian, rentrant de sa mission infructueuse à Constantinople, venait d'arriver au Taïq. Il se mit à la tête de la révolte locale avec ses deux campagnons, Artèn Kabelean et Varaz-Chapouh Palouni [2]. Un grand nombre de réfugiés, nakhararq, citadins ou paysans, vinrent se donner à lui. Mais Vasak de Siounie dont la haine pour les Mamikonian avait toute l'âpreté des rivalités féodales, vint, avec une colonne perse, l'y relancer. Hemaïak fut tué dans une de ces rencontres, près d'un village que Lazare de Pharpi appelle Ordchenhal et que Saint Martin avait cru pouvoir identifier avec Artanoudj, entre le Taïq et le Klardjet [3].

Pendant ce temps les insurgés qui tenaient la montagne dans les forêts de l'Artzakh, en Arménie orientale, entraient en rapports avec les tribus de Huns qui nomadisaient au nord du Caucase, par delà le pas de Derbend. D'après Lazare, des bandes de Huns vinrent, à leur demande, opérer des incursions contre la frontière perse, sans doute vers l'embouchure de la Koura dans la Caspienne, puisqu'Élisée nous parle d'un des chefs hunniques qui s'était établi au Balasakan, du côté de l'Aghouanie [4].

Marzbanat d'Adhour-Hormizd. Chute de Vasak de Siounie.

La déchristianisation violente de l'Arménie s'avérait une tâche impossible. Malgré son piétisme, Yazdgard II dut s'en rendre compte. Il enleva la charge de *marzbân* à Vasak de Siounie, décidément trop impopulaire, et la confia à un Iranien de ten-

1. Elisée, VII, p. 224.
2. Lazare, XXXVI.
3. Lazare, XXXVII. Cf. Saint-Martin. *Mémoire sur l'Arménie*, I. p. 77-78.
4. Élisée, p. 225 et 227.

dances conciliantes, l'Adrormizd des chroniques arméniennes, soit, en pehlvi, Adhour-Hormizd (451-465).

De l'aveu d'Élisée, le nouveau *marzbân*, bien que Perse et mazdéen, pratiqua une politique d'apaisement, principalement en matière religieuse. « Il donna l'ordre de rendre aux évêques leurs diocèses respectifs, leur permit d'exercer ouvertement le culte selon l'antique usage, de se montrer en public en toute liberté. Pour indemniser les paysans arméniens des pertes que l'occupation perse leur avait fait subir, il réduisit le montant de l'impôt et diminua le nombre des garnisons royales qui vivaient sur le pays ». Il rappela dans leurs foyers les bannis, les fugitifs, les émigrés, tant clercs que laïcs, tant nobles que roturiers et leur fit rendre leurs biens confisqués [1].

Adhour-Hormizd manifesta même le désir de consulter sur la situation les principaux prélats ou docteurs arméniens, bien que ceux-ci se fussent signalés par une irréductible opposition aux premiers édits de la cour royale. Malgré les représailles auxquelles pouvaient les exposer leurs actes récents, plusieurs ecclésiastiques n'hésitèrent pas à se rendre à l'invitation du *marzbân* pour plaider auprès de lui la cause de leur foi. Ce fut ainsi qu'il vit arriver Sahak, évêque du *R*echtouniq, et Mouché d'A*l*bag, prêtre de l'entourage de Nerchapouh Ardzrouni, bien que l'un et l'autre eussent démoli des autels du feu et malmené les desservants mazdéens. Par ailleurs, Vasak détenait chez lui, dans les châteaux de la Siounie, le patriarche Hovsep de Ho*l*otzim, le saint prêtre *L*évond (Léonce) et deux prêtres d'Aradz (dans l'Aïrarat) nommés Samouel et Abraham, qui avaient naguère renversé un autel du feu à Artachat [2]. Il les envoya tous quatre au *marzbân*, geste perfide mais qui pouvait encore se déguiser hypocritement, car Hovsep et *L*évond, faits prisonniers dans une forteresse par l'armée d'occupation, en avaient appelé au jugement du roi de Perse. On adressa de même à ce dernier le saint prêtre Archèn (Arsène) d'É*l*égéak et le diacre Khadchadch, *alias* Qadchadch. Par ailleurs, Thathik, évêque du Baséan, dénoncé par Vasak, avait été déjà déporté par les Perses dans le Khouzistan (Susiane) [3].

Si les intentions du *marzbân* Adhour-Hormizd, en convoquant les représentants les plus qualifiés de l'Église arménienne, ne visaient qu'à un but d'information, le geste de Vasak, lui livrant plusieurs d'entre eux, parmi les plus compromis, prenait déjà une autre allure. De surcroît, Vasak fit transférer entre les mains des Perses les enfants des familles rivales, Mamikonian et Kamsarakan, qu'il avait saisis comme otages.

1. Élisée, VII, p. 226. Lazare, XXXVI, p. 298-299.
2. Sur les lieux d'origine de ces martyrs, Élisée, VIII, p. 242.
3. Élisée, VII, p. 255. Lazare, XXXVIII p. 300.

Ce qui devait arriver arriva. Adhour-Hormizd, ayant réuni autour de lui les chefs ecclésiastiques arméniens, accueillit leurs plaintes, les écouta tous, « écrivit et notifia à la cour chaque chose avec sincérité comme il l'avait entendu de leur bouche », après quoi il les envoya au roi son maître. Il envoya de même à la cour plusieurs des chefs de la noblesse arménienne, notamment Archavir Archarouni, Chmavon Andzévatsi, Vahan Amatouni, le chef de la maison Gentouni, le prince d'Achotz [1], aussi Phapag Araveli'an, Vrèn de Tachir (dans le Gougarq) et Apersam Ardzrouni [2]. Eux aussi avaient été, nous affirme Lazare de Pharpi, « attirés et séduits par les promesses insidieuses » d'Adhour- Hormizd qui leur avait garanti le maintien de leurs titres et possessions.

En même temps que ces prêtres et que ces *nakhararq* du parti mamikonien, Vasak de Siounie se rendit à la cour de Perse. Élisée et Lazare nous affirment qu'il comptait recevoir la récompense de son loyalisme sassanide en se faisant attribuer la couronne d'Arménie. En ce cas, il fut bientôt déçu. Ayant voulu pratiquer une politique de tiers-parti, il vit se former contre lui une redoutable coalition. Devant Yazdgard II il fut chargé à la fois par son propre gendre Varazvahan, renégat avéré qui avait émigré chez les Perses pour y vivre en mazdéen fanatique, et par les partisans des Mamikonian qui n'eurent aucune peine à compromettre Vasak en rappelant qu'il avait souvent, en sous-main, pactisé avec eux. Pour loyaliste qu'il eût voulu rester, il n'en avait pas moins ménagé le parti nationaliste, le parti épiscopal. D'accord avec Vardan Mamikonian, il s'était même associé aux démarches faites par les insurgés pour obtenir l'intervention des empereurs Théodose II et Marcien. C'est ce que dévoila Atom Gnouni, un des seigneurs qui avaient été envoyés à cet effet à Constantinople. On accusa de même Vasak de s'être associé aux démarches faites auprès des Huns des steppes russes en vue d'une campagne de diversion de ces nomades [3]. Les seigneurs du parti mamikonien qui haïssaient mortellement Vasak se firent évidemment une joie de le charger. Lazare de Pharpi nous raconte l'audience solennelle que Yazdgard II accorda à tous ces nakhararq, hier encore révoltés contre lui. Sur le ton le plus menaçant, il les somma de se justifier. Prenant la parole en leur nom, l'un d'eux, Archavir Kamsarakan, rejeta toute la responsabilité sur Vasak, lequel, en ce temps-là, s'était trouvé *marzbân* royal et avait

1. Tournebize, *Histoire*, p. 822, situe l'Achotz ou Achotzq dans le Gougarq, de préférence à l'Aïrarat. D'autres arménologues maintiennent la localisation dans l'Aïrarat. Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, I, p. 241, II, p. 367. Hübschmann, *Idg. Forsch.*, XVI, p. 397, et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 216.
2. Lazare, XXXVIII, p. 300.
3. Élisée, VII, p. 226, 227. Lazare, XXXIX-XL.

été secrètement leur complice [1]. Pour Élisée, ce ne fut pas en présence du roi, mais seulement par son ordre et devant ses ministres que les séances de cette enquête eurent lieu [2].

Quand l'enquête, dont la direction avait été confiée à Mihr-Narsê, fut close, Yazdgard II invita à un banquet les seigneurs arméniens. Vasak s'y rendit sans méfiance. « Observant le cérémonial accoutumé à la cour, il revêtit le vêtement d'honneur qu'il avait reçu du roi, il ceignit le bandeau et plaça sur sa tête la tiare brodée d'or ; il boucla la ceinture d'or massif enrichie de perles et de pierreries ; il se mit les pendants d'oreilles et le collier au cou, jeta sur ses épaules la fourrure de martre. Revêtu de tous ces insignes, il se rendit à la cour royale où il semblait le plus magnifique et le plus fastueux des invités [3]. » Son triomphe semblait contraster avec la situation des seigneurs du parti mamikonien qui étaient gardés à vue comme des inculpés, quand, brusquement, le voile se déchira. Un des hérauts royaux, se dirigeant vers le prince de Siounie, l'interpella publiquement : « Le roi m'envoie vers toi. De qui as-tu obtenu tous ces honneurs insignes ? Réponds-moi sur le champ, si tu les as justement mérités ! » Et il lui donna devant tous connaissance des inculpations qui pesaient sur lui.

Chute dramatique. Le banquet royal se transformant en lit de justice, Vasak de Siounie fut, séance tenante, dépouillé de ses vêtements princiers, revêtu de la livrée des condamnés et jeté dans un affreux cachot où il ne tarda pas à succomber à la maladie. « Ses entrailles s'enflammèrent, sa poitrine fut attaquée, ses yeux se remplirent de vers ; il en sortait de ses narines. Il exhalait une odeur de mort, ses serviteurs le fuyaient. Celui qui avait voulu, par de coupables machinations, devenir roi d'Arménie, conclut durement Élisée, mourut comme un chien et fut traîné comme une charogne [4]. »

Yazdgard II investit de la principauté de Siounie le gendre de Vasak, l'apostat Varazvahan [5].

Quant aux seigneurs du parti mamikonien et aux ecclésiastiques arméniens détenus avec eux, Yazdgard II les déporta au Gourgan, l'ancienne Hyrcanie, puis les enferma dans la citadelle de Nichapour, au Khorassan. Nous avons donné plus haut la liste des ecclésiastiques. Élisée le Vardapet et Lazare de Pharpi y joignent celle des seigneurs. C'est tout l'armorial arménien qui y figure : « de la famille de Siounie, les deux frères Babgèn et Bakour ; de la famille des Ardzrouni, Nerchapouh, Chavasp,

1. Lazare, XLI.
2. Élisée, p. 226, 227.
3. Élisée, VII, p. 227.
4. Élisée, p. 228-229.
5. Cf. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, 17, p. 38 et Brosset, *ibid.*, II, p. 17.

Chengin, Mehroujan, Barkev et Tadjat ; de la famille des Mamikonian, Hamazasp, Artavazd et Mouchel ; de la maison des Kamsarakan, Archavir, Thathoul, Vartz, Nersèh et Achot ; de la race des Amatouni, Vahan, Arantzar et Arnak ; de la race des Gnouni, Atom ; de la race des Antzévatsi, Chmavon, Zouarèn et Aravan ; de la race des Aravelian, Phabak, Varazdèn et Tal ou Dal ; de la maison des Mandakouni, Sahak et Pharsman ; de la race des Tachiratsi, Vrèn ; de la famille des Raphsonian, Babik et Ioukhnan (ou mieux Ohan) » [1].

En retenant en captivité comme otages les principaux seigneurs du parti national arménien, du parti mamikonien, tandis qu'il venait, par le châtiment de Vasak, d'abaisser le parti siounien, Yazdgard II comptait en avoir fini avec l'indocilité de la féodalité haïkane. En réalité, la politique perse était double. A l'égard de ceux qu'elle considérait comme responsables de la révolte de 451, la répression royale était dure. Mais en Arménie même le marzbân Adhour-Hormizd maintenait le système de tolérance et de pacification religieuses.

Martyre des « Léontiens »

Si, à l'égard des seigneurs arméniens prisonniers, on ne nous signale pas de sévices particuliers, Yazdgard II se montra plus cruel avec les détenus ecclésiastiques. Le prêtre Samouel d'Aradz et son diacre Abraham furent mis à mort (décapités) après avoir été flagellés et amputés de la main droite (454) [2]. Thathik, évêque du Baséan, peu avant déporté en Assyrie, fut aussi décapité [3]. Yazdgard chargea ensuite son *Eran-ambarâghbadh* (administrateur des magasins) Vêhdên-Châhpouhr [4] de faire le procès du patriarche Hovsep de Holotzim, de Lévond d'Itchavan et des autres prêtres. D'après Élisée, la sainteté des détenus aurait fini par convertir un *hamaghdên* ou docteur mazdéen chargé de les faire apostasier [5]. Finalement Vêhdên-Châhpouhr les conduisit de Nichapour au village de Rêvand, situé dans la montagne, au nord-est de la ville, et où se trouvait un temple du feu célèbre, l'Adhour-Bourzên-Mihr [6]. Il tenta vainement de les faire abjurer devant le dieu Mihr (Mithra). Lévond d'Itchavan, le plus lettré d'entre eux, fut chargé par ses compagnons de lui répondre, avec, comme interprète, l'évêque Sahak de Rech-

1. Élisée, VIII, p. 247. Lazare, XLIII.
2. Élisée, VIII, p. 230 et 242. Lazare, LXIV.
3. VIII, p. 242. Lazare, XLV.
4. Sur ce personnage, voir Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 283.
5. Élisée, VIII, p. 230-233. Cf. Christensen, *op. cit.*, p. 116-117.
6. Christensen, p. 162. Cf. Jackson, *From Constantinople to the home of Omar Khayyam*, *J. A. O. S.*, 1921, p. 82.

touniq, qui savait le pelhvi. *Lévond* s'acquitta de sa tâche avec une éloquence et un héroïsme dont Élisée le Vardapet et Lazare de Pharpi nous apportent l'écho [1] et qui a valu à l'ensemble de ces martyrs d'être connus depuis comme « les saints *Lévondiens*, ou Léontiens ». Ce fut dans la montagne, près de Rêvand, que les « Léontiens » subirent leur supplice. Vêhdên-Châhpouhr fit d'abord décapiter Archèn d'*Élégiak*. Sahak de *Rechtouniq* qui dans son pays avait naguère détruit un pyrée, refusa jusqu'au bout d'en manifester aucun regret et fut massacré de la main même de Vêhdên-Châhpouhr. Ce dernier aurait peut-être voulu sauver le patriarche Hovsep dont, d'après Élisée, il reconnaissait le loyalisme sassanide [2], mais devant le refus du saint de renier la foi, il le fit décapiter. Saint *Lévond* fut traîné, nu, sur des roches aiguës qui le déchirèrent, puis, lui aussi, on le décapita. Mouché de Qadchadch fut décapité de même (25 juillet 454). Hovsep eut comme successeurs sur le siège patriarcal Mélité de Manazkert (452-456) et Movsès de Manazkert (456-461) qui semblent avoir été assez bien vus du marzbân perse comme appartenant à la tendance syriaque et donc plutôt anti-grecs [3].

Ce fut la fin de la persécution. Les seigneurs arméniens déportés au Khorassan finirent par être relâchés. D'après Élisée le Vardapet ce fut sur l'initiative d'un gouverneur de Reiy, lequel obtint leur grâce de Yazdgard II et acheva de les faire rentrer en faveur en leur permettant de se distinguer dans l'armée royale. L'événement se serait produit la dernière année du règne de Yazdgard II (456-457) [4]. Mais le même auteur nous dit ailleurs que les *nakhararq* arméniens, quoique bien traités et même reçus avec honneur à la cour de Perse, ne furent libérés que plus tard, après une captivité de douze ans et par le roi Pêrôz, deuxième successeur de Yazdgard II, vers l'an 464 [5]. Lazare de Pharpi affirme de son côté que la libération définitive des *nakhararq* ne se produisit que sous le règne de Pêrôz [6]. Toutefois il nous montre, lui aussi, que Yazdgard II avait inauguré cette politique à propos de l'héritier des Mamikonian, le jeune Vahan, fils de Hemaïak et neveu du grand Vardan. Vahan avait été naguère livré aux Perses par Vasak de Siounie et il était depuis retenu comme otage. Il fut remis en liberté à la demande d'Achoucha, *bdéachkh* du Gougarq, à la fin du règne de Yazdgard II [7]. Au contraire, la révolte de Vatché, prince des Aghouans et chrétien fervent qui prit les armes contre la Perse au commencement du

1. Élisée, VIII, p. 237. Lazare, XLVII, p. 313.
2. Élisée, p. 239.
3. Tournebize, *l. c.*, p. 612.
4. Élisée, VIII, p. 237. Cf. Lazare, XLVII, p. 313.
5. Élisée, p. 249.
6. Lazare, LIII, p. 319.
7. Lazare, LI, p. 318.

règne de Pêrôz, aurait retardé de quelques mois la libération des autres *nakhararq* [1]. De ce récit comme de celui d'Élisée, il semble ressortir que, si le gouvernement sassanide cherchait à se réconcilier avec la féodalité arménienne, c'était surtout pour le recrutement de ses armées. En face de la menace hunnique qui pesait sur les frontières perses au Caucase comme au Khorassan, la belliqueuse noblesse arménienne représentait un appoint que la cour de Ctésiphon ne pouvait négliger.

Une attention particulière doit être prêtée aux progrès qu'en dépit de tous ces drames l'arménisme faisait du côté du Caucase, notamment dans la province, en partie ibérienne, c'est-à-dire géorgienne, du Gougarq. Nous avons parlé plus haut d'Achoucha, *bdéachkh* du Gougarq (Tachir), qui avait naguère été déporté avec les autres princes arméniens à la cour de Ctésiphon. Achoucha n'avait pu obtenir sa libération qu'en 455. « En donnant des présents, il put amener avec lui les fils de son beau-frère Hémaïak Mamikonian (savoir Vahan, Vasak et Artachès), lesquels avaient été envoyés en Perse par Vasak de Siounie pour être condamnés à mort. Achoucha les ramena du Gougarq et les rendit à leur mère Tzouik, la sœur de sa femme Anouchvram, qui vivait chez ce bdéachkh. » « Ces détails, note le P. Lévond Movsêsian, font ressortir les relations intimes qui existaient entre les gens du Gougarq et les Arméniens. Non seulement ils étaient unis par les liens du sang à la famille satrapale des Mamikonian, mais aussi ils étaient complètement d'accord avec les Arméniens pour les questions politiques, étant également intéressés au sort commun. Au surplus le Tachir, avec sa capitale Tsourtav, où se trouvait la maison du *bdéachkh*, était arménien par la majorité de ses habitants, par ses évêques arméniens et par la langue de l'Église, qui était également arménienne. » Le P. Movsêsian conclut que, bien que le Gougarq fût une Marche-frontière entre Arménie et Géorgie, sa culture, au ve siècle, relevait surtout de l'arménisme [2].

L'Arménie sous le règne de Pêrôz

Sous le règne du roi de Perse Pêrôz (459-484), le marzbanat fut occupé par les gouverneurs perses Adrormizd, c'est-à-dire Adhour-Hormizd (451-465), puis Ader-Vechnasp, c'est-à-dire Adhour-Gouchnasp (465-481). On vient de voir que d'après Lazare de Pharpi, Pêrôz libéra (vers 464) les derniers *nakhararq* arméniens encore déportés en Perse. D'après Lazare, il chargea de

5. Élisée, p. 248-249.

1. Levond Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, *R. E. A.*, t. 7, 2, 1927, p. 215.

les relâcher un de ses frères de lait qui, au cours de cette mission, se lia d'amitié avec Archavir Kamsarakan [1].

Le siège patriarcal était occupé par Giut ou Gut d'Arabèz (dans le Taïq) (461-478). Ce pontife établit sa résidence à Dwin [2], ville qui faisait fonction de capitale et où le *marzbân* perse résidait aussi [3]. Il était, nous dit Lazare de Pharpi, « très érudit dans les lettres arméniennes, plus habile encore en grec [4] ». Ce philhellénisme le rendit suspect aux Perses. Il fut dénoncé au roi Pêrôz comme entretenant des intelligences avec l'empereur byzantin Léon Ier. En réalité, le patriarcat et la noblesse arménienne avaient bien secrètement imploré la protection de l'empire byzantin pour se délivrer des Perses, mais Byzance, trop occupée à se défendre sur le Danube contre les Barbares de toute race, n'avait pas le loisir d'intervenir en Arménie. Les Arméniens ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Le patriarche Gut, sommé de venir se justifier à la cour de Perse, n'hésita pas à s'y rendre. D'après Lazare de Pharpi, il ne dissimula nullement les liens culturels qui rattachaient la chrétienté arménienne au monde byzantin, tout en protestant de son loyalisme politique envers la dynastie sassanide. Mais, bien entendu, il se refusa à toute apostasie. Pêrôz se contenta de le retenir en Perse, — à la cour, spécifie Lazare —, dans une demi-captivité où il continua d'ailleurs à exercer ses fonctions épiscopales (471). En 472 il put rentrer en Arménie, mais sans avoir la permission de regagner sa résidence patriarcale de Dwin. Il se fixa donc à Othmous dans le Vanand. Ce fut là qu'il devait décéder six ans plus tard (478) [5].

Pendant ce temps, la noblesse arménienne se remettait de la tourmente. Dans les grandes familles des Mamikonian et des Kamsarakan, les femmes des martyrs et des otages avaient élevé leurs enfants dans la foi chrétienne et le patriotisme arménien le plus pur. Tel fut le cas de la princesse Dzouïk ou Tzouik, veuve de Hemaïak Mamikonian. Cette femme énergique qui, après le désastre d'Avaraïr, avait maintenu fermes les traditions du clan, avait confié trois de ses fils, Vahan, Vasak et Artachès (Vahan rentré, comme on l'a vu, de son exil en Perse) à la vigilance de son beau-frère Achoucha, *bdéachkh* de Gougarq, qu'elle savait capable d'en imposer aux Perses. Le Gougarq était un canton « ibère », en partie soumis à une maison arménienne. Or, les Ibères, qui au Caucase gardaient le pas de Darial contre les Alains et, derrière ceux-ci, contre les hordes hunniques, étaient des clients précieux que la cour sassanide avait intérêt à se ménager. Quant au quatrième de ses fils, Vard, la vaillante

1. Lazare, LI.
2. Prononcez *Devine*.
3. Jean Katholikos, ch. IX, p. 50. Cf. Tournebize, p. 150, n. 1
4. Lazare, LIV.
5. Lazare, LVI, p. 323-324.

femme le faisait élever au Taïq, à la frontière byzantine [1].

De ces jeunes princes, l'aîné, Vahan, s'annonçait déjà comme une personnalité remarquable, digne des grandes traditions de sa famille. L'héritier des Mamikonian, nous dit Lazare de Pharpi, se présentait comme un jeune homme sage, intelligent et bienveillant. Les *marzbân* perses, dont la politique visait au ralliement de la féodalité arménienne, n'avaient pas manqué de le distinguer. Peut-être, comme semble l'insinuer Lazare, le roi Pêrôz songea-t-il à s'attacher le jeune Mamikonien en lui conférant le marzbânat, mais les souvenirs de la révolte de 451, les souvenirs d'Avaraïr, arrêtèrent, en ce cas, les velléités royales. Il semble que la cour sassanide ait ainsi manqué l'occasion de se concilier définitivement la puissante maison mamikonienne et, avec celle-ci, les *nakhararq* du même parti comme Babik de Siounie et Arnak Amatouni [2].

Sans doute aussi, comme l'insinue Lazare de Pharpi, les féodaux ennemis de la maison des Mamikonian cherchaient-ils à accroître contre Vahan la défiance naturelle des Perses. Se sentant dans l'obligation de se justifier, Vahan se rendit à la cour et parvint à dissiper les soupçons du roi Pêrôz. A quel prix ? Sans doute moyennant quelques concessions protocolaires au cours des cérémonies mazdéennes qui faisaient partie de la vie du palais sassanide, cérémonies que l'étiquette de la cour ne permettait que bien difficilement d'éviter. C'est ce que Lazare de Pharpi nous avoue en nous disant que Vahan Mamikonian « faiblit dans sa foi ».

Ces concessions au loyalisme sassanide ne suffirent pas à écarter les suspicions que soulevait contre lui le récent passé des Mamikonian. De retour en Arménie, il eut à se défendre contre la malveillance d'un certain Vriv, personnage d'origine syrienne et qui exerçait les fonctions d'intendant des mines d'or [3]. Lazare de Pharpi évoque à ce sujet l'antipathie que les Arméniens éprouvaient pour les Syriens, « leur verbiage et leur frivolité », tandis que la politique perse employait volontiers en Arménie ces chrétiens syriaques, plus souples et moins suspects de philhellénisme que les Arméniens [4].

Révolte de Vahan Mamikonian

La situation en Arménie était assez incertaine lorsque les événements de Géorgie en précipitèrent le dénouement.

1. LAZARE, LIV, p. 321.
2. LAZARE, LIV, p. 322. Babik était le frère du prince de Siounie Varaz-vahan. Cf. BROSSET, *Histoire de Siounie*, II, p. 12.
3. Sur les mines d'or de l'Arménie antique notamment celles de la région de Sper ou Ispir, voir STRABON, XI, ch. XIV.
4. LAZARE, LVIII.

Nous avons mentionné plus haut [1] le *bdéachkh* Vazgèn. Il s'agissait d'un seigneur qualifié d'Ibère par nos sources, mais qui était sans doute un de ces dynastes arméno-géorgiens de nationalité incertaine régnant sur quelques cantons-frontières à cheval entre les deux pays. Brosset, on l'a vu, pense que ce Vazgèn régnait sur l'Arran et le Moghan (l'actuel Qarabagh) sans que nous sachions si c'était par droit héréditaire ou par droit de conquête [2]. Il avait épousé la belle et pieuse Chouchanik, fille du grand Vardan Mamikonian. Amené naguère à la cour de Perse avec les autres princes arméniens, il y embrassa le mazdéisme, et, une fois rentré chez lui, persista dans son apostasie. Il voulut contraindre sa femme Chouchanik à apostasier aussi. Comme elle s'y refusait énergiquement, il lui fit subir de telles violences qu'elle en mourut (458) [3]. En même temps qu'il heurtait ainsi le sentiment national arménien, Vazgèn entrait en conflit avec la dynastie régnante en Ibérie ou Géorgie et à laquelle il disputait le trône. En effet certains auteurs arméniens l'appellent « grand *bdéachkh* d'Ibérie » et « roi de Mtzkhétha », ce qui, de sa part, atteste tout au moins des prétentions considérables. Le roi légitime d'Ibérie, Wakhtang Ier Gourgaslan défendait donc son trône en même temps qu'il vengeait sainte Chouchanik lorsque, en 476, il vainquit et tua Vazgèn [4]. Le roi de Perse Pêrôz envoya une armée, sous le commandement du général Mihran, ravager l'Ibérie. Pour appuyer ces opérations, il invita ses vassaux arméniens à coopérer avec ses troupes [5].

Pendant ce temps, Wakhtang Ier, pour résister à l'invasion perse, faisait appel aux Huns dont la mort d'Attila (453) avait pu affaiblir la puissance en Europe, mais qui restaient encore localement redoutables autour de la mer d'Azov. Surtout il envoyait des émissaires aux seigneurs arméniens en faisant appel à la solidarité entre nations chrétiennes contre le Perse ennemi de leur foi. Il offrait son plein appui aux Arméniens si ceux-ci se révoltaient en masse.

Vahan Mamikonian, le principal des *nakhararq* auxquels s'adressaient ces sollicitations, semble avoir soigneusement pesé sa détermination [6]. Les Ibères, en dehors de leurs montagnes, ne

1. Page 192, n. 2.
2. Cf. Brosset, *Additions*, p. 74, n. 4.
3. *Actes de sainte Chouchanik*, dans le *Martyrologe arménien*, t. IV, p. 63, ap. Brosset, *Additions*, p. 76, n. 3. Avant de mourir, sainte Chouchanik put mettre à l'abri la croix miraculeuse de sainte Nino et la faire porter de Mtzkhétha dans sa patrie, le Tarôn, au couvent des Saints Apôtres de Lazarou-vanq. Plus tard cette croix célèbre fut transférée à Sper, puis au fort de Kapoït et de là au Khatchi-vanq, dans le Vanand, puis à Dpravanq dans le Chirak et finalement (vers 650-660) à Althamar, îlot du lac de Van.
4. Lazare, 58, p. 325-326. Cf. Brosset, *Histoire de Géorgie. Additions*, p. 77.
5. Brosset, *Additions*, p. 77-78.
6. Sur la personnalité de Vahan Mamikonian et les événements des années

paraissaient guère de taille à affronter les forces du Grand Roi, Selon la remarque de Lazare de Pharpi, ils ne pouvaient même pas mettre en ligne une cavalerie de quelque importance [1]. Les Byzantins, plus que jamais aux prises avec les remous des grandes invasions, ne pouvaient être d'aucun secours. Quant aux Huns, leurs steppes étaient assez éloignées et il est permis de croire que la chrétienté arménienne n'envisageait pas sans inquiétude l'idée de recourir à ces redoutables auxiliaires. Vahan Mamikonian qui, nous dit Lazare de Pharpi, pesait ces considérations, finit par se décider pour la révolte (481). Sans doute y fut-il vivement encouragé par le nouveau patriarche, saint Hovhannès Mandakouni. Ce pontife, élu en 478, reprenait la grande tradition des Sahak et des Mesrop dont il était le fidèle disciple. « Savant, éloquent, austère, d'un zèle ardent contre le mazdéisme », il mérita d'être appelé le régénérateur de l'Église arménienne [2]. Comme la révolte précédente, l'insurrection arménienne de 481 fut due à l'union étroite de la famille des Mamikonian et du Patriarcat.

Aux côtés de Vahan allait se distinguer son frère Vasak Mamikonian. Vahan et les autres conjurés prêtèrent serment sur l'évangile devant le saint prêtre Athik de Bedjni [3]. Les jalousies féodales, il est vrai, restaient la plaie de tous ces mouvements. A peine le serment était-il prêté qu'un des conjurés, Varaz-Chapouh, de la maison des Amatouni, alla le révéler au *marzbân* perse Adhour-Gouchnasp. Celui-ci s'enfuit précipitamment vers le château d'Ani où il faillit être surpris par les insurgés [4]. Il y perdit tout son bagage et reprit la fuite en direction d'Artachat, tandis que Vahan Mamikonian entrait en vainqueur dans Dwin. Il semble en effet que devant l'ampleur de la révolte, le marzbân perse ait spontanément évacué Dwin, la capitale arménienne, pour gagner Artachat où il se sentait plus en sécurité. Son arrière-garde fut harcelée par les insurgés. Ceux-ci, après l'occupation de Dwin, allèrent assiéger Artachat que le marzbân quitta en toute hâte et pendant la nuit pour regagner la Perse du côté de l'Azerbaidjan.

La révolte avait donc complètement surpris la petite armée d'occupation perse. Vahan Mamikonian eut l'habileté d'associer à son clan une autre maison féodale déjà presque aussi importante, celle des Bagratouni. Au lieu de prendre pour lui-même le titre de *marzbân*, il le fit conférer à Sahak Bagratouni, déjà comman-

484-485, voir P. Peeters, *Sainte Sousanik*, dans *Analecta Bollandiana*, LIII, 1935, p. 288 sqq.

1. Lazare, LVIII, p. 327.
2. Tournebize, p. 613.
3. Bedjni dans le canton de Nig, province de l'Aïrarat.
4. Lazare de Pharpi (LIX, p. 328) nous dit qu'avant d'arriver à Dwin, il passa par le château d'Ani, mais on ne sait s'il s'agit de la célèbre ville de ce nom, alors obscure bourgade.

dant héréditaire de la cavalerie (*aspet*) [1], de même que Vahan, comme chef du clan Mamikonian, était généralissime héréditaire des forces arméniennes. Cependant le gouverneur perse Adhour-Gouchnasp, ayant reconstitué son armée en Azerbaidjan, venait de reparaître en Arménie. Les insurgés songèrent à battre en retraite vers la frontière byzantine, du côté du Taïq, puis ils se ravisèrent. Tandis que Sahak Bagratouni et Vahan Mamikonian restaient à Dwin pour mettre cette capitale en état de défense, une partie de l'armée se porta au-devant des Perses sous les ordres des autres nakhararq. Lazare de Pharpi cite parmi ces derniers Babgèn, prince de Siounie [2], Vasak Mamikonian, Gardchouyl Khorkhorouni, Nerseh Kamsarakan, seigneur du Chirak et son frère Hrahat, ainsi que les deux frères Atom et Arastom, chefs de la maison des Gnouni. Lazare de Pharpi nous montre le patriarche Hovhannès Mandakouni bénissant ces guerriers à leur départ pour la guerre [3].

Bataille d'Akori

La petite armée arménienne, — quelques centaines d'hommes d'après le contexte —, rencontra l'avant-garde perse près de Varazkert, localité située sans doute dans la région de Nakhitchévan [4].

Vasak Mamikonian, se voyant aux prises avec des forces infiniment supérieures, battit en retraite vers l'Aïrarat, suivi à une journée de distance par l'armée perse. Parvenu au village d'Akori, situé sur la pente septentrionale de l'Ararat, Vasak accepta le combat. D'après Lazare de Pharpi, il n'avait avec lui que quatre cents hommes qu'il divisa en quatre groupes avec, comme chefs, lui-même et Babgèn de Siounie au centre, Gardchouyl Khorkhorouni à la gauche, Atom et Arastom Gnouni à la droite et les deux frères Nersèh et Hrahat Kamsarakan en arrière-garde. Au début de la bataille, Gardchouyl Khorkhorouni passa à l'ennemi et cette défection, à en croire Lazare, aurait réduit à trois cents hommes les soldats arméniens, pareils, ajoute le chroniqueur, aux trois cents soldats de Gédéon dans le livre des *Juges*, ce qui, par parenthèse, peut nous laisser sceptiques sur la valeur d'une telle évaluation [5]. Malgré leur infériorité numérique (les Perses, si nous en croyons Lazare, auraient été sept mille), les Arméniens furent vainqueurs. Leur centre, sous Babgèn de Siounie et

1. LAZARE, p. 328. Cf. MOÏSE DE KHORÈN, I, 22, II, 3.
2. Babgèn ou Babik était le frère et successeur du prince de Siounie Varazvahan, mort renégat en 472. La Siounie lui était disputée par son neveu Gdéhon, fils de Varazvahan et, comme ce dernier, partisan des Perses. Cf. BROSSET, *Histoire de Siounie*, II, p. 12 et 17.
3. LAZARE, LIX, p. 329.
4. *Ibid.*
5. LAZARE, LX, p. 330.

Vasak Mamikonian, tua le chef perse Adhour-Gouchnasp (481). Babgèn fit épargner son propre neveu Gdéhon, prince de Siounie qui combattait dans les rangs des Perses et qu'Atom Gnouni serrait de près [1]. Arastom Gnouni courut à Dwin annoncer cette brillante victoire au patriarche Hovhannès, au *marzbân* Sahak Bagratouni et au généralissime Vahan Mamikonian qui attendaient, anxieux, l'issue de la lutte. « Il criait : La puissance de la Croix a prévalu et toujours elle prévaudra ! » Tous se rendirent à la cathédrale où Hovhannès fit entonner le psaume XXIX : « Le Seigneur m'a entendu et il a eu pitié de moi, le Seigneur est mon secours ! [2] »

Cependant Vahan Mamikonian et les autres chefs insurgés ne pouvaient se dissimuler que la cour de Perse ne se résignerait pas si facilement à la perte de l'Arménie. Au lendemain du combat d'Akori, ils réclamèrent au roi ibère Wakhtang l'aide promise. Celui-ci envoya quelques centaines d'auxiliaires huns, mais à l'entrée de l'hiver il les rappela.

Les Arméniens restaient seuls en face du Grand Roi irrité. Vahan Mamikonian invita instamment les familles féodales restées dans l'expectative, les Ardzrouni, les Antzévatsi, les Rechtouni et les seigneurs du Mokq à s'unir à lui sans plus de retard. Une partie d'entre eux, notamment Ohan Antzévatsi et Nersèh Erouandhouni, entendirent son appel et « entrèrent dans la sainte ligue », mais comme ils s'étaient mis en route pour rejoindre l'armée mamikonienne, ils furent attaqués à l'improviste près d'Arest, dans le canton de Bznouniq, au nord-ouest du lac de Van, par d'autres *nakhararq* restés partisans des Perses, savoir Sévouk Antzévatsi et Ohan de Mokq (24 avril 482). Les seuls noms de ces personnages montrent combien les opinions différaient dans le sein d'une même famille. Ou plutôt, les féodaux se rangeaient les uns dans le parti chrétien, les autres dans le parti perse au gré de leurs inimitiés personnelles et de leur querelles de voisinage. « Nersèh Érouandhouni frappa de sa lance Ohan prince de Mokq [3] et le renversa à terre. Un jour celui-ci s'était orgueilleusement vanté, en parlant d'Ohan prince des Antzévatsi, qu'il irait lui mettre un collier au cou, comme à un bœuf. Sévouk Antzévatsi, son cousin, avait répondu : « Moi, j'apporterai le collier et tu le lui mettras au cou. » Pour tirer vengeance de ces paroles insolentes, ce bœuf le heurta violemment avec ses cornes, le jeta à bas de son cheval et le piétina [4]. » L'épisode ainsi rapporté par Lazare de Pharpi,

1. Gdéhon prince de Siounie (v. 480-487), fils et successeur de Varazvahan et iranophile comme lui. (LAZARE, LX, p. 331. Cf. Étienne ORBÉLIAN, *Siounie*, I, p. 38 et BROSSET, *Ibid.* II, p. 12 et 17).
2. LAZARE, *l. c.*, p. 331.
3. Au sud du lac de Van.
4. LAZARE, LX, p. 332.

montre le « climat » des guerres féodales arméniennes de ce temps. Ajoutons qu'Ohan, « le bœuf des Antzévatsi », et Nersèh Erouandhouni, après être sortis vainqueurs de l'embuscade tendue par leurs ennemis personnels, rejoignirent en triomphe l'armée chrétienne.

Bataille de Nersèhapat

En réalité ce n'étaient là que des escarmouches. Une armée perse se massait dans les provinces de Her (Khoï) et de Zarévand, au nord-ouest du lac d'Ourmia, sous les ordres de l'*hazârbadh* ou grand-vizir Sourên Pahlav et du *pouchtîghbân-salar* ou commandant des gardes du corps Adhour-Narsê. Cette fois Vahan Mamikonian prit en personne le commandement de l'armée arménienne. Le patriarche Hovhannès Mandakouni et le marzbân Sahak Bagratouni l'accompagnaient [1].

Parti de Dwin avec toutes ses forces, Vahan alla s'établir dans l'Artaz (province actuelle de Makou), pour couvrir à la fois l'Aïrarat et le bassin du lac de Van. Ce fut dans ce district, près d'un village que Lazare de Pharpi appelle Nersêhapat, qu'il rencontra l'armée perse. Dès l'aube, le patriarche Hovhannès donna sa bénédiction aux troupes arméniennes et Vahan Mamikonian disposa son armée en ordre de bataille. Il se plaça à l'aile gauche, avec Nersèh et Hrahat Kamsarakan, Bachel ou Barchel Vahévouni, Babgèn de Siounie, Atom Gnouni et Phapal Palouni, « chacun avec sa cavalerie », détail qui nous montre bien le caractère de ces levées féodales. Vrèn de Vanand, avec ses guerriers, formait un corps d'armée distinct, corps de réserve, semble-t-il.

Lazare de Pharpi, à son habitude, nous décrit cette bataille comme une succession d'exploits individuels. Les Perses, mettant en défaut les sages dispositions prises par Vahan, attaquent et rompent l'aile droite arménienne. Sahak Bagratouni contre-attaque et, conduisant lui-même la charge, fonce jusqu'au commandant de la garde perse, Adhour-Narsê. « Leurs lances portèrent à faux. Alors ils se rapprochèrent avec leurs coursiers et, se saisissant par les cheveux, ils combattirent corps à corps [2]. » Vahan, voyant que ses escadrons reculaient, crie à Vrèn de Vanand de rétablir le combat, mais celui-ci se dérobe. Alors, Vahan lui-même charge avec les deux princes Kamsarakan, met en fuite l'aile ennemie, puis se retourne contre le centre et le met également en déroute. « Et là, sur le penchant resserré de la colline, ils firent tomber une multitude d'ennemis. » A ses côtés Nersèh Kamsarakan, seigneur du Chirak, tua de sa main un des généraux

1. Lazare, LXI, p. 333.
2. Lazare, LXI, p. 334.

perses. L'aile droite arménienne qui avait plié, se reforma sous le commandement de Barsel Vahévouni et acheva la déroute de l'adversaire [1].

La victoire de Vahan Mamikonian était complète. Sa joie le fut en voyant revenir vers lui son frère Vard, jusque-là otage à la cour de Perse et qui avait réussi à s'échapper.

Bataille d'Akesga

L'été venait d'arriver. L'armée arménienne était allée au repos dans le district de Dzalkotn, province de l'Ararat, quand Vahan Mamikonian reçut un message de son allié le roi d'Ibérie Wakhtang Gourgaslan qui l'appelait à l'aide. Les auxiliaires huns qu'avait convoqués Wakhtang n'arrivaient toujours pas et le général perse Mihrân menaçait l'Ibérie. A la demande de Wakhtang, Vahan, avec l'armée arménienne, se rendit auprès du roi ibère, dans le district de Kangark (Kangarni) situé au sud de la province ibère du Gougarq, à la frontière ibéro-arménienne, par delà les sources de l'Akhouréan [2]. Cependant Mihrân, avec une armée perse, arrivait, en remontant sans doute la vallée de la haute Koura ou Mtkwari jusqu'aux sources orientales du fleuve. La bataille s'engagea, semble-t-il, au site d'Akesga, qu'il faudrait chercher à l'ouest de Gori [3], en tout cas dans de fort mauvaises conditions pour les chrétiens. Entre Ibères et Arméniens l'alliance occasionnelle n'avait malheureusement pas fait cesser les antipathies ethniques. Les Arméniens, qui s'étaient battus avec tant de vaillance sur leur propre sol, comme on venait de le voir à Akori et à Nersèhapat, comprenaient mal cette expédition en terre étrangère. De surcroît, un certain nombre d'entre eux, ceux qui étaient restés attachés au parti perse, combattaient à titre d'auxiliaires dans l'armée de Mihrân, et leur présence, leurs intrigues aussi, refroidissaient l'ardeur guerrière des soldats de Vahan. Ce dernier, retenu par les supplications de Wakhtang, n'en accepta pas moins la bataille. D'après Lazare, notre unique source originale pour cette période, il se plaça au centre de l'armée chrétienne avec les Kamsarakan et les Gnouni. Il confia l'aile droite à Barchel Vahévouni et à Saton Gabeléan et laissa l'aile gauche aux Ibères. Entre Barchel et lui, il disposa Sahak Bagratouni et Babgèn de Siounie. Au début de l'action, Vahan et les Kamsarakan enfoncèrent le centre ennemi et le rejetèrent au delà de la Koura. Lazare nous raconte

1. Lazare, *l. c.*, p. 334.
2. Hübschmann, *Indogermanische Forschungen*, XVI, p. 354-356.
3. Tournebize, p. 84. Brosset (*Additions*, p. 79) voyait dans la « plaine de Djarman » citée ici par Lazare (62, p. 336) une déformation du nom du district de Gardman, à l'est du lac Sévan, et recherchait dans cette direction le lieu du combat.

les prodiges de valeur accomplis par Nersèh Kamsarakan, seigneur du Chirak, et par Vasak Mamikonian. « L'intrépide Vasak frappa vigoureusement de sa lance un guerrier perse et le renversa à terre, mais, sa lance s'étant brisée, il en chercha une autre et, l'ayant trouvée, il retourna au combat, le cœur rempli de joie. Il rencontra Nersèh Kamsarakan, dont la lance s'était aussi brisée et qui, lui aussi, en cherchait une autre. « Hâte-toi, Nersèh, lui cria-t-il, de trouver une lance et reviens rapidement, car nous ne pourrons jamais rencontrer un moment plus favorable pour échanger l'immortalité contre la mort ! »

De fait les Ibères, avec leur roi Wakhtang, et les Arméniens eux-mêmes, accablés sous le nombre, commençaient à plier. Vahan Mamikonian put encore sauver Babgèn de Siounie blessé et tombé de cheval, qu'il releva et qu'il emporta en croupe. Mais son frère Vasak Mamikonian et Sahak Bagratouni succombèrent en héros. Le cheval de Hrahat Kamsarakan s'étant abattu, celui-ci fut fait prisonnier par le général perse Mihrân qui le fit charger de chaînes (482).

Avec les débris de l'armée arménienne, Vahan Mamikonian se retira au Taïq, vers la frontière byzantine. Les Perses, toujours commandés par Mihrân, pénètrèrent, nous dit Lazare de Pharpi, dans le Basean jusqu'au bourg de Dou aujourd'hui Boyuk-Touya, au nord-ouest d'Erzéroum [1], sur la frontière même de l'empire byzantin [2]. Vahan Mamikonian ne se trouvait qu'à une centaine de kilomètres de là, lui-même acculé à la frontière byzantine. Mihrân n'osa l'y poursuivre, soit qu'il craignît de provoquer une rupture avec la cour de Constantinople toujours en paix avec la Perse, et même théoriquement alliée, soit qu'il hésitât à se hasarder dans les montagnes où les Arméniens s'étaient réfugiés. Il entra en pourparlers avec Vahan, en offrant, si les insurgés déposaient les armes, d'intervenir auprès du roi Pêrôz en vue d'une totale amnistie. D'après Lazare de Pharpi, Vahan qui doutait de la sincérité de ces promesses y aurait répondu en exposant tous les griefs des Arméniens et en revendiquant la totale liberté du christianisme [3].

En réalité, si les Perses, en vertu de la supériorité du nombre et de l'armement, étaient vainqueurs en bataille rangée, ils ne tenaient que les portions de territoires occupées par leurs troupes, et dans ces cantons montagneux la guerilla arménienne leur ménageait d'étranges surprises. Mihrân, ayant été rappelé à la cour de Ctésiphon, ramenait avec lui son prisonnier Hrahat Kamsarakan quand le frère de ce dernier, Nersèh Kamsarakan,

1. Kiepert *Karte von Kleinasien*, Feuille d'Erzeroum. Hübschmann, *Indogermanische Forschungen*, p. 245, n 1. Adontz, *Armeniya v epoku Justiniana*, Petersbourg, 1908, p. 23, n. 1. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 181.
2. Lazare, LXIII, p. 337-338.
3. Lazare, LXIV.

qui suivait la colonne ennemie à la piste, réussit, dans un brillant coup de main, près de Bagavan, dans le Bagrévand, à délivrer le captif. Il est vrai que Mihrân se vengea sur le cadet siounien Hazd qu'il avait également fait prisonnier à la bataille d'Akesga. Hazd, ayant refusé d'apostasier, fut mis à mort. Il subit le martyre le 25 septembre 482 « en ce même village de Bagavan, dans le territoire de Valarchakert, canton de Bagrévand, dans une gorge du mont Nipat ». Son frère aîné Gdéhon, prince régnant de Siounie, dont nous avons montré les tendances antinationales et qui était devenu l'âme damnée des Perses, les avait poussés à se défaire de lui [1].

Vahan Mamikonian profita du départ du général perse pour reparaître dans l'Aïrarat. Après être passé par Valarchapat où il fit ses dévotions au célèbre sanctuaire, il vint hiverner à Dwin. Au printemps de 483, une nouvelle armée perse reparut en Arménie sous les ordres de l'*hazâraft* Zarmihr, de la grande famille des Kârên et gouverneur de la province iranienne de Sakastène (Seistan) [2]. Venu de l'Azerbaidjan, celui-ci franchit l'Araxe et par Artachat, arriva devant Dwin. Là, nous dit Lazare de Pharpi, « il déploya son armée en ordre de bataille, depuis la forêt de Khosrovakert jusqu'à la montagne des Cascades (Djererver) » [3].

Vahan Mamikonian, qui se trouvait toujours dans Dwin, voyait sa capitale sur le point d'être assiégée par une armée infiniment supérieure en nombre. Pour gagner du temps, il ordonna une sortie. Il semble que les Perses aient été surpris par cette résolution inattendue, mais ils se ressaisirent vite. Deux des *nakhararq* arméniens, Ordi Dimaqsean et Qadchadch Saharouni furent tués. Le patriarche Hovhannès Mandakouni qui avait accompagné les guerriers chrétiens, tomba de cheval et fut laissé pour mort, mais parvint à regagner les lignes arméniennes [4].

Vahan Mamikonian, craignant de se voir enfermé dans Dwin, résolut de reprendre la montagne, aux confins du Baséan et du Taïq, du côté de la frontière byzantine. Il était parvenu avec les siens sur la frontière même, dans le district de Chalgomq (vallée supérieure du Tortoum, au sud-ouest du Taïq) quand il faillit être surpris par les Perses. Le général perse Zarmihr qui le suivait à la trace [5] réussit, après une marche de nuit à travers les gorges et grâce à de bons guides, à atteindre aux premières lueurs de l'aube le campement du héros arménien. Il put se

1. Lazare, LXV. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, ch. xviii, p. 40. Cf. Brosset, *ibid.* t. II, p. 18.
2. Christensen. *Iran sous les Sassanides*, p. 289-290.
3. Lazare, LXVI.
4. *Ibid.*, LXVII-LXVIII.
5. Lazare (LXVIII, p. 344) nous donne l'itinéraire de Zarmihr qui vient camper dans le district d'Oqal, près des villages de Gevlik et de Vardachèn, dans le Taïq, aux confins du Baséan.

saisir de plusieurs princesses, notamment des épouses de Nersèh et de Hrahat Kamsarakan, mais Vahan et les principaux *nakharark* de son entourage eurent le temps de gagner la montagne. Zarmihr campait près du bourg de Dou, plus haut mentionné dans cette même région des sources de l'Araxe, si propice à la guerre d'embuscades, et sans doute songeait-il à en finir avec les proscrits arméniens, lorsque l'ordre lui vint de partir pour le Caucase, pour aller faire la guerre au roi d'Ibérie Wakhtang Gourgaslan. Il s'efforça d'ailleurs vainement de capturer ou de tuer le prince ibère. Wakhtang échappa à ses coups et se réfugia à temps « au pays d'Eger », c'est-à-dire en Colchide, l'actuelle Mingrélie [1]. Pendant ce temps, Zarmihr avait été remplacé à la tête des troupes d'occupation perses en Arménie par Châhpouhr de Reiy, de la maison des Mihrân [2], qui exerça le marzbanat pendant quelques mois (483-484).

Marzbanat de Châhpouhr de Reiy. Vahan Mamikonian et la résistance arménienne.

Châhpouhr de Reiy semble avoir repris à l'égard des Arméniens une politique de concessions, destinée à obtenir leur ralliement. Ce fut ainsi qu'il traita avec égards les princesses de la maison des Kamsarakan qu'il avait fait interner dans la forteresse de Bolberd, au Baséan. Il espérait ainsi détacher du parti des Mamikonian les maris des deux prisonnières, Nersèh et Hrahat Kamsarakan, seigneurs du Chirak, mais ses invites furent repoussées [3].

Quant à Vahan Mamikonian, il continuait à faire aux Perses une guerre de guerilla, tantôt réfugié dans la montagne d'où il défiait les vaines tentatives des colonnes lancées à sa poursuite, tantôt redescendant vers la plaine pour cribler de flèches pendant la nuit le camp de l'armée perse. Après avoir ainsi tenu la montagne aux confins du Baséan et du Taïq, il se transporta dans le Tarôn où il établit son quartier général à Dzalik, bourg qui faisait partie des domaines héréditaires de la famille mamikonienne. De là il gagna le Hachtéanq (Asthianène), vers la frontière byzantine, « afin de se procurer des renforts », dit Lazare de Pharpi, propos qui permet de supposer que, malgré la neutralité officielle de l'empire byzantin (alors gouverné par Zénon l'Isaurien, 474-491), les provinces arméniennes d'obédience byzantine n'hésitaient pas à aider leurs compatriotes de la « Persarménie » [4].

1. LAZARE, LXVIX, p. 345. Cf. BROSSET *Histoire de Géorgie, Additions*, p. 80.
2. LAZARE, LXVIII. Cf. CHRISTENSEN, *l. c.*, p. 290.
3. LAZARE, LXIX, p. 345.
4. LAZARE, LXIX, p. 346.

Cependant les Perses lançaient toujours leurs colonnes à la poursuite de Vahan. Le marzbân Châhpouhr de Reiy, ayant appris que le héros arménien se trouvait dans un village du Hachtéanq, essaya de l'y surprendre. « Il se mit en marche à la pointe du jour avec toute sa troupe et se précipita sur les gens de Vahan, mais celui-ci tenait toujours les siens en haleine et ils purent quitter leurs campements sans éprouver de pertes. » Remontant vers le nord, Vahan alla camper près du petit lac de Karin (Théodosiopolis, Erzeroum), toujours à proximité de la frontière byzantine qu'il pouvait franchir s'il se voyait serré de trop près. Au cours de ce déplacement qui s'opérait par petits groupes mobiles, pour mieux dépister l'ennemi, deux de ses lieutenants, Mouchel Mamikonian et Nersèh Kamsarakan, étaient parvenus près du bourg d'Artzathi (peut-être l'Artzé des Byzantins, aujourd'hui Qara-Ars), de l'autre côté d'une rivière en deçà de laquelle campaient les Perses, quand ils furent témoins d'un spectacle qui les transporta d'indignation. En face d'eux, sur l'autre rive, un soldat perse se préparait à mettre à mort un malheureux laboureur arménien coupable de ne les avoir pas dénoncés. « Le laboureur tournait autour d'une meule de blé, cherchant à échapper aux poursuites de son meurtrier ». Un des compagnons de Nersèh Kamsarakan, Khours de Chirmatz (dans l'Archarouniq), n'écoutant que son courage, franchit aussitôt la rivière, et, d'un coup de lance, abattit le bourreau. Excités par son exemple, Mouchel Mamikonian et Nersèh Kamsarakan se précipitèrent avec leur poignée d'hommes sur la colonne perse, la surprirent et lui tuèrent soixante-douze hommes. Lazare de Pharpi, qui nous donne ce détail précis, évoque bien ainsi le caractère des gu rillas arméniennes par lesquelles l'indépendance nationale devait être finalement sauvée [1].

Des confins du district de Karin, Vahan Mamikonian dont la mobilité rendait vaines toutes les tentatives des Perses pour le capturer, retourna du côté du Hachtéanq ou plutôt entre le Hachtéanq et l'Archamouniq où il campa dans le bourg d'Erêz. A peine y était-il parvenu que Châhpouhr de Reiy vint l'y relancer en espérant le surprendre. Mais ce fut Vahan qui, secondé par les villageois d'Erêz, surprit à la faveur de la nuit le camp des Perses. Lazare de Pharpi nous décrit avec beaucoup de vie cette surprise nocturne, les partisans arméniens criblant de flèches l'armée perse endormie, les Perses se bousculant au milieu des ténèbres en une confusion telle qu'ils s'entretuaient en croyant avoir affaire aux Arméniens, etc. Quand le jour reparut, Châhpouhr lança ses colonnes à l'assaut du village d'Olin *alias* Chétia, dans l'Archamouniq, où Vahan avait achevé la nuit. Devant la force du nombre, les contingents arméniens,

1. Lazare, LXX ,p. 346.

en majorité composés de levées paysannes mal entraînées, se dispersèrent. Vahan, son frère Mouchel Mamikonian et ses inséparables compagnons, les trois frères Kamsarakan, réussirent avec une trentaine de braves, à se frayer un passage au milieu des colonnes d'assaut ennemies, non sans tuer en cours de route un dangereux renégat, le prince siounien Gdéhon [1] (483).

Il est intéressant de noter que, parmi les officiers de Vahan qui périrent dans cette action, Lazare de Pharpi nous signale un Byzantin nommé Hipparque, ce qui prouve que, si l'empereur Zénon maintenait entre Perses et Arméniens une neutralité conforme aux traités en vigueur, ses sujets ne se faisaient pas faute d'aider la résistance haïkane. Du reste, Vahan se préparait, nous assure Lazare, à aller recruter une nouvelle armée dans les cantons du sud-ouest, précisément aux confins byzantins, dans le Hanzith, le Dzophq et le Hachtéanq (Antzitène et Sophanène), et Châhpouhr de Reiy qui s'en préoccupait venait de s'établir en observation dans le Baséan, lorsque les nouvelles les plus alarmantes parvinrent au général perse : le roi sassanide Pêrôz, engagé à l'Est, aux confins de la Margiane et de la Bactriane, dans une guerre pénible contre les Huns Hephthalites, venait de subir un désastre complet dans lequel son armée avait été détruite et où lui-même avait péri (484) [2]. Les Hephthalites vainqueurs enlevèrent à la Perse les provinces de Merv er-Roud et de Hérat et lui imposèrent un tribut annuel [3].

Reconnaissance de l'autonomie arménienne : Vahan Mamikonian, marzbân d'Arménie.

Le désastre des Perses dans l'Est Iranien fut pour l'Arménie une diversion providentielle qui assura son indépendance. Indépendamment de la lourde perte que constituaient pour l'empire sassanide la destruction de l'armée royale, la mort tragique de Pêrôz et la cession de la Margiane et de l'Arie, — c'est-à-dire de villes aussi importantes que Merv et Hérat —, le prestige des Sassanides était profondément atteint. Il l'était d'autant plus que l'armée perse comprenait des contingents arméniens dont les survivants, témoins du désastre, ne manquèrent pas d'en répandre la nouvelle chez eux [4]. Du reste, à l'annonce du drame, Châhpouhr de Reiy et Zarmihr Karên, les deux généraux perses qui opéraient le premier en Arménie, le

1. LAZARE, LXXI, p. 347-349. Cf. BROSSET, *Histoire de la Siounie*, II, p. 18.
2. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 289. Sur le nom ou plutôt le titre (*kchêvan*, c'est-à-dire roi, en soghdien) du chef hephthalite, cf. F. W. K. MULLER, *Soghdische Texte*, I, p. 108, note .
3. Cf. MARQUART, *Erânschahr*, p. 60-63.
4. LAZARE DE PHARPI, LXXIII, p. 349-350.

second en Ibérie, se hâtèrent de quitter ces régions. Ils coururent avec leurs armées à Ctésiphon, pour mettre leur épée au service de leur patrie en danger et aussi pour exercer leur influence sur l'élection d'un nouveau roi. Leur choix se porta sur un frère de Pêrôz nommé Valâch, sous le règne duquel (484-488) Zarmihr Karên fut le véritable maître de l'Iran.

Le départ de l'armée d'occupation perse laissait à Vahan Mamikonian les mains libres en Arménie. Il s'empressa d'en profiter en réoccupant Valarchapat et Dwin. L'Arménie se trouva ainsi, d'un seul coup, libérée. Lazare de Pharpi nous apporte l'écho de la joie populaire, d'autant plus grande que l'événement était plus inattendu. A Valarchapat, l'ancienne capitale, « Vahan fit reconstruire le sanctuaire que ses ancêtres avaient bâti, mais qui tombait de vétusté. Après avoir visité les chapelles des martyrs, les princes arméniens se livrèrent à de grandes réjouissances » [1]. Mais ce fut surtout la reprise de Dwin, la capitale nouvelle, qui attesta vraiment la libération de l'Arménie.

Le roi Valâch et son ministre Zarmihr Karên ne pouvaient, dans la crise que traversait la Perse, songer à reconquérir l'Arménie. Il envoyèrent dans ce pays un haut dignitaire que Lazare de Pharpi connaît sous le nom de Nikhor Vechnaspdat — c'est-à-dire, en iranien, le *nakhwêr* [2] Gouchnaspdâdh [3]. Ce personnage, dont Lazare vante la douceur et l'esprit de justice, avait pour mission de régler la question arménienne en accordant définitivement au pays son entière liberté religieuse et son autonomie politique [4].

Gouchnaspdâdh qui n'avait avec lui que la cavalerie de l'Azerbaidjan, ne chercha pas à pénétrer en Arménie. Il s'arrêta aux frontières, dans la province de Her (province de Khoï), exactement au bourg de Nouarsak, d'où il envoya à Vahan Mamikonian un message de paix [4]. Vahan posa ses conditions. Il exigea non seulement la liberté absolue du culte chrétien en Arménie, mais aussi l'interdiction expresse de culte mazdéen dans ce pays, — cela au point de vue religieux ; et, au point de vue politique, le droit, pour les *nakhararq* arméniens, de faire directement appel au roi de Perse, privilège précieux qui les faisait pratiquement échapper à la juridiction du *marzbân* perse pour faire d'eux les vassaux immédiats du Grand Roi. En d'autres termes, les féodaux arméniens revendiquaient, sous le couvert de leur loyalisme envers la dynastie sassanide, une véritable autonomie. Telles furent les conditions qu'allèrent porter à Gouchnaspdâdh, de la

1. Lazare, LXXIII, p. 352.
2. Cf. Benveniste, *Revue des Études Arméniennes*, t. 9, p. 6-7. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 19.
3. Christensen, p. 290.
4. Lazare de Pharpi, LXXV, p. 353.

part de Vahan Mamikonian, les envoyés de celui-ci : Iachkour Ardzrouni, Sahak Kamsarakan, Vasavourt Karqayin, Aravan Albicurhan et Badjok [1]. Tel était l'affaiblissement de la Perse que ces propositions — dont la deuxième était pourtant si dure pour le piétisme mazdéen — furent sans discussion acceptées. Gouchnaspdâdh invita Vahan Mamikonian à une entrevue. Vahan ne se rendit à cette invitaton qu'après avoir prudemment exigé l'envoi préalable d'otages perses destinés à garantir sa sûreté personnelle. Lazare de Pharpi nous décrit avec complaisance la réception que le représentant du Roi des Rois fit au chef arménien et où celui-ci traitant avec lui d'égal à égal, fit, sous le couvert des protestations de loyalisme envers la Cour de Ctésiphon, pratiquement figure de prince indépendant. En réalité, le roi Valâch était prêt à en passer par toutes les conditions des Arméniens, car il avait un urgent besoin de leur concours pour lutter contre son frère Zarêr qui lui disputait le trône [2].

Vahan Mamikonian n'eut garde de repousser cette demande qui faîsait du Roi des Rois son obligé. Une fois de retour à Dwin, il y réunit la cavalerie arménienne et, l'ayant mise sous le commandement de son neveu Grigor Mamikonian [3] et de Vrèn de Vanand, il l'envoya à Valâch. Au témoignage de Lazare de Pharpi, elle joua un rôle important dans la bataille où Valâch écrasa la révolte de son frère, bataille au cours de laquelle Grigor et Vrèn se signalèrent par leur vaillance [4]. On conçoit qu'après un tel service, Vahan Mamikonian, s'étant rendu à la cour de Valâch, y ait été reçu avec une particulière distinction [5]. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait prononcé devant le monarque le discours plein de morgue que lui prête ici Lazare de Pharpi [6], mais ce qui est certain, c'est qu'il gagna la pleine faveur de Valâch qui le confirma dans la charge héréditaire de généralissime d'Arménie en lui restituant tous les biens de la maison mamikonienne encore détenus par les Perses. A la demande de Vahan, Valâch réintégra de même dans tous leurs biens et dignités les seigneurs de la maison des Kamsarakan, qui venait de s'associer si étroitement aux Mamikonian dans la lutte pour l'indépendance ; mais avant d'en agir de même à l'égard des Ardzrouni, il réclama un certain délai jusqu'à ce que ceux-ci aient pu donner des preuves de leur loyalisme [7]. Nous savons d'ailleurs que Sahak Ardzrouni, chef de cette maison, fut effectivement remis un peu plus tard en possession de ses domaines héréditaires.

1. LAZARE, LXXVI, p. 354-355.
2. LAZARE, LXXVIII, Cf. CHRISTENSEN, p. 290.
3. Fils de Vasak, le héros d'Avarair (LAZARE, p. 360).
4. LAZARE, LXXIX.
5. LAZARE, LXXX.
6. LAZARE, LXXXII.
7. LAZARE, LXXXIII.

A son retour en Arménie, Vahan Mamikonian fut reçu avec de grands témoignages de reconnaissance par la population. Le patriarche Hovhannès Mandakouni alla au-devant de lui avec la croix et les reliques de saint Grégoire l'Illuminateur. Il l'embrassa et le félicita du résultat de sa mission qui consacrait la victoire définitive du christianisme en Arménie. Le cortège fit une entrée triomphale dans Vałarchapat et dans Dwin, « parmi la multitude des Arméniens et en bénissant la puissance de la Trinité ».

Peu de mois après, le roi Valâch, achevant l'évolution commencée, nomma Vahan Mamikonian *marzbân* d'Arménie (485). L'autonomie arménienne était ainsi pratiquement reconnue par la cour sassanide, en même temps qu'était consacrée l'hégémonie de la maison mamikonienne sur le reste de la féodalité haïkane. Cette hégémonie suppléait à l'absence de monarchie nationale. Sans doute, Vahan Mamikonian, comme nous le rappelle Lazare de Pharpi, devait toujours compter avec la jalousie des autres dynasties seigneuriales [1]. Mais son prestige était tel que tous s'inclinaient devant lui. Lazare nous le montre, à la réception du diplôme royal, montant à cheval pour aller rendre grâce à Dieu dans la cathédrale de Dwin. « Les habitants de la ville, en l'entendant venir, s'y portèrent en foule, les *nakhararq*, les nobles, le peuple, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants. La maison de Dieu n'était pas suffisante pour contenir toute cette foule, les vestibules extérieurs de l'église, les rues et les places d'alentour étaient remplis. » Le patriarche Hovhannès Mandakouni qui venait l'année précédente (484) de transférer définitivement le siège patriarcal à Dwin, entonna le psaume : « Bénissez le Seigneur dans les assemblées ! » Il fit lire le passage de la Bible sur la délivrance d'Israël du joug de Pharaon, le passage aussi du *Livre des Rois* où David sacre son fils Salomon [2]. L'ouvrage de Lazare de Pharpi se termine sur le discours, — fort beau, du reste — qu'il prête à Hovhannès pour célébrer le rétablissement de l'autonomie arménienne [3].

Ce n'était pas seulement en Arménie que le roi Valâch montrait sa tolérance envers le christianisme ; les auteurs syriaques louent également ses dispositions conciliantes [4]. Mais ce monarque débonnaire fut détrôné et aveuglé par les seigneurs iraniens qui lui substituèrent son neveu Kavâdh, fils de Pêrôz (488). Le nouveau roi maintint cependant Vahan Mamikonian comme marzbân en Arménie. Du reste, lorsque, par la suite, il voulut un moment revenir à la politique de prosélytisme mazdéen de

1. Lazare, LXXXV, p. 365.
2. Lazare, LXXXV.
3. Lazare, LXXXVI.
4. Michel le Syrien, trad. Chabot, II, p. 151.

Pêrôz, ses tentatives furent à nouveau repoussées par les Mamikoniens.

Le marzbanat de Vahan Mamikonian dura de 20 à 25 ans (de 485 à 505 ou 510) [1]. Ce fut une véritable royauté sans le titre. On peut seulement regretter qu'il n'ait pu profiter des circonstances pour rétablir en sa faveur la monarchie haïkane. Il en fut évidemment empêché par la crainte d'une rupture avec la Perse, sans doute aussi par suite de la jalousie latente des autres familles féodales envers celle des Mamikoniens. Du moins son long gouvernement présida-t-il dans tous les domaines à une véritable restauration nationale. « Il réorganisa le pays, nous dit Sebêos ; il releva les sanctuaires détruits par les Perses à Valarchapat, à Dwin, à Mzraykh [2]. » Asolik nous dit de même que « son administration fut signalée par la magnifique reconstruction de l'église-cathédrale de l'Arménie » [3]. Les lettres arméniennes lui doivent de la reconnaissance pour la protection qu'il accorda à Lazare de Pharpi qu'il fit nommer supérieur du couvent de Souréna-anapat, dans le district de Salahouniq, au sud d'Erzeroum, dans l'Arménie byzantine [4]. Lazare mérita cette protection en nous laissant une excellente histoire de Vahan et de son frère Vard jusqu'à l'année 484, ouvrage où il fait preuve d'un sens politique remarquable.

Vahan Mamikonian administra l'Arménie en étroit accord avec les patriarches Hovhannès Mandakouni (478-490) et Babgèn d'Othmous (490-515). Hovhannès, qui avait en 484 transféré le siège patriarcal à Dwin, sous la protection du gouvernement, se consacra, aux côtés de Vahan, à la réforme intérieure de l'Église. « Il dota l'Arménie d'une foule d'excellentes institutions, dit Asolik, établit les *qaroz* (prédications) de la nuit et du jour, le rituel pour le baptême, pour le diaconat, la prêtrise et l'épiscopat, le rituel de la bénédiction des églises et le missel complet que l'on prétend être celui de saint Athanase [5]. » — « Il sut si bien réparer, par la sagesse de son administration, les ruines accumulées par les guerres des années précédentes, écrit Mgr Ormanian, que son nom reste (aujourd'hui encore) le plus honoré après celui de saint Sahak [6]. »

Pendant la première partie de son règne, le roi Kavâdh qui favorisait en Iran la doctrine communiste de Mazdak, se heurta à l'hostilité du clergé mazdéen et de la noblesse perse qui finirent par le chasser (496). Que ce roi éminemment « hérétique » ait

1. Cf. Brosset, *Historiens arméniens*, II, p. 386 et 390. Kévork Aslan, *Études historiques*, p. 255.
2. Sebêos, trad. Macler, ch. I, p. 3-4.
3. Asolik, trad. Dulaurier, l. II, ch. II, p. 114.
4. Asolik, *l. c.*, p. 114.
5. Asolik, trad. Dulaurier, l. I, ch. II, p. 113.
6. Ormanian, *L'Église arménienne*, p. 24.

repris contre les Arméniens la politique de prosélytisme mazdéen et ait voulu sévir contre eux parce qu'ils se refusaient à adorer le feu, comme le raconte le Pseudo-Stylite [1], paraît, ainsi que le fait remarquer Christensen, assez peu vraisemblable [2]. Il est vrai qu'une fois restauré sur le trône d'Iran (498 ou 499), Kavâdh, renonçant à ses sympathies mazdakites, se réconcilia avec son clergé et avec sa noblesse en revenant à une politique piétiste et anti-byzantine. C'est sans doute à ce moment qu'il conviendrait de placer ses tentatives pour reprendre en Arménie la politique de mazdéïsation. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle agression religieuse échoua comme les précédentes et Vahan Mamikonian repoussa l'armée perse envoyée contre l'Arménie [3]. Puis un accord intervint. Kavâdh, revenant à la politique de conciliation et de tolérance de son prédécesseur, confirma le droit des Arméniens à conserver le christianisme comme religion d'État, à condition qu'ils prêtassent loyalement leurs concours dans la lutte que la Perse entreprenait contre Byzance. D'après le Pseudo-Stylite, ce fut bien à contre-cœur que les Arméniens, pour conserver leur liberté religieuse et leur autonomie politique, consentirent à cette clause [4].

La guerre recommençait en effet entre la Perse et Byzance. Le prétexte en fut le subside que Kavâdh réclamait de l'empereur byzantin Anastase pour la défense des défilés du Caucase contre les hordes hunniques, défense qui intéressait les deux empires, aussi bien l'empire byzantin du côté de l'Arménie grecque que l'empire sassanide du côté de la « Persarménie ». Anastase ayant refusé (il demandait en compensation la cession de Nisibe), les Perses vinrent ravager dans l'Arménie grecque les villes de Théodosiopolis (Karin, Erzéroum) (502) [5] et de Martyropolis (Népherkert, Maiyâfâriqîn) [6] et s'emparèrent d'Amida au Dyarbékir (503) [7]. La politique byzantine suscita alors contre la Perse une diversion des Huns qui pénétrèrent en Transcaucasie par les Portes Caspiennes, ici le défilé de Darial, ce qui détermina Kavâdh à conclure un armistice de sept ans (505 ou 506). (Les Byzantins rachetèrent Amida pour une grosse somme d'argent) [8].

1. *The chronicle of Joshua the Stylite, with a translation*, by W. Wright, Cambridge, 1882. Cf. Christensen, *Le règne du roi Kavâdh Ier*, p. 5 et sq. dans *Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs histor.-filol. Meddelelser*, IX, 6 (1925).

2. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 343.

3. Cf. F. Nève, *L'Arménie chrétienne et sa littérature* (1886), p. 316, Christensen, *Iran sous les Sassanides*, p. 342.

4. Pseudo-Stylite, ch. xxiv. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 347.

5. Eustath. Épiphan. dans *Evagrios*, III, 37. Théophane, p. 141, 26. éd. de Boor. Pseudo-Zacharie le Rhéteur, 104, 26. Honigmann, *Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, p. 10.

6. Procope, *De ædificiis*, III, 2, 4. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 16-17.

7. Procope, *De Bello Persico*, I, 8.

8. Honigmann, p. 10.

C'est à un épisode analogue que l'historien arménien Asołik fait allusion quand il loue Vahan Mamikonian d'avoir « arrêté les irruptions des Alains », ce peuple de race scytho-sarmate dont descendent les Ossètes actuels et qui a laissé son nom au défilé de Darial (Dar-i Alan) d'où, comme les bandes hunniques, il dirigeait de périodiques incursions vers la Transcaucasie [1].

Les Byzantins comme les Perses avaient un égal intérêt à tenir tous ces barbares éloignés de leurs frontières : sur la ligne du Caucase les deux empires rivaux étaient solidaires. Malheureusement, au paroxysme de leur duel, ils n'hésitaient pas à susciter l'un contre l'autre la diversion, toujours efficace, que constituait l'irruption des hordes. Or, dans les deux cas, c'était l'Arménie qui, dans ses provinces byzantines comme dans ses provinces de mouvance sassanide, se trouvait la première victime des incursions barbares. Encore en 515-516, la peuplade hunnique des Sabires fit une nouvelle incursion en Arménie et en Asie Mineure [2]. Au cours de ces raids, l'Arménie occidentale fut saccagée jusqu'au Taurus, tandis qu'à l'est les nomades, descendant la vallée de la basse Koura, poussaient jusqu'à l'Azerbaidjan. Les Mamikonian et les autres seigneurs arméniens, notamment ceux du Tarôn, concertant leur action avec celle des officiers byzantins de l'Arménie grecque, réussirent enfin à repousser les barbares [3]. De son côté, Kavâdh pour arrêter les incursions, fortifia sur la basse Koura, dans l'Outi, entre l'Arménie propre et l'Aghouanie, la place-frontière de Pertav, ou Bardaa, ville qui reçut un moment de lui le nom de Pêrôz-Kavâdh [4].

Suppression de l'autonomie arménienne

Vahan Mamikonian eut pour successeur son frère Vard, dit Vard Patrik — Vard le Patrice — qui fut, comme lui, reconnu *marzbân* d'Arménie par les Perses. Au témoignage d'Asołik, il conserva quatre ans cette fonction [5], sans que nous puissions dire si son marzbanat se place entre 505 et 509 [6] ou entre 510-511 et 513-514 [7]. Quoi qu'il en soit, Vard aurait été relevé de ses

1. Asołik, l. II, ch. II, p. 114.
2. Marquart, *Erânschahr*, p. 63-64 et 107. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 347-348.
3. Kévork Aslan, *Études historiques*, p. 257-258.
4. Cf. Marquart, *Erânschahr*, p. 118. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides* p. 348.
5. Asołik, II, 2, p. 114. Sebêos, I, p. 4, se contente de nous dire que Vard « mourut au bout de peu de temps ».
6. Morgan, *Histoire du peuple arménien*, p. 359. Pour Kévork Aslan, (*Études historiques*, p. 255) qui fait mourir Vahan Mamikonian en 503, le marzbanat de Vard se place entre 503 et 506.
7. Brosset, *Historiens arméniens*, t. 2, p. 388-390 (notes à Samouel d'Ani). Tournebize, p. 86.

fonctions et déporté en Perse par la cour sassanide qui le soupçonnait d'avoir noué contre elle des intelligences avec les Byzantins [1]. Sur ces difficultés les chroniqueurs ne nous ont transmis que peu d'indications. Samuel d'Ani nous dit seulement, sous la rubrique de 513-514, que « les Arméniens se détachent de Kavâdh et se préparent à la guerre » [2]. En fait des marzbans perses vinrent de nouveau gouverner l'Arménie [3], sans que les Arméniens se sentissent cette fois en mesure de se révolter [4]. Il est vrai que, si les Arméniens furent ainsi privés de l'autonomie de fait dont ils bénéficiaient depuis un quart de siècle sous l'hégémonie des Mamikoniens, ils s'étaient vu confirmer par le roi Kavâdh leur totale liberté religieuse, et ce fut sans doute cette concession capitale qui les fit se résigner à l'administration directe des Sassanides [5]. En réalité le souvenir des révoltes mamikoniennes était encore trop présent à la cour de Ctésiphon pour qu'elle ne jugeât pas prudent de ménager sur ce point essentiel les susceptibilités arméniennes. Le fait est d'autant plus remarquable que le même Kavâdh, jugeant les Ibères plus faciles à violenter, voulut les contraindre, eux, à accepter la religion mazdéenne. Le prince ibère Gourgên, jusque-là vassal de la Perse, implora alors l'aide des Byzantins, et ce fut ainsi que la guerre fut rallumée entre les deux empires (527) [6].

Tandis que la « Persarménie » perdait son éphémère autonomie, les provinces arméniennes englobées dans l'empire romain n'étaient guère plus heureuses. L'administration impériale entreprenait de les dénationaliser méthodiquement. Ce fut sous le règne de l'empereur Léon l'Isaurien (474-491) que commença à se manifester cette politique. Les *nakhararq* arméniens avaient jusque-là conservé leur organisation féodale sous le contrôle des commandants byzantins de la frontière. A la suite de l'immixtion des commissaires impériaux dans leurs affaires, les seigneurs de la Sophène (Tzophq Chahounotz), de l'Antzitène (Hanzith) et de l'Asthianène (Hachtéanq) organisèrent un soulèvement. Ce mouvement se lia à la rébellion du général byzantin Illos l'Isaurien, longtemps favori de Zénon et qui finit par se révolter contre lui, révolte qui dura de 482 à 488. Une fois Illos et son associé Léontios écrasés, Zénon punit les *nakhararq* arméniens des trois provinces-frontières qui avaient pris part au soulèvement en

1. Cf. Kévork Aslan, p. 255.
2. Ap. Brosset, *Historiens arméniens*, II, p. 389.
3. « Pendant onze ans », dit Asolik (p. 214).
4. Sebêos, p. 4.
5. Christensen, *Iran sous les Sassanides*, p. 347.
6. Procope, *De bello persico*, LVI, LVII. Cf. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 351-352. La *Chronique géorgienne* fait, à ce moment-là, régner en Ibérie le roi Bakour II (514-528) (*Histoire de Géorgie*, t.I, p. 201). Brosset (*ibid.*, *Additions*, p. 85) suppose que le « Gourgénès » des sources byzantines est un simple « gouverneur ou *éristhaw* de quelque province, peut-être du Somkheth ».

leur retirant le bénéfice de l'hérédité. Il se réserva de désigner lui-même les chefs de satrapies, lesquels furent dès lors assimilés à des fonctionnaires byzantins. Le *nakharar* de la Bélabitène (Balahovit) fut le seul de ces seigneurs qui, en raison de l'exiguïté de son territoire, put conserver à sa maison la succession de son fief [1]. Cette politique de désarménisation devait, on le verra, être intensifiée sous Justinien [2].

Rupture entre l'Église arménienne et l'Église grecque

En dépit de ces mesures qui ne tendaient à rien de moins qu'à dénationaliser les provinces arméniennes échues à l'empire byzantin, la mémoire de l'empereur Zénon, comme celle de son successeur Anastase, est chère aux chroniqueurs arméniens [3]. C'est que l'un et l'autre avaient adopté les mêmes positions théologiques que le patriarcat arménien en matière de christologie, en l'espèce sur la question de l'unité ou de la dualité de nature dans la personne du Christ.

La controverse qui s'éleva à ce sujet au ve siècle risquerait de paraître aujourd'hui aux esprits superficiels une oiseuse querelle de moines. En réalité il faut bien reconnaître qu'elle présentait un intérêt philosophique capital. Du jour où fut admis le dogme de la divinité du Christ, le problème se posa de déterminer métaphysiquement les rapports de sa divinité et de son humanité. Les nestoriens le résolurent en admettant dans le Christ la dualité d'une *personne* humaine et d'une *personne* divine, les purs monophysites en ne reconnaissant pratiquement dans la *personne* du Christ qu'une seule *nature*, la nature divine. Une solution transactionnelle fut recherchée au concile de Chalcédoine (451) qui posa dans le Christ deux *natures* — humaine et divine — en une seule personne. La formule de Chalcédoine fut adoptée par l'Église grecque et l'Église latine. Toutefois l'empereur Zénon l'Isaurien dans son *Hénotikon* ou formule d'union, réagit contre les définitions de Chalcédoine, implicitement jugées par lui comme favorables au nestorianisme, et fut accusé à son tour de favoriser ainsi le monophysisme (482) [4].

La chrétienté arménienne n'eut pas l'occasion de prendre immédiatement position dans la querelle, parce qu'en 451, lors du concile de Chalcédoine, elle se trouvait aux prises avec l'invasion des Perses et que la même année, à la bataille d'Avarair,

1. Procope, *De ædificiis*, III, 1, 26. Cf. Kévork Aslan, *Études historiques*, p. 256. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 9.
2. Cf. N. Adontz, *L'Arménie à l'époque de Justinien*, Pétersbourg, 1908 (en russe).
3. Jean Katholikos, 108-111, trad. Saint Martin, p. 52-53.
4. Cf. Tixeront, *Histoire des Dogmes*, t. III, p. 107-108.

Vardan Mamikonian et ses compagnons donnaient leur vie pour la défense du christianisme. En revanche, le nestorianisme avait pris un développement considérable dans l'Église syriaque et en particulier dans les communautés syriaques de Perse qui, en 484, au concile de Beit-Lapat, s'y rallièrent officiellement. Le docteur nestorien Bar Çauma († v. 495) obtint la faveur des rois Pêrôz et Valâch. Le nestorianisme finit par devenir comme la seconde religion officielle de l'empire perse, non certes que les Sassanides, toujours ardemment mazdéens, l'aient admis sur un pied d'égalité quelconque avec la religion de Zarathouchtra, mais parce qu'ils trouvaient un avantage politique à voir l'hérésie nestorienne creuser un fossé infranchissable entre leurs sujets chrétiens et l'orthodoxie byzantine [1]. Peut-être fut-ce là une des raisons qui prémunirent la chrétienté arménienne contre le prosélytisme nestorien. Nous avons vu chez Lazare de Pharpi et chez Moïse de Khorèn [2] l'antipathie raciale du clergé arménien à l'égard des prélats syriaques que l'administration sassanide cherchait à lui imposer comme patriarches. Nul doute que le nestorianisme, devenu en quelque sorte confession perse, n'ait, de ce fait, excité une défiance instinctive chez les Arméniens. Thomas Ardzrouni nous montre, sous la rubrique approximative des années 475-480, le patriarche arménien [3] publiant une encyclique contre le nestorianisme, et Bar Çauma, évêque nestorien de Nisibe, y répondant par une dénonciation auprès du roi Pêrôz : « Tout ce qu'écrit le katholikos des Arméniens tend à les faire révolter contre toi et à pousser les seigneurs à se soumettre à l'empereur grec [4]. » D'après le même chroniqueur, Bar Çauma n'en essaya pas moins de prêcher le nestorianisme en Arménie, notamment dans le pays de Mokq, mais un des principaux *nakhararq* du voisinage, Nerchapouh Ardzrouni « qui se tenait sur la défensive dans le fort de Dmoriq et ne voulait en aucune façon se mettre sous la dépendance du roi de Perse », enjoignit à Bar Çauma de vider les lieux [5].

L'Église arménienne était tout entière dressée contre le nestorianisme lorsque l'empereur Zénon publia son *Hénotikon* qui condamnait à nouveau et plus expressément cette doctrine (482). Le patriarche arménien Babgèn d'Othmous (490-515) se fit l'interprète de ce sentiment en réunissant à Dwin en 506 [6] un con-

1. Labourt, *Le Christianisme et l'empire perse*, p. 131-144. Christensen l. c., p. 286-287, 292-293.
2. Lazare, XV. Moïse, III, 64.
3. Chez lui, par erreur, Kristapor Ier.
4. Thomas Ardzrouni, II, 2, p. 72.
5. Thomas, II, 2, p. 73. Bar Hebraeus dit aussi que Bar Çauma était arrivé jusqu'à Beth Nouhadra, aux frontières de l'Arménie, quand il en fut chassé par les menaces de quelques seigneurs arméniens. Bar Hebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, éd. Abbeloos et Lami, sect. II, col. 71. Assemani, III, 393.
6. Sur la date de 506 (et non de 491), cf. Ter Minassiantz, *Die Armenische*

cile d'évêques arméniens, ibères et caspio-albanais où l'Hénotikon fut intégralement approuvé. Dans sa volonté de réagir contre le nestorianisme, l'Hénotikon avait passé sous silence le concile de Chalcédoine et l'affirmation des deux natures dans le Christ. A son exemple, le concile de Dwin se sépara donc des formules chalcédoniennes [1]. Toutefois, comme le fait remarquer Mgr Ormanian, il y a lieu de noter que le concile de 506 n'alla pas jusqu'à approuver le pur monophysisme d'Eutychès dont le nom, comme celui de Nestor, y fut officiellement condamné [2]. Au demeurant, de délicates discussions théologico-linguistiques étaient indispensables pour définir les notions christologiques de « nature » et de « personne » sur lesquelles portait le débat [3]. Nous nous en tiendrons d'ailleurs ici à l'aspect historique de la question.

Lorsque, après le règne de l'empereur Anastase (491-518), encore fidèle à l'Hénotikon, l'empereur Justin (518-527) revint aux définitions du Concile de Chalcédoine, l'Église arménienne se trouva en désaccord avec l'Église grecque [4]. Les principes du concile de Dwin furent en effet maintenus par les patriarches arméniens qui succédèrent à Babgèn, savoir Samouel d'Ardzké (516-526), Mouché d'Aïlaberk (526-534), Sahak II d'Ouhki (534-539), Kristapor de Tiraritch (539-545) et Levond d'Erast (545-548) [5]. Le patriarche Nersès II d'Achtarak dans le Bagrévand (548-557) réunit à Dwin en 554 un concile auquel participèrent notamment deux docteurs célèbres, Pierre de Siounie et Ner-Chapouh de Tarôn [6] et qui prit d'importantes décisions. L'Église arménienne acheva d'y rompre avec l'Église grecque [7], non peut-être que le concile de Chalcédoine y ait été *nommément* attaqué [8], mais parce que l'esprit « chalcédonien » y fut définitivement condamné [9]. La correspondance de Nersès II avec l'évêque syriaque (ou sassounien ?) Abdicho, telle que nous croyons en posséder le texte, est catégorique à cet égard[10]. Abdicho avait

Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen bis zum Ende des XIIIe Jahrhunderts, Leipzig, 1904, p. 152-157. Discussion dans Tournebize, *Histoire... de l'Arménie*, p. 321.

1. Jean Katholikos, p. 110, trad. Saint Martin, p. 52-53.
2. Ormanian, *L'Église arménienne*, p. 28. Cf. Tournebize, p. 90 et 322-323.
3. Cf. Tournebize, p. 88-89.
4. Asołik, trad. Dulaurier, l. II, ch. vi, p. 168.
5. Cf. Jean Katholikos, *l. c.*, p. 53-55.
6. Asołik, II, 2, p. 115.
7. « Cette même année, les Arméniens se séparèrent de la communion des Grecs », écrit formellement Asołik (*l. c.*, p. 115).
8. Tournebize, p. 327-330.
9. Mgr Ormanian, p. 29.
10. Vardan, ch. XLIV, cf. Tournebize, p. 328-329. *Livre des Épîtres*, ap. Tournebize, p. 327-328. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de prêter foi à l'assertion de certains auteurs qui veulent que ce soit « sur l'ordre du roi Kavâdh » que Nersès II ait réuni le 2e concile de Dwin « pour séparer l'Arménie des Grecs », comme le dit Samuel d'Ani (*Tables chronologiques* dans Brosset, II, p. 389).

d'ailleurs participé personnellement au concile [1]. Ce fut également au concile de Dwin de 554 [2] que fut entreprise la réforme du calendrier arménien qui fut complétée en 562 par Æas d'Alexandrie [3], mais dont Jean Katholikos et Samuel d'Ani n'attribuent l'achèvement qu'au pontificat de Movsès II d'Eł̇iavard, en l'an 584 [4]. Du moins Jean nous donne-t-il bien l'esprit de cette réforme quand il nous dit qu' « on forma un calendrier perpétuel pour la nation arménienne et qu'on ne fut plus obligé de faire comme les autres nations [Grecs, Syriens] pour les cérémonies de l'Église » [5].

Les conséquences politiques de cette prise de position furent, pour l'avenir de l'Arménie, d'une importance capitale. En se plaçant aux antipodes du nestorianisme, l'Église arménienne acheva de se différencier du christianisme syro-iranien et, partant, du monde sassanide qui avait tenté de l'absorber. Par ailleurs et surtout, la constitution de l'Église arménienne en chrétienté indépendante, sa rupture théologique avec l'orthodoxie grecque creusèrent entre l'Arménie et Byzance un fossé que rien, par la suite, ne devait combler. L'Arménie acheva ainsi de conquérir son indépendance spirituelle à l'égard des deux puissants voisins qui cherchaient à la dénationaliser. Le monophysisme, ou, pour être plus exact, l'anti-chalcédonisme l'affranchissait de l'absorption par les Byzantins comme le baptême l'avait délivrée de la menace d'absorption par la Perse sassanide.

L'Arménie à l'époque justinienne

La séparation religieuse définitive entre l'Arménie et Byzance facilita certainement les relations politiques entre les Arméniens de « Persarménie » et la cour de Ctésiphon. Le roi sassanide Kavâdh dans ses dernières années, puis son fils Khousrô Anôcharvân (531-579) se montrèrent en général tolérants pour le christianisme. D'après Asołik, ils firent gouverner l'Arménie par un *nakharar* arménien nommé Méjèj ou Mjèj, dont le nom est transcrit par les Grecs sous la forme de Mezzizios ou Mezetios [6]. Mèjèj appartenait à la famille des Gnouni qui, à la cour des anciens rois nationaux arsacides, possédaient la charge héréditaire de grand-échanson. Il aurait administré l'Arménie pour la cour de Perse

1. Vardan, XLIV.
2. Date appuyée sur Asołik, p. 115 et sur Samuel d'Ani, p. 393. Cf. Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne*, *Bibl. hist. arm.*, t. 1 (1859), ch. II, § 2 et 3. Et les remarques de Brosset, dans l'*Histoire de la Siounie*, t. 1, p. 58-60, n. 3.
3. Samuel d'Ani, p. 393.
4. Samuel d'Ani, p. 393. Jean Katholikos, *l. c.*, p. 55.
5. Jean Katholikos, p. 55.
6. Asołik, trad. Dulaurier, II, 2, p. 115. Samuel d'Ani, *Tables*, *l. c.*, p. 390-391.

de 518 à 548 [1] et brillamment repoussé une invasion de Huns (527) [2]. Pendant ce temps, à Constantinople, l'empereur Justin (518-527) rétablissait la christologie chalcédonienne et s'attirait ainsi l'hostilité de l'Église arménienne, ainsi qu'en témoignent les invectives de Jean Katholikos [3].

Sur ces entrefaites, comme nous l'avons vu, le conflit recommença entre la Perse et Byzance à propos des affaires du Caucase. Le roi de Perse Kavâdh voulait à la fois contraindre ses vassaux, les Ibères, à embrasser le mazdéisme et étendre son protectorat sur la Lazique (ancienne Colchide, actuelle Iméréthie). Or, en 521-522, le prince laze Tzathès se fit chrétien. Menacé par les Perses, il vint solliciter la protection de l'empereur Justin Ier à Constantinople. Justin lui conféra les insignes royaux et assuma le protectorat sollicité [4]. Le roi de Perse Kavâdh, voulant empêcher la Lazique de tomber ainsi sous la dépendance des Byzantins, y envoya une armée qui traversa l'Ibérie. D'après les historiens byzantins, le prince ibère « Gourgénès », qui s'était attiré l'hostilité des Perses en refusant de se faire mazdéen, s'enfuit devant eux et se réfugia d'abord dans la Lazique, puis, de là, à Constantinople. Comme le roi régnant en Ibérie était toujours Bakour II (514-528) [5], Brosset pense que le Gourgèn dont il s'agit ici était un prince local, sans doute l'*éristhaw* du Somkheth [6].

Les Byzantins se trouvèrent ainsi engagés dans une guerre difficile pour conserver le protectorat de la Lazique. Leur général Bélisaire, dont ce furent les premières armes, alla guerroyer dans les cantons-frontières de la « Persarménie ». Les pourparlers de paix entamés en 525 n'aboutirent pas [7] et la guerre reprit en 527, presque à l'avènement de Justinien [8]. Les Byzantins aidèrent le chef laze Goubaze II, fils et successeur de Tzathès, à reconquérir sur les Perses les places de la Lazique occupées par ces derniers (528) [9]. Kavâdh étant décédé, son fils et successeur Khousrô Ier Anôcharvan (531-579) conclut la paix en 532 sur les bases d'un partage d'influence au Caucase, selon la direction des versants : à l'ouest, les Byzantins conservaient le protectorat

1. Dulaurier, dans sa trad. d'Asołik, p. 187-188.
2. Samuel d'Ani, *Tables*, in Brosset, *Historiens Arméniens*, II, p. 391.
3. Jean Katholikos, 110-111, trad. Saint Martin, p. 53.
4. Procope, *De bello persico*, 59. Cf. Brosset, *Histoire de Géorgie, Additions*, p. 83-84.
5. *Histoire de Géorgie*, I, p. 201.
6. Brosset, *Ibid., Additions*, p. 85. Sur cette période en général, Procope, *De bello persico*, 59, et Malalas, 412. Diehl, *Justinien*, p. 216. W. E. D. Allen, *History of the Georgian people* (1932), p. 78.
7. Cf. Kévork Aslan, *Études Historiques*, p. 258. Christensen, *L'Iran sassanide*, p. 350.
8. Procope, *De bello persico*, 56, 57, 59-114, Malalas, 427, 434-435, 441-442, 449-450, 452-453, 461-473, 477-478. Cf. Diehl, *Justinien*, p. 110. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 352.
9. Cf. Brosset, *Hist. de Géorgie, Additions*, IV, p. 85.

de la Lazique ; au centre les Perses gardaient celui de l'Ibérie. Quant à la « Persarménie », elle restait dans la zone d'influence sassanide.

Dans l'Arménie byzantine, Justinien se livra à des réformes administratives profondes. Il avait en 528 donné le gouvernement du pays au général Sittas qui se trouvait son beau-frère comme ayant épousé Comito, sœur aînée de la fameuse Théodora [1]. Notons que l'impératrice, originaire de la Syrie où le monophysisme était fort répandu, usait discrètement de son crédit en faveur de cette secte. Les communautés arméniennes, toujours victimes des tracasseries de l'administration impériale, ne pouvaient que bénéficier d'une telle action. Quant à Sittas, ce fut sur son initiative que Justinien, par une novelle du 18 mars 536, réorganisa l'administration de ses provinces arméniennes [2].

La dénomination d'Arménie fut étendue bien au delà des limites historiques de la nation haïkane [3]. C'est ainsi que furent créées une *Armenia Prima* qui renfermait la vieille cité arménienne de Karin(Erzeroum) devenue Théodosiopolis, avec les villes orientales de l'ancienne province du Pont, savoir Baeberdon ou Paipèr qui est la Baberd de la géographie arménienne (Baïbourt), Satala, Nicopolis, Trébizonde et Kérasonte ; une *Armenia Secunda*, comprenant une partie de l'ancienne Cappadoce avec Sébaste (Sivas), Comana et Zéla ; une *Armenia Tertia* qui comprit l'ancienne Mélitène avec la ville de ce nom (Malatya) et Arca, et aussi les villes cappadociennes d'Arabissos (Yarpoûz), Kokousos (Göksün), et Comana Chrysé (Chahr) ; et enfin une *Armenia Quarta*, tout entière, celle-là, en terre haïkane, avec Martyropolis (Maiyâfâriqîn, la Nepherkert des Arméniens) qui reçut alors le nom de Justinianopolis [4]. La novelle du 18 mars 536 rattacha à l'administration directe de cette Quatrième Arménie les anciennes satrapies arméniennes de Sophène (Dzophq Chahounotz ou Petit Dzophq), d'Antzitène (Hantzith), de Balabitène (Balahovit, région de Balou), d'Asthianène (Hachtéanq) et de Sophanène (Dzophq Medz ou Grand Dzophq), à quoi il faut certainement joindre une partie au moins de la Khortzène (Khordzéanq). Les anciennes familles de *nakhararq* héréditaires qui avaient gouverné ces provinces, furent définitivement éliminées et remplacées par des fonctionnaires byzantins [5].

1. DIEHL, *l. c.*, p. 62.

2. *Novelles* 8, *notitia* 23, et 31, 17. Cf., édition de Zachariae DE LINGENTHAL, I, p. 279. DIEHL, *Justinien*, p. 281.

3. Cf. HÜBSCHMANN, *Ortsnamen*, p. 224 sqq. RAMSAY, *The historical geography of Asia Minor*, p. 325. SPRUNER-MENKE, *Hand-Atlas für die Geschichte des Mittelalters*, carte 76. Une partie de ces divisions administratives sont antérieures à 536. Cf. HONIGMANN, *Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, p. 17.

4. MALALAS, 427, 14. Cf. HONIGMANN, *Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, p. 16-17.

5. La suppression des privilèges des *nakhararq* en 536 n'était que l'abou-

Ce fut ainsi que deux « ducs » byzantins furent installés dans la Quatrième Arménie, l'un à Martyropolis, l'autre à Kitharizon (Qîthriz), en Asthianène [1]. De même, un comte byzantin commanda à Mélitène, dans l'*Armenia Tertia* [2].

Le *magister militum Armeniæ* Sittas, chargé du gouvernement de ces vastes territoires, était investi de pouvoirs très importants. Il avait le même rang que le chef des milices d'Asie ou que les exarques d'Europe [3]. Il eut pour successeur dans ces fonctions un prince arménien qui avait pris du service comme général dans les armées byzantines, Hamazasp Mamikonian, de la grande famille de ce nom. Le choix était judicieux et pouvait marquer chez les Byzantins l'annonce d'une politique arménienne compréhensive. En Persarménie, les Mamikoniens avaient fait reculer le Roi des Rois, sauvé la foi chrétienne et un moment fait figure, à Dwin, de *marzbâns* autonomes. La présence, dans l'Arménie byzantine, d'un Mamikonian comme gouverneur impérial pouvait valoir à Justinien des intelligences précieuses dans la Persarménie elle-même. Déjà sous le gouvernement de Sittas, les Arméniens de l'Arménie byzantine s'étaient enrôlés en grand nombre dans l'armée impériale pour combattre les Perses.

Malheureusement cette entente arméno-byzantine ne dura guère. Les ennemis d'Hamazasp Mamikonian l'accusèrent d'entretenir des intelligences avec les Perses. Justinien, trompé par le délateur Acacius, fit mettre à mort l'infortuné. Acacius reçut à la place de sa victime le gouvernement de la Quatrième Arménie, mais son administration fut si tyrannique que la population, poussée à bout, finit par le massacrer. Justinien envoya pour apaiser la rebellion l'ancien gouverneur Sittas, mais celui-ci fut tué dans un combat. Les insurgés, redoutant les rigueurs de son successeur Bouzès, invoquèrent le secours du roi de Perse Khousrô Anôcharvân (540) [4].

La guerre ainsi rallumée entre Byzantins et Perses eut surtout pour théâtre les côtes pontiques du Caucase et intéresse donc indirectement l'Arménie. De la Lazique propre, les Byzantins avaient étendu leur domination sur le pays des Abasges ou

tissement de mesures déjà prises en 488 et en 528. Cf. JOSUÉ STYLITE, *Chronique* (syriaque), trad. anglaise de WRIGHT, p. 12. PROCOPE, *De aedificiis*, III, 247-248.

1. PROCOPE, *De aedificiis*, III, 2, 1, 248. MALALAS, 427, ZACHARIE LE RHÉTEUR, 172-175. Cf. DIEHL, *Justinien*, p. 230 et HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 16-18.

2. PROCOPE, *Ædificiis*, 255. Cf. *Novelles*, 23, 1, 3.

3. PROCOPE, *Ædif.* 246, et *De Bello Persico*, 74, 162, 215. MALALAS, 429, 430, 469. *Codex Justinianus*, I, 29, 5. Cf. DIEHL, *Justinien*, p. 281. Kévork ASLAN, *Études historiques*, p. 268.

4. PROCOPE, *De bello persico*, 159-161, 163-166. Cf. Kévork ASLAN, *Études historiques*, p. 268.

Aphkhazes [1] et sur plusieurs districts de l'actuelle Iméréthie. Ils avaient élevé des forteresses à Sébastopolis (Soukhoum), Pitiunt (Pitsounda) et à Pétra, en Gourie. Pétra, prise en 541 par les armées de Khousrô, fut reconquise en 551 par celles de Justinien [2]. Au cours des années 551-553, la guerre ruina les villes de l'antique Colchide : Kotiatissium (Koutaïs), Rhodopolis (Vardis-tzikhé), Archæopolis (Nakalakévi en Mingrélie), jusqu'à Phasis (Poti) [3]. L'Arménie eut la chance d'être épargnée. Devant la fatigue des belligérants, une trêve intervint en 555, transformée en paix en 562 [4]. Les Perses évacuèrent la Lazique (Colchide) contre paiement d'un « tribut » annuel de 60.000 *aurei*. Justinien obtint pleine tolérance religieuse pour les chrétiens sujets de la Perse, clause qui s'appliquait naturellement aux Arméniens de Persarménie. De plus, si nous en croyons la chronologie de la chronique géorgienne, les Byzantins réussirent, sous le règne de l'empereur Justin II, à placer sur le trône d'Ibérie un roi de leur choix, Gouaram, qui reçut d'eux la dignité de curopalate et qui se trouvait d'ailleurs d'ascendance bagratide (v. 575 ?) [5]. En réalité, d'après les calculs de Brosset, l'avènement de Gouaram ne dut se produire que sous le règne de l'empereur Maurice (582-602) [6]. Notons en tout état de cause que l'établissement de l'influence byzantine en Ibérie, à cette époque cruciale où chaque peuple chrétien fixait sa solution du problème christologique, ne pouvait que creuser le fossé confessionnel séparant la future Géorgie de l'Arménie, et cela pour le plus grand malheur des deux chrétientés transcaucasiennes.

Quant à l'Arménie byzantine, les espérances que les insurgés de 540 avaient placées dans l'intervention de Khousrô Anôcharvân se trouvaient déçues. Jusqu'à la fin de son règne (565), Justinien avait pratiqué dans ses provinces arméniennes une politique de *désarménisation* systématique. Méthodiquement, avec tous les procédés de pression dont disposait la savante administration byzantine, il entreprit de « romaniser », c'est-à-dire d'helléniser le pays. Tout d'abord, comme nous l'avons vu, il

1. Les Aphkhazes s'étaient convertis au christianisme vers 529. Cf. Brosset, *Histoire de Géorgie*, t. I, p. 213, n. 3.

2. Cf. Brosset, *Hist. de Géorgie*, II, *Additions*, p. 87-88.

3. Procope, *Bello persico*, 513-515, 522-523, 525. Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, 213 et *Additions*, Add. IV, p. 88-92. — W. E. D. Allen, *History of the Georgian people* (1932), p. 78. — Diehl, *Justinien*, p. 216. Sur la localisation des anciennes villes lazes. Brosset, *Additions*, p. 98-107.

4. Ménandre, 351-353, 359-364. Cf. Brosset, *Additions*, p. 92-93.

5. Gouaram aurait régné de 575 à 600. Il serait bagratide par son père, mais sa mère appartenait à la dynastie khosroïde qui avait régné en Ibérie jusqu'à Bakour III (557-570). Il régna à Mtzkhêtha mais embellit aussi Tiflis. Il eut pour successeur son fils Stéphanos Ier (600-619). Après ce dernier, les Khosroïdes remontèrent sur le trône d'Ibérie dans la personne d'Adarnasé Ier, fils de Bakour III (619-639). Cf. *Histoire de la Géorgie*, I, p. 216-227.

6. Brosset, dans l'*Histoire de Géorgie*, I, p. 216, *n.* 1.

dépossédа les maisons féodales arméniennes, les familles de *nakhararq* qui tenaient héréditairement la terre. Pour détruire l'arménisme, il organisa un vaste système de transfert de populations, en déportant les Arméniens en Thrace et en transplantant à leur place, notamment en Sophène et en Mélitène, des colons venus de Mésie, des prisonniers altaïques ou slaves. Il s'agissait, comme le regretté Adontz l'a démontré dans sa célèbre thèse, de disloquer l'ethnie arménienne en la privant de ses cadres féodaux traditionnels, de la noyer sous une immigration hétérogène de colons venus de l'autre bout de l'empire et instruments dociles pour l'œuvre d'hellénisation forcée. En somme une tentative de *joséphisme* méthodiquement poursuivie [1].

Pendant que l'Arménie byzantine se trouvait victime de cette tentative de dénationalisation méthodique, la Persarménie obéissait à des *marzbâns* iraniens à la chronologie incertaine, Gouchnasp Vahrâm (antérieurement à 548, ou 552-554 ?), Tan-Châhpouhr (548-552 ou 554-560 ?), et Varazdat (558 ou 560-564 ?). Quelle que fût l'attitude personnelle de ces gouverneurs, la population ne pouvait guère songer à une révolte générale, car elle savait qu'elle n'aurait aucun secours à attendre des Byzantins. Tel fut le cas en 543 quand un *nakharar* indocile, Ners.h Kamsarakan, fut écrasé à Ankl près de Dwin, sans que les généraux de Justinien aient songé à intervenir (et les deux empires étaient cependant en guerre ouverte) [2]. Du marzbân Tan-Châhpouhr, Asolik nous dit qu'il aurait repris le prosélytisme mazdéen : « il propagea partout l'idolâtrie et alluma des pyrées dans le Rechtouniq, contraignant les chrétiens à adorer le feu, mais un grand nombre préférèrent la mort » [3].

Révolte de Vardan II Mamikonian

Le marzbân Sourên, de la grande famille perse de ce nom et qui gouverna l'Arménie sassanide de 564 à 572 environ, semble s'être conduit en tyran [4]. « Il se mit, dit Asolik, à tourmenter les *nakhararq* arméniens ; il s'appropriait les femmes des nobles, sans qu'aucun fût assuré de pouvoir conserver la sienne [5]. » Sourên s'attira ainsi l'hostilité des féodaux. Il est vrai que leurs ennemis ne manquaient pas de les représenter comme nouant des intelligences avec les Byzantins. Bien entendu, il suspectait surtout

1. Cf. Diehl, *Justinien*, p. 281 ; Kévork Aslan, *Études historiques*, p. 269 ; et surtout la remarquable thèse de N. Adontz, *Armeniya v epohu Justiniana*, Pétersbourg, 1908.
2. Procope, *De bello persico*, II, 25. Cf. F. Justi, *Grundriss der iranischen Philologie* II, p. 534. Adontz, *Arminiya v. epohu Justiniana*, p. 306, n. 5. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 19.
3. Asolik, II, 2, p. 116.
4. Patkanian, *Journal Asiatique*, 1866, p. 183.
5. Asolik, *l. c.*, p. 116.

les Mamikonian, chefs traditionnels du parti national chrétien. Depuis plus d'un siècle, ceux-ci avaient pour rivaux d'autres puissants féodaux, les *nakhararq* de la maison de Siounie. Nous avons vu, à l'époque de la bataille d'Avaraïr (451), le duel de Vardan Ier Mamikonian, chef du parti nationaliste et chrétien, et de Vasak de Siounie, chef du parti de la collaboration avec les Perses. La lutte se poursuivait maintenant sur le même terrain entre Manuel Mamikonian et Vahan de Siounie. Pour se désolidariser entièrement du reste de l'Arménie où l'influence morale de la maison mamikonienne restait prépondérante, Vahan fit ériger la Siounie en circonscription ecclésiastique et politique distincte, et cela par les soins de la cour de Perse elle-même. « Vahan, écrit Sebêos, se sépara des Arméniens. Il demanda au roi Khousrô de transporter de Dwin à Phaitakaran le *diwân* (c'est-à-dire l'administration) de la Siounie et d'ériger Phaitakaran en métropole, de telle sorte qu'on ne donnât plus aux Siouniens le nom d'Arméniens, et l'ordre fut exécuté [1]. » De ce jour date en effet la dissidence, de plus en plus marquée, des Siouniens par rapport au reste de l'arménisme, dissidence dont ils devaient d'ailleurs être les principales victimes, car leur pays, exposé comme il l'était dans cette région ouverte du confluent de l'Araxe et de la Koura, devait plus difficilement que le reste de l'Arménie résister au passage des invasions.

Appuyé sur le « loyalisme » de la maison de Siounie, le marzbân Sourên fit construire un pyrée à Dwin et, reprenant la politique de coercition qui avait provoqué de tels troubles un siècle plus tôt, se mit en devoir d'imposer le mazdéisme aux Arméniens. Pour briser la résistance du parti national, il fit mettre à mort le chef de ce parti, Manuel Mamikonian, neveu ou petit-neveu de Vahan, le héros de 481. Ayant exaspéré à la fois le clergé chrétien et les féodaux, il provoqua une insurrection à la tête de laquelle se placèrent Vardan II Mamikonian [2], frère de la victime, et le patriarche Hovhannès II Gabélian [3]. Vardan, ayant rassemblé ses forces à Artachat, marcha sur Dwin. Le peuple, se jetant sur Sourên, le massacra avec ses gardes et ses mages à Dwin même [4]. Pour Asolik, c'est Vardan Mamikonian en personne qui « épia l'occasion et tua Sourên à coups d'épée » [5]. Quant à la date de

1. Sébêos, trad. Macler, 1, p. 5. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 19, et Marquart, *Erânschahr*, p. 122.

2. Je suis ici les historiens modernes qui, pour distinguer du héros d'Avaraïr le chef de l'insurrection de 571, appellent ce dernier Vardan II. En réalité nous connaissons trop insuffisamment la généalogie des Mamikonian pour leur attribuer une numérotation certaine.

3. Hovhannès II « du district de Gabélian, du village de Sioun-Tzéloun », province de l'Aïrarat, nous dit Asolik (p. 115), appartenait au couvent de Thathoul (Thathlo'-vanq) près de Kałzouan (également dans l'Aïrarat). Il occupa le patriarcat de 557 à 574.

4. Sebêos, I, p. 5.

5. Asolik, p. 116.

ce meurtre et de l'insurrection qui s'ensuivit, elle est située en 571 (printemps 571) d'après Sebêos par Macler [1] et en février 572 d'après Asołik par Dulaurier [2].

Les Arméniens avaient pu surprendre et chasser la garnison perse de Dwin, mais les Perses ne devaient pas tarder à se ressaisir et à réoccuper la ville. Pour continuer la lutte, il fallait à l'insurrection arménienne l'aide des Byzantins.

L'empereur Justin II (565-578), neveu de Justinien et qui occupait alors le trône de Constantinople, accepta la lutte. A une ambassade perse parvenue à Constantinople au printemps de 572, il déclara prendre le peuple arménien sous sa protection [3]. « Il s'engagea par serment vis-à-vis des Arméniens et envoya à leur secours des troupes impériales [4]. » Vardan Mamikonian put délivrer de nouveau Dwin. Cette fois, la garnison perse paraît avoir fait une sérieuse résistance, puisque, au témoignage de Sebêos, le siège entraîna la ruine partielle de la ville. Les Perses avaient transformé en magasin l'église de Saint Grégoire, dans la banlieue de Dwin, et, au cours de l'attaque, les libérateurs eurent le malheur de l'incendier. Les Perses une fois chassés, les soldats byzantins qui accompagnaient Vardan se virent accusés d'avoir brûlé à dessein le sanctuaire [5]. Le désaccord confessionnel entre l'Église arménienne et l'Église grecque conférait à cette accusation une gravité particulière : Sebêos signale « le violent tumulte » qui s'ensuivit.

Khousrô Anôcharvân paraît avoir été douloureusement surpris par cette révolte, preuve que Sourên, en persécutant la chrétienté arménienne, avait outrepassé ses instructions. Nous savons qu'à l'égard des chrétiens nestoriens ou monophysites des Églises syriaques de Mésopotamie et d'Iran, il se montra presque toujours fort libéral, ce qui devait accréditer chez les chroniqueurs arméniens la légende de son baptême *in articulo mortis* [6]. « J'étais le père de tout le pays et non pas son maître, lui fait dire Sebêos en apprenant la révolte de 572. Je les ai tous traités comme des fils et des amis. Dieu leur demandera compte du sang répandu [7] ! » Il envoya contre Vardan Mamikonian un général que Sebêos appelle Mihrân Mihrevandak, lequel avait avec lui une armée de 20.000 hommes appuyés par de nombreux éléphants. Vardan Mamikonian, — sans le secours, notons-le,

1. MACLER, dans sa trad. de SEBÊOS, p. 5, n. 2. Noeldeke place le meurtre de Sourên au printemps de 571 (NOELDEKE, *Aufsätze zur persische Geschichte*, p. 119.) Aussi JUSTI, *Grundriss der Iranischen Philologie*, t. 2, p. 537.
2. DULAURIER, *Recherches sur la chronologie arménienne*, p. 206.
3. Cf. STEIN, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches unter den Kaisern Justinus II und Tiberios* (1919), p. 23-24.
4. SEBÊOS, I, p. 5.
5. SEBÊOS, I, p. 6.
6. SEBÊOS, II, p. 8. JEAN KATHOLIKOS, p. 56.
7. SEBÊOS, II, p. 7.

d'aucune force byzantine —, défit cette armée dans la plaine de Khałamakh, au Tarôn. Les éléphants de guerre perses tombèrent entre ses mains. Mihrân, avec les débris de son armée, évacua précipitamment l'Arménie [1].

Une nomenclature de marzbâns perses, interpolée ici dans le texte de Sebêos, semblerait dire qu'après Mihrân Mihrevandak, l'Arménie fut attaquée par un autre général perse que cette source appelle Golon Mihrân et qui, lui aussi, aurait commandé à 20.000 hommes appuyés par de nombreux éléphants de guerre, sans parler d'auxiliaires huns venus d'au delà du Caucase. « Il avait reçu du roi l'ordre d'exterminer la population de l'Arménie, de détruire, d'abattre, de raser sans pitié le pays. A son arrivée, à part ceux qui sauvèrent leur vie dans les retraites inaccessibles des montagnes ou en gagnant les pays éloignés, la plupart ne purent échapper, car l'ennemi passait au fil de l'épée tout ce qu'il rencontrait. » Le texte, d'ailleurs tronqué, ajoute que Golon Mihrân « fit la guerre en Géorgie où il fut défait », puis qu'« il vint en Arménie en s'emparant, au moyen d'un faux serment », de la ville d'Angł, située dans la province de Dêgiq, au sud de Vardénik, après quoi nous sommes privés de la suite des faits par une lacune [2].

Toute la question est de savoir si le Golon Mihrân dont parle ici le fragment interpolé et dont les listes de marzbans, établies tant bien que mal, font effectivement un gouverneur perse qui aurait administré la Persarménie vers 573, est distinct du Mihrân Mihrevandak dont le texte original de Sebêos venait de nous parler. En effet, on attribue à l'un comme à l'autre de ces personnages le même effectif : 20.000 hommes, plus un fort contingent d'éléphants de guerre. D'autre part l'interpolateur semble ajouter, après la lacune signalée, que Golon Mihrân, assisté d'un prince de Siounie nommé Philippe, « attaqua la ville de Khałamakh » et qu'il y fut défait ; or c'est précisément sur ce site que Mihrân Mihrevandak a été vaincu par Vardan Mamikonian. L'interpolateur ajoute, il est vrai, que Golon Mihrân a été également battu dans un combat à Outhmous, dans le Vanand [3]. Par ailleurs, ce que nous dit Sebêos des consignes féroces données à « Golon Mihrân » semble assez incompatible avec ce qu'on sait de la mansuétude de Khousrô Anôcharvân à l'égard des chrétiens et aussi avec ce que nous rapportent d'autres sources, savoir que le marzbân « Vélon-Mihr » arriva en Arménie en proclamant une amnistie générale dont bénéficièrent la plupart des réfugiés pour rentrer dans leur pays et reprendre possession de leurs

1. Sebêos, I, p. 5-6. Jean Katholikos, p. 54. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 19.
2. Sebêos, ch. II, p. 9.
3. *Ibid.*

biens, politique d'apaisement à laquelle le patriarche Movsès II d'Élivard (574-604) apporta tout son concours [1].

De fait, le gouvernement byzantin, par suite de la maladie mentale à laquelle succomba l'empereur Justin II, n'avait pu poursuivre son effort. En Mésopotamie, les Byzantins avaient perdu Dara (novembre 573) et échoué devant Nisibe. Ils sollicitèrent alors une trêve d'un an que les Perses n'accordèrent que moyennant un versement de 45.000 sous d'or (commencement de 574). Les négociateurs byzantins ayant laissé la Persarménie en dehors des conditions de cet armistice, les Arméniens se trouvèrent, une fois de plus, abandonnés par la « Romanie ».

A l'expiration de la trêve, dès 575, la guerre reprit entre Byzantins et Perses. Khousrô Anôcharvân prit lui-même le commandement de ses armées. Il traversa l'Arménie de l'est à l'ouest, par l'Artaz, le Bagrévand, le Baséan et la région de Théodosiopolis (Karin, Erzeroum) [2]. Pénétrant de là en Cappadoce, il alla brûler Sébaste (Sivas), mais il dut battre en retraite en direction de Mélitène devant une nouvelle armée byzantine commandée par le général Justinianus aux côtés duquel opérait Vardan Mamikonian. Une des plus grande batailles de ce temps s'engagea dans la plaine (*kampos*) de Mélitène, bataille qui dura deux jours. Justinianus y battit si complètement Khousrô que le grand roi dut s'enfuir en toute hâte [3]. Sebêos mentionne la part prise à cette victoire par Vardan Mamikonian. « Les Perses, ignorant les chemins par lesquels ils auraient pu fuir, allèrent se fortifier sur les bords de l'Euphrate, mais les eaux, étant venues à grossir, emportèrent la multitude des fuyards comme une nuée de sauterelles, et bien peu purent se sauver. Cependant le roi, échappé à grand'peine avec un petit nombre d'hommes, trouva un refuge au milieu de ses éléphants et de sa cavalerie et s'enfuit à travers la province d'Aldzniq (Arzanène) jusqu'à sa résidence [4]. » Sebêos ajoute que les vainqueurs s'emparèrent du camp ennemi avec la tente du harem royal « et la litière d'or, d'un grand poids, ornée de pierres précieuses et de perles, que les Perses appellent la glorieuse litière... Fut pris également le bûcher que le roi faisait toujours transporter avec lui comme un puissant auxiliaire, qui était réputé plus auguste que tous les autres autels du Feu et que les Perses appelaient *âtach*. Il fut englouti dans le fleuve avec le *môbadh* des *môbadhs* (mage des mages) » [5] (576).

La « Persarménie » ne put guère profiter du désastre perse,

1. Kévork Aslan, p. 265.
2. Sebêos, I, p. 6. Ménandre, 201-202. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 21.
3. Jean d'Éphèse, VI, 9. Cf. Stein, *Studien zur Geschichte des Byz. Reiches*, p. 66-68.
4. Sebêos, p. 6 (avec la correction proposée par Macler) et, de nouveau, p. 9. Ménandre, p. 202, éd. de Boor. Théophylacte Simocatta, III, 14. 11. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 21-22.
5. Sebêos, I, p. 7.

Khousrô Anôcharvân y ayant envoyé en 577 une nouvelle armée commandée par le marzbân Tahm-Khousrô qui y remporta plusieurs succès locaux, notamment deux victoires mentionnées par Sebêos, l'une « à Bolorapahak dans le Baséan, l'autre à Kéthin, dans le Bagrévand » [1]. Un moment même il vint menacer dans l'Arménie byzantine, la grande ville de Théodosiopolis (Erzeroum), mais il trouva un adversaire digne de lui dans la personne d'un général byzantin, le comte Maurice, qui dégagea aussitôt Théodosiopolis. Tahm Khousrô, changeant d'objectif, alla saccager la région de Martyropolis, d'où il passa en Arzanène (Aldzniq) [2]. Maurice l'y suivit, et pour empêcher les Perses de faire de l'Arzanène une base de départ dans leurs opérations ultérieures, il en fit un désert, enlevant plus de dix-mille habitants — tous arméniens et chrétiens — qu'il déporta à Chypre (577) [3]. Maurice, bien qu'il fût peut-être d'origine arménienne [4], reprenait ainsi la politique de transfert de populations que Justinien avait inaugurée au détriment de l'arménisme.

Sous le règne de l'empereur byzantin Tibère II (578-582) et du roi de Perse Hormizd IV (579-590), fils et successeur de Khousrô Anôcharvân, des pourparlers de paix commencèrent entre les deux empires avec, comme base, le retour aux anciennes frontières : les Byzantins renonceraient à l'Ibérie, à la Persarménie et à l'Arzanène contre récupération de la place forte de Dara, en Mésopotamie. Bien que ces pourparlers n'aient pas abouti, la Persarménie n'en était pas moins retombée sous la domination des Perses. La chronique de Sebêos nous donne ici les noms de trois *marzbâns* qui gouvernèrent le pays pendant cette période [5]. D'abord Varaz-Vzour (Varâz-Vouzourg ?) « qui livra une bataille dans le village d'Outhmous (dans le Vanand) ; repoussé une première fois, il finit par vaincre » ; il était resté en fonctions un an (580-581). Puis vint « le grand *aspet* (*aspâhbadh*) Pahlav » qui fut victorieux au cours d'un combat dans le Chirak ; le marzbanat de ce personnage, qui dut commencer vers 581-582 [6], aurait, d'après Sebêos, duré sept ans (581-588). Puis vint le marzbân Frahât qui, nous dit la même source, se rendit un moment d'Arménie en Mésopotamie pour participer aux opérations contre les Byzantins autour de Nisibe [7] ; « à son retour (en Arménie), poursuit Sebêos, il livra une bataille près de

1. Sebêos, p. 10.
2. Théophylacte, III, 15, 12.
3. Jean d'Éphèse, VI, 15, 27, 34. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 23.
4. Il serait né, soit à Arabissos (Yarpouz, dans l'Amanos), soit à Ochakan en Arménie, dans l'Aragadzotn (N. Adontz, *Les légendes de Maurice et de Constantin V. Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientale de Bruxelles*, t. 2, *Mélanges Bidez*, 1933, p. 5.)
5. Sebêos, II, p. 10.
6. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 63-65.
7. Théophylacte Simocatta, III, ch. v. Cf. Patkanian, éd. de Sebêos, p. 34.

Tchalkadjour, dans le Bznouniq (nord-ouest du lac de Van) et fut encore vainqueur ; il resta quatre mois et s'en retourna » (588 ?)

Il s'agit sans doute là de combats d'assez peu d'importance, livrés par l'armée d'occupation perse aux derniers dissidents arméniens et qui, en raison de la supériorité du nombre, ne pouvaient que tourner contre ces derniers. Le chef de la dissidence, Vardan II Mamikonian, dut se retirer en territoire byzantin où il continua à servir dans les armées impériales. Les *nakhararq* qui s'étaient associés à sa fortune le suivirent dans son exil avec leurs guerriers, leurs serviteurs et une partie de leur clergé. La cour de Constantinople leur assigna comme résidence la région de Pergame, en Mysie. Cette colonie arménienne compacte devait jouer un rôle politique fort brillant dans l'histoire byzantine. Plusieurs des chefs militaires ainsi expatriés se firent un nom dans les armées impériales. Ce sera d'un de ces seigneurs arméniens que descendra le patrice Nicéphore qui sera un des meilleurs officiers de l'empereur Constant II (641-668) et dont le fils, Bardane (Vardan) Philippicos, montera sur le trône impérial (711-713) [1].

Retour des Byzantins en Persarménie sous l'empereur Maurice

Cependant les Byzantins, sous l'énergique impulsion de l'empereur Maurice (582-602), avaient partout repris l'offensive. Du côté perse, Sebêos mentionne « le marzbân Hrartin » (Fravardin) qui aurait été préposé à l'administration de la Persarménie entre 588 et 590, mais sous lequel « les Perses ne purent tenir tête aux armées des Grecs » [2].

Déjà, quand il n'était encore que comte, dans les derniers mois de règne de Tibère II, Maurice avait construit entre la Sophanène (Dzophq Mêdz) et l'Arzanène (Aldzniq) la forteresse de Samokarton (Chamokart), sur les bords du Nymphios ou Batmân-sou, sur la route de Martyropolis à Arzèn, forteresse destinée à flanquer le *limes* byzantin du côté de l'Arménie méridionale [3]. En 586 une victoire du général byzantin Philippicos à Solakhon (Çalâh) au sud de Mardin, dans le Dyarbékir, lui permit de pénétrer un moment dans l'Arzanène où il reprit l'inexplicable politique de déportation de l'élément arménien poursuivie par Maurice [4]. En 589, il est vrai, une trahison permit aux Perses de s'emparer de Martyropolis en face de laquelle les Byzantins

1. Kévork Aslan, p. 264.
2. Sebêos, II, p. 10. Cf. Marquart, *Erânschahr*, p. 162.
3. Honigmann, p. 24 rectifiant la date de Jean d'Éphèse, VI, 35, suivie par Marquart, *Osteurop. und Ostasiat. Streifzüge*, 1903, p. 480, 486.
4. Théophylacte Simocatta, II, 7, 1-5. Cf. Honigmann, p. 26.

contruisirent une ville nouvelle qu'ils appelèrent Maurikioupolis [1].

L'avantage revenait presque partout aux Byzantins. Sebêos, ou la liste des marzbâns à lui attribuée et interpolée dans son texte, parle ici du marzbân de Persarménie « Hrartin », c'est-à-dire Fravardin, qui aurait exercé le pouvoir entre 588 et 590, mais sous lequel « les Perses ne purent tenir tête aux armées des Grecs» [2]. Même le héros Vahrâm Tchôbên, le meilleur général des armées sassanides, fut battu aux confins arméniens par les Byzantins (589) [3].

Les révolutions de l'Iran allaient d'ailleurs faire le jeu de Byzance. Vahrâm Tchôbên, à la suite de sa défaite, ayant été traité durement par le roi Hormizd IV, se révolta contre celui-ci. Hormizd fut déposé et Vahrâm usurpa le trône (590). Les Byzantins n'avaient pas attendu l'issue de la crise pour la mettre à profit. Une de leurs armées, sous le commandement du patrice Jean, pénétra en Persarménie et vint mettre le siège devant Dwin. « Ils attaquèrent Dwin avec des machines de guerre et étaient sur le point de faire crouler le rempart », lorsque la tâche assignée au patrice se trouva dépassée par les événements. Deux compétiteurs se disputaient en effet le trône de Perse, l'usurpateur Vahrâm Tchôbên et Khousrô II Abharvêz, fils de Hormizd IV. Khousrô se réfugia en territoire byzantin et fit appel à l'empereur Maurice. Il promettait, si celui-ci aidait à le restaurer, de rétrocéder à la cour de Constantinople une partie de la Mésopotamie septentrionale (Arvastan, Bêt-Arabâyê) jusqu'à Nisibe, une partie de l'Arménie jusqu'à Dwin, à l'Ararat et au lac de Van [4] et une partie de l'Ibérie jusqu'à Tiflis [5]. Maurice accepta ces offres, prit Khousrô sous sa protection et se mit en devoir de le restaurer sur le trône d'Iran.

Pendant ce temps, l'autre prétendant, Vahrâm Tchôbên, faisait, de son côté, d'intéressantes propositions aux *nakhararq* arméniens, notamment au principal d'entre eux, Mouchel Mamikonian. Il leur rappelait que la dynastie sassanide qu'il cherchait à renverser, était leur ennemie héréditaire. « O Arméniens qui montrez si mal à propos votre fidélité à votre maître, n'est-ce pas la maison des Sassanides qui a dévasté votre pays et mis fin à votre indépendance ? Pourquoi vos pères se sont-ils

1. Théophylacte, III, 5, 11-13. Cf. Honigmann, p. 27.
2. Sebêos, II, p. 10.
3. Cf. Justi, *Grundriss der Iranischen Philologie*, II, p. 542, et Christensen, *l. c.*, p. 439.
4. « L'Arménie jusqu'à l'Ararat en passant par Dwin jusqu'au bord de la mer de Bznouniq (le lac de Van) et jusqu'au bourg d'Arest (ou jusqu'à l'Arestavan) » disent Sebêos, p. 15 et Asołik, p. 143. — Sans doute ici Arest près du lac de Van, au Vaspourakan (Honigmann, *Ostgrenze*, p. 21).
5. Sebêos, III, p. 15. Thomas Ardzrouni, *Histoire des Ardzrouni*, trad. Brosset, *Historiens arméniens*, II, 3, p. 76. Asołik, trad. Dulaurier p. 142-143.

soulevés contre eux, pourquoi ont-ils secoué leur joug et combattu pour votre pays ?... Si Khousrô est vainqueur, lui et l'empereur (de Constantinople) s'uniront pour vous anéantir. Mais si vous vous unissez à moi, je jure par le grand dieu Ohrmazd, par le Seigneur Soleil et par la Lune, par le Feu et par l'Eau, par Mihr et par tous les dieux, que je vous donnerai la royauté d'Arménie. Vous prendrez pour roi qui vous voudrez. Je vous laisserai tout le pays d'Arménie jusqu'au Caucase et à la Porte des Aghouans, et du côté de la Syrie l'Arvastan, et le Nor-Chirakan (dans le voisinage d'Ourmia) [1] jusqu'aux confins de la Perse —, car ces pays vous ont appartenu dès le temps de vos aïeux, — et à l'ouest jusqu'à Césarée de Cappadoce. De mon côté, je ne me permettrai pas de franchir l'Araxe [2]. » L'offre était tentante. L'Arménie pouvait trouver dans la révolution dynastique iranienne l'occasion inespérée de rétablir son indépendance. Mais les grands féodaux arméniens s'estimèrent liés par leur serment de fidélité à l'égard de la dynastie sassanide et solidaires, en tant que chrétiens, de la décision que l'empereur Maurice venait de prendre en se déclarant le protecteur de Khousrô Abharvêz. Toutefois, comme nous le confesse Sebêos, les *nakhararq* arméniens évitèrent de divulguer les offres de Vahrâm Tchôbên : « ils n'en parlèrent qu'à peu d'entre eux, de peur de provoquer un désaccord ».

Les levées féodales arméniennes, au nombre de 15.000 hommes commandés par Mouchel Mamikonian, rejoignirent donc les forces byzantines qui opéraient en Arménie sous le commandement du patrice Jean, ainsi que celles des troupes perses qui s'étaient rangées sous les étendards de Khousrô Abharvêz. Cette coalition affronta l'armée de Vahrâm Tchôbên à Balaroth (Vararat en transcription arménienne) près de Gandzak ou Gandja, le Kantzakon des sources grecques, dans la province d'Outi (591). Les chroniqueurs arméniens nous ont laissé un récit coloré de cette bataille à laquelle leurs compatriotes prirent une grande part. Sebêos nous parle des éléphants de guerre dont disposaient les deux prétendants perses, mais qui étaient sans doute plus nombreux du côté de Vahrâm Tchôbên, lequel avait été gouverneur de l'Est Iranien, aux frontières de l'Inde. « Les éléphants couraient furieusement. Les seigneurs (arméniens) perçaient de bas en haut ceux qui les montaient. Ils exterminèrent une grande quantité de cavaliers, d'éléphants et de cornacs [4]. »

1. Cf. MARQUART, *Erânschâhr*, p. 23. MACLER, dans sa traduction de SEBÊOS, p. 160.
2. Texte sensiblement identique ou analogue dans SEBÊOS, III, p. 20. ASOLIK, p. 143-145. THOMAS ARDZROUNI, II, 3, p. 76-77. Cf. THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, IV, 13, 24.
3. THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, III, 7, 2 sq. ; IV, 3-15 ; V, 1-13. SEBÊOS, III, p. 19, 20-22. ASOLIK, p. 143, 145. THOMAS ARDZROUNI, II, 3, p. 77.
4. SEBÊOS, III, p. 22.

Jean Mamikonian, dans son histoire du Tarôn, semble nous dire que ce n'était pas sans une certaine répugnance que les contingents arméniens se faisaient ainsi les sauveurs de la dynastie sassanide, leur ennemie héréditaire. Il fallut, pour les entraîner à l'attaque, toute l'énergie de Mouchel Mamikonian. Le chroniqueur du Tarôn vante les exploits de ce chef qu'il nous présente comme *nakharar* du pays de Mouch, et mentionne à ses côtés Khouth, nakharar du Tarôn et du Sanasoun (Sasoun) [1].

Les récupérations byzantines en Arménie au traité de 591

La bataille se termina par une victoire décisive des alliés. Vahrâm Tchôbên vaincu s'enfuit à Balkh, chez les Turcs, où il périt. Khousrô Abharvez, rétabli par l'aide de Maurice sur le trône de ses pères, remplit tous ses engagements. Il rendit à l'empire byzantin non seulement les forteresses mésopotamiennes de Dara et de Martyropolis, mais encore toute l'Arménie jusqu'à Dwin ; la frontière entre le territoire « romain » et les cantons restés sous l'obédience perse fut marquée par les rivières Hourazdan [2] et Achat ou Azat [3], l'actuelle Zanga et l'actuelle Garni-tchaï qui coulent la première à l'ouest d'Erivan, la seconde à l'ouest de Dwin. Les vastes provinces à l'ouest de ces rivières et de l'Aïrarat, — le Baséan, le Vanand, le Chirak, l'Aragatzotn —, passaient donc sous le contrôle byzantin, tandis que Dwin même restait en « Persarménie ». Toutefois, quand Sebêos, suivi par Thomas Ardzrouni, ajoute que les Byzantins récupérèrent aussi le district de Kotaïq jusqu'au bourg de Garni (au nord de Dwin), cette assertion semble difficilement conciliable avec la précédente qui donne comme nouvelle frontière aux deux empires le Hourazdan, lequel sert précisément de limite occidentale au Kotaïq. Plus au sud, nous disent Sebêos et Thomas Ardzrouni, les Byzantins récupéraient tout le territoire — Archamouniq, Apahouniq etc, — jusqu'à la province du Kogovit, « jusqu'à Hatchioun et à Makou » [4]. La frontière passait ensuite par « le lac de Bznouniq, c'est-à-dire de Van, plus précisément par le pays d'Arest (Arestavan) dont on ne sait s'il correspond au Rechtouniq ou à un autre point de la côte du lac, du côté du

1. Jean Mamikonian nous dit que Khousrô Abharvêz, en rentrant du territoire byzantin dans ses États, avait envoyé Mouchel Mamikonian à Dwin comme gouverneur de l'Arménie, en le chargeant de commander l'armée arménienne (JEAN MAMIKONIAN, *Histoire du Tarôn*, dans LANGLOIS, I, p. 363-364.)

2. SEBÊOS, III, p. 27 et THOMAS ARDZROUNI, p. 78. Cf., nouvelle trad. de Thomas par DULAURIER, dans sa traduction d'Asolik, p. 145.

3. *Narratio de rebus Armeniae*, ap. HONIGMANN, p. 29 ; et GELZER, *Georgius Cyprius*, préface, p. LIII-LIV.

4. SEBÊOS, III, p. 27, et THOMAS ARDZROUNI, p. 78.

Vaspourakan [1]. En réalité, le Vaspourakan resta au pouvoir des Perses, la frontière semblant avoir passé par Entchaq ou Entchaqisar, au centre de la rive méridionale du lac [2].

Pour les provinces arméniennes du Sud, le tracé de la nouvelle frontière n'est pas indiqué. Georges de Chypre inclut dans le nouveau territoire byzantin l'Arzanène (Aldzniq) [3] et il mentionne au nombre des places ainsi récupérées Aribakhon que Marquart identifie avec Arwakh dans la province de Mokq (Moxoène) [4].

En résumé « les frontières de l'Arménie byzantine étaient reculées depuis Théodosiopolis (Erzeroum) jusqu'au bord du lac de Sévan, au nord, et depuis Martyropolis (Maiyâfâriqîn) jusqu'au bord du lac de Van, au sud » [5].

Au nord de l'Arménie et comme elle, l'Ibérie avait été partagée entre Byzantins et Perses, la frontière des deux sphères d'influence passant par Tiflis. Aux approches de l'Ibérie, dans la province arménienne de Chirak, au nord d'Ani, sur le haut Akhouréan, l'empereur Maurice semble avoir donné son nom à la ville de Chirakavan (Erazgavorq) qui aurait été pour un temps une Maurikopolis [6]. De ce point central, la politique byzantine dominait Arménie et Ibérie.

Le traité de 591 représentait une brillante revanche chrétienne sur le parsisme, revanche d'autant plus remarquable que l'empereur Maurice l'avait obtenue autant par l'habileté diplomatique que par les armes, en se faisant en Iran le sauveur de la dynastie légitime des Sassanides. Mais si le succès fut grand pour les Grecs, les résultats furent loin de se révéler aussi profitables pour l'Arménie. Sans doute les deux tiers de son territoire étaient mis à l'abri de toute tentative de déchristianisation, mais la nouvelle amitié byzantino-perse risquait de se retourner contre elle, un peu comme on devait voir plus tard le Tzar et le Sultan s'entendre à son détriment.

A la suite du traité de partage de 591, l'empereur Maurice donna aux provinces arméniennes en sa possession et aux districts cappadociens ou pontiques voisins une nouvelle répartition administrative. Le nom d'« Arménie Première », jusque-là appliqué à la région de Théodosiopolis (Erzeroum) et aux villes pontiques (Trébizonde etc.), passa au pays de Mélitène. L' « Arménie Seconde » resta le pays de Sébaste, en Cappadoce. La « Troisième Arménie » qui était jusque-là formée de Mélitène et des villes

1. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 21, n. 3.
2. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 29.
3. Gelzer, Georgius Cyprius, p. 56. Markwart, *Südarmenien*, p. 171. Honigmann, p. 30.
4. Georges de Chypre, v. 939 sq. Cf. Markwart, *Südarmenien*, p. 423.
5. N. Adontz, *Les légendes de Maurice et de Constantin V*, *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales de Bruxelles*, t. 2, 1933-1934, *Mélanges Bidez*, p. 6.
6. Honigmann, p. 215, et sa carte *Armenia Byzantina*, c. 1050, 44-41.

de l'Anti-Taurus (Arabissos, Comana, Cocusos) disparut, et fut remplacée par une « Grande Arménie » qui comprenait la vallée du haut Euphrate. La « Quatrième Arménie » de Justinien, avec son chef-lieu, Martyropolis (« Justinianopolis »), l'actuel Maiyâfâriqîn, fut maintenue sous le nom de *Mésopotamia*, mais Maurice y ajouta une seconde *Armenia Quarta*, aussi appelée *Justiniana Quarta*, qui comprit les villes de Dadima (Tadem, au sud-ouest de Kharpout, dans le Hanzith), Kitharizon (Qîthriz, dans l'Asthianène ou Hachtéanq) et Arsamosata (Chimchat). Quant aux districts cédés par la Perse, ils formèrent une « Arménie Intérieure » et une « Arménie Inférieure ». « L'Arménie Intérieure fut formée du pays entre Erzeroum et Kars, depuis la vallée du Tchorokh jusqu'à celle de l'Araxe ; l'Arménie Inférieure s'étendit entre Kars et le lac Sévan et, dans ces limites, de l'Araxe à la Koura [1]. »

Mouchel Mamikonian entre les Perses et les Byzantins

Tout d'abord, dans ce qui restait de « Persarménie », les rapports ne furent pas aussi bons qu'on aurait pu l'espérer entre Khousrô Abharvêz et les chefs arméniens qui avaient concouru à sa victoire. Khousrô, nous l'avons vu, avait installé à Dwin, comme gouverneur et commandant des forces arméniennes, Mouchel Mamikonian qui se conduisit si brillamment ensuite à la bataille de Gandzak [2]. Quelques jours après la victoire, des seigneurs de l'entourage de Khousrô calomnièrent auprès de lui Mouchel : à les en croire, ce dernier, au cours de la bataille, avait fait prisonnier le chef ennemi, l'anti-roi Vahrâm Tchôbên, mais il lui avait ensuite rendu un cheval et un équipement et lui avait permis de s'échapper. Mouchel fut mandé à la cour. Khousrô avait donné l'ordre de le mettre dès son arrivée en état d'arrestation. « Mais prenez garde, fait dire au roi Sebêos, car c'est un brave, et il pourrait soit me tuer, soit être tué, et si c'est lui qui est tué, j'en serai responsable auprès de l'empereur [3]. » De fait, Mouchel se trouvait à ce moment dans l'Arménie byzantine, auprès du patrice Jean. Il prit congé de celui-ci, et, croyant que les Perses faisaient appel à lui pour les seconder dans quelque bataille, il se fit accompagner de deux mille hommes armés, « tant nobles que non nobles ». Arrivé près du campement royal, il reçut l'ordre de laisser ses soldats à distance. « Il ne s'y prêta pas et se rendit avec tous ses guerriers près de la tente royale. Il descendit de cheval et se présenta à la porte de la tente avec quarante hommes. Les soldats restèrent armés, chacun sur son

1. J. Laurent, *L'Arménie...*, p. 304.
2. Jean Mamikonian, *Histoire du Taron*, l. c., p. 364.
3. Sebêos, III, p. 24.

cheval. » Les huissiers de la cour prétextent alors les règles de l'étiquette pour désarmer le héros. « Dénoue ta ceinture et ton épée, quitte toutes tes armes, car il n'est pas d'usage d'entrer armé chez le roi. » Devinant les desseins formés contre lui, Mouchel refuse avec hauteur : « Dès mon enfance j'ai été élevé avec les rois, ainsi que mes ancêtres et mes aïeux. Maintenant je devrais quitter toutes mes armes, dénouer mon baudrier et ma ceinture, alors que je ne les dénoue même pas chez moi pour me divertir ? » Il ordonna à l'un de ses pages de courir alerter ses soldats et lui-même se prépara à partir.

Informé de la tournure que prenaient les événements, Khousrô Abharvêz ajourna ses projets. Mouchel fut autorisé à entrer en armes sous la tente royale. Il le fit, accompagné de sept compagnons ; « il se prosterna, baisa la terre devant le roi et se releva. Le roi ne lui tendit pas la main comme auparavant, mais garda une attitude hostile. Mouchel sortit immédiatement de la tente ; on lui présenta son cheval ; il monta et partit ». Il regagna à franc étrier l'Arménie byzantine, le quartier général du patrice Jean à qui il rendit compte de la perfidie de Khousrô, mais l'empereur Maurice devant qui ses griefs furent portés, refusa de rompre pour si peu l'alliance avec la cour de Perse [1].

Nous retrouvons le même épisode chez Jean Mamikonian, mais avec quelques variantes. Chez lui, c'est l'empereur Maurice qui a provoqué contre Mouchel les soupçons de Khousrô Abharvêz en accusant le seigneur arménien d'avoir voulu assassiner le roi. Mouchel, mandé auprès de Khousrô qui veut le tuer, est prévenu à temps par la sœur de ce prince. On voit que le récit prend ici un tour romanesque. Il le devient davantage encore quand Mouchel se rend à la cour, avec quarante princes seulement, « armés en guerre, lesquels, ayant ceint leur sabre de bataille, vinrent se présenter en face du roi ». Plus encore quand les quarante cavaliers reprochent au roi ses perfides projets, l'insultent et, avant de faire demi-tour, lui crachent au visage [2]. Nous avons là le type même de la transformation d'un épisode historique en conte oriental suivant le modèle repris plus tard par les conteurs persans.

Le récit, tel du moins que le rapporte Sebêos, n'en doit pas moins renfermer un fond de vérité. Nous y voyons sur le vif la fierté de ces féodaux arméniens de la famille mamikonienne, commensaux des rois et dont l'orgueil héréditaire ne le cédait guère à celui du Roi des Rois lui-même. Les Mamikonian n'avaient-ils pas, à divers reprises, gouverné en maîtres et à titre pratiquement autonome l'Arménie ? N'avaient-ils pas tour à tour fait reculer comme en 484 ou sauvé comme en 591 leur suzerain

1. Sebêos, III, p. 24-25.
2. Jean Mamikonian, *Histoire du Taron*, l. c., p. 364.

sassanide ? Il faut seulement regretter que cette forte maison mamikonienne n'ait pu, en raison de l'hostilité combinée de la Perse et de Byzance, en raison aussi de la jalousie des autres *nakhararq* héréditaires arméniens, restaurer en sa faveur le trône du Haïastan.

Les Arméniens n'étaient guère plus heureux dans leurs provinces de mouvance byzantine. L'empereur Maurice — souverain fort remarquable, au demeurant, un des meilleurs qu'ait connus la Byzance du VIe siècle — était peut-être, comme nous l'avons vu, d'origine arménienne [1]. Il n'en poursuivit pas moins la politique de désarménisation qu'il avait déjà amorcée. Sans doute ne faut-il pas prendre Jean Mamikonian au pied de la lettre quand il nous montre Maurice essayant de faire arrêter et exécuter Mouchel Mamikonian par Khousrô Abharvêz. Il n'est pas, non plus, vraisemblable que Mouchel ait adressé « au général des Grecs » un message de menaces où, lui reprochant cette perfidie, il l'avertissait « de ne pas réveiller le lion qui dort » [2] ; nous avons vu que Jean Mamikonian a tendance à raccourcir en images colorées et brutales le déroulement des faits, beaucoup plus complexes, que nous présente Sebêos. Jean nous dit ensuite que Mouchel, indigné de la mauvaise foi perse et byzantine, « laissa son armée à Dwin, se démit de sa charge de gouverneur, prit avec lui les troupes de la maison des Mamikonian et retourna dans ses domaines » [3]. Sebêos nous dit au contraire que l'empereur Maurice « appela Mouchel au palais » et qu'« il ne revit plus sa patrie » [4]. Entendons par là que les Byzantins retinrent Mouchel comme général parmi eux et qu'ils l'employèrent à ce titre dans leurs guerres d'Europe [5]. La volonté de priver l'Arménie de ses chefs en les « romanisant » de gré ou de force n'en est pas moins caractéristique.

Politique de désarménisation de l'empereur Maurice

La politique arménienne de Maurice est bien caractérisée par la lettre que lui attribue Sebêos, lettre adressée à Khousrô Abharvêz et où l'empereur propose à son ami, le roi des rois, des mesures de coercition administrative communes contre les Arméniens : « C'est une nation fourbe et indocile, disait Maurice ; ils se trouvent entre nous et sont une cause de troubles. Moi, je vais rassembler les miens et les envoyer en Thrace ; toi, fais conduire les tiens en Orient (l'Orient de la Perse, c'est-à-dire le Kho-

1. N. Adontz, *Légendes de Maurice et de Constantin V*, *l. c*, p. 1-8.
2. Jean Mamikonian, (Langlois I), p. 364.
3. Jean Mamikonian, *ibid.*
4. Sebêos, III, p. 27.
5. Sebêos, VIII, p. 35.

rassan). S'ils y périssent, ce sont autant d'ennemis qui mourront; si, au contraire, ils tuent, ce sont des ennemis qu'ils tueront, et, quant à nous, nous vivrons en paix. Mais s'ils restent dans leur pays, il n'y a plus de repos pour nous [1]. » Même s'il ne s'agit là, comme il est vraisemblable, que d'une lettre fabriquée à la manière des historiens antiques, elle reflète un état d'esprit. De fait, un accord ayant été conclu en ce sens entre les deux cours, Maurice ordonna un large transfert des populations de l'Arménie d'obédience byzantine vers la Thrace [2]. Les fonctionnaires byzantins reçurent des instructions pour « presser vivement l'exécution de cet ordre ». Ainsi la soi-disant protection byzantine se révélait pour l'arménisme un péril peut-être plus redoutable encore que la domination perse. Ce fut ainsi que le comprirent les Arméniens qui, plutôt que de se plier aux volontés de Maurice, prirent en grand nombre la fuite vers les provinces restées sous mandat perse.

Khousrô Abharvêz paraît s'être rendu compte de l'intérêt que présentait pour lui une telle immigration. Il recevait les réfugiés avec honneur, affirme Sebêos, et leur assurait une situation bien plus avantageuse que celle qui les eût attendus à Constantinople. « Il montrait d'autant plus d'empressement à les attirer de son côté qu'il les voyait abandonner l'empereur. » L'anti-arménisme de Maurice, sa politique de « romanisation » forcée furent donc mis à profit par la cour de Ctésiphon qui se posa aussitôt en protectrice officieuse de l'élément arménien. Khousrô chargea de cette propagande un de ses fonctionnaires en Persarménie, le « percepteur du Vaspourakan » (Vaspourakan-hamarakar) [3]. Celui-ci partait avec une caravane de chameaux chargés d'argent — le nerf de la diplomatie autant que de la guerre —, lorsque, aux confins de l'Azerbaidjan et de l'Arménie, il fut surpris et dépouillé par un groupe de *nakhararq* à la tête desquels se trouvait Samouel Vahêvouni et qui comprenait aussi Atat Khorkhorouni, Mamak Mamikonian, Stéphannos de Siounie, Kotit Amatouni et Théodoros Terpatouni avec environ deux mille cavaliers [4].

Révoltes arméniennes contre les Perses et les Byzantins

Il s'agissait là de tout autre chose que d'un coup de main de partisans. Les féodaux arméniens entrés dans la conjuration avaient l'intention de se rendre maîtres de l'Arménie et de

1. Sebêos, VI, p. 30-31. — Ne croirait-on pas entendre les propos échangés vers 1896 ou 1905 entre fonctionnaires hamidiens et tzaristes ?
2. Sebêos, VI, p. 31.
3. Cf. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 80.
4. Sebêos, VI, p. 31. Sur Stéphannos de Siounie, voir Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 19-20.

défendre son indépendance aussi bien contre les Byzantins que contre les Perses. Les sommes tombées entre leurs mains devaient les aider à combattre le roi des rois et l'empereur. L'Arménie, partagée entre la Perse et Byzance, refusait d'accepter ce dépècement. Malheureusement les rivalités féodales firent tourner court l'entreprise. « Arrivés à Nakhitchévan, leur union se brisa ; ils se défièrent les uns des autres et se partagèrent le trésor. » Ils se contentèrent d'établir ensuite leur campement au nord-ouest de Nakhitchévan, « dans la plaine de roseaux de Tchahouk, » en laissant passer l'heure d'agir. Khousrô Abharvêz se concerta aussitôt avec l'empereur Maurice. Il renvoya en Persarménie le « *hamarakar* du Vaspourakan », tandis que le général Héraclius (le père du futur empereur), qui se trouvait dans l'Arménie byzantine avec une armée, recevait l'ordre de marcher contre les révoltés. Perses et Byzantins firent leur jonction à Nakhitchévan et sommèrent les *nakhararq* d'avoir à se rendre avec, d'ailleurs, promesse de complète amnistie [1].

Cette poignée d'hommes ne pouvait évidemment tenir contre les forces combinées de la Perse et de Byzance. Mamak Mamikonian, Kotit Amatouni et Stéphannos de Siounie vinrent se justifier auprès du *hamarakar*, obtinrent leur pardon et se mirent avec leurs troupes au service de Khousrô. D'autres, comme Atat Khorkhorouni et Samouel Vahévouni, traversèrent la Koura du côté de l'Albanie dans l'espoir d'être secourus par les tribus hunniques, puis, découragés par les périls qui se présentaient de ce côté, ils demandèrent, eux aussi, à bénéficier de l'amnistie. La plupart se rendirent auprès du *hamarakar* et furent autorisés à rentrer immédiatement dans leurs domaines. La politique perse se montrait d'ailleurs fort habile. Loin de se livrer à une action punitive, elle profita des circonstances pour obtenir le ralliement des derniers réfractaires. « Le *vaspourakan-hamarakar* réunit tous les nobles et toutes les milices de l'Arménie perse et, les ayant ramenés à des sentiments de fidélité par de pressantes exhortations et des paroles bienveillantes, il les divisa en corps de troupes, puis il les laissa dans le pays avec un petit nombre de Perses. Ce qu'il avait en vue en agissant ainsi, c'était d'attirer à lui les autres Arméniens et d'augmenter [le nombre des sujets du roi des rois] [2]. »

Pendant ce temps, un autre chef arménien insurgé, Atat Khorkhorouni, s'était rendu aux Byzantins. L'empereur Maurice « le manda avec sa troupe à Constantinople, le combla d'honneurs et de dignités, lui fit de grands présents et l'envoya en Thrace » [3]. Avec courtoisie à l'égard des personnes, mais avec une inexorable

1. Sebêos, VI, p. 31-32.
2. Sebêos, VI, p. 32-33.
3. Sebêos, VI, p. 33.

fermeté quant au principe, Maurice poursuivait donc sa politique de désarménisation de l'Arménie et de transfert des Arméniens en Europe. Aussi un nouveau soulèvement ne tarda-t-il pas à se produire chez les seigneurs arméniens d'obédience byzantine, notamment dans la famille Vahévouni. Y prirent part Samouel Vahévouni et Théodoros Trépatouni, déjà mentionnés. Le complot comportait le meurtre préalable du *curator* byzantin qui se trouvait aux eaux, aux environs de Théodosiopolis (Karin, Erzeroum), mais celui-ci, prévenu, eut le temps de regagner la ville. Les conjurés se réfugièrent alors dans les montagnes du Kordouq, peut-être, d'après une reconstitution de Macler, au canton de Djermatzor, dans la province de Mokq [1]. Les Byzantins lancèrent à leur poursuite un corps commandé par Héraclius et aussi, remarquons-le, par un des principaux *nakhararq* arméniens, Hamazasp Mamikonian, tant les opinions étaient divisées dans la féodalité haïkane.

Les insurgés, ainsi abandonnés par leurs compatriotes et ne disposant, semble-t-il, d'aucune personnalité marquante, finirent mal. Après avoir traversé la rivière Djermaï (Bohtân-sou) et en avoir détruit les ponts, ils s'étaient réfugiés dans une forteresse —, sans doute Zriêl [2] —, quand les Byzantins réussirent à découvrir un gué et à prendre la forteresse d'assaut. Samouel Vahévouni eut la chance de périr les armes à la main. Les autres *nakhararq* capturés furent conduits à Théodosiopolis pour y être décapités. Sebêos nous raconte l'assaut de générosité chevaleresque entre deux des condamnés, Varaz Nersèh et Sargis : « Tirons au sort qui sera le premier mis à mort, dit Varaz Nersèh. Mais Sargis lui répondit : « Je suis un vieillard et un pauvre pécheur. Je t'en prie, fais-moi la grâce de m'accorder un peu de repos, que je ne sois pas témoin de ta mort ! » — Et il fut décapité le premier [3]. L'histoire du moyen âge arménien abonde en traits chevaleresques de cette nature.

Quant à ceux des insurgés qui purent se réfugier en territoire perse, l'alliance des deux empires joua cette fois contre eux. C'est ainsi que Théodoros Trépatouni, réfugié chez les Perses, fut par eux extradé et livré aux Byzantins qui le firent passer par la torture avant de l'exécuter.

La sédition une fois domptée, l'empereur Maurice recommença à transférer en Thrace la population arménienne. Ayant de ce côté à défendre la frontière du Danube contre la poussée des Slaves et des Avar, il trouvait en Arménie une solide race militaire à opposer à l'invasion barbare. « Il ordonna de rassembler

1. Macler, dans son *Sebêos*, p. 33, n. 2. Cf. Honigmann, *l. c.*, p. 30, 147 et 197.
2. Macler, *l. c.*, p. 33. Honigmann, p. 30.
3. Sebêos, vii, p. 34.

toute la cavalerie arménienne et tous les nobles et *nakhararq* habiles dans la guerre et maniant bien la lance dans le combat. Il ordonna en outre de lever en Arménie une armée nombreuse avec des soldats de belle taille et de les faire passer en Thrace sous le commandement de Mouchel Mamikonian pour combattre l'ennemi. » Au cours de cette guerre Mouchel, fait prisonnier par les barbares, fut massacré par eux avec un grand nombre de soldats arméniens [1].

Et les levées de troupes dans l'Arménie byzantine continuèrent. Maurice réclamait encore aux Arméniens pour ses guerres d'Europe deux mille cavaliers d'élite. Ils partirent, moitié sous les ordres de Sahak Mamikonian, moitié sous le commandement de Sembat Bagratouni [2]. Sahak prit la route de Sébaste (Sivas) en Cappadoce, d'où il gagna Constantinople. Quant à Sembat, il passa par « le pays des Khalti » (Khaldi), c'est-à-dire la côte du Pont, vers Trébizonde, mais une fois là, ses troupes se mutinèrent en refusant d'aller plus loin. L'autorité byzantine dut, pour les amener à capituler, leur promettre de les laisser retourner dans leurs foyers, promesse qui fut, bien entendu, aussitôt violée, car ce contingent fut immédiatement expédié sur le front de Thrace. Toutefois Sembat Bagratouni fut reçu avec honneur par Maurice qui l'autorisa à rentrer en Arménie.

Ceux des *nakhararq* qui étaient restés dans l'Arménie byzantine essayèrent encore une fois de se fédérer « pour être exemptés de servir l'empereur », c'est-à-dire d'être déportés en Thrace, « pour pouvoir vivre et mourir dans leur propre pays ». Le rétablissement de la monarchie haïkane fut de nouveau envisagé. Malheureusement les rivalités féodales firent encore échouer le projet [3]. La conjuration ayant été éventée, les autorités byzantines arrêtèrent Sembat Bagratouni qui fut conduit à Constantinople et livré aux bêtes dans l'amphithéâtre.

Sebêos, en une page dramatique, Théophylacte Simocatta plus sobrement nous racontent cet épisode célèbre : « Sembat, écrit Sebêos, était puissant de stature et beau d'aspect ; il était haut et large, vigoureux et sec. Combattant redoutable, il avait déjà montré dans mainte guerre sa bravoure et sa vigueur. Sa force était telle que, traversant des forêts touffues de cèdres, monté sur un cheval robuste et vigoureux, il se jetait sur les branches d'un arbre, les saisissait et soulevait de terre son cheval en le serrant entre ses jambes. On le dévêtit, on lui fit mettre une culotte de lutteur et on le jeta dans l'arène pour qu'il devînt la proie des bêtes. On lança sur lui un ours. Lorsque l'ours fondit sur lui, Sembat poussa un grand cri et se rua sur l'animal ; il

1. Sebêos, VII, p. 35.
2. Fils de Manuel Bagratouni.
3. Sebêos, X, p. 37.

lui frappa le crâne du poing et l'assomma sur place. Ensuite on lâche sur lui un taureau. Sembat saisit les cornes du taureau, pousse un cri puissant, et, le taureau se fatiguant de la lutte, il lui tord le cou et lui brise les deux cornes sur la tête. Le taureau faiblit et, reculant, prend la fuite. Pour la troisième reprise, on lança sur lui un lion. Quand le lion se précipita sur lui, Sembat le saisissant par l'oreille, monta dessus, le prit au larynx, l'étrangla et le tua. Il s'assit sur le cadavre du lion pour se reposer. » Aux applaudissements du peuple de Constantinople rassemblé dans l'immense amphithéâtre, l'empereur Maurice fit grâce au héros arménien. « On conduisit Sembat au bain, on l'habilla, on l'invita à un festin au palais. » Toutefois ce retour de faveur dura peu. Bientôt Maurice, cédant aux calomnies de son entourage, exila Sembat Bagratouni à l'armée d'Afrique [1].

En dépit du fossé religieux, il semble que la féodalité arménienne se soit, par moments, plus facilement accommodée du mandat sassanide.

La sixième année du règne de Khousrô Abharvêz, nous dit Sebêos, — donc vers 596 — les *nakhararq* de la Persarménie furent mandés à la cour, « chacun avec ses contingents et son drapeau ». Sebêos énumère parmi eux Gagik Mamikonian, fils de Manuel, et Mamak Mamikonian, — Pap Bagratouni, fils de l'*aspet* Achot —, Khosrov Vahévouni, — Vardan Ardzrouni —, Stéphannos de Siounie et Kotit Amatouni. Ils furent reçus par Khousrô dans sa résidence de l'Asorestan (Assyrie), c'est-à-dire à Dastgard. « Il les reçut avec joie et les combla d'honneurs extraordinaires. Il ordonna de garder les grands seigneurs au palais, de leur assigner des pensions sur le trésor royal, de les inviter chaque jour à la table royale. Quant à leurs troupes, il les envoya camper à Ispahan, en recommandant qu'on les traitât de manière cordiale [2]. » Les contingents arméniens ainsi rassemblés se conduisirent brillamment dans la bataille que Khousrô livra près de Reiy à son oncle Vistahm et leurs *nakhararq* se trouvèrent plus en faveur que jamais [3].

On discerne ici les raisons des sympathies arméniennes pour la Perse sassanide, contrastant avec les mauvais rapports arméno-byzantins. La Perse était une monarchie féodale où les *nakhararq* arméniens trouvaient leur place, avaient leurs privilèges à côté des grands barons iraniens. Depuis que les Sassanides avaient renoncé à imposer leur religion mazdéenne à l'Arménie, les *nakhararq* trouvaient leur compte à faire partie des grands vassaux de cette brillante cour de Ctésiphon où ils étaient

1. Sebêos, x, p. 38-39. Théophylacte Simocatta, ap. Lebeau, *Histoire du Bas Empire*, X, p. 285.
2. Sebêos, xi, p. 39-40.
3. Sebêos, xii, p. 40. Cf. Noeldeke, *Tabari*, p. 478 sq. Christensen, *l. c.*, p. 441.

princièrement choyés. Au contraire, l'Empire byzantin était un État rigoureusement unitaire, centralisé et administratif, dans lequel une nationalité forte et accusée, comme la nationalité arménienne, ne pouvait qu'être mal vue de la bureaucratie. Mais dans l'un comme dans l'autre empire, les qualités militaires reconnues des féodaux et des paysans arméniens faisaient solliciter ou exiger leurs services pour toute guerre de Byzance contre le Slave ou l'Avar sur le Danube, pour toute guerre de la Perse contre l'Hephthalite ou le Turc en Bactriane.

Sembat Bagratouni, le Bazmaïalth, marzbân d'Hyrcanie

A l'égard des féodaux arméniens, la Cour de Ctésiphon, à l'inverse de celle de Constantinople, n'avait pas une politique uniforme. Les exemples que l'on peut tirer de Sebêos, écrivain honnête et contemporain des événements, sont tous des cas individuels. Nous y voyons les féodaux arméniens donner sans cesse prise à l'intervention de la cour de Perse en la choisissant comme arbitre de leurs querelles. Ce fut ainsi que Stéphannos de Siounie s'étant querellé avec son oncle Sahak au sujet d'une seigneurie appartenant à ce dernier, Sahak fit appel contre lui à Khousrô II, qui fit arrêter et décapiter l'infortuné Stéphannos (596-597) [1]. Un autre *nakharar*, Kotit Amatouni, avait également déplu. Khousrô l'envoya en mission du côté de Nisibe et le fit massacrer en cours de route dans une embuscade. Il est vrai que la nouvelle de cette perfidie provoqua une mutinerie de la part des *nakhararq* qui se trouvaient à l'armée royale dans la région d'Ispahan. Une partie d'entre eux furent massacrés, les autres allèrent se joindre à des satrapes perses révoltés contre le grand roi dans la province de Gilan ou Deilem, au sud de la Caspienne [2].

Au contraire, Sembat Bagratouni jouissait de la faveur royale, peut-être parce que, comme nous l'avons vu, il avait évité de prendre du service chez les Byzantins en Thrace. Khousrô Abharvêz le nomma marzbân de la province iranienne du Gourgan (en arménien : Verkan) ou Hyrcanie, au sud-est de la Caspienne. « Il le nomma gouverneur de ce pays et lui accorda beaucoup d'honneurs et de pouvoirs, le combla de titres et d'argent, le revêtit d'habits précieux et magnifiques. Il lui donna une ceinture et une épée ayant appartenu à son propre père Hormizd, lui remit le commandement des troupes perses et arméniennes et lui ordonna de se rendre dans son gouvernement. » Sembat Bagratouni se montra digne de la confiance royale en

1. Sebêos, XIII, p. 41. Cf. Brosset, *Histoire de Siounie*, II, p. 19-20.
2. Sebêos, XIII, p. 42.

matant l'insurrection des tribus iraniennes du Tabaristan. Il découvrit de ce côté « sur la lisière du grand désert, vers le Turkestan », sans doute dans la région de l'Atrek, une colonie arménienne jadis déportée par les Perses pour la garde des confins. Ces déportés avaient oublié jusqu'à leur langue et, s'ils avaient conservé le christianisme, ils n'avaient plus de prêtres parmi eux. Sembat leur rendit le sentiment de leur dignité nationale et fit venir pour les diriger un prêtre nommé Abel [1].

La mention de cette colonie de déportés arméniens oubliée aux confins du Khorassan et du Turkestan et qui était sur le point de se fondre dans la masse iranienne, n'en est pas moins émouvante. Elle est exactement le pendant iranien de ce que nous savons sur la désarménisation progressive des colonies haïkanes transplantées par les Byzantins en Cappadoce ou en Thrace.

Les services rendus à Khousrô Abharvêz par Sembat Bagratouni dans son marzbanat d'Hyrcanie lui valurent des honneurs que Sebêos énumère complaisamment. « Le roi l'éleva au-dessus de tous les autres *marzbâns*, il lui envoya des coupes en or, des vêtements royaux, des tiares dorées, des jambarts ornés de diamants et de perles, il nomma son fils, Varaztirots, échanson royal [2]. » Notons que Varaztirots, dont nous aurons l'occasion de reparler (il devait devenir un jour *marzbân* d'Arménie) [3], avait été élevé à la cour de Perse parmi les pages royaux. Quant à Sembat Bagratouni, après avoir été marzbân d'Hyrcanie pendant huit ans, il reçut de Khousrô l'autorisation de rentrer en Persarménie. Il mit à profit le crédit dont il jouissait à la cour de Perse pour faire reconstruire en pierres de taille l'église de Saint Grégoire à Dwin (antérieurement en briques et en bois). Comme les résidents perses se plaignaient que la nouvelle église fût trop près de la citadelle occupée par la garnison sassanide, Khousrô, par une remarquable preuve de libéralisme, ordonna nous assure Sébêos, de déplacer non le sanctuaire, mais la citadelle [4].

Les états de service de Sembat Bagratouni dans l'empire sassanide ne s'arrêtèrent pas là. La guerre avait repris au Khorassan entre la Perse et les hordes turques, en l'espèce un clan turc établi dans l'ancien pays kouchân et hephthalite, c'est-à-dire en Bactriane, et qui dépendait du Khan des Turcs Occidentaux lesquels régnaient dans le Turkestan russe actuel et les T'ien-chan. Khousrô Abharvêz manda Sembat à sa cour, à Dastgard, et s'assura son concours par de nouvelles faveurs :

1. Sebêos, xiv, p. 42-43. Jean Katholikos, ch. x, p. 59.
2. Sebêos, xvii, p. 46.
3. De 628 à 634.
4. Sebêos, xviii, p. 47. Jean Katholikos, ch. x, p. 60.

il lui décerna le titre d'honneur de *Khousrô-chnoûm*, « Joie de Khousrô » [1], « il le para richement d'une tiare et d'une tunique en byssus doré ; il l'honora grandement dans une tente ornée de diamants, avec un trône d'argent. Il lui donna des trompettes à quatre voix et des gens de la suite royale pour lui servir de gardes de la porte. Il rassembla sous ses ordres une grande et terrible armée pour aller en Orient, au pays kouchân » [2]. L'état-major de Sembat Bagratouni était constitué par la fleur de la noblesse arménienne : Varazchapouh Ardzrouni, Sargis Tayetsi, Artavazd, Vistam et Hemaïak Apahouni, Manuel Apahouni, Vram de Golten ou Goltn, Sargis Dimaqsian et Sargis Trépatouni, chacun avec ses levées féodales et son étendard. Le poste de commandement de Sembat était situé dans la région de Thous et de Nichapour, au district d'Abharchahr [3], dans le Khorassan. Une armée turque, que Sebêos évalue à 30.000 hommes, ayant passé l'Oxus et envahi le Khorassan, Sembat faillit être submergé sous le nombre. Sebêos décrit le combat singulier que le chef arménien livra sur le front de bataille à un des rois barbares, combat dont il sortit vainqueur, à la manière des héros du *Châh-nâmeh*. Sembat poursuivit l'ennemi jusqu'au cœur du Tokharestan, ravageant Hérat, Badaghès, Talékan et Balkh, et revint avec un riche butin vers Merv et Merv-er-Roud, villes qui jalonnaient, semble-t-il, la frontière orientale de la Perse et où il campa [4].

A la nouvelle de cette victoire, Khousrô Abharvêz honora Sembat dans la personne de son fils Varaztirots, alors à la cour et qu'il fit promener sur un grand éléphant richement paré devant tout le personnel du palais. Sembat lui-même, quand il vint faire son rapport sur les derniers combats, reçut un accueil magnifique. « Quand il ne fut plus qu'à une étape de la résidence royale, le roi ordonna à tous ses satrapes et à ses soldats d'aller au-devant de lui ; il ordonna également de lui conduire un cheval des écuries royales avec un harnachement royal. Sembat se présenta ainsi devant le roi en grande pompe et magnificence. Le roi le reçut avec joie et étendit vers lui sa main. Sembat la baisa et se prosterna. Alors le roi lui dit : « Tu as agi avec loyauté et nous sommes très content de toi ; désormais ne te fatigue plus à la guerre ; reste ici près de nous, mange, bois et partage notre joie [5]. »

Sembat Bagratouni avait mérité par ses campagnes au service

1. Patkanian, *Journal Asiatique*, 1866, I, p. 195. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 214. Christensen, *l. c.*, p. 405.
2. Sebêos, xviii, p. 48.
3. Aperchahr en transcription arménienne (Sebêos).
4. Sebêos, xviii, p. 50-51. Cf. Marquart, *Erânschahr*, p. 66 sq., 76, etc.
5. Sebêos, xix, p. 51-52. Notons que Sembat Bagratouni devait mourir comblé d'honneurs à Ctésiphon, mais son corps fut transporté en Arménie, au village de Darioun, canton du Kogovit, dans l'Aïrarat.

de la cour sassanide le titre de Bazmaïalth (« le Souvent-Victorieux ») que lui donne l'histoire [1]. Khousrô Abharvêz, envers qui il avait fait preuve d'un tel loyalisme, lui conféra, nous assure Vardan, la dignité de *marzbân* d'Arménie [2]. Mais quelle que fût la faveur dont Sembat bénéficiait auprès du grand roi, quelques hautes fonctions qu'il ait exercées dans l'empire sassanide, il resta toujours fidèle à la foi chrétienne. « Il se montrait soumis à la foi de ses pères, dit Oukhtanès d'Ourha, professant humblement la croyance des saints docteurs, la proclamant, assistant tous ceux qui en avaient besoin, défendant et faisant prospérer l'Arménie. En cette époque d'anarchie, il remplaçait le roi absent et le pontife qui manquait [3]. » Oukhtanès le loue en particulier d'avoir, au concile de Dwin, empêché les évêques de la Persarménie de se rallier au « schisme » suscité par les Byzantins [4].

Les rapports continuaient à être beaucoup moins bons entre les Arméniens et Byzance. Aussitôt après le triomphe de Sembat Bagratouni à la cour de Ctésiphon, Sebêos nous parle de la révolte d'Atat Khorkhorouni contre les Byzantins. Ce *nakharar* avait été honoré par eux du titre envié de patrice. Ayant reçu l'ordre de partir avec ses contingents pour la Thrace, il se ravisa en cours de route et regagna l'Arménie par voie de mer, sans doute par la côte septentrionale de l'Asie Mineure. Au cours de cette *Anabase* en sens inverse, une fois parvenu à terre (sans doute du côté de Trébizonde), il n'eut pas à livrer moins de huit ou dix combats avant d'avoir atteint Nakhitchévan, dans la Persarménie où il s'estima enfin en sécurité. De fait, le corps d'occupation perse lui fit bon accueil et il se fortifia dans la place. Mais les Byzantins n'hésitèrent pas à venir l'y relancer. Pour ami que Khousrô fût de l'empereur Maurice, il ne pouvait tolérer une telle violation de son territoire. Il envoya donc un contingent dont la seule approche provoqua le départ des Byzantins. Atat Khorkhorouni se rendit alors à la cour de Perse où Khousrô lui réserva le meilleur accueil [5]. On voit ici la politique sassanide profiter, non sans adresse, de toutes les fautes du « joséphisme » byzantin. Songeons que sous la même rubrique que l'odyssée d'Atat, Sebêos relate l'édit impérial adressé aux Arméniens d'obédience byzantine : « Il me faut 30.000 cavaliers comme tribut prélevé sur l'Arménie ; que trente mille familles se réunissent et

1. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, II, *Addition IX*, p. 156.
2. Vardan, p. 48-49. Cf. Brosset, *l. c.* Sembat paraît avoir conservé ces fonctions jusqu'à sa mort en 616-617. (Sur cette date, Marquart, *Études sur les Bagratouni*, p. 3-4, et ap. Muyldermans, *La domination arabe en Arménie*, p. 86, n. 4.)
3. Oukhtanès d'Ourha, II, § 31, trad. Brosset, *Deux historiens arméniens*, p. 309.
4. Cf. Brosset ap. Oukhtanès, p. 308, n. 2.
5. Sebêos, xx, p. 53-54.

aillent s'établir en Thrace » —, décret que le commissaire impérial Priscos fut chargé d'aller faire exécuter en toute hâte [1].

Les affaires religieuses sous l'empereur Maurice. Le schisme de vingt ans (590-610).

Le pis est que la politique byzantine, telle que la pratiquait l'empereur Maurice, ne se contentait pas de ces transferts de populations, si nuisibles pour l'arménisme. Elle cherchait, sur le terrain religieux, à détruire l'autonomie spirituelle de l'Église arménienne. La position théologique de cette Église avait, on l'a vu, été confirmée sous le patriarcat de Nersès II, au concile de Dwin de 554, concile qui avait définitivement rejeté les définitions chalcédoniennes [2]. Sous le patriarcat de Movsès II d'Élivard (574-604), le conflit spirituel latent éclata avec Byzance. L'empereur Maurice, nous dit Sebêos, « ordonna de prêcher la doctrine de Chalcédoine dans toutes les églises d'Arménie ». Nous retrouvons ici ce césaropapisme byzantin dont les manifestations maladroites et brutales ont fait tant de mal à l'orthodoxie. Un grand nombre d'Arméniens, plutôt que de se prêter à ce qu'ils considéraient comme une apostasie, passèrent « à l'étranger », c'est-à-dire en Persarménie. « Beaucoup de prêtres, ne tenant aucun compte de l'édit, restèrent et demeurèrent inébranlables, tandis que d'autres, mus par l'ambition, acceptèrent l'union avec les Grecs [3]. »

Ce fut le schisme. Le patriarche Movsès II, invité par l'empereur Maurice à un synode à Constantinople, refusa de s'y rendre et resta à Dwin, terre de mouvance perse d'où il put se soustraire jusqu'au bout aux menaces des autorités grecques. On se souvient en effet que la frontière entre les deux empires était marquée par la rivière Achat ou Azat, l'actuel Garni-tchaï qui passe un peu à l'ouest de Dwin. « Je ne passerai pas l'Achat, répondait Movsès aux invités de l'empereur, pour aller manger du pain cuit au four et boire de l'eau chaude » —, faisant par là allusion à certaines différences rituelles entre les deux Églises. Maurice nomma alors (590) un patriarche pour les provinces arméniennes de mouvance grecque. Ce fut Hovhannès de Bagaran, lequel fixa sa résidence au bourg d'Avan, situé au nord de Dwin, mais en deçà de l'Achat et où il construisit une cathédrale que nous vante Jean Katholikos. Notons que, bien que cet anti-patriarche ait « élevé un siège rival et rompu l'unité du patriarcat », Jean Katholikos le considère comme de bonne foi en matière christo-

1. Sebêos, xx, p. 54-55.
2. Voir plus haut, p. 236.
3. Sebêos, ix, p. 36.

logique, et Sebêos loue sa sainteté [1]. Quoi qu'il en soit, Hovhannès réussit (Sebêos ne nous dit pas comment) à s'emparer des vases sacrés de l'église Saint Grégoire à Dwin, et il les fit transférer par la suite dans la capitale de l'Arménie byzantine, à Théodosiopolis ou Karin [2]. « Il admettait les Grecs à la communion », c'est-à-dire qu'il avait accepté les articles du concile de Chalcédoine. Ce schisme devait se perpétuer une dizaine d'années jusqu'à ce que les armées perses, en guerre, comme nous le verrons, avec Byzance, aient chassé Hovhannès de son siège d'Avan, puis l'aient relancé jusqu'à Théodosiopolis et finalement fait prisonnier et déporté à Hamadhan (610-611) où il décéda (611) [3].

Ces querelles théologiques n'étaient pas sans danger, même au point de vue politique, pour l'influence et le prestige arméniens en Transcaucasie. Nous avons vu que le rayonnement de l'arménisme tenait en grande partie à la conversion, par l'Église arménienne, des populations des marches-frontières comme les Siouniens ou, derrière eux, de populations franchement allogènes, comme les Aghouans. Le spectacle du schisme dans le patriarcat arménien ne pouvait qu'encourager les tendances sécessionnistes du clergé siounien. Les évêques siouniens et aghouans ne pouvaient qu'être tentés d'abandonner le parti du patriarche Movsès pour celui de « l'anti-patriarche » grécophile Hovhannès de Bagaran : Byzance étant plus éloignée que la Persarménie, ils y eussent gagné d'accroître leur autonomie, mais seraient tombés d'autre part dans la sphère d'action de l'Église géorgienne. Peut-être en furent-ils empêchés par la crainte de s'attirer l'hostilité de roi de Perse Khousrô Abharvêz, désormais protecteur naturel de l'Église grégorienne contre l'orthodoxie grecque. D'après Moïse Kalankatouatsi, le métropolite siounien Pétros profita du moins du schisme qui divisait le patriarcat arménien pour accepter la juridiction du katholikos d'Aghouanie. De fait, le métropolite siounien suivant, Verthanès ou Vertanès, alla se faire sacrer par le katholikos aghouan Zakharia [4]. « Obéissant aux (dernières) volontés de Pétros, Verthanès refusa de se soumettre au siège d'Arménie, divisé comme il l'était, et se rendit chez les Aghouans où le respectable katholikos Ter Zakharia lui donna la consécration [5]. » Les successeurs de Verthanès en agirent de même, grave menace pour l'influence arménienne en Transcaucasie.

1. « C'était un homme vrai et juste, vertueux dans ses mœurs. Il n'était pas uni avec les tenants du concile de Chalcédoine. » Jean Katholikos, ch. x, p. 62. Cf. Sebêos, xxiii, p. 63.
2. Sebêos, *l. c.*
3. Sebêos, xxiii, p. 63.
4. Moïse Kalankatouatsi, *Histoire des Aghouans*, 217, 219.
5. Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, I. 22, p. 53-54. Cf. Brosset, *Siounie*, II, p. 45-46.

Rupture entre l'Église arménienne et l'Église géorgienne

A la mort du patriarche Movsès II (604), Sembat Bagratouni, l'ancien marzbân d'Hyrcanie tout puissant en Persarménie en raison de la faveur que lui témoignait Khousrô Abharvêz, chercha à faire porter au siège patriarcal l'évêque du *Rech*touniq, Abraham d'*Al*bathank qui professait les mêmes doctrines anti-chalcédoniennes [1], mais le synode réuni à cet effet à Dwin ne put se prononcer, plusieurs des évêques qui le composaient ayant été plus ou moins gagnés à la cause des Grecs [2]. Le siège patriarcal resta vacant pendant trois ans, période au cours de laquelle il fut géré par Vertanès ou Verthanès Qerthol « le Grammairien » qu'Oukhtanès d'Ourha nous présente comme un théologien éminent et qu'assistait Movsès, évêque de Tsourtav (dans le Gougarq), non moins anti-chalcédonien [3]. Abraham d'*Al*bathank fut enfin élu patriarche dans un nouveau synode tenu à Dwin, avec l'appui du *marzbân* Sembat Bagratouni, le 30 avril 607 [4].

Abraham 1er (607-615) attacha son nom à la reconstruction de l'église Saint-Grégoire à Dwin, reconstruction dont l'approbation avait été demandée à la cour de Perse par Sembat Bagratouni et qui fut rapidement menée à bonne fin [5]. Abraham est non moins connu pour avoir présidé à la rupture entre l'Église arménienne et l'Église ibérienne ou géorgienne, rupture qui devait avoir de si graves conséquences pour les relations politiques entre les deux pays.

L'auteur de cette rupture fut le *katholikos* ibère Kurion ou Kyron. Ce prélat, originaire du Djavakheth et qui avait séjourné une quinzaine d'années en territoire byzantin, à Nicopolis, dans la région de Colonée, ancienne province du Pont, était fort érudit. Il possédait, nous dit Aso*l*ik, quatre langues, l'arménien, le géorgien, le grec et le pehlvi [6]. Il était, en tout cas, fort pénétré de culture grecque. Néanmoins, quand il s'était rendu à Dwin, il s'était attiré la confiance du patriarche arménien Movsès II qui le sacra évêque de l'Aïrarat, puis katholikos d'Ibérie (v. 575-576) [7], mais, par la suite, il manifesta des sympathies de plus en

1. Je dis à dessein anti-chalcédoniennes et non monophysites, car les Pères arméniens anathématisent ici aussi bien Eutychès que le concile de Chalcédoine (Oukhtanès d'Ourha, II, 22, p. 301, lettre de Verthanès Qerthol à Kyron d'Ibérie).
2. Oukhtanès, II, 30, p. 308-309. *Livre des Épîtres*, 146.
3. Oukhtanès, II, 34, p. 312.
4. Sebêos, xvii, p. 47. Oukhtanès, II, 35, p. 312-314. Cf. Ormanian, p. 174.
5. Sebêos, xvii, p. 47.
6. Asolik, I, 2, p. 115-116. Oukhtanès, II, 1, p. 278-279.
7. 575 d'après Oukhtanès, *l. c.*, p. 280. 576 selon Brosset, *Hist. de Géorgie, Addition* V, p. 107-108.

plus nettes pour les doctrines chalcédoniennes, voire, nous assure Oukhtanès, pour le nestorianisme [1]. Après le décès du patriarche Movsès II (604), Kurion qui dissimulait de moins en moins ses sentiments, fut dénoncé par l'évêque Movsès de Tsourtav et réprimandé par Vertanès Qerthol, gérant du patriarcat. Kurion répondit en menaçant de faire appel aux Byzantins. Lors de l'élection du patriarche arménien Abraham d'Albathank (607), Kurion, ainsi que le katholikos d'Aghouanie qui partageait les mêmes sentiments, évita de se rendre au concile. Abraham, espérant encore le ramener à la confession arménienne, engagea avec lui une correspondance dont Oukhtanès nous ouvre le dossier et où la discussion théologique révèle de plus en plus le dissentiment politique [2]. En vain le marzbân Sembat Bagratouni écrivit-il à son tour à Kurion pour l'inviter à se soumettre [3]. Le katholikos géorgien, assuré de l'appui moral des Byzantins, fut assez heureux pour éviter en même temps d'attirer sur l'Ibérie l'hostilité des Perses, protecteurs de Sembat Bagratouni. Il bénéficiait en réalité du désir des deux cours de Ctésiphon et de Constantinople de maintenir le *statu quo* en Transcaucasie [4]. Du reste, il était couvert par le prince géorgien Aternerseh [5]. Finalement Kurion, définitivement rallié à l'orthodoxie grecque, écrivit à l'empereur Maurice pour lui dénoncer Abraham comme un ennemi de l'Empire [6]. De son côté, Abraham, dans un nouveau concile réuni à Dwin vers 608-609 [7], excommunia Kurion en interdisant aux Arméniens toute relation confessionnelle avec les Géorgiens : « Nous étendons aux Ibères le décret d'exclusion porté contre les Grecs par nos vardapet et qui subsistera tant qu'ils ne reviendront pas à la vérité. Défense de communiquer avec eux pour la prière, pour la nourriture et la boïsson, d'avoir avec eux des rapports d'amitié, d'éducation d'enfants, d'aller prier à la Croix, de les admettre dans nos églises, de contracter avec eux aucun mariage [8]. »

La rupture entre l'Église arménienne et l'Église géorgienne eut des conséquences considérables pour l'histoire de la Transcaucasie. De ce jour, le pays ibère, la Géorgie, gravita dans l'orbite de l'Église byzantine, tandis que l'Arménie s'enfermait plus que

1. Oukhtanès, II, 1, p. 280 sqq. Brosset, *l. c.*, p. 112. Cf. Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, I, 25, p. 61.
2. Oukhtanès, II, 44-51, p. 320-329. *Livre des Épîtres*, 90-151. Cf. Tournebize, p. 347.
3. Oukhtanès, II, 55, p. 332-333.
4. Oukhtanès, II, 57, p. 335. II, 61, p. 339. Cf. Brosset, *Additions*, V, p. 117-118.
5. Brosset, *l. c.*, p. 118.
6. Brosset, p. 121.
7. Date discutée. Mgr Ormanian donne 609, p. 32, et 608, p. 174.
8. Jean Katholykos, X, p. 61. Oukhtanès, II, 70, p. 351. Moïse Kalankatouatsi, *Histoire des Aghouans*, III, 49. Voir la version géorgienne dans Tamarati, *L'Église géorgienne*, Rome, 1910, p. 241.

jamais dans sa foi grégorienne. Le danger immédiat était que l'épiscopat aghouan se rattachât à l'Église géorgienne, danger d'autant plus grand que, depuis le schisme arménien de 590, le katholikos de Siounie se faisait sacrer par celui d'Aghouanie. Mais l'attitude maladroite de Kurion envers le clergé aghouan permit au patriarcat arménien de rétablir son autorité sur l'archevêque d'Aghouanie [1].

Restait la menace de dissidence de l'Église de Siounie. C'était, disions-nous à la faveur du schisme intérieur arménien de 590 — le patriarche Movsès II d'Elivard en Persarménie et l'antipatriarche Hovhannès de Bagaran dans l'Arménie byzantine —, que les métropolites de Siounie, au lieu de venir se faire consacrer en Arménie, étaient allés recevoir la consécration des mains du katholikos d'Aghouanie. Tel avait été le cas pour le métropolite siounien Verthanès ou Vertanès, consacré par le katholikos aghouan Zakaria [2], pour son successeur Grigor II [3] et pour un troisième métropolite nommé Kristaphor, également sacré en Aghouanie [4]. La situation changea lorsque le schisme arménien cessa par la nomination du patriarche Abraham d'Albathank, élu, comme on l'a vu plus haut, au concile de Dwin, le 30 avril 607, par l'accord des prélats des provinces byzantines et des prélats de la Persarménie. Kristaphor de Siounie, qui s'était rendu au concile, s'y engagea envers le nouveau patriarche comme envers le tout-puissant *marzbân* Sembat Bagratouni à renoncer à toute tendance grécophile [6]. Davith qui lui succéda comme métropolite de Siounie, fut sacré par le patriarche Abraham et, étant ainsi pleinement rentré dans le giron de l'Église arménienne, fut intimement associé aux synodes réunis de son temps et qu'il présida aux côtés du patriarche. Le métropolite de Siounie suivant, Mathousala, célébré par l'*Histoire de Siounie* comme « grammairien et philosophe », sera un des prélats qui, lors du concile de Karin de 629, résisteront le plus énergiquement à la tentative de l'empereur Héraclius pour amener l'Église arménienne à adopter le « chalcédonisme » [8].

Conquête de l'Arménie byzantine par Khousrô Abharvêz

La situation de l'Arménie changea, lorsque, à Constantinople, l'usurpateur Phocas ayant renversé et fait périr l'empereur

1. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, 36, p. 65-66. Oukhtanès d'Ourha, II, 69, p. 350.
2. Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, I, 22, p. 53-54.
3. *Ibid.*, 25, p. 61.
4. *Ibid.*, 25, p. 61.
5. *Ibid.*, 25, p. 62.
6. *Ibid.*, 26, p. 63-64.
7. *Ibid.*, 26, p. 65. Cf. Brosset, *ibid.*, II, p. 48.
8. *Ibid.*, I, 28-29, p. 71-80. Cf. Brosset, *Ibid.*, II, p. 48.

Maurice (602), le roi de Perse Khousrô Abharvêz, sous prétexte de venger la victime, commença contre l'empire byzantin une guerre qui devait durer vingt-cinq ans (604-6[illegible]9).

Dès le début de cette guerre, une armée perse vint hiverner à Dwin sous le commandement d'un général nommé, en transcription arménienne, Djouan-veh, ou Djouvan-veh [1]. De leur côté, les Byzantins s'étaient concentrés au bourg d'É*l*évard ou É*l*ivart, au nord-ouest d'Erivan, à l'ouest de la rivière Hrazdan. Les Perses vinrent les y attaquer, mais subirent une sanglante défaite (603) [2]. L'année suivante, une nouvelle armée perse envahit l'Arménie byzantine sous le commandement d'un officier appelé Dadôès par les Byzantins et Datoyéan par Sebêos [3]. Elle força les Byzantins à évacuer précipitamment leur camp de Chirakavan (Erazgavorq) et à reculer jusqu'à la plaine d'Akanich, près du village de Gétik où s'engagea la bataille. Devant cette attaque les Arméniens firent bravement leur devoir. Les paysans de la région s'étaient réfugiés dans la forteresse d'Erginaï. Pendant le combat, leurs jeunes gens en sortirent et, armés de faux, tombèrent sur les derrières de l'armée perse, lui causant de sérieuses pertes, mais pendant ce temps les Byzantins lâchaient pied. Les Perses vainqueurs se retournèrent contre le fort d'Erginaï dont tous les défenseurs furent massacrés ou pris. Les habitants des trente-trois villages arméniens qui s'y étaient réfugiés furent déportés en Azerbaidjan [4].

La guerre se transporta ensuite dans le district d'Ang*l*n, qu'il ne faut pas identifier pour cette période avec l'Ingilène des Grecs, puisqu'il correspond au district du Dégiq, au nord du confluent de l'Arsanias ou Mourad-sou avec l'Euphrate [5], dans le sud-ouest de l'Arménie (Arménie byzantine). Une armée byzantine s'y était retranchée sous le commandement du *nakharar* arménien Théodoros ou Théodos Khorkhorouni. L'attaque brusquée des Perses surprit les Byzantins. « Aucun (de ces derniers) n'avait encore revêtu son armure, ni sellé son cheval. Les flèches de l'ennemi perçaient à la fois hommes et chevaux. Les chevaux, encore attachés aux mangeoires, à l'entrée des tentes, se cabraient, foulaient aux pieds et écrasaient tout. Les Perses forcèrent le retranchement, pénétrèrent dans le camp et un horrible massacre commença. Enfin les Grecs, s'étant ouvert un passage, les uns à pied, les autres montés à poil sur des chevaux, sortirent et prirent la fuite. » Ils se réfugièrent dans la forteresse d'Ang*l*n avec Théodoros Khorkhorouni qui obtint de l'armée

1. Cf. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 69.
2. Sebêos, xxii, p. 57-58.
3. Cf. Noeldeke, *Studien*, I, 11, 18, *s. v. Dadôès*.
4. Sebêos, xxii, p. 58-59.
5. Cf. Faustus de Byzance, I, p. 170, n. 1. Voir Marquart, *Erânschahr*, p. 171.

perse la libre sortie pour eux. Lui-même fut conduit auprès de Khousrô Abharvêz qui d'abord le reçut avec honneur pour la reddition de la forteresse, mais qui le soupçonna ensuite de rester fidèle aux Byzantins et le fit exécuter [1].

Sebêos mentionne une autre victoire des Perses sur les Byzantins dans la province du Baséan, victoire suivie de la conquête, par les premiers, « des villes d'Angl, de Gaïlatoukh et d'Erginaï, ainsi que d'une ville du Tarôn » [2], après quoi l'armée perse rentra chez elle. Toutes ces campagnes, tant du côté perse que du côté byzantin, prenaient l'aspect de simples razzias dévastatrices dont la principale victime était toujours le peuple arménien. En réalité, les grands coups, des deux côtés, se portaient ailleurs, dans l'Osrhoène, en Syrie et en Asie Mineure. Cependant en 607-608 la lutte prit là aussi une allure plus décisive. Un général perse, appelé en transcription arménienne Achtat Yestayar, étant entré en Arménie, les Byzantins rassemblèrent leur armée dans le Baséan et marchèrent contre lui, mais ils éprouvèrent, nous dit Sebêos suivi par Asołik, un complet désastre « à Dou et à Ordrou », — Dou étant l'actuel Böyuk-touya, au nord-est d'Erzeroum [3], et Ordrou correspondant à l'Ourtrou des sources grecques, à l'Ordro des sources géorgiennes [4], et l'une et l'autre place se trouvant entre le Baséan à l'est et la province de Karin à l'ouest. Les Perses vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à Satal, la Satala grecque, près des sources du Kelkid-sou. Le général perse vint alors assiéger Théodosiopolis, la Karin des sources haïkanes, l'actuel Erzeroum. D'après Sebêos, les habitants ne se rendirent que parce que les Perses amenaient avec eux un soi-disant fils de l'empereur Maurice dont la présence apaisa leurs scrupules loyalistes [5]. Après avoir mis une garnison dans la capitale de l'Arménie byzantine, les Perses s'emparèrent encore de Dzitharitch dans le Hachtéanq (Asthianène), de Satal (Satala), aux avancées de la Cappadoce Pontique, d'Arastiaï [6] et de Nicopolis sur le Lycos, également en Cappadoce Pontique [7]. La majeure partie de l'Arménie byzantine passa ainsi sous la domination perse.

1. Sebêos, xxii, p. 59-60.
2. Le texte de Sebêos, sans doute corrompu, pense Macler, appelle cette ville Tzkhnkert. Cf. Sebêos, trad. Macler, p. 60, n. 2. Tout ce passage de Sebêos est d'ailleurs obscur. Le chroniqueur nous parle tantôt d'Angłn près de l'Arsanias, tantôt d'Angl, près de Dwin. L'itinéraire qu'il nous donne finalement ici n'est pas moins difficile à suivre.
3. Cf. Adontz, *Armenija v epohu Justiniana*, p. 23, n. 1. Kiepert, *Karte von Kleinasien*, Feuille d'Erzeroum. Honigmann, p. 181.
4. Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 323. Markwart, *Entstehung der armenischen Bistümer*, p. 29, n. 2 (*Orientalia Christiana*, t. 27, 2, p. 165, n. 2. Honigmann, p. 180.
5. Sebêos, xxiii, p. 62.
6. Macler, *l. c.*, p. 152, voit dans Arastiaï l'Arhesd ou Arest du lac de Van. Mais en ce cas, on ne comprend guère la marche des opérations.
7. Sebêos, p. 62.

Le gouvernement sassanide fut ensuite représenté en Arménie par Châhên Vahmanzâdhaghân, qui reçut le titre de *pâdhghôspân* (gouverneur) *de l'Ouest* [1], tandis qu'un autre haut dignitaire iranien, Chahrayanpet [2], s'installait comme *marzbân* à Dwin (v. 611-613). Châhên remporta sur les Byzantins, dans la région de Karin-Théodosiopolis (Erzeroum), une victoire qui acheva de dégager le pays. Toutefois le roi Khousrô Abharvêz, craignant sans doute qu'un retour offensif des Byzantins ne trouvât des intelligences dans la population arménienne de Karin-Théodosiopolis, ordonna de déporter les habitants et leur assigna comme résidence la ville iranienne de Hamadhân. L'antipatriarche arménien Hovhannès de Bagaran, qui se trouvait à Théodosiopolis, fut emmené, lui aussi, à Hamadhân avec tous les vases sacrés de son église. Il devait y mourir peu après (611) et son corps allait être ramené en Arménie, dans l'église qu'il avait fait construire à Avan [3].

Pendant ce temps, Châhên, à la tête d'une armée perse, poursuivait ses conquêtes vers l'ouest, dans la direction de l'Asie Mineure et arrivait devant Césarée de Cappadoce, ville qui comptait dans sa population de nombreux Arméniens. Les Perses firent prisonnier le seigneur arménien Vasak Ardzrouni qui, bien qu'élevé parmi eux et ayant reçu, comme beaucoup de *nakhararq*, une éducation tout iranienne, avait pris du service dans l'armée byzantine où sa vaillance avait causé bien du mal aux lieutenants de Khousrô. Le héros arménien fut impitoyablement crucifié devant les portes de Césarée [4] (v. 611). Quant aux Perses, ils durent ensuite, devant le retour des armées byzantines, évacuer Césarée, mais ce fut pour aller prendre leurs quartiers d'hiver en Arménie (hiver 611-612).

En 612 Châhên reprit l'offensive, et, partant de Karin-Théodosiopolis, alla s'emparer de Mélitène. L'Arménie entière tomba ainsi aux mains des Perses. Ceux-ci, d'après Sebêos, firent gouverner le pays par les marzbâns (tous de race iranienne) Pârsâyênpet [5] (613 ?), Nâmdâr-Gouchnasp [6] (616-619 ?), Charaplakan (en transcription arménienne) ou Sarablagas (en transcription grecque) [7] (620-624 ?) et Rôzbihân (*al.* Râhzâd) [8] (624-627 ?)

1. Sebêos, xxiii, p. 63. Tabari (Nœldeke), p. 151-153, 290-292. Cf. Christensen, p. 442.
2. Cf. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 59.
3. Sebêos, xxiii, p. 63, Asołik, p. 146.
4. Sebêos, p. 63-64.
5. Cf. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 59.
6. Cf. *Tabari* (Noeldeke), p. 387-388.
7. Cf. *Tabarî* (Noeldeke), p. 292. Macler, *l. c.*, p. 66, n. 5.
8. *Tabarî* (Noeldeke), p. 294-296. Cf. Hübschmann, I, p. 70.

L'Arménie et les campagnes d'Héraclius contre les Perses

Cependant la situation avait commencé à changer depuis que l'empereur Héraclius (610-641), — un souverain d'origine arménienne, — était monté sur le trône de Constantinople.

Une première expédition de revanche fut dirigée vers l'Arménie par le général byzantin Philippicos [1] qui, de Césarée, poussa jusqu'à la province de l'Aïrarat et vint camper devant Valarchapat. Mais une armée perse ayant, à son tour, pénétré dans l'Aïrarat et étant venue camper sur les bords de l'Araxe, Philippicos battit en retraite par le district de Nig, le nord du mont Aragak, les districts du Chirak et du Vanand, d'où, par la région de Karin-Théodosiopolis, il rentra en territoire byzantin [2]. En réalité, ce n'était là qu'une expédition de reconnaissance menée avec beaucoup de mobilité et qui avait tourné au mieux, les Byzantins ayant, sans combattre, harassé l'armée perse qui s'était montrée incapable de les surprendre.

L'invasion perse avait cependant atteint son maximum, — prise de Jérusalem (614) et blocus de Constantinople —, quand l'empereur Héraclius, pour dégager l'Asie Mineure, entreprit du côté des confins arméniens une série de campagnes qui prirent les Perses à revers. S'étant embarqué à Constantinople le 5 avril 622, il prit terre en Asie Mineure et se rendit à Césarée, d'où il tournait les positions de l'armée perse qui, sous les ordres du célèbre Chahrvarâz, opérait dans le nord-ouest de la péninsule. Cette campagne avait dégagé la Cappadoce et le Pont quand les affaires d'Europe (invasion des Avar) rappelèrent l'empereur à Constantinople [3]. En 623 il reprit le même plan. Ayant débarqué à Trébizonde, il traversa le Pont et pénétra en Arménie. De Théodosiopolis (Karin, Erzeroum), il marcha sur Dwin, y entra et poussa d'une traite jusqu'à Nakhitchévan. De là, il fit une incursion dans la province iranienne d'Azerbaidjan où il alla détruire près de Gandzak [4] le célèbre temple du feu d'Adhour

1. Cf. PATKANIAN, *Journal Asiatique*, 1866, I, p. 199.
2. SEBÊOS, XXIV, p. 67.
3. Cf. *Tabarî* (NŒLDEKE), p. 294. — PATKANIAN, *Journal Asiatique*, 1866, I, p. 201. — DIEHL, *Le monde oriental de* 395 à 1081 (1936), p. 146.
4. D'après Markwart, la Gandzak dont il s'agit ici, est Ganz-î Chîzaghân, c'est-à-dire la Gandjak du district de Chîz, en Azerbaidjan (à distinguer de la Gandjak ou Gandja — depuis, Elizavetpol —, d'Arménie). Cf. MARKWART-MESSINA, *Catalogue*, p. 108 sq, et CHRISTENSEN, *l. c.*, p. 137 et 413. Mais Minorsky, dans un travail tout récent, localise Gandzak à Leylân au sud de Marâgha, et fait observer que ce ne fut pas là qu'Héraclius détruisit le grand pyrée royal, mais plus au sud-est, au site appelé Thébarmaïs par Théophane, site que Minorsky identifie à Chîz et qu'il localise à Takht-i Soleimân. Cf. MINORSKY, *Roman and Byzantine campaigns in Atropatene. Bulletin of the School of Oriental Studies*, 1944, XI, 2, p. 248-258. Minorsky situe d'ailleurs le raid en question d'Héraclius sur « Gandzak » et « Thébarmaïs » non pas, comme Diehl, en 623, mais en 628.

Gouchnasp. Il passa ensuite dans la province de Phaïtakaran, au confluent de l'Araxe et de la Koura d'où il menaçait l'Azerbaidjan, c'est-à-dire, directement, l'Iran sassanide. Traînant avec lui 50.000 prisonniers perses, il revint hiverner dans l'Aghouanie ou Albanie, l'actuel Chirvan (624) [1].

Le général perse Chahrvarâz, pour couvrir l'Arménie, vint alors, à travers le Gardman (entre la rive orientale du lac Sévan et la région de Gandja), prendre ses quartiers autour de la Tigranakert de Transcaucasie, aussi appelée Aparner, aux confins arméno-ibères [2]. Il y fut rejoint par son collègue Châhên dont l'armée était forte de 30.000 hommes. Les deux généraux perses encerclaient Héraclius, mais celui-ci se tourna brusquement contre Châhên et le mit en déroute, après quoi, par la route de Dzeloukh il descendit dans la plaine de Nakhitchevan et franchit l'Araxe au bourg de Vrendjounik [3]. Il était suivi à la trace par l'armée de Chahrvarâz et les débris de celle de Châhên [4]. Les distançant d'une étape, il descendit au sud-ouest, vers le Bagrévand et l'Apahouniq (Apakhounès), et il campa près d'un village appelé Hretchmounkh par Sebêos, et Khardjôq par Asołik. Cependant Chahrvarâz, l'ayant devancé, était arrivé plus au sud dans le district d'Aliovit, d'où, avec 6.000 hommes d'élite, il alla se poster lui-même à Ardjêch, sur la rive nord-est du lac de Van par où l'empereur devait passer. Mais Héraclius, ayant, par ses espions, appris cette embuscade, s'élança à son tour avec 20.000 hommes de ses meilleures troupes vers Ardjêch. Y étant parvenu par une marche de nuit, il surprit les Perses, les enferma dans la ville et y mit le feu ; « et aucun d'eux ne put échapper à la mort, car le feu immense les dévora tous ». Seul Chahrvarâz put s'enfuir sur un mauvais cheval et rejoindre le gros de son armée dans l'Aliovit [5] (décembre 624). Héraclius, avec son butin, alla ensuite hiverner en Cappadoce et dans le Pont, dans la région de Césarée et d'Amasia, suivi de loin par Chahrvarâz qui se garda de l'attaquer [6].

En mars 625 Héraclius conduisit une série d'opérations sur les confins occidentaux de l'Arménie méridionale, par Martyropolis (Maiyâfâriqîn), Amida (Dyarbékir), Samosate et Germanicé (Marach). Puis, d'Adana, en Cilicie, il revint, via Sébaste (Sivas), hiverner dans le Pont, près de Trébizonde. En 626-627,

1. Sebêos, xxvi, p. 81-82, résumé par Asołik, p. 147. Sur l'Albanie et ses confins, cf. Marquart, *Erânschahr*, p. 118.
2. Cf. Saint Martin, *Mémoires*, I, p. 170-173. Macler ap. Sebêos, p. 82, n. 2. Le texte de Sebêos, dans la traduction Macler, semble substituer ici à Chahrvarâz le roi Khousrô en personne (p. 82). Cependant le contexte et le résumé d'Asołik (p. 147) paraissent bien prouver qu'il s'agit de Chahrvarâz.
3. Cf. Marquart, *Erânschahr*, p. 177.
4. Sebêos, xxvi, p. 82. Asołik, p. 147.
5. Sebêos, xxvi, p. 82-83. Asołik, iii, p. 147-148.
6. Sebêos, xxvi, p. 83. Asołik, iii, p. 148.

Héraclius prit encore l'empire perse à revers du côté de la Transcaucasie, en s'alliant aux Khazar, peuple turc de la steppe russe. Le khan khazar Ziebil, Djib*l*ou ou Djibghou eut avec lui une entrevue où cette alliance fut cimentée par des promesses matrimoniales. Au contraire, le roi bagratide d'Ibérie Stéphannos Ier, bien que chrétien orthodoxe, avait embrassé le parti perse [1]. Un détachement byzantin secondé par les Khazar vint, à l'été de 627, l'assiéger dans Tiflis. La citadelle fut prise après un long siège et le khan khazar envoya à Héraclius le crâne de Stéphannos. L'empereur intrônisa à la place du défunt le *mthawar* Adarnasé Ier, descendant de l'ancienne famille régnante d'Ibérie, celle des Khosroïdes [2].

Tandis que ses alliés khazar en finissaient avec la résistance ibère, Héraclius avait, par la province de Chirak, de nouveau pénétré en Arménie. Il traversa l'Araxe dans la région d'Etchmiadzin, près de Vardanakert et gagna la province de Kogovit d'où il passa dans les cantons de Her et de Zarévand au nord-ouest du lac d'Ourmia. Là il semblait menacer directement la riche province iranienne d'Azerbaidjan [3]. En réalité, il descendit droit au sud, vers l'Assyrie, en direction des résidences sassanides de Ctésiphon et de Dastgard. Le général perse Rôzbihân (en arménien *R*otchvchan) [4], qui s'était posté pour lui barrer la route, à Nakhitchevan, n'avait pu y parvenir et le suivait à la trace dans sa descente vers l'Assyrie [5]. La guerre se déplaçait donc, « de l'autre côté du mont Zarasp [6], » vers la plaine du grand Zab. Héraclius y attendait Rôzbihân et les autres généraux perses. Le 1er décembre 627 il passa le grand Zab et alla se poster près des ruines de Ninive, sans que les ennemis aient eu connaissance de ses mouvements. « Faisant brusquement volte-face, il les attaqua avec une extrême violence. La plaine était couverte de brouillard et les troupes perses n'apprirent le retour d'Héraclius que lorsqu'on en était déjà aux mains [7]. » Les Perses furent écrasés (12 décembre 627). Héraclius vainqueur franchit le petit Zab (27 décembre) et alla, dans les premiers jours de janvier 628, piller le palais sassanide de Dastgard. Sans pousser, pour cette fois, jusqu'à Ctésiphon, il repassa la chaîne du Zagros cou-

1. Stéphannos Ier, fils de Gouaram, de la branche bagratide de Géorgie. Cf., *Histoire de la Géorgie*, t. 1, p. 223, note 3 de Brosset. Aussi Moïse de Kalankaitouq ap. Brosset, *ibid.*, t. 2, p. 490.
2. *Histoire de la Géorgie*, I, 227. Allen. *History of the Georgian people*, p. 79. Minorsky, *Tiflis*, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, p. 792.
3. Sebêos, xxvi, p. 83.
4. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 70 et Noeldeke, ap. *Tabari*, p. 294, n. 3.
5. Cf. *Tabari* (Noeldeke), p. 294-296.
6. Zarasp dans Sebêos, xxvi, p. 84, Varasp, dans Asołik, p. 148. Cf. E. Gerland, *Die persischen Feldzüge des Kaisers Herakleios*, Byzant. Zeitschrift, III, 369 sq.
7. Sebêos, xxvi, p. 84.

verte de neige et rentra le 11 mars 628 à Gandzak d'Azerbaïdjan (Leylân, au sud de Marâgha), où il hiverna.

Cette campagne n'en décida pas moins du sort de la guerre, — et du sort de l'Arménie. Les 24-25 février 628 Khousrô Abharvêz fut détrôné et mis à mort par ses sujets révoltés, et en juin 629 les Perses acceptèrent la paix aux conditions qu'exigea Héraclius.

En ce qui concernait l'Arménie, la frontière entre les deux empires revint au traité de 591 qui laissait la majeure partie du pays aux Byzantins (voir plus haut, p. 251). « Les limites, dit Sebêos, furent rétablies telles qu'elles avaient été fixées par Khousrô et Maurice [1]. »

Ajoutons que, vers cette époque, à la fin du VIe siècle, un prince perse appartenant, d'après certains chroniqueurs, à une branche apparentée à la famille sassanide, peut-être à la maison seigneuriale de Vahrâm Tchôbên, après avoir échappé à des massacres familiaux ordonnés par Khousrô Abharvêz, était allé fonder une dynastie particulière en Aghouanie, dans les territoires du Gardman, du Phaïtakaran, de l'Outi et de l'Artzakh, sur la rive droite de la Koura, et sans doute aussi au Chirvan, au nord du fleuve. Les princes de cette maison, qui portèrent le nom de *Mihrakans* ou d'*Eranchahiq*, embrassèrent le christianisme [2].

Par ailleurs, l'alliance contractée en 626 par Héraclius avec le khan khazare Djib*l*ou eut des conséquences fâcheuses pour les Aghouans. Les Khazars, ayant, à la demande d'Héraclius, opéré une diversion contre les Perses du côté de l'Aghouanie, ravagèrent ce pays. Ils prirent Tch*o*l et Barda (Pertav) et s'avancèrent jusqu'à Ka*l*ankaïtouq, patrie de l'historien des Aghouans (628) [3].

Le roman historique du Tarôn : épopée de Vahan le Loup.

On ne sait quel crédit accorder au milieu de ces événements au récit que Jean Mamikonian consacre, dans son *Histoire du Tarôn*, à la gloire de sa maison, laquelle, comme on l'a vu, possédait hérédi-

1. SEBÊOS, XXIX, p. 91.

2. Cf. BROSSET, dans l'*Histoire de la Siounie*, I, p. 96, n. 2 et II, p. 137, n. 2 (d'après l'*Histoire des Aghouans* de Moïse KA*l*ANKATOUATSI). Selon Moïse, le fondateur de la dynastie mihrakane d'Aghouanie, le prince Mihr, était « le seul survivant de la famille des princes *Boudo* (= Vindôê) et *Bistam* (= Vistahm) » qui, en 590, avaient déposé le roi de Perse Hormizd IV et lui avaient substitué son fils Khousrô Abharvêz, lequel se brouilla ensuite avec eux et les fit périr (Cf. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 439-441). Mihr se fixa dans le Gardman où il construisit le bourg de Mihravan. Il extermina douze chefs locaux, de race aghouane, et fut reconnu comme seigneur par les Aghouans. Son arrière-petit-fils, Vardan-Katch ou le Vaillant, bâtit la citadelle de Gardman. Voir *in fine*, la généalogie des princes mihrakans Source : Moïse KA*l*ANKATOUATSI, II, 17, p. 81, ap. BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, II. *Additions*, p. 474.

3. Moïse KA*l*ANKATOUATSI, ap. BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, II, p. 490.

tairement cette province. Le texte, plein de péripéties romanesques et qui est loin de présenter le sérieux de Sebêos, nous raconte qu'au début du règne de l'empereur Phocas (603), Khousrô Abharvêz avait envoyé une armée piller les provinces de Tarôn et de Hachtéanq où plusieurs ermites furent massacrés [1]. On informe de ces faits le vi ux Mouchel Mamikonian, prince du Tarôn (dont Sebêos nous a pourtant raconté la mort en Thrace vers 591-593) [2] et Mouchel, en évoquant ses « cent vingt années » de campagne (*sic*), fait appeler Vahan Mamikonian, dit Vahan le Loup (Gaïl), qui doit lui succéder comme prince de Tarôn. Il le charge de la résistance, tandis que lui-même va s'enfermer dans le fort d'Olakan ou Olkan [3]. Le chef de l'armée d'invasion perse (il s'appelle Mihrân et est le propre neveu de Khousrô Abharvêz [4]) s'est installé dans la ville de Mouch, capitale du Tarôn, pendant que ses divers lieutenants conduisent autant de colonnes d'attaque contre les nids d'aigle arméniens de la montagne. L'auteur nous conte ensuite une série d'épisodes qui tiennent moins du *Châhnâmè* que des *Mille et Une Nuits* et au cours desquels Vahan le Loup, qui a su capter la confiance du crédule général perse, le berne à chaque fois et, par une série de ruses et de coups de main, fait tomber dans de romanesques embuscades les chefs des détachements ennemis. La naïve duplicité du héros, les atrocités que l'on met à son compte (nez et prépuces coupés et mis dans des sacs), le butin qu'il rapporte à chaque coup de main (les 2.000 chevaux perses ramenés au fort arménien d'Olnout) [5], et, pour finir, l'exécution de Mihrân par l'invincible Vahan qui envoie sa tête au roi Khousrô, autant d'épisodes visiblement empruntés au lyrisme des bardes plus qu'à la véracité des chroniqueurs [6].

Le centenaire Mouchel étant décédé, Vahan le Loup lui succède comme nakharar du Tarôn. Khousrô envoie contre lui une nouvelle armée commandée par un de ses oncles nommé Vakhtang, lequel, après avoir placé un gouverneur dans l'Apahouniq, essaie en vain d'obtenir le tribut des provinces de Harq, de Tarôn et de Hachtéanq dont les habitants déclarent n'obéir qu'à leur prince Vahan. Vakhtang s'installe d'autre part fortement dans la Commagène, du côté de Gargar, puis, après un échange de défis courtois et d'injures homériques, il envoie un détachement contre Mouch, citadelle de Vahan, mais ce dernier n'a aucune peine à en triompher et envoie le butin au monastère de Glakavanq (Sourb-Karapet), un des plus célèbres couvents du

1. Jean Mamikonian, ap. Langlois, I, 365.
2. Sebêos, viii, p. 35.
3. Cf. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen*, Indogerm. Forschungen, XVI, 326, 459.
4. Noeldeke, *Tabari*, p. 140. Christensen, p. 104.
5. *Alias* Elnout, ou Elantz, fort du Taron ; aujourd'hui encore Oghnout. Cf. Adontz, *Armenija Justin.*, p. 16, n. 2. Honigmann, *l. c.*, p. 148.
6. Jean Mamikonian, *Histoire du Tarôn*, l. c., p. 366-368.

Tarôn [1]. Le récit de ces combats ressemble aux fragments d'une geste, et c'est bien de cela qu'il s'agit avec, pour commencer, les revues de guerriers : « Le prince de Hachtéanq avait sous son commandement trois mille six cents hommes, le prince des Palouni (pays de Balou, Balabitène) deux mille deux cents, le prince d'Artchk (Artziké, sur la rive nord du lac de Van) trois mille, le prince d'*O*lnout ou d'*E*lnout cinq mille, le prince Vahan huit mille et son fils Sembat six mille, en tout 28.000 hommes [2]. » Cette levée féodale de la région taronite détruit jusqu'au dernier les envahisseurs perses. Dans un autre combat, Vahan, accompagné de son fils Sembat, affronte un général perse, fabuleusement nommé Assour. « Lorsqu'ils furent en présence, Assour commença à insulter Vahan en le traitant de loup » : « Ce surnom, répond le héros, me convient parfaitement, car j'arrive, j'égorge et je disparais ! » L'engagement ayant commencé, Sembat tire son épée, tranche la tête du cheval d'Assour, puis, se précipitant sur ce dernier, il le décapite, et, élevant en l'air la face de l'ennemi abattu, il s'écrie : « Gloire à vous, Christ, et à vous, Jean le Précurseur, vous avez vaincu ! » « Comme il triomphait, dix hommes cernèrent son père Vahan, et, comme des bûcherons qui abattent les arbres d'une forêt, ils le frappaient sans pitié. » Or Vahan avait quatre-vingts ans. Se sentant défaillir, il appela son fils à l'aide. « Où es-tu, Sembat, mon fils, arrive à mon secours, car je suis vieux ! » « Comme un aigle au vol rapide, Sembat se précipita » ; invoquant le Précurseur, il trancha la tête de l'ennemi le plus proche, « en le fendant par le milieu, si bien qu'il détacha l'épaule droite ». Quant à Vahan, reprenant des forces, il décapita six chevaux « et Dieu leur livra l'armée des Perses, qu'ils chassèrent devant eux jusqu'au soir ». Vahan le Loup, Vahan le Brave mourut la même année et fut enterré au couvent de Glakavanq, « à la porte du saint Précurseur, devant le seuil » [3].

Et les pages d'épopée se succèdent. Dans une nouvelle rencontre avec les Perses, à Thil, dans le Tarôn, où Sembat le Vaillant, fils du Loup, est cerné pendant la nuit par l'armée de Vakhtang, l'intervention du Ciel sauve le héros. Malgré son infériorité numérique celui-ci avait accepté le combat : « Prenez courage, mes enfants, car le saint Précurseur combattra pour nous ! » Comme il disait ces mots, on vit surgir un homme à la chevelure de feu, qui lançait des flammes et aveuglait les ennemis. Éblouis, ceux-ci tournèrent leurs armes les uns contre les autres. « Le massacre fut tel qu'on voyait couler des torrents de sang [4]. »

1. Aussi appelé Innaknéavanq (« le cloître des Neuf Sources »). Aujourd'hui Tchangly-Kilissé.
2. Jean Mamikonian, p. 370.
3. Jean Mamikonian, p. 371.
4. *Ibid.* p. 371.

Quelques jours après, sur la Colline de la Mort, un combat singulier, à la manière des héros du *Châh-nâmé*, met aux prises le général perse Vakhtang et le héros arménien Sembat de Tarôn. « Sembat, s'avançant, lui coupa les jambières en le blessant cruellement et le désarçonna. Vakhtang, abaissant sa lance, frappa Sembat à la poitrine et, ayant fait pénétrer la pointe de l'arme, il ne put l'enfoncer davantage. Sembat, invoquant le Précurseur, traversa de sa lance la cuirasse de Vakhtang, lui perça le cœur et, ayant tiré l'épée, lui trancha la tête. » Alors commence une nouvelle lutte autour de la tête du chef perse. Ses serviteurs l'emportent, mais Sembat se lance à leur poursuite, en tue plusieurs et revient avec le sanglant trophée [1]. Le fils et la fille de Vakhtang, faits prisonniers, furent enfermés dans un des nids d'aigle de la montagne taronite, effectivement appelé le Château des Aigles et aussi la Forteresse des Chèvres.

Nouvel épisode : Le chef perse Sourèn, frère de Vakhtang, vient à Mouch réclamer de Sembat la libération de ses neveux. En apercevant le fantastique château de la montagne, il est saisi d'effroi : « Est-ce que, dans un tel site, on fait paître des chèvres ou des démons ? » Sembat reçoit avec honneur Sourèn, mais un jour qu'il chevauche avec lui entre Mouch et le Monastère de la Croix Caché, Varaz, prince de Balou et allié de Sembat, se jette sur le seigneur perse et, d'un coup d'épée, lui tranche la tête [2]. Suivent une série d'embuscades tendues dans les gorges aux détachements de l'armée perse qui avaient accompagné Sourèn : « Deux cent cinquante hommes sortirent d'Olakan comme pour aller à la chasse. Ils surprirent les Perses qui se reposaient sans défiance et se précipitèrent sur eux : aucun des Perses n'eut le temps de remonter à cheval. On les cerna et sur le lieu même où ils avaient bivouaqué on en massacra cinq cent huit. »

Parfois ces rencontres risquent de mal tourner. Un jour que Sembat de Tarôn et Varaz de Balou affrontent de concert l'armée perse, le sabre de Sembat se brise dans sa main « toute poissée de sang ». Les ennemis se jettent sur lui. « De même que le bois sec craque en se fendant, de même leurs armes craquaient sur la tête (= sur le casque) de Sembat. Il appela Varaz à son aide : « Prince des Balouni, accours, car les vautours et les corbeaux m'ont environné. » « Comme un aigle rapide », Varaz se précipita à son aide. « Les chevaux ennemis furent saisis d'épouvante » et

1. Jean Mamikonian, p. 372. Parfois des détails d'une violence digne de l'épopée mongole : « Le serviteur de Vakhtang, jetant la tête de celui-ci à la poitrine de Sembat qui le poursuivait, cria : Allez, faites-la cuire et mangez-la mais malheur à vous !... »

2. Sur le site de la Croix de pierre (Artzan) dans le Taron occidental, dont il est parlé un peu plus loin, cf. W. Tomaschek, *Sasun und das Quellengebiet des Tigris*, Sitzb. der. Akad. Wien, CXXXIII, p. 21, et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 204, n. 6.

en quelques coups de lance dont chacun transperçait son homme, le Palounien eut dégagé son ami. Quelques instants plus tard, de nouveau cerné par les escadrons ennemis et son cheval étant épuisé ainsi que celui de Varaz, Sembat de Tarôn change de monture en pleine mêlée et en fait changer son compagnon : « Il frappa et désarçonna un cavalier perse, puis, prenant le cheval de sa victime, il le présenta au prince Varaz »: « Descendez et montez, prince des Balouni ! » « Ainsi se comportait-il au plus fort de ce terrible combat, car plus l'armée ennemie augmentait en nombre, moins ils s'en émouvaient. » Leurs soldats allaient cependant faiblir lorsqu'un renfort de six mille hommes leur fut amené par Vahan Kamsarakan et par le prince de Hachteanq, renfort qui détermina le succès de la journée [1].

Une dernière invasion perse menaçant le Tarôn et le Hachteanq, Sembat va se prosterner devant l'autel du Précurseur et y fait, pendant la messe, consacrer douze épées pour lui et ses principaux lieutenants. Des envoyés de l'ennemi viennent le tenter en lui promettant de le faire nommer *marzbân* d'Arménie « Il saisit les messagers, fit rougir une barre de fer et la leur mit comme une couronne sur la tête ! »

La lutte redevient alors inexpiable. De nouveau un héros arménien — cette fois Vahan Kamsarakan — se glisse, le sabre nu à la main, sous la tente du général perse et le décapite. De nouveau de savoureuses ruses de guerre viennent brouiller tous les plans de l'ennemi, comme la nuit où le Kamsarakan fait dévaler sur les Perses, dans les étroits sentiers de la montagne du Tarôn, cent mulets fougueux. « Quand on eut aiguillonné les mulets avec la pointe des épées, on les lança sur l'armée perse, tandis que les troupes les suivaient en faisant retentir la trompette guerrière. Épouvantés du bruit des boucliers, de son des trompettes, de la clameur des soldats, ils se lançaient sur l'ennemi qui croyait avoir affaire à notre cavalerie. »

Un moment cependant la résistance des Taronites fut sur le point de faiblir. Un des cantons voisins, l'Apahouniq, venait d'accepter le protectorat perse. Les Perses, descendant la vallée de l'Aradzani, pressaient les soldats du Christ, mais, de nouveau, le Précurseur apparut avec sa chevelure de flamme qui lançait des éclairs, et l'ennemi fut écrasé [2]. Parfois la victoire est remportée moins par les guerriers taronites que par l'intervention des anachorètes. Un jour de bataille « près de la forêt appelée « la Colline aux Peupliers » (Kałamakhiatz), on voit surgir « trois cent quatre-vingt-cinq religieux, tous vêtus de noir, portant des cilices, le capuchon sur la tête et battant de la crécelle. Ils avaient une crécelle pour dix et deux autres portaient la croix avec un

1. Jean Mamikonian, p. 374-375.
2. Jean Mamikonian, p. 376-377.

étendard fixé à une longue hampe. Ils se rangèrent pour combattre les uns à côté des autres. Les ennemis furent saisis d'épouvante... » Le combat ayant commencé, les trois cent quatre-vingt-cinq moines se jetèrent à genoux en implorant le Précurseur, puis, se relevant, tournèrent la croix face à l'ennemi et firent retentir comme un tonnerre le vacarme de leurs crécelles. A cet instant se dressa à droite de leur bataillon « un jeune homme à l'aspect redoutable, ayant sur la tête une couronne de pourpre et une croix et portant des vêtements resplendissants de lumière. On vit encore deux hommes dans la force de la jeunesse, avec des ailes, et qui se tenaient au devant de lui ». Les Perses épouvantés se jetèrent dans le fleuve. Au reste, après la victoire, les moines refusèrent noblement de livrer les fuyards perses qui avaient cherché refuge auprès d'eux [1].

L'Arménie byzantine sous l'empereur Héraclius

Les fragments épiques recueillis par Jean Mamikonian, s'ils ne sauraient prétendre à l'historicité, tendent cependant à nous montrer qu'au cours des vingt-six ans de guerre entre Khousrô Abharvêz et les Byzantins, la féodalité arménienne du Tarôn et du Hachtéanq qui appartenait aux grandes familles des Mamikonian et des Kamsarakan, avait mené dans ses montagnes une lutte ininterrompue contre les Perses. Malgré le ton épique du récit, ce n'était pas la grande guerre — celle-ci se déroulait sur d'autres théâtres d'opération, notamment dans le nord et l'est de la Persarménie, sous la direction de l'empereur Héraclius en personne. Les luttes de la région taronite (qui se situent pour la plupart autour de la ville de Mouch) n'en représentent pas moins une guérilla qui dut être fort utile pour les Byzantins eux-mêmes, ne fût-ce qu'en coupant les communications intérieures des colonnes perses entre les champs de bataille de la Persarménie orientale et ceux de la Commagène et de la Mélitène.

L'état d'esprit de la population arménienne était donc en principe favorable à Héraclius. Celui-ci — « le bienheureux, le pieux, l'heureux Héraclius », comme l'appelle Sebêos [2] —, tout auréolé du prestige de sa victoire, ayant reconquis sur les Perses la Vraie Croix, — reconquête qui eut un grand retentissement en Arménie [3] —, apparaissait comme le maître de l'heure, tandis que la Perse se débattait dans l'anarchie. Toute la question était de savoir si la reconquête byzantine s'accompagnerait, cette fois encore, de contrainte en matière christologique.

1. Jean Mamikonian, p. 378-379.
2. Sebêos, xxix, p. 90. Cf. Grégoire, *Armenian Quarterly*, 1946, I, p. 5.
3. Sebêos, xxix, p. 91.

Après la mort du patriarche Abraham Ier d'Albathank (615), le patriarcat avait été conféré à Komitas, prélat originaire d'Alchkh ou Altsits, dans l'Aragatzotzn, et qui était évêque du Tarôn ou, comme dit Jean Katholikos, « évêque des Mamikonian, dans le pays de Tarôn »[1]. Son pontificat, qui dura de 615 à 628, fut marqué, en 616-617, par la restauration du monument de sainte Rhipsimé à Valarchapat. A la place de l'ancienne construction, trop basse et trop sombre, et du dôme de bois qui menaçait ruine, on construisit, pour abriter les reliques de la sainte et de ses compagnes, un monument de pierre vanté par les chroniqueurs [2]. Au cours des travaux, il fut procédé à l'ouverture de la tombe, et le corps de Rhipsimé apparut merveilleusement conservé, ou, comme chante Sebêos, « la perle royale, lumineuse et rare, le corps virginal de la sainte, perle non point née de la mer, mais de la race royale et nourrie dans le giron de la sainteté. Et toute la région du Nord, ébranlée (par les guerres) venait la vénérer, et beaucoup de malades guérissaient de leurs maux »[3]. Ce fut, ajoute Jean Katholikos, une grande consolation spirituelle pour les Arméniens [4]. De fait, de telles commémorations rendaient à la nation haïkane, politiquement si divisée et enjeu d'une formidable guerre mondiale, le sentiment de son indépendance morale et de son unité. — Komitas fut aidé par un théologien célèbre, Hovhannès Maïravanetsi ou de Maïravanq, sacristain de l'église de Saint-Grégoire auquel il confia une partie de l'administration patriarcale. Rigide observateur de la foi arménienne, Hovhannès Maïravanetsi devait s'opposer à toute compromission christologique avec les Byzantins [5].

Ce fut dans les dernières années du patriarcat de Komitas que l'empereur Héraclius triompha définitivement des Perses et que l'influence byzantine fut rétablie en Arménie, même dans la partie du pays que les Perses s'étaient réservée. Le nouveau roi de Perse, Kavâdh II Chêrôê (628), avait envoyé comme *marzbân* dans les provinces restées sous mandat perse un *nakharar* arménien nommé Varaztirots, fils de ce Sembat Bagratouni qui avait naguère exercé pour Khousrô Abharvêz les fonctions de gouverneur de l'Hyrcanie [6]. Varaztirots avait été élevé à la cour de Ctésiphon, parmi les jeunes nobles iraniens. La nomination de ce grand seigneur arménien comme *marzbân* après tant de gouverneurs de race iranienne n'en était pas moins une conséquence de la victoire d'Héraclius. Varaztirots reçut

1. Sebêos, xxiii, p. 63. Asolik, p. 118. Jean Katholikos, p. 63.
2. Sebêos, xxv, p. 76-77. Jean Katholikos, p. 64. Kirakos de Gandzak, ii, p. 27.
3. Sebêos, p. 77.
4. Jean Katholikos, x, p. 63.
5. Cf. Asolik, p. 118 et la note de Dulaurier, *ibid.*, p. 190. Aussi Kirakos de Gandzak, ii, p. 28 (avec la note 2 de Brosset).
6. Voir plus haut, p. 261-263 Sur Varaztirots, voir Sebêos, p. 87.

d'ailleurs l'accueil le plus flatteur de la population arménienne, évidemment heureuse de voir l'autorité royale représentée à Dwin par des seigneurs nationaux.

Le patriarche Komitas étant décédé sur ces entrefaites (628), Varaztirots se préoccupa de lui donner un successeur. Sur la proposition du nakharar Théodoros *R*echtouni, on élut un prêtre dépendant de ce clan, Khristaphor II d'Apahouniq [1], mais « il advint, nous confie Sebêos, que c'était un homme orgueilleux et arrogant dont la langue était comme un glaive aigu » ; il sema la discorde jusque dans la maison de Varaztirots, si bien qu'on dut rapidement le déposer [2]. Pour Jean Katholikos au contraire, il fut victime des calomnies de ses adversaires qui le perdirent dans l'esprit de Varaztirots [3]. Pour Samuel d'Ani, Khristaphor est nettement une victime. « Il était d'une famille distinguée de l'Apahouniq et très attaché à la religion. Ayant tenté en vain de réformer les mœurs dissolues des grands, il se retira [4]. » Sans doute s'agit-il de luttes de clans, Khristaphor étant jugé par les chroniqueurs selon les sentiments de ces derniers envers la maison des *R*echtouni. Toutefois l'homme devait être assez antipathique, car d'après Sebêos, des membres de sa propre famille vinrent déposer contre lui auprès des évêques. Toujours est-il qu'en 630 il dut démissionner et qu'il se retira dans un ermitage au bourg d'Oulïéatz, district de Masiats-oten, à l'ouest du Grand Ararat. On élut patriarche à sa place Ezr ou Yezr (Esdras), originaire de Pharajnakert dans le canton de Nig et qui devait occuper le siège pontifical de 630 à 641. Ezr qui avait rempli sous son prédécesseur les fonctions de gardien de l'église de Saint-Grégoire, était l'antithèse de Khristaphor. Sebêos le décrit comme « un homme humble et doux qui ne voulait irriter personne et de la bouche duquel ne sortait aucune parole mauvaise » [5].

Ce prélat pacifique allait se trouver aux prises avec des difficultés inattendues. L'empereur Héraclius avait mis à la tête de ses troupes, dans l'Arménie byzantine, un nakharar au nom illustre, Mejèj Gnouni —, en grec Mezzizios — dont les ancêtres, à la cour des anciens rois arméno-arsacides, possédaient la charge héréditaire de grand-échanson. En 630, Mejèj Gnouni se rendit en Persarménie pour y faire prendre possession, au nom d'Héraclius, des territoires rétrocédés par la Perse à l'empire byzantin, c'est-à-dire de tout le pays situé à l'ouest du Hrazdan et de

1. Il était, nous dit Sebêos (p. 87), « de la maison d'Abraham », c'est-à-dire parent d'Abraham, évêque du *R*echtouniq de 594 à 600. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*, I, p. 438.
2. Sebêos, xxviii, p. 87.
3. Jean Katholikos, x, p. 64.
4. Samuel d'Ani, dans Brosset, *l. c.*, II, p. 401.
5. Sebêos, xxviii, p. 88.

l'Achat [1]. Or, dans les territoires, fort vastes, ainsi récupérés, les Byzantins entendaient établir l'orthodoxie grecque. Mejèj Gnouni invita donc le patriarche Ezr à se rendre auprès des autorités ecclésiastiques byzantines pour y faire explicitement adhésion aux formules chalcédoniennes, faute de quoi l'empereur procèderait à la nomination d'un anti-patriarche en territoire de mandat « romain », et Ezr se verrait réduit aux provinces de mandat perse [2]. Le tempérament pacifique d'Ezr le poussait à céder. Par ailleurs la menace d'un schisme était grave, et la rupture avec Héraclius, alors en plein triomphe, paraissait lourde de périls, même au spirituel. Ezr accepta donc de se rendre à Karin-Théodosiopolis (Erzéroum) où il aurait eu une entrevue avec Héraclius et où, en tout cas, il prit part à un colloque ou synode avec les représentants du clergé grec (631). Ceux-ci proposèrent à l'acceptation d'Ezr une formule qui devait satisfaire en gros les Arméniens, puisqu'on y anathématisait solennellement le nestorianisme. Toutefois, par une petite habileté qui, des deux côtés, ne devait finalement satisfaire personne, on passa sous silence la question brûlante du concile de Chalcédoine, c'est-à-dire le point essentiel du désaccord entre Arméniens et Grecs [3]. Grâce à ce subterfuge, Ezr put donner son adhésion aux formules qui lui furent proposées et les prélats grecs purent l'admettre à la communion « orthodoxe » (632). Héraclius témoigna sa reconnaissance à Ezr en attribuant au patriarcat le tiers de la ville de Kolb (dans le district du Tchakatq, province de l'Aïrarat) avec le territoire correspondant et les riches salines (mines de sel gemme) du pays. Ezr revint en outre comblé d'honneurs, sur tout son parcours, par les fonctionnaires byzantins et jouissant d'un grand crédit auprès d'eux, notamment auprès de Mejèj Gnouni, commandant du corps d'occupation byzantin en Arménie [4].

En rentrant à Dwin, Ezr fut, selon l'usage, processionnellement accueilli par tout son clergé. Un seul dignitaire manquait à l'appel, Hovhannès Maïravanetsi, que Ezr avait d'ailleurs évité, connaissant son intransigeance dogmatique, d'amener avec lui au colloque de Karin. A l'invite d'avoir à se présenter devant le patriarche, Hovhannès répondit par un refus péremptoire : « Dieu me garde d'être en communion avec celui qui a détruit le mur de la foi ! » ; et il se retira au Maïravanq (« le Couvent de la forêt »), près de Bjni ou Bedjni, dans le district de Nig, province de l'Aïrarat. En ayant été ensuite chassé par Ezr, Hovhannès

1. Sebêos, xxix, p. 91.
2. Sebêos, xxix, p. 91. Jean Katholikos, x, p. 66.
3. Sebêos, xxix, p. 91-92. Jean Katholikos, x, p. 66. Samuel d'Ani, p. 400-401 (avec la note de Brosset).
4. Sebêos, xxix, p. 92. Asolik, p. 119. Jean Katholikos, x, p. 66. Brosset, ap. Samuel d'Ani, p. 400

se réfugia dans le district de Gardman, province de l'Outi, c'est-à-dire en terre de mandat nettement perse, où il se sentait à l'abri des Byzantins et de leurs sympathisants. Il est vrai que, dans sa réaction contre le patriarcat, il finit par aller si loin qu'on put se demander si, à son tour, il ne tombait pas dans l'hérésie. Asolik et Jean Katholikos le défendent de ce reproche, mais sans dissimuler que du moins son disciple Sarkis, en renchérissant sur ses tendances, se sépara finalement de la communauté grégorienne [1]. Convenons du reste que l'empereur Héraclius, par la christologie « monothélite » dont il allait se faire le propagateur, se rapprochait des formules de l'Église arménienne et préparait, en tout cas, un terrain de conciliation [2].

Notons que l'évêque siounien Mathousala avait combattu chez lui les tendances grécophiles [3]. Dans ce qui restait de « Persarménie » — c'est-à-dire dans la région à l'est de Dwin —, le marzbân Varaztirots se comportait en chef autonome. Fort occupé, dit Sebêos, à embellir le pays, il avait profité des guerres civiles de l'Iran pour refuser l'obéissance aux prétendants qui se disputaient le trône de Ctésiphon, notamment au *spâhbadh* Farroukh-Hormizd, puis au fils de ce dernier, au célèbre Rôstahm qui, commandant en Azerbaidjan, eussent été en droit d'exiger son obéissance [4]. Mais Varaztirots avait un ennemi personnel : Mejèj Gnouni, le général arménien qui commandait pour Héraclius dans l'Arménie de mandat byzantin. Éternelles rivalités des féodaux arméniens qui auront fait tant de mal à leur pays ! Mejèj n'hésita pas à calomnier Varaztirots auprès du Perse Rôstahm. Il demandait le rappel de son adversaire, faute de quoi la guerre reprendrait entre Byzantins et Perses. Franchissant la ligne de l'Achat ou Azat qui marquait de ce côté la frontière entre les deux zones d'influence, il envoya son propre frère, Garikhpet, hiverner à Dwin afin de se saisir de Varaztirots. Ce dernier avait su s'attacher l'affection de la garnison perse placée sous ses ordres. Ce fut elle qui le prévint du danger. Il s'enfuit pendant la nuit au Tarôn où il rassembla les levées de son clan (le clan Bagratouni) et en appela de Mejèj Gnouni à l'empereur Héraclius en personne. Ayant obtenu de celui-ci un sauf-conduit, il se présenta auprès de lui, sans doute du côté de l'Osrhoène où se trouvait alors la cour impériale. Héraclius reconnut sans peine que le marzbân avait été calomnié : « Tu resteras quelque temps auprès de moi, lui dit-il, puis je te renverrai avec grand honneur dans ton pays. » De fait, atteste Sebêos, « il l'éleva plus haut que

1. Asolik, p. 120 (et note de Dulaurier, p. 191). Jean Katholikos, x, p. 67-68. Oukhtanès d'Ourha, ii, p. 28. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, 28, p. 72-74.
2. Cf. Tixeront, *Histoire des dogmes*, III, 161 sqq.
3. Étien Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, 28, p. 74-75.
4. Sebêo xxix, p. 92.

tous les patrices » et le combla de présents [1]. Notons que nous avons une version toute différente de ces événements chez Jean Katholikos qui nous dit que Varaztirots passa de l'allégeance de Rôstahm à celle d'Héraclius. « Il alla se fixer dans le pays des Grecs parce que Rôstahm avait voulu le faire tuer secrètement et perfidement [2]. »

Malheureusement Varaztirots se laissa prendre aux intrigues de la cour byzantine. Il entra dans un complot tramé par les propres fils d'Héraclius pour renverser ce dernier. Le complot fut découvert. Le fils et le neveu de Varaztirots qui s'étaient particulièrement compromis, eurent le nez coupé. Héraclius se montra plus clément envers Varaztirots lui-même parce que le marzbân avait donné aux conspirateurs des conseils de modération. Il fut simplement relégué dans une île, peut-être sur la côte d'Afrique (635).

Un autre nakharar, Davith Saharouni, avait pris part au complot. Mejèj Gnouni l'arrêta et l'envoya à Héraclius, mais en cours de route le prisonnier brisa ses fers. Revenu en Arménie, Davith Saharouni sut s'attacher les contingents arméniens de l'armée impériale, surprit Mejèj Gnouni et le tua, puis, fort de l'assentiment des troupes, il se proclama général du corps d'occupation byzantin (635). On aurait pu s'attendre à une violente réaction de la part d'Héraclius. Il n'en fut rien. Davith Saharouni avait obtenu l'adhésion des féodaux et fonctionnaires arméniens, lesquels intercédèrent en sa faveur à Constantinople. Héraclius reconnut le fait accompli et, passant l'éponge sur la participation au complot de ses fils, il nomma Davith curopalate, fonction que le nouveau promu exerça trois ans « avec une grande magnificence », affirme Sebêos (635-638) [3]. Jean Katholikos nous dit de son côté qu'« Héraclius donna le titre de curopalate à Davith Saharouni et le créa *ichkhan* d'Arménie; celui-ci occupa cette dignité avec beaucoup de gloire et remporta plusieurs succès pendant trois ans. On construisit par son ordre une magnifique église dans la petite ville de Mrièn » [4].

Mais, une fois de plus, l'insubordination des féodaux enleva aux Arméniens le bénéfice d'un pouvoir fort. Ce n'étaient pas les grands hommes qui faisaient défaut au Haïastan, c'était le civisme des *nakhararq*. Tout à leurs rivalités, ceux-ci refusaient chaque fois d'accepter de façon tant soit peu durable l'hégémonie de l'un quelconque d'entre eux. En 638 ils se révoltèrent contre Davith Saharouni et le chassèrent. « Les nobles, par leur désunion, perdirent le pays d'Arménie », conclut énergiquement Sebêos [5].

1. Sebêos, xxix, p. 92-93.
2. Jean Katholikos, xi, p. 69.
3. Sebêos, xxix, p. 94.
4. Jean Katholikos, xi, p. 69.
5. Sebêos, xxix, p. 94.

La faute était d'autant plus grave que précisément à la même heure l'invasion arabe commençait (640). Elle allait trouver le pays en plein malaise. Seul, au témoignage de nos chroniqueurs, « le pieux *ichkhan* des *Rechtouniq* », Théodoros *Rechtouni*, maintenait la discipline parmi ses vassaux et ses contingents et montait une garde sévère aux frontières. Notons qu'en présence de l'invasion qui s'annonçait, il organisa comme refuge et réduit de défense l'îlot d'*Al*thamar, sur la côte méridionale du lac de Van [1]. Nous verrons qu'au milieu des vicissitudes de l'invasion arabe, il devait, de 641 à 653, presque continûment gouverner une notable portion du territoire arménien [2].

La féodalité arménienne à l'époque sassanide

A la veille de l'invasion arabe, la société arménienne nous apparaît définitivement constituée en société féodale, suivant un type en grande partie commun avec le monde sassanide, à cette exception près que l'Iran sassanide avait conservé l'institution monarchique, tandis que la féodalité arménienne s'en était débarrassée.

Les nobles se divisaient en deux classes : les grands féodaux ou *nakhararq*, satrapes héréditaires bénéficiant, la plupart du temps, d'une véritable autonomie, et la petite noblesse ou classe des *azat*. On a cru qu'au IVe siècle de notre ère on comptait jusqu'à 170 familles de *nakhararq* [3]. Dans sa célèbre thèse sur l'Arménie à l'époque justinienne, le regretté N. Adontz, en confrontant les listes fournies par Sebêos, Moïse de Khorèn, Élisée le Vardapet, Faustus de Byzance, Lazare de Pharpi, etc., a établi qu'il n'existait pas plus de 50 familles de *nakhararq* se partageant environ 70 baronnies dont la liste est d'ailleurs donnée dans le célèbre manuscrit du Gahnamak [5].

Les grandes familles avaient à leur tête un *tanoutêr* ou « chef de maison », maître du *toun*, terme qui ne signifie pas seulement *domus*, mais aussi « domaine » du seigneur [6]. Le terme de *nakharar* ou *nahodar* désigne proprement, d'après l'étymologie classique, « celui qui tient la famille ». Ou plus exactement, d'après la leçon proposée par Meillet, la racine de ce mot corres-

1. Sebêos, *ibid*, p. 94. Asołik, p. 120 sq. Jean Katholikos, xi, p. 69 sq.
2. Voir plus loin, p. 296-304.
3. Tournebize, p. 72.
4. Moïse de Khorèn, l. II, ch. vii-ix. Mesrob, *Vie de Nersès*, ch. i, ap. Langlois, II, p. 25. Faustus, IV, 2.
5. Cf. Langlois, II, p. 26-27, n. 6. Adontz, *Arminiya*, l. c. Macler, *Quatre conférences sur l'Arménie*, Adrien Maisonneuve, 1932, p. 228-229 et aussi p. 203-205.
6. Adontz, *L'aspect iranien du servage*, *Société Jean Bodin*, Bruxelles, 1937, p. 142. Voir aussi sur le régime féodal arsacide, J. Manandian, *Zametki o feode i feodalnom voiske Parfii i Archakidskoi Armenii*, Tiflis, 1932.

pondrait à l'iranien *nâfa* « tribu, nation » ou encore à *nakh* « d'abord », qui est aussi d'origine iranienne » [1]. Pour Benveniste il s'agit aussi du mot iranien *nakh* « origine, primauté », « dont une forme adverbiale s'est fixée dans l'arménien *nakh* « premièrement » et qui a fourni les composés *nakhar*, *noukher* « qui détient la primauté ». « La formation du mot arménien *nakharar* doit s'expliquer par *nakhadâra*— (cf. Nahodarès chez Ammien Marcellin) ». « Ces titres, conclut Benveniste, correspondent à un degré de noblesse, non à une charge définie [2]. »

Quoi qu'il en soit de ces étymologies, les grandes maisons féodales, issues des anciens clans, étaient fondées sur la possession des domaines patrimoniaux (*hayréniq*), domaines inaliénables comme les anciennes possessions communales dont ils étaient issus. Non seulement les domaines patrimoniaux ne pouvaient être aliénés, mais ils étaient exempts de toutes charges. De ce fait, « leurs possesseurs se considéraient comme des princes, maîtres absolus de leur domaine au même titre que le roi » [3]. Le roi, il est vrai (naguère l'Arsacide national, aujourd'hui le Sassanide de Ctésiphon) pouvait confisquer les terres des *nakhararq*, mais, la tourmente une fois passée et dès que les héritiers se manifestaient, leur patrimoine leur était rendu en vertu d'un droit théoriquement imprescriptible. « En théorie, conclut Adontz, on peut dire que les terres des vassaux, en tant que soumises à l'autorité de la couronne, appartenaient à celle-ci et, dans ce sens, les domaines des princes arméniens pouvaient être considérés comme des fiefs-seigneuries. En réalité, ces terres n'étaient pas des fiefs proprement dits, s'il faut comprendre par fief une possession conditionnelle. Le service militaire que leurs bénéficiaires rendaient au roi, était considéré, peut-on dire, moins comme un devoir que comme un privilège. Les domaines princiers formaient ainsi autant de principautés autonomes, leurs immunités fiscale, administrative et judiciaire n'étaient pas acquises, mais inhérentes à leur nature, à leurs origines [4]. » Nous dirons que dans l'Arménie des IVe-VIIe siècles, la féodalité était antérieure à la royauté.

1. MEILLET, *De quelques mots parthes en arménien*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 2, 1, 1922, p. 2.

2. BENVENISTE, *Titres iraniens en arménien. Nakharar*, *Revue des Études Arméniennes*, t. 9. 1, 1929, p. 7. M. Benveniste signale également l'origine iranienne du titre d'*ichkhan*, dignité qui équivalait au commandement d'un territoire ou d'une armée. Il rapproche ce mot du sogdien *akhchâvan*, ou *khchêvan*, « roi ». Il établit aussi l'origine iranienne du mot *sépouh*, « noble », qu'il rapproche de l'avestique *visâpouthra*, « fils d'une maison seigneuriale » en pehlvi *vispouhr* ou *vispous* ; et encore l'origine iranienne du mot *vardapet*, qualificatif des lettrés et qui se rapprocherait de l'iranien *vardapati* pour désigner un « maître de pratique » (BENVENISTE, Titres iraniens en arménien, *Revue des Études Arméniennes*, t. 9 .1, 1929, p. 7-10.)

3. ADONTZ, *l. c.*, p. 143.

4. *Ibid.*, p. 143.

Les puissants « rois des rois » sassanides eux-mêmes, quand, par la suppression de la dynastie nationale arménienne, ils s'étaient substitués à elle et avaient fait figure de souverains immédiats des féodaux du Hayastan, n'avaient pas songé un instant à modifier cet état de choses. L'idée ne dut même pas leur en venir, l'empire sassanide étant lui-même un empire féodal plus centralisé, il est vrai, que l'empire parthe, un empire féodal néanmoins où la dynastie devait toujours compter non seulement avec les *chahrdârân* ou princes d'empire, mais encore avec les *vaspoûhrân* ou chefs des grandes familles et avec les *vouzourgân* ou « grands »[1]. Les Sassanides se trouvaient simplement en Arménie devant une féodalité de type plus accusé, de type parthe, et ayant évolué en sens inverse de la leur : la féodalité parthe avait dû, en Iran, accepter un minimum de centralisation « néo-achéménide », tandis qu'en Arménie les féodaux se trouvaient, par la suppression de leur dynastie arsacide locale, libérés de leurs dernières entraves.

La cour sassanide de Ctésiphon, on l'a vu, avait tout intérêt à laisser se développer chez ses vassaux arméniens cette anarchie féodale dont elle profitait habilement pour les annihiler les uns par les autres. La politique sassanide se distinguait nettement à cet égard de la politique byzantine. Les empereurs byzantins, notamment Justinien et Maurice, cherchaient, dans les provinces arméniennes qu'ils contrôlaient, à supprimer purement et simplement la féodalité pour ramener les anciens fiefs au droit commun et à l'administration directe. Les Sassanides conservaient au contraire la haute noblesse arménienne en l'assimilant même, dans leur hiérarchie politique et sociale, à la haute noblesse iranienne, quitte à entretenir entre les grandes maisons haïkanes une rivalité qui permît au trône d'habiles renversements d'influence. C'est ainsi que nous avons vu au VIIe siècle la cour de Ctésiphon favoriser contre les Mamikonian la maison des Bagratouni.

Parmi les grandes familles dont les domaines formaient autant de principautés presque autonomes, il en était en effet quelques-unes qui occupaient une place tout à fait prééminente, tels les Kamsarakan, les Mamikonian, la maison de Siounie, les Bagratouni ou Bagratides, les *R*echtouni et les Ardzrouni.

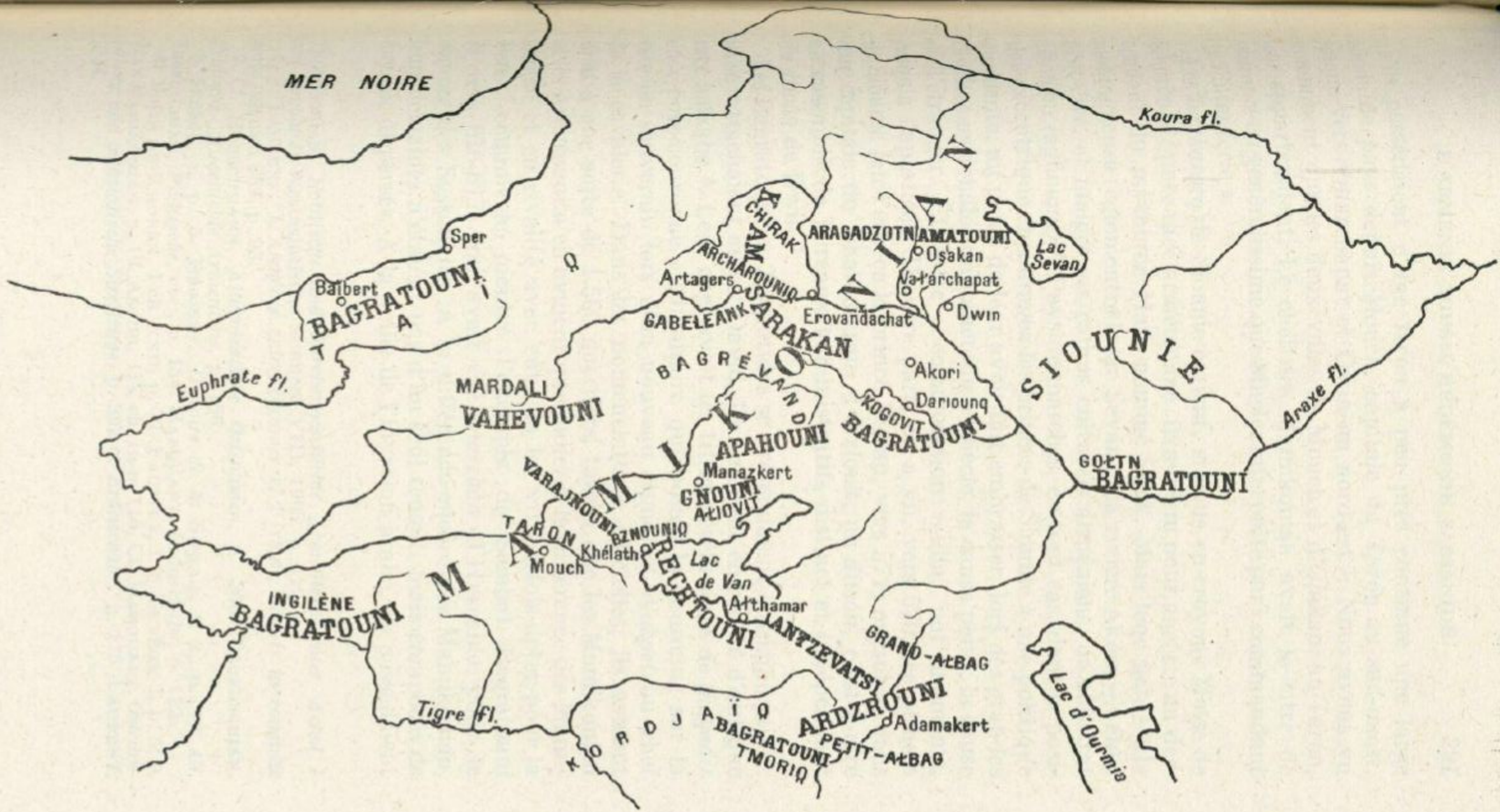
Les Kamsarakan, qui croyaient pouvoir se rattacher à la famille parthe des Karèn et qui, de fait, portaient presque tous des noms parthes (Vêhsadjan, Perozamat, Archavir, Nersèh, Spandarat), possédaient les deux provinces de l'Archarouniq, — pays alors très boisé et partant fort giboyeux —, et du Chirak l'ancien pays des *Sirakoi* ou *Sirakes* des auteurs gréco-romains, « pays plat, très fertile et bien arrosé », mais qui n'avait pas

1. CHRISTENSEN, p. 95.

encore obtenu le rôle qu'il détint à partir du VIIIe siècle [1]. Une des villes principales des Kamsarakan, leur *ostan* ou capitale, était Ervandachat qui, ruinée au IVe siècle, semble avoir été restaurée par eux sous le nom de Marmêt, cité entourée de vignobles encore mentionnés au XIIe siècle. La localisation doit en être recherchée à l'angle formé par l'Akhouréan et l'Araxe, à l'est de l'Archarouniq [2]. Une autre place des Kamsarakan était, également dans l'Archarouniq, la forteresse d'Artagèrs, l'ancienne Artageira de Strabon et de Ptolémée, dont le nom, pense Macler, survit peut-être dans le bourg de Kèrs, sur la rive gauche de l'Araxe. Quant à Ani (au Chirak), elle était encore loin de l'importance qu'elle acquit plus tard, bien qu'elle se signalât déjà comme « une forteresse inabordable » [3]. — Notons que le chef de la maison des Kamsarakan détenait le titre héréditaire de *sparapet* ou généralissime. Dans l'étiquette de l'ancienne cour arménienne, il occupait « le quatorzième coussin ». Il devait fournir aux levées royales 600 hommes d'armes. Après la chute de la monarchie nationale, lors des grandes guerres byzantino-perses, les sympathies des Kamsarakan étaient plutôt orientées vers Byzance [4]. Ajoutons avec N. Marr que les Kamsarakan furent « les constructeurs des plus magnifiques monuments de l'ancienne époque chrétienne en Arménie » [5].

Les Mamikonian, si nous en croyons les chroniqueurs, seraient des immigrés, venus de l'Asie Centrale, voire de Chine [6], assertion difficilement soutenable. Nous avons vu qu'après la chute des Arsacides, ils suppléèrent par moments à la royauté absente et firent, à diverses reprises, figure de rois sans couronne ou de régents. Ils s'étaient placés à la tête du parti national chrétien, sachant, d'ailleurs, le cas échéant, résister à Byzance presque autant qu'à la Perse, encore que, lorsqu'il fallait absolument choisir, leur foi les entraînât presque toujours du côté des Byzantins. Ils possédaient le Tarôn, — que le roi arsacide Tiridate III avait donné à leur ancêtre Mamkoun, après avoir enlevé cette province à la maison des Selkouni ou Sklouni [7], — le Bagrévand [8] et l'Aragadzotn [9], avec, en plus, des territoires dispersés dans l'Archarouniq et dans le sud du Taïq [10]. On peut dire avec J. Laurent

1. Cf. P. S. Kogian, *Die Besitzungen der Kamsarakanen, Handes Amsorya*. Vienne, 1924, nos 7-8, p. 331 sqq.
2. Macler, *Quatre conférences*, p. 212-213. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 461 et 407, J. Laurent, p. 97.
3. N. Marr, *Ani, R. E. A.*, t. 1, 4, 1921, p. 397.
4. Macler, *l. c.*, p. 217-218.
5. Marr, *l. c.*, p. 397.
6. Asolik, p. 97. Cf. Hannès Sköld, *L'origine des Mamiconiens, R. E. A.*, t. 5, 1, 1925, p. 131-136.
7. Asolik, p. 97.
8. Lévond, trad. Chahnazarian, p. 134.
9. Lévond, p. 14. Jean Katholikos, p. 79.
10. Faustus, III, ch. XVIII, p. 229. Moïse de Khorèn, II, ch. XXXVII. Cf.



L'Arménie au commencement du VIIe siècle.

qu'ils possédaient d'une façon à peu près continue une large bande de pays depuis Mouch, capitale du Tarôn au sud-ouest, jusque vers Valarchapat et Dwin au nord-est [1]. Nous avons vu notamment que les deux villes de Mouch et d'Olakan, au Tarôn, leur appartenaient. Le chef des Mamikonian avait le titre de *sparapet* ou généralissime que Macler interprète par « commandant de l'infanterie ».

Les *nahkararq* de Siounie étaient, si nous en croyons Moïse de Khorèn, de pure race arménienne : ils avaient pour ancêtre un descendant du mythique Haïk nommé Sisak. Mais leur fief, — la montagneuse région entre le lac Sévan et la rivière Akéra —, était peut-être, et malgré ses cadres culturels arméniens, de substrat albanien (aghouan) [2]. Pays de marches, en tout cas, dont la position excentrique encouragea les princes de Siounie à une politique dissidente, au point de leur avoir fait embrasser, lors des grandes révoltes nationales du milieu du ve siècle, la cause perse, la cause de l'étranger. Et cette « collaboration » alla, par moments, jusqu'à l'apostasie. D'autre part, on a vu, vers 570, les princes de Siounie (en l'espèce le prince Vahan, vers 571) organiser dans leur capitale du Phaïtakaran, à Dzlouk, un *diwân*, c'est-à-dire un ensemble de bureaux administratifs distinct et indépendant du *diwân* de Dwin [3].

Les Bagratouni ou Bagratides se prétendaient d'origine juive.: ils se rattachaient au roi David. Ils semblent en réalité d'antique race haïkane [4]. Leur chef avait les titres héréditaires de *thagadir* ou « pose-couronne » (dignitaire qui posait la couronne sur la tête du souverain lors d'un nouveau règne) et d'*aspet* ou chef de la cavalerie. Dans les nomenclatures officielles, ils avaient droit à une suite de 1.500 guerriers, tandis que les Mamikonian et les Ardzrouni n'en avaient que mille. A la différence des Mamikonian et en rivalité avec eux, on les vit parfois opter pour la Perse, comme le montre l'exemple de Sembat Bagratouni († vers 616-617) qui avait été *marzbân* d'Hyrcanie pour le compte des Sassanides. A la différence encore des Mamikonian, leurs domaines n'étaient pas d'un seul tenant, mais composés de noyaux dispersés. A la veille de l'invasion arabe, ils possédaient

Thopdschian, *Politische und Kirchengeschichte Armeniens unter Achot I und Sembat I*, Westasiatische Studien, VIII, 1905, p. 112.

1. J. Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam, depuis la conquête arabe jusqu'en* 886, p. 93.

2. Cf. Hübschmann, *Altarmenische Ortsnamen*, p. 266. Thopdschian, *Politische... Geschichte Armeniens*, p. 156.

3. Sebêos, I, p. 5. Brosset, *Histoire de la Siounie*, t. 2, p. 19. Cf. Thopdschian, *Politische*, etc., p. 154. Marquart, *Erânschahr*, p. 122.

4. Moïse de Khorèn, I ch. xxii, p. 72. Faustus, I, 6. Sebêos, I, p. 6, 9. Jean Mamikonian, p. 19. Asolik, III, ch. ii, p. 115. Cf. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 392 et *Erânschahr*, p. 175. Laurent, p. 84.

1° dans le sud-ouest de l'Arménie, l'Ingilène ou Angel-toun [1]; 2° au nord-ouest, dans la haute vallée du Tchorokh, au Taïq, le pays de Sper (Ispir) et Baibert [2], pays qui, d'après Brosset, pourrait bien avoir été leur domaine originel [3] ; 3° au centre, sur le versant sud de l'Ararat, le Kogovit avec la ville de Dariounq [4] ; 4° au sud-est, dans le bassin du Grand Zab, le canton de Tmoriq et dans l'Arménie orientale, sur les bords du moyen Araxe, le canton de Goltn, au sud-est de Nakhitchévan [5]. Selon la remarque de J. Laurent, cette dispersion de leurs domaines était pour les Bagratides une cause de faiblesse, mais leur permettait d'échapper à la pression de l'étranger : contre les Byzantins ils se réfugiaient à Dariounq ; contre les Perses et, plus tard, les Arabes, ils se retiraient à Sper. Leur capitale (*ostan*) se déplaça ainsi plusieurs fois. Elle fut successivement à Sembatavan (canton de Sper) et à Dariounq, en attendant de s'établir à Bagaran (en Archarouniq) et finalement, comme on le verra, à Erazgavorq, sous Achot Ier, puis à Ani dans la seconde moitié du xe siècle [6].

La famille des *R*echtouni, dans l'ancien protocole royal, occupait « le sixième coussin ». Son domaine, situé autour du lac de Van, comprenait au sud du lac le *R*echtouniq propre (région d'A*l*thamar), dans la province de Mokq [7], et au nord du lac le Bznouniq (avec la ville de Khelath), qu'elle avait reçu des rois arsacides quand ceux-ci avaient exterminé la famille des Bznouni [8]. Les *R*echtouni étaient alliés aux Siouniens et, comme eux, n'hésitèrent pas à faire, par moments, une politique iranophile et, plus tard, arabophile.

Les Ardzrouni se prétendaient d'origine assyrienne : ils faisaient remonter leur généalogie à un des fils de « Sénéqérim », c'est-à-dire de Sennachérib. Le premier roi arsacide leur aurait donné, avec « la dignité de porte-aigle » (*ardzivouni*), un fief dans le Vaspourakan [9]. D'après la tradition familiale, l'ardzrounien Khouran aurait été le premier Arménien baptisé (des mains mêmes de l'apôtre Thaddée) [10]. Leurs possessions étaient situées

1. Faustus, V, ch. vii. Sebêos, I, 6. Cf. Thopdschian, *Polit. Gesch.*, p. 108. Laurent, p. 85.

2. Moïse de Khorèn, II, ch. iii et xxxvii. Vardan, trad. Marquart, p. 404 et trad. Muyldermans, III, iii, p. 112, qui donne comme modèle au grand bagratide Achot Msaker († 826) « son aïeul Sembat fils de Biourat, prince de Sembatavan qui est Beberd (Baïbourt), dans le district de Sper ». Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 436 sq. Laurent, p. 85.

3. Cf. Brosset, *Additions*, p. 141-142.

4. Sebêos, ch. xix, p. 52, ch. xxxii, p. 108. *Lévond*, v, p. 16-18. Cf. Brosset, *Additions*, p. 142.

5. Cf. Thopdschian, p. 116. Laurent, p. 86.

6. Cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 339.

7. Voir plus haut, p. 123. Cf. Faustus, l. III, ch. viii, p. 216-217. Moïse de Khorèn, l. III, ch. ii, p. 134.

8. Laurent, p. 63.

9. Thomas Ardzrouni, I, i, p. 8 ; I, v, p. 37. Jean Katholikos, ch. viii, trad. Saint Martin, p. 15. Moïse, I, 23, p. 72, et II, 7, p. 83.

10. Thomas Ardzrouni, I, 5, p. 40-42.

dans le Petit Albag (vallée du Grand Zab, au nord de Djoulamerk) et dans le Kordjaïq (Kurdistan septentrional, vers le mont Djoudi). Leur capitale était à Hadamakert (la syrienne Bêt-Bagâch, aujourd'hui Bachqal'a), entre le Petit Albag et le Grand Albag [1]. Leur sépulture se trouvait au couvent de Sourb Khatch, près d'Osi, également dans l'Albag [2]. Nous verrons que les Ardzrouni devaient patiemment faire l'unité de la province de Vaspourakan.

Les Amatouni, à la cour des anciens rois arsacides, avaient droit au « quinzième coussin ». Leurs domaines étaient situés dans l'Aragadzotn (Aïrarat) où ils avaient leur capitale et leur évêché à Osakan [3]. Mentionnons encore les Apahouni, dans le district de ce nom (province du Touroubéran), les Vahévouni, leurs voisins, établis autour de Mardali, également au Touroubéran [4], et les Gnouni, possesseurs de l'Aliovit (également au Touroubéran) avec la ville de Manazkert [5].

Les chefs de ces dynasties féodales étaient les véritables maîtres de l'Arménie. « Le *nakharar*, dit excellemment J. Laurent, était l'élément politique principal de la société arménienne, parce qu'il possédait et transmettait par héritage, outre la propriété de ses terres, les pouvoirs souverains sur un canton féodal [6]. » Et Mkrttschian écrit de même : « Les *nakharar* étaient des princes héréditaires, qui se partageaient presque tout le pays, qui étaient souverains sur leurs domaines et qui n'étaient soumis que pour les relations extérieures au souverain [7]. » Le *nakharar* « commandait en effet aux nobles de son canton, il était leur chef naturel et obligatoire pour le service militaire ». A cette « levée régulière de ses nobles qui dépassait rarement quelques centaines de cavaliers », le *nakharar* ajoutait, le cas échéant, la milice improvisée de ses paysans et de ses pâtres [8]. Il était en outre, dans son canton, juge suprême et dépositaire de l'administration ; les impôts étaient levés sur ses ordres. L'Église elle-même, épiscopat et couvents, était dans sa main : les chroniqueurs mentionnent « l'évêque des Bagratouni », « l'évêque des Mamikonian ». Selon la remarque de J. Laurent, le seul obstacle au pouvoir du *nakharar* était l'obligation de pourvoir ses cadets d'apanages qui diminuaient d'autant le territoire propre du chef de clan. Ainsi

1. Thomas Ardzrouni, II, 6, p. 103 et III, 29, p. 207. Cf. Markwart, *Südarmenien*, p. 426. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 170.
2. Thomas Ardzrouni, III, 13, p. 160 ; 14, p. 164 ; 18, p. 174 ; 20, p. 180 ; 29, p. 202. Cf. Laurent, p. 88.
3. Lazare, 106. Asolik, II, 1, p. 48. Cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 252. Laurent, p. 116.
4. Cf. Laurent, p. 116.
5. Cf. Laurent, p. 97. Muyldermans, p. 112, n. 4.
6. J. Laurent, p. 61.
7. Mkrttschian, *Die Paulikianer in byzant. Kaiserreiche*, Leipzig, 1893, p. 43.
8. Laurent, p. 63 et 53.

nanties, les branches collatérales des grandes familles avaient tendance à accroître leur domaine au détriment de la branche aînée, et « chaque génération de nakhararq devait refaire, si elle le pouvait, l'unité du domaine de la maison, compromise à la mort de chaque prince » [1]. Nous verrons les plus puissantes familles, comme les Bagratides, ne pas échapper à la longue, à force de partages familiaux, à cet émiettement de la souveraineté [2].

La classe de la noblesse inférieure était la classe des *azat*, ou *azatani*. Les *azat* étaient, eux aussi, « nobles par droit du sang, comme l'atteste le sens étymologique du mot, correspondant au latin *agnatus* » [3]. Ils étaient également connus sous le nom de *sépouh*, mot qu'on rapproche de l'iranien *vichpouhr* « fils de clan » [4] et qui désignait aussi le fils d'un *nakharar* [5]. « Les savants, poursuit Adontz, sont d'accord pour admettre que les *azat* descendaient des anciens chefs de famille et, précisément, de ceux d'entre eux qui s'étaient engagés à servir à cheval, à être *aswâr*, chevalier. » Cette noblesse campagnarde vivait dans ses bourgs, sur ses propriétés foncières, qu'elle possédait à titre héréditaire et libre de charges. En revanche, elle devait aux nakharar le service militaire. Elle constituait le noyau de l'armée, ou tout au moins la cavalerie, — la cavalerie arménienne étant fréquemment désignée sous le nom d'*azatagound*, *azatakoyt*, « corps des azat ». D'après le chiffre de leurs contingents au cours de diverses prises d'armes, on a fait varier le nombre des *azat* entre 4.000, 9.000 et 15.000 [6]. Engagés dans la vassalité, au service de leur nakharar, ils n'avaient de rang militaire, d'autorité administrative et d'action politique que par lui, formaient son escorte, sa cour et son armée. Leur fidélité n'est jamais prise en défaut par les chroniqueurs. Cette petite noblesse constituait l'armature même de la nation arménienne.

Quant aux paysans, ils étaient en Arménie comme en Perse attachés à la glèbe, astreints à la corvée et devaient fournir des levées de fantassins. Les chroniqueurs arméniens distinguent entre eux les *chinakan* (du mot *chên*, « place habitée, demeure »), qui sont des paysans libres et ayant leurs chefs de villages ou *dasapet*, et les *ramik* qui seraient les paysans des domaines princiers et correspondraient aux colons du bas empire romain, aux serfs de la glèbe de notre société médiévale [7]. Enfin les cita-

1. LAURENT, p. 64.
2. Cf. J. LAURENT, *Les origines médiévales de la question arménienne*. *Revue des Études Arméniennes*, t. 1, 1, 1920, p. 43-44.
3. N. ADONTZ, *L'aspect iranien du servage*, l. c., p. 144.
4. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 95.
5. ADONTZ, *l. c.*, p. 142. J. LAURENT, p. 60, n. 6.
6. J. LAURENT, p. 61.
7. ADONTZ, p. 150-151. Voir aussi le mémoire de H. MANANDÉAN sur la situation des paysans à l'époque des marzbâns, dans le premier fascicule de

dins jouissaient de certains privilèges administratifs et possédaient leurs milices propres. La bourgeoisie était fort adonnée au commerce et c'était aussi chez elle que se recrutèrent en principe les membres du clergé destinés à l'enseignement [1]. Le nombre des Juifs établis à demeure depuis l'époque hellénistique n'est pas connu.

mémoires publiés dans le *Bulletin de l'Université de la République Soviétique d'Arménie*, I, Erivan, 1925.

1. LAURENT, p. 57-58.

CHAPITRE IX

L'ARMÉNIE ET L'HÉGÉMONIE ARABE

L'invasion arabe. Théodoros Rechtouni et le patriarche Nersès III

L'apparition de l'Islam et la conquête, par les Arabes, des provinces byzantines de Syrie-Palestine d'une part (batailles d'Adjnadeïn, 634, et du Yarmouk 636), de l'empire perse sassanide d'autre part (batailles de Qâdisîya, 636, et de Néhâwend, 640), autant de faits qui modifièrent profondément les destinées du peuple arménien. Notons qu'à la bataille de Qâdisîya avaient figuré dans l'armée perse les contingents des vassaux arméniens : 3.000 hommes sous les ordres de Mouchel Mamikonian et 1.000 sous les ordres de Grigor de Siounie, qui tous deux furent tués aux côtés du généralissime perse Rôstahm [1].

Une fois les Arabes maîtres de la haute Mésopotamie byzantine (Édesse) et perse (Nisibe), l'Arménie ne tarda pas à subir le contre-coup de leur victoire. De 640 à 646 elle fut presque chaque année envahie [2]. D'après *Lévond* suivi par Asolik, les premières razzias arabes se produisirent (vers 639-640 ?) dans les districts de Golthn (région de Djoulfa, en Siounie) et de Nakhitchevan. Après avoir traversé l'Araxe au gué de Djoulfa les coureurs arabes passèrent par l'Artaz (au Vaspourakan) et de là dans le Kogovit, où campaient le général byzantin Procope et le nakharar arménien Théodoros *Rechtouni* [3]. Les deux hommes ne s'entendaient pas. Furieux de l'inertie de Procope, Théodoros tendit une embuscade aux Arabes près du défilé de Sarakèn, leur reprit du butin et se retira ensuite à Garni en abandonnant Procope. Celui-ci voulut à son tour attaquer les Arabes, mais il fut moins heureux et son camp fut complètement pillé [4].

Trois ans après, dit *Lévond*, les Arabes, « aussi légers qu'un serpent volant », firent une nouvelle razzia en Arménie, razzia dont Sebêos nous donne tout le détail [5]. Ils traversèrent le Tarôn, le Bznouniq, l'Aliovit, puis, par « la vallée de Berkri » et le

1. Sebêos, xxx, p. 99. Pour la domination arabe, voir, en plus de Laurent, *La domination arabe en Arménie, extrait de l'Histoire Universelle de Vardan traduit de l'arménien et annolé. Étude de critique textuelle et littéraire* par J. Muyldermans, Louvain et Paris (Geuthner), 1927, 176 p. 8° et 2 planches.
2. Cf. J. Laurent, p. 90, n. 1.
3. Théodoros *Rechtouni* fut nommé général en chef des troupes arméniennes par Constant II en 643. Cf. Muyldermans, *l. c.*, p. 86, n. 6.
4. *Lévond*, *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie*, trad. Chahnazarian, p. 5-6. Résumé dans Asolik, p. 151.
5. Sebêos, p. 100. Résumé dans Asolik, p. 152.

Kogovit, ils se répandirent dans l'Aïrarat et marchèrent droit sur Dwin. La capitale arménienne était sans garnison : toutes les troupes se trouvaient en campagne, auprès de Théodoros *R*echtouni. Seuls, trois *ichkhans*, Théodoros Vahévouni, Khatchéan Aravélian et Chapouh Amatouni, purent gagner de vitesse l'envahisseur et apporter à temps la nouvelle de son approche. Ils détruisirent derrière eux le pont de l'Azat ou Medzamor et parvinrent à Dwin, où ils firent rentrer la population dans la forteresse, foule de femmes, d'enfants, de paysans venus à l'occasion de la vendange et impropres au métier des armes. Un traître, Vardik, prince de Mokq, avait guidé l'armée arabe au passage de l'Azat. Le 6 octobre 642 [1] elle entra à Dwin qu'elle livra au pillage et où 12.000 Arméniens furent massacrés [2]. Elle ne se retira qu'avec un énorme butin et en emmenant 35.000 captifs. Théodoros *R*echtouni tenta de la surprendre sur la voie du retour dans le Kogovit, mais subit un échec.

Théodoros *R*echtouni n'en restait pas moins la principale force du pays. Le patriarche Ezr étant décédé, il fit élire à sa place Nersès III d'Ichkhan, évêque du Taïq, dit Nersès Chino*l* « le Constructeur », qui, nommé en 641, devait, comme on le verra, se retirer des affaires en 652, y revenir en 658 et mourir en 661. Nersès qui avait débuté dans la carrière des armes, dut son surnom de Chino*l*, « le Constructeur », à son activité comme bâtisseur de sanctuaires. A Dwin le sanctuaire de saint Sargis avait été incendié par les Arabes. Nersès le rebâtit et y enterra les restes des douze mille chrétiens massacrés par les envahisseurs [3]. Au-dessus de la « fosse » de Khor-virap, près d'Artachat, au sud de Dwin, où avait été naguère jeté Grégoire l'Illuminateur, il construisit une chapelle en l'honneur de ce saint [4]. A Va*l*archapat (Etchmiadzin), il jeta les fondements d'un grand sanctuaire dédié au même apôtre ou, comme dit Sebêos, « il bâtit une église au nom des anges du ciel qui étaient apparus à saint Grégoire » [5] ; « il déposa sous les quatre colonnes l'ensemble des reliques du saint » [6]. Auprès du sanctuaire, il se bâtit un palais patriarcal. En même temps et toujours à Va*l*archapat, « il amena l'eau de la rivière (la rivière Qasakh, affluent de l'Araxe) [7], rendit cultivable tout ce pays pierreux, planta des vignes et des vergers d'arbres fruitiers et entoura sa maison d'un haut et beau mur à la gloire de Dieu » [8].

1. Cf. Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne*, p. 231. Aussi Ghazarian, p. 33.
2. Chiffre donné par la *Chronique Syriaque de Denys de Tell-Mahré* (trad. Chabot, p. 6). Sur ce massacre, Vardan, trad. Muyldermans, p. 84.
3. Vardan, trad. Muyldermans, II, 1, p. 84.
4. Asołik, p. 120. Cf. Jean Katholikos, 12, p. 76-77. Vardan, p. 84.
5. Sebêos, xxxiii, p. 111.
6. Vardan, p. 84.
7. Cf. Hübschmann, *Zur Geschichte Armeniens*, p. 27, n. 2.
8. Sebêos, xxxiii, p. 111. Vardan, *l. c.*, p. 89-90.

Cette page de Légende Dorée nous montre qu'au milieu même des invasions musulmanes, l'Église arménienne poursuivait son œuvre civilisatrice. Quant au sanctuaire de Valarchapat ici mentionné, celui de Zwarthnots, les ruines en attestent encore l'importance [1].

Politique arménienne de l'empereur Constant II

En politique Nersès III qui était un bon lettré, fort versé dans la culture grecque [2] et qui, de surcroît, se montrait fort préoccupé du péril arabe, chaque jour croissant, ne pouvait qu'être partisan du mandat byzantin [3]. Telle était aussi au début l'attitude de Théodoros *R*echtouni lequel fut, en raison de cette tendance, nommé par la cour de Constantinople généralissime des troupes arméniennes avec la dignité de patrice [4]. Théodoros profita de sa faveur en implorant de l'empereur Constant II le retour de Varaztirots Bagratouni et du fils de ce dernier, le *spathar* (*spatharios*) Sembat Bagratouni, tous deux naguère exilés en Afrique par Héraclius. Un autre nakharar autrefois disgracié par la cour impériale, Vahan Khorkhorouni, fut également rétabli dans ses honneurs et dignités [5].

Mais la politique byzantine avait des méfiances et des maladresses qui lassaient le loyalisme des nakhararq. Théodoros *R*echtouni, devenu suspect, fut un jour chargé de chaînes et conduit à Constantinople auprès de Constant II. Celui-ci lui rendit sa liberté et même sa confiance, mais le fier nakharar ne devait pas oublier le procédé [6]. Tel était aussi le cas de l'*aspet* Varaztirots Bagratouni, rentré d'Afrique mais maintenant retenu dans une captivité dorée sur le Bosphore : lassé de ce séjour, il s'échappa sous un déguisement, monta sur un navire et, par la côte de Trébizonde, gagna le Taïq. Loin de le combattre et, malgré les ordres impériaux, Théodoros *R*echtouni et le patriarche Nersès III se déclarèrent en sa faveur et lui offrirent le gouvernement de l'Arménie. L'étrange est que Constant II, n'osant

1. Cf. Pierre Aubry, ap. Macler, dans sa trad. de Sebêos, p. 111. Aussi Alishan, *Ayrarat*, p. 245. Thielmann, *Streifzüge im Kaukasus*, p. 147. — Sur les églises érigées par Nersès le Constructeur, cf. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa* (1918), II, p. 682. Sur l'église Saint-Grégoire de Zwarthnots, Strzygovski, p. 688 et fig. 658.

2. Cf. Jean Katholikos, 12, p. 77.

3. Sebêos l'accusera même d'avoir été dans le secret de son cœur « chalcédonien » (Sebêos, xxxv, p. 136). Au contraire, Jean Katholikos (12, p. 78-79) n'a pour lui que des éloges (« très pur dans ses mœurs, toute sa vie fut recommandable et digne de louanges ».

4. Sebêos, xxx, p. 101. « Nommé général en chef des troupes arméniennes par Constant II en 643, puis disgracié, Théodoros reprend son poste vers 646 jusqu'à sa défection en 653 » (Muyldermans, p. 86, n. 6).

5. Sebêos, xxxii, p. 106.

6. Sebêos, xxxii, p. 106-107.

s'opposer à cette levée de boucliers — et de crosses —, sanctionna le fait accompli en nommant lui-même Varaztirots curopalate d'Arménie (v. 645). Varaztirots étant décédé peu après [1], son fils Sembat Bagratouni lui succéda dans ses fonctions et dignités, comme général en chef, *aspet* et *droungar* des armées, mais en même temps la cour impériale conféra la même dignité de généralissime à Théodoros *Rechtouni*, évidemment pour neutraliser les uns par les autres les Bagratides et les *Rechtouniens* [2]. Ajoutons cependant que l'initiative de ces nominations est attribuée par les chroniqueurs au patriarche Nersès III [3].

Cependant les razzias arabes continuaient. Sous la rubrique de cette même année (v. 645), Sebêos raconte l'expédition de colonnes musulmanes qui, parties de l'Azerbaidjan, allèrent ravager les unes l'Aïrarat, d'autres « le territoire des Séphakan-Gound » que Hübschmann recherche du côté du Dzophq et de l'Hachtéanq [4], d'autres encore l'Aghouanie [5]. Elle ne purent, il est vrai, s'emparer d'Erivan, ni d'Ordorou [6], puis furent arrêtées devant Ardzaph, dans le Kogovit. Mais les Arabes s'obstinèrent. Le 10 août 643 [7], ils prirent Ardzaph et massacrèrent les défenseurs. Il est vrai que, le lendemain, Théodoros *Rechtouni* les surprit et leur reprit leurs prisonniers et leur butin [8].

Les historiens arabes, dont la chronologie ne concorde pas exactement avec celle des chroniqueurs arméniens, placent en 645-646 une expédition de Habîb ibn-Maslama qui, après avoir reçu la soumission du nakharar Vardik de Mokq, rançonna l'Apahouniq, franchit près d'Artachat la rivière Azat ou Medzamor, prit et rançonna Dwin, et rançonna de même le Chirak (possession des Kamsarakan) et le Bagrévand (possession des Mamikonian) [9]. Il est toutefois permis de se demander si une partie tout au moins de ces faits ne font pas double emploi avec ceux déjà énumérés sous d'autres dates par les annalistes arméniens. Ce qui est certain, c'est qu'il ne s'agissait encore là que d'expéditions de pillage et qu'en 647 les Byzantins avaient recouvré le contrôle de toute l'Arménie.

1. On l'ensevelit dans le tombeau de sa famille, à Dariounq, dans le Kogovit, résidence et sépulture des Bagratouni à cette époque. Cf. VARDAN, trad. MUYLDERMANS, p. 86.
2. JEAN KATHOLIKOS, 12, p. 75-76.
3. SEBÊOS, XXXII, p. 107-108.
4. HÜBSCHMANN, *Zur Geschichte Armeniens und der ersten Kriege der Araber*, p. 24, n. 2.
5. SEBÊOS, XXXII, p. 108-109.
6. La lecture Ordspou de MACLER, p. 109, est à corriger en Ordorou (HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 214).
7. DULAURIER, *Chronologie arménienne*, p. 231.
8. SEBÊOS, XXXIII, p. 109-110. *Lévond*, III, p. 10. *Asolik*, p. 153.
9. BÉLADHORI, 176 sq., 197, 190, sq., 200. 201. TABARI, I, 2, 674. IBN AL-ATHIR, III, p. 20. 65. YAQOUT, *Dict.*, I, p. 206, II, p. 549. Cf. GHAZARIAN, *Armenien unter der arabischen Herrschaft*, ch. II, p. 16-36.

L'empereur Constant II profita de cette restauration pour essayer de ramener l'Église arménienne à l'orthodoxie grecque. Il envoya en Arménie un docteur nommé Davith de Bagravan, chargé de rallier le clergé de ce pays à une formule d'union. Les évêques et aussi les nakhararq arméniens se réunirent en concile à Dwin, sous la présidence du patriarche Nersès III et de Théodoros *R*echtouni pour examiner la formule proposée. Ils la repoussèrent dans une déclaration dont Sébêos nous a laissé le texte et qui, spécifiant que « le Christ est né de l'Esprit Saint et de Marie, avec une nature une », repoussait le dyophysisme du concile de Chalcédoine [1]. Quant à l'époque de ce concile, souvent daté de 645, il semble qu'il faille la reporter à 648-649 [2].

A la suite, peut-être, du rôle joué dans le concile par Théodoros *R*echtouni, sans doute aussi, comme le pense *L*évond, en souvenir de son attitude envers le général byzantin Procope à la bataille de Sarakèn, Constant II destitua Théodoros et le remplaça comme gouverneur de l'Arménie par Sembat Bagratouni (653 ?). Du reste, l'empereur enjoignait à Théodoros d'unir ses forces à celles de Sembat qui avait à coopérer avec les armées byzantines du côté de la Cilicie. Théodoros, ulcéré par sa destitution, se contenta d'envoyer son fils Vard, mais en recommandant au jeune homme de faire défection. De fait, au cours d'un combat sur les bords de l'Euphrate, Vard, au moment décisif, coupa le pont de bateaux par où les Byzantins pouvaient battre en retraite et permit ainsi aux Arabes de les jeter dans le fleuve (v. 653-654) [3].

Après cet éclat, il ne restait à Théodoros *R*echtouni qu'à passer dans la clientèle des Arabes. C'est ce qu'il fit aussitôt en engageant en son nom le peuple arménien dont il était, à cette époque, le véritable chef (aussi vers 653-654). Le khalife Othmân, ou plutôt son lieutenant Mo'âwiya, comprenant la valeur d'un tel ralliement, accorda à l'Arménie un statut libéral qui ménageait largement l'autonomie locale : « Qu'il y ait accord entre moi et vous, pour autant d'années que vous voudrez. Je ne lèverai aucun tribut sur vous pendant sept ans, mais, conformément au serment, vous donnerez ce que vous voudrez. Vous entretiendrez 15.000 hommes de cavalerie dans votre pays. Je ne demanderai pas que cette cavalerie vienne en Syrie, mais, partout ailleurs où je lui ordonnerai d'aller, vous devez être prêts à le faire. Je n'enverrai pas d'émirs dans vos forteresses, pas d'officiers arabes, pas

1. Sebêos, p. 112-129. Asołik, p. 121-127
2. Tournebize, p. 352. Cf. Muyldermans, *La domination arabe*, p. 89, n. 2.
3. *L*évond, 4, p. 11-13. Vardan, trad. Muyldermans, II, 2, p. 88. La défaite du général byzantin Procope par les Arabes est placée en 651-652 par Marquart, qui se base sur Sebêos et *L*évond (Marquart, *Études sur les Bagratouni*, texte arménien, p. 7.) Muyldermans (*La domination arabe en Arménie*, p. 83, n. 4) abaisse cette date jusqu'en 653, fin de la trêve de 3 ans entre Constant II et Mo'awiya.

un seul cavalier. Mais aucun ennemi ne doit venir en Arménie. Si les Grecs marchent contre vous, j'enverrai des troupes à votre secours autant que vous en voudrez [1]. »

Une assemblée de *nakhararq* et d'évêques fut convoquée en Arménie sous la direction de Theodoros *R*echtouni et du patriarche Nersès III. Elle accepta les propositions du khalife en envoyant en otage à la cour de celui-ci Grigor Mamikonian et Sembat Bagratouni. Il fut décidé que l'Arménie paierait par an au khalife 500 dinars d'argent, moyennant quoi son autonomie était garantie contre les Byzantins et contre les Arabes eux-mêmes [2]. C'est ce que Sébêos appelle l'alliance avec l'Antéchrist [3]. Jean Katholikos nous dit de même que Théodoros *R*echtouni et les autres nakhararq « firent un serment à la mort et jurèrent fidélité aux enfers » [4]. Reconnaissons cependant que la charte obtenue du khalifat était plus libérale que les conditions naguère octroyées à l'Arménie par les Sassanides et que l'Islam était moins éloigné de la religion chrétienne que le Parsisme.

Expédition de Constant II en Arménie

Mais l'empereur Constant II, souverain énergique, réagit rapidement. Prenant le commandement d'une armée que Sébêos évalue à 100.000 hommes, il entra en Arménie. A hauteur du Terdjan, il reçut un ultimatum du khalife, déclarant l'Arménie protectorat arabe et lui interdisant d'y pénétrer. Dédaigneusement il passa outre et vint tenir sa cour à Théodosiopolis (Erzeroum). Il y reçut l'hommage d'un grand nombre de nakhararq qui se désolidarisaient en hâte de la politique de Théodoros *R*echtouni : « Vinrent les chefs de la IVe Arménie, ceux de Sper, les Bagratouni, les Mana*li*, les Daranal*i*, ceux de l'Ékél*é*atz, du pays de Karin, du Taïq, du Baséan, ceux du Vanand, ceux du Chirak, les Khorkhorouni et les Dimaqsean ; vint aussi Mouche*l* Mamikonian avec des troupes de l'Aïrarat, et les Aravélian, les Aranean, les Varajnouni, les Genthouni et les Spandouni [5]. » Le patriarche Nersès III se rendit aussi au-devant de l'empereur, avec d'autant plus d'empressement sans doute qu'il avait toujours été grécophile. Mieux que tout autre, il démontra que le peuple arménien ne pouvait être tenu pour responsable de la défection de Théodoros *R*echtouni. Ce dernier fut « maudit » par tous les assistants et des officiers furent envoyés pour le déposer.

1. Sebêos, xxxv, p. 133.
2. Lévond, iv, p. 13.
3. Sebêos, xxxv, p. 133.
4. Jean Katholikos, xii, p. 74.
5. Sebêos, xxxv, p. 134.

Mais Théodoros *R*echtouni n'était pas homme à se laisser intimider. Bien que l'appui de ses protecteurs arabes lui fît défaut, il fit emprisonner les envoyés impériaux, « les uns à Ba*l*èch (Bitlis), les autres dans l'île des Bznouni », et s'enferma lui-même dans l'îlot d'A*l*thamar. En même temps ses alliés, les Siouniens, les Aghouans et les Géorgiens, se mettaient sur la défensive. Son gendre Grigor Vahévouni se fortifia dans Arphaï où se trouvaient « le trésor du pays » et le trésor de l'Église dont il s'empara.

Exaspéré, Constant II parlait de mettre l'Arménie au pillage. Le patriarche Nersès III et Mouche*l* Mamikonian « tombèrent, la face contre terre » et il se laissa fléchir. Il n'en pénétra pas moins à la tête de 20.000 hommes jusqu'à Dwin où il s'installa dans le palais patriarcal (654). Il nomma Mouche*l* Mamikonian chef de la cavalerie, avec des pouvoirs de lieutenant-général. Puis il entreprit de faire cesser le « schisme » arménien. Des prêtres grecs prêchèrent dans toutes les églises de Dwin la christologie chalcédonienne. Dans la cathédrale Saint-Grégoire, ils célébrèrent la messe selon leur rite. Le patriarche Nersès et tous les évêques arméniens, « les uns de gré, les autres de force », y communièrent aux côtés de l'empereur. La cérémonie ne se passa d'ailleurs pas sans scandale, un des prélats arméniens ayant, en pleine église, apostrophé Constant II et rappelé le changement d'attitude de Nersès depuis le synode de 648 [1].

Théodoros Rechtouni et la politique de collaboration avec les Arabes

Après cette mesure de force, Constant II quitta Dwin sans avoir pu réduire à l'obéissance ni l'armée réfractaire de Théodoros *R*echtouni, ni les Siouniens, ni les Albanais ou Aghouans ni les Géorgiens. En repartant pour Constantinople, il laissa comme gouverneur en Arménie un certain Maurianos [2]. En réalité l'Arménie était loin d'être soumise. Le patriarche Nersès III qui avait peut-être donné trop de gages aux Byzantins quitta Dwin en même temps qu'eux et alla s'établir sur leur frontière, au Taïq : il redoutait le courroux de Théodoros *R*echtouni [3]. Ce dernier, après le départ des Impériaux, sortit en effet de sa retraite d'A*l*thamar et, avec son gendre, Hamazasp Mamikonian, chef de l'illustre famille de ce nom, il fit appel aux Arabes. Il en reçut un corps de 7.000 hommes qu'il établit au nord et au nord-ouest du lac de Van, dans l'A*l*iovit et le Bznouniq,

1. Sebêos, xxxv, p. 136-138. Jean Katholikos, xii, p. 75-76. Vardan trad. Muyldermans, II, 3, p. 88-89.
2. Sebêos, xxxv, p. 138.
3. Pendant que Nersès III s'exilait au Taïq, son camérier Anastase d'Ako*r*i (le futur patriarche) le suppléa à Va*l*archapat dans la construction de la catéhdrale Saint-Grégoire (Vardan, trad. Muyldermans, II, 3, p. 92)

« et lui demeurait parmi eux » [1]. L'intimité de Théodoros *R*echtouni avec les Arabes fut poussée si loin qu'il se rendit à Damas, à la cour du khalife Mo'âwiya. Celui-ci le combla de présents — « vêtements d'or et fils d'or, et une bannière de même façon », — et lui donna pouvoir sur l'Arménie, la Géorgie, l'Aghouanie (Albanie) et la Siounie jusqu'aux défilés du Caucase » [2]. Avec l'assentiment de Théodoros, une armée arabe entra en Arménie, fit reconnaître la suzeraineté du khalife par tous les nakhararq, puis, après avoir hiverné sans incident à Dwin, regagna la Syrie [3] (hiver 654-655 ?).

Il est remarquable qu'après avoir ainsi fait par leurs discordes le jeu, tour à tour, des Byzantins et des Arabes, les princes arméniens aient enfin senti la nécessité d'une trêve entre eux. « Les chefs des Arméniens d'obédience grecque et d'obédience arabe, Hamazasp et Mouch*e*l Mamikonian et tous les autres, s'accordèrent pour faire cesser toute guerre et toute effusion de sang entre eux. Ils passèrent les jours de l'hiver en paix pour conserver les habitants du pays. » Malheureusement ce beau zèle n'aboutit, si nous en croyons Sebêos, qu'à leur permettre de se partager les impôts du pays. Théodoros *R*echtouni, malade dans sa résidence d'A*l*thamar, n'avait pu empêcher ce pillage du trésor « marzbanien ». Une fois rétabli, il n'hésita pas à faire appel à un contingent arabe pour ramener l'ordre [4].

Tout conspirait donc en faveur des Arabes. Mouch*e*l Mamikonian lui-même, le chef naturel du parti grécophile, se résigna à faire sa soumission. Le général arabe Habîb ibn Maslama, installé à Aroudj dans l'Aragadzotn [5], se faisait l'arbitre des compétitions féodales. Cependant les soldats du désert étaient peu accoutumés aux rigueurs de l'hiver arménien qui commençait. Le général byzantin Maurianos en profita pour diriger une contre-attaque qui parut réussir. Les Arabes repassèrent l'Araxe et allèrent, pour la fin de l'hiver, se retrancher à Zaréhavan, dans le Bagrévand. Les Byzantins réoccupèrent sans difficulté Dwin où Sebêos les accuse de n'avoir pas su s'abstenir de pillage. Maurianos alla ensuite assiéger Nakhitchévan, mais au printemps il y fut surpris par l'armée arabe qui lui infligea un véritable désastre. Pendant qu'il s'enfuyait en Géorgie, les Arabes dirigèrent une razzia vers la ville de Karin (Théodosiopolis, Erze-

1. Sebêos, xxxv, 138.
2. Sebêos, xxxv, p. 139.
3. Sebêos, xxxvi, p. 142.
4. Sebêos, xxxvi, p. 142-143. Vardan signale vers cette époque les constructions que Théodoros *R*echtouni fit exécuter dans sa résidence de l'îlot d'A*l*thamar (trad. Muyldermans, II, 3, p. 90). Vardan signale aussi que vers la même époque la célèbre croix de Dpravanq près d'Ani fut secrètement emportée au monastère de Varjia (Varjioï-vanq) dans le Djavakheth, en Géorgie (*l. c.*, p. 91).
5. Cf. Hübschmann, *Indog. Forsch.*, XVI, p. 364.

roum) d'où ils rapportèrent un énorme butin. Sebêos ajoute qu'ils pillèrent de même la plupart des villes de l'Arménie, de la Siounie et de l'Aghouanie, dépouillant les églises et ramenant une multitude d'otages pris dans les familles seigneuriales [1] (654-655).

La main des Arabes s'abattait lourdement sur l'Arménie. Théodoros *Rechtouni* qui avait cru les manœuvrer au mieux des intérêts de son clan, se trouva finalement la victime de son habileté : la politique de collaboration avec l'ennemi présente de ces surprises... Théodoros fut amené par les Arabes à Damas (655) et y décéda l'année suivante, sans avoir obtenu l'autorisation de retourner chez lui. « Son cadavre fut du moins ramené dans sa patrie et placé dans le sépulcre de ses pères », conclut mélancoliquement Sébêos [2]. Sa maison ne devait d'ailleurs jamais se relever de sa chute. « Les seigneurs du *Rechtouniq* furent désormais les vassaux des Ardzrouni, et leurs domaines du Bznouniq passèrent d'abord aux Mamikonian, puis aux Bagratides [3]. »

A la place de Théodoros *Rechtouni*, les Arabes avaient préposé au gouvernement de l'Arménie le représentant d'une famille rivale, Hamazasp Mamikonian que Sebêos nous décrit comme « un homme excellent à tous points de vue, aimant la vie de famille, la lecture et l'étude », mais qui sut, le moment venu, se montrer un bon soldat. Bien que désigné sous le mandat arabe, Hamazasp ne tarda pas à se tourner, conformément aux traditions de sa famille, vers les Byzantins auxquels il fit serment d'allégeance et qui, à la demande du patriarche Nersès III, le nommèrent « curopalate « avec un siège d'argent et le commandement du pays des Arméniens » (657-658) [4]. Furieux de ce retournement, les Arabes firent exécuter la majeure partie des otages qui se trouvaient entre leurs mains.

Le patriarche Nersès III qui, depuis environ 650, s'était, — en raison de sa grécophilie et craignant les représailles du parti *rechtounien* et des Arabes, — retiré au Taïq, profita du rétablissement du mandat byzantin pour regagner le siège patriarcal de Dwin (658), siège qu'il occupa jusqu'à sa mort en 661 [5].

Une époque d'accalmie : Grigor Mamikonian,

En 661 les Arabes rétablirent leur protectorat sur l'Arménie. Le khalife Mo'âwiya nomma gouverneur ou ichkhan le prince

1. Sebêos, p. 146.
2. Sebêos, xxxviii, p. 146. Jean Katholikos, xii, p. 76. Asolik, p. 127. Cf. Ghazarian, *Armenien unter der arabischen Herrschaft*, p. 32. Laurent, p. 90.
3. Laurent, p. 90.
4. Sebêos, xxxviii, p. 148. Cf. Jean Katholikos, xii, p. 77.
5. Sebêos, xxxviii, p. 146-147. Vardan, trad. Muyldermans, p. 89.

Grigor Mamikonian, frère d'Hamazasp Mamikonian et qui administra l'Arménie de 662 à 685 [1]. Grigor se trouvait alors à Damas comme otage : ce furent les nakhararq et le patriarche Nersès III qui le demandèrent comme chef au khalife. L'acceptation immédiate de ce dernier atteste le relatif libéralisme du protectorat arabe. Ajoutons que Grigor Mamikonian nous est décrit par les chroniqueurs comme « un homme bienfaisant, distingué par les qualités de l'esprit, juste, tranquille et doux » [2]. Au témoignage de Jean Katholikos, son administration fut éminemment bienfaisante, tout occupée de constructions pieuses, comme l'église d'Aroudj, dans l'Aragadzotn : « Grigor plaça le bâtiment à l'extrémité d'une petite vallée pierreuse d'où sortait une source limpide ; l'eau tombait avec rapidité d'une fissure des rochers qui entouraient cette vallée comme une couronne. Grigor fit enceindre cet endroit avec de fortes pierres de taille et y fixa sa résidence. Il bâtit encore un monastère avec une église ornée et magnifique à l'orient du grand bourg d'Élivard (dans le district de Nig, au nord d'Érivan) et pour le salut de son âme il y construisit des habitations à l'usage des moines. Le grand patriarche Anastase fit aussi construire une magnifique église dans le monastère d'Akori, sur l'emplacement de sa maison paternelle [3]. » Le ton même de ce passage atteste que sous le protectorat arabe la chrétienté arménienne administrait paisiblement ses destinées. Lévond nous dit de même qu'alors « le pays jouit d'une profonde paix » [4]. Aussi Asolik : « Le prince d'Arménie Grigor rendit la paix à ce pays [5]. »

Grigor Mamikonian, après le décès de Nersès III, eut comme contemporains plusieurs autres patriarches avec lesquels il travailla en étroit accord. Ce fut tout d'abord Anastase Ier, déjà nommé, originaire d'Akori, dans le Masiats-oten (661-667) qui fit entreprendre par le computiste Anania Anetsi, ou Anania de Chirak, un calendrier fixe. Anastase se préparait à réunir un synode pour faire adopter cette réforme, quand la mort le surprit [6]. Puis vinrent Israël Ier, originaire d'Othmous, dans le Vanand (667-677), et Sahak III, originaire d'Arqounachèn, dans le Tzorapor ou Tzorophor (677-703).

Grigor Mamikonian est célèbre dans l'histoire ecclésiastique

1. Cf. Markwart, *Streifzüge*, p. 514. Dans la chronologie de Kirakos de Gandzak, Grigor Mamikonian aurait été marzbân de 659 à 669 (Kirakos, t. II, p. 33, n. 3 de Brosset).
2. Jean Katholikos, xii, p. 78. Aussi Lévond, p. 14.
3. Jean Katholikos, xii, p. 79. Vardan, trad. Muyldermans, II, 3, p. 92. Il s'agit, on va le voir, du patriarche Anastase Ier d'Akori (661-667).
4. Lévond, v, p. 14.
5. Asolik, p. 154.
6. Asolik, p. 128. Jean Katholikos, xii, p. 80. Vardan, trad. Muyldermans, II, 3, p. 92. Cf. Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne*, I, p. 112, 183. F. C. Conybeare, *Ananias of Shirak*, *Byzantinische Zeitschrift*, 1897, p. 572 sqq.

pour avoir transféré de Thordan (d'autres sources disent de Constantinople) à Valarchapat les restes de saint Grégoire l'Illuminateur. La femme de Grigor était une princesse aghouane qui obtint pour son neveu, le prince d'Aghouanie Varaz-Terdat, le maxillaire du saint. Cette dernière relique fut cédée par Grigor à l'évêque Israël, métropolite d'Aghouanie [1]. « Varaz-Terdat l'emmena et la déposa dans un endroit (depuis) dénommé Glkhoï-vanq (Monastère de la Tête) [2]. » Indépendamment de son intérêt hagiographique, l'événement montre les progrès de l'arménisation en Aghouanie.

La révolte arméno-géorgienne de 681 *et l'invasion khazare*

Grigor Mamikonian, pendant près de vingt années, « avait, dit Lévond, fait régner en Arménie une parfaite sécurité et défendu le pays contre toute sorte d'agressions, de violences et d'empiétements » [3], éloge qui n'est pas mince, si l'on songe à l'ère de troubles et d'invasions dont le pays sortait à peine.

Pendant ce temps, la Géorgie, sous le règne du *mthawar* Mir, fils de Stéphannos II, de la dynastie Khosroïde (663-668), puis de son frère Artchil II (668-718), avait connu, elle aussi, les invasions arabes. La *Chronique Géorgienne* mentionne la défaite qu'une armée arabe qui avait traversé la province de Samtzkhé, aurait fait subir, dans le district d'Argoueth, à Mir et à Artchil II, défaite à la suite de laquelle les deux princes géorgiens se seraient réfugiés dans l'Iméréthie et l'Aphkhazie, poursuivis d'ailleurs jusqu'en ces confins par les avant-gardes arabes [4]. D'après la même source, Mir et Artchil II auraient cependant fini par battre les Arabes près d'Anakoph, événement que Mékhithar d'Aïravanq situe vers 681 [5]. Mais, comme le fait remarquer Brosset, la chronologie de la *Chronique Géorgienne* est ici purement fantaisiste [6].

Ce qui est certain, c'est que la Géorgie, comme l'Arménie, était périodiquement livrée aux incursions des Arabes et devait, bon gré mal gré, subir leur hégémonie [7]. Toutefois, vers 681-682 les Arméniens, les Géorgiens et les Aghouans profitèrent des guerres civiles qui ravageaient le khalifat arabe pour se révolter [8]. Cette insurrection dura trois ans. La quatrième année, les Khazar, peuple turc de la Russie méridionale, profitèrent à leur tour de cette lutte pour envahir la Transcaucasie et battre les Géorgiens

1. Cf. Moïse Kalankatouatsi, *Histoire des Aghouans*, éd. Emin, 1860, p. 187-188. Aussi Vardan, trad. Muyldermans, p. 85 (n. 2) et 88.
2. Vardan, *l. c.*, p. 88.
3. Lévond, iv, p. 14.
4. *Histoire de Géorgie*, i, p. 238-239.
5. *Histoire de Géorgie*, p. 242.
6. *Ibid.*, p. 245-247.
7. Brosset, *ibid.*, p. 245.
8. Lévond, iv, p. 15.

dont le pays (du moins la région des vallées ouvertes) fut un moment occupé. Les Khazar vinrent même piller le nord de l'Arménie. Grigor Mamikonian qui s'était bravement porté à leur rencontre, fut tué, ainsi, d'ailleurs, qu'un prince géorgien (v. 685) [1].

L'Arménie entre Justinien II et les Arabes

A la suite de ces événements, les Arabes retirèrent leur confiance aux Mamikonian et commencèrent à favoriser les Bagratouni. Bien que les chroniqueurs ne nous le disent pas, ce fut évidemment grâce à leur investiture que le gouvernement de l'Arménie fut assumé par Achot Bagratouni (686-690) [2]. Achot mérita d'ailleurs son élévation en chassant de l'Arménie les Khazar. A l'intérieur, Achot que *L*évond vante comme un prince lettré, charitable et plein de modération, protégea le clergé, encouragea les études théologiques et construisit à Dariounq, sa résidence (aujourd'hui Bayazid), dans la province de Kogovit, la célèbre cathédrale d'Aménaperkitch, c'est-à-dire « du Sauveur de tous les hommes ». Sous son gouvernement, l'empereur byzantin Justinien II envoya en Arménie une armée commandée par le stratège Léontios qui ramena le pays dans l'orbite de Byzance (686-687 d'après *L*évond ou peut-être 689) [3]. D'après les chroniqueurs arméniens, cette armée se conduisit en Arménie comme en pays infidèle, brûlant les bourgs, enlevant des otages, rançonnant les familles solvables [4]. De leur côté, les Arabes, sous prétexte de venir repousser les Byzantins, pénétrèrent en Arménie par le sud-est et rivalisèrent de dévastations avec eux. « S'étant répandus dans la région de Djoula, ils commirent des iniquités de toutes sortes, violant les femmes et extorquant de fortes sommes à force de tourments », dit *L*évond. Achot Bagratouni marcha contre eux et les battit, mais son armée fit halte pour ramasser le butin qu'ils abandonnaient. Achot, avec une poignée d'hommes, se lança imprudemment à leur poursuite, mais alors l'ennemi fit demi-tour et le blessa grièvement. A l'appel de ses

1. *L*ÉVOND, IV, p. 15. JEAN KATHOLIKOS, XIII, p. 81. Asołik, p. 129. VARDAN, trad. MUYLDERMANS, II, 3, p. 93. Cf. BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 250, n. 2. BROSSET, *ibid.*, II, *Additions*, p. 157, donne pour la mort de Grigor Mamikonian la date de 683. Dans sa traduction de Kirakos de Gandzak, p. 33, n. 3, il donne 682. Cf. LAURENT, p. 172.

2. Achot était généralement considéré comme fils de Sembat et petit-fils de Varaztirots. Pour MARQUART (*Études sur les Bagratouni*), il appartient à une autre branche bagratide et est fils d'un autre Sembat, celui-là seigneur de Dariounq, lequel autre Sembat était fils de Varaz-Sahak, frère lui-même de Varaztirots. LAURENT (p. 334, n. 1) n'accepte pas cette conception. MUYLDERMANS au contraire (p. 93 n. 4) s'y est rallié.

3. *L*ÉVOND, V, p. 16. Cf. LAURENT, p. 176 et 191 ; et DIEHL, *Le monde oriental de* 395 à 1081, p. 244.

4. LÉVOND, V, p. 16. Asołik, p. 129. Cf. LAURENT, p. 203.

écuyers, les Arméniens accoururent et le dégagèrent. On eut le temps de le ramener dans sa résidence de Dariounq où il décéda (690) [1].

Asolik place aussitôt après la mort d'Achot une nouvelle avance des armées de Justinien II en Arménie [2]. Elles marchèrent, nous dit-il, droit jusqu'au mont Ararta, d'où elles rayonnèrent à travers l'Arménie, la Géorgie et l'Aghouanie. Justinien II, poursuit le chroniqueur, manda et força à comparaître devant lui les princes locaux, en retint quelques-uns et exigea de tous des otages. Il garda notamment quelque temps par devers lui le patriarche Sahak III. Avant de repartir pour Constantinople, il laissa en Arménie comme gouverneur Nersèh Kamsarakan, prince du Chirak [3] (de 689-690 à 691).

Après Nersèh Kamsarakan, le gouvernement de l'Arménie, selon le jeu habituel de bascule entre les grandes familles, passa à Sembat Bagratouni, fils de Varaztirots Bagratouni et dont Lévond nous dit que, « pour venger son père assassiné par les Grecs », il rompit avec Byzance [4]. En même temps, une armée arabe, conduite par Mohammed ibn-Merwân, pénétrait en Arménie et replaçait ce pays sous la protection du khalife (693 ?). Mohammed, au cours de sa marche, commit d'effroyables atrocités, notamment dans le canton de Tjermatzor (« la Vallée Chaude »), province de Mokq, où les habitants furent massacrés [5]. Un peu plus tard, vers 703, il devait faire main basse sur le célèbre couvent de Saint-Grégoire à Bagavan dont les religieux furent pendus après qu'on leur eut coupé les mains et les pieds, tandis que les vases sacrés étaient emportés. « Les lampes qui rendaient la nuit brillante comme le jour, s'éteignirent. L'encens ne monta plus vers le ciel. L'autel même fut dépouillé [6]. » Mohammed avait établi sa résidence dans un îlot du lac Sévan où il entassait le produit de ses pillages [7]. Les Arabes, jusque-là si tolérants, se laissaient maintenant aller à une véritable persécution religieuse. Le 31 mars 693, l'*ostikan* ou préfet arabe 'Abdallah fit crucifier à Dwin un néophyte de race persane nommé Sourhan, originaire du Khorassan, baptisé sous le nom de Davith et qui est depuis inscrit au martyrologe arménien [8].

1. Lévond, v, p. 17-18. Asolik, p. 129. Brosset (*Additions*, p. 157) le fait mourir en 687.
2. En 693, estime Brosset (*Additions*, p. 157).
3. Prince du Chirak et, ajoute Asolik (p. 129), comte de Kapoutrou, dans le canton d'Artjovit (« la Vallée aux Ours »), province du Baséan. Marquart (*Streifzüge*, p. 514) place son gouvernement entre 689 et 691. Il semblerait plutôt qu'il faille le situer entre 690 et 693.
4. Lévond, v, p. 18. Sur lui, cf. Marquart, *Études sur les Bagratouni*, p. 12. Et Muyldermans, dans sa trad. de Vardan, p. 96, n. 2.
5. Lévond, v, p. 19.
6. Lévond, v, p. 19-21. Samouel d'Ani, p. 409. Pour la date, Laurent, p. 158, n. 1.
7. Jean Katholikos, xiii, p. 82. Vardan, *l. c.*, II, 3, p. 94-95.
8. Grigor Mamikonian, qui avait été son parrain, lui avait naguère donné

La situation de l'Arménie était d'autant plus effroyable que, contre les Arabes, les Byzantins déchaînaient sur elle, à travers le Caucase, la contre-invasion des Turcs Khazar dont les bandes infligèrent une grave défaite à Mohammed ibn-Merwân (693), avant d'être repoussées par son neveu Maslama [1]. Par ailleurs, Sembat Bagratouni, tout à ses rancunes de famille, avait fait cause commune avec les Arabes : « Symbatios, patrice d'Arménie, à la nouvelle des victoires retentissantes des Arabes, leur livra ce pays [2]. » Quant aux Byzantins, leurs apparitions en Arménie étaient à peine moins néfastes. Si nous en croyons *L*évond, l'empereur byzantin Tibère III Apsimare (698-705) envoya en Arménie un corps d'armée pour se saisir de Sembat Bagratouni « lequel, pour venger son père Varaztirots, naguère assassiné par les Grecs, avait mutilé des soldats de cette nation ». Une rencontre sanglante, mais indécise eut lieu « près des marais de Païk » (près d'Erzeroum ?) [3]. Finalement Sembat Bagratouni, avec ce qui lui restait de troupes, battit en retraite, mais les Byzantins, également très éprouvés, se retirèrent aussi (698).

En somme, période de confusion affreuse où Byzantins et Arabes se faisaient sur le sol arménien une guerre sans merci, encore aggravée par les divisions des *nakhararq* et par les invasions des Turcs Khazar. Quand Mohammed ibn-Merwân regagna la Syrie avec une immense caravane chargée des dépouilles du Hayastan, il laissait les habitants « comme des tisons épars, comme des javelles foulées par les sangliers » [4].

Mohammed ibn-Merwân laissait en Arménie un *ostikan* non moins cruel, son lieutenant 'Abdallah ibn Hâtim al-Bâhilî. Dans les années 695 et suivantes, Mohammed et 'Abdallah formèrent le projet d'en finir avec l'indépendance arménienne en détruisant toute la haute noblesse, en supprimant les familles féodales [5]. « 'Abdallah fit jeter dans les fers avec une insigne cruauté les ichkhans et les nobles de l'Arménie. Il pilla leurs trésors et s'empara des possessions de beaucoup d'entre eux [6]. » Il fit même arrêter le patriarche Sahak III et le généralissime arménien Sembat Bagratouni et les envoya pour quelque temps en résidence forcée à la cour de Damas [7].

en fief Jag dans le Kotaïq. Aso*l*ik, p. 128, 130 (et note de Dulaurier, p. 193). Jean Katholikos, xiii, p. 83. Vardan, trad. Muyldermans, p. 92. Cf. Dulaurier, *Chronologie arménienne*, p. 183. Bibliographie par Muyldermans, *l. c.*, p. 84, n. 5.

1. Elmacin ap. Laurent, p. 172, n. 3.
2. Théophane, *a*, 6.185. Cf. Laurent, p. 203.
3. *L*évond, v, p. 18.
4. *L*évond, v, p. 21.
5. Aso*l*ik, p. 155.
6. Jean Katholikos, xiii, p. 82.
7. Cf. Brosset, *Additions*, p. 157. Muyldermans, *l. c.*, p. 95, n. 2.

Victoire arménienne de Vardanakert

Dès que Sembat Bagratouni eut obtenu sa liberté, il chercha à se venger. Il passa à l'alliance byzantine et appela aux armes les autres féodaux. Non seulement ses parents de la maison bagratide répondirent à son appel, mais aussi beaucoup de seigneurs du Vaspourakan. La concentration eut lieu à Akori, sur le versant nord du Grand Ararat. Se réunirent ainsi Sembat, fils d'Achot et prince du Vaspourakan, Achot, frère de Sembat, « prince d'Arménie », et Vard, fils de Théodoros *R*echtouni [1]. Leur intention était de se retirer dans les provinces byzantines. Mais une armée arabe, forte de 8.000 hommes, était postée à Nakhitchévan. Elle se lança à la poursuite des Arméniens qui, passant l'Araxe, allèrent s'établir à Vardanakert, près d'Akori [2]. Les Arabes les y ayant rejoints, l'action s'engagea aussitôt. Les compagnons de Sembat Bagratouni n'étaient que deux mille, mais on se trouvait au cœur de l'hiver, du terrible hiver arménien. Les cavaliers du désert, qui avaient passé sous la neige une nuit glaciale, étaient transis de froid, quand ils furent attaqués dès le point du jour ; ils furent bousculés et jetés dans l'Araxe qu'ils essayèrent de passer sur la glace, mais, sous le poids des fuyards, la glace se rompit et il ne put en réchapper que trois cents hommes qui arrivèrent, mourants, en Siounie (v. 695-696 ?) [3].

La dame du pays, la princesse Chouchan, émue de pitié, les accueillit dans sa forteresse d'Erendjak, près de Nakhitchévan [4]. Sembat qui les poursuivait arriva jusqu'au pied des remparts, exigeant leur reddition, puis il céda aux instances de la dame de Siounie, et, satisfait de sa victoire, repartit avec un énorme butin. Il envoya une ambassade à Constantinople annoncer à l'empereur le succès de ses armes « et offrir en présent d'excellents chevaux arabes, avec les nez des ennemis tombés dans la bataille ». La cour impériale témoigna sa reconnaissance à Sembat Bagratouni en lui accordant le titre de curopalate (vers 700) [5]. Peu après les Arméniens remportèrent un nouveau succès. Des bandes arabes qui s'étaient avancées à travers le Vaspourakan, furent arrêtées et défaites à Kougank par les milices du *R*echtouniq. Les envahisseurs furent exécutés et leur chef jeté dans le lac de Van [6]. Enfin, au témoignage de Jean Katholikos, un autre

1. Muyldermans, *l. c.*, p 95, n. 3.
2. Vardan, trad. Muyldermans, p. 95 et n. 4.
3. Sur la date de la bataille de Vardanakert, Brosset, *Histoire de la Siounie* t. 1, p. 84, note, et t. 2, p. 21-22, et dans sa traduction de Kirakos de Gandzak, p. 34, n. 4.
4. *L*évond, v, p. 24. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, t. 2, p. 21.
5. *L*évond, v, p. 22-25. Asołik, p. 155. Aussi Jean Katholikos, xiii, p. 83, et Vardan, ii, 4, p. 95-96.
6. *L*évond, v, p. 25-26. Vardan, *l. c.*, p. 95.

général arabe, 'Othmân ibn-Walîd ibn-Oqba qui opérait dans le Vanand, y fut complètement battu par les Kamsarakan [1].

Malgré ces succès, Sembat Bagratouni n'osa attendre la vengeance des Arabes. Vers 700, il se retira à proximité de la frontière byzantine, au Taïq, où il s'établit dans la forteresse de Toukharq « à l'abri des représailles des enfants du désert » [2].

L'ambassade posthume du patriarche Sahak III

Le khalife 'Abd al-Malik, en apprenant les désastres survenus aux siens, ordonna à ses lieutenants, Mohammed ibn-Merwân et 'Oqba, d'envahir l'Arménie avec toutes leurs forces. Les nakhararq arméniens, comprenant l'inutilité de la résistance, eurent l'idée d'envoyer au-devant de l'armée arabe une députation conduite par le vénérable patriarche Sahak III, afin d'arrêter la marche de l'armée ennemie ou tout au moins d'obtenir que celle-ci s'abstînt de tout acte de vengeance moyennant soumission immédiate de la féodalité arménienne. En réalité le patriarche était depuis 695 déporté chez les Arabes en Syrie, mais il obtint l'autorisation de se rendre auprès du khalife [3].

Sahak III, âgé et fatigué par le voyage, mourut en cours de route, à Harrân, avant d'avoir atteint le but de sa mission (703). Aussitôt après son décès, Mohammed ibn-Merwân arriva à Harrân. Conformément aux dernières volontés du défunt, on lui présenta le cadavre de celui-ci, tenant encore dans la main droite la lettre où il suppliait le khalife d'épargner le peuple arménien. Mohammed prit la supplique des mains du mort, la lut et gravement donna à l'ombre de Sahak l'assurance que cette suprême prière serait exaucée : « En lisant ce que tu avais écrit, j'ai connu ta sagesse. Comme un vaillant pasteur, dans ta sollicitude pour ton troupeau, tu t'es hâté de venir au-devant de mon épée menaçante. Je consens à ne pas rougir mon fer dans le sang des innocents. Je m'engage à exécuter tout ce que tu m'as demandé. » Après cette scène étrange, Mohammed fit occuper avec ses troupes les principales provinces arméniennes où les *nakhararq*, conformément à leur engagement, lui payèrent tribut. Lui aussi tint parole : il ne se livra à aucune vengeance contre les vainqueurs de Vardanakert. Seulement, comme l'écrit joliment *Lévond*, « il regardait les *nakhararq* avec une sorte de méfiance » [4].

Jean Katholikos raconte les mêmes événements en substituant ici 'Oqba à Mohammed. « 'Oqba écrivit une lettre aux

1. Jean Mamikonian, p. 83.
2. *Lévond*, v, p. 25. Asołik, p. 155. Cf. Brosset, *Additions*, p. 158. Sur la date de 700, Dulaurier, *Chronologie*, p. 238. Muyldermans, p. 97.
3. Cf. Muyldermans, *l. c.*, p. 95, n. 2 et 97, n. 5.
4. *Lévond*, v, p. 27-30. Résumé dans Kirakos de Gandzak, ii, p. 33.

nakhararq et l'envoya en Arménie avec le corps du saint patriarche qu'il fit conduire avec beaucoup d'honneur. Il pardonna tous les torts que les Arméniens pouvaient avoir. C'est ainsi que l'homme de Dieu fut plus utile par sa mort qu'il ne l'avait été par sa vie, car ses prières se trouvèrent avoir sauvé notre pays [1]. »

Sur le siège patriarcal, on donna comme successeur à Sahak III Elia, originaire d'Ardjèch, dans l'Aliovit, et évêque du Bznouniq, qui dirigea l'Église arménienne de 703 à 717.

Les bons rapports établis par la démarche de Sahak III mourant avec les Arabes servirent à Élia dans les affaires religieuses de l'Aghouanie ou Albanie. Le katholikos d'Aghouanie appelé Bakour par Asolik et Nersès par Jean Katholikos se séparait des Arméniens en préchant la christologie « chalcédonienne ». Il avait pour cela l'appui de la princesse aghouane Sprahm. Or, adopter les doctrines chalcédoniennes, c'était, en politique, se rallier à l'influence byzantine. Plusieurs des *nakhararq* aghouans, dont le prince Chéroê, et les évêques qui, comme eux, étaient hostiles à cette orientation, avisèrent le patriarche Elia. Celui-ci, après avoir vainement tenté de ramener le prélat aghouan à la doctrine grégorienne, se décida à faire appel au bras séculier, en l'espèce au khalife de Damas [2]. Le khalife vit là une excellente occasion d'éliminer de l'antique Albanie l'influence byzantine. Elia, muni par lui des pouvoirs nécessaires, se rendit en Aghouanie, à Bardav (Bardaa, Pertav), et déposa Bakour. Bakour et la princesse Sprahm furent arrêtés, mis sur des chameaux et relégués à Damas. Pendant ce temps, Elia réunissait à Bardav un synode local et consacrait un autre katholikos d'Aghouanie (entre 703 et 705) [3].

Les atrocités de Nakhitchévan. Extermination des nakhararq

Le khalife 'Abd al-Malik dont le règne se terminait ainsi par une entente arméno-arabe eut pour successeur al-Walîd (705-715) sous le règne duquel cette entente se rompit. Lévond nous dit que « dès la première année de son règne il conçut l'affreux projet d'exterminer en Arménie la race des nakhararq avec leur cavalerie, persuadé qu'il était que leur existence serait toujours un obstacle à la domination arabe » [4]. Le chroniqueur ajoute que Sembat Bagratouni, qui vivait alors retiré au Taïq sous la pro-

1. Jean Katholikos, xiii, p. 85. Asolik, p. 131 met aussi en scène Oqba et non Mohammed.

2. Jean Katholikos (p. 89) croit qu'il s'agit d'Omar II (717-720). C'est sans doute encore Abd al-Malik (685-705) comme le pensent Asolik (p. 131) et Moïse Kalankatouatsi (*Histoire des Aghouans*, l. III, ch. iii-ix). Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 279, n. 4.

3. Jean Katholikos, xiii, p. 87-88. Chronologie établie par Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 279, n. 4.

4. Lévond, vi, p. 31. Cf. Asolik, p. 155.

tection des Byzantins, apprit ce projet et sollicita de la cour de Constantinople un corps d'armée pour le prévenir. On s'est demandé si ce ne fut pas au contraire la demande d'intervention adressée par Sembat aux Byzantins qui provoqua chez Walîd le projet de détruire la féodalité arménienne. Quoi qu'il en soit, les forces byzantines firent leur jonction avec Sembat et s'avancèrent avec lui jusqu'en Vanand, mais elles furent complètement battues par Mohammed ibn-Merwân près de Drakhpet et évacuèrent précipitamment l'Arménie. Mohammed rentra en triomphe à Dwin (705) [1].

A la suite de cette malencontreuse intervention, le khalife revint à ses projets : pour en finir avec la résistance arménienne, il fallait détruire la classe des nakhararq. Mohammed ibn-Walîd chargea de l'exécution Qâsim, gouverneur de Nakhitchévan. Celui-ci attira les nakhararq avec leurs familles et leurs gens, sous prétexte de passer leurs contingents en revue, et les enferma, huit cents dans l'église de Nakhitchévan, quatre cents dans celle de Khram (ville située sur l'Araxe, dans le Golthèn, au sud de Nakhitchévan), puis il mit le feu aux deux édifices. Les victimes périrent dans les flammes en chantant des cantiques. Une partie des nahkararq avaient été séparés de leurs compagnons pour être torturés : il s'agissait de leur arracher au préalable de grosses rançons. Après avoir cru se racheter ainsi, les malheureux furent crucifiés (v. 705-706) [2]. Parmi les victimes, Lévond cite un homonyme du curopalate Sembat Bagratouni et qui était prince du Vaspourakan [3], Grigor et Korioun Ardzrouni, et Varaz-Chapouh Amatouni. Leurs fils furent amenés à Dwin et de là conduits à Damas pour y être élevés dans la foi mulsulmane. « Dès lors, l'Arménie, sans soutien et sans défense, fut livrée à ses ennemis comme un troupeau de brebis au milieu des loups » [4] (705-706) [5]. Le curopalate Sembat Bagratouni, ne s'estimant pas en sécurité au Taïq, alla s'installer plus loin en territoire byzantin, à Poti, en Colchide [6].

Mais bientôt, le balancier, de nouveau, oscilla. Le khalife al-Walîd, nous dit Lévond, avait fini par s'émouvoir du mécontentement que le régime du cimeterre provoquait en Arménie. Il remplaça comme gouverneur Mohammed ibn-Merwân par 'Abd al-Azîz ibn Hâtim al-Bâhilî que Lévond nous peint comme un politique plein de finesse, que sa surdité n'empêchait pas de se montrer fort attentif aux nécessités de l'heure et qui voilait

1. Lévond, vi, p. 31.
2. Lévond, vi, p. 32-33. Jean Katholikos, xiii, p. 86. Asołik, p. 156. Discussion de la date par Brosset, dans l'*Histoire de Siounie*, I, p. 84, note.
3. Cf. Muyldermans, p. 98, n. 4.
4. Lévond, p. 33.
5. Théophane (dans *Migne*, cviii, 756) place cette tragédie dans la 8e année de Tibère III, = 702-703. Lévond la rejette vers 706.
6. Lévond, vi, p. 34. Asołik, p. 156.

ses desseins sous un appareil de bonhomie, de sentences et d'apologues. Prenant le contre-pied de la politique de son prédécesseur, Azîz invita les nakhararq exilés à revenir, en leur garantissant solennellement la restitution de tous leurs biens et privilèges. L'appel fut entendu : le curopalate Sembat Bagratouni qui, du reste, avait à se plaindre des Byzantins, quitta Poti — non sans avoir pillé la ville; rentré ainsi en faveur auprès des Arabes, il regagna sa seigneurie familiale (entre 711 et 717). Les Byzantins durent se contenter de l'excommunier [1].

'Abd al-Azîz se signala en reconstruisant Dwin. « Il la reconstruisit sur un plan beaucoup plus vaste, avec des fortifications formidables et un fossé plein d'eau [2]. » Malheureusement l'ancienne capitale arménienne ainsi restaurée demeura depuis lors au pouvoir des Arabes dont elle resta la citadelle en Arménie.

Le patriarche Hovhannès III d'Odzoun et le concile de Manazkert

L'époque à laquelle nous arrivons fut illustrée par un grand prélat, le patriarche Hovhannès III, surnommé Imastasser (le Philosophe) et Odznetsi, c'est-à-dire originaire d'Odzoun (district du Tachir, dans la province de Gougarq, à la frontière arméno-géorgienne). Il occupa le siège patriarcal de 717 à 728. Asolik et Jean Katholikos nous ont laissé de lui un portrait charmant. C'était un ascète, mais qui estimait devoir à la majesté du patriarcat de revêtir en public un appareil royal. Chez lui il ne se vêtait que d'un cilice en poils de chèvre ; au dehors il le recouvrait sous des vêtements somptueux aux couleurs éclatantes, avec des parures d'or. Sa belle barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture, il la parfumait alors d'huile odoriférante, la parsemait de poudre d'or, il la divisait en tresses garnies d'or. Avec sa haute taille, ce vieillard imposant, aux larges épaules, « paraissait plus qu'un mortel ». Vivant d'ordinaire comme le plus austère des moines, il savait, quand il représentait la nation arménienne, se montrer le plus vivant des interlocuteurs, le plus agréable des convives [3]. Ayant entendu parler de lui, le khalife Walîd voulut le connaître, l'invita à la cour de Damas. Hovhannès s'y rendit et charma le monarque arabe par la finesse et l'autorité de sa parole.

Hovhannès III était un théologien remarquable. Il réunit deux conciles. Le premier, à Dwin, en 719, interdit notamment

1. Lévond, vi, p. 34. Asolik, p. 156. Cf. Muyldermans, traduction de Vardan (*Domination arabe en Arménie*), p. 99, n. 1. Théophane, *a.* 6.185. Cf. Brosset, *Additions*, p. 158, et Laurent, p. 194 et 205.
2. Lévond, vi, p. 34-35 et Asolik, p. 157.
3. Asolik, p. 132. Jean Katholikos, xiii, p. 89-91. Kirakos, ii, p. 35-36.

de mêler l'eau au vin dans le sacrifice de la messe. Le second, beaucoup plus important, tenu à Manazkert en 726, groupa un grand nombre de prélats, parmi lesquels nos sources signalent Grigoris (Grégoras), chorévêque d'Archarouniq [1], et six évêques syriaques envoyés par le patriarche jacobite Athanase [2]. L'Église arménienne et l'Église syriaque jacobite étaient divisées entre monophysites modérés (école de Julien d'Halicarnasse) et monophysites extrêmes (école de Sévère d'Antioche), notamment à propos de la question de l'incorruptibilité du corps du Christ. Ce concile arméno-syrien qui devait d'abord avoir Ardzèn pour siège, en fut, paraît-il, empêché par le curopalate Sembat Bagratouni, lequel conservait, nous dit-on, des sympathies « chalcédoniennes », et ce fut ainsi qu'il siégea finalement à Manazkert. Quoi qu'il en soit, il adopta des solutions moyennes, en éliminant les exagérations tant des « julianistes » que des « sévériens » [3]. Hovhannès d'Odzoun nous a d'ailleurs laissé des discussions théologiques, disciplinaires et liturgiques témoignant d'une érudition profonde, et des lettres canoniques qui constituent un véritable code de droit canon [4].

La solidarité arabo-arménienne en présence du péril khazar

Les choniqueurs arméniens accordent des éloges au khalife 'Omar II (712-720), par ailleurs musulman fort piétiste, mais qui se montra humain à l'égard des populations arméniennes. Dès son avènement, il avait publié une amnistie et autorisé tous les captifs et déportés arméniens à regagner leur patrie. Ainsi rentrèrent les survivants de la tragédie survenue à Nakhitchevan, six ans plus tôt [5]. Sous les khalifes suivants, l'Arménie fut gouvernée, du côté arabe, par Hârith ibn-'Amrou (depuis 721 ou 724) [6], qui procéda à un nouveau recensement de la population, « dessein funeste », remarque judicieusement Lévond, car de telles initiatives annoncent d'ordinaire une aggravation de l'impôt, — ce qui fut le cas [7].

Cependant les Arabes rendaient parfois service à l'Arménie quand ils la protégeaient contre les Khazar, peuple turc de la Russie méridionale. Ces barbares ne cessaient en effet de venir

1. Asolik,. p 131.
2. Savoir Constantin d'Edesse, Simon de Harran, Théodore de Germanicée (Marach), Athanase de Martyropolis ou Maïpherkat (Maiyâfâriqîn), Simon de Dara (Cf. Michel le Syrien, XI, ch. xx, II³, 1904, p. 457-461, et Bar Hebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, I, 299-303).
3. Ormanian, p. 36. Tournebize, p. 388-395.
4. Cf. *Joannis Ozniensis opera*, Venise, 1834, éd. Aucher.
5. Lévond, p. 40.
6. Baladhori ap. Ghazarian, *Armenien unter der arabischen Herrschaft*, p. 39. Mkhitar, p. 79. Cf. Laurent, p. 339.
7. Lévond, viii, p. 99.

piller les pays transcaucasiens, notamment l'Aghouanie [1]. En 730, ils traversèrent encore le pas de Derbend et ravagèrent la province de Phaïtakaran, au confluent de l'Araxe et de la Koura, ainsi que la province persane de l'Azerbaidjan et, au nord-ouest du lac d'Ourmia, le district de Zarévan [2]. Djarrah, gouverneur arabe de l'Arménie, fut tué en luttant contre ces Khazar (730). Son successeur, Saïd ibn-'Amrou al-Harachî, réussit enfin à les repousser. Le gouverneur arabe suivant, Merwân ibn-Mohammed (732), recueillit les bénéfices de cette situation : en face du péril khazar, les Arméniens et les Arabes se sentaient solidaires. Merwân fut accueilli par les nakhararq à son entrée à Dwin et, de son côté, leur témoigna des intentions bienveillantes. Il nomma gouverneur indigène de l'Arménie l'un d'eux, Achot Bagratouni « qu'il investit, au nom du khalife Hichâm, de la dignité de patrice et qu'il combla de grands honneurs » (732) [3]. Achot allait donc gouverner l'Arménie sous le protectorat arabe, mais *Lévond* (dont il est un des héros) n'hésite pas à nous dire que son administration fut glorieuse et qu'il devait « éclipser tous les princes, ses devanciers » [4]. Toutefois, au moment où le protectorat arabe faisait une large place à l'autonomie arménienne, les incurables rivalités entre familles féodales venaient compromettre ce résultat. La politique arabe s'appuyant sur la maison des Bagratouni, les Mamikonian s'estimèrent lésés. Les deux chefs de cette famille, Grigor et Davith Mamikonian, se déclarèrent contre Achot Bagratouni et refusèrent de reconnaître son élévation. Merwân ibn Mohammed les fit arrêter et les envoya comme rebelles à Damas d'où ils furent relégués au Yémen [5].

Achot Bagratouni, consolidé par la protection des Arabes, alla faire sa cour au khalife Hichâm, à Damas. Le but de son voyage était de faire cesser les vexations dont étaient encore victimes ses compatriotes, et de faire verser l'arriéré de la solde due par les généraux arabes aux contingents arméniens qui servaient dans leurs armées (notamment dans les guerres khazares). Cette mission eut un plein succès. Achot plut au khalife qui le combla d'honneurs et qui donna satisfaction à toutes ses demandes (versement de 300.000 écus pour l'arriéré des années précédentes et paiement régulier de la solde de la cavalerie arménienne pour les exercices suivants) [6].

1. Moïse de Kalankaïtouk, xi, 61-63, ap. Brosset, *Histoire de Géorgie*, II, p. 490.
2. *Lévond*, viii, p. 99-101. Tabari, ii, p. 1530. Ibn al-Athîr, v, p. 117-118. Baladhori, p. 206. Yaqoubî, ii, p. 375. Théophane, *a* 6220, p. 407. Marquart, *Streifzüge*, p. 11. Ghazarian, p. 43.
3. *Lévond*, viii, p. 110. Asołik, p. 161. Cf. Brosset, *Additions*, p. 158 et Ghazarian, p. 46.
4. *Lévond*, viii, p. 121.
5. *Lévond*, viii, p. 110. Cf. Vardan, trad. Muyldermans, II, 7, p. 105.
6. *Lévond*, viii, p. 111.

Merwân ibn-Mohammed entreprit alors, avec l'appui de la cavalerie arménienne commandée par Achot Bagratouni, une grande expédition pour préserver la frontière du Caucase de la menace turque (737). L'armée arabo-arménienne dégagea les passes entre le Caucase et la mer Caspienne, surprit la capitale khazare (sans doute Balandjar, au nord de Derbend) et fit un butin considérable qui fut transporté à Bardaa ou Pertav, en Aghouanie, où on procéda au partage. Une partie de ce butin fut naturellement laissée par Merwân à Achot Bagratouni et aux autres nakhararq [1].

Au témoignage de *L*évond, chroniqueur assez objectif, Merwân ne se contenta pas de mettre l'Arménie à l'abri des invasions khazares. Il y rétablit l'ordre et la sécurité, punissant sévèrement les bandits qui, à la faveur des dernières guerres, s'étaient multipliés dans le pays. Le gouvernement de ces derniers vice-rois omayyades fut donc, somme toute, assez bon, dans la mesure où peut l'être le gouvernement de l'étranger. On ne relève comme acte de fanatisme religieux que le martyre de Vardan ou Vahan de Go*l*thn ou Go*l*then. Ce seigneur avait été, lors des atrocités de Nakhitchévan, en 706, déporté tout jeune en Syrie où on l'avait élevé dans l'islamisme. Rentré en grâce et ayant pu regagner son patrimoine, il était retourné à la foi chrétienne. Mais les musulmans n'admettaient pas de telles abjurations. Vers 737, il fut arrêté, conduit en Syrie et exécuté [2].

Le principal inconvénient provenait de ce que la capitale arménienne, Dwin, était devenue la résidence du gouverneur arabe et, partant, une ville musulmane, d'où de sérieux ennuis pour le patriarcat qui y était toujours établi. Le siège pontifical était alors occupé par Davith Ier (728-741), originaire d'Aramouniq ou Aramonq, dans le Kotaïq (près d'Érivan). Lassé des vexations que les musulmans lui faisaient subir à Dwin, il abandonna cette ville pour s'établir dans sa ville natale d'Aramouniq [3]. Découronnée par le départ du patriarcat, Dwin ne cessa dès lors de décliner.

Les derniers khalifes omayyades et la rivalité des Bagratouni et des Mamikonian

La guerre civile qui éclata en 744 dans l'empire arabe, eut son contre-coup en Arménie. Le gouverneur Merwân ibn-Mohammed ayant quitté cette province pour prendre part aux compétitions

1. Lévond, viii, p. 111-112. Ibn al-Athîr, V, p. 160. Baladhori, p. 207. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 12 et 16. Laurent, p. 172. Muyldermans p. 105, n. 3, citant Bagrat Khalathéants, *L'Arménie chez les écrivains arabes*, Vienne, 1919, p. 137-138.

2. Asolik, ii, 4, p. 156. Jean Katholikos, xiii, p. 87. Kirakos, trad. Brosset, p. 35.

3. Asolik, ii, 2, p. 133. Jean Katholikos, xiii p. 93. Kirakos, p. 36.

dynastiques, les deux frères mamikoniens naguère déportés au Yémen, Grigor et Davith Mamikonian, profitèrent des troubles pour s'échapper et regagner l'Arménie où ils entrèrent aussitôt en lutte contre le prince Achot Bagratouni. D'après *Lévond*, qui leur est nettement hostile, ils se seraient fort mal conduits. S'étant rendus au Vaspourakan, il y provoquèrent par leurs violences un mécontentement général. Le nouveau gouverneur arabe, Ichaq ibn Moslim, chercha à mettre fin à ces luttes féodales, sans y parvenir, du reste, puisque les deux frères mamikoniens, Grigor et Davith, faillirent surprendre et massacrer Achot Bagratouni dans une attaque nocturne e , tout au moins, pillèrent ses trésors. Achot mit en sécurité sa famille dans sa forteresse de Dariounq, puis partit pour la Syrie se plaindre au khalife Merwân II. A peine était-il parti que Grigor Mamikonian se substituait à lui et obtenait même d'Ichaq ibn-Moslim le commandement des troupes arméniennes [1].

Seulement, en Syrie et en Iraq, Achot Bagratouni, avec les fidèles qui l'avaient suivi, avait, au milieu des guerres civiles musulmanes, rendu service au khalife Mervân II. En reconnaissance, le khalife ordonna à ses lieutenants en Arménie de se saisir d'un des deux frères mamikoniens, en l'espèce de Davith Mamikonian, de lui couper les mains et les pieds et de l'étrangler, — ordre qui fut ponctuellement exécuté. Après quoi le khalife renvoya Achot Bagratouni comblé d'honneurs commander en Arménie, en forçant Grigor Mamikonian à se réconcilier avec lui, bien que Grigor ne pût, dans son cœur, pardonner la mort atroce de son frère [2].

Le détail de ces vicissitudes politiques semble parfois confus. Les caprices du khalifat dans les choix pour la lieutenance arménienne, les changements d'obédience des diverses maisons féodales passant brusquement de la clientèle byzantine à la clientèle arabe et *vice versa*, autant de révolutions en apparence aussi chaotiques que les révolutions féodales dans notre France du Xe siècle. En réalité, à travers toutes ces compétitions, nous assistons à la lente éviction de la maison des Mamikonian par celle des Bagratouni. Certes, le khalifat arabe avait eu pendant longtemps pour principe de tenir la balance égale entre les deux familles, en les opposant l'une à l'autre par une savante alternance d'honneurs et de disgrâces, par un savant « rotativisme », de manière à les contenir l'une par l'autre en maintenant soigneusement leur rivalité. Toutefois, comme les Mamikonian avaient dans leur tradition de famille une sorte de nationalisme qui faisait d'eux les défenseurs héréditaires de l'indépendance haïkane et de la foi chrétienne, le gouvernement de Damas avait

1. LÉVOND, VIII, p. 115-117.
2. LÉVOND, p. 117.

fini par favoriser à leur détriment les Bagratouni. Le résultat fut que vers 750 les Bagratouni avaient en partie dépossédé les Mamikonian. « Ils leur avaient enlevé le Bznouniq avec Khélath, et le Tarôn, ou pays de Mouch et de Bitlis, c'est-à-dire l'ancien domaine propre des anciens chefs de l'Arménie [1]. »

Sur ces entrefaites, les guerres civiles au milieu desquelles allait succomber la dynastie des Omayyades reprirent chez les Arabes. Les *nakhararq* arméniens, entraînés par la famille des Mamikonian, en profitèrent pour se révolter. Achot Bagratouni, resté loyaliste envers le khalifat omayyade, essaya de résister, mais il dut suivre l'entraînement général, non sans avoir averti ses compatriotes que la vengeance des Arabes risquait d'être redoutable. Les *nakhararq* formèrent une sainte ligue en s'engageant par un serment solennel devant la croix, et en quelques jours l'insurrection fut générale [2].

Cependant les *nakhararq* insurgés jugèrent prudent de gagner le Taïq, à proximité de la frontière byzantine, pour y mettre en sécurité leurs familles et leurs biens. Ils avaient en effet partie liée avec l'empereur Constantin V, de qui ils attendaient des secours. Or Achot Bagratouni ne les avait suivis qu'à contre-cœur. Il les abandonna bientôt pour se retirer au Bagrévand avec l'intention de rentrer dans la clientèle arabe, mais il y fut rejoint par Grigor Mamikonian qui le surprit, le captura et, perpétrant une vengeance qu'il méditait depuis longtemps, lui fit crever les yeux (vers 750) [3].

Ainsi la rivalité des deux grandes maisons féodales se poursuivait de génération en génération, de plus en plus âpre, jusqu'au jour où l'une d'elles triompherait complètement de l'autre. Cet esprit partisan se trahit jusque chez les chroniqueurs. Lévond, par exemple, est si attaché aux Bagratides qu'il ne veut pas s'apercevoir que les Mamikonian, conformément d'ailleurs à leurs traditions trois fois séculaires, sont ici les protagonistes de l'indépendance arménienne et de la foi chrétienne, tandis qu'Achot Bagratouni se trouve, bon gré mal gré, le représentant de la collaboration avec l'ennemi de la nation arménienne et de la foi chrétienne.

Après ce drame où il avait vengé le supplice de son frère, Grigor Mamikonian retourna près de la frontière byzantine, à Karin (Théodosiopolis, Erzeroum) d'où il expédia des messages de triomphe aux diverses provinces. Il décéda peu après — par punition divine, nous dit Lévond —. Son frère Mouchel Mamikonian le remplaça à la tête des féodaux insurgés [4].

1. Laurent, p. 93.
2. Lévond, p. 118-119.
3. Lévond, p. 120. Vardan, II, 7, p. 106, avec les notes de Muyldermans. Cf. Ghazarian, p. 47.
4. Lévond, p. 120-121. Quant à Achot Bagratouni, il devait survivre

L'avènement de la dynastie abbâsside et ses conséquences pour l'Arménie

L'avènement des Abbâssides à la tête de l'empire arabe (750) allait avoir des répercussions considérables en Arménie. Le khalife abbâsside Abou'l 'Abbâs (750-754) plaça le pays sous le gouvernement de son frère al-Mançoûr qu'il avait chargé en même temps d'administrer la région de Mossoul et l'Azerbaidjan.

C'était, on le voit, le régime de l'administration directe. Régime ici particulièrement dur. Al-Mançoûr soumit l'Arménie à une âpre fiscalité. Pour mieux s'assurer de l'identité des contribuables, « il faisait apposer un sceau de plomb au cou de chacun », dit Aso*l*ik [1]. « Il allait jusqu'à taxer les morts », dit *L*évond [2]. « Les prêtres et les ministres du saint sanctuaire furent livrés à l'infâme supplice de la bastonnade et du fouet pour leur faire révéler les noms de leurs parents. La classe des *nakharars* ne fut pas plus épargnée que le peuple. Elle dut verser des sommes énormes en or et en argent, des chevaux, des mulets, des vêtements d'un prix inestimable pour satisfaire la voracité de ce dragon [3]. » Devant de telles exactions douze mille hommes abandonnèrent leurs foyers et, sous la conduite de Chapouh Amatouni, émigrèrent en territoire byzantin. Les Arabes, il est vrai, se lancèrent à leur poursuite et les rejoignirent sur les limites du Go*l* (à la source de la Koura), « mais les émigrants firent volte-face, mirent les Arabes en fuite, puis, continuant leur route, ils passèrent le fleuve Akampsis (Tchorokh) qui prend sa source dans le Taïq et va se jeter dans le Pont » [4]. L'empereur Constantin V leur assigna pour demeure un territoire fertile situé de ce côté. De telles émigrations, sans cesse renouvelées au cours des persécutions musulmanes, devaient faire (ou refaire) de la Cappadoce une nouvelle Arménie, mais malheureusement appauvrir d'autant la vieille patrie haïkane.

La nouvelle dynastie arabe était certainement fort mal disposée pour les Arméniens, et cela pour des raisons personnelles. Jusque-là, contre les Mamikonian, partisans traditionnels de l'alliance byzantine, les Arabes avaient eu tendance à s'appuyer sur les Bagratouni. Mais en 744 Achot Bagratouni, on l'a vu, était allé, avec ses contingents, défendre la dynastie des Omayyades contre la révolte de leurs sujets [5]. Les Abbâssides, une fois

treize ans encore à la perte de ses yeux. » Il mourut dans un âge avancé et fut enterré à Dariounq, dans le cimetière de sa famille » (*L*ÉVOND, p. 121).

1. Aso*l*IK, II, 4, p. 162.
2. *L*ÉVOND, p. 124.
3. *L*ÉVOND, p. 124.
4. Aso*l*IK, II, 4, p. 162.
5. *L*ÉVOND, p. 116.

vainqueurs des Omayyades (750), disgracièrent les Bagratouni. Ceux-ci pâtirent cruellement d'avoir « mal misé ». Ils « perdirent alors une partie de leurs domaines dans le Taïq, Dariounq et le Vaspourakan, Khelath et ses environs [1]. » Les Mamikonian ne purent d'ailleurs pas profiter de cette éclipse de la maison rivale, puisque, toujours vers 750, Grigor Mamikonian, nous l'avons vu aussi, avait pris la direction d'un mouvement insurrectionnel contre la domination arabe [2]. Aussi, de toutes les dépouilles des Bagratouni, les Mamikonian ne purent occuper que les territoires du Taïq au voisinage de la frontière byzantine. « Le reste leur échappa. Khelath resta aux Musulmans et le Vaspourakan passa aux Ardzrouni [3]. »

Ainsi, coup sur coup, Bagratides et Mamikoniens encoururent la colère du khalifat abbâsside qui ne tarda pas à englober toute l'Arménie dans la même malveillance [4].

Ce furent encore les Bagratouni qui furent les plus prompts à se relever. Peu après l'avènement du khalife abbâsside al-Mançoûr (754), Sahak Bagratouni, seigneur du Tarôn, fut désigné par le nouveau souverain comme « généralissime et patrice d'Arménie ». Ce Sahak, nous dit *Lévond*, « était un homme d'une tournure distinguée, d'une belle physionomie, d'un caractère excellent et élevé dans la crainte de Dieu ». Il avait été nommé par le bon plaisir du gouverneur arabe Yazîd ibn-Ouseïd es-Soulamî qui continua à le tenir étroitement en lisière. « Quoique Sahak ne cessât de commander la milice arménienne et de supporter toutes les fatigues du service militaire en marchant partout où le gouverneur l'envoyait, cependant c'était malgré lui qu'il remplissait ces fonctions, car la solde annuelle fournie par l'État était supprimée. Le gouvernement (du khalife) ne voulait plus entretenir la milice arménienne, mais il exigeait néanmoins que les *nakhararq* arméniens tinssent toujours équipé à leurs frais le même nombre de troupes et continuassent à assurer comme par le passé le service militaire [5]. »

Cependant la guerre avait repris entre Byzance et les Arabes. En 751 l'empereur byzantin Constantin V s'empara de Mélitène (Malatya), de Claudia (Hiçn-Qalaudiya, sur l'Euphrate, au sud-est de Malatya) et de Théodosiopolis ou Karin (Erzeroum) [6]. Ne se sentant pas en état de défendre ces places, il ordonna de les détruire. La destruction de Karin, qui était la plus grande ville

1. LAURENT, p. 94.
2. LAURENT, p. 94, d'après *Lévond*, p. 119. Cf. MARQUART, *Streifzüge*, p. 38, 450.
3. LAURENT, p. 94.
4. Pour cette époque, voir R. VASMER, *Chronologie des vice-rois d'Arménie sous les premiers Abbassides*, dans le Recueil de mémoires publié par les orientalistes russes. Académie des Sciences de Léningrad, 1925, p. 381-400.
5. *Lévond*, p. 125.
6. Cf. LOMBARD, *Constantin V*, p. 35 et sq.

de l'Arménie occidentale, fut douloureusement ressentie dans tout le Hayastan, comme nous le laisse entendre *Lévond*. Tous les habitants, tant citoyens arméniens que soldats de la garnison arabe, furent transférés sur les terres impériales, en Asie Mineure. Ainsi l'intervention byzantine en Arménie, même sous un *basileus* de la valeur de Constantin V, n'avait d'autre résultat que de ruiner une des plus belles cités du pays et d'y faire le vide en « désarménisant » la région [1]. De fait, l'année suivante, le gouverneur arabe de l'Arménie, Yazîd ibn-Ouseïd, marcha sur Karin, reconstruisit la ville et la peupla d'immigrants arabes (752).

Les Ardzrouni, maîtres du Vaspourakan

En marge de la grande politique, la lutte des maisons féodales se poursuivait. Sous le règne du khalife Mançoûr (754-775), les Ardzrouni avaient évincé du Vaspourakan les Bagratouni. « Ils y eurent dès lors la situation de princes avec des *nakhararq* sous leurs ordres », situation qu'ils devaient conserver jusqu'en 1022. Cependant la nouvelle principauté n'était pas à l'abri des périls. Dès le règne du même khalife Mançoûr, des bandes arabes, conduites par l'*ostikan* Soulaïmân, entreprirent au Vaspourakan une suite d'incursions dévastatrices. Deux des princes Ardzrouni, les deux frères Sahak et Hamazasp, se portèrent contre ces bandes. Malgré leur infériorité numérique, ils acceptèrent le combat, mais furent bientôt enveloppés. « Hamazasp, grièvement blessé et renversé de sa monture, fut cerné et tué. Sahak, témoin de la mort de son frère, résolut de ne pas lui survivre. Il descendit de son cheval dont il coupa la bride et dans un emportement de colère, recommença la lutte. Un grandnombre de bandits périrent sous ses coups, mais à la fin, il succomba lui aussi [2]. » Le dernier frère des deux héros, Gagik Ardzrouni, finit par les venger : Soulaïmân tomba entre ses mains et fut aussitôt mis à mort.

Notons que c'est sans doute ce même *ostikan* Soulaïmân que Jean Katholikos met en rapport avec le patriarche arménien Sion de Bavonq, lequel occupa le siège pontifical de 767 à 775. A en croire notre chroniqueur, ce serait Soulaïmân qui, émerveillé des pouvoirs de thaumaturge de Sion, l'aurait désigné pour le patriarcat [3].

Les vexations contre les Arméniens continuèrent sous Çâlih ibn-Soubaï al-Kindî que le khalife al-Mançoûr envoya ensuite

1. *Lévond*, p. 125-129. Asołik, p. 170. Théophane, p. 422, 427, 429. Nicéphore, p. 62, 66. Cédrénos, II, p. 7, 10. Lombard, *Constantin V*, p. 35 sq., 92-93. Laurent, p. 208.
2. *Lévond*, p. 127.
3. Jean Katholikos, xiii, p. 94-95.

les gouverner. On voyait la population, pour échapper à la fiscalité et à la tyrannie des préfets arabes, s'enfuir dans la montagne. Plusieurs *nakhararq*, imitant l'exemple de Chapouh Amatouni, émigrèrent en territoire byzantin où l'empereur Constantin V les accueillait toujours [1]. Le prince Gagik Ardzrouni, le nouveau maître du Vaspourakan, ne put se résigner à suivre leur exemple, mais « il se retira dans le château fort de Nekhan (ou Nkhan), puis il forma une bande de ses *nakhararq* et de leurs milices, avec lesquels il faisait des incursions fréquentes dans les provinces de Zaréhavand ou Zarévand, de Her (Khoï) et d'Ourmia, à la frontière de l'Azerbaidjan ». *L*évond à qui nous devons ces renseignements et qui, fidèle partisan des Bagratides, est assez hostile aux Ardzrouni, ajoute que Gagik, au cours de ces expéditions, usait contre les Arabes des mêmes procédés que ceux-ci envers les chrétiens et saccageait tout sur son passage [2]. C'est, on le voit, la pratique des *contre-rezzous*, la tactique arabe retournée contre ses auteurs. A la fin, Gagik subit un échec dans la province de Her et dut s'enfermer de nouveau dans la forteresse de Nekhan, où il fut assiégé pendant un an par les Arabes. La forteresse se révélait imprenable, mais les assiégeants finirent par s'emparer de la personne de Gagik par traîtrise, au moyen de feintes négociations. Le malheureux mourut en prison, des tortures qu'on lui fit subir. Ses fils, Hamazasp et Sahak, capturés en même temps que lui, restèrent prisonniers jusqu'à ce que le khalife, changeant de politique, se décidât à les relâcher [3]. Ils rentrèrent alors en Arménie et y recouvrèrent la plupart des territoires paternels [4].

En dépit de ces vicissitudes, les Ardzrouni ne cessaient d'étendre leurs domaines. Gagik Ardzrouni les avait beaucoup accrus entre les lacs de Van et d'Ourmia, dans ce Vaspourakan désormais fief incontesté de sa maison. Et Hamazasp, celui de ses fils qui garda définitivement la principauté, se montra aussi dénué de scrupules, mais aussi tenace à s'agrandir que lui [5].

L'insurrection arménienne de 771

En dépit de la restauration des Ardzrouni au Vaspourakan, l'administration abbâsside se montrait toujours aussi oppressive. Son effroyable fiscalité ruinait le pays, appuyée sur tout un appareil de supplices. « On avait dressé partout des potences », dit *L*évond qui a vécu ces heures sombres. « Beaucoup d'habi-

1. *L*évond, p. 129.
2. *L*évond, p. 129.
3. *L*évond, p. 130.
4. Laurent, p. 95.
5. Laurent, *ibid.*

tants étaient réduits à se réfugier dans des cavernes. D'autres, devant l'impossibilité d'acquitter les impôts énormes exigés d'eux, se suicidaient du haut des précipices ou se noyaient dans les fleuves. » Les défenseurs naturels du peuple arménien, le généralissime Sahak Bagratouni et le patriarche Terdat Ier d'Othmous [1], essayaient vainement d'obtenir du khalife al-Mançoûr le déplacement de l'*ostikan* Yazîd ibn Ouseïd es-Soulamî, à qui était due l'oppression fiscale qui écrasait le pays [2]. A la fin, devant la crainte d'une insurrection générale, le khalife se résigna à rappeler Yazîd. Les ostikans suivants, d'abord Bagar ibn-Moslim al-'Oqaïlî qui resta moins d'un an en place (770), puis Hasan ibn-Qahtaba (771), ne firent cependant rien pour se rallier les sympathies arméniennes. Le second arriva dans le pays avec un corps d'occupation tiré du Khorassan, qui se signala par sa brutalité [3].

Dans la population exaspérée, la révolte grondait. Un des nakhararq, Artavazd Mamikonian, en prit la direction (771). Feignant le loyalisme à l'égard des Arabes, il vint à Dwin, résidence de leurs chefs, pour se procurer des armes et des munitions, sous prétexte de recruter des auxiliaires pour le khalife. Une fois ses troupes équipées, il leva l'étendard de la révolte en massacrant à Koumaïr, dans le Chirak, l'officier du fisc dont il enleva le numéraire. Toutefois, il ne put songer à affronter les armées arabes et, avec plusieurs autres nakhararq, dut émigrer en Géorgie [4]. A la nouvelle de cette révolte, les Arabes obtinrent le concours d'un des nakhararq arméniens, Sembat Bagratouni, fils d'Achot l'Aveugle, — tant la rivalité des Bagratides et des Mamikoniens continuait à paralyser la féodalité haïkane — et avec lui, ils se lancèrent à la poursuite d'Artavazd. Ayant occupé les défilés entre l'Arménie et la province géorgienne de Samtzkhé, ils parvinrent à lui reprendre une partie de son butin. Artavazd n'en réussit pas moins à atteindre le pays des Eger, c'est-à-dire l'ancienne Colchide, l'actuelle Mingrélie où il s'installa, vraisemblablement comme vassal de l'empire byzantin : nous le retrouverons en 778 comme général dans l'armée byzantine (stratège du thème des Anatoliques) [5].

La révolte d'Artavazd Mamikonian provoqua un redoublement d'irritation chez les Arabes. Le gouverneur Hasan ibn-Qahtaba en prit prétexte pour frapper le pays de nouveaux impôts. Un des parents d'Artavazd, Mouchel Mamikonian, prit à son tour

1. Terdat Ier d'Othmous, patriarche de 741 à 764 (ORMANIAN, p. 174). Il appartenait à la famille des nakhararq du Vanand (LÉVOND, p. 131). Voir son éloge par JEAN KATHOLIKOS, p. 93.
2. LÉVOND, p. 131.
3. LÉVOND, p. 132.
4. LÉVOND, p. 133.
5. LÉVOND, p. 133-134. Cf. LAURENT, p. 194, n. 7.

la montagne. « Comme quelques officiers arabes s'étaient rendus chez lui pour réclamer la rançon ou le prix du sang de leurs parents tués par les membres de sa famille, il les fit tous passer au fil de l'épée. » Ensuite il se retira avec les siens dans le château fort d'Artagerd ou Artakert (au sud de l'Archarouniq, sur l'Araxe). De là il dirigeait des contre-rezzous au détriment des Arabes. Un jour, avec, seulement, soixante guerriers, il surprit les agents du fisc de la province de Bagrévand et, séance tenante, leur fit trancher la tête, « arrêtant ainsi la perception de tous les impôts ». Cette justice expéditive lui valut une énorme popularité, les proscrits et les opprimés accourant en foule se donner à lui. De Karin (Erzeroum), les Arabes envoyèrent contre lui une compagnie de 200 hommes. Une nuit que ces derniers campaient dans un clos de vignes près de Kars, Mouchel et sa petite troupe se glissèrent dans l'ombre jusqu'à eux. « Favorisé par les ténèbres, il entoura complètement le vignoble dont il fit démolir l'enceinte légère, faite de pierres sèches entassées. Le chevaux des Arabes, effrayés par le bruit des pierres qui tombaient avec fracas, coururent en tout sens, en écrasant bon nombre de cavaliers. Mouchel, devenu maître du camp, s'empara des chevaux et de tout l'armement des morts. Il les distribua à ses troupes, puis se dirigea vers son château fort [1]. » Ce récit nous montre l'incessante guerilla qui était devenue la vie quotidienne de tant de seigneurs arméniens.

La garnison arabe de Dwin, forte de 4.000 cavaliers d'élite, se lança à la poursuite de Mouchel qu'elle rencontra près du bourg de Bagavan, dans la province de Bagrévand. Mouchel, qui n'avait que deux cents hommes, n'en battit pas moins l'ennemi qu'il poursuivit jusqu'à Aroudj, dans le canton d'Aragadzotn [2]. « Après cette victoire éclatante, les Arméniens rentrèrent chez eux, chargés d'un riche butin. Quant aux débris de l'armée arabe, ils regagnèrent Dwin, précédés d'une foule de musulmans qui, jetant de la terre sur leur tête, se frappant le front, se déchirant la poitrine, faisaient retentir de cris lamentables les rues de cette vaste cité [3]. » Dwin, ville musulmane au milieu d'un pays tout arménien, était comme une place assiégée dont la garnison arabe n'osait se risquer en rase campagne hors des remparts.

Ce brillant succès poussa tous les *nakhararq* à une révolte générale. Lévond, témoin oculaire, qualifie leur résolution d'insensée. Le « généralissime » arménien était toujours Sembat Bagratouni. Ses tendances de famille le portaient vers l'expectative : n'était-il pas le fils de cet infortuné Achot à qui le parti

1. Lévond, p. 135.
2. Cf. Hubschmann, *Indog. Forsch.*, XVI, p. 364. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 217.
3. Lévond, p. 136.

arabophobe, le parti mamikonien, avait, vingt-deux ans plus tôt, fait crever les yeux ? Bien que « ferme et inflexible », il se laissa cependant entraîner par les adjurations d'un moine visionnaire qui s'était fait le prédicateur de l'insurrection, mais que *L*évond qualifie d'« imposteur » et de « frénétique » [1].

Le sort en était jeté ; « tous les *nakhararq*, réunis en conseil, s'engagèrent par serment à vivre et à mourir ensemble ». Les effectifs qu'ils réunirent, y compris les simples nobles et aussi des gens de la classe inférieure, se montaient à 5.000 hommes. Renonçant à s'emparer de Dwin, trop bien défendue, ils allèrent assiéger Théodosiopolis ou Karin (Erzeroum), parce que cette ville se trouvait à proximité de l'empire byzantin d'où ils espéraient la venue de renforts. « Ils élevèrent des bastions et des batteries de machines de siège autour de la ville, parvinrent à pratiquer des brèches considérables dans les murailles extérieures, tandis qu'ils jetaient dans l'intérieur, à l'aide de machines, d'énormes blocs de pierre qui tuaient beaucoup de monde. Cela dura tout un hiver (hiver 771-772), mais la place tint bon [2]. »

Cet insuccès provoqua des dissentiments entre les nakhararq. Le prince Achot Bagratouni qui avait si longtemps refusé de se joindre aux insurgés, en prit acte pour recommander la soumission. *L*évond, qui loue sa prudence, nous montre bien les raisons de cette attitude : l'empereur Constantin V, malgré sa valeur et sa puissance, redoutait d'entrer de nouveau en conflit avec les Arabes [3]. En réalité, en cette même année 772, le vaillant *basileus* se trouvait occupé à l'autre extrémité de son empire, dans une guerre, d'ailleurs victorieuse, contre les Bulgares [4]. Le discours que *L*évond prête ici à son héros est d'ailleurs assez pathétique : si vous ne vous reconciliez pas avec les Arabes, dit chez lui Achot Bagratouni aux nakhararq, « vous serez réduits à vous enfuir dans l'empire grec, en emmenant toutes vos familles pour y passer votre vie comme des étrangers, en abandonnant les biens, les forêts, les champs que vous avez reçus de vos ancêtres, ainsi que leurs tomb aux. Ou bien vous finirez par tomber tôt ou tard sous la main de vos oppresseurs qui vous feront périr dans les supplices, car je connais la coutume du souverain des Arabes qui ne posera pas les armes avant d'avoir exécuté sa volonté » [5].

Ces conseils de prudence furent écartés, mais la division ne s'en mit pas moins parmi les seigneurs confédérés. Les Ardzrouni, à leur habitude, pratiquaient une politique particulière. Bien

1. *L*évond, p. 137. Repris par Vardan, III, 1, p. 108. Notons que, bien que les princes Mamikonian eussent aveuglé Achot, père de Sembat, Sembat n'en était pas moins l'époux d'une princesse mamikonienne, fille de Samouel Mamikonian (cf. Muyldermans, p. 110, n. 4).
2. *L*évond, p. 137.
3. *L*évond, p. 138.
4. Théophane, 447-448.
5. *L*évond, p. 139.

qu'ayant devancé, comme on l'a vu, la rébellion générale contre les Arabes, ils s'étaient maintenant abstenus de joindre leurs contingents à ceux des confédérés. Leur chef, Hamazasp Ardzrouni, nous dit *L*évond, « resta immobile, avec ses frères et ses troupes, dans le Vaspourakan, ainsi que les *nakhararq* des maisons Amatouni et Térouni. Ils se retirèrent, les uns (les Térouni) dans la citadelle de Dariounq, les autres (les Amatouni) sur la cime du mont à pic de Makou (dans le Kogovit), tandis que d'autres encore, fortifiés dans les défilés d'Arage*l*t, en sortaient de temps à autre pour fourrager aux environs et rentrer ensuite dans leurs tranchées » [1]. Nous retrouvons là le particularisme des Ardzrouni qui voulaient bien s'associer à la guerre contre l'occupant, mais qui entendaient la faire chez eux et à leur profit personnel. J. Laurent fait remarquer que le texte précité de *L*évond montre qu'à cette date, en 772, Hamazasp Ardzrouni se trouvait chez lui à Dariounq, la ville forte du Kogovit qui avait été si longtemps la capitale des Bagratouni [2].

Cependant la garnison arabe de Dwin ne restait pas inactive. Elle faisait de son côté de fréquentes razzias en terre arménienne. *L*évond mentionne les massacres ainsi commis « dans les bourgades de Pét*l*ouns, de Thalin et de Ko*l*b » — cette dernière localité située dans le canton de l'Airarat appelé Tchakatq — [3]. Aso*l*ik nous dit de même que, sous le patriarcat de Sion de Bavonq (767-775), eut lieu « le massacre de Thalin où 700 personnes furent tuées et 1.200 traînées en captivité » [4]. Jean Katholikos à son tour confirme que sous le patriarcat de Sion se produisit « la destruction de Kha*l*in, d'Arèn et du grand bourg de Thalna, dans lequel on tua 700 personnes et où on en prit 1.200 » [5].

Batailles d'Ardjèch et du Bagrévand

Au printemps de 772, le khalife al-Mançoûr, résolu à écraser l'insurrection arménienne, envoya contre elle une armée de 30.000 hommes, « composée des plus beaux régiments du Khorassan, parfaitement équipée et pourvue de chevaux d'une excellente race » sous les ordres du général 'Amr, ou 'Amrou, *alias* 'Omar, qui établit son poste de commandement à Khelath. Un des princes Bagratides, Achot fils de Sahak (de la branche des Bagratides du Tarôn ?) [6], qui se trouvait alors à Khelath,

1. *L*évond, p. 139.
2. Laurent, p. 95, n. 8.
3. *L*évond, p. 140.
4. Aso*l*ik, p. 133.
5. Jean Katholikos, p. 95. Comme on le voit, le nom de ces localités varie avec chaque chroniqueur. Pour Samuel d'Ani (Brosset, II, p. 417), le massacre (toujours avec 700 tués et 1.200 prisonniers) a eu lieu à Ka*l*ioun, Mrèn et Thalin.
6. Voir la généalogie des Bagratides dans Laurent, p. 348.

prévint de l'arrivée de l'ennemi les autres nakhararq, mais ceux-ci, dit *Lévond*, refusèrent de le croire, persuadés que, plus ou moins islamophile comme tant de membres de sa famille, il n'agissait ainsi que pour duper les insurgés et dégager la garnison arabe de Karin [1]. Achot aurait du moins voulu que les chefs insurgés opérassent en un point choisi la concentration de leurs forces pour faire face à la grande armée arabe. Négligeant jusqu'au bout ses conseils, ils continuèrent à guerroyer isolément. Ce fut ainsi qu'agit le prince du Vaspourakan, Hamazasp Ardzrouni, secondé seulement par les Amatouni et par un des princes Bagratides, Vasak, second fils d'Achot l'Aveugle et seigneur du Tarôn [2]. Hamazasp marcha contre Ardjèch, ville située sur le littoral nord-est du lac de Van et où se trouvait une garnison arabe. Arrivé à Berkri, ville située un peu plus à l'est, dans le même canton d'Arbérani, et où se trouvait le rendez-vous général de ses confédérés, il s'arrêta pour les y attendre. Or un corps d'armée arabe approchait. Un paysan en avertit Hamazasp, mais l'orgueilleux nakharar, refusant de le croire, l'envoya au supplice et, plein de fierté, nous dit *Lévond*, marcha sur Ardjèch. Pendant ce temps, 'Amr, avec le reste des contingents arabes restés à Khelath, sortait de cette dernière ville et venait se poster en embuscade derrière Ardjèch. Au moment où Hamazasp Ardzrouni sans méfiance attaquait Ardjèch, les bataillons arabes, surgissant brusquement de leur repaire, se précipitèrent sur lui et le mirent en fuite. Ajoutons que beaucoup de ses soldats étaient des recrues paysannes sans aucune préparation militaire. Environ quinze cents furent tués. Plusieurs, pour échapper au massacre, se jetèrent dans le lac de Van [3] (15 avril 772) [4].

Les Arabes vainqueurs, surent exploiter leur succès. Après avoir pris quelque repos, ils poursuivirent leur offensive et, « en empruntant la grande route qui traverse le canton d'Apahouniq, ils gagnèrent le village d'Ardzéni, dans le canton de Bagrévand, où ils campèrent. »

Or, pendant ce temps, un détachement arménien avait continué le blocus de Karin-Théodosiopolis (Erzeroum) où régnait une famine affreuse. Les assiégés étaient sur le point de se rendre quand la nouvelle de la bataille d'Ardjèch les réconforta. Les Arméniens, pour la même raison, levèrent le siège, mais ils décidèrent bientôt d'aller présenter la bataille à l'armée arabe

1. *Lévond*, p. 141. Cf. Laurent, p. 322, n. 2.
2. *Lévond*, p. 141. Cf. Laurent, *Généalogie des Bagratides*, p. 348.
3. *Lévond*, p. 141-142.
4. Les calculs de Dulaurier (*Chronologie arménienne*, p. 247) et de Brosset (dans son édition de Samuel d'Ani, *Historiens arméniens*, II, p. 416) placent cette bataille en avril, mais Brosset se trompe en situant l'événement vers 760-762.

qui se trouvait dans le Bagrévand. Ils étaient, précise *Lévond*, au nombre de 5.000 hommmes [1]. De Théodosiopolis, ils traversèrent le Baséan, pénétrèrent dans le Bagrévand et rencontrèrent l'armée arabe sur les bords de l'Aradzani ou Mourad-tchaï supérieur qui, on le sait, prend sa source dans ce canton. On était au 25 avril 772 [2]. Dix jours seulement s'étaient écoulés depuis la bataille d'Ardjèch. Le combat commença dès l'aube. D'après *Lévond*, les Arméniens culbutèrent d'abord les rangs des Arabes, mais ceux-ci se reformèrent et finirent par avoir raison d'eux. Une partie de l'infanterie arménienne, composée de paysans sans expérience militaire, dut plier, mais la chevalerie se fit tuer plutôt que de reculer. « Quoique le nombre de ces vaillants ne montât pas à plus d'un millier, ils se jetèrent au milieu de l'armée ennemie forte de 30.000 hommes. Les ennemis eux-mêmes m'ont assuré avoir vu les anciens et les prêtres portant l'évangile, les cierges et l'encens et marchant à leur tête en les encourageant au combat [3]. » Ces héros luttèrent jusqu'au soir, mais à la fin, « accablés de fatigue et du poids de leurs armes ou les ayant brisées dans le combat, ils tombèrent entre les mains de l'ennemi et furent sur-le-champ massacrés ». On compta parmi les morts le généralissime arménien Sembat Bagratouni (fils d'Achot l'Aveugle) qui avait ainsi prouvé la sincérité de son patriotisme, Mouche*l* Mamikonian qui était un des instigateurs de l'insurrection, Samuel Mamikonian et Vahan Gnouni, dit Dachnak ou « le Poignard ». Avec eux près de trois mille hommes restèrent sur le champ de bataille. On ne put les enterrer tous. « Ils restèrent étendus sur la plaine, en plein soleil, couverts de poussière et exposés à la pluie et au vent [4]. »

Conséquences territoriales de la bataille du Bagrévand

La bataille du Bagrévand, suivant de si près celle d'Ardjèch, livrait sans défense aux Arabes une grande partie de l'Arménie. La persécution porta surtout contre le clergé et contre les églises dont les vases sacrés étaient enlevés par le vainqueur. Un grand nombre de forteresses capitulèrent, après que leurs défenseurs eurent obtenu la vie sauve. De plus, comme nous allons le voir, l'événement permit à des émirs arabes de s'établir durablement en divers points du pays.

La bataille du Bagrévand eut également des répercussions considérables sur la situation respective des grandes familles

1. LÉVOND, p. 143.
2. LÉVOND, p. 146. Cf. DAGHBASCHEAN, *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni*, 1893, p. 58 ; et MARQUART, *Streifzüge*, p. 37.
3. LÉVOND, p. 145.
4. LÉVOND, p. 146.

féodales arméniennes. Elle remit pour un temps en question la prépondérance des Bagratouni. Dans les années qui avaient précédé l'insurrection de 771-772, le généralissime Sembat Bagratouni avait su mettre à profit la faveur dont il jouissait auprès des Arabes comme fils de cet Achot l'Aveugle, effectivement privé de la vue par le parti mamikonien, c'est-à-dire par le parti de l'indépendance. Sembat avait pu ainsi supplanter dans le Tarôn ses cousins d'une autre branche bagratide (lignée de Sahak Bagratouni). Nous savons en effet que son frère Vasak était en 771 maître du Tarôn [1]. Peut-être songeait-il, pense J. Laurent, à reprendre Khelath aux Arabes et le Vaspourakan aux Ardzrouni, quand il se joignit en 771 à la révolte générale au cours de laquelle il devait, l'année suivante, trouver la mort sur le champ de bataille du Bagrévand. Ce désastre arrêta pour assez longtemps l'essor des Bagratouni. Le fils de Sembat Bagratouni, Achot Msaker, dut renoncer à ses projets sur l'Arménie orientale et le Vaspourakan et « se réfugier dans les domaines de sa famille les plus rapprochés de l'empire byzantin, au voisinage des sources de l'Araxe. Il y possédait des mines d'argent qui lui permirent d'acheter aux Kamsarakan une partie de leurs terres (dans l'Archarouniq et le Chirak). Il s'établit alors dans les montagnes de la province d'Aïrarat, sur la rive gauche de l'Akhouréan, affluent septentrional de l'Araxe, dans la forteresse de Bagaran qui devint la capitale, l'*ostan* des Bagratouni » [2]. En effet, comme le fait observer Muyldermans, Dariounq dans le Kogovit, l'ancien *ostan* des Bagratouni, ne pouvait plus jouer ce rôle, maintenant que le Vaspourakan voisin était passé de leurs mains à celles des Ardzrouni [3]. Mais il faudra trente-quatre ans depuis le désastre de 772, avant qu'Achot Msaker recouvre l'hégémonie en terre arménienne. Quant à son oncle, Vasak Bagratouni, frère cadet de Sembat et prince du Tarôn, il avait dû, après la bataille du Bagrévand, abandonner cette principauté du Tarôn. « Tout comme son neveu Achot Msaker, il avait gagné le nord-ouest de l'Arménie et le voisinage des Byzantins, et s'y était fortifié dans les monts du Klardjeth [4]. » Nous verrons le fils de Vasak, Ardanasé, et son petit-fils Achot achever d'asseoir leur domination de ce côté dans la région du Kholaver et d'Artahan ou Ardahan, aux sources de la Koura.

Ainsi, la tourmente de 772 eut pour résultat de rejeter les Bagratides vers le nord-ouest de l'Arménie, du côté du Chirak, de l'Archarouniq et du Taïq. Le seul district qu'ils conservassent

1. LAURENT, p. 94. Voir notre généalogie des Bagratides à la fin du présent volume.
2. LAURENT, p. 98.
3. MUYLDERMANS, p. 111, n. 4.
4. LAURENT, p. 99.

dans le sud (en attendant de recouvrer le Tarôn) fut celui de Mokq (Moxoène), resté au pouvoir d'une de leurs branches collatérales [1].

Si les Bagratides furent, pour un temps, si durement atteints, ce fut bien pis pour leurs vieux rivaux, les Mamikonian. On peut dire avec J. Laurent que pratiquement ceux-ci disparurent dans la tourmente. Ils perdirent définitivement leur ancien domaine du Tarôn, citadelle de leur puissance [2]. Leur chef, Mouchel qui, fidèle aux traditions de sa famille, avait été l'instigateur de l'insurrection, avait été tué dans la bataille du Bagrévand. Les deux fils de Mouchel se réfugièrent alors au Vaspourakan, pensant y trouver asile auprès de Hamazasp Ardzrouni [3], mais ce dernier les fit massacrer par un de ses parents, Méroujan Ardzrouni, sous prétexte que leur père était la cause du malheur commun [4]. Dans son désespoir, leur sœur accorda sa main à un chef arabe, nommé (en transcription arménienne) Djahap, de la tribu des Qaïsites [5], qui venait de s'approprier la province d'Archarouniq, ainsi que presque tous les autres domaines de la famille mamikonienne, et qui cherchait à consolider et à consacrer ses conquêtes en s'appuyant sur les droits de sa femme [6]. Nous

1. Cf. J. Laurent, p 97.

2. Adontz se demande si, au moment où les Bagratides allaient ainsi remplacer les Mamikonian dans la possession du Tarôn, une branche mamikonienne n'aurait pas échappé, en se retirant dans les inaccessibles montagnes du Sasoun, et si elle n'y aurait pas survécu dans l'obscurité jusqu'à la fin du xe siècle. Appartiendraient à cette branche des Mamikonian le prince Manuel et ses fils, le prince « Basakès » (Vasak) et ses frères qui émigrèrent à Constantinople sous l'empereur Léon VI (886-912) et qui devaient auparavant régner « à l'ouest du Tarôn, sur les bords du bas Aradzani ou Arsanias ». Nous voyons encore dominer au Sasoun en 1058 un certain Thornik fils de Mouchel, qui, à cette date, repoussera une incursion de Turcs Seldjouqides et que Grégoire Magistros nous a présenté comme un prince mamikonien. Adontz en conclut « qu'on est porté à croire que la famille de ce Mouchel descendait de cette même branche des Mamikonian retirée au Sasoun et qui avait pu se maintenir et exercer son pouvoir sur le vaste territoire qui va d'Arsamosata (Achmouchat) jusqu'au Tarôn » (Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, dans *Byzantion*, X, 1935, p. 545.

3. « Avant la tourmente de Nakhitchévan et de Khram (704-705), fait observer Muyldermans, on mentionnait un Bagratouni prince du Vaspourakan. Nous voyons maintenant les Ardzrouni seigneurs de cette province » (*La domination arabe en Arménie*, p. 111, n. 2).

4. Vardan, *Histoire universelle*, trad. Marquart, *Streifzüge*, p. 403 et trad. Muyldermans, *La domination arabe en Arménie*, III, 3, p. 111.

5. Ce nom de Qaïsites (Banou-Qaïs), en arménien Kaïsiq, ne figure pas, à propos de la famille en question, chez les historiens arabes. Marquart (*Streifzüge*, p. 453) en a conclu qu'il s'agit d'une mauvaise lecture de Brosset (notamment dans sa traduction de Stéphannos Orbélian, t I, 37, p. 101) et qu'il faudrait restituer « Tadjik ».

Mais Laurent (p. 322, n. 1) fait observer avec raison que le terme de Kaïsiq se retrouve chez Jean Katholikos, xiii, p. 101. Il y a donc lieu de maintenir la leçon de Brosset, d'autant qu'il a existé une tribu arabe de Qaïs, bien connue. (Cf. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 76, 92, 299 ; t. II, p. 141. Thopdschian, *Innere Geschichte*, p. 120).

6. Vardan, p. 105, 109, dans Brosset, *Histoire de la Siounie*, t II, p. 23 et ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 403-404, et trad. Muyldermans, III, 3, p. 111. Sur l'émirat qaïsite d'Arménie, cf. Brosset, *Collection d'historiens arméniens* I, p. XIII-XV, et Laurent, p. 96-97, 101 et 322.

verrons ce Djahap devenir finalement seigneur de Manazkert et y fonder une vivace dynastie d'émirs qaïsites. Nous verrons aussi par la suite que le prince bagratide Achot Msaker devait finir par reprendre à Djahap la majeure partie de l'Archarouniq et par le chasser du Tarôn [1]. Mais de toute façon ce furent les Mamikonian qui furent les principaux perdants de l'insurrection des années 771-772. « Ceux d'entre eux qui parvinrent à se maintenir dans leurs forteresses comme la branche du Bagrévand qui subsista jusqu'au milieu du IXe siècle [2], ne furent plus que des nakhararq secondaires, vassaux de princes plus puissants qu'eux et incapables de reprendre en mains les destinées du pays [3] ».

Les Ardzrouni furent peut-être ceux qui souffrirent le moins du désastre général. Sans doute Hamazasp Ardzrouni avait subi à Ardjèch, le 15 avril 772, une cuisante défaite, mais dix jours plus tard il n'avait pas participé à la bataille, beaucoup plus désastreuse, du Bagrévand et aussitôt après il n'avait pas hésité, pour rentrer en grâce auprès des Arabes, à faire massacrer les deux frères Mamikonian réfugiés au Vaspourakan. De fait, et grâce à ce retournement quelque peu cynique, les Ardzrouni évitèrent le sort des maisons rivales. Ils furent même largement récompensés par la politique arabe. « Lorsque la paix fut rétablie en Arménie, les Ardzrouni, suzerains des Amatouni, des Rechtouni et des Térouni, maîtres de Dariounq enlevé aux Bagratides, tenant et Makou en Artaz par les Amatouni, et leurs anciens domaines dans la vallée du Grand Zab [4] et sur les rives du lac de Van, possédaient une principauté qui s'étendait depuis les frontières de la province d'Aïrarat et les bords de l'Araxe jusqu'aux rives du lac d'Ourmia et à celles du Grand Zab. Sur ce territoire, Mamikonian et Bagratouni ne pouvaient plus rien ; les Ardzrouni exerçaient désormais sur le sud-est de l'Arménie une primauté incontestée [5]. »

Quant aux maisons secondaires, comme les Kamsarakan et les Gnouni, le désastre de 772 achevait de les diminuer. Les Kamsarakan avaient eu leur heure de grandeur à la fin du VIIe siècle, quand Nersès Kamsarakan avait été nommé par les Byzantins curopalate d'Arménie (689-691) et qu'il avait vaincu les Arabes dans le Vanand (700). Aujourd'hui, « après la saignée de Bagré-

1. VARDAN, ap. MARQUART, *Streifzüge*, p. 405, et trad. MUYLDERMANS, III, 3, p. 111. DAGHBASCHEAN, *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni*, 1893, p. 64-65.

2. Jusqu'à Kourdik Mamikonian, seigneur de Bagrévand, pris et décapité par les Arabes tandis qu'il se réfugiait chez les Byzantins (VARDAN, p. 81 dans THOPDSCHIAN, *Politische und Kirchengeschichte Armeniens unter Achot I und Sembat I*, Westasiat. Studien, VIII, 1905, p. 129, 135).

3. LAURENT, p. 120.

4. Rappelons en effet que le fief primitif des Ardzrouni se trouvait à Hadamakert ou Adamakert, dans l'Albag. Cf. MINORSKY, *Wân*, Encycl. de l'Islam, p. 1178.

5. LAURENT, p. 96.

vand et en présence des progrès de l'émir Djahap, installé tout près d'eux par son mariage avec une Mamikonian, ils se résignèrent à vendre leurs domaines de l'Archarouniq et du Chirak aux Bagratouni et à se mettre sous leur protection »[1]. Il en alla de même pour les Gnouni. Ceux-ci possédaient « depuis les temps les plus reculés » le canton de l'Aliovit, avec la ville de Manazkert. Mais après la mort de Vahan Gnouni (Vahan Dachnak) sur le champ de bataille du Bagrévand, ils ne tardèrent pas à abandonner leur patrimoine de l'Aliovit, leur résidence de Manazkert qui tombèrent aux mains de l'émir Djahap. Djahap fonda à Manazkert la dynastie des émirs Qaïsites dont nous verrons les destinées[2]. Le prince bagratide Achot Msaker (806-827) devait, on le verra, faire une dernière tentative pour défendre les Gnouni contre le Qaïsite 'Abd al-Malik, fils de l'émir Djahap : entre 820 et 827 il s'avança à la tête de mille guerriers dans l'Aliovit et « pourfendit en deux » 'Abd al-Malik, mais il ne tarda pas à se rendre compte que la partie n'en était pas moins perdue, car il réunit tous les membres de la famille Gnouni avec leurs biens et, abandonnant Manazkert à l'émirat qaïsite, il les emmena avec lui et les établit en territoire bagratide, au Taïq[3].

Ainsi, soit immédiatement, soit à échéance d'un demi-siècle, le désastre du Bagrévand, comme le marque bien J. Laurent, eut pour résultat de déposséder une partie de l'ancienne aristocratie arménienne en ne laissant subsister que les maisons hégémoniques des Bagratouni dans le nord et des Ardzrouni dans le sud-est. Les autres familles princières ayant pratiquement disparu dans la tourmente, la victoire arabe se trouvait avoir indirectement mais nettement profité à ces deux maisons. Résultat inattendu, qui ne pouvait qu'entraver désormais la politique arabe, habituée pendant si longtemps à jouer de la jalousie des maisons secondaires contre les maisons hégémoniques, à jouer aussi de la rivalité des Mamikonian et des Kamsarakan contre les Bagratouni. L'unité de l'Arménie, ou tout au moins l'unification de l'Arménie septentrionale au profit des Bagratouni et de l'Arménie sud-orientale au profit des Ardzrouni était désormais en marche, pour le plus grand avantage du peuple arménien, pour le plus grand dam des envahisseurs arabes. Malheureusement la bataille du Bagrévand avait eu une autre conséquence, celle de consolider l'occupation arabe à Dwin et d'assurer cette

1. LAURENT, p. 96-97. Cf. P. S. KOGIAN, *Die Beziehungen der Kamsarakanen*, *Handes Amsorya*, Vienne, 1924, nos 7-8, p. 331 sqq. MUYLDERMANS, p. 111, n. 4.
2. Cf. LAURENT, p. 322-326.
3. VARDAN, ap. MARQUART, *Streifzüge*, p. 404, et trad. MUYLDERMANS, III, 3, p. 112. Cf. BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, p. 252. DAGHBASCHEAN, p. 65. LAURENT, p. 97 et 323.

occupation à Manazkert, deux positions de premier ordre dont ni les Bagratides ni les Ardzrouni à l'apogée de leur puissance ne réussiront à débusquer l'ennemi. La renaissance politique et militaire arménienne du xe siècle se trouvera ainsi grevée au départ d'une hypothèque qui, sans arrêter son essor, ne l'en gênera pas moins.

Ajoutons que la protection dont bénéficiaient, le cas échéant, les *nakhararq* arméniens qui, pour fuir les persécutions arabes, se réfugiaient en terre d'empire, n'allait pas sans contre-partie. Même quand elle recueillait et sauvait les Arméniens, Byzance leur faisait durement sentir le poids de ses services. Les habitants de Théodosiopolis, Claudia et Mélitène émigrés en terre byzantine à la suite de l'expédition de Constantin V en 751, refusaient d'abandonn r pour l'orthodoxie grecque, les uns leur hérésie paulicienne, les autres leur credo arménien. Constantin au lieu de leur permettre de s'établir près de la frontière, en Cappadoce, d'où ils auraient pu caresser l'espoir de retourner un jour chez eux, les transporta en Europe [1]. De même l'empereur Léon IV (775-780) déporta en Thrace les habitants de Germanicée (Marach), ville qui contenait beaucoup d'Arméniens [2].

Tadjat Antzévatsi

Après la bataille du Bagrévand (772), la domination arabe en Arménie se trouva plus solide que jamais. Le gouverneur Hasan ibn-Qahtaba, sous l'administration duquel les Arabes avaient remporté cette victoire, fut remplacé peu après (entre 772 et 775) par Yazîd ibn-Ouseïd as-Soulamî nommé gouverneur pour la seconde fois et qui le resta pendant une partie de règne du khalife al-Mahdî (règne de 775 à 785). Yazîd prit part aux expéditions envoyées en Asie Mineure par al-Mahdî contre l'empire byzantin, alors gouverné par la fameuse impératrice Irène. L'avènement de cette dernière allait d'ailleurs avoir un contre-coup inattendu sur les rapports arméno-arabes. Il s'agissait du cas du nakharar Tadjat Antzévatsi. Vers 750, Tadjat, fuyant la domination arabe, avait émigré dans l'empire byzantin. Accueilli avec distinction, jouissant de la faveur des empereurs Constantin V († 775) et Léon IV (775-780), il s'était notamment signalé dans les guerres contre les Bulgares et avait, en récompense de ses services, été nommé général d'un corps d'armée de 60.000 hommes [3]. Il était, avec un autre émigré arménien, Artavazd Mamikonian, à la tête des

1. THÉOPHANE, p. 422, 427. NICÉPHORE, p. 62 et 66. CÉDRÉNOS, II, p. 710. MICHEL LE SYRIEN, II, p. 523. Cf. LOMBARD, *Constantin V*, p. 35 et sq. et LAURENT, p. 198.
2. THÉOPHANE, p. 451. Cf. RAMBAUD, *L'Empire Grec au Xe siècle*, p. 218. LAURENT, p. 198.
3. LÉVOND, p. 153.

troupes qui battirent les Arabes en Cilicie et dans le Taurus en 778 [1]. Après avoir, pendant vingt-deux ans, brillamment servi Byzance, il se trouvait stratège du thème des Buccellaires, quand l'avènement de l'impératrice Irène (780) entraîna sa disgrâce.

Tadjat Antzévatsi n'eut alors d'autre ressource que de demander un sauf-conduit à l'armée arabe qui se trouvait en difficulté sur la frontière anatolienne et que, pour commencer, il aida à sortir d'une situation fâcheuse [2]. Le khalife al-Mahdî accueillit avec empressement ce vassal repentant. Les Antzévatsi étaient une maison féodale secondaire qu'il était heureux de pouvoir opposer aux Bagratouni et aux Ardzrouni trop puissants. Le canton d'Antzévatsik, patrimoine de Tadjat, au sud-est du lac de Van, au sud-ouest de la principauté de Vaspourakan, s'enfonçait, comme le remarque Laurent, dans le territoire des Ardzrouni. La politique arabe avait là un moyen de freiner la puissance croissante de ces derniers [3]. Le khalife al-Mahdî donna donc à Tadjat Antzévatsi le principat d'Arménie. « Il le combla de présents et, après l'avoir investi de la dignité de commandant de l'Arménie, il l'y envoya, entouré de beaucoup de pompe et de magnificence [4]. ».

Mais le régime arabe en Arménie reposait sur une organisation assez curieuse. Il comportait un commandement militaire arménien — le titulaire en était aujourd'hui le chef des Antzévatsi — et un gouverneur arabe auquel le premier était naturellement subordonné. Et il était rare que ce dualisme n'entraînât pas un désaccord. C'est ce qui se produisit maintenant. Le gouverneur arabe, Othmân ibn-'Omâra ibn-Khozaïma, prit ombrage de l'élévation de Tadjat et s'efforça par tous les moyens de l'entraver, allant jusqu'à intercepter les rapports que celui-ci envoyait au khalife. Cette opposition devait être d'autant plus redoutable que nombre de *nakhararq* refusaient d'obéir au nouveau prince et le calomniaient dans l'esprit des Arabes comme un homme qui, ayant travaillé pendant si longtemps pour les Byzantins, ne manquerait pas de leur revenir. Les Ardzrouni, notamment, le combattaient sans merci [5].

Cependant la guerre défensive contre les Khazar avait repris aux Portes Caspiennes, c'est-à-dire au pas de Derbend, du côté de l'Aghouanie. Othmân ibn-'Omâra accompagné de Tadjat Antzévatsi et de plusieurs autres *nakhararq* dont Nerseh Kamsarakan, alla camper dans la plaine de Kéran. On était en été, il

1. Lévond, p. 150. Théophane, p. 451. Cf. J. Laurent p. 195.
2. Lévond, p. 153-154.
3. Laurent, p. 97-98.
4. Lévond, p. 154.
5. Lévond, p. 155. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 453. Thopdschian, p. 122.

faisait une chaleur suffocante, « la plaine rocheuse était comme une fournaise ». Des épidémies éclatèrent dans l'armée et Tadjat en fut une des victimes (entre 782 et 785). La maison des Antzévatsi perdit pour toujours son éphémère hégémonie.

Martyre des princes Ardzrouni (785)

Le khalife al-Hâdî (785-786) envoya pour gouverner l'Arménie un certain Khozaïma ibn-Khâzim sur lequel nous recueillons des opinions contradictoires suivant la nationalité des chroniqueurs. Pour Ya'qoûbî, il maintint l'ordre ; le pays, sous son administration, fut florissant et les habitants reconnurent sa loyauté [1]. Pour *L*évond, ce fut un démon (« il avait une physionomie infernale ») qui se signala par ses cruautés. En venant prendre possession de ses fonctions à Dwin, ville qui, on s'en souvient, était la résidence des gouverneurs arabes de l'Arménie, il fut reçu par tous les *nakhararq* qui, suivant le protocole en usage chez les grands vassaux, s'étaient portés à sa rencontre. Au nombre de ces seigneurs figuraient les trois princes ardzrouniens, Hamazasp, Sahak et Méroujan ou Mehroujan. Que se passa-t-il alors ? *L*évond nous dit que Khozaïma « frappé de la belle apparence de ces trois *nakhararq*, ainsi que de la superbe tenue de leurs troupes, les jeta en prison où ils passèrent trois ans chargés de chaînes » [3] (v. 785-788). Nous avons vu que la bataille du Bagrévand en 772 avait eu comme conséquence indirecte, et tout en affaiblissant la plupart des maisons féodales arméniennes, d'accroître la puissance des seuls princes Ardzrouni. Khozaïma chercha évidemment à parachever l'œuvre de ses prédécesseurs en abattant aussi cette vivace dynastie et en annexant le Vaspourakan. Au bout de trois ans de captivité, les trois Ardzrouni furent condamnés à choisir entre l'apostasie et la mort. Deux d'entre eux, Sahak et Hamazasp, subirent le martyre sans chanceler dans leur foi. « L'instrument de torture se composait de deux pièces de bois fourchues plantées en terre, les fourches en haut. Le patient était mis au milieu et, après lui avoir solidement attaché les bras au bois, on faisait entrer les fourches dans ses aisselles. » Puis vint une flagellation à coups de nerfs de bœuf, poursuivie jusqu'à ce que le corps parût « voler en morceaux ». Après avoir subi ces tourments sans laisser échapper un murmure, les deux martyrs furent décapités. (Le récit de *L*évond, écrivain contemporain, sur l'attitude de Sahak cloué au gibet et flagellé, est particulièrement émouvant : « Il priait

1. Ya'qoubî, II, 515 sqq., dans Marquart, *Streifzüge*, p. 453. Cf. Laurent, p. 341.
2. Lévond, p. 156.
3. Laurent, p. 168, n. 6.

le Seigneur du fond de son cœur. Ses lèvres ne remuaient pas. Sa voix n'était entendue de personne. Son âme était comme secouée de violents sanglots intérieurs et il suppliait Dieu de l'assister [1]. ») Seul le troisième des princes ardzrouniens, Méroujan, se sauva par une feinte abjuration [2] (6 janvier 785). Notons qu'en ces mêmes années 785-786, si la chronologie des annales géorgiennes a quelque valeur, les Arabes auraient martyrisé aussi le roi ibère Artchil qu'ils firent suspendre pieds et mains liés et couper en deux [3].

L'administration directe arabe dans les dernières années du VIII siècle

Nul doute qu'il n'y ait eu à cette époque à la cour de Baghdad — alors à l'apogée de sa puissance —, la volonté d'assimiler, d'arabiser l'Arménie. Le libéralisme des khalifes omayyades avait fait place chez les khalifes 'abbâssides, à une politique d'administration directe fort oppressive. A cet effet, l'*ostikan* Khozaïma avait remis en état les routes militaires de Dwin et de Nakhitchévan, voies d'accès au cœur de la citadelle arménienne. Yoûsouf ibn Râchid as-Soulamî, qui, comme on vient de le voir, lui succéda vers 786, transplanta en Arménie une foule d'Arabes Nizârites, si bien que, sous son gouvernement, les Nizârites dominèrent en Arménie [4]. Le gouverneur arabe suivant, Yazîd ibn-Mazyad, transplanta de même en Arménie beaucoup de Rabî'a « qui y sont encore aujourd'hui en majorité », assure Ya'qoûbî sous la date des années 891-892 [5]. Les mêmes sources arabes nous disent que Yazîd tint le pays « en ordre » et que personne ne bougea [6] ; entendons par là que toute tentative de libération fut durement réprimée. Jean Katholikos lui attribue, sous le patriarcat de Hovab de Dwin (790-791), le pillage du monastère de St-Grégoire à Bagavan (Bagrévand) et l'exécution des moines, bien que l'épisode qui nous est ici raconté ait déjà été inséré plus haut avec les mêmes détails (un esclave musulman étranglé par ordre de l'osdigan et le cadavre disposé près du monastère, ce qui permet d'inculper de meurtre les religieux) [7]. L'osdigan suivant, Abd al-Kabir al 'Addaoui, pendant ses trois mois de gouvernement, eut le temps d'implanter en Arménie beaucoup de gens du Diyâr-Moudar, c'est-à-dire de l'Osrhoène,

1. Lévond, p. 158.
2. Lévond, p. 160. Cf. *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 253-256.
3. Jean Katholikos, p. 100.
4. Ya'qoubi, II, p. 515 sq. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 454.
5. Ya'qoubi, *Histoire*, II, p. 515. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 454.
6. Cf. Laurent, p. 341.
7. Jean Katholikos, p. 96-98. Mais Muyldermans (p. 109, n. 3) fait observer que le massacre des 40 religieux au Bagrévand sur l'ordre de Yazîd en 790 est à distinguer du massacre du Sévan, plus haut raconté.

travaillant ainsi, lui aussi, à la sémitisation de l'Arménie [1].

Le dixième *ostikan* arabe fut un certain Soulaïmân ibn-Yazîd que *L*évond met en rapports avec le patriarche Yesaï Ier d'Élipatrouch [2], lequel occupa le siège pontifical de 775 à 788 environ [3]. Soulaïmân envoya comme représentant à Dwin son propre gendre Ibn-Doké, un métis, fils d'une esclave grecque, qui mit le comble à l'oppression fiscale arabe en doublant d'un seul coup les impôts de l'Arménie. De nouveau, les paysans, abandonnant aux Arabes leurs troupeaux de moutons et de bestiaux, émigrèrent en masse. Douze mille hommes, avec leurs femmes et leurs enfants, se réfugièrent ainsi en territoire byzantin sous la direction de Chapouh Amatouni et de son fils Hamam (791) [4]. Ainsi prit définitivement fin la principauté des Amatouni dans l'Aragadzotn (province de l'Aïrarat) où ils avaient eu longtemps leur capitale et leur évêché à Osakan [5] ; ils ne devaient plus conserver par la suite, — et seulement comme vassaux des Ardzrouni, princes du Vaspourakan —, que le district de Makou, dans l'Artaz [6]. Quant à Chapouh Amatouni, aux nakhararq et à la population rurale qui avaient pris avec lui le chemin de l'exil, les Arabes se lancèrent à leur poursuite et les rejoignirent dans le district de Kol (Kolaver) sur la frontière géorgienne où ils leur tuèrent du monde. Les émigrants purent cependant traverser l'Akampsis ou Tchorokh au delà duquel ils se trouvèrent en territoire byzantin. L'empereur Constantin VI leur y ménagea un excellent accueil. « Il accueillit honorablement les *nakhararq* et leur cavalerie et donna à la basse classe, pour s'y établir, de bons et fertiles terrains [7]. » L'émigration arménienne vers les districts orientaux de l'Asie Mineure devait ainsi se poursuivre pendant tout le cours du haut moyen âge, du VIII au XIe siècle.

Pendant ce temps en Arménie le peuple subissait une oppression croissante. Ibn-Doké, installé à Dwin, profita, nous dit *L*évond, de la mort du patriarche Esaï (788) et de la vacance du siège pontifical pour se faire livrer le trésor de la basilique de cette ville, ornements et vases sacrés. Il en garda une partie pour lui et ne rendit le reste que contre une énorme contribution qui lui fut versée par le nouveau patriarche, Stéphannos Ier [8].

1. Ya'qoubi, *l. c.*
2. Yesaï Ier était fils d'une mendiante. Il était né à Elipatrouch, dans le district de Nig, dans l'Aïrarat. Il avait été évêque du Golten. Cf. Asolik, p. 133-134.
3. Ormanian, p. 175.
4. Date admise par Laurent, p. 193, 194.
5. Gelzer, *Anfänge der Armenischen Kirche* (1895), p. 173. Hübschmann, *Armenischen Ortsnamen*, p. 252. Laurent, p. 116.
6. Laurent, p. 116, n. 4.
7. *L*évond, p. 162. Même récit dans Asolik, p. 161-162.
8. Stéphannos Ier de Dwin, patriarche de 788 à 790 d'après Ormanian. Cf. *L*évond, p. 162-163. Mais peut-être le décès de Stéphannos ne se produisit-il qu'en 791 (Laurent, p. 341.) Il fut remplacé par Solomon Ier de Garni, abbé de Makhénots en Siounie (791-792).

Si des groupes entiers d'Arméniens, leurs *nakhararq* en tête, émigraient en territoire byzantin pour fuir des persécutions par trop odieuses, l'hospitalité byzantine était loin de constituer pour eux un asile de toute sécurité. L'administration impériale n'hésitait pas à disposer à son gré des éléments arméniens placés sous sa coupe. Ce fut ainsi qu'en 794 de nombreux Arméniens furent, par ordre de Constantin VI, transportés de force en Sicile[1]. Les Arméniens répondaient à ces mesures en se retournant, le cas échéant, vers les Arabes. Ce fut ainsi qu'entre 793 et 795 ils livrèrent à ces derniers la place byzantine de Kamakha (Kâmâkh), dans la province de Daranaliq, sur le haut Euphrate[2]. Il est vrai que vers cette époque, l'Arménie pouvait, par moments, se sentir solidaire des Arabes en face des Turcs Khazar qui, de leurs steppes de la Russie méridionale, vers la basse Volga, le Kouban et la mer d'Azov, menaçaient toute la Transcaucasie. En 799-800, les Khazar s'emparèrent de Tiflis et capturèrent le prince ibère Djouancher, fils d'Artchil, événement qui eut peu après comme contre-coup l'extinction de la dynastie khosroïde de Géorgie[3]. Seule de ce côté, comme le remarque Laurent, échappa à l'écrasement de la féodalité géorgienne la branche de la famille bagratide qui, avec Vasak de Tarôn, avait en 772 émigré, comme on l'a vu, du Tarôn au Klardjeth (province de Kolaver, région d'Ardahan). Sans doute les Khazar (dont les sympathies byzantines duraient toujours depuis Héraclius et Justinien II) furent-ils impressionnés par le fait que les Bagratides du Klardjeth s'étaient placés sous la protection directe de la cour de Constantinople : depuis Vasak de Tarôn devenu Vasak de Klardjeth, son fils Adarnasé et son petit-fils Achot, tous ces Bagratides de Géorgie portaient en effet le titre byzantin de curopalates. Par ailleurs, ils avaient su rester en étroite alliance avec leur cousin, le bagratide du Chirak, Achot Msaker, et ce faisceau constituait en Transcaucasie une force imposante. De ce fait, le désastre qui s'abattit sur la féodalité ibéro-géorgienne à la fin du VIIIe siècle profita finalement aux Bagratides du Klardjeth que nous verrons recueillir bientôt la succession des rois indigènes d'Ibérie[4].

Mais pour l'Arménie, ce furent les Arabes, il faut bien le reconnaître, qui, cette fois encore, la protégèrent : le gouverneur arabe Yazîd ibn-Maziyad ach-Chaïbânî — dont ce fut le

1. Théophane, p. 46. Cf. Gelzer, *Genesis der byz. Themenverfassung*, 1899, p. 95. Gay, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin*, 1904, p. 182-183, 591. Laurent, p. 198.

2. Théophane, p. 465-469 (notamment 469-16). Georges le Moine, p. 667. Cédrénos, II, p. 24-26. Zonaras, XV, ch. XI-XII. Cf. Laurent, p. 198. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 57.

3. Tabari, III, p. 647-648. *Histoire de Géorgie*, p. 258-260. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 5 et 416. Laurent, p. 100 et 172.

4. *Histoire de Géorgie*, t. I, *Chronique géorgienne*, p. 249. Vardan, ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 404, et traduction Muyldermans, IV, 2, p. 126. Cf. Laurent, p. 99-100.

troisième gouvernement — repoussa la grande invasion khazare (799) [1]. Malheureusement, après lui, l'*ostikan* Khozaïma ibn-Khâzim al-Tamîmî, qui avait laissé un si mauvais souvenir chez les Arméniens, fut de nouveau nommé gouverneur de l'Arménie et des régions voisines par le khalife Hâroûn ar-Rachîd (entre 800 et 804). Bien qu'il ne soit resté cette fois au pouvoir que moins d'une année, il se signala encore par ses cruautés, se saisissant des princes héréditaires et les décapitant au gré de son caprice [2]. Cette fois, nous dit Jean Katholikos, il avait jeté son dévolu sur les propriétés patriarcales, « les grands bourgs où le patriarche avait des palais, tels qu'Artachat, Kavakert et Horomots-marg ou Horometsi-marg, avec les champs qui en dépendaient ». Le patriarcat était alors occupé par Hovsep II de Pharpi, *alias* Hovsep Karidj (795-806). Khozaïma essaya tour à tour d'intimider le prélat, puis de le corrompre par l'appât d'une grosse somme d'argent, et finalement de le déshonorer par des calomnies dans l'esprit des fidèles. Devant la résistance obstinée de Hovsep, il s'empara de vive force de Kavakert et de Horomots-marg, mais n'osa toucher à la manse d'Artachat [3].

1. Tabari, III, p. 647-648. Cf. Marquart, *Sreifzüge*, p. 5. Laurent, p. 343, n° 54.
2. Ya'qoubi. *Histoire*, p. 515 sqq. Beladhori, p. 210. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 418. Laurent, p. 343, n° 55.
3 Jean Katholikos, xiii, p. 99.

CHAPITRE X

PRINCIPAT DES BAGRATIDES

Principat d'Achot Msaker

L'Arménie semblait réduite à jouer le rôle d'une simple province arabe quand l'approche de temps meilleurs commença à se faire sentir. Cette amélioration était due au principal héritier de la famille bagratide, Achot Bagratouni, dit Achot Msaker ou « le Carnivore », pour avoir broyé les armées ennemies [1].

Achot, on s'en souvient, était le fils de ce Sembat Bagratouni qui avait été tué par les Arabes à la bataille du Bagrévand en 772. Après le désastre, on l'a vu aussi, il était allé s'établir dans les cantons du Chirak et de l'Archarouniq qu'il avait achetés aux Kamsarakan [2]. C'est là qu'il avait établi sa résidence, près du confluent de l'Akhouréan et de l'Araxe, entre le canton du Chirak et celui d'Aragadzotn, à Bagaran, ville qui devint ainsi la capitale, l'*ostan* des Bagratouni [3]. Fils d'un *nakharar* qui avait péri, les armes à la main, à la tête d'une insurrection contre la domination arabe, il paraissait en pleine disgrâce, lorsque, en 806, le khalife Hâroûn ar-Rachîd le nomma, — sous réserve, bien entendu, de subordination aux gouverneurs arabes de Dwin —, prince d'Arménie, fonction qu'il devait conserver jusqu'à sa mort en 826 [4].

Comment la cour de Baghdad, renonçant à ses préventions et à ses rancunes, avait-elle rendu la primauté sur les autres maisons féodales arméniennes à cette maison des Bagratouni que, depuis la chute des Mamikonian, elle semblait redouter plus que toute autre ? Tout d'abord, comme le fait observer J. Laurent [5], il s'agissait de faire obstacle aux Ardzrouni qui, depuis qu'ils avaient acquis la principauté du Vaspourakan avec hégémonie sur tout le Sud-Est arménien, étaient devenus beau-

1. Sur Achot Msaker (aussi appelé Qadj « le vaillant »), voir Brosset, *Histoire de la Géorgie*, II, *Additions*, p. 159-160. Daghbaschéan, *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni*, Berlin, 1893, p. 64. Marquart, *Osteuropeische und Ostasiatische Streifzüge*, Leipzig 1903, p. 451. Muyldermans, *La domination arabe en Arménie*, p. 127, n. 5.
2. Asołik, p. 134. Cf. Brosset, *Additions*, p. 142.
3. Laurent, p. 98. Vardan (III, 3, p. 112 de la traduction Muyldermans) nous dit aussi qu'Achot « bâtit Kamaq et y établit sa famille ». Muyldermans voit là Ani du Chirak. Cf. Marr, *Ani*, *R. E. A.*, I, 1921, p. 359.
4. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 451-452. Laurent, p. 335-336.
5. Laurent, p. 98-99.

coup trop puissants au gré du khalife. Après les avoir favorisés, la politique arabe, suivant son habituel jeu de bascule, revenait au clan bagratide. Puis l'exemple des Amatouni passés en terre byzantine prouvait l'attraction que la cour de Constantinople exerçait toujours sur le monde arménien, en particulier sur les *nakhararq* du Nord-Ouest. L'élévation d'Achot Msaker tendit à neutraliser cette influence.

La troisième raison qui guida le choix de Hâroûn ar-Rachîd doit être recherchée dans l'insubordination croissante que montraient à l'égard du gouvernement de Baghdad les chefs arabes ou persans qui s'étaient approprié de considérables parties de la terre arménienne. En 792-793 le Persan 'Atâ al-Moqanna, s'étant révolté à la tête de ses compatriotes, s'était rendu maître de la région de Bardaa et de Beïlakan, au confluent de l'Araxe et de la Koura. Il tua le préfet arabe du fisc, Abou Sabbâh [1]. L'ordre ne fut rétabli que par un des gouverneurs suivants, Yazîd ibn-Maziyad ach-Chaïbânî (dont c'était le second gouvernement en Arménie) [2]. D'autre part l'émir arabe Djahap, fondateur de la dynastie des Qaïsites, s'était, on l'a vu, emparé en 772 de l'Archarouniq où il avait consolidé son pouvoir en épousant une princesse mamikonienne [3] et le moment n'allait pas tarder à venir où il montrerait son insubordination à l'égard des autorités khalifales [4].

Contre cette insubordination latente des émirs qui tendaient déjà à l'hérédité, comme contre les accroissements trop rapides des Ardzrouni au Vaspourakan, le khalife Hâroûn ar-Rachîd se résigna donc en 806 à nommer Achot Msaker prince d'Arménie. Certes, il était loin de se douter qu'il amorçait ainsi la création d'une nouvelle dynastie arménienne et que cette maison des Bagratides à laquelle il venait de rendre le principat, le conserverait continûment de 806 à 1045 et même jusqu'en 1064, non sans avoir, en 885, échangé la tiare princière pour la couronne royale enfin rétablie. Combien de *nakhararq* mamikoniens ou bagratides avaient déjà été investis du principat par le roi de Perse ou par le khalife sans que les cours de Ctésiphon, de Damas ou de Baghdad aient eu à en prendre ombrage, le *primus inter pares* ainsi choisi par les *nakhararq* pouvant être aussi facilement révoqué que choisi ! En réalité, les temps commençaient à changer. Dans le khalifat abbâsside comme à la même époque en Europe dans l'empire carolingien, la tendance de la société allait vers l'hérédité des charges, et les Bagratides en Arménie allaient profiter de cette évolution comme en profiteront les émirs

1. Ya'qoubi, *Histoire*, II, p. 515 sqq. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 454. Laurent, p. 342, n° 43.
2. Mêmes sources.
3. Vardan, ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 403-404.
4. Cf. Laurent, p. 342 sqq.

iraniens, Tâhirides, puis Sâmânides en Transoxiane et au Khorassan, ou Bouïdes en Perse occidentale, ou même les émirs arabes, comme les Hamdânides à Mossoul et à Alep. La fortune des Bagratides viendra de ce qu'ils se trouveront en place à l'heure du lotissement féodal de l'empire abbâsside par régions et par nationalités, qu'ils en seront les bénéficiaires en ce qui concerne l'Arménie et qu'ils en feront, du même coup, bénéficier le peuple arménien.

Pour le moment il n'était certes pas question de cela, et Achot Msaker faisait figure de fidèle vassal du khalife en luttant contre les seigneurs indociles. Ce n'était pas sa faute si le plus turbulent d'entre eux, celui contre lequel s'exerça la majeure partie de son effort, était un musulman, l'émir arabe de Manazkert, le fameux Djahap, de la maison des Qaïsites, lequel, sans la permission du khalife, son maître, prétendait s'approprier les dépouilles des Arméniens [1]. Achot enleva donc à Djahap la partie de l'Archarouniq que cet émir tenait de son mariage avec une princesse mamikonienne. « Il lui reprit de même l'Achotz, le Taïq oriental où il construisit la forteresse de Kalmakh, sur le moyen Tchorokh, et même le Tarôn où il fonda la place forte d'Aoudz [2]. » Si l'on ajoute à ces reconquêtes, faites au détriment de l'occupant arabe, le reste de l'Archarouniq et le Chirak achetés aux Kamsarakan, on verra que le « Carnivore » s'était reconstitué une belle principauté dominant sans conteste tout le Nord-Ouest arménien, sans parler de l'enclave méridionale du Tarôn. Remarque significative : c'était en partie l'ancien territoire même des Mamikonian au temps où ces derniers avaient possédé l'hégémonie en terre arménienne. Certes, ces succès étaient dus avant tout à la valeur militaire d'Achot Msaker, Achot Qatj ou le Brave, comme l'appellent aussi les chroniqueurs. Vardan nous raconte comment, avec 200 cavaliers et 300 fantassins, il avait lutté victorieusement contre Djahap qui envahissait le Tarôn [3]. Mais la diplomatie d'Achot consolida son œuvre. Sa réussite même aurait pu risquer de provoquer contre lui la coalition des *nakhararq* arméniens ou des émirs arabes alarmés. Mais il semble qu'Achot Msaker ait été aussi habile politique que vaillant guerrier. Son principal rival éventuel dans la féoda-

1. Cf. VARDAN, p. 105, dans BROSSET, *Collection d'historiens arméniens*, I, p. XIII, et ap. MARQUART, *Streifzüge*, p. 403-404.

2. LAURENT, p. 104. Source : VARDAN, éd. Émin, p. 98-99, dans DAGHBASCHEAN, p. 64, et dans MARQUART, *Streifzüge*, p. 404-405 et 458. Sur Aoudz, HÜBSCHMANN, *Ortsnamen*, p. 479. Sur Kalmakh, BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, II, *Additions*, p. 159 et HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 220.

3. VARDAN, éd. Émin, p. 99. Cf. DAGHBASCHEAN, *l. c.*, p. 65. « Un jour qu'il était en prières, dit encore Vardan, il fut cerné par les ennemis, mais ce spectacle ne l'empêcha pas de continuer jusqu'à la fin son entretien avec Dieu. Puis, marchant en avant, il pourfendit deux chefs ennemis et tailla en pièces près de 600 hommes » (VARDAN, p. 63, trad. BROSSET, dans *Histoire de la Géorgie*, I, p. 261 et trad. MUYLDERMANS, III, 3, p. 112.)

lité arménienne était le prince ardzrounien de Vaspourakan : Achot Msaker se l'attacha en lui donnant en mariage une de ses filles, la princesse Rhipsimé [1]. Thopdschian [2] infère aussi, d'un rapprochement entre les sources arabes [3] et arméniennes [4], qu'Achot Msaker donna une autre de ses filles à l'émir arabe d'Arzèn, Moûsâ ibn-Zorara. En réalité Thomas Ardzrouni qu'il invoque ici n'est nullement formel [5]. Quant aux auteurs arabes mentionnés, ils voient dans Moûsâ le gendre non d'Achot Msaker, mais du fils de ce dernier, Bagarat Bagratouni [6]. Mais peut-être importe-t-il peu ici. Même si ce n'est pas le Carnivore, mais seulement son fils qui a pris pour gendre l'émir d'Arzèn, l'habile politique des Bagratides ne s'en manifeste pas moins de génération en génération, avec le souci constant de faire taire dans l'Arménie musulmane comme dans l'Arménie chrétienne les oppositions éventuelles et de poursuivre ainsi progressivement le regroupement de la terre arménienne.

Ajoutons qu'Achot Msaker contribua à arméniser les marches-frontières en établissant des colons de l'Aliovit et de l'Archarouniq dans la province ethniquement contestée du Taïq ou Tao qu'il fallait toujours disputer aux influences ibéro-byzantines [7].

Un autre événement qui se trouva favoriser indirectement l'ascension des Bagratides fut la révolte de l'émir arabe de Tiflis, Ismâ'îl ibn-Chouaïb, qui, en 809, secoua dans cette ville l'autorité du khalife al-Amîn [8]. Contre lui le khalife décida de s'appuyer encore sur les Bagratides, en l'espèce sur la branche de cette maison établie, comme on l'a vu, depuis 772 dans la province de Klardjeth, le canton de Kolaver et la ville d'Ardahan, en Haute Géorgie. La cour de Constantinople avait déjà discerné l'importance de cette branche bagratide « ibérisée » ou en voie d'ibérisation, et elle avait accordé à ses princes la dignité enviée de curo-

1. Thomas Ardzrouni, *Histoire des Ardzrouni*, l. II, § 6, ap. Brosset. *Collection d'historiens arméniens*, I, p. 104.

2. Thopdschian, *Die inneren Zustande von Armenien unter Aschot I*, dans : *Mitth. d. Sem. f. orient. Sprach., Westas. Stud.*, VII, 1904, p. 120, et *Politische und Kirchengeschichte Armeniens unter Aschot I und Sembat I*, ibid., VIII, 1905, 118-120.

3. Tabari III, 3, p. 1409. Ibn-Khaldoun, III, p. 275, Ibn al-Athir, VII, p. 20.

4. Thomas Ardzrouni, l. II, § 6, p. 98.

5. Thomas dit seulement ici sous la rubrique, semble-t-il, de 847, qu'à cette époque une princesse de Bitlis qui était la sœur de Bagarat Bagratouni, c'est-à-dire la fille d'Achot Msaker, sauva les troupes de Moûsâ vaincu. Cf. Daghbaschean, *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratouni*, Berlin 1893, p. 19 et Laurent, p. 327, n. 6.

6. Laurent, p. 104, n. 9.

7. Vardan, trad. Brosset, dans *Histoire de la Géorgie*, I, p. 261. Cf. Brosset, *Ibid.*, II, *Additions*, p. 159-160.

8. Ya'qoûbî, *Histoire*, II, p. 568, ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 410 et 456 et Beladhori, ap. Ghazarian, *Armenien unter der arabischen Herrschaft bis zur Entstehung des Bagratidenreiches*, Strasbourg, 1903, p. 42. Cf. Laurent, p. 102, n. 8, et p. 320, n. 5.

palates. En 810 ou plus exactement entre 810 et 819, les Arabes sanctionnèrent cette élévation en reconnaissant au curopalate Achot fils d'Aternersèh ou Adarnasé la dignité de prince de Géorgie. La cour de Constantinople renchérit en confirmant Achot comme curopalate. Nous verrons tout à l'heure l'importance de cet événement qui ne devait aboutir à rien de moins qu'à la restauration du trône d'Ibérie-Géorgie en faveur d'une des branches des Bagratides, comme l'élévation du représentant de l'autre branche au principat d'Arménie devait aboutir un jour à la restauration de la royauté haïkane.

Toute révolte arabe contre l'autorité khalifale, comme toute guerre civile entre Abbassides, se trouvait ainsi servir les Bagratides de l'une ou de l'autre branche, car elle poussait finalement le khalife à faire appel à eux contre ses propres coreligionnaires. En 813 lorsque le khalife al-Amîn fut renversé par son frère al-Mamoûn, ce dernier envoya en Arménie un lieutenant, Tâhir ibn-Mohammed, pour gagner à sa cause « les officiers et les chefs de la milice arménienne ». « Ceux-ci l'assiégèrent d'abord dans Bardaa sous la conduite d'Ichaq ibn-Soulaïmân, gouverneur de l'Arménie pour al-Amîn, mais ils surent passer à temps au parti du vainqueur [1]. » Ce fut au cours de cette guerre civile dans le monde abbâsside, que le fameux Djahap, émir de Manazkert, de la maison des Qaïsites, se trouva en état de rébellion contre les représentents de Mamoûn et qu'il occupa de force Dwin, la capitale de l'Arménie arabe [2], tandis que son fils 'Abd al-Malik (v. 813-820) qui lui succéda sur ces entrefaites, essayait de s'emparer de Bardaa, dans l'Aghouanie ou Qarabagh, place qui était une autre citadelle de l'autorité khalifale (813) [3]. 'Abd al-Malik ne tendait à rien de moins qu'à se rendre maître de toute l'Arménie pour y fonder un grand émirat indépendant [4].

L'émir qaïsite, solidement installé dans Dwin, réunit ensuite une armée de 5.000 hommes pour aller enlever le Tarôn au Bagratide Achot Msaker. Mais celui-ci, « ayant rassemblé 200 cavaliers et 300 fantassins », marcha à la rencontre des Qaïsites avant que ceux-ci aient pu grouper toutes leurs forces. « Il en massacra trois mille, nous assure Vardan, et, étant parvenu dans leur camp, il leur prit toutes leurs richesses. Lui

1. Laurent, p. 100 (et p. 343, n. 62). Cf. Yaqoubi, II, 540, 562 dans Marquart, *Streifzüge*, p. 405, 457.
2. Vardan, trad. Marquart, *Streifzüge*, p. 404. Traduction Mariès, dans la *Revue des Études Arméniennes*, I, 3, 1921, p. 280-281.
3. Vardan, ap. Brosset, *Historiens Arméniens*, I p. xiii et ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 404. Laurent, p. 323-324.
4. Ya'qoubi, II, 540, dans Marquart, *Streifzüge*, p. 405. Cf. Laurent, p. 322. Et *ibid.*, p. 101, la chronologie approximative des Qaïsites : « l'activité de Djahap s'étendit de la fin du viiie siècle à 813, celle de son fils Abd al-Malik de 813 à 820, celle de Sévada de 820 à 830 ». L'étude de J. Laurent sur cette dynastie est fort précieuse.

et son armée s'en retournèrent en glorifiant le Christ [1]. »

Ce fut Chapouh Bagratouni, frère d'Achot Msaker, qui porta le dernier coup aux ambitions des Qaïsites. « Chapouh, continue Vardan, ayant fait une incursion dans la région de Dwin et ayant pris beaucoup de butin, s'en retournait ». Les habitants de Dwin crurent le moment propice pour se révolter : « L'armée (des Arabes) sortit de la ville afin de poursuivre Chapouh. Les citadins de Dwin se lancèrent alors sur 'Abd al-Malik, le tuèrent, puis fermèrent les portes de la ville. Les troupes arabes étant revenues et ayant appris ce qui s'était passé, se dispersèrent [2] ». Il résulte du contexte que la population de Dwin avait bien profité d'une expédition conduite dans la région par Chapouh Bagratouni pour se révolter contre l'émir qaïsite 'Abd al-Malik et le massacrer, mais qu'ensuite les troupes musulmanes réoccupèrent la ville et se vengèrent d'elle par une série d'exécutions. Mais un autre passage de la même source veut que ce soit Achot Msaker en personne qui ait tué 'Abd al-Malik en le pourfendant en deux (après 820) [3].

Quoi qu'il en soit, un fait est certain, c'est que, l'émir qaïsite s'étant révolté contre l'autorité khalifale, les Bagratides s'étaient déclarés les soldats, les vengeurs des droits du khalife et naturellement, après de tels services, ce dernier ne pouvait que fermer les yeux sur les empiètements d'aussi fidèles serviteurs. Quant aux Byzantins, ils n'avaient pas manqué de profiter des embarras des Arabes pour leur enlever la ville-frontière de Kamakha (816) [4].

Hâtons-nous d'ajouter que ces luttes des Bagratides contre l'émirat qaïsite de Manazkert étaient toujours pleines de péril. Vers 824, d'après les évaluations du Père Mariès, Achot Msaker et son frère Chapouh livrèrent au nouvel émir qaïsite Sévada une bataille dans laquelle périt Chapouh. Vardan, à qui nous devons ces indications, nous apprend qu'Achot Msaker prit soin des orphelins, ses neveux, « et les établit en sûreté à Ani » [5]. — Rappelons que ce fut à la demande de ce Chapouh que l'historien *Lévond* écrivit son histoire des luttes des Arméniens contre les Arabes [6].

Pour l'histoire des idées, il y a lieu de signaler sous le principat d'Achot Msaker l'action exercée par Epikourha ou Aboûqara,

1. VARDAN, trad. MUYLDERMANS, III, 4, p. 115. Cf. MARIÈS, *Un commentaire de Nonnos de Nisibe*, *R. E. A.*, I, 3, 1921, p. 281-282. Aussi trad. MARQUART, *Streifzüge*, p. 452-453.
2. VARDAN, trad. MUYLDERMANS, III, 4, p. 115. Traduction différente de MARIÈS *l. c.*, p. 282. Cf. aussi trad. MARQUART, *Streifzüge*, p. 404-405.
3. VARDAN, ap. MARQUART, *Streifzüge*, p. 404. Cf. LAURENT, p. 322, n. 1.
4. ASOLIK, II, 6, trad. GELZER et BURCKHARDT, p. 106. SAMUEL D'ANI, p. 421. Cf. LAURENT, p. 211, n. 4.
5. VARDAN, trad. MARIÈS, *R. E. A.*, I, 3, 1921, p. 283 et trad. MUYLDERMANS, III, 5, p. 118.
6. Cf. AKINIAN, *Handes Amsorya*, 1922, p. 515 sqq.

alias Théodorikos Puglâ, évêque syriaque de Harrân, en Mésopotamie, qui vint en Arménie, à la cour d'Achot, prêcher la christologie « chalcédonienne ». Abou-Raïta (Bouret), métropolite jacobite de Tékrît, envoya le diacre Elian, *alias* Nanos, pour soutenir Achot Msaker dans la confession monophysite. Achot chassa Epikourha [1].

Débuts de la nouvelle maison de Siounie

De 817 à 837 la domination arabe en Arménie fut troublée par la révolte du révolutionnaire persan Bâbek, chef de la secte des Khorrémites et insurgé contre l'autorité abbâsside [2]. Fortement établi sur les deux rives du bas Araxe, en Aghouanie et en Azerbaidjan, le célèbre révolutionnaire et « nationaliste » persan fut d'abord aidé par les Arméniens contre l'ennemi commun, l'Arabe. A diverses reprises, en 819-820, 821 et 824, il défit en Arménie les représentants de l'autorité abbâsside. Ses aventures appartiennent plus particulièrement à l'histoire de l'Iran, mais elles intéressent aussi l'histoire du peuple arménien par le contre-coup qu'elles eurent notamment sur les destinées de la Siounie d'une part, de l'émirat arabe de Manazkert de l'autre. C'était en effet l'époque où l'émir de Manazkert, Sévada, de la maison des Qaïsites, révolté contre l'autorité du khalife, s'était mis à piller indistinctement toute l'Arménie (821) [3]. Il exerça notamment ses ravages en Siounie où il établit son poste de commandement au fort de Chalat, dans le canton de Dzlouk [4]. Le prince de Siounie, Vasak — lequel appartenait vraisemblablement à une branche collatérale de la famille bagratide [5], — ayant été battu par Sévada, fit contre celui-ci appel à Bâbek à qui il donna sa fille en mariage [6]. Vasak décéda peu après et Bâbek se trouva maître de la Siounie.

La domination de Bâbek en Siounie fut d'ailleurs particulièrement dure. Le pays s'étant révolté contre lui, il y massacra

1. Vardan, III, 5, trad. Muyldermans, p. 115-117, avec la bibliographie arménienne et syriaque du sujet. Cf. Crakhéan, *Commentaire de l'Évangile de Jean par Nana*, Venise 1920 ; Mariès, *Un commentaire sur l'Évangile de saint Jean... par Nonnos*. *R. E. A.*, I, 1921 p. 273-296, 439-441. Akinian, *Theodor Abu-Qara und Nana*. Handes Amsorya, Vienne, 1921, p. 194-205.
2. Voir Laurent, *l. c.*, p. 317. *La révolte de Babek*.
3. Ya'qoubi, II, 562. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 453-458-459.
4. Moïse Kalankatouatsi, p. 267, ap. Brosset, *Siounie*, II, p. 22.
5. Sur les liens de la maison de Siounie à cette époque avec les autres Bagratides, voir Laurent, p. 110, n. 9, qui rectifie Marquart, *Streifzüge*, p. 416. Vasak, prince de Siounie, est attesté sous la rubrique de 821 par Moïse Kalankatouatsi, *Histoire des Aghouans*, p. 267. Cf. Brosset, *Histoire de Siounie*, II, p. 22-24.
6. Cf. Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, I, ch. xxxiii, p. 95-96, avec rectification chronologique de Brosset, p. 96, n. 1, conformément à Moïse Kalankatouatsi l. III, ch. xix.

15.000 habitants et incendia le célèbre couvent de Makénots [1]. Mais comme, traqué de tous côtés, à la fois par les Arabes et par les Arméniens, il dut bientôt abandonner la Siounie, ce pays revint aux deux fils de Vasak, Philippe et Sahak [2]. Philippe eut la Siounie Orientale (orientale et méridionale), qui était la Siounie propre avec les cantons de Vaïots Tzor et de Balq (Choucha). Sahak eut la Siounie Occidentale, c'est-à-dire le Gélarqouniq, sur la côte ouest et sud-ouest du lac Sévan, avec, pour résidence, la place forte de Khoth. Or, avant l'invasion de Bâbek, l'autorité de la branche bagratide locale en Siounie était battue en brèche par des maisons siouniennes antérieures, mais ces maisons disparurent dans la tourmente. Il en résulta que, Bâbek une fois chassé, les Bagratides de Siounie qui, eux, avaient eu la chance de survivre, se trouvèrent avoir gagné à tous ces bouleversements, puisqu'ils restèrent finalement maîtres du pays [3]. Vers 825-826, il est vrai, Sahak, prince de la Siounie Occidentale, s'étant, par un retournement des anciennes alliances, associé à l'émir Qaïsite Sévada contre le gouverneur khalifal, fut vaincu et tué par ce dernier près de Kavakert, sur les bords du Hrazdan ou Zanga [4]. Mais son fils Grigor-Souphan Ier lui succéda régulièrement (environ 826-851) [5].

Ainsi en Siounie comme dans l'Arménie chirakienne, comme en Géorgie, les convulsions de la société arabo-persane avaient profité aux diverses branches de la famille bagratide. Les querelles fratricides entre maisons féodales et même entre les diverses branches d'une même maison ralentissaient seules cet essor, comme ce fut un instant le cas en Siounie. En Siounie Orientale, au prince Philippe (décédé le 10 août 848) avaient succédé ses fils : Babgèn, Vasak-Ichkhanik et Achot, tandis que, comme on vient de le voir, Grigor-Souphan Ier montait sur le trône de la Siounie Occidentale [6]. Or Babgèn, pour une contestation territoriale, déclara la guerre à Grigor-Souphan, le vainquit et le tua (849 ou 851) [7]. Mais la rivalité des deux branches s'arrêta là, Babgèn étant décédé presque aussitôt. Vasak-Ichkhanik, frère et successeur de Babgèn en Siounie Orientale, et Vasak-Gabour,

1. Moïse Kalankatouatsi, *Histoire des Aghouans* III, ch. xix, ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 453. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie* I, ch. xxxiii, p. 96-97. Cf. Daghbaschean, p. 4-7, et Laurent, p. 110-111.
2. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, ch. lv, p. 170-171.
3. Cf. Laurent, p. 111, avec ses renvois à Tabari, III, 1416 et à Marquart, *Streifzüge*, p. 457.
4. Pour le détail, voir plus loin, p. 351. Cf. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, ch. lv, p. 171, et Brosset, *ibid.*, II, p. 25.
5. *Siounie*, I, p. 171, et II, p. 25 et la généalogie des Siounides par Brosset, *Siounie*, II, p. 14.
6. Brosset, *Siounie*, II, p. 24.
7. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, lv, p. 171 : « Babgèn et Grigor ayant pris les armes pour une légère contestation de domaine, le second fut frappé par le premier et jeté sur le carreau. Babgèn hérita donc, mais à la façon de Caïn, mais il décéda bientôt. »

fils et successeur de Grigor-Souphan en Siounie Occidentale, paraissent avoir toujours vécu en paix. En revanche, cette énergique maison siounienne s'agrandissait au dehors. Comme on le verra plus loin, Nersèh, frère de Babgèn (Siounie Orientale), vainquit et tua à Morgog en 821 Varaz-Terdat, prince d'Aghouanie, de la dynastie mihrakane (c'est-à-dire sassanide locale), « et s'empara de tous ses biens » [1].

Notons, pour en finir avec l'époque d'Achot Msaker, que c'est vers ce temps-là ou d'une manière plus large entre 775 et 826, qu'Adontz propose de situer le célèbre historien arménien Moïse de Khorèn, remarquable pour son dévouement à la cause bagratide, son hostilité aux Mamikonian et aussi ses sympathies pour Byzance [2].

Bagarat de Tarôn et Sembat Ablabas

Le prince d'Arménie, chef de la famille bagratide, Achot Msaker mourut en 826 [3]. La solide principauté que par sa vaillance et son adresse il avait reconstituée, fut malheureusement partagée entre ses deux fils, Bagarat et Sembat. C'était là le résultat de la coutume féodale qui « détruisait à chaque génération l'effort d'unité fait par la génération précédente » [4]. Ajoutons que les Arabes furent ici bien aises de voir se morceler le domaine bagratide et s'affaiblir d'autant la puissance de l'énergique maison. Avec leur sanction, Bagarat, le fils aîné du Carnivore, reçut le Tarôn, le Khoïth et le Sasoun [5], « c'est-à-dire la haute vallée de l'Euphrate oriental et de ses abords », tandis que le second fils d'Achot, Sembat Ablabas, avait les territoires de l'Araxe (Chirak, Archarouniq, etc), avec Bagaran, la capitale paternelle [6]. Mais cette répartition ne dut pas être décidée sans remous. En effet Sembat, au moment du décès de son père, se trouvait, depuis 806, otage auprès du khalife al-Mamoûn et y avait acquis le surnom arabe d'Abou'l-'Abbâs, en *arm.* Ablabas [7]

1. Étienne Orbélian, *Siounie*. I, ch. xxxiii, p. 96, avec l'importante note de Brosset (n. 2) et Brosset, *ibid.*, II, p. 24-25.
2. Adontz, *Sur la date de l'histoire de l'Arménie de Moïse de Khorène*, Byzantion, XI, 1936, p. 97-100. Aussi : *A propos de la note de M. Lévy sur Moïse de Chorène*, Byzantion, XI, 1936, p. 597-599. (Pour Hans Lewy, Moïse de Khorèn écrivait sous l'empereur Basile Ier, entre 876 et 886).
3. Vardan, p. 79 ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 452.
4. Laurent, p. 105.
5. Sources relevées par Laurent. Pour le Taron et le Khoïth, Thomas Ardzrouni, II, ch. v, p. 96, ch. vii, p. 104. Jean Katholikos, xiii, p. 105. Asołik, II, ch. ii, p. 77 ; Tabari, III, 1408 et Ibn al-Athir, V p. 20, sqq., cités par Thopdschian, *Politische Geschichte*, p. 135. Pour le Sasoun, Saint-Martin, I, p. 344. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 464 et Laurent, p. 105.
6. Asołik, trad. Dulaurier, p. 134, nous dit que Sembat Ablabas « se bâtit (aussi) dans l'Archarouniq un manoir qu'il appela Agerdjégouis ».
7. Asołik, II, ch. ii, p. 135. Thomas III, ch. viii,, p, 141. Marquart, *Streifzüge*, p. 451, 464, Daghbaschean, p. 7 et Thopdschian, *Polit. Gesch.*, p. 126.

Le khalife le renvoya aussitôt d'Irâq en Arménie avec la dignité de grand *sparapet* ou généralissime (826) [1]. Quant au fils aîné, Bagarat, ce ne fut que quatre ans après la mort du Carnivore que les Arabes lui accordèrent l'investiture du pays taronite avec le titre de prince d'Arménie, « gouverneur et ichkhan des ichkhans d'Arménie » (830) [2]. Si l'autorité khalifale, après avoir maintenu un « interrègne » de quatre années, s'était enfin décidée à investir le fils aîné du Carnivore du principat paternel, c'était, comme le fait remarquer Laurent, pour l'opposer à son frère cadet qui était pourtant *persona gratissima* à la cour de Baghdâd ou de Sâmarrâ, mais avant tout il ne fallait pas que ce dernier devînt trop puissant. C'était ensuite pour faire obstacle aux attaques de Bâbek, lesquelles continuaient de troubler le khalifat [3], pour faire obstacle aussi à la poussée des Byzantins qui, comme nous le verrons, recommençait à s'exercer dans le nord-ouest [4]. J. Laurent a raison de dire que, si le partage du domaine bagratide entre une branche taronite et une branche du Bagaran répondait aux coutumes successorales de la féodalité arménienne, ce partage n'en a pas moins été « voulu et favorisé par les Arabes pour diminuer la force et l'importance de l'État constitué par Achot le Carnivore, empêcher son développement et faire obstacle au progrès de la nation arménienne, sous l'hégémonie d'un Bagratouni, vers la cohésion et l'unité » [5].

Les calculs de l'administration arabe se trouvèrent en partie confirmés par les faits. Il arriva que les deux frères bagratides se querellassent, comme ce fut le cas vers 841, lorsque Bagarat de Tarôn, sur des rapports calomnieux, nous assure Jean Katholikos, fit déposer le patriarche Hovhannès IV d'Ova [6], lequel dut se retirer au monastère d'Aïri-vanq. Le prince de la Siounie occidentale, Grigor-Souphan Ier [7], prit la défense du prélat et, s'étant rendu auprès de Sembat Ablabas, obtint l'adhésion de ce dernier. Sembat réunit alors un synode qui, malgré Bagarat,

1. Vardan, trad. Mariès, *R. E. A.*, I, 3, 1921, p. 283. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 451, 464.

2. Sur son élévation, Thomas, II, ch. v, p. 96, Jean Katholikos, 13, p. 103, et Beladhori, I, p. 211, ap. Thopdschian, *Polit. Gesch.*, p. 118. Cf. Laurent, p. 105, n. 2.

3. Ce fut un nakharar arménien, Sahl, fils de Sembat, seigneur de Chakheol qui en 837 finit par capturer Bâbek et le livra à l'émir Afchîn, chef de l'armée khalifale (Vardan, trad. Muyldermans, III, 6, p. 120.)

4. Cf. Tchamtchiam, II, p. 430. Saint-Martin, *Mémoires historiques*, I, p. 344. Daghbaschéan, p. 9. Gfrörer, *Byzantinische Geschichte*, III, p. 334.

5. Laurent, p. 105. Indépendamment de Bagarat et de Sembat Ablabas, Achot Msaker avait laissé trois autres fils, Davith, Sahak et Mouchel. Vardan nous apprend que Davith bâtit Odjberd, au Tarôn (trad Muyldermans, III, 5, p. 119).

6. Hovhannès IV d'Ova ou Ovahik (dans le Kotaïq ou Godaïq), patriarche d'Arménie de 833 à 855. Voir sur lui Thomas Ardzrouni, l. II, 6, p. 101-102.

7. Grigor Souphan Ier, fils de Sahak, prince de la Siounie occidentale (Gélarqouniq, région du Sévan), lui succéda dans cette principauté de 826 ou 833 à 849, 851 ou 852. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 14 et 24.

rétablit Hovhannès sur le siège patriarcal [1]. Néanmoins le désaccord entre frères en matière ecclésiastique n'alla pas jusqu'au conflit.

Discordes musulmanes mises à profit par les Arméniens

Pendant ce temps l'anarchie était allé croissant dans l'empire abbâsside, pour le plus grand profit des Arméniens. Sous prétexte de punir d'anciens alliés de l'agitateur persan Bâbek, le prince siounien Nersèh, fils de Philippe, prince de la Siounie Orientale, avait vaincu et tué en 821 à la bataille de Morgog, *alias* dans la vallée du Dadoï-vanq, le prince aghouan Varaz-Terdat de la dynastie mihrakane, ainsi que Stéphannos, fils de Varaz-Terdat (v. 827-829) [2]. La veuve de Varaz-Terdat, maria leur fille Sprahm à un autre prince siounien nommé Aternersèh, seigneur du Ge*l*arqouni en Siounie Occidentale [3]. Nous voyons Aternersèh régner depuis lors à Khatchèn, au sud de Bardaa, dans un pays qui avait jusque-là dépendu des Aghouans et où il fait désormais figure de « grand ichkhan d'Aghouanie » [4].

L'émir qaïsite de Manazkert, Sévada al-Djahapi, si longtemps révolté contre l'autorité khalifale, avait feint de se soûmettre dans Khelath en 829-830 au gouverneur de Dwin, Khâlid ibn-Yazîd ibn-Maziyad, « l'ostikan Houl » de Jean Katholikos [5], mais peu après il se souleva de nouveau contre ce dernier avec l'aide du bagratide Sembat Ablabas, prince de Bagaran, avec l'aide aussi de Sahak, prince de la Siounie Occidentale [6]. A la demande de Khâlid, nous dit Jean Katholikos, le patriarche Davith II [7] essaya d'intervenir auprès de Sembat et de Sahak, mais sans y réussir. Khâlid rencontra Sévada et ses deux alliés arméniens sur les bords de la rivière Hrazdan ou Zenga (la rivière d'Érivan), en face du bourg de Kavakert « et fondit sur eux avec la violence d'un torrent dévastateur ». Il les tailla en pièces et tua Sahak, tandis que Sévada et Sembat « échappaient

1. Jean Katholikos, xiii, p. 103-104. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, 37, p. 102. Vardan, trad. Muyldermans, III, 7, p. 121-122.
2. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, 33, p. 96. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 457. Laurent, p. 113.
3. Moïse Kalankatouatsi, 272, ap. Brosset, *Siounie*, II, p. 24, nous dit que cet Aternerseh ou Adarnasé était « fils de Sahl ». Pour Brosset, *ibid*, p. 24, c'était peut-être un prince d'origine aghouane plus ou moins « siounisé ». Pour Laurent, p. 113, Aternerseh est « fils de Sahak », c'est-à-dire du prince éminemment siounide de la Siounie Occidentale, mort vers 825 ou 833.
4. Jean Katholikos, xiii, p. 114, et Thomas Ardzrouni, III, 11, p. 153.
5. Jean Katholikos, xiii, p. 101-102. Cf. Ya'qoubi, II, 562 ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 458.
6. Événements déjà annoncés plus haut, p. 348. Cf. Jean, *l. c.* p. 101-102.
7. Davith II de Gaga*l* dans le district de Mazaz (cf. Asolik p. 134), patriarche de 806 à 833. Sur cette date, cf. Muyldermans, *l. c.*, p. 121, n. 2.

à peine à la mort par la fuite ». Khâlid rentra triomphant dans Dwin (v. 833) [1].

Malgré la défaite des Arméniens alliés de Sévada, ce furent eux qui se trouvèrent encore les bénéficiaires du drame. La mort de l'émir de Manazkert, bien qu'il fût leur allié, les délivrait d'un voisin redoutable dont les successeurs furent loin d'avoir l'énergie. Quant à Khâlid, il avait bien trop à faire avec l'insubordination des émirs pour se venger des nakhararq vaincus. Comme nous l'avons déjà vu, Grigor Souphan Ier, fils de Sahak, succéda sans encombre à ce prince dans la Siounie Occidentale [2].

Une dizaine d'années plus tard un nouvel émir qaïsite de Manazkert, « Ablherth, de la maison de Djahap », comme écrit Vardan [3], fit avec 4.000 hommes une incursion en Siounie. Un des princes de la Siounie Orientale, Babgèn [4], se porta à sa rencontre avec 200 guerriers résolus et, profitant sans doute de quelque effet de surprise dans les défilés, détruisit ce rezzou (844).

Les Bagratides de Géorgie : le curopalate Achot

La branche bagratide établie en Géorgie profitait également des désordres de la société arabe. Nous avons vu [5] que son chef Achot Bagratouni (v. 809-833) avait, au début du IXe siècle, solidement consolidé sa principauté du Klardjeth (autour d'Artanoudj), du Kolaver et d'Artahan. Il avait été assez habile pour se concilier la bienveillance à la fois de l'empereur byzantin Léon V (813-820) et du khalife. Le premier le nomma curopalate, le second lui conféra le gouvernement de la Géorgie [6]. Il se vit cependant menacé au sud-est par l'émir qaïsite de Manazkert, le remuant Djahap, et par 'Abdallâh, fils de Djahap, lesquels venaient d'usurper sur l'autorité khalifale la ville de Dwin, capitale de l'Arménie musulmane. Contre ce péril il fit appel à l'empereur Léon V. Ce dernier, aux prises, à Constantinople, avec la révolte qui devait le détrôner (820), ne put envoyer les

1. Jean, XIII, p. 102. Ce passage a été mal traduit par Saint-Martin qui fait, en même temps que Sahak de Siounie, périr ici Sembat Ablabas et l'émir Sévada. Cette erreur se trouve déjà chez Vardan qui, lui aussi, avait mal lu Jean. Cf. Vardan, trad. Muyldermans, III, 7, p. 121, et Daghbaschean, p. 7-9. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, ch. XXXVII, p. 101. Brosset, *Ibid.*, II, p. 25. Marquart, *Streifzüge*, p. 460, 464, et Laurent, p. 106, n. 6.

2. Cf. *supra*, p. 348. Sur Grigor-Souphan Ier, Brosset, *Siounie*, II, p. 25.

3. Vardan, III, 6, trad. Muyldermans, p. 120-121.

4. Babgèn était le fils aîné du prince de la Siounie orientale Philippe († 848). Voir notre généalogie des princes siounides, *in fine*. Cf. Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, I, p. XIII.

5. Voir plus haut p. 345 — Consulter le travail de Marquart, sur l'*Origine des Bagratouni de Géorgie*, tiré de ses *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge*, et accru dans la traduction arménienne du P. Hapozéan chez les Mékhitharistes de Vienne, 1913 (1915).

6. Vardan trad. Muyldermans, III, 4, p. 113.

secours demandés, mais Achot, livré à lui-même, n'en réussit pas moins à écarter le danger [1]. Achot avait d'ailleurs contracté en Transcaucasie même de puissantes alliances. Il avait donné sa fille à Thewdos, roi des Aphkhazes, qui l'aida dans ses guerres [2]. L'émir de Tiflis, Mohammed ibn-Hattab, s'était révolté contre l'autorité khalifale avec, semble-t-il, l'appui des Tzanar et d'un prince de la Géorgie orientale, le *mthawar* du Kakheth. Achot, se faisant une fois de plus le défenseur de l'autorité khalifale et l'auxiliaire du gouverneur arabe Khâlid ibn-Yazîd (« Houl »), enleva à l'émir et aux gens du Kakheth la vallée de la haute Koura jusqu'au Ksan, en aval d'Ouphlis-tzikhé (v. 829 ?) « de sorte, dit la *Chronique Géorgienne*, qu'il fut maître depuis le Klardjeth jusqu'au Ksan » [3]. Une telle attitude, en même temps qu'elle lui valait un bel accroissement de territoires, ne pouvait que le faire confirmer par la cour de Baghdad comme gouverneur de la Géorgie. Il est vrai que la *Chronique Géorgienne* nous assure ensuite qu'il se brouilla avec le gouverneur khalifal de l'Arménie, Khâlid ibn-Yazîd et qu'il dut un moment se réfugier sur la frontière byzantine, mais elle nous le montre bientôt rétablissant ses affaires dans le Djavkhéthi et le Klardjeth et se fortifiant dans la citadelle d'Artanoudj, restaurée par ses soins [4]. Cependant à sa mort (v. 833 ?), les émirs de Tiflis, 'Alî ibn-Chouaïb (v. 830-833) et Ishâq ibn-Ismâ'îl (v. 833-853), refoulèrent effectivement son jeune fils et successeur Bagarat Ier jusque dans les montagnes du Klardjeth où ils l'obligèrent à payer tribut [5]. Mais Bagarat, ne l'oublions pas, était, comme son frère, curopalate byzantin. Or, précisément, les Byzantins étaient en train de tenter un nouvel effort militaire vers l'Arménie et la Géorgie.

Raids byzantins en Arménie sous l'empereur Théophile

Ce fut en 837 que l'empereur Théophile dirigea deux expéditions de ce côté, l'une vers le Caucase, l'autre sur l'Euphrate. Dans cette dernière direction, il s'empara de la ville-frontière de Zapétra qu'il détruisit, et il ravagea également la région de Mélitène. De là il marcha vers le Hanzith (pays de Kharpout), assiégea Achmouchat (Arsamosata, Chimchât) et revint incendier Mélitène. Pénétrant ensuite dans les confins arméniens, il tra-

1. D'après Vardan, p. 63, trad. Brosset, dans *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 261, n. 1. et trad. Muyldermans, III, 4, p. 113-114. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 404 sqq.
2. *Chronique géorgienne*, dans *Histoire de la Géorgie*, I, p. 261.
3. *Ibid.*, p. 261. Cf. Ya'qoubi, *Histoire*, II, p. 565 sqq., ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 409.
4. *Histoire de Géorgie*, I, p. 261-263.
5. *Histoire de Géorgie*, I, p. 264 et Ya'qoubi, II, 568, ap. Marquart, *Streifz.*, p. 410.

versa Palin (Baghin) (près Meckert), Ankl dans le Dègiq, Khozan et ravagea la « Quatrième Arménie » avec, évidemment, le Tarôn comme objectif final [1]. A vrai dire, ici encore les Byzantins ne songèrent pas à occuper le pays. Ils se contentèrent, selon l'expression d'Asolik, d'en faire « un désert vide d'hommes et d'animaux ». Mais ces ravages et l'enlèvement de populations qui les accompagna n'étaient guère faits pour rallier au *basileus* les sympathies arméniennes. De fait, les deux princes arméniens du Sud, le « prince des princes » Bagarat de Tarôn et le prince ardzrounien du Vaspourakan, se joignirent aux forces arabes qui rejetèrent les Byzantins des environs de Mélitène [2].

En même temps, plus au nord, une autre armée byzantine avait rançonné Théodosiopolis (Erzéroum), traversé le Baséan et poussé jusqu'au Vanand, aux approches de Kars. Ici encore Asolik se plaint de l'empereur Théophile qui aurait déporté un grand nombre de familles arméniennes [3]. L'émir de Tiflis, Ishâq ibn Ismâ'îl, repoussa les Byzantins dans une grande bataille à Kadjkaqar, près de Kars, dans le Vanand, bataille qui les rejeta vers l'ouest (837) [4]. Avant de se retirer, les Byzantins installèrent à Sper, sur le Tchorokh, au nord du Taïq, en cette même année 837, un de leurs protégés, Achot, fils de Chapouh, qu'ils décorèrent du titre de consul, d'ailleurs Bagratide authentique et neveu des deux princes Bagarat de Taron et Sembat Ablabas [5]. En somme, les campagnes arméniennes de l'empereur Théophile n'eurent d'autre résultat que d'installer à Sper une nouvelle branche de la famille bagratide, branche dévouée à la politique byzantine.

A cette exception près, elles brouillèrent une fois de plus les Arméniens avec Byzance. Le prince des princes d'Arménie Bagarat de Taron et le prince ardzrounien du Vaspourakan se joignirent en 838 à l'armée arabe qui, pour se venger des incursions byzantines, alla en Phrygie saccager Amorium [6]. Quant au Bagratide de Géorgie, également nommé Bagarat (v. 833-876), il avait sans doute cru que l'expédition byzantine de 837 le délivrerait de la menace que faisait peser sur lui l'émir Ishâq de Tiflis. Quand Ishâq eut battu les Byzantins et qu'en 842 une expédition byzantine envoyée vers l'Aphkhazie, au secours des Aphkhazes, eut également échoué [7], Bagarat se tourna résolument

1. Asolik, II, ch. VI, p. 171-172. *De cerem.* 507-508. Michel le Syrien, III, 88 sqq. Cf. Markwart, *Südarmenien*, p. 41-57. Honigmann, *Ostgrenze*, 58.
2. Cf. Laurent, p. 212.
3. Asolik, II, 6, p. 171.
4. Asolik, II, 6, p. 171.
5. *Ibid.*
6. Continuation de Théophane, III, ch. XXXI p. 127 et Genesius, l. III, p. 67. Cf. Laurent, p. 212, n. 6.
7. Brosset, dans *Histoire de Géorgie*, t. I, p. 266, n. 3.

vers le khalife. Politique avisée, car, comme Ishâq se trouvait maintenant en révolte contre l'autorité khalifale, l'habile curopalate put, sous prétexte de seconder le gouverneur arabe Mohammed ibn-Khâlid, reprendre à l'émirat de Tiflis la vallée du haut Araxe jusques y compris Ouphlis-tzikhé (843) [1]. La principauté bagratide du Klardjeth, du Kolaver et de l'Artahan commença ainsi à reconstituer en sa faveur le royaume d'Ibérie ou de Géorgie. Il est vrai que le gouvernement de Mohammed ibn-Khâlid se montra par ailleurs dur pour les Arméniens partout où il fut en contact direct avec eux. Nous le voyons en outre chercher à désarméniser plusieurs cantons, notamment celui de Gandja ou Gandzak où il implanta des colons musulmans (844) [2].

Signalons parmi les généraux byzantins de cette époque un nakharar arménien, Manouel Mamikonian, qui s'illustra au service des empereurs Michel II (820-829) et Théophile (829-842). S'étant ensuite brouillé avec la cour impériale, il passa chez les Arabes sous le règne du khalife Mamoûn (813-833), donc entre 829 et 833 [3]. Par la suite, il retourna au service des Byzantins [4].

La répression arabe sous le khalife Motawakkil

L'Arménie profitait des guerres civiles dans le monde arabe pour s'affranchir progressivement de la domination musulmane, quand monta sur le trône un nouveau khalife abbâsside, al-Motawakkil (847-861) qui, pour arrêter le « glissement arménien », entreprit une violente répression. Les chroniqueurs arméniens ont, — non sans raison en ce qui concerne leur pays —, fait de lui le Néron de la période arabe [5]. Muyldermans a montré comment, pour peindre ce despote, Thomas Ardzrouni s'inspire du portrait qu'avait tracé du roi sassanide Yazdgard II le vieil historien Élisée le Vardapet [6].

Le gouverneur que Motawakkil envoya en 849 en Arménie, Abou-Sa'îd Mohammed ibn-Marwazî exigea, dès sa prise de pouvoir, le paiement du tribut dont, à la faveur des troubles, les princes arméniens, du moins les principaux, s'étaient affranchis [7]. Il chargea l'émir de Manazkert, « Ala Djahapi », de la maison des

1. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, p. 265.
2. Moïse Kalankatouatsi, *Histoire des Aghouans*, II, 58, ap. Brosset *Histoire de la Géorgie*, II, p. 494 et ap. Marquart, *Streifz.*, 462.
3. Vardan, trad. Muyldermans, III, 4, p. 114 (et note de Muyldermans, p. 114, n. 4).
4. Vardan, *l. c.*, III, 5, p. 119.
5. Cf. Daghbaschean, *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni*, Berlin, 1893, p. 11.
6. Muyldermans, *Un procédé hagiographique*, dans *Handes Amsorya*, Vienne, 1926, p. 24-25.
7. Thomas Ardzrouni, l. II, § 5, p. 96-97.

Qaïsites, d'opérer au Vaspourakan et d'y prolonger l'occupation jusqu'à ce que tout l'arriéré des impôts fût rentré. Ala commença par piller les cantons d'Albag, au sud-est du lac de Van, « enlevant les biens des habitants, sous couleur de solde pour sa cavalerie ». Il pénétra ensuite dans le Vaspourakan proprement dit et s'installa au village d'Ardjoudj, dit Thomas Ardzrouni, c'est-à-dire non loin de la ville d'Ardjèch, « en laissant des observateurs sur tous les hauts plateaux », mais le prince de Vaspourakan, Achot Ardzrouni, l'y surprit et lui infligea une défaite complète. Ala Djahapi prit la fuite avec quelques compagnons et courut se réfugier à Berkri [1] (850). Remarquons que c'est au cours de cette campagne que nous voyons se signaler pour la première fois un féodal ardzrounien d'une branche cadette, Gourgèn fils d'Aboubeldj, dont le fief était constitué par le Mardastan (au sud de Berkri, côte nord-est du lac de Van). Ce personnage dont nous aurons à suivre l'existence assez romanesque, commandait un corps de l'armée vasprakanienne dans la bataille contre l'émir Ala [2].

Le gouverneur Abou Sa'ïd avait chargé un autre chef arabe, Moûsâ ibn-Zorara, émir d'Arzèn, d'exiger le tribut du « prince des princes » d'Arménie, Bagarat Bagratouni, seigneur du Tarôn. Celui-ci, peu disposé à obtempérer, fit appel au prince de Vaspourakan, Achot Ardzrouni : entre les deux princes les liens de famille étaient étroits : Rhipsimé, mère du prince de Vaspourakan, était la sœur de Bagarat [3]. « Les exprès (de Bagarat) étant arrivés auprès du prince Achot, il lut la requête où étaient rappelés les ancêtres, les liens de proche parenté, les engagements et serments mutuels sur le saint évangile et la croix du Seigneur » [4]. Ces expressions de Thomas Ardzrouni attestent qu'en dépit des rivalités féodales, la solidarité arménienne jouait. Achot appela aux armes tous ses vassaux dont l'énumération, dans la chronique de Thomas, est précieuse car elle nous fournit un tableau précis de la principauté du Vaspourakan au milieu du IXe siècle. Nous y voyons figurer, parmi les clients de la dynastie ardzrounienne, Chapouh Amatouni, Grigor Gnouni, Artavazd Entrouni, et, parmi ses vassaux proprement dits, Sembat Apahouni, Grigor Khatchbérouni, Vahan Havnouni et Khosro Vahévouni, sans parler des seigneurs de moindre lignage [5].

Ayant réuni ses troupes à celles de Bagarat Bagratouni, le prince de Vaspourakan alla avec lui offrir la bataille à l'armée arabe commandée par Moûsâ ibn-Zorara. La rencontre eut lieu

1. THOMAS ARDZROUNI, p. 99-100. Cf. LAURENT p. 324.
2. THOMAS, *ibid*, p. 100. Cf. J. LAURENT, *Un féodal arménien au IXe siècle*, *R. E. A.*, 2, II, 1922, p. 162.
3. Voir la généalogie des Ardzrouni à la fin du présent volume.
4. THOMAS, p. 97.
5. THOMAS, II, 6, p. 97-98.

dans l'Altzniq, en cette même année 850. Thomas célèbre l'intrépidité déployée par Achot Ardzrouni « poussant le cri de l'aigle et fondant comme le lion sur sa proie ». Achot rompit l'aile droite arabe, qui, entraînant le reste dans la déroute, s'enfuit jusqu'à Bitlis [1].

Expédition de l'émir Yoûsouf contre le Vaspourakan et le Tarôn

L'échec de ses lieutenants poussa le khalife Motawakkil à un effort plus considérable. Il en chargea, à la place du gouverneur Abou'Saïd décédé sur ces entrefaites, le fils de ce dernier, l'émir Yoûsouf, avec mission de ramener dans les fers Achot Ardzrouni et Bagarat Bagratouni dont les territoires étaient, en cas de réussite, promis à l'émir (851) [2].

Yoûsouf entra en Arménie par le canton du Petit Albag (province de Kordjaïq, au sud de Djoulamerk) et campa à Adamakert, ville située sur le Grand Zab, entre le Petit Albag et le Grand Albag et où se trouvait une des résidences des Ardzrouni. Il pillait le pays, mais ce fut « avec des formes amicales et pacifiques » que, sous prétexte de discuter des impôts arriérés, il manda le prince de Vaspourakan auprès de lui. Achot Ardzrouni, se doutant du piège que cachait une telle invitation, n'eut garde de s'y rendre. Il se retira avec ses vassaux dans le Mardastan, sur la rive nord-est du lac de Van, non sans envoyer à l'émir une lettre protestant de la pureté de son loyalisme. Il s'élevait seulement contre la lourdeur du tribut. Devant la supériorité numérique de l'armée arabe, il cherchait à gagner du temps, à éviter toute action décisive. Sa mère, la princesse Rhipsimé qui était, on l'a vu, une Bagratide, sœur de Bagarat de Tarôn, se rendit, avec de magnifiques présents, en ambassade auprès de l'émir. C'était une femme intelligente, « habile dans la parole comme dans l'action, non moins pieuse que prudente ». Le chevaleresque Yoûsouf accueillit avec une grande courtoisie la princesse et accéda à sa requête. Il déclara se contenter des présents d'Achot Ardzrouni, reçut ses otages, et, tandis que Rhipsimé rentrait chez elle avec de grands honneurs, il évacua le Vaspourakan. Par le Bznouniq, il alla s'installer dans la citadelle musul-

1. Thomas, II, 6, p. 98-99.

2. Voici d'après Brosset la chronologie des principaux chefs turco-arabes en Arménie à cette époque : Abou Sa'id, mort en 849 ; son fils Yoûsouf Ier ✠ en 852. Bogha, mort en 865. Abou-Sadj Divdad, fils de Yoûsouf Ier, ✠ en 879. Afchîn, fils d'Abou-Sadj, mort en 901, et Yoûsouf (Yoûsouf II), frère d'Afchîn, ✠ en 927. Cf. Brosset, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, IV, p. 720 sqq. et dans sa traduction de Kirakos de Gandzak (*Deux historiens arméniens*), p. 43, n. 5. Defrémery, *Mémoire sur la famille des Sadjides*, *Journal Asiatique*, 1848.

mane qu'était la ville de Khelath d'où il invita Bagarat Bagratouni à se rendre auprès de lui [1].

Le seigneur du Tarôn, plus confiant qu'Achot Ardzrouni, ne discerna pas le piège caché sous cette invitation. C'était en « prince des princes » que Yoûsouf, affectant d'avoir oublié les récentes injures, avait soin de le traiter. L'émir, qui devait rentrer prochainement à Baghdad, déclarait vouloir confier à Bagarat le gouvernement de l'Arménie. Bagarat se rendit donc à Khelath avec un grand nombre de serviteurs. Aussitôt Yoûsouf le fit charger de chaînes et l'envoya à la cour du khalife, à Sâmarrâ (851) [2]. Ayant ainsi désarmé d'avance la principauté du Tarôn, l'émir se rendit dans cette province où il hiverna à Mouch avec tous ses otages. Il fit peser sur le pays taronite une dure servitude, réduisant les habitants en esclavage pour les revendre sur les marchés d'hommes de l'Irâq. « Une partie d'entre eux étaient destinés à servir dans les villes comme porteurs d'eau, fendeurs de bois, assujettis aux travaux les plus rudes. » Beaucoup de Taronites s'enfuirent dans les provinces voisines, « leur pays étant complètement dévasté, à l'exception des hauteurs et lieux fortifiés du canton de Khoïth, toujours occupés par les montagnards » [3].

Le récit de Thomas Ardzrouni prend ici une grandeur farouche. « L'hiver étant survenu (hiver de 851-852), la température devint rigoureuse par l'effet des épais brouillards. Une neige profonde nivela le pied des montagnes. La ville du Tarôn (Mouch) servait de tanière au général arabe. Ainsi un ours de forte taille, se nourrissant de racines durant l'hiver et qui, la vie comme suspendue, se tapit dans sa tanière. Tel ce Yoûsouf guettait la fin de l'hiver pour s'élancer et porter au cœur de l'Arménie le fer et la captivité. » Yoûsouf pensait en effet qu'ayant capturé le prince de Tarôn avec ses principaux nakhararq, il tenait le pays à sa merci. Il avait compté sans le peuple taronite lui-même, en l'espèce sans les farouches montagnards du Khoïth [4] : « Ceux-ci, com-

1. Thomas, II, 6, p. 103-104.

2. Peu après, les Arabes déportèrent également le diacre syrien Nana ou Nonnos (Jean) de Nisibe, auteur d'un commentaire en arabe sur l'évangile de saint Jean. Ce commentaire, rédigé vers 840, avait été présenté par Nonnos à Bagarat Bagratouni « qui connaissait bien cette langue », puis traduit en arménien à la demande du *sparapet* Sembat Bagratouni. Cf. Mariès, *Un commentaire de l'Évangile de saint Jean*, *R. E. A.*, I, 3, 1921, p. 273-296.

3. Thomas II, 6, p. 104.

4. Voir dans Thomas Ardzrouni, II, 7, p. 105, la description de ces montagnards qui vivaient isolés en hameaux séparés par de telles distances que les différences dialectales d'un groupe à l'autre étaient considérables. « Ils vivent par familles séparées à de telles distances que si un homme pousse un grand cri, de dessus une hauteur, à peine réussit-il à faire entendre un léger son qui semble n'être répercuté que par les rochers. La plupart ont perdu l'usage de leur langue maternelle, par suite de l'éloignement de leurs habitations respectives et de la rareté de leurs relations, et, des uns aux autres, il leur faut des interprètes. Comme charrues ils se servent de fourches

prenant qu'ils auraient bientôt à subir les mêmes tourments que les gens de la plaine, se réunirent, armés des lances qu'ils ne quittent jamais pour se défendre, dans les forêts, contre les bêtes sauvages. » Ils convergèrent sur Mouch, y massacrèrent la garnison arabe et délivrèrent les otages. L'émir Yoûsouf s'était réfugié dans une église. Pressé par les insurgés, il grimpa sur la coupole. Les montagnards l'y suivirent. « L'un d'eux le frappa de sa lance qu'il lui enfonça jusqu'aux poumons », dit Thomas Ardzrouni, lequel ajoute : « J'ai vu de mes yeux l'homme qui avait porté le coup et me suis assuré de la vérité du fait » (mars 852) [1].

Le désastre des forces khalifales était d'autant plus grave que les émirs arabes implantés en Arménie profitaient des circonstances pour se révolter encore une fois. Mousâ ibn-Zorara, émir d'Arzèn, n'avait pas hésité à s'unir contre les représentants du khalife à Bagarat de Tarôn et même aux montagnards insurgés du Khoïth [2]. C'est que, par leurs unions de famille, ces émirs commençaient déjà à s'arméniser : Mousâ d'Arzèn avait épousé une princesse bagratide, sœur de Bagarat et n'entendait pas laisser le Tarôn tomber aux mains du khalife.

Campagnes de l'émir Bogha au Vaspourakan

Après ce sanglant échec de ses troupes, le khalife Motawakkil envoya en Arménie de nouvelles armées commandées par un officier turc, Bogha al-Kabîr. « C'était un viel émir dont l'âge n'avait pas éteint l'ardeur combattive, si redouté que nul, dans l'empire abbâsside, n'osait contrecarrer ses volontés. » Il avait reçu pour mission d'amener enchaînés au khalife tous les princes rebelles de l'Arménie, dynastes chrétiens comme émirs dissidents. En cette même année 852 qui avait vu la mort de Yoûsouf, il partit pour l'Arménie avec une armée de 200.000 hommes.

Bogha installa son quartier général à Khelath, ville devenue depuis longtemps toute musulmane et située, on le sait, à l'angle nord-ouest du lac de Van. De cette position centrale, il alla au Tarôn faire prisonniers les fils de Bagarat Bagratouni, les princes Achot et Davith [3]. Rien que dans le mont Sim (Simn-léarn) entre le Tarôn et le Khoïth, région où avait été massacré son prédécesseur Yoûsouf, Bogha tua 30.000 personnes. De Khelath,

en bois, à deux dents. L'hiver ils s'attachent sous les pieds des planchettes avec lesquelles ils marchent aussi facilement sur la neige que sur un terrain solide. »

1. Thomas, II, 7, p. 105. Cf. Vardan, trad. Muyldermans, III, 7, p. 122. Ghazarian, *l. c.*, p. 51 sqq.
2. Cf. Laurent, p. 326.
3. Asołik, 2, p. 135. Jean Katholikos, xiii, p. 106-107. Vardan, trad. Muyldermans, III, 7, p. 122-123.

il alla ensuite, avec une partie de ses troupes, saccager l'Apahouniq, au nord du lac de Van, tandis que son lieutenant Zirak, avec le reste de l'armée, dévastait au sud du lac le canton de Rechtouniq. Les habitants du Rechtouniq s'étant réfugiés dans la vallée d'Arouanq, aux confins du district de Mokq, Zirak les y relança, en massacra un grand nombre et réduisit le reste en esclavage.

Partout Bogha et Zirak faisaient le vide dans les bourgs et les campagnes. « Habitations, villages et champs étaient incendiés, dépeuplés d'hommes et d'animaux [1]. » Thomas Ardzrouni énumère toutes les dévastations commises dans cette région. « Ayant pris le bourg de Ramik-Noragioul dans le Rechtouniq, ils conduisirent les gens au marché de la résidence, la corde au cou, à la pointe de l'épée. De là ils se portèrent dans la vallée d'Adzan, à la recherche des fuyards, les atteignirent par derrière et en tuèrent ou en prirent beaucoup [2]. » — Bien entendu, il y eut, sur plusieurs points, de victorieuses résistances. Thomas Ardzrouni nous montre les bergers de la vallée de Ramakatstzor décimant, du bombardement de leurs frondes infaillibles, les colonnes ennemies au fond des défilés ; mais les envahisseurs se vengeaient sur les personnalités qui tombaient entre leurs mains. Ce fut ainsi que le vénérable Abousahak Vahévouni, frère de l'évêque de Nakhitchevan, eut la tête tranchée pour avoir refusé d'apostasier [3]. Du Rechtouniq, Zirak se porta ensuite sur la ville de Van. Thomas signale ici l'incendie de « la grande église du bourg d'Artamet ».

Le prince de Vaspourakan, Achot Ardzrouni, contre qui tout cet armement était finalement dirigé, s'était enfermé dans le château fort (*dléak*) de Nkan, dans le district de Thornavan (Tchors), avec plusieurs de ses vassaux et divers membres de sa famille. Bogha vint l'y assiéger en établissant son camp dans le bourg de Lokorovat. Achot Ardzrouni croyait la forteresse imprenable, et peut-être l'était-elle effectivement. Tandis que l'armée ennemie couvrait la campagne, « il se promenait sur le rempart, tel un lion, avec des airs de dédain, tant il était intrépide et comptait pour rien les envahisseurs qui le tenaient cerné. C'est qu'il se reposait sur la loyauté de ses lieutenants » [4]. Malheureusement cette confiance était exagérée. Deux de ses principaux vassaux qui s'étaient enfermés avec lui à Nkan, Mouchel Vahévouni et Vahan Trouni, écrivirent à Bogha pour proposer à l'émir, si celui-ci leur accordait *l'aman*, de lui livrer leur suzerain. « Permets-nous d'aller résider paisiblement dans nos terres,

1. Thomas, III, § 2, p. 110.
2. Thomas, *ibid.*, p. 111.
3. Thomas, III, 2, p. 111-112.
4. Thomas, III, 2, p. 114.

et nous te livrerons Achot [1]. » Ce dernier, ayant percé leurs machinations, estima n'avoir plus d'autre ressource que de faire appel à la magnanimité de Bogha. Il se rendit donc au camp de l'émir (852). Il fut aussitôt chargé de chaînes avec son fils Grigor Dérénik, un de ses frères et d'autres membres de sa famille. Tous furent enchaînés et envoyés avec une caravane de chameaux à la cour du khalife Motawakkil, à Sâmarrâ [2]. Le prince Sembat de Mokq, — un Bagratide de branche cadette —, qui se trouvait comme vassal dans l'armée de Bogha, ne put demander la libération du prince ardzrounien. Il dut se contenter de faire mettre en liberté d'autres captifs que l'émir n'osa refuser à son loyalisme [3]. Deux seigneurs, Géorg Haketsi et Khosro Gabelian, essayèrent de délivrer un convoi de prisonniers au passage d'une gorge. Ayant été eux-mêmes capturés, ils subirent le martyre plutôt que d'apostasier [4].

A ce point de son expédition, Bogha lança un détachement de 15.000 hommes à la poursuite de Gourgèn Ardzrouni, frère du prince Achot de Vaspourakan. Gourgèn s'était en effet réfugié dans le canton d'Orsitaniq qui faisait partie du Grand A*l*bag [5], « au sein de la montagne dominant le village de Thov, dans la vallée de l'Arian-lidj (le lac du sang). Là s'étaient réunis des émigrés des confins de l'A*l*bag, du Zaréhavan, du pays montagneux d'A*l*z (ou A*le*l), de la montagne de Dcho*l*, etc », en tout, 900 hommes. Gourgèn, en voyant fondre sur lui le corps d'armée arabe, offrit de se soumettre, moyennant libération de son frère, le prince Achot, ou plutôt il chargea leur mère, la princesse Rhipsimé, d'aller porter ces propositions au camp arabe. En réalité les émirs ne cherchaient qu'à amuser Gourgèn par de feintes négociations pour tomber sur lui et le capturer, lui aussi. Il finit par s'en apercevoir et, acculé sur les bords de la rivière Zav, accepta le combat. La chronique de Thomas énumère les vassaux des Ardzrouni qui combattaient sous ses ordres. Nous y voyons figurer plusieurs seigneurs de la maison des Gnouni (Vahan, Chapouh, etc), de la maison des Amatouni (Mouche*l*, Sahak etc), de la maison des Varajnouni (Mleh, *R*ostom, etc.), de la maison des Entrouni (Géorg, Isé), de la maison des Vahévouni (Khabarak, Khrakhat) et de la maison des Antzévatsi (Géorg, Davith etc.). Cette fois, les Arméniens, animés par le courage du désespoir, taillèrent l'ennemi en pièces : 1.800 Arabes

1. Thomas, III, 2, p. 115.
2. Thomas, III, 3, p. 118-119. Cf. Laurent, *Un féodal arménien au IXe siècle*, *R. E. A.*, II, 2, 1922, p. 164-165.
3. Thomas, III, 2, p. 115-118. Cf. Laurent, *Un féodal arménien*, p. 165-166.
4. Thomas, III, 4, p. 119-120.
5. Brosset, *l. c.*, p. 121, n. 3, ne croyait pas cette localisation possible parce qu'il plaçait le Grand A*l*bag au nord-est du lac de Van. En réalité ce canton était situé au sud-est du lac, comme le confirme le contexte.

restèrent sur le champ de bataille. On raconta qu'au plus fort du combat, on avait vu apparaître dans les rangs des chrétiens « un guerrier lumineux monté sur un cheval blanc, vêtu d'une robe brillante, scintillant comme l'étoile du matin et tenant de la droite une épée, de la gauche un encensoir plein de parfums », — figure d'archange surgie pour mettre en fuite les Infidèles [1].

Toutefois, peu après ce dernier triomphe, Gourgèn Ardzrouni se laissa prendre au piège qu'il avait jusque-là évité. S'étant présenté devant l'émir Bogha, il reçut de lui la couronne de Vaspourakan. « Bogha mit sur sa tête la couronne princière, le couvrit d'habits précieux, lui ceignit l'épée, le fit monter sur un mulet splendide, suivi et précédé d'étalons richement parés et bardés de fer. Au bruit des trompettes, au roulement des tambours, entouré de porte-verges et de porte-haches pour écarter la masse populaire, un héraut proclamait l'avènement de Gourgèn chargé de la principauté à la place de son frère Achot », — après quoi Bogha, jetant le masque, fit arrêter et charger de chaînes l'infortuné Gourgèn qu'il envoya rejoindre Achot dans les cachots de Sâmarrâ [2]. Leur mère, la princesse Rhipsimé, partagea leur sort. Leur dernier frère, Grigor Ardzrouni, s'enfuit jusque chez les Aphkhazes [3]. Quant à l'Ardzrounien de branche cadette que nos sources appellent « Gourgèn fils d'Aboubeldj », il se retira chez son oncle maternel, Kourdik Mamikonian, au Bagrévand. Puis, comme Bogha menaçait aussi le Bagrévand (il y capturera effectivement le prince Grigor Mamikonian fils de Kourdik, qu'il enverra avec les autres prisonniers à Sâmarrâ) [4], le fils d'Aboubeldj s'enfuira à temps jusqu'à Sper, dans la vallée du Tchorokh, où la proximité de la frontière byzantine lui assurera la sécurité [5].

Après avoir saccagé le Vaspourakan que la chronique de Thomas nous montre réduit à l'état de désert, Bogha alla hiverner à Dwin (hiver 852-853). Il y fit vendre comme esclaves les innombrables captifs ramenés de ses campagnes, et martyriser plusieurs confesseurs qui refusaient d'apostasier. Le martyrologe arménien a retenu les noms d'Atom Antzévatsi (du bourg d'Osiran ou Orsirank, dans l'Albag), de Mlèh Varajnouni et de Géorg Palkatsi qui furent ainsi décapités ou crucifiés à Dwin après avoir fait preuve d'une constance et d'un courage admirables. Ce sont les saints « Atomiens » dont le martyre eut lieu le

1. Thomas, III, 4, p. 121-125. Cf. Laurent, *Un féodal arménien*, *R. E. A.*, 1922, p. 165.
2. Thomas, III, 5, p. 125-127.
3. Thomas, III, xiii, p. 159. Cf. Laurent, *L'Arménie...*, p. 120.
4. La captivité de Grigor Mamikonian, qui refusa d'apostasier, est attestée par Vardan, IV, 1, trad. Muyldermans, p. 125.
5. Thomas, III, xiii, p. 155-156. Cf. Laurent, *Un féodal arménien du IXe siècle, Gourgèn Ardzrouni, fils d'Aboubeldj*, *R. E. A.*, II, 2, 1922, p. 166-168.

17 novembre 853 et que l'Église arménienne commémore le 3 mars de chaque année [1].

Campagne de Bogha contre les émirs d'Arzèn et de Tiflis. Résistance des Tzanar.

Au printemps de 853 Bogha se prépara à poursuivre ses conquêtes. Il reçut auparavant, à son quartier général de Dwin, la visite du *sparapet* Sembat Ablabas, prince de Bagaran (principauté bagratide du Chirak et de l'Archarouniq), qui venait faire acte de loyalisme auprès du représentant du khalife. Une telle soumission a été sévèrement jugée, notamment par J. Laurent, mais ce savant attribue à la conduite de Sembat des motifs bas dont on ne trouve rien dans les sources [2]. Sans doute Sembat cherchait-il à laisser passer l'orage en sauvant ce qui pouvait être sauvé. Jean Katholikos loue son esprit politique qui évita à l'Arménie la ruine totale et lui permit de se relever avec une rapidité incroyable au lendemain de l'invasion [3]. Il est d'ailleurs très vrai que Sembat allait un peu loin dans cette voie. La chronique de Thomas nous avoue qu'il avait dépêché au quartier général de Bogha son fils Achot — le futur roi d'Arménie Achot Ier —, lequel renseignait l'émir « sur les choses de la guerre en ce qui concernait les ressources et produits locaux » [4]. Toutefois il y a lieu de remarquer que les préparatifs de Bogha, au point où nous en sommes arrivés, n'étaient pas dirigés contre des chrétiens mais contre ses propres coreligionnaires musulmans. En effet, le représentant du khalife Motawakkil n'entendait pas châtier seulement l'insubordination des *nakhararq*, mais aussi celle des émirs rebelles.

Les deux principaux de ces émirs étaient l'émir d'Arzen, Moûsâ ibn-Zorara, et l'émir de Tiflis, Ishâq. Moûsâ, on l'a vu, avait défendu Bagarat de Tarôn contre le gouverneur Yoûsouf et aidé les montagnards du Khoïth à massacrer ce dernier. Bogha le fit prisonnier et l'envoya en captivité à Sâmarrâ [5]. Quant à Ishâq qui, depuis vingt ans, était émir de Tiflis (833-853) [6] et s'y conduisait en maître absolu, tenant tête à plusieurs

1. Thomas, III, 8, p. 138-139. Asołik, I, 2, p. 135-137. Jean Katholikos xiii, p. 108-111. Cf. sur les données de cette dernière source Brosset dans l'*Histoire de Siounie*, t. I, p. 103-104, n. 4. Vardan, III, 7, p. 123 (avec la note 3 de Muyldermans).
2. J. Laurent, *L'Arménie*, p. 122, n. 4, affirme que Sembat avait aidé l'émir Yoûsouf à faire prisonnier son frère Bagarat, prince de Tarôn. Il cite à l'appui de cette assertion Jean Katholikos, xiii, p. 105. Or il n'y a rien de tel chez Jean.
3. Jean Katholikos, xiii, p. 108.
4. Thomas, § 9, p. 141.
5. Tabari, III, 1409. Cf. Thopdschian, *Politische... Geschichte*, p. 121. Laurent, p. 119.
6. Laurent, p. 320-321.

gouverneurs successifs, son sort fut plus triste encore. En octobre 853, Bogha qui était venu assiéger Tiflis, prit l'émir, le mit en croix, le décapita et brûla la ville [1]. Il y a lieu de signaler que dans cette campagne Bogha avait été secondé par un prince bagratide, « le curopalate de Géorgie » Bagarat, prince du Klardjet, d'Artanoudj, de Kolaver et d'Artahan, heureux de l'occasion de détruire l'émirat rival en ayant l'air de faire sa cour au khalife [2].

Bogha alla ensuite plus au nord réduire les Tzanar, farouches montagnards chrétiens des sources de l'Aragwi et de l'Alazan [3]. Ce fut là que l'émir toujours victorieux vit échouer sa fortune. A ses menaces, les montagnards, inaccessibles dans leurs repaires, répondirent en lui renvoyant ses messagers, « régalés d'une bonne bastonnade ». « Le pied de la montagne était cerné par les bataillons arabes comme par une mer dont les vagues, poussées par la violence du vent, auraient déferlé à l'entour. Le combat se poursuivit depuis l'aurore jusqu'aux dernières clartés du jour » ; mais tous les assauts furent repoussés avec des pertes énormes. Bogha ne put triompher de la résistance caucasienne [4].

Campagne de Bogha en Aghouanie et en Siounie

Cet exemple encouragea le prince de Khatchèn ou Artzakh en Aghouanie, Abou Mousé Isaï, qui, en dépit de son nom d'apparence arabe, était, en réalité, un excellent nakharar, défenseur du christianisme en ces confins [5]. Sommé de se soumettre par Bogha, il résolut de résister (fin de l'année 853). Bogha établit son quartier général à Bardaa, ville voisine qui, depuis que Dwin était au pouvoir d'émirs dissidents, jouait le rôle de capitale des gouverneurs khalifaux en Arménie. Là encore, Bogha connut un échec. Tous ses assauts se brisèrent contre la résistance des Aghouans retranchés dans leurs montagnes [6]. L'émir était en proie au découragement quand le sparapet Sembat Ablabas, prince de Bagaran, qui se trouvait auprès de lui, lui rendit confiance [7]. On peut s'étonner d'une telle attitude de la part du Bagratide qui allait, peu après, mériter en face de la persécution musul-

1. Thomas, III, ch. ix, p. 141-142. Asołik, II, ch. ii, p. 137. *Histoire de Géorgie*, p. 266. Mas'oudi, *Prairies d'or*, II, p. 65-66. Cf. Laurent, p. 321.
2. Cf. Laurent, p. 109.
3. Sur les Tzanar, cf. Brosset, *Historiens arméniens*, I, p. 609-613, et Laurent, p. 14-16.
4. Thomas, III, ch. x, p. 143-144. Cf. Daghbaschéan, p. 32. Ghazarian, p. 53. Thopdschian, p. 128.
5. Thomas, III, 10, p. 145. — Abou Mousé Isaï était fils d'Aternersèh qui, à son patrimoine dans la Siounie occidentale, avait ajouté par voie de conquête vers 827-829 le pays de Khatchèn, dans l'Aghouanie et qui se qualifiait de roi des Aghouans. Voir plus haut, p. 351 Cf. Laurent, p. 113.
6. Thomas, III, 10, p. 146-148.
7. Thomas, III, 10, p. 147.

mane le beau nom de Sembat le Confesseur. Mais peut-être comptait-il profiter du crédit qu'il acquerrait ainsi sur l'esprit de l'émir pour amener celui-ci à composer. De fait, après une année d'efforts inutiles et sur un ordre soi-disant venu de la cour de Sâmarrâ, Bogha accorda l'*aman* à Abou-Mousé. Celui-ci se présenta au camp arabe où il fut reçu avec honneur. Il est vrai que, peu après, il fut invité à se rendre, lui aussi, à la cour du khalife [1]. Un peu plus tard, Bogha devait également faire prisonnier le père d'Abou-Mousé, le grand-ichkhan Aternerseh ou Adarnasé que les défenseurs du fort de Khatchèn ne réussirent pas non plus à sauver [2].

Ayant ainsi triomphé, par la force ou par la ruse, de la maison d'Aghouanie, Bogha envoya un détachement dans la principauté de la Siounie orientale, gouvernée par les deux frères Vasak et Achot [3]. Beaucoup de Siouniens se retranchèrent dans l'imprenable forteresse de Balkh, qui, effectivement, ne put être forcée. Quant à l'ichkhan Vasak, il s'enfuit au Kotaïq, puis, toujours poursuivi par les coureurs arabes et faisant d'ailleurs front contre eux, il se réfugia sur la rive orientale du lac Sévan, dans la province de Gardman, mais le seigneur de cette province, l'ichkhan Kétridj ou Kétritchn, le trahit, le chargea de chaînes et le livra à Bogha. Les Arabes s'emparèrent également d'Achot, frère de Vasak [4]. Du reste, la trahison dont le prince du Gardman venait de se rendre coupable ne lui profita guère : Bogha pénétra peu après au Gardman, surprit Kétridj et le fit également prisonnier. Il envahit de même l'Outi et y captura, dans le fort de Tous, Stéphannos Koun, seigneur des Sévordiq [5]. Il chercha à établir solidement la domination arabe en ces régions en repeuplant avec des musulmans la ville de Chamkor sur la Koura, naguère détruite par les Khazar et destinée maintenant, avec Gandja (Gandzak) et Bardaa, à surveiller l'Arménie Orientale [6].

Les débuts du « fils d'Aboubeldj »

Au nord-ouest, Bogha se heurtait à l'influence byzantine. C'est du côté des Byzantins que regardaient tous les princes arméniens mis en péril par la conquête arabe, notamment la

1. Thomas III, ch. x, p. 149-150.
2. Jean Katholikos, xiii, p. 114.
3. Voir plus bas, *in fine* la généalogie de la maison de Siounie, p. 646.
4. Jean Katholikos, xiii, p. 112-113. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, ch. xxxvii, p. 104 et Brosset, *ibid.*, II, p. 26.
5. Jean, xiii, p. 114. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, ch. xxxvii, p. 104. Rappelons que les Sévordiq, ou « Fils Noirs », habitaient la province de l'Outi, « vers Chamkor et les confins du Gougarq à l'ouest et de l'Artsakh vers le sud » (Laurent, p. 23).
6. Beladhori, p. 203, ap. Marquart, *Streifzüge*, p. 24 et 36. Laurent, p. 177.

famille de Kourdik Mamikonian, dernier prince du Bagrévand et chef de l'illustre maison qui avait naguère dominé l'Arménie. Nous verrons comment le fils de Kourdik, Grigor Mamikonian, menacé par les Arabes, songeait à se réfugier en territoire byzantin, quand il périt dans des conditions assez étranges [1].

Plus à l'ouest, une branche particulière des Bagratides était établie sur le Tchorokh, dans le district de Sper, avec résidence à Achkharaberd [2]. Elle était alors représentée par un certain Galabar (ou Grigor) Ichkhanik, belliqueux personnage qui guerroyait contre ses voisins, les Byzantins. En effet, comme le rappelle J. Laurent, « le pays grec immédiatement voisin de Sper, entre la mer Noire et l'Euphrate, vers Keltzéné et Kamakha, confinait à l'Ouest avec le pays de Mélitène, où commandait un émir, et avec celui de Téphriké tenu depuis plus d'un demi-siècle par les Pauliciens. Or cet émir et les Pauliciens menaient de concert, vers 850, une guerre acharnée contre les Byzantins dont les forces se trouvaient occupées contre eux. L'occasion parut bonne au seigneur de Sper de tomber sur le dos des Grecs du voisinage et de leur enlever quelque bon morceau » [3]. Dans cette lutte, Galabar reçut un concours précieux, celui du prince ardzrounien de branche cadette Gourgèn fils d'Aboubeldj que nous avons avons vu s'enfuir du Vaspourakan devant l'invasion arabe. Comme on l'a vu aussi, le fils d'Aboubeldj s'était d'abord réfugié au Bagrévand auprès de son oncle maternel Kourdik Mamikonian [4]. Quand la famille de Kourdik eut été massacrée à l'instigation des Arabes, le fils d'Aboubeldj, personnage énergique et plein de ressources, se retira à Sper, auprès de Galabar Ichkhanik au service duquel il mit sa vaillance et son habileté et qu'il aida efficacement contre les Byzantins [5]. Avec son concours, Galabar enleva à ces derniers la forteresse d'Aramaniak, près de la moderne Baïbourt [6]. Sur ces entrefaites un détachement arabe, envoyé par Bogha, vint attaquer le pays de Sper, mais il fut brillamment repoussé par les soldats de Galabar au

1. Vardan, 81, dans Thopdschian, *Politische Geschichte*, p. 129, 135. Cf. Ghazarian, p. 72. Daghbaschean, p. 42. Laurent, *l'Arménie.*, p. 120, 122, 123, n. 11 ; 127, n. 8, 216. Laurent, *Un féodal arménien*, *R. E. A.*, II, 2, 1922, p. 179. Le texte de Vardan établi par Muyldermans, IV, 1, p. 125, n. 6, prouve qu'il ne s'agit pas ici de Kourdik, mais de son fils Grigor Mamikonian. Sur le sort ultérieur de Grigor, voir plus loin, p. 368 et 373.

2. ou Acharhaberd ; Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 400.

3. Laurent, *Un féodal arménien*, *R. E. A.*, II, 2, 1922, p. 169.

4. Thomas, III, 13, p. 155.

5. Thomas, III, 13, p. 156. Si le fils d'Aboubeldj n'était qu'un Ardzrounien de branche cadette, sa forte personnalité paraît avoir frappé les contemporains. De plus, on l'a vu, il réunissait dans sa personne le sang des Ardzrouni et celui des Mamikonian. « Le très illustre Gourgèn, dit Thomas, était le rejeton de deux lignées royales (sic), celle de Sénéqérim et celle de Mamkoun, issu de Sénéqérim par son père et de Mamkoun par sa mère. » Cf. Laurent, *Un féodal arménien*, *R. E. A.*, II, 2, 1922, p. 169.

6. Thomas, III, 13, p. 155-156.

premier rang desquels se distingua Gourgèn fils d'Aboubeldj. D'après Thomas, les Byzantins, — ayant discerné la forte personnalité de Gourgèn, — leur chef, le « général d'Orient », en avait écrit à l'empereur Michel III et la cour de Constantinople avait offert au cadet ardzrounien « grâces, honneurs et haut rang » pour entrer à son service ; Gourgèn avait décliné l'offre, mais il fut l'agent de la réconciliation qui intervint sur ces entrefaites entre les Byzantins et le prince de Sper, réconciliation qui avait sans doute sauvé Galabar de la menace arabe, car une guerre sur deux fronts eût, à coup sûr, entraîné la chute de la principauté de Sper. Pour éviter une telle éventualité, Galabar, en concluant la paix avec les Byzantins, n'hésita pas à leur rétrocéder la forteresse d'Aramaniak. Ce fut donc bien l'intervention byzantine, même s'il ne s'était agi que d'une menace stratégique, qui, comme nous le disions, sauva Sper. Mais le mérite final en revient à l'habileté du fils d'Aboubeldj [1].

Trahison de l'émir Bogha envers Sembat Ablabas

A ces exceptions près, toute l'Arménie dut subir le joug de Bogha. Il avait fait prisonniers la plupart des princes arméniens et les avait envoyés, chargés de chaînes, à la cour de Motawakkil, à Sâmarrâ. Même le *sparapet* Sembat Ablabas, prince bagratide de Bagaran (Chirak et Archarouniq) qui, fidèle jusqu'au bout à son serment envers la dynastie abbâsside, avait fait preuve d'un constant loyalisme à l'égard de Bogha, ne se trouva point à l'abri des embûches de ce dernier. Sembat venait de faire élever au patriarcat, à la place de Hovhannès IV décédé [2], Zakaria Ier de Tzak [3], « et ce fut après s'être recommandé à ses prières qu'il se rendit à l'invitation de Bogha » [4]. Avec Sembat, d'ailleurs, l'émir parut garder quelques ménagements. « Il lui fit croire que, s'il se montrait parfaitement d'accord avec lui, il serait comblé de grâces par le khalife, qu'il gouvernerait en souverain une grande partie de l'Arménie et qu'il retournerait dans son pays après avoir reçu des présents et des honneurs royaux. Mais quand ils furent arrivés à la cour (de Sâmarrâ) et que Sembat se trouva en présence du khalife, on l'assimila aux autres prisonniers, on le jeta en prison et on oublia les services qu'il avait rendus [5]. »

1. Thomas, III, 13, p. 156. Cf. Laurent, *L'Arménie*, p. 214 et Laurent, *Un féodal...*, p. 169-170.
2. Hovhannès IV mourut (854) et fut enterré au monastère de Makénots (aujourd'hui Qizil-vanq), dans l'ancienne province de Gélakouni, sur la rive occidentale du lac Sévan. Cf. Brosset, dans l'*Histoire de la Siounie*, t., II, p. 130.
3. Zakaria de Tzak (dans le Kotaïq), élu dans un conclave à Erazgavorq en 855. Décédé en 877. Cf. Asołik, p. 137.
4. Jean Katholikos, xiii, p. 114.
5. Jean Katholikos, xiii, p. 115.

Déportation des princes arméniens à Sâmarrâ

Au témoignage des historiens arabes, ce fut après son échec chez les Tzanar que Bogha viola sa parole à l'égard des princes arméniens auxquels il avait accordé l'amnistie et les envoya tous, innocents ou coupables, à la cour de Sâmarrâ [1]. Lui-même, en cette même année 855, quitta l'Arménie ravagée pour se rendre auprès du khalife. A cette date, on pouvait voir à Sâmarrâ presque tous les chefs de la féodalité arménienne, savoir, d'après l'énumération de Thomas Ardzrouni : le « prince des princes » d'Arménie Bagarat Bagratouni, prince du Tarôn, avec deux de ses fils, Achot et Davith ; — son frère, le *sparapet* Sembat Ablabas Bagratouni, prince de Bagaran, c'est-à-dire prince du Chirak et de l'Archarouniq ; — le prince de Vaspourakan Achot Ardzrouni avec son jeune fils Grigor Dérénik et son frère Gourgèn ; — les princes siounides Vasak-Ichkhanik et Achot, princes de la Siounie orientale, et leurs parents Grigor et Philippe, ainsi que deux princes de la Siounie occidentale et de l'Aghouanie, Aternersèh et son fils Abou-Mousé Esaï. Et, pour finir, des princes de moindre importance comme Sahl de Chaké qui disputait l'Aghouanie à Aternersèh et qui partagea son infortune ; — Hovhannès du Mt Sim, c'est-à-dire du Sassoun ; — Grigor Mamikonian, héritier dépouillé du Bagrévand [2] ; — Stéphannos Koun, prince d'Outi ou des Sévordiq ; — Kétridj, prince du Gardman ; et Nersèh de Garithaïanik [3]. « Tous avaient été emmenés avec leurs familles, y compris les femmes, avec leurs troupes nobles et avec leurs évêques [4]. »

Le khalife Motawakkil tenait donc à sa merci cette fière noblesse arménienne qui avait si souvent bravé et repoussé ses généraux. Il fit exécuter Hovhannès de Khoïth qui avait naguère tué l'émir Yoûsouf [5], et Stéphannos Koun, du clan des Sévordiq, prince d'Outi, farouche montagnard contre lequel il avait des griefs particuliers [6]. Quant aux autres princes, le khalife se contenta de leur imposer une apparente adhésion à l'islamisme. Tous les chroniqueurs ont soin de spécifier qu'il n'y eut, chez les *nakhararq* ainsi violentés dans leur conscience, qu'une concession purement formelle aux nécessités du moment : dans l'instant même où ils feignaient de se plier aux exigences du khalife, ils

1. Ya'qoûbî, dans Markwart, *Streifzüge*, p. 413-414.
2. Voir sur ce personnage, Muyldermans, *Le dernier prince Mamikonien du Bagrévand*, Handes Amsorya, Vienne, 1926, p. 168.
3. Thomas, III, 11, p. 153. Jean Katholikos, XIII, p. 112-114. Vardan, p. 80. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, ch. XXXVII, p. 103-104. Cf. Brosset, *ibid.* (*Siounie*), t. 2, p. 26, et Laurent, *L'Arménie*, p. 122-123.
4. Laurent, *l. c.*
5. Thomas, III, ch. XI, p. 152.
6. Jean, ch. XIII, p. 114 et ch. XIV, p. 117. Asolik, p. 135, 137.

se confirmaient entre eux dans leur volonté de rester chrétiens et en donnaient l'assurance à leur clergé. Tel était notamment l'état d'esprit du prince de Tarôn Bagarat Bagratouni. Thomas Ardzrouni, qui le blâme, ne met pas en doute sa bonne foi [1]. Étienne Orbélian nous dit de même que « les princes de Siounie n'ont pas réellement cédé ni molli dans la foi du Christ. Il n'ont consenti qu'à exécuter en apparence, pour un moment, la volonté du khalife » [2]. Thomas Ardzrouni, il est vrai, se plaint de ce que cette abjuration, même passagère, ait entraîné quelques conséquences regrettables, le prince de Vaspourakan, Achot Ardzrouni, ayant alors adopté diverses pratiques des mœurs musulmanes dont il eut, par la suite, du mal à se défaire [3].

Cependant le *sparapet* Sembat Bagratouni, dit Sembat Ablabas, prince de Bagaran (Chirak et Archarouniq), fit preuve de plus de constance. Lui qui, sur le terrain politique, avait jusqu'au bout maintenu son loyalisme envers le khalife son suzerain, au point d'avoir fait figure de collaborateur des Arabes, refusa toute concession en matière religieuse. En vain les Arabes essayèrent-ils, sous les pires menaces, de le faire apostasier. Il lassa leur fanatisme. Selon Thomas Ardzrouni, on se contenta de le garder en déportation à Sâmarrâ jusqu'à son décès survenu entre 862 et 867 [4]. Jean Katholikos semble dire que Sembat fut martyrisé [5]. En réalité, à l'examiner de près, son texte ne contredit point celui de Thomas. Il y est dit simplement que, plutôt que d'apostasier, Sembat avait fait le sacrifice de sa vie, sans qu'il soit spécifié que ses geôliers allèrent jusqu'à l'exécuter. Le « martyre » dont nous parle ici la chronique peut en effet s'appliquer à l'incarcération et aux tourments dont il avait été victime. Mais même si au dernier moment on lui fit grâce de la vie, il n'en mérita pas moins le beau titre de Sembat « le Confesseur » (Khostovanol) dont l'histoire accompagne son nom [6].

La résistance arménienne pendant la déportation des princes. Gourgèn, fils d'Aboubeldj, et le relèvement du Vaspourakan

Mais que les princes arméniens déportés à Sâmarrâ fussent restés jusqu'au bout réfractaires au simulacre d'apostasie qui était exigé d'eux ou qu'ils y eussent, du bout des lèvres, consenti,

1. Thomas, III, ch. vii, p. 135-136.
2. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, trad. Brosset, ch. xxxvii, p. 101-105.
3. Thomas, III, ch. xviii, p. 173.
4. Thomas, III, ch. xv, p. 166-167.
5. Jean Katholikos, xiv, p. 116-117. Cf. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, ch. xxxvii, p. 105.
6. Sur la date de la mort de Sembat le Confesseur, vers 856, voir Brosset, dans *Histoire de Siounie*, I, p. 104, aussi dans sa *Notice sur Thomas Ardzrouni*, *Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. 6, p. 69-102, et dans les *Mélanges Asiatiques*, t. 4, p. 739.

le khalife Motawakkil n'entendait nullement leur rendre leur liberté. Tandis qu'ils restaient détenus à Sâmarrâ, que se passait-il dans l'Arménie privée de ses chefs héréditaires ? Comme le fait remarquer J. Laurent, les principautés arméniennes se trouvaient à la merci des Arabes, et cependant ceux-ci ne songèrent pas à les annexer [1]. Satisfaits d'avoir pillé le pays, satisfaits aussi de tenir dans leurs prisons les féodaux dont ils espéraient obtenir l'abjuration, ils laissèrent subsister les maisons régnantes en se contentant de remplacer le *nakharar* prisonnier par un de ses parents. Déjà, on l'a dit, le Bagratide de Sper, Galabar Ichkhanik, avait pu se maintenir grâce à la protection byzantine [2]. Un autre Bagratide, Sembat, prince de Mokq, avait aussi conservé son fief, mais parce qu'il était bien vu des Arabes [3]. Dans la pratique il en alla de même partout. Ce fut ainsi qu'en déportant à Sâmarrâ le *sparapet* Sembat Ablabas, Bogha laissa à sa place, dans sa principauté de Bagaran (Chirak et Archarouniq) son fils, le jeune Achot, — le futur roi Achot Ier [4]. Au Vaspourakan, ce fut un Ardzrouni d'une branche collatérale, ce Gourgèn fils d'Aboubeldj dont nous avons vu les premiers exploits, qui assura la continuité [5]. Quand Bogha avait saccagé le Vaspourakan, Gourgèn s'était réfugié, nous l'avons dit, dans le Bagrévand, puis dans le pays de Sper où il avait aidé le Bagratide local (Galabar Ichkhanik) à résister aux Arabes [6]. Puis, il s'était rendu auprès du *sparapet* Sembat, alors en grande faveur auprès des Arabes et, grâce à Sembat, il avait obtenu l'*aman* de l'émir Bogha [7]. Cependant, au Vaspourakan, de hardis partisans, encouragés par l'échec de Bogha au pays des Tzanar, avaient dès 853 pris les armes dans la montagne. Ayant choisi pour chef un certain Abou-Djafr Ardzrouni — qui d'ailleurs ne tarda pas à s'enfuir — ils tenaient la campagne par bandes, depuis le Thornavan jusqu'au *R*echtouniq et à l'A*l*bag, surprenant et massacrant les petites garnisons laissées par les Arabes [8]. Gourgèn fils d'Aboubeldj se mit à la tête des insurgés. Il dirigea d'abord la résistance aux marches-frontières du sud-est, du côté du Petit A*l*bag, vers Sring et Dji*l*mar (Djoulamerk) dont il se rendit maître. Bogha ayant envoyé un corps d'armée contre lui, Gourgèn le tailla en pièces à Ordakh, à l'entrée de l'Haïots-Tzor (« la vallée des Arméniens »), au sud-est du lac

1. J. Laurent, *L'Arménie*, p. 123-125.
2. Voir plus haut, p. 366.
3. Thomas, III, ch. II, p. 117. Cf. Laurent, *Un féodal*, p. 165-166.
4. Thomas, III, 11, p. 153.
5. A distinguer de son homonyme Gourgèn Ardzrouni, frère du prince Achot. Voir la généalogie des Ardzrouni, p. 645.
6. Voir plus haut, p. 366-367.
7. Thomas, III, ch. XIII, p. 155-156. Cf. Laurent, *Un féodal*, *l. c.*, p. 170-172.
8. Thomas, III, XIII, p. 157.

de Van, victoire qui, au témoignage de Thomas Ardzrouni, libéra le Vaspourakan de l'occupation arabe [1]. Plutôt que de recommencer contre lui une lutte épuisante, Bogha se résigna à le reconnaître comme chef du Vaspourakan. « Il lui fit remettre une épée princière, suspendue par le milieu, une ceinture pour les reins, une masse d'armes, un cheval de haute et fière allure, au pied impatient, dressé pour le combat, et il l'établit prince [2]. »

Mais sur ces entrefaites, vers 855-856 d'après le même Thomas, reparut au Vaspourakan un des frères du prince Achot, Grigor Ardzrouni qui, devant l'occupation arabe, s'était naguère enfui chez les Aphkhazes. Il revenait maintenant avec des troupes prêtées par ces montagnards et par le curopalate de Géorgie, Bagarat, prince du Klardjeth, du Kolaver et d'Artahan, avec sans doute aussi l'appui de la politique byzantine, pour disputer le Vaspourakan à Gourgèn fils d'Aboubeldj ; toutefois devant l'énergique défense de Gourgèn une partie des auxiliaires de Grigor l'abandonnèrent, et alors, en présence du péril arabe, les deux cousins eurent la sagesse de s'entendre et se partagèrent le pays à l'amiable. On ignore les modalités de ce partage, sinon que Gourgèn résidait au *Rechtouniq*. Du reste Grigor ne devait pas tarder à décéder (on l'envelit à Sourb-Khatch, dans l'Albag) et Gourgèn resta seul maître du Vaspourakan [3].

Compétitions de famille au Vaspourakan : Grigor Dérénik et le fils d'Aboubeldj.

Cependant à la cour de Sâmarrâ le khalife Motawakkil commençait à se départir de ses rigueurs. S'il ne relâchait toujours pas le prince légitime du Vaspourakan Achot Ardzrouni, il s'était décidé à libérer le jeune fils d'Achot, Grigor Dérénik, âgé d'une dizaine d'années, qu'il renvoya gouverner l'héritage paternel. Il donna comme conseiller à Grigor Dérénik son oncle Gourgèn Ardzrouni, homonyme, comme on le voit, de Gourgèn fils d'Aboubeldj (857-858). La guerre allait-elle éclater entre les deux Gourgèn ? Après une entrevue pacifique, le fils d'Aboubeldj eut la sagesse et le loyalisme de ne pas s'opposer à la restauration des princes légitimes [4]. Il résolut d'aller chercher fortune chez les Byzantins, et de fait, l'empereur Michel III, heureux de s'attacher un aussi vaillant guerrier, lui promettait déjà, affirme Thomas, la dignité consulaire. Mais l'infortuné, en arrivant à Karin (Théodosiopolis, Erzeroum), fut capturé et remis au nouveau Bagratide de Bagaran, Achot le Grand ; et ce dernier, pour préserver le patrimoine de sa maison de

1. Thomas, III, xiii, p. 158.
2. Thomas, III, xiii, p. 159. Cf. Laurent, *Un féodal*, p. 172-173.
3. Thomas, III, xiii, p. 159-160. Cf. Laurent, *Un féodal*, p. 176-177.
4. Thomas, III, xiv, p. 162. Cf. Laurent, *l. c.*, p. 178.

l'annexion arabe, se vit dans l'obligation d'abandonner son prisonnier à l'émir de Tiflis [1]. L'autre Gourgèn, celui de la branche princière, Gourgèn Ardzrouni, décéda trois ans après son retour, en se repentant de l'apostasie simulée à laquelle il avait été naguère contraint (860). Son neveu, le jeune Grigor Dérénik, qui gouverna désormais seul le Vaspourakan, profita de l'accalmie qui lui était laissée pour commencer avec ses ministres à relever le pays de ses ruines [2]. Mais dès 861-862 les troubles recommencèrent. Le cousin de Grigor Dérénik, Gourgèn fils d'Aboubeldj, s'étant échappé des prisons de l'émir de Tiflis (v. 862), reparut au Vaspourakan et disputa le trône à ce même Grigor Dérénik. Après deux batailles rangées, Gourgèn fils d'Aboubeldj fut capturé et jeté dans un cachot, avec des chaînes de fer, à Hadamakert. Suit, chez Thomas Ardzrouni, une histoire assez romanesque. Un serviteur délivra secrètement le fils d'Aboubeldj et l'introduisit dans la chambre de Grigor Dérénik pour assassiner ce dernier. Mais au moment de brandir l'épée et la hache qu'il tenait en mains, Gourgèn, touché par la grâce, se contenta de réveiller son rival en lui annonçant qu'il ne lui ferait aucun mal. Il allait lui-même s'exiler chez les Byzantins. Quelque temps après, ce même Gourgèn retomba aux mains de Grigor Dérénik qui, se rappelant lui devoir la vie, se contenta de le garder sous surveillance [3].

Achot le Grand, prince des princes

Tandis que l'Arménie ardzrounienne, au Sud, se débattait dans ces querelles, la maison bagratide de Bagaran, au Nord, dans le Chirak et l'Archarouniq, se relevait rapidement. Si le prince de Bagaran, Sembat Ablabas, en dépit d'un loyalisme quelque peu excessif envers la cour khalifale, avait partagé le sort des autres féodaux et avait été traîné avec eux en exil en Irâq, son fils Achot — le futur roi Achot Ier le Grand —, avait su regagner la confiance du redoutable khalife. Dès 856 nous le voyons confirmé dans les fonctions paternelles de *sparapet* ou généralissime. Jean Katholikos nous trace de lui à ce propos un magnifique portrait, vantant sa culture, son goût de l'étude, la douceur de son caractère, son libéralisme, sa bienveillance, sa popularité, l'excellence de son administration qui savait faire régner la paix entre ses vassaux [4]. Vers 862 [5], l'ostikan 'Alī

1. Thomas, III, xiv, p. 163. Cf. Thopdschian, p. 131. Laurent, *l. c.*, p. 179-180.
2. Thomas, III, xiv, p. 163-164.
3. Thomas, III, xiv, p. 165. Cf. Laurent, *Un féodal*, p. 180-181.
4. Jean Katholikos, xvi, p. 120. Cf. Asołik, l. III, ch. ii, trad. Macler, p. 7-8.
5. Entre 861 et 863. Cf. Laurent, p. 267, et Muyldermans, dans sa traduction de Vardan. (*La domination arabe en Arménie*), p. 127, n. 6.

bn Yahyâ al-Arménî, que le khalife al-Mosta'in venait de charger du gouvernement de l'Arménie, nomma Achot le Grand « prince des princes » arméniens. « Il le revêtit d'un grand nombre de robes d'honneur et le traita avec une pompe vraiment remarquable, note complaisamment Jean Katholikos. Les Arméniens en furent très satisfaits, parce que ces distinctions étaient semblables à celles qui s'accordent à la dignité royale. C'est ainsi qu'Achot fut élevé en honneur et que sa souveraineté se trouva placée au-dessus de toutes celles des Arméniens. Tous les princes reconnurent que sa race méritait une distinction particulière, qu'elle était digne d'être élevée à la royauté et, comme une maison royale, de distancer toutes les autres familles princières [1]. »

Ce passage de Jean Katholikos ne doit évidemment pas être pris au pied de la lettre. Le titre de « prince des princes » conféré à un des féodaux arméniens n'était certes pas une nouveauté et n'impliquait guère en soi qu'une prééminence administrative et honorifique. Si Jean y voit, quand il s'agit d'Achot, l'annonce de la couronne royale, c'est qu'il anticipe et discerne déjà dans le prince des princes de 861 le roi de 886. Or, c'est la personnalité seule d'Achot qui devait obtenir un tel résultat et valoir au Bagratide le couronnement de l'effort séculaire accompli par ses aïeux. Remarquons d'autre part qu'avant Achot le titre de prince des princes avait appartenu à son oncle Bagarat, seigneur du Tarôn. Le principat arménien passait ainsi des Bagratides du Tarôn aux Bagratides du Chirak.

Le Bagrévand passe des Mamikonian à Achot le Grand

Quelle serait envers Achot l'attitude des anciennes maisons princières aujourd'hui déchues ? La question se posa à propos de Grigor Mamikonian, fils de Kourdik et prince du Bagrévand. Grigor qui avait, on l'a vu, été déporté avec les autres *nakhararq* en Irâq, avait refusé d'abjurer. Il n'en fut pas moins remis en liberté et rentra dans son domaine héréditaire du Bagrévand. Se sentant menacé par les Musulmans et sans doute aussi par les Bagratides, il chercha, dit Vardan, à se retrancher au nord du Bagrévand, à Gazanéaq, dans le Gabéléanq, mais, ajoute laconiquement notre chroniqueur, « dans les sept jours il mourut » [2]. Or, en apprenant ce retour, l'ostikan Mohammed ibn Khâlid (entre 855 et 862) « avait mandé à Achot (le Grand) de se saisir de Grigor où qu'il fût et de le lui amener » [3]. Remarquons, sans trop insister, que le décès opportun du prince mamikonian tirait le Bagratide d'une situation embarrassante. Il put, à peu de frais,

1. Jean Katholikos, xvi, p. 120.
2. Vardan, IV, 1, trad. Muyldermans, p. 125.
3. *Ibid.*

faire envers le khalife la profession de loyalisme qu'exigeait sa propre consolidation. « Ayant tranché la tête du mort, Achot l'envoya à Mohammed avec ces mots : « Il voulait passer aux Grecs, et moi, j'ai envoyé des troupes à sa poursuite, je l'ai tué et voici sa tête. » Mohammed s'en réjouit, en informa le khalife et, sur l'ordre de celui-ci, il honora Achot en lui cédant la province de Bagrévand et 50.000 pièces d'argent. Depuis ce temps, — conclut durement Vardan —, la race des Mamikonian fut extirpée du pays d'Arménie [1]. »

L'importante province du Bagrévand, centre géographique de l'Arménie, passa ainsi des Mamikoniens aux Bagratides.

Achot le Grand et les affaires du Vaspourakan. Mariage de Grigor Dérénik avec Sophie Bagratouni

Achot le Grand fit aussitôt usage de sa primauté pour intervenir, de concert avec le patriarche Zakharia de Tzak, entre les deux princes ardzrouniens qui se disputaient la seigneurie du Vaspourakan, Grigor Dérénik et son cousin Gourgèn fils d'Aboubeldj, et dont, on s'en souvient, le second était captif du premier. Sur son arbitrage et sur les instances du patriarche, Grigor Dérénik libéra Gourgèn en laissant à ce dernier son fief personnel du Mardastan, sur la côte orientale du lac de Van, au nord de Van [2]. Comme le fait remarquer J. Laurent, l'action d'Achot le Grand ne s'explique pas seulement au point de vue moral par le pieux désir d'apporter la paix dans une famille divisée, mais aussi, au point de vue politique, par la volonté d'affaiblir la principauté du Vaspourakan en maintenant sa division entre deux cousins ennemis [3]. De fait, Achot, estimant que ce partage n'avait pas suffisamment affaibli Grigor Dérénik, ne tarda pas à l'attaquer à l'improviste. Au cours d'un combat « dans le canton de Vantosp », c'est-à-dire près de la ville même de Van, il fit Grigor Dérénik prisonnier et « l'enchaîna comme insoumis » [4]. Cette phrase de Thomas nous montre que le prince de Bagaran, pour réduire à l'obéissance les autres princes arméniens et annexer leurs fiefs, feignait de se couvrir de l'autorité reconnue à son père par la cour khalifale. Il commençait par la plus importante

1. Vardan, p. 126. Cf. Muyldermans, *Le dernier prince Mamikonien de Bagrévand*, *Handes Amsorya*, Vienne, 1926, p. 168. Des éditions erronées de Vardan avaient amené Laurent à attribuer à Kourdik Mamikonian la fin tragique qui fut celle de son fils Grigor : « Kourdik Mamikonian pris et décapité pendant qu'il se réfugiait chez les Grecs » avec référence à Vardan, p. 81, dans Thopdschian, *Politische und Kirchengeschichte Armeniens*, p. 129, 135. (Laurent, *L'Arménie...*, p. 120, n. 10, et aussi p. 217). Le texte de Vardan établi par Muyldermans ne laisse pas de doute : il s'agit ici de Grigor fils de Kourdik.
2. Thomas, III, xiv, p. 165. Cf. Laurent, *Un féodal*, p. 181.
3. Laurent, *L'Arménie*, p. 273.
4. Thomas, III, xiv, p. 166. Cf. Laurent, *Un féodal*, p. 182.

de ces maisons, celle des Ardzrouni du Vaspourakan, en profitant de la jeunesse de Grigor Dérénik et du trouble général causé par les ravages de l'émir Bogha. Après sa victoire de Van, il alla faire reconnaître son autorité dans le *Rechtouniq*. Mais il avait compté sans le cadet ardzrounien Gourgèn fils de Aboubeldj. Ce collatéral indiscipliné, si longtemps révolté contre l'autorité de la branche aînée des Ardzrouni, n'entendait pas pour autant laisser détruire la principauté de leur famille. Il avait, entre-temps, profité de la captivité du prince des princes Bagarat pour enlever à la branche taronite des Bagratides tout ou partie du Tarôn [1]. Il avait obtenu à cet effet l'appui des Byzantins, lesquels, ayant en 863 écrasé l'émir de Mélitène et les Pauliciens de Téphrikè, avaient pu lui faire passer des secours. Ainsi installé au Tarôn, cet homme énergique qui se doublait d'un politique adroit, se posa en médiateur des querelles arméniennes. A la nouvelle de la bataille de Van, il accourut au *Rechtouniq* et vint offrir le combat à Achot Bagratouni près du village de Noragioul. Son intervention sauva les Ardzrouni. Achot, renonçant à une lutte impie dont les Arabes eussent été les seuls bénéficiaires, consentit à la paix. Non seulement il relâcha Grigor Dérénik et lui rendit la principauté du Vaspourakan, mais il lui donna en mariage sa fille Sophie, princesse « belle comme le jour », nous assure le Continuateur de Thomas [2]. Les noces furent magnifiquement célébrées par Grigor Dérénik et par Achot le Grand, dans la capitale de ce dernier, à Bagaran.

Cette union de la princesse bagratide avec le prince ardzrounien scella la réconciliation des deux maisons et assura le prochain relèvement de l'Arménie (862) [3]. Jean Katholikos qui nous a laissé à ce propos un curieux portrait de Grigor Dérénik (« homme superbe, prudent et d'une haute taille, gouvernant habilement et supportant tout le poids des affaires »), nous montre bien qu'en lui faisant épouser sa fille, le profond politique qu'était Achot le Grand l'avait lié à son système. « Lié par mariage avec Achot, Grigor Dérénik désirait sa protection paternelle, ses bons conseils, son amitié. Il reconnaissait sa grande expérience et témoignait toujours de la déférence à son égard. Dans le commencement tout au moins, il agit prudemment en lui montrant une entière soumission. Il mit à ses pieds tous les ennemis qu'il attaqua, il entretint constamment avec lui une bonne harmonie, il resta tranquille dans sa demeure, dans la propriété qu'il tenait de ses pères [4]. » En d'autres termes, Achot avait réussi, par sa diplomatie matrimoniale, à arrêter l'accroissement, inquiétant

1. Thomas, III, xv, p. 166-167. Cf. Laurent, *L'Arménie*, p. 125 et 217 et Laurent, *Un féodal*, p. 183.
2. Thomas, III, xxix, p. 215.
3. Thomas, III, xiv, p. 166. Cf. Laurent, *L'Arménie*, p. 268 et 273.
4. Jean Katholikos, xvii, p. 122-123.

pour les Bagratides, de la principauté ardzrounienne du Vaspourakan.

Achot le Grand et la maison de Siounie

Quant à son autre fille, Mariam, Achot lui fit épouser Vasak Gabour, prince de la Siounie Occidentale à qui il donna le titre d'ichkhan des Siouniens [1], titre qui cependant n'assurait sans doute pas à son détenteur une prééminence effective sur la dynastie, parente et rivale, qui régnait en Siounie Orientale [2]. Cette union de famille, elle aussi, consolida l'hégémonie d'Achot Ier, en même temps qu'elle ne pouvait que profiter à Vasak Gabour. « Durant le règne d'Achot, écrit Stéphannos Orbélian, Vasak lui fut fort uni, d'action et d'intention, comme à un beau-père qui soignait très affectueusement ses intérêts, en sorte que, grâce à cette alliance, il tint glorieusement la principauté [3]. »

Par ses deux gendres, l'habile Bagratide assurait son contrôle sur les deux autres grandes familles féodales arméniennes, les Ardzrouniens et les Siounides, c'est-à-dire son hégémonie sur l'Arménie entière.

Le mariage de la princesse Mariam ne paraît pas avoir nui aux bonnes relations d'Achot Ier avec l'autre branche siounide, celle de la Siounie Orientale. « Par sagesse et esprit de paix et d'amitié, écrit Jean Katholikos, le grand-ichkhan de Sisakan (= Siounie), nommé Vasak-Ichkhanik, obéissait à Achot, prêtait l'oreille à ses conseils et s'était mis sous sa protection. Il resta toujours fidèle à la religion ; aussi par l'aide d'Achot sa principauté fut-elle augmentée de plusieurs territoires dont celui-ci lui fit présent [4]. »

Achot le Grand et l'émirat de Manazkert

Achot le Grand mit à profit l'union ainsi réalisée pour se tourner contre les Arabes. Non certes contre le khalifat : l'heure n'était pas encore venue, mais on pouvait faire œuvre plus pratique en luttant contre certains émirs qui, s'étant mis eux-mêmes en état de dissidence à l'égard des autorités khalifales, pouvaient, de ce fait, être impunément attaqués. Mieux encore : l'habile Bagratide feignait évidemment de ne les combattre que par loyalisme envers le khalife. Telle fut son attitude envers l'émir arabe de Manazkert, Djahap II ibn-Sévada, de la dynastie des Qaïsites, qui, non content d'avoir usurpé la ville khalifale de

1. Jean Katholikos, xvii, p. 122, avec la rectification de Brosset, *Histoire de la Siounie*, I, p. 102, n. 8. Cf. Daghbaschean, p. 44.
2. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 25-26.
3. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, 37, p. 102.
4. Jean Katholikos, xvii, p. 123.

Dwin, envahissait l'Archarouniq, possession d'Achot [1]. En l'année 312, nous dit Asolik, — c'est-à-dire en 863 —, (ou peut-être un peu plus tard), Djahap (ici Chapah), fils de Sévada, pénétra dans l'Archarouniq avec l'intention de mettre le pays au pillage. Achot envoya contre lui son frère cadet, le prince Abas qui, parti du bourg de Kalzouan, rencontra Djahap II au lieu appelé depuis Karasounq (« les Quarante ») [2]. Abas y tailla les Arabes en pièces, en massacra un grand nombre et jeta le reste dans l'Araxe, au point qu'il ne réchappa, avec Djahap II lui-même, que 60 hommes d'après Samuel d'Ani, 26 d'après Asolik [3]. Cette victoire assura à Achot le Grand la paisible possession de l'Archarouniq et, par contre-coup, rendit la ville de Dwin aux émirs d'obédience khalifale. Achot récompensa son frère Abas en le nommant généralissime (grand *sparapet*), ce qui fournit au patriarche Jean l'occasion de tracer un beau portrait de ce cadet bagratide, « vaillant, fort, aux épaules larges, robuste et fait pour les combats », avec cela « d'esprit agréable » et dont l'épée contribua grandement à la restauration de l'État arménien. « Il aida puissamment son frère et dans beaucoup de districts tout se soumit devant lui. Plusieurs fois il s'illustra par sa vaillance et il fut célèbre parmi les hommes [4]. »

Retour des princes exilés

Pendant ce temps, le plus constant ennemi qu'aient eu les Arméniens, le khalife Motawakkil, était mort (10 décembre 861), et les ressorts de l'administration arabe se détendaient. D'autre part, la réapparition des armées byzantines près de l'Euphrate supérieur obligeait la cour khalifale à la modération. C'était en effet l'époque où l'empereur Michel III entreprenait une lutte à mort contre les hérétiques Pauliciens, descendants des vieux Manichéens et qui s'étaient établis sur la frontière arabo-byzantine. Après avoir chassé les Pauliciens du territoire impérial (du « Thème Arméniaque »), Michel III les poursuivit en territoire arabe, à Téphriké où l'émir de Mélitène venait de les installer [5]. En 858 le chef paulicien Karbéas avait, de concert avec cet émir, mis Michel III en déroute devant Samosate [6], mais en 863 il fut tué par les Byzantins. Cette même année 863, le gou-

1. Le père de Djahap II avait épousé une princesse bagratide nommée Arousiak. Par sa mère, cet émir était donc, lui aussi, un Bagratide. Cf. Brosset, dans sa traduction de Samuel d'Ani, p. 428.
2. Asolik, II, 2, p. 138. Aussi Moïse Kalankatouatsi, p. 267. Vardan, p. 76-79. Cf. Daghbaschean, p. 45-51. Thopdschian, *Polit. Gesch.*, p. 133 et *Innere Gesch.*, p. 121. Laurent, p. 281, n. 1, et 325, n. 7.
3. Asolik, *l. c.*, p. 138. Samuel d'Ani, p. 427-429.
4. Jean Katholikos, 17, p. 122.
5. *Théophane continué*, éd. de Bonn, IV, ch. xvi. Pierre de Sicile, dans Migne, *Patrologie Grecque*, CIV, ch. xlii. Cédrénos, éd. de Bonn, II, p. 153-154.
6. *Théophane Continué*, IV, ch. xxiii. Cédrénos, II p. 161-162.

verneur arabe de l'Arménie, 'Alî ibn-Yahyâ al-Armenî, fut également tué par des coureurs byzantins près de Maiyâfâriqîn [1].

La cour abbâsside jugea donc de bonne politique de se concilier les Arméniens en libérant ceux de leurs princes qui se trouvaient encore détenus à Sâmarrâ ou à Baghdâd. La plupart d'entre eux revinrent soit dès 858 comme les princes du Tarôn, soit en 862 [2]. En rentrant, ils s'empressèrent de répudier la feinte adhésion qu'on les avait contraints de donner à l'Islam [3].

Il y avait, du reste, des vides parmi eux. Le généralissime Sembat Ablabas, prince de Bagaran (Chirak et Archarouniq), était, nous l'avons vu, décédé en captivité, mais son fils Achot le Grand le remplaçait avantageusement. Le frère de Sembat, Bagarat, prince du Tarôn, était également mort en exil, mais la cour khalifale finit par libérer ses deux fils, Achot le Curopalate et Davith. Quant à l'ancien prince du Vaspourakan, Achot Ardzrouni, il dut pendant cinq ans encore rester auprès du khalife ou même suivre les armées arabes dans leurs expéditions. Pendant ce temps, son fils Grigor Dérénik continuait à gouverner le Vaspourakan, exception faite du district de Mardastan (côte nord-est du lac de Van, entre Berkri et Amiouk) qu'il avait dû abandonner à son remuant cousin, Gourgèn fils d'Aboubeldj [4].

Le fils d'Aboubeldj et la succession de l'Antzévatsiq

Ce Gourgèn, — « destin hors série » et qui semble bien avoir été un des plus curieux personnages de son temps —, était en train de se tailler un domaine au détriment de tous ses voisins [5]. Il avait enlevé aux Bagratides du Tarôn tout ou partie de ce district. A la mort de Mouchel, prince de l'Antzévatsiq (angle sud-est du lac de Van), il pouvait profiter des circonstances pour mettre aussi la main sur le pays. Mouchel, qui ne laissait qu'un enfant à la mamelle, avait, sur son lit de mort, fait la part du feu : « il écrivit à Gourgèn qu'il lui confiait le château de Noraberd avec les territoires environnants, et il le chargea de veiller sur le reste de l'héritage pour le compte de l'enfant ». Après le décès de Mouchel, sa veuve, la princesse Hélène, fit mieux. Également menacée par Grigor-Dérénik de Vaspourakan, elle offrit sa main à Gourgèn : « Si tu m'agrées pour femme et que tu veuilles devenir maître de l'Antzévatsiq, hâte-toi d'accourir ! » Le cadet ardz-

1. Tabari, 1509. Mas'oudi, *Prairies d'or*, VIII, p. 74. Cf. Thopdschian, *Innere Geschichte*, p. 123. Laurent, p. 250-253.
2. Thomas, III, xv, p. 164-166. Cf. Adontz, *Les Taronites*, dans *Byzantion*, IX, 1934, p. 722.
3. Jean Katholikos, XVI, 121-122.
4. Voir plus haut, p. 374.
5. Cf. J. Laurent, *Un féodal arménien* dans la *Revue des Études Arméniennes*, t. 2, 2, 1922, p. 183 et sq.

rounien ne se le fit pas répéter. Séance tenante, il arriva, « entra dans le fort de Kangovar », épousa Hélène et ajouta l'Antzévatsiq à ses possessions (vers 867) [1].

Gourgèn se rendit encore maître de quelques cantons de la région d'Arzèn, l'ancienne Arzanène. Seigneur du Mardastan, de l'Antzévatsiq et du *R*echtouniq, d'une partie de l'Arzanène ainsi que du Tarôn, il était maintenant le plus puissant baron de l'Arménie méridionale. « L'Antzévatsiq, rappelle à ce sujet J. Laurent, s'étendait à l'angle sud-est du lac de Van. Comme Gourgèn tenait le canton voisin vers l'Ouest, qui est le *R*echtouniq, comme, toujours en allant vers l'Ouest, il possédait, par le Tarôn, la vallée de l'Euphrate méridional jusqu'en aval de Mouch, il se trouvait maître, dans l'Arménie du sud, d'une longue bande de territoire qui séparait la Mésopotamie arabisée des principautés arméniennes. Vers l'Est il s'enfonçait en coin dans le Vaspourakan par l'Antzévatsiq et le Mardastan. Au sud il tenait une partie des pentes de l'Arzanène vers le Tigre [2]. » A l'ouest il était assuré de l'amitié des Byzantins. « Le cadet de famille qui avait fui l'émir Bogha en 852, le fugitif qu'on avait cru réduire à la misère dix ans plus tard, s'imposait maintenant par son habileté, sa bravoure, ses alliances et par un heureux mariage à l'attention de tous ses voisins : il leur fallait compter avec sa puissance. Car il était devenu riche et fort. Sur ses domaines pacifiés, il construisit de nombreuses églises. Il pouvait aussi en tirer de nombreuses ressources militaires. L'élément principal était la troupe des hommes d'armes fournie par les féodaux de ses vastes territoires. Mais il y joignait les dangereux frondeurs du *R*echtouniq et les rudes milices de montagnes de Khoïth et de Sasoun, situées entre Bitlis et l'Arzanène au sud et, au nord, le pays de Mouch, en plein Kurdistan actuel [3]. »

Le prince Grigor-Dérénik de Vaspourakan essaya d'arrêter cette nouvelle puissance en enlevant à Gourgèn une partie de l'Antzévatsiq et même le Mardastan, fief personnel de ce dernier, mais l'agresseur fut finalement repoussé [4]. Ces querelles féodales restaient le fléau de l'Arménie. Dès qu'elles n'avaient plus à faire front contre la menace arabe, les maisons princières revenaient à leurs vieilles rivalités, et dans le sein d'une même maison princière ce n'étaient que luttes de famille, hier la rivalité entre les deux frères bagratides Bagarat de Tarôn et Sembat de Bagaran, aujourd'hui le duel entre les deux cousins ardzrouniens Grigor-Dérénik et Gourgèn fils d'Aboubeldj. Il est vrai que ces luttes mêmes attestaient sans doute le trop plein de sève, la

1. Thomas, III, xv, p. 167. Cf. Laurent, *Un féodal*, p. 184.
2. Laurent, *Un féodal*, p. 184.
3. Laurent, *Un féodal*, p. 184.
4. Thomas, III, xv, p. 167.

vitalité débordante de la féodalité arménienne. Ainsi, à la même époque, la société franque au temps des derniers Carolingiens.

Retour et dernières années d'Achot de Vaspourakan

La situation parut encore se compliquer en 868 [1]. Le vieux prince de Vaspourakan, Achot Ardzrouni, exilé en Iràq depuis près de douze ans, revint enfin dans sa patrie. Il avait profité d'une guerre civile dans le monde arabe —, guerre au cours de laquelle il avait été contraint de servir avec un corps d'auxiliaires arméniens dans les troupes khalifales, — pour prendre la fuite alors qu'il se trouvait dans la région de Qazwîn en Perse, à l'issue d'une bataille où il s'était d'ailleurs couvert de gloire. Il avait alors regagné à franc étrier le Vaspourakan [2].

A peine rentré chez lui, Achot de Vaspourakan, d'accord avec son fils Grigor-Dérénik, chercha à enlever à son remuant cousin Gourgèn fils d'Aboubeldj le canton de l'Antzévatsiq dont Gourgèn, on l'a vu, venait de se rendre maître. Il fit savoir à Gourgèn qu'il le tenait pour un vassal révolté et qu'il le traiterait en conséquence, à moins d'une prompte soumission. Gourgèn refusa fièrement : « Vous prétendez me reprendre par la force l'héritage que Dieu m'a donné. Dieu décidera [3] »

Ce fut la guerre. Gourgèn, secondé par son neveu Grigor fils de Mouchel, repoussa toutes les attaques. Une rencontre près du village de Blrakin tourna mal pour Achot qui dut s'enfuir presque seul au milieu de ce Rechtouniq qu'il prétendait arracher à son adversaire. A lui seul avec 200 hommes d'armes, Grigor fils de Mouchel avait mis en fuite les troupes, beaucoup plus nombreuses, du vieux prince de Vaspourakan [4]. Achot revint d'ailleurs à la charge, son fils Grigor-Dérénik dirigeant cette fois la lutte. Le père et le fils firent même appel à une véritable coalition. Grigor-Dérénik réclama l'aide de son beau-père, le bagratide Achot le Grand, seigneur de Bagaran et « prince des princes », dont nous avons vu la situation prépondérante dans l'Arménie septentrionale. De fait, le prince des princes envoya son propre fils, Sahak, seconder Grigor-Derénik. Ce dernier reçut également l'aide de Mouchel, prince de Mokq, et de l'émir d'Arzèn qu'inquiétaient évidemment les empiètements du « fils d'Aboubeldj » en Arzanène. Étant parvenu à rassembler ainsi 5.000 hommes, Grigor-Dérénik vint assiéger Gourgèn dans la citadelle de Kangovar, le principal réduit de l'Antzévatsiq, mais sans

1. Date admise par Adontz, *Les Taronites*, *Byzantion*, IX, 1934, p. 722 n. 2.
2. Thomas, III, xvi, p. 168-169.
3. Thomas, III, xvii, p. 170. Cf. Laurent, *Un féodal arménien*, p. 185.
4. Thomas, III, xvii, p. 170. Cf. Thopdschian, p. 148-149. Laurent, *L'Arménie*, p. 272. Laurent, *Un féodal*, p. 185.

pouvoir s'en emparer. Devant cet échec Achot Ardzrouni se se décida à faire la paix avec Gourgèn sur la base du *statu quo* « et cette paix, ajoute la première source incluse dans la chronique de Thomas Ardzrouni, dure jusqu'à ce jour » [1]. Notons toutefois qu'au cours des années suivantes Gourgèn dut reperdre le Tarôn car sous la rubrique de 878-879 nous verrons la branche bagratide locale rentrée en possession de ce district [2].

Renonçant à combattre son cousin, Achot Ardzrouni employa mieux ses forces en allant attaquer les 'Othmâniens, bandes d'Arabes de la tribu de 'Othmân qui, vers 870, s'étaient installés « dans le rocher inaccessible d'Amiouk », sur la côte orientale du lac de Van [3]. La forteresse d'Amiouk était en effet située « sur un rocher dominant un goulet étroit formé par les eaux du lac de Van, à quelques heures au nord de la place qui porte le même nom, et vis-à-vis de l'îlot de Limn » [4]. Les 'Othmâniens qui s'étaient établis dans ce repaire, infestaient de là le Vaspourakan. Ils avaient tué un des *nakhararq* voisins, Rostom Varajnouni, quand les princes de Vaspourakan, Achot Ardzrouni et son fils Grigor-Dérénik, vinrent les attaquer (870). Amiouk était imprenable, mais Achot alla enlever aux Arabes une autre place du Vaspourakan où ils s'étaient établis en 852, lors de l'expédition de Bogha [5] : la ville de Varag. De Varag ils rançonnaient le riche monastère de Sourb-Khatch où se trouvaient les sépultures de la dynastie ardzrounienne et dont ils détenaient le supérieur dans leurs cachots. Achot prit Varag, délivra l'abbé et les tombes de ses ancêtres, puis alla assiéger un autre nid d'aigle arabe, « un pic isolé, à l'est de la montagne de Varag, au-dessus du village de Kokhpanik, vis-à-vis de l'église de Sainte-Rhipsimé » [6]. Le district du mont Varag, « le territoire de Sl'ga », que les Ardzrouni cherchaient depuis si longtemps à reprendre aux Arabes, fut ainsi définitivement rendu à la principauté de Vaspourakan [7]. Se voyant de plus en plus menacés, les 'Othmâniens et aussi l'émir de Manazkert et de l'Apahouniq (le chef des « Manazav » ou « Manavaz » de la chronique de Thomas) [8] firent appel au « gouverneur » arabe 'Isâ ibn-Cheikh, émir de la maison

1. Thomas, III, xvii, p. 170. Cf. Laurent, *Un féodal*, p. 185.
2. Thomas, III, xix, p. 175. Cf. Laurent, *L'Arménie*, p. 282 et Laurent, *Un féodal*, p. 186. — Voir plus bas, p. 489-493.
3. Cf. Wustenfeld, *Tabellen*, I, 1. Thopdschian, *Innere Geschichte*, p. 122. Laurent, *L'Arménie*, p. 325-326.
4. Brosset, dans sa traduction de Thomas Ardzrouni, p. 170. Cf. Minorsky, *Wân*, Encyclopédie de l'Islam, p. 1178.
5. Ghazarian, p. 64. Laurent, p. 281, n. 4.
6. Thomas, III, xviii, p. 170-172. Le Continuateur de Thomas, III, ch. xxix, p. 211, nous dit, de son côté, que Grigor Dérénik recouvra sur les Arabes « le territoire de Sl'ga, canton de Tosp (Van), au pied du mont Varag ».
7. Thomas, III, ch. xxix, p. 211.
8. Thomas, III, xviii, p. 172. Cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 450, et Laurent, p. 325-326.

des Chaïbânides du Dyarbékir et qui eut, en effet, de 871 à 882, le titre de gouverneur de l'Arménie pour le compte du khalife al-Mo'tamid [1]. A l'appel de ses coreligionnaires, 'Isâ accourut contre Achot Ardzrouni. Ce dernier, abandonnant le siège du pic de Kokhpanik, vint attendre le choc « par delà Van-tosp » (la ville de Van), « dans un défilé formé par deux petits plateaux environnés d'aiguilles de rochers et de pierres amoncelées d'où on aperçoit la plaine d'Erivarats-Aranan dominant le village de Lézou ». Bien que, devant la menace arabe, son cousin et ancien rival Gourgèn fils d'Aboubeldj eût loyalement joint ses forces aux siennes, il n'avait pas plus de 2.000 cavaliers à opposer aux 15.000 chevaux de l'émir 'Isâ qui s'avançaient par le plateau d'Akalaiou-Katar. L'armée ardzrounienne risquait d'être écrasée. Au moment où le combat allait s'engager, un armistice fut conclu sur l'initiative d'un cadet ardzrounien dont l'activité allait se multiplier au cours des années suivantes, Gagik Abou-Morvan. Sur son conseil, le prince Achot Ardzrouni se retira vers le bourg d'Artachésian, tandis que l'émir 'Isâ, de son côté, rétrogradait vers Van. Finalement les Ardzrouni livrèrent des otages et 'Isâ «s ans passer par le Vaspourakan, où il ne remit plus les pieds », s'en retourna à Bardaa, dans l'Aghouanie, ville qui servait de résidence aux gouverneurs arabes de l'Arménie mais qui était, en réalité, presque extérieure au territoire arménien [2]. Sans doute l'esprit politique si avisé de la maison ardzrounienne avait-il joué pour éviter une bataille hasardeuse, mais le peu de mordant de l'émir 'Isâ montrait aussi combien les temps étaient changés depuis l'expédition de Bogha. Partout les Arabes étaient maintenant sur la défensive et c'est à peine s'ils pouvaient maintenir leurs anciennes positions (870-871)[3].

Ce fut la dernière affaire à laquelle nous trouvions mêlé le nom d'Achot Ardzrouni. Le vieux lutteur décéda le 27 mai 874 [4], après avoir fait pénitence pour la feinte apostasie que, pendant sa captivité, lui avaient imposée les Arabes.

Les propositions de Photius et le concile de Chirakavan

Retournons en arrière pour suivre l'évolution religieuse et politique de l'Arménie. Achot le Grand, le Bagratide de Bagaran, avait dès 862 reçu, on l'a vu, du khalife la dignité de prince des princes. Conformément à la politique arménienne traditionnelle qui cherchait à maintenir la balance égale entre les deux empires, il sollicita peu après des Byzantins la confirmation

1. Cf. LAURENT, p 329.
2. Sur Bardaa comme résidence des gouverneurs arabes, voir MARQUART, *Streifzüge*, p. 508. THOPDSCHIAN, *Innere*, p. 123. LAU ENT, p. 179, n. 5
3. THOMAS, III, XVIII, p. 172-173.
4. BROSSET, ap. THOMAS, p. 174.

de son principat. Il adressa à la cour de Constantinople une profession de loyalisme explicite : « Nous restons inébranlablement et n'avons jamais cessé d'être les fidèles serviteurs de votre empire. Dans l'attente des ordres de la toute puissante Majesté Impériale, nous sommes prêts à obéir sans hésitation, avec empressement et respect [1]. » Achot cherchait ainsi à s'assurer l'appui des Byzantins dans sa lutte contre les émirs musulmans du voisinage ou contre les féodaux arméniens indociles. La cour impériale, heureuse d'une telle soumission, résolut d'en tirer aussitôt avantage pour obtenir ce qui lui tenait le plus à cœur, ce qui lui paraissait la condition préalable de tout rapprochement sincère entre elle et l'Arménie : l'adoption, par les Arméniens, de la christologie « chalcédonienne ».

Ce fut le fameux patriarche byzantin Photius qui prit ainsi l'intitiative de ramener l'Église arménienne à l'orthodoxie grecque. Photius jugeait évidemment qu'un tel ralliement renforcerait sa position dans ses démêlés avec la Papauté. Il écrivit en ce sens au patriarche Zakharia et au prince des princes Achot le Grand deux importantes lettres dont le texte nous est parvenu [2]. Photius y fait de sensibles avances à Zakharia qu'il appelle successeur de l'apôtre Thaddée et de saint Grégoire l'Illuminateur. Il reconnaissait ainsi l'apostolicité de l'Église arménienne, voire sa suprématie sur tous les peuples du Nord. Il semblait même admettre que les Arméniens étaient de fort bons « orthodoxes » sans le savoir. Laissant de côté les divergences disciplinaires, il s'attachait à démontrer la modération du concile de Chalcédoine et de ses définitions, également éloignées des exagérations nestoriennes et monophysites [3]. Il semblait en même temps promettre à Achot le Grand « l'héritage d'un royaume terrestre avec l'aide des empereurs orthodoxes », phrase où on a vu l'annonce de la transformation du principat en royauté arménienne.

Pour discuter les propositions ainsi formulées, Zakharia réunit vers 862 (entre 862 et 867) un important concile à Chirakavan ou Érazgavorq, ville située au Chirak, entre Kars et l'Araxe, et qui était une des résidences du prince des princes Achot le Grand. La réponse à Photius y fut rédigée par Sahak Mrout, *alias*

1. Texte dans Finck et Gjandchizian, dans la *Zeitschrift für armenisch Philologie*, II, p. 16-17.

2. Le texte arménien de la lettre à Zakharia, avec traduction russe, a été publié par Marr et Pappadopoulos Kérameus, dans le *Recueil de la Société Orthodoxe de Palestine*, (*Pravoslavnyi Palestinskii Sbornik*), XI, fasc. XXXI, p. 179-196, Pétersbourg 1892. La traduction latine partielle est dans Migne, *Patrologie Grecque*, CII, 701-718. Le chroniqueur Vardan donne de longs extraits du texte arménien (Vardan, IV, 3, trad. Muyldermans, p. 128-138).

3. Cf. Krumbacher, *Byzantinische Zeitschrift*, II, 1893, p 350 ; Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, IV, n° 9, p. 22. Brosset, dans sa trad. de Mkhitar d'Aïrivanq (*Histoire chronologique*), p. 86. Tournebize, p. 143. Laurent, p. 310-311.

Sahak Apikourêch, évêque arménien d'Achounk dans le nord du Taïq, lequel avait été pour « anti-chalcédonisme », chassé de son siège par les Byzantins et s'était réfugié auprès d'Achot [1]. Les persécutions que Sahak Apikourêch avait ainsi endurées, le prédisposaient évidemment assez mal à la conciliation [2]. Néanmoins sa réponse, telle qu'elle fut adoptée par le concile, paraît à Tournebize relativement assez conciliable avec l'orthodoxie [3]. Notons cependant que l'article 2 de la déclaration de Chirakavan faisait procéder le Paraclet du Père et du Fils, ce qui devait aggraver la rupture avec Byzance et au contraire favoriser les contacts ultérieurs avec l'Église Romaine [4]. En somme, tout en répudiant sur le terrain théologique le monophysisme inconditionnel d'Eutychès et de l'Église syriaque, le concile de Chirakavan évitait de se laisser entraîner sur le terrain politique vers le schisme de Photius.

Achot le Grand et la féodalité arméno-arabe

L'histoire de l'Arménie à l'époque où nous sommes arrivés présente la même complexité que l'histoire de France dans la même période, et pour les mêmes raisons. Pour comprendre les faits, il faut suivre l'histoire de chaque grande maison féodale sans perdre de vue l'évolution générale. Toutefois il existe dans les deux cas un fil conducteur qui nous évite de nous perdre dans le fourré des biographies régionales où nous entraînent les chroniqueurs : l'histoire de la famille robertienne en Francie Occidentale, l'histoire du prince des princes Achot le Grand en Arménie. L'action de ce dernier, ouverte ou dissimulée, se fait en effet sentir en Transcaucasie dans toutes les affaires de son temps. Tantôt par la force, tantôt par la diplomatie, il les amène pour la plupart au but qu'il s'est proposé. C'est une sorte de Hugues le Grand qui aurait réussi directement à ceindre la couronne de Hugues Capet.

Comme Hugues Capet, il eut l'appui constant de l'Église. A la mort du patriarche Zakharia (877), ce fut lui qui fit élire à sa succession Géorg II, prélat originaire de Garni, qui devait occuper le siège pontifical de 878 à 898 et dont Achot le Grand

1. Vardan, p. 85. Cf. Asołik, III, ch. II, trad. Macler, p. 9.
2. Cf. Ter-Mikelian, *Die armenische Kirche*, p. 75. Ter-Minassiantz, *Die armenische Kirche*, p. 92.
3. Tournebize, p. 143-144. Les XV canons du concile de Chirakavan se trouvent dans Balgy, *Historia doctrinae catholicae inter Armenos*, Vienne, 1878, app. III, p. 217-219, et dans le *Sbornik* de la Société Russe de Palestine XI, 1892. Traduction allemande par Finck et Gjandchizian dans la *Zeitschrift für armenische Philologie*, II, p. 1, sqq. Cf. Laurent, p. 310 et les notes de Muyldermans, dans sa traduction de Vardan (*La domination arabe en Arménie*), p. 128-138.
4. Tournebize, p. 143.

ne semble avoir eu qu'à se louer [1]. Les unions de famille dont nous avons parlé contribuaient d'autre part à assurer l'hégémonie d'Achot. Au Vaspourakan, c'était son gendre, Grigor Dérénik, qui gouvernait en étroite union, pour le moment, avec lui. Thomas nous dit que Grigor Dérénik mettait à profit ces années de paix pour réparer les dommages des dernières guerres. « Il bâtissait, entretenait, soignait les intérêts publics, si bien que l'Arménie respirait à l'égard des envahisseurs et ravageurs et que les fils de la sainte Église du Christ jouissaient d'un entier épanouissement [2]. »

Cependant l'Arménie n'en n'avait pas fini avec l'occupation arabe. Le gouverneur arabe 'Isâ ibn Cheikh le Chaïbanide avait laissé à Bardaa comme lieutenant un certain Mohammed al-Yéménî. Or en 877 cet émir se révolta contre 'Isâ qui guerroya toute une année contre lui sans pouvoir le chasser de Bardaa. Achot le Grand, discernant bien l'intérêt de son peuple, aida l'autorité khalifale lointaine (en l'espèce 'Isâ) contre l'émir al-Yéménî, plus dangereux parce que plus proche [3]. 'Isâ ayant finalement échoué, les princes arméniens que cette guerre civile entre Musulmans exposait aux ravages des deux armées, prièrent la cour de Baghdad de leur envoyer un autre gouverneur. Le khalife Mo'tamid désigna pour ces fonctions, à la demande des princes arméniens eux-mêmes, Mohammed ibn Khâlid qui les avait déjà exercées et qui semblait avoir laissé de bons souvenirs dans le pays (877-878) [4].

Quand Mohammed ibn-Khâlid arriva en Arménie, les princes du Sud vinrent l'attendre en grande pompe au bourg de Datouan ou Datovan que Brosset situe d'après Indjidji près de Khelath ou Akhlâth, à l'ouest du lac de Van [5]. Étaient présents Grigor Dérénik Ardzrouni, prince du Vaspourakan, le curopalate Achot Bagratouni, fils de Bagarat et prince du Tarôn, Mouche*l*, prince de Mokq, et aussi l'émir arabe Abelbar, de la dynastie des Qaïsites, émir de Manazkert. Le prince des princes Achot le Grand se fit représenter par son frère Chapouh. « Tous avec leurs armes et armures, les mains pleines de cadeaux, se présentèrent pour le convoyer jusqu'à Dwin [6]. » Malheureusement les chefs arabes, tout à l'heure si divisés entre eux, étaient toujours prêts à s'entendre contre les Arméniens. C'est ce que pensait le prince des princes Achot le Grand. Il fit intercepter les courriers arabes et ne tarda pas à se convaincre qu'Abelbar et Mohammed ibn-

1. Jean, xviii, p. 124.
2. Thomas, III, ch. xix, p. 174.
3. Thomas, III, ch. xix, p. 174-175. Cf. Moïse Kalankatouatsi, III, ch. ii, p. 267 sq.. Daghbaschean, p. 46. Laurent, p. 281, n. 7.
4. Thomas, III, xix, p. 174-175.
5. Indjidj, *Arm. mod.*, p. 165. Brosset, ap. Thomas, p. 175, n. 1.
6. Thomas, III, xix, p. 175.

Khâlid étaient en train de se réconcilier à son détriment. De fait Mohammed se trouvait maintenant en termes excellents avec Abelbar dont les troupes l'escortèrent jusqu'à Dwin [1].

Malheureusement aussi les querelles féodales, fléau de l'Arménie à cette époque, recommençaient, notamment entre Grigor Dérénik Ardzrouni, prince du Vaspourakan, et le curopalate Achot, prince bagratide du Tarôn. Les deux maisons étaient cependant liées, puisque Davith-Arqaïk de Tarôn, frère du curopalate, avait épousé Mariam Ardzrouni, sœur de Grigor Dérénik. Mais ce fut précisément ce qui provoqua l'événement : Grigor Dérénik fit capturer dans un guet-apens le curopalate et le remplaça à la tête de la principauté du Tarôn par Davith Arqaïk [2]. A la demande de Grigor Dérénik, Mohammed ibn-Khâlid confirma ce changement de personne (878).

Le prince des princes Achot le Grand s'était abstenu de se rendre jusqu'à la frontière pour accueillir Mohammed ibn-Khâlid. Il vint cependant l'attendre à Dwin. « Le prince des princes, le personnage le plus considérable et le politique le plus intelligent de l'Arménie, sortit à la rencontre de Mohammed dans un magnifique appareil et lui offrit de nombreux présents. » En réalité, les deux hommes s'observaient. Achot réussit encore à intercepter la correspondance de l'émir avec d'autres chefs musulmans, correspondance où était prévu un coup de main contre le prince des princes. En possession de ces preuves, il résolut de prendre les devants. Un jour que Mohammed, « se rengorgeant, se pavanait dans sa splendeur », Achot fit cerner sa tente par les troupes de son frère, le *sparapet* Abas Bagratouni. Abas présenta à Mohammed la fatale correspondance. L'émir croyait sa dernière heure venue, mais son arrestation eût risqué de provoquer à la cour khalifale l'envoi d'une expédition punitive, la proclamation de la guerre sainte musulmane. Abas tendit donc la main à Mohammed en le rassurant sur ses intentions. Il se contenta de le faire monter sur une mule richement parée qu'on avait emmenée à la porte de la tente, en le priant « de repartir par où il était venu » [3]. Quant aux troupes arabes qui accompagnaient Mohammed, on les désarma, mais on leur laissa leurs chevaux et leur bagage et on leur ordonna de regagner le pays musulman « du côté de l'Apahouniq », c'est-à-dire vers l'émirat qaïsite de Manazkert (878) [4]. L'affaire fut si élégamment menée que la cour de Baghdad ne paraît avoir formulé aucune

1. Thomas, III, xx, p. 177.
2. Thomas, III, xx, p. 176-177.
3. Le gouvernement de Baghdad remplaça comme gouverneur Mohammed ibn-Khâlid par Ishâq ibn-Koundadjik qui exerça en effet le pouvoir à Mossoul et dans le Diyâr Rabîa, mais qui n'eut aucune influence en Arménie. Cf. Tabari, III, 1942.
4. Thomas, III, xx, p. 177-178.

protestation. En revanche, Achot le Grand se vengea des alliés de Mohammed, les émirs de Bardaa et de Manazkert qu'il battit. Il alla même assiéger Manazkert, capitale de l'émir qaïsite Abelbar, plus particulièrement coupable d'avoir excité Mohammed contre les Arméniens (vers 884). Mais il dut, comme on va le voir, lever le siège à cause de la succession du Tarôn [1].

Dernières aventures et mort de Grigor-Dérénik, prince du Vaspourakan

Les Arméniens se trouvaient pratiquement débarrassés de la tutelle khalifale, mais dans le sein de la féodalité haïkane toutes les querelles subsistaient. Nous avons vu que Grigor-Dérénik, prince de Vaspourakan, avait détrôné le prince de Tarôn, le curopalate Achot Bagratouni, et l'avait remplacé par le frère de ce même Achot, le prince Davith-Arqaïk. Le curopalate était détenu à Sévan chez un jeune seigneur nommé Hasan dont nous savons seulement qu'il était fils de « Vasak le Renégat » et qu'il se trouvait, par sa mère, le neveu de Grigor-Dérénik [2]. La pressante intervention du patriarche Géorg auprès de Grigor-Dérénik ne réussit pas à faire libérer le captif, mais ce dernier parvint à séduire son geôlier. Non seulement Hasan relâcha le curopalate, mais, ayant lié partie avec lui, il attira dans un guet-apens et fit prisonnier le prince Grigor-Dérénik. Or Grigor-Dérénik, on le sait, était le gendre du prince des princes Achot le Grand. Et ce fut ainsi que ce dernier se trouva amené à lever le siège de Manazkert pour venir à Sévan, délivrer son beau-fils. De fait, l'autorité du prince des princes, ses cheveux blancs, sa puissance intimidèrent le jeune brouillon qu'était Hasan : Grigor-Dérénik fut remis en liberté. A peine libéré, il se vengea en capturant à son tour Hasan qu'il enferma dans la citadelle de Nkan et dont il confisqua les terres (vers 884) [3]. Mais(ces compétitions féodales sont affreusement enchevêtrées) Grigor-Dérénik avait à se plaindre d'un de ses propres parents, le cadet ardzrounien Gagik Abou-Morvan : au bout de quelque temps, il promit à Hasan de le relâcher et même de lui rendre son fief de Sévan, si le jeune homme parvenait à lui livrer Gagik Abou-Morvan. De fait, Hasan, s'étant introduit dans l'amitié de Gagik Abou-Morvan, réussit une nuit à le charger de chaînes et l'envoya sous bonne escorte à Van, chez Grigor-Dérénik [4]. Le récit de ces intrigues féodales dans Thomas Ardzrouni ne nous rappelle-t-il pas une histoire

1. Thomas, III, xx, p. 179.
2. Vasak le Renégat avait épousé la sœur de Dérénik. Voir à la fin du présent volume la généalogie des Ardzrouniens d'après Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, I, p. 263 et Laurent, p. 350.
3. Thomas, III, xx, p. 179. Cf. Laurent, p. 274, n. 5.
4. Thomas, III, xx, p. 179-180.

assez analogue, celle des incessantes trahisons entre derniers Carolingiens, Robertiens et comtes de Vermandois chez Flodoard ou Richer ?

Il semble d'ailleurs que le prince des princes Achot le Grand, beau-père de Grigor-Dérénik et dont l'intervention seule avait sauvé celui-ci, ait désapprouvé les vengeances de son gendre. En tout cas Jean Katholikos nous laisse entendre que Grigor-Dérénik, si soumis dans les commencements aux directions du prince des princes, finit par vouloir s'affranchir de cette tutelle. « Il voulut agrandir sa domination et n'écouta plus les avis de son beau-père. Aussi, la fortune lui devint-elle défavorable dans cette nouvelle manière d'agir [1]. » Grigor-Dérénik se trouva donc seul dans la campagne qu'il entreprit en 887 contre les émirs arabes de la région de Her (Khoï) et de Zarévand, à l'ouest du lac d'Ourmia. Si nous en croyons Thomas, — panégyriste, il est vrai, de la maison ardzrounienne —, Achot le Grand aurait même profité de l'occasion pour tendre un guet-apens à son gendre [2]. Quoi qu'il en soit, Grigor-Dérénik, d'après Jean Katholikos, aurait d'abord remporté de grands succès et obtenu la soumission, au moins nominale, de l'émir de Her [3]. Confiant dans les assurances reçues, il s'avança (à l'automne, dit Jean, en hiver, dit Thomas) « par la vallée d'Endzaïk » jusqu'au cœur du pays musulman. Il parvint ainsi au bourg de Pherotak où un émir que Thomas appelle Abelbers [4] l'attendait avec des troupes arabes (persanes dit Thomas), soigneusement embusquées dans les vignes. Contrairement à toute prudence, Grigor-Dérénik, pour se rendre à une entrevue que l'émir lui avait perfidement proposée, se sépara du gros de sa troupe. Il fut aussitôt entouré et percé de coups de lance. Il n'avait que quarante ans (v. 887) [5]. Son cadavre put être ramené et enterré dans l'église de ses pères, l'église de la Sainte-Croix, dans l'Albag.

Gagik Abou-Morvan, régent du Vaspourakan

Grigor-Dérénik ne laissait que des fils en bas âge. L'aîné, Sargis Achot, n'avait que neuf ans. Le prince des princes Achot le Grand, remplissant son rôle de suzerain, envoya son propre fils Chapouh conférer à cet enfant le principat du Vaspourakan

1. Jean Katholikos, p. 123.
2. Thomas, III, xx, p. 181.
3. Jean, p. 127.
4. Cf. « Abelbar » le Qaïsite, émir de Manazkert.
5. Jean, xviii, p. 127. Surtout Thomas, p. 181. Version quelque peu différente dans le détail chez le Continuateur de Thomas, *ibid.*, l. III, ch. xxix p. 214-215. Adontz discute la date donnée par Thomas pour la mort de Grigor Dérénik. Il trouve deux dates possibles : 883-884 ou 886-887, en montrant sa préférence pour la seconde (Adontz, *Les Taronites*, Byzantion, IX, 1934, p. 727.)

Mais comme le nouveau seigneur était trop jeune pour gouverner, il lui donna comme tuteur un cousin expérimenté, un Ardzrouni de branche cadette, ce Gagik Abou-Morvan dont nous avons vu plus haut les romanesques aventures [1]. Ajoutons qu'outre la nécessité de donner pour régent au Vaspourakan un guerrier de valeur, ce choix s'expliquait par des considérations de famille : Gagik Abou-Morvan avait épousé ou épousa alors une fille de ce même Chapouh, petite-fille par conséquent du prince des princes [2]. Thomas ne nous dissimule point que la désignation d'un tel régent n'entraîna guère l'adhésion de la noblesse : il avait été trop mêlé aux récentes guerres civiles du Vaspourakan. Cependant la même chronique nous assure que, par l'accueil qu'il réservait aux chefs locaux et par la sagesse de son administration, il cherchait à faire oublier le partisan qu'il avait été et à se rallier les suffrages. Quoi qu'il en soit, le prince des princes Achot le Grand sentit la nécessité de venir consolider la régence et de pacifier le pays. Il se rendit au Vaspourakan, consola la princesse douairière Sophie qui était sa fille et s'émut à la vue des quatre orphelins ses petits-fils [3]. Le Continuateur de Thomas nous assure que c'était la sage Sophie qui, au décès de son époux, avait, la première, libéré de prison Gagik Abou-Morvan à qui le frère de cette même Sophie et son père, le prince des princes Achot le Grand, confiaient maintenant la régence. Thomas ajoute que « cette femme, pareille à l'inconsolable colombe », se consacra tout entière à l'éducation de ses quatre petits enfants. (D'après d'autres sources, la perte de son mari l'avait atteinte au cœur et elle serait morte moins de deux ans après.)

Pour en finir avec les alliances de famille qui assuraient au prince des princes une hégémonie incontestée dans l'Arménie méridionale, rappelons qu'une de ses petites-filles (fille de son fils Chapouh) épousa son homonyme Achot Bagratouni, fils du prince Davith de Taron [5].

Politique d'Achot le Grand en Siounie et en Aghouanie

L'arbitrage du prince des princes Achot le Grand dans la succession ardzrounienne au Vaspourakan confirmait sa prépondérance indiscutée dans l'Arménie méridionale. Son action politique ne fut pas moindre, son influence fut aussi grande du côté du Nord, en Transcaucasie.

1. Thomas, III, xx, p. 182.
2. Thomas, III, xxii, p. 190. Cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 438-439. Laurent, p. 268. Remarquer qu'un frère et un fils du prince des princes Achot s'appellent également Chapouh.
3. Thomas, III, xx, p. 183.
4. Thomas, III, xxxk, p. 217.
5. Jean, xxviii, p. 161. Cf. Laurent, p. 268.

Nous avons vu que le prince de la Siounie Occidentale, c'est-à-dire de la province de Gélarqouni, autour du lac Sévan, Vasak-Gabour, monté sur le trône en 852, avait épousé la fille d'Achot, la princesse Mariam [1]. Achot obtint pour son gendre le titre d'ichkhan des Siouniens, conféré par la cour de Baghdad [2], et Vasak-Gabour, on le sait, fut toujours pour lui un vassal fidèle [3]. La princesse Mariam servait de trait d'union entre les deux maisons féodales. C'était d'ailleurs une femme fort active qui s'était engagée envers son époux à bâtir quarante églises [4]. Elle construisit notamment à Sévan en 874 les deux sanctuaires de la Vierge et des Douze-Apôtres qu'elle orna magnifiquement [5], et à Cholovag une église St-Pierre et un couvent pour le repos de l'âme de son mari. Son fils, le prince de Siounie Occidentale Grigor-Souphan II (887-909), dont la bonne administration a mérité les éloges de Jean Katholikos comme d'Étienne Orbélian [6], suivit la même politique. Il laissa, lui aussi, de beaux monuments, l'église de Koth, « construite en quartiers de rocs taillés » et l'église de Makénots, église à coupole, aux murailles en blocs de pierre, datant l'une et l'autre de 886 [7]. Nous avons vu que le prince de Siounie Orientale, Vasak Ichkhanik († v. 890) « obéissait à Achot, prêtait l'oreille à ses conseils et s'était mis sous sa protection ». En récompense de quoi, « Achot lui fit présent de plusieurs territoires » [8].

Dans l'Aghouanie, Achot le Grand eut à lutter contre de vieilles tendances séparatistes dans le domaine cultuel. Les Aghouans, lui tenant sans doute rancune de l'alliance que son père Sembat Ablabas avait maintenue contre eux avec l'émir Bogha [9], profitèrent de sa lutte contre al-Yéménî, émir de Barda [10] pour proclamer l'indépendance de leur *katholikos* par rapport au patriarche d'Arménie, schisme gros de conséquences puisqu'il eût équivalu à la sortie de l'Aghouanie de la confédération arménienne Devant ce péril, Achot agit avec autant de diplomatie que de fermeté. Il convoqua les princes aghouans et les mit en demeure

1. Jean, xvii, p. 122. Étienne Orbélian, *Hist. de la Siounie*, trad. Brosset, I, ch. xxxvii, p. 102, et II, p. 25-26. Cf. Daghbaschean, p. 44. Laurent, p. 268.

2. Jean, xvi, p. 122. Cf. Daghbaschean, *l. c.*, Thopdschian, *Polit.*, p. 156.

3. Jean, xvii, p. 123-124. Étienne Orbélian, ch. xxxvii, p. 102.

4. Étienne Orbélian, trad. Brosset, I, ch. xxxvii, p. 109 et II, ch. xii, p. 123.

5. Étienne, *l. c.*, I, ch. xxxvii, p. 106 et 109.

6. Jean, xviii, p. 123-124. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, ch. xxxvii, p. 109-110.

7. Étienne Orbélian, *l. c.*, ch. xxxvii, p. 106 et 109.

8. Jean, p. 123. Rappelons que la Siounie Orientale était la Siounie originelle, avec Balk (Choucha), Tathev et le Vaïots-tzor. (Étienne Orbélian *Siounie*, I, p. 109).

9. Cf. Laurent, p. 276.

10. Moïse de Kalankatouq, III, ch. xxii, p. 267. Thomas, III, ch. xix, p. 174-175. Cf. Daghbaschean, p. 47. Laurent, p. 281, n. 7.

de contraindre leur *katholikos* à venir se faire consacrer à Dwin par le patriarche arménien (877) [1].

Dans cette même Aghouanie, dans la province d'Outi, « sur la rive droite de la Koura, vers Chamkor et les confins du Gougarq, à l'ouest, et de l'Artzakh, vers le sud », habitait une peuplade turbulente, d'origine mal connue (arménienne ou géorgienne ?), mais très attachée à la foi chrétienne, les Sévordiq (ou « Fils Noirs ») : leurs couvents d'Halbat et de Sanahin étaient célèbres et plusieurs de leurs chefs avaient été martyrisés par les Arabes [2]. Ces farouches montagnards que leur hache rendait redoutables, n'oubliaient pas que leur prince, Stéphannos Koun, était mort martyr des Arabes à Sâmarrâ [3]. Ils acceptèrent la suzeraineté d'Achot, ainsi, d'ailleurs, que les autres clans de l'Outi et du Gougarq [4].

Politique d'Achot le Grand en Géorgie

En Géorgie la branche locale des Bagratides dont les princes portaient le titre byzantin de curopalates, avait pour centre, on s'en souvient, le Klardjeth, le Kolaver et le pays d'Artahan. Elle était alors représentée par le curopalate Bagarat ou Bagrat Ier (v. 826-876 ?) et par son frère cadet Gouaram [5]. Ce dernier, fort actif et qui bénéficiait de l'appui des Byzantins [6], possédait en propre le Djavakheth, le Trialeth, le Tachir, l'Achotz et l'Artahan, c'est-à-dire le pays à l'est de la haute Koura et d'Artanoudj [7]. Un troisième membre de la même famille, Atarnasé, possédait le Taïq ou Tao [8].

Cette branche de la famille bagratide s'écartait de plus en plus de ses origines arméniennes pour s'intégrer au pays géorgien sur lequel elle régnait. La *Chronique Géorgienne* nous parle aussi d'un prince nommé Gabloutz dont elle nous dit qu'il était « le cousin germain paternel » d'Achot le Grand [9]. J. Laurent pense qu'Achot lui avait donné la province de Gardman (ou Gardaban) sur la rive orientale du lac Sévan [10]. Mais la *Chronique Géorgienne* nous dit au contraire qu'il guerroyait contre Achot et, comme il se

1. Moïse de Kalankatou, III, ch. xxiv, p. 268-277. Cf. Daghbaschean, p. 69. Laurent, p. 276-277.
2. Asołik, trad. Dulaurier, p. 135. Thomas, III, ch. xi, p. 151. Jean, III, p. 114 et xiv, p. 117. Sur leur race, cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 472 et 496-497 et Laurent, p. 24.
3. Jean, xiv, p. 117.
4. Jean, xvii, p. 126.
5. *Histoire de la Géorgie*, I, *Chronique*, p. 265.
6. Cf. Laurent, p. 278-279.
7. *Histoire de la Géorgie*, p. 269. Cf. Laurent, p. 278.
8. Voir la généalogie des Bagratides de Géorgie et du Tao par Brosset, dans l'*Histoire de Géorgie*, II, *Addition* IX, p. 155.
9. *Histoire de Géorgie*, I, p. 269.
10. Laurent, p. 278.

trouvait effectivement en possession du Gardman, il devait l'avoir conquis malgré ce prince [1]. En tout cas, Gouaram, le frère du curopalate, enleva le Gardman à Gabloutz, le fit prisonnier et le livra en ôtage aux Byzantins [2]. Mais Achot le Grand ne pouvait laisser les princes géorgiens — fussent-ils de souche bagratide — s'installer sur le lac Sévan. Il profita de ce que Gouaram avait inquiété son propre frère, le curopalate de Géorgie Bagarat Ier. Lui et Bagarat se coalisèrent contre Gouaram, le battirent, l'enfermèrent dans un couvent et se partagèrent ses dépouilles (v. 875) [3]. La majeure partie de ce territoire fit retour au curopalate, mais Achot le Grand se fit donner la province-frontière de l'Achotz [4]. Le Gardman dut aussi rentrer dans le domaine arménien. Enfin le curopalate de Géorgie Bagarat Ier qui devait à Achot le Grand la consolidation de son pouvoir, resta jusqu'à sa mort sous son influence directe [5].

Cette influence se perpétua lorsque, à Bagarat Ier, succéda son fils Davith Ier (876-881). Davith avait comme compétiteur son cousin germain, Nasr, fils de Gouaram, que soutenaient l'empereur byzantin Basile Ier et les Aphkhazes [6]. Au contraire Davith Ier était appuyé par Achot le Grand [7]. Dans la guerre civile qui s'ensuivit, Davith Ier fut tué par Nasr (881), mais Achot intervint alors, de concert avec le parti géorgien loyaliste à la tête duquel figurait le prince Liparit, de la grande famille des Orbélian qui dominait au Ṭrialeth. Cette coalition força Nasr à s'enfuir en territoire byzantin, tandis qu'elle mettait sur le trône l'héritier légitime, Adarnasé II fils de Davith Ier, lequel devait régner de 881 à 923 [8]. Cependant la politique byzantine qui disputait la Géorgie à l'influence arménienne, n'avait pas dit son dernier mot. En 887 le prince aphkhaze Bagarat, qui était allé demander des secours à Constantinople, en revint avec une flotte et une armée avec laquelle il se mit en devoir de restaurer Nasr sur le trône de Géorgie [9]. Ainsi menacé, Adarnasé II fit appel aux Arméniens. Avec les secours qu'il en reçut, il affronta son rival et l'armée aphkhaze dans une grande bataille à Aspindza, dans le Samtzkhé, sur la haute Koura. Nasr fut tué, les Aphkhazes

1. *Histoire de Géorgie*, p. 269.
2. *Ibid.*, p. 268-269.
3. LAURENT, p. 278.
4. *Histoire de Géorgie*, p. 269. Cf. MARQUART, *Streifzüge*, p. 426.
5. LAURENT, p. 291, n. 1.
6. Les Aphkhazes avaient alors comme roi Adarnasé (879-887), successeur de son père Ioané. Ne pas confondre avec le prince géorgien Adarnasé II dont il va être question.
7. *Histoire de Géorgie*, I, *Chronique*, p. 270.
8. *Ibid*, p. 272. Sur le fait que c'est bien Achot le Grand qui a fait donner la couronne de Géorgie à Adarnasé II, cf. VARDAN, p. 69-70, ap. BROSSET, *Histoire de Géorgie*, II, *Additions*, p. 161.
9. *Ibid.*, p. 273.

furent mis en fuite et Adarnasé II, le protégé des Arméniens, resta curopalate de Géorgie (888) [1].

En résumé, l'action d'Achot le Grand en Géorgie avait été considérable. Avant son intervention, les Géorgiens (peu importe ici que leurs princes fussent de race bagratide) avaient enlevé aux Arméniens le Taïq, l'Achotz et le Gardman, les trois marches-frontières qui couvraient l'Arménie au nord-ouest, au nord et au nord-est [2]. Achot recouvra l'Achotz et le Gardman, et, ayant en même temps sauvé l'héritier légitime de la maison bagratide de Géorgie, il se fit de ce prince un client fidèle.

1. *Histoire de Géorgie*, p. 274.Cf. BROSSET, dans sa traduction de THOMAS ARDZROUNI, p. 191, n. 3.
2. Cf. LAURENT, p. 278 (n. 9) — 279.

CHAPITRE XI

LA ROYAUTÉ BAGRATIDE

Achot le Grand, roi d'Arménie

Le prince des princes Achot de Bagaran méritait donc le surnom d'Achot le Grand — Achot Medz — que lui conféra la postérité. De cette grandeur ses contemporains eurent la notion très précise, et ce fut ainsi qu'ils firent rétablir en sa faveur l'antique royauté arménienne, abolie depuis quatre cent cinquante-cinq ans (430-885). « Les ichkhans et les nakharars, écrit Jean Katholikos, voyant l'éclat de la gloire de cet illustre prince, résolurent, d'un consentement unanime, de l'élever à la dignité royale, au-dessus d'eux. Ils firent connaître leur intention au khalife (al-Mo'tamid) par le moyen de l'ostikan 'Isâ (Ahmed ibn-'Isâ ibn-Cheikh) qui était un ami particulier d'Achot. 'Isâ transmit leur demande au khalife et une couronne royale fut envoyée à Achot. L'ostikan 'Isâ la lui porta lui-même et, avec elle, des robes royales, des présents, des marques d'honneur, de rapides coursiers, des armes et des ornements qu'on plaça devant lui. On fit venir le grand patriarche Géorg (Géorg II de Garni) pour conférer à Achot le sacrement spirituel et pour implorer en sa faveur la protection divine. Il lui donna l'onction sainte et le couronna roi de la race d'Achkénaz [1]. ». Étienne Orbélian nous dit de son côté : « Les seigneurs de Siounie Grigor-Souphan et Vasak Ichkhanik s'entendirent avec Grigor-Dérénik, chef de la maison des Ardzrouni, et avec d'autres princes arméniens pour établir roi d'Arménie Achot Bagratouni, après en avoir fait la demande à l'émir Ahmed en 334 de l'ère arménienne » (c'est-à-dire en 884-885) [2]. En réalité, il y a lieu de s'en tenir à la chronologie de Samuel d'Ani qui place le couronnement d'Achot en 333 de l'ère arménienne, c'est-à-dire entre avril 885 et avril 886 [3].

1. Jean Katholikos, xviii, p. 124-125. On sait qu'*Achkénaz* est le nom de peuple, emprunté à la géographie biblique, que le moyen âge a appliqué à l'Arménie.

2. Étienne Orbélian, ch. xxxvii, p. 107. Rappelons que Grigor Souphan II était prince de la Siounie Occidentale, c'est-à-dire de la province de Gélarqouniq, autour du lac Sévan, (v. 886-909), tandis que Vasak Ichkhanik (v. 849-887) était prince de Vaïots-tzor, en Siounie Orientale. Sur cette répartition, cf. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, ch. xxxvii, p. 109.

3. Samuel d'Ani, p. 429. Par ailleurs le couronnement d'Achot Ier eut lieu sous le règne de l'empereur byzantin Basile Ier, lequel mourut le 1er mars 886. Voir tous les éléments de ce problème chronologique dans Brosset, *Histoire de la Siounie*, I, ch. xxxvii, p. 107, n. 3 (p. 107-108). Pour Marquart le couronnement d'Achot le Grand eut lieu en 885, date acceptée par Muyldermans (trad. de Vardan, p. 141, n. 1).

Étienne Orbélian ajoute que pour le sacre d'Achot, le patriarche Géorg II fut assisté, entre autres prélats, par Hovhannès évêque de Siounie [1]. Quant à la ville où eut lieu le couronnement, on pense que ce fut Bagaran, la résidence d'Achot [2].

L'attribution de la couronne royale à Achot le Grand constituait de la part de la cour de Baghdad un aveu d'impuissance. « Le khalife, incapable de mater l'Arménie, crut habile de la flatter. Il considéra comme des rebelles les victimes arabes d'Achot Bagratouni, sa victoire personnelle comme un service rendu à l'Islam, et, pour l'en récompenser, mit le comble à ses vœux, en lui conférant une couronne et le titre de roi [3]. » Comme nous le verrons aussi [4], depuis quelque temps « le réveil de Byzance », sous le règne de l'empereur Basile Ier (867-886), s'accompagnait de tels progrès au détriment d'un khalifat arabe en complète décadence que les conseillers du khalife durent juger sage de se faire du prince des princes un allié plutôt que de le pousser dans les bras des Byzantins. D'ailleurs, après la décision de la cour de Baghdad, celle de Constantinople ne voulut pas se trouver en reste et Basile Ier, comme le khalife Mo'tamid, envoya une couronne royale à Achot [5]. « L'empereur Basile le Macédonien, renchérissant sur les Arabes, dit Kirakos de Gandzak, conféra de nouveau la couronne à Achot auquel Photius, patriarche de Constantinople, écrivit une lettre accompagnée d'un morceau de la vraie croix [6]. » Jean Katholikos nous assure à ce sujet que « l'empereur Basile conclut un traité d'amitié avec le roi Achot en l'appelant son fils bien-aimé et en réglant que, dans tout l'empire, le royaume d'Arménie serait son allié particulier » [7]. C'était le triomphe diplomatique d'Achot le Grand d'avoir de la sorte réussi à se faire consacrer à la fois par les deux empires rivaux, — par les Arabes contre Byzance et par Byzance contre les Arabes, l'indépendance de l'Arménie restaurée trouvant sa meilleure garantie dans ce rôle d'État-tampon entre les deux grandes puissances.

J. Laurent qui cherche à diminuer l'importance de l'acte de 885-886, nous assure que la couronne royale conférée à Achot n'avait pas la signification que lui attribuèrent les choniqueurs arméniens ultérieurs [8]. Mais Jean Katholikos était un contem-

1. Étienne Orbélian, ch. xxxvii, p. 107.
2. Thopdschian, *Polit.*, p. 134. Laurent, p. 282.
3. Laurent, p. 282.
4. Voir plus loin, p. 400.
5. Vardan, éd. Emin, p. 116.
6. Kirakos, ii, p. 42.
7. Jean, xvii, p. 126. Vardan va plus loin. Il veut que l'empereur Basile Ier, se souvenant qu'il était de race arménienne, voire d'origine arsacide, ait voulu recevoir la couronne impériale des mains d'Achot le Grand ou plutôt des mains d'un envoyé d'Achot le Grand (trad. Muyldermans, IV, 4, p. 139-140).
8. Laurent, p. 284-295.

porain (il a gouverné l'Église arménienne de 897 à 925). Or, s'il lui est arrivé d'exagérer certains points de détail, il ne s'est certainement pas trompé sur la portée d'un événement auquel il a participé. Certes, il est évident que la royauté conférée à Achot le Grand n'avait rien d'une monarchie absolue ou simplement centralisée, à la manière de l'empire byzantin. La nouvelle royauté était purement féodale, plus encore que ne l'avait été au IVe siècle la royauté arsacide, parce que depuis la chute des Arsacides les dynasties féodales avaient, abstraction faite des suzerainetés étrangères, sassanide ou arabe, pris l'habitude de l'indépendance. Les Ardzrouni au Vaspourakan par exemple se considéraient comme pratiquement maîtres chez eux et si leur chef, Grigor-Dérénik, avait demandé au khalife la couronne royale pour Achot le Grand (lequel était d'ailleurs son beau-père), il n'avait certainement pas entendu par là aliéner son autonomie, pas plus du reste que les grands vassaux qui allaient, un siècle plus tard (987), élire au trône de France Hugues Capet. La royauté que, par l'initiative des princes de Vaspourakan et de Siounie, on venait de conférer au prince des princes d'Arménie, ressemblait à en effet celle qu'en Occident l'adhésion des ducs de Bourgogne et d'Aquitaine, des comtes de Champagne, d'Anjou et de Flandre valut au duc de France. L'événement dut même frapper beaucoup plus les contemporains parce que Hugues Capet n'était pas le premier Robertien appelé au trône, tandis que la restauration de la royauté arménienne après une interruption de quatre siècles et demi était, en Orient, un fait sensationnel.

Ajoutons que la personnalité d'Achot avait, bien entendu, joué un rôle prépondérant dans la restauration arménienne. Parmi tant de féodaux qui défilent, étrangement pareils les uns aux autres, à travers les phrases conventionnelles des annalistes, sa figure se dessine avec un relief particulier, comme un portrait véritable, chez son contemporain Jean Katholikos : « De belle taille, fort, avec des épaules larges, le visage agréable, il avait les sourcils noirs, une marque ou tache de sang dans les yeux, comme un point rouge au milieu d'une grosse perle, une belle et magnifique barbe. Il ne s'oubliait pas avec les gens riches dans les festins. Il ne méprisait pas les faibles, mais il étendait sur eux tous la robe de sa miséricorde et il s'occupait d'adoucir leurs maux. On l'entendit dire un jour qu'il ne faut jamais cesser d'agir pour le bien de l'humanité [1]. » Il fit d'ailleurs œuvre royale, au meilleur sens du mot. « Il rétablit l'ordre dans tout le pays soumis à son pouvoir. » Jean le loue aussi d'avoir travaillé à la restauration des édifices ruinés par un siècle de dévastations arabes, à la remise en état des villes et des bourgs saccagés par les

1. JEAN, XVIII, p. 124.

invasions. La campagne arménienne à laquelle il suffisait de quelque accalmie pour redevenir prospère, connut à nouveau des jours heureux —, « sites montagneux et chaudes vallées, plaines riantes, champs cultivés et bergeries ». Achot se préoccupa aussi d'améliorer les prairies et les vignobles [1]. L'Arménie était vraiment rendue à elle-même. L'ostikan Ahmed ibn-'Isâ ibn-Cheikh qui avait apporté la couronne royale à Achot ne devait pas être remplacé comme gouverneur arabe. Les émirs arabes locaux qui subsistaient encore à Dwin et à Manazkert n'étaient plus que des « nakhararq musulmans », vassaux, eux aussi, de la nouvelle royauté bagratide.

Achot le Grand avait confié Kars et aussi la province-frontière du Gougarq à son frère Abas. En 888, tandis qu'Abas se trouvait dans le Vanand, le Gougarq se révolta contre lui. Achot envoya son propre fils Sembat pacifier le pays. Sembat avait mené à bien cette tâche et il s'était installé dans la forteresse de Chamchouildé ou Samchwildé quand le décès de son père le rappela à Bagaran [2].

Avènement de Sembat Ier le Martyr (890-914)

Achot le Grand avait 71 ans quand il mourut d'une chute près du rocher de Tsièle-Abaraj. Il trépassa dans les bras de son ami, le patriarche Géorg II qui lui avait administré les derniers sacrements et après avoir comblé les pauvres d'aumônes, l'Église de donations (890). Il fut enterré « avec des robes dorées et un cercueil tout brillant d'or », dans la sépulture de sa famille, en sa capitale de Bagaran, au milieu des lamentations du peuple de la ville et des paysans accourus pour saluer sa dépouille [3].

La couronne revenait à son fils aîné Sembat 1er, — Sembat le Martyr —. Ce prince, on l'a vu, se trouvait alors en campagne, occupé à soumettre sur les confins arméno-géorgiens, au nord-ouest du lac Sévan, la province-frontière appelée Gougarq en arménien et Somkheth en géorgien, c'est-à-dire la vallée de la Ktzia et celle du Berdoudj [4]. A la nouvelle du décès de son père, il rentra dans son fief de Chirakavan (Erazgavorq) dans le district de Chirak, où il reçut la visite du patriarche Géorg, venu lui apporter ses condoléances, et aussi celles du curopalate de Géorgie, le Bagratide Adarnasé II [5]. On se rappelle que le curopalate avait fait acte d'hommage envers Achot le Grand qui avait

1. Jean, xviii, p. 125.
2. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, R. E. A., VII, 2, 1927. p. 216.
3. Jean Katholikos, ch. xx, p. 128-129. Thomas, III, xxi, p. 183. Cf. Tchamtchian, II, p. 703-708.
4. Jean, xx, p. 129. Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie, Additions*, p. 73. Marquart *Streifzüge*, p. 398. Laurent, p. 29.
5. Jean, p. 130.

d'ailleurs sauvé son trône contre le parti byzantin et contre les Aphkhazes. Adarnasé témoignait aujourd'hui sa reconnaissance en venant saluer le fils de son bienfaiteur, et, le cas échéant, défendre les droits de Sembat. Anticipons pour dire que Sembat, à son tour, et en retour de l'appui qu'il trouvait auprès du curopalate, devait peu après (vers 899) lui donner la couronne royale, le faire roi : ce fut ainsi que fut créé le royaume historique de Géorgie [1]. Sans doute Sembat agit-il ainsi en tant que chef de la famille bagratide à laquelle appartenait aussi le curopalate. Du même coup, ce dernier confirmait sa vassalité envers le roi d'Arménie. Dans la hiérarchie ainsi établie, le nouveau roi d'Ibérie ou Géorgie devenait, après le roi d'Arménie, la seconde personne du royaume arménien [2].

Compétition du sparapet Abas

On se souvient qu'Achot le Grand avait conféré la dignité de généralissime (*sparapet*) à son frère Abas. Or, Abas, guerrier plein de valeur, mais personnage remuant et ambitieux, était peu satisfait de jouer les rôles de second ordre. Il résolut de profiter de l'inexpérience et du caractère confiant de son neveu Sembat Ier pour lui arracher la couronne. Peu après l'avènement de Sembat, il marcha contre lui avec l'intention de le surprendre. Sembat se mit en état de défense et la lutte avait commencé quand le patriarche Géorg II s'interposa et ménagea un accord, mais Abas viola ses serments et la guerre reprit. Le prince géorgien Adarnasé II, paraissant le meilleur soutien du jeune roi, fut victime des machinations du prétendant. Comme il était venu, en visiteur, chez Abas, au château de Kars, celui-ci l'y retint de force. Le roi Sembat vint alors assiéger la place. Elle était réduite à l'extrémité, mais Sembat craignait pour la vie d'Adarnasé, toujours aux mains d'Abas. Dans ces conditions il semble qu'il ait hésité à ordonner l'assaut décisif. Finalement Sembat se laissa toucher par les prières de son oncle et aussi par les représentations d'Adarnasé lui-même. Abas libéra donc Adarnasé, moyennant quoi il obtint sa grâce. Le magnanime Sembat, pour le rassurer sur ses intentions, eut même la condescendance de lui remettre en otage un de ses propres fils [3]. Cette compétition n'avait pas duré moins de deux ans.

Ce fut ainsi que, dès ses débuts, la nouvelle royauté arménienne

1. Adarnasé II, curopalate, puis roi de Géorgie, 881-926. Cf. Brosset, ap. Thomas, p. 191, n. 3. Toutefois Brosset fait observer qu'Adarnasé eut un compétiteur sérieux pour l'hégémonie de la Géorgie dans la personne de Bagarat, roi des Aphkhazes (v. 887-906). (Brosset, *Histoire de la Géorgie, I. Chronique*, p. 280.)

2. Brosset, ap. Thomas, p. 191, n. 3.

3. Jean, ch. xxi, p. 130-132 (traduction très infidèle ; la rectifier avec Brosset, *Histoire de Géorgie*, II, *Additions*, p. 162). Tournebize, p. 107.

dont le rôle était déjà si difficile en présence des habitudes d'indépendance des féodaux, se voyait en outre en butte à la rébellion des cadets royaux, des princes du sang bagratides qui donnaient les premiers aux autres seigneurs l'exemple de l'indiscipline.

Ce ne fut qu'après en avoir fini avec la révolte de son oncle Abas que Sembat Ier fut officiellement reconnu comme roi d'Arménie par le khalife Mo'tamid et par l'empereur Léon VI. L'émir Afchîn le Sâdjide, mamelouk turc au service du khalife et qui était gouverneur de l'Azerbaidjan, envoya au nom de son maître une couronne royale avec les robes d'honneur, les coursiers de prix, les armes « entièrement dorées » qui accompagnaient protocolairement un tel envoi [1]. La cérémonie, présidée par le patriarche Géorg II, se déroula en 892 dans l'église du Sauveur que Sembat venait de bâtir à Chirakavan (Érazgavorq) « avec une coupole élevée et des murs en pierre de taille » [2]. Abas qui se voyait définitivement écarté de la couronne, en rendit responsable Géorg contre lequel il chercha à exciter l'animosité d'un saint religieux, Machtots d'Élivard, qui menait la vie contemplative dans un îlot du lac Sévan. Mais aux calomnies qu'Abas lui écrivit à ce sujet, Machtots répondit avec indignation qu'il maintenait toute son adhésion au patriarche. Abas fut réduit à venir se jeter aux pieds de Géorg en implorant son pardon [3].

Sembat Ier et l'empereur Léon VI. Premières difficultés avec l'émir Afchîn.

Sembat Ier put alors faire reconnaître son autorité ou sa suzeraineté dans tous les territoires jadis soumis à son père. L'émir Afchîn, gouverneur de l'Azerbaidjan, venait, on l'a vu, de la sanctionner. Mais en même temps, Sembat accentuait le rapprochement avec l'empire byzantin (893). Il envoyait à l'empereur Léon VI une ambassade apporter l'hommage de sa vassalité, et Léon y répondait par l'envoi des présents habituels, « objets de luxe magnifiques et chargés d'ornements, robes, vêtements, vases, coupes et ceintures entièrement recouverts d'or » ; « mais ce qui était bien plus important, continue Jean Katholikos, c'est que Léon l'appelait son fils bien-aimé et l'assurait de son alliance et de son amitié » [4]. Asolik fait d'ailleurs observer que Léon VI

1. Jean, ch. xxi, p. 132. — Afchîn, fils d'Abou-Sâdj, un des principaux officiers turcs de la cour de Motawakkil, fut nommé gouverneur de l'Azerbaidjan en 890. Il mourut en 901. Son frère Yoûsouf lui succéda. Leur dynastie, dite dynastie des Sâdjides, gouverna l'Azerbaidjan de 890 à 929. Cf. Defrémery, *Mémoire sur la famille des Sadjides*, Journal Asiatique, série 4, IX, 1847, 409 et X, 1848, 396. Huart, *Sâdjides*, Encycl. Islam, p. 51.
2. Asolik, trad. Macler, III, ch. iii, p. 13.
3. Jean, ch. xxi-xxii, p. 133-144.
4. Jean, ch. xxii, p. 144.

n'oubliait pas l'origine arménienne de son père Basile Ier. On le vit dans l'accueil qu'il réserva au prince taronite Achot, fils de Davith Arqaïk, qui vint s'installer à Constantinople [1].

Ce glissement vers l'alliance byzantine était recommandé par la situation mondiale : Byzance, sous la dynastie macédonienne, repartait pour une nouvelle expansion, tandis que la décadence du khalifat abbâsside s'accentuait. Les armées de l'empereur Léon VI s'avançaient maintenant vers Karin-Théodosiopolis, notre Erzeroum [2]. Toutefois l'orientation de Sembat Ier vers Byzance n'échappait point à l'*ostikan* Afchîn qui, de son gouvernement d'Azerbaidjan, surveillait la politique arménienne. Devant son attitude menaçante, Sembat ordonna aux *nakharars* de réunir leurs troupes. Ayant ainsi rassemblé 30.000 hommes il se porta vers la frontière de l'Azerbaidjan, jusqu'au canton de *R*adokq (?) Quand les deux armées furent en présence il envoya à Afchîn une note pour justifier sa conduite : c'était dans l'intérêt de la cour de Baghdad, pour neutraliser le péril byzantin, que le monarque arménien négociait avec les gens de Constantinople : « Si j'ai lié amitié avec l'empereur, c'est pour votre avantage, car cette amitié est peut-être nécessaire au khalife [3] ». Et fort intelligemment Sembat suggérait à l'émir de remplacer la vieille hostilité arabo-byzantine par d'étroites relations commerciales qui ne manqueraient pas d'enrichir le khalifat [4]. Finalement l'orage fut, pour cette fois, écarté. Sembat et Afchîn eurent une entrevue. « Montés sur de magnifiques chevaux, ils s'approchèrent l'un de l'autre et se firent des présents royaux. »

Prise de Dwin par les Arméniens. Apogée du règne de Sembat Ier.

Mais tandis qu'Afchîn rentrait en Azerbaidjan, Sembat, en regagnant l'Arménie, passa par Dwin. Or cette ville, on s'en souvient, bien que capitale nominale de l'Arménie officielle, était toujours au pouvoir d'émirs arabes, théoriquement représentants du khalife, en la circonstance deux frères que Jean appelle Mohammed et Oumaï. Sembat, du fait qu'il avait été reconnu comme roi d'Arménie par le khalife, se trouvait, en droit arabe, le suzerain des deux émirs. Il se plaignit qu'ils s'acquittassent mal du tribut et voulut pénétrer dans Dwin, mais les émirs lui en fermèrent les portes et l'attaque à laquelle il se livra y causa beaucoup de dégâts, « pillages, dévastations et incendies ».

1. Asolik, III, 3, p. 10. Cf. Adontz, *La généalogie des Taronites*, Byzantion, XIV, 1939, p. 413.
2. Constantin Porphyrogénète, *De administrando Imperio*, xlv, 199. Cf. Adontz, *Les Taronites*, Byzantion, IX, 1934, p. 727.
3. Jean, xxii, p. 145.
4. Jean, xxii, p. 145-146.

Les émirs ayant fait une sortie nocturne, Sembat les défit et les captura. Il parvint à leur arracher une forte rançon, après quoi, comme gage de sa fidélité envers la cour de Constantinople, il les envoya, chargés de fers, à Léon VI [1].

Quant au sort de la ville de Dwin, le texte de Jean Katholikos pourrait sembler ici peu clair, mais Asołik est formel : « Dwin, s'étant révoltée, le roi l'attaqua et la prit un vendredi-saint [2] ». Du reste, Jean confirme le fait : « Il est certain que, depuis cette époque, le roi Sembat gouverna les habitants de la ville en leur faisant sentir le joug de la servitude » [3], expression qui nous prouve d'autre part que le monarque, s'il ramena l'ancienne capitale dans l'obéissance, ne chercha pas à lui enlever le caractère semi-musulman qu'elle avait pris depuis les débuts de l'occupation arabe. Convenons du reste qu'il n'aurait pu le faire sans rompre avec la fiction de son loyalisme khalifal et provoquer une formidable coalition musulmane.

Ce fut l'apogée du règne de Sembat, comme l'a bien marqué Jean sous une rubrique qui correspond à l'an 895. « Le roi Sembat étendait sa main puissante et parcourut beaucoup de pays qu'il sut s'attacher et dont il parvint à soumettre les chefs à sa domination, les uns par ses paroles conciliantes, les autres par ses belles actions. Parmi les premiers était le grand curopalate d'Ibérie (Adarnasé II) et tous ceux qui dépendaient de lui. Ils promirent obéissance à Sembat et lui restèrent attachés avec la plus admirable fidélité. D'autres furent renversés à ses pieds par la supériorité de sa puissance et parce qu'il traita les arrogants avec une grande sévérité. Il agrandit et étendit les limites de sa domination du côté du nord jusqu'à la ville de Karin (Erzeroum) et depuis la province de Klardjeth jusqu'aux bords de la grande mer, jusqu'aux frontières de l'Egiria (Colchide), jusqu'au pied du Caucase, à la province de Gougarq et à celle des Tzanar, jusqu'à la Porte des Alains (défilé de Darial) où il prit le fort qui y était construit. Sa souveraineté [= suzeraineté] allait jusqu'au fleuve Koura, jusqu'à la ville de Tiflis ; elle englobait la province d'Outi jusqu'à la ville de Hounarakert, jusqu'à Tounq (*alias* Tous) et jusqu'à Chamkor. C'est ainsi que Sembat étendit les limites de sa puissance. Il établit partout des impôts, des contributions et des tributs [4]. »

Évidemment, il ne s'agissait là que de l'obligation, imposée aux dynasties féodales, de reconnaître la suzeraineté de Sembat Ier. Rien ne pouvait être fait pour modifier la structure féodale du pays. Encore faut-il savoir gré au deuxième roi bagratide d'avoir

1. Jean, xxii, p. 146.
2. Asołik, III, 3, p. 13.
3. Jean, ch. xxiii, p. 147.
4. Jean, p. 147-148. Cf. Brosset, *Géorgie, Additions*, p. 163.

poursuivi à travers ces entraves la reconstruction d'un minimum d'homogénéité administrative.

Ces années d'accalmie furent marquées par une grande prospérité. Asolik évoque ici les paroles des *Rois* : « Chacun se reposait à l'ombre de son figuier. » Et il ajoute : « Les fermes se transformaient en bourgs, les bourgs en villes par l'augmentation en population et en richesse, à tel point que les bergers eux-mêmes et les gardiens de bœufs portaient des tuniques de soie [1]. » Cette prospérité fut interrompue par une catastrophe, le violent tremblement de terre qui en 893 détruisit Dwin. « La ville fut détruite de fond en comble et l'enceinte des murs s'écroula entièrement, aussi bien que le palais des princes, de la même façon qu'on voit tomber les pierres du haut des montagnes. L'église qui servait de résidence au patriarche fut renversée [2]. » Thomas Ardzrouni nous peint à ce propos Dwin comme « un grand centre de population, environné de bastions dominant une place de commerce, gonflée et saturée de tous les genres d'impuretés » [3]. Entendons sans doute par là que, depuis qu'elle était le chef-lieu de l'occupation arabe, elle avait vu se développer une population mixte ayant adopté, même chez les habitants restés chrétiens, les mœurs musulmanes. Le nombre des victimes, d'après la même source, aurait été de 70.000. Le patriarche Géorg II put échapper à la catastrophe. Abandonnant Dwin, il alla demeurer à Nor-Kalak (Etchmiadzin), « près de la grande église de Saint Grigor, construite par le vénérable Nersès II » [4].

Première guerre entre Sembat Ier et l'émir Afchîn

Pendant ce temps, l'émir Afchîn profitait de la décadence du khalifat abbâsside pour fonder dans son gouvernement d'Azerbaidjan une principauté pratiquement autonome. Mais l'affermissement du nouveau royaume d'Arménie lui portait ombrage. Ayant rassemblé ses forces, il envahit le territoire arménien du côté de Nakhitchévan. A cette nouvelle, Sembat Ier ordonna l'appel des levées féodales, mais il ne put arriver à temps pour empêcher Afchîn de réoccuper Dwin. Sembat se retira alors dans les châteaux de la montagne, pendant que les *nakhararq* lui amenaient leurs troupes. Les princes des districts septentrionaux, en particulier, arrivèrent en grand nombre (nous verrons que les Ardzrouni du Vaspourakan inauguraient une politique dissidente). La concentration eut lieu « dans le bourg de Vadzan qui est au pied du mont Aragadz (Alagöz) » [5].

1. Asolik, *l. c.*, p. 12-13.
2. Jean, ch. xxiii-xxv, p. 148-153.
3. Thomas, III, ch. xxii, p. 184.
4. Thomas, III, xxii, p. 186.
5. Jean, ch. xxvi, p. 153-155.

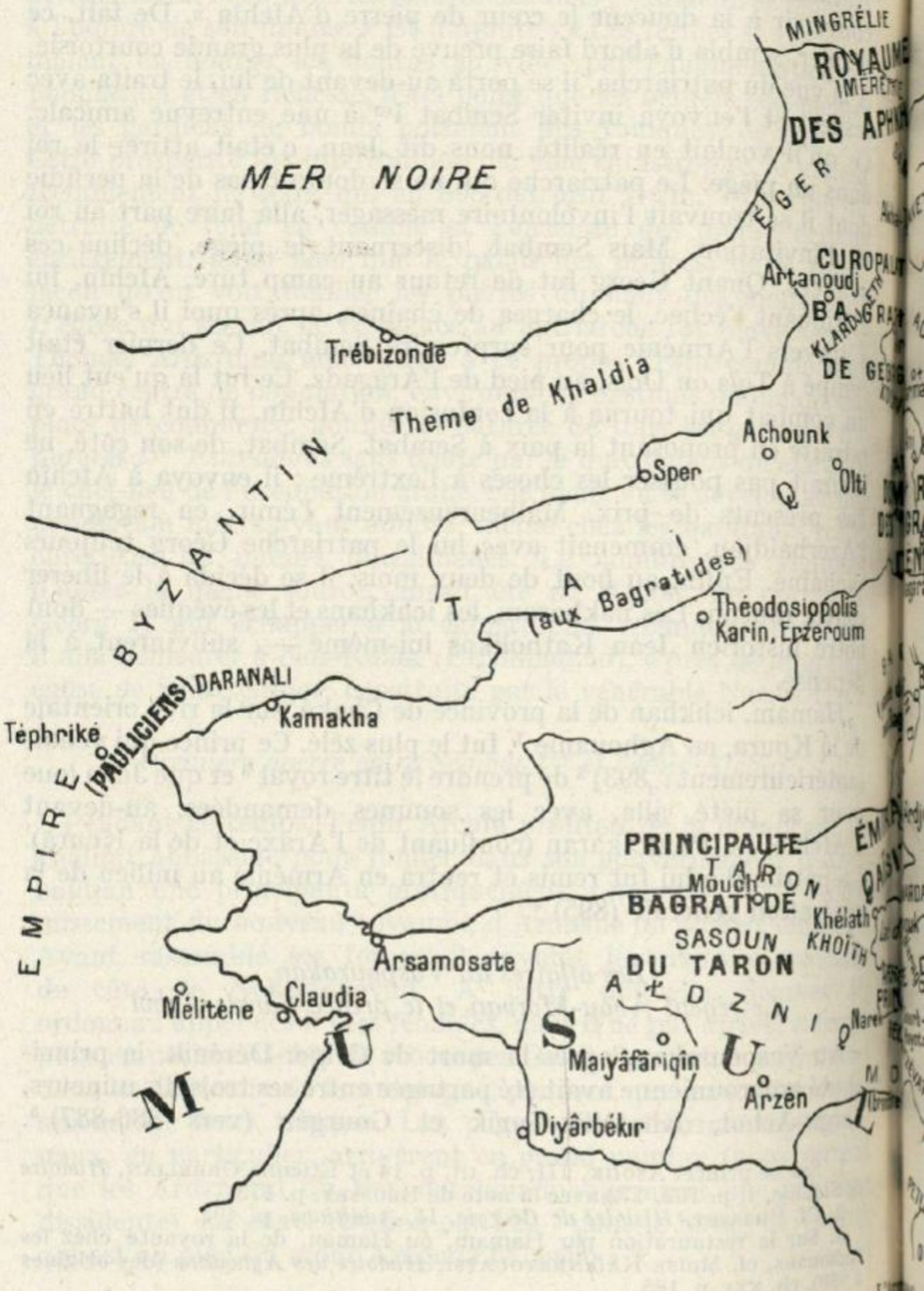
Le patriarche Géorg II, se conduisant, comme les grands évêques de notre haut moyen âge, en véritable *defensor civitatis*, alla à la rencontre de l'émir. Le saint prélat, nous dit Jean Katholikos qui l'a bien connu, « espérait être assez habile pour convertir à la douceur le cœur de pierre d'Afchîn ». De fait, ce dernier, sembla d'abord faire preuve de la plus grande courtoisie. A la vue du patriarche, il se porta au-devant de lui, le traita avec respect et l'envoya inviter Sembat Ier à une entrevue amicale. Ce qu'il voulait en réalité, nous dit Jean, c'était attirer le roi dans un piège. Le patriarche qui ne se doutait pas de la perfidie dont il se trouvait l'involontaire messager, alla faire part au roi de l'invitation. Mais Sembat, discernant le piège, déclina ces avances. Quant Géorg fut de retour au camp turc, Afchîn, lui attribuant l'échec, le chargea de chaînes, après quoi il s'avança à travers l'Arménie pour surprendre Sembat. Ce dernier était campé à Tols ou Dols, au pied de l'Aragadz. Ce fut là qu'eut lieu un combat qui tourna à la confusion d'Afchîn. Il dut battre en retraite en proposant la paix à Sembat. Sembat, de son côté, ne désirait pas pousser les choses à l'extrême ; il envoya à Afchîn des présents de prix. Malheureusement l'émir, en regagnant l'Azerbaidjan, emmenait avec lui le patriarche Géorg toujours enchaîné. Enfin, au bout de deux mois, il se décida à le libérer contre rançon. Les nakharars, les ichkhans et les évêques — dont notre historien Jean Katholikos lui-même —, subvinrent à la dépense.

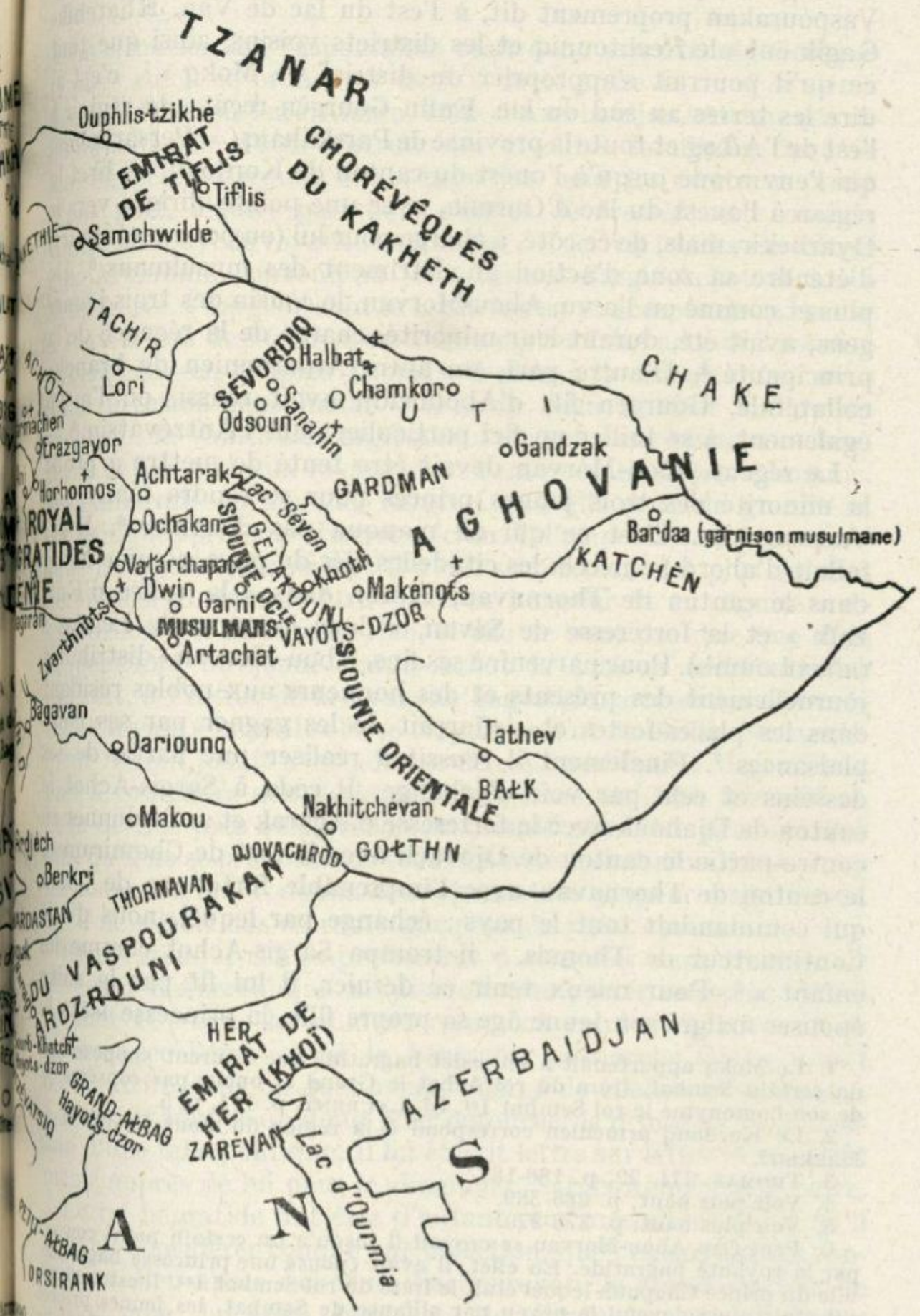
Hamam, ichkhan de la province de Chaké, sur la rive orientale de la Koura, en Aghouanie [1], fut le plus zélé. Ce prince qui venait (antérieurement à 893) [2] de prendre le titre royal [3] et que Jean loue pour sa piété, alla, avec les sommes demandées, au-devant d'Afchîn, au Phaïtakaran (confluant de l'Araxe et de la Koura). Le patriarche lui fut remis et rentra en Arménie au milieu de la vénération générale (895) [4].

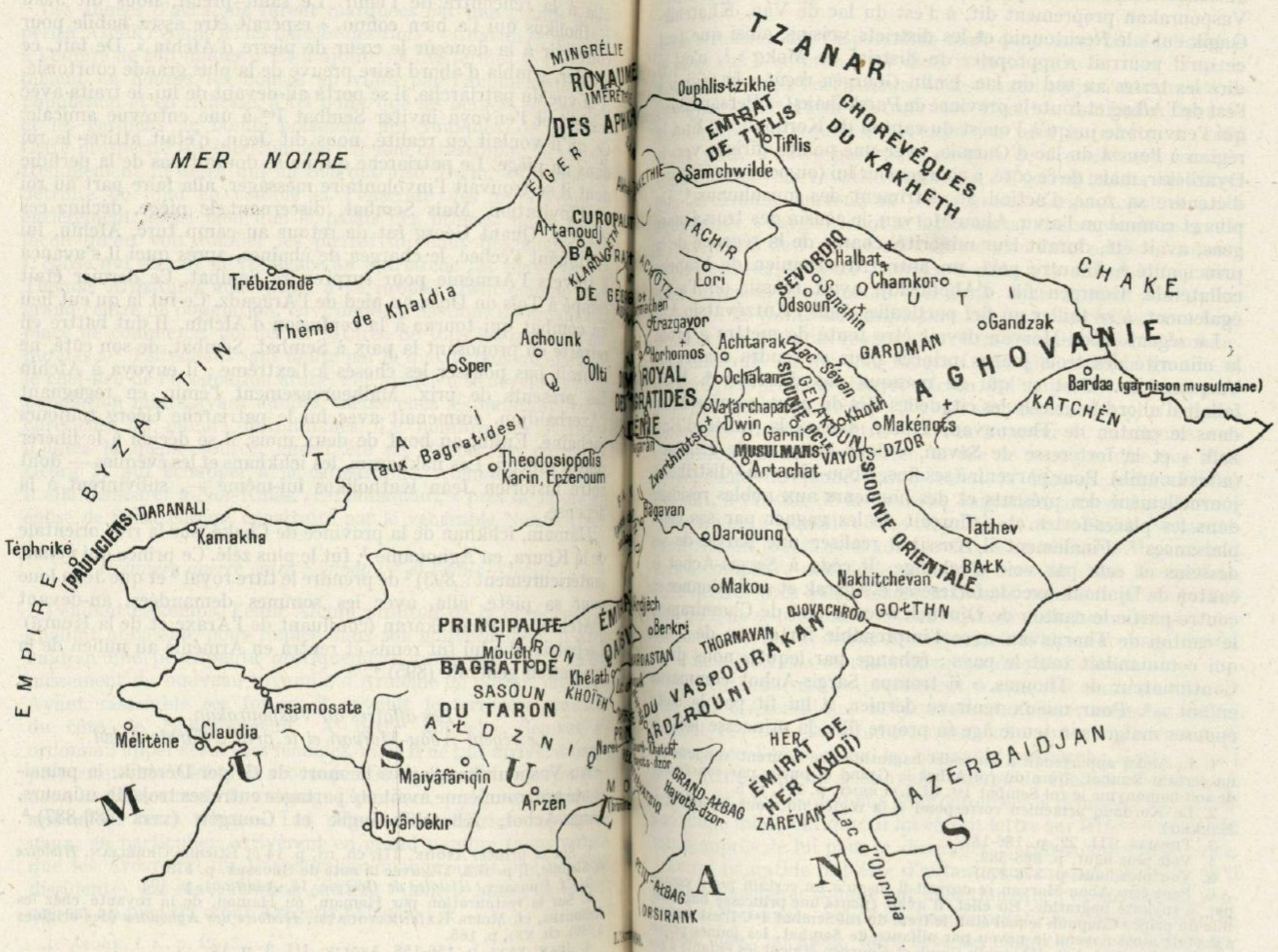
Les affaires du Vaspourakan
Le régent Abou-Morvan et le prince Sargis-Achot.

Au Vaspourakan, après la mort de Grigor-Dérénik, la principauté ardzrounienne avait été partagée entre ses trois fils mineurs, Sargis-Achot, Khatchik-Gagik et Gourgèn (vers 886-887) [5].

1. Sur ce prince, Asolik, III, ch. III, p. 14 et Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, I, p. 162, 172 avec la note de Brosset, p. 173.
2. Cf. Brosset, *Histoire de Géorgie*, II, *Additions*, p. 494.
3. Sur la restauration par Hamam, ou Haman, de la royauté chez les Aghouans, cf. Moïse Kalankatouatsi, *Histoire des Aghouans* (des origines à 989), ch. XXI, p. 165.
4. Jean, XXVI, p. 156-158. Asolik, III, 3, p. 14.
5. Sargis-Achot était né en 877. Il avait donc 9 ans à la mort de son père ; Khatchik-Gagik était né en 879. Il avait 7 ans. Gourgèn avait 5 ans (Brosset, dans sa traduction de Thomas Ardzrouni, p. 263.)


MER NOIRE
MINGRÉLIE
ROYAUME
DES APH
ÉGER
CUROPAL
Artanoudj
BAGRA
KLARDJETH
DE GE
Trébizonde
Thème de Khaldia
Achounk
Sper
Olti
BYZANTIN
TAIQ
(aux Bagratides)
Théodosiopolis
Karin, Erzeroum
DARANALI
Kamakha
Téphriké
(PAULICIENS)
EMPIRE
PRINCIPAUTE
TARON
Mouch
BAGRATIDE
SASOUN
DU TARON
Khélath
KHOÏTH
Arsamosate
Mélitène
Claudia
ALDZNIQ
Maiyâfâriqîn
Arzèn
Diyârbékir
MUSUL


TZANAR
Ouphlis-tzikhé
EMIRAT DE TIFLIS
Tiflis
CHORÉVÊQUES DU KAKHETH
Samchwildé
TACHIR
Lori
SÉVORDIQ
Halbat
Chamkor
Sanahin
Odsoun
UTI
CHAKE
Gandzak
AGHOVANIE
GARDMAN
Achtarak
Lac Sévan
Horhomos
ROYAL
Ochakan
SIOUNIE
GELAKOUNI
Bardaa (garnison musulmane)
KATCHÉN
Varfarchapat
Khoth
Dwin
Garni
Makénots
MUSULMANS
VAYOTS-DZOR
Artachat
Zvarthnots
SIOUNIE ORIENTALE
Bagavan
Tathev
Dariounq
BAŁK
Nakhitchévan
Makou
DJOVACHROD
GOŁTHN
THORNAVAN
VASPOURAKAN
Berkri
ARDZROUNI
HER
ÉMIRAT DE HER (KHOÏ)
AZERBAIDJAN
GRAND-ATBAG
Hayots-dzor
ZARÉVAN
Lac d'Ourmia
A
N
S
PETIT-ATBAG
ORSIRANK



MER NOIRE
MINGRÉLIE
ROYAUME
DES APH
ÉGER
CUROPALAT
Artanoudj
BAGRAT
DE GÉO
Trébizonde
Thème de Khaldia
Achounk
Sper
Olti
BYZANTIN
TAIQ
(aux Bagratides)
Théodosiopolis
Karin, Erzeroum
EMPIRE
(PAULICIENS) DARANALI
Kamakha
Téphriké
Arsamosate
Mélitène
Claudia
MUSULMANS
Maiyâfâriqîn
Arzèn
Diyârbékir
PRINCIPAUTE
TARON
Mouch
BAGRATIDE
SASOUN
DU TARON
AŁDZNIQ
Khélath
KHOÏTH
Berkri
THORNAVAN
DU VASPOURAKAN
ARDZROUNI
ÉMIRAT DE
HER (KHOÏ)
GRAND-AŁBAG
Hayots-dzor
ZARÉVAN
Lac d'Ourmia
AZERBAIDJAN
PETIT-AŁBAG
ORSIRANK
TZANAR
Ouphlis-tzikhé
ÉMIRAT
DE TIFLIS
Tiflis
CHORÉVÊQUES
DU KAKHETH
Samchwildé
TACHIR
Lori
SÉVORDIQ
Halbat
Chamkor
Odsoun
Sanahin
OUTI
CHAKE
Gandzak
GARDMAN
AGHOVANIE
Bardaa (garnison musulmane)
KATCHÈN
Erazgavor
Horhomos
Achtarak
Lac Sévan
ROYAL
BAGRATIDES
Ochakan
Valarchapat
Dwin
Garni
Khoth
Makénots
MUSULMANS
VAYOTS-DZOR
Artachat
Zvarthnots
Bagavan
Dariounq
SIOUNIE ORIENTALE
Tathev
BAŁK
Makou
Nakhitchévan
DJOVACHROD
GOŁTHN

Sargis-Achot avait reçu, avec le titre princier, la majeure partie du territoire paternel « jusqu'au fort de Nakhitchevan », bref le Vaspourakan proprement dit, à l'est du lac de Van. Khatchik-Gagik eut « le *R*echtouniq et les districts voisins, ainsi que tout ce qu'il pourrait s'approprier du district de Mokq » [1], c'est-à-dire les terres au sud du lac. Enfin Gourgèn reçut « la région à l'est de l'A*l*bag et toute la province de Parskahaiq (= Persarménie) qui l'environne jusqu'à l'ouest du canton de Kordouq » [2], bref la région à l'ouest du lac d'Ourmia, avec une pointe dirigée vers le Dyarbékir, mais, de ce côté, à charge pour lui (ou pour ses tuteurs) d'étendre sa zone d'action au détriment des musulmans [3]. De plus et comme on l'a vu, Abou-Morvan, le cousin des trois jeunes gens, avait été, durant leur minorité, chargé de la régence de la principauté [4]. D'autre part, un autre Ardzrounien de branche collatérale, Gourgèn fils d'Aboubeldj, avait réussi, on l'a vu également, à se tailler un fief particulier dans l'Antzévatsiq [5].

Le régent Abou-Morvan devait être tenté de mettre à profit la minorité des trois jeunes princes pour se rendre maître du Vaspourakan. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver [6]. Il lui fallait d'abord pour cela les citadelles-clés du pays, comme Nkan dans le canton de Tho*r*navan, Kotor dans « la vallée d'Entzaïk » et la forteresse de Sévan, « dans le ravin de Lemba » (*alias* Loumb). Pour parvenir à ses fins, Abou-Morvan « distribuait journellement des présents et des honneurs aux nobles résidant dans les places-fortes et s'efforçait de les gagner par ses complaisances [7]. Finalement il réussit à réaliser une partie de ses desseins et cela par voie d'échange. Il céda à Sargis-Achot le canton de Djahouk avec la forteresse d'Agarak et se fit donner en contre-partie le canton de Djovach avec le fort de Chamiram et le canton de Thornavan avec l'imprenable forteresse de Nkan qui commandait tout le pays ; échange par lequel, nous dit le Continuateur de Thomas, « il trompa Sargis-Achot comme un enfant » [8]. Pour mieux tenir ce dernier, il lui fit par la suite épouser malgré son jeune âge sa propre fille, la princesse Iséta [9].

1. Le Mokq appartenait à un cadet bagratide que Laurent suppose être un certain Sembat, frère du roi Achot le Grand et oncle, par conséquent, de son homonyme le roi Sembat Ier. Cf. LAURENT, p. 114, n. 5.
2. Le Kordouq arménien correspond à la région du mont Djoudi et au Hakkiari.
3. THOMAS, III, 22, p. 186-187.
4. Voir plus haut, p. 388-389.
5. Voir plus haut, p. 378-379.
6. Peut-être Abou-Morvan se croyait-il jusqu'à un certain point couvert par la royauté bagratide. En effet, il avait épousé une princesse bagratide, fille du prince Chapouh lequel était le frère du roi Sembat Ier. Il est vrai que s'il était ainsi devenu le neveu par alliance de Sembat, les jeunes princes légitimes Sargis-Achot, Khatchik-Gagik et Gourgèn étaient les enfants d'une autre princesse bagratide, Sophie, propre sœur de Sembat.
7. THOMAS, III, 22, p. 187.
8. Continuateur de THOMAS, III, 30, p. 218.
9. *Alias* Séda (THOMAS, III, 24, p. 193).

Intrigue de Sargis-Achot de Vaspourakan avec l'émir Afchîn

La situation du Vaspourakan était donc assez trouble lorsque le pays eut à se prononcer dans la lutte entre le roi d'Arménie Sembat Ier et le Turc Afchîn, émir d'Azerbaidjan. Afchîn qui ne manquait pas d'être instruit des rivalités familiales dans la maison des Ardzrouni, avait beau jeu pour les mettre à profit d'une part, d'autre part pour essayer de dresser cette maison contre la nouvelle royauté bagratide. « Il écrivit lettres sur lettres aux Ardzrouni, surtout au jeune prince Sargis-Achot et à ses deux frères. » Sargis-Achot se laissa tenter et accepta de se rendre à l'invitation de l'émir, c'est-à-dire d'aller faire acte de vassalité envers celui-ci. D'après Thomas, il céda à la crainte d'une nouvelle invasion musulmane [1]. D'après Jean il obéit à d'autres mobiles : la vanité de Sargis-Achot ne sut pas résister aux honneurs et aux cadeaux royaux dont l'émir combla le jeune homme. « S'étant mis en marche, Sargis-Achot alla avec de grands et magnifiques présents trouver Afchîn. Il l'emportait en pompe sur tous les autres *nakhararq* ; il avait secrètement les plus grandes ambitions. Il désirait être élevé en honneur et en dignité » — expression qui ne signifie rien, si elle ne veut pas dire que dans la personne du jeune Sargis-Achot la maison ardzrounienne espérait, à l'instar de la dynastie bagratide, arriver à cette couronne royale à laquelle elle se croyait autant de droits. Naturellement Afchîn jouait avec adresse de ces ambitions. « Il paraissait prêt à complaire aux désirs d'Achot, nous dit Jean Katholikos, mêlé de très près aux événements, mais peut-être promettait-il plus qu'il ne se proposait de tenir. Comme Achot aimait beaucoup les honneurs, on lui donna des vêtements d'honneur magnifiques, car il ne s'était mis en route que pour de telles choses [2]. »

Bien entendu, cet empressement à s'enrôler dans la clientèle de l'émir d'Azerbaidjan ne pouvait que porter ombrage au roi Sembat Ier, dans le moment même où celui-ci se trouvait en guerre avec l'émir et où le vénérable patriarche Géorg venait d'être attiré dans un guet-apens, chargé de chaînes et rançonné. Sembat fit tout ce qu'il put pour détourner le prince de Vaspourakan d'une telle politique. Il lui écrivit lettre sur lettre et se rendit même auprès de lui pour le dissuader. Sargis-Achot passa outre.

Le roi bagratide dut être d'autant plus mécontent de ce qu'il pouvait considérer comme une défection, que l'exemple était contagieux. Peu après Achot de Vaspourakan, le grand-ichkhan de Siounie alla, lui aussi, faire acte de clientèle auprès de l'émir Afchîn. Il est vrai, ajoute Jean, qu'« il se repentit aussitôt de

1. Thomas, III, 22, p. 187.
2. Jean, xxvii, p. 159.

s'être séparé de l'alliance du roi » et demanda à rentrer dans les grâces de celui-ci. « Sembat le reçut avec bienveillance, le réprimanda comme on réprimande un fils bien-aimé et lui conféra de grands honneurs [1]. » On voit quelles difficultés avait la nouvelle royauté arménienne pour fédérer autour d'elle, contre le Musulman toujours menaçant, les plus puissantes des grandes maisons féodales.

Dernière tentative du fils d'Aboubeldj sur le Vaspourakan. Sa mort.

En présence d'une telle situation, Sembat Ier résolut de châtier la dissidence des princes de Vaspourakan et, en premier lieu, celle du titulaire de la principauté, Sargis-Achot Ardzrouni. Contre celui-ci et contre ses deux frères, Sembat Ier fit appel au régent Abou-Morvan, ainsi qu'à Gourgèn fils d'Aboubeldj et seigneur de l'Antzévatsiq, lesquels, évidemment, n'attendaient qu'une telle invite. A ces représentants des branches collatérales, naguère frustrées par la branche régnante, Sembat Ier offrait la revanche attendue : « Par nature et par droit, leur disait-il, le Vaspourakan était votre héritage. Ce sont les ancêtres de Sargis-Achot qui vous en ont dépouillés. Allons, marchez avec une bonne armée et recouvrez votre patrimoine ! » Les deux prétendants ne se firent pas répéter l'invitation. Ils entrèrent sur les terres des trois frères et vinrent assiéger la citadelle de Van où résidait, en l'absence du prince Sargis-Achot, l'épouse de celui-ci, la dame Iséta, laquelle, par un de ces enchevêtrements dynastiques fréquents dans notre histoire, se trouvait être la propre fille de l'un des agresseurs, d'Abou-Morvan lui-même. La forteresse, défendue par un seigneur de la famille Akéatsi [2], finit par capituler [3].

Sargis-Achot, quand ces nouvelles lui parvinrent, devait se trouver encore auprès de l'émir Afchîn ou du moins était seulement sur la voie du retour. En tout cas, il n'hésita point à demander l'aide d'Afchîn et ce fut avec les contingents turco-arabes prêtés par ce dernier qu'il se mit en devoir de reconquérir son patrimoine. Mais alors intervint un nouveau renversement des alliances féodales. Le régent Abou-Morvan rentra ou feignit de rentrer dans le devoir envers son pupille et gendre Sargis-Achot. « Le fils d'Aboubeldj », Gourgèn, seigneur de l'Antzévatsiq, restait donc seul. En dépit de cet isolement, il se préparait, dans l'espoir de conquérir — ou de reconquérir — le *Rechtouniq*, à affronter les troupes de Sargis-Achot. Les deux armées étaient en présence à Karkinian, dans la vallée du Koulan, quand Abou-

1. Jean, xxvii, p. 159-160.
2. Isé Akéatsi.
3. Thomas, III, 22, p. 187-188.

Morvan qui désirait tenir la balance égale entre les deux antagonistes pour les neutraliser l'un par l'autre, imposa sa médiation. Le fils d'Aboubeldj, laissant Sargis-Achot en possession de la principauté vasprakanienne, se retira donc dans son fief propre de l'Antzévatsiq, dans sa forteresse de Kangouar [1]. Malgré son grand âge il y employa son humeur belliqueuse à guerroyer contre un autre vieillard, son voisin, Mouchel, ichkhan de Mokq, qu'il tua dans un combat [2]. Sans doute méditait-il quelque nouvelle entreprise quand il mourut d'une chute de cheval (v. 896-897) [3].

« Le fils d'Aboubeldj » est une des plus intéressantes figures du IXe siècle arménien. « Destin hors-série » qui semble tenir du roman. « Il a, dit J. Laurent qui s'est fait son historien, connu les fortunes les plus diverses, éprouvé successivement, à de courts intervalles, l'amitié ou la haine des mêmes hommes. Il a combattu et servi les Byzantins qui l'ont choyé et abandonné, les Arabes qui l'ont fait prince et enfermé. Le prince des princes d'Arménie l'a emprisonné, livré aux Arabes, mais l'a mis aussi à la tête du Vaspourakan. Il l'a défendu contre Grigor-Dérénik Ardzrouni avant de l'attaquer de concert avec ce dernier. Achot Ardzrouni, prince de Vaspourakan, l'a poursuivi, chassé de ses terres, puis rétabli et traité en allié. Grigor-Dérénik l'a tenu prisonnier, puis relâché, puis repris, avant de lui devoir son salut et son mariage.

« L'histoire des prisons de Gourgèn ressemble à un roman. Enfermé par les Arabes, par le prince d'Arménie et par celui du Vaspourakan, il leur a échappé en des évasions merveilleuses où il y a des ruses, des déguisements et au moins un acte de noble et chevaleresque générosité.

« Gourgèn avait pourtant une tête bien équilibrée et il ne s'abandonnait pas au premier mouvement ou à une fougue désordonnée comme tant d'autres féodaux. Par deux fois il abandonna le Vaspourakan au lieu de s'y faire tuer, lorsque la résistance lui parut sans espoir, se réservant ainsi la possibilité d'y revenir en temps utile, comme il le fit en réalité. Ces deux fois, il est allé chercher l'appui nécessaire chez les Grecs dont il savait le désir de trouver des amis en Arménie et dont il opposait volontiers l'intervention à l'omnipotence arabe. Il n'a pas abandonné ses chefs, les princes du Vaspourakan tant qu'ils n'ont pas été prisonniers des Arabes. Puis, lorsqu'ils sont revenus au Vaspourakan, il leur a cédé la place, il n'a pas essayé de conserver pour lui leurs domaines. C'est en dehors de leur territoire propre qu'il est allé établir sa fortune. Dans la lutte contre ses compétiteurs à la principauté du Vaspourakan il a été humain

1. THOMAS, III, 22, p. 187-188.
2. JEAN, XXVIII, p. 164-165.
3. Date de BROSSET, dans sa traduction de THOMAS, p. 189, n. 1. Cf. THOMAS, III, 22, p. 188-189, et JEAN, XXVIII, p. 165.

et habile. Ayant battu et pris son cousin Vahan, il l'a laissé aller en paix, en se contentant de se moquer de lui. Il n'a pas utilisé les occasions qu'il a trouvées de venger sur ses parents et notamment sur Grigor-Dérénik Ardzrouni la mort de son père. Son avidité savait respecter le droit, sa bravoure ne dégénérait ni en cruauté ni en sauvagerie.

« Au total, sa vie est un bel exemple de ce qu'était alors, parmi les guerres continuelles entre Arméniens ou contre l'étranger, l'existence d'un cadet de grande famille, dominé tantôt par l'avidité personnelle et par des préoccupations égoïstes, tantôt par le dévouement à sa maison et à sa race, un jour souverain d'une grande principauté, le lendemain fugitif ou prisonnier ; prodiguant en de vaines luttes de famille une activité qui eût été féconde en un pays moins divisé ; tour à tour le fléau ou le sauveur des siens ; souvent de mauvaise foi, dénué de scrupules, changeant de parti sans vergogne, mais toujours brave dans tous les camps ; capable des actions les plus désintéressées comme des pires vilenies ; au demeurant un aventurier féodal accompli qui n'eût point fait mauvaise figure parmi ses contemporains, les rudes seigneurs francs de l'Occident carolingien [1]. »

Incarcération des princes ardzrouniens. Abou-Morvan maître du Vaspourakan.

La disparition de Gourgèn fils d'Aboubeldj simplifiait l'imbroglio politique au Vaspourakan, son fils Atom se contentant de son fief de l'Antzévatsiq. Ce compétiteur éliminé, restaient en présence pour l'héritage de la principauté vasprakanienne d'une part Abou-Morvan, d'autre part les trois frères Sargis-Achot, Khatchik-Gagik et Gourgèn, car il va sans dire qu'Abou-Morvan n'avait nullement l'intention de restituer leur pouvoir aux trois jeunes gens. Pour mieux assurer son autorité sur eux, il avait, on l'a vu, marié sa fille Iséta à l'aîné d'entre eux, Sargis-Achot, puis, craignant qu'ils ne s'émancipassent, il les attira tous trois dans la citadelle de Kotor ou Kotorots et, durant la nuit, les y fit prisonniers. Il enferma Sargis-Achot dans la forteresse de Nkan — « l'imprenable Nkan » —, Khatchik-Gagik dans le fort de Sévan et Gourgèn, qui n'était qu'un enfant, dans la citadelle de Kotor ou, d'après le Continuateur de Thomas, au fort de Chamiram, dans le canton de Djovach [2].

Il est vrai que le coup de force paraît avoir suscité une répro-

1. J. Laurent, *Un féodal arménien au IXe siècle*, Revue des Études Arméniennes, II, 2, 1922, p. 186-188.

2. Thomas, III, 22, p. 189-190, et son Continuateur, III, 30, p. 218. Jean Katholikos, XXVIII, p. 160, ou plutôt son traducteur se trompe en sacontant au contraire que ce sont les trois jeunes princes qui ont emprisonné Abou-Morvan. Cf. Brosset, dans sa traduction de Thomas Ardzrouni, p. 189, n. 1.

bation générale. Un grand nombre de seigneurs loyalistes, refusant d'approuver la séquestration de ces jeunes gens qui étaient leurs princes légitimes, quittèrent le Vaspourakan pour aller se donner au nouveau seigneur de l'Antzévatsiq, au prince Atom, fils de cet « Aboubeldjite » dont nous venons de voir le décès inopiné. « Ils se retirèrent auprès d'Atom, dans la citadelle de Kangouar, dans l'expectative [1]. »

Derrière le coup de force d'Abou-Morvan il n'est pas difficile de deviner l'initiative royale. Sembat Ier ne pouvait laisser le Vaspourakan aux princes, fussent-ils légitimes, qui s'étaient alliés malgré lui, donc contre lui, aux musulmans. Son frère Chapouh se rendit donc au Vaspourakan. Ses sympathies étaient connues d'avance : il était le beau-père d'Abou-Morvan. Ce fut donc Abou-Morvan qu'il proclama purement et simplement prince du Vaspourakan au détriment des trois frères emprisonnés. Quant à Atom d'Antzévatsiq, il avait, par hostilité aux autres Ardzrouniens, adopté une politique d'entière fidélité au roi Sembat [2].

Campagne de Sembat Ier contre l'émir Ahmed

L'affaire de la succession du Vaspourakan allait avoir des contre-coups inattendus. Après l'usurpation d'Abou-Morvan, ceux des seigneurs vasprakaniens qui restèrent jusqu'au bout fidèles aux princes légitimes, s'exilèrent en pays musulman. Ils se rendirent à Amid (Dyarbékir), auprès de l'émir arabe de cette ville, le Chaïbanide Ahmed ibn-'Isâ ibn-Cheikh, gouverneur de la Djéziré, qui leur réserva, comme bien on pense, le meilleur accueil [3].

Ahmed ibn-'Isâ était un personnage fort entreprenant. Naguère gouverneur khalifal de l'Arménie (885-886), il n'avait pas renoncé à conquérir ce pays. Il se préparait, on va le voir, à mettre la main sur l'Aldzniq, l'ancienne Arzanène, marche-frontière officiellement musulmane, mais dont les émirs, par les mariages qu'ils contractaient, étaient déjà en partie « réarménisés » [4]. En même temps il jetait son dévolu sur une terre purement arménienne, celle-là, le Tarôn, province qui appartenait, comme on le sait, à une branche particulière de la famille bagratide. Le prince bagratide du Tarôn Davith Arqaïk (878-895) venait d'avoir comme successeur son neveu Gourgèn (895-897). L'émir Ahmed attaqua Gourgèn, le vainquit, le tua et annexa le Tarôn (897) [5]. Après quoi il osa prétendre à la domination de

1. Thomas, III, 22, p. 190.
2. Thomas, *l. c.*, p. 190.
3. Thomas, III, 22, p. 190.
4. Adontz, *Les Taronites*, dans *Byzantion*, IX, 1934, p. 729.
5. Jean, xxviii, p. 161. Thomas, III, 23, p. 190-191. La date, discutée par Brosset ap. Thomas, p. 189, n. 1 et par Laurent, p. 331, n. 1, est établie par Adontz, *Les Taronites*, *Byzantion*, IX, 1934, p. 729, et XI, 1936, p. 21.

toute l'Arménie dont le Tarôn, faisait-il remarquer, avait été naguère la province hégémonique [1]. On conçoit que, pour réaliser ses visées ambitieuses, l'adhésion des émigrés vasprakaniens lui ait paru d'un précieux concours. « Les ayant groupés autour de lui, Ahmed les fit coopérer à ses desseins, afin de capter, par l'amour-propre et par l'affection, les magnats arméniens et de contrebalancer (l'influence) du roi Sembat [2]. »

Tandis qu'Ahmed cherchait à opposer à Sembat Ier une ligue de *nakhararq* arméniens, Sembat, jouant le jeu inverse, avait obtenu contre lui l'appui d'un autre émir arabe, l'émir d'Arzén, Abou'l Makhra ibn-Moûsâ ibn-Zorara, lequel régnait non seulement sur l'A*l*dzniq, l'ancienne Arzanène, mais aussi sur le Mont-Sim ou Sasoun, la montagne des Khoïth. Abou'l-Makhra qui était allié par le mariage soit, d'après les auteurs arabes, avec la maison bagratide (branche bagratide du Tarôn) [3], soit, d'après Jean Katholikos, avec la maison ardzrounienne [4], aurait même, si nous en croyons Jean, été secrètement chrétien [5]. Sembat Ier qui se préparait à marcher contre Ahmed ibn-'Isâ pour reconquérir le Tarôn, comptait évidemment sur le concours d'Abou'l Makhra quand Ahmed le prévint en surprenant cet émir qu'il fit mourir en captivité [6].

Toutes ces provocations poussèrent Sembat Ier à la guerre contre l'émir Ahmed pour la délivrance du Tarôn. De plus l'héritier de la principauté du Tarôn, Achot [7], était devenu le gendre du prince Chapouh, frère de Sembat Ier, et il profitait de cette alliance de famille pour solliciter l'aide du roi contre le musulman qui avait usurpé son patrimoine [8].

Sembat Ier réunit les contingents de ses domaines propres et demanda ceux des pays qui avaient accepté sa suzeraineté « en Arménie, en Ibérie (Géorgie) et chez les Aghouans ». Le curopalate bagratide de Géorgie, Adarnasé II, qu'il allait bientôt récompenser de sa fidélité en le créant roi (899), le rejoignit avec ses gens. Le monarque arménien disposa ainsi de 60.000 hommes

1. Thomas, III, 22, p. 190.
2. *Ibid*, p. 190.
3. Il serait le gendre de Bagarat de Taron d'après Tabari, III, 3, 1409 ; Ibn al-Athir, VIII, p. 20, et Ibn Khaldoun, III, 275. Cf. Thopdschian, *Polit. Gesch.*, p. 120 et *Innere Gesch.*, p. 118, et Laurent, *op. laud*, p. 327, n. 6.
4. « Par son mariage il était allié avec les Ardzrouniens » (Jean, xxviii, p. 161). Mais Laurent fait justement remarquer que le texte de Jean, fort corrompu dans le manuscrit utilisé, peut simplement porter ici qu'Abou'l Makhra était émir d'Arzèn (au lieu d'Ardzrouni). Cf. Laurent, p. 327, n. 7.
5. Jean, *ibid.*, p. 161.
6. Jean, *ibid*, p. 161.
7. Achot était fils de l'avant-dernier prince du Tarôn, Davith Arqaïk, et neveu du dernier prince Gourgèn (Jean, xxviii, p. 161 et Thomas, III, 23, p. 191. Cf. Adontz, *Les Taronites*, *Byzantion*, IX, 1934, p. 729-731, et XI, 1936, p. 21.
8. Jean, xxviii, p. 161.

d'après Jean Katholikos, de 100.0000 d'après Thomas Ardzrouni. Marchant vers le sud, puis vers le sud-ouest, il traversa l'Apahouniq, longea le lac de Van du côté du Bznouniq et pénétra dans le Tarôn oriental. L'émir Ahmed vint à sa rencontre par l'ouest du Tarôn [1].

La situation de l'armée royale ne semblait pas mauvaise quand se produisit une défection inattendue, celle du nouveau prince de Vaspourakan, de cet Abou-Morvan qui ne devait sa principauté qu'à l'appui des Bagratides ! Au moment où le roi Sembat entreprenait une guerre sainte pour rendre aux chrétiens la vieille province arménienne du Tarôn, Abou-Morvan était venu en secret se concerter contre lui avec l'émir Ahmed, après quoi, « par une noire perfidie, feignant de se rendre au désir du roi », il se porta vers Houels, dans la région où campait l'armée royale, afin d'espionner celle-ci au profit de l'émir. Sur les perfides conseils du vassal félon, le roi s'engagea dans d'impraticables sentiers de montagne, à travers des cantons arides où ses troupes furent bientôt épuisées et où sa cavalerie mourait de soif. L'armée arriva enfin dans un état pitoyable au point d'eau de Thoukh [2]. C'était là qu'Ahmed l'attendait (898 ?) [3]. L'émir procéda à une attaque de surprise, en pleine nuit, un peu avant l'aurore. Le roi Sembat, parcourant les rangs à cheval, réussit à rendre courage aux siens. Malgré les conditions défavorables où l'action s'était engagée, l'armée arménienne tenait bon, mais à ce moment Abou-Morvan qui avait rejoint le champ de bataille, fit traîtreusement lever son camp et sonner la retraite, et son exemple entraîna le reste de l'armée. Sembat dut, malgré lui, suivre le mouvement général « par la route de Holtsk », spécifie Thomas. Les musulmans, entourant l'infanterie arménienne, massacrèrent près de 5000 hommes [4]. On releva parmi les morts le jeune Achot, fils, d'après Thomas Ardzrouni, du prince siounien Grigor Souphan II, seigneur du Gélarqouniq ou Siounie Occidentale [5] ; en réalité, d'après la rectification de Tchamitch, acceptée par Brosset, cet Achot aurait été non le fils, mais le frère de Grigor-Souphan [6].

1. Jean, ch. xxix, p. 162. Thomas, p. 191.
2. Thoukh chez Jean Katholikos, xxix, p. 163, ou plutôt d'après la transcription, rectifiée, de Brosset (ap. Thomas, p. 192, n. 1). Mais le même Brosset, dans l'*Histoire de la Siounie*, II, p. 27, a Though, c'est-à-dire Thoul.
3. Brosset, *Histoire de la Siounie*, II, p. 27, proposait la date d 896. Adontz rappelle que seul Moïse de Kalankatouq, III, 21, p. 63-65 fournit une date pour la bataille de Thoukh. Mais d'après la rectification d'Adontz la bataille aurait eu lieu non point, comme Moïse l'écrit par erreur, en 897, mais en 898. (Adontz, *Les Taronites*, *Byzantion*, IX, 1934, p. 730-731.)
4. Jean, xxviii, p. 162-163 dont la traduction française très déficiente est redressée par Brosset, dans sa traduction de Thomas Ardzrouni, p. 192, n. 1. — Thomas, III, 23, p. 191-192. Bien entendu, Thomas cherche à pallier la trahison du prince de Vaspourakan.
5. Thomas, III, 23, p. 192.
6. Il aurait été un fils cadet du prince de la Siounie Occidentale Vasak

Drames à la cour de Vaspourakan. Meurtre d'Abou-Morvan et restauration de Sargis-Achot

L'expédition de Sembat Ier pour reconquérir le Tarôn sur les musulmans avait échoué par la faute du prince ou plutôt de l'usurpateur du Vaspourakan, Abou-Morvan. Sembat se retira au Bagrévand pour s'y reposer et y faire reposer son armée. Pendant ce temps, Abou-Morvan à qui était dû l'échec de la campagne, se félicitait d'avoir arrêté la marche ascendante du pouvoir royal. Il alla tenir sa cour à Van (Dosp), « se réjouissant et festoyant », en homme qui a atteint son but [1]. N'avait-il pas réussi d'abord à usurper la principauté de Vaspourakan sur ses pupilles, les princes légitimes qu'il avait emprisonnés — et cela grâce à l'appui du roi Sembat —, puis à se débarrasser de la tutelle royale en faisant battre Sembat par l'émir Ahmed ? Parvenu au comble de ses vœux, il crut, — sans doute pour se rallier les légitimistes vasprakaniens — pouvoir se permettre de relâcher de prison au moins un des trois princes ses captifs, en l'espèce le deuxième, Khatchik-Gagik, alors âgé d'une quinzaine d'années qu'il garda à sa cour dans une liberté surveillée. C'était une imprudence. Khatchik-Gagik, malgré son jeune âge, s'entendit avec un certain nombre de seigneurs loyalistes, appartenant à la famille Amatouni (les frères Chapouh et Vahan Amatouni) ou à la famille Vahouni (Abou-Sakr Vahouni). Le lendemain d'une fête célébrée à Van par Abou-Morvan, comme ce dernier, « revêtu d'une robe royale et monté sur sa mule, se promenait en grande pompe sur un chemin dans la banlieue de Van », Khatchik-Gagik et deux des Amatouni se jetèrent sur lui, le renversèrent de sa monture et lui tranchèrent la tête. Cette tête, ils l'apportèrent au fort d'Achinot, puis à la forteresse de Kotorots (canton d'Antzaq) où se trouvaient respectivement les deux frères de Khatchik-Gagik, savoir Gourgèn et Sarkis-Achot qu'ils s'empressèrent de délivrer. Les deux jeunes gens qui commençaient à désespérer de leur sort, se virent, d'un seul coup, remis en possession de leur patrimoine. L'aîné, Sargis-Achot fut reconnu par tous comme prince du Vaspourakan [2].

Après la trahison dont le roi Sembat Ier venait d'être victime de la part d'Abou-Morvan, on pouvait s'attendre à ce qu'il

Gabour dont Grigor Souphan II était le fils aîné (Tchamitch, II, p. 676, 721. Cf. Brosset, ap. Thomas, p. 192, n. 1, et encore Brosset, dans l'*Histoire de la Siounie*, I, p. 113, n. 2.

1. Jean, xxviii, p. 164.

2. Jean, xxviii, p. 164. Thomas, III, 24, p. 192-193 et son Continuateur, III, 31, p. 219. Thomas ajoute que la princesse Iséta (ici Séda), femme de Sargis-Achot et fille d'Abou-Morvan, qu'un tel drame déchirait, enterra ce dernier à Tzoro-vanq (p. 193). Quant à la date du meurtre d'Abou-Morvan, Brosset (p. 193, n. 2) la place en 893. Il semble, par ce qu'on a vu plus haut (p. 411, n. 3), que l'événement soit en réalité très postérieur.

approuvât la restauration vasprakanienne. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. « Quand il apprit l'événement, sa seule réponse fut : « Ce qui s'est fait est juste. » Il fit porter à Sargis-Achot les insignes du principat, reconnut son frère Khatchik-Gagik comme « général de la Grande Arménie », en lui envoyant, à la manière byzantine, « un étendard crucifère » et nomma le plus jeune, Gourgèn, au marzbanat [1]. En réalité le roi ne devait pas être sans inquiétude. Le nouveau prince de Vaspourakan pouvait lui reprocher d'avoir naguère favorisé ou toléré l'usurpation d'Abou-Morvan. Sargis-Achot n'allait-il pas se venger en abandonnant le roi pour entrer à son tour dans la clientèle de l'émir Ahmed ou de l'émir Afchîn ? Sembat se hâta d'envoyer son propre frère Davith en ambassade au Vaspourakan pour maintenir le nouveau prince dans le loyalisme [2].

Guerre de l'émir Afchîn contre Sembat Ier

Laéd faite de Sembat Ier par l'émir Ahmed dans l'Arménie méridionale encouragea l'émir Afchîn, gouverneur de l'Azerbaidjan, à attaquer l'Arménie septentrionale, le propre domaine royal. S'étant avancé à travers le canton d'Outi, en Aghoaunie, il tenta de détacher de Sembat le Gougarq et la Géorgie, mais les princes de ces régions restèrent fidèles au roi, leur suzerain [3]. Afchîn, pénétrant ensuite au cœur du patrimoine bagratide, vint assiéger Kars où s'étaient réfugiées la reine d'Arménie, épouse de Sembat [4], ainsi que plusieurs autre princesses avec les moines des couvents voisins. Le gouverneur de Kars, l'intendant royal Hasan Kenthouni, dut, après une belle résistance, rendre la place, non sans avoir obtenu des conditions honorables. Ce fut ainsi qu'Afchîn accorda libre sortie à une grande quantité de paysans qui avaient cherché refuge derrière les murs de Kars, et ausssi à beaucoup de personnages de distinction. Toutefois, en évacuant la ville, il emmena avec lui la femme de Sembat et leur bru, épouse de leur fils Mouchel, ainsi que d'autres otages de premier plan. Il les conduisit à Dwin, ville qui redevenait une citadelle musulmane en pleine Arménie, et ramena chez lui, en Azerbaidjan, un butin considérable, notamment une partie du trésor royal enlevé de Kars [5].

1. Thomas, III, 24, p. 193.
2. Continuation de Thomas, xxxi, p. 220.
3. Jean, xxix, p. 166. Cf. Brosset, *Additions*, p. 163. Le roi de Géorgie était toujours Adarnasé II (881-923). Sur le loyalisme du Gougarq, voir L. Movsésian, *Histoire des rois Kurikian*, R. E. A., VII, 2, 1927, p. 216-217.
4. C'était, nous dit Jean (ch. xxix, p. 166), la fille du roi d'Eger ou Iéger, c'est-à-dire de l'ancienne Colchide, l'actuelle Mingrélie. Brosset (*Additions*, p. 163, n. 3) se demande s'il s'agit du roi des Aphkhazes Bagarat (Bagrat) Ier (887-906) ou du roi de Géorgie Adarnasé II (881-923).
5. Jean Katholikos, xxix, p. 167-168. Cf. Brosset, *Histoire de Géorgie. Additions*, p. 163.

Afchîn une fois parti, le roi Sembat rentra à Kars où il ne put que constater les ravages commis par l'émir. Il alla passer la fin de l'hiver dans la forteresse de Kalzovan ou Kalzvan (l'actuel Qaghzman), située dans le district d'Éraskhadzor, d'où il se mit en rapport avec Afchîn pour essayer d'obtenir la délivrance de son épouse et des autres otages. L'émir exigeait en échange une des filles de Sembat ainsi que la fille de son frère Sahak. Finalement ce fut son propre fils, le prince royal Achot Erkath, et son neveu Sembat que le roi envoya comme otages à Afchîn. De plus, ce dernier obtint en mariage une princesse bagratide, fille du prince Chapouh, le plus jeune frère du roi. Mais bien qu'il eût accepté de voir célébrer ces noces avec magnificence, le monarque prit prétexte de la température pour éviter de s'y rendre, quelque nouveau guet-apens étant toujours possible. Il se contenta, au printemps, d'envoyer son frère Chapouh auprès de l'émir devenu le gendre de ce prince. Afchîn permit alors à Chapouh de ramener en Arménie la reine et les autres princesses captives (898-899) [1].

En dépit de ces accords et de l'union familiale qui en paraissait le gage, la défiance restait extrême entre Sembat Ier et l'émir d'Azerbaidjan. L'un et l'autre cherchaient à entraîner la Géorgie dans leur clientèle et leur rivalité sur ce terrain n'était pas une des moindres causes de conflit. Sembat pouvait d'ailleurs compter sur la fidélité du curopalate de Géorgie Adarnasé II, maître, on l'a vu, du sud-ouest du pays géorgien. « Adarnasé, nous dit Jean Katholikos, conservait inébranlablement son alliance avec le roi Sembat. Il était en tout soumis à ses desseins et à sa puissance ; il lui obéissait avec le plus grande déférence comme à son père. Aussi le roi l'aimait-il beaucoup. Il le prouva en posant sur la tête d'Adarnasé la couronne royale, au cours d'une cérémonie magnifique. Il le créa roi d'Ibérie et fit de lui la seconde personne du royaume d'Arménie. Quant à Adarnasé, revêtu de la dignité royale, il ne modifia en rien sa sujétion envers Sembat et resta toujours fidèle à ses engagements envers lui » (899) [3].

Bien entendu, on ne trouve rien de tel dans la Chronique de Géorgie qui n'a garde de faire de la royauté géorgienne une création du roi d'Arménie [4]. Notons au contraire que Jean Katholikos insiste sur cette subordination. Quoi qu'il en soit, Sembat Ier, en faisant un roi de son lointain parent, le curopalate de Géorgie, avait sans doute pensé vassaliser définitivement, tout au moins au point de vue juridique et protocolaire, le pays géorgien [5]. Cette vassalisation avait comme contre-partie le

1. Cf. Marquart, *Itinerar*, p. 45 et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 187, n. 2.
2. Jean, xxix, p. 168-169.
3. Jean, xxxii, p. 172-173. Cf. Brosset, *Additions*, p. 163.
4. *Histoire de Géorgie*, I, p. 273-280.
5. Cette prééminence paraît avoir été reconnue par les deux grandes puis

rang, attribué à Adarnasé, de second personnage dans le royaume d'Arménie. En réalité le jour devait venir où les origines de la couronne géorgienne seraient oubliées par la maison même d'Adarnasé, oubli si total que, comme on vient de le dire, la chronique nationale n'en porte pas trace.

Pour le moment toutefois l'accord était total entre Sembat Ier et Adarnasé II, d'autant que le péril musulman en faisait pour les deux souverains une nécessité. Tandis qu'en Géorgie Occidentale Adarnasé s'appuyait sur le roi d'Arménie, l'émir Afchîn étendait sa domination sur la Géorgie Orientale où il occupait la ville (d'ailleurs musulmane à cette époque) de Tiflis. De là, rompant les précédents accords, Afchîn envahit à l'improviste le Chirak, domaine propre du roi Sembat. Ce dernier, surpris par une telle violation des trêves, se retira au Taïq et de là en Géorgie, chez son ami Adarnasé [1]. Afchîn, n'ayant pu se saisir de sa personne, regagna l'Azerbaidjan. Il laissait comme gouverneur à Dwin son fils Dîwdâd et un eunuque de confiance nommé Yoûsouf [2]. L'émir conservait toujours par devers lui comme otages le prince héritier Achot Erkath, fils aîné du roi, ainsi que plusieurs autres princes ou princesses du sang, dont le jeune Sembat, fils du prince Sahak [3]. La mère de Sembat alla alors demander au terrible émir la liberté du jeune homme. « Emportant avec elle de riches trésors d'or et d'argent et accompagnée d'un magnifique cortège, elle se mit en marche, et, par la plaine de Charour, parvint au campement d'Afchîn. Elle lui offrit des dons considérables, puis, se lamentant avec d'abondantes larmes, demanda la liberté de son fils Sembat. Elle fit un tableau déchirant de son affliction et parvint à fléchir le cœur de l'émir. Il accepta ses présents et lui rendit son fils [4]. »

De son côté, Sembat Ier, ayant quitté ses retraites du Taïq et de la Géorgie, eut près d'Ani, sur les bords de l'Akhouréan, une entrevue avec Yoûsouf, l'eunuque d'Afchîn. Jean Katholikos nous dit que les deux hommes se plurent, non sans ajouter que le roi combla l'eunuque de dons et de présents ; entendez par là

sances protectrices de l'Arménie. « Sembat Ier fut reconnu roi par le khalife et reçut de lui les insignes du rang suprême. Toute l'Arménie *et la Géorgie* furent mises sous ses ordres. L'empereur Basile Ier ne lui témoigna pas moins de considération » (Brosset, *Additions*, p. 162-163).

1. Jean, xxxiii, p. 173-174.

2. L'eunuque mentionné ici par Jean Katholikos (xxxiii, p. 174-175) est, semble-t-il, le même que Thomas Ardzrouni (III, 26, p. 195) nomme Hovsep, le Wasif ou Yoûsouf des sources orientales (Brosset, ap. Thomas, p. 195, n. 5).

3. Jean Katholikos ou son manuscrit (ch. xxx, p. 168-169, et ch. xxxiii, p. 174) fait de Sahak le frère du roi Sembat Ier, auquel cas le jeune Sembat serait le neveu de ce roi. Mais Brosset dans sa généalogie des Bagratides (*Addition IX*, p. 161) fait de Sahak un fils cadet et donc du jeune Sembat un petit-fils de Sembat Ier.

4. Jean, xxxiii, p. 174.

qu'il l'acheta [1]. Mais la bienveillance de Yoûsouf resta limitée au domaine royal. Le même eunuque alla en effet peu de temps après, avec ses bandes, ravager dans la province d'Outi (Aghouanie) le pays des Sévordiq, entre Chamkor et le Gougarq. Le *nahapet* des Sévordiq, le prince Géorg, résista avec la vaillance habituelle à ces montagnards, mais il finit par succomber sous le nombre, fut fait prisonnier et emmené au Phaïtakaran où campait Dîwdâd, fils d'Afchîn. Sommé d'embrasser l'islamisme, Géorg refusa et subit le martyre [2].

Le même eunuque qui avait martyrisé le chef des Sévordiq, ne tarda pas à encourir la disgrâce de son maître, Afchîn. Redoutant la colère de celui-ci, il rendit la liberté aux otages arméniens, notamment au prince héritier Achot Erkath, fils du roi Sembat Ier, et à la belle-sœur d'Achot, épouse de son frère Mouchel. Il s'enfuit avec eux en Arménie et vint les remettre sains et saufs au roi. Sembat Ier, transporté de joie, combla l'eunuque de présents. Mais Yoûsouf eut ensuite la malencontreuse idée d'aller s'établir avec ses richesses en Égypte où les musulmans, voyant en lui un traître, le mirent à mort [3].

L'émir Afchîn et les princes du Vaspourakan

Si dans le nord le roi d'Arménie était dans l'obligation de composer avec l'émir d'Azerbaidjan et n'arrivait qu'à force de circonspection à éviter ses coups, dans le sud les Ardzrouniens n'étaient pas obligés à moins de prudence. Peu après avoir reçu en otage le prince royal Achot Erkath, fils de Sembat Ier, l'émir Afchîn s'était retourné contre le Vaspourakan. Il arriva en plein hiver dans le canton de Thornavan (pays de Nkan) [4]. Le prince de Vaspourakan, Sargis Achot, se sentant incapable de résister, vint au camp musulman faire acte de vassalité. Avant de se retirer, Afchîn exigea comme otage un des frères du prince ardzrounien, d'abord, pendant sept mois, l'aîné, Khatchik-Gagik, puis, pendant un an, le plus jeune Gourgèn [5]. Gourgèn se vit ainsi forcé de résider auprès d'Afchîn, à Bardaa (Bardav) où il fut finalement fort maltraité par l'émir qui convoitait ses domaines. Une nuit, se voyant en danger de mort, Gourgèn réussit enfin à s'échapper avec son compagnon de captivité, Chapouh Amatouni, et regagna d'une seule traite le Vaspourakan [6].

Furieux de cette série d'évasions, Afchîn marcha sur Van. Incapables de résister, le prince Sargis-Achot et ses deux frères

1. Jean, xxxiii, p. 174-175.
2. Jean, xxxiii, p. 175-176.
3. Jean, xxxiii, p. 176.
4. Continuation de Thomas, III, 31, p. 220.
5. Continuation de Thomas, III, 31, p. 220.
6. Thomas, III, ch. xxv, p. 193-194.

battirent en retraite « vers le canton du Petit Albag, près des forts de Djalmar et de Sring », dit Thomas, « dans la vallée d'Orsirank », dit son Continuateur [1]. Afchîn installa à Van un sien eunuque, un renégat d'origine grecque, nommé Safi, et un autre de ses eunuques à Ostan. Un apostat arménien apparenté aux Ardzrouni, Hasan fils de Vasak, se mit à son service, lui révélant les secrets de la résistance. Un des corps musulmans s'établit dans la forteresse d'Hambaïrazan, au Mardastan, c'est-à-dire sur la côte orientale du lac de Van, entre Pergri et Amiouk. Tous ces détachements rançonnaient la campagne, pillaient les bourgs ouverts, mais les places fortes résistaient. L'émir Afchîn vint en personne relancer les princes Ardzrouniens jusqu'à l'extrême-sud, dans l'Albag où il fit halte à Adamakert, en détachant un de ses lieutenants, l'eunuque Hivor, en avant-garde, pour aller atteindre le prince Sargis-Achot retranché dans une position d'accès difficile, à Kakénik [2]. La chronique de Thomas nous trace un tableau pittoresque de ces combats d'hiver à travers les gorges. « C'était l'hiver. Les trois vaillants frères (le prince Sargis-Achot et ses deux frères Katchik-Gagik et Gourgèn) étaient arrivés avec une suite peu nombreuse. A la lueur azurée de l'aube, ils suivirent les traces des ennemis et en massacrèrent bon nombre. Toutefois leurs chevaux étaient fatigués par une longue traite et épuisés par leur marche à travers les massès de neige profonde. L'ennemi, qui était frais, se jeta sur leurs gens avec une multitude d'arcs et de lances, en prit quelques-uns, en tua une partie, coupa des têtes et les fit dresser, enfoncées sur des pieux, près des poteaux des remparts. Les captifs furent expédiés à Bardaa où Afchîn les fit jeter en prison, puis les fit couper en morceaux, tout déchiquetés, pour servir d'exemple au peuple. » (Le seul Achot Varajnouni fut sauvé par les supplications de la princesse de Vaspourakan Iséta ou Séda, épouse de Sargis-Achot [3]). — Pour le Continuateur de Thomas, le combat de Kakénik se serait au contraire terminé par la retraite des envahisseurs [4].

L'émir Afchîn, laissant un corps d'occupation au Vaspourakan, remonta ensuite vers le nord, à Bardaa, pour aller se venger de la fuite et de la trahison de son eunuque Yoûsouf et de l'évasion du prince royal Achot Erkath. Il réunissait une armée pour entreprendre une expédition punitive contre le roi Sembat Ier, rendu responsable de ces événements, quand il succomba à une épidémie de peste, à Bardaa, en mars 901 [5]. Cette mort sauva

1. Thomas, p. 194. Continuateur, *ibid.*, xxxi, p. 221.
2. Continuateur, p. 221.
3. Thomas, p. 194-195.
4. Continuateur, p. 221.
5. Jean, ch. xxxiv, p. 177-178. Thomas, III, ch. xxvi, p. 195-196. Continuateur de Thomas, III, ch. xxxi, p. 221. Pour les sources musulmanes,

le royaume bagratide. Dîwdâd, fils d'Afchîn, regagna précipitamment l'Azerbaidjan. Quant aux troupes d'occupation laissées au Vaspourakan, Afchîn lui-même les avait rappelées à Bardaa pour renforcer le corps destiné à attaquer Sembat. Du coup, comme l'écrit le Continuateur de Thomas, le Hayastan se trouva libre, « la patrie arménienne put respirer » [1].

Le prince Sargis-Achot de Vaspourakan, après le départ des envahisseurs, parcourut toute la principauté pour exterminer les traînards ennemis et leurs complices. Il avait à se venger de l'apostat Hasan fils de Vasak, qui s'était fait le fourrier des occupants. Ce personnage s'était retranché dans la citadelle de Sévan. On était en hiver. Le prince Sargis-Achot qui marchait contre lui venait d'arriver dans une petite vallée nommée le ravin de Loumb (Phorak-Loumba). Vers le soir, en raison de la saison, il cantonna dans le village de Phlovank. En l'apprenant, Hasan sortit du fort de Sévan avec une troupe de fantassins habitués à la guerilla. Il approcha, sans donner l'éveil, du village où reposait le prince, le cerna pendant la nuit, puis, « appuyé sur sa lance et léger comme une chèvre », il pénétra avec ses gens dans la maison même où se trouvait Sargis-Achot, cherchant partout celui-ci pour le tuer. Mais sous le poids des assaillants, les solives de la maison cédèrent, le plafond fit ventre et Hasan se trouva isolé au milieu des gardes du prince qui le firent prisonnier.

Restait à faire capituler la forteresse de Sévan défendue par la mère de Hasan. Le prince Sargis-Achot conduisit son captif devant la place pour que celui-ci ordonnât à la garnison de capituler, mais la douairière refusa obstinément. Le roi Sembat Ier intervint en médiateur. Il envoya devant Sévan le patriarche Hovhannès V — notre historien « Jean Katholikos » — qui ménagea une transaction. Il obtint de la douairière de Sévan la reddition de la forteresse moyennant promesse que Hasan serait remis en liberté. Mais ce serment ne fut pas tenu. Une fois maître de Sévan, le prince Sargis-Achot, à la grande indignation du patriarche, se saisit de nouveau d'Hasan et lui fit crever les yeux. Le malheureux aveugle se fit moine et expia par la sainteté de ses derniers jours ses anciennes trahisons au service de l'ennemi [2].

Les patriarches Machtot: d'Elivard et Hovhannès V

La mention du rôle joué par « Jean Katholikos » nous ramène à l'histoire du patriarcat. Le patriarche Géorg II de Garni était

DEFRÉMERY, *Mémoire sur la dynastie des Sâdjites*, Journal Asiatique, série 4 IX et X, 1848. Sur la date de la mort d'Afchîn (898 comme le veut THOMAS, p. 196, ou 901), voir DEFRÉMERY, *l. c.*, p. 410 et sq., et BROSSET, ap. THOMAS, p. 196, n. 4.

1. THOMAS, p. 221.

2. Récit vécu de JEAN KATHOLIKOS, ch. XXXV, p. 178-180. Continuateur de THOMAS, III, 31, p. 222.

décédé après un pontificat de vingt années (878-898). Mort pendant un séjour au Vaspourakan, il avait été inhumé dans cette principauté, au couvent de Dsoroï-vanq (Salnabad), près de Van. Le roi Sembat Ier lui fit donner comme successeur un saint religieux, célèbre par l'austérité de la vie qu'il menait dans un îlot du lac Sévan, le patriarche Machtots Ier d'Élivard, lequel n'occupa le siège pontifical que sept mois : élu en 898, il décéda le 13 octobre 899 et fut enseveli à Garni (où l'inscription de sa tombe a été étudiée en 1909 par Fr. Macler) [1].

Sembat Ier et les prélats arméniens donnèrent comme successeur à Machtots son disciple Hovhannès, originaire de Drachkhonakert près de Dwin — Hovhannès V — surnommé Patmaban ou « l'Historien », qui est en effet l'historien que les bibliographies désignent d'ordinaire sous le nom de Jean le Patriarche —, Jean Katholikos. Élu en 899, Hovhannès V devait occuper le siège pontifical jusqu'à son décès, en 931. C'est une des figures les plus attachantes de l'histoire d'Arménie. La sainteté de sa vie, sa bonté, la douceur de son caractère sont vantées par toutes nos sources [2]. Nous-mêmes ne pouvons lire son récit sans être frappés par sa bonne foi, sa sensibilité, l'élévation de son jugement, sa modération entre les partis, son sentiment de l'intérêt national, ses qualités d'homme d'État [3].

Campagnes de Sembat Ier contre les Qaïsites et la Siounie

Après la mort — providentielle pour l'Arménie — de l'émir d'Azerbaidjan Afchîn (901), le roi Sembat Ier put profiter de l'accalmie qui lui était laissée de ce côté pour ramener à l'obéissance l'émirat des Qaïsites, dynastie arabe établie au nord du lac de Van et qui y possédait l'Apahouniq avec Manazkert (Mantzikert), Khelath, Ardjèch et Berkri ou Pergri [4]. Arrière-garde oubliée par la grande invasion arabe du IXe siècle quand celle-ci avait dû évacuer l'Arménie, l'émirat qaïsite se trouvait maintenant enveloppé de tous côtés par les terres chrétiennes. Comme ces vassaux musulmans refusaient à Sembat Ier l'impôt et le service militaire, le roi se mit en devoir de les y contraindre. Il manda et obtint les contingents de tous ses autres vassaux, « les princes d'Arménie, d'Ibérie et des Aghouans ». Au premier rang d'entre eux on vit arriver Sargis-Achot, prince du Vaspourakan, et Grigor prince du Mokq et de l'Antzévatziq. L'armée, après avoir opéré sa concentration à Ochagan, dans l'Aragadzotn,

1. Asołik, trad. Macler, p. 11. Cf. Jean, ch. xxxi, p. 170-171 et Thomas, III, ch. xxvi, p. 196-198.
2. Thomas, III, ch. xxvi, p. 198.
3. Voir sa biographie par F. Lavard dans la préface de la traduction de Saint-Martin.
4. Cf. Laurent *l. c.*, p. 325.

marcha sur l'Apahouniq où les Qaïsites s'étaient renforcés en appelant à eux un grand nombre d'aventuriers arabes ou turcs. Ceux-ci prirent les devants et allèrent surprendre le camp arménien. Thomas nous affirme que les troupes royales lâchèrent pied, mais que le prince Grigor de Mokq et les contingents de l'Antzévatsiq tinrent bon et mirent à leur tour les Qaïsites en déroute. Pour le Continuateur de Thomas, plus « ardzrounien » que lui, ce fut le prince Sargis-Achot de Vaspourakan qui rétablit ainsi la situation. Sembat Ier vint alors assiéger la capitale ennemie, Manazkert. Les Qaïsites, serrés de près, implorèrent Sargis-Achot qui, nous assure Thomas, réussit, « par esprit de bienveillance », à fléchir la colère du roi Sembat. En réalité le prince de Vaspourakan ne devait guère désirer voir le monarque bagratide s'installer à Manazkert. Par son entremise, les Qaïsites obtinrent donc la paix, moyennant versement d'impôts, remise d'otages et livraison de la forteresse d'Érikan, dans la vallée de Halatsovit, l'ancien fief des Gnouni (902). Thomas Ardzrouni a beau nous assurer que ce fut là « un glorieux triomphe »[1], il n'en est pas moins regrettable que l'entremise du prince de Vaspourakan ait empêché le roi Sembat Ier de chasser les Arabes d'une position aussi importante que Manazkert.

L'année suivante (903), Sembat Ier eut à réprimer l'insubordination d'un des princes de la Siounie orientale, nommé aussi Sembat, possessionné au Vaïots-tzor, qui refusait de payer le tribut et qui alla jusqu'à transférer son allégeance à l'émir d'Azerbaidjan [2]. Le roi fit appel contre lui au concours du prince de Vaspourakan Sargis-Achot, lequel fit sa jonction avec lui près de l'Araxe. L'armée royale, ainsi renforcée, alla prendre position dans la plaine de Charour, sur les bords du fleuve, d'où elle menaçait la Siounie. Cette démonstration intimida le prince siounien. D'après Thomas Ardzrouni, ce fut Sargis-Achot qui acheva de le déterminer à se soumettre par une lettre où il lui montrait l'inutilité de la résistance. Cette fois encore, comme tout à l'heure avec l'émir de Manazkert, le prince de Vaspourakan évita le recours aux armes en amenant une paix de conciliation entre les adversaires. Par son entremise, Sembat de Siounie rentra dans l'obéissance envers le roi son homonyme et fut par-

1. Thomas, III, xxviii, p. 200. Cf. le Continuateur III, 31, p. 222.

2. Thomas, III, 28, p. 200. Quant à la succession des princes de la Siounie Orientale à cette époque, rappelons avec Brosset que le prince Vasak Ichkhanik, mort vers 887, avait eu comme successeur son frère Achot qui devait décéder vers 905-906. Ce Vasak eut 4 fils, savoir : 1° le Sembat dont il est ici question ; il avait comme fief propre, nous dit Étienne Orbélian, « tout le Vaïots-tzor et Chahaponk qui est le canton de Djahouk » ; il est attesté de 896 à 936 ; il avait épousé la princesse Sophie, sœur du prince de Vaspourakan Sargis-Achot ; 2° Sahak, qui épousa la fille du *bdeachkh* de Gougarq ; 3° Babgèn, qui régna à Balk ; 4° Vasak, mort vers 922. Cf. Étienne Orbélian *Histoire de la Siounie*, I, p. 171, et Brosset, *ibid* II, p. 14 et 27.

donné [1]. Le fait que Sembat de Siounie avait épousé la sœur de Sargis-Achot dut évidemment faciliter à ce dernier son action conciliatrice. Sembat de Siounie n'osa, il est vrai, se rendre de sa personne auprès du roi, mais il envoya à sa place son frère Sahak qui vint livrer le montant des impôts arriérés et repartit avec le témoignage de la satisfaction royale [2].

Thomas Ardzrouni nous apprend que ce qui avait déterminé les Siouniens à rentrer dans l'obéissance, c'était le don de la ville et du district de Nakhitchévan que leur avait fait le roi Sembat Ier. A la vérité, la traduction de Brosset est ici assez obscure. A la lire, on pourrait croire que Nakhitchévan fut donnée par Sembat Ier non point à Sembat de Siounie mais à Sargis-Achot de Vaspourakan pour les services que ce dernier avait rendus à la cause arménienne dans la lutte contre l'émir qaïsite de Manazkert l'année précédente (902). Mais le contexte même de Brosset infirme cette version [3] : c'est bien à Sembat de Siounie que le roi Sembat Ier a, en 902-903, donné Nakhitchévan, après que cette ville eût été enlevée par les princes arméniens aux Qaïsites [4].

En réalité la « question de Nakhitchévan » était complexe. Pour les sources ardzrouniennes, et bien que Nakhitchévan fût située sur la rive gauche de l'Araxe, la région faisait historiquement partie du Vaspourakan. Elle n'en avait été détachée, assure Thomas, que vers 704 [5]. Jean Katholikos affirme même que les princes vasprakaniens, y compris Achot Ardzrouni († 874), Grigor Dérénik (874-886) « et tous leurs ancêtres », avaient possédé Nakhitchévan [6], ce qui laisserait supposer que l'occupation de la ville par l'émirat qaïsite, occupation qui avait pris fin en 902, avait été toute temporaire. Au contraire, pour les sources siouniennes, Nakhitchévan est historiquement terre siounienne comme « capitale du Vaïots-tzor » [7]. En tout état de cause, ce qui est curieux, c'est que Sargis-Achot de Vaspourakan ait été, entre le roi Sembat Ier et Sembat de Siounie, le négociateur d'un accord dont la sanction principale était la cession de Nakhitchévan aux Siouniens. Si le prince de Vaspourakan fit aussi bon marché des droits héréditaires de sa maison, ses successeurs ne devaient pas en prendre si facilement leur parti, puisque nous

1. Thomas, III, 28, p. 200.
2. Thomas, III, 28, p. 201.
3. Thomas III, 28. p. 200.
4. Thomas, III, 28, p. 200, n. 6, de Brosset. Aussi Brosset, dans l'*Histoire de la Siounie*, I, p. 115, n. 2, et II, p. 27.
5. Thomas, III, 29, p. 203. Cf. Brosset, *Siounie*, I, p. 115, n. 2. Jean Katholikos, xlviii, p. 199 admet aussi qu'en droit Nakhitchevan dépend du Vaspourakan.
6. Jean, lxviii, p. 199.
7. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie* I, 3, p. 6. Cf. *ibid*, p. 13, n. 2, réserve de Brosset. Aussi Laurent, *op. cit.*, p. 115, n. 3.

verrons quatre ou cinq ans plus tard son frère Khatchik-Gagik rouvrir la question et réclamer la rétrocession de la place [1].

Khatchik-Gagik, prince du Vaspourakan

Le prince de Vaspourakan Sargis-Achot était déjà souffrant quand il avait accompagné le roi Sembat Ier dans sa démonstration aux frontières de la Siounie. Le mal s'étant aggravé, il s'alita à Nakhitchevan et y décéda en 903 d'après Adontz, le 13 novembre 904 selon Dulaurier et Brosset [2], âgé seulement de vingt-neuf ans [3]. Son frère Khatchik-Gagik lui succéda comme prince du Vaspourakan, en partageant le domaine familial avec leur troisième frère Gourgèn. Khatchik-Gagik eut pour lui les cantons du Nord-Est et du Nord-Ouest, savoir « le Djouachrot et le Thornavan, l'Artaz, le Mardastan, le Darni, l'Arbérani, l'Alandrot, le Barilovit, le Palouniq, le Medznounis, le Tosp et le Rechtouniq, le Bogouniq et le Gougan Artachésian ». Gourgèn eut le Sud-Est, savoir « la vallée de l'Antzévatsiq, le Kordjouniq, le Koulanovit, le Mardastan propre (?), l'Ardjichakovit, l'Arnoïotn, le Grand Albag et le Petit Albag, l'Aké-Tamber, le Tagrian, l'Erna et le Zaréhavan » [4]. On peut toutefois se demander si certains de ces districts, le Zaréhavan par exemple (l'ouest du lac d'Ourmia), bien que théoriquement revendiqués par le Vaspourakan, n'étaient pas en réalité occupés par les musulmans.

Khatchik-Gagik est le héros de l'historien Thomas Ardzrouni. Thomas et son continuateur nous content longuement les mérites de ce prince — le plus remarquable, en effet, des Ardzrouniens — dans la paix comme dans la guerre. Nous voyons Khatchik-Gagik « ceindre de remparts la colline de la résidence des Rechtouniq depuis longtemps ruinée », — élever une église dédiée à saint Georges sur le rocher d'Amrakan, le rocher de la citadelle de Van —, construire à Van même une autre église dite de Saint-Sion, — bâtir « au-dessus du rocher d'Amrakan » des maisons de plaisance « pareilles à une ville » et dont on nous vante la beauté, — aménager entre Varag et Van « des conduites d'eau souterraines formant comme un canal en pierre taillée », destinées à l'irrigation de ces maisons de plaisance et qui n'étaient pas autre chose, nous le savons aujourd'hui, que la remise en œuvre des anciens travaux hydrauliques des rois d'Ourartou [5]. Mais ce ne fut pas

1. Jean, lxviii, p. 199.
2. Dulaurier, *Chronologie arménienne*, p. 272. Brosset, ap. Thomas, p. 201(-202), n. 3. Adontz, *Les Taronites*, *Byzantion*, IX, 1934, p. 726.
3. Thomas, III, xix, 201-202. La femme de Sargis-Achot, la princesse Iséta ou Séda, alla l'ensevelir au couvent de Sourb-Khatch, village d'Osi, canton de l'Albag.
4. Thomas, III, 29, p. 203.
5. Thomas, III, 29, p. 204-205. Sur l'hydraulique ourartienne, voir plus haut, p. 63.

seulement la région de Van qui bénéficia ainsi de l'activité du jeune prince. Au nord-est de ses États, du côté du district du Djouachrot vers le bourg de Get, il construisit sur une colline formant point de vue « une salle de banquets environnée des bâtiments nombreux d'un palais ». « La vue s'y étendait en bas sur la plaine traversée par l'Araxe où bondissaient des troupes de cerfs, de sangliers et d'onagres, avec des repaires de lions, tous animaux qui se multipliaient pour le divertissement des chasseurs en face de la noble montagne de l'Ararat. » Au bourg de Marakan, sur la rivière Karmir, toujours dans le Djouachrot, cette marche-frontière du Vaspourakan au sud-ouest de Djoulfa, Khatchik-Gagik construisit une place forte destinée à arrêter les invasions musulmanes venues de l'Azerbaidjan [1].

A l'exemple de Khatchik-Gagik, son frère cadet Gourgèn construisit « une église d'admirable structure » dans la ville d'Adamakert, dans ce canton du Grand Albag situé —, Thomas nous le rappelle —, « au cœur des vrais domaines de la famille princière des Ardzrouni » [2].

A côté de ces œuvres pacifiques, Khatchik-Gagik eut à lutter contre divers rebelles, notamment un certain Chapouh fils de Maïmank, qui « au moyen d'une ruse abominable » s'était emparé de la citadelle d'Agarak et du canton de Djakouk, Djahouk ou Djakhouk [3], puis un certain Grigor Abou Hamza, fils de Vasak « dont la tanière était dans le fort d'Ardjoudj » et qui se trouvait d'ailleurs le beau-père de Khatchik-Gagik. Le nouveau prince força les deux rebelles à se soumettre. De son côté le frère cadet de Khatchik-Gagik, le prince Gourgèn « extermina les habitants du canton d'Éli et fit disparaître jusqu'à leur souvenir », sans que nous sachions s'il s'agissait là d'Arméniens réfractaires ou d'un clan musulman installé parmi les populations arméniennes [4].

Khatchik-Gagik récompensa le concours de son frère « en lui donnant pour sa part le canton d'Arnoïotn ainsi que la vallée d'Entzahik jusqu'aux deux forts de Sring et de Djalmar ». On les voit ensuite procéder tous deux à des échanges de territoires, « afin de rapprocher leurs domaines et d'être à même de se secourir ». Ce fut ainsi que Khatchik-Gagik céda à Gourgèn « la forteresse d'Agarak et le canton de Djakhouk et s'appropria la forteresse de Zrel et le canton de Djermatzor qui faisaient partie du territoire de Mokq ». [5] Quant au pays de Mokq lui-même, il appartenait toujours, semble-t-il, à sa dynastie particulière de

1. Thomas, p. 205-206.
2. Thomas, p. 207.
3. Dans le sud du Vaspourakan (Brosset, ap. Thomas, p. 223).
4. Thomas, III, 32, p. 224.
5. Le Djermatzor est en effet situé sur le Bohtan-sou, au sud du Mokq. Le Djakhouk se trouvait plus au sud encore, dans le Gordjaïq. Cf. Thomas et son Continuateur, III, 32, p. 224.

cadets bagratides. Khatchik-Gagik essaya de le conquérir, sans toutefois y parvenir durablement. « Le pays de Mokq, nous dit à ce sujet la chronique de Thomas, est couvert de hautes montagnes et de rochers, hérissé de forêts. D'autre part (on était en plein hiver) la contrée était couverte de neiges et de glaces amoncelées. Khatchik-Gagik s'éleva jusqu'aux plus hautes cimes et les foula aux pieds comme une plaine unie, tandis que les seigneurs et nobles, incapables de résister, s'enfuyaient avec les populations et restaient cachés dans les asiles de leur forteresses. Après avoir dévasté le pays, il s'en retourna dans le canton d'Érivark, y prit les forts de Pol et de Pharon, passa dans la vallée d'Arouaniq et, par la prise de la forteresse qui la commandait, se rendit maître de ces contrées [1]. » — Comme on le voit, la royauté bagratide de l'Arménie septentrionale laissait la principauté ardzrounienne du Vaspourakan opérer à son gré dans l'Arménie méridionale.

Prise d'Amiouk par Khatchik-Gagik.
Lutte contre les rezzous musulmans.

Khatchik-Gagik s'attaqua ensuite à un « îlot musulman » qui se maintenait depuis cent-trente ans en plein Vaspourakan, « la superbe et imprenable forteresse d'Amiouk », située sur la rive orientale du lac de Van et où s'étaient installés vers 770 des Arabes de la tribu des 'Othmâniens. C'était, nous dit la chronique de Thomas, « comme une plaie au cœur des princes du Vaspourakan, plaie contre laquelle aucun baume n'était efficace » [2]. Khatchik-Gagik réussit enfin, à la faveur d'une attaque de nuit, à s'emparer de la place. Les habitants furent passés au fil de l'épée, les chefs furent précipités du haut des rochers dans le lac. Une fois maître d'Amiouk, Khatchik-Gagik l'entoura de nouveaux remparts qui descendaient du pic de la citadelle jusqu'à la plage du lac.

Les musulmans réagirent, non que l'occupation d'Amiouk ait provoqué sur le moment une expédition régulière des autorités khalifales ou simplement des émirs d'Azerbaidjan, mais parce que les petits chefs locaux et paysans musulmans du bassin d'Ourmia et de la frontière arméno-persane coururent aux armes. Les versions superposées englobées dans la chronique de Thomas nous donnent de ces événements un récit assez confus, ce qui s'explique d'ailleurs par le caractère de *rezzous* qu'affectaient les contre-attaques arabo-persanes. Le premier foyer d'hostilités signalé est situé dans le canton de Salamas ou Salmas, au nord-ouest du lac d'Ourmia, dans le Zarehavan. Khatchik-Gagik avait établi son quartier général au Mardastan, point central

1. Thomas, III, 32, p. 224-225.
2. Thomas, III, 32, p. 225. Cf. *ibid.*, III, 17, p. 170.

pour surveiller les diverses routes d'invasion au Vaspourakan. Il semble néanmoins, à lire une des rédactions de la chronique de Thomas, qu'un des rezzous ait pénétré jusqu'aux approches mêmes de Van. Nous voyons en effet se porter au-devant des envahisseurs un officier vasprakanien, Thadeos Akéatsi, qui nous est donné comme gouverneur de Chamiram (ou Chamiramabert), c'est-à-dire de Van [1], en même temps d'ailleurs que de la province-frontière du Djouach, Djvach ou Djouachrot, dans le nord-est du Vaspourakan. Thadeos Akéatsi mit l'ennemi en fuite au village de Phaïtakchtan [2]. On ne sait si c'est la même action qu'une autre source, également recueillie dans la chronique de Thomas, situe à Gérat où nous est également décrite une victoire de Thadeos Akéatsi sur des bandes musulmanes [3].

Quoi qu'il en soit, la première source nous parle ensuite d'un autre rezzou formé par les paysans musulmans du Parskahaiq, — c'est-à-dire ici des confins arméno-persans près du lac d'Ourmia —, lesquels pénétrèrent « à la dérobée » jusqu'au bourg de Vitahot, dans le Mardastan qu'ils surprirent et pillèrent [4]. Leur coup fait, ils rentrèrent chez eux pour revenir bientôt par les cantons de Djouach ou Djouachrot et de Thornavan et aller poursuivre leurs pillages jusqu'au Kredjouniq et au Djakhouk (*alias* Djahouk) [5]. Thomas mentionne ici l'héroïsme de Chapouh Akéatsi (frère de Thadéos Akéatsi), qui se fit tuer en luttant contre un rezzou au village de Liougik, dans le Djouach (vers 905) [6]. La même source spécifie que le point de départ de ces rezzous était le Zarévand, au nord-ouest d'Ourmia.

Le prince Khatchik-Gagik avait chargé son frère Gourgèn de protéger les frontières du Vaspourakan du côté du sud-est. Gourgèn établit son quartier général à Adamakert, sur le Grand Zab, dans l'Albag. Il défendit avec succès les avancées, toujours menacées, du Petit Albag et guerroya victorieusement au Kordjaïq, dans cette région des confins où la ligne de démarcation entre les terres arméniennes et les terres musulmanes restait toujours assez flottante [7]. En 906 Gourgèn, à la tête d'un contre-rezzou de 700 cavaliers parti d'Adamakert, pénétra par Varaz-

1. Thomas, III, 29, p. 209 et 32 p. 226.
2. Thomas, III, 29, p. 209.
3. Thomas, III, 32, p. 226.
4. Thomas, III, 29, p. 209-210.
5. D'après Brosset (Thomas, p. 180, n. 1), le Djakhouk (*alias* Djahouk, p. 210) était situé « au sud de la province de Kordjaïq, au voisinage du Vaspourakan ». Nous pensons d'après le contexte qu'il ne s'agit pas ici de la province de Kordjaïq, mais du *canton* de Kordjèq, lequel figure (sous le nom de Gordjeq) sur la carte « Arménie ancienne » de Tournebize, *Histoire... de l'Arménie* (*in fine*), à l'ouest de Salmas, entre le Zarévand et l'Albag. Du reste Brosset reconnaît plus loin (p. 212, n. 3) que d'après Alichan le Djahouk « est situé au sud-ouest du lac d'Ourmia, entre les cantons d'Orsirank et de Tamber ».
6. Thomas, III, 29, p. 210.
7. Thomas, III, 29, p. 209.

Zaréhavan jusqu'aux centres de rassemblement des bandes musulmanes, sans doute dans le même canton de Zaréhavan, au nord-ouest du lac d'Ourmia. Ce raid de cavalerie eut d'abord un brillant résultat. « En forçant leurs chevaux épuisés, les soldats de Gourgèn parvinrent au camp musulman dont aucune précaution ne défendait l'accès. Le cheval du marzbân (Gourgèn) qui ne pouvait plus marcher, redressa fièrement la tête pour combattre avec honneur. Le camp fut pris et pillé. » Cependant l'affaire tourna mal. « Les chevaux étaient exténués de fatigue par une aussi longue marche ; les cavaliers l'étaient aussi par la privation de sommeil, par la chaleur écrasante d'un soleil ardent, par le tourment de la soif. Comme ils se reposaient sans méfiance, une nuée d'Infidèles, exaspérés au sujet de leurs femmes et de leurs enfants, se précipitèrent sur eux avec une rage indicible, et, le sabre à la main, en firent un affreux carnage. Près de 500 hommes distingués parmi les Arméniens furent massacrés [1]. »

En dépit de cet épisode l'action du prince Khatchik-Gagik avait été fort remarquable. Sans s'attirer l'hostilité du khalifat, sans même se brouiller avec l'émirat d'Azerbaidjan, il avait réussi à reprendre aux musulmans une position aussi importante que le fort d'Amiouk. Malheureusement la concorde, si indispensable, entre lui et le roi Sembat Ier ne dura pas longtemps. Dans le récit des premiers froissements, la chronique de Thomas Ardzrouni met naturellement tous les torts du côté de Sembat. A l'en croire, lorsque Khatchik-Gagik eut repris Amiouk aux Arabes, Sembat convoita la place. Il réussit, « par des insinuations et des promesses », à séduire l'homme que Khatchik-Gagik avait nommé gouverneur d'Amiouk, un certain Abousakr Vahouni. Abousakr, nous assure notre chroniqueur, livra la place au roi Sembat, après quoi ce dernier la revendit fort cher à Khatchik-Gagik, « mais depuis lors la méfiance s'introduisit dans leurs rapports réciproques et les sentiments d'affection ne régnèrent plus entre eux sur l'ancien pied » [2].

Prospérité de l'Arménie sous Sembat Ier.

En dépit de l'état de guerre presque permanent qui était celui de l'Arménie à cette époque, il convient de remarquer que la moindre accalmie au milieu des incursions sarrazines et des luttes féodales était aussitôt le signal d'un remarquable essor culturel. Nous avons vu les constructions tant religieuses que profanes dont se couvrait l'Arménie méridionale sous le gouvernement du prince Khatchik-Gagik de Vaspourakan. Il en allait de même dans l'Arménie du Nord sous le règne du roi Sembat Ier, émule

1. Thomas, III, 29, p. 210.
2. Thomas, III, 32, p. 227.

et contemporain de Khatchik-Gagik. Les parents de Sembat étaient les premiers à donner l'exemple du mécénat. Son neveu Achot, fils de Chapouh, éleva à Bagaran et à Kolb deux églises dont le patriarche Hovhannès V nous vante la beauté [1]. De ces brèves années de paix le chroniqueur nous trace un tableau coloré. « Le Seigneur, dit-il dans sa belle langue, visitait le pays des Arméniens. On donnait des terres, on plantait des vignes, on créait des jardins d'oliviers et d'arbustes, on cultivait les champs en friche, on cueillait des fruits sur les arbres séculaires. Cette année-là, il y eut à la moisson abondance d'orge et de blé, et aux vendanges les caves se trouvèrent remplies de vin. Les montagnes, comme les bouviers et les bergers, étaient en joie à cause de l'immense quantité des pâturages et des troupeaux. Les *nakharq*, se sentant en sécurité contre les ravages de l'ennemi, mettaient leur soin à construire des églises. »

Parmi les princes arméniens qui imitaient l'exemple du roi Sembat Ier, le patriarche mentionne son neveu Grigor-Souphan II, prince de la Siounie Occidentale ou Gèlarqouniq (côte sud-ouest du lac Sévan) dont le domaine était « d'une fertilité admirable » et qui, par son excellent gouvernement, ajouta encore à la prospérité du pays [2]. La mère de Grigor-Souphan, la princesse douairière Mariam, sœur du roi Sembat, s'était déjà signalée en construisant dans la cité monastique de l'île du lac Sévan, alors illustrée par le saint moine Machtots, deux églises, dédiées l'une aux douze Apôtres, l'autre à la Vierge (874), et à Cholovag ou Cholag un couvent et une église placée sous le vocable de saint Pierre et fondée pour le repos de l'âme de l'époux de Mariam, le prince de Siounie Occidentale Vasak Gabour († 887) [3]. A son exemple, son fils, le prince de Siounie Occidentale Grigor Souphan II, éleva dans sa résidence de Koth (*alias* Atiéaman), toujours sur la rive sud-ouest du Sévan, une grande église dédiée à la Vierge et dont la belle inscription nous a été conservée : « Moi, Souphan, j'ai, à force de dépenses et de travaux, institué ce souvenir spirituel auprès du Christ, dans le bourg de Koth, résidence de mes ancêtres. Moi, leur successeur, inspiré par la volonté de Dieu, j'ai édifié la maison du Seigneur, le toit du Dieu de Jacob, sous l'invocation de la sainte Mère de Dieu, en quartiers de roc taillés. Dans ce saint lieu de pénitence, j'ai établi des prêtres, affranchis de toute redevance, et je leur ai assigné des terres et des eaux. J'ai également institué quatre quarantaines, le canon des psaumes de la pénitence et les psaumes du matin

1. Jean, xxxvi, p. 182.
2. Jean, l, p. 187-188. Cf. Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, 55, p. 171.
3. *Histoire de la Siounie* d'Étienne Orbélian. I, ch. xxxvii, p. 106-107 et 109. Brosset, *ibid.*, II, § 12, *Couvents du canton de Gélarqouniq*, p. 123-124 et 126-127.

qui seront récités pour le salut de mon âme [1]. » Grigor-Souphan construisit encore à Makénots une église à coupole dédiée à la Vierge et un couvent richement doté en champs, vignes et troupeaux [2]. Son frère Sahak, dont l'apanage était également situé au Gèlarqouniq, fit construire à son tour à Noratous, sur le bord occidental du lac Sévan, à une heure au nord-est de Gavar, une église où il se fit enterrer († 923) [3]. Enfin le frère du roi Sembat et de la princesse Mariam, le prince bagratide Chapouh, fit élever par les soins de celle-ci un sanctuaire non moins splendide dans le vallon de Vanévan, aujourd'hui Kthanots, au sud du lac [4]. De plus les princes siouniens et le roi Sembat Ier lui-même comblèrent de donations la belle église et le couvent de Tathêv, dans le pays de Balk (Choucha) en Siounie [5].

Sembat Ier et les affaires de Géorgie

Nous avons vu que le curopalate bagratide de Géorgie Adarnasé II (881-923) reconnaissait la suprématie du roi d'Arménie Sembat Ier. Bien qu'Adarnasé ne régnât en principe que sur les districts du sud-ouest géorgien, dans le bassin supérieur de la Koura (Klardjeth, Kolaver, Artahan etc), Sembat Ier, pour le récompenser de sa fidélité, lui avait, en 899, octroyé, comme on l'a vu, la couronne royale [6]. Un autre prince voisin, Konstantinè ou Constantin, chef des Aphkhazes, que les sources arméniennes appellent roi d'Eger ou d'Iégiria, c'est-à-dire de Mingrélie, l'ancienne Colchide, se montrait moins docile. Vers 904 Constantin entreprit d'imposer sa domination à la province de Gougarq qui reconnaissait la suzeraineté du roi Sembat Ier. C'était rompre avec ce dernier [7].

Adarnasé II, qui se trouvait le beau-père ou plutôt le beau-frère de Constantin [8], l'exhorta à renoncer à son entreprise. Ayant essuyé un refus, il joignit ses troupes à celles du roi d'Arménie. Constantin demanda alors la paix. Au cours des négociations qui s'engagèrent par l'intermédiaire d'Adarnasé, il fut capturé (assez déloyalement, reconnaissons-le) par ce prince et conduit devant Sembat Ier qui le fit emprisonner dans le fort d'Ani. D'après certaines sources, Sembat aurait alors, par l'établisse-

1. *Histoire de la Siounie*, I, 37, p. 109-110 et II, 125-126.
2. *Siounie*, I, p. 110-111, et II, p. 128-130.
3. *Siounie*, I, p. 111, II, p. 125.
4. *Siounie*, I, p. 111-112, II, p. 128-129.
5. L'église de Tathèv avait été reconstruite en 895 par l'archevêque siounien Hovhannès III. Voir la belle description de Brosset, *Siounie*, II, p. 112-116.
6. Voir plus haut, p. 398 et 414-415. Cf. Brosset, *Additions*, p. 163.
7. Jean, lxii, p. 190. Cf. Saint-Martin, *Mémoires historiques... sur l'Arménie*, I, p. 356, et Brosset, *Additions*, p. 163. Notons que, d'après la chronologie courante, Constantin d'Aphkhazie aurait régné de 906 à 921.
8. Cf. Brosset, *Additions*, p. 163, n. 5.

ment de garnisons, songé à s'approprier la Mingrélie ; en réalité il traita son captif avec mansuétude et, au bout de quatre mois, le relâcha. Mieux encore, « il le révêtit d'une robe royale, lui plaça sur la tête un diadème d'or enrichi de perles, le ceignit d'une ceinture d'or couverte de pierres précieuses et le renvoya dans sa souveraineté » [1]. La tentative du prince aphkhaze pour s'agrandir sur les confins arméno-géorgiens, du côté du Gougarq, avait donc eu pour résultat de faire de lui un vassal du roi d'Arménie, mais en même temps, de lui valoir à ce titre et des mains du monarque arménien une couronne royale.

On peut imaginer les mobiles auxquels avait obéi Sembat Ier. Cinq ans auparavant il venait de faire roi Adarnasé de Géorgie. Aujourd'hui il en agissait de même envers Constantin d'Aphkhazie. Il affirmait ainsi sa supériorité sur l'un et sur l'autre et, grâce à leur hommage à tous deux, faisait vraiment figure de « roi des rois », de *chahanchah* de Transcaucasie. En même temps, comme il maintenait la balance égale entre le prince géorgien et le prince aphkhaze, il les neutralisait l'un par l'autre, les opposait l'un à l'autre et assurait ainsi sa propre hégémonie. Peut-être même peut-on penser qu'il craignait d'avoir trop accru l'importance du Bagratide de Géorgie en lui accordant la couronne royale et qu'il voulait le contenir en élevant au même titre le souverain aphkhaze.

Quoi qu'il en soit, ce fut ainsi que le comprit Adarnasé II de Géorgie, et il en conçut un vif ressentiment. Évidemment, il ne pouvait voir d'un bon œil Sembat Ier favoriser autant que lui-même les ennemis héréditaires de sa maison. Reconnaissons ce qu'un tel mécontentement avait de fondé. Le prince géorgien s'était toujours montré le client loyal, le brillant second de Sembat Ier et de son père Achot le Grand. Il devait éprouver quelque amertume à voir Sembat admettre sur le même pied cette maison d'Aphkhazie qui avait toujours soutenu en Transcaucasie, contre les intérêts arméniens, la politique byzantine. Par ailleurs, il pouvait s'alarmer de voir, par l'entrée des Aphkhazes dans la clientèle arménienne, l'influence de Sembat Ier s'étendre jusqu'à la mer Noire. Le résultat fut que, jusque-là fidèle client et allié de la couronne d'Arménie, Adarnasé commença à se détacher d'elle [2].

Ce changement d'attitude était particulièrement grave pour le jeune royaume arménien à l'heure où il allait de nouveau se trouver en butte à la menace musulmane.

1. Jean, lxii, p. 191. Cf. Brosset, *Additions*, p. 164. Notons avec Brosset que la Chronique Géorgienne mentionne bien une guerre de « Konstantiné, roi des Aphkhazes » contre le roi Sembat, mais en brouillant toute la chronologie. Cf. *Histoire de la Géorgie*, I, p. 274.

2. Jean, xlii, p. 192. Asołik, trad. Macler, III, 4, p. 16. Cf. Brosset *Additions*, p. 164.

Premiers rapports de Sembat Ier avec l'émir Yoûsouf

Après la mort de l'émir sâdjide Afchîn en mars 901, l'Arménie avait respiré. Cette maison turque des Sâdjides, solidement implantée dans l'Azerbaidjan, était un péril constant pour la terre haïkane. Le fils d'Afchîn, Dîwdâd, n'hérita point du domaine paternel. Son oncle Yoûsouf le chassa d'Azerbaidjan et s'attribua l'émirat (août (901) [1]. Les Arméniens allaient trouver en lui un adversaire plus redoutable encore que son frère.

Sembat Ier essaya d'écarter le péril en se reconnaissant directement — et par-dessus la tête du nouvel émir —, vassal du khalife de Baghdad, l'abbâsside Moktafi (902). La cour de Baghdad, ravie d'un tel hommage et dont le principal souci était de lutter contre l'autonomisme des émirats héréditaires, réserva le meilleur accueil à la démarche de Sembat. Elle lui envoya les présents habituels, toujours complaisamment énumérés par nos chroniques, « une magnifique robe royale, un diadème, une ceinture d'or enrichie de pierreries, une superbe épée, des chevaux aussi agiles que des poissons et couverts de magnifiques ornements » [2]. Asolik spécifie que Sembat avait demandé au khalife de l'affranchir de toute vassalité envers Yoûsouf et que la cour khalifale, sans doute déjà fort mécontente de l'insubordination de l'émir, avait volontiers accédé à cette demande [3]. D'après Jean Katholikos, Yoûsouf mit le roi au pied du mur en lui adressant une invitation, soi-disant contre-signée du khalife. De tels voyages, les princes arméniens ne revenaient guère : les précédents constituaient autant de souvenirs fâcheux. Aussi Sembat se garda-t-il d'obtempérer. Furieux, Yoûsouf marcha sur l'Arménie par la route habituelle du Phaïtakaran et de l'Outi (pays de Pertav, ou Bardaa). De là il gagna le Tachir, qui est le canton le plus important de la province arméno-géorgienne du Gougarq ou Somkhéthi, sur la rive gauche du Berdoudj, au nord de Lori [4]. Du Tachir il comptait, par l'Achotz, descendre dans la vallée de l'Akhouréan, centre de la royauté bagratide. Sembat se porta aussitôt à sa rencontre, en occupant tous les passages, gorges ou défilés de l'Achotz, — sans doute du côté de l'Aragadzotn —, mais Yoûsouf franchit les défilés plus à l'ouest, et tomba dans la province de Chirak d'où il alla s'établir à Dwin, ville qui, on l'a vu, et bien qu'entourée de terres arméniennes, était toujours au pouvoir des musulmans [5].

1. Defrémery, *Mémoire sur les Sadjites*, *l. c.*, p. 37, et Huart, *Sâdjides*, Encyclopédie de l'Islam, p. 51. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, I, p. 113, n. 1.
2. Jean, xxxv, p. 181-182.
3. Asolik, ch. iv, p. 15.
4. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*, I, p. 83 et Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 276, 354, 355.
5. Jean, xxxvii, p. 183-185. Cf. Asolik, ch. iv p. 15-16.

Sembat Ier vint alors prendre position à Aroudj, dans l'Aragadzotn, au pied du mont Aragadz (Alagöz) [1]. Sa présence à la tête d'une armée nombreuse intimida-t-elle Yoûsouf dont la marche hardie n'avait peut-être pas été suivie par le gros des forces musulmanes ?. Toujours est-il que l'émir envoya au roi un lettré syrien, porteur de propositions de paix. Sembat, heureux, de son côté, de voir l'invasion tourner court, répondit sur le même ton et alla hiverner (l'hiver fut particulièrement rude) près d'Erazkhatzor, dans l'Archarouniq, puis au printemps, il s'établit dans sa résidence royale d'Erazgavorq ou Chirakavan, dans le Chirak où il reçut une ambassade de Yoûsouf. « L'ostikan Yoûsouf fit préparer beaucoup de bêtes de somme et de chevaux couverts de superbes ornements et de divers objets d'or ou peints en or. Il envoya en grande pompe au roi Sembat une couronne d'or enrichie de saphirs et ornée de perles, de topazes et d'autres pierres précieuses, ainsi qu'un nombre considérable de magnifiques robes royales chargées d'or et faites d'étoffes précieuses. » Le prince héritier Achot Erkath reçut de son côté des robes d'honneur, un coursier de prix et le titre d'ichkhan des ichkhans. « Moi aussi qui écris cette histoire, dit le patriarche Hovhannès V, je reçus des robes précieuses et un mulet couvert de superbes ornements d'or [2]. » Sembat répondit par des politesses de même ordre — « somptueux ornements d'étoffes teintes en rouge écarlate, vases, instruments de musique, ceintures d'or faites par d'habiles ouvriers grecs, tissus de diverses couleurs » etc. Quant à Yoûsouf, il rentra chez lui, en Azerbaidjan [3] (903).

En somme, la crise s'était dénouée par un compromis. Yoûsouf n'avait pu entamer les forces de Sembat ni lui arracher aucun territoire, mais il avait fait obstacle à la prétention de celui-ci de ne relever directement que du khalife. En envoyant au Bagratide une couronne, en le couronnant à nouveau de son propre chef, il avait réussi à lui imposer sa suzeraineté personnelle. Simple succès protocolaire et qui ne vaudrait que dans la mesure où les divisions féodales arméniennes faciliteraient le jeu du Turc.

Complot contre Sembat Ier. Rupture avec Adarnasé II de Géorgie

La situation devint plus délicate quand l'émir Yoûsouf se révolta contre le gouvernement du khalife Moktafi (905) [4]. La cour de Baghdad invita Sembat Ier à la seconder contre l'émir. Sembat, tout en armant, à tout hasard, ses contingents, estima prudent de rassurer Yoûsouf par des protestations de fidélité.

1. Ch. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 364, Gau 180.
2. Jean Katholikos *l. c.*
3. Jean, xxxix, p. 187.
4. Cf. Brosset, *Additions*, p. 164 et *Histoire de Siounie*, I, p. 113, n. 1.

Bientôt l'émir se réconcilia avec le khalife, réconciliation qui, naturellement, se fit au détriment de Sembat. Celui-ci reçut sommation de verser tout l'arriéré du tribut et dut s'exécuter de son mieux, non sans que les féodaux arméniens rendissent le roi responsable de l'aggravation de leurs charges [1]. Les nakhararq du Vanand, notamment, se mirent à conspirer. Leur chef, Hasan Havnouni, forma le projet de faire disparaître Sembat. Il espérait, nous assure Jean Katholikos, recueillir dans le désordre qui s'ensuivrait, la lieutenance générale du royaume. Le roi-curopalate de Géorgie, Adarnasé II, dont nous avons vu les sujets de mécontentement contre Sembat, s'entendit avec Hasan. Les conjurés lui promirent la couronne d'Arménie [2]. Un Havnounien, beau-père de Hasan, fut chargé d'assassiner Sembat. Une partie des conjurés se rendirent à la cour de ce dernier pour mettre leur sinistre projet à exécution, tandis que d'autres se répandaient en armes dans le Chirak (907). Hasan profita de l'absence de Sembat (alors au Tachir) pour livrer à Adarnasé la ville forte d'Ani ainsi que le palais royal d'Erazgavorq ou Chirakavan où une partie du trésor bagratide tomba entre ses mains [3]. Mais Sembat fut prévenu à temps. Il évita les assassins envoyés contre lui et marcha sur le Chirak. Le sentiment loyaliste était si fort dans cette vieille province bagratide que Hasan et Adarnasé, prenant peur, se retirèrent dans les forteresses du Taïq en emportant les richesses pillées à Ani et à Erazgavorq [4]. Sembat, accueilli avec des transports de joie par l'immense majorité de ses sujets, réunit une forte armée et conduisit une expédition de représailles contre Adarnasé [5]. Toutefois les deux souverains semblent avoir évité de s'engager à fond. « Comme l'ardeur des Arméniens redoublait, écrit Brosset, il fallut que Sembat lui-même les calmât, disant qu'on ne devait pas confondre les innocents avec les coupables et qu'on livrât seulement les chefs de la révolte. » Adarnasé profita de ces dispositions favorables pour solliciter son pardon. Il vint se jeter aux genoux de Sembat. « Le bon roi l'embrassa, promit d'oublier le passé et prit seulement en otage le fils aîné d'Adarnasé [6]. » Quant à Hasan Havnouni et aux autres traîtres, Sembat leur fit brûler les yeux (907) [7].

1. Jean, xliii, p. 192-195.
2. Brosset, *Additions*, p. 164.
3. Jean, xliv, p. 196. Cf. Brosset, *Additions* p. 165.
4. Jean, xlv, p. 197.
5. Jean, xlvi, p. 197-198.
6. Brosset, *Additions*, p. 165.
7. Jean, xlvii, p. 198.

La principauté ardzrounienne du Vaspourakan érigée en royaume

Tandis que ces événements se déroulaient dans l'Arménie septentrionale, dans l'Arménie méridionale le prince du Vaspourakan Khatchik-Gagik Ardzrouni était resté dans l'expectative. Lui et le roi Sembat Ier se trouvaient divisés par la question de Nakhitchévan. Cette ville, dépendance historique du Vaspourakan, en avait été détachée, comme on l'a vu, par Sembat Ier qui en avait fait don à son homonyme Sembat, prince de la Siounie Orientale (902) [1]. Vers 907-908 Khatchik-Gagik profita des embarras de Sembat Ier pour l'inviter à se rendre auprès de lui afin de régler la question de Nakhitchévan, c'est-à-dire pour se faire rendre la ville. Sembat Ier ayant opposé un refus à cette demande, Khatchik-Gagik passa délibérément dans la clientèle musulmane. L'émir Yoûsouf lui faisait depuis quelque temps des offres. Khatchik-Gagik, se rendant à son invitation, partit pour l'Azerbaidjan [2].

Aucune démarche ne pouvait être plus agréable à l'émir. La brouille entre le roi bagratide du Chirak et le prince ardzrounien du Vaspourakan paralysait au mieux de ses intérêts les forces arméniennes. Pour accentuer cette division, pour couper l'Arménie en deux, Yoûsouf décerna à Khatchik-Gagik de Vaspourakan la couronne royale (908).

Thomas Ardzrouni, historien dynastique et qui écrit l'histoire de sa propre famille, se donne beaucoup de mal pour nous persuader que l'événement ne fut dû qu'à la bonne grâce naturelle de Khatchik-Gagik, qu'à l'impression favorable que sa précoce sagesse produisit sur Yoûsouf. « Quand Yoûsouf vit la florissante jeunesse de Khatchik-Gagik, il admira la beauté éclatante de ses traits ; il lui adressa des questions profondes, difficiles à résoudre, auxquelles le prince fit, sans hésiter, d'éloquentes réponses. » L'historien de la maison ardzrounienne nous montre l'émir interrogeant Khatchik-Gagik sur « l'histoire et les limites des États », depuis les Assyriens et les Pharaons jusqu'aux Indiens, puis, satisfait de son sens politique, lui conférant la couronne [3]. Il est, avouons-le, plus vraisemblable de supposer que cet examen d'histoire et de politique porta principalement sur la lutte entre l'émir d'Azerbaidjan et le roi d'Arménie et que ce fut parce que l'émir trouvait dans Khatchik-Gagik un allié naturel contre son adversaire qu'il décida d'accorder au prince ardzrounien la dignité royale. Il s'agissait de dresser en Arménie dynastie contre dynastie, royauté contre royauté, ou, si l'on préfère, de susciter

1. Voir plus haut, p. 421 ; Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, p. 114-115. Cf. Brosset, *ibid*, II, p. 29.
2. Jean, xlviii, p. 199.
3. Thomas, III, 32, p. 227-228.

contre le roi bagratide un anti-roi. L'acte de 908 ne pouvait avoir d'autre signification.

Thomas Ardzrouni essaie de masquer cette vérité, pénible pour son incontestable patriotisme, en nous persuadant que le couronnement de Khatchik-Gagik n'eut lieu qu'après la capture du roi Sembat Ier par les musulmans (nous verrons plus loin ce lamentable épisode) [1], quand le trône d'Arménie se trouva vacant et comme s'il ne se fût plus rencontré d'héritier bagratide pour l'occuper. « Voyant, écrit notre chroniqueur, qu'il ne restait pas un seul homme en état de gouverner l'Arménie à l'exception de Khatchik-Gagik dont il avait éprouvé et reconnu la capacité, il mit sur sa tête une couronne d'or pur, artistement travaillée, sertie de perles et de pierreries plus précieuses que je ne saurais dire ; il le revêtit d'une robe brodée d'or, le ceignit d'une épée toute resplendissante d'ornements passés au feu, supérieure à ce qu'on peut imaginer. Il le fit monter sur un cheval superbement équipé, brillant, avec ses chaînettes de bel or, comme un soleil entre les astres. A droite et à gauche, de nombreuses troupes, bardées de fer ; un cliquetis bruyant, le scintillement des épées, les fanfares des trompettes, le grondement des cornes, les sons aigus des fifres, l'harmonie des lyres et des tympanons, en avant et en arrière, et, plus loin, le fracas assourdissant des troupes du camp royal. C'est avec une telle pompe qu'il installa Khatchik-Gagik et mit en ses mains l'Arménie entière. Je n'hésite point à déclarer que ce sacre royal était l'œuvre mystérieuse de l'Esprit-Saint [2]. »

Toute la question est de savoir si, comme le veut ici Thomas Ardzrouni, Yoûsouf n'a couronné roi le prince de Vaspourakan qu'après la catastrophe survenue à Sembat Ier, c'est-à-dire en 914, ou si le couronnement a eu lieu, comme le veut Jean Katholikos, vers 908, tandis que Sembat Ier était encore en plein exercice de la souveraineté [3]. Brosset semble incliner vers cette dernière hypothèse [4]. Peut-être à la rigueur peut-on admettre que l'opération eut lieu en deux étapes, Khatchik-Gagik ayant été reconnu par l'émir d'Azerbaidjan en 908 et ayant reçu de lui la couronne en 914 [5]. Quoi qu'il en soit, si, comme le veut Thomas Ardzrouni, le chef des Ardzrouni fut nommé roi par la grâce particulière du Saint-Esprit, Allah, comme le montre le patriarche Hovhannès V. y fut aussi pour quelque chose.

La division de l'Arménie entre le royaume bagratide du Nord et le royaume ardzrounien du Midi faisait de l'émir Yoûsouf l'arbitre du pays. Sembat Ier, n'osant se rendre lui-même auprès

1. Voir plus loin, p. 439.
2. Thomas, III, 32, p. 229-230.
3. Jean, xlviii, p. 199-200.
4. Brosset, ap. Thomas, p. 229
5. Cf. Jean, l, p. 203.

de Yoûsouf (l'expérience devait montrer le péril qu'il y eût couru), y envoya en ambassade le sage patriarche Hovhannès V, notre historien, qui nous a laissé un récit émouvant de sa mission (908) [1]. L'auguste ambassadeur partait avec tout un convoi de chevaux et de mulets chargés de présents magnifiques à destination du redoutable émir. Celui-ci l'accueillit avec courtoisie, mais Hovhannès avait fait preuve de quelque naïveté en espérant le fléchir par son éloquence. Au bout de peu de temps Yoûsouf traita ouvertement le prélat en prisonnier. « Il m'enferma comme otage dans un lieu obscur et ignoré qu'il fit environner de gardes, de sorte que de ma prison mes gémissements ne pouvaient parvenir au dehors [2]. »

Invasion de l'Arménie bagratide par l'émir Yoûsouf

Au témoignage même de Hovhannès V, tandis que ce patriarche était retenu prisonnier, le nouveau roi de Vaspourakan Khatchik-Gagik se rendit une seconde fois auprès de l'émir d'Azerbaidjan. Entraîné par son désir de recouvrer Nakhitchevan sur les Siouniens, Khatchik-Gagik, oubliant les devoirs de la solidarité arménienne, venait solliciter contre eux et contre leur protecteur le roi Sembat Ier l'intervention du redoutable Yoûsouf [3].

Cette fatale démarche allait déclencher sur l'Arménie une série de désastres. Le printemps venu (année 909), Yoûsouf se mit en marche, traînant toujours à sa suite le patriarche Hovhannès chargé de fers. A Nakhitchevan, il reçut l'avis que, conformément aux accords précédemment conclus, Khatchik-Gagik de Vaspourakan, avec son frère Gourgèn et tous ses contingents, venait se joindre à lui. Un corps d'armée musulman envahit la Siounie. Sembat, prince de la Siounie Orientale, essaya en vain de lui barrer les défilés. N'ayant pu y parvenir, il mit en sécurité dans la forteresse d'Erendchak (aujourd'hui Alindja, au nord-ouest de Nakhitchevan) sa mère Chouchan et sa femme Sophie [4], laquelle se trouvait être une princesse ardzrounienne, sœur de Khatchik-Gagik. Sembat de Siounie prit ensuite un parti inattendu. Bien que son beau-frère, le « roi » de Vaspourakan, eût traité la Siounie en ennemie et qu'il se fût allié contre elle aux musulmans, ce fut chez ce même Khatchik-Gagik que Sembat, chassé de sa principauté par l'invasion musulmane, chercha un asile. Et malgré l'animosité que devait maintenir entre eux la question de Nakhit-

1. Jean, xlix, p. 200.
2. Jean, x ix, p. 202.
3. Jean, l, p. 202-203. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, II, 38, p. 114-115.
4. Sembat, prince de la Siounie Orientale, avait épousé Sophie, fille de Grigor Dérénik, prince du Vaspourakan. C'est par inavertance que dans l'*Histoire de Siounie*, I, 115, Khatchik-Gagik, fils de Grigor Dérénik, est qualifié de beau-père (pour beau-frère) de Sembat.

chevan, cause initiale de cette guerre, il n'apparaît pas que le roi de Vaspourakan lui ait refusé l'hospitalité [1].

La Siounie Occidentale subit le même sort que la Siounie Orientale. Son prince, Grigor-Souphan II, qui était le neveu du roi d'Arménie Sembat Ier [2], tenta bravement, lui aussi, de résister aux bandes de Yoûsouf, mais il fut battu pendant les fêtes de la Pâque arménienne en cette même année 909 [3]. Découragé, il vint se rendre à Yoûsouf, pour lors installé dans la région de Dwin [4]. La Siounie, par la fuite ou la soumission de ses princes, se trouva ainsi, — à l'exception de quelques nids d'aigle —, aux mains de l'émir, tandis que le Vaspourakan faisait ouvertement cause commune avec lui (909).

Que pouvait, abandonné de tous ses clients et vassaux naturels, le malheureux roi d'Arménie Sembat Ier ? Il envoya en vain à Yoûsouf une énorme contribution de guerre. L'émir ne s'en avança pas moins contre lui. Sembat se retira alors, d'après le patriarche Hovhannès, dans l'inaccessible forteresse de Kélardjq ou Gélardjq [5], tandis qu'Asolik, pour une campagne sensiblement identique, fait se réfugier Sembat au village d'Otzoun ou Odsoun, dans le Tachir, c'est-à-dire dans la région au sud de Lori, puis plus loin encore, en pays géorgien, jusqu'aux confins des Aphkhazes [6]. Yoûsouf ne pouvant capturer son adversaire dans de tels nids d'aigle, regagna Tiflis, puis Dwin, ville où il tenait toujours le patriarche Hovhannès V dans un étroit cachot (« on m'avait jeté dans une sorte de puits ; mes gardes étouffaient mes appels et mes gémissements ; la nuit même je n'avais pas un instant de tranquillité ») [7].

Le pis était que, les incurables querelles féodales reprenant, des ralliements inattendus à la cause de l'émir se produisaient. A peine la monarchie était-elle restaurée en Arménie, que, comme dans les derniers jours de la dynastie arsacide, les féodaux ne songeaient qu'à s'en débarrasser, fût-ce au prix d'une alliance temporaire avec l'ennemi de leur race et de leur foi. Un des neveux du roi Sembat, le grand sparapet Achot (fils de son frère Chapouh), vint à Dwin faire acte de vassalité envers Yoûsouf en lui apportant des approvisionnements considérables [8]. Ce fut alors que le patriarche Hovhannès V put enfin sortir des cachots

1. *Histoire de la Siounie*, I, 38, p. 114.
2. On se rappelle que Grigor-Souphan II était le fils de Vasak Gabour, prince de la Siounie Occidentale, et de Mariam, sœur du roi Sembat Ier. Cf. Brosset, *Siounie*, II, p. 14.
3. Jean, li, p. 204. Le jour de Pâques de l'année arménienne tomba le 16 avril 909. Cf. Brosset, *Siounie*, I, p. 114, n. 2.
4. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, 38, p. 114. Cf. Brosset, *Ibid.*, II, p. 28.
5. Au sud-ouest du lac Sévan, du côté de la Siounie, ce qui, d'ailleurs, se comprend mal, la Siounie étant alors occupée et ravagée par Yoûsouf.
6. Asolik, trad. Macler, III, 4, p. 17.
7. Jean, lii, p. 205-206.
8. Jean, liii, p. 206-207.

musulmans. Il se réfugia d'abord chez Sahak, ichkhan des Aghouans, puis chez le roi-curopalate de Géorgie Adarnasé II qui, l'un et l'autre, le secoururent de tous leurs moyens. Il se fixa un moment sous la protection du second, au Gougarq [1]

Pendant ce temps, Sembat Ier et Yoûsouf s'observaient. Ils passèrent l'hiver de 909-910, le premier à Erazgavorq, le second à Dwin. Au printemps, Yoûsouf réunit une armée considérable dans laquelle ne craignit pas de figurer Khatchik-Gagik, le nouveau roi de Vaspourakan. Sembat de son côté confia le commandement de ses troupes à ses deux fils, Achot Erkath et Mouchel. Les deux jeunes princes rencontrèrent dans le canton de Nig, aux sources du Hrazdan, au nord d'Erivan, l'armée islamo-vaspurakanienne dans les rangs de laquelle se trouvait toujours le roi Khatchik-Gagik [2]. La bataille se livra dans un lieu qu'Asolik appelle Tzknavadjar, « le marché aux poissons » [3]. L'armée de Sembat fut battue. Le patriarche Hovhannès attribue cette défaite à la défection d'un contingent de montagnards Sévordik de la province d'Outi qui servaient dans l'armée royale. Achot Erkath et son frère Mouchel, après avoir fait des prodiges de valeur, couvrirent la retraite. Mouchel fut fait prisonnier (910). Yoûsouf le fit mourir par le poison, ainsi que l'ichkhan siounien (Siounie Occidentale) Grigor-Souphan II, neveu du roi Sembat [4].

La victoire de Yoûsouf à Tzknavadjar lui livra tout le nord-est de l'Arménie. Il fit la loi dans la Siounie Occidentale (Gèlarquniq, au sud-ouest du lac Sévan) et dans le district arménien du Gougarq (entre le nord-ouest du lac Sévan et Lori). Étienne Orbélian nous montre le sort lamentable des princes siouniens au milieu de la tourmente. Nous avons vu que le prince de la Siounie Occidentale Grigor Souphan II, détenu par Yoûsouf, avait été empoisonné par celui-ci. Son frère Vasak, également détenu, réussit à s'enfuir. « Le charmant jeune homme Vasak était resté en prison plus d'un an, faute de vouloir se soumettre au maudit Yoûsouf, quand, un soir, à la faveur de l'obscurité, il invoqua l'assistance divine, se signa et, tirant l'épée, s'en servit contre ses gardiens qu'il coucha sur le carreau. Puis il descendit le long du mur à la force du poignet et, monté sur un cheval que ses serviteurs lui avaient préparé, il s'enfuit parmi les cris des gardes et les appels des coureurs lancés à sa poursuite. Au milieu du tumulte, il se jeta dans les sentiers des vignes, passa d'une route à l'autre et (ayant dépisté ses poursuivants) gagna ses

1. Jean, lv, p. 209.
2. *Ibid.*, lvii, p. 210.
3. Asolik, III, 4. p. 18.
4. Jean, lx, p. 216-217. Cf. Étienne Orbélian *Siounie*, I, ch. xxxviii, p. 115 et Brosset, *ibid*, II, p. 28. Rappelons que la mère de Grigor-Souphan II était la princesse Mariam, sœur du roi bagratide Sembat Ier (Brosset, *Siounie*, II, p. 14).

forteresses [1]. » Lui, son frère Sahak et leur mère, la princesse douairière Mariam, sœur du roi d'Arménie Sembat Ier, — la pieuse princesse que nous avons vue couvrir la Siounie Occidentale de monastères et d'églises [2] —, se réfugièrent dans une île du lac Sévan d'où, s'y voyant relancés par les bandes de Yoûsouf, ils passèrent sur la rive orientale du lac, dans le district de Gardman. Ce fut dans cet exil que mourut la malheureuse Mariam dont la sagesse et les vertus eussent mérité une moins triste fin (v. 911-912) [3].

Pendant ce temps l'émir Yoûsouf, poursuivant le cours de ses succès, avait chargé son nouveau vassal, le roi Khatchik-Gagik de Vaspourakan, d'aller assiéger, nous dit la traduction du patriarche Hovhannès V, la forteresse de Valarchapat (Etchmiadzin), siège qui aurait échoué [4]. Pour Asolik au contraire, la ville finit par être prise (entre avril 910 et avril 911) ; seulement Asolik spécifie qu'il s'agit ici non de Valarchapat-Etchmiadzin, mais de Valarchakert ou Alachkert, au Bagrévand [5]. Le chroniqueur-patriarche qui n'a pas pour les Ardzrouni les complaisances familiales de Thomas, nous assure qu'à ce moment Khatchik-Gagik de Vaspourakan et son frère Gourgèn comprirent enfin le mal que leur collaboration avec les Musulmans faisait à la terre arménienne. De fait, les bandes de Yoûsouf mettaient le pays à feu et à sang. Les deux frères ardzrouniens commencèrent donc à renouer des intelligences avec le roi Sembat Ier, mais sans pouvoir se dégager encore de leur allégeance envers le terrible émir [6].

Martyre de Sembat Ier

Le roi Sembat Ier, traqué de toutes parts, se réfugia dans la forteresse de Kapoït ou mieux Kapouït-Berd (le Castel Bleu), située près d'Eraskhatzor, dans l'Archarouniq [7]. Le réduit passait pour imprenable et, de fait, il défia tous les assauts, mais à la fin Sembat, avec une grandeur d'âme admirable, résolut de mettre fin au massacre en allant lui-même demander la paix à Yoûsouf. Sur le moment, son courage impressionna l'émir qui lui permit, ainsi qu'à la garnison, de quitter Kapouït avec les

1. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, 38, p. 115.
2. Orbélian, *Siounie*, I, 37, p. 106, 109 ; Brosset, *ibid*, II, p. 123.
3. Orbélian, *Siounie*, I, 38, p. 115-116.
4. Jean, lxii, p. 222-223.
5. Asolik, III, 4, p. 18. Sur Valarchakert, cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 468-469.
6. Jean, lxiv, p. 224.
7. Jean, lxvii, p. 226. Asolik, III, 4, p. 18. Étienne Orbélian, *Siounie*, I, p. 116. Notons qu'il existait plusieurs autres forteresses du nom de Kapoult, l'une au nord-est d'Erzeroum, une autre dans le Vaïots-tzor, en Siounie. (Cf. Alichan, *Sisakan*, p. 112, et Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 438-439). Mais la localisation, dans l'Archarouniq, du « Castel-Bleu » dont il est ici question, se trouve implicitement chez Jean Katholikos puisqu'il mentionne à côté le nom d'Eraskhadzor (Jean, lxvii, p. 226).

honneurs de la guerre (913 ?) [1]. Bien que Yoûsouf, dont les intentions restaient équivoques, ait cherché à le garder auprès de lui, Sembat réussit à s'enfuir du camp musulman et à gagner le Chirak. Khatchik-Gagik de Vaspourakan, qu'on nous décrit comme de plus en plus bourrelé de remords, rentra de son côté, dans ses États [2].

Malheureusement Yoûsouf n'avait consenti qu'à contre-cœur à tenir son serment envers le roi Sembat. A peine celui-ci était-il reparti vers le Chirak qu'il l'y fit rechercher. Sembat fut repris et, cette fois, jeté dans les fers. Sur ces entrefaites, l'émir alla assiéger la forteresse d'Erendjak, aujourd'hui Alindja, au nord-ouest de Nakhitchévan, en Siounie [3]. C'était là, on se le rappelle, que s'étaient réfugiées plusieurs princesses siouniennes de la principauté de Siounie Orientale, notamment Chouchan, mère du prince Sembat de Vaïots-tzor, et Sophie, femme de ce prince [4]. Yoûsouf traîna devant la place le malheureux roi d'Arménie et le fit torturer au pied des remparts dans la pensée que cette vue provoquerait la reddition des assiégés. Comme Erendjak tenait toujours, l'émir, après avoir atrocement supplicié Sembat, lui fit trancher la tête. Le corps, ramené à Dwin, fut exposé sur une croix. Sembat qui avait enduré ses tourments avec un héroïsme admirable, mérita ainsi le nom de Sembat le Martyr, — Sembat Nahadak —, que lui a donné la postérité (914) [5].

La fureur de Yoûsouf ne se limita pas à l'exécution du roi. Une persécution systématique, à la fois ethnique et religieuse, s'abattit sur le Hayastan. Christianisme étant synonyme d'arménisme, les pires tortures étaient infligées par les soldats de l'émir pour arracher aux victimes une apostasie qui équivalait à la dénationalisation [6]. Le martyrologe arménien a retenu parmi plusieurs confesseurs qui furent, vers cette époque, suppliciés à Dwin, les noms du saint jeune homme Miqaïel de Gougarq et des deux frères Gourgèn et Davith Gnouni dont la fête est célébrée le 20 novembre [7]. — Quant aux défenseurs d'Erendjak, ils eurent, eux aussi, une fin cruelle. Yoûsouf, qui s'était installé en permanence devant la forteresse, finit par se

1. Pour Adontz, Sembat s'est enfermé dans Kapouït dès 910 et il s'est rendu à Yoûsouf en 911 (ADONTZ, *Les Taronites*, dans *Byzantion*, IX, 1934, p. 732).
2. JEAN, LXIII- XIX, p. 227-229.
3. Cf. HÜBSCHMANN, *Ortsnamen*, p. 347 et 426.
4. Étienne ORBÉLIAN, *Siounie*, 38, p. 116.
5. ASOLIK, p. 19, place le martyre de Sembat Ier en 364 de l'ère arménienne, année qui va du 12 avril 915 au 10 avril 916. Étienne ORBÉLIAN, *Siounie*, I, ch. XXXVIII, p. 116, donne l'année arménienne 362=913. Moïse KALANKATOUATSI, *Histoire des Aghouans* (ap. BROSSET, *Siounie*, I, p. 116, n. 5), donne 363=914. TCHAMITCH, II, p. 758, maintient la date de 914, *le 16 avril* 914, et BROSSET le suit dans son *Histoire de la Géorgie*, I, *Annales*, p. 275, n. 2, et *Additions*, p. 165 et dans sa traduction de SAMUEL d'ANI, p. 434. Voir encore la discussion de BROSSET, *Siounie*, I, p. 116, n. 5.
6. JEAN, LXXXIV-LXXXVIII, p. 242-247.
7. JEAN, LXXXIX-XC, p. 247-250.

faire livrer par trahison une des portes. La plupart des soldats de la garnison et des réfugiés furent massacrés. Les princesses siouniennes furent emprisonnées à Dwin, et, sans égard pour leur rang et leur infortune, ignominieusement maltraitées [1]. « A Dwin on les jeta dans une prison étroite et obscure. C'était un spectacle déchirant que celui de ces femmes délicates, de sang royal, qui n'avaient même plus à leur convenance l'eau pure et le pain sec, ni même un matelas d'herbes pour remplacer la douceur d'un lit de duvet couvert d'or [2]. » L'une d'elles, Chouchan, princesse douairière de la Siounie Orientale, mourut dans son cachot. Ses fils, les princes Sembat et Sahak, réfugiés le premier au Vaspourakan, le second au Gougarq [3], avaient vainement tenté de la délivrer par un coup de main qui ne put aboutir. Ses brus, dont la princesse Sophie, femme de Sembat, furent déportées en Azerbaidjan [4].

Jugement sur le règne de Sembat Ier

Après vingt-quatre ans de succès et de revers (890-914), le règne de Sembat Ier se terminait donc par le pire des désastres. A la mort du roi-martyr, tout semblait perdu, et tout l'eût été en effet si, derrière les bandes musulmanes, il y avait eu un pouvoir fort et stable, comme celui des anciens khalifes abbâssides du commencement du IXe siècle. Mais l'émir Yoûsouf, malgré ses victoires, n'était qu'un soldat de fortune dont l'autorité se trouvait sapée dans le monde musulman par ses difficultés avec le khalifat (depuis 912 il était en état de révolte contre le gouvernement du khalife Moqtadir). Du reste, malgré la capture et le supplice du roi, la résistance contre l'occupation musulmane était partout. Comme nous le verrons, le fils du roi-martyr, le prince Achot Erkath, tenait la campagne, et la guérilla qu'il dirigeait des nids d'aigles de la montagne, devait bientôt triompher de l'armée d'occupation. Enfin dans le sud-est, le maître du Vaspourakan, Khatchik-Gagik, dont le rapprochement avec Yoûsouf était pour beaucoup dans le désastre bagratide, n'entendait pas se faire plus longtemps le complice de l'ennemi et passait à la résistance.

Pour être équitable envers Sembat Ier, il faut reconnaître que c'est à la défection de ses alliés naturels et non à des fautes personnelles qu'il dut ses malheurs. Khatchik-Gagik de Vaspourakan, pourtant son propre neveu, l'avait abandonné pour recueillir des mains de Yoûsouf une couronne royale qui le mit,

1. JEAN, LXXVII-LXXVIII, p. 235. ORBÉLIAN, *Siounie*, I, 38, p. 117.
2. ORBÉLIAN, *Siounie*, I, 38, p. 117.
3. ORBÉLIAN, *l. c.* p. 117. S[ahak] était le gendre du *bdèachkh* de Gougarq (ORBÉLIAN, *Siounie*, I, 38, p. 114 et BROSSET. *ibid.*, II, p. 14).
4. ORBÉLIAN, *l. c.* 38, p. 117.

espérait-il, sur un pied d'égalité avec les Bagratides. Le roi-curopalate de Géorgie, Adarnasé II, malgré le sang bagratide dont il était issu, malgré une alliance intime entre les deux maisons, l'avait également abandonné par jalousie envers les Aphkhazes, parce que Sembat, au lieu de faire périr un prince aphkhaze fait prisonnier, avait généreusement pardonné à ce prince. Après de longues années heureuses où l'Arménie avait connu sous son sage gouvernement une prospérité matérielle attestée par nos chroniques, le deuxième roi bagratide avait succombé par l'abandon de ses alliés et de ses vassaux. Mais pour être juste, il ne faut pas oublier les belles années du règne en ne se souvenant que des malheurs de la fin. Du reste, cette fin elle-même — l'héroïsme avec lequel le roi-martyr avait enduré son supplice —, devait faire rejaillir sur la couronne bagratide un éclat aussi grand que les plus grandes victoires. Les princes qui avaient trahi le malheureux souverain, Khatchik-Gagik de Vaspourakan tout le premier, s'empressèrent de regagner le parti national. « Sembat Nahadak » vivant n'avait pu rallier tous les Arméniens autour de son trône. Sembat mort opéra ce miracle. Autant que la couronne royale accordée à son père et à lui-même par les khalifes de Baghdad et les émirs d'Azerbaidjan, la croix sur laquelle fut exposé son cadavre décapité consacra l'élévation de sa dynastie.

Et son fils Achot Erkath allait en quelques années le venger, chasser l'occupant et restaurer l'indépendance arménienne.

Avènement d'Achot II Erkath

Sembat Ier, le roi martyr, laissait deux fils, Achot II et Abas. Achot II, en raison de sa force physique, est connu des chroniqueurs arméniens sous le surnom d'Erkath, « fer », ce que les historiens occidentaux traduisent par « le Roi de fer » ou « Achot Bras-de-fer » [1].

Dans la situation tragique où se trouvait l'Arménie au moment de la mort de Sembat Ier, Achot II groupa autour de lui toutes les énergies. Il se constitua le vengeur de son père et le chef de la résistance. A la tête de groupes de partisans déterminés, il organisa contre les troupes musulmanes une guérilla sans merci. La configuration de l'Arménie avec ses montagnes farouches, ses gorges, son compartimentement en cantons faits pour la défensive et l'embuscade, facilita sa tâche. Un immense « maquis » s'organisa. Des nids d'aigle de la montagne, le Roi de fer fondait à l'improviste sur les garnisons musulmanes disséminées dans les vallées. « Tel qu'un aigle aux ailes éployées, dit le patriarche Hovhannès, s'élance du haut de son aire avec toute la rapidité de son vol,

1. Asołik, III, 6, p. 24.

ainsi son épée, enflammée de colère, descendait sur les occupants qui couvraient toute la surface de notre pays. » Harcelant et isolant les garnisons musulmanes, puis les exterminant une à une, il libéra avec le concours de son frère Abas les provinces de Bagrévand, d'Archarouniq, de Chirak et de Gougarq. Une partie des troupes musulmanes s'étant retranchées plus au nord, sur les confins arméno-géorgiens, dans l'Alstèv (canton de Lori) et le Tachir (au nord de Lori), Achot II les y battit, leur enleva les forts qu'elles occupaient, leur reprit leur butin et les extermina [1]. Il alla ensuite rendre visite à un prince aphkhaze nommé Gourgèn dans les sources arméniennes et qui doit être identique au Giorgi II des *Annales géorgiennes*, pour lors héritier présomptif du roi Constantin d'Aphkhazie [2]. Gourgèn, séduit par la vaillance d'Achot II, l'assura de son concours. Le roi-curopalate de Géorgie Adarnasé II, dont la brouille avec Sembat Ier avait été si néfaste aux Arméniens, se rapprocha aussi d'Achot II. Il se rendit auprès de celui-ci, renouvela avec lui l'ancienne alliance des deux maisons et le couronna roi d'Arménie (915). Un tel couronnement ne signifiait nullement que l'Arménie devenait vassale de la Géorgie, puisque, nous l'avons vu [3], c'était le père d'Achot II, Sembat le Martyr, qui avait jadis conféré à Adarnasé la couronne royale (899). Aujourd'hui c'était comme doyen des princes de souche bagratide qu'Adarnasé vieilli venait à son tour couronner Achot (915) [4].

Le domaine royal bagratide, grâce à la vaillance du Roi de fer, se trouvait libéré de l'occupation musulmane. Mais le pays était ruiné et dans le reste de l'Arménie, notamment en Siounie et dans les autres provinces du Nord-Est, les bandes de Yoûsouf continuaient à piller et à massacrer. Le patriarche Hovhannès V nous montre le lamentable troupeau des réfugiés errant sans vêtements ni nourriture dans les montagnes où ils périssaient de misère, tandis qu'un sort pire encore leur était réservé s'ils tombaient aux mains de l'émir [5]. Les Aphkhazes, les montagnards du Gougarq et de l'Outi profitaient des circonstances pour venir, eux aussi, et tout en guerroyant contre les musulmans, piller les bourgs abandonnés. De populeuses campagnes, vidées par l'exode des paysans, retournaient en friche. « Ils tuèrent nos laboureurs. Nos champs, dévastés, devinrent arides et nus [6]. »

1. Jean, lxxx, p. 238-239. Sur l'Alstèv, cf. Saint-Martin, *Mémoires*, I, p. 83-85 et Macler dans son *Asolik* p. 167, n. 6.
2. Brosset, *Histoire de Géorgie*, *Additions*, p. 165, n. 4. Constantin régna sur les Aphkhazes de 906 à 921. Son fils, Giorgi, le futur Giorgi II, devait lui succéder de 921 à 955. Cf. Brosset, *Additions* p. 175 (généalogie des princes aphkhazes).
3. Voir plus haut, p. 398 et 414-415.
4. Jean, 81, p. 239. Cf. Brosset, *Additions*, p. 166.
5. Jean, lxxxiii-xxxiv, p. 241-244.
6. Jean, xcxiii, p. 253-254.

Comme conséquence de ces dévastations, une terrible famine acheva de dépeupler l'Aïrarat et plusieurs autres provinces [1].

Achot II et l'alliance byzantine. Voyage du roi à Constantinople.

Les malheurs de l'Arménie attirèrent l'attention de la politique byzantine. Le patriarche de Constantinople Nicolas le Mystique, qui, pendant la minorité de l'empereur Constantin Porphyrogénète, exerçait une influence déterminante dans l'empire, adressa au patriarche arménien Hovhannès V — notre historien « Jean Katholikos » — une lettre que celui-ci nous a conservée (918). Hovhannès, fuyant la persécution musulmane, se trouvait l'hôte du roi-curopalate de Géorgie Adarnasé II quand cet important document lui parvint [2]. Nicolas, parlant au nom de l'empire byzantin, recommandait à Adarnasé, aux Aphkhazes et aux Arméniens d'oublier leurs anciennes querelles (« tous les coups que vous vous êtes portés ») pour faire l'union sacrée contre l'émir Yoûsouf. Il préconisait la constitution d'une sainte ligue unissant les forces de tous ces peuples aux légions byzantines [3].

Au reçu de ces propositions, Hovhannès V alla demander au roi curopalate de Géorgie Adarnasé II d'être l'âme de la coalition en faisant cesser les vieilles querelles de frontière qui l'opposaient aux Aphkhazes (notamment au prince héritier aphkhaze Gourgèn ou Giorgi) comme aussi aux Arméniens. Puis il se rendit au Tarôn, où le Bagratide local, Grigorigios, était son ami, et d'où il travailla à faire cesser de même les querelles féodales entre les divers ichkhans et nakhararq arméniens [4].

Le plus urgent était de réconcilier définitivement avec Achot II le roi de Vaspourakan Khatchik-Gagik. Ce prince, nous l'avons vu, se détachait de plus en plus de la clientèle de Yoûsouf. Il venait de profiter des derniers événements pour récupérer deux vieilles provinces de sa famille qui lui avaient récemment échappé : le Kogovit et son chef-lieu, Dariounk [5], l'Artaz et son chef-lieu, Makou, — rétablissant ainsi la domination vasprakanienne jusqu'au Masiats-otn, à l'ouest du Grand Ararat [6]. Invité par Yoûsouf à collaborer contre le roi Achot II, le prudent Ardzrounien se récusait. Pour éviter de féroces représailles, il se retira avec ses guerriers et une bonne partie de ses

1. Jean, xcxvi, p. 258-260.
2. *Ibid.*, xcix-c, p. 262-265.
3. *Ibid.*, ci, p. 265-266.
4. *Ibid.*, cii-ciii p. 267-268. Sur Krikorikios de Tarôn et le patriarche Hovhannès, cf. Adontz, *Les Taronites*, *Byzantion*, IX, 1934, p. 732.
5. L'actuel Bayazid.
6. Thomas, III, 32, p. 230.

sujets dans le montagneux district de Mokq, aux sources du Tigre, aux confins du pays kurde, dans des gorges inaccessibles où il se savait à l'abri des bandes musulmanes [1]. Le grand-ichkhan de la Siounie Orientale, Sembat, s'associa à cette retraite dictée par l'expérience des récents massacres.

En présence de cette situation, le patriarche Hovhannès V répondit aux invites de la cour de Constantinople par une importante lettre qu'il nous a conservée (920). Dans ce document, adressé à l'empereur Constantin Porphyrogénète et en réalité surtout au co-empereur Romain Lécapène, l'illustre prélat place tout l'espoir de l'Arménie dans l'aide byzantine. C'était en effet l'époque où les armées byzantines, dirigées par un grand capitaine précisément d'origine arménienne, Jean Kourkouas (= Hovhannès Gourgèn), commençaient à reprendre partout l'avantage sur les musulmans qu'elles rejetaient définitivement « de l'Halys à l'Euphrate » [2]. Hovhannès saluait avec joie cette renaissance de la grandeur « romaine » dont il espérait la libération de sa patrie. « Grâces soient rendues à Dieu de ce que l'auguste et puissant empereur prépare ses forces pour nous secourir... Nous sommes abandonnés. Il faut que vous soyez notre vengeur. Il faut que vous nous délivriez... » Après un tableau éloquent des souffrances de l'Arménie sous le régime de l'occupation ou des rezzous islamiques, il appelait comme une croisade l'intervention du « soldat de Dieu, le puissant empereur des Romains couronné par Jésus-Christ ». Car c'était bien d'une croisade avant la lettre qu'il s'agissait dans la pensée du grand prélat, puisque ce qu'il demandait au *basileus*, ce n'était rien de moins que la reconquête de ces territoires de l'Orient chrétien « qui avaient, les premiers, embrassé notre religion ». *Defensor civitatis*, il déclarait parler au nom des Bagratides et de tous les autres princes du pays. Et c'est une adhésion formelle à l'alliance byzantine qu'il offrait de leur part : « Nous recherchons l'alliance de l'empire romain comme ce qu'il y a de plus sûr et de plus convenable pour nous. Ceux qui ne la désirent pas sortent du troupeau du Seigneur. Aussi est-ce pour cela que nous obéissons à vos volontés et y obéirons toujours [3]. »

Le libellé de cette déclaration dut combler d'aise la cour byzantine. Elle envoya aussitôt au roi Achot II un ambassadeur nommé Théodoros Basilicos « porteur de nombreux et magnifiques présents et d'un traité d'alliance et d'amitié ». Théodoros se rendit d'abord au Tarôn, auprès du patriarche Hovhannès V,

1. JEAN, CIII, p. 268. JEAN nous dira un peu plus loin (ch. CXVI, p. 291) que Grigor, ichkhan de Mokq, et son frère Gourgèn « préparèrent beaucoup de présents pour offrir au roi Khatchik-Gagik, pendant son adversité, leur tribut de soumission ».
2. Continuateur de THÉOPHANE, p. 427.
3. JEAN, CVII, p. 270-282.

véritable auteur du rapprochement arméno-byzantin, puis, de là, auprès d'Achot II [1]. Le roi et le patriarche se virent également invités à se rendre à Constantinople. Bien que partisan déterminé de l'alliance, Hovhannès s'arrangea pour éluder la proposition. Il craignait, une fois à la cour impériale, d'être mis dans l'obligation d'adhérer à la christologie chalcédonienne. Au lieu de prendre le chemin du Bosphore, il alla donc, du Tarôn, s'installer au Terdjan, province d'ailleurs située près de la frontière byzantine, sur le haut Euphrate, à l'ouest d'Erzeroum, puis, plus à l'ouest encore, au couvent dit de Garnik, à Thordan, dans le Daranaliq, à l'ouest d'Erzindjan [2].

Achot II, au contraire, dont le voyage était purement politique, se rendit sans difficulté à Constantinople (921). « Partout où il s'arrêta pour prendre quelque repos, il reçut des honneurs vraiment royaux. Parvenu à destination, il fut reçu avec la plus haute distinction et la plus grande magnificence. On lui rendit plus d'honneurs qu'aux plus grands princes. On le traita comme le rejeton des rois, presque avec autant de magnificence que s'il se fût agi de l'empereur lui-même. On lui présenta toutes sortes d'ornements royaux, on le combla de distinctions royales. L'empereur l'appelait fils de martyr et son cher enfant. Il le fit revêtir de pourpre, lui donna des robes magnifiques enrichies d'or, le ceignit de ceintures enrichies de pierreries. Il lui faisait monter des chevaux rapides, couverts de riches caparaçons. Enfin Achot reçut en présent quantité de coupes et de vases et beaucoup d'ustensiles d'or et d'argent. Tous les *nakhararq* qui étaient venus à sa suite furent également comblés de marques d'honneur. On leur compta de fortes sommes d'argent, on leur assigna un traitement considérable pour toute la durée de leur séjour [3]. » Quant aux chroniqueurs byzantins, ils confirment qu'Achot fut reçu avec de grands honneurs et ajoutent que le roi stupéfia la cour en ployant en cercle une barre de fer [4].

Derrière ces pompes impériales où se complait l'orgueil national du patriarche historien, nous devinons de très importantes négociations. Sans doute, en Arménie, la crainte d'une intervention byzantine et le redressement arménien lui-même tenaient les musulmans en échec. D'autre part, l'émir Yoûsouf, qui s'était révolté contre le khalife Moqtadir, avait été capturé et incarcéré par les autorités khalifales (919-922) [5], mais le roi de Vaspourakan

1. Jean, cviii, p. 282.
2. Jean, cix, p. 284 et 111, p. 286. Asołik, III, 5, p. 22 (avec note 4 de Macler).
3. Jean, 108, p. 283. Cf. Rambaud, *L'empire grec au Xe siècle. Constantin Porphyrogénète*, p. 503-504.
4. Constantin Porphyrogénète, ch. vii, p. 387. — Syméon Magister, p. 722. Georges le Moine, p. 879. Cédrénos, II, p. 284. Cf. Rambaud, *L'Empire grec au Xe siècle*, p. 504.
5. Cf. Brosset, ap. Thomas, p. 231, n. 1 et dans *Siounie*, I, p. 118, n. 4.

Khatchik-Gagik essaya vainement de profiter de ces circonstances favorables pour reprendre l'offensive au nord-est de ses États, dans les cantons-frontières de Zarévand et de Her (Khoï), en direction de Marand et au sud-est de Nakhitchevan [1]. Du texte, assez obscur, de Hovhannès, il semble résulter que cette offensive avait non seulement échoué, mais encore provoqué une contre-attaque des bandes de Yoûsouf qui vinrent jusque sur les bords du lac de Van, faire une incursion au Mardastan et près de la ville de Van elle-même. Les Vasprakaniens se ressaisirent d'ailleurs et s'ils ne purent s'entendre pour encercler et détruire le rezzou, ils le reconduisirent cependant jusqu'à Salmas et au pays de Her, au nord-ouest du lac d'Ourmia, aux frontières de l'Azerbaidjan [2]. Les voisins du Vaspourakan, Atom, ichkhan d'Antzévatsiq, et Grigor, ichkhan de Mokq, eurent du reste assez de patriotisme pour aider Khatchik-Gagik dans cette tourmente [3]. Mais si ce dernier, selon l'expression de Hovhannès, « sortit sain et sauf d'un tel précipice », il ne s'en trouvait pas moins dans une situation toujours menacée.

A ces nouvelles, Achot II jugea convenable de rentrer de Constantinople en Arménie. Les empereurs Romain Lécapène et Constantin Porphyrogénète lui remirent, en lui donnant congé, les magnifiques cadeaux habituels et, ce qui était plus important, lui confièrent un corps d'armée pour l'aider à pacifier l'Arménie. Ce déploiement de forces ne manqua pas de produire d'heureux résultats. Le patriarche Hovhannès nous dit qu'en cours de route, Achot « établit sa domination dans beaucoup de lieux qui se soumettaient d'eux-mêmes avec le plus grand empressement » [4]. Il ne rencontra de résistance qu'à Kolb, bourg situé au sud du confluent de l'Akhouréan et de l'Araxe, entre l'Araxe et le mont Perli, dans le canton de Tchakatq. « On réduisit la ville à l'obéissance, mais, en raison de sa résistance, on la livra en esclavage aux Grecs » — entendons par là non point qu'on y ait établi une garnison byzantine, mais que les défenseurs furent livrés aux officiers byzantins qui ramenaient Achot II dans ses États [5]. Malheureusement le district de Kolb appartenait à un cousin germain du roi, son homonyme le sparapet Achot [6], et l'affaire allait entraîner de nouveaux troubles dynastiques en Arménie.

Rivalité des deux Achot

Achot II Erkath, triomphalement ramené dans son royaume par un détachement byzantin et accueilli, au témoignage du

1. Jean, cxi, p. 287-288.
2. Jean, cxii, p. 288-289.
3. *Ibid*, cxv-cxvi, p. 291.
4. *Ibid.*, cxviii, p. 292-293.
5. *Ibid.*, cxix, p. 293.
6. Comme l'indique le contexte de Jean, 221, p. 294.

patriarche Hovhannès, par l'empressement populaire, semblait en avoir fini avec les révoltes féodales. Il venait d'établir sa résidence à Erazgavors ou Erazgavorq (Chirakavan), quand une nouvelle insurrection se produisit, celle de son cousin germain Achot le Sparapet, fils de son oncle Chapouh.

Achot le Sparapet, c'est-à-dire le généralissime, que le patriarche Hovhannès (qui l'a bien connu) décrit comme un prince d'une grande beauté, libéral et généreux à l'extrême [1], avait, il semble bien, reçu comme fief la région de Bagaran et de Kolb, au nord et au sud du confluent de l'Akhouréan et de l'Araxe, puisque Hovhannès signale qu'il construisit de magnifiques églises dans ces deux cités [2]. C'était là le principe des apanages qui à chaque génération, dans l'Arménie féodale comme dans la France de la même époque, morcelait un peu plus le domaine royal. Par malheur Achot le Sparapet, s'il montrait le plus grand zèle pour les constructions religieuses, n'éprouvait aucun scrupule à s'allier aux musulmans. Dès 909-910, sous le règne de Sembat le Martyr, il n'avait pas hésité à aller spontanément trouver l'émir Yoûsouf, à entrer dans la clientèle de celui-ci et à lui fournir du ravitaillement [3]. Devenu le vassal de Yoûsouf, on l'avait vu se rendre docilement à la cour de l'émir, en Azerbaidjan, chaque fois qu'il y était mandé [4]. Au moment où le roi Achot II revenait de Constantinople à la tête d'un contingent byzantin, Achot le Sparapet se trouvait précisément une fois de plus auprès de Yoûsouf, à Dwin. L'habile émir, pour rompre l'alliance arméno-byzantine qui venait de se conclure contre les Musulmans en général et contre lui-même, Yoûsouf, en particulier, disposait ainsi, dans la personne du Sparapet, d'un « Bagratide de rechange », instrument précieux qu'il n'allait pas manquer d'utiliser. La cour de Constantinople s'était fait d'Achot II un allié désormais à toute épreuve ? Yoûsouf allait opposer à ce roi « romanophile » un anti-roi, un Bagratide non moins authentique et qui, devant tout à la protection des Musulmans, leur donnerait toute garantie. Et ce fut ainsi qu'en cette même année 921, l'émir couronna le Sparapet à Dwin, — « il mit une couronne royale sur sa tête et le ceignit de l'épée » —, après quoi il le renvoya en grande pompe dans son pays, escomptant qu'une violente guerre civile ne manquerait pas d'éclater bientôt entre les deux Achot.

Précisément, en rentrant dans son fief de Kolb et de Bagaran, le Sparapet y trouvait une situation tragique. Son cousin Achot II venait, comme nous l'avons vu, de faire saccager Kolb par ses auxiliaires byzantins. « Le Sparapet vit ses sujets vendus au

1. Jean, liii, p. 206.
2. Jean, xxxvi, p. 182-183.
3. Jean, liii, p. 207.
4. Jean, cxii, p. 290.
5. Jean, cxx p. 293-294.

marché, couchés parmi les morts ou dispersés à l'étranger. Sa propre habitation avait été dévastée, pillée par les troupes royales ou par les Byzantins, ainsi que ses autres maisons de plaisance et tous ses bourgs [1]. » Ce spectacle acheva d'enflammer l'anti-roi et, comme l'avait escompté son protecteur musulman, il entreprit aussitôt contre son cousin et homonyme une lutte sans merci. Il semble d'ailleurs avoir trouvé assez peu d'écho. Par hostilité contre l'Islam et ses alliés, les princes arméniens paraissent en général s'être serrés autour d'Achot II, être restés fidèles à la légitimité. Ce fut ainsi que « le Roi de fer » vit venir à lui Sembat, ichkhan de la Siounie Orientale, et Vasak, ichkhan de la Siounie Occidentale (Gèlarqouniq), qu'il accueillit avec l'empressement et les honneurs que l'on imagine [2]. Cependant le patriarche Hovhannès V qui nous raconte mélancoliquement cette lutte impie, convoqua auprès de lui les deux compétiteurs et parvint, à force d'insistance, à ménager entre eux un accord plus ou moins sincère qui, malheureusement, ne fut en réalité qu'une trêve [3].

Achot II profita de cette accalmie pour aller réduire dans le Gougarq géorgien, sur la Ktzia supérieure, le fort de Samchwildé ou Chamchwildé. Le précédent roi d'Arménie, Sembat le Martyr, qui avait jadis soumis cette place, l'avait confiée à deux frères de la maison des Genthouni, Vasak Genthouni et Achot Genthouni, mais, à la faveur des guerres civiles, les deux officiers s'étaient rendus indépendants et Achot II dut venir les assiéger (v. 921) [4]. Les frères Genthouni n'hésitèrent pas à faire contre lui appel non seulement aux montagnards géorgiens du voisinage, mais aussi à l'émir de Tiflis, ville qui, on l'a vu, était toujours au pouvoir des musulmans. Ces bandes tombèrent sur la petite armée royale près du site d'Askoureth, la surprirent et faillirent la submerger, mais elle se ressaisit et infligea à l'ennemi une défaite complète [5]. Les frères Genthouni s'humilièrent et obtinrent leur pardon. Quant aux musulmans qui s'étaient associés à eux en intervenant contre le roi, ils furent en grand nombre faits prisonniers et sévèrement châtiés [6].

Les résultats de l'invasion de Yoûsouf commençaient en effet

1. Jean, cxxi, p. 294.
2. Jean Katholikos, (cxxi, p. 294-295), après avoir cité « Sembat, grand ichkhan de Siounie » (Siounie Orientale), mentionne « le prince Vasak frère cadet de l'ichkhan Grigor ». Il s'agit de Grigor Souphan II (887-909) et de son plus jeune frère Vasak. Vasak avait pour fief le Gélarqouniq, côte sud-ouest du lac Sévan. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, 2, p. 14 et 29-30.
3. Jean, cxxii, p. 295.
4. Jean, cxxiii, p. 295-296.
5. Askoureth pensait Brosset, serait identique à la Sarkouris sur la rivière Gomareth de la géographie de Wakhoucht (Brosset, *Additions*, p. 167, n. 3). Le P. Lévond Movsésian identifie Askoureth à l'actuel Asghor près d'Akhaltsikhé (*Histoire des rois Kurikian*, R. E. A., 7. 2. 1927, p. 218, n. 1.)
6. Jean, cxxiv, p. 296-297. Cf. L. Movsesian, *l. c.*, p. 218.

à s'effacer. Les émigrés que les ravages de l'émir avaient chassés de chez eux, rentraient les uns après les autres dans leurs foyers. Ce fut le cas, dès 921, des princes siouniens. Le prince de la Siounie Orientale, Sembat, dont le principal territoire était le Vaïots-tzor, au sud du lac Sévan, s'était, on l'a vu, réfugié pendant la tourmente chez son beau-frère, le roi Khatchik-Gagik de Vaspourakan. Il profita de la retraite des Musulmans pour rentrer dans ses États, non sans faire une visite au roi Achot II qui lui réserva un accueil particulièrement chaleureux et qui « lui prodigua toutes sortes de marques de considération »[1]. Les trois frères de Sembat — Sahak, Babgèn, seigneur de Ba*ł*k (Choucha), et Vasak, — s'étaient, eux aussi réfugiés au dehors (Sahak chez son beau-père, le *bdéachkh* du Gougarq). Tous trois, sur l'invitation d'Achot II rentrèrent en même temps en Siounie. Rentrèrent de même chez eux les princes de la Siounie Occidentale (Gè*lar*qouniq), les trois frères Sahak, Achot et Vasak [2]. Ce dernier (qu'il ne faut pas confondre avec son cousin et homonyme de la Siounie Orientale) hésitait à aller rendre hommage au roi Achot II parce qu'il était plutôt lié avec le Sparapet, l'anti-roi. Néanmoins, grâce à l'intervention du patriarche Hovhannès V, il vint, à son tour, faire sa cour à Achot II « qui l'accueillit avec une franche cordialité, comme un ami très cher » et lui conféra l'investiture [3]. C'est qu'en dépit des querelles féodales toujours prêtes à renaître, le spectacle des ravages causés par l'occupation musulmane forçait les chefs arméniens à l'union. Étienne Orbélian nous dit l'émotion de tous ces princes siouniens devant tant de ruines, « au spectacle de leurs palais démolis, des églises ruinées, des plus grands villages déserts, des plus belles cultures livrées à la dévastation, des greniers à grain vides, des celliers bouleversés » [4]. Celles des princesses siouniennes déportées par les musulmans et qui n'avaient pas péri en captivité, purent être rachetées et leur retour ranima l'espérance. Vaillamment, toute la population siounienne se mit à relever les ruines causées par l'invasion [5].

Malheureusement, le relèvement arménien était toujours entravé par la lutte entre le roi et l'anti-roi, par « la guerre des deux Achot ». Car cette guerre impie reprenait. Le Sparapet essayait d'agrandir son domaine en s'emparant de la région de Va*l*archapat (Etchmiadzin). Achot II le surprit au milieu de ses préparatifs, « un matin, à l'aube », et lui infligea un désastre retentissant. Après avoir ramassé un butin considérable, le

1. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, 1, 38, p. 118.
2. *Ibid.*, p. 118. Voir les généalogies de Brosset, *ibid*, 2, p. 14. — Ce Vasak était, on l'a vu, devenu le gendre de Gourgèn, *alias* Giorgi (Giorgi II), héritier présomptif du trône d'Aphkhazie (Brosset, *Siounie*, 1, p. 118, n. 7).
3. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, 1, 38, p. 118-119.
4. Étienne Orbélian, *Ibid.*, p. 118. Jean, cxxvi-cxxvii, p. 203-209.
5. Cf. Brosset, *Siounie*, 2, p. 29 (*sub anno* 921).

roi légitime entra en triomphe à Valarchapat où il établit pendant quelque temps sa résidence. Le Sparapet se réfugia à Dwin, auprès de ses protecteurs musulmans [1]. Le patriarche Hovhannès, infatigable dans son zèle apostolique, se rendit encore auprès des deux rivaux. Son prestige agissant, il les obligea à conclure une nouvelle trêve, malheureusement bientôt suivie de nouvelles hostilités.

Pour consolider son pouvoir et enlever à son rivalle principal appui de tout anti-roi arménien, Achot II se décida alors à une démarche décisive. Quoi qu'il pût lui en coûter quand il se rappelait la mort de son père, il se rendit en Azerbaïdjan et fit hommage à Yoûsouf. L'émir, satisfait, le reconnut comme roi. « Yoûsouf lui envoya une couronne royale, des armes, des robes et des joyaux superbes, des chevaux couverts de caparaçons et d'ornements en or. Achot fut couronné avec le diadème qu'il lui avait donné. » Yoûsouf lui prêta même quelques contingents arabes pour appuyer ses droits. Fort de cette reconnaissance, Achot II vint menacer son rival, le Sparapet, jusque sous les murs de Dwin, mais il fut défait par lui devant la place et dut ajourner son entreprise. Le patriarche Hovhannès V parvint à ménager une nouvelle trêve [2]. Achot II se rendit ensuite auprès du prince héritier d'Aphkhazie, Gourgèn (ou Giorgi), qui lui fournit des renforts considérables pour réparer sa défaite [3].

Achot II et la féodalité arménienne. Conquête de l'Outi.

Malgré son échec devant Dwin, la situation du roi Achot II, depuis qu'il avait été reconnu par l'émir Yoûsouf, était tout autre que par le passé. Son cousin, le Sparapet, — l'anti-roi —, ne bénéficiant plus de la protection musulmane, avait cessé d'être redoutable. Achot II put se consacrer à la réduction des autres féodaux rebelles qui, n'ayant pas pour les protéger la qualité de « princes du sang », allaient être plus facilement abattus. Ainsi nos Capétiens des XIe-XIIe siècles ne cessant de lutter contre leurs cousins apanagés que pour guerroyer contre les grands ou petits seigneurs des maisons féodales voisines, du comte d'Anjou au sire de Coucy.

Un de ces féodaux indociles avec lesquels le Roi de Fer eut à se mesurer, était Movsès, ichkhan de l'Outi. Achot II avait précisément épousé en 922 une princesse de cette région, la fille de Sahak Sévada, ichkhan du district de Gardman ou Gardaban

1. Jean, cxxviii, p. 299-300.
2. Jean, cxxx, p. 301-302.
3. Jean, cxxxi, p. 303. Cf. Brosset, *Géorgie. Additions*, p. 167. Étienne Orbélian (*Stounie*, 1, 38, p. 118) nous apprend cependant que dans la rivalité entre les deux Achot, Gourgèn avait auparavant pris le parti de l'anti-roi, le sparapet Achot fils de Chapouh.

(côte orientale du lac Sévan), lequel lui prêta son concours [1]. Movsès, vaincu par l'armée royale, s'enfuit chez l'ichkhan de la Siounie Orientale, Sembat [2]. De là il comptait se réfugier auprès du prince (il portait, comme le seigneur du Kakheth, le titre héréditaire de chorévêque) des Tzanar, ces farouches montagnards chrétiens des confins géorgiens, établis dans la haute vallée de l'Alazan, au nord-ouest du Kakheth. Movsès espérait qu'une descente de leurs bandes le rétablirait dans l'Outi. Il s'agissait en effet de guerriers redoutables que le patriarche Hovhannès nous peint comme à demi sauvages, d'un courage féroce et brutal, qui vivaient en tout temps couverts de cuirasses et ne respiraient que le combat [3]. Mais les troupes d'Achot II ne faiblirent pas. Le prince de la Siounie Orientale, Sembat, montra à son égard une fidélité à toute épreuve [4]. Du reste Achot II prévint Movsès par une contre-offensive : « Achot monta à cheval, atteignit Movsès, livra un violent combat aux guerriers qui l'accompagnaient, s'approcha de Movsès lui-même qui était couvert d'un casque de fer, fondit sur lui, le frappa sur la tête avec son glaive, partagea le casque en deux et renversa Movsès à terre. Il revint ensuite sur ses pas, conduisant avec lui le rebelle qui était devenu son prisonnier. » C'est par de tels exploits que le Roi de fer mérita son nom. Lassé de ces révoltes incessantes et se souvenant à quelle fin tragique la mansuétude avait conduit son père, le roi martyr, Achot II décida de faire un exemple : il fit brûler les yeux du rebelle. « Movsès subit ainsi le traitement qu'il destinait au roi », conclut le patriarche Hovhannès (922) [5]. Achot II mit à sa place comme gouverneur dans l'Outi un certain Amram-tzlik ou tzoulik (« le petit taureau ») dont il escomptait plus de fidélité [6].

Tentative d'assassinat sur la personne d'Achot II

Les mœurs de cette société féodale étaient singulièrement rudes comme celles de notre société française à la même époque. Société de fer qui exigeait, pour la dompter, le bras de fer d' « Achot Erkath ». Tout relâchement, toute détente, tout

1. Brosset pense que, contre Movsès, Achot II reçut aussi l'aide de Phadla II, fils de Kuiriké Ier le Grand et « chorévêque » (= prince) du Kakheth (*Additions*, p. 168, notes 1 et 2).
2. Jean, cxxxv, p. 305. Il faut donc réviser la chronologie de Stokvis qui fait mourir Sembat, prince de la Siounie Orientale, en 920. De fait Brosset dans sa généalogie des Siounides (*Siounie*, 2, p. 14), montre que ce prince qui avait succédé à son père Achot vers 906, est encore attesté en 936.
3. Jean, cxxxv, p. 306. Cf. Vardan, ap. Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, p. 611, et Brosset, *Histoire de la Géorgie, Additions*, p. 168. Laurent, *l. c.*, p. 14-15.
4. Brosset, *Histoire de la Siounie*, 2, p. 29.
5. Jean, cxxxv, p. 306.
6. Brosset, *Additions*, p. 168. Sur le nom d'Amram-tzoulik, cf. Brosset, *Additions*, p. 170, n. 2.

excès de confiance de la part du roi pouvaient provoquer la perte de celui-ci. Après le châtiment infligé aux rebelles de l'Outi, Achot II, qui était retourné chez lui, dans le Chirak, y avait appelé auprès de lui deux de ses plus intimes parents : son frère Abas qu'il avait créé « ichkhan des ichkhans », et son beau-père, Sahak Sévada, ichkhan du Gardman, ainsi que Gourgèn ou Giorgi II, ichkhan ou roi d'Aphkhazie, en qui il avait la plus grande confiance [1]. Or ces trois amis, piliers de son trône, avaient formé un complot pour l'assassiner [2]. Ils choisirent pour cela le moment où le roi venait d'arriver dans sa ville d'Erazgavors ou Erazgavorq (Chiravakan) où ils devaient le tuer à l'improviste, dans son palais. Par miracle, le complot fut éventé quelques instants avant l'exécution. Achot II eut le temps de s'enfuir et de gagner la province de l'Outi qu'il venait de conquérir les mois précédents et où il trouvait un asile assuré. Il emmenait avec lui comme otage son jeune neveu, fils de son frère Abas, dont il paralysait ainsi le bras. Les conjurés, dont les criminelles intentions se voyaient déjouées, durent se contenter de piller Erazgavorq, après quoi ils se brouillèrent et se dispersèrent [3].

Comme dans la France capétienne, les pires ennemis de la couronne étaient les princes du sang.

L'échec des trois conjurés amena les seigneurs de moindre lignage qui les avaient plus ou moins suivis, à solliciter le pardon royal. Tel fut le cas de Vasak, prince de la Siounie Occidentale (Gèlarqouniq, sud-ouest du lac Sévan). Vasak était personnellement lié d'amitié avec le Sparapet, « l'anti-roi ». De plus il était le gendre du prince aphkhaze Gourgèn (Giorgi II), autre ennemi d'Achot II. Néanmoins et après avoir obtenu un sauf-conduit par l'entremise du patriarche Hovhannès V, il vint, comme on l'a vu, prêter hommage à Achot [4]. Il est vrai qu'Achot, payé pour se méfier, se demanda si Vasak, lui aussi, ne venait pas pour l'assassiner. Il le fit peu après arrêter, l'emprisonna dans la forteresse de Kaïan et ne le libéra que sur les instances du patriarche (v. 922) [5].

Ces divisions paralysaient l'Arménie dans son effort pour achever de se libérer des derniers vestiges de la domination musulmane. Une attaque du roi Achot II contre la citadelle musulmane de Dwin paraît, à travers les circonlocutions du patriarche Hovhannès, avoir pratiquement échoué, quelques

1. Notons qu'Abas avait épousé la fille de Gourgèn, c'est-à-dire de Giorgi II d'Aphkhazie. Cf. Brosset, *Additions*, p. 166-167. Ce serait en 921 que Giorgi II aurait succédé à son père Constantin sur le trône d'Aphkhazie. Brosset, *Additions*, p. 175).
2. Jean, cxxxvi, p. 306-307.
3. Jean, cxxxvii, p. 307-308.
4. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, 1, ch. xxxviii, p. 118-119.
5. Jean, cxxxvii, p. 308-309. Étienne Orbélian, *Siounie*, ch. xxxviii, p. 119.

pertes qu'on ait pu faire subir aux musulmans [1]. De même, le prince Sembat, ichkhan de la Siounie Orientale, et son frère Vasak essayèrent vainement de reprendre à l'émir du canton de Golthèn (au sud-est de Nakhitchévan, au nord-est de Djoulfa) la forteresse et le district d'Erendjak, naguère enlevés aux Siouniens par Yoûsouf. Les levées de paysans siouniens qui formaient l'armée de Sembat furent battues et son frère cadet, le vaillant Vasak, fut désarçonné et tué (922) [2]. Cependant la puissance des musulmans avait singulièrement décliné. Il ne restait plus dans l'Arménie, aux neuf dixièmes libérée, que des émirats sporadiques perdus au milieu des principautés chrétiennes. En finir avec eux eût été chose facile si le régime féodal avait permis aux Arméniens de s'unir....

Guerre d'Achot II contre les Aphkhazes. Annexion du Gardman.

Les discordes arméniennes se doublaient des dissensions géorgiennes. L'antique Ibérie, notre Géorgie, était disputée entre deux dynasties rivales : la maison des rois-curopalates d'origine arménienne (c'étaient, on l'a vu, des cadets bagratides) dont le patrimoine était situé dans le Klardjeth, le Kolaver et le district d'Artahan, aux sources de la Koura, — et la maison des rois aphkhazes qui possédait en propre l'Aphkhazie, l'Iméréthie et la Mingrélie. Le roi-curopalate Adarnasé II et les Aphkhazes étaient en rivalité constante, bien plus occupés à se surveiller entre eux qu'à libérer Tiflis, toujours au pouvoir d'un émir musulman. Adarnasé II avait en principe pour lui l'ancienne alliance de la royauté bagratide arménienne, et nous avons vu ce qu'il en avait coûté au roi Sembat le Martyr d'avoir un moment abandonné cette alliance pour celle des Aphkhazes [3]. Achot II avait oscillé entre Adarnasé à qui il avait demandé, au début de son règne, de venir le couronner, [4] et les Aphkhazes dont l'ichkhan Gourgèn ou Giorgi II était devenu son ami. Mais nous avons vu que la confiance qu'Achot II plaçait dans Gourgèn avait été bien décevante, puisque l'ichkhan avait participé à un complot contre sa vie et Achot II s'était vengé de lui en allant ravager ses terres [5]. En conséquence, Achot avait finalement renoué son

1. Jean, cxl, p. 310-311.
2. Jean, cxli, p. 311-312. Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, 38, p. 119, Brosset, *ibid.*, 2, p. 29. Pour la date Brosset fait remarquer (*Siounie*, 1, p. 119, n. 3) qu'à s'en tenir à l'ordre des faits d'Étienne Orbélian, la bataille où fut tué Vasak se placerait en ou avant 919. Mais dans sa généalogie des princes siouniens (*Siounie*, 2, p. 14 et aussi p. 29), il fait mourir Vasak en 922.
3. Jean, xlii, p. 191-192 ; xliv, p. 196.
4. Jean, lxxxi, p. 239.
5. Jean, cxxxvi, p. 306-307. Cf. Brosset, *Additions*, p. 168.

alliance avec Adarnasé, pour lors fort âgé et de plus en plus en butte aux attaques de Gourgèn.

On vit alors se former deux ligues ennemies renfermant l'une et l'autre des Arméniens et des Géorgiens : d'un côté le roi d'Arménie Achot II et le roi-curopalate de Géorgie Adarnasé II ; de l'autre l'anti-roi arménien Achot le Sparapet, Abas, frère du roi Achot II, et le prince aphkhaze Gourgèn, *alias* Giorgi II [1].

La campagne tourna en faveur d'Achot II et de son allié Adarnasé. Les Aphkhazes vaincus se retirèrent dans les gorges et les défilés de leurs montagnes, « poursuivis par les Arméniens et les Géorgiens qui ne leur laissaient pas reprendre haleine ». Acculés à des vallées sans issue, encerclés par les coalisés qui faisaient pleuvoir sur eux une grêle de traits, réduits à l'extrémité, ils finirent par demander grâce à Achot II et à Adarnasé en promettant de ne plus pénétrer sur les terres des deux rois et de payer au double les dégâts qu'ils avaient causés [2].

On en était là lorsque Achot II apprit que son propre beau-père, Sahak-Sévada, ichkhan du Gardman et du Tzorophor (à l'est et au nord-est du lac Sévan), envahissait la province d'Outi, récemment conquise par l'armée royale. Ajournant alors les dernières mesures à prendre contre les Aphkhazes, Achot II, sur les conseils du vieil Adarnasé, partit aussitôt avec ce dernier pour châtier son beau-père [3]. A leur approche, Sahak-Sévada se retira au nord, dans la province-frontière arméno-géorgienne du Gougarq. Achot II l'y relança, lui reprit la forteresse de Kaïan, et l'atteignit dans le canton de Tachir, au nord de Lori [4]. Avant le combat, il envoya un évêque admoneste une dernière fois Sahak-Sévada en évoquant, non sans émotion, les liens du sang qui les unissaient. La réponse de l'ichkhan à son beau-fils fut outrageante : « C'est avec le glaive que je vais te répondre [5] ! » « Le roi, montrant alors un traité de paix juré par son adversaire et marqué du signe de la croix, prit le Ciel à témoin du parjure de Sahak, puis, fixant la convention écrite à un petit crucifix qu'il portait toujours sur lui, il donna le signal de l'assaut. » Tout en faisant tourner l'ennemi par un détachement de cavalerie, il chargea lui-même de front et, du premier choc, dispersa les gens de Sahak-Sévada. Ce dernier tomba entre ses mains. Hovhannès nous conte que le Roi de fer se trouva alors en proie à une grande perplexité. Il n'osait, par crainte de Dieu, faire périr son beau-père ni, en raison des anciennes trahisons de celui-ci, lui rendre la liberté. Finalement il lui fit brûler les yeux, selon la coutume byzantine, usitée aussi chez nos Carolingiens. — Quant au fief

1. Jean, cxlii, p. 312. Cf. Brosset, *Additions*, p. 169.
2. Jean, cli, p. 313. Brosset, *Additions*, p. 169.
3. Jean, cxlii, p. 313.
4. Jean, cxliii, p. 314.
5. Jean, cxliv-cxlv, p. 315-316.

du vaincu, à la province de Gardman et aux districts assimilés, le roi les annexa purement et simplement [1].

Prise de Samchwildé par Achot II

Ces terribles exemples étaient malheureusement nécessaires. Les révoltes féodales se renouvelaient sans cesse et Achot Bras-de-fer passait sa vie à les réprimer comme chez nous tel Carolingien, son contemporain moins heureux. Nous avons vu qu'il avait pardonné une première révolte de Vasak Genthouni qui tenait pour lui l'importante forteresse de Samchwildé ou Chamchwildé, dans le Gougarq géorgien. Peu après les événements que nous venons de rapporter, Vasak Genthouni se révolta de nouveau en entrant dans la clientèle du prince aphkhaze Gourgèn ou Giorgi II, l'ennemi du roi.

Cette révolte donna lieu à une succession de coups de théâtre dont le patriarche Hovhannès nous a laissé le curieux récit. « Vasak s'était engagé à livrer la forteresse de Samchwildé à Gourgèn si le roi d'Aphkhazie voulait lui en donner une autre dans ses États. Gourgèn y consentit et s'y engagea par écrit. Vasak plaça donc à Samchwildé un de ses parents, puis il alla au-devant de Gourgèn qu'il rencontra en route ; le ramenant avec lui, il se présenta devant la forteresse. » Or, la garnison, le voyant reparaître plus tôt qu'elle ne s'y attendait, crut à quelque guet-apens. Elle refusa d'ouvrir les portes à Gourgèn et demanda que Vasak rentrât d'abord seul dans la place. Gourgèn, exaspéré, crut de son côté à de la mauvaise foi de la part de Vasak. Exigeant une reddition immédiate et se la voyant refuser, il attaqua Samchwildé. En ce péril, les assiégés résolurent de faire appel au roi Achot II. Ils envoyèrent un émissaire à ce monarque qui, heureux d'une telle occasion, accourut en toute hâte.

A la nouvelle de l'approche de l'armée royale, Gourgèn, renonçant à son entreprise, se retira en emmenant avec lui Vasak Genthouni. Mais alors, les défenseurs de Samchwildé, délivrés de cette menace, refusèrent d'ouvrir leurs portes à Achot II. Gourgèn, instruit de ce changement dans leurs dispositions, leur fit parvenir un émissaire porteur de propositions nouvelles. Il leur jurait, s'ils acceptaient sa suzeraineté, de les aider à chasser Achot II de devant leurs murailles et de leur rendre Vasak Genthouni comme gouverneur. S'ils refusaient, il ferait périr Vasak. Les gens de Samchwildé qui étaient profondément dévoués à Vasak, craignant pour sa vie, déclarèrent accepter les propositions du prince aphkhaze. Ils ouvrirent donc la poterne à trois cents hommes d'élite envoyés par Gourgèn. Mais à peine les guerriers aphkhazes furent-ils dans la place qu'ils en

1. Jean, cxlvi, p. 317-318.

prirent brutalement possession au nom du seul Gourgèn et se jetèrent sur la garnison qui faisait mine de résister. La garnison, ou ce qui en restait après cette boucherie, se réfugia dans la citadelle.

Entre les défenseurs de la citadelle et les trois cents guerriers aphkhazes maîtres de la ville basse commença alors une furieuse bataille de jour et de nuit. Finalement, pressés par les Aphkhazes, les défenseurs de la citadelle n'eurent d'autre ressource que d'appeler de nouveau le roi Achot II dont l'armée campait toujours dans la plaine. Ils ouvrirent les portes à Achot dont les troupes, se jetant sur les trois cents Aphkhazes, n'eurent aucune peine à s'en rendre maîtres. Comme ces farouches guerriers, malgré les liens qui les chargeaient, ne cessaient de vomir des imprécations contre Achot, le Roi de fer leur fit brûler les yeux, puis les renvoya en cet état dans leurs montagnes [1].

Achot II, roi des rois d'Arménie

Ainsi le Roi de fer, par son opiniâtreté, domptait les plus rebelles et arrivait à asseoir l'autorité monarchique dans le milieu le plus réfractaire, le plus féodal, le plus dissident qui fût jamais. Ses succès furent reconnus par le successeur de Yoûsouf à la tête de l'Azerbaidjan, un émir nommé Naçr et que les chroniques arméniennes désignent aussi sous le nom de Subuk [2]. Ce chef musulman, pourtant mal disposé pour les chrétiens, reconnut le fait accompli en concluant avec Achot II un traité beaucoup plus solide, nous dit Hovhannès, que les accords analogues naguère passés par Yoûsouf. Mieux encore, il reconnut à Achot le titre de *châhânchâh*, « roi des rois » [3].

L'importance de ce titre n'a pas toujours été mise en valeur. Il correspondait à un fait nouveau. Le premier titre royal conféré naguère à Achot Ier par le khalife en 885-886 et aussitôt reconnu par la cour byzantine, impliquait la primauté du nouveau souverain sur toutes les autres dynasties féodales qui, depuis l'abolition de la royauté arsacide, se partageaient le territoire arménien. Mais presque aussitôt, ce titre avait été dévalorisé par l'attribution de la couronne royale à d'autres dynastes arméniens ou géorgiens : Haman, roi d'Aghouanie en 893, le curopalate Adarnasé II, roi d'Ibérie ou de Géorgie en 899, Khatchik-Gagik Ardzrouni, roi de Vaspourakan en 908, le Sparapet Achot, anti-

1. Jean, cl-cli, p. 321-324. Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie, Additions*, p. 169-170. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, R. E. A., 7, 2, 1927, p. 218.

2. Defrémery, *Mémoire sur la famille des Sadjites*, J. A., 1848, p. 66. Cf. Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, 38, p. 120 et la note de Brosset, *Ibid.*, p. 120, n. 2.

3. Jean, cxlviii, p. 319-320.

roi bagratide d'Arménie en 921. Devant un tel pullulement de couronnes, celle du Roi de fer avait quelque peu perdu de son prix. Elle recouvra toute sa valeur lorsque, en ces années décisives 922-924, Achot II put se poser, avec la consécration du représentant du khalife, en roi des rois, c'est-à-dire avec un titre devant lequel les autres rois arméniens ou arméno-géorgiens n'étaient plus que des princes secondaires. Sa situation à leur égard, de par une titulature empruntée à l'ancien protocole perse, était, en effet, exactement celle de l'ancien Grand-Roi sassanide par rapport aux dynastes provinciaux. Et par ce détour protocolaire, la monarchie arménienne, un moment si compromise, se trouvait officiellement rétablie, d'autant que, derrière les formules et les protocoles, s'apercevaient la poigne solide et la bonne épée du Roi de fer.

Une des conséquences de cette situation fut la réconciliation d'Achot II avec son cousin et homonyme, le Sparapet anti-roi. Le titre de *châhânchâh*, maintenant reconnu à Achot II, lui permettait d'accepter la royauté provinciale (à Bagaran et à Kolb) du Sparapet. Revenant de l'Outi vers le Godaïq, il invita le Sparapet auprès de lui. Celui-ci se rendit à l'invitation et les deux hommes se reconcilièrent cette fois sincèrement. L'excellent patriarche Hovhannès qui voyait enfin réalisée une union qu'il n'avait cessé de prêcher, ne nous dissimule pas sa satisfaction. « Le Sparapet se rendit auprès de moi et me donna sa parole qu'il était résolu à se mettre en route, à aplanir les difficultés, à établir entre lui et son cousin une paix solide et durable, à ne laisser subsister aucun piège caché. Le châhânchâh Achot, dont le caractère est facile, accueillit son cousin avec des paroles venues du cœur. » Pour rendre plus manifeste leur union, les deux princes se portèrent devant la ville de Dwin, qui était toujours la capitale officielle de l'Arménie, bien qu'occupée par une garnison et un émir arabes. Les Musulmans de Dwin, nous dit le patriarche, « se soumirent ». Entendons par là non point qu'ils aient abandonné la ville au châhânchâh bagratide, mais qu'ils reconnurent la validité de son titre et se déclarèrent ses vassaux [1].

L'ascendant pris par Achot II se remarque bien dans la pacification de l'Outi, province récemment annexée par le roi et où il jugea bon d'accomplir un voyage d'inspection. Au cours de cette tournée, nous dit Hovhannès, il sut par son esprit de justice et la bonté de son accueil, se rallier l'esprit de la population [2].

1. Jean, clii, p. 324-325.
2. Jean, clii, p. 324.

Achot II et la révolte d'Amram Tzoulik

A force d'énergie, Achot II avait rétabli l'autorité royale quand de nouvelles révoltes faillirent compromettre son œuvre. Amram Tzoulik, le gouverneur qu'il avait placé à la tête de la province d'Outi et qui était un de ses hommes de confiance, se souleva à son tour en escomptant l'aide du prince aphkhaze Gourgèn ou Giorgi II. Le passage du patriarche Hovhannès relatif à ce soulèvement, passage sans doute assez obscur, a été interprété différemment par les arménologues. Pour Saint-Martin ou plutôt pour la traduction, si pleine de contre-sens, mise sous son nom, Amram Tzoulik, chassé de l'Outi par Achot II, alla demander secours au roi des Aphkhazes qui lui fournit tout l'équipement nécessaire [1]. Au contraire pour Tournebize [2] comme pour Brosset [3], ce fut Achot II qui, pris au dépourvu par cette révolte, eut la hardiesse d'aller jusqu'en Mingrélie s'en remettre à la générosité de Gourgèn d'Aphkhazie, jusque-là son adversaire. Achot, en cette difficile conjoncture, se montra si persuasif qu'il obtint du prince aphkhaze un secours inespéré. « Non content de le recevoir avec beaucoup de cordialité, Gourgèn mit à sa disposition tout ce qu'il avait de cavaliers ayant des cuirasses de fer, des casques à aigrettes, des cuissarts bordés de fer, et, sur les épaules, des armures défensives garnies de lames de fer, des boucliers impénétrables aux pointes et aux barbes de flèches [4]. »

Achot II ainsi renforcé courut à la rencontre d'Amram Tzoulik et des autres nakhararq révoltés avec lui. Il les rencontra au milieu d'une forêt, sur les bords de la Koura. Jugeant leur position trop avantageuse pour risquer une attaque, il commit l'imprudence de s'engager dans des défilés où il se vit bientôt cerné par les ennemis. La situation était grave pour le Roi de fer. Ses troupes, privées de ravitaillement, menaçaient de se mutiner et de le livrer à Amram Tzoulik. En ce péril, Achot ne s'abandonna point. Réunissant ses fidèles il monta avec eux sur les meilleurs chevaux de l'armée, puis, à la faveur de la nuit, fit une trouée à travers les rangs ennemis et gagna au galop la forteresse voisine [5]. Il y fut aussitôt assiégé, mais les révoltés eux-mêmes semblaient avoir compris le danger de pareilles luttes en présence d'une invasion musulmane toujours possible. Du reste le roi de Vaspourakan Khatchik-Gagik offrait, dans cet esprit, sa médiation qui fut acceptée. Par son entremise, sans doute aussi

1. Jean, cli, p. 326 ; cliii, p. 327.
2. Tournebize, p. 115.
3. Brosset, *Additions*, p. 170.
4. Brosset, *Additions*, p. 170-171.
5. Jean, cliv, p. 328-329.

grâce aux efforts du patriarche Hovhannès qui nous a laissé le récit de ces événements, la paix fut enfin rétablie [1].

Notons que l'intervention du roi de Vaspourakan en faveur du « roi des rois » bagratide est à retenir. Elle nous montre qu'en dépit de l'instabilité féodale, plaie de cette société, les princes responsables finissaient, devant la menace de la catastrophe, par comprendre la nécessité de l'union entre Arméniens.

L'émir Naçr dans l'Antzévatsiq, le Vaspourakan et la Siounie

Khatchik-Gagik de Vaspourakan dont, au début de son règne, nous avons vu l'esprit « collaborationniste » en faveur des Musulmans, était maintenant bien revenu de pareils errements. L'émir Yoûsouf, un moment disgracié par la cour de Baghdad, retournait en Azerbaidjan avec une situation consolidée (vers 923). A son approche, Khatchik-Gagik se retira au nord de ses États, « dans les montagnes du Kogovit et du Dzałkotn, entre l'Ararat et l'Ala-dagh, où il se retrancha dans les défilés avec son frère Gourgèn, sa milice noble, sa cavalerie, en ne cessant de faire bonne garde » [2]. Son voisin Atom, prince de l'Antzévatsiq (à l'angle sud-est du lac de Van), se retira de même « dans un fort, au sommet des montagnes de sa principauté » ; « il déposa dans les vallées profondes, dans les gorges, ses objets les plus précieux et fit monter une garde vigilante sur les collines » [3].

Quand Yoûsouf, qui se rendait de Baghdad en Azerbaidjan passa par l'Antzévatsiq, Atom ne put cependant faire autrement que de lui envoyer tout l'arriéré du tribut, — car à cette époque, les princes arméniens, bien que toujours théoriquement tributaires du khalifat abbâsside de Baghdad, ne s'acquittaient de leurs redevances que de façon fort intermittente, et seulement quand une armée musulmane capable de se faire obéir, venait les leur réclamer [4]. Khatchik-Gagik de Vaspourakan lui-même, pour éviter une réquisition à main armée, dut payer au terrible émir une lourde contribution. Yoûsouf, par la route habituelle du Zarévand et du pays de Her (Khoï), gagna ensuite l'Azerbaidjan et l'Iraq-Adjémi d'où il ne devait plus revenir en terre arménienne (923-924) [5]. Il avait renvoyé à sa place en Arménie l'émir Naçr dont nous avons déjà parlé.

Naçr, bien qu'il eût précédemment créé Achot II châhânchâh, témoigna d'assez mauvaises dispositions envers les Arméniens, en particulier à l'égard du Vaspourakan et de la Siounie. Nous

1. Jean, clv, p. 329-331.
2. Jean, clx, p. 334.
3. Jean, clxi, p. 335.
4. Jean, clxi-clxii, p. 335-336.
5. Jean, clxii-clxiii, p. 335-337. Yoûsouf mourut en 927. Cf. Brosset, *Mélanges Asiatiques*, 4, p. 720 sqq. et dans sa traduction de Kirakos de Gandzak, p. 43, n. 5.

le voyons en effet tenir pendant quelques jours sa cour à Nakhitchevan, ville disputée, comme on l'a dit, entre la Siounie et le Vaspourakan et où il parut vouloir trancher la question à sa manière, en se livrant au prosélytisme musulman [1]. Il sut du reste tirer habilement parti des rivalités qui divisaient les trois frères de la Siounie Orientale. L'aîné, Sembat, avait, avec le titre princier, la majeure partie du territoire, la partie occidentale (de la Siounie Orientale) avec le Vaïots-tzor [2]. Le deuxième, Sahak, avait l'est de la principauté jusqu'à la rivière Hakar. Le troisième, Babgèn, était réduit à un petit apanage autour de Balk (Choucha). L'habile Naçr sut exploiter le mécontentement de Babgèn, puis la crédulité de Sahak et les attira auprès de lui à Nakhitchevan, après quoi il se rendit avec eux à Dwin où il les emprisonna sans autre formalité, bien résolu à ne les libérer que contre forte rançon (923) [3].

Échec des tentatives de Naçr contre Achot II, le patriarche Hovhannès V et Sembat de Siounie

Naçr chercha aussi, mais sans y réussir, à mettre la main sur le patriarche Hovhannès V et sur le roi Achot II. Hovhannès se réfugia d'abord dans un îlot du lac Sévan habité par des moines, puis dans un petit fort qu'il avait personnellement acquis à Biourakan dans l'Aragatzotn [4] (« je l'avais acquis et embelli par diverses constructions ; j'y avais fondé une église dont les magnifiques voûtes étaient en pierres de grande dimension ; elle avait été décorée de la main d'un peintre ; j'y avais fait aussi construire un monastère » [5]. Mais l'asile était peu sûr, car Naçr, après avoir fait piller par ses troupes le couvent d'Aïri-vanq ou Sourb-Gélard, dans la région du lac Sévan, fit saccager de même Biourakan où de nombreux prêtres, tombés aux mains de ses troupes, furent martyrisés. Hovhannès V, fait prisonnier à Biourakan, avait cependant réussi à s'échapper et il était allé demander l'hospitalité d'Achot le Sparapet dans la résidence de celui-ci, à Bagaran (923) [6]. Pendant ce temps, de longues files de captifs arméniens, ramenés de Biourakan et des bourgs voisins, étaient conduits devant Naçr, mais par un brusque mouvement de générosité ou par calcul politique (peut-être craignait-il une levée en

1. Jean, clxv, p. 339.
2. Brosset, *Histoire de la Siounie*, 2, p. 30, se demande si, à l'époque dont nous parlons, Sembat n'était pas déjà décédé. Mais Étienne Orbélian, *ibid.*, 1 p. 120-121, atteste formellement qu'il était encore bien vivant.
3. Jean, clxv-clxvii, p. 339-341. Étienne Orbélian. *Histoire de la Siounie* ch. 38. p. 120-121.
4. Biourakan correspond au site d'Anberd. Cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 399. Alichan, *Ararat*, p. 156-160. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 177, n. 1.
5. Jean, clxviii, p. 343-344.
6. Jean, clxx-clxxxiii, p. 348-362. Sur la date, Brosset, *Histoire de la Siounie*, 2, p. 30.

masse des milices haïkanes sous les ordres du Roi de fer), l'émir les libéra [1].

Naçr, ayant dû un peu plus tard se rendre en Azerbaidjan (vers 923-924), laissa comme lieutenant à Dwin un certain Bechr qui essaya de surprendre et de capturer le roi Achot II. Celui-ci n'eut que le temps de se jeter dans un fort construit sur un îlot du lac Sévan où il était à l'abri des rezzous musulmans. Car les musulmans couraient de nouveau la campagne. Tandis qu'ils saccageaient les cantons voisins, le meilleur lieutenant d'Achot, Géorg Marzpétouni, dirigeait contre eux une série de coups de main et de contre-rezzous hardis. L'armée musulmane réussit enfin à s'avancer jusqu'aux rives mêmes du lac Sévan, aux approches de l'îlot où se dressait la forteresse, asile d'Achot. Mais à cet instant une flotille de dix bateaux portant soixante-dix archers éprouvés, sous les ordres du roi en personne, mit à la voile, cribla de flèches les agresseurs et les força à se retirer. Une sortie de Géorg Marzpétouni ayant achevé leur déroute, ils battirent en retraite sur Dwin [2].

Après cette chaude alerte, le Roi de fer retourna dans ses terres où il reçut la visite du patriarche Hovhannès V, miraculeusement échappé comme lui au péril [3]. Hovhannès alla ensuite s'établir au Vaspourakan, auprès du roi ardzrounien Khatchik-Gagik [4]. Il y fixa son séjour à Tzoro-vanq ou Tzoroï-vanq, — le Monastère de la Vallée, — aujourd'hui Salnabad, près de Van (vers 924). Il suivit ensuite Khatchik-Gagik dans l'île d'Althamar, près de la rive sud-est du lac de Van, île qui devint ainsi résidence patriarcale (928) et où l'illustre prélat devait trois ans plus tard terminer ses jours (931).

Étienne Orbélian mentionne encore une dernière alerte, due à l'émir Naçr, revenu d'Azerbaidjan. Naçr avait formé le projet de s'emparer de Sembat, prince de la Siounie Orientale, comme il s'était emparé des deux frères de ce seigneur, Sahak et Babgèn, et d'annexer ainsi la principauté tout entière. Mais sa tentative fut éventée. « Le grand et très sage prince Sembat qui résidait paisiblement dans son apanage du Vaïots-tzor, nous dit l'historien de la Siounie, ayant appris à temps la venue de Naçr, pourvut à la défense de ses forteresses. » Avec des forces imposantes, il s'établit lui-même, prêt à toute éventualité, dans son château d'Elégik. Naçr arrive, voit ces préparatifs, un tel luxe de précautions, et comprend qu'il ne pourra réaliser ses plans. Changeant de politique, il propose aussitôt un arrangement amical. Sembat rentrant dans le jeu, le comble de cadeaux, mais demande la

1. Jean, clxxxiii, p. 363.
2. Jean, clxxxiv, p. 365-369.
3. Après le départ d'Achot II, la forteresse du lac Sévan fut surprise par les Musulmans (Jean, clxxxvi, p. 370-371).
4. Jean, clxxxv, p. 369-370.

libération de ses frères Sahak et Babgèn, toujours retenus dans les prisons de l'émir, à Dwin. Les deux jeunes princes purent en effet se racheter et rentrèrent l'un et l'autre en Siounie. « Ce fut une grande joie pour les trois frères et pour le pays, conclut Étienne Orbélian. Ils vécurent en paix, s'appliquant à construire des monuments et à faire de bonnes œuvres [1]. »

Les années de paix du roi Khatchik-Gagik de Vaspourakan

Tandis que dans l'Arménie du Nord, le roi des rois bagratide Achot II sauvegardait à travers toutes les révoltes féodales le principe monarchique, le roi de Vaspourakan Khatchik-Gagik travaillait à une œuvre analogue dans le Sud-Est arménien. A une date indéterminée [2], Khatchik-Gagik avait perdu son frère cadet Gourgèn qui l'avait toujours fidèlement secondé, et il avait ainsi hérité de la totalité du patrimoine ardzrounien.

Une paix relative régnant alors dans ses États, Khatchik-Gagik en profita pour faire prospérer le pays. La chronique de Thomas dont il est le héros, nous le montre ici « ami de la paix, soigneux de la prospérité de l'Arménie et s'occupant de son bonheur comme un tendre père. Non content de pourvoir pieusement aux besoins des pauvres, il rachetait les captifs, sauvait les indigents, rendait la justice aux orphelins, soutenait les droits des veuves ». L'auteur loue encore Khatchik-Gagik « d'avoir répandu ses trésors par la main des artisans et des artistes en fortifiant par des remparts le sommet des collines, les citadelles imprenables, disséminées au milieu des provinces et servant de refuge contre les envahisseurs » [3]. Notre chronique mentionne notamment à l'actif de Khatchik-Gagik la fortification d'Ostan, dans le *R*echtouniq, sur la côte sud du lac de Van, au sud de l'îlot d'A*l*thamar, bourg dont elle nous trace ici un charmant tableau : « De quelque côté qu'on se tourne, la situation d'Ostan et l'air qu'on y respire sont délicieux. La ville est ceinte d'arbres fruitiers, ornée de nombreux et magnifiques vignobles, entourée de sources aux belles eaux. En outre, du côté sud, près de la citadelle, s'élève la haute montagne d'Artos qui, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'automne, conserve des trésors de verdure et de fleurs. Puis, ce sont des amas de neige pour l'usage des rois et de quiconque désire en profiter. De plus, il descend des montagnes des ruisseaux abondants, murmurant agréablement dans leur lit, rafraîchissant la terre et versant dans le lac de Van de petits poissons qui servent de régal à la population, source de richesses pour le trésor royal et de bien-être pour les

1. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, 1, 38, p. 121.
2. Postérieurement à 923, note Brosset d'après un recoupement de Jean Katholikos, ch. clxxxvi. Cf. Brosset, ap. Thomas. III, xxxii, p. 231, n. 1.
3. Thomas, III, xxxv, p. 234.

pauvres. Le sommet de ce lieu fortifié est charmant. Il a vue sur la mer. Le roi, donc, entreprit d'y construire des palais, avec de belles rues ornées de figures. Il ceignit également de puissants remparts le côté qui regardait la mer. Au sommet, vis-à-vis de la mer, un palais pour les réunions, avec dorures et variété de couleurs, resplendissant comme le soleil. Les voûtes des portes tamisaient les rayons lumineux qui, du lever du soleil à son coucher, passaient sur la mer pour venir éclairer l'intérieur des appartements [1]. »

Khatchik-Gagik fortifia également l'île d'Althamar. « Il entreprit d'en faire un réduit formidable. Par ses ordres, des milliers d'ouvriers et une immense population se mirent à fendre d'énormes rochers et à les précipiter dans les profondeurs de l'onde. A force de temps et de travail, le roi réussit enfin à former une digue haute de cinq coudées atteignant la terre à travers la mer, sur un fondement de rocher. Par-dessus, il établit au cordeau une enceinte de murailles longue de 5 stades. Cette muraille superbe et munie de hautes tours, renfermait des retraites agréables avec des sièges commodes, où le roi se plaisait à venir fréquemment avec ses fils et les nobles de sa suite. » La chronique ajoute que Khatchik-Gagik, poursuivant la construction de la muraille d'Althamar jusque dans le lac, réussit à « enfermer avec l'île une portion du lac » et à créer ainsi « un port abritant une multitude d'embarcations » [2]. Au pied de la hauteur qui forme le point culminant de l'île d'Althamar, Khatchik-Gagik fit dessiner « des lieux de plaisance dignes de servir de lieux de repos à sa majesté ». « Jouxtant la muraille, il aligna les rues, les terrasses cultivables situées au bord des précipices, y établit des demeures pour les autorités, des vergers et des jardins de fleurs odorantes ; il y planta des massifs d'arbres arrosés par une source intarissable que la bonté divine a fait jaillir jusqu'au milieu de la ville [3]. »

Thomas ou plutôt son continuateur termine par un tableau émerveillé et pittoresque du palais royal d'Althamar : C'était « un palais carré, de 40 coudées en largeur, d'autant en longueur et hauteur. La muraille, épaisse de 3 grands pas et formée d'un bloc de chaux et de pierre, semble une masse de plomb et de cuivre fondus ensemble. Du fondement au faîte, l'édifice s'élève de plein vol, sans colonnes de support. C'est vraiment une merveille qui dépasse l'imagination. Il s'y trouve des enfoncements variés, des angles, des corridors délicieux, des coupoles, solides comme le ciel, ornées et scintillantes d'or. Celui qui veut les contempler doit d'abord ôter sa coiffure et alors, renversant

1. Thomas, III, xxxv, p. 234-235.
2. Thomas, III, xxxvi, p. 236-237.
3. Thomas, III, xxxvi, p. 237-238.

la tête, il pourra en détailler le bel effet ». C'est là que Khatchik-Gagik tient sa cour « avec ses jeunes pages aux yeux brillants d'allégresse, des files de musiciennes, des cortèges de merveilleuses jeunes filles ». On y voit encore « des bataillons de gardes, le sabre nu, des lutteurs dressés au combat ; ça et là, des lions et autres bêtes féroces et des volées d'oiseaux parés de leurs chaperons » [1].

Khatchik-Gagik fit encore construire à Althamar par un architecte nommé Manuel une église dont la chronique de Thomas nous trace une description émerveillée. Le roi venait de raser une place rebelle, Kotom, dans l'Altzniq, « aux frontières de l'Assyrie » et il en fit transporter les pierres à Althamar. L'église était ornée de peintures représentant les prophètes et les apôtres, « chacun suivant la règle et merveilleux à voir ». Ailleurs étaient représentés des sangliers et des lions, des taureaux et des ours affrontés, « chacun avec le caractère de son espèce, spectacle agréable aux gens instruits ». Sur la voûte de la chapelle était peint Khatchik-Gagik lui-même, « auréolé et parfaitement ressemblant ». « Il portait sur ses bras, avec une sublime ferveur et comme un vase d'or rempli de manne, le plan de l'église » [2].

Le temps que Khatchik-Gagik consacrait aux arts, ne l'empêchait pas de reprendre, quand il le fallait, les armes contre les Musulmans. Vers la fin de son règne, des détachements de Deïlémites étaient venus piller la région d'Adamakert et le canton de l'Albag d'où ils poursuivirent leurs ravages jusque dans l'Antzévatsiq. Sur l'ordre de Khatchik-Gagik, la cavalerie vasprakanienne les rejoignit dans cette dernière province et les tailla en pièces. « Quoiqu'ils fussent de braves et intrépides archers, ils furent foulés comme l'herbe des champs aux pieds des chevaux arméniens. L'épée à la main, il en fut tué environ 2.000 ; leur camp fut pris et pillé et les prisonniers chrétiens furent, après cette glorieuse victoire, renvoyés chacun dans son pays [3]. ».

Le roi Abas

Le roi Achot II Erkath mourut d'après Asolik en 378 de l'ère arménienne, année qui va du 8 avril 929 au 7 avril 930 [4]. Cependant la plupart des historiens, à commencer par Brosset, fixent la date de sa mort à l'année 928 [5]. Comme il ne laissait pas de fils, les féodaux arméniens, sur l'invitation de Khatchik-Gagik de Vaspourakan, mirent sur le trône, comme roi des rois (châ-

1. D'après THOMAS, III, XXXVI, p. 238.
2. THOMAS, III, XXXVII, p. 239-241.
3. THOMAS, III, XXXIX, p. 243.
4 Asolik, trad. MACLER, ch. VI, p. 25. Chronologie suivie par SAMUEL d'ANI, p. 435.
5. BROSSET, ap. Thomas ARDZROUNI, p. 241, n. 6, et ap. SAMUEL d'ANI, p. 434, n. 2 et 5.

hânchâh) d'Arménie, le frère du monarque défunt, le prince Abas [1].

Comme prince du sang, Abas, nous l'avons vu, avait été loin d'être sans reproches à l'égard du roi, son frère aîné. Quand il fut à son tour chargé des responsabilités de la couronne, il se montra un souverain excellent. Il eut la chance de voir décéder sans postérité en 936 son cousin germain, l'anti-roi Achot le Sparapet, dont il paraît avoir recueilli sans difficulté l'héritage. Avec l'aide du vaillant Géorg Marzpétouni, il délivra le pays des bandes musulmanes qui l'infestaient. Il sut d'ailleurs allier la diplomatie aux armes et obtenir de l'émir de Dwin la délivrance de nombreux prisonniers chrétiens [2].

La chronique ardzrounienne raconte une dernière incursion faite en Arménie par un chef musulman, sans doute un neveu ou lieutenant de l'émir d'Azerbaidjan Yoûsouf [3]. Ce personnage se jeta sur le canton de Nakhitchévan ou district de Golthen ou Golthn, traversa aussi le district de Charour et poussa jusqu'à Dwin. De là il envoya ses officiers lever le tribut dans la province d'Aïrarat, notamment dans le district d'Aragadzotn, au cœur des possessions du roi Abas. Si nous en croyons notre source qui est la seule à nous rapporter ces faits, Abas, ayant négligé d'attendre ses vassaux, se fit battre dans la plaine de Valarchapat où il perdit 400 hommes. Il aurait été contraint de reculer jusqu'en Géorgie [4], mais Khatchik-Gagik de Vaspourakan qu'il avait enfin appelé à son aide, tailla les musulmans en pièces près de la colline de Gino, en face du Puits de St-Grégoire (Khor-Virap), sur la rive gauche de l'Araxe, au sud-ouest de Dwin [5]. Khatchik-Gagik aurait même fait un grand nombre de prisonniers qu'il emmena, chargés de chaînes, à Darioun (Bayazid), dans le Kogovit [6]. Cette victoire dégagea l'Arménie. Malheureusement, comme le fait remarquer Brosset, la chronique dite de Thomas étant la seule à nous parler de cette campagne, nous ne savons pas si elle n'a pas, à son habitude, diminué le rôle de la maison bagratide au profit des Ardzrouni [7]. Quant à la date, elle nous dit que le patriarche Eliché était présent à l'action et que, comme Aaron tandis que Moïse combattait, il tendait ses

1. « Les Bagratides prétendaient restaurer le royaume arménien dans la voie des traditions iraniennes. Ils se nommèrent *chahinchah*, ce qui veut dire en persan « roi des rois ». Une de leurs titulatures, d'après les textes épigraphiques, les désigne comme rois des Arméniens et des Géorgiens » (Marr, *Ani*, R. E. A., I, 4, 1921, p. 397).
2. Cf. Tournebize, p. 116. Kévork Aslan, p. 303.
3. Yoûsouf était mort en 927. Son neveu et successeur, Abou'l Mozaffar, périt en 929. L'émirat sadjite obéit ensuite à des lieutenants des derniers émirs. Cf. Brosset, ap. Thomas, p. 233, n. 6.
4. Thomas, III, xxxviii, p. 241-242.
5. Thomas, III, xxxviii, p. 242 et note de Brosset, *ibid.*
6. Thomas, p. 243.
7. Brosset, ap. Thomas, p. 241, n. 6.

bras, en posture d'orant, vers le ciel. Or Khatchik-Gagik est mort vers 937 et le patriarche Éliché n'est monté sur le siège patriarcal qu'en cette même année environ (en 936 d'après certains auteurs, en 938 d'après d'autres). Ce serait donc autour de 937 que le rezzou musulman se situerait. Quoi qu'il en soit de cette question, le règne d'Abas, à l'exception de quelques rezzous analogues, vite repoussés, fut en général une période de paix. Des milliers d'émigrés arméniens qui s'étaient enfuis jusqu'en Aphkhazie, regagnèrent leur patrie.

Dérénik-Achot, roi de Vaspourakan

Tandis que les sujets d'Abas, dans le domaine royal bagratide, retrouvaient ainsi une ère de prospérité, le Vaspourakan allait au contraire, traverser une période d'agitation.

Le roi Khatchik-Gagik, le personnage le plus remarquable de sa maison, le héros de la chronique ardzrounienne, mort en 937, avait été remplacé par son fils aîné Dérénik-Achot, lequel régna sur le Vaspourakan de 937 à 953. Or, Dérénik-Achot, peu après son avènement, disgrâcia le vaillant général Aboulkharib ou Aboulgharib Havnouni, le meilleur lieutenant de son père, et le remplaça par un nakharar nommé Sargis. Ulcéré, Aboulkharib fit appel aux émirs musulmans des provinces-frontières de Her (Khoï) et de Zarévand (Salmasd), au nord-ouest du lac d'Ourmia. Dérénik-Achot se porta au-devant des ennemis, mais Aboulkharib avait indiqué à ceux-ci le moyen de surprendre le camp arménien : « Fondez sur notre camp pendant la nuit. Le signal vous en sera donné par l'apparition d'un vêtement rouge arboré sur ma tente, au haut de la colline. » Comme Dérénik-Achot, sans méfiance, « se livrait avec ses troupes aux joies d'un festin », la surprise fut complète. Dérénik-Achot lui-même fut fait prisonnier et conduit à Her [1]. Mais le haut clergé s'indigna d'une telle trahison. Les moines de Varag et des autres grands couvents du Vaspourakan excommunièrent Aboulkharib. Celui-ci rentra en lui-même et reconnut sa faute. Résolu à la réparer, il s'enquit du sort du roi.

Ce qu'il apprit l'encouragea : à Khoï, l'émir Abou'l Hadjî, le geôlier de Dérénik-Achot, l'avait libéré de ses chaînes et l'autorisait à aller, à toute heure du jour, jouer à la paume sur le *maïdan* de la ville. Aboulkharib prévint le captif d'avoir, un jour donné, à se tenir prêt sur le meilleur cheval à sa disposition. Au jour dit, Aboulkharib, également bien monté, se plaça en embuscade dans

1. Le récit de cette action se trouve dans Matthieu d'Édesse, 1re partie, ch. XIX, mais il l'a, par erreur, reporté 35 ans plus tard, sous le règne d'un homonyme du roi Dérénik. La rectification a été faite par Tchamitch. Cf. TOURNEBIZE, p. 117.

les jardins voisins du *maïdan* et enleva le prince. Les musulmans se jetèrent à leur poursuite et l'un d'eux, un mamelouk soudanais, faillit rejoindre le roi, mais celui-ci, se retournant, le pourfendit avec tant de violence que, nous assure Matthieu, il le partagea en deux, à la manière des héros du *Châh-nâmeh*. A son tour, Aboulkharib se lança à la poursuite de l'émir Abou'l Hadjî et faillit le capturer. L'émir ayant pu gagner à temps les murs de Khoï, le héros arménien — toujours dans le style de l'épopée persane — frappa de sa massue la porte de la ville avec tant de violence qu'elle y resta fichée [1]. Dérénik-Achot reconnaissant rendit à Aboulkharib ses fonctions de généralissime.

Vers la même époque sous la rubrique des années 938 et suivantes, les historiens arabes Ibn-Miskawaïh et Ibn al-Athîr nous font le récit d'un rezzou analogue [2]. Le chef en fut un certain Lachkarî ibn-Mardî, lieutenant de Wouchmgîr, émir ziyâride de l'Irâq-Adjémi. Lachkarî, chassé par Wouchmgîr, chercha une compensation en allant piller « le Zawazân », c'est-à-dire les provinces arméniennes de Kordjaïq et d'Altzniq. Il pénétra ensuite sur le territoire d'un seigneur arménien que nos sources arabes appellent Atoûm fils de Djordjîn, c'est-à-dire Atom, fils de Gourgèn, fils d'Aboubeldj, lequel Atom est un prince de l'Antzévatsiq attesté par ailleurs vers 923 [3]. La chronique arabe ajoute qu'Atom était parent d'Ibn ad-Daïrânî, c'est-à-dire du prince de Vaspourakan Khatchik-Gagik († 937), fils de Grigor-Dérénik († 886), à moins qu'en raison de la date (*post* 938) il ne s'agisse plutôt du prince de Vaspourakan suivant, Dérénik-Achot (937-953), petit-fils de Grigor-Dérénik. Quoi qu'il en soit, Atom feignit d'offrir de l'argent à Lachkarî pour le détourner de l'Antzévatsiq. Lachkarî accepta. Atom dressa alors une embuscade sur la route que les musulmans devaient prendre pour se retirer. Ses soldats assaillirent le convoi ennemi et reprirent tout le butin. Lachkarî lui-même fut cerné dans un défilé et massacré. Les lieutenants du vaincu essayèrent de le venger, mais ils tombèrent à leur tour dans une embuscade. Atom avait placé sur leur route, aux crêtes des montagnes, de hardis partisans. Le sentier passait par une gorge qui n'avait pas plus de 5 coudées de large. « A gauche était la montagne, à droite une grosse rivière, coulant au fond d'un précipice de plus de cent coudées. » Quand les Déïlémites qui formaient le gros des bandes musulmanes se furent engagés dans cette gorge, ce fut une avalanche de rochers qui écrasèrent cavaliers et fantassins, chevaux et chameaux, et les firent rouler

1. Matthieu d'Édesse, I, xx. Matthieu place ces faits d'armes « dans le district arménien de Djouach, au village de Pag ou Bak, dans le Vaspourakan ».

2. Ibn-Miskawaih, *Tadjârib al-Omam*, 6, p. 8-11. Abrégé dans Ibn-al-Athîr, *Kâmil at-Tawarîkh*, éd. Tornberg, 8, p. 262-263.

3. Voir à la fin du présent volume notre généalogie des Arḍzrouni.

dans le gouffre. Il périt là, nous assurent les sources arabes précitées, plus de 5.000 hommes [1].

Le mouvement religieux sous le règne d'Abas

Le roi Abas n'avait point pris part aux dernières affaires du Vaspourakan. Il était fort absorbé par le soin d'accroître la prospérité religieuse et matérielle de son royaume. Lui aussi fut un grand bâtisseur d'églises et de monastères, un grand protecteur des arts. Cette renaissance artistique se trouva indirectement accrue par les mesures mêmes de la persécution que les pays de confession grecque-orthodoxe, tant l'empire byzantin sous le règne de l'empereur Romain Lécapène, vers 936, que les États géorgiens, prirent alors contre les résidents arméniens fidèles à la foi grégorienne. Ce fut ainsi qu'un saint prêtre nommé Hovhannès, chassé du pays des Aphkhazes, vint fonder dans l'Archarouniq le couvent de Kamrtjatzor, ou Kamrdja-dzor dont les moines pratiquèrent la règle de saint Basile et où une croix fameuse fut depuis un but de pèlerinages [2]. Dans le Chirak fut construit le monastère de Horomots-vanq, « le couvent des Grecs » dont le fondateur, Hovhannès, ayant voué sa vie à la charité, se dépouillait de ses vêtements en faveur des pauvres. A son exemple, les moines de Horomots-vanq « donnaient le couvent pour gîte aux passants et aux voyageurs, et tous les étrangers s'y reposaient comme dans leur propre maison » [3]. La même règle était suivie au couvent de Narek dans le Rechtouniq, fondé vers 935 et que devait illustrer, à la génération suivante, le célèbre Grégoire de Narek, « le Pindare de l'Arménie » (951-1003) [4]. Asołik mentionne encore pour la même époque le monastère de Khlatzor, dans le Terdjèn ou Derdjan, voué à saint Grégoire et qu'illustrèrent plusieurs pères-abbés d'une grande sainteté (Simon, fondateur du couvent, Pétros et Basile). Un autre religieux, Movsès, originaire du Tarôn, fonda un couvent de haute réputation à Kharberd (Kharpout) dans le Dzophq. Sa règle fut suivie par plusieurs autres monastères, celui des Hindsouts dans le canton de Karin (Erzeroum), fondé par le saint religieux Sargis, et aussi « dans le magnifique couvent de Kapoutaqar », « le rocher bleu », dans l'Archarouniq, ainsi qu'à Dprê-vanq dans le Chirak, et à Tsakhats-qar, « le rocher des sarments », dans le Vaïots-dzor, en Siounie [5]. La réforme à laquelle tous ces couvents durent leur fondation et

1. Cf. Huart, *Une razzia en Arménie au Xe siècle*, dans R. E. A., I, 4, 1921, p. 419-422.
2. Asołik, III, ch. vii, p. 29. Kirakos de Gandzak, trad. Brosset, *Deux historiens arméniens*, 1870, p. 44-45.
3. Asołik, ch. vii, p. 30.
4. Asołik, p. 30-31. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*, II, p. 429 et 466.
5. Asołik, vii, p. 32-33.

qui comportait la pratique de la pauvreté absolue, évoque à certains égards notre réforme franciscaine. Parmi les religieux qui ont illustré cette époque, Asołik mentionne Vardik, père-abbé du couvent de Vang, « le saint père Karmir, du canton de Dzophq, et le grand philosophe Anania, du couvent de Narek » [1].

Comme on le voit, la majeure partie de ces fondations religieuses se situe dans le nord, autour du domaine royal bagratide. Cependant le patriarcat qui, dans la personne du patriarche Hovhannès V l'Historien, s'était réfugié au sud, dans le royaume ardzrounien du Vaspourakan, y restait établi. Hovhannès, on l'a vu, s'était installé dans ce pays, à Tzorovanq, près de Van, vers 924. Son successeur, Stéphannos *R*echtouni (931-932), se fixa dans l'île d'A*l*thamar, résidence des rois de Vaspourakan, où le siège pontifical se trouvait à l'abri des rezzous musulmans. Les pontifes suivants, Théodoros *R*echtouni (932-938) et Éliché (Élisée) *R*echtouni (938-943), restèrent, eux aussi, à A*l*thamar. Leur successeur, Anania de Moks (Anania Mokatsi) (943-967), fut amené à changer de point de vue. C'était l'époque où la révolte et la trahison d'Aboulkharib Havnouni provoquaient dans le Vaspourakan les plus graves troubles intérieurs et la reprise des rezzous musulmans descendus du pays de Her (Khoï). Anania, abandonnant le séjour d'A*l*thamar, s'enfuit au monastère de Varag, au sud-est de Van (948), puis il finit par regagner l'Arménie septentrionale, le royaume bagratide où il établit sa résidence provisoire dans la petite ville d'Arkina, sur l'Akhouréan, près d'Ani, dans le Chirak (959) [2].

Anania fut un excellent pontife. « Il se distingua, dit Mgr Ormanian, dans les affaires politiques et religieuses du pays et contribua à assurer à l'Église un calme relatif » [3]. Il eut à lutter contre l'hérésie des Thondrakiens, héritiers spirituels des Pauliciens du siècle précédent [4]. Les Thondrakiens sur qui nous sommes renseignés par Anania de Narek, Aristakès de Lastiverd, Grégoire Magistros et Nersès Chnorhali, se réclamaient d'un laïc nommé Sembat de Zaréhavan (dans le Dza*l*kotn) qui s'était manifesté vers 840 et avait établi son séjour à Thondrak, dans l'Apahouniq (région de Manazkert) [5]. Par la suite on appela certains d'entre

1. Asołik, p. 33-36.
2. Samuel d'Ani p. 347. Cf. Ormanian, p. 39. Tournebize, p. 151.
3. Ormanian, p. 39.
4. Sur les Thondrakiens, voir Tchamitch, 1, p. 398, 508, 765 ; 2, 840, 884-895, résumé par Prud'homme dans sa traduction d'Aristakès de Lastiverd, p. 135-138. Tournebize, p. 152.
5. Asołik, III, 3, trad. Macler, p. 12. Cf. Tchamitch, II, 884 sqq. Ce fut également à Thondrak que s'établit un moment un autre hérétique de la même secte, l'évêque Hakob qu'Aristakès de Lastiverd donne comme le grand responsable de la propagation du thondrakisme. Ce personnage, qui avait eu « l'administration des églises de la région de Harq », enseigna quelque temps à Thondrak avant de se réfugier à Khélath, puis à Maiyâfâriqîn (Néphérkert) chez les Musulmans (Aristakès, xxii, p. 123-127. Le village

eux Thoulaïliens, du village de Thoulaïl dans le Mananali où ils furent assez nombreux [1]. Il semble qu'ils se soient nommés aussi Arévordiq, « fils du soleil », ce qui paraîtrait révéler, par delà les Pauliciens, des infiltrations manichéennes [2]. Dès 847 ils avaient été excommuniés par le patriarche Hovhannès d'Ova. D'après ce que nous savons d'eux, ils proscrivaient le culte des saints et des images et même tout culte extérieur, rejetaient le baptême, la hiérarchie ecclésiastique, le dogme de l'Incarnation et prêchaient l'égalité absolue entre les hommes [3]. Le patriarche Anania de Moks fit réfuter le thondrakisme par son homonyme, le *vardapet* Anania de Narek dont l'œuvre (ou une œuvre mise sous son nom), retrouvée par Galoust Ter-Mkrttchéan, est parvenue jusqu'à nous [4].

En dehors de ses errements en matière de dogme et de morale, le mouvement thondrakien troublait la hiérarchie ecclésiastique arménienne, et les adversaires, déclarés ou secrets, de l'arménisme dans les marches-frontières ne manquaient pas d'en profiter. Ce fut ainsi que l'évêque de Siounie, Hakob (918-959) [5], essaya, avec l'appui du katholikos d'Aghouanie, Sahak [6], de se séparer du patriarcat arménien en alléguant qu' « il ne convenait pas qu'un évêque fît des cadeaux à un autre évêque » (c'est-à-dire au patriarche), raisonnement ruineux de toute hiérarchie et éminemment thondrakien [7]. En réalité, comme le montre Stéphannos Orbélian dans son *Histoire de la Siounie*, l'évêque siounien profitait des vicissitudes du patriarcat, alors retiré au Vaspourakan, pour se rattacher au katholikos d'Aghouanie, lequel se trouvait être son ami personnel [8]. Mais le patriarche Anania agit énergiquement. Il somma le katholikos d'Aghouanie, Sahak, et l'évêque Hakob de Siounie, de comparaître devant lui. Sur leur refus, il se rendit de sa personne en Siounie. Intimidés, les princes siouniens Sembat et Djévancher (branche de Balk, l'actuelle Choucha) l'accueillirent avec respect dans la ville épiscopale de

de Thondrak, foyer de l'hérésie, devait être rasé en 1050 par le duc arméno-byzantin de « Mésopotamie », Grégoire Magistros. Cf. PRUDHOMME, *l. c.* p. 137-138. Sur Sembat et sur le bourg de Thondrak, voir Fred. C. CONYBEARE *The key of truth, a manual of the Paulician church of Armenia*, p. XXXII (avec bibliographie, *ibid.*, p. 203).

1. 1. ARISTAKÈS DE LASTIVERD, ch. XXIII, p. 128-135, nous raconte «comment l'incendie de l'erreur s'alluma dans la contrée de Mananali », du fait d'un certain Koundzik de Chiri ou Chirni qui avait obtenu la protection d'un seigneur nommé Verver, converti à ses doctrines.

2. Cf. BROSSET, dans *Histoire de Siounie*, 1, p. 160, n. 2.

3. Cf. ARISTAKÈS DE LASTIVERD, XXII, p. 123. TOURNEBIZE, p. 152.

4. TER MKRTTCHEAN, *Die Paulikianer*, Leipzig, 1893, p. 130-135. Sur l'inauthenticité présumée de la lettre d'Anania de Narek, *ibid.*, p. 83 sqq.

5. Pour ces dates, BROSSET, *Histoire de Siounie*, 2, p. 53.

6. Sahak, katholikos d'Aghouanie, eut pour successeur, en 947, son frère Gagik, ami personnel, comme lui, de Hakob de Siounie (Étienne ORBÉLIAN. *Histoire de Siounie*, 1, 52, p. 158-159.)

7. KIRAKOS DE GANDZAK, II, p. 45-46.

8. *Histoire de Siounie*, 1, LII, p. 159.

Tathèv, et l'évêque Hakob, privé de leur protection, dut se soumettre : se prosternant devant Anania, il reconnut, du moins pour l'instant, la primauté du patriarcat arménien (947) [1].

Malgré la soumission apparente du prélat siounien, le malaise subsistait. Un des amis de Hakob, Khosrov évêque de l'Antzévatziq, se maintint en état de dissidence. Restait surtout à trancher la question du catholicat d'Aghouanie, ce patriarcat régional, théoriquement subordonné au patriarcat arménien, mais qui, dans la personne du katholikos aghouan Sahak, se posait nettement en siège indépendant [2]. Cette tendance devait être d'autant plus forte que, depuis la fin du IXe siècle (antérieurement à 893), le prince aghouan Hamam avait pris le titre royal, s'affirmant ainsi l'égal des rois bagratides d'Arménie [3]. De même, le katholikos aghouan voulait traiter à égalité avec le siège patriarcal arménien.

Devant la mauvaise volonté des Aghouans, Anania de Moks agit de nouveau avec vigueur. Le patriarche aghouan Sahak venait de mourir, remplacé par son frère Gagik qui professait les mêmes doctrines (949). Anania interdit aux Aghouans de reconnaître Gagik et n'accepta de conférer le catholicat qu'à un autre candidat nommé Iounan ou Hovhannès. Puis Iounan lui-même ayant paru indigne de ce poste, Anania se rendit de nouveau en Aghouanie, dans le district de Khatchèn où il fut reçu par le prince aghouan Grigor, et réunit un synode local à Adakh ou Ardakh [4]. Il déposa Iounan, mais, malgré l'intervention de Grigor, refusa de rétablir Gagik. En réalité, ce dernier devait jusqu'à sa mort (958) et en dépit des foudres pontificales, rester métropolite de l'Aghouanie. Il devait en aller de même en Siounie où l'appui de Vasak, prince (plus tard roi) de la Siounie Orientale, et de Djévancher, prince de Balk (Choucha), permit à l'archevêque dissident Hakob de conserver jusqu'à son décès (également survenu en 958) le siège de Tathèv [5]. Nous verrons comment après la disparition de ces deux rebelles, dès cette même année 958, Anania réussit enfin à obtenir la soumission des Églises de Siounie et d'Aghouanie [6].

Rappelons que ces questions d'obédience ecclésiastique présentaient pour le peuple arménien un intérêt majeur. La Siounie,

1. *Histoire de Siounie*, p. 159. KIRAKOS, II, p. 45-46.
2. Étienne ORBÉLIAN, *Histoire de la Siounie*, 1, LII, p. 158-159.
3. Moïse KALANKATOUATSI, *Histoire des Aghouans*, trad. PATKANIAN, p. 273. Cf. BROSSET, *Histoire de la Siounie*, 1, p. 173, n. 3.
4. Rappelons que la principauté ou royaume d'Aghouanie se composait des anciennes provinces arméniennes d'Artsakh (où se trouvait le pays de Khatchèn) et d'Outi. Le prince régnant alors en Aghouanie, Grigor, semble à Brosset le même dont la sœur avait épousé en 922 le roi d'Arménie Achot II Erkath. Sur ces faits, Étienne ORBÉLIAN, *l. c.*, 1, LII, p. 160-161. Sur Grigor cf. BROSSET, *ibid.*, p. 161, n. 2, et p. 163, n. 3.
5. Étienne ORBÉLIAN, *Histoire de Siounie*, 1, 52, p. 164.
6. Voir plus loin, p. 479-480.

l'Aghouanie, ces Marches du Nord-Est, devaient leur culture à la civilisation arménienne dont l'action s'exerçait principalement par l'Église grégorienne. En cherchant à se rendre autocéphales, les chrétientés de Siounie et d'Aghouanie risquaient d'échapper à l'influence du Hayastan, et, livrées à elles-mêmes, de tomber dans l'orbite de la Géorgie, c'est-à-dire de Byzance. La vie d'Anania de Moks s'est passée à lutter contre ce péril.

Le roi Abas et les Aphkhazes

Le roi Abas transporta sa capitale de Chirakavan à Kars, ville dont le site, facile à défendre, se prêtait admirablement à un tel rôle. Il la fortifia, l'orna de constructions, notamment d'une superbe cathédrale « toute en belles pierres de taille bien polies, ornée de colonnes en pierre et d'une coupole ronde, vraie image du ciel ». Ce monument, commencé en 930, aurait été consacré vers 937 [1].

Au moment où la cathédrale devait être consacrée — donc en 937 —, un incident inattendu se produisit, par suite de l'intervention d'un chef aphkhaze qu'Asolik et Vardan appellent le roi Bêr. Or, ce nom est inconnu dans les listes royales d'Aphkhazie. Le roi Abas avait épousé une fille de Gourgèn ou Giorgi II, roi d'Aphkhazie [2], et Giorgi II paraît avoir régné sur les Aphkhazes de 921 à 955 : il fut donc très exactement le contemporain du roi Abas qui régna, on le sait, sur l'Arménie de 928 à 952. Comme le suggère Brosset, Bêr ne peut donc avoir été qu'un chef secondaire aphkhaze, plus ou moins autonome, ou, si l'on préfère, un général au service de Giorgi II [3].

Quoi qu'il en soit, Abas, nous dit Asolik, venait d'achever la construction de la cathédrale de Kars et il s'apprêtait à la faire consacrer suivant le rite grégorien, quand apparut, sur les bords de la haute Koura, le chef aphkhaze Bêr avec une puissante armée. Bêr enjoignit au roi d'Arménie de faire consacrer la nouvelle église selon le rite « chalcédonien », c'est-à-dire grec. Il arrivait, disait-il, pour procéder lui-même à cette cérémonie, faute de quoi l'Arménie serait « changée en désert ». Devant cet ultimatum, Abas rassembla la cavalerie arménienne disponible et, se portant vers la Koura, vint camper en face de Bêr. « Chaque jour, continue Asolik, les deux partis faisaient des incursions sur les bords du fleuve d'un côté et de l'autre. Un jour un détachement d'Aphkhazes, ayant franchi la Koura, parvint jusque dans le camp arménien, et le bruit du tumulte arriva aux oreilles du

1. Asolik, III, ch. VII, p. 27. Cf. H. F. B. Lynch, *Armenia*, 1, p. 406-407. Pour la date de 937, Brosset, *Additions*, p. 171.
2. Princesse qui mourut en 947. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, 1, ch. LII, p. 159, n. 4.
3. Brosset, *Histoire de la Géorgie, Additions*, p. 172-173.

roi. Sur le champ, il demande son cheval, s'équipe de ses armes et, saisissant son épée à double tranchant, il court sus aux assaillants et les poursuit jusqu'au milieu du fleuve. Les frappant de son bras vigoureux, il les précipite à bas de leurs chevaux et leur donne pour tombe les eaux de la Koura. Puis, s'élançant sur le rivage, il appelle d'une voix retentissante Dieu à son secours. Les peuples du Nord (les Aphkhazes) terrifiés prennent la fuite. Les Arméniens les poursuivent victorieusement, les taillent en pièces et font prisonnier l'orgueilleux Bêr. Il fut conduit à Kars où le roi lui dit : « Regarde cette magnifique église, car tu ne la reverras plus ! » — et il lui fit brûler les yeux [1]. »

Le xe siècle est un des siècles de fer du vieux monde et les mœurs n'étaient pas plus douces dans notre Occident à la même époque. Sans prétendre excuser l'acte du monarque arménien, ce supplice imité des habitudes de la cour byzantine, rappelons qu'il ne s'agissait nullement ici d'une simple question de rite ou plutôt que le rite n'était que le symbole de l'obédience politique. Laisser consacrer la cathédrale de Kars selon les formules grecques par une armée d'invasion aphkhaze, c'était, pour le royaume arménien, accepter la perte de son indépendance, l'aliénation de sa liberté, l'intrusion, dans sa nouvelle capitale, des divers peuples du Caucase qui n'étaient en l'espèce, comme les Aphkhazes et les Géorgiens, que les agents de l'impérialisme byzantin. En sauvant Kars, Abas avait sauvé l'Arménie.

Il est à noter que le geste d'Abas n'entraîna pas de représailles de la part des Aphkhazes. Ils obtinrent contre rançon la libération de Bêr — « cette face enténébrée fut rachetée par les siens à prix d'argent » — et conclurent avec les Arméniens « un traité de paix, confirmé par serment, aux termes duquel il ne devait plus y avoir de guerre entre les deux peuples » [2], ce qui confirme d'ailleurs l'opinion de Brosset que Bêr n'était sans doute qu'un chef secondaire ayant agi sans l'aveu du roi d'Aphkhazie Giorgi II.

Dans l'ensemble, le règne d'Abas fut une époque de paix et de prospérité pour l'Arménie. Redouté des ennemis et sachant se faire respecter d'eux — la dure leçon infligée aux Aphkhazes en témoigne —, Abas sut, au contraire, montrer à l'égard de ses sujets une douceur qui a été notée par Asolik. Sa puissance et la sagesse de son gouvernement firent de lui un des meilleurs souverains de la dynastie bagratide. Le pouvoir spirituel n'était pas moins bien représenté dans la personne du patriarche Anania de Moks, « hautement vénéré à cause de sa sainteté et chéri de son troupeau » [4].

1. Asolik, III. ch. VII, p. 27-28. Cf. VARDAN et les autres auteurs consultés par Tchamitch, ap. BROSSET, *Histoire de Géorgie, Additions*, p. 172.
2. Asolik, III, VII, p. 28.
3. Asolik, III, VII, p. 26.
4. Asolik, III, VII, p. 29.

Le recul de l'Islam
Libération des confins arméno-byzantins par les généraux arméniens au service de Byzance

Tandis que dans l'Arménie historique les deux dynasties bagratide et ardzrounienne, la première dans les provinces du nord, la seconde dans celles du sud-est, profitaient de la décadence et du morcellement du khalifat abbâsside pour restaurer leur indépendance, les anciennes provinces-frontières entre Byzance et l'Arménie, provinces qui comptaient un fond de population arménienne si considérable, étaient arrachées à la domination musulmane par une pléiade de brillants généraux byzantins dont beaucoup étaient d'ailleurs d'origine haïkane.

La dynastie des empereurs « macédoniens » sous laquelle s'accomplit cette reconquête, était, elle aussi, de même origine, puisque son fondateur, l'énergique Basile Ier (867-886), sortait d'une famille arménienne, peut-être venue de Thil dans la principauté bagratide du Tarôn [1]. Basile Ier avait imprimé une cadence accélérée à la reconquête chrétienne, en occupant, entre 871 et 882, toutes les « pyles », tous les passages du Taurus et de l'Anti-Taurus qui constituaient effectivement les portes de la Cappadoce vers la Cilicie ou l'Arménie euphratésienne. En même temps, il faisait un effort décisif dans la région contestée de l'Est anatolien, entre Sébaste (Sivas) sur l'Halys et Mélitène (Malatya) près de l'Euphrate, région où se trouvait l'enclave paulicienne de Téphriké, devenue le bastion des pays musulmans. En 872 Téphriké fut enfin prise et détruite, le chef paulicien Chrysochéir fut tué et sa tête fut envoyée à Basile Ier [2]. Plus au sud, en 873, les Byzantins prirent et pillèrent Zapétra, dans la haute vallée du Sultan-sou, et Samosate sur l'Euphrate, sans toutefois pouvoir encore emporter Mélitène [3].

La montagneuse région de l'Anti-Taurus, entre Césarée et Marach, par où les Arabes s'étaient si souvent infiltrés sur le plateau anatolien, fut définitivement reconquise par les Byzantins, tandis que l'occupation, en 876, de la forteresse de Loulou (Lou'lou'a), dans le Taurus cilicien, ouvrait aux colonnes byzantines descendant d'Héraclée ou de Tyane, la route de Tarse [4]. En 895, les Arabes s'étant permis de transformer en forteresses certaines églises du Baséan (la « Phasiane » des nomenclatures byzantines), l'empereur Léon VI envoya contre eux une armée

1. Cf. N. Adontz, *L'âge et l'origine de l'empereur Basile Ier*, dans *Byzantion*, 8, fasc. 2 (1933), p. 475-500, et 9, fasc. 1 (1934), p. 223-260.
2. Cf. Vogt, *Basile Ier*, p. 324. Bibliographie dans Laurent, p. 256, n. 2.
3. Constantin Porphyrogénète *ap.* Honigmann, *Ostgrenze*, p. 58-59. Laurent, p. 257.
4. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 60.

commandée par Lalakon, stratège des Arméniaques et par les stratèges de Koloneia, de « Mésopotamie » et de Khaldie. Ces généraux détruisirent les fortins et rétablirent les églises. Leur collègue Katakalon, à la tête d'un autre détachement byzantin, alla saccager les établissements arabes de la banlieue de Théodosiopolis (Karin, Erzeroum) [1].

Sous le règne des empereurs Constantin Porphyrogénète (913-959) et Romain II Lécapène (919-944), un vaillant général impérial d'origine arménienne, Jean Kourkouas (= Hovhannès Gourgèn), commanda de 922 à 944 en Asie Mineure où ses exploits contre les Arabes lui valurent, nous l'avons dit, d'être célébré par le Continuateur de Théophane comme « un autre Trajan ». Dès 921, on l'avait vu diriger une terrible contre-razzia au détriment des garnisons arabes du canton de Baséan [2]. Maintenant, à la place des postes arabes détruits, il établissait autant de colonies militaires byzantines. « Il doubla, dit le Continuateur, l'étendue de la Romanie. Auparavant, les Infidèles arrivaient jusqu'à l'Halys. Lui, il porta jusqu'au Tigre et à l'Euphrate les frontières de l'Empire. » A côté de Jean, deux autres généraux de sa famille, deux autres Arméniens, son frère Théophile Kourkouas et le fils de Théophile, le futur empereur Jean Tzimiscès, se signalèrent par leur valeur, ainsi qu'un autre capitaine arménien, le *magistros* Mélias (Mlèh en arménien). Jean Kourkouas et son frère remportèrent un succès décisif, lorsque, après un siège de sept mois, ils enlevèrent aux Arabes la ville de Théodosiopolis, la Karin des Arméniens, l'actuelle Erzeroum, l'ancien chef-lieu de l'Arménie romaine (date discutée entre 928 et 935 ou même 949, car Asołik donne expressément cette dernière date) [3]. Asołik spécifie que la ville fut prise par le *domestikos* Tchimchkik (= Tzimiscès), c'est-à-dire par Théophile, père du futur empereur Jean Tzimiscès. « Ayant pratiqué une brèche et fait écrouler les hautes tours qui défendaient la ville, il s'en rendit maître. » La même source ajoute que le jeune Jean Tzimiscès fit là ses premières armes et se distingua par sa valeur [4].

Pour s'assurer l'alliance des Arméniens et des Géorgiens, la cour de Constantinople devait par la suite (978) confier Théodo-

1. Constantin Porphyrogénète, *De administrando Imperio*, 45, p. 199-200.

2. Constantin Porphyrogénète, *l. c.*, p. 200.

3. Rambaud, *L'Empire grec au Xe siècle, Constantin Porphyrogénète*, p. 422, acceptait la date de 928. Variations chez Runciman, *Romanus Lecapenus*, p. 139-140, entre 930-931 et 949. Mais Michel le Syrien, III, p. 123, place la prise de Théodosiopolis vers 934-935. Discussion de cette chronologie dans Honigmann, *Ostgrenze*, p. 79. Adontz se rallie à la date de 949 (Adontz, *Les Taronites*, dans *Byzantion*, X, 1935, p. 544), en suivant Asołik, III, VII, p. 37, lequel place la prise de « Karin » en 398 de l'ère arménienne, c'est-à-dire entre le 3 avril 949 et le 2 avril 950).

4. Asołik, III, VII, p. 38.

siopolis au prince arméno-géorgien du Taïq, le bagratide Davith le Curopalate [1].

Autre reconquête importante : le 19 mai 934 Jean Kourkouas et Mélias (Mlêh) enlevèrent Mélitène (Malatya) à un émir local. La population arabe fut chassée et la ville rasée [2]. A l'est de Mélitène, de l'autre côté de l'Euphrate, l'empereur Romain Lécapène fonda la forteresse de Romanopolis [3]. Cependant les Byzantins rencontrèrent un adversaire sérieux dans la personne de l'émir Saîf ad-Daoula, de la dynastie des Hamdanides, émir d'Alep de 944 à 967, qui reprit un moment l'avantage (936, 939), et poussa une razzia jusqu'à Colonée dans la Cappadoce Pontique[4]. Mais les Byzantins se ressaisirent vite (941-942), poussant à leur tour des pointes vers le Tigre supérieur en direction de Maiyâfâriqîn, l'ancienne Martyropolis [5]. En 944, Jean Kourkouas obligea l'émir d'Édesse à rendre une relique fameuse, l'étoffe sur laquelle était imprimé le visage du Christ [6].

La disgrâce imméritée de Jean Kourkouas et la chute de l'empereur Romain Lécapène qui laissa le trône au seul Constantin Porphyrogénète (944) ralentirent un instant les opérations. L'émir hamdanide d'Alep Saîf ad-Daoula en profita en battant les Byzantins près de Germanicée ou Marach (944). Mais les Byzantins réagirent rapidement sous le commandement de Jean Kourkouas rappelé aux affaires et qui au printemps de 949 prit et démantela cette même ville de Marach [7]. Certes il y eut encore des contre-attaques hamdanides qui, sous forme de razzias, allèrent dévaster la Cappadoce dans le thème de Lykandos, la montagneuse région de Tzamandos (dans l'Anti-Taurus) et le thème de Charsian. Mais au retour d'une de ces razzias l'émir Saîf ad-Daoula se laissa surprendre et écraser dans les défilés par le général byzantin Bardas Phocas (20 novembre 950). Sous le commandement de trois habiles capitaines, Léon Phocas, le cubiculaire Basile et Jean Tzimiscès, — ce dernier, comme on l'a vu, d'origine arménienne —, les Byzantins poussèrent jusqu'à Amida (Diyârbékir), Martyropolis (Maiyâfâriqîn), Arzèn et

1. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 80.

2. Michel le Syrien, III, p. 122-123. Autres sources dans Rambaud, *Constantin Porphyrogénète*, p. 423. Cf. Runciman, *Romanus Lecapenus*, p. 142, rectifié dans Honigmann, *Ostgrenze*, p. 73.

3. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 90-91, et, du même, article *Malatya*, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, p. 209-210.

4. Cf. N. Adontz, *Les Taronites en Arménie*, dans *Byzantion*, 10, 1935, p. 540-541.

5. Maiyâfâriqin, daus les années 939-940, était sous la dépendance de l'émir d'Alep Saîf ad-Daoula. De même en 949 (Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 132).

6. Bibliographie dans Rambaud, *Constantin Porphyrogénète*, p. 108.

7. Kamâl ad-Dîn, dans Freytag, *Zeitschrift d. Deutsch. Morgenl. Gesell.*, XI, 187. Honigmann, Mar'ash, Encycl. de l'Islam, III, p. 285.

Nisibe (957-959) [1]. Toutefois il ne s'agissait encore que de contre-pezzous, les quatre villes ayant continué, après leur passage, à faire partie de l'émirat hamdânide d'Alep. Au contraire, la victoire qu'ils remportèrent sur l'émir Saîf ad-Daoula à Ra'bân, en octobre-novembre 958, leur assura définitivement la possession de Samosate [2].

La frontière arabo-byzantine en 960 était jalonnée, du nord au sud, par les villes, désormais réintégrées dans le domaine « romain », d'Arsamosata (Chimchât), Romanopolis, Karkaron (Gargar), Samosate (Soumaisât), Behesni, Kokousos (Göksun), Comana et Podandos (Bozanti) [3]. Les thèmes de Colonée, de Sébaste, de Charsian et de Cappadoce avaient cessé de jouer le rôle de marches-frontières. Ce rôle était désormais dévolu aux thèmes, nouvellement créés dans les territoires reconquis, de Mésopotamie [4], de Khanzit [5], de Likandos ou Lykandos [6], à la « curatorie » de Mélitène, à la marche de Samosate, sans parler, en Cilicie Occidentale, du gouvernement de Séleucie (Sélefké). A la mort de l'empereur Constantin Porphyrogénète (959), « l'Euphrate était redevenu la base d'opérations, le Tigre l'objectif des légions romaines » [7].

De ce rapide exposé, il ressort que la reconquête byzantine sous la dynastie macédonienne, dynastie, en réalité, d'origine arménienne, fut pour une large part l'œuvre de généraux arméniens au service de Byzance. Certes, ces Arméniens avaient adopté la foi « chalcédonienne » et, dans l'état des querelles théologiques du temps, ils étaient, de ce fait, reniés par leurs anciens compatriotes. Il n'en est pas moins vrai que ce sont des généraux et des soldats arméniens qui ont, pour une bonne part, été les véritables héros de cette « épopée byzantine », de cette reconquête « romaine » célébrée par tous les historiens comme le grand fait du xe siècle. La race arménienne, pendant tout le haut moyen âge, s'est divisée en deux parties. La grande majorité en est restée attachée au sol natal où, à force de tenacité, de vaillance et

1. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, p. 135, et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 93.
2. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 85.
3. Cf. Honigmann, Carte *Fines orientales imperii byzantini circa* 960, dans ses *Ostgrenze*.
4. Forteresses et localités du thème de Mésopotamie d'après Honigmann, (*Ostgrenze*) : Kamakha, Barzanissa (Wartanîs, Vardénik), Tchémechkacag, Khozanon, Kharpezikion, Abdela (Abdallî).
5. Forteresses et localités du thème de Khanzit d'après Honigmann : Kharpète (Kharpout), Mourinik, Dadima Tilion (at-Tall), Kolkhis (al. Koulkous), Arsamosata (Chimchât) et Romanopolis.
6. Localités du thème de Lykandos d'après Honigmann. Arômainé (Hoçn al-Roummâna), Taranta (Taranda, Dérendé), Sirikha (Kémèr), Komana (Chahr), Khônion (Khounou), Arabisos (Yarpoûz), Sgénin (Izgin), Sarbapin (Qara-uyuq), Wîrânchéher, Sôzopétra (Zibatra), Kokousos (Göksun) Kadismatin (Kertizmen), Plabta (Abouloustaïn, Albistân) et Alichéher.
7. Rambaud, *L'empire grec au Xe siècle. Constantin Porphyrogénète*, p. 427-436.

d'intelligence, elle a résisté à l'islamisation et finalement restauré son indépendance politique. Mais une minorité, demeurée ou passée pour des raisons diverses (surtout pour fuir la persécution musulmane) dans les provinces-frontières de l'empire byzantin, s'y est mise au service de Byzance et, au prix de sa conversion à l'orthodoxie grecque, mais en conservant ses qualités ethniques propres, notamment ses fortes vertus militaires, a joué dans l'histoire byzantine un rôle décisif. Ces Arméniens plus ou moins hellénisés se sont assis sur le trône impérial dans la personne de Basile Ier et plus sûrement encore, nous le verrons, de Jean Tzimiscès. La famille de Jean Gourgèn, qui a donné après lui Théophile et Jean Tzimiscès lui-même, a plus fait qu'aucune autre pour chasser les Arabes des territoires du haut Euphrate et rendre à la « romanité » ces vieilles terres chrétiennes qui, au temps de Justinien, avaient précisément formé la *Troisième Arménie* et la *Quatrième Arménie*.

Du coup, les frontières romaines se rapprochaient des États arméniens indépendants. Et c'était là que résidait le grand problème des jours prochains : Byzance, redevenue voisine des royaumes arméniens, allait-elle les aider dans leur lutte contre l'Islam ou entraver et arrêter leur essor ?

Le roi Achot III le Miséricordieux

Le roi d'Arménie Abas était mort « à un âge avancé » vers 952 ou, selon Asołik, vers 953 [1]. Il eut pour successeur son fils aîné Achot III qui reçut le surnom d'Olormadz, c'est-à-dire le Miséricordieux, le Charitable. Sa piété et sa charité nous rappellent en effet notre Robert le Pieux ou notre Saint Louis. « Achot, nous dit à ce sujet Asołik, gouverna l'Arménie avec un esprit pacifique et surpassa tout le monde par son humilité et sa charité. Il réunissait autour de lui les estropiés, les boiteux et les aveugles et les faisait asseoir à sa table dans les banquets qu'il offrait, se plaisant à les appeler princes et curopalates et se réjouissant avec eux. Leur lèpre et leurs ulcères avaient à ses yeux autant de prix que les parures et les pierres précieuses. De ses propres mains il leur présentait sa coupe royale pleine. Les dons qu'il prodiguait aux nécessiteux étaient tels qu'à son décès on ne trouva pas une drachme dans son trésor. Il allait jusqu'à leur donner les dépouilles de son palais, objets d'ornements, garnitures des sièges et des murs [2]. »

Il ne faudrait évidemment pas exagérer les traits de cette peinture. Le Miséricordieux savait, le cas échéant, agir en roi. A

1. En 402 de l'ère arménienne, année qui va du 2 avril 953 au 1er avril 954 (Asołik, III, VII, p. 38).
2. Asołik, III, VIII, p. 39.

son avènement, les factions recommençaient à s'agiter, des bandes pillardes à ravager le pays. Grâce au concours d'un vaillant homme de guerre, Kor ou Gor Marzpetouni, fils de Géorg Marzpetouni, dont il fit son général, il réussit à pacifier le pays [1].

Les chrétientés de Siounie et d'Aghouanie rentrent dans l'obédience arménienne

Le règne d'Achot III vit se poursuivre et aboutir les efforts du patriarche Anania de Moks pour ramener dans l'obédience arménienne le catholicat d'Aghouanie et l'archevêché de Siounie. Comme nous l'avons vu, pendant le règne d'Abas, Anania n'avait pu briser l'opposition du katholikos aghouan Gagik et de l'archevêque siounien Hakob qui faisaient front contre lui et se savaient soutenus par les princes locaux, le prince aghouan Grigor et le prince siounien Djévancher, seigneur de Balk (Choucha) [2]. En vain Anania s'était-il transporté de sa personne en Siounie pour régler la question de l'obédience religieuse. L'évêque Hakob s'était réfugié, sous la protection de Djévancher, dans la citadelle de Balk, d'où il bravait les foudres pontificales [3]. Anania, de Tathèv où il avait réuni un synode, avait dû se contenter de l'excommunier [4].

La situation changea lorsque les deux prélats dissidents, Hakob de Siounie et Gagik d'Aghouanie, eurent disparu. (Ils moururent la même année, en 958, à peu d'intervalle l'un de l'autre). Le patriarche Anania se rendit aussitôt en Siounie et réunit à Kapan [5] un synode local. Vasak, prince (depuis, roi) de la Siounie Orientale [6], et Djévancher, prince de Balk [7], qui avaient soutenu les errements de Hakob (Djévancher avait, de ce fait, encouru l'excommunication), vinrent à la rencontre d'Anania, confessèrent leur faute et obtinrent leur pardon. Le clergé

1. Cf. Tchamitch, 2, p. 811 et 837. Tournebize, p. 118.
2. Voici plus haut, p. 470-471.
3. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, 1, 52, p. 164. Aussi Kirakos de Gandzak, ch. II, p. 45, qui fait protéger Hakob par « la princesse de Siounie ». On trouvera un aperçu des errements de Hakob d'après Vardan. CXXI, et Kirakos, XLVII, XLVIII, dans Brosset, *Histoire de la Siounie*, 2, p. 41.
4. Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, 52, p. 163-164. Signalons que cette querelle ecclésiastique marqua le commencement de la décadence pour le célèbre couvent de Tathèv. « Le patriarche Anania, courroucé de l'obstination de l'évêque Hakob, supérieur du couvent de Tathèv, l'en chassa avec des paroles de blâme et laissa le couvent complètement vide » (*Histoire de la Siounie*, 2, II, p. 119).
5. Le pays de Kapan est donné par Étienne Orbélian comme la 10e division de la Siounie. Cf. Indjidji, *Arménie ancienne*, p. 293-294 et la note de Delaurier dans sa traduction de Matthieu d'Édesse, p. 243, n. 5.
6. Sur Vasak, fils de Sembat et depuis roi de Siounie, cf. Brosset, *Histoire de Siounie*, 1, p. 164, n. 3.
7. Sur Djévancher, fils de Tzalik, Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, 52, p. 164-165, et 55, p. 172.

siounien dut promettre de ne plus s'appuyer contre le patriarcat arménien sur le catholicat d'Aghouanie. En expiation des fautes passées, Anania retira aux archevêques de Siounie certains de leurs privilèges traditionnels, notamment le droit de faire porter devant eux la croix, « la très précieuse crosse », « le coussin en étoffe d'or », etc [1]. Satisfait d'avoir ainsi fait rentrer l'Église siounienne dans l'obédience du Siège grégorien, Anania, pour sceller cette reconciliation et rendre définitif le ralliement des princes siouniens, nomma archevêque de Siounie, « sur le siège de Tathèv », le fameux Vahan ou Vahanik de Vahanou-vanq (*alias* Ohanou-vanq), qui était le propre fils de Djévancher de Balk [2] (958). Nous verrons en 967 Vahan succéder à Anania comme patriarche d'Arménie.

De Siounie, Anania se rendit en Aghouanie. Les seigneurs aghouans — l'*Histoire de Siounie* mentionne notamment Sénéqérim fils de Grigor et un certain Ichkhanik, — imitèrent les princes siouniens. Eux aussi « confessèrent humblement leurs fautes » et reconnurent la primauté du patriarcat arménien. Ainsi rentrés dans le giron de l'Église arménienne, ils soumirent à l'agrément d'Anania, pour les fonctions de katholikos, un religieux nommé Davith, du couvent de Khotakérats, qui paraît avoir donné satisfaction au pontife puisque celui-ci le sacra sur le champ métropolite d'Aghouanie [3].

Ainsi prit fin une dissidence religieuse qui, en se prolongeant, aurait pu avoir les plus fâcheuses répercussions sur les rapports politiques de l'Arménie et de l'Aghouanie [4].

Le règne d'Achot III vit s'élever plusieurs monastères célèbres, notamment chez les Sévordiq, ces belliqueux montagnards établis sur la rive droite de la Koura, dans la province de l'Outi, vers Chamkor et les confins du Gougarq à l'ouest et vers l'Artzakh au sud. La reine Khosrovanouch, femme d'Achot III, fonda chez eux les deux couvents d'Halbat et de Sanahin, « situés en face l'un de l'autre » et renfermant 500 cénobites qui suivaient la règle de saint Basile [5]. « Les meilleures autorités, note Brosset,

1. Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, 52, p. 165.
2. Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, 52, p. 164.
3. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, 1, 52, p. 165.
4. Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, ch. lii, p. 165. Voici, de père en fils, une liste de princes d'Aghouanie ayant régné à Kapan, d'après Matthieu d'Édesse, ch. cxxvi, p. 194. Vatchakan, Koulag, *alias* (vi, p. 3) Kotchazkaz, Philippe (Philippé), Tagin-Sévada, Sénéqérim, Grigor, ce dernier régnant à l'époque où écrivait Matthieu d'Édesse (dont l'histoire se clôt en 1136). Étienne Orbélian (*Siounie*, 1, ch. lii, p. 165) nomme, parmi les seigneurs d'Aghouanie qui envoyèrent leur soumission au patriarche Anania en 958, « Ichkhanik, un second Sénéqérim, fils de Grigor, Djévancher et Gourgèn ». Brosset avoue son impuissance à établir le tableau de ces princes (*Siounie*, 1, p. 165, n. 4).
5. Asolik, III, ch. viii, p. 40. Vardan, *Géographie*, dans Saint-Martin, *Mémoires*, II, p. 425. Cf. Saint-Martin, *ibid.*, p. 85-86 et la *Bibliographie analytique des ouvrages* de Brosset, 1887, col. 618.

établissent la construction de Sanahin en 961 et celle de Halbat en 967. Toutefois Sanahin existait déjà précédemment puisqu'on y trouve une croix datée de l'an 951. Il ne s'agit donc que d'un établissement plus complet sous le roi Achot III [1]. » Nous verrons le rôle considérable joué par ces deux foyers spirituels dans l'histoire de l'Église arménienne.

Sacre d'Achot III

Il est significatif que ce soit seulement après que la Siounie et l'Aghouanie fussent ainsi rentrées dans la communauté arménienne que le roi d'Arménie Achot III ait jugé le moment venu de se faire sacrer. L'onction royale lui fut donnée dans sa capitale d'Ani par le patriarche Anania au cours d'une cérémonie que Matthieu d'Édesse nous a décrite et où, précisément, les princes et prélats aghouans récemment ralliés jouèrent un rôle considérable. « En l'année 961, dit Matthieu d'Édesse, le général des Arméniens (Kor ou Gor Marzpetouni) réunit le corps des troupes régulières, qui comptait 45.000 hommes d'une bravoure éprouvée, et l'élite de l'armée royale. Tous les *nakhararq* d'Arménie se rendirent auprès du saint patriarche Anania afin de s'entendre avec lui pour donner l'onction royale à Achot, car ce prince ne s'était pas encore assis sur le trône d'Arménie et n'avait pas placé la couronne sur sa tête. Ils appelèrent, en le pressant de vives instances, l'éminent seigneur Hovhannès, katholikos des Aghouans, et quarante évêques avec lui. Ils convoquèrent aussi, avec une pompe digne de son rang, le saint et pieux roi de ce pays, Philippe fils de Kotchazkaz, fils de Vatchakan [2]. Il y eut une réunion imposante dans la ville d'Ani, résidence royale. Achot fut sacré comme l'avaient été ses ancêtres et il monta sur le trône qu'ils avaient possédé. Toute la nation fut dans la joie en contemplant la continuation de cette antique monarchie que nos pères avaient vue fleurir. A cette époque eut lieu le dénombrement de ses troupes qui se montaient à 100.000 hommes bien équipés, déjà illustrés par des prouesses. Tous les souverains des pays voisins, ceux des Aphkhazes, des Grecs (Byzantins), des Babyloniens (khalifat abbâsside) et des Perses (émirs Bouyides), ayant appris l'élévation d'Achot, lui envoyèrent, avec des protestations d'amitié, des présents considérables, comme un témoignage d'honneur rendu au roi d'Arménie. Après quoi le roi des Aghouans, Philippe, et leur katho-

1. Brosset, ap. Samuel d'Ani, p. 436. Voir aussi Brosset, dans : *Deux historiens arméniens, Kiracos de Gantzac et Oukhtanès d'Ourha* (1871), p. 51 n. 4, où est mentionnée la participation d'un des fils d'Achot III, Gourgèn, prince (depuis roi) du Tachir (Lori), à l'embellissement de Sanahin et de Halbat.

2. Voir liste des rois d'Aghouanie dans Matthieu d'Édesse, II, 126, trad. Dulaurier, p. 194.

likos, le seigneur Hovhannès, les évêques et les troupes qui les avaient accompagnés, se retirèrent, chargés de cadeaux et comblés de prévenances, dans leur pays [1]. »

Ce passage est d'un grand intérêt. Il nous montre l'Arménie bagratide, sous le règne d'Achot III, comme un pays puissant et prospère, avec des armées régulières de 45.000 hommes qui, lors des levées générales pour le sacre d'un roi, peuvent atteindre 100.000 hommes. Les Siouniens et même les Aghouans, hier encore si réfractaires à l'hégémonie de la royauté bagratide et à la prééminence du patriarcat arménien, viennent aujourd'hui faire leur cour à Achot III. Survienne quelque nouvelle « algarade » musulmane, elle sera rapidement repoussée. C'est ce qui devait arriver dès 962. Il s'agissait d'un émir nommé Hamdoun, ancien général du khalife Moti (946-974) et qui, s'étant révolté contre ce khalife, s'était emparé de la province d'Altzniq, c'est-à-dire de la région-frontière entre l'Arménie et le Kurdistan, entre le Sassoun et Bitlis au nord, Maiyâfâriqîn et Arzèn au sud [2]. Matthieu d'Édesse nous apprend par ailleurs que vers 973 la sœur de ce Hamdoun était encore en possession d'Amid (Diyârbékir) [3]. On s'est demandé s'il ne s'agissait pas là d'un prince de la dynastie arabe des Hamdânides qui régnait alors à Mossoul dans la personne de l'émir Nâçir ad-Daoula (929-968) et à Alep dans la personne de son frère Saîf ad-Daoula (944-967). Le Hamdoun des chroniques arméniennes, une fois installé dans l'Altzniq, somma le roi d'Arménie Achot III de lui payer tribut. « Achot lui ayant opposé un refus, Hamdoun marcha contre lui avec des effectifs considérables. A cette nouvelle, Achot s'avança à la tête de ses troupes. Il défit Hamdoun, passa au fil de l'épée la plus grande partie de son armée et, l'ayant fait prisonnier, le tua » (962) [4]. Les temps étaient bien changés depuis les invasions si souvent victorieuses et toujours si redoutables d'un Afchîn ou d'un Yoûsouf. Le plus remarquable est que l'exécution de l'émir, loin de brouiller le roi d'Arménie avec le khalife, valut à Achot les remerciements de la cour de Baghdad. Hamdoun, aux yeux de cette dernière, étant un rebelle, le khalife envoya au monarque arménien, comme témoignage de sa satisfaction, de riches présents, parmi lesquels une double couronne. En même temps il lui confirma le titre de *Châh-i Armèn* (roi des Arméniens) [5].

1. Matthieu d'Édesse, I, 6, p. 3-4.
2. Tchamitch, 2, p. 837. Cf. Dulaurier, ap. Matthieu d'Édesse, p. 369, n. 5.
3. Matthieu, I, 15, p. 15-16.
4. S'il s'agit du prince hamdânide Nâçir ad-Daoula, émir de Mossoul, il y a ici exagération manifeste. Nâçir ne mourra qu'en 968. Cf. Harold Bowen, *Nâsir al-Dawla*, Encyclopédie de l'Islam p. 929.
5. Tchamitch, 2, p. 837-838. Remarquons que, de 956 à 964, Nâçir ad-Daoula, émir hamdânide de Mossoul, fut en révolte ouverte contre le Khalife de Baghdad ou plus exactement contre l'émir al-omarâ Mou'izz ad-Daoula,

Fondation du royaume bagratide de Kars

L'Arménie bagratide, sous le gouvernement de l'excellent Achot III, était, dans l'ensemble, paisible et prospère, quand le jeu des institutions féodales vint, une fois de plus, compromettre la force de l'État restauré. Achot avait un frère cadet, Mouchel, dont l'ambition menaçait de troubler la paix. Pour maintenir la concorde avec ce cadet, il lui donna en apanage la ville de Kars avec son territoire, — la province de Vanand —, avec, aussi, le titre de roi (961, 962) [1].

Sans doute le nouveau roi de Kars était-il un roi subalterne par rapport à son aîné, le roi des rois d'Ani. Il n'en était pas moins vrai que ce morcellement du domaine royal bagratide ne pouvait qu'affaiblir l'État central arménien. Le système des apanages au profit des princes du sang avait ici les mêmes conséquences que dans la France capétienne. De fait, le royaume bagratide de Kars devait se maintenir jusqu'à l'annexion byzantine, en face du royaume bagratide d'Ani. Déjà le Vaspourakan, sous sa dynastie ardzrounienne, s'était érigé en royaume (908). C'était maintenant la branche bagratide cadette de Kars (961) ; bientôt la maison de Siounie allait imiter cet exemple (970). On assistait ainsi au morcellement de la souveraineté en même temps que du territoire arménien à l'heure où, dans l'accalmie que l'effondrement de l'empire abbâsside laissait à la chrétienté, l'Arménie aurait au contraire dû profiter des circonstances pour concentrer ses forces afin d'aspirer à un rôle digne d'elle. Les historiens n'ont pas manqué de reprocher au roi Achot III d'avoir trop bien mérité son renom de charité et de mansuétude en s'amputant ainsi d'une de ses plus belles provinces —, y compris l'ancienne capitale de son père —, au profit de son frère cadet. Le souci de la paix et l'amour d'un cadet valaient-ils semblable sacrifice ? Mais sans doute, ce qu'il faut incriminer d'abord, ce sont les institutions féodales, avec le jeu des apanages qui était dans les mœurs du temps et qui devait finir par tuer l'Arménie médiévale, comme, à l'époque de nos ducs Valois de Bourgogne, il a failli tuer le royaume capétien.

Partages dans la maison de Vaspourakan

Dans le royaume ardzrounien du Vaspourakan, les mêmes coutumes féodales aboutissaient à un morcellement identique. Le roi de Vaspourakan Dérénik-Achot (937-953) avait eu comme

de la dynastie iranienne des Bouïdes, qui gouvernait Baghdad sous le nom du khalife. Cf. Harold Bowen, *l. c.*, p. 929.

1. Asołik, III. 8, p. 39.

successeur son frère Abousahl Hamazasp (953-972), sous lequel l'État vasprakanien était encore resté unitaire [1]. Mais à la mort d'Abousahl-Hamazasp (972), ses domaines furent partagés entre ses trois fils, Achot-Sahak, Gourgèn-Khatchik et Sénéqérim-Hovhannès. L'aîné Achot-Sahak eut le titre de roi (972-983) avec le Vaspourakan propre, à l'est du lac de Van. Gourgèn-Khatchik eut en apanage l'Antzévatsiq, au sud-est du lac, et Sénéqérim-Hovhannès le *Rechtouniq*, au sud du lac [2]. Achot-Sahak paraît d'ailleurs avoir dirigé avec adresse et fermeté la politique de sa famille. Ce fut ainsi qu'il entretint de bonnes relations avec son homonyme, le roi bagratide d'Ani Achot III le Miséricordieux. Nous verrons qu'en 974 il s'entendit avec Achot le Miséricordieux pour s'opposer, le cas échéant, à toute velléité d'annexion de la part de l'empereur byzantin Jean Tzimiscès [3].

Il n'en est pas moins vrai que l'unité du territoire vasprakanien se trouvait morcelée. Le hasard seul voudra d'abord qu'Achot-Sahak meure sans enfants en 983 et que la couronne de Vaspourakan revienne à son frère Gourgèn-Khatchik (983-1003), puis qu'au décès de Gourgèn-Khatchik (1003) les trois jeunes fils de ce dernier soient détrônés par leur oncle Sénéqérim-Hovhannès qui se trouvera ainsi refaire une dernière fois l'unité du royaume de Vaspourakan [4]. Mais comme dans la France de nos Capétiens directs et de nos Valois, quand le regroupement territorial se faisait au bénéfice de la couronne, c'était par le hasard des extinctions dans une des lignées copartageantes, tandis que la règle était le morcellement progressif du domaine royal au profit de nouveaux cadets, dotés, à chaque génération, de nouveaux apanages, et ainsi de suite jusqu'à la pulvérisation complète de l'État.

La Siounie Orientale érigée en royaume

Enfin, vers la même époque, Sembat, prince de la Siounie Orientale, voulut, lui aussi, être promu roi local. Ce seigneur que les historiens s'accordent à faire régner à Tathèv entre 963 et 997 environ et qui avait épousé la princesse Chahandoukht, fille de Sévada prince d'Aghouanie, ne pouvait qu'être tenté par l'exemple de ses voisins, à commencer par celui du cadet bagratide devenu roi de Kars. Deux dynastes musulmans du voisinage, l'émir de Tauris, en Azerbaidjan, et l'émir de l'Arrân qui étaient en rap-

1. Telle est la chronologie acceptée par Brosset, dans sa traduction de Thomas Ardzrouni, p. 248. Cf. Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, 1, p. 424. C'est évidemment par erreur que Samuel d'Ani (p. 441) place la mort d'Abousahl Hamazasp en 977.

2. Cf. Dulaurier, dans sa traduction de Matthieu d'Édesse et de Grégoire le Prêtre, p. 375 (§ 8, n. 3 et § 9, n. 1).

3. Voir plus bas, p. 495.

4. Cf. Dulaurier, ap. Matthieu d'Édesse, *l. c.*, p. 375, § 9, n. 1.

ports d'amitié avec Sembat, lui assurèrent l'adhésion des cours islamiques. Étienne Orbélian, qui plaide sa cause, nous dit que devant la multiplication des titulatures royales le prince siounien « ne crut nullement commettre une faute capitale » envers la royauté bagratide d'Ani, mais le chroniqueur avoue que, « ayant pris la couronne, il organisa son royaume à la manière des monarques indépendants » [1].

Quoi qu'il en soit, le « règne » du nouveau roi de Siounie paraît avoir été heureux. A son décès — survenu antérieurement à 998 —, Étienne Orbélian nous dira « qu'il mourut en pleine gloire, illustré par beaucoup d'actions royales et que ses restes furent placés solennellement, à la vue du peuple assemblé, dans le fameux sanctuaire du couvent de Tathèv. » La cour bagratide d'Ani ne paraît pas avoir réagi. Après Sembat, son fils Vasak recevra sans difficulté « l'onction royale, comme monarque de la Siounie et de Balk, de la main de l'évêque de Siounie, sous les yeux d'une assemblée nombreuse et de la foule des nobles » [2].

Il n'en est pas moins vrai que l'élévation du prince de la Siounie Orientale à la royauté était, malgré tout, un nouvel empiètement sur le pouvoir, déjà si restreint et morcelé, de la couronne bagratide.

La question religieuse sous Achot III.
Du patriarche Vahan de Siounie à Khatchik Ier Archarouni.

Les questions théologiques et ecclésiastiques eurent une grande importance sous le règne d'Achot III.

Nous avons vu que le prédécesseur d'Achot, le roi Abas, avait dû repousser une tentative du prince aphkhaze Bèr pour consacrer selon le rite grec la nouvelle cathédrale de Kars. Ayant capturé Bèr, Abas lui avait, selon la cruelle coutume de l'époque, — coutume d'ailleurs empruntée aux pratiques de la cour byzantine —, fait brûler les yeux [3]. Les Aphkhazes, de par leur credo, gravitaient dans la clientèle de Byzance. Le traitement infligé à leur chef ne manqua pas d'apparaître au monde grec comme un outrage direct à l'orthodoxie. Les Arméniens établis en terre byzantine (ils étaient fort nombreux dans le Pont, en Cappadoce et dans les territoires, nouvellement délivrés, des confins euphratésiens) se virent astreints, plus strictement encore que par le passé, à adhérer aux canons et à se conformer à la liturgie orthodoxes. « En les recevant dans le giron de l'orthodoxie, on les confirmait et, parfois, on les baptisait à nouveau [4], » — ce qui était presque reléguer l'Église grégorienne hors de la foi chré-

1. Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, ch. LV, p. 172.
2. *Ibid.*, p. 172.
3. Voir plus haut, p. 472-473.
4. Tournebize, p. 151.

tienne. Ceux des résidents arméniens qui refusèrent de se plier à ces exigences, durent quitter l'Empire et se réfugier en Arménie où ils refluèrent, notamment vers les terres bagratides du Chirak et du Vanand.

De son côté, l'Église arménienne répondit par des contre-mesures analogues. Le patriarche Anania fit rebaptiser celles de ses ouailles qui se trouvaient avoir reçu le baptême grec. C'était l'époque où le moine orthodoxe Nikon, originaire du Pont, écrivait, peut-être avec les encouragements du futur empereur Nicéphore Phocas, son violent traité contre le culte arménien [1].

La situation était fort tendue lorsque mourut le patriarche Anania, l'an 414 de l'ère arménienne, c'est-à-dire entre le 30 mars 965 et le 29 mars 966 d'après Asołik suivi par Brosset, tandis que Matthieu d'Édesse, suivi par Mgr Ormanian, le fait mourir en l'an 415 de l'ère, c'est-à-dire en 966-967 [2]. Anania fut enterré au couvent d'Arkina, sa dernière résidence. Le roi Achot III convoqua, pour procéder à son remplacement, un concile qui se réunit à Chirakavan et où se rendirent notamment Hovhannès, katholikos d'Aghouanie (il présida le concile), et l'évêque de Siounie Vahan, dit Vahanik ou « le petit Vahan ». Ce fut ce dernier qui fut élu. C'était, on s'en souvient, le fils du seigneur siounien Djévancher, sire de Balk (Choucha). Il avait été *persona grata* auprès du feu patriarche Anania qui, en 958, l'avait nommé évêque de Siounie [3]. Si nous en croyons Matthieu d'Édesse (qui lui est très favorable), Anania, avant de mourir, l'aurait en quelque sorte désigné comme son successeur. C'est en ce sens que Matthieu nous dit que « l'élévation de Vahan au patriarcat eut lieu d'après les ordres d'Anania, ainsi que de Hovhannès d'Aghouanie et du roi Achot » [4].

Or Vahan nourrissait certaines sympathies pour l'orthodoxie grecque, en particulier, nous assure Étienne Orbélian, pour les formes extérieures du culte grec orthodoxe pratiquées en Géorgie. Il semble bien, en effet, avoir fait venir de Géorgie en Arménie des icones de type grec orthodoxe, et avoir eu quelques tendances vers la christologie « chalcédonienne ». « Il laissa voir le vif désir qu'il avait de s'unir aux Chalcédoniens », dit Asołik [5]. « Il s'était entendu avec les Ibères au sujet de l'unité de symbole », assure Kirakos de Gandzak [6]. Et Étienne Orbélian montre l'émotion qu'une telle conduite suscita : « Il s'est entendu avec les Grecs et veut insinuer leur hérésie dans l'Église », tel fut le soupçon général et le cri que

1. Voir Baronius, *sub anno* 961, n. 3 sq q. Aussi Galanus, I, 214-219.
2. Asołik, III, viii, p. 40. Matthieu d'Édesse, I, ch. xx, p. 29. Brosset, dans sa traduction de Samuel d'Ani, p. 438. Ormanian, *L'Église arménienne*, p. 175.
3. Voir plus haut, p. 480.
4. Matthieu, p. 29.
5. Asołik, III, viii, p. 41.
6. Kirakos de Gandzak, trad. Brosset, 2, p. 46.

l'on fit entendre au roi [1]. Achot III fit alors réunir à Ani un concile auquel assistèrent un grand nombre d'évêques et de moines dont Asolik prend soin d'énumérer les principaux, « le seigneur Khatchik, évêque d'Archarouniq (et qui est le futur patriarche Khatchik Ier), le Père Polykarpos, supérieur du monastère de Kamrtjatzor, le Père Sargis, moine de Horomots-vanq, le Père Stéphannos, moine du couvent de Sévan » [2].

Le patriarche Vahan ne jugea pas bon de se présenter devant ce concile, mais il chercha refuge au Vaspourakan, auprès du roi de ce pays, Abousahl Hamazasp [3]. Le concile d'Ani élut à sa place le moine Stéphannos de Sévan — Stéphannos III —, qui fut consacré par le katholikos d'Aghouanie Hovhannès (969) [4].

L'Arménie se trouva ainsi divisée par une sorte de « Grand Schisme » entre les deux patriarches, Stéphannos III qui était reconnu dans le Nord par le roi bagratide d'Ani, et Vahan qui continuait à l'être dans le Sud par le roi ardzrounien du Vaspourakan. « Des deux côtés, écrit Asolik, ils remplirent l'Arménie d'excommunications [5]. ». Finalement Stéphannos III entreprit une démarche énergique. « Après avoir réuni un grand nombre de moines du Tarôn, du Hachtéanq, du Dzophq et du Khortzèn », il se rendit au Vaspourakan pour reprocher à Vahan et au roi Abousahl Hamazasp leur conduite. Mais le monarque ardzrounien et le prélat, son protégé, ne se laissèrent pas intimider. Ils opposèrent à Stéphannos une fin de non recevoir absolue, « ne voulurent ni le voir ni l'entendre », se saisirent de sa personne et le reléguèrent dans l'île d'Althamar avec ses compagnons, le vardapet Moïse et le moine Babgèn. Par la suite, ils consentirent à relâcher Moïse et Babgèn, mais ils déportèrent Stéphannos dans la forteresse de Kotorq, située dans le canton d'Antzahitzor, sur les confins de la marche-frontière de Her (Khoï) [6]. L'infortuné patriarche y décéda bientôt (971) [7]. Son rival Vahan devait lui survivre quelque temps encore, toujours révéré par la maison de Vaspourakan qui l'ensevelit à Tzoro-vanq, auprès des anciens patriarches ayant résidé dans le pays [8].

A la place de Stéphannos, les prélats arméniens, tout au moins ceux de l'obédience bagratide, élurent patriarche Khatchik Ier

1. Étienne Orbélian, *Siounie*, 1, liii, p. 166-167 et les remarques de Brosset, n. 6.
2. Asolik, III, viii, p. 41.
3. Voir plus haut, p. 484.
4. Matthieu d'Édesse, I, xxi, p. 30. Stéphannos était proche parent du saint moine Machtots de Sévan. Cf. Samuel d'Ani, p. 439.
5. Asolik, III, viii, p. 41.
6. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 344, 400, 441.
7. Asolik, III, viii, p. 42, va jusqu'à insinuer : « Que cette mort ait été due à un crime de la part de Vahan et d'Abousahl, ou qu'elle soit survenue de toute autre manière, je l'ignore.... »
8. Asolik, III, viii, p. 41-42. Étienne Orbélian, *Siounie*, liii, p. 167 (avec la note 6 de Brosset). Kirakos, ii, p. 46. Tchamitch, II, p. 1076.

Davith-Arqaïk, c'est-à-dire « le petit roi » [1], et un troisième fils, par ailleurs peu connu et qu'Adontz suppose s'être appelé Thornik [2]. Achot et Davith-Arqaïk eux aussi furent emmenés en captivité à Baghdad par le général khalifal Bougha, mais en 858 il se virent libérés et purent rentrer en Arménie. L'aîné, Achot, devint prince du Tarôn qu'il gouverna de 858 à 878 environ. Ses excellentes relations avec les Byzantins sont attestées par le titre de curopalate qu'il reçut soit de l'empereur Michel III vers 863, soit de Basile Ier vers 871-873 [3]. Néanmoins, on le voit, comme vassal du khalife, faire correctement sa cour au nouveau gouverneur arabe Mohammed ibn-Khâlid qu'il alla, avec d'autres *nakhararq*, accueillir à son arrivée à Datouan ou Datwan, sur les bords du lac de Van, près de Khelath (v. 877-878) [4]. Or Mohammed ibn-Khâlid, dont toute la politique, avant que les princes arméniens l'eussent chassé, consistait à semer la discorde entre eux, réussit à brouiller Achot de Tarôn avec son voisin le prince Grigor-Dérénik de Vaspourakan. Grigor-Dérénik fit saisir Achot, l'enferma dans une forteresse et nomma prince du Tarôn le frère de ce même Achot, Davith-Arqaïk (878). Ainsi qu'on l'a vu plus haut (p. 386), il y avait, à ce changement, des raisons de famille : Grigor-Dérénik avait fiancé sa sœur Mariam à Davith-Arqaïk [5].

D'après la chronique de Thomas Ardzrouni rectifiée par Adontz, Davith-Arqaïk gouverna le Tarôn de 878 à 895 [6]. Son administration paraît avoir été particulièrement heureuse. Thomas et Jean Katholikos s'accordent pour voir en lui un « grand prince », un « petit roi » (*arqayik*). Il régna d'ailleurs assez longtemps pour acquérir un véritable renom [7]. Il eut pour successeur son neveu Gourgèn, fils d'Achot le Curopalate et qui nous est décrit comme un « homme brave et réputé parmi les princes arméniens » (895-897). Mais peu après, Ahmed ibn 'Isâ, émir d'Amid (Diyârbékir), de la dynastie chaïbanide, envahit le Tarôn, tua Gourgèn et s'empara du pays (897) [8]. Le roi d'Arménie Sembat le Martyr, prenant la défense de ses cousins Bagratides de la branche cadette, somma Ahmed de rendre le Tarôn à l'héritier légitime de cette principauté, à Achot, fils de Davith-

1. Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, Byzantion, IX, 1934, p. 722.
2. Adontz a prouvé l'existence du 3e fils de Bagarat qu'il a de fortes raisons de croire s'être appelé Thornik (Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, *Byzantion*, IX, 1934, p. 732, et *Byzantion*, XI, 1936, p. 21.)
3. Thomas Ardzrouni, III, xix, p. 175. Cf. Adontz, *l. c.* p. 723.
4. Thomas, xix, p. 175.
5. Thomas, III, xx, p. 176.
6. Adontz, *l. c.*, p. 724-727.
7. Adontz, *l. c.*, p. 727.
8. Thomas, III, xxiii, p. 190-191. Jean Katholikos, ch. xxviii, traduction rectifiée dans Brosset, *Sur le Tarôn et les Taronites*, *Collection d'Historiens Arméniens*, 1, p. 616.

Arqaïk. Nous avons vu que cette intervention ayant été repoussée, le roi Sembat marcha sur le Tarôn pour chasser les musulmans, mais qu'il fut battu par eux près de Thoukh et dut renoncer à sa tentative (898) [1]. Néanmoins l'émir Ahmed ibn 'Isâ décéda peu après, en cette même année 898 [2], et sa mort libéra le Tarôn. Cette province revint sans combat à sa dynastie bagratide locale. Toutefois ce ne fut pas l'héritier légitime, Achot fils de Davith-Arqaïk, qui bénéficia de cette restauration. Achot avait en effet été vaincu et jeté en prison par son cousin germain, Krikorikios ou Grigorik qui allait gouverner le pays de 898 à 923 environ [3]. Craignant que Krikorikios ne livrât le vaincu aux Arabes, le roi Sembat le Martyr sollicita l'intervention diplomatique de l'empereur Léon VI, lequel, nous dit Asołik, n'oubliait pas les origines arméniennes de la maison de Macédoine et se montrait, de ce fait, d'une grande générosité envers les princes arméniens [4]. Léon VI envoya le protospathaire Constantin, fils de Lips, en mission auprès de Krikorikios.

Cette mission eut un heureux résultat, sinon en faveur du malheureux cousin, dont on ne nous parle plus, du moins pour les relations entre Krikorikios et l'Empire. Le prince de Tarôn confia en effet à Constantin, quand celui-ci regagna le Bosphore, son fils naturel Achot. Léon VI conféra au jeune homme le titre de protospathaire, le combla d'égards et le fit ramener à son père par le même Constantin. En rentrant à Constantinople, l'ambassadeur ramena, cette fois, avec lui le frère de Krikorikios, nommé Apoganem, lequel fut à son tour élevé au rang de protospathaire et comblé de présents [5]. Enfin Krikorikios se décida à faire personnellement le voyage de Constantinople. Il y reçut le titre de magistros et fut nommé « stratège du Tarôn ». L'empereur Léon VI lui offrit dans la capitale une maison ou palais particulier avec une rente annuelle de dix livres d'or et dix livres d'argent. Plus tard, l'habile Taronite obtint de l'empereur Romain Lécapène d'échanger son palais de Constantinople contre un domaine dans la province de Keltzène (entre l'Ekeléats et le Taranałiq) [6]. Ce fut ensuite au tour de son frère Apoganem de revenir à la cour où on le nomma patrice en lui accordant en mariage la fille de l'ambassadeur Constantin [7].

1. Date retrouvée par ADONTZ, *l. c.*, p. 730-731.
2. IBN AL-ATHIR, VII, p. 339. Cf. MARKWART, *Südarmenien*, p. 324.
3. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De administrando imperio*, ap. ADONTZ, *l. c.*, p. 716-717. Cf. ADONTZ, *ibid.*, p. 731.
4. Asołik, III, III, p. 14. Cf. ADONTZ, *Byzantion*, XIV, 1939, p. 413.
5. C'est Apoganem, estime Adontz, qui fut la souche de la famille arméno-byzantine des Thornik. Voir la généalogie de cette famille dans ADONTZ, *Les Taronites à Byzance*, *Byzantion*, XI, 1936, p. 31.
6. Sur ce domaine qui dut être fort étendu et qu'on appelait « le domaine de Grégoras », voir ADONTZ, *Byzantion*, IX, 1934, p. 735.
7. ADONTZ, *l. c.*, *Byzantion*, IX, 1934, p. 717-718.

Krikorikos est décrit par les chroniqueurs comme un grand prince, prudent et d'une sagacité extraordinaire. De fait, il sut entrer très étroitement dans la clientèle byzantine, devenir même un des dignitaires de la cour impériale, sans, pour cela, annihiler son indépendance. D'après Constantin Porphyrogénète, il pratiquait une politique d'équilibre. En même temps qu'il se proclamait client de l'empire byzantin, il maintenait des relations courtoises avec le khalifat de Baghdad dont il se gardait bien de rejeter la théorique suzeraineté [1]. Mais les faveurs mêmes qu'il recevait de la cour de Constantinople attirèrent sur lui la jalousie des autres princes arméniens, le roi d'Arménie Achot II Erkath, le prince Khatchik-Gagik de Vaspourakan et Adarnasé, curopalate de Géorgie. A la suite de leurs notes de protestation, l'empereur Romain Lécapène diminua les dons et rentes consentis à Krikorikios ; néanmoins il invita à Constantinople le fils de celui-ci, le jeune Achot, et ne le renvoya en Arménie qu'avec le titre de patrice du Tarôn [2].

Au décès de Krikorikios, le Tarôn fut partagé — ou disputé — entre, d'une part, ses deux fils : Bagarat, ou Pankratios dans les sources byzantines, et Achot, et, d'autre part, ses neveux, fils de son frère Apoganem, savoir Thornik (Tornikios), Vahan et Sembat. Thornik fit, le premier, le voyage de Constantinople où il reçut la dignité de patrice. Pankratios vint aussi faire sa cour à Constantinople où l'empereur Romain Lécapène le nomma également patrice avec le titre de « stratège du Tarôn ». Pankratios obtint la main d'une princesse de la famille impériale, fille du *magistros* Théophylacte. Les deux cousins étaient en compétition pour le domaine de la Keltzène, naguère concédé par l'empereur à Krikorikios et qui fut finalement laissé en viager à Pankratios. Comme Pankratios, qui paraît avoir eu une forte personnalité, multipliait les vexations contre Thornik, ce dernier fit appel à l'arbitrage de l'empereur. Mais au moment où arrivait au Tarôn le commissaire impérial Krinitès, chargé de trancher le différend, Thornik mourut en léguant ses possessions à l'Empire. Krinitès voulut alors procéder à l'annexion du Tarôn, mais Pankratios et son frère Achot en appelèrent à l'empereur Romain Lécapène qui consentit à leur laisser le Tarôn moyennant la cession à l'Empire du district d'Olnout [3].

C'est sans doute Pankratios qui est désigné par les chroni-

1. Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, ap. Adontz, p. 716.

2. Adontz, p. 719.

3. Constantin Porphyrogénète, *De administrando Imperio*, 43, p. 182-191 de l'édition de Bonn. Cf. Adontz, *Armenija*, p. 16, n. 2. Markwart, *Südarmenien*, p. 462, 475, 492 sq ; *die Entstehung der armenischen Bistümer*, Orientalia christiana, 2, (Rome 1932), p. 42 (178). Honigmann, *Ostgrenze*, p. 148. Adontz, *Les Taronites*, dans *Byzantion*, IX, 1934, p. 719-721.

teurs arabes sous le nom d'« Ibn-Tornik » (pour Ibn-Grigor ?) [1], quand ils rapportent qu'au printemps de 940, l'émir hamdânide Sâlî ad-Daoula, émir d'Alep, envahit le pays d'Ibn-Tornik et y ruina la ville de Mouch ainsi qu'un sanctuaire fameux, après quoi il enleva à Achot, frère d'Ibn-Tornik, « le Samasoun (Sasoun) et Qoulb » [2], conquête d'ailleurs éphémère et qu'il faut ramener aux proportions d'une simple razzia.

Pankratios est donc attesté pendant les années 935-940. Son frère Achot gouverna après lui le Tarôn de 940 à 966 ou 967. L'empereur Romain Lécapène (tombé en 944) le nomma protospathaire et « préteur du Tarôn » [3].

Annexion du Tarôn à l'empire byzantin

Achot avait donc réuni une dernière fois entre ses mains tout le domaine taronite quand il mourut en 966-967. Ses deux fils, Grégoire et Pankratios (Grigor et Bagarat), se montrèrent incapables de défendre leur indépendance. En cette même année 966-967, nous dit Asołik, « Achot, prince du Tarôn, mourut et les Byzantins s'emparèrent du pays » [4]. De son côté, Cédrénos rapporte sous la rubrique de 968 que les frères Grégoire et Pankratios cédèrent le Tarôn à l'Empire et qu'ils reçurent en échange le patriciat avec un fertile domaine [5]. Le Tarôn forma une unité administrative byzantine avec le Derdjan (Derxène) sous l'autorité d'un commandant militaire impérial ou *protospathaire*. Par là Byzance s'installait au cœur de l'Arménie méridionale. Elle chercha d'ailleurs à justifier sa prise de possession en attaquant les musulmans qui s'y trouvaient encore, car on sait qu'un émirat indépendant s'était perpétué dans l'Apahouniq, avec Manazkert pour capitale. Or, dès 968-969, nous dit Asołik, le général byzantin Bardas Phocas, neveu de l'empereur Nicéphore Phocas, pénétra avec une forte armée dans l'Apahouniq, assiégea la ville de Manazkert, la prit et en détruisit les murailles [6]. »

Les princes de Tarôn, dépossédés de leurs biens, furent comblés d'honneurs par la cour byzantine qui cherchait à se les rallier

1. Identification proposée par MARKWART, *Südarmenien*, p. 463 et acceptée par ADONTZ, *Les Taronites*, suite, dans *Byzantion*, X, 1935, p. 541.
2. WEIL, II, p. 674-675. FREYTAG, *Geschichte der Hamdâniden*, dans *Z. D. M. G.*, X, 1856, p. 467. Cf. MARKWART, *Südarmenien*, 1930, p. 463. ADONTZ, *Les Taronites*, Byzantion, X, 1935, p. 540-541.
3. Que le Tarôn fût alors toujours indépendant, en dépit des titres administratifs byzantins que prodiguait à ses princes la cour impériale, c'est ce que prouve le texte même de CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE (*De ceremoniis*, I, ch. XXIV, et II, ch. XLVIII, et *De administrando Imperio*, ch. XLIII, p. 185), ainsi que le rappelle ADONTZ, dans *Byzantion*, XIV, 1939, p. 412.
4. Asołik, III, VIII, p. 44.
5. CÉDRÉNOS, II, p. 375.
6. Asołik, III, VIII, p. 44.

et à les assimiler. L'aîné des deux frères Taronites, Grégoire, reçut la dignité de *magistros*. Leur éviction n'en avait pas moins été le résultat d'une pression catégorique. « Il ne s'agit pas de cessions spontanées, comme l'assurent les historiens. Personne ne renonce de bon gré à ses biens, moins encore des princes à des domaines séculaires. La vérité est plus simple : ce sont des actes de violence de la part de l'Empire. Le Tarôn fut la première victime de cette politique. Ses princes héritiers, Grégoire et Bagarat, avaient essayé de défendre leurs droits. On ne les voit pas s'en aller s'installer docilement sur les terres impériales qu'on leur donnait comme récompense. Nous trouvons donc le Tarôn sous un stratège byzantin en 975 (c'était alors un certain protospathaire Léon), mais la question de l'annexion n'était pas encore liquidée. » Tout au moins existait-il encore des points litigieux, tel celui du château d'Aïdzéats-berd (« le castel des chèvres »), très importante forteresse qui commandait une partie du pays [1]. Malgré les invites du gouverneur militaire byzantin, les Taronites avaient réussi à éviter la remise d'Aïdzéats-berd. Nous verrons qu'en 975 l'empereur Jean Tzimiscès, pour pacifier les esprits, renonça à l'acquisition de la forteresse, qu'il laissa à ses anciens propriétaires. Ajoutons que, bien qu'ayant cédé à l'Empire leurs droits patrimoniaux, les frères taronites restèrent domiciliés au Tarôn où on les verra, en 976, donner leur adhésion à la révolte du général byzantin Bardas Skléros [2].

L'annexion du Tarôn à l'Empire était, en soi, un fait très grave. C'était le premier pas vers la chute de l'indépendance arménienne. L'approche des légions byzantines dont l'Arménie aurait pu espérer le concours pour une grande croisade commune contre les derniers îlots musulmans, allait se présenter comme une menace pour les libertés haïkanes [3].

Jean Tzimiscès et Achot III

Après Nicéphore Phocas († 10-11 décembre 969), ce fut un général d'origine arménienne, Jean Tzimiscès, qui monta sur le trône de Constantinople. Sous son règne, un autre général arménien au service de l'Empire, le grand-domestique Mlèh (en grec Mélias), dévasta en haute Mésopotamie, sur les terres des

1. Adontz, *Les Taronites*, *Byzantion*, X, 1935, p. 542. Notons que l'Aïdzéats-berd est une très antique forteresse déjà mentionnée au commencement du VIIe siècle dans l'histoire du Tarôn de Jean Mamikonian, *l. c.*, p. 36.
2. Adontz, *Notes arméno-byzantines*, Byzantion, 9, 1934, p. 374-375.
3. L'histoire du Tarôn à l'époque bagratide a été sérieusement clarifiée par Brosset dans sa note *Sur le Tarôn et les Taronites* qu'on trouvera dans sa *Collection d'Historiens Arméniens*, 1, p. 616. Elle a été définitivement établie par le regretté Adontz, dans l'étude ci-dessus citée, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, parue dans *Byzantion*, 9, 1934, p. 715-738, 10, 1935, p. 531-551, 11, 1936, p. 21-36, et 14, 1939, p. 412-413.

émirs hamdânides, la région d'Édesse (Orfa) et de Nisibe [1]. Pendant l'hiver de 972-973 on voit Mlèh cantonner à la tête de ses troupes au sud de l'Arménie, dans le district de Hanzith, l'ancienne Anzitène, près de l'actuel Kharpout. Il est vrai qu'au printemps suivant, l'émir hamdânide de Mossoul, Abou Taghlib, ou plutôt son frère Abou'l Qâsim, battit et captura Mlèh devant Amida (Diyârbékir) (4 juillet 973) [2]. Mais l'année d'après, l'empereur Jean Tzimiscès en personne entreprit en Orient une immense chevauchée au cours de laquelle il devait, comme on le verra, venger largement le malheur de Mlèh. Auparavant, l'Arménien devenu empereur d'Orient était apparu à la tête des légions byzantines aux frontières de son ancienne patrie, non sans susciter, du lac de Van au lac Sévan, une intense émotion au sujet de ses desseins (974).

Si nous en croyons Matthieu d'Édesse, la marche militaire de Jean Tzimiscès jusqu'aux frontières arméniennes aurait été précédée d'une période de tension entre les princes arméniens et l'Empire. La nouvelle que le basileus préparait une expédition de ce côté s'était répandue dans le pays. Incertains du sort qui leur était réservé, les princes arméniens se groupèrent autour du roi des rois Achot III [3]. Le troisième fils d'Achot III, le prince Gourgèn qui avait reçu en apanage le Tachir, canton de la province du Gougarq avec Lori pour centre, accourut [4]. Mouchel, roi de Kars et frère d'Achot III, ne vint pas en personne, mais envoya son fils et héritier Abas. On vit aussi arriver le prince siounien Philippe, seigneur de Kapan, dans la région de Balk (Choucha) en Siounie Orientale [5]. Le roi Achot-Sahak de Vasbourakan (972-983) envoya ses deux frères, Gourgèn-Khatchik, prince de l'Antzévatsiq, et Sénéqérim-Hovhannès, prince du Rechtouniq. On vit arriver enfin à ce rassemblement général de nombreux chefs du Sanasoun ou Sasoun, belliqueux montagnards de la région située entre le Tarôn au nord et Maiyâfâriqîn au sud et qui répugnaient à la domination byzantine [6]. Le point de concentration fut le district de Harq, sur le cours moyen de l'Aradzani ou Mourad-tchaï, entre Manazkert et

1. Sac de Nisibe par Mlèh, octobre 972. Cf. YAHYA, 145 (*Patrologia Orientalis*, p. 359). BAR HEBRAEUS, 192. HONIGMANN, Nasîbîn, *Encyclopédie de l'Islam*, p. 919.
2. YAHYA, 145. ASOLIK, III, x, p. 48. MATTHIEU D'ÉDESSE, I, XIII, p. 12-13. Cf. SCHLUMBERGER, *Épopée Byzantine*, 1, p. 228-232. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 97-98.
3. MATTHIEU, I, XIV, p. 14.
4. MATTHIEU D'ÉDESSE donne ici à Gourgèn le titre de roi (royauté provinciale), mais ce titre, Gourgèn ne l'assuma qu'en 982. Cf. BROSSET, *Histoire de la Siounie*, 1, p. 173, note 8.
5. BROSSET, *Siounie*, 2, p. 32, identifie la seigneurie de Kapan (Haband) et celle de Balk. Il appelle « la ville de Kapan, capitale de la principauté de Balk » (*ibid.*, 2, p. 32).
6. Énumération de MATTHIEU D'ÉDESSE, I, XIV, p. 14.

Zernaq, au nord-est de la province byzantine du Tarôn. Si l'on regarde une carte de l'Arménie, on remarquara que le canton de Harq représentait une position particulièrement bien choisie pour une armée qui voulait couvrir à la fois le Vaspourakan et l'Arménie bagratide contre un envahisseur venant du Tarôn.

D'après Matthieu d'Édesse, la concentration des forces arméniennes réunies dans le Harq autour du roi des rois Achot III atteignait 80.000 hommes. C'était « toute la nation arménienne réunie sous les armes dans le même lieu ». Les envoyés byzantins, venus aux renseignements, retournèrent en rendre compte à l'empereur Jean Tzimiscès. Les princes confédérés envoyèrent avec eux deux personnages arméniens considérables : Léon le Philosophe, *alias* Pantaléon, et Sembat Thornetsi, seigneur du canton de Djahan, avec d'autres délégués, évêques ou docteurs spécialement choisis. Quand cette délégation arménienne parvint à Constantinople, Jean Tzimiscès lui fit le plus bienveillant accueil. Sans doute le grand *basileus*, se souvenant de ses origines arméniennes, entendait-il faire cesser les malentendus et rallier à l'Empire la vaillante nation haïkane dont le concours pouvait lui être si important dans la « croisade » qu'il allait entreprendre contre le monde musulman. Léon reçut le titre de *rabounapet* (chef des docteurs) et de *philosophe*, et Sembat Thornetsi les dignités de *magistros* et de *protospathaire*. Si, contre l'opinion de Dulaurier, Sembat n'est pas le premier Arménien décoré de la titulature de *magistros*, l'honneur n'en était pas moins des plus considérables [1]. L'ambassade, d'ailleurs, avait pleinement réussi. « Ils établirent paix et alliance entre l'empereur et Achot », conclut Matthieu d'Édesse [2].

Ce fut après avoir ainsi conclu un pacte avec les Arméniens que Jean Tzimiscès, à la tête de la grande armée byzantine, se mit en marche vers les frontières de leur pays. En remontant la vallée de l'Euphrate Oriental, il entra dans la nouvelle province impériale du Tarôn dont il visita la capitale, Mouch. Il fit halte devant la forteresse taronite d'Aïdzéats-berd, le « château des chèvres », que nous avons déjà mentionnée. Malgré les accords de Constantinople, des incidents avec les Arméniens étaient toujours à craindre, car nous savons que les Taronites supportaient mal leur récente annexion à l'Empire. « La première nuit, dit Matthieu d'Édesse, l'armée romaine fut vivement inquiétée par les fantassins du Sasoun. »

Nous savons qu'entre Arméniens et Byzantins l'antipathie politique prenait la forme d'un désaccord théologique au sujet

1. Dulaurier, ap. trad. de Matthieu, p. 380, n. 6. Cf. Asołik, III, xli, p. 156, mentionnant sous la rubrique de 998-999 « le *magistros* Sembat, fils de Vahan ».

2. Matthieu d'Édesse, ch. xiv, p. 15.

de la christologie chalcédonienne. Pour éviter une déclaration de guerre de la part des Impériaux, déclaration qui eût entraîné la perte de l'indépendance haïkane, les princes arméniens eurent la sagesse de faire des concesssions opportunes. Matthieu d'Édesse nous dit que, s'étant rendus au camp de Jean Tzimiscès, les chefs et docteurs arméniens « lui présentèrent une lettre de Vahan, patriarche d'Arménie » [1]. Il s'agit ici de l'ancien patriarche Vahan de Siounie, déposé pour sa grécophilie excessive en 969 et réfugié au Vaspourakan. Le texte de Matthieu tend à nous prouver que Vahan vivait encore dans cette retraite et que, comme on le savait *persona grata* auprès des Byzantins, les princes arméniens lui avaient demandé, comme dernier service, d'écrire au *basileus* et aux prélats grecs une lettre où sa propre orthodoxie plaiderait en faveur de sa patrie. On peut imaginer aussi, mais moins probablement, que les délégués arméniens remirent à Tzimiscès un texte posthume de Vahan où le patriarche adhérait, comme on l'y savait porté, au *credo* de Chalcédoine, texte qui, tout en produisant l'effet désiré sur l'esprit du *basileus*, n'engageait ni le nouveau patriarche Khatchik Archarouni, ni la nation arménienne.

Quoi qu'il en soit, l'intervention produisit son effet. « L'empereur reçut ce message et ceux qui en étaient chargés avec bienveillance et confirma le traité d'amitié qu'il avait conclu avec les Arméniens. » Il demanda seulement que, pour la grande expédition qu'il allait entreprendre en Syrie contre les Arabes, les troupes d'Achot III se joignissent à lui. Achot lui fournit aussitôt « un corps de 10.000 Arméniens, parmi les plus braves et tout équipés ». Jean Tzimiscès réclama aussi des vivres et des provisions qu'Achot ne manqua pas de lui procurer ; « après quoi l'empereur renvoya vers le roi d'Arménie le docteur Léon, les évêques et les chefs arméniens comblés des marques de sa munificence » [2].

Tel est le récit des faits transmis par les chroniqueurs. Il nous laisse deviner une situation assez trouble. Pourquoi cette mobilisation générale des forces arméniennes, si les Byzantins ne préméditaient aucun coup de force contre le Hayastan ? Pourquoi ces laborieuses négociations, cet appel au témoignage du patriarche Vahan, si l'avance de Jean Tzimiscès jusqu'au Tarôn était dépourvue de toute visée annexionniste ? On sait quelle difficulté avaient les féodaux arméniens à s'unir, combien intermittente était leur soumission au roi des rois bagratide d'Ani. Il fallait que le péril eût été bien pressant pour qu'ils aient accepté tous, même les princes ardzrouniens du Vaspourakan, de se

1. Matthieu, xiv, p. 15.
2. Matthieu, *l. c.*, p. 15.

grouper sans mumure autour d'Achot III [1]. Il est vrai qu'il avait suffi de ce regroupement pour que les velléités d'agression byzantines fissent place à une manifestation pacifique parfaitement amicale. Le fait est d'ailleurs à retenir et montre ce que, pendant tout le haut moyen âge, aurait pu l'Arménie si les incurables divisions de ses féodaux n'avaient annihilé sa puissance. D'autre part il faut faire entrer en ligne de compte la nationalité arménienne de l'empereur Jean Tzimiscès. Cet Arménien converti à l'orthodoxie grecque et devenu l'héritier des Césars avait-il rêvé de réunir à l'Empire son pays d'origine ? Ou au contraire son hérédité arménienne l'avait-elle arrêté à la dernière minute sur la voie de la rupture ? Peut-être cette inconsciente sympathie ethnique vint elle renforcer chez lui les conseils de sagesse que dictait au *basileus* le spectacle des préparatifs de résistance d'Achot III et des autres princes arméniens. Le résultat, qui était tout bénéfice pour la chrétienté, fut qu'au lieu d'avoir à entrer en lutte avec Jean Tzimiscès, l'Arménie lui fournit les plus vaillants de ses soldats pour la grande « croisade byzantine » qui commençait.

En quittant l'Arménie, Jean Tzimiscès descendit en Mésopotamie pour venger la défaite de Mlèh. Il pilla et incendia Maiyâfâriqîn, occupa Amida (Diyârbékir) qui se racheta, et entra en vainqueur dans Nisibe abandonnée par la population musulmane. De là il songea même un instant à profiter de la décadence du khalifat abbâsside à la fin du règne du khalife Motî pour entreprendre une marche sur Baghdad [2]. Il se contenta finalement de rentrer à Constantinople pour y célébrer son triomphe avec un énorme butin. Il revint en Asie au printemps de l'année suivante et partit d'Antioche pour la conquête de la Syrie musulmane. A la tête de la grande armée byzantine, il remonta la vallée de l'Oronte, reçut la soumission de Homs, prit le 29 mai 975 la ville de Balbek et reçut encore la soumission de l'émir de Damas [3]. Si nous en croyons la lettre de Jean Tzimiscès à Achot III dont nous reparlerons, le *basileus* arménien entra ensuite en Galilée, reçut la soumission de Tibériade et de Nazareth et fit le pèlerinage du mont Thabor. « Nous avons épargné le pillage à la ville de Tibériade parce que c'était la patrie des saints Apôtres. Il en a été de même à Nazareth où la Vierge Marie entendit de la

1. Qu'il y ait eu, pour des causes que nous ignorons, mécontentement de Jean Tzimiscès contre Achot III, c'est ce qui ressort du texte même d'une lettre que le *basileus* aurait l'année suivante (en 975) adressée à Léon le Philosophe : « Lorsque tu vins à nous, de la part d'Achot Chahenchah, mon fils spirituel, tu apaisas le ressentiment qu'il nous avait inspiré » (Matthieu d'Édesse, xvi, p. 24).

2. Schlumberger, *Épopée byzantine*, i, p. 255-262.

3. Léon Diacre, Bar Hebraeus et Yahya d'Antioche, *ap.* Schlumberger, *Épopée*, i, p. 294-297. Aussi Yahya, dans *Patrologia Orientalis*, de Graffin et Nau, xviii (1924), p. 825 (127) et 826 (128).

bouche de l'ange la Bonne Nouvelle. Étant allés au mont Thabor, nous montâmes sur la montagne où le Christ, notre Dieu, fut transfiguré. » L'obligation d'aller réduire les ports de la côte libanaise et Tripoli, restés au pouvoir des Arabes, aurait seule empêché Jean Tzimiscès d'aller délivrer le Saint Sépulcre.

Les détails que nous venons de citer sont empruntés à une lettre de Jean Tzimiscès au roi d'Arménie Achot III, insérée dans la chronique de Matthieu d'Édesse [1] : « Achot, *chahinchah* de la Grande Arménie, écoute et apprends les merveilles que Dieu a opérées en notre faveur et nos miraculeuses victoires qui montrent l'insondable profondeur de la bonté divine. Les éclatantes marques de protection qu'Il a accordées cette année à son peuple, nous voulons les faire connaître à Ta Gloire, ô Achot, toi notre enfant, et t'en instruire, car en ta qualité de chrétien et de fidèle ami de Notre Royauté, tu t'en réjouiras et en glorifieras la grandeur du Christ, notre Dieu. »

L'authenticité de cette lettre a été contestée. Certains critiques y ont vu un exercice littéraire, à la manière des discours prêtés par les historiens grecs et latins à leurs héros. Si les passages relatifs à la campagne de Syrie et du Liban sont corroborés par Léon Diacre et par Yahyâ d'Antioche, ceux qui ont trait à la Galilée seraient fortement exagérés [2]. Toutefois, le regretté N. Adontz a, par une meilleure lecture du morceau, apporté de nouveaux arguments en faveur de l'authenticité [3]. La lettre contient une annexe dont le texte arménien, corrompu, à été rectifié par lui. Jean Tzimiscès y disait avoir appris de son lieutenant au Tarôn et au Derdjan (Derxène) (« Léon, protospathaire du Derdjan, stratège du Tarôn ») que les Taronites n'avaient pas encore fait remise aux Impériaux de la forteresse d'Aïdzéats. Le *basileus* ajoutait qu'il venait d'écrire à ce même Léon qu'il renonçait à l'occupation de la forteresse. Comme le fait remarquer Adontz, il résulte de ce passage que les princes taronites spoliés de leurs biens par l'Empire restaient, du moins à cette date de 975, en possession de certaines « réserves » que les Byzantins avaient l'adresse de leur laisser.

A la lettre adressée à Achot III en est jointe une autre, envoyée par Jean Tzimiscès au docteur arménien Léon le Philosophe. Ce dernier était invité à se rendre à Constantinople « avec Bab Bagratouni, du canton d'Antzévatsiq, et Sembat Thornétsi, le protosphataire », l'empereur désirant les voir « entrer en conférence avec nos savants et nos philosophes » [4]. Il s'agit évidem-

1. Matthieu d'Édesse, I, ch. xvi, p. 16-24.
2. Vasiliev, *Histoire de l'empire byzantin* (1932), I, p. 411. Surtout Barthold dans *Zapiski Kollegii Vostokovedor*, Léningrad, 1925, I, p. 466-467.
3. Adontz, *La lettre de Tzimiscès au roi Achot*, dans *Notes byzantino-arméniennes*, Byzantion, IX, fasc. 1, 1934, p. 371-377.
4. Matthieu, xvi, p. 24.

ment là d'une tentative de plus, de la part des milieux byzantins, pour ramener l'Église arménienne à l'orthodoxie grecque. Les colloques de cet ordre se poursuivront sans grand résultat jusqu'à la chute de Byzance. De fait, Matthieu nous confirme qu'au retour de Tzimiscès sur le Bosphore, « notre docteur arménien soutint, en présence de l'empereur, des controverses avec tous les savants de la capitale, qu'il se montra invincible dans son argumentation, répondit à la satisfaction générale à toutes les questions qui lui furent posées et fut comblé d'éloges et gratifié par l'empereur de cadeaux très précieux, après quoi, tout joyeux de cette réception, il s'en retourna en Arménie vers l'illustre maison de Chirak », c'est-à-dire vers le roi Achot III, à Ani [1].

Règne de Sembat II

Achot III eut pour successeur comme roi d'Arménie son fils aîné, Sembat II, qui régna à Ani de 977 à 989. Le jour même de la mort d'Achot ,Sembat fut couronné à Ani. L'histoire lui a donné le surnom de *Tiézérakal* ou « le Maître du monde », le « Dominateur », sans doute parce que, à l'exemple d'ailleurs de son père, il eut l'occasion de réunir sous ses ordres, contre la menace étrangère, le faisceau des princes arméniens.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Sembat II se signala par ses constructions. La ville d'Ani fut par lui transformée. « Il combla les fossés d'Ani et construisit au-dessus un rempart circulaire à partir du fleuve Akhouréan jusqu'à la vallée dite du Tsalkothsadzor («du jardin des fleurs»). Il le bâtit en pierres cimentées avec de la chaux et le flanqua de bastions et de tours élevées. Ce rempart, qui dépassait de beaucoup l'ancien, embrassait dans son développement toute l'étendue de la ville. Il y avait des portes de cèdre, munies d'une garniture de fer et de gros clous solidement enfoncés. Il jeta aussi les fondements d'une magnifique église dans cette même ville d'Ani sous la direction de l'architecte Terdat qui avait déjà construit l'église de la résidence patriarcale à Arkina [2]. » L'architecte arménien Terdat était d'ailleurs un maître, puisque c'est lui qui fut chargé par les Byzantins de restaurer Sainte-Sophie de Constantinople, partiellement détruite par un tremblement de terre [3]. Ces diverses fondations s'échelonnent sur toute la durée du règne de Sembat II. Le double mur d'Ani et les tours rondes qui le flanquaient, furent achevés en huit ans. C'est en 989, la dernière année de la vie de Sembat, que furent jetées les fondations de la

1. Matthieu, xvi, p. 25.
2. Asołik, xi, p. 49-50.
3. Cf. Lynch, *Armenia*, i, p. 373 et Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 442-447. Sur les ruines d'Ani en général, Lynch, *op. cit.*, i, p. 334-392.

cathédrale, laquelle ne devait être achevée que sous le règne suivant, par la belle-sœur de Sembat, la reine Katramidé [1]. Ce fut également l'avant-dernière année du règne de Sembat II, en 988, que fut commencé, sur un affluent oriental de l'Akhouréan, le monastère de Marmachèn (aujourd'hui Khanlidja)[2], fondé par Vahram Pahlavouni [3] et qui devait être terminé en 994 d'après Samuel d'Ani [4] ou, plus exactement, en 1029 d'après une inscription étudiée par Brosset [5].

On distingua dès lors à Ani deux parties bien différentes, « la cité ancienne, entourée de murs, constructions du roi Achot, et la cité nouvelle et élargie, ceinturée d'une double ligne de murs au temps du roi Sembat. Et la ville ne cessant de s'agrandir, la population débordait et se répandait en dehors des murs de la place, en dehors même des remparts spéciaux situés à quelques centaines de mètres des murs extérieurs » [6].

Opposition de Mouchel, roi de Kars. Intervention du curopalate Davith de Taïq.

Sembat II eut à lutter contre son oncle, Mouch*el*, roi de Kars et du Vanand [7]. Mouch*el* nous est peint par Aso*l*ik sous des couleurs assez défavorables : « Il n'avait dans l'âme aucune crainte de Dieu. Il vivait avec des courtisanes qu'il entretenait richement [8]. » Sembat II lui enleva la forteresse de Chatik, située, nous dit-on, dans le canton de Djakatq [9], forteresse dont on recherche aussi l'emplacement près d'Eraskhadzor, au Chirak [10]. Mouch*el* appela alors à son aide un puissant prince du nord-ouest, le curopalate Davith de Taïq.

Davith, prince du Taïq et décoré du titre byzantin de curopalate, appartenait au rameau ibérisé ou géorgisé de la famille bagratide. Les habitants du Taïq, comme Galoust Ter-Mkrttchéan le signalait à Frédéric Macler, se rattachaient sans doute à la race arménienne. En tout cas, le vieux fond indigène des Taoques (qui avaient laissé leur nom au Taïq, *alias* Tao) avait été depuis longtemps arménisé. Mais, comme les gens du Taïq, gravitant dans l'orbite de Byzance, avaient été, ainsi que leurs voisins de la Géorgie, ralliés à l'orthodoxie « chalcédonienne », les écrivains

1. Aso*l*ik, III, xxx, p. 139.
2. Kirakos de Gandzak, trad. Brosset, ch. ii, p. 46.
3. Aso*l*ik, III, xli, p. 156.
4. Samuel d'Ani, p. 441 (et note de Brosset, p. 440, n. 5).
5. Brosset, dans sa trad. de Kirakos, p. 46, n. 8.
6. N. Marr, *Ani, la ville arménienne en ruines d'après les fouilles de* 1892-1893 *et de* 1904-1917, dans *R. E. A*, 1, iv, 1921, p. 397.
7. Mouch*el*, frère d'Achot III et roi bagratide de Kars depuis 962. Décédé en 984.
8. Aso*l*ik, III, xii, p. 51.
9. Aso*l*ik, III, xi, p. 50.
10. Alichan, *Ayrarat*, p. 124 et Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 447.

ecclésiastiques de l'époque, tant arméniens que byzantins, les rangeaient parmi les « Géorgiens » [1]. Quant au curopolate Davith, nous savons qu'il était l'arrière petit-fils du roi bagratide de Géorgie Adarnasé II, prince du Klardjeth, du Kolaver et du pays d'Artahan, dont nous avons plus haut résumé l'histoire [2]. La chronique géorgienne nous dit, en effet, qu'il était « fils du curopalate Adarnasé et petit fils du roi-curopalate Soumbat (= Sembat) Bagratide », lequel Soumbat était lui-même fils du roi Adarnasé II et régna de 923 à 958 [3]. On en conclut que l'Adarnasé, père de Davith de Taïq, était un cadet de la maison des rois-curopalates de Géorgie, cadet qui avait reçu un apanage du côté du Taïq, — apanage que Davith devait, comme on le verra, singulièrement accroître.

Davith de Taïq est le type même des princes des Marches arméno-géorgiennes, généralement d'origine arménienne (comme c'est justement le cas pour lui), en partie ibérisés, du moins dans la mesure où ils avaient adopté, comme les Géorgiens, l'orthodoxie grecque (condition indispensable pour faire carrière dans l'administration byzantine), mais qui n'en restaient pas moins très proches de l'âme arménienne. Davith paraît d'ailleurs avoir eu une forte personnalité, au demeurant bien sympathique. La *Chronique Géorgienne* nous le montre « pieux, miséricordieux aux pauvres, compatissant, sans ressentiment, généreux, grand ami des moines, grand constructeur d'églises, bienfaisant pour tous » [4].

Ce Bagratide d'une branche cadette, rallié, comme ses parents devenus géorgiens, à l'orthodoxie grecque, n'en était pas moins heureux d'intervenir comme arbitre entre les Bagratides de la branche principale, restés arméniens et « grégoriens » à Ani et à Kars. Contre le « roi des rois » d'Ani Sembat II, il prit le parti de Mouche*l*, roi de Kars. « S'étant mis à la tête de l'armée géorgienne, nous dit Aso*l*ik, il marcha contre Sembat et vint camper dans le canton de Chirak, au village appelé Bavats-dzor [5]. » Il avait avec lui Mouche*l* qui avait invoqué son secours.

Devant cette intervention, Sembat II se vit dans l'obligation de rendre à Mouche*l* la forteresse de Chatik, objet du litige. « La paix fut alors conclue, sans qu'aucun dommage ait été causé aux possessions de Sembat, car le curopalate Davith était un homme juste et pacifique [6]. » Il n'en était pas moins vrai que, contre le système des apanages qui morcelait à l'infini le domaine

1. Cf. Macler dans sa traduction d'Aso*l*ik, p. 59, n. 5.
2. Voir plus haut, p. 392, 428, 442. Cf. Brosset, *Additions*, p. 176.
3. *Histoire de la Géorgie*, 1, p. 291.
4. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 294. Cf. Schlumberger, *Épopée Byzantine*, I, p. 415-416.
5. « La vallée des limites ». Cf. Alichan, *Chirak*, p. 33 et 135.
6. Aso*l*ik, III, XI, p. 50.

royal bagratide d'Arménie, toute tentative de réaction de la royauté était vouée à l'échec, car les voisins (quelque bienveillants qu'ils pussent être personnellement envers les individus) avaient toujours tendance à intervenir pour empêcher le regroupement arménien et maintenir une dispersion de forces qui les favorisait.

Le malheur fut que Mouchel ne s'en tint pas à ce succès défensif. L'ambitieux roi de Kars ne tendait à rien de moins qu'à détrôner son neveu, le roi des rois d'Ani. Dans cet espoir, il ne craignit point de solliciter l'appui d'un prince musulman, nommé Abelhadj par Asolik, c'est-à-dire Abou'l-Haidjâ, seigneur de Dwin, de la dynastie des Mousâfirides qui régnaient sur l'Azerbaidjan et l'Arran [1]. Abou'l-Haidjâ en profita pour faire un peu plus tard une incursion dans le Vanand, incursion au cours de laquelle il incendia le célèbre monastère de Horomots (Horomots-vanq) « et fit abattre au moyen de cordes la croix qui surmontait la coupole de l'église de Cholakath », c'est-à-dire, pense Macler, de la cathédrale d'Etchmiadzin [2] (année arménienne 431 = 26 mars 982-25 mars 983) [3]. Mais l'orage heureusement se détourna, car Abou'l-Haidjâ s'attaqua ensuite à un autre prince musulman du voisinage, Aboû Doulaf Chaibânî, seigneur du pays de Golthn (Ordoûbâd, au sud-est de Nakhitchévan, sur la rive nord de l'Araxe). Abou'l-Haidjâ fut battu, fait prisonnier et dût céder à son vainqueur toutes ses possessions et conquêtes en terre arménienne, y compris la ville de Dwin.

Il est vrai que le péril musulman ne fit que se déplacer. Aboû-Doulaf Chaibânî attaqua alors le Vaspourakan (v. 983). Le roi de Vaspourakan, Achot Sahak [4], envoya contre lui toutes ses forces commandées par le « prince des princes » Abelkharib, le prince Grigor et le marzbân Tigrane. Abelkharib avait fait halte à Bakéar [5], dans le Djouach, canton-frontière du Vaspourakan situé au sud de l'Araxe, au sud-ouest de Djoulfa, en face du pays de Golthn, lorsqu'il fut surpris par l'armée chaibanide. Les gens d'Aboû-Doulaf enlevèrent ses chevaux et il n'eut que le temps de s'enfermer dans la forteresse de Bakéar. Comme il y était étroitement bloqué, il accepta d'entrer en pourparlers avec eux. Ayant reçu l'assurance qu'à condition d'abandonner ses armes, il pourrait se retirer librement avec son armée, il commit l'im-

1. Cf. Minorsky, *Musâfirî*, Encycl. de l'Islam, p. 795. Aussi Brosset, *Additions*, p. 181 et 252. Et la note de Macler dans son *Asolik*, p. 51(-52), n. 5.

2. Indjidjian, *Géographie ancienne de l'Arménie*, p. 477, et Macler dans son *Asolik*, p. 52, n. 3, contrairement à Alichan, *Chirak*, p. 19, qui veut voir dans l'église de Cholakath celle de Horomots-vanq. Cf. Lynch, *Armenia* I, p. 271 et fig. 60. Et Macler, *Rapport sur une mission scientifique en Arménie*, 1910, fig. 4.

3. Asolik, III, xii, p. 51-52.

4. Achot Sahak, roi de Vaspourakan de 972 à 983.

5. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 412.

prudence de se fier à de telles promesses. Dès que l'armée vasprakanienne fut désarmée, les musulmans se jetèrent sur elle et la massacrèrent. Seuls, les chefs, Abelkharib, Grigor et Tigrane, furent épargnés et libérés contre forte rançon (année arménienne 432, 26 mars 983-25 mars 984) [1].

Le curopalate Davith de Taïq et la guerre des deux Bardas

Nous avons vu le curopalate Davith de Taïq agir en arbitre entre le roi des rois d'Ani Sembat II, et Mouchel, roi de Kars. Les circonstances l'amenèrent de même à intervenir dans les guerres civiles de l'empire byzantin. En 976 un général byzantin, Bardas Skléros, qui se trouvait le beau-frère du défunt empereur Jean Tzimiscès et qui était pour lors gouverneur du « thème de Mésopotamie », c'est-à-dire de la région de Vardénik, au nord de Kharberd, l'actuel Kharpout, se révolta contre le gouvernement du jeune empereur Basile II. La guerre se déroula d'abord du côté de l'Anti-Taurus, entre la Cilicie et l'Arménie euphratésienne, dans le thème de Lykandos où Skléros défit les loyalistes (automne 976) [2]. Dans ce duel, les sympathies arméniennes étaient généralement allées à Skléros, peut être en souvenir du sang arménien de Jean Tzimiscès. Nous voyons, en tout cas, prendre parti pour Skléros les deux princes spoliés du Tarôn, Grégoire et Pankratios (Bagarat), et aussi leur cousin Romanos, décoré par les Byzantins du titre de *magistros*, ainsi que Zaphranik, seigneur du pays de Mokq (Moxoène). « Les Taronites n'étaient évidemment pas contents de leur sort et espéraient, grâce au soulèvement de Skléros, recouvrer le Tarôn [3]. » De fait, ils payèrent bravement de leur personne. « Grigor et Bagarat, ainsi que Zaphranik, jetaient l'épouvante parmi les troupes grecques. Ils fondaient sur elles comme un ouragan déchaîné, passant beaucoup d'ennemis au fil de l'épée ou les faisant prisonniers [4]. » Parmi les généraux qui aidèrent le plus Skléros à remporter la victoire du Lykandos, Skylitzès mentionne aussi un *stratigos* nommé Sakhakios Brakhamios, c'est-à-dire Sahak Vahram, dont le nom dit l'origine arménienne et que Schlumberger suppose avoir été stratège du thème de Lykandos [5].

1. Asołik, III, xiii, p. 54-55.
2. Date de Schlumberger, *Épopée*, i, p. 373-374, corrigeant Gfrörer ii, 568.
3. Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, Byzantion, x, 1935, p. 542.
4. Asołik, III, xiv, p. 56-57. Romanos de Tarôn était le fils du Taronite Bagarat dit Ibn-Tornik par les Arabes, et attesté en 936-940, dont nous avons parlé plus haut. Sur son rôle au cours des opérations en Phrygie et en Cappadoce en 978, où il commandait les troupes légères de l'avant-garde de Skléros, voir Schlumberger, i, p. 382. Voir, ici encore, la généalogie des Taronites par Adontz, *Byzantion*, ix, 1936, p. 21.
5. Skylitzès ap. Schlumberger, *Épopée*, i, p. 369-370.

Toute l'Asie Mineure, jusques y compris Nicée, tomba au pouvoir du prétendant. Les Impériaux mirent alors à leur tête un neveu du feu empereur Nicéphore Phocas, Bardas Phocas. Mais ce dernier, s'étant fait vaincre par Skléros à Amorion (Hamza-Hadji) [1] (printemps de 978), dut battre en retraite vers l'est, du côté du thème de Kharsian, puis vers Sébaste (Sivas) d'où il alla demander des secours et des renforts au curopalate Davith de Taïq (automne de 978) [2]. Bardas Phocas, au temps où il était *stratigos* du thème de Khaldie, province byzantine voisine du Taïq, s'était naguère lié d'amitié avec Davith. Davith reçut donc avec faveur la requête de son ami malheureux. D'après les chroniqueurs byzantins Skylitzès et Cédrénos, Bardas Phocas se rendit en personne auprès de Davith [3]. Au contraire pour Asolik [4] et pour la *Chronique de Géorgie* [5], il chargea, au nom de son maître, le jeune empereur Basile II, un seigneur géorgien nommé Jean Thornik d'aller demander secours à Davith. Ce Thornik est qualifié d'Ibère, c'est-à-dire de Géorgien, soit qu'il le fût effectivement, soit que ce fût un de ces Arméniens originaires du Taïq ou des autres confins byzantins et qui, ayant embrassé l'orthodoxie grecque, étaient reniés par leurs anciens compatriotes. De fait, il s'était fait moine orthodoxe et vivait dans un des couvents de l'Athos [6]. Ce fut là, dit la *Chronique de Géorgie*, qu'un exprès du jeune empereur Basile II et de l'impératrice mère Théophano vint le chercher en lui ordonnant de partir immédiatement pour le Taïq et d'y obtenir l'aide du curopalate. « Hors le curopalate Davith, fait dire à Basile II la *Chronique*, nous n'avons aucune aide au monde [7]. » De fait, Davith fit le meilleur accueil à l'ambassadeur-moine et le pacte fut conclu.

Pacte avantageux pour Davith. La cour de Constantinople lui cédait comme prix de son concours un certain nombre de cantons-frontières jusque-là dépendant de l'Empire, savoir la « clisure » (*kleisura*) de Khaltoyaritch, et, à l'est de ce défilé, le canton de Tchormairi (en grec Tzourmérè) [8], la ville et le district de Karin (Erzeroum), le district de Baséan (en grec Phasiané) avec, un peu plus au sud-ouest, la forteresse de

1. Ramsay, p. 230.
2. Schlumberger, p. 409-410.
3. Schlumberger, p. 417.
4. Asolik, xv, p. 59.
5. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 293. Cf. Brosset, *ibid.*, 2, *Additions*, p. 177.
6. Cf. Adontz, *Thornik le Moine*, dans *Byzantion*, xiii, 1938, p. 143-164.
7. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 293.
8. La *clisure* de Khaltoyaritch et le canton de Tchormairi sont situés au nord-ouest d'Erzéroum. La *clisure* est la passe au nord de l'actuel Kaghdaritch près d'Achqal'a sur l'Euphrate. Tchormairi indique, remarque Adontz, une forêt d'arbres (*mairi*) secs (*tchor*). Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 226.

Sévouk, ou Mardali, l'actuel Tekman [1]. Les Byzantins promettaient même à Davith de Taïq les cantons de Harq [2] et d'Apahouniq situés au nord-ouest du lac de Van, c'est-à-dire l'émirat de Manazkert, ville dont les murailles avaient été rasées par eux dix ans auparavant (968-969). Selon la remarque de Honigmann, Davith devenait ainsi possesseur d'un vaste territoire allant depuis Kaghdaritch près d'Achqal'a sur l'Euphrate, au nord-ouest, à travers le pays d'Erzeroum et du Tekman, jusqu'au cours supérieur du Mourad-sou au sud-est (979) [3]. « Le curopalate devint ainsi l'un des dynastes les plus puissants de la Haute Arménie dans le voisinage de l'Empire. » Toutefois la *Chronique Géorgienne* spécifie que c'était là de la part de l'Empire un don viager à Davith de Taïq [4], ce qui explique sans doute les événements qui devaient se produire plus tard, au décès de celui-ci [5]. Quoi qu'il en soit, et pour cimenter cette alliance, Davith envoya des otages à la cour de Constantinople, notamment le jeune Ewthym, — le futur saint géorgien Euthyme l'Interprète.

Et Davith tint parole. Il fournit aux Impériaux 12.000 hommes d'élite qu'il plaça sous le commandement de Jean Thornik, lequel quitta un moment la robe de bure pour reprendre la cotte de mailles. Davith donna comme lieutenant à Thornik un chef nommé Djodjik dont le nom figure sur une inscription de l'église d'Eochk près de l'actuel Qizil-kilissa, au nord d'Erzeroum [6]. Grâce à ces renforts, le général impérial Bardas Phocas écrasa Bardas Skléros à la grande bataille de Pankalia, à l'est d'Amorion, le 24 mars 979. La cavalerie du Taïq pilla joyeusement le camp abandonné de Skléros [7]. La révolte une fois définitivement extirpée, Thornik fit piller de même par ses soldats les biens des grands propriétaires byzantins d'Anatolie qui s'étaient compromis avec Skléros ; ramenant avec lui tout ce butin, il fit ensuite une rentrée triomphale au Taïq où Davith l'accueillit magnifiquement. Un de ses lieutenants, Ioané, employa sa part de butin à construire une chapelle dans l'église de Zarzma, canton de Koblian, district d'Akhaltzikhé, dans la province de Samtzkhé, avec une inscription commémorative, datée de 1045 et retrouvée en 1847 par Brosset [9] : « Au nom de Dieu et par l'intercession

1. Cf. Hübschmann, *Indogermanische Forschungen*, xvi, p. 327. Selon la remarque de Honigmann, *l. c.*, p. 151, dans le Baséan, l'Araxe formait précédemment et au témoignage de Constantin Porphyrogénète, la frontière entre l'Empire et les « Ibères ».
2. La district de Harq était situé au nord de la route entre Manazkert et le Tarôn.
3. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 151.
4. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 293.
5. Voir plus loin, p. 529-535.
6. Cf. Brosset, *Inscriptions géorgiennes*, p. 9 sqq.
7. Schlumberger, I, p. 420-425.
8. *Vie de saint Euthyme*, ap. Schlumberger, p. 428.
9. Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, 1, p. 293, n. 2.

de sa sainte Mère, moi Ioané fils de Soula, j'ai construit cette chapelle. Dans le temps où Skléros, chez les Grecs, se révolta, le curopalate Davith, que Dieu exalte ! porta secours aux saints basileis et nous envoya tous à l'armée. Nous battîmes Skléros. Et moi, au pays de Kharsian, à Sarvénis j'ai construit un siège, etc. »

Cependant cette guerre civile entre chrétiens avait eu de fâcheux contre-coups en Arménie car elle y avait enhardi les musulmans, en l'espèce l'émir Bâdh, fondateur de la dynastie kurde des Marwânides. Bâdh s'était rendu maître des villes arméno-musulmanes d'Ardjèch, à la pointe nord-est du lac de Van, et de Khelâth ou Akhlâth, à la pointe nord-ouest du lac, et, après 983, il y avait joint, dans le Diyârbékir, Amid, Maiyâfâriqîn et Naçîbîn, enlevées aux émirs bouyides [1]. Il profita de la guerre civile chez les Byzantins pour rebâtir et fortifier Manazkert précédemment ruinée par eux. Non content de reconstituer ainsi l'émirat de Manazkert, il alla piller et dépeupler en territoire byzantin la province de Tarôn et y saccagea la ville de Mouch [2]. « Il fit, dit Asołik, un affreux carnage de prêtres dans l'église Saint-Sauveur de Mouch et les traces de leur sang s'y voient encore marquées sur les murailles [3]. » Il ne s'agissait là que d'une simple razzia, mais Bâdh resta jusqu'à sa mort, l'an 380 de l'hégire c'est-à-dire en 990-991, en possession de l'Apahouniq (pays de Manazkert) comme du Diyârbékir. Honigmann fait remarquer ici la richesse de l'Apahouniq à cette époque, avec ses mines de natron, de magnésie et de cuivre [4].

Branches cadettes : le royaume bagratide de Tachir.

Tandis que ces événements se déroulaient dans l'Arménie byzantine, l'Arménie indépendante se trouvait en partie paralysée par son morcellement.

Le roi Achot III avait, vers 980, donné en apanage à son troisième fils Gourgèn le district du Tachir avec Lori comme capitale [5]. En plus du Tachir propre, nous dit Vardan, ce fief comprenait aussi « le Tzoroget avec le pays des Sévordiq, les districts de Kaïen, Kaïdzon, Khorkhorouniq et Bazkert, auxquels les Géorgiens donnent le nom général de Somkhêth » [6].

1. Cf. Zetterstéen, *Marwânides*, Encyclopédie de l'Islam, p. 356-357. Le nom complet de Bâdh est, en arabe, Abou'Abdallâh al-Houçain ibn-Daustak al-Tchârboukhtî.
2. Asołik, III, xiv, p. 58.
3. Asołik, III, xiv, p. 58.
4. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 152-153.
5. Matthieu d'Édesse semble situer l'événement en 972. Le P. Lévond Movsêsian le ramène vers 980. Cf. L. Movsêsian, *Histoire des rois Korikian de Lori*, Revue des Études Arméniennes, 7, ii, 1927, p. 225.
6. Vardan, p. 90, ap. Movsêsian, *l. c.*, p. 225.

En 982, Gourgèn se promut roi (*thagavor*) dans son domaine, sans que son frère aîné, le roi des rois Sembat II, fît rien pour l'en empêcher [1]. Tout au contraire, il semble bien que Sembat II se soit, à cette occasion, rendu au monastère de Sanahin qu'effectivement il érigea alors en siège épiscopal comme métropole religieuse du nouveau royaume provincial. « J'ai fait, nous disait une de ses chartes, sacrer évêque le saint prieur du monastère, Esaïe, des mains du grand patriarche des Arméniens Khatchik, et j'ai donné à ce diocèse tout le pays de Tachir, jusqu'aux limites du Gougarq, jusqu'aux limites de Tiflis. » Un tel texte semble prouver que la création du nouveau royaume correspondait à la volonté très nette d'arméniser culturellement comme politiquement les confins arméno-géorgiens [2]. De fait, Gourgèn acheva la construction des églises d'Astouadzadzin à Sanahin et de Sourb Nechan à Halbat qu'avait commencée sa mère, la reine Khosrovanouch [3].

La nouvelle dynastie bagratide collatérale ainsi fondée dans le Gougarq, aux marches arméno-géorgiennes, devait durer de 982 jusqu'au milieu du XIIIe siècle. Ses princes sont connus sous les noms de rois des Korikian, rois des Alouanq c'est-à-dire des Aghouans, ou rois du Tzoroget. En réalité, et bien que l'État provincial ainsi créé se fût à certains moments étendu assez au delà de son domaine initial [4], il resta en principe limité à la vallée de la Débéda, la Kamenka des Russes [5].

Gourgèn mourut vers 989. Il fut enterré dans l'église d'Astouadzazin à Sanahin [6]. Il eut comme successeur sur le trône du Tachir son fils aîné Davith Anholin, lequel devait régner de 989 à 1048 environ et être le plus grand prince de cette lignée [7].

Branches cadettes : le royaume bagratide de Kars.

A Kars le roi bagratide local Mouchel mourut en 433 de l'ère arménienne (25 mars 984-24 mars 985). Il eut pour successeur son fils Abas qui régna six ans (v. 984-989). Avant de monter sur le trône, Abas s'était montré un jeune homme dissipé « et il avait fait craindre à ceux qui s'occupaient de sa conduite qu'il

1. Mekhithar Aïravanétsi, p. 56, *ap.* Movsêsian, p. 225, situe ce couronnement en 981.
2. Décret de fondation de l'évêché de Sanahin, publié par Tchalaliants, *Voyages*, p. 43-44, *ap.* Movsêsian, p. 227. Cf. Alishan, *Haïapatoum*, p. 288, ap. Movsêsian, p. 227-228.
3. L. Movsêsian, *l. c.*, p. 229. Voir *ibid*, p. 230-231, la description que donne, de ces monuments et des effigies royales qui y figurent, Rostom-bek Erznkéants, *Ararat*, 1886, p. 494.
4. Movsêsian, *l. c.*, p. 219, et 224-225.
5. Brosset, *Histoire de la Siounie*, 1 p. 173, n. 8.
6. Haroutiunian, *Azgagrakan Handès* 1898, p. 294, *ap.* Movsêsian, *l. c.*, p. 233-234.
7. Voir plus loin, p. 520-521

ne donnerait guère dans les bonnes œuvres spirituelles. Mais quand il fut devenu roi, il se révéla un homme grave, plein d'habileté et de sagesse, digne d'être compté parmi les sages de l'ancien temps : il devint un autre homme » [1]. Tout d'abord il s'attacha à supprimer le brigandage dans son domaine du Vanand. Asolik rappelle ici le passage de Moïse de Khorèn disant que le Vanand était la patrie du meurtre et du brigandage [2] : « Du temps de Mouchel, père d'Abas, on pillait non seulement sur les chemins et dans les endroits écartés, mais dans la ville même (de Kars). Sur le soir et toute la nuit on n'entendait que cris et clameurs de gens spoliés. Abas réprima ces désordres ; tous les voleurs qu'il pouvait saisir étaient mis à mort, sans distinction entre grands et petits, entre riches et vilains. Ce fut ainsi qu'il pacifia ses États, au point que chacun circulait la nuit en sûreté comme si c'eût été en plein jour, dans les lieux déserts comme si on se fût trouvé dans un palais [3]. »

Le gouvernement du roi de Kars fut donc un gouvernement modèle. « Tous étaient occupés, poursuit Asolik, à rendre le pays florissant et à faire des travaux utiles sous une direction qui avait pour règles la justice et le bon droit. » Ces règnes réparateurs expliquent la prospérité de l'Arménie en dépit des luttes féodales et de la menace musulmane. Malgré les périls de l'heure, la ténacité arménienne poursuivait son labeur —. Asolik vante encore la piété vraie et l'austérité personnelle d'Abas qui, aux jours de jeûne, « proscrivait de sa table les laitages et le poisson et ne se nourrissait que de pain et de légumes ». Abas fonda d'autre part « pour son salut », « à l'entrée du canton d'Archarouniq », le couvent de Chirim [4] dont le premier supérieur fut le saint moine Moïse (décédé en 1002). La mère d'Abas, veuve du roi Mouchel, de la famille des princes siouniens de Pharisos, dans l'Artsakh [5], embellit, de son côté, le monastère de Thrin-vanq, où elle s'était retirée [6].

Escarmouches avec les musulmans

Le morcellement féodal de l'Arménie chrétienne, la « pulvérisation de la royauté » entre les divers cadets bagratides apanagés auraient pu favoriser de nouvelles invasions musulmanes. Heureusement le monde arabo-persan n'était pas moins divisé. En

1. Asolik, III, xvii, p. 67-68.
2. Moïse de Khorèn, III, xliv, p. 156-157.
3. Asolik, xvii, p. 68.
4. Asolik, III, xvii, p. 69-70. Sur Chirim, cf. Alichan, *Ayrarat*, p. 48.
5. Elle était sœur des « rois de Pharisos, Sénéqérim et Grigor », dit Asolik *l. c.*, p. 70. Le district de Pharisos formait, avec le pays des Tzanar, une des provinces de la Siounie. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*, i, p. 144. Brosset, *Siounie*, 2, p. 32.
6. Dans le Baséan (?) d'après Indjidjian, *Arménie ancienne*, p. 520. Cf. Macler dans son *Asolik*, p. 70, n. 8.

436 de l'ère arménienne (25 mars 987-23 mars 988), l'émir d'Azerbaidjan « Abelhadj », c'est-à-dire Abou'l-Haidjâ ibn ar-Rawwâd, vint attaquer son vieil ennemi, Abou-Doulaf, émir de Golthn (à l'est de Nakhitchévan), razzia cette province et poussa jusqu'à Dwin, ville, on s'en souvient, restée au pouvoir des Arabes en pleineArménie chrétienne [1]. Il y fit reconnaître son autorité et, de là, reprenant le rôle des anciens gouverneurs arabes à l'apogée du khalifat, « il réclama des Arméniens le tribut des années écoulées. » Le roi d'Arménie Sembat II jugea opportun de lui envoyer les redevances exigées, puis, soit par la satisfaction qu'il lui accorda ainsi, soit par la menace d'une levée des contingents arméniens, il décida l'émir à regagner l'Azerbaidjan [2].

En 437 de l'ère arménienne (24 mars 988-23 mars 989) Abou'l-Haidjâ s'en prit au Vaspourakan. Le Vaspourakan avait alors à sa tête Gourgèn-Khatchik, naguère seigneur de l'Antzévatsiq et qui, en 983, avait succédé comme roi local à son frère aîné Achot-Sahak. D'ailleurs les hostilités ne vinrent ni de Gourgèn Khatchik ni même de l'émir d'Azerbaidjan, mais de vassaux subalternes. Un chef musulman de Her (Khoï) qui revenait de l'émirat de Manazkert chez lui, au nord-ouest du lac d'Ourmia, enleva au passage des enfants chrétiens : « En traversant un village, il vit de beaux enfants chrétiens occupés à jouer. Fondant sur eux comme des loups ravisseurs, lui et ses compagnons les enlevèrent sur leurs chevaux et s'enfuirent. Mais un noble arménien, nommé Sargis, témoin de ce rapt, sauta en selle et s'élança à leur poursuite. Prenant en main son glaive d'acier, il les rejoignit, tomba bravement sur eux et fendit en deux le seigneur de Her, après quoi il ramena les enfants à leur village. » Le père du seigneur de Her en appela à l'émir d'Azerbaidjan Abou'l-Haidjâ, offrant à celui-ci de lui céder son domaine s'il tirait vengeance des Vasprakaniens. De fait, l'émir envahit le Vaspourakan en trois colonnes de cavalerie destinées à battre le pays « en éventail », en massacrant tout sur leur passage, mais il mourut subitement avant d'avoir pu exécuter son dessein [3]. Son décès sauva le Vaspourakan. Son fils Mamlân qui lui succéda dans le gouvernement de l'Azerbaidjân, ne put empêcher son ancien rival Abou-Doulaf, émir de Golthn, de récupérer Dwin. Le roi d'Arménie Sembat II profita de cet affaiblissement des forces azéries. Par l'entremise du patriarche arménien Khatchik Archarouni, il conclut avec Mamlân un traité de paix dont bénéficia tout le pays chrétien [4].

1. Cf. Minorsky, *Musâfirî*, Encyclopédie de l'Islam, p. 795-796.
2. Asołik, III, xviii, p. 71.
3. Asołik, III, xix, p. 72-73. Cf. Minorsky, *Musâfirî*, Encyclopédie de l'Islam, p. 795-796.
4. Asołik, III, *l. c.*, p. 73.

Symptômes de mésentente entre l'empereur Basile II et les Arméniens

C'était une vieille tradition de la politique byzantine que le transfert des populations arméniennes de leur pays en Thrace ou en Macédoine. L'autorité byzantine y gagnait de « noyauter » en Arménie la résistance haïkane et d'assurer aux armées impériales luttant dans les Balkans contre la poussée slave un élément militaire excellent. Nous avons vu ces transferts de populations pratiqués dès le règne de l'empereur Maurice [1]. L'empereur Basile II, dès qu'il en eut fini avec la révolte de Bardas Skléros (979), les reprit à son compte. Aso*l*ik mentionne le fait entre 979 et 986 : « Basile voulut faire passer dans la Macédoine une partie des populations arméniennes qui étaient sous sa puissance pour les opposer aux Bulgares et faire prospérer cette contrée. Il y en transplanta un grand nombre [2]. » En même temps, en Cappadoce où les Arméniens avaient toujours été nombreux, le métropolite grec de Sébaste (Sivas) recommençait à les tracasser dans leur foi. Aso*l*ik nous assure que les principaux prêtres arméniens de Sébaste furent chargés de fer et déférés à l'empereur et que leur doyen Gabriel, « vieillard plein de science et très ferme dans sa foi », aurait été jeté dans une prison où il mourut à la suite de mauvais traitements (année 435 de l'ère arménienne, 25 mars 986-24 mars 987). L'exercice du culte arménien fut interdit dans toute l'obédience du métropolite. « Il fut interdit aux Arméniens qui se trouvaient à Sébaste de se réunir au son d'une cloche. » Par l'intimidation ou la séduction, les autorités impériales réussirent à rallier aux définitions « chalcédoniennes » quelques prêtres et deux évêques arméniens de Sébaste et de Larissa, Sion et Jean [4].

Le métropolite grec de Sébaste ne se contenta point de chercher à dénationaliser les colonies arméniennes de Cappadoce. Il adressa une mise en demeure au patriarche arménien Khatchik Archarouni pour l'inviter à rallier l'orthodoxie byzantine. Khatchik répondit par une longue lettre qu'Aso*l*ik nous a transmise et où sont exposées avec beaucoup d'éloquence les positions doctrinales de l'Église grégorienne [5]. Le même auteur nous assure qu'au reçu de cette lettre, le métropolite de Sébaste « fut couvert de confusion, mais qu'il ne se relâcha en rien de sa méchanceté » [6]. Matthieu d'Édesse croit que la lettre adressée à Khatchik émanait

1. Voir plus haut, p. 255-256.
2. Aso*l*ik, III, xx, p. 74.
3. *Ibid.*, p. 74.
4. Aso*l*ik, III, xx, p. 75.
5. Aso*l*ik, III, xxi, p. 76-123.
6. Aso*l*ik, III, xxii, p. 124.

du patriarche grec de Mélitène (Malatya), Théodore, et que la réponse de Khatchik fut si remarquable que Théodore en conçut la plus grande estime pour lui et, en dépit de la différence confessionnelle, qu'il se lia avec lui d'une étroite amitié [1].

La révolte de Bardas Phocas et ses conséquences en Arménie

Cependant les guerres civiles avaient recommencé dans l'empire byzantin. L'ancien prétendant Bardas Skléros, réfugié à Baghdad après sa défaite de 979, en revint en 986 et se fit proclamer anti-césar à Malatya. Il demanda l'aide de l'émir Bâdh, fondateur de la dynastie kurde des Marwânides, qui, on l'a vu plus haut, régnait au Diyârbékir, à Khelath et à Manazkert, dans l'Apahouniq [2]. Bâdh lui envoya son frère Abou 'Alî avec de nombreuses troupes [3]. Presque aussitôt, l'ancien général byzantin loyaliste Bardas Phocas se révolta de son côté à Kharsian, en Cappadoce, en se proclamant, lui aussi, anti-césar (15 août 987). Bardas Phocas se débarrassa de Skléros, son concurrent, en s'emparant de lui par trahison et en l'enfermant dans la forteresse de Tyriaion (Ilghin) (12 septembre 987). Les contingents musulmans qui avaient suivi Skléros rentrèrent dans leur pays en pillant tout sur leur passage, « depuis le Djaihan (Pyramos) jusqu'à l'Apahouniq [4]. » L'Arménie d'influence byzantine était toujours victime des guerres civiles de Byzance...

Pendant ce temps Bardas Phocas envoyait son fils Nicéphore en ambassade au curopalate Davith de Taïq, pour demander à celui-ci son aide. Nicéphore n'eut aucune peine à réveiller chez le curopalate le souvenir de l'alliance de 978-979 [5].

Davith donc, fidèle à cette ancienne alliance mais devenant, de ce fait, infidèle à l'Empire, confia à Bardas Phocas deux mille cavaliers commandés, nous dit Yahyâ, par « les deux fils de Bagarat, seigneur de Khaldia » [6]. D'après Schlumberger et Honigmann [7], il s'agirait là de deux des princes taronites, fils de ce Bagarat ou Pankratios qui avait été dépouillé du Tarôn par les Byzantins. Au contraire, pour Adontz, il s'agit de deux seigneurs arméno-géorgiens ou taïkiens, le *magistros* Tchordvanel et son frère, neveux du soldat-moine Thornik dont nous avons plus haut [8] évoqué les exploits au service du curopalate

1. Matthieu d'Édesse, I, xxv, p. 34.
2. Asolik, III, xxiv, p. 128. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 153.
3. Yahya, p. 212.
4. Asolik, xxv, trad. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 153.
5. Cf. Adontz et Grégoire, *Nicéphore au col raide*, Byzantion, viii, 1933, p. 203-212 et H. Berberian, *Nicéphore au cou tors*, ibid., p. 553-554.
6. Yahya, chez le baron Rosen, *Basile le Bulgaroctone*, p. 24 et dans Schlumberger, *Épopée*, I, p. 733-734.
7. Schlumberger, *Épopée*, I, p. 747. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 149.
8. Voir plus haut, p. 505

Davith et de Bardas Phocas [1]. Adontz ajoute d'ailleurs que cette famille arméno-géorgienne, — arménienne « ibérisée » par l'adoption de l'orthodoxie —, devait être apparentée par les femmes aux Taronites [2]. En tout cas, un prince avérément taronite, le *magistros* Grégoire, l'aîné des princes dépouillés du Tarôn en 968, et qui paraît avoir joué un rôle décisif dans toute cette affaire, avait pris, lui, le parti de l'Empire. Comme Bardas Phocas marchait de la Cappadoce sur Constantinople, l'empereur Basile II chargea ce *magistros* Grégoire de débarquer à Trébizonde et d'opérer une diversion destinée à écarter le rebelle des approches de la capitale. Ce fut précisément pour parer à cette manœuvre que Bardas Phocas sollicita l'intervention du curopalate Davith et de Tchordvanel [3]. Mais la manœuvre se développant quand même, Bardas Phocas, qui essayait alors de franchir les Détroits, dut se démunir de ses contingents géorgiens pour les envoyer repousser le *magistros* Grégoire [4].

La révolte, ainsi paralysée au départ, fut écrasée par l'Empereur Basile II, et Bardas Phocas périt dans une bataille décisive à Abydos, sur les Dardanelles, le 13 avril 989 [5].

Le triomphe du grand et dur souverain qu'était Basile II, allait mettre en délicate posture les princes qui avaient aidé la rebellion de Bardas Phocas et, au premier rang, Davith de Taïq et le lieutenant de Davith, l'imprudent Tchordvanel. A la faveur du désordre, Tchordvanel avait battu (sans doute du côté de Mélitène) le *magistros* loyaliste Grégoire de Tarôn [6] et s'était emparé du Derdjan (Derxène) et du Tarôn, province qui, on l'a vu, était, depuis 968, terre d'Empire [7]. Basile II envoya contre lui le patrice Jean Portiz [8] qui le vainquit et le tua dans la plaine de Bagaritch, l'actuel Pékéridj, dans le Derdjan (année 439 de l'ère arménienne, 11 février 990-11 février 991). Davith de Taïq se voyait à la veille d'être attaqué à son tour, mis au ban de l'Empire.... Pour obtenir sa grâce, il jura obéissance à Basile II et — promesse lourde de conséquences — s'engagea à lui léguer au jour de sa mort la totalité de ses États, « car, dit Yahyâ d'Antioche, Davith était avancé en âge et n'avait ni postérité ni successeur désigné » [9]. Il annonça donc l'envoi immédiat à

1. Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, Byzantion, x, 1935, p. 543-544.
2. Adontz, *l. c.*, p. 544.
3. Adontz, p. 543.
4. Asołik, III, xxvi, p. 130. Cf. Schlumberger, i, p. 735-736.
5. Date de Yahyâ dans Schlumberger, p. 744.
6. Yahya d'Antioche, *ap.* Schlumberger, *Épopée*, i, p. 747-748.
7. Asołik, III, xxvii, p. 133.
8. Nom déformé en Jan Portèz dans Asołik, *l. c.*, p. 133, et en Djakrous dans Yahya, *ap.* Schlumberger, *Épopée*, ii, p. 31. Cf. Adontz, *Les Taronites*, Byzantion, X, 1935, p. 544, n. 2.
9. Yahya, *ap.* Schlumberger, II, p. 31.

Constantinople de dignitaires de sa cour pour transmettre son serment et donner toutes garanties sur la future cession du Taïq à l'Empire.

Basile II avait en tout cela quelque peu « bluffé » (il n'avait, estime Schlumberger, aucune envie d'entreprendre à cette date une périlleuse expédition contre le Taïq). Il fut donc ravi que la seule intimidation eût obtenu de tels résultats. Il conféra à Davith la dignité enviée de curopalate ou plutôt le confirma dans cette dignité en lui en envoyant les insignes sous forme de somptueux vêtements d'apparat (v. 990) [1]. Tout semblait donc sauvé pour Davith. En réalité, l'imprudente promesse qu'il avait consentie grevait lourdement l'avenir et engageait tout le destin de l'Arménie. Par le Taïq, l'impérialisme byzantin, l'annexionnisme byzantin prendront un jour pied sur la citadelle arménienne et détruiront finalement l'œuvre de restauration haïkane des Bagratides....

Au contraire, les Taronites, en raison de leur loyalisme final dans la crise de 987-989, bénéficieront à Byzance d'une faveur marquée. Seulement, à ce jeu, ils s'helléniseront presque entièrement et seront pratiquement perdus pour l'Arménie [2].

Davith de Taïq, Sembat II et la succession d'Aphkhazie

Le pays géorgien — l'ancienne Ibérie —, à l'époque qui nous occupe, était divisé entre plusieurs États rivaux. Tout d'abord les rois-curopalates de Géorgie, branche cadette de la famille bagratide, issue, d'après les sources arméniennes, de Vasak, fils du « prince des princes » arménien Achot l'Aveugle (aveuglé par ses ennemis vers 750). Le petit fils de cet Achot, nommé, lui aussi Achot († 826), — Achot le Curopalate — épousa une princesse géorgienne et aurait été le premier prince bagratide de la Géorgie [3]. Le centre des domaines de cette branche était constitué par le Klardjeth, le Kolaver et le pays d'Artahan, mais elle s'étendit graduellement sur le Karthli. — En face de cette maison se dressait celle des rois d'Aphkhazie qui régnaient aussi sur la Mingrélie et l'Iméréthie. Les rois bagratides de Géorgie Bagrat Ier (v. 826 ou 833-876) et Davith (876-881) durent laisser l'hégémonie en Géorgie passer aux Aphkhazes. Leur contemporain, le roi aphkhaze Giorgi Ier Aghtséphel (845-877), avait mis la main sur le Karthli, objet de la convoitisedes deux maisons [4]. Un siècle

1. Schlumberger, II, p. 32.
2. Cf. Voir la généalogie des Taronites « byzantinisés » dans Adontz, *Les Taronites*, Byzantion, XI, 1936, p. 30-31.
3. Brosset, *Géorgie*, *Additions*, p. 160. On sait que les sources géorgiennes présentent une version toute différente des origines de la maison de Géorgie (Brosset, *Ibid*, p. 155).
4. *Histoire de la Géorgie*, 1, *Chronique géorgienne*, p. 269.

plus tard, nous voyons le roi aphkhaze Giorgi II (921-955) envoyer des expéditions victorieuses jusqu'en Géorgie orientale, contre le chorévêque [1] du Kakheth, le prince Kuiriké II [2]. Mais après Giorgi II l'insubordination des princes apanagés et des féodaux ébranla la royauté aphkhaze. Le roi aphkhaze Démétré (957-979), fils et deuxième successeur de Giorgi, vit se révolter contre lui son propre frère Thewdos II. Ayant capturé Thewdos, il lui fit brûler les yeux [3]. Thewdos II n'en régna pas moins après lui (979-985). Il faut croire que si le supplice qu'on lui avait infligé avait provoqué chez lui d'inexpiables haines contre une partie de ses nobles, il ne l'avait pas entièrement privé de la vue, car la chronique géorgienne le montre « tyrannisant ses sujets et changeant les institutions », c'est-à-dire sapant la féodalité [4]. Le principal des féodaux, Ioané Marouchis-dzé, éristhaw du Karthli, fit appel contre lui au curopalate Davith de Taïq.

Davith se rendit en Géorgie et, d'accord avec le roi d'Arménie Sembat II, il régla les affaires de ce pays [5]. Conformément à la demande d'Ioané et des autres *éristhaw*, il remplaça Thewdos II sur le trône d'Aphkhazie par un prince qui se trouvait avoir les droits les mieux fondés aux deux trônes caucasiens : le jeune Bagarat ou Bagrat III qui était, par son père Gourgèn et par son grand-père Bagrat II Regwan, l'héritier présomptif du trône bagratide de Géorgie (Klardjeth et Karthli) [6], tandis que, par sa mère Gourandoukht, fille de Giorgi II d'Aphkhazie et sœur, par conséquent, de Thewdos II, il avait également des titres au trône aphkhaze [7]. Davith de Taïq s'intéressait d'ailleurs personnellement au jeune Bagrat III qu'il avait élevé à sa cour, qu'il aimait comme un fils et qu'il devait finir par adopter comme héritier [8]. Les gens du Kakheth avaient essayé de profiter du désordre pour venir assiéger la ville d'Ouphlis-tzikhé, pour lors capitale chrétienne du Karthli (Tiflis étant toujours aux mains d'un émir musulman). Davith de Taïq, par sa seule approche, mit les Kakhes en fuite. Il remit Ouphlis-tzikhé à son protégé Bagrat III, reçut pour ce dernier l'hommage de l'éristhaw Ioané et pacifia le pays [9] (985).

1. Titre héréditaire des princes du Kakheth.
2. *Chronique géorgienne* l. c., p. 290. — Kuiriké II gouverna le Kakheth de 929 à 976 environ.
3. *Chronique géorgienne*, p. 291-292. Cf. chez Brosset, *Additions*, p. 175, la généalogie de la maison d'Aphkhazie.
4. *Chronique*, p. 295.
5. Asolik, III, xxviii, p. 135.
6. Son grand-père Bagarat ou Bagrat II Regwan régnait toujours sur ce pays (958-994).
7. Cf. Brosset, *Additions*, p. 178-179.
8. *Chronique géorgienne*, p. 292 et 295.
9. *Ibid.*, p. 292. Un autre passage de la *Chronique* (p. 295) nous dit que trois ans auparavant, donc en 982, les gens du Kakheth avaient surpris la ville d'Ouphlis-tzikhé et y avaient capturé Bagrat III, son père Gourgèn et sa mère Gourandoukht. Davith de Taïq aurait alors fait au Karthli une première

L'intervention de Davith de Taïq eut donc comme résultat d'opérer une concentration de pouvoirs en Géorgie. L'Aphkhazie continua d'être gouvernée par le roi Bagarat ou Bagrat II (958-994), puis par le fils de Bagrat II, Gourgèn (994-1008), tandis que le jeune Bagarat ou Bagrat III, fils de Gourgèn, régnait désormais sur l'Aphkhazie (985). A la mort de Gourgèn (1008), Bagrat III devait réunir sur sa tête les deux couronnes de la Géorgie bagratide et de l'Aphkhazie. Ajoutons que la chronique géorgienne ne tarit pas d'éloges sur ce jeune Bagratide : « Investi de la royauté, tous se soumirent à ses ordres, car il était arrivé à l'âge d'homme. Il employa deux années entières à administrer, organiser, réformer, se conduisant en toutes choses comme son aïeul (maternel), le grand Giorgi II (d'Aphkhazie), et faisant mieux que lui, si j'ose ainsi parler, car sur tous les points il prenait pour modèle son père nourricier, le grand curopalate Davith [1]. »

Il y a lieu d'ajouter aussi que Davith de Taïq continua d'exercer un véritable protectorat moral sur son pupille. On le vit bien quand Bagrat III voulut châtier un *éristhaw* du Karthli nommé Rad, de la famille, si célèbre depuis, des Liparit [2]. Davith, inquiet d'une initiative qui pouvait être dirigée contre lui-même, accourut, nous dit la chronique géorgienne, avec l'appui de ses alliés, les princes d'Arménie. Ce qui est étrange, c'est que le roi bagratide de Géorgie, Bagrat II Regwan, jaloux de son petit fils, le roi d'Aphkhazie Bagrat III, se soit joint contre ce dernier à Davith de Taïq. Mais Bagrat III se rendit de sa personne auprès du curopalate et, la vieille affection de celui-ci agissant, il n'eut aucune peine à dissiper ses soupçons. Le curopalate l'autorisa à ramener Rad à l'obéissance [3].

Tel est le récit des *Annales géorgiennes*. Il ne fait, comme à son ordinaire, qu'une place insignifiante à l'intervention arménienne. Les princes arméniens nous y apparaissent seulement comme de modestes satellites de Davith de Taïq. Or, le texte d'Asołik, toujours si précis pour cette époque, nous apprend au contraire que l'intervention du roi d'Arménie Sembat II fut décisive. En réalité, Davith et son allié du moment, le roi bagratide de Géorgie Bagrat II Regwan, devaient se trouver en assez mauvaise posture par delà la Koura qu'ils avaient franchie, lorsqu'ils firent appel à Sembat II. Sembat se fit suivre de son propre frère Gagik (le futur roi d'Arménie Gagik Ier) qui vint opérer sa jonction avec lui au village de Dlivèk. Le cousin de Sembat, le jeune

expédition au cours de laquelle il chassa les Kakhes reprit Ouphlis-tzikhé et délivra Gourgèn, Gourandoukht et Bagrat III.

1. *Chronique*, p. 295.

2. Rad, *éristhaw* des *eristhaw*, « possédait la citadelle d'Aténi, tout le Karthli au sud Mtkouar, le Trialeth, la vallée de Manglis et Séwirèth et il refusait d'obéir à Bagrat » (*Chronique*, p. 296).

3. *Chronique*, p. 296-297.

Abas roi de Kars, accourut aussi « avec sa légion vêtue de rouge ». Vinrent également les troupes des princes du Vaspourakan [1], de Siounie et des Aghouans. C'était en somme une levée générale des forces arméniennes, groupées autour du roi des rois d'Ani et qui se mobilisaient contre le roi des Aphkazes. Ceux-ci, comme l'indique la *Chronique géorgienne*, demandèrent aussitôt la paix, mais ce qu'ajoute Asolik, c'est que Davith de Taïq se fit céder par les Aphkhazes, comme indemnité de guerre, la forteresse de Sakourêth près de Samchwildé ou Chamchouldé, dans la province de Gougarq, et qu'il en fit don au roi d'Arménie Sembat II « pour lui témoigner sa reconnaissance d'être venu à son secours » (437 de l'ère arménienne, 24 mars 98 — 823 mars 989 [2].)

La forteresse de Sakourêth resta à l'Arménie tant que vécut Sembat II. Les Aphkhazes ne la recouvrèrent qu'après sa mort.

Mort de Sembat II. Jugement sur son règne

Sembat II mourut en 438 de l'ère arménienne (24 mars 989 — 23 mars 990). De l'aveu d'Asolik, « tout lui réussissait, à l'intérieur comme à l'extérieur et il était rassasié de prospérités ». Mais le même chroniqueur lui reproche d'avoir, à ce moment, péché par orgueil au point d'avoir, sur ses derniers jours, commis trois fautes qu'il nous énumère. Tout d'abord, à la suite d'un incendie qui avait dévoré, à Ani, les greniers royaux, — des réserves de blé et de fourrage en cas de mauvaise récolte, — on arrêta un fou qui s'était vanté d'avoir provoqué le sinistre. Le roi le fit jeter dans les flammes et, malgré les instances des moines, interdit que ses cendres fussent enterrées. La seconde faute reprochée à Sembat II par Asolik est d'avoir violé sa parole en rompant son alliance avec l'émir de Golthn pour s'allier avec l'émir d'Azerbaidjan que notre chronique appelle Salar = Abou'l-Haidjâ. « Commettant un parjure, il mit les troupes arméniennes à la disposition de Salar pour l'aider à se faire émir, et il ne fut retenu sur cette pente que par la crainte qu'il avait d'une trahison de la part de son propre frère Gagik. » La troisième faute du roi fut sa liaison avec une sienne nièce (fille de sa sœur) [3].

Il est certain que si la liaison du roi, toute consanguinité à part, était, en soi blâmable, le châtiment infligé à titre d'exemple aux incendiaires des greniers de réserve ne laisse pas que de se comprendre. Quant à la rupture de pacte au détriment d'un des émirs du voisinage en faveur d'un autre émir, les mœurs diplomatiques du temps chez les musulmans comme chez les chrétiens en montreraient à coup sûr plus d'un exemple.

1. Savoir Gourgèn-Khatchik et Sénéqérim-Hovhannès.
2. Asolik, III, xxviii, p. 135. Cf. Brosset, *Additions*, p. 179.
3. Asolik, III, xxix, p. 135-137.

En réalité Sembat II fut un bon roi. La prospérité générale que signale Asołik à la fin du règne fut, pour une bonne part, l'œuvre du monarque. S'il n'était pas en son pouvoir de réagir contre l'émiettement féodal du pays, en particulier contre le funeste système des apanages qui diminuait chaque jour davantage l'étendue du domaine royal (et ce que vient de nous dire Asołik sur l'attitude équivoque de son frère Gagik nous montre bien les dangers d'un tel état de choses), Sembat II sut du moins maintenir l'autorité royale assez forte pour pouvoir, chaque fois qu'il le fallut, réunir sous son autorité tous les contingents des princes et rois secondaires de l'Arménie chrétienne. En dépit de la faible étendue de ses domaines propres, il sut sauvegarder le principe de l'État suzerain, de l'État central, et se faire respecter par les autres dynastes arméniens, même par ceux qui se trouvaient territorialement aussi puissants que lui. Enfin son étroite alliance avec le curopalate Davith de Taïq, ce Bagratide aux trois quarts ibérisé des confins arméno-géorgiens, montre l'esprit politique et la sagesse de Sembat II. Il y eut d'autant plus de mérite que Davith, comme tous ceux des nakhararq qui s'étaient établis dans l'ancienne Ibérie, avait été élevé dans l'orthodoxie grecque, si peu aimée des Arméniens. Malgré cette barrière confessionnelle, Sembat II eut l'intelligence de comprendre que ses intérêts, au Caucase comme en face du péril musulman ou du péril byzantin, étaient solidaires de ceux de Davith. Ils formèrent entre eux un faisceau contre lequel, tant que vécut Sembat, rien ne prévalut. Ce fut ainsi que l'empereur Basile II, malgré son irritation pour l'attitude prise durant la révolte de Bardas Phocas par Davith comme par la majorité des Arméniens, dut s'abstenir de montrer son courroux. Mais c'étaient là périls à retardement qui allaient reparaître après la mort de Sembat II.

Le roi Gagik Ier et la reine Katramidé. Constructions religieuses. Réconciliation avec l'Église de Siounie

A la mort de Sembat II, son frère Gagik — Gagik Ier — fut aussitôt proclamé roi à Ani (hiver de 989-990)[1]. Au cours d'un long règne de trente années (989-1020), Gagik Ier devait porter à l'apogée la fortune de sa dynastie. « Il étendit sa domination, nous dit Asołik, jusqu'aux limites du Vaïots-tzor (en Siounie), du Khatchèn (au sud de Bardaa, en Aghouanie) et de Pharisos (dans l'Artzakh) [2], sur un nombre de forteresses et de cantons plus considérables que n'en avait possédé son frère. Personne, de son temps, n'a pu faire peur à l'Arménie, et il en fut ainsi jusqu'au jour où j'écris ce mémoire. C'était un homme à l'esprit pénétrant,

1. Asołik, III, xxx, p. 138.
2. Il s'agit ici des limites orientales du domaine royal.

expérimenté à la guerre, généreux dans ses largesses. Il affranchit d'impôts un grand nombre de localités. Le dimanche, il assistait aux offices nocturnes en chantant des psaumes [1]. »

Gagik Ier avait épousé la princesse Katramidé ou Kadramité, fille de Vasak, roi local de la Siounie Orientale [2]. Ce fut Katramidé qui acheva la construction de la cathédrale d'Ani, « magnifique édifice aux voûtes élevées, avec un sanctuaire surmonté d'une coupole semblable au ciel », dit Asolik. Katramidé, ajoute notre chroniqueur, « orna cette église de tapisseries aux fleurs de pourpre tissées d'or et peintes de multiples couleurs, et aussi de vases d'or et d'argent, brillant du plus vif éclat, magnificences qui rendaient la sainte cathédrale d'Ani aussi resplendissante que la voûte céleste » [3]. Une inscription de l'an 459 de l'ère arménienne (1010) nous apprend que la reine Katramidé a achevé l'édifice commencé par son beau-frère Sembat II. La reine ajoute qu'elle a enrichi l'église d'ornements précieux, pour son salut et celui de ses trois fils, Hovhannès-Sembat, Abas et Achot [4]. Ce fut aussi sous le règne de Gagik Ier que fut construit à Ani le Temple Hexagone (1000) et que fut commencée la reconstruction des édifices du Horomots-vanq (Kocho-vanq), à 15 km. environ au nord-est d'Ani. L'ancien couvent (qui devint, à la fin, une sorte de « Saint-Denis arménien » et servit de sépulture aux rois) avait été brûlé en 982 par l'émir azéri Abou'l-Haidjâ. Gagik Ier y bâtit en 1019 l'église de Sourb-Grigor. Son fils, Hovhannès-Sembat, devait en 1035 y ajouter la salle du *jamatoun* [5].

La présence de la princesse siounienne Katramidé sur le trône d'Arménie aux côtés du roi Gagik Ier permit de résoudre la question du siège métropolitain siounien. On se rappelle qu'à la suite des errements du métropolite siounien Hakob, le patriarche d'Arménie Anania de Moks avait, vers 958, privé les métropolites de Siounie de certains de leurs privilèges et dignités, notamment de l'honneur de faire porter devant eux « la croix, la crosse et le coussin » [6]. A la mort de l'évêque de Siounie Grigor, vers 1005-1006, la cour de Siounie profita de la nomination de son successeur Hovhannès pour mettre fin à cette humiliante interdiction. Le roi de Siounie Vasak envoya Hovhannès à Ani « avec de riches présents et une escorte de seigneurs pour le faire sacrer par le

1. Asolik, III, xxx, p. 138.
2. Vasak, deuxième roi de la Siounie Orientale (998-1019) avait succédé à son père Sembat, premier roi de Siounie (voir, p. 485.).
3. Asolik, III, xxx, p. 139.
4. Brosset, *Voyage archéologique en Transcaucasie*, 1849, I, rap. 3, p. 93-95, et *Ruines d'Ani*, 1860, p. 22-28, pl. 42, et *Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, 1, p. 399. H. F. B. Lynch, *Armenia*, I (1901) p. 373.
5. Samuel d'Ani, p. 441. Cf. Baltrusaitis, *Le problème de l'ogive en Arménie*, p. 17 et 33.
6. *Histoire de la Siounie*, 52, p. 165.

patriarche d'Arménie [1]. Le fait que Vasak de Siounie était le beau-père du roi Gagik Ier facilita grandement la négociation. « Au roi Gagik et à la reine Katramidé, Vasak avait aussi envoyé des présents royaux et fait connaître par lettre ce qu'il réclamait du patriarche. Aussi à la sollicitation de Vasak et de la sainte reine Katramidé, Hovhannès fut sacré en grand appareil. Le pontife lui remit en mains la propre croix de Siounie avec sa cravate brodée d'or, la crosse précieuse et le coussin d'honneur du trône et il replaça le siège de Siounie au rang et avec les privilèges anciens. Hovhannès regagna ensuite la Siounie avec la plus grande considération, comblé des présents du roi Gagik et de la reine Katramidé. A son arrivée, le roi Vasak vint à sa rencontre avec une escorte de princes et lui fit une réception non moins gracieuse [2]. » Le texte de Stéphannos Orbélian, que nous venons de citer, nous montre comment Gagik Ier savait, par de simples attributions de privilèges honorifiques, assurer le maintien de son prestige et de son autorité. Son étroite union avec le patriarcat l'assurait d'ailleurs de l'immense appui que représentait l'Église arménienne. On vient de voir par l'exemple des affaires religieuses de Siounie à quel point la hiérarchie ecclésiastique étayait la hiérarchie politique par laquelle le « roi des rois » avait autorité sur les rois provinciaux.

Davith Anholin, roi du Tachir

On se rappelle que le plus jeune frère des rois d'Arménie Sembat II et Gagik Ier, le prince Gourgèn, était devenu, vers 982, roi du Tachir, c'est-à-dire de la région de Lori, entre le Gougarq arménien et le Gougarq géorgien, où il avait fondé la dynastie bagratide locale dite des Korikian [3]. Gourgèn, – Gourgèn Ier de Tachir —, était mort en 989 en laissant comme successeur, nous l'avons vu aussi, son fils aîné Davith Ier, dit (fort improprement au début, comme nous nous en apercevrons) Davith Anholin (« David Sans-Terre »).

A son avènement Davith Anholin, « le jeune homme beau comme une fleur, le tendre roi », comme l'appelle Asolik, n'était guère qu'un adolescent, mais déjà doué des plus brillantes qualités. « D'une stature majestueuse, dit encore Asolik, d'une remarquable élégance, d'une haute intelligence, agréable à Dieu et aux hommes, plein de bravoure, il vainquit par sa valeur tous ses adversaires [4]. » « Ce fut, écrit de même son moderne historien, le P. Lévond Movsêsian, la figure la plus vivante de la famille des Korikian,

1. A cette date, comme nous le verrons plus loin, le patriarche Sargis de Sévan (992-1019).
2. *Histoire de Siounie*, **56**, p. 175.
3. Voir plus haut, p. 507-508
4. Asolik, III, xxx, p. 139-140 et 140-141.

le roi le plus valeureux de son siècle sur les frontières arméniennes [1]. » Il fit de son royaume des montagnes le bastion de l'arménisme en ces régions, « fortifiant puissamment Lori sur le fleuve Débéda, ainsi que douze autres places » [2]. Asolik nous le montre se rendant maître de la grande forteresse de Chamchouldé ou Samchwildé, sur la Ktzia, dans le Gougarq géorgien, où il fixa sa résidence, puis s'emparant de la ville de Dmaniq, près de Tiflis, et soumettant même à sa suzeraineté l'émir de Tiflis, bref étendant sa domination à la Géorgie centrale [3].

Les musulmans ne manquèrent pas de réagir. Fadloun, émir de Gandzak (Gandja, Élisavethpol), de la dynastie kurde des Banou-Cheddâd [4], se sentant menacé, prit les devants et attaqua Davith Anholin, mais celui-ci le repoussa brillamment, tailla les Musulmans en pièces, en jeta une bonne partie « dans les eaux du fleuve » (la Koura) et massacra le reste. L'émir ne réussit à s'échapper qu'avec peine [5]. « Ces victoires rehaussèrent le nom de Davith. Ce fut à cette époque qu'il entra dans la famille de Kiuriké III, roi de Kakhêth (1010-1029), dont il épousa la fille Zorakertsel [6]. »

La puissance croissante de Davith Anholin inquiéta un autre seigneur du voisinage, arménien celui-là, Démétré, marzbân de la forteresse de Gag, près de Lori, dans le Gougarq arménien. Pour obtenir contre Davith l'aide des Géorgiens, Démétré n'hésita pas à abjurer la confession grégorienne et à adopter le rite grec-orthodoxe. Comptant sur l'appui des armées géorgiennes, il fit, au couvent de Hiouné-vanq (*alias* Huné-vanq), proclamer son propre fils *mamphoul*, c'est-à-dire roitelet (du géorgien *memphé*, roi), c'est-à-dire pratiquement anti-roi du Tachir. Mais Davith, malgré sa jeunesse, brisa cette opposition. Il chassa Démétré de la forteresse de Gag et lui enleva tous ses domaines héréditaires. Le vaincu fut réduit à mener une existence de banni jusqu'au jour où il périt misérablement, « et sa race fut anéantie » [7].

1. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lorhi*, Revue des Études Arméniennes, 7, 2, 1927, p. 235.
2. Cf. Vardan, p. 106, *ap.* Movsêsian, p. 235.
3. Asolik, III, xxx, p. 139.
4. Les Banoû-Cheddâd gouvernèrent le Qarabagh, avec Gandja pour capitale, de 951 à 1076.
5. Asolik, III, xxx, p. 140.
6. Movsêsian, *l. c.*, p. 235.
7. Asolik, III, xxx, p. 140-141. Aussi Brosset, *Additions*, p. 180. Sur Gag, Tchamitch, III, cciii, p. 79-80. Cf. Brosset, *Additions*, p. 307, et Dulaurier, dans sa traduction de Matthieu d'Édesse, p. 488. Aussi Brosset, dans sa traduction de Kirakos de Gandzak, *Deux historiens arméniens*, p. 76, n° 5.

Expansion de la race arménienne en Cilicie et à Antioche

Le patriarche Khatchik Ier Archarouni mourut « après une heureuse vieillesse », soit en 990, soit à l'hiver de 992 [1] et fut enterré dans l'église d'Arkina qu'il avait bâtie. Son pontificat avait été fort remarquable. Comme le fait observer Mgr Ormanian, il avait réussi à établir la paix entre les diverses principautés arméniennes en même temps qu'il défendait avec succès contre les tracasseries de l'administration byzantine ses coreligionnaires établis en terre impériale [2]. Asolik nous apprend en effet (le passage est capital) que sous ce pontificat une immigration arménienne dense modifia la composition ethnique des anciennes provinces de Petite Arménie et de Cilicie, même de la Syrie septentrionale. « Sous le pontificat du seigneur Khatchik, la nation arménienne s'éparpilla et se répandit vers l'Ouest, à tel point qu'il consacra des évêques pour Antioche de Syrie, Tarse de Cilicie et Soulndah (Souweidya, Séleucie de Piérie ?) et pour tous ces cantons. » Il résulte de ce passage que l'immigration arménienne en ces contrées est bien antérieure à la *diaspora* qui fut la conséquence de la conquête de l'Arménie par les Seldjouqides en 1064. Cette immigration se produisit dès la reconquête byzantine de la Cilicie et de la Syrie septentrionale par les Nicéphore Phocas et les Jean Tzimiscès. Les légions byzantines, en reconquérant ces régions, expulsaient le plus souvent la population arabe et faisaient le vide devant elles. Pour repeupler le pays d'éléments chrétiens, c'était aux Arméniens qu'il fallait s'adresser. Actifs, laborieux, industrieux, facilement adaptables parce que tout voisins, ils accouraient en foule, et, sous les drapeaux byzantins, c'était une Arménie nouvelle qui, à vue d'œil, se constituait. La faculté d'expansion de la race arménienne, les aptitudes colonisatrices du peuple arménien, le dynamisme arménien avaient tôt fait de transformer la terre, de recréer de la vie en ces régions dépeuplées par la guerre, et, au bout de peu d'années, le patriarcat d'Ani se voyait dans l'obligation de consacrer de nouveaux évêchés à Antioche et à Tarse comme il venait de le faire, on l'a vu [3], dans toute la Cappadoce.

Une Arménie Nouvelle se créait ainsi pour les jours de malheur où l'Arménie natale subirait la conquête étrangère.

1. Le texte d'Asolik, III, XXXII, p. 142, semble ici équivoque en ce qui concerne l'année du décès de Khatchik, ainsi que le remarque MACLER (*l. c.*, n. 2). SAMUEL D'ANI, trad. BROSSET, p. 441, a compris que Khatchik mourut en 990-991, puisqu'il place un interrègne de deux ans avant l'avènement de Sargis Ier. Pour Ormanian, p. 175, Khatchik est mort en 992.

2. ORMANIAN, *L'Église arménienne*, p. 39.

3. Voir plus haut, p. 488, ce qui vient d'être dit de la création d'évêchés arméniens dans les villes de Cappadoce et des provinces voisines.

Patriarcat de Sargis de Sévan

Après la mort du patriarche Khatchik, le roi Gagik Ier réunit un concile où figurèrent non seulement les prélats de l'Arménie indépendante, mais aussi les évêques arméniens de l'empire byzantin, tant les communautés arméniennes en terre d'Empire (Cappadoce, Anti-Taurus, Cilicie, Syrie septentrionale) étaient devenues importantes. Le concile fut présidé par Sahak, évêque d'Archarouniq. Il élut au siège pontifical un moine du couvent de Sévan, dans l'îlot situé sur les bords du lac de ce nom. « Là, il avait trouvé, selon les désirs de son âme, la vie solitaire et, pareil aux anges vigilants et incorporels, il passait le jour et la nuit dans le chant des psaumes et une incessante oraison [1]. » Le nouveau pontife, qui fut le patriarche Sargis Ier, fut intronisé le 2 mars 992 [2]. C'était un saint, dont la vertu était bien connue du roi. « Gagik, au temps de sa jeunesse, parcourant le canton de Gélam, avait donné à Sargis, pour y faire sa résidence, le couvent de Cholakath (« l'endroit où est descendue la Lumière »). Plus tard, lorsque Gagik fut devenu roi, il fit revenir Sargis dans le lieu où celui-ci avait été élevé, au couvent de Sévan pour qu'on lui en confiât la direction. » Asolik ajoute que le saint moine fut élevé au patriarcat sans aucune brigue ni candidature de sa part. « Ce ne fut pas lui qui courut après l'honneur, mais l'honneur qui courut après lui. Parvenu à la gloire de cette suprême dignité apostolique, il conserva le même esprit d'humilité dont il était animé auparavant et ne changea rien à son genre de vie. » Le premier acte de son pontificat fut le transfert du siège patriarcal d'Arkina à Ani en 992.

L'empereur Basile II, les Arméniens et la conquête de la Bulgarie

Si l'Arménie, sous le sage gouvernement du roi Gagik Ier, était en paix, des soldats arméniens continuaient à se distinguer dans les armées byzantines sur tous les champs de bataille de la Syrie et des Balkans. L'empereur byzantin Basile II venait d'entreprendre contre les Bulgares une seconde campagne qui commença au début de 991 et qui dura jusqu'au début de 995. Parmi ses lieutenants nous voyons figurer le *magistros* Krikorikos ou Grégoire le Taronite, de la famille des anciens princes bagratides du Tarôn dépossédés par l'Empire [3]. Grégoire était devenu, dans

1. Asolik III, xxxii, p. 143.
2. Asolik, III, xxxii, p. 144. Cf. Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne*, p. 420.
3. Il s'agit de ce même Grégoire fils d'Achot qui, avec son frère Bagarat, avait, en 967-968, cédé le Tarôn à l'Empire. Voir la généalogie des Taronites par Adontz, *Byzantion*, XI, 1936, p. 21-22.

la hiérarchie byzantine, *magistros* et gouverneur de Thessalonique. Son fils Achot servait avec lui, ainsi qu'un autre seigneur arménien, le prince de Hanzit (l'Anzitène ou Khanzit des nomenclatures byzantines), Sahak fils de Habel [1]. Après avoir enlevé aux Bulgares la ville de Béroé ou Verria, en Macédoine, Basile II la confia à Grégoire et à Sahak et partit guerroyer en Syrie, mais pendant son absence, en 995, le tsar bulgare Samuel recommença la lutte en menaçant Thessalonique. Grégoire le repoussa brillamment. Le fils de Grégoire, Achot, lancé en éclaireur, bouscula le rideau des avant-gardes ennemies, mais se laissa entraîner trop loin et fut encerclé. « Après s'être défendu comme un lion », il fut fait prisonnier, ainsi que Sahak de Hanzit. Grégoire chercha à dégager son fils. Malgré son grand âge il s'élança dans la mêlée, mais il fut à son tour enveloppé par les Bulgares et, après avoir héroïquement lutté contre une multitude d'ennemis, il tomba, percé de coups (995) [2].

Dernières années du curopalate Davith de Taïq. Conquête de Manazkert sur les Musulmans.

Pendant ce temps, d'importants événements se déroulaient en Arménie. L'émir de Manazkert, de Khelâth et de Maiyâfâriqîn, le Kurde Bâdh, fondateur de la dynastie des Marwânides, qu'Asolik qualifie avec raison de seigneur de l'Apahouniq, fut tué en 990 dans un combat contre les Arabes Hamdânides de Mossoul [3]. Le curopalate Davith de Taïq profita des embarras où se trouvait le nouvel émir marwânide, Aboû 'Alî al-Hasan, pour venir assiéger Manazkert qu'il prit, dit Asolik, « par les armes et par la famine » (entre 992-993 et 994) [4].

C'était là, remarquons-le, une action décisive pour achever la libération de l'Arménie. En dépit de la restauration de l'indépendance nationale, un certain nombre d'îlots musulmans subsistaient encore, souvenirs de l'ancienne domination arabe, comme Dwin, Khelâth et, précisément, Manazkert qui constituaient une gêne permanente pour les chrétiens. En s'emparant de Manazkert, le grand curopalate s'était donc montré digne de cette maison bagratide dont il descendait et en qui s'incarnait la résistance chrétienne au sud du Caucase. Après avoir pris Manazkert, il en expulsa la population musulmane et repeupla la ville d'Arméniens et de Géorgiens [5]. C'était là un résultat pré-

1. Asolik, III, xxxiii, p. 146.
2. Asolik, III, xxxiii, p. 146. Cf. Schlumberger, *Épopée byzantine*, II, p. 51, 131-132, et Adontz, *Les Taronites à Byzance*, Byzantion, XI, 1936, p. 21.
3. Ibn al-Athir, IX, p. 49 sqq. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 153-154.
4. Date proposée par Markwart, *Südarmenien*, p. 472 et par Honigmann, *Ostgrenze*, p. 154. Voir la discussion chronologique de Honigmann, *ibid.*
5. Asolik, III, xxxviii, p. 151.

cieux de la collaboration arméno-géorgienne, si nécessaire pour tenir tête à la fois au monde musulman et à Byzance.

La chute de Manazkert eut un certain retentissement en terre d'Islam. Les émirs voisins, notamment Mamlân, émir d'Azerbaidjan, adressèrent à Davith de Taïq un ultimatum pour le sommer de rendre la ville. Matthieu d'Édesse nous donne le sens de cette lettre particulièrement menaçante : « O David, vieillard décrépit, si tu ne nous envoies pas immédiatement le tribut de dix années et en otages les fils de tes nobles, avec un écrit où tu te reconnaîtras notre esclave, je marche aussitôt contre toi avec toutes mes forces. Et qui pourra te sauver de mes mains [1] ? »

Davith de Taïq opposa aux sommations musulmanes un refus catégorique. Malgré son grand âge, « après avoir prié », il réunit ses capitaines parmi lesquels Matthieu d'Édesse signale trois guerriers fameux que nous retrouverons dans les armées byzantines, les frères Vatché, Tevdat ou mieux Terdat et Phers (Pakourianos, Phevdatos et Phersès dans Cédrénos) [2]. Surtout, il fit appel à l'aide de ses alliés arméniens. Le roi d'Arménie Gagik Ier, Abas, roi de Kars, et le jeune roi d'Aphkhazie Bagrat ou Bagarat III se joignirent à lui et tous marchèrent contre l'envahisseur [3]. En effet l'émir Mamlân, passant de la parole aux actes, avait pénétré en Arménie où il campait, nous dit Asołik, à Kosteanq dans le canton de Dzałkotn, au pied de l'Aladagh, au nord-est de Manazkert [4]. « Davith et les princes arméniens s'avancèrent pour le combattre dans le canton de Bagrévand, en concentrant une grande armée dans la ville de Vałarchakert. Alors les Persans (= les Azéris), redoutant d'affronter une bataille rangée, s'en allèrent par petits détachements et avec leurs torches, incendièrent durant la nuit tout le pays de Bagrévand, une foule d'habitations, en tirant vers l'est, après quoi ils reprirent le chemin de leur pays [5]. » Davith de Taïq resta paisible possesseur du Bagrévand comme de Manazkert [6].

Tel est le récit d'Asołik, contemporain des faits, puisqu'il semble avoir écrit son histoire entre 990 et 1020 environ [7]. Pour Matthieu d'Édesse qui, à la vérité, écrivait beaucoup plus tard (il mourut en 1136), les Musulmans n'auraient pu « décrocher » qu'après un véritable désastre que leur aurait infligé Karmrakel de Meskhie, un des lieutenants de Davith de Taïq. « Parvenu aux confins de l'Apahouniq, Davith établit comme préfet de

1. Matthieu d'Édesse, I, xxxii, p. 31.
2. Mathieu, *l. c.*, p. 31. Cédrénos, 549.
3. Asołik, III, xxxviii, p. 152.
4. Asołik, *ibid.* Cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 435.
5. Asołik, III, xxxviii, p. 152.
6. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 154-155. Le Bagrévand est la région des sources du Mourad-sou, entre le Baséan et l'Apahouniq.
7. Cf. Macler, dans sa traduction d'Asołik, *Introduction*, p. xxii-xxv.

nuit le vaillant Karmrakel en lui confiant un corps de 700 cavaliers. Lui (Davith) passa la nuit en prières. Peu avant l'aube, arriva le chef de l'armée de Mamlân avec 1.000 chevaux. Le combat s'engagea entre ces deux troupes, quoique la nuit durât encore. La lune répandait un vif éclat. En ce moment, il tomba un peu de pluie sur les montagnes qui resplendirent comme la flamme d'un incendie. Ce spectacle fit croire aux Infidèles que là était campée une armée immense de chrétiens, et à l'instant ils prirent tous la fuite. A cette vue, Karmrakel s'élança sur leurs traces, l'épée à la main, et frappant comme sur une forêt touffue, il les exterminait sans pitié. Il s'empara de la femme de Mamlân et de son cheval de bataille et il les envoya à Davith en lui annonçant l'heureuse nouvelle de la victoire. Davith était encore en prières. Il se mit aussitôt à la poursuite des Infidèles avec toutes ses troupes, acheva leur déroute et en fit un grand carnage. Une multitude de captifs et un butin considérable d'or et d'argent tombèrent entre ses mains. Mamlân regagna ses États, couvert de honte [1]. »

Brosset hésite à concilier les deux versions [2]. En réalité, le récit de bataille de Matthieu d'Édesse paraît en partie avoir trait non point à cette première phase d'opérations, mais à la phase suivante. Il semble bien avoir confondu en une seule deux campagnes distinctes.

Après l'échec de l'intervention de Mamlân, le curopalate Davith de Taïq, poussant son avantage, envoya des troupes assiéger la ville musulmane de Khelâth, à l'angle nord-ouest du lac de Van. Malheureusement, nous dit Asolik, les Géorgiens qui constituaient la majeure partie de son armée, auraient profité de cette guerre sainte pour donner libre cours à leur hostilité confessionnelle contre l'Église arménienne. « Ces troupes, arrivées pendant l'hiver de 446 (hiver de 997-998), opprimaient les habitants par le fer et par la famine. De l'église arménienne qui était hors du rempart et qui était devenue un siège épiscopal et un centre religieux, ainsi que de Sainte-Croix et de Saint-Gamaliel [3], l'armée géorgienne fit sa résidence et ses écuries. Les Arabes, du haut du rempart, leur criaient : Voilà donc ce que vous, chrétiens, vous faites à des sanctuaires chrétiens [4] ! » Quoi qu'il en soit de ces regrettables dissensions entre chrétiens en face de l'ennemi, l'armée géorgienne qui assiégeait Khelâth se gardait assez mal. L'émir marwânide Moumahhid ad-Daoula (997-1011), seigneur d'Amid, de Maiyâfâriqîn et de Khelâth, vint débloquer la ville. Aux premières escarmouches, « les vaillants et habiles archers

1. Matthieu d'Édesse, I, 24, p. 32. Cf. Brosset. *Additions*, p. 181-182.
2. Brosset, *Additions*, p. 182, n. 1.
3. Cf. Lynch, *Armenia*, II, p. 280-297.
4. Asolik, III, xl, p. 154-155. Cf. Brosset, *Additions*, p. 182.

du Taïq » blessèrent un grand nombre des siens, et il se retira dans ses campements. Mais la nuit suivante — c'était la nuit de pâques 998 — les troupes géorgiennes, prises de panique, lâchèrent pied, poursuivies par les musulmans qui leur tuèrent beaucoup de monde. Dans cette retraite périt le *magistros* Bagarat fils de Thornik le Moine, tandis que le prince Bakouran était fait prisonnier [1].

L'émir d'Azerbaidjan, Mamlân, profita de l'échec de l'armée du Taïq devant Khelâth pour recommencer la lutte contre le curopalate Davith. « Il avait, nous dit Asolik, formé le projet de conquérir l'Arménie et la Géorgie et de saccager le Taïq, afin de venger la destruction de la mosquée de Manazkert par les chrétiens. Parti de sa ville de Tauris vers les confins du pays de Her (Khoï), à la tête d'une armée formidable, il traversa le Vaspourakan et vint camper dans le canton d'Apahouniq [2]. » Pour Matthieu d'Édesse dont c'est maintenant le moment d'insérer le récit, l'émir aurait eu avec lui jusqu'à 200.000 hommes, chiffre évidemment exagéré, car Asolik parle seulement de 100.000 [3].

Le curopalate Davith de Taïq était trop âgé pour diriger lui-même la résistance. Il fit appel au roi d'Arménie Gagik Ier et au roi-curopalate de Géorgie Gourgèn [4]. Gagik lui envoya un corps de 6.000 hommes d'élite, commandé par Vahram, fils de Grigor Pahlavouni (le fondateur des monastères de Marmachèn et de Brgner), par le *magistros* Sembat fils de Vahram et par le *marzbân* Achot. Les troupes d'Abas, roi de Kars (ou roi du Vanand), rejoignirent également. Gourgèn, roi de Géorgie, envoya de son côté 6.000 cavaliers sous les ordres du prince Phers, fils de Djodjik. Quant aux troupes de Davith de Taïq lui-même, elles étaient sous les ordres d'un certain Gabriel, fils d'Otchopentir. Parmi les chefs géorgiens ou taïkiens on remarquait aussi Karmrakel, le héros du récit de Matthieu d'Édesse.

L'avant-garde de l'armée chrétienne, poursuit Asolik, s'établit au mont Soukav dans la vallée dite Tsorn Altits, où elle arrêta les avant-gardes musulmanes qui pensaient pénétrer dans le Bagrévand. Le gros des forces arméniennes et géorgiennes arriva ensuite et prit position « dans l'Apahouniq, en face de l'armée de

1. Asolik, *l. c.*, p. 155.
2. Asolik, III, xli, p. 156.
3. Matthieu, xxii, p. 32, Asolik, III, xli, p. 158.
4. Le vieux roi-curopalate bagratide de Géorgie, Bagarat ou Bagrat II dit Regwan ou le Sot (958-994), venait d'être remplacé par son fils Gourgèn (994-1008). Le fils de ce même Gourgèn, le jeune Bagarat ou Bagrat III, régnait déjà, comme on l'a vu, sur l'Aphkhazie depuis 974, en attendant de succéder à Gourgèn sur le trône de Géorgie (1008-1014). Notons qu'il ne saurait être question ici, comme l'a cru Tournebize (p. 122), du 3e fils d'Achot III, Gourgèn de Tachir, roi de Lori. En effet ce Gourgèn là était décédé depuis 989 et avait été remplacé par son fils, le vaillant Davith Anholin (989-1046) dont nous avons parlé plus haut (p. 520).

Mamlân, sur un plateau élevé et escarpé, près du village de Dzoumb », dans la région d'Ardjèch, au nord-est du lac de Van [1].

L'armée chrétienne, nous avoue Asołik, était saisie de crainte devant le nombre des troupes musulmanes répandues dans la plaine. Retranchée sur le plateau rocheux où elle avait établi son camp, elle n'osait en sortir pour affronter un combat aussi inégal. Les princes qui la commandaient suppliaient Dieu de les secourir. « Ils répandaient d'abondantes aumônes en faveur des pauvres, tandis que le clergé, avec le patriarche (Sargis de Sévan), passait les nuits dans la récitation des offices et le chant des psaumes. »

Les musulmans, constatant que l'armée arméno-géorgienne se refusait à descendre dans la plaine et en présence de son infériorité numérique, résolurent d'attaquer. Le mardi 18 octobre 998, « se mettant sur pied dès l'aurore, ils se disposèrent, bataillon par bataillon, et développèrent leur ligne de bataille sur toute la surface de la vaste plaine de Delmastan, puis ils s'approchèrent de la colline sur laquelle campaient les Arméniens et les Géorgiens ». Pour obliger ceux-ci à engager le combat, ils multiplièrent à leur adresse provocations et défis. Malgré leurs risées, l'armée arméno-géorgienne eut la sagesse de ne pas abandonner le retranchement naturel —, la position-clé —, sur lequel elle était établie. Seuls quelques paladins descendirent de leur propre chef pour engager, à la mode du temps (nous sommes précisément à l'époque du *Châh-nâmeh*), des combats singuliers. Cinq d'entre eux, des Géorgiens, furent tués.

Ce fut le signal de l'action générale. « Les Persans (= les Azéris), rompant leur ordre de bataille et leurs lignes et abandonnant leurs rangs, s'élancèrent, chacun au galop de son cheval, pour piller et faire du butin, comme s'il ne s'agissait plus que de dépouiller les morts, et se précipitèrent de tous côtés sur le camp chrétien. Les Arméniens et les Géorgiens n'avaient aucun souverain à leur tête. Mais le Christ, roi universel, était leur chef et ce fut vers lui que, tous ensemble, ils crièrent. Aussitôt, s'étant revêtus de leurs armes et sautant en selle, ils s'élancèrent sans se ranger en ordre de bataille, mais chacun par famille, et, suivant la place du bataillon auquel ils appartenaient, ils se précipitèrent en rugissant comme des lions au plus épais de l'armée persane. Les troupes arméniennes fondirent sur l'aile droite de cette formidable armée, et le glaive à la main, taillant et pourfendant les hordes des barbares, par des coups répétés, les mirent en fuite. Les célèbres frères Karmrakel, de l'armée géorgienne, se précipitant avec une valeur irrésistible sur l'ennemi, taillaient en pièces cavaliers et chevaux. Les troupes du Taïq

1. Asołik, III, xli, p. 157. Cf. Brosset, *Additions*, p. 183. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 155.

s'avançaient..., semblables à un incendie qui s'allume dans les forêts ou comme des aigles au vol puissant qui portent la confusion au milieu d'une troupe d'oiseaux [1]. »

L'émir Mamlân, voyant ses escadrons rompus, prit la fuite. La cavalerie arméno-géorgienne le poursuivit jusqu'au coucher du soleil, jusqu'aux portes d'Ardjèch, ville musulmane où il trouva enfin refuge. Son camp, son trésor, ses chevaux, ses vêtements précieux tombèrent aux mains des chrétiens [2].

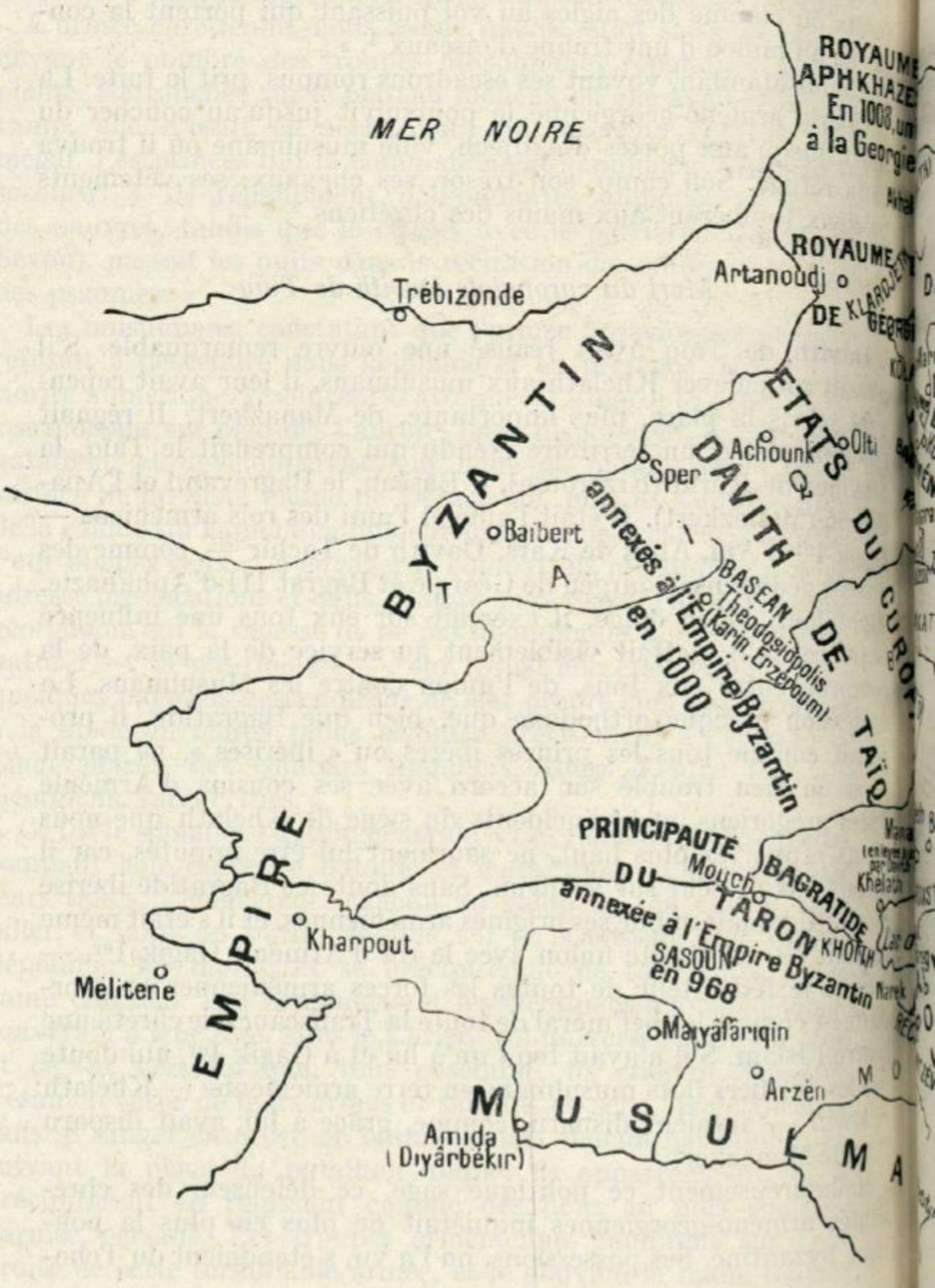
Mort du curopalate Davith de Taïq

Davith de Taïq avait réalisé une œuvre remarquable. S'il n'avait pu enlever Khelath aux musulmans, il leur avait cependant repris la place, plus importante, de Manazkert. Il régnait maintenant sur un territoire étendu qui comprenait le Taïq, la province de Karin (Erzeroum), le Baséan, le Bagrévand et l'Apahouniq (Manazkert). Il était l'allié et l'ami des rois arméniens — Gagik Ier d'Ani, Abas de Kars, Davith de Tachir —, comme des princes géorgiens, Gourgèn de Géorgie et Bagrat III d'Aphkhazie. Étant leur doyen d'âge, il exerçait sur eux tous une influence heureuse qu'il mettait visiblement au service de la paix, de la concorde entre eux tous, de l'union contre les Musulmans. La confession grecque orthodoxe que, bien que Bagratide, il professait comme tous les princes ibères ou « ibérisés », ne paraît avoir en rien troublé son accord avec ses cousins d'Arménie restés grégoriens, et les incidents du siège de Khelath que nous avons rapportés plus haut, ne sauraient lui être imputés, car il n'était pas présent sur les lieux. Sans doute ce Bagratide ibérisé n'avait-il jamais oublié ses origines arméniennes, et il s'était même conduit —, en étroite union avec le roi d'Arménie Gagik Ier, — comme le fédérateur de toutes les forces arméniennes et géorgiennes, comme le chef moral de toute la Transcaucasie chrétienne contre l'Islam. S'il n'avait tenu qu'à lui et à Gagik Ier, nul doute que les derniers îlots musulmans en terre arménienne — Khelath et Dwin — auraient disparu, comme, grâce à lui, avait disparu l'îlot de Manazkert.

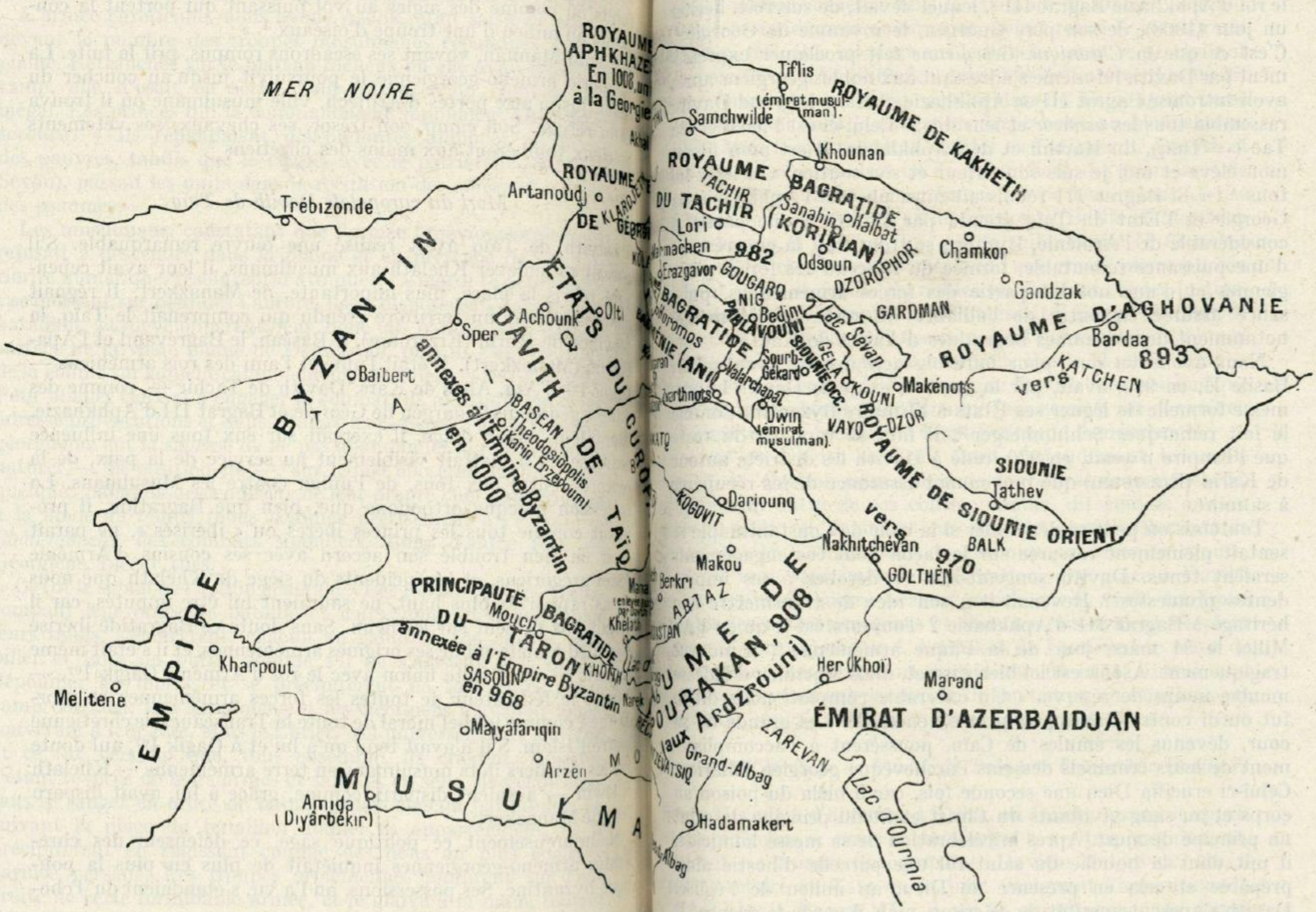
Malheureusement ce politique sage, ce défenseur des chrétientés arméno-géorgiennes inquiétait de plus en plus la politique byzantine. Ses possessions, on l'a vu, s'étendaient du Tcho-

1. Asołik, III, xli, trad. Macler, p. 157-159. Ce passage d'Asołik avait été déjà traduit par Brosset, *Additions*, p. 183-184. Les deux traductions diffèrent sur plusieurs points. Pour Brosset par exemple, « les Arméniens occupaient la droite » (de l'armée chrétienne). Pour Macler, « les troupes arméniennes bondirent sur l'aile droite » (de l'armée ennemie), ce qui est exactement la position opposée.

2. Comme on le voit, c'est bien cette bataille de l'Apahouniq que Matthieu d'Édesse a confondue avec la rencontre précédente qui avait eu lieu au Bagrévand (Matthieu, I, 24, p. 32).


MER NOIRE
ROYAUME
APHKHAZE
En 1008, uni
à la Georgie
ROYAUME
DE
Artanoudj
Trébizonde
BYZANTIN
ETATS
DAVITH
DU
CUROP
DE
TAÏQ
Achounk
Olti
Sper
Baibert
annexés à l'Empire Byzantin
en 1000
BASEAN
Théodosiopolis
(Karin, Erzéroum)
PRINCIPAUTÉ
DU
TARON
BAGRATIDE
Mouch
annexée à l'Empire Byzantin
en 968
SASOUN
KHOITH
Khelath
Kharpout
Mélitène
EMPIRE
Maiyâfâriqin
Arzèn
MUSULMA
Amida
(Diyârbékir)


Tiflis
(émirat musulman).
ROYAUME DE KAKHETH
Samchwildé
Khounan
ROYAUME DU TACHIR
TACHIR
BAGRATIDE (KORIKIAN)
Sanahin
Halbat
Lori
Marmachen
982
Odsoun
Chamkor
Erazgavor
GOUGARQ
DZOROPHOR
Gandzak
NIG
Bedini
GARDMAN
ROYAUME D'AGHOVANIE
BAGRATIDE
PAHLAVOUNI
Lac Sévan
Bardaa
893
Sourb-Gékard
GELA
SIOUNIE OCC.
KOUNI
Makénots
KATCHEN
vers
Valarchapat
Dwin
(émirat musulman).
VAYO
DZOR
ROYAUME DE SIOUNIE ORIENT.
SIOUNIE
Tathev
Dariounq
KOGOVIT
vers
970
Nakhitchévan
BALK
Makou
GOLTHEN
Berkri
ARTAZ
ROYAUME DE DOURAKAN, 908
(aux Ardzrouni)
Her (Khoï)
Marand
ÉMIRAT D'AZERBAIDJAN
ZAREVAN
Grand-Albag
Lac d'Ourmia
Hadamakert


MER NOIRE
ROYAUME APHKHAZE
En 1008, uni à la Georgie
Tiflis
(émirat musulman).
ROYAUME DE KAKHETH
Samchwilde
Khounan
ROYAUME DU TACHIR
TACHIR
BAGRATIDE (KORIKIAN)
Sanahin
Halbat
Lori
982
Odsoun
DZOROPHOR
Chamkor
Gandzak
Trébizonde
Artanoudj
ROYAUME DE GÉORGIE
Erazgavor
GOUGARQ
NIG
Bedini
GARDMAN
ROYAUME D'AGHOVANIE
Bardaa
893
KATCHEN
vers
Lac Sévan
BYZANTIN
ETATS DU CUROPA
Achounk
Olti
Sper
DAVITH
BAGRATIDE
PAHLAVOUNI
SIOUNIE OCC.
GELA
KOUNI
Makénots
Baibert
annexés à l'Empire Byzantin en 1000
BASEAN
Théodosiopolis (Karin, Erzeroum)
Dwin (émirat musulman).
VAYO
DZOR
ROYAUME DE SIOUNIE ORIENT.
SIOUNIE
Tathev
Dariounq
KOGOVIT
TAÏQ
Nakhitchévan
BALK
970
GOLTHÈN
Makou
Berkri
ARTAZ
PRINCIPAUTÉ DU TARON
Mouch
BAGRATIDE
annexée à l'Empire Byzantin en 968
SASOUN
KHONH
Khelath
Kharpout
Mélitène
EMPIRE
Her (Khoï)
Marand
ÉMIRAT D'AZERBAIDJAN
Maiyâfâriqin
Arzèn
Grand-Albag
ZAREVAN
Lac d'Ourmia
MUSULMA
Amida (Diyârbékir)
Hadamakert

L'Arm[illegible] mille.

rokh à Manazkert [1]. Or, n'ayant point d'enfant, il avait adopté le roi d'Aphkhazie Bagrat III [2], lequel devait, de surcroît, hériter un jour (1008), de son père Gourgèn, le royaume de Géorgie [3]. C'est ce que la *Chronique Géorgienne* fait proclamer expressément par Davith lui-même s'adressant aux nobles géorgiens après avoir intronisé Bagrat III en Aphkhazie : « Alors le grand Davith rassembla tous les *aznavor* et leur dit : « Celui-ci est l'héritier du Tao (= Taïq), du Karthli et de l'Aphkhazie. Il est mon fils et mon élève et moi je suis son tuteur et son soutien. Obéissez-lui tous [4] ! » Si Bagrat III réunissait ainsi un jour l'Aphkhazie, la Géorgie et l'État du Taïq étendu par Davith à une partie si considérable de l'Arménie, Byzance se trouverait là en présence d'une puissance redoutable, formée du faisceau des forces géorgiennes et d'une notable partie des forces arméniennes, puissance assurée en outre de l'alliance du reste de l'Arménie, notamment des royaumes bagratides d'Ani et de Kars.

Nous avons vu que, pour faire obstacle à cette éventualité, Basile II, en 990, avait, par la menace, exigé de Davith la promesse formelle de léguer ses États à l'Empire Byzantin. Comme le fait remarquer Schlumberger [5], il faut se rappeler du reste que l'Empire n'avait, en 976, cédé à Davith les districts autour de Karin (Erz roum) que moyennant assurance de les récupérer à sa mort.

Toutefois on peut se demander si la cour de Constantinople se sentait pleinement rassurée sur la façon dont ces engagements seraient tenus. Davith songeait-il à se dérober à ses imprudentes promesses ? Revenait-il à son idée de transmettre son héritage à Bagrat III d'Aphkhazie ? Toujours est-il qu'en l'An Mille, le 31 mars, jour de la Pâque arménienne [6], il mourut tragiquement. Asołik est ici bien discret, mais Matthieu d'Édesse montre moins de réserve. « Un exécrable complot, nous dit-il, fut ourdi contre Davith, ce prince vénérable. Les grands de sa cour, devenus les émules de Caïn, poussèrent à l'accomplissement de leurs criminels desseins l'archevêque géorgien Hilarion. Celui-ci crucifia Dieu une seconde fois, car il mêla du poison au corps et au sang vivifiants du Christ et fit du principe de salut un principe de mort. Après la célébration de sa messe homicide, il mit dans la bouche du saint roi une parcelle d'hostie ainsi préparée et cela en présence de Dieu, au milieu de l'église. Davith s'aperçut aussitôt de ce crime, mais il garda le silence. Il se contenta de prendre du contre-poison pour calmer les douleurs

1. Voir plus haut, p. 505.
2. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 292.
3. Voir plus haut, p. 515.
4. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 294.
5. Schlumberger, *Épopée*, II, p. 162-163.
6. Asołik, III, xliii, p. 162.

qui le dévoraient. Le cruel Hilarion, persévérant avec rage dans son projet infâme, pénétra dans la chambre de Davith pendant qu'il était profondément endormi et, ayant retiré le coussin qui soutenait sa tête, il le lui plaça sur la bouche, puis, se précipitant dessus avec force, il l'étouffa [1]. » Aristakès de Lastiverd nous dit sous une forme plus brève que « les soldats du Taïq, ayant versé un poison mortel dans le calice, en firent boire au bienheureux Davith ». Mais il ajoute, détail capital : « Fatigués de Davith et séduits par les récompenses qu'ils attendaient des promesses de l'empereur, ils s'étaient débarrassés ainsi de leur prince [2]. » Le crime avait donc été commis à l'instigation de Basile II. Matthieu d'Édesse ajoute, il est vrai, que par la suite, Basile II fit noyer Hilarion en le jetant dans la mer avec une grosse pierre au cou et qu'il fit périr de même les nobles qui avaient été les instigateurs du forfait. Mais peut-être ne s'agissait-il là que du désir de faire disparaître rapidement des complices qui risquaient de trop parler. En tout cas, la hâte avec laquelle Basile II allait accourir se mettre en possession de l'héritage de Davith a en soi quelque chose d'assez troublant. Honigmann, juge sagace, est convaincu que le meurtre eut bien lieu à l'instigation de l'empereur [3].

La mort de Davith de Taïq émut profondément le peuple arménien. « C'était un prince plein de douceur et de mansuétude, plus qu'aucun autre de ses contemporains, dit comme oraison funèbre Asolik. Il maintint en paix et rendit florisssntes l'Arménie et la Géorgie. » Et le chroniqueur taronite ajoute, non, il est vrai, sans quelque exagération, que grâce à Davith tous les bruits de guerre avaient cessé, car il avait triomphé de toutes les nations voisines et tous les rois avaient de plein gré accepté son hégémonie [4]. Aristakès de Lastiverd le peint de même comme « un prince fort, bienfaiteur du pays, libéral, ami des pauvres et vraiment pacifique ; de son temps, chacun, suivant la prophétie, reposait sous sa vigne et sous son olivier » [5].

Annexion de l'héritage de Davith de Taïq par l'empereur Basile II

Basile II venait d'hiverner à Tarse, en Cilicie, quand il apprit « très rapidement », note Schlumberger [6], — trop rapidement, semble-t-il —, la mort du curopalate Davith. Malgré sa hâte, il ne put se rendre au Taïq qu'en juin. Craignant l'opposition du roi d'Aphkhazie Bagrat III, il se fit accompagner de forces nombreuses. Il passa par Mélitène (Malatya). Là risquait une

1. Matthieu d'Édesse, I, xxiv, p. 33. Cf. Brosset, *Additions*, p.184-185.
2. Aristakès de Lastiverd, trad. Prudhomme, ch. I, p. 9.
3. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 156.
4. Asolik, III, xliii, p. 162.
5. Aristakès, I, p. 7.
6. *Épopée byzantine*, II, p. 165.

fois de plus de se poser l'irritante question religieuse. On a vu les tracasseries, les persécutions même que le métropolite grec de Sébaste (Sivas) venait de faire subir aux prêtres arméniens de son obédience. Le clergé de Mélitène, non sans inquiétude, sans doute, se porta à la rencontre de Basile. Ne voulant pas commencer sa campagne par de nouvelles vexations, l'empereur « donna l'ordre de pratiquer librement toutes les cérémonies du culte et de faire retentir le *jamahar* », c'est-à-dire la simandre, pour convier les fidèles à l'église [1].

En quittant Mélitène, Basile II, après avoir franchi l'Euphrate, traversa rapidement le district de Hantzith (pays de Kharpout), le pays de Balou, passa, le jour de la Transfiguration (7 juillet, an mille), le mont Koher, l'actuel Karer-dâgh sur la rive droite du Göinuk-sou, en amont d'Alekrek ou Alkirak [2], montagne qui, nous dit Asoɫiq, sépare le Hachteanq, le Dzophq et le Khordsen. De là, il entra dans l'Archamouniq et arriva, dans cette province, à la ville d'Erêz, ou Ériza, au confluent du Gail, l'ancien Lycus, avec l'Euphrate. A Erêz, Basile II reçut la visite du plus puissant seigneur musulman du voisinage, l'émir marwânide Moumahhid ad-Daoula Aboû-Mançoûr Sa'îd, seigneur de Maiyâfâriqîn, qui vint lui prêter serment de fidélité. Basile fit de ce Kurde un *magistros* et le prit sous son protectorat en enjoignant aux troupes impériales de la IVe Arménie et du Tarôn de secourir, à tout appel, le nouveau vassal de l'Empire [3]. Il atteignit ainsi la montagneuse région de Havtchitch, aux sources mêmes de l'Araxe [4]. Il y reçut la visite de Bagrat III, roi des Aphkhazes, et du père de celui-ci, Gourgèn, roi de Géorgie. Visite dont l'importance n'a pas besoin d'être signalée : nous avons vu que Bagrat III avait été naguère désigné par Davith de Taïq comme son successeur éventuel. Bagrat III renonçait donc à faire valoir ses droits et acceptait l'annexion impériale du Taïq.... On comprend que Basile II l'ait accueilli avec les plus grands honneurs et lui ait conféré le titre de curopalate, en créant *magistros* son père Bagrat [5].

Le jour même où les deux princes géorgiens prenaient congé de Basile II, une rixe éclata dans le camp entre les auxiliaires russes de l'armée impériale et les seigneurs du Taïq, anciens sujets du curopalate Davith, venus faire leur cour à l'empereur. La cause en fut des plus futiles : « Un des soldats russes était allé chercher du fourrage pour son cheval ; un des Géorgiens

1. Asoɫik, xliii, p. 163.
2. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 371. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 156, n. 8. Adonz, *Arminiya*, p. 16.
3. Asoɫik, xliii, p. 163.
4. Localisation dans Honigmann, *Ostgrenze*, p. 195-196. Voir la carte du même, *ibid*, *Armenia Byzantina*, *c.* 1050.
5. Asoɫik, xliii, p. 164. Aristakès, i, p. 10.

du Taïq) voulut le lui arracher. Les Géorgiens tuèrent le Russe. Les Russes (ils étaient 6.000) coururent aux armes. Les gens du Taïq en firent de même, mais ils furent battus et plusieurs de leurs seigneurs furent tués [1], plus de trente, spécifie Aristakès de Lastiverd. Aristakès estime que ce fut là pour les seigneurs du Taïq un châtiment mérité, attendu qu'ils avaient participé à l'empoisonnement de leur maître, le curopalate Davith : « La justice de Dieu leur rendit selon leurs œuvres. Pas un noble du Taïq n'échappa. Tous payèrent d'une mort immédiate la peine de leur crime [2]. »

Basile II se remettait en route lorsqu'il vit arriver, pour lui faire leur cour, le jeune Abas, roi de Kars ou du Vanand, « magnifique cavalier paré d'une beauté martiale », et Sénéqérim-Hovhannès, prince du *R*echtouniq, de la maison ardzrounienne du Vaspourakan [3]. Le frère aîné de Sénéqérim-Hovhannès, Gourgèn-Khatchik, seigneur de l'Antzévatsiq et roi du Vaspourakan, le rejoignit peu après [4]. Basile II les combla d'honneurs et de présents, chevaux, mulets, brillants costumes, or et argent en abondance. « En même temps, il adressa des lettres aux émirs arabes des environs, pour leur interdire de rien entreprendre contre le Vaspourakan, de piller le pays, d'emmener les habitants en captivité, de lever violemment le tribut [5]. » Le conquérant byzantin étendait donc sa protection sur le Vaspourakan, mais, du même coup, il établissait son protectorat sur ce pays. Ce ne fut qu'après avoir ainsi moralement rattaché le domaine vaspurakanien à l'Empire qu'il donna congé aux deux frères Ardzrouni.

Basile II passa ensuite dans le canton de Harq, d'où il gagna Manazkert, ville qui, on s'en souvient, faisait partie de l'héritage de Davith de Taïq et qu'il annexa à l'Empire, puis, par le Bagrévand, il atteignit Va*l*archakert, l'actuel Alachkert. Il campa dans la plaine voisine de cette ville, comptant y voir venir à son rendez-vous le roi d'Arménie Gagik Ier (royaume d'Ani), mais il attendit en vain. Le roi, nous affirme Aso*l*ik, « crut déroger en se rendant au devant de l'empereur ». En réalité Gagik devait soupçonner le *basileus* de méditer quelque machination pour annexer le domaine royal arménien à l'Empire. La mort tragique du curopalate Davith de Taïq n'était pas un précédent bien encourageant. Craignant de se livrer, pieds et poings liés, aux Byzantins, Gagik Ier resta prudemment à l'abri derrière les remparts d'Ani. Basile conçut de cette abstention une colère qui fut encore excitée par les perfidies d'un prince arménien traître à son devoir, Abousahl, fils d'une sœur de Gagik. Gagik, qui en fut instruit,

1. Aso*l*ik, III, xliii, p. 165.
2. Aristakès, ch. I, p. 10.
3. Aso*l*ik, III, xliii, p. 165.
4. Aso*l*ik, III, xlvi, p. 168.
5. Aso*l*ik, III, xlvi, p. 168-169.

envoya peu après, pour se venger, son fils Hovhannès-Sembat ravager les possessions d'Abousahl, les cantons de Kogovit et de Dzałkotn [1] (v. 1001).

Basile II ne chercha pas à forcer l'adhésion de Gagik Ier. Remettant à plus tard la liquidation de cette affaire, il alla, de Vałarchakert, annexer le Taïq proprement dit. Il entra à Oukhthiq, l'actuel Olty, et dans toutes les autres forteresses et imprenables nids d'aigles du pays. « Il y plaça ses créatures et emmena avec lui tout le reste de la noblesse du Taïq, pour la transplanter dans le pays des Grecs [2]. » Vers le début du printemps de 1001, il reprit, par Karin (Erzeroum) et Khałtoyaritch, le chemin de Constantinople.

Tout l'héritage de Davith, — Taïq, région d'Erzeroum, Baséan et Apahouniq ou pays de Manazkert, — se trouvait effectivement rattaché à l'Empire. Si nous ajoutons le Tarôn, déjà annexé depuis 968, nous constaterons que toute l'Arménie occidentale se trouvait transformée en gouvernements byzantins. « Partout, dit Yahyâ d'Antioche, dans ces possessions nouvelles, le *basileus* nomma des gouverneurs, des châtelains, des magistrats grecs, des hommes à lui sur lesquels il pût compter [3]. »

Cependant Gourgèn, roi de Géorgie, était revenu assez mécontent de sa visite auprès de Basile II. Il n'avait obtenu que la dignité de *magistros*, tandis que son fils Bagrat III, roi d'Aphkhazie, avait été reconnu curopalate. Sans doute, selon la suggestion de Brosset, Basile II avait intérêt à flatter surtout Bagrat qui aurait pu, en revendiquant la succession de Davith de Taïq, créer de graves embarras à l'Empire. Et de plus, la politique byzantine cherchait, en accordant au fils des dignités supérieures à celles du père, à faire naître la suspicion entre les deux hommes et à rompre le front des forces géorgiennes. La *Chronique Géorgienne* estime que telle avait été en effet l'intention de l'empereur « afin de semer la discorde entre le père et le fils » [4].

De fait, à peine de retour dans ses États (1001), Gourgèn, roi de Géorgie, rompit avec l'Empire. Asołik nous confie que ce n'était qu'un sot. Il semble en effet qu'il ait agi isolément, sans s'être ménagé autour de lui les alliances indispensables. Il envahit le Taïq et se rendit maître des bourgs ouverts, mais il ne put prendre la forteresse d'Oukhthiq (Olty) et échoua pareillement devant les autres citadelles [5]. Il s'établit, en attendant, avec son armée, dans la vallée de Mamrouan ou Namrouan, sans doute l'actuel Nariman, sur l'Olty-tchaï [6]. A cette nouvelle, l'empereur Basile II

1. Asołik, III, XLIII, p. 165.
2. Asołik, III, *l. c.*, p. 165.
3. Yahya, *ap.* Schlumberger, II, p. 194.
4. *Histoire de Géorgie*, *Chronique*, p. 297. Cf. Brosset, *Additions*, p. 186.
5. Asołik, III, XLIV, p. 166.
6. Cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 361.

chargea « le préfet du *kaniklion* » [1] de marcher contre le monarque géorgien. Le préfet vint camper dans le Baséan et y resta jusqu'à l'hiver 1001. Il proposa alors une entrevue à Gourgèn, entrevue qui eut lieu dans le Baséan, près du mont Medzobq, « montagne couverte de cèdres, au village qui, d'après l'église qui s'y trouve, porte le nom de Sourb Astouadzadzin (Ste Mère de Dieu) », à 7 km. au nord-est de l'actuel Hasanqal'é. Le roi de Géorgie et le préfet conclurent la paix et le premier rentra dans son pays en renonçant à ses revendications sur le Taïq [2].

Réaction de Gagik Ier contre l'affaiblissement de l'autorité monarchique

En refusant de se rendre de sa personne à Valarchakert auprès de l'empereur Basile II, le roi Gagik Ier avait peut être sauvé l'indépendance arménienne. En dépit de la menace que faisait planer sur lui la proximité des armées byzantines, il n'hésita pas à châtier ceux des princes qui le trahissaient en faveur de Byzance, fût-ce des princes du sang. Nous venons de voir que son neveu Abousahl, seigneur du Kogovit et du Dzalkotn, étant allé exciter Basile II contre lui, Gagik Ier ravagea ses possessions (1001). De même, un autre neveu de Gagik, Davith Anholin, roi du Tachir (Lori) « ayant, nous dit Asolik, montré quelques velléités d'orgueil et d'indépendance », Gagik pénétra avec une armée dans le Tachir et, « ayant cerné ce pays par Chamchouldé (ou Samchvildé) et la plaine de Géorgie, saccagea toute la région, car il y séjourna trois mois entiers pendant l'hiver de 450 (hiver 1001-1002). Puis, ayant passé auprès de la forteresse de Gag, il entra dans le canton d'Alstev [3] », c'est-à-dire sur le territoire même de Lori [4]. « Deux fois de suite, poursuit Asolik, Davith Anholin voulut repousser Gagik, mais tous ses efforts restèrent impuissants à cause de la supériorité numérique de l'armée royale. » Finalement, le patriarche Sargis de Sévan fit accepter sa médiation. Davith Anholin fit sa soumission au roi son oncle et vint le trouver dans ses résidences du Chirak. « Le seigneur Sargis négocia entre eux un traité de paix par lequel Davith s'engagea à rester soumis au roi Gagik comme un fils à

1. *O epi tou kanikleiou.*
2. Asolik, III, liv, p. 166-167. C'est par inadvertance que Schlumberger veut redresser ici la chronologie d'Asolik et reporter cette campagne en 1022 (*Épopée*, II, p. 530). Ainsi que le fait remarquer Honigmann, comment Asolik dont l'histoire s'arrête en 1004-1005, aurait-il eu connaissance de faits survenus seulement en 1022 ? (Honigmann, *Ostgrenze*, p.160, n. 3.).
3. Asolik, III, xlv, p. 167.
4. Alstev ou Alestev ou Akhstev ou Alout était au xie siècle la résidence préférée des rois de Lori. (Cf. Saint-Martin, *Mémoires*, I, 83-85 et Macler dans son *Asolik*, p. 167, n. 6).

son père, et Gagik à le traiter avec un amour paternel [1]. »

Un autre passage (à la vérité, suspect) d'Asołik affirme encore qu'en 452 de l'ère arménienne (21 mars 1003 — 19 mars 1004) la dynastie de Pharhisos dans le canton de Kapan, province de l'Artsaq, en Siounie méridionale [2], se serait éteinte. Son territoire, assure notre source, aurait été partagé entre le roi Gagik Ier et l'émir Fadloun, de la dynastie des Banou-Cheddâd qui régnait à Gandja [3]. Mais Brosset a prouvé que le chapitre 48 de l'*Histoire d'Asołik* dont il est ici question, constitue une interpolation erronée et très postérieure, puisque, au témoignage de Stéphannos Orbélian, le royaume de la Siounie Orientale se perpétua longtemps encore avec les princes Vasak (v. 998-1019), Sembat et Grigor (v. 1019-1084), Sénéqérim-Ioan († v. 1105) et Grigor II (v. 1106-1166) [4].

Asołik, écrivain de sympathies nettement bagratides et dont c'est là le dernier chapitre narratif, se montre beaucoup moins renseigné sur les activités de la dynastie ardzrounienne du Vaspourakan. Il se contente de nous rappeler qu'en 1003 le roi de Vaspourakan Gourgèn-Khatchik décéda et que la royauté vasprakanienne échut au seul Sénéqérim-Hovhannès, son frère, déjà prince du Rechtouniq, qui devait la conserver de 1003 à 1021 [5]. En réalité Gourgèn-Khatchik avait laissé trois fils, Dérénik, Gagik et Achot [6]. Comme ils étaient encore en bas âge à la mort de leur père, en 1003, leur oncle Sénéqérim-Hovhannès s'empara de leurs possessions (l'Antzévatsiq) et devint ainsi maître de tout le Vaspourakan [7] Par la suite, cependant, nous savons que Dérénik recouvra la seigneurie de l'Antzévatsiq [8].

1. Asołik, III, xlv, p. 167. Cf. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, R. E. A., 7, 2, 1927, p. 236.

2. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*, I, p. 144 ; Emin, trad., p. 140, n. 4. Macler dans son *Asołik*, p. 70, n. 6.

3. Asołik, III, xlviii, p. 170.

4. Cf. Brosset, *Histoire de la Siounie*, 2, p. 31-35. Une erreur analogue est celle de Vardan (p. 134, 137 et dans Tchamitch, 2, p. 1004) qui dit qu'en 523 = 1074, ou, d'après une meilleure lecture, en 543 = 1094, le même « Fadloun, émir de Gandja », fit tuer le même roi siounien Sénéqérim-Ioan, prince de Balk et de Kapan, et que le meurtre marqua l'extinction de la maison de Siounie. En réalité cette maison (Siounie Orientale) s'est perpétuée, bien qu'alors vassale des sultans seldjouqides, jusqu'en 1166, comme nous le verrons le moment venu, dans la suite du récit. Cf. ici encore, Brosset, *Histoire de la Siounie*, 2, p. 31.

5. Asołik, III, xlvi, p. 168.

6. Cf. Brosset, dans sa traduction de Thomas (*Collection d'historiens arméniens*, 1), p. 248, n. 2 (d'accord avec Indjidjian, *Antiquités de l'Arménie*, t. II p. 55).

7. Cf. Dulaurier, dans sa traduction de Matthieu d'Édesse (*Bibliothèque historique arménienne*), p. 375, n. ix, 1.

8. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 168 (et Akulian, *Einverleibung armenischer Territorien durch Byzanz im XIten Jahrhundert*, Zurich, 1912, p. 41 sqq.)

Union de Bagrat III de Géorgie et de Gagik Ier d'Arménie contre l'émir de Gandja

Le roi bagratide de Géorgie, Gourgèn, mourut en 1008 sans avoir recommencé les hostilités contre l'empire byzantin. Son fils Bagrat III, déjà roi d'Aphkhazie, réunit la Géorgie à ses États. L'union, ainsi réalisée, de la Géorgie et de l'Aphkhazie faisait de Bagrat III un puissant souverain, assuré de l'hégémonie en Transcaucasie. Néanmoins Bagrat III ne fit rien, lui non plus, pour rouvrir contre l'Empire, qui l'avait nommé curopalate, la question du Taïq. Il tourna ses armes dans une autre direction, contre Davith, chorévêque ou prince du Kakheth [1], sur lequel il conquit un moment le Héreth. Après le décès de Davith (vers 1010), Bagrat III attaqua son successeur, Kuiriké III [2], qu'il assiégea et prit dans la forteresse de Bodchorma et qu'il retint quelque temps à sa cour [3].

Bagrat III, à l'apogée de sa puissance, se retourna alors contre les Musulmans. Fadloun, émir de Gandja, avait profité du trouble causé par ces guerres entre princes géorgiens, pour venir piller le Kakheth et le Héreth. Bagrat III demanda, pour le châtier, le concours du roi d'Arménie Gagik Ier.

Gagik, pour qui l'union des princes chrétiens contre l'Islam paraît avoir constitué un principe politique permanent, se montra fort satisfait d'une telle demande. Ayant, sur-le-champ, réuni ses troupes, il vint opérer sa jonction avec Bagrat III « au Zorakert » [4], mot dans lequel Brosset voit une altération de Tzoraget, autre désignation du Chirak [5]. De là ils marchèrent contre Fadloun. « Cet homme rempli d'arrogance, ennemi déclaré du nom chrétien, prit peur et battit en retraite. » Bagrat III et Gagik Ier vinrent assiéger sur ses terres la ville forte de Chamkor, au nord-ouest de Gandja. « Ils en battirent les murailles avec des balistes et, en peu de jours, ils en ruinèrent les remparts. Ils allaient la forcer quand Fadloun demanda la paix. L'émir promit de servir Bagrat tant qu'il vivrait, de lui payer le kharadj et de combattre en personne contre ses ennemis. » Une fois de plus, l'union du Bagratide d'Arménie et du Bagratide de Géorgie assurait à la grande dynastie haïkane la victoire sur le monde musulman [6].

Bagrat III, par l'union, sur sa tête, des deux couronnes d'Aphkhazie et de Géorgie, puis par la subordination temporaire du

1. Davith, prince du Kakheth de 976 à 1010.
2. Kuiriké III le Grand, prince de Kakheth de 1010 à 1029.
3. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 298-299.
4. *Histoire de Géorgie*, l. c., p. 299.
5. *Ibid.*, p. 299, n. 3.
6. *Histoire de Géorgie*, *Chronique*, p. 299.

Kakheth, avait fondé l'unité historique de la Géorgie. Une branche collatérale des Bagratides géorgiens subsistait encore à Artanoudj, dans le Klardjeth. Bagrat III manda auprès de lui, « pour lui faire leur cour », les deux chefs de cette maison, les deux frères Sembat et Gourgèn, rois du Klardjeth, se saisit d'eux et les enferma dans une forteresse où ils décédèrent (1011, 1012). Artanoudj et le Klardjeth furent annexés au domaine royal de Géorgie-Aphkhazie [1].

Rupture de l'empereur Basile II avec Giorgi Ier de Géorgie

Bagrat III que les *Annales Géorgiennes* célèbrent avec raison comme un des plus grands souverains de leur pays, décéda à Phanaskert, « la tête ornée d'une belle chevelure blanche », le 7 mai 1014 d'après leur chronologie (en 1015 seulement d'après Aristakès de Lastiverd) [2]. Son fils Giorgi Ier (*alias* Gourgèn), âgé de dix-huit ans, lui succéda dans toutes ses possessions (1014-1027) [3].

Sous le règne de son père Bagrat III, l'harmonie s'était maintenue entre la Géorgie et l'empire byzantin. C'est ainsi que, comme la cathédrale géorgienne de Svéti-Tzkhovéli menaçait de s'écrouler, le patriarche géorgien Melkhisédek était allé à Constantinople prier l'empereur Basile II de lui donner les moyens de la réparer. Basile II alloua à l'Église géorgienne les revenus de la riche abbaye de Kastoria, en Macédoine. Melkhisédek rentra à Mtzkhétha, la capitale géorgienne, avec les sommes nécessaires et put ainsi procéder aux constructions envisagées. « Dieu lui fit la grâce de restaurer la ville de Mtzkhétha, d'orner la grande église apostolique Svéti-Tzkhovéli de vases d'or et d'argent, d'en enrichir l'autel de plaques des mêmes métaux ainsi que l'iconostase et les portes du sanctuaire, d'y placer des reliquaires enrichis d'or, d'argent et de pierres précieuses, etc [4]. »

Il semblait donc que la communauté de confession religieuse dût maintenir la concorde politique entre la Géorgie et l'Empire byzantin. Mais il y avait la question de la succession du Taïq, question dont les Géorgiens n'avaient jamais accepté du fond du cœur la solution byzantine. A l'avènement du roi de Géorgie Giorgi Ier (1014), l'empereur Basile II, désirant s'assurer de ses intentions, lui demanda une renonciation formelle à toute revendication sur le Taïq. « Renonce à l'héritage du curopalate et contente-toi de ton patrimoine. » Sans doute s'agissait-il aussi, comme le pense Honigmann, de fiefs que Basile II avait jadis concédés à titre viager à Bagrat III, en même temps qu'il lui

1. *Histoire de Géorgie, Chronique*, p. 302.
2. *Ibid.*, p. 302. ARISTAKÈS, ch. I, p. 12.
3. *Histoire de Géorgie, Chronique*, p. 303.
4. *Histoire de Géorgie, Chronique*, p. 175-176.

avait conféré le titre de curopalate, savoir Artahan (Ardahan), Kol et autres domaines dans le Djavakhéthi et le Chavchéthi [1]. Giorgi, qui estimait que son père Bagrat III avait été frustré par les Byzantins d'une succession à laquelle il avait droit, refusa avec toute la brutalité de la jeunesse : des territoires sur lesquels son père avait eu des droits, il ne céderait « pas même une maison » [2]. Prenant les devants, il envahit les terres d'empire, pénétra au Taïq et dans le Baséan. Basile II envoya alors, vers 1015-1016 [3], une armée contre Giorgi, mais cette armée fut mise en déroute par les Géorgiens près d'Oukhthiq (Olty). Aristakès signale que les Géorgiens ne causèrent à cette occasion aucun mal à la ville [4]. Basile II, absorbé en Europe par la conquête de la Bulgarie, dut remettre à plus tard la vengeance de cette injure.

La culture arménienne sous Gagik Ier

Dans toutes les luttes des Bagratides de Géorgie contre le monde musulman, dans leur résistance à l'impérialisme byzantin, le roi d'Arménie Gagik Ier s'était tenu très étroitement à côté d'eux. A l'heure où Basile II était venu frustrer le roi géorgien Bagrat III de la succession de Davith de Taïq, Gagik avait refusé de venir faire sa cour à l'empereur. Quand Bagrat III avait déclaré la guerre à l'émir de Gandja, Gagik avait uni ses armes aux armes géorgiennes. Le faisceau des forces arméno-géorgiennes était indispensable pour arrêter les visées annexionnistes de Byzance, et ce fut le mérite de Gagik de l'avoir compris. Mais en même temps, et ce fut, de sa part, un non moindre mérite, « ce roi fort et victorieux dans les combats » sut, selon la remarque d'Aristakès de Lastiverd, « maintenir le pays en paix ».

Grâce à cette paix, l'époque de Gagik Ier se signala par un remarquable développement culturel. « De son temps, écrit Aristakès, les institutions ecclésiastiques furent en honneur. La connaissance du Seigneur remplit la terre comme la masse d'eau couvre la surface des mers. Le trône patriarcal était occupé par Sargis, homme nourri dans la sainteté et qui acheva ses jours après avoir combattu le bon combat [5]. »

Aristakès nous donne ensuite une fort intéressante énumération des principaux lettrés de son temps. « En ce temps-là florissaient les *vardapet* Sargis, Tigrane et Hénoch, attachés au palais

1. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 161, d'après l'*Histoire de Géorgie, Chronique*, p. 309.
2. Aristakès, ch. I, p. 12-13. Giorgi était léger comme un jeune homme, mais nullement sot, comme le prétend Schlumberger dont la méprise provient de ce qu'il a mal lu le texte de Brosset, *Histoire de la Géorgie*, p. 294, texte qui s'applique non point à Giorgi, mais à son grand-père Bagrat II.
3. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 161, n. 12.
4. Aristakès, ch. I, p. 13. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 161-162.
5. Aristakès, ch. II, p. 14.

patriarcal, et Samuel qui avait la direction du monastère de Kamertjatzor » (« la vallée aux ponts », en Archarouniq, un des couvents les plus célèbres de l'Arménie, où les religieux suivaient la règle de saint Basile) [1]. Asolik, on se rappelle, loue aussi Samuel comme « doué des plus grands talents pour la science des Saintes Écritures et l'art musical » [2]. Aristakès cite encore Hovseph, supérieur du couvent de Hendzouts ou Karmir-vanq (« le couvent rouge »), au nord-est de Karin-Erzeroum [3]. Une mention particulière est consacrée par Aristakès à l'autre grand historien arménien de son temps, Stéphannos de Tarôn, plus connu sous le surnom d'Asolik (« le Chantre »). Asolik qui nous a laissé une histoire universelle jusqu'en l'an 1004, est un écrivain élégant et sobre dont la précision et le souci d'exactitude chronologique et topographique, du moins en ce qui concerne les faits de l'époque bagratide, contrastent, de l'aveu de Schlumberger, avec l'obscurité de tant de chroniqueurs byzantins. Aristakès loue encore Hovhannès de Tarôn, dit Kozern (« le Chamelon »), auteur d'un traité de chronologie dont il nous reste des fragments, auteur aussi d'une histoire des Bagratides malheureusement perdue.

D'après Matthieu d'Édesse, si grande était la réputation de Hovhannès Kozern et de Hovseph de Hendzouts que l'empereur Basile II les aurait mandés à Constantinople pour résoudre un des plus graves problèmes du calendrier liturgique, celui de la date exacte où devait être célébrée la fête de Pâques, question que les docteurs grecs se seraient montrés incapables de trancher. Hovhannès et Hovseph s'étant refusés à venir, le patriarche Sargis de Sévan envoya à leur place Samuel de Kamertjatzor qui tint tête à tous les docteurs grecs et « les couvrit de confusion » en présence de Basile [4].

Mentionnons enfin et surtout Grégoire de Narek (Grigor Narékatsi), ainsi appelé du nom du monastère, orgueil du Rechtouniq (951-1003). Nous reviendrons sur ce célèbre écrivain, « le Pindare de l'Arménie », fils de Khosrov d'Antzévatsiq, lequel, sur la fin de sa vie, était entré dans les ordres et parvenu à l'épiscopat de cette province. Après avoir écrit à vingt ans un commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, Grégoire de Narek composa des élégies sacrées, des panégyriques, des hymnes, un commentaire du livre de Job, toutes œuvres qui font de lui une des plus pures gloires de la littérature arménienne.

Le mouvement artistique allait de pair avec le mouvement littéraire. Nous avons vu (p. 519) que la reine Katramidé, femme

1. Le monastère de Kamertjatzor avait été, on l'a vu, fondé au xe siècle par des moines arméniens chassés de la Mingrélie parce qu'ils refusaient d'adhérer aux définitions chalcédoniennes. Cf. Asolik, III, VII, p. 29.
2. Asolik, III, VII, p. 30.
3. Aristakès, II, p. 15. Cf. Asolik, III, VII, p. 33.
4. Matthieu d'Édesse, I, XXXIII, p. 38-39.

de Gagik Ier, avait, au début du règne, achevé la construction de la cathédrale d'Ani, commencée sous Sembat II, et nous avons mentionné les nombreux édifices attribués à Gagik lui-même. Gagik Ier reconstruisit aussi à Ani l'église Saint-Grégoire qui s'était écroulée, sans doute par suite de quelque tremblement de terre. Il la rebâtit du côté de la vallée de Dzalkotsatzor, sur un plan emprunté, nous dit Asolik, à l'église de l'Illuminateur ou église de Zwarthnots qui se dressait dans la plaine de Valarchapat (plaine d'Etchmiadzin). « Il en fit un édifice admirable à voir, construit en grosses pierres de taille, dures et polies au marteau, avec des fenêtres ornées de sculptures destinées à laisser passer la lumière, avec trois grandes portes et une coupole semblable à la voûte des cieux [1]. » Les fouilles du savant arménisant Marr ont fait retrouver à Ani cette église de Gagik Ier avec la statue du roi-fondateur, et elles ont pleinement confirmé l'assertion d'Asolik, qu'il s'agit d'une construction sur le même plan et dans le même style que l'église de Zwarthnots [2].

Ajoutons à ce tableau ce que nous dit le Continuateur de Thomas Ardzrouni sur les fondations du roi de Vaspourakan Sénéqérim-Hovhannès (1003-1021). L'auteur nous parle notamment du magnifique couvent que Sénéqérim-Hovhannès fit construire à Varag, pour abriter la croix miraculeuse apportée sur la montagne voisine, au IVe siècle, par sainte Hripsimé et qui était comme le palladium du Vaspourakan [3].

Le long règne de vingt-neuf ans de Gagik Ier, illustré par cette floraison artistique et littéraire, fut donc un des plus glorieux de l'histoire arménienne. La date exacte de la mort de ce monarque n'est pas certaine. Samuel d'Ani le fait décéder en 470 de l'ère arménienne, c'est-à-dire entre le 16 mars 1021 et le 15 mars 1022 [4], mais Brosset rectifie le calcul et propose 1020 [5], date généralement acceptée. Un peu avant le décès du roi, le saint patriarche Sargis de Sévan s'était retiré (1019) en sacrant lui-même son successeur, Pétros Ier Gétadartz, frère de l'ancien patriarche Khatchik Ier [6].

Rivalité du roi Hovhannès-Sembat et du prince Achot Qadj

Gagik Ier laissait trois fils. L'aîné, Hovhannès-Sembat, lui succéda comme roi à Ani. C'était, comme notre Louis VI, « un personnage extrêmement gros et corpulent, mais d'une rare

1. Asolik, III, XLVII, p. 169-170.
2. Cf. Macler, *Rapport sur une mission scientifique en Arménie*, p. 88, et dans son Asolik, p. 169, n. 4.
3. Thomas Ardzrouni (Continuation), III, XLI, p. 247.
4. Samuel d'Ani, *l. c.*, p. 443.
5. *Ibid.*, p. 440, n. 6.
6. Matthieu d'Édesse, I, XXVIII, p. 35, mais avec ses erreurs de chronologie habituelles.

intelligence » [1]. Le deuxième fils de Gagik Ier, Achot Qadj ou le Vaillant, « unissait à une taille bien prise un courage bouillant et la passion de la guerre » [2]. Le troisième fils, Abas, qu'Aristakès ne mentionne pas et que Vardan est seul à nous signaler [3], est attesté par une inscription de sa mère, la reine Katramidé [4]. Au témoignage de Vardan, le domaine royal fut, une fois de plus, partagé suivant le fatal système des apanages qui, à chaque génération, diminuait un peu plus le lot propre du souverain. Hovhannès-Sembat eut, avec la couronne, Ani et le Chirak, Saint-Grégoire avec la vallée d'Achotzq, ou d'Achotseq (canton situé entre le Chirak et le Tachir, vers Marmarachèn et l'actuel Alexandropol) [5], Anberd (Biourakan, dans l'Aragadzotn, à 20 km. au nord d'Etchmiadzin) [6], Kaïan (forteresse dans le Gougarq arménien, au nord du lac de Sévan), Kaïotzn, Tavouch et le district des Sévordiq (aux sources du Berdoudj, Débéda ou Bortchala, au sud de Lori). « Le reste fut partagé entre Achot et Abas [7]. ». Mais le troisième des princes royaux, Abas, dut disparaître assez rapidement, car il ne joue aucun rôle dans l'histoire.

Au contraire, l'ambition d'Achot Qadj allait troubler tout le règne de son frère, le roi Hovhannès-Sembat.

De fait, dès le lendemain de l'avènement de Hovhannès-Sembat, Achot Qadj tomba en désaccord avec lui sur la question du partage. Le remuant cadet se plaignait de l'insuffisance de son apanage. Il fallut recourir à un arbitre. On choisit pour cet office le roi de Géorgie-Aphkhazie Giorgi Ier. Giorgi rétablit — pour le moment — la paix entre les deux frères. « A Hovhannès-Sembat il assigna en sa qualité d'aîné la puissante Ani avec les districts environnants, et à Achot la portion du pays qui regarde la Géorgie et la Perse [8]. » En d'autres termes, le roi Hovhannès-Sembat paraît avoir été confirmé dans la possession du Chirak, et le prince Achot Qadj dans celle du Gougarq arménien.

Telle est la leçon d'Aristakès. Matthieu d'Édesse nous donne une leçon quelque peu différente. Comme Aristakès, il nous dit que Hovhannès-Sembat « était un homme savant et ingénieux mais d'une grande obésité, tandis qu'Achot Qadj avait en partage l'esprit militaire et un courage invincible, toujours

1. Aristakès, II, p. 17.
2. Aristakès, II, p. 17-18.
3. Vardan, *Histoire Universelle*, 125 et *Epit. hist.*, 92, *ap.* Prudhomme, dans sa traduction d'Aristakès, p. 17, n. 2.
4. Brosset, *Ruines d'Ani* (1860-1861), 1re partie, p. 23.
5. Cf. Hübschmann, *Ortsnamen*, p. 365.
6. Cf. Brosset, *Histoire de Géorgie*, 1, p. 319, n. 1. Hübschmann, *germanische Forschungen*, XVI, p. 399. Alishan, *Ayrarat*, p. 156 Honigmann, *Ostgrenze*, p. 177.
7. Vardan, *Histoire Universelle*, 25, trad. Prudhomme (dans sa traduction d'Aristakès, p. 17, n. 2).
8. Aristakès, II, p. 18.

heureux dans les combats ». Lorsque Hovhannès-Sembat se fut assis sur le trône royal d'Ani, « Achot, parcourant tout le pays avec ses troupes, le ravageait en tous sens et tenait la ville d'Ani investie » [1]. L'ambitieux cadet chercha d'ailleurs des alliés au dehors. Il en trouva dans la personne des princes ardzrouniens. Leur chef, Sénéqérim-Hovhannès, roi du Vaspourakan, l'accueillit et lui confia de nouvelles troupes [2]. Avant de repartir, Achot Qadj vint faire bénir ses armes au couvent de la Sainte-Croix, à Varag, un des monastères les plus célèbres du Vaspourakan. Matthieu d'Édesse nous apprend à ce propos que le même Achot était allé auparavant à Baghdad où il avait fait sa cour au khalife, et que ce dernier lui avait donné une grande quantité d'or [3]. Nul doute que la politique khalifale, qui connaissait la remuante ambition du cadet bagratide, ait songé à en profiter pour semer la discorde entre Arméniens et ruiner la puissance du royaume d'Ani. Achot Qadj crut peut-être se faire pardonner cet or impur, en offrant 30.000 tahégans au couvent de Varag.

Avec ses subsides arabes et ses renforts vasprakaniens, Achot Qadj vint assiéger son frère Hovhannès-Sembat dans Ani. A son approche, poursuit Matthieu d'Édesse, Hovhannès-Sembat « ordonna de faire retentir la trompette guerrière, tandis que lui-même restait assis sur le trône sans bouger ». De fait, l'obésité du roi, poussée, semble-t-il, jusqu'à l'infirmité, ne lui permettait guère de prendre une part personnelle à la bataille, fût-ce pour sauver sa couronne. Néanmoins le légitimisme joua. Le roi fut obéi. « A son signal, tous les habitants se levèrent en armes et, au nombre de 40.000 fantassins et de 20.000 cavaliers, ils s'avancèrent contre Achot [4]. »

Mais la vaillance d'Achot Qadj le rendait invincible. Matthieu d'Édesse nous en donne un exemple : — Pendant le siège d'Ani par Achot, séjournait dans la ville un chef géorgien (plus précisément aphkhaze) envoyé à Hovhannès-Sembat par le roi de Géorgie Giorgi Ier. Ce Géorgien, un des plus fameux paladins de son pays, s'offrit à abattre Achot Qadj en combat singulier : « O roi Hovhannès, qu'on me montre seulement Achot et je me charge de le faire captif et de te l'amener chargé de chaînes. » — « Achot est un homme vigoureux, reprit le roi. Comment pourras-tu me l'amener ? » — « Je le prendrai vivant avec son cheval ! » répartit le Géorgien. — « Quand tu auras vu le lionceau, répliqua le roi, tu ne le mépriseras plus autant ! » « Lorsqu'on en vint aux mains, continue Matthieu d'Édesse, le chef géorgien s'élança

1. Matthieu, I, viii, p. 6.
2. Matthieu, I, ix-x, p. 7-8. C'est par erreur que Schlumberger, *Épopée*, II, p. 494, intervertit les rôles et croit que c'est Hovhannès-Sembat qui est allé chercher des renforts au Vaspourakan.
3. Matthieu, I, x, p. 8.
4. Matthieu, ix, p. 7.

comme un aigle à la recherche d'Achot en criant de toutes ses forces : « O Achot, avance ! » Celui-ci, ayant entendu le défi, devint furieux comme un léopard, et les deux adversaires coururent l'un sur l'autre. Le Géorgien ayant présenté sa lance à Achot, celui-ci, prompt comme la foudre, passa par-dessous, et, le frappant de son épée sur le casque, le fendit de la tête aux pieds, quoiqu'il fût protégé par une cotte de mailles en fer, et l'étendit à terre de tout son long [1]. »

Ce combat singulier fut le début d'une bataille générale sous les murs d'Ani. Les milices d'Ani, fidèles au roi Hovhannès-Sembat, furent mises en déroute par les soldats d'Achot Qadj. Beaucoup de fuyards, poursuivis l'épée dans les reins, ne parvinrent pas à rentrer dans la ville et tombèrent dans la rivière Akhouréan. Toutefois la victoire d'Achot Qadj ne lui permit pas de s'emparer d'Ani et, peu après, il leva le siège [2].

Quant à la réconciliation entre le roi Hovhannès-Sembat et son cadet, Matthieu d'Édesse attribue la médiation qui l'assura non au roi de Géorgie, mais au patriarche arménien Pétros. « Au bout de quelques jours, dit-il, les Bagratides, les Pahlavouni et tout le reste de la noblesse qui servait dans l'armée, songèrent à rétablir la paix entre Hovhannès et Achot. Le patriarche Pétros et les *nakhararq* se rendirent auprès d'Achot et firent une convention, sanctionnée par un serment solennel, stipulant qu'Achot serait roi des contrées voisines du district de Chirak et commanderait, hors de cette province, à tout le reste de l'Arménie, tandis que Hovhannès régnerait dans la ville d'Ani et, en outre, que si Hovhannès mourait le premier, son frère deviendrait maître de tout le royaume. C'est ainsi que l'Arménie fut pacifiée [3]. »

Rupture de l'entente arméno-géorgienne

En réalité la pacification ainsi annoncée n'alla pas sans contrecoups. D'après Aristakès, le roi Giorgi Ier de Géorgie fut le premier à profiter de la situation. Dans la personne de Giorgi, le pays géorgien, Karthli et Aphkhazie, avait, — à l'exception du Kakheth, toujours au pouvoir d'une dynastie locale de chorévêques, à l'exception aussi de la ville de Tiflis, toujours au pouvoir d'émirs particuliers —, constitué son unité, au moment même où l'Arménie bagratide, à la suite de la rigoureuse application du système des apanages, se morcelait en plusieurs petits États finalement insignifiants. Il était inévitable que, dans ces conditions, le monarque pan-géorgien fît figure d'arbitre sans douceur dans les guerres de famille entre frères bagratouni. A peine

1. Matthieu, ix, p. 7-8.
2. Matthieu, ix, p. 8.
3. Matthieu, *ibid.*

Giorgi Ier venait-il d'arbitrer le différend entre le roi Hovhannès-Sembat et Achot Qadj (on a vu que telle est la leçon d'Aristakès), que l'occasion se présenta pour lui de faire sentir à l'Arménie le poids de sa puissance. Un seigneur arménien qui dépendait d'Achot Qadj se rendit auprès de Giorgi Ier et demanda justice à celui-ci en se déclarant frustré par Hovhannès-Sembat. Il se plaignait d'avoir été dépouillé par ce dernier de son fief personnel, savoir de Chatik, dans le canton de Djakatq [1]. S'agissait-il d'une infraction aux conditions du partage arbitré par Giorgi ? On pourrait le croire quand Aristakès montre celui-ci « enflammé de colère » et envoyant sur-le-champ des soldats à la poursuite de Hovhannès-Sembat.

Hovhannès-Sembat ne se doutait de rien ; après un bref déplacement, il regagnait à petites étapes sa résidence d'Ani. « Obligé par son obésité de s'arrêter en route, il dormait sans le moindre souci. Les soldats de Giorgi fondirent à l'improviste sur lui, et son embonpoint ne lui laissa pas le temps de monter à cheval. » Hovhannès-Sembat fut donc capturé. « Les princes qui formaient son cortège s'étant dérobés par une fuite rapide, les soldats de Giorgi s'élancèrent sur les traces des retardataires et en massacrèrent un grand nombre jusqu'aux portes d'Ani [2]. »

D'après d'autres sources, il s'agissait chez Giorgi non d'un soudain mouvement de colère, mais d'un projet longuement mûri. Il avait donné à ses soldats l'ordre de se tenir en embuscade et d'attendre une occasion où Hovhannès-Sembat sortirait d'Ani pour s'emparer de sa personne sans combat. « Un jour donc que le roi se rendait à son palais d'hiver, il fut obligé de s'arrêter en chemin. Ce fut là que les Géorgiens, l'ayant surpris à l'improviste, le firent prisonnier. » D'après Tchamitch qui se fait l'interprète de cette version, l'événement se placerait vers 1020-1021, donc aussitôt après l'avènement de Hovhannès-Sembat, ce qui est d'ailleurs conforme à l'ordre des faits dans Aristakès [3]. D'après Aristakès, les Géorgiens, après ce coup de main, pénétrèrent par surprise dans Ani. « Ils dépouillèrent la cathédrale de ses ornements et arrachèrent les clous de la croix, en disant en signe de mépris : Nous les emportons pour en forger des fers à nos chevaux [4] ! ».

On retrouve là l'hostilité confessionnelle qui séparait Arméniens et Géorgiens, telle que nous l'avons vue se manifester en 943 lors de la tentative du chef aphkhaze Bèr pour consacrer au culte géorgien la cathédrale de Kars [5]. Cet acte de banditisme

1. Aristakès, II, p. 19. Cf. Asołik, III, XI, p. 50. Voir Alichan, *Ayrarat*, p. 124.
2. Aristakès, II, p. 19-20.
3. Tchamitch, *Histoire d'Arménie*, 2, p. 898.
4. Aristakès, II, p. 20.
5. Voir plus haut, p. 472-473.

confessionnel devait laisser une profonde amertume chez les Arméniens. Pour Aristakès, les défaites infligées quelques années plus tard aux Géorgiens par l'empereur Basile II seront un effet de la vengeance céleste. De fait, les vols sacrilèges commis par le raid géorgien dans la cathédrale d'Ani rompirent l'union des Arméniens et des Géorgiens, union pourtant si nécessaire en face de l'impérialisme byzantin.

Quant au roi Hovhannès-Sembat ainsi tombé aux mains des Géorgiens, il fut conduit à Giorgi Ier qui ne lui rendit sa liberté que contre cession de trois forteresses-frontières [1].

Ainsi les lamentables querelles de famille des Bagratides avaient pour premier résultat d'humilier et d'affaiblir l'Arménie devant ses voisins. Achot Qadj lui-même n'échappait pas à ces conséquences de son action. Ses propres vassaux se révoltaient contre lui comme il s'était révolté avec eux contre le roi son frère. « Incapable de résister aux agressions des nobles qui lui avaient injustement soustrait de nombreuses parties de son territoire », il quitta le pays et se rendit auprès de Basile II. « Là, ayant réussi à plaire à l'empereur, il sollicita son appui. A la tête des troupes (byzantines) qui furent mises à sa disposition, il rentra dans son pays, s'empara de quantité de districts et de forteresses et devint plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs, tellement qu'une multitude de nobles, abandonnant à Achot leurs possessions héréditaires, lui firent spontanément hommage de leurs personnes [2]. » Malheureusement, si Achot Qadj (qui, notons-le bien, n'était guère qu'un anti-roi en face de son frère aîné, le roi d'Ani Hovhannès-Sembat) parvenait ainsi à dompter les seigneurs de son apanage, c'était grâce à l'appui des armées byzantines, en introduisant Basile II comme arbitre entre lui et ses nobles, comme il avait déjà, entre lui et Hovhannès-Sembat, introduit comme arbitres les Géorgiens.

D'autres chroniqueurs nous content une anecdote qui prouve qu'entre Hovhannès-Sembat et son frère Achot Qadj la réconciliation ne fut jamais sincère. Voulant se défaire de Hovhannès-Sembat, Achot cherchait à l'attirer dans un guet-apens. Il feignit une maladie, se mit au lit et manda à son chevet Hovhannès-Sembat, non sans avoir, sur le chemin que devait parcourir ce dernier, fait creuser et dissimuler une fosse où le roi ne pouvait manquer de tomber. Hovhannès-Sembat y tomba en effet. Mais Apirat Pahlavouni, le seigneur qu'Achot avait chargé d'aller ensuite faire périr le malheureux roi, en eut pitié, lui rendit la

1. Aristakès, p. 20.
2. Aristakès, *ibid.*, Vardan, édition de Venise, p. 92. Cf. Akulian, *Einverleibung armenischer Territorien durch Byzanz*, p. 56. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 168.

liberté et lui donna le moyen de regagner Ani [1]. Apirat Pahlavouni, bien qu'il eût ainsi sauvé le roi, n'en redouta pas moins son ressentiment comme ayant été longtemps l'homme de confiance d'Achot Qadj. Comme il avait d'autre part trahi ce dernier, il ne lui resta plus qu'à se réfugier chez les Musulmans, en l'espèce auprès d'Abou'l-Ouswâr, émir de Dwin et de Gandja, de la dynastie kurde des Banou-Cheddâd. L'émir lui réserva d'abord un accueil bienveillant, puis, sur des propos calomnieux, le fit périr. Cependant la femme et les enfants d'Apirat — ils s'appelaient Abeldjahap et Vasak — furent sauvés par son lieutenant, un certain Sari, qui parvint à les ramener sains et saufs à Ani. Le roi Hovhannès-Sembat, qui n'avait pas oublié le service rendu naguère par Apirat Pahlavouni, témoigna sa reconnaissance en accordant à Abeldjahap et à Vasak tous les fiefs que leur père avait possédés [2]. Nous verrons à propos du plus illustre membre de cette famille, le célèbre Grégoire Magistros, que les domaines de la maison des Pahlavouni étaient situés autour de Bedjni, dans le district de Nig [3].

Première campagne de l'empereur Basile II en Géorgie

Nous avons vu que dans les années 1015-1016 le roi de Géorgie et d'Aphkhazie Giorgi Ier avait attaqué les frontières byzantines, occupé le Taïq et battu près d'Oukhthiq (Olty) une armée impériale [4]. L'empereur Basile II était alors absorbé en Europe par la conquête de la Bulgarie. Quand il en eut fini de ce côté, il entreprit de faire rentrer le prince géorgien dans l'obéissance. Dès l'année 467 de l'ère arménienne (17 mars 1018-16 mars 1019) il avait fait entreprendre la reconstruction de Théodosiopolis, l'arménienne Karin, l'actuelle Erzeroum, ancienne capitale de l'Arménie byzantine destinée à devenir le point de départ de la reconquête impériale en Transcaucasie [5]. En février-mars 1021 il partit de la Phrygie où il campait alors, pour sa grande expédition en Arménie et en Géorgie. Il se rendit d'abord à Manazkert qui, rappelons-le, était, depuis la mort de Davith de Taïq (1000), une forteresse byzantine en pleine Arménie [6]. De là il alla à Théodosiopolis s'assurer de l'avancement des travaux entrepris pour relever la ville. « A la tête d'une puissante armée, écrit

1. Tchamitch, 2, p. 899. Sur la généalogie d'Apirat Pahlavouni, fils de Hasan Pahlavouni, voir Langlois dans sa traduction de Matthieu d'Édesse *Bibliothèque Historique Arménienne*, p. 418, n. 111. Aussi dans Brosset, *Ruines d'Ani, Description*, p. 54.
2. Matthieu d'Édesse, I, x, p. 9.
3. Kirakos de Gandzak, trad. Brosset, p. 50. Voir la biographie de Grégoire Magistros par Langlois, *Journal Asiatique*, 1869.
4. Voir plus haut, p. 538-539
5. Aristakès, II, p. 20.
6. Voir plus haut, p. 534. Le passage de Basile II à Manazkert est signalé par Kemâl ad-Dîn (cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 162, n. 7).

Aristakès, il établit son camp dans la vaste plaine de Karin. » De là, avant d'engager les hostilités contre Giorgi Ier pour la reconquête du Taïq, il envoya sommer ce prince de venir se justifier en sa présence. Giorgi, cherchant à gagner du temps, avait promis de venir dès que l'empereur serait parvenu « dans les districts d'Ekéléatz ou de Karin ». Basile II l'attendait « d'étape en étape », mais l'entourage du prince géorgien dissuadait celui-ci de venir : « Dès que tu seras en la présence de l'empereur, il te fera périr ou te gardera prisonnier et tu perdras ton trône [1] ! »

Basile II patienta quelque temps. Son adversaire refusant de venir à composition, il pénétra dans le Baséan et, pour terrifier les populations, « ordonna de ruiner par le fer, l'incendie et l'esclavage le grand bourg d'Okomi (aujourd'hui Ougoumi, à 6 km. au nord-est de Hasan-qal'é), avec les bourgades et les hameaux environnants ». Quant à la population du Baséan, il la fit déporter dans le thème byzantin de Khaldia [2]. Ainsi une belle province arménienne était mise à sac pour les querelles —, à elle étrangères, — de l'empereur byzantin et du roi de Géorgie....

Du Baséan, Basile II pénétra dans le Phorak, district de la province de Vanand [3]. Selon la remarque de Honigmann, il cherchait visiblement à tourner par l'est les chaînes, si abruptes, du Taïq. Giorgi Ier, résolu à faire le vide devant lui, fit incendier Oukhthiq (Olty), sans épargner les élégants édifices de cette ville et en ordonnant à ses soldats d'emporter toutes les richesses des habitants, bien qu'en évitant de faire trop de mal à ceux-ci. Tactique de la « terre brûlée » que Géorgiens et Byzantins pratiquaient les uns et les autres pour le plus grand malheur de la civilisation. Exaspéré, Basile II précipita sa marche. Les deux adversaires se rencontrèrent près du lac Palakatsis (l'actuel Tchaldyr-gôl) [4], dit Aristakès [5]. Ce fut une des plus âpres batailles de ce temps. D'après la *Chronique géorgienne*, les Géorgiens eurent d'abord l'avantage et Basile II songeait à battre en retraite quand Giorgi lui-même, devant l'épuisement de ses propres troupes, se retira. Les Byzantins se ressaisirent alors et, se lançant à la poursuite de l'ennemi, prirent leur revanche [6]. Un des chefs géorgiens, le vaillant Erat, fils de Liparit, de l'illustre famille géorgienne des Orbélian, fut tué, son cheval s'étant embourbé dans un marécage. Son frère, Zouat, ou Zviad, fut fait prisonnier [7].

1. Aristakès, II, p. 22. Cf. Brosset, *Additions*, p. 211-212.
2. Aristakès, II, p. 22. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 162.
3. Aristakès, *l. c.* Cf. Honigmann, *l. c.* et Hübschmann, *Indog. Forsch.*, XVI, p. 478.
4. Aristakès, II, p. 23. Cf. P. Peeters, *Anal. Boll.*, I, 1932, p. 23.
5. Aristakès, II, p. 23. Cf. *Histoire de Géorgie, Chronique*, p. 306.
6. *Chronique. Ibid*, p. 307. Cf. Brosset, *Additions*, p. 212.
7. Aristakès, II, p. 23. Voir la généalogie des Orbélian dans Brosset *Additions*, p. 215.

Cette bataille, somme toute assez indécise, ne terminait rien. Giorgi Ier alla se retrancher dans les inaccessibles forteresses de l'Aphkhazie, pendant que Basile II, employant toujours la terreur comme méthode de guerre, faisait détruire de fond en comble et transformer en désert douze districts. Bien qu'il s'agisse ici de terres géorgiennes, de paysans « chalcédoniens », l'honnête Aristakès ne peut nous dissimuler son horreur devant tant d'atrocités. « L'empereur donna l'ordre formel de n'épargner ni le vieillard, ni l'adolescent, ni l'enfant, ni l'adulte, ni homme ni femme, ni l'âge, ni le sexe. » Et dans son indignation il nous peint en traits de feu les palais, naguère construits à grands frais, aujourd'hui réduits en cendres, « les cheveux blancs des vieillards souillés de sang » et le lamentable troupeau des malheureux à qui les Byzantins, suivant leur cruelle coutume, crevèrent les yeux. « Parmi les enfants à la mamelle, les uns, violemment arrachés des bras de leur mère, étaient brisés contre la pierre ; d'autres, percés de coups de lance sur leur sein, mêlaient leur sang au lait qui devait les nourrir ; d'autres, jetés au milieu des carrefours, expiraient sous le sabot des chevaux byzantins... Le pays, autrefois prospère, désormais dépeuplé, resta désert. Et l'hiver arrivait. » Amplifications de rhéteur ? Nullement. L'hostilité d'Aristakès contre les croyances et la race géorgiennes nous assure de sa véracité. Ne nous étonnons pas ensuite de l'éloignement des populations de la Transcaucasie, aussi bien arméniennes que géorgiennes, à l'égard du protectorat byzantin qui se présentait trop souvent sous de tels aspects [1].

Basile II passa ensuite le fleuve Koura, le Mtkvari des Géorgiens, dans son cours supérieur et continua sur l'autre rive à massacrer les populations géorgiennes. D'après la *Chronique géorgienne* il avait déjà pénétré dans cette région après le sac d'Oukhthiq (Olty) et poussé alors jusqu'au district de Kola, le Kol des Arméniens (aujourd'hui Göleh) ou Kolaver, au sud d'Artahan, et la bataille racontée plus haut, aurait été livrée de ce côté, à Chirimni [2]. De là Basile II se rendit à Artahan, tandis que Giorgi s'enfuyait par Nigal (l'actuel Niala ?) vers le Samtzkhé, la région de l'actuel Akhaltzikhé [3]. Giorgi ayant ensuite passé dans le Djavakhéthi, Basile l'y suivit et dévasta encore ce district. Giorgi recula alors plus au nord-est, vers le Trialéthi. Basile II l'y relança. Giorgi reforma son armée avec des renforts envoyés par les gens du Kakhéth et du Héréth, des Tzanar et des Chakiens, mais ses officiers empêchèrent le jeune et imprudent prince de livrer aux Byzantins une seconde bataille. Basile II, devant l'hiver

1. Aristakès, II, p. 24-25. Cf. Yahya, éd. Rosen, *Zapiski Imp. Akad, Nauk.* XLIV, p. 59, 3 sq.
2. *Histoire de Géorgie. Chronique*, p. 306. Cf. Hübschmann. *Indog. Forsch.*, XVI, p. 459. Voir la carte d'Alichan, *Ayrarat* (Venise 1890).
3. *Histoire de Géorgie, Chronique*, p. 307. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 163.

qui arrivait, se retira de son côté, par le Djavakhéthi et le pays d'Artahan, vers les côtes du Pont [1]. « Après avoir exercé dans ces provinces des ravages plus odieux encore que précédemment », dit la *Chronique géorgienne*, il vint hiverner à Trébizonde, dans le thème de Khaldia.

Là, il remporta par la diplomatie plus de succès que ne lui en avaient valu ses armes. Ces succès, recueillis au détriment du peuple arménien, étaient dus aux graves difficultés intérieures du Hayastan.

Reprise des incursions musulmanes. Mort de Vasak Pahlavouni

Tandis que Basile II hivernait à Trébizonde, le péril musulman reparaissait aux frontières orientales de l'Arménie. En 1021, nous dit Matthieu d'Édesse, des bandes de Deïlémites, — en l'espèce des guerriers de la dynastie (effectivement d'origine deïlémite) des Mousâfirides qui régnait en Azerbaidjan [2] —, entrèrent en Arménie et se mirent à piller le district de Nig (au nord d'Érivan) jusqu'aux approches de la forteresse de Bedjni [3]. Le généralissime de l'Arménie bagratide, Vasak Pahlavouni, fils d'Apirat, avait précisément ses fiefs dans cette région de Bedjni. Il se trouvait à ce moment, avec son fils Grégoire — le futur Grégoire Magistros —, à un grand banquet qui réunissait plusieurs hauts seigneurs. Au milieu de la fête survint un messager qui annonça l'invasion : « Tout le district de Nig est en proie à l'ennemi ! » — « Aussitôt, dit Matthieu d'Édesse, le brave Vasak, rugissant comme un lion, se leva et revêtit sa cotte de mailles et, après lui, sept nobles et le reste de la cavalerie, au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Le corps de la noblesse s'arma à son exemple et on vit aussi accourir le vaillant et illustre Philippe et Tchordvanel, accoutumés à la victoire. Malheureusement Vasak ne put résister à son ardeur et attendre que ses 5.000 hommes fussent réunis Comme son courage allait jusqu'à l'orgueil, il partit avec 500 hommes seulement et, tel un lion furieux, s'élança vers le district de Nig. Il avait confié à son fils Grégoire (Magistros) la garde de sa famille et de la forteresse de Bedjni [5]. »

Suit le récit du combat inégal qui fut le dernier combat de Vasak Pahlavouni. « En cours de route, Vasak, arrivé à un couvent, communia avec tous ses soldats, après avoir fait à tous une humble confession de ses péchés. Sur leurs pas, ils rencontrèrent

1. *Histoire de Géorgie, Chronique*, p. 307. Cf. Brosset, *Additions*, p. 215-216.
2. Cf. Minorsky, *La domination des Dailamites*, Soc. des Études Iraniennes, n° 3, Paris, 1932. Minorsky, *Musâfirî*, Encycl. de l'Islam, p. 794-796.
3. Cf. Akulian, *Einverleibung armenischer Territorien durch Byzanz*, p. 36-38. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 164, 168.
4. Cf. Kirakos de Gandzak, trad Brosset, p. 50.
5. Matthieu d'Édesse. I, xl, p. 10-11.

un village dont tous les habitants avaient été exterminés par les Infidèles. Ceux-ci avaient cerné l'église et passé impitoyablement au fil de l'épée tous les chrétiens qui s'y trouvaient enfermés. A cette vue, Vasak fit entendre un cri terrible comme le rugissement du lion et, s'élançant avec les siens sur les Infidèles, il en tua 300. Le reste, prenant la fuite, se replia sur le gros de l'armée ennemie qui accourait. En voyant se déployer ces innombrables escadrons, les soldats de Vasak comprirent qu'il ne leur restait qu'à mourir avec honneur. Tels des aigles fondant sur une troupe d'oiseaux, ils se précipitèrent sur les rangs ennemis [1]. »

Matthieu d'Édesse raconte ensuite le combat singulier de Vasak Pahlavouni avec un mamelouk soudanais « que l'on nommait Sept-Loups, parce qu'à lui seul il faisait autant de ravages dans les rangs adverses que sept de ces animaux au milieu d'un troupeau de moutons ». « Au moment où le nègre arrivait, pareil à une bête féroce, en dirigeant sa lance contre Vasak, comme s'il eût voulu l'enlever à la pointe de cette arme, celui-ci, glissant sous la lance, lui porta avec son épée d'acier un coup si terrible sur le casque qu'il le fendit en deux [2]. »

Mais le nombre des bataillons arméniens fondait à vue d'œil. Emran, le plus vaillant des compagnons de Vasak Pahlavouni, succomba à son tour. Vasak, resté seul au milieu des ennemis qui l'entouraient, se fraya à coups d'épée un chemin sanglant à travers leurs rangs. Ayant échappé à leur étreinte mais épuisé de fatigue, il prenait quelque repos au pied du mont Serkévéli (« le Mont des coignassiers »), « à l'ombre des rochers », quand un malfaiteur, lâchement, profita de son sommeil pour le faire rouler au fond d'un précipice [3].

Apparition des Turcs au Vaspourakan

Les Deïlémites et, semble-t-il aussi, d'autres bandes, celles-là proprement turques, ravagèrent vers la même époque le Vaspourakan (1018, 1021). Matthieu d'Édesse signale, en tout cas, les ravages commis par les premiers rezzous turcs dans ce pays sous la rubrique de l'année 467 (17 mars 1018 — 16 mars 1019) [4]. A la nouvelle de l'invasion, le roi de Vaspourakan, Sénéqérim-

1. Matthieu, xli, p. 10-11.
2. Matthieu, xli, p. 11.
3. Matthieu, xlii, p. 12. Cf. Alichan, *Chirak*, p. 148. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 168 (et note 8). Akulian, *Einverleibung armenischen Territorien durch Byzanz*, p. 35-38.
4. Matthieu d'Édesse, I, xxxvii, p.4 0-41. Il convient toutefois de noter qu'il ne saurait être question ici, comme le veulent certains auteurs, de bandes seldjouqides, ni même ghaznévides. Les Ghaznévides n'apparaîtront en Irâq-Adjémî qu'en 1027, et les Seldjouqides qu'en 1035. Cf. Minorsky. *Raiy*, Encycl. Islam, p. 1083. Cependant le fait que c'est bien au cours d'une incursion turque que Vasak Pahlavouni avait péri, est attesté par une inscription de 1029, citée dans Alichan, *Chirak*, Venise, 1879, p. 148.

Hovhannès, envoya, contre les Turcs son fils aîné Davith. « Un combat terrible s'engagea. C'était la première fois qu'on voyait de la cavalerie turque. Les Arméniens aperçurent ces hommes à l'aspect étrange, armés d'arcs et portant les cheveux flottants comme des femmes. Les nôtres n'étaient pas habitués à se prémunir contre les flèches de ces infidèles et cependant ils les chargèrent avec intrépidité, l'épée nue. S'avançant comme des héros, ils en massacrèrent un grand nombre. Les Turcs, de leur côté, atteignirent avec leurs flèches beaucoup d'Arméniens. » Un des généraux vasprakaniens nommé Chapouh et qui avait été le gouverneur de Davith, voyant que le jeune prince s'engageait au plus épais de la mêlée sans avoir revêtu son armure, le contraignit par la force à se retirer du combat. « Prince, lui fait dire Matthieu d'Édesse, retire-toi de devant l'ennemi, car une grande partie des nôtres ont été blessés à coups de flèches. Partons et allons revêtir nos armures pour nous garantir des traits des Infidèles. » Mais Davith, poursuit le chroniqueur, ayant la conscience de son haut rang et plein de fierté, n'écoutait pas les conseils de Chapouh et s'élançait de nouveau au combat. « Chapouh, irrité, se précipita sur lui et, le frappant rudement du poing sur les épaules, le força à s'en aller. Ce Chapouh était un valeureux guerrier et, comme il avait été le précepteur de Davith, il ne le craignait pas [1]. »

Du récit de Matthieu d'Édesse il résulte que l'armée vasprakanienne n'échappa que de peu au désastre. Emportée par son ardeur sous la conduite du prince héritier Davith, elle était sur le point de tomber dans quelque guet-apens, préparé par les redoutables archers montés turcs, quand la sagesse de Chapouh, en rompant le combat, sauva la situation. L'armée se retira vers Ostan, à l'angle sud-est du lac de Van, en face de l'îlot d'Althamar où se trouvait le roi Sénéqérim-Hovhannès [2]. Dans leurs forteresses du pays de Van, les gens du Vaspourakan étaient en effet pour le moment inexpugnables, ainsi que le constate le Continuateur de Thomas Ardzrouni : « Ils résistèrent aux envahisseurs, ils ne laissèrent point dévaster le pays, car ils étaient possesseurs de l'inacessible citadelle de Van et de l'imprenable citadelle d'Amiouk qui se perd dans les nuages et fatigue le regard. Aussi se riaient-ils des invasions que la protection divine forçait toujours à reculer [3]. »

En réalité, malgré la rhétorique du Continuateur, le roi Sénéqérim-Hovhannès, parfaitement conscient de l'étendue du péril que venaient de révéler les premières apparitions de bandes turques, était loin de manifester une telle insouciance. Tout au

1. Matthieu, 38, p. 41.
2. Ibid., xxxviii, p. 41-42.
3. Thomas Ardzrouni (Continuation), livre III, ch. xli, p. 247.

contraire, Matthieu d'Édesse le montre fort angoissé du récit que son fils Davith et le sage Chapouh lui firent de la dernière bataille. « Ce récit l'affligea tellement qu'il cessa de prendre de la nourriture et s'abandonna, tout pensif, à la plus profonde tristesse. Il passait des nuits entières dans l'insomnie, sans cesse occupé à l'examen des temps et des paroles des Voyants, oracles de Dieu, ainsi que des saints docteurs. Il trouva consignée dans les livres l'époque marquée pour l'irruption des Turcs et sut que la destruction et la fin du monde étaient imminentes [1]. »

Cession du Vaspourakan à l'Empire Byzantin

En cette année cruciale 1021, l'Arménie était donc menacée à la fois à l'est par de nouvelles invasions musulmanes, et à l'ouest par la politique annexionniste de l'empereur Basile II. Le prince le plus menacé était, nous l'avons vu, le roi de Vaspourakan Sénéqérim-Hovhannès. Les bandes musulmanes venues de l'Azerbaidjan voisin « fondaient sur nous, écrit le Continuateur de Thomas Ardzrouni, et passaient au fil de l'épée la population chrétienne.... Il ne restait plus d'espoir qu'en Dieu, du côté de l'empereur grec » [2]. Sénéqérim-Hovhannès prêta l'oreille aux invites des Byzantins qui lui proposaient l'échange de son royaume contre un domaine paisible en Asie Mineure. Il envoya à cet effet à Basile II, à Trébizonde, son fils aîné Davith avec le prélat Éliché (Élisée), évêque du *R*echtouniq. L'accord fut conclu en ces derniers jours de 1021 au nom de Sénéqérim-Hovhannès et aussi de son neveu, Dérénik, représentant de la branche ardzrounienne de l'Antzévatsiq [3]. Le roi de Vaspourakan céda immédiatement la totalité de ses États à l'Empire Byzantin. Il reçut de celui-ci en échange la dignité de *magistros* et la région de Sébaste (Sivas) jusqu'à l'Euphrate, avec Sébaste, Larissa (dans le bassin du haut Balikly ou Tcharmourlou) [4] et Abara (dans l'ancienne Sargarausène) [5].

Presque aussitôt après, ce domaine s'agrandit quelque peu. Un dignitaire byzantin, Nicéphore Phocas, qui s'était révolté contre Basile II, chercha à attirer avec lui le jeune Davith, fils de Sénéqérim-Hovhannès, mais Davith, très vite revenu à des sentiments loyalistes, se saisit de Nicéphore et le décapita (v. 1022) [6]. A la suite de ce service, Basile II donna à Davith

1. Matthieu, xxxviii, p. 42.
2. Thomas Ardzrouni (Continuation), l. 3, ch. xli, p. 248.
3. Yahya d'Antioche, p. 59, 9-14, éd. Rosen. Cf. Schlumberger, *Epopée*, II, p. 500-504. Akulian, *Einverleibung*, p. 41 sq. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 168.
4. Sur Larissa, cf. Ramsay, *Historical geography of Asia Minor*, p. 274, et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 55.
5. Sur Abara, Ramsay, ap. Schlumberger, II, p. 502.
6. Sembat le Sparapet, p. 48. Aristakès, ch. III, p. 32-33 (qui confond

d'autres territoires en Cappadoce, savoir ceux de Césarée, de Tzamandos (la Tzamandav arménienne, la Samandou, ou Zamanti turque) et de Gabadonia (Gavadanek ou Khavataneq, la Davalou ou Dévéli turque) [1]. Avec les districts déjà concédés à Sénéqérim-Hovhannès, l'ensemble formait évidemment un beau domaine, embrassant une bonne partie de la Cappadoce orientale. Mais nous verrons ce qu'il advint bientôt de cette donation.

Le Continuateur de Thomas Ardzrouni essaie de nous persuader ici que les Ardzrouni, en échangeant leur royaume du Vaspourakan pour leurs nouveaux domaines de Cappadoce, n'ont pas fait un marché de dupes. A l'en croire, Basile II n'annexait le Vaspourakan que par charité chrétienne : « Les débris restant de la maison de Thorgom (nom biblique appliqué par les écrivains ecclésiastiques à l'Arménie) eurent recours à l'empereur grec qui, par un sentiment de céleste charité, s'apitoya sur le sort de leurs enfants. Il les appela chez lui du fond de leurs États, les admit à la cour impériale et, en échange de leurs cités, leur octroya de grandes villes, échangea leurs forts contre d'inaccessibles citadelles, des provinces, des villages, des champs et de saints monastères [2]. » En réalité, comme on le constatera, la dynastie ardzrounienne venait d'aliéner son indépendance. En échange d'un royaume qu'elle possédait comme puissance souveraine, — avec, seulement, l'obligation assez théorique et protocolaire d'admettre la primauté du « roi des rois » bagratide d'Ani —, en échange de ce domaine héréditaire où elle était bien maîtresse chez elle, elle n'obtenait que des territoires où ses membres ne seraient que les clients et les hôtes du *basileus*, où l'autorité politique resterait détenue par les fonctionnaires civils, militaires et financiers de Byzance, où l'autorité religieuse enfin demeurerait aux mains de l'Église et du monachisme grecs, adversaires irréconciliables de l'Église arménienne.

D'autre part l'installation des princes Ardzrouniens en Cappadoce eut pour contre-coup l'émigration d'éléments de la population vasprakanienne dans ce pays. D'après le Continuateur de Thomas Ardzrouni, le roi Sénéqérim-Hovhannès, en quittant le pays de Van pour la région de Sébaste, fut suivi par 14.000 hommes, sans compter les femmes et les enfants, « lesquels, ajoute notre chroniqueur, devinrent tous sujets des Grecs [3] ». Le Vaspourakan se trouva ainsi décapité de ses élites sociales et culturelles, privé de ses cadres politiques nationaux, privation qui devait un jour le livrer sans défense à l'invasion turque, et cela sans que l'immigration vasprakanienne en Cappadoce ait

ici Davith avec son père Sénéqérim-Hovhannès). Cf. SCHLUMBERGER, *Épopée*, II, p. 519.

1. Cf. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 173.
2. THOMAS ARDZROUNI, III, XLI, p. 248.
3. THOMAS ARDZROUNI (Continuation), III, XLI, p. 248.

été assez compacte pour arméniser entièrement ce dernier pays [1].

Dès 1022 la prise de possession, par l'Empire byzantin, de l'ancien royaume ardzrounien du Vaspourakan, devenu le « catépanat » impérial de *Basprakania* ou d'*Asprakania*, fut un fait accompli. La pays aurait alors compté 72 forteresses, 4.000 villages (ailleurs 400 seulement) et 10 villes (Sénéqérim-Hovhannès, pour des raisons confessionnelles, s'était réservé les monastères, au nombre de 75) [2]. Ses limites ont été bien établies par Honigmann. « Il était borné au nord-ouest par les districts du Harq et de l'Apahouniq (pays de Manazkert), déjà annexés depuis l'an mille à l'Empire byzantin. Sa frontière occidentale était marquée par le lac de Van. La ville d'Ostan, au *R*echtouniq, sur la côte méridionale du lac, faisait encore partie du Vaspourakan. En faisait aussi partie au sud-est l'Antzévatsiq, canton situé au sud de la rivière de Haïots-tzor et qui avait pour centre principal la forteresse de Kangvar (Kengever) sur le Kassik-sou ou Nordouz-tchaï. La vallée du Zab supérieur, avec les forteresses de Djou*l*mar, l'actuel Djoulamerk, et de Sring dans le Petit A*l*bag, ne dépendait plus du Vaspourakan, mais du Gordjaïq, tandis que le Grand A*l*bag (villes principales, Hadamakert, l'actuel Bachqal'a, et Khochab) en dépendait encore. A l'est, la frontière du Vaspourakan était, en principe, formée par la chaîne de montagnes qui sert aujourd'hui encore de frontière entre la Turquie et la Perse. Khoï, Salamas et Zaravand n'appartenaient pas au Vaspourakan mais à l'Azerbaidjan. Seul le district vasprakanien du nord-est, celui de Dchvach, ou Djvach*r*ot, atteignait le voisinage de l'Araxe. — Quant aux deux villes principales du Vaspourakan qui avaient servi de résidences à la dynastie ardzrounienne jusqu'au départ de Sénéqérim-Hovhannès, c'étaient Ostan dans le *R*echtouniq, et Van [3]. »

Ajoutons avec Honigmann que les Byzantins rattachèrent à leur « catépanat » de *Basprakania* plusieurs des villes ayant appartenu aux émirs Banou-Qaïs (en arménien les émirs Kaïsik), comme Manazkert, déjà antérieurement annexée à l'Empire, ou comme Ardjèch et Berkri qui furent annexées plus tard. Anticipons en effet pour dire tout de suite qu'Ardjèch et son terri-

1. Sur cette immigration, voir cependant MICHEL LE SYRIEN, trad CHABOT, 3, l. 13, ch. V, p. 133 : « En cette année (1300 de l'ère syriaque) eut lieu le commencement de l'émigration des Arméniens de la Grande Arménie, tout d'abord dans le pays de Cappadoce. En effet l'empereur Basile enleva aux Arméniens le pays du roi Sénaqérib (= Sénéqérim) et il leur donna en échange Sébaste de Cappadoce. Ils se multiplièrent en cet endroit et de là, se répandirent dans toute la Cappadoce, dans la Cilicie et dans la Syrie ». — L'importance de ce passage de Michel le Syrien n'a pas besoin d'être soulignée. Nous y reviendrons dans la suite de notre histoire.

2. *Vie des Saints*, ap. PRUDHOMME, trad. d'ARISTAKÈS, p. 32. note. Cf. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 169.

3. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 169-170.

toire furent enlevés aux Musulmans par le deuxième catépan byzantin de Basprakania, Nicéphore Comnène (v. 1023-1026) [1]. Quant à Berkri, elle fut enlevée en 425 de l'hégire, c'est-à-dire entre le 26 novembre 1033 et le 15 novembre 1034, par le catépan Constantin Kabasilas au chef musulman Abou'l-Haidjâ, neveu de Wahsoudân ibn-Mamlân, émir d'Azerbaidjan. Berkri reçut alors pour gouverneur impérial le vaillant capitaine arménien Gantzi. Gantzi fut, il est vrai, tué l'année suivante par un retour offensif des Musulmans, mais les Byzantins recouvrèrent presque aussitôt la place [2]. Nous reviendrons sur ces événements que nous n'avons annoncés ici que pour indiquer les limites du nouveau catépanat byzantin de Vaspourakan, circonscription administrative qui se trouva, comme on vient de le voir, plus étendue que l'ancien royaume ardzrounien.

Le fatal testament de Hovhannès-Sembat

Nous venons de voir la situation, lourde de menaces, qui avait amené le dernier roi de Vaspourakan à abandonner ses États à l'Empire Byzantin. La position du roi d'Arménie (Ani) Hovhannès-Sembat n'était pas moins tragique. Il avait soutenu le roi de Géorgie Giorgi Ier dans la lutte de celui-ci contre Basile II [3]. Après les désastres subis par les Géorgiens, il pouvait craindre que la campagne qui se préparait à Trébizonde ne fût dirigée contre lui-même. Au commencement de l'année 1022 il envoya donc dans cette ville, comme ambassadeur auprès de l'empereur Basile II, le patriarche Pétros Gétadartz.

Pétros arriva à Trébizonde pour la fête de l'Épiphanie. Il participa ce jour-là à la cérémonie de la « bénédiction de l'eau », et, nous assurent les chroniqueurs, fut, à cette occasion, favorisé d'un prodige qui confondit les prêtres grecs et lui valut son surnom de Gétadartz (terme qui désignerait en ce cas « celui qui fait refluer l'eau du fleuve ») [4]. Mais Pétros était porteur d'un document qui, comme le dit fortement Aristakès de Lastiverd, allait « être la cause de la ruine de l'Arménie ». Le roi Hovhannès-Sembat, pour détourner la menace dirigée contre lui-même par Basile II, adressait à ce dernier une lettre par laquelle le monarque arménien déclarait faire du *basileus* son héritier [5]. Par ce fatal

1. Aristakès, v, p. 39-40.
2. Matthieu, I, xlix, p. 60-61. Aristakès, ix, p. 50-51. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 171-172.
3. Kédrénos-Skylitzès, II, p. 557, 2. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 167.
4. Aristakès, II, p. 26-27. Kirakos, p. 49-50. Cf. Akulian, *Einverleibung*, p. 59, n. 2, et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 167, n. 7. D'autres attribuent ce surnom aux fréquentes allées et venues au cours desquelles Pétros traversa l'Euphrate. Le mot désigne proprement le « tournant du fleuve » (Tournebize, p. 155).
5. Aristakès, 2, p. 27-28. Cf. Vardan, *Histoire Universelle*, p. 126 ap. Prudhomme, *l. c.*, p. 28.

« testament », Hovhannès-Sembat déclarait ne plus conserver sa ville d'Ani et son royaume du Chirak qu'en viager, au nom de l'empereur. Comme Hovhannès-Sembat n'avait pas de fils (il avait perdu un enfant en bas âge), l'acte paraissait régulier. En réalité, le roi spoliait son frère Achot Qadj, qui pouvait certes avoir eu des torts envers lui, mais qui n'en avait pas moins droit à recueillir un jour son héritage. Il spoliait surtout la nation arménienne qui ne pouvait avoir de doute sur le sort que lui réservait l'annexion byzantine, les divergences confessionnelles devant immanquablement amener l'administration et le clergé grecs à entreprendre la conversion forcée et la dénationalisation de l'Arménie. Skylitzès ajoute que le patriarche Pétros apporta à Basile II les clés de la ville d'Ani. En récompense, Basile conféra à Hovhannès-Sembat la dignité de *magistros* byzantin et le titre impérial (mais viager) d' « archonte d'Ani et de la Grande Arménie » [1].

Basile II dut être entièrement satisfait. Ainsi, après l'annexion immédiate du Vaspourakan, c'était l'annexion prochaine du royaume d'Ani. La satisfaction de la cour byzantine devait être d'autant plus grande que le patriarcat et le clergé arméniens eux-mêmes semblaient se rallier à l'Empire. Une chronique arménienne anonyme, mais contemporaine des événements, nous affirme que le patriarche Pétros s'était rendu à Trébizonde, accompagné de douze évêques, de soixante-dix moines et des deux plus savants vardapets du royaume, « le très érudit Hovseph de Hendzouts et l'invincible Hovhannès Kozern de Tarôn, ainsi que de 300 hommes choisis dans l'armée et la noblesse » [2]. La remise du testament anticipé de Hovhannès-Sembat prenait de ce fait, et bien faussement, les allures d'une sorte de plébiscite du clergé et des féodaux en faveur de l'annexion à Byzance. Bien entendu, Basile II ne manqua pas de donner aux prélats arméniens, à Pétros surtout, l'impression qu'il les prisait à l'égal du clergé grec. « Basile, poursuit l'Anonyme, éprouva une grande joie en voyant le patriarche, car la renommée de la vertu et de la sainteté de Pétros l'avait précédé depuis longtemps. C'était en effet un homme admirable, rempli de qualités et possédant le don de guérir les malades et de chasser les démons. C'est pourquoi l'empereur l'honora plus que tous les patriarches grecs. Il reçut avec une satisfaction marquée les présents que Pétros lui apportait et accueillit avec de brillantes distinctions honorifiques les évêques et les nobles de sa suite [3] . »

Nous verrons que le roi Hovhannès-Sembat n'allait pas tarder

1. Kédrénos-Skylitzès, II, p. 557, 10 sq.
2. *Anonyme arménien*, ap. Prudhomme, traduction d'Aristakès, p. 28, n. 2 de la p. 27.
3. Anonyme, *l. c.*, p. 28.

à regretter amèrement le fatal engagement que l'intimidation lui avait arraché. Toute la suite de son règne n'eut d'autre but que de s'y soustraire, comme après lui devait essayer de s'y soustraire aussi son neveu et successeur. Malheureusement la diplomatie byzantine n'oubliait pas volontiers ses objectifs. Dans le « testament » du roi d'Ani elle tenait en main une arme juridique décisive dont, tôt ou tard, elle entendait tirer parti.

Seconde campagne de Basile II en Géorgie

Cependant les annexions, immédiates ou à retardement, de Basile II en Arménie restaient quelque peu précaires tant que le royaume bagratide de Géorgie et d'Aphkhazie, celui du roi Giorgi Ier, demeurait en état d'hostilité contre l'Empire. Au printemps de 1022, Basile II entreprit donc une seconde campagne en Géorgie.

Il rassembla cette fois dans le port de Trébizonde une flotte pour attaquer l'Aphkhazie par mer [1]. Le roi Giorgi feignait la conciliation, faisait dire qu'il renoncerait à ses droits sur le Taïq; il entama même des négociations fermes en ce sens. Mais en même temps le monarque géorgien s'entendait contre Basile II avec deux généraux byzantins rebelles, Nicéphore Phocas et Xiphias, voire avec les princes arméniens mécontents des actes d'abdication qu'ils avaient dû signer au profit de l'Empire. Ce fut ainsi que, si nous en croyons certains auteurs, le roi d'Ani Hovhannès-Sembat et son frère Achot Qadj, ainsi que Davith Ardzrouni, fils de l'ex-roi Sénéqérim-Hovhannès de Vaspourakan, entrèrent plus ou moins secrètement dans le complot [2]. De fait, Aristakès nous apprend que Sénéqérim-Hovhannès fit cause commune avec les généraux byzantins rebelles [3]. Quant à Giorgi, les conjurés promettaient de lui faire restituer tout l'héritage de Davith de Taïq, y compris le pays de Théodosiopolis jusqu'à Khaltoyaritch [4].

Basile II était, de Trébizonde, venu camper dans le Baséan, quand il apprit la révolte de Nicéphore et de Xiphias. Il s'enferma alors dans la forteresse de Mazdat, le « Mastaton » de Constantin Porphyrogénète, sans doute située au sud des sources de l'Araxe, entre Théodosiopolis-Erzeroum et le Baséan [5]. Mais ses ennemis se divisèrent. Parmi ses officiers félons, Nicéphore fut traîtreusement mis à mort par Xiphias d'après les historiens byzantins (Cédrénos), tandis qu'Aristakès le fait tuer par l'ex-roi de Vaspourakan Sénéqérim-Hovhannès revenu au loyalisme : « Séné-

1. Yahya d'Antioche ap. Schlumberger, II, p. 511.
2. Schlumberger, II, p. 515. Honigmann, p. 164.
3. Aristakès, ch. III, p. 32.
4. Aristakès, III, p. 33-34.
5. Cf. Honigmann, p. 164 (et 80 n. 1).

qérim lui trancha la tête et la fit porter à l'empereur » [1]. Pour Matthieu d'Édesse, c'est le prince Davith Ardzrouni, fils aîné de Sénéqérim-Hovhannès, qui fit tuer par ses gens Nicéphore, à la suite d'une violente querelle que Nicéphore venait de faire à Davith parce que ce dernier se ralliait à l'empereur [2].

Basile II, délivré de la révolte de Nicéphore et qui n'avait plus affaire qu'au roi de Géorgie, remonta vers le nord-est du Baséan où il établit son camp à Salkhora [3]. Un des complices de Nicéphore, le patrice Phers, descendant d'une famille géorgienne au service de l'Empire [4], fut exécuté dans le Khaltoyaritch par les Impériaux, en punition, dit Aristakès, de ce qu'il avait, avec les autres conjurés, promis au roi Giorgi de lui livrer Théodosiopolis et même le Khaltoyaritch.

Pendant que Basile II campait à Salkhora, il envoya un ultimatum à Giorgi Ier pour sommer celui-ci de renoncer à l'héritage de Davith de Taïq, et notamment à « trois forteresses » mal identifiées qu'Honigmann situe au canton de Samtzkhé, dont le nom, en géorgien, signifie précisément « les trois citadelles » [5] : « Abandonne, lui mandait-il, ce qui ne fait pas partie de ton patrimoine, reste paisiblement dans tes domaines propres et ne m'empêche pas de continuer ma route vers la Perse [6]. » Giorgi refusant de s'incliner, Basile II lui dépêcha un prélat d'origine géorgienne qui avait déjà servi d'émissaire entre eux, Zacharie évêque de Valarchapat. Zacharie obtint enfin une réponse favorable, puis Giorgi se ravisa et lui reprit la lettre de soumission qu'il avait consenti à écrire. Quand Zacharie se trouva de retour auprès de Basile II, celui-ci lui fit payer cher l'insuccès de sa mission. Basile l'ayant interrogé sur l'état de l'armée géorgienne, le prélat commit l'imprudence d'en vanter la force : « Giorgi a des troupes nombreuses comme pas un autre roi, des soldats robustes, valeureux et prêts à combattre. » A ces mots Basile entra en fureur : « Tu viens de la part des rebelles pour m'intimider ! » Et il le fit déporter à Constantinople avec cet adieu cinglant : « Va te reposer là-bas, jusqu'à ce que, mis en fuite, j'aille te rejoindre ! » Le prélat ne devait plus revoir l'Asie.

1. Aristakès, III, p. 33.
2. Ms de Matthieu d'Édesse connu de Brosset, *Histoire de la Géorgie*, p. 307, n. 2.
3. Aristakès, III, p. 33. Sur Salkhora, cf. Alichan, *Ararat*, p. 16, 36. Hübschmann, *Indog. Forsch.*, XVI ; et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 165.
4. Voir la généalogie de cette famille qui devait produire un peu plus tard Grégoire Pakourianos, duc impérial de Théodosiopolis († 1083), dans Honigmann, *Ostgrenze*, p. 224. Phers aurait été l'oncle de Grégoire Pakourianos.
5. Wakhoucht, *Description géographique de la Géorgie*, p. 74-75. Hübschmann, *Indog. Forsch.*, XVI, p. 354. Honigmann se demande s'il ne s'agit pas des trois citadelles d'Odzrkhé, de Djouaris-tzikhé et de Lomsiantha, toutes trois au Samtzkhé (Honigmann, *Ostgrenze*, p. 165, n. 3. Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, 1, p. 273).
6. Aristakès, IV, p. 34.

Basile avait ordonné qu'en cours de route, on lui coupât la langue[1].

De son côté, la *Chronique Géorgienne* nous parle du double jeu du roi Giorgi Ier. « A la nouvelle que l'empereur avait pénétré dans le Baséan, le roi Giorgi envoya en avant-garde l'*eristhaw* Zviad en le chargeant d'occuper ce pays tout en négociant la paix. Zviad occupa donc tout ce côté-ci du Baséan (la partie nord) comme pour hiverner. Quant au roi, il le suivit avec une nombreuse armée. Son plan était celui-ci : « Si l'empereur veut la paix, qu'il la fasse. S'il veut combattre, faisons nos préparatifs en conséquence ! » Mais, ajoute la *Chronique Géorgienne*, les *aznaour* géorgiens ne voulaient pas la paix. Ils décidèrent Giorgi à marcher contre Basile II, « lequel les attendait en leur supposant des intentions pacifiques » [2].

De Salkhora, Basile II avait fait mouvement vers Chelpha. Giorgi Ier essaya de lui donner le change par l'envoi d'unambassadeur, — un des principaux évêques géorgiens, destiné à reprendre les négociations. Pendant que le prélat endormait la méfiance de Basile, la cavalerie géorgienne fondit sur le camp byzantin. « Ils s'élancèrent au galop de leurs chevaux, l'un devant l'autre, non pas à la manière d'une armée qui va au combat, mais comme des gens qui vont au butin [3]. » Sous le premier effet de la surprise, une partie des Byzantins plièrent, mais ils se rallièrent bientôt et firent front. Basile II, furieux de la duplicité des ennemis, avait fait attacher à la pointe d'une lance la dernière missive du roi Giorgi, toute pleine de protestations de sentiments pacifiques et d'amitié. Brandissant vers le ciel la lettre du roi, il criait : « Regarde, Seigneur Dieu, la lettre de ces gens-là, et vois ce qu'ils font maintenant [4] ! » Les Géorgiens, ayant chargé sans ordre, furent écrasés par groupes isolés, avant même que le gros de leur armée avec le roi Giorgi Ier en personne ait pu donner pour essayer de rétablir le combat. « Accourus témérairement sur leurs chevaux, le poids de leur armure de fer, la vitesse et la longueur de leur course ayant épuisé leurs forces, ils tombèrent sous les coups des Byzantins, tout frais en ce moment et qui en exterminèrent un nombre incalculable [5]. » La garde russe de Basile II, chargeant à son tour, acheva d'écraser l'armée géorgienne. Le vieux *basileus*, avec cette froide cruauté qu'il avait montrée lors de la conquête de la Bulgarie, fit jalonner la route de pyramides de têtes coupées [6].

Giorgi Ier, renonçant à une lutte sans espoir et craignant de voir l'armée byzantine le suivre dans sa retraite jusqu'en Haute

1. Aristakès, III, p. 34-35.
2. *Chronique Géorgienne*, l. c., p. 308.
3. Aristakès, IV, p. 35.
4. *Chronique géorgienne*, p. 308.
5. Aristakès, IV, p. 35.
6. Aristakès, p. 36.

Géorgie, demanda la paix en acceptant toutes les conditions exigées par Basile II. Il livra en otage pour trois ans son jeune fils, le futur Bagrat IV, et il céda un certain nombre de forteresses [1]. Honigmann pense qu'il s'agissait là soit de forteresses dont Giorgi avait naguère arraché la cession au roi d'Arménie Hovhannès-Sembat quand il avait capturé ce dernier, soit de places que l'empereur avaient autrefois inféodées au prince géorgien Bagrat III, père de Giorgi [2]. Ces mêmes places servirent dès lors de postes avancés de l'Empire byzantin en terre arméno-géorgienne. « Elles étaient dispersées sur un territoire allant au nord jusqu'à la limite septentrionale du Chawchéthi, du canton d'Ardahan et de la région d'Akhal-kalaki [3]. » Les districts ainsi annexés à l'Empire renfermaient un certain nombre d'églises, de sanctuaires et même des villages et localités que, pour des raisons de convenance confessionnelle ou personnelle, l'empereur laissa au roi Giorgi Ier [4].

Selon la remarque d'Honigmann, les royaumes arméniens d'Ani et de Kars se trouvaient dès lors avoir pour voisin immédiat au nord comme à l'ouest le puissant empire byzantin, et cela sans en être séparés par aucune frontière naturelle.

Siège de Khoï par Basile II

De Chelpha, vers la fin de 1022, Basile II se rendit, en traversant l'Arménie, vers la frontière de l'Azerbaidjan pour aller châtier les musulmans de ce dernier pays de leurs récentes incursions en terre arménienne. Il vint attaquer notamment l'émir de Her, c'est-à-dire de Khoï, au nord-est du lac d'Ourmia, émir qui avait participé aux expéditions de pillage dirigées contre le Vaspourakan à la fin du règne de Sénéqérim-Hovhannès. Maintenant que Basile II avait hérité du roi de Vaspourakan, il entendait mettre ses nouvelles possessions à l'abri de semblables coups de main. Ayant établi son camp dans la vaste plaine de Khoï, il fit abattre les arbres qui entouraient la ville et construire toute une « artillerie » de balistes pour battre les murailles. Mais l'hiver était arrivé, particulièrement rigoureux. « La neige ayant continué de tomber et la gelée sévissant de plus en plus, les chevaux et les mulets, engourdis par le froid, furent réduits à l'impossibilité de remuer. Par suite de la rigueur de la température, les extrémités des pieds et des mains des fantassins se détachaient, comme brûlées par le feu. Les cordes des tentes et les piquets, fixés à terre par la gelée, ne pouvaient plus être maniés [5]. »

1. *Chronique géorgienne*, p. 309.
2. Honigmann, p. 165-166.
3. Honigmann, p. 166.
4. *Chronique Géorgienne*, p. 309.
5. Aristakès, iv, p. 36-37.

S'acharner dans ces conditions au siège de Khoï eût été une folie. Basile II, se contentant des protestations de vassalité de l'émir, se retira en direction du Vaspourakan. Les musulmans de Khoï profitèrent d'ailleurs des difficultés de cette retraite pour enlever à l'arrière-garde byzantine beaucoup de butin en chevaux, mulets, tentes et objets d'équipement [1].

Basile II mourut le 15 décembre 1025, à l'âge de soixante-dix ans, après un règne de cinquante ans qui avait été décisif pour le sort de l'Arménie. Il avait pesé, de tout le poids du grand empire byzantin, sur les destinées du Hayastan, annexé près du tiers du pays, préparé l'annexion prochaine du reste. Son règne fut donc fatal pour le peuple dont nous écrivons l'histoire. Du moins peut-on dire que, voulant supprimer au bénéfice de l'Empire l'indépendance arménienne, il évita de heurter les sentiments religieux du peuple arménien. Il paraît aussi avoir eu de l'amitié personnelle pour les princes arméniens qu'il avait dépossédés. D'après Matthieu d'Édesse, il recommanda en mourant à son frère et successeur Constantin VIII les princes ardzrouniens fils de l'ancien roi de Vaspourakan Sénéqérim-Hovhannès, savoir Davith, Atom, Abousahl et Constantin. Matthieu d'Édesse nous assure même qu'il recommanda à Constantin VIII toute l'Arménie, « demandant qu'on traitât ce pays avec un amour paternel » [2]. De fait, l'annexion des États arméniens par Byzance, si pénible pour les populations arméniennes, ne pouvait être tolérée par celles-ci que si Byzance respectait leur autonomie culturelle et leur indépendance religieuse. Malheureusement ce furent précisément ces conditions essentielles que la politique byzantine, dès la mort de Basile II, fut la première à violer.

Conquête d'Ardjèch, de Berkri et d'Édesse sur les musulmans

A la mort de Basile II (1025), l'Empire Byzantin possédait en Arménie la région de Théodosiopolis (Karin, Erzeroum), le Baséan, le Tarôn, l'Apahouniq (Manazkert) et le Vaspourakan. Ajoutons-y les récentes conquêtes byzantines au nord-ouest, vers le Caucase, aux confins arméno-géorgiens, dans les cantons de Kolaver, d'Ardahan et de Djavakhéti. Le roi bagratide d'Ani, Hovhannès-Sembat (1020-1040), qui portait le titre de roi d'Arménie mais qui ne possédait que le Chirak (et encore en le partageant avec son frère Achot Qadj), avait promis de léguer ses États à l'Empire. Ne restaient totalement indépendants que : 1° le roi bagratide de Kars, Abas (984-1029), maître du Vanand ; 2° le roi bagratide du Tachir ou du Gougarq (capitale à Lori), Davith Ier Anholin (989-1046) ; et 3° le roi de Siounie (Siounie

1. Aristakès, iv, p. 37.
2. Matthieu, I, xxxviii, p. 43.

Orientale), Grigor V (1019-1084). Des émirs musulmans possédaient toujours Dwin, l'ancienne capitale arménienne et, à l'angle nord-est du lac de Van, Ardjèch et Berkri.

Il faut reconnaître que certains gouverneurs militaires byzantins dans les provinces arméniennes nouvellement annexées cherchèrent à faire oublier l'amertume de cette annexion en chassant les musulmans de leurs dernières enclaves en terre d'Arménie. Ce fut ainsi, comme nous l'avons d'ailleurs déjà annoncé, que Nicéphore Comnène, qui fut le deuxième « catépan » byzantin en Basprakania (Vaspourakan), conquit Ardjèch et son territoire (entre 1023 environ et 1026) [1]. Malheureusement pour lui, Nicéphore Comnène, très aimé de ses soldats, aurait intrigué avec le roi de Géorgie Giorgi Ier contre l'empereur Constantin VIII (1026). Ce dernier le fit saisir et aveugler [2].

Un autre catépan byzantin du Vaspourakan, Constantin Kabasilas, vint assiéger Berkri avec une armée considérable et s'en empara en l'année de l'hégire 425 d'après les annalistes arabes (26 novembre 1033-15 novembre 1034) [3]. L'émir Abou'l Haidjâ ibn-Rabîb ad-Daoula, seigneur de Berkri et neveu de l'émir d'Azerbaidjan Wahsoudân ibn-Mamlân, avait été incapable de défendre la place. Kabasilas en confia la garde à une division de cavalerie [4]. Sur ces entrefaites, il fut remplacé par un autre gouverneur impérial, l'Arménien Gantzi, qui conduisit ses chevaux se refaire dans la région d'Ardzak où les fourrages étaient plus abondants. L'ancien gouverneur musulman de Berkri, un certain Khétrik, qui était prisonnier dans la citadelle, parvint à faire savoir aux émirs de la frontière que la place était dégarnie. Ceux-ci accoururent, surprirent complètement les Byzantins, en massacrèrent un grand nombre (24.000 affirme Aristakès, 6.000 seulement chez Skylitzès) et se rendirent maîtres de Berkri. Dans le nombre (nous le savons par Matthieu d'Édesse) Gantzi fut tué. Les escadrons cantonnés à Ardzak arrivèrent trop tard. D'après Aristakès, Khétrik ordonna de creuser dans la terre une fosse de la taille d'un homme et d'égorger des prisonniers sur le bord jusqu'à ce qu'elle fût pleine de sang, après quoi il prit un effroyable bain de sang humain « pour calmer la rage dévorante de son cœur » [5].

Skylitzès raconte autrement les choses. D'après lui, les Byzantins ne s'étaient emparés de Berkri que par la trahison du châtelain musulman, nommé ici Alim. Alim espérait, en récompense,

1. Aristakès, v, p. 40.
2. Aristakès, p. 39.
3. Cf. Honigmann, p. 171.
4. Aristakès, ix, p. 50. D'après Skylitzès la conquête de Berkri serait l'œuvre du patrice Nicolas le Bulgare, aussi appelé Chrysélios (Kedrénos-Skylitzès, II, p. 502 sq. Cf. Schlumberger, *Épopée*, III, p. 133-135, et Honigmann, p. 172.
5. Aristakès, ix, p. 51.

être nommé patrice (il avait envoyé à cet effet son fils à Constantinople). Comme son espoir fut déçu, il se ravisa et appela les émirs du voisinage qui reprirent la ville par surprise et massacrèrent la garnison byzantine.

Quoi qu'il en soit des circonstances exactes de la catastrophe, l'empereur Michel IV qui régnait alors (1034-1041) envoya dès le commencement de l'année suivante (1034-1035), pour venger cet outrage, une nouvelle armée avec des machines de siège et des balistes qui commencèrent à détruire les murailles de Berkri. Les assiégés, sans espoir d'être secourus, offrirent de se rendre à condition de pouvoir se retirer avec la vie sauve. Ces propositions furent acceptées et les Byzantins recouvrèrent la place [1]. D'après Skylitzès la reconquête de Berkri fut l'œuvre du patrice byzantin Nicétas Pègonitès [2].

Vers le même temps, un vaillant capitaine byzantin, Georges Maniakès, gouverneur militaire de la marche-frontière de Samosate, profita des querelles entre les tribus arabes de la région d'Édesse (Orfa) en Osrhoène, pour s'emparer par surprise de la citadelle de cette ville. Il s'y vit aussitôt assiégé par les émirs de Maiyâfâriqîn et d'Alep, mais il réussit à conserver la place (hiver 1030-1031). Une tentative de la tribu arabe des Noumaïrites pour recouvrer Édesse échoua, les Byzantins n'ayant d'ailleurs pas cessé de conserver la citadelle (1036-1037) [3]. Bien qu'Édesse fût située hors du domaine arménien, sa reconquête par les Byzantins était de grande importance pour notre histoire. En effet, pendant tout le temps que la ville resta byzantine (1030-1086), une immigration arménienne dense s'y établit, si bien qu'au moment de sa conquête par les Turcs (1086-1087) la majorité de la population d'Édesse sera arménienne, chassera presque aussitôt les Turcs et fondera une principauté arménienne nouvelle à laquelle succéderont directement les Croisés.

Luttes de Davith Anholin, roi du Tachir, contre les Musulmans

Si le monde arabe était en complète décadence, un réveil inquiétant se manifestait dans le monde iranien, en partie dominé à cette époque par les Turcs Ghaznévides auxquels allaient bientôt succéder les Turcs Seldjouqides. En Arménie même, l'émir de Dwin, Abou'l-Ouswâr (en arménien : Apou-Svar,

1. Aristakès, p. 51. Cf. Matthieu d'Édesse, I, xlix, p. 60-61.
2. Kédrénos-Skylitzès, II, p. 502 sq. Cf. Honigmann, p. 172. Schlumberger, *Épopée*, III, p. 134-135 et 207. Schlumberger raconte séparément les deux versions comme deux événements distincts, sans établir de liaison entre elles.
3. Aristakès, VII, p. 44-46. Matthieu d'Édesse, I, xliii, p. 46-51. Michel le Syrien, trad. Chabot, III, p. 147. Bar Hebraeus, II, p. 214. Cf. Rubens Duval, *Histoire d'Édesse* (1892), p. 269-272. Honigmann, *Orfa*, Encyclopédie de l'Islam, III, p. 1065, Honigmann, *Ostgrenze*, p. 135.

l'Aplèspharès des écrivains byzantins) [1], profitait de la disparition ou de l'affaiblissement des principautés arméniennes pour reprendre de l'audace. On a vu que les émirs d'Arménie contractaient volontiers des alliances de famille avec les princes chrétiens du voisinage. C'était le cas d'Abou'l-Ouswâr : il était devenu le beau-frère de Davith Anholin, roi bagratide du Tachir ou Gougarq arménien (capitale à Lori). S'étant brouillé avec ce beau-frère et ayant obtenu l'aide des Turcs de l'Iran, Abou'l-Ouswâr leva une armée considérable et envahit les États de Davith. Il s'empara d'une partie des contrées appartenant à celui-ci, au sud de la Koura, et y commit d'affreux ravages, brûlant les églises, brisant les croix, contraignant les chrétiens à embrasser l'islamisme [2]. Pendant un an il séjourna dans les districts qu'il venait de soumettre, après quoi il se prépara à aller relancer Davith dans ses forteresses du nord [3].

Réduit aux abois, Davith Anholin fit appel au roi d'Ani, Hovhannès-Sembat : « Si tu ne viens pas à mon secours, je me soumettrai à Apou-Svar et, lui servant de guide, je porterai la désolation dans ton district du Chirak ! » Hovhannès-Sembat envoya aussitôt à Davith Anholin un corps de 3.000 hommes [4]. Davith, nous dit Matthieu d'Édesse, envoya un semblable message au « roi de Kapan », c'est-à-dire de Balk ou de la Siounie Orientale [5], lequel lui donna aussi 3.000 hommes. Enfin Bagrat IV, roi de Géorgie et d'Aphkhazie, fut également sollicité [6]. Comme il n'avait que 19 ans, ce fut sans doute son entourage qui envoya au roi Davith les 4.000 hommes mentionnés par Matthieu d'Édesse. La *Chronique Géorgienne*, qui semble désigner Abou'l-Ouswâr sous le nom de « Phadlon », nous dit que le plus haut seigneur du pays géorgien, Liparit Orbélian, partit combattre les Musulmans, ainsi que le roi du Kakheth, Kuiriké III le Grand, et même que Djafar, émir de Tiflis, qui faisait ainsi alliance avec ses voisins contre ses propres coreligionnaires [7]. Davith Anholin de son côté mit sur pied 10.000 combattants environ. En même temps il fit appel au vénérable Hovseph, katholikos d'Aghouanie : « Les Infidèles marchent contre nous en haine de la foi chrétienne. Ils veulent détruire le culte de la croix et anéantir la religion du Christ. Il est du devoir de tous les fidèles de s'avancer au-devant de leurs glaives et de mourir pour notre Dieu. Réunis

1. Voir sur lui MARKWART, *Die Entstehung der armenischen Bistümer*, p. 11, n. 1 (*Orientalia Christiana*, XXVII, II, 1932, n° 80, p. 147, n. 1). HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 174.
2. Cf. TCHAMITCH, II, p. 914-915.
3. MATTHIEU D'ÉDESSE, I, LIV, p. 64-65.
4. MATTHIEU, LIV, p. 65.
5. Cf. BROSSET, *Histoire de la Siounie*, 2, p. 32.
6. Bagrat IV (1027-1072), fils de Giorgi Ier et son successeur comme roi de Géorgie et d'Aphkhazie. Cf. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 311-336.
7. *Chronique géorgienne*, p. 316-317.

les évêques arméniens qui résident dans le pays des Aghouans et accourez tous dans notre camp, afin de partager notre trépas ! » Malgré son grand âge, Hovseph accourut avec ses évêques, ses prêtres et ses moines.

Quand Abou'l-Ouswâr approcha, Davith Anholin, avec ses 10.000 guerriers et les 9.000 hommes envoyés par ses alliés arméniens ou géorgiens, se précipita en avant, tandis que les moines formés en bataillon et présents sur le champ de bataille, s'avançaient, la croix et l'évangile en main et en chantant des psaumes. L'armée arméno-géorgienne disparut un instant, « comme dans une mer », au sein des masses, bien plus nombreuses, de l'armée musulmane. Puis, comme par miracle, elle réussit à briser cette multitude. « Les Infidèles tournèrent le dos et les Arméniens, les poursuivant, l'épée à la main, ne discontinuèrent pas, durant cinq jours, de les tailler en pièces. » Davith Anholin recueillit un butin énorme. Il recouvra toutes ses provinces et remercia les troupes venues à son secours en les comblant des dépouilles de l'ennemi (1036) [1].

Le patriarche Pétros Gétadartz et le roi Hovhannès Sembat

Le patriarche Pétros Ier Gétadartz avait joué un rôle considérable dans la remise, à l'empereur Basile II, de l'acte par lequel le roi Hovhannès-Sembat avait constitué l'Empire Byzantin son héritier. Quelle part avait-il eue dans la rédaction d'un aussi fatal parchemin ? Ce qui est certain, c'est qu'il avait accepté de l'apporter à Trébizonde à Basile II et qu'il avait été, à ce propos, comblé d'honneurs et de flatteries par la cour byzantine. Son action contrastait singulièrement avec celle des patriarches, ses prédécesseurs, qui, contre tous les envahisseurs quels qu'ils fussent, Perses, Musulmans ou Byzantins, avaient toujours été, souvent jusqu'au martyre, les animateurs de la résistance arménienne. Après la remise du trop fameux « testament de Hovhannès-Sembat », en 1022, Pétros, n'osant peut-être rentrer en Arménie, s'établit à Sébaste (Sivas), auprès de l'ex-roi de Vaspourakan Sénéqérim-Hovhannès qui, comme on l'a vu, avait été installé par les Byzantins dans cette ville après son abdication. En 1025 Pétros se décida pourtant à rentrer à Ani, auprès du roi Hovhannès-Sembat qu'il avait naguère si mal conseillé, mais il revint presque aussitôt à Sébaste où il resta, cette fois, de 1026 à 1029. En 1029 il fit une nouvelle apparition à Ani, mais la population arménienne le regardait avec défiance, en raison de ses

1. Matthieu d'Édesse, I, LV, p. 66-67. *Chronique géorgienne*, p. 316-317. La date de 1036 est acceptée par Brosset, *ibid*, p. 316(-317), n. 6. Cf. Tchamitch, II, p. 914. Résumé des faits dans L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, Revue des Études Arméniennes, t. 7, II, 1927, p. 236-238.

longs séjours en territoire byzantin. Il partit donc pour le monastère de Tzoro-vanq ou Dzoroï-vanq, au Vaspourakan, où il se trouvait de nouveau en territoire impérial (1030) [1].

Nous ne sommes pas obligés de croire sur parole Matthieu d'Édesse quand celui-ci affecte d'ignorer la question byzantine pour ne voir là que des questions de discipline ecclésiastique : « Le seigneur Pétros abandonna son siège et se rendit au Vaspourakan à cause de certaines difficultés qu'il éprouvait de la part du roi, des *nakhararq* et de la noblesse militaire qui fermaient l'oreille aux préceptes divins. Sa retraite répandit la tristesse dans tout le pays [2]. »

Vers 1034, le roi Hovhannès-Sembat, de concert avec les *nakhararq*, invita Pétros à regagner Ani. D'après Matthieu d'Édesse il lui donna à cet effet tous apaisements et assurances et employa même la garantie des résidents byzantins. Mais quand Pétros fut rentré à Ani, Hovhannès-Sembat le fit arrêter et jeter dans la forteresse de Bedjni où on le retint un an et cinq mois [3]. Hovhannès-Sembat fit venir à Ani le supérieur du couvent de Sanahin, Dioskoros, qui, « se posant en adversaire de Pétros, accepta la dignité de patriarche » (1036). Matthieu d'Édesse — mais son parti-pris est évident — attaque violemment ici Dioskoros : « Ce célèbre érudit devint un objet de dérision. Il avilit les hautes fonctions dont il était revêtu, et nul ne voulait recevoir de lui l'imposition des mains. Lors de la cérémonie de sa consécration, les évêques et les prêtres étaient absents. Mais lui, dans l'orgueil de son cœur, se regardait comme le patriarche légitime et conférait l'épiscopat à une foule d'indignes [4]. »

Même si Matthieu d'Édesse montre ici quelque partialité, il est certain que le malheureux Dioskoros fut l'objet de violentes attaques. « Les évêques et les docteurs de l'Arménie excommunièrent le roi Hovhannès-Sembat et les *nakhararq* comme coupables d'avoir troublé la paix de l'Église. Sous le coup de l'anathème, ceux-ci voulurent faire revenir Pétros, mais Pétros résista à leurs instances. Alors le roi et les grands écrivirent au katholikos d'Aghouanie, le seigneur Hovseph, pour le prier d'intercéder en leur faveur et de rétablir Pétros sur le siège d'Ani [5]. » « Le vénérable vieillard Hovseph », comme l'appelle Kirakos de Gandzak, se rendit donc à Ani, fit tirer Pétros de sa prison de Bedjni, le réconcilia avec le roi, et, en 1038, réunit à Ani même un synode important d'évêques, de moines et de docteurs, aussi de nobles et de nakhararq. Dioskoros fut déclaré déchu du patriarcat et

1. Cf. Tournebize, p. 155.
2. Cf. Matthieu d'Édesse, I, xlix, p. 61.
3. Matthieu, xlix, p. 61. Vardan dit un an seulement. Cf. Tchamitch II, p. 912.
4. Matthieu, xlix, p. 62.
5. Matthieu, 62.

Pétros réinstallé sur son siège. La populace d'Ani faillit faire un mauvais parti à Dioskoros : le jour de l'Épiphanie, pendant la « bénédiction de l'eau », elle se jeta sur lui et déchira son voile. Le malheureux anti-patriarche retourna, tout confus, dans son couvent de Sanahin [1].

Avènement de Gagik II

Le prince Achot Qadj (Achot IV), frère cadet du roi Hovhannès-Sembat et qui partageait avec lui la possession du Chirak, c'est-à-dire le domaine royal bagratide, mourut vers 1039 ou 1040. Son corps fut transporté à Ani et déposé dans la tombe des anciens rois bagratides. Détail curieux : depuis la mort de leur père, Hovhannès-Sembat n'avait jamais voulu qu'il entrât à Ani, tant le roi obèse redoutait l'énergie et l'ambition de son cadet. Sans doute y avait-il des raisons à cette rigoureuse prudence, car Achot Qadj, du fait de sa vaillance, était fort populaire auprès des troupes et nous avons vu qu'à diverses reprises il avait essayé de se débarrasser de son aîné par le guet-apens et l'assassinat. Sa mort n'en fut pas moins un malheur. C'était le seul soldat de sa famille. « Après sa mort les troupes se relâchèrent de la discipline et prirent en aversion le métier des armes. Elles courbèrent le front sous le joug des Byzantins [2]. »

Le roi Hovhannès-Sembat décéda peu après, en 1040 d'après la plupart des arménisants, en 1041 selon d'autres [3]. Il n'avait pas eu d'enfant. Mais son frère, Achot Qadj, avait laissé un fils, Gagik II, âgé maintenant d'une quinzaine d'années et à qui devait légitimement revenir la couronne d'Arménie. Malheureusement, il y avait le néfaste testament de Hovhannès-Sembat dont les Byzantins n'allaient pas manquer de se prévaloir. Aristakès nous raconte bien que l'empereur Constantin VIII (1025-1028), — lequel avait, en effet, été toujours bienveillant pour les Arméniens —, aurait, avant de mourir, conçu des remords au sujet du testament de Hovhannès-Sembat. Il aurait fait appeler un prêtre arménien, résidant à Constantinople et nommé Kirakos, en le chargeant d'aller en secret rendre au roi d'Arménie le fatal document. Mais Kirakos, au lieu de remplir ce devoir sacré,

1. Kirakos de Gantzak, II, p. 47.
2. Matthieu, I, LIII, p. 64.
3. Pour Matthieu d'Édesse et le connétable Sembat, Achot Qadj mourut en 489 de l'ère arménienne (11 mars 1040-10 mars 1041) et Hovhannès-Sembat en 490 (11 mars 1041-10 mars 1042). Pour Vardan (*Histoire Universelle*, p. 133) ils moururent tous deux en 493 (10 mars 1044-9 mars 1045). Tchamitch, II, p. 919 les fait mourir en 1039. En réalité, une inscription de l'église Ronde ou église Saint-Pierre, à Ani, reproduite dans Brosset, *Ruines d'Ani*, 1re partie, p. 21, prouve que Hovhannès-Sembat vivait encore en 490 mais qu'il mourut la même année (Cf. Prudhomme, dans son *Aristakès*, p. 58, n. 1.) Pour Honigmann (*Ostgrenze*, p. 174) Achot Qadj et Hovhannès Sembat sont morts l'un et l'autre en 1041.

aurait gardé le testament par devers lui et finalement l'aurait vendu à l'empereur Michel IV (1034-1041) [1].

Tentative de coup d'état du vestis Sargis et première agression byzantine contre Ani

L'anecdote que nous venons de rappeler est évidemment très peu sûre. Ce qui est certain, c'est qu'au décès de Hovhannès-Sembat, Michel IV réclama l'exécution du testament que ce prince avait eu la fatale imprudence de signer, c'est-à-dire la remise d'Ani et du reste du Chirak [2]. En même temps, un des dignitaires de la cour d'Ani, le *vestis* ou intendant Sargis, cherchait à profiter de la situation pour se pousser au premier rang. Ce personnage, qui avait en effet rempli les fonctions d'intendant du feu roi Hovhannès-Sembat, était de la famille des rois de Siounie. Il avait malheureusement l'âme d'un traître et allait le montrer. Dans le désordre général et l'incertitude sur la succession au trône, il s'appropria tout l'argent qui se trouvait dans le trésor du roi défunt. Il s'empara aussi d'un grand nombre de forteresses et de bourgs. Il comptait bien rester maître de tout le Chirak et, avec ou sans couronne, régner à Ani [3]...

Les desseins de Sargis furent traversés par un autre *nakharar*, de famille non moins illustre, Vahram Pahlavouni, oncle du célèbre écrivain et homme d'État Grégoire Magistros. « Vahram, homme fort, illustre et d'une piété éminente, ses parents, ses fils et ses neveux, trente nobles environ, refusèrent de se joindre à Sargis. Ils appelèrent au trône le prince Gagik, fils d'Achot Qadj. Par d'habiles stratagèmes ils introduisirent Gagik dans la ville d'Ani » [4] (1040-1041) [5].

Sargis, ne pouvant résister dans la ville même d'Ani, se renferma, avec les trésors qu'il s'était appropriés, dans la citadelle haute, laquelle passait pour imprenable. Le jeune Gagik, avec une décision que l'on n'eût pas attendue de son âge, eut l'audace d'aller conférer avec lui pour lui persuader de cesser la lutte. Il frappa à la porte de la citadelle, « se rendit seul auprès de Sargis et, par des paroles engageantes, réussit à le persuader ». Ce n'était là, il est vrai, qu'un demi-succès, car si Sargis accepta de sortir, il ne remit pas pour cela à l'héritier de la couronne la

1. Aristakès, X, p. 60. Cf. Tchamtchian, II, p. 116 et 199.
2. Aristakès, p. 60.
3. Aristakès, X, p. 60-61. Matthieu, LVI, p. 68-69.
4. Aristakès, p. 61.
5. Deux inscriptions publiées par Mgr Sarkis Dschalaliants, *Voyage dans la Grande Arménie*, p. 47 et 52, montrent que Gagik régnait déjà en l'année arménienne 490 (11 mars 1041-10 mars 1042). Matthieu d'Édesse et Samuel d'Ani donnent l'année 491 (10 mars 1042-9 mars 1043). Cf. Prudhomme ap. Aristakès, p. 61, n. 2. Honigmann, p. 174, se rallie avec Akulian, *Einverleibung*, p. 72, à la date de l'année 490 (1041-1042) pour l'avènement de Gagik II.

citadelle d'Ani qui continua d'être occupée par ses gens. Du reste, il ne quitta Ani que pour aller se barricader dans la forteresse de Sourb Mariam, l'Hagia Maria des écrivains byzantins, l'actuel Sürmélü, sur l'Araxe, à l'est du confluent de l'Akhouréan et du fleuve [1]. Là, nous dit Aristakès, il forma le projet criminel de se donner aux Byzantins, de leur livrer ses forteresses et de se retirer chez eux. Mais le jeune Gagik fit de nouveau preuve d'une remarquable décision. Il pénétra dans le camp de Sargis, le fit prisonnier et rentra en vainqueur dans sa capitale. « Il aurait dû, ajoute Aristakès, ôter la vie au rebelle, mais il préfèra, comme Saül, épargner ce nouvel Agag. C'est pourquoi il reçut la même récompense que Saül, l'existence plus amère que la mort [2]. » Sans doute faut-il croire plutôt cette version (Aristakès est mort après 1071) que celle de Matthieu d'Édesse (mort après 1136) qui nous dit que « Gagik, secondé par ses troupes, s'étant emparé de la personne de Sargis,, lui fit endurer toutes sortes de tourments jusqu'à ce qu'il lui eût arraché, malgré ses refus obstinés, les provinces, les villes, les trésors, héritage de ses ancêtres, que Sargis lui avait dérobés » [3].

Dans l'état précaire où se trouvait le royaume d'Ani, un prince bagratide de branche collatérale, Davith Anholin, roi du Tachir ou Gougarq arménien (capitale Lori) profita à son tour du désordre pour y ajouter encore. Il envahit le Chirak, pillant et brûlant tout sur son passage, avant de retourner dans ses États chargé de butin. Ce prince, qui venait de se signaler par de brillants exploits contre les Musulmans, se conduisait maintenant envers ses propres compatriotes comme eussent pu le faire ces mêmes Musulmans [4]. Finalement repoussé, il se vengea de son échec en excitant la cour de Byzance contre Gagik II, et Matthieu d'Édesse affirme même que ce fut son action en ce sens qui « plongea l'Arménie dans le gouffre des calamités » [5].

Cependant à Constantinople l'empereur Michel IV avait, peu avant sa mort, envoyé en Arménie une expédition (100.000 hommes d'après Matthieu d'Édesse) qui vint mettre le siège devant Ani. « Les débris de l'armée arménienne accoururent vers le généralissime Vahram Pahlavouni et demandèrent à marcher contre un ennemi qui, le blasphème et l'injure à la bouche, venait porter la guerre dans leurs foyers. Les Arméniens, la rage au cœur, pareils à des bêtes féroces rendues furieuses,

1. Sourmari ou Sourb-Mari a été bien localisée par THOMAS DE MEDZOPH' (*Histoire de Tamerlan*, éd. Chahnazarian, 1860, p. 17) dans le district de Djakatq. Voir la carte de HONIGMANN, *Armenia Byzantina c. 1050* dans ses *Ostgrenze*.

2. ARISTAKÈS, X, p. 62.

3. MATTHIEU, LX, p. 71.

4. MATTHIEU, LVII, p. 69. Cf. L. MOVSÊSIAN, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, R. E. A., 7, II, 1927, p. 238.

5. MATTHIEU, LI, p. 71-72.

s'avancèrent au nombre de 30.000, tant fantassins que cavaliers, et se dirigèrent vers la porte Dzałkots (ou du Jardin). Se précipitant comme la foudre sur les Byzantins dont l'orgueil et la jactance étaient extrêmes, ils les firent reculer, les mirent en fuite, et les exterminèrent impitoyablement. Le fleuve Akhouréan roula des flots de sang. Les Arméniens, s'animant de plus en plus par les cris qu'ils poussaient dans l'action, terrifiaient les fuyards qui, éperdus, dans l'impuissance de se sauver, tombaient sous le tranchant du glaive. Cette journée fut fatale aux Byzantins, et, de chaque myriade, il n'en resta que cent [1]. » Même si ce tableau est empreint de quelque exagération, il est certain que les Byzantins subirent une cuisante défaite et qu'ils durent pour le moment renoncer à s'emparer d'Ani. Mais si dramatique était la situation des Arméniens qu'il y avait pour eux presque autant de danger à triompher trop complètement de l'armée byzantine qu'à ne pas lui résister. C'est ce que comprit le politique sage qu'était Vahram Pahlavouni. « Le grand Vahram, écrit Matthieu d'Édesse, s'interposant entre les combattants, supplia les Arméniens de ménager les vaincus. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint que ceux-ci pussent se retirer librement. C'est ainsi que furent épargnés les débris de l'armée ennemie. Les Byzantins s'en retournèrent honteusement à Constantinople auprès de l'empereur Michel [2]. »

Couronnement de Gagik II. Vahram Pahlavouni protecteur de la dynastie bagratide.

Il est possible que ce n'ait été qu'après ces succès décisifs que Gagik II ait été officiellement sacré comme roi des rois d'Arménie (1042?) Matthieu d'Édesse qui nous fait son éloge (« ce jeune prince était très vertueux et d'une piété exemplaire »), nous dit que « tous les *nakhararq* se rendirent auprès du patriarche Pétros » et que « Gagik fut sacré roi d'Arménie par la grâce de l'Esprit-Saint et d'après l'ordre d'un prince illustre (Vahram Pahlavouni), ordre en vertu duquel le patriarche accomplit la cérémonie » [3]. Quelle que soit la date exacte du sacre, il est certain que Gagik II fut fait roi par la volonté du chef de la maison des Pahlavouni : « Ce fut lui, dit expressément Matthieu, qui établit Gagik roi de toute l'Arménie. »

Gagik II eut alors près de deux ans de répit. Les révolutions de palais de la cour byzantine faisaient ajourner les revendications impériales sur le testament de Hovhannès Sembat. « Deux ans

1. Matthieu, LVIII, p. 69-70.
2. Matthieu, p. 70. Matthieu place donc cette bataille sous le règne de Michel IV le Paphlagonien (1034-1041) ou, à la rigueur, de Michel V le Calfat (1041-1042).
3. Matthieu d'Édesse, LIX, p. 70.

s'écoulèrent, dit Matthieu, pendant lesquels tout réussit à Gagik. Ayant rassemblé une armée, il parcourut le royaume qu'il tenait de ses pères (le Chirak), soumettant les rebelles et remportant d'éclatants triomphes sur ses ennemis. A la tête de forces considérables, il vint camper dans la province d'Aïrarat afin de tirer vengeance de la nation du Midi (les Musulmans). De son côté le puissant prince Grégoire Pahlavouni, fils de Vasag (c'est-à-dire Grégoire Magistros, neveu de Vahram Pahlavouni), vint établir son camp près du fleuve Hourazdan (l'actuel Zangi), non loin de la grande forteresse de Bedjni. Aussitôt les Infidèles accoururent et il y eut de terribles rencontres, mais les Arméniens en firent un grand carnage sur les bords mêmes du fleuve. Les chefs turcs furent faits prisonniers et les débris de leur armée s'en retournèrent en Perse [1]. »

Un épisode de chanson de geste.
Khatchik le Sourd et le Petit Prince.

On remarquera que, loin d'attaquer les places occupées par les Byzantins, les Arméniens se contentaient de faire la guerre aux bandes musulmanes qui profitaient de la tension arméno-byzantine pour venir ravager leur pays. Matthieu d'Édesse place ici un aperçu de ces luttes entre bandes musulmanes et seigneurs arméniens. L'épisode a pour théâtre la province de Vaspourakan, annexée, on l'a vu, à l'empire byzantin, mais où les gouverneurs impériaux laissaient volontiers aux Arméniens le soin de se défendre eux-mêmes.

Bien que la maison royale du Vaspourakan ait été, comme on l'a vu, dépossédée par les Byzantins et transférée en Cappadoce, à Sébaste, plusieurs cadets de la famille des Ardzrouni continuaient à résider sur leurs anciens domaines. Tel était le cas de l'un d'eux, Khatchik le Sourd, resté avec son plus jeune fils, âgé de quinze ans, tandis que ses deux fils aînés, Hasan et Djendjlouk, servaient au loin dans les armées byzantines. Khatchik nous est décrit comme « un brave guerrier, habitué, à l'exemple de ses ancêtres, au métier des armes, un aigle de race ; mais comme il était devenu vieux, il avait abandonné la carrière militaire ». Soudain, il apprit qu'un rezzou musulman, sorti de la région de Khoï (Her) et de Salamas, villes-frontières de l'Azerbaidjan, au nord-ouest du lac d'Ourmia, avait pénétré dans le district arménien du Thornavan, district du nord-est du Vaspourakan. « Khatchik déplora amèrement l'impuissance de son bras affaibli par l'âge. Cependant, ne pouvant contenir son ardeur, il marcha avec 70 hommes contre les Infidèles, non sans avoir, au préalable, enfermé chez lui son jeune fils appelé Ichkhan, ou,

1. MATTHIEU, LX, p. 71.

plus familièrement, Ichkhanik, « le Petit Prince ». Parvenu en présence des ennemis, il découvrit leurs bataillons épais. Aussitôt, animant de sa voix sa petite troupe, il se jeta sur eux et fit mordre la poussière à bon nombre. Tout à coup, il aperçut son jeune fils qui s'était échappé de la pièce où il l'avait enfermé et qui volait au combat. A cette vue Khatchik eut le cœur brisé, car le Petit Prince était un enfant d'une beauté remarquable qui bondissait comme un lionceau et se battait avec intrépidité. Khatchik courut à lui, le saisit et le força à rentrer à la maison. »

Mais l'épisode, digne d'une chanson de geste, rebondit. L'enfant s'échappe de nouveau et revient au combat. Les Infidèles, attirés par son manège et comprenant que c'est le fils de quelque illustre personnage, l'entourent, le prennent et le tuent. « Témoin de ce cruel spectacle, Khatchik fut saisi d'un tremblement et son épée lui tomba des mains. Les Infidèles, se jetant sur lui, le massacrèrent à son tour. Ses compagnons d'armes battirent alors en retraite et chacun rentra chez soi. »

Cependant les deux fils aînés de Khatchik, Hasan et Djendj*l*ouk, revinrent peu après dans le pays. Ayant appris la mort de leur père et de leur frère, ils se vêtirent de noir et jurèrent de les venger. Pour cela il fallait attirer les meurtriers dans le pays. Hasan s'aboucha avec un chef kurde de la frontière et, lui ayant donné mille *tahégans*, lui recommanda de signaler aux gens de Khoï et de Salamas que le district du Thornavan était dégarni de défenseurs. Comme les deux frères l'avaient prévu, la nouvelle provoqua la formation d'un nouveau rezzou, joyeux de l'occasion qui se présentait de piller et tuer en terre arménienne. Hasan se mit à l'affut, et « avec la rage d'une bête blessée », dès qu'apparurent les ennemis, se jeta sur eux. « Où est, criait-il, celui qui a donné la mort à mon père Khatchik ? Qu'il paraisse ! » Un des pillards, un esclave soudanais d'une force athlétique, releva le défi : « C'est moi qui ai tué le brave Khatchik Voilà son cheval de bataille, son vêtement, sa bannière, son épée qui maintenant sont à moi ! » Dégainant alors, Hasan se précipite comme un lion au milieu des Infidèles, et, frappant le meurtrier de son père, il le partage en deux et l'abat Puis s'emparant de son cheval et de sa bannière, il revient vers les siens sans une blessure. C'est ensuite le tour de Djendj*l*ouk qui provoque le meurtrier de l'infortuné « Petit Prince » et le pourfend à son tour. « Tout joyeux, les fils de Khatchik rentrèrent alors chez eux, et, ayant vengé leurs parents, quittèrent leurs habits de deuil [1]. »

Page de chanson de geste qui nous donne bien le climat de ces vieilles guerres arméniennes où, à condition de ne pas être poignardés dans le dos par Byzance, les *nakhararq* savaient contre l'Islam défendre l'indépendance du Hayastan.

1. Matthieu, lxiii, p. 73-74.

Le crime de Constantin Monomaque contre l'Arménie : Byzance fait appel aux Musulmans.

Cependant les négociations continuaient entre la cour d'Ani et celle de Constantinople. En dépit de leur victoire sur l'Akhouréan, les Arméniens, conformément aux prudentes directions de Vahram Pahlavouni, maintenaient le contact avec l'empereur Constantin Monomaque, récemment monté sur le trône (1042-1054). Gagik II offrait de se reconnaître vassal (*doulos*) de l'empereur, mais il se refusait à abandonner sa souveraineté et à céder ses États. Les Byzantins préparèrent alors une nouvelle expédition contre lui. Ils en chargèrent l' « archonte d'Ibérie », c'est-à-dire le gouverneur des possessions impériales de Géorgie, Michel Iasitès. Devant la guérilla arménienne et la résistance de Gagik II, Iasitès échoua. Il fallut lui envoyer une armée de renfort sous les ordres du parakimomène Nikolaos, domestique des Scholes d'Orient, mais Nikolaos ne dut pas se sentir suffisamment en force, car la cour impériale se chercha précipitamment des alliés [1].

Les Byzantins commirent alors une action abominable. Constantin Monomaque écrivit à l'émir de Dwin, le cruel Abou'l-Ouswâr, de la dynastie des Banou-Cheddâd, pour l'inviter à envahir de son côté le royaume d'Ani et à faire à Gagik II le plus de mal possible. Le parakimomène Nikolaos appuya cette lettre par la promesse de dons et de dignités considérables. Abou'l-Ouswâr se déclara prêt à agir, à condition que la cour impériale lui assurât la possession de tous les territoires qu'il réussirait à conquérir sur le roi d'Ani. Fait inouï, « Constantin Monomaque confirma cet arrangement par un chrysobulle scellé de la grande bulle d'or impériale réservée aux chefs d'État alliés » [2].

Ainsi Byzance supportait de livrer l'Arménie aux Musulmans plutôt que de laisser se perpétuer l'indépendance arménienne. Il y eut là, du point de vue des intérêts de la chrétienté, c'est-à-dire, à cette époque, de la civilisation européenne, une véritable trahison.

Abou'l-Ouswâr, ainsi encouragé, conquit dans le Chirak un certain nombre de forteresses et de localités [3]. « Partout, sous peine de mort, il forçait les gens à embrasser l'islamisme [4]. En même temps (c'était au commencement de l'année 493 qui va

1. Skylitzès-Cédrénos, *ap.* Schlumberger, III, p. 482.
2. Schlumberger, III, 482-483. Aussi Honigmann, p. 174-175. Cf. Cédrénos, II, p. 558. F. Dolger, *Regesten*, Abt. I, II (Munich-Berlin, 1925) p. 6, nos 870-871.
3. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 175.
4. Schlumberger, III, p. 483.

du 10 mars 1044 au 9 mars 1045), l'empereur Constantin Monomaque envoyait des renforts au parakimomène Nikolaos chargé de s'emparer d'Ani. Le malheureux Gagik II, pris entre les Byzantins et les Musulmans coalisés contre lui, s'efforçait de négocier avec Abou'l-Ouswâr pour le détacher de l'alliance byzantine. « Il ressort des récits des auteurs grecs qu'il réussit jusqu'à un certain point à neutraliser l'émir, mais il ne s'en trouvait pas moins dans une position désespérée, environné de toutes parts d'intrigues et de trahisons [1]. »

Disgrâce de Grégoire Magistros

Le jeune roi Gagik II avait fait preuve de beaucoup de courage et d'activité. Il y avait d'autant plus de mérite que, par tempérament, ce n'était pas un homme d'action. Kirakos de Gandzak le décrit comme un érudit « occupé dès l'enfance à l'étude des livres et y trouvant tout son plaisir » [2]. Tant qu'il avait suivi les conseils de Vahram Pahlavouni et du neveu de Vahram, l'illustre Grégoire Magistros, le jeune roi avait su faire face aux difficultés accumulées autour de lui. Mais bientôt le néfaste Sargis qui deux ans plus tôt avait cherché à le dépouiller du trône et qu'il avait épargné quand il aurait dû lui infliger le dernier supplice, rentra en grâce auprès de lui et commença à lui prodiguer ses perfides conseils. Avant tout, Sargis travailla à perdre Grégoire Magistros dans l'esprit du roi. Il calomnia Grégoire en accusant celui-ci de s'être entendu avec Abou'l-Ouswâr, émir de Dwin. On peut supposer que Grégoire avait négocié avec l'émir pour arrêter les ravages de ses bandes et que c'étaient ces indispensables négociations que Sargis imputait à crime à leur auteur.

Sur cette calomnie, Grégoire fut destitué de ses charges et forcé de se retirer dans ses domaines du Tarôn « où il chercha à se consoler en se livrant à l'étude ». Puis, dans le courant de cette même année 1044, « il partit pour Constantinople où il avait été étudiant et où sa réputation dès longtemps établie d'homme de guerre, de négociateur, de savant et de philosophe lui valut le plus flatteur accueil de l'empereur Constantin Monomaque, de la cour et de ce qu'il y avait de plus illustre dans la ville. Il profita de son inaction forcée pour traduire en arménien beaucoup d'ouvrages grecs et disserter publiquement avec une éloquence entraînante et persuasive dans la chaire de Sainte-Sophie avec les philosophes grecs qui l'honorèrent de leur admiration. Constantin Monomaque le combla de ses faveurs. C'est à ce moment que Grégoire fut élevé par lui à la haute dignité de *magistros*. Peut-être avait-il pris avec ce monarque des engage-

1. Schlumberger, *l. c.*, p. 483.
2. Kirakos, II, p. 48.

ments secrets pour la cession tant désirée de l'Arménie à l'Empire » [1].

Que cette hypothèse soit fondée ou non, il est certain que la disgrâce de Grégoire Magistros par Gagik II était une lourde faute. Sa connaissance même du milieu byzantin, la notoriété et la faveur dont il jouissait à la cour de Constantinople auraient dû être utilisées par le jeune monarque pour la sauvegarde du trône d'Ani. Au lieu de cela, une fois que Grégoire, si malencontreusement chassé d'Ani, eut été accueilli et fêté par les Byzantins, Gagik II conçut des craintes sur sa fidélité et lui adressa une lettre pleine de reproches. « Grégoire répondit en protestant de son innocence et chercha à prouver à son jeune et inexpérimenté souverain que, si l'on devait accuser quelqu'un de trahison, c'était non pas lui, mais bien le *vestis* Sargis [2]. »

Gagik II attiré à Constantinople

Il n'était que trop vrai : Sargis mettait le comble à ses perfidies en persuadant à Gagik II d'accomplir une démarche qui entraîna la fin de l'indépendance arménienne. « L'infâme Sargis, écrit Matthieu d'Édesse, suggéra à Constantin Monomaque d'inviter le roi Gagik à se rendre auprès de lui à Constantinople en l'attirant sous un prétexte d'amitié et de lui enlever ainsi par surprise la ville d'Ani. Ce conseil plut singulièrement à l'empereur. Il écrivit à Gagik une lettre qui contenait les serments les plus solennels et poussa si loin l'oubli de toute pudeur qu'il accompagna cette lettre de l'envoi de l'Évangile et de la sainte Croix comme gage de sa sincérité. C'est ainsi qu'il engagea le roi d'Arménie à se rendre auprès de lui, comme pour satisfaire le désir que lui-même, Constantin, avait de le voir [3]. »

Aristakès, plus près des événements, nous dit de même : « Par le serment et la croix, on persuada à Gagik, au nom de l'empereur, qu'aussitôt que celui-ci l'aurait vu, il lui rendrait son royaume et le constituerait, par écrit, maître à perpétuité de son pays et de sa ville (le Chirak et Ani). Gagik le crut, car, comme dit le proverbe, les discours des menteurs sont gras comme la caille et l'insensé les avale. Sa crédulité était-elle le résultat de sa foi au serment et à la croix ou des dispositions pacifiques de son esprit et de sa religion naturelle ? Je l'ignore. Ayant donc remis les clés de la ville d'Ani au patriarche Pétros, il lui confia l'adminis-

1. Schlumberger, III, p. 484-485. Cf. V. Langlois, *Mémoire sur la vie et les écrits du prince Grégoire Magistros*, Journal Asiatique, 1869. — Aristakès fait observer que Grégoire Magistros ne se rendit à Constantinople que quand Gagik II était déjà arrivé dans cette capitale (voir plus loin, p. 577). Cf. Aristakès, X, p. 67. Il est en effet certain que Grégoire Magistros n'arriva à Constantinople qu'en 1045-1046, donc après Gagik II. Cf. Honigmann, p. 175.

2. Schlumberger, III, p. 485.

3. Matthieu, LXV, p. 76-77.

tration générale du pays après lui avoir imposé un traité ratifié par des engagements solennels. Sourd aux conseils de Vahram Pahlavouni et des autres nobles qui l'avaient fait roi, il prêta l'oreille aux perfides suggestions de Sargis, quitta sa capitale et se rendit à Constantinople d'où il ne devait jamais revenir, semblable au poisson accroché à l'hameçon ou à l'oiseau pris au piège [1] ».

Matthieu d'Édesse nous affirme que Gagik II n'avait pas été sans soupçonner le piège qui lui était tendu, et qu'il commença par opposer aux invites de la cour impériale et aux perfides conseils de Sargis une certaine résistance : « Gagik refusa d'abord, car il connaissait la duplicité des Byzantins. Mais le traître Sargis et d'autres nobles qui étaient d'intelligence avec lui, poussèrent ce roi à entreprendre le voyage. « O Roi, lui dirent-ils, pourquoi hésites-tu après de pareils serments, confirmés par l'envoi de l'Évangile et de la sainte Croix ? Ne crains rien de notre part. Nous mourrons pour toi, s'il le faut ! » Ils prirent pour garants de leur véracité le patriarche Pétros et firent les plus terribles serments. Ils apportèrent le mystère sacré du corps et du sang de Dieu et, plongeant la plume dans ce sang vivifiant, eux et le patriarche contresignèrent ce serment par écrit. »

« Gagik partit donc pour Constantinople. A son arrivée, toute la ville sortit en foule au-devant de lui et on le conduisit chez l'empereur en grande pompe et avec tous les honneurs dus à son rang. Pendant quelque temps Monomaque le traita avec une haute distinction [2]. » C'est que, en Arménie, les armées impériales n'avaient pu encore se rendre maîtresses d'Ani et qu'il importait d'endormir jusque-là l'attention de l'infortuné Bagratide.

Prise d'Ani par les Byzantins

Constantin Monomaque, on l'a vu, avait mis le parakimomène Nikolaos, — un eunuque —, à la tête des forces chargées de s'emparer d'Ani. « Il voulait, dit Matthieu d'Édesse, donner l'Arménie à gouverner à cet homme-femme qu'il destinait à remplacer le vaillant Gagik, banni à jamais par lui de l'Orient. » Mais en l'absence de Gagik, les habitants d'Ani refusèrent de livrer leur ville. « Ils réclamaient vivement leur roi en accablant de malédictions leurs agresseurs. Ils firent une sortie générale et une grande bataille fut livrée à la porte d'Ani. Ils mirent les Byzantins en déroute, les poursuivirent en les massacrant et pillèrent leur camp. Après cette éclatante victoire, ils rentrèrent dans leurs murs, tandis que les Byzantins se retiraient, couverts

1. Aristakès, x, p. 66.
2. Matthieu, lxv, p. 76-77.

de honte. Le parakimomène alla établir ses quartiers d'hiver à Oukhthiq » (Olty, dans le Taïq) [1].

« Les Arméniens, poursuit Matthieu d'Édesse, ayant appris que leur roi ne devait plus leur être rendu et comment les *nakharars* l'avaient livré, toute la nation versa des larmes. Les habitants d'Ani, prosternés en foule autour des tombeaux de leurs anciens souverains, déploraient amèrement la perte qu'ils avaient faite de leur chef et la destruction de leur trône national. Ils pleuraient sur Gagik et sur la race des Bagratides, en proférant de terribles imprécations contre ceux qui avaient abusé ce prince [2]. »

Dans leur désespoir, les notables d'Ani, comprenant que les Byzantins ne permettraient jamais à Gagik II de regagner l'Arménie, songèrent à donner leur ville soit à Davith Anholin, roi du Tachir ou du Gougarq arménien (Lori) et qui avait pour lui d'être un cadet bagratide et un soldat valeureux, soit même à Abou'l-Ouswâr, émir de Dwin, de la dynastie kurde des Banou-Cheddâd, qui avait épousé une princesse bagratide, sœur de Davith Anholin. Tant il est vrai, que pour maintenir leur indépendance nationale, tous, à l'heure suprême, se raccrochaient désespérément à cette antique maison des Bagratouni qui avait naguère débarrassé le pays de la domination arabe et qui s'était si parfaitement identifiée à la grandeur de la nation haïkane. On songeait aussi à donner Ani à Bagrat IV, roi de Géorgie et des Aphkhazes [3]. De fait, Bagrat IV représentait, lui aussi, une branche collatérale de la famille bagratide, bien que cette branche se fût depuis longtemps « ibérisée » par son adoption de la confession « chalcédonienne » et de la nationalité géorgienne [4]. Il est cependant curieux que les légitimistes arméniens en quête d'un Bagratide authentique, n'aient pas songé à un homonyme de Gagik II, à Gagik-Abas, roi de Kars et du Vanand (1029-1064), qui avait autant de titres à la couronne d'Ani et qui, indépendamment de ses liens d'étroite parenté avec Gagik II, conservait l'avantage d'être un prince tout voisin [5].

Ici intervint l'action décisive du patriarche Pétros Gétadartz. Sans doute ne vit-il dans les trois prétendants à la souveraineté d'Ani que des indésirables. Abou'l-Ouswâr avait beau avoir épousé une princesse bagratide, ce n'en était pas moins un musulman fanatique qui avait récemment saccagé le Tachir et converti de force les populations à l'islamisme [6]. Bien qu'Arménien de

1. Matthieu, lxvi, p. 78-79.
2. Matthieu, lxvi, p. 79.
3. La Chronique géorgienne se base là-dessus pour affirmer que Bagrat IV prit possession d'Ani (*Histoire de la Géorgie*, **1**, p. 319. Cf. *ibid*, note 2 la critique de Brosset).
4. Aristakès, x, p. 68-69.
5. Gagik-Abas, fils et successeur d'Abas et roi de Kars de 1029 à 1064.
6. Matthieu, liv, p. 65. Cf. Tchamitch, **2**, p. 914-915.

race et de foi, Davith Anholin ne s'était guère mieux comporté lors de sa récente expédition de pillage dans le Chirak [1]. Quant à Bagrat IV, on connaît la répugnance des Arméniens à admettre comme roi un prince géorgien. Le patriarche Pétros, plutôt que d'accepter un de ces trois prétendants, préféra soumettre Ani à la domination byzantine. De l'aveu d'Aristakès, il informa le gouverneur byzantin de Samosate de son intention de livrer à l'empereur la capitale arménienne : « Informe l'empereur que, s'il consent à nous donner quelque chose en retour, je lui livrerai Ani et les autres forteresses du royaume. » Constantin Monomaque dut accueillir avec la joie que l'on devine de telles propositions. « Il récompensa Pétros par de fortes sommes d'argent et en lui donnant le gouvernement de la ville. Ce fut ainsi que les Byzantins devinrent maîtres d'Ani et de tout le district du Chirak [2]. »

Telle est la version d'Aristakès, historien généralement fidèle, patriote sincère dont il n'y a aucune raison de suspecter le témoignage. Comme on le voit, il incrimine gravement Pétros, coupable de s'être résigné trop facilement, — et non sans avantages personnels, hélas ! —, à la chute de l'indépendance arménienne [3]. D'autres sources, il est vrai, incriminent plutôt le *vestis* Sargis que Gagik II, en partant, avait commis l'imprudence de désigner, — au même titre que le patriarche, — comme son représentant à Ani. Sargis s'aboucha en effet avec le parakimomène Nikolaos pour lui livrer Ani. Dans la ville en proie à la plus grande agitation, les factions ne parvenaient pas à s'entendre. Sargis en profita pour provoquer une réunion des quarante principaux personnages de la ville qui envoyèrent à Constantin Monomaque, en signe de soumission, les clés d'Ani. « La ville d'Ani, mandaient-ils à Monomaque, est désormais tienne, avec tout le territoire qui s'étend à l'Orient » [4] (1045). Nous ignorons du reste quels étaient les rapports existant entre Pétros et Sargis. S'unirent-ils ou, tout en livrant la capitale aux Byzantins, chacun d'eux travaillait-il de son côté ? Sans doute Kirakos de Gandzak nous rend-il le climat de ces temps affreux quand il nous dit que tous ces politiciens, « s'attaquant à l'envi par des machinations profondes, par des propos calomnieux, n'avaient qu'un but, celui de se tromper et de se livrer mutuellement à l'empereur ou d'imaginer comment livrer aux Musulmans, les princes, le patriarche, et celui-ci, les princes » [5].

Notons que devant la captivité du roi, devant aussi la division

1. Matthieu, lvii, p. 69. Cf. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, R. E. A., 7, ii, 1927, p. 238.
2. Aristakès, x, p. 69.
3. Comparez Vardan, p. 79.
4. Schlumberger, iii, p. 487-488. Honigmann, p. 175. Cf. Tchamitch 2, p. 932.
5. Kirakos, ii, p. 48.

des princes et la menace musulmane, le ralliement à la domination byzantine apparaissait à beaucoup comme un inévitable pis-aller. Si Sargis était un traître, si Pétros manquait de la fermeté des grands patriarches de jadis, Grégoire Magistros nous apparaît comme un esprit trop élevé pour qu'on lui refuse le bénéfice du « préjugé favorable ». Or, pendant son séjour à Constantinople (1045-1046), il céda à l'empereur Constantin Monomaque sa forteresse de Bedjni, dans le district de Nig, sur le fleuve Hourazdan (l'actuel Zangi), au nord-est d'Elivard (l'actuel Eghvart), au nord d'Érivan. En échange, l'empereur lui donna de nouveaux domaines dans le Thème byzantin de Mésopotamie (en arménien le Mitjagètq), situé autour de Varténik (la Barzanissa byzantine, la Wartanîs des Arabes). Grégoire Magistros reçut en même temps le titre de « duc de Mésopotamie ». Il fut également chargé de l'administration d'une grande partie du Tarôn, du Sasoun et du Vaspourakan [1]. Comme on le voit, c'était, de la part de Byzance, toujours la même politique méthodiquement poursuivie depuis Justinien. Il s'agissait de déposséder les princes arméniens de leurs seigneuries héréditaires, d'annexer ces seigneuries à l'empire, d'y appliquer la stricte centralisation impériale, et de les dédommager eux-mêmes en faisant d'eux, mais sur d'autres points de l'Empire, de hauts fonctionnaires byzantins comblés de terres et de dignités, mais nommés à titre viager et sans attaches dans le pays.

Abdication du roi Gagik II

Que pouvait dans ces conditions le roi Gagik II ? Le malheureux jeune homme était toujours, sous divers prétextes, retenu à Constantinople dans une sorte de captivité dorée qui ne lui laissait plus d'illusions. Tant qu'Ani avait résisté, il avait pu espérer rentrer un jour dans le royaume de ses ancêtres. Mais quand la trahison de Sargis et le manque de caractère du patriarche Pétros eurent livré la ville aux Byzantins, toute résistance devint, hélas, inutile. « Les traîtres qui avaient scellé leur serment avec le sang de Jésus-Christ [2], envoyèrent à Monomaque les quarante clés d'Ani avec une lettre dans laquelle se trouvaient ces mots : « Ani et tout l'Orient se sont donnés à toi.. » L'empereur, ayant mandé Gagik, lui montra les clés de son palais et de sa ville, ainsi que la lettre qui lui avait été

1. VARDAN, p. 133. TCHAMITCH, II, p. 934. DOLGER, *Registen*, Abt. I, II Teil, p. 7, n° 873. TER MINASSIANTZ, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen*, dans *Texte und Untersuch. zur Gesch. d. Altchristl. Literat.* N. F. XI, IV, 1904, p. 94. (Réponse de Grégoire Magistros à la lettre du katholikos des Syriens quand il était duc du Vaspourakan et du Tarôn.)

2. Voir plus haut, p. 577

adressée et lui dit : « On m'a donné Ani. » Gagik, comprenant qu'il était victime d'une trahison, fondit en larmes. « Que le Christ, s'écria-t-il, soit juge entre moi et ceux qui m'ont trompé ! » Puis il dit à Monomaque : « C'est moi seul qui suis maître et souverain de l'Arménie et je ne livre pas mon royaume entre tes mains parce que tu m'as attiré ici. » Pendant trente jours, il persista dans son refus, puis, à la fin, voyant qu'il n'y avait aucun moyen de sortir de cette position difficile, il consentit à cette cession » (1045) [1].

Constantin Monomaque donna comme consolation à Gagik II le titre de *magistros*, le palais de Galané à Constantinople et des terres fertiles en Cappadoce, dans les thèmes de Kharsian et de Lykandos [2], notamment, spécifie Matthieu d'Édesse, les domaines de Kalon-peghat (grec : *kalon pègadin*) et de Pizou [3]. Dérisoire compensation en réalité pour qui perdait le royaume d'Arménie ! « Jamais plus, conclut mélancoliquement Matthieu d'Édesse, l'empereur ne permit à Gagik de revoir Ani. C'est ainsi qu'il s'arrogea les possessions héréditaires du roi d'Arménie. Quant à Gagik, il séjourna comme un exilé au milieu de la perfide nation des Grecs. Partout où il allait, sa présence les troublait par la honte infinie qu'elle leur causait, car il se montrait à leurs yeux avec la majesté d'un souverain. Il ne cessait de nourrir dans son cœur une mélancolie profonde au souvenir du trône de ses pères que lui avaient fait perdre les traîtres et la race perverse des Chalcédoniens [4]. »

Notons qu'en tout état de cause la transplantation des princes arméniens en Cappadoce n'était pas seulement pour Byzance une mauvaise action, mais aussi un mauvais calcul. Même en apparence assimilés aux seigneurs byzantins, les princes arméniens conservaient dans leur nouvelle patrie leur vie intime, leur langue, leur costume, leur nationalité. Ils se groupaient avec d'autres Arméniens et, au lieu de s'helléniser, c'étaient eux qui arménisaient les thèmes byzantins où on les avait déportés [5].

Gouvernement du parakimomène Nikolaos et de Michel Iasitès. Le désastre byzantin de Dwin.

Après l'annexion d'Ani, l'empereur Constantin Monomaque chargea du gouvernement de la ville le *vestis* Michel Iasitès, duc byzantin de l'« Ibérie », c'est-à-dire des districts géorgiens rattachés à l'Empire. Iasitès s'appuya sur le patriarche Pétros auquel il

1. Matthieu, lxv, p. 77-78.
2. Cédrénos-Skylitzès, II, p. 557-559. Cf. Honigmann, p. 68 et 175, n. 3.
3. Matthieu, lxv, p. 78. Cf. Honigmann, p. 175, n. 3.
4. Matthieu, lxv, p. 78.
5. Cf. J. Laurent, *Les origines médiévales de la question arménienne*, Revue des Études Arméniennes, 1. I, 1920, p. 47.

était en effet naturel que les Byzantins témoignassent de la reconnaissance pour le rôle joué par ce pontife dans la capitulation. « Iasitès entoura le patriarche d'honneurs sans mesure et remit en ses mains l'administration du pays [1]. »

Cependant la guerre musulmane se rallumait. On se rappelle que par un chrysobulle solennel Constantin Monomaque, pour obtenir contre les Arméniens l'aide d'Abou'l-Ouswâr, émir de Dwin, avait naguère promis à ce personnage toutes les terres qu'il pourrait conquérir sur eux [2]. Quand l'empereur se vit en possession d'Ani, il enjoignit à Abou'l-Ouswâr de lui rétrocéder toutes les conquêtes qu'il avait pu réaliser ainsi. En vain l'émir fit-il état du fameux chrysobulle. Le parakimomène Nikolaos envoya contre lui une armée en grande partie formée de contingents arméniens et géorgiens, ces derniers commandés par le prince Liparit Orbélian. L'armée entière était sous les ordres directs du *vestis* Michel Iasitès et du *magistros* Constantin l'Alain. Elle marcha sur Dwin. La conquête de ce réduit musulman en pleine Arménie, la restitution à la chrétienté de cette capitale arménienne auraient jusqu'à un certain point paru légitimer ou fait pardonner l'annexion de l'Arménie par Byzance. De cette annexion, c'eût été, en tout cas, la seule excuse possible. On aurait pu dire, si l'entreprise avait réussi, que les Byzantins avaient annexé l'Arménie pour pouvoir, avec les forces supérieures dont ils disposaient, en finir avec les derniers vestiges de l'ancienne domination musulmane. Byzance, de ce point de vue, n'aurait occupé l'Arménie que pour achever de la libérer.

Mais l'émir Abou'l-Ouswâr était un rude homme de guerre. Incapable de résister en rase campagne, il s'enferma dans Dwin, après avoir tendu des inondations dans la campagne environnante. A l'approche des Byzantins, il dissimula des archers dans les vignobles qui s'étendaient au pied de la ville. Les Byzantins s'avançaient sans méfiance, croyant entrer dans Dwin sans coup férir. Comme ils venaient de s'engager dans les sentiers des vignobles, les trompettes de l'émir, du haut des remparts, donnèrent le signal. Aussitôt les archers criblèrent de traits les soldats byzantins, empêtrés dans les ceps, leurs chevaux enlisés dans la boue. Ce fut un désastre. Iasitès et Constantin l'Alain en apportèrent la nouvelle au parakimomène Nikolaos, resté à Ani (automne 1045) [1]. Deux vaillants chefs arméniens trouvèrent la mort dans cette défaite, Vahram Pahlavouni et son fils Grigor qui furent tués en pleine action, sous les murs mêmes de Dwin [3].

1. Aristakès, x, p. 70.
2. Voir plus haut, p. 574
3. Skylitzès-Cédrénos, 559, 14-17. Aristakès, x, p. 70. Matthieu, lxviii, p. 80. Cf. Schlumberger, iii, p. 495-496.

Gouvernement de Katakalon Kékauménos.
Disgrâce du patriarche Pétros.

A la suite de ce désastre Constantin Monomaque remplaça comme « duc d'Ibérie » et gouverneur d'Ani Michel Iasitès par Katakalon Kékauménos [1], et comme généralissime le parakimomène Nikolaos par un officier d'origine arabe, le grand hétériarque Constantin, un eunuque.

Ce changement de personnel entraîna un changement d'attitude de l'administration byzantine envers le patriarche Pétros. Iasitès n'avait juré que par lui. Katakalon le disgracia. « Au lieu de prodiguer les honneurs au patriarche comme son prédécesseur, écrit Aristakès, Katakalon se plaignit de lui auprès de l'empereur et l'éloigna d'Ani en lui annonçant que l'empereur lui avait assigné pour résidence Ardzen (l'Artzé des Byzantins, au site actuel de Qara-Ars) près (au nord) de Karin-Erzeroum [2]. » Mais ce n'était là qu'une première étape, car, peu après, des émissaires de Katakalon s'emparèrent de sa personne et l'internèrent dans la forteresse de Khaltoyaritch, au nord-ouest d'Erzéroum. On déporta de même son neveu (et futur successeur) Khatchik dans la forteresse de Séav-qar (la Roche Noire), sans doute située dans la même région. On laissa les deux prélats ainsi internés de l'Épiphanie à Pâques. On les transféra ensuite à Constantinople pour comparaître devant l'empereur Constantin Monomaque [3].

Ainsi le patriarche dont la faiblesse de caractère avait livré Ani aux Byzantins, avait l'amertume de voir ses services récompensés par la plus noire ingratitude. Quant au traître véritable qu'était le vestis Sargis, il n'avait pas été plus heureux. Se sentant sans doute en danger du côté de ses anciens amis les Byzantins, il était allé, nous dit la *Chronique Géorgienne* [4], se donner à Bagrat IV, roi de Géorgie et d'Aphkhazie auquel il livra neuf forteresses ayant dépendu du royaume d'Ani, « à l'exception d'Anberd » [5].

Les deux gouverneurs byzantins, Katakalon Kékauménos et l'hétériarque Constantin, firent plusieurs démonstrations contre l'émir de Dwin, l'une, nous dit Matthieu d'Édesse, au cours de

1. Voir N. Banescu, *Un duc byzantin du XIe siècle, Katakalon Kékauménos*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section Historique, **11**, Bucarest, 1924, p. 25-36. Aussi Markwart, *Südarmenien*, p. 525, 529-530, 568-570.
2. Aristakès, x, p. 71.
3. Aristakès, x, p. 71-72.
4. *Histoire de Géorgie*, **1**, p. 319. Réserves de Brosset sur la date, *ibid*, n. 1.
5. Anberd, en grec Ampier, est l'actuel Biourakan, dans l'Aragadzotn, à 20 km au nord d'Etchmiadzin. Cf. Alichan, *Ayrarat*, p. 156-160. Hübschmann, *Indogerm. Forsch.*, xvi, p. 399. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 175-176 et 177, n. 1.

l'hiver 1046-1047. Les Byzantins campèrent alors devant les murs de la ville, mais la rigueur de la saison les empêcha d'agir. Ils revinrent l'année suivante (1047-1048), saccagèrent la région et emmenèrent en captivité un grand nombre de musulmans, mais sans se risquer à donner l'assaut à Dwin [1]. En réalité, ils avaient renoncé à en entreprendre le siège et se contentèrent de s'emparer d'un certain nombre de forteresses secondaires, ayant jadis dépendu du royaume d'Ani. Ce fut ainsi qu'ils prirent, nous dit Skylitzès, 1° *Hagia Maria*, c'est-à-dire Sourb Mariam ou Sourmari, l'actuel Sürmélü sur l'Araxe, à l'est du confluent de l'Akhouréan, 2° *Ampier*, c'est-à-dire Anberd, l'actuel Biourakan, dans l'Aragadzotn, 3° *Hagios Gregorios* qu'on cherche soit à Sourb Grigor dans l'Aragadzotn, soit à Khor Virap au sud de Dwin ; 4° *Khélidonion* qui serait Dzidzérnak-berd, la citadelle d'Erivan [2]. Comme le remarque Honigmann, la frontière orientale de l'empire byzantin atteignit alors 44°30′ à l'est de Greenwich.

Ces dernières annexions devaient être bien éphémères. Les Turcs Seldjouqides arrivaient.

1. MATTHIEU, LXXI, p. 81-82.
2. KÉDRÉNOS-SKYLITZÈS, II, p. 561, 5-9. Cf. P. PEETERS, *Byzantion*, VI, 1931, p. 435-440. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 176-177. Aussi pour Anberd, HÜBSCHMANN, *Indog. Forsch.*, XVI, p. 399 et ALICHAN, *Ayrarat*, p. 156-160. Pour Sourb Grigor (identique à P'arpi, ou Pharpi), ALICHAN, *ibid.*, p. 159. Pour Dzidzernak-berd, également ALICHAN, p. 311.

CHAPITRE XI

L'INVASION SELDJOUQIDE

Raid de Qoutloumouch à travers le Vaspourakan

Les Seldjouqides sont un clan de Turcs Ghouzz (ou Oghouzz), originaire de l'actuel Turkestan soviétique et dont le chef, Toghril-beg ou Toghroul-beg, enleva en 1038-1040 le Khorassan ou Perse orientale aux sultans ghaznévides. Pendant les années suivantes, il devait se rendre maître de la province persane d'Iraq-Adjémi (prise d'Ispahan, 1051) et de l'Azerbaidjan (établissement de sa suzeraineté à Tauris, 1054), en attendant d'entrer à Baghdad (1055) et d'obtenir du khalife abbâsside sa reconnaissance avec le titre de sultan (1058). En même temps, les membres de sa famille, son cousin paternel Qoutoulmich ou mieux Qoutloumouch [1], son cousin maternel Ibrâhîm ibn-Inal, guerroyaient pour leur propre compte, en avant-gardes de la conquête seldjouqide officielle [2].

C'est pendant l'année arménienne 494 (1045-1046) que Matthieu d'Édesse signale la première irruption des Turcs Seldjouqides en Arménie. Le chef seldjouqide Qoutloumouch, avec ses bandes de Turcs Ghouzz et qui opérait en haute Mésopotamie, ayant été repoussé près de Sindjar par les Arabes 'Oqaïlides, émirs de Mossoul, se fraya un chemin à travers la région d'Arghana où il saccagea au passage les bourgs de Toulkhoum et de Balin (Baghin) vers le lac de Van. Il déboucha à Ardjèch, sur la côte nord-est du lac et demanda à Stéphanos Likhoudès, catépan byzantin du Vaspourakan, le droit de passage. Stéphanos refusa et chercha à arrêter les Turcs, mais fut entièrement battu et tomba entre leurs mains. D'après Matthieu d'Édesse, les chefs turcs le conduisirent à Khoï où ils le firent périr dans les tourments, l'écorchèrent, remplirent sa peau de foin et la suspendirent au rempart [3]. Pour Cédrénos et Zonaras, ils se contentèrent de le vendre comme esclave à Tauris [4]. En rejoignant le sultan seldjouqide Toghril-beg, Qoutloumouch ne manqua pas de lui

1. Notons que l'historien byzantin Kédrénos transcrit : *Koutloumous*, forme calquée sur la véritable étymologie turque (Schlumberger, III, p. 606, n. 1).
2. Cf. René Grousset, *L'Empire des Steppes*, p. 203-207.
3. Matthieu, LXIX, p. 80-81.
4. Kédrénos-Skylitzès, 571, 10. Cf. Schlumberger, III, p. 544-545 et Zonaras, II, 201.

décrire le Vaspourakan comme une terre riche, fertile, dont la défense militaire était inexistante [1].

Byzance dissout les milices arméniennes

Ce fut le moment que choisit l'empereur Constantin Monomaque pour dissoudre, comme disent les chroniqueurs byzantins, « l'armée d'Ibérie », c'est-à-dire les milices nationales arméniennes, encore fortes de 50.000 hommes, et pour remplacer, dans la gestion financière de l'Arménie, les dépenses nécessaires à leur entretien par des impôts écrasants destinés à l'administration byzantine [2]. « Monomaque, dit Schlumberger, fut assez imprudent pour abolir l'ancienne organisation des milices de paysans arméniens aguerris qui avaient jusque-là assuré le salut de la frontière et pour remplacer l'impôt du sang par la taxe. Ainsi d'un seul coup fut anéantie la force de résistance que l'Arménie opposait aux ennemis de Byzance. Il fallut recourir aux armées mercenaires pour défendre cette terre-frontière contre l'invasion turque. Ces mercenaires, naturellement, qui ne se battaient pas pour leur patrie, pour leurs femmes et leurs enfants, comme jusqu'ici l'avaient fait les milices de paysans arméniens, offraient une force de résistance bien moindre. »

On saisit ici sur le vif l'énorme responsabilité de Byzance à l'égard de l'Arménie et, peut-on dire, de la chrétienté. La politique byzantine avait systématiquement, comme l'a bien montré Adontz, et depuis Justinien jusqu'à Constantin Monomaque, travaillé à désarméniser l'Arménie. N'y étant point parvenue, elle avait du moins réussi à éloigner du pays, — soit par la contrainte, soit par la flatterie, les honneurs, l'attrait de la vie de cour à Constantinople, — les dynasties locales, les familles seigneuriales, l'aristocratie militaire arménienne et finalement tous les cadres politiques de l'Arménie [3]. Quand les Turcs arrivèrent, ils se trouvèrent en présence d'un pays privé de ses défenseurs, d'une société désorientée, décapitée par la perte de ses chefs naturels et de sa classe militaire, en présence d'un pays à l'abandon. Certes la féodalité arménienne avait eu dans le passé d'immenses torts. Par son insubordination elle avait une première fois supprimé la royauté arsacide ; une seconde fois tellement réduit les pouvoirs et la base territoriale de la royauté bagratide qu'elle avait presque annihilé celle-ci. Encore est-il que contre l'ennemi extérieur, contre l'envahisseur musulman, sur les champs de bataille, elle savait faire vaillammant son devoir, puisqu'en dépit de toutes les invasions elle avait finalement maintenu

1. Kédrénos-Skylitzès, II, 570, 11, — 571, 17. Cf. G. Weil, *Geschichte der Chalifen*, III, p. 87, n. 2. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 179.
2. Kédrénos-Skylitzès, II, p. 608, 20 sqq.
3. Cf. Kirakos de Gandzak, § 2, p. 48

le pays de Khoï, au nord-ouest du lac d'Ourmia, aux confins de l'Azerbaidjan.

En 1049 se produisit, sous le commandement d'Ibrâhîm Inal, une invasion seldjouqide beaucoup plus sérieuse. Katakalon Kékauménos, qui, parmi tant de généraux byzantins sans valeur, avait de réelles qualités militaires, proposait de répondre par une énergique contre-attaque, par des contre-rezzous en terre musulmane. Le *vestis* Aaron fit prévaloir l'avis opposé, la défensive dans les places fortes [1]. L'armée byzantine se replia donc sur le Baséan. Elle s'y établit dans le camp fortifié d'Ordorou, ou Ordrou, à l'est d'Erzeroum. Elle s'y retrancha soigneusement, après avoir concentré la population dans les villes-fortes voisines [2]. Les généraux byzantins avaient appelé à leur aide le principal des féodaux géorgiens, le prince Liparit Orbélian, aussi puissant dans son pays que le roi de Géorgie Bagrat IV et qui devait leur amener des divisions de renfort [3].

Pendant ce temps, les Turcs traversaient le Vaspourakan et pénétraient dans le Baséan jusqu'au bourg de Va*l*archavan [4] « en ruinant de fond en comble 24 districts par le fer, le feu et la réduction des populations en esclavage » [5]. De là, ils se répandirent dans la province de Karin (Théodosiopolis, Erzeroum), poussant à l'ouest jusqu'au district de Khaldia (arménien : Kha*l*tiq), au nord jusqu'à Sper (Ispir) et aux forteresses du Taïq et de l'Archarouniq, au sud jusqu'au Tarôn, au Hachtéanq et au Khordzéan. Au nord-est, ils pénétrèrent jusqu'en Siounie [6]. Une partie des populations du nord-ouest avaient cru trouver un abri dans le district de Mananali (en grec, Mananalis), c'est-à-dire dans la région de Bizana, l'actuel Widjan, haute vallée de montagne, au sud du Terdjan. Elles s'y étaient rassemblées dans la forteresse dite Sembataï-berd (« Fort-Sembat »). Les Turcs s'en emparèrent d'assaut et massacrèrent tous les réfugiés [7]. De là, ils se portèrent sur la ville d'Ardzèn, l'Artzè byzantine, sans doute l'actuel Qara-Ars, à 15 km. au nord-ouest d'Erzeroum [8]. C'était une ville fort commerçante[9], renfermant d'immenses richesses [10]

1. Kédrénos-Skylitzès, II, 575, 15.
2. Kédrénos-Skylitzès, II, 576, 4. Cf. Markwart, *Die Entstehung der armenischen Bistümer*, p. 29, n. 2 (*Orientalia Christiania*, vol. XXVII, 2, p. 165, n. 2.
3. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 323.
4. Cf. Hübschmann, *Indog. Forsch.*, XVI, p. 469.
5. Aristakès, XI, p. 72.
6. Aristakès, X, p. 74. Peut-être est-ce àcette incursion que se réfèrent le sac et l'incendie du couvent de Tathèv, en Siounie par les musulmans, événement signalé par Étienne Orbélian (*Siounie*, 1, ch. LVIII, p. 179), et que Brosset situait approximativement vers 1046 (*ibid*, n. 2).
7. Aristakès, 11, p. 76-77.
8. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 181, n. 7.
9. Aristakès, XII, p. 79.
10. Kédrénos, II, 577, 11. Matthieu, 73, p. 84.

et cependant dépourvue de remparts [1]. Le général byzantin Katakalon avait invité les gens d'Ardzèn à se réfugier derrière les murailles de la ville de Théodosiopolis-Erzeroum, toute voisine. Pleins de confiance dans leur vaillance, ils refusèrent. De fait, à l'arrivée de l'armée turque, ils sortirent pour la repousser. Un combat terrible s'engagea. Refoulés dans la ville, ces héroïques citadins continuèrent le combat, se défendant maison par maison. Les Turcs mirent alors le feu à la ville qui brûla tout entière. Presque tous les habitants périrent ,— 150.000 affirme Matthieu d'Édesse [2].

Bataille de Kapoutrou

L'armée turque, toujours commandée par Ibrâhîm Inal, se retourna alors contre les forces byzantines. Celles-ci avaient quitté leur camp retranché d'Ordorou pour venir camper près de la forteresse de Kapoutrou (en grec Kapétrou) dans le canton d'Artjovit, dépendance du Baséan [3]. Les deux généraux byzantins, Katakalon et Aaron, ne s'entendaient pas. Katakalon aurait voulu se porter au secours des défenseurs d'Ardzèn. Aaron, conformément aux ordres de la Cour, s'y opposa tant que ne serait pas arrivée l'armée de renfort que devait amener l'*éristhaw* géorgien Liparit Orbélian. Les Géorgiens arrivèrent en effet, mais trop tard pour secourir Ardzèn. Si nous en croyons Étienne Orbélian, Liparit amenait avec lui 700 nobles, 16.000 de ses propres soldats et 1.000 hommes du roi de Géorgie Bagrat IV, tandis que les généraux byzantins n'avaient que 15.000 hommes, mais cette proportion doit être quelque peu exagérée [4]. Parmi les généraux qui commandaient l'armée byzantine et qui avaient appelé à l'aide les renforts de Liparit, Matthieu d'Édesse nomme, à côté de Katakalon et d'Aaron, le prince arménien Grégoire Magistros, de la maison Pah avouni [5].

Quand les Turcs arrivèrent devant Kapoutrou, — c'était le 18 septembre 1049 —, Katakalon proposa de profiter de leur désordre pour se jeter sur eux et les surprendre avant qu'ils eussent le temps de se ressaisir. Mais on était un samedi, jour néfaste aux yeux des Géorgiens : Liparit refusa de faire mouvement [6]. Ibrâhîm Inal, que ces hésitations encouragèrent, attaqua. Katakalon commandait l'aile droite des Impériaux, Aaron l'aile gauche, Liparit le centre.

1. Matthieu, lxxiii, p. 83.
2. Skylitzès, ap. Schlumberger, III, 555-557. Matthieu, p. 84.
3. Kédrénos-Skylitzès, II, 577, 7-578, 15. Matthieu, lxxiv, p. 87.
4. Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie*, 1, lxvi, p. 213.
5. Matthieu, lxxiv, p. 87.
6. Kédrénos-Skylitzès, II, 578 sqq., ap. Brosset, *Géorgie*, II, *Additions*, p. 224. Confirmé par Matthieu, lxxxiv, p. 87. Aussi Zonaras, XVII, 25, 23, vol. III, 639, éd. Büttner-Wobst.

Le combat commença vers le soir. Aux deux ailes, Katakalon et Aaron battirent les escadrons turcs qui leur étaient opposés et les poursuivirent fort avant dans la nuit [1]. Quant à Liparit, son neveu Tchordvanel ayant été tué, il voulut le venger dans le sang des Turcs dont il fit un grand carnage [2]. Étienne Orbélian, en une page d'épopée, nous le montre avant le combat, qui descend de cheval, fléchit le genou et s'arme du signe de la croix. « S'étant ainsi fortifié, il monta sur son étalon turc. Rejetant par derrière son bouclier d'or, brandissant de la main gauche une souple javeline et tenant de la droite son large cimeterre d'acier, tandis que sa redoutable masse d'armes, semblable à un marteau de forgeron, pendait au-dessus de sa cuisse, il traversa les lignes des combattants et courut d'un air superbe d'un côté à l'autre. Sa cuirasse d'or et son casque étincelaient comme le soleil. Rugissant comme un lion, il provoquait à grands cris les ennemis en combats corps à corps : « Je suis Liparit d'Aphkhazie, venez à moi, braves guerriers, que nous nous mesurions [3] ! » Il s'était laissé entraîner par son ardeur, quand les Turcs l'entourèrent et coupèrent les jarrets de son cheval [4]. Pour Matthieu d'Édesse, cependant, et pour Étienne Orbélian lui-même, ce furent des Géorgiens traîtres à leur seigneur ou jaloux de son autorité, qui coupèrent les jarrets du cheval de Liparit [5]. Tombé à terre, il fut fait prisonnier par les Turcs. Aristakès accuse Aaron, et Matthieu d'Édesse accuse les Byzantins en général d'avoir ensuite battu en retraite en abandonnant Liparit à son malheureux sort [6]. Skylitzès affirme au contraire que Katakalon et Aaron, en revenant de leur poursuite victorieuse aux deux ailes, furent fort surpris de ne pas voir revenir aussi Liparit et que ce ne fut qu'en apprenant sa capture qu'il se décidèrent à se retirer.

En fait, les Byzantins étaient vainqueurs. Ibrâhîm Inal jugea prudent de battre en retraite. Il galopa vers « Kastrokômion », c'est-à-dire vers Okoumi [7] où on peut imaginer qu'il avait laissé son bagage, et regagna à marches forcées l'Iran. Là, il présenta Liparit Orbélian, son captif, au sultan Toghroul-beg qui, après négociations à ce sujet avec l'empereur Constantin Monomaque, le fit assez rapidement remettre en liberté. Quant aux généraux impériaux, Katakalon et Aaron, ils retournèrent, après le départ

1. Skylitzès, ap. Brosset, *l. c.*, p. 224-225 et chez Schlumberger, III, p. 558-559.
2. Matthieu, LXXIV, p. 87-88.
3. Et. Orbélian, *Histoire de Siounie*, 1, LXVI, p. 214.
4. Aristakès, XIII, p. 84-85.
5. Matthieu, LXXIV, p. 88, Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, I, p. 66, p. 214-215.
6. Aristakès, p. 84. Matthieu, p. 88.
7. Skylitzès, ap. Schlumberger, III, 559. Par parenthèse, cette indication localise la zone de la bataille de Kapoutrou, car Okoumi est dans l'ouest du Baséan.

des Turcs, dans leurs gouvernements respectifs d'Ani et du Vaspourakan [1].

Retour sur la cour ardzrounienne de Sébaste

Tandis que les généraux byzantins, encore vainqueurs des Turcs en bataille rangée, ne s'en montraient pas moins incapables d'empêcher ceux-ci de dévaster impunément l'Arménie, la cour de Constantinople faisait aux princes et aux prélats arméniens qu'elle avait de force installés en terre d'Empire, une existence de plus en plus difficile.

On a vu que, depuis 1021, le dernier roi de Vaspourakan, Sénéqérim-Hovhannès, de la glorieuse famille des Ardzrouni, avait dû échanger son beau royaume héréditaire contre un domaine sans indépendance autour de Sébaste (Sivas), en Cappadoce. Sénéqérim-Hovhannès était décédé peu après cette « honorable déportation », dans l'année 475 de l'ère arménienne (15 mars 1026-14 mars 1027) [2]. Par une fidélité touchante aux souvenirs de sa race et qui montre toute la nostalgie du prince exilé, il avait voulu que son corps fût transporté dans le tombeau de ses pères, à la sépulture des anciens souverains du Vaspourakan, au couvent de la Sainte-Croix à Varag [3]. Le rôle de chef de la famille ardzrounienne passa à son fils aîné Davith. Davith avec ses frères, Atom et Abousahl, continua, le retour au Vaspourakan lui étant interdit, à vivre sur son domaine de Cappadoce, autour de Sébaste, de Larissa et d'Abara, à quoi il faut ajouter les terres que Davith avait, dès 1022, personnellement obtenues des Byzantins autour de Césarée et de Tzamandos [4]. Davith mourut dix ans plus tard (1037), en laissant, comme dit par antiphrase Matthieu d'Édesse, « le royaume de ses pères », c'est-à-dire ses *latifundia* de Cappadoce, à son frère Atom. « Celui-ci, ajoute Matthieu, était un prince vertueux et juste, de vie sainte, rempli de mansuétude et de bonté, miséricordieux envers les affligés, le soutien des pauvres et le protecteur des religieux, car il bâtit un grand nombre d'églises et de couvents [5]. »

En réalité, malgré la richesse des terres qu'on leur avait allouées, la situation des princes ardzrouniens restait singulièrement précaire. La cour de Constantinople payait leur entourage pour les espionner et les dénoncer. Vers 1040-1041 d'après Matthieu d'Édesse, un des serviteurs d'Atom et de son frère cadet Abousahl se rendit à Constantinople et les signala à l'empereur Michel IV

1. Kédrénos-Skylitzès, II, 580 et *apud* Schlumberger, III, p. 559-560.
2. Tchamitch, II, p. 909. Brosset dans sa traduction de Thomas Ardzrouni, p. 248, n. 2.
3. Matthieu, XXXIX, p. 44.
4. Voir plus haut, p. 553-554
5. Matthieu, XLV, p. 52.

« comme nourrissant le projet de se révolter et de lui susciter des embarras et des dangers ». L'empereur prêta l'oreille à ces propos et envoya à Sébaste le chef de la garde varangienne à la tête de 15.000 hommes avec mission d'arrêter les deux princes et de les amener de force à Constantinople [1].

Il y avait à Sébaste, auprès des deux frères ardzrouniens, un vieux général nommé Chapouh, ancien officier de leur père, le roi Sénéqérim-Hovhannès [2], que cette menace souleva d'indignation. Il proposa à Atom et à Abousahl de s'insurger et de chasser les Byzantins de Sébaste. Et, pour prouver que l'âge n'avait point affaibli sa force, « il plaça devant ses maîtres trois cuirasses de fer superposées et les fit voler en éclats ». Mais la révolte des exilés si loin de leur pays, dans ce coin de Cappadoce entouré de garnisons byzantines, eût été un acte de désespoir. Atom et Abousahl calmèrent le vieux guerrier et après avoir offert de riches présents au chef de la garde varangienne, ils se mirent en route pour le Bosphore. En entrant dans Constantinople, poursuit Matthieu, ils se rendirent au tombeau de l'empereur Basile II, et là, versant des larmes, ils déposèrent sur le monument le rescrit par lequel le grand empereur leur avait garanti contre cession du Vaspourakan la paisible possession de leur nouveau domaine : « C'est toi qui nous as fait venir dans le pays des Romains, et voici que maintenant on menace notre vie. Rends-nous justice contre nos accusateurs, ô notre père ! »

Michel IV, en apprenant cette scène, estima que ses ministres étaient, pour le moment, allés trop vite et fit exécuter le calomniateur [3].

Le patriarche Pétros Gétadartz à Constantinople et à Sébaste

Si telle était la brutalité avec laquelle la cour impériale traitait les anciens dynastes arméniens, son manque d'égards n'était pas moindre envers le patriarcat. Nous avons vu que vers 1045-1046 les agents de l'empereur Constantin Monomaque avaient interné le patriarche Pétros Gétadartz dans la forteresse de Khaltoyaritch, au nord-ouest d'Erzeroum [4]. En 1048 Monomaque comprit sans doute que le patriarcat arménien constituait une force sur laquelle il pouvait être utile de s'appuyer à l'heure où l'invasion turque menaçait et ses possessions arméniennes et l'Asie Mineure tout entière. Il manda alors Pétros auprès de lui, à Constantinople. Mais Pétros, sachant par expérience ce que pouvaient signifier les invitations des Byzantins et pensant qu'il ne pourrait peut-être jamais plus retourner en

1. Matthieu, LV, p. 67.
2. Voir plus haut, p. 552
3. Matthieu, LV, p. 67-68.
4. Voir plus haut, p. 583

Orient, prit soin, avant son départ, de désigner un successeur dans la personne de son neveu Khatchik, le futur Khatchik II. Il prit semblable précaution à l'égard du *myron*, l'huile bénite qui, dans le rite arménien, servait à la consécration : il fit cacher les vases sacrés dans le fleuve Akhouréan, près de la porte d'Ani [1].

Ces précautions prises, Pétros partit pour Constantinople, avec une brillante escorte que nous décrit complaisamment Matthieu d'Édesse ; — 300 nobles attachés à sa maison, 110 clercs, 200 serviteurs. Matthieu énumère dans cette suite « le plus illustre de tous, le *vardapet* Boulkhar, l'éminent Khatchatour, chancelier, Thadéos, homme sans pareil comme littérateur, Matthéos du couvent de Halbat, Mékhitar de Gnaïr, le philosophe Tiranoun Kapanetsi, Vardan du couvent de Sanahin, etc. » L'arrivée de cette brillante délégation fit sensation à Constantinople. La foule, toujours si éprise de nouveautés, de la grande capitale escorta le patriarche jusqu'à Sainte-Sophie. Là, l'empereur Constantin IX et le patriarche byzantin Michel Cérulaire, étant venus rejoindre Pétros Gétadartz, le conduisirent au palais qui lui était réservé. Le lendemain, Pétros rendit visite à l'empereur aux Blachernes [2]. Il devait passer quatre ans à Constantinople, « traité, nous dit Matthieu d'Édesse, avec les plus grands égards, et chaque jour il voyait augmenter sa considération et ses honneurs. Lorsqu'il se rendait chez l'empereur on portait devant lui la crosse patriarcale et, dès que ce prince l'apercevait, il se prosternait à ses pieds. A la fin de ces quatre ans, l'empereur et le patriarche de Constantinople lui donnèrent de riches présents, des robes de brocart, beaucoup d'or et d'argent. Monomaque accorda aussi divers insignes et des dignités aux nobles de sa maison, et il éleva au rang de *syncelle* le neveu de Pétros, le seigneur Anania. Puis il le congédia avec bienveillance, chargé des marques de sa munificence » [3].

Nous saisissons là sur le vif le double jeu de la politique byzantine pour briser la résistance arménienne, avec alternance de persécutions allant jusqu'à l'incarcération des chefs religieux arméniens, et de flatteries à eux prodiguées pour se les attacher personnellement et les domestiquer. Mais sur le but de ces flatteries il n'y avait pas à se méprendre. Bien plus que Matthieu d'Édesse, Aristakès nous donne ici la note juste. Tandis que Matthieu est naïvement ébloui des réceptions du « Palais Sacré », Aristakès sait quelle en est la signification. « L'empereur, dit-il, accueillit le patriarche Pétros avec de nombreux témoignages d'honneur et de distinction, et lui assigna une pension considé-

1. MATTHIEU, LXXIV, p. 85.
2. Voir l'épisode du siège d'or du patriarche dans MATTHIEU, LXXIV, p. 86, repris par KIRAKOS, II, p. 49.
3. MATTHIEU, LXXIV, p. 86-87.

rable. Néanmoins il le retint trois ans auprès de lui dans la crainte que, s'il le laissait retourner en Arménie, Pétros ne soulevât la ville d'Ani. Enfin Atom, fils de Sénéqérim, s'étant fait son répondant auprès de l'empereur, l'emmena dans sa ville de Sébaste où il lui donna pour demeure le monastère de Sainte-Croix qu'il s'était construit et avait embelli de mille manières. Pétros y vécut deux ans et mourut dans le Seigneur (1054). A sa place on éleva sur le siège patriarcal son neveu Khatchik », — Khatchik II [1].

Le patriarche Khatchik II

Mais Khatchik II, à son tour, ne tarda pas à être victime des tracasseries de l'administration byzantine. L'empereur Constantin X Doukas (1059-1067) prit, lui aussi, ombrage de l'influence morale du patriarcat arménien. Il obligea Khatchik II à venir en résidence forcée à Constantinople, et y fit transporter tous les trésors du patriarcat que l'on put saisir tant à Sébaste qu'en Arménie [2]. Le fisc impérial prétendait soumettre Khatchik au tribut, ce qui l'aurait réduit au rang de sujet byzantin. Comme il refusait, on parla de le remplacer par un anti-patriarche : il se présenta même deux candidats pour cette fonction [3]. Au bout de trois ans, les deux princes ardzrouniens de Sébaste, Atom et Abousahl, et l'ex-roi d'Arménie Gagik II s'employèrent à faire libérer Khatchik [4]. D'après Sembat le Connétable, ils auraient été obligés de l'enlever de Constantinople avec un gros de cavaliers qui le ramenèrent en Asie Mineure. Pour Aristakès, l'empereur Constantin Doukas, voyant qu'il ne pouvait briser la constance de Khatchik II, se serait de lui-même résigné à le laisser partir en lui faisant cadeau de deux monastères situés dans la région de Taranda (Derendé) entre Dzamandos et Mélitène [5]. Quoi qu'il en soit, ce fut au voisinage des possessions d'Atom, à Thavblour, dans la région d'Albistan, c'est-à-dire dans le thème de Lykandos, que Khatchik II vint fixer sa résidence (1057) [6].

Après avoir banni de l'Arménie le dernier roi de Vaspourakan et le dernier roi des rois d'Ani, la cour de Byzance en bannissait aussi le patriarcat arménien qui aurait pu suppléer à l'absence des dynasties princières et autour duquel, comme il était déjà arrivé si souvent dans l'histoire, aurait pu se faire le rassemblement national.

La politique byzantine poursuivait tenacement et méthodique-

1. Aristakès, xiv, p. 87. Matthieu, lxxxi, p. 107. Khatchik II occupa le patriarcat de 1054 à 1060.
2. Aristakès, xiv, p. 88. Matthieu, lxxxv, p. 115.
3. Aristakès, xiv, p. 88-89.
4. Matthieu, lxxxv, p. 115.
5. Aristakès, xiv, p. 89.
6. Sembat, p. 75, ap. Prudhomme dans son *Aristakès*, p. 88, n. 3.

ment, à travers les flatteries comme à travers les menaces, la désarménisation de l'Arménie.

Troubles au Palin. Révolte et mort de Harpik

Matthieu d'Édesse nous montre ici un exemple caractéristique des tracasseries dont, sous la domination byzantine, l'élément arménien était l'objet. Il s'agit d'événements qui se déroulèrent dans le district de Palin, sous le règne de l'empereur Constantin Monomaque[1]. Sur le bruit (calomnieux, nous assure Matthieu d'Édesse) que les seigneurs du pays songeaient à se révolter, Monomaque y avait envoyé des troupes d'occupation sous la conduite d'un *catépan* nommé Péros qui se mit en devoir d'arrêter les principaux d'entre eux, dont quatre frères, Harpik, Davith, Léon et Constantin. Devant la menace, les seigneurs visés se concertèrent pour se retrancher dans leurs châteaux forts. Harpik et ses trois frères se barricadèrent ainsi dans la forteresse d'Arkni (Argana), au nord de Toulkhoum, dans l'ancienne Ingilène. Péros vint attaquer Arkni, mais jugeant la place imprenable, il mit à prix la tête de Harpik. Des traîtres décapitèrent le malheureux chef arménien pendant son sommeil et, la même nuit, apportèrent sa tête à Péros qui la fit planter sur une perche, face à la forteresse. A l'aube, les frères de Harpik, apercevant le sinistre trophée, sortirent de la place pour venir lui rendre les derniers honneurs. « Répandant de la poussière sur leur tête et fondant en larmes, ils vinrent tous trois se prosterner devant la triste dépouille. » Péros les fit aussitôt prisonniers et les conduisit enchaînés à Constantinople d'où on les relégua dans une île [2].

Matthieu d'Édesse, qui rapporte cet épisode, montre bien l'espèce de guerre larvée qui, depuis l'annexion du Vaspourakan et surtout celle du royaume d'Ani, existait partout entre Arméniens et Byzantins. Les Arméniens allaient se trouver pris entre cette guerre sournoise que leur faisaient les gouverneurs impériaux et l'invasion turque qui déferlait à travers l'Iran, ou, comme écrit amèrement Matthieu, entre les Turcs « et leurs frères », les Byzantins [3].

Sac de Kars par Ibrâhîm Inal

Après le raid du chef seldjouqide Ibrâhîm Inal en 1049, l'Arménie eut avec les Turcs une trêve de fait de quatre années. Ce fut la ville de Kars qui fut la première victime de la rupture

1. Il y avait deux villes de Balin, l'une, au nord, près de Meckert ou Mazgerd dans le district de Palnatoun, l'autre au sud près d'Arkni, ou Argana, dans l'Ingilène (HONIGMANN, p. 252). Le contexte prouve que c'est de cette dernière qu'il s'agit ici.
2. MATTHIEU, LXXVI, p. 89-92.
3. MATTHIEU, 2e partie, p. 93.

de cette trève. Avec son territoire, le Vanand, Kars formait, on s'en souvient, un petit royaume particulier au pouvoir d'une branche cadette de la maison royale bagratide et alors gouverné par Gagik-Abas (1029-1064). Gagik-Abas était, avec le roi de Siounie Grigor V (1019-1084 ?) et avec le roi bagratide du Tachir Gourgèn II, *alias* Kiuriké Ier (1046-1081 ou 1048-1089 ?) [1], un des trois seuls souverains arméniens que les Byzantins n'eussent pas encore dépossédés. Le royaume de Kars, petit par son territoire (la province du Vanand), était fort important au point de vue commercial. Le marché de Kars partageait avec Ardzèn et Mélitène le commerce de toute l'Arménie. Or en 1054-1055 [2], le chef seldjouqide Ibrâhîm Inal, qui opérait d'ailleurs pour son propre compte, car il était brouillé avec son cousin le sultan Toghroul-beg, se jeta à l'improviste sur Kars [3].

C'était, nous dit Aristakès, pendant la nuit de l'Épiphanie. « Les chœurs de prêtres, au milieu d'un peuple pressé et nombreux, célébraient la solennité du jour, quand l'armée ennemie fondit tout à coup sur Kars. Comme la ville était dépourvue de gardes de nuit, les Infidèles y entrèrent et, l'épée à la main, exterminèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontraient. Hommes et femmes, vieillards et enfants s'étaient, pour la fête, parés de tous leurs ornements et la cité avait l'aspect d'un parterre de fleurs au printemps, mais en un instant la ville fut pleine de cris et de larmes... Les riches marchands de Kars furent livrés à une mort affreuse » [4]. Toutefois Ibrâhîm Inal n'eut pas le temps d'assiéger la citadelle et, comme le sultan Toghroul-beg contre lequel il s'était révolté approchait, il évacua précipitamment sa conquête, de sorte que Kars ruinée et dépeuplée, mais miraculeusement libérée, revint au roi Gagik-Abas.

La grande invasion seldjouqide sous Toghroul-beg. Siège et délivrance de Manazkert.

L'attaque inopinée de Kars par Ibrâhîm Inal n'était qu'un coup de main. Autrement grave allait être l'invasion de l'Arménie par le sultan seldjouqide Toghroul-beg en personne, en cette même année arménienne 503 (1054-1055).

Toghroul-beg commença par investir, à l'angle nord-est du

1. Le fils aîné de Davith Anholin est connu de plusieurs historiens sous le nom de Gourgèn II. Le P. Lévond Movsêsian l'appelle Kiuriké Ier et le fait régner de 1048 à 1089 (de préférence à 1046-1081). Du vivant de son père, ce prince régnait déjà à Lori. Devenu seul roi, il transféra sa capitale de Chamchouldé ou Samchwildé à Lori, sa ville préférée. Cf. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, R. E. A., 7, II, 1927, p. 240-245.

2. Et non en 1049-1050, comme le veut Skylitzès, suivi par Tchamitch, II, p. 950.

3. Kédrénos-Skylitzès, II, 606 .10 sq.

4. Aristakès, XV, p. 89-90.

lac de Van, la ville de Berkri qu'il prit d'assaut en emmenant les habitants en esclavage, et celle d'Ardjèch dont les citoyens, après huit jours d'attaques incessantes, capitulèrent et, moyennant une forte rançon en or, argent, chevaux et mulets, obtinrent, semble-t-il, de meilleures conditions [1]. De là il vint assiéger Manazkert qui était, nous l'avons vu, la principale place forte des Byzantins dans cette partie de l'Arménie. Le gouverneur impérial de Manazkert, Vasil fils d'Aboukab (en grec Apokapis), originaire du Taïq, était arménien par son père et géorgien par sa mère [2]. C'était un vaillant soldat et un capitaine expérimenté qui sut faire face à la situation. « Il fortifia la ville par tous les moyens possibles. Il avait enrôlé tous les habitants qui avaient du cœur, hommes et femmes. Il promettait à chacun, au nom de l'empereur, des honneurs et des dignités, et nuit et jour il ne cessait de les encourager et de les animer. Cependant les Infidèles ne discontinuèrent pas pendant plusieurs jours leurs attaques. Comme ils avaient entrepris de creuser des sapes sous les remparts afin de pénétrer dans la ville par cette ouverture, les assiégés pratiquèrent une contre-mine et firent prisonniers les sapeurs ennemis. »

Toghroul-beg fit alors venir de Balèch (Bitlis) une énorme baliste qui, disait-on, avait jadis servi à l'empereur Basile II. « Quand elle eut été dressée, toute la ville fut épouvantée. Les premiers qu'elle atteignit furent trois sentinelles. Du même coup, elle rejeta à l'intérieur un veilleur qui occupait un poste avancé. Alors un prêtre, sortant des rangs des assiégés, éleva à la hâte une machine pour l'opposer à celle des Infidèles et, avec la première pierre qu'il lança, il atteignit la baliste ennemie et fracassa la tête du bélier. A cette vue le courage revint aux habitants. » Mais au bout de quelques jours, la baliste turque était réparée et recommençait à bombarder la ville. Vasil offrit alors les plus hautes récompenses à qui irait incendier la terrible pièce. Un « Franc », c'est-à-dire sans doute un mercenaire normand, se présenta : « Je n'ai ni femme ni enfant. C'est moi qui irai ! » « Il dit, demanda un vigoureux et rapide coursier, endossa sa cuirasse, couvrit sa tête d'un casque et prit une lettre qu'il attacha à la pointe de sa lance. Dans son sein étaient cachés trois pots remplis de naphte. Ainsi équipé, il se mit en route, ayant l'apparence d'un homme chargé d'un message. Après s'être recommandé aux prières des chrétiens, il se dirigea droit vers le camp des Infidèles. Ceux-ci, apercevant la lettre, crurent voir arriver un message et se tinrent tranquilles. Le Franc, s'étant avancé en face de la baliste, s'arrêta. Les ennemis crurent qu'il

1. Aristakès, xvi, p. 91. Matthieu, lxxviii, p. 98-99.
2. Aboukab, père de Vasil, avait été « garde de la tente » du fameux curopalate Davith, prince du Taïq.

était occupé à admirer cette formidable machine. En même temps, ayant saisi un des pots de naphte, il le lança contre la baliste, puis, en faisant le tour avec rapidité, il jeta le second et le troisième. Aussitôt la baliste s'enflamma, tandis que le Franc s'enfuyait. » Il fut assez heureux pour échapper à la poursuite des ennemis et rentra sain et sauf dans Manazkert. Quant à la baliste turque, elle était entièrement consumée [1].

Toghroul-beg s'obstina quelque temps encore. De nouveau, il faisait miner le rempart. Mais l'indomptable Vasil parait à tout. Animés par son esprit, les assiégés avaient fabriqué des crampons de fer à l'aide desquels ils enlevaient l'un après l'autre les sapeurs ennemis. A la fin le sultan se découragea et leva le siège. « Pour le braver, les habitants prirent un porc et, le plaçant dans une baliste, le lancèrent dans le camp ennemi en criant : O sultan, prends ce porc pour femme et nous te donnerons Manazkert! » [2]

Ravages de Toghroul-beg et d'Abou'l-Ouswâr

L'échec de Toghroul-beg devant Manazkert ne l'avait nullement découragé. De là, nous dit Aristakès [3], il envoya ses colonnes dans trois directions à travers toute l'Arménie : vers le nord jusqu'aux forteresses de l'Aphkhazie, « à la montagne de Parkhar », l'actuel Parkhal-dagh, et jusqu'au Caucase ; vers l'ouest jusqu'à la forêt de Tchanéthi, c'est-à-dire jusqu'au Lazistan [4], et au sud jusqu'au mont Simn (Simn-léarn), c'est-à-dire jusqu'à l'Anti-Taurus arménien [5]. « Partout sur la surface du pays on ne voyait que des cadavres. Tous les lieux habités étaient livrés aux flammes. Par ces méthodes, ils ruinèrent nos provinces, non pas une fois seulement, mais trois fois de suite qu'ils revinrent l'une après l'autre jusqu'à ce qu'enfin il ne restât plus un habitant dans toute la contrée et qu'on n'entendît plus un cri de bête [6]. » Beaucoup d'Arméniens s'étaient réfugiés dans les districts de Khordzéan et d'Hantzêth qui semblaient mieux fortifiés. Les coureurs turcs les y relancèrent jusque dans les forêts et les cavernes et en firent une effroyable tuerie [7]. « Quant aux massacres qui furent commis dans les districts de Terdjan (ou Derdjan) et d'Ekéléats, poursuit Aristakès, il n'est personne qui puisse s'en faire une idée [8]. »

La seconde colonne seldjouqide avait pénétré au Taïq et atteint le fleuve Tchorokh. Remontant la vallée du fleuve, elle

1. Matthieu, lxxviii, p. 99-100.
2. Matthieu, lxxviii, p. 101-102.
3. Aristakès, xvi, p. 91.
4. Markwart, *Südarmenien*, p. 230. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 181.
5. Marqwart, *l. c.*, p. 202.
6. Aristakès, xvi, p. 91.
7. Aristakès, xvi, p. 93.
8. *Ibid.*, p. 94.

fit une incursion dans la province de Khaldia. Elle s'en retournait chargée de butin lorsque, devant la forteresse de Baberd (Baïbourt), elle se heurta à un corps d'armée impérial, composé de mercenaires francs (normands, etc). Les Francs défirent les Turcs en bataille rangée, tuèrent leur chef, reprirent tout le butin et délivrèrent les malheureux prisonniers arméniens [1].

La troisième colonne turque alla attaquer le royaume arménien de Kars, c'est-à-dire le Vanand. Les généraux du roi de Kars Gagik-Abas tinrent bravement tête, mais ils furent finalement battus et perdirent leurs meilleurs guerriers. « L'un d'eux, nommé Thathoul, qui avait grièvement blessé le fils d'un chef turc, fut conduit devant le sultan : « Si ce jeune homme guérit, lui dit Toghroul-beg, je te donnerai la liberté. S'il meurt, je t'immolerai à lui. » — « Si c'est moi qui l'ai blessé, répondit Thathoul, il est perdu ! » [1] Le blessé mourut en effet. Toghroul-beg fit alors exécuter Thathoul, puis, lui ayant fait couper le bras droit, il envoya ce trophée au chef turc qui avait perdu son fils, avec ces mots : « Ton fils n'a pas été tué par le bras d'un lâche ! [2]

Tandis que ses colonnes volantes rayonnaient ainsi à travers l'Arménie, Toghroul-beg lui-même, après avoir levé le siège de Manazkert, était allé dans le Touaradzoï-Taph ou Dvaradzo-Daph, canton situé au sud du Baséan, entre le haut-Araxe, le Mourad-sou et le Bingöl-sou [3]. De là, descendant dans la plaine du Baséan, il atteignit l'inexpugnable forteresse d'Avnik (en grec, Abnikon, aujourd'hui Djiwân-qal'a) [4], à l'abri de laquelle s'était réfugié « tout ce qu'il y avait d'hommes et d'animaux dans la contrée ». Il n'osa l'attaquer et, passant outre, il parvint aux confins nord-ouest du Baséan, près du village de Dou (aujourd'hui Böyuk-Tuya), au nord-est d'Erzeroum [5]. « Ayant gravi incognito, en compagnie de quelques hommes seulement, une éminence escarpée qui commande Karin (la ville d'Erzéroum), cette ville s'offrit à ses yeux, pourvue de tous les moyens de défense. Après l'avoir longuement examinée, il revint sur ses pas [6]. » Skylitzès nous dit seulement qu'il atteignit dans cette direction la forteresse de Kômion ou Okômion, c'est-à-dire Okomi, l'actuel Ougoumi, dans le nord-ouest du Baséan, à l'est de Dou [7]. Comme les généraux byzantins, retirés dans les forteresses de la frontière du Taïq et de la Géorgie (« Ibérie » byzantine), ne faisaient pas mine d'en sortir, Toghroul-beg retourna devant Manazkert.

1. Aristakès, p. 95.
2. *Ibid.*, xvi, p. 96.
3. Cf. Hübschmann, *Indog. Forsch.*, xvi, p. 476.
4. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 80.
5. Cf. Hübschmann, *l. c.*, p. 245, n. 1.
6. Aristakès, xvi, p. 97.
7. Kédrénos-Skylitzès, ii, 590, 10. Cf. Brosset, *Histoire de Géorgie, Additions*, p. 225, n. 2, et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 182.

A la suite du premier siège de leur ville, les habitants de Manazkert, croyant le danger passé, s'étaient répandus dans la campagne, car c'était le temps de la moisson. Soudain reparut Toghroul-beg, brûlant de venger son échec. Pendant un mois, il donna chaque jour deux assauts à la ville et chaque fois en vain, car le gouverneur impérial Vasil fils d'Aboukab dirigeait cette fois encore la défense avec une indomptable énergie. Aristakès nous parle ici, comme tout à l'heure Matthieu d'Édesse, d'une baliste construite et servie par un prêtre qui contrebattit efficacement les balistes turques. « Quand les ennemis, posant une pierre dans la fronde de leur machine, la lançaient contre la ville, ce prêtre en lançait une autre droit en face de la leur, et la sienne, rencontrant celle des Infidèles, la renvoyait sur eux. » Les Turcs construisirent alors une catapulte, machine terrible qu'il fallait, assurait-on, quatre cents hommes pour manœuvrer. Les blocs énormes qu'elle lançait ouvrirent une brèche profonde dans le mur d'enceinte. Les Turcs se précipitèrent alors à l'assaut, mais cet assaut échoua [1]. En réalité, il semble qu'une partie des détails que nous donne là Aristakès fassent double emploi avec ceux que Matthieu d'Édesse nous a fournis pour le premier siège de la ville.

Quoi qu'il en soit, Toghroul-beg, désespérant de s'emparer de Manazkert, reprit le chemin de l'Iran. En cours de route, il passa devant Ardzké (grec, Artziké), sur la côte nord du lac de Van. La ville était protégée par les eaux du lac et par une puissante forteresse, mais les Turcs découvrirent un gué, pénétrèrent dans Ardzké et massacrèrent ceux des habitants qui n'avaient pas trouvé refuge dans la forteresse [2]. Le sultan quitta ensuite le sol arménien sans occuper aucune des villes conquises, mais en laissant le pays couvert de ruines. Raids dévastateurs après lesquels ne restaient debout que les grandes places fortes, comme Manazkert et Karin-Erzeroum au milieu des campagnes saccagées, des bourgs ouverts incendiés, de provinces entières dépeuplées.

L'exemple des Seljouqides encouragea en Arménie même l'émir kurde de Dwin et de Gandja, Abou'l-Ouswâr, à attaquer les chrétiens. Arméniens et Byzantins purent alors mesurer l'étendue de la faute qu'ils avaient commise en laissant subsister en pleine Arménie cette enclave musulmane. Depuis plus d'un siècle, les émirs de Dwin paraissaient inoffensifs. Ils affectaient de se reconnaître les vassaux corrects de la puissance chrétienne dominante, hier les grands rois bagratides, aujourd'hui l'empereur byzantin. Mais dès qu'apparut avec les Seldjouqides la possibilité d'une revanche musulmane, dès les premiers succès de Toghroul-

1. Aristakès, xvi, p. 99.
2. Aristakès, xvi, p. 100-101.

beg, Abou'l-Ouswâr avait reconnu sa suzeraineté et lui avait donné sa pleine adhésion contre les chrétiens. Dans l'année 504 de l'ère arménienne (8 mars 1055-7 mars 1056), il exécuta un raid foudroyant contre Ani. A son apile che, les habitants du Chirak coururent se réfugier dans la capitale, « mais tous ne réussirent pas à y entrer, car, comme il commençait à se faire tard, les portes avaient été fermées ». Les cavaliers de l'émir, surgissant au milieu des ténèbres, parvinrent jusqu'au rempart et firent un massacre épouvantable de la multitude désarmée qui se pressait auprès des portes, après quoi ils regagnèrent Dwin chargés de prisonniers et de butin [1].

Le gouvernement byzantin envoya alors contre Abou'l-Ouswâr « toutes les forces de l'Orient », sous le commandement de l'eunuque Nicéphore. D'après Skylitzès, Nicéphore pénétra jusqu'à Gandja (Gandzak) et força Abou'l-Ouswâr à renouveler son traité de vasselage envers l'Empire et à donner son neveu en otage [2]. Mais il était clair que, dès la réapparition des Seldjouqides, l'émir passerait de nouveau du côté de ses coreligionnaires.

Raids et dévastations

En réalité, les Byzantins, incapables de contrôler l'Arménie, se contentaient d'entretenir des garnisons dans quelques places exceptionnellement fortes en abandonnant le reste du pays à l'invasion. Le pis est qu'il ne s'agissait même pas d'une invasion régulière accomplie avec un minimum d'ordre, mais de raids de hasard, par des bandes turques ou kurdes anonymes, n'ayant pour objet que le pillage et la destruction. Les Byzantins s'étant montrés incapables d'établir une ligne de frontière effectivement défendue et ayant, de surcroît, désarmé les milices arméniennes et déporté l'aristocratie militaire locale, l'Arménie était une terre ouverte, livrée à tout venant.

Pendant l'année arménienne 504 (1055-1056), Aristakès mentionne un contre-coup inattendu des guerres seldjouqides. Le Tarôn avait pour gouverneur impérial un officier nommé Théodore qui était le fils de ce *vestis* Aaron, d'origine bulgare, que nous avons vu gouverner pour l'Empire le Vaspourakan. Des bandes de Turcs dissidents, sans doute en rupture avec la cour du sultan seldjouqide, vinrent se donner à Théodore. Pour preuve de leur sincérité, ces Turcs allèrent piller les musulmans de Khelath et lui rapportèrent le butin. Des officiers du sultan vinrent alors

1. ARISTAKÈS, XVII, p. 103. Cf. HONIGMANN, p. 182, n. 11.
2. KÉDRÉNOS-SKYLITZÈS, II, 593 sq. C'est peut-être à cette expédition que se rapporte le passage de la *Chronique Géorgienne* (*Histoire de la Géorgie*, 1, p. 323) où il est dit que le roi de Géorgie Bagrat IV aida les Byzantins contre les Turcs à Gandja, passage que BROSSET n'a su sous quelle date placer.

sommer Théodore de leur livrer les transfuges. Théodore ayant refusé, les Seldjouqides l'attaquèrent et le tuèrent [1].

L'hiver étant venu, ces mêmes Seldjouqides allèrent saccager les villages du district de Harq, notamment celui de Mankangom (« l'Étable de l'Enfant ») dont ils surprirent et massacrèrent les habitants au milieu de l'office nocturne, pendant les fêtes de l'épiphanie. Ayant rassemblé beaucoup de butin et de prisonniers, ils se retirèrent ensuite, mais en voulant traverser sur le glace l'Aradzani (Mourad-tchaï), près du village du même nom, la glace se rompit sous le poids de leur colonne et ils furent tous engloutis avec leurs captifs [2]. Honigmann pense que ce détachement faisait partie des troupes du chef turc appelé Samoukh (Samouqa) par Skylitzès et que le sultan Toghroul-beg, après sa grande expédition de 1054, avait laissé derrière lui avec 3.000 hommes pour achever de piller les vallées arméniennes [3].

Tous les pillards du voisinage, Turcs, Azéris et Kurdes, se transmettaient la bonne nouvelle que cette riche terre d'Arménie, privée de ses défenseurs, abandonnée par ses maîtres byzantins, était ouverte à tout rezzou. « Été comme hiver, nous dit Aristakès pour le règne de l'impératrice Théodora (1054-1055), ils ne cessèrent de ravager l'Arménie. Ils expédiaient de tous côtés des espions à la découverte et, partout où ils apprenaient l'existence de lieux habités, ils allaient pendant la nuit les surprendre à l'improviste, massacrant le plus d'habitants qu'ils pouvaient. N'ayant rien à craindre, ils restaient plusieurs jours dans chaque village, fouillant les maisons et enlevant tout ce qu'ils trouvaient. Puis, après avoir détruit le village de fond en comble, ils rentraient sur leur territoire, traînant après eux leur butin et leurs prisonniers [4]. »

Le même auteur cite comme exemple la destruction d'Okomi, dans le Baséan. « Okomi était une petite ville habitée par une population nombreuse et riche. Les Infidèles allèrent la surprendre pendant la nuit de l'Épiphanie (janvier 1055). Mais comme le sol était couvert d'une couche épaisse de glace, les mains et les pieds de ces bêtes à face humaine étaient engourdis par le froid. Aux approches de la ville, ils trouvèrent du fourrage mis en réserve pour les bêtes de somme. Ils y mirent le feu, et la flamme de l'incendie éclaira la plaine entière comme en plein midi. Rangés auprès, les Infidèles s'y réchauffèrent, eux et leurs chevaux. Puis tendant leurs arcs et dégainant, ils s'élancèrent sur la ville avec la même ardeur qu'en été et, le sabre à la main, firent un immense carnage dans lequel périrent environ 30.000 personnes. Pas un

1. Aristakès, xvii, p. 103-104.
2. Aristakès, xvii, p. 104.
3. Honigmann, p. 183.
4. Aristakès, xviii, p. 107-108.

habitant n'échappa, à l'exception de ceux qui se trouvaient quelque part en voyage sur les routes. Les Infidèles restèrent trois jours à Okomi, chargèrent leurs bœufs, leurs ânes et leurs chevaux de blé, de grains et de richesses de toute sorte et repartirent chez eux [1]. »

A ces dévastations, il faut ajouter l'action personnelle des mercenaires étrangers au service de l'Empire et qui, parfois, s'alliaient aux Turcs pour piller avec eux. Ce fut le cas, en 1057, du mercenaire normand Hervé qui conclut un pacte avec le chef turc Samoukh. Il est vrai que Hervé se brouilla ensuite avec les Turcs et mit Samoukh en fuite du côté de Khelath. Peu après, le même aventurer normand fut fait prisonnier près de Khelath par le marwanide Naçr ad-Daoula, émir du Diyarbékir [2].

L'intervention géorgienne. Tentative d'Ivané Orbélian en Arménie Occidentale.

Pendant la guerre civile qui, en 1057-1058, divisa Byzance, l'Arménie fut entièrement à l'abandon. Le prince géorgien Ivané fils de Liparit, de la grande famille des Orbélian, presque aussi puissante en Géorgie que le roi Bagrat IV lui-même [3], en profita pour s'agrandir en Arménie. Les Byzantins lui avaient donné Erêz dans le Hachtéanq, l'Asthianène grecque. Dans l'anarchie qui prévalait à Byzance, il se présenta devant la forteresse d'Élants-berd (« le Fort aux Biches »), aussi appelée Olnout, ou Elnout, l'Olnoutin des Byzantins [4], sur le haut Gôinük-sou, entre le Khordzéanq et l'Archarouniq. Il s'en rendit maître par ruse, dit Aristakès, puis alla dans le district d'Alori entre les sources du Bingöl-sou et celles de l'Araxe et y prit possession de Havatchitch, la Khabtzitzin des Byzantins, la Hafdjîdj des sources musulmanes, forteresse située aux sources de l'Araxe. « Les habitants, nous dit Aristakès, allèrent au-devant de lui et le reçurent comme un ami [5]. » On imagine sans peine l'angoisse de ces malheureuses populations arméniennes, désarmées et privées de leur classe militaire par la défiance byzantine, puis abandonnées sans défense par les Byzantins à toutes les horreurs de l'invasion seldjouqide. Entre le massacre turc et la perfidie byzantine, le prince géorgien devait leur apparaître comme un sauveur providentiel. Ivané fit arrêter le représentant du gouvernement byzantin dans le pays de Havatchitch, l'emprisonna à Olnout et se fit remettre par lui l'argent des caisses impériales, ainsi que les chevaux et mulets de la remonte. De là, il se dirigea à marches

1. Aristakès, xviii, p. 108.
2. Kédrénos-Skylitzès, ii, 617 sq. Cf. Schlumberger, iii, p. 775.
3. Cf. *Histoire de la Géorgie*, 1, p. 324, 325 sq.
4. Sur ce nom, Adontz, *Arminiya*, p. 16, n. 2, et Honigmann, p. 148, n. 8.
5. Aristakès, xviii, p. 111-112.

forcées sur Karin-Erzeroum et essaya de s'en faire ouvrir les portes en se présentant comme le mandataire de l'empereur. Les habitants ayant refusé de l'accueillir, il entreprit le siège de la ville. Le gouverneur byzantin d'Ani, Katakalon Kékauménos, envoya alors un corps d'armée contre lui. Ivané, n'osant tenir tête, se retira, non sans avoir au préalable ravagé le pays [1]. Malheureusement, dans sa colère d'avoir échoué, il envoya demander l'aide des Turcs et cet appel criminel provoqua une nouvelle invasion [2].

Sac de Blour

A l'appel d'Ivané, des bandes de musulmans accoururent auprès de lui, mais en si grand nombre qu'il en fut lui-même effrayé. Faute de pouvoir s'attaquer à Katakalon retranché derrière les murailles d'Ani, ces bandes demandèrent à Ivané de la terre à piller : « Indique-nous quelque lieu que nous puissions piller, ne nous renvoie pas les mains vides ! » Le prince géorgien, éperdu, les fit guider à cet effet vers le thème byzantin de Khaldia, c'est-à-dire vers l'hinterland de Trébizonde. Là, les Turcs, à leur habitude, exterminèrent tous les habitants qu'ils rencontrèrent devant eux jusqu'à Kherthi, le Khartôn des sources byzantines, l'actuel Kharth [3], sur le haut Tchorokh, au nord-ouest de Baïbourt, dans les forêts du Tchaneth. Puis ils se retirèrent avec un grand convoi de butin non sans récompenser leurs guides géorgiens [4]. Seulement, comme ils avaient pu se rendre compte que le pays était sans défense, ils revinrent la même année (1057-1058). Cette fois, ils passèrent par le district de Mananali (région de Bizand ou Widjan, au sud du Derdjan), où ils se divisèrent en deux colonnes. L'une se dirigea sur l'Ékéléats dont elle surprit la ville principale en pleine nuit et en pleine sécurité : là aussi le massacre fut affreux. De l'Ekéléats, les Turcs passèrent dans le district de Karin où ils assaillirent la petite ville de Blour (« la Colline »), l'actuel Plour, à 14 km. à l'ouest d'Erzeroum. Les gens de Blour avaient grande confiance dans la solidité de leurs murailles, si bien que beaucoup d'habitants d'Artzèn (Qara-ars) s'y étaient réfugiés. Mais les Turcs escaladèrent la muraille. « A la vue des sabres étincelants, au sifflement des cordes d'arcs, les habitants semblèrent comme enchaînés. Et comme il n'y avait là ni gouverneur, ni chef pour ranimer leur énergie, tous ces hommes sans guides se découragèrent et se débandèrent. Les Infidèles, se précipitant sur leurs traces, les massacrèrent comme un troupeau de brebis dans la bergerie. Ils décapitaient les uns,

1. Cf. Brosset, *Histoire de Géorgie*, 1, p. 326, n. 3.
2. Aristakès, xviii, p. 112.
3. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 183, n. 10.
4. Aristakès, xviii, p. 113.

se ruaient sur les autres, l'épée à la main, et leur perçaient le cœur avec leur sabre. Quand à ceux qui avaient trop d'embonpoint, ils les faisaient agenouiller, attachaient leurs mains à des piquets fixés au sol, puis, dépouillant une main avec leurs ongles, tiraient la peau par devant et par derrière, d'un bras et d'une épaule à l'autre, la ramenaient jusqu'à l'extrémité de l'autre main ; tirant brusquement dessus, ils en faisaient alors des cordes d'arcs [1]. »

Aristakès estime à 7.000 le nombre des morts ou des malheureux emmenés en esclavage dans cette région. Son récit est particulièrement significatif parce qu'il nous montre une fois de plus quel crime contre la chrétienté avaient commis les Byzantins en déracinant du pays la noblesse militaire arménienne sans laquelle les populations n'étaient qu'un troupeau voué d'avance au massacre.

Pendant ce temps, une autre colonne turque, également partie du point de concentration du Mananali, traversait au galop le Khordzan ou Khordzéanq et le Khanzèth et, après une marche de nuit, tombait sur le bourg de Harav ou Hatav situé, d'après Mékhithar, à l'ouest du Khanzèth, sur la rive gauche de l'Euphrate. Les habitants se cachèrent dans les vignes qui entouraient la ville, mais la cavalerie turque s'y livra à une effroyable chasse à l'homme. « Les grappes de raisins étaient toutes teintes de sang. » Les Turcs « détruisirent de même par le fer et l'incendie les bourgades et les villages du voisinage, dont ils emmenèrent les habitants en servitude jusqu'à ce qu'il ne restât plus un être vivant capable d'ouvrir la bouche et de pousser un cri » [2].

Destruction de Mélitène

A l'automne de cette même année de malheur, dans les premiers jours d'octobre 1057, une nouvelle armée turque traversa l'Arménie de part en part et s'avança d'une seule traite jusqu'au district de Kamakh, sur le haut Euphrate, entre l'Ékeléats et le Daranaliq. Là, les Turcs se divisèrent en deux colonnes. Les uns marchèrent sur Colonée, dans le Pont [3]. Les autres se portèrent sur Mélitène (Malatya) en employant leur tactique habituelle des marches de nuit.

Mélitène était une des places de commerce les plus riches de l'Arménie. « Les Turcs depuis longtemps avaient entendu dire que cette magnifique cité regorgeait d'or, d'argent, de pierres précieuses et d'étoffes de brocart et qu'en outre elle n'était pas protégée par des remparts [4]. » Elle possédait comme garnison

1. Aristakès, xviii, p. 114-115.
2. Aristakès, xix, p. 117-118.
3. Aristakès, xxi, p. 120.
4. Matthieu, lxxxi, p. 107.

un simple détachement de cavalerie byzantine qui, à l'arrivée des Turcs, opéra une sortie. A la faveur du combat qui s'ensuivit, une partie des habitants purent s'échapper, mais la garnison prit elle-même la fuite, abandonnant aux Turcs le reste de la population [1]. « Alors, dit Matthieu d'Édesse, la multitude, se dispersant sur toute l'étendue de la plaine, vint se jeter au milieu des ennemis. Ceux-ci s'arrêtèrent étonnés en contemplant cette population aussi nombreuse que le sable de la mer. Ils n'osèrent rien entreprendre contre elle jusqu'à l'instant où elle tenta de fuir. A ce moment, se précipitant sur elle, l'épée nue à la main, ils en firent un carnage épouvantable. Quand le massacre et le pillage eurent cessé, le vainqueur fit marcher devant lui, pour les mener en esclavage, les dames de haute naissance, les jeunes garçons et les jeunes filles. Il emporta des trésors incalculables [2]. » Les Turcs n'étaient restés que trois jours à Mélitène, mais ces trois jours leur avaient suffi pour détruire la ville de fond en comble.

Les Turcs firent ensuite une pointe vers l'Ekéléats, mais les montagnards arméniens se réunirent en bandes de partisans et, avec leurs arcs et leurs flèches, allèrent dresser des embuscades devant tous les défilés. Comme l'hiver était venu et qu'une épaisse couche de neige couvrait cette haute région, les envahisseurs n'osèrent continuer leur route. Ils hivernèrent tant bien que mal dans l'Ekéléats, non sans commettre dans les villages voisins les atrocités que décrit Aristakès [3].

Les vivres venant à leur manquer, les Turcs passèrent dans le district de Khordzeanq ou Khordzênq (Khorzianène) (1058). Comme les chemins avaient été coupés à cause de la peur qu'on avait d'eux et qu'une épaisse couche de neige couvrait encore la terre, ils se divisèrent en deux bandes. En tête marchaient les chevaux et les mulets à vide sur la route que frayait l'armée ; les prisonniers et les bagages venaient ensuite. Cheminant de la sorte, ils arrivèrent à l'extrémité du district, au village de Morrans [4]. Il y avait à Morrans une forteresse où s'étaient réfugiés les habitants de la ville basse. Les Turcs se préparèrent à l'attaque. Leur chef, « s'étant approché de la forteresse, se prit à interpeller l'officier qui y commandait. Assis sur un épais monceau de tapis dont il avait recouvert la neige, avec son bouclier posé devant lui, il lançait d'insolents défis aux défenseurs, quand une flèche qui l'atteignit à la gorge, l'étendit raide mort. Les troupes byzantines s'étant aussitôt mises à sonner de la trompette, les Turcs prirent la fuite ». La garnison de la forteresse réoccupa

1. Aristakès, *l. c.*, p. 120.
2. Matthieu, *l. c.*, p. 108.
3. Aristakès, xxi, p. 121. D'après Matthieu, lxxxi, p. 108-109 les Turcs seraient allés hiverner dans le Hanzêth.
4. Sur ce village, Adontz, *Arminiya*, p. 14.

la ville basse, et, se répandant dans le camp abandonné par les Turcs, se mit à y faire du butin. Mais les Turcs se croyaient poursuivis. Quand ils s'aperçurent que la garnison byzantine n'était pas à leurs trousses, ils firent demi-tour et tuèrent tout ce qu'ils trouvèrent occupé à piller leur camp.

Thornik Mamikonian. Victoire arménienne du Glakavanq.

De Morrans, les Turcs se dirigèrent sur Olnout, mais ils y furent rejoints et sérieusement battus par les milices de Morrans qui leur reprirent de nombreux prisonniers et une grande quantité de butin [1]. Ce qui s'échappa gagna par bandes dispersées le Tarôn.

Là ces fuyards se heurtèrent à un des rares princes arméniens que la soupçonneuse politique byzantine n'eût pas encore arrachés du pays, le vaillant Thornik Mamikonian, fils de Mouchel Mamikonian, un des seigneurs du Tarôn et du Sasoun (Sanasounq) [2] sous la suzeraineté byzantine. Thornik recruta une armée parmi les belliqueux montagnards du Sasoun et, à leur tête, marcha contre les envahisseurs. La bataille eut lieu près du Couvent du Précurseur ou Glakavanq, aujourd'hui Tchangli-kilissé, dans le nord-ouest du Tarôn. « Ce fut une terrible journée. Les deux armées se jetèrent avec fureur l'une sur l'autre. Thornik, excitant de la voix ses soldats sur l'aile droite, enfonça l'aile gauche des Infidèles et la mit complètement en déroute. Puis, revenant sur ses pas et tournant ses regards vers le couvent du Précurseur, il s'écria avec force : O couvent de Glak, ô Précurseur, viens à mon secours et rends ce jour heureux pour les chrétiens [3] ! » Excités par son exemple, les héroïques paysans du Sasoun, les farouches pâtres du mont Simn écrasèrent les Turcs, leur reprirent le butin et délivrèrent les captifs. Les débris de l'armée turque se sauvèrent péniblement, tandis que Thornik rentrait tout joyeux au Sasoun, « bénissant le Seigneur d'avoir pu arracher à la servitude tant de prisonniers amenés de Mélitène » [4].

Certes les incursions turques n'allaient jamais sans dommage et Aristakès nous répète qu'au cours du raid dont nous venons de parler, les Turcs avaient incendié au passage le vénérable couvent du Précurseur, en arménien Sourb Karapet, aussi appelé Couvent de Glak (Glakavanq) ou Couvent des Neuf Sources (Innaknéavanq), l'actuel Tchangli-kilissé, qui était la gloire du Tarôn [5]. Mais l'exemple de Thornik prouve une fois

1. Aristakès, xxi, p. 122.
2. Le Tarôn est séparé du Sasoun par la chaîne du mont Simn (Simnléarn).
3. Matthieu, lxxxi, p. 109.
4. Matthieu, lxxxi, p. 109.
5. Aristakès, xxi, p. 122-123.

de plus que partout où les Byzantins avaient laissé subsister les anciennes familles militaires arméniennes, partout où elles restaient encore debout pour encadrer et mener au combat la robuste paysannerie haïkane, féodaux et paysans mettaient les Turcs en fuite. Là où les généraux byzantins et leurs troupes mercenaires pliaient, le baron Mamikonian et les montagnards du Sasoun reprenaient aux bandes seldjouqides leurs prisonniers et leur butin, semaient de cadavres turcs les défilés du mont Simn et la plaine taronite. Ce que l'Arménie avait fait naguère contre les envahisseurs perses ou arabes, elle était donc prête à le refaire contre le Turc. Mais il eût fallu pour cela qu'elle n'eût pas été au préalable désarmée par Byzance....

Ajoutons que ce n'est pas sans émotion que l'historien voit reparaître ici la famille des Mamikonian. Naguère, au milieu du ve siècle, c'était elle qui, avec le grand Vardan, avait, aux champs d'Avaraïr, commencé contre les Perses l'insurrection qui devait faire reconnaître l'autonomie arménienne. Et voici qu'aux jours les plus sombres de l'invasion seldjouqide la vaillance d'un autre Mamikonian jetait un dernier rayon de gloire sur l'agonie du Hayastan médiéval.

Sac de Sébaste

La machine de guerre byzantine, déjà bien négligée depuis la mort de Basile II, acheva de se détraquer sous le règne de l'empereur Constantin X Doukas (1059-1067) à qui Skylitzès reproche avec raison son incurie [1]. Les Turcs, par leurs raids incessants, transformèrent alors en déserts non seulement les plus fertiles cantons de l'ancienne Arménie bagratide et du Vaspourakan, mais aussi l'Arménie occidentale du côté de l'Euphrate. En même temps, à travers l'Arménie, ils commençaient à aller dévaster l'Asie Mineure.

Au commencement de l'année arménienne 508 (6 mars 1059-4 mars 1060), nous dit Matthieu d'Édesse [2], une armée turque, commandée par trois émirs, dont Samoukh, pénétra en Cappadoce et marcha contre Sébaste (Sivas) dans l'intention de faire prisonniers les deux princes ardzrouniens, héritiers de la maison de Vaspourakan, Atom et Abousahl. Mais à la nouvelle de l'approche des Turcs, Atom et Abousahl eurent le temps de s'enfuir à Gabadonia (la Khavataneq de Matthieu d'Édesse, aujourd'hui Dévéli), au sud de Césarée [3].

Le 4 juillet 1059, les Turcs commencèrent le siège de Sébaste. Bien que la ville fût dépourvue de remparts, ils hésitèrent un moment à y pénétrer, « parce qu'apercevant les églises qui éle-

1. Kédrénos-Skylitzès, II, 652, 21 sqq.
2. Matthieu, LXXXIV, p. 111.
3. Honigmann, p. 173, n. 4.

vaient à l'horizon leurs dômes blanchissants, ils crurent que c'étaient les tentes de l'ennemi » ; puis, quand ils eurent reconnu que Sébaste n'avait pas de garnison, ils s'y précipitèrent, se livrèrent à un affreux massacre, réduisirent le reste de la population en servitude. Le butin fut non moins considérable. « La quantité d'or, d'argent, de pierres précieuses, de perles et d'étoffes de brocart qu'ils enlevèrent est au-dessus de tout calcul. » Enfin, au bout de trois jours, leur sinistre besogne étant accomplie et Sébaste étant la proie des flammes, les Turcs se retirèrent [1].

Massacre dans le district de Balin

Pendant l'année arménienne 511 (6 mars 1062-5 mars 1063), nouvelle invasion turque, conduite par des chefs que Matthieu d'Édesse appelle le Khorassan-salar, Tchemtchem et Isouli, et qui mirent à feu et à sang le district de Balin (aujourd'hui Baghin, près d'Argana), ainsi que ceux d'Arkni (l'Argana actuel) et de Thelkhoum (Toulkhoum), dans le sud-ouest arménien [2]. « C'était un pays prospère, riche en bestiaux, rempli d'une florissante population. » Matthieu d'Édesse mentionne le samedi 5 octobre 1062 comme le jour d'un des plus affreux massacres du temps. Un prêtre, nommé Christophe, « ayant vu cette multitude d'Infidèles, rassembla dans l'église les habitants de son village, hommes, femmes et enfants, puis il commença la célébration du saint sacrifice et leur distribua la communion. Cependant, les Infidèles cernèrent l'édifice et les chrétiens, après avoir pris part au banquet sacré, sortaient l'un après l'autre, pour s'offrir au trépas. Lorsque Christophe survécut seul avec ses fils, tous trois fléchirent le genou devant Dieu, et, le bénissant, ils se donnèrent mutuellement le baiser d'adieu ; puis, s'avançant sur le seuil de la porte, ils reçurent la mort des martyrs » [3].

Ces atrocités finirent par émouvoir l'émir d'Amida, au Diyarbékir, Sa'îd ad-Daoula, de la dynastie kurde des Marwânides. Il conclut un accord avec le Khorassan-salar et obtint qu'au lieu d'être massacrés, les prisonniers arméniens seraient vendus au marché d'Amida. Mais on peut se demander si leur sort était préférable [4].

Davalanos et le Normand Hervé

Comme toujours, la nouvelle de cette invasion était parvenue trop tard à la cour de Constantinople. L'empereur Constantin

1. Matthieu, LXXXIV, p. 111-113.
2. Matthieu, LXXXVI, p. 115-116.
3. Matthieu, LXXXVI, p. 116.
4. Matthieu, *ibid.*, p. 117.

Doukas envoya alors une armée sur les lieux, sous le commandement d'un mercenaire normand nommé Hervé, connu des historiens orientaux sous le nom de Francopoulos [1], et qui prit comme centre de ses opérations le district de Thelkhoum. Il y fut rejoint par un autre capitaine impérial, « Davatanos » ou « Tavadanos », duc byzantin d'Édesse, venu avec les milices d'Édesse, de Gargar et de Hiçn-Mançour. « Le spectacle que présentait le district de Thelkhoum, si horriblement saccagé, arrachait des larmes à leurs soldats. » A leur approche, les dernières bandes turques évacuèrent précipitamment le pays, ce qui prouve une fois de plus que l'inertie et la carence des armées byzantines étaient la principale cause des malheurs de l'Arménie [2].

Davatanos, ne voulant pas rentrer à Édesse sans s'être vengé des musulmans, alla attaquer Amid. Il entendait profiter de ce que l'émir local, le marwânide Sa'îd ad-Daoula, venait d'être empoisonné par les habitants, mais ces derniers corrompirent le mercenaire normand Hervé qui s'abstint de soutenir l'attaque. Davatanos laissé seul fit des prodiges de valeur, mais fut tué. Sa mort héroïque éveilla les remords d'Hervé qui le vengea, nous dit Matthieu, en faisant un carnage de guerriers musulmans [3].

Vers le même temps un partisan arménien nommé Enovq vint aussi guerroyer sur le territoire d'Amida, afin, semble-t-il, de reprendre aux Kurdes les troupeaux arméniens achetés par eux aux pillards turcs, mais il fut battu et vit ses bandes dispersées par le cheikh kurde Khâlid près de Sévévérak, l'actuel Souwaïda, au sud-est de Gargar [4]. Hervé « le Francopoule » fut plus heureux, car il rencontra sur la route d'Amid à Karin (Erzéroum) les détachements de Turcs qui avaient précédemment saccagé Thelkhoum ; il les tailla en pièces, tua leur émir, un certain Yoûsouf, leur reprit leur butin et délivra une multitude de captifs [5].

Expédition d'Alp Arslan en Géorgie

Le sultan seldjouqide Toghroul-beg eut pour successeur son neveu Alp-Arslan (1063-1072). Dès son avènement, le nouveau sultan entreprit une grande expédition en Transcaucasie (1064) [6].

Alp-Arslan, parti de Marand, dans l'Azerbaidjan, traversa l'Araxe près de Nakhitchévan sur un pont de bateaux. Là, il divisa son armée en plusieurs corps. Lui-même se dirigea vers la Géorgie, tandis qu'un autre corps d'armée, sous le commande-

1. Cf. LAURENT, *Échos d'Orient*, XXXIV, 1931, p. 469, n. 3.
2. MATTHIEU, LXXXVI, p. 118.
3. MATTHIEU, LXXXVI, p. 119.
4. MATTHIEU, LXXXVII, p. 120.
5. MATTHIEU, LXXXVII, p. 120.
6. Cf. MARQUART, *Itinerar*, p. 36-45. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 185-188.

ment nominal de son fils Mélik-châh, alors un enfant, et du célèbre ministre Nizâm al-Molk, allait attaquer diverses forteresses byzantines de la frontière.

La *Chronique Géorgienne* nous donne l'itinéraire d'Alp-Arslan [1]. Il monta au nord vers le Kangarni, c'est-à-dire le Gougarq arménien, l'ancienne Gogarène. Il passa de là, marchant toujours vers le nord, dans le Trialêth, qu'il dévasta et d'où, « en un seul jour, ses coureurs se répandirent jusqu'à Qwélisqour », nom dans lequel Brosset propose de voir la ville de Qwélis-tzikhé, en Meskhéthi [2]. Il traversa ensuite le Chawchéthi, le Klardjéthi et, après cet immense demi-cercle au nord de l'Arménie, du nord-est au nord-ouest, arriva jusqu'à Phanaskert dans le nord-est du « Tao », c'est-à-dire du Taïq. De là il revint dans le Trialêth. Ses avant-gardes faillirent surprendre le roi de Géorgie Bagrat IV qui n'eut que le temps de s'enfuir plus au nord, dans le Karthli. Renonçant à l'y poursuivre, les Turcs allèrent attaquer, dans le nord du Djawakhéthi, la ville d'Akhal-kalakhi, ville sans fortifications dont l'héroïque garnison se fit massacrer plutôt que de se rendre [3].

Après avoir ainsi saccagé la Géorgie méridionale, Alp-Arslan eut la fantaisie de se faire donner en mariage une princesse bagratide, en l'espèce la fille de Kiuriké Ier ou Gourgèn II, roi du Tachir ou de l'Aghouanie arménienne (capitale à Lori) [4]. Kiuriké, craignant, nous dit Matthieu d'Édesse, qu'un refus de sa part n'attirât sur le Tachir les horreurs de l'invasion seldjouqide, accorda sa fille, moyennant quoi, nous assure la même source, Alp-Arslan « contracta avec lui paix et amitié pour toujours et le renvoya à Lori comblé de présents » [5]. Pour la *Chronique Géorgienne*, Kiuriké refusa d'abord et il fallut qu'Alp-Arslan recourût à l'intervention du roi de Géorgie Bagrat IV, — lequel se trouvait l'oncle maternel de la jeune fille [6], et qui fut bien aise d'obtenir à ce prix la paix du sultan. La *Chronique* nous dit même que Kiuriké refusa d'abord d'obtempérer aux conseils de Bagrat IV. Sur quoi Bagrat lui dépêcha l'*éristhaw* Varaz-Bakour-Gamrékel qui le captura après avoir gagné ses gens. Bagrat ne rendit sa liberté au malheureux Kiuriké qu'en se

1. *Histoire de Géorgie*, 1, p. 327-328.
2. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, 1, p. 327, n. 4.
3. *Histoire de Géorgie*, 1, *Chronique*, p. 328. Matthieu, lxxxviii, p. 121.
4. Gourgén II, *alias* Kiuriké Ier, roi du Tachir, capitale Lori, de 1046 à 1081 ou (d'après le P. Lévond Movsêsian) de 1048 à 1089. Cf. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, R. E. A., 7, II, 1927, p. 240-245.
5. Matthieu, lxxxviii, p. 121.
6. Pour Matthieu d'Édesse, lxxxviii, p. 121, Alp Arslan avait demandé la main de la fille de Kiuriké. Pour la *Chronique Géorgienne*, p. 328, il ne s'agit plus de la fille de Kiuriké, mais de sa nièce. Pour Vardan il s'agissait bien de la fille de Kiuriké, laquelle était en même temps la nièce de Bagrat IV. Pour mettre ces sources d'accord, fait observer Movsêsian, il faut conclure que la femme de Kiuriké était la sœur de Bagrat IV (Movsêsian, *l. c.*, p. 242).

faisant céder par celui-ci la forteresse-frontière de Chamchwildé ou Samchvildé, dans le Gougarq géorgien, vieil objet de litige entre Géorgiens et Arméniens. La *Chronique* nous dit même que les Géorgiens conduisirent Kiuriké sous les murs de Chamchwildé et l'y attachèrent à une potence jusqu'à ce qu'il eût consenti à la cession exigée [1].

Telles étaient les misérables compétitions territoriales auxquelles se livrait la dynastie bagratide de Géorgie à l'heure où la grande invasion turque saccageait Géorgie et Arménie. Il est vrai que, comme l'avoue la *Chronique*, Bagrat IV avait hâte d'obtenir la paix d'Alp-Arslan en aidant à satisfaire le caprice du sultan envers la princesse arménienne. Se sentant les coudées franches de ce côté, il cherchait, au détriment du roi arménien de Lori, une compensation aux pertes énormes que lui avait fait subir à lui-même l'invasion seldjouqide.

Tandis qu'Alp Arslan conduisait cette expédition de pillage à travers la Géorgie, un de ses corps d'armée, sous l'autorité nominale de son jeune fils Mélik-châh avec son ministre Nizâm al-Molk, s'emparait de plusieurs forteresses byzantines, notamment de Sourmari ou Sourb-Mari, l'actuelle Sürmélü, l'Hagia Maria des Byzantins, située, on l'a vu, sur l'Araxe, à l'est du confluent de l'Akhouréan [2]. Honigmann pense avec raison que cette armée turque dut également s'emparer d'Anberd (Biourakan, au nord d'Etchmiadzin) et d'Hagios Géorgios (Sourb Géorgi-vanq ?) [3]. Les Turcs durent prendre aussi Bedjni, dans le district de Nig, au nord d'Érivan. Au témoignage des sources arabes, ils s'emparèrent enfin d'une ville de Maryam-nichîn qui doit être Marmachen, dans le Chirak [4], et ce fut là que les deux armées turques opérèrent leur jonction.

Les sources arabes nous disent ensuite que les Turcs conquirent « Sipêdh-chahr », un nom qui, étymologiquement (« la ville blanche »), pourrait correspondre à la Thethris-tzikhé des Géorgiens, place située à la frontière arméno-géorgienne, au nord de Marmachèn, près d'une des sources de l'Akhouréan [5]. D'après les mêmes chroniques, les Turcs brûlèrent Lal que Minorsky recherche dans l'actuelle Allaverdi, au pied du massif du Lelvar, au nord-est de Lori, sur la rivière Berdoudj, Débéda ou Bortchala [6], mais, en ce cas, il faudrait admettre qu'Alp Arslan avait déjà rompu avec son nouveau beau-père, Gourgèn-Kiuriké, roi du Tachir ou de Lori.

1. *Histoire de Géorgie*, 1, p. 329. Cf. L. Movsêsian, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, Revue des Études Arméniennes, 7, II, 1927, p. 241-242.
2. Ibn al-Athîr, X, p. 25-28. Cf. Honigmann, p. 186-187.
3. Honigmann, p. 187.
4. Marquart, *Itinerar*, p. 47. Honigmann, p. 187.
5. Honigmann, p. 187, n. 4.
6. Minorsky, *Transcaucasica*, dans *Journal Asiatique*, 1930, p. 111 et sq. Cf. Honigmann, p. 187-188.

Prise d'Ani par Alp-Arslan

Alp-Arslan avec toutes les forces turques vint alors assiéger Ani.

On a vu que, depuis que les Byzantins s'étaient emparés de la ville, ils en avaient peu à peu éloigné toutes les troupes arméniennes et les avaient remplacées par une garnison de mercenaires. Les chefs de cette garnison semblent bien avoir été deux Géorgiens, « Bagrat père de Sembat, et Grégoire fils de Pakourian » [1]. Le second était, en tout cas, « Géorgien de nation », puisque Matthieu le donne expressément comme tel [2]. Comme le fait observer Honigmann, il s'agit sans doute de Grégoire Pakourianos, descendant d'une vieille famille géorgienne au service de Byzance et connu depuis comme l'auteur du *Typikon* écrit par lui en 1083 pour le monastère de Pétritzos, près de Philippopoli [3]. Grégoire Pakourianos avait antérieurement commandé la garnison byzantine de Kars et il devait plus tard remplir les fonctions de « duc » (byzantin) de Théodosiopolis (Erzeroum). Il possédait des biens considérables dans la région d'Ani, au Chirak, aussi dans le Taïq et à Tchormairi (en grec Tzourméré), au nord-ouest d'Erzeroum [4]. Héritier d'une famile de soldats [5], on eût attendu de lui une défense héroïque. Il semble en effet que les assiégés aient d'abord essayé de tenir tête à Alp-Arslan devant leurs portes, à découvert, mais ils furent bientôt rejetés dans Ani [6].

La situation était particulièrement difficile, parce que la ville renfermait des milliers de non-combattants, de femmes et d'enfants, venus de tout le Chirak et qui avaient cherché refuge derrière ses remparts. « Cette population était telle que les Infidèles crurent que dans ses murs était réunie la majeure partie de la population de l'Arménie. La ville s'élevait, dans presque toute l'étendue de son contour, sur des pentes abruptes, et la rivière Akhouréan l'entourait de son cours sinueux. Un seul côté s'inclinait comme une plaine sur une distance d'une portée de flèche environ. Sur ce point les Turcs avaient fait crouler le rempart à l'aide d'une baliste. Le siège durait depuis longtemps, sans qu'ils eussent pu se faire jour dans la ville. Découragés, ils ralentirent leurs opérations [7].... »

1. Matthieu, LXXXVIII, p. 123.
2. Matthieu, p. 123.
3. Honigmann, p. 222-226. Cf. L. Petit, *Typikon de Grégoire Pakourianos pour le monastère de Pétritzos* (*Batchkovo*), dans la *Viz. Vrem.* de Saint-Pétersbourg, 11, suppl., VI, n. 5.
4. Honigmann, p. 225.
5. Voir sa généalogie, dans Honigmann, p. 224.
6. Matthieu, LXXXVIII, p. 122.
7. Matthieu, LXXXVIII, p. 123.

Matthieu d'Édesse nous affirme qu'à ce moment les deux généraux impériaux, Bagrat et « Grégoire fils de Pakourian », inexplicablement, abandonnèrent la ville basse à son sort et se retirèrent dans la « citadelle intérieure » (nerqi-berd) [1]. Conduite d'autant plus inexplicable que — toujours d'après Matthieu —, « ce jour-là même, le sultan, ses troupes de siège et toute son armée avaient été repoussés et qu'ils se disposaient à repartir pour la Perse » [2].

Le repli de la garnison byzantine dans la citadelle amena naturellement dans la population abandonnée sans défense aux Turcs une effroyable panique. « Les habitants, voyant que les deux préfets s'étaient mis en sûreté, s'enfuirent chacun de son côté. Les principaux coururent se prosterner en pleurs sur les tombeaux des anciens rois d'Arménie et là, se livrant à leur douleur, ils les adjuraient : « Levez-vous et regardez ce qu'est devenue cette cité qui fut jadis votre patrimoine ! » Témoins de ce qui se passait, les Infidèles vinrent en avertir le sultan qui d'abord refusa de les croire. S'apercevant que la garnison avait abandonné les remparts, les Turcs pénétrèrent en masse dans la ville. Ils enlevèrent un jeune enfant à sa mère et l'apportèrent au sultan en disant : « Voilà cet enfant qui provient d'Ani et qui te servira de témoignage que cette ville est à nous [3] ! »

« Cette nouvelle, poursuit Matthieu d'Édesse, étonna beaucoup Alp-Arslan. « C'est leur Dieu, s'écria-t-il, qui a livré entre nos mains cette cité inexpugnable ! » Aussitôt, accourant avec le gros de son armée, il y fit son entrée. Les Turcs tenaient deux couteaux effilés, un de chaque main et un troisième entre les dents. Séance tenante, ils commencèrent le massacre avec une cruauté inouïe. La population d'Ani fut moissonnée comme l'herbe verte des champs. En un instant, les rues regorgèrent de sang. Les Arméniens les plus illustres furent traînés, chargés de chaînes, devant le sultan. Des dames belles, respectables et de haute naissance, furent conduites comme esclaves en Perse. Une foule de saints prêtres périrent par le feu. Il y en eut qui furent écorchés des pieds à la tête avec d'horribles souffrances. L'un des Infidèles, étant monté sur le faîte de la cathédrale, arracha l'énorme croix d'argent qui s'élevait sur la coupole et la précipita en bas. Puis, ayant pénétré à l'intérieur de la coupole, il précipita dans l'église la lampe de cristal que le puissant roi Sembat (Sembat II) avait rapportée (= fait venir) de l'Inde et qui se brisa en mille morceaux. Quant à la croix d'argent, qui était de hauteur d'homme, les Infidèles l'emportèrent pour la faire servir de seuil (= fouler aux pieds, étant scellée sur le seuil),

1. Matthieu, lxxxviii, p. 123. Cf. Aristakès, xxiv, p. 140.
2. Matthieu, p. 123.
3. Matthieu, p. 123-124.

à la porte de la mosquée de Nakhitchévan, où elle est demeurée jusqu'à présent [1]. »

Ani fut prise le lendemain de l'Assomption de l'année arménienne 513, c'est-à-dire le 16 août 1064 [2].

Prise de Kars par les Turcs

Après la prise d'Ani, Alp-Arslan invita Gagik-Abas, roi de Kars, c'est-à-dire de la province de Vanand, à venir lui rendre hommage.

Gagik-Abas fut fort embarrassé. Le sort d'Ani ne lui laissait guère d'illusion sur ce qui attendait Kars. « Comme c'était, nous dit Matthieu d'Édesse, un prince avisé et prudent, il imagina un moyen de se sortir d'embarras. Il se revêtit d'habits noirs comme un homme en deuil, et s'assit sur un coussin de même couleur. Lorsque l'envoyé du sultan l'eut vu dans ce costume, il lui en demanda la raison. Gagik lui répondit : « Je porte le deuil de mon ami Toghroul-beg. » Cette réponse surprit beaucoup l'envoyé qui, à son retour, raconta au sultan ce qu'il avait vu. Le sultan fut enchanté de la conduite de Gagik et, à la tête de ses armées, il vint lui rendre visite à Kars. Il lui témoigna une vive amitié et une grande joie de le voir et le revêtit d'un costume royal. Gagik offrit un banquet à Alp-Arslan. Nous avons entendu dire que, pour un agneau qui fut rôti, il dépensa mille tahégans. Il fit don en même temps à ce prince d'une table qui en valait cent mille et mit toutes ses troupes à sa disposition. Ce fut ainsi que Gagik échappa aux dangers d'une invasion [3] » (été de 1064).

On a soutenu que la comédie ainsi jouée par Gagik-Abas pouvait difficilement duper le sultan. En réalité, il était parfaitement exact que Gagik-Abas pouvait déplorer le décès de Toghroul-beg, car ce prince l'avait naguère sauvé. C'était, on se le rappelle, en 1054-1055, quand le chef turc Ibrâhîm ibn-Inal, cousin de Toghroul-beg, était venu attaquer Kars, avait occupé la ville basse et faisait le siège de la citadelle, et lorsqu'il avait été mis en fuite par l'arrivée de Toghroul, alors en guerre avec lui [4]. Gagik-Abas pouvait donc légitimement porter le deuil du défunt sultan et émouvoir à ce sujet les sentiments chevaleresques d'Alp-Arslan.

Toutefois le roi de Kars était bien trop avisé pour se confier à de telles assurances. Dès qu'Alp-Arslan fut reparti, Gagik-Abas s'empressa de céder sa ville de Kars et son domaine du Vanand

1. MATTHIEU, LXXXVIII, p. 124-125.
2. BROSSET, dans sa traduction de Samuel d'Ani, p. 448-449. Aussi BROSSET dans sa traduction de Kirakos de Gandzak, p. 49, n. 2.
3. MATTHIEU, LXXXVIII, p. 125-126.
4. Voir plus haut, p. 596

aux Byzantins. L'empereur Constantin X Doukas lui donna en échange, comme on l'avait fait pour le roi de Vaspourakan, puis pour le roi d'Ani, des domaines en Cappadoce, en l'espèce la région de Tzamandos, en arménien Tzamendav (aujourd'hui Samandou ou Zamanti) [1]. Vardan mentionne, à côté de cette ville, celles de Larissa, d'Amasia et de Comana [2]. Gagik-Abas chercha à s'y consoler de la mélancolie de l'exil par le culte des lettres. C'est au sujet de cette seconde partie de son existence que Matthieu d'Édesse nous dit « qu'il brillait comme savant et possédait à fond toutes les doctrines philosophiques et littéraires. Il marchait de pair avec les docteurs grecs et, lorsqu'il venait à Constantinople, il s'asseyait dans la chaire de Sainte-Sophie » [3]. Notons que ce fut à Tzamendav, auprès de Gagik-Abas, que le nouveau patriarche arménien, Grigor II Vekaïasèr, élu en 1065, transféra, la même année, sa résidence.

Quant au sort de Kars et du Vanand après leur cession à l'empire byzantin, il n'était que trop facile à prévoir. En cette même année 1064, la ville et la province furent arrachées aux Byzantins par les Seldjouqides.

« Ce fut de cette manière, conclut douloureusement Matthieu d'Édesse, que la nation arménienne fut réduite en servitude. Tout notre pays fut inondé de sang. La maison de nos pères fut ruinée et détruite ; elle fut démantelée et croula jusqu'aux fondements. Tout espoir de salut s'évanouit, notre front fut courbé sous le joug des Infidèles et des hordes venues des contrées lointaines. Alors fut accomplie contre nous cette parole du prophète David : « Tu as vendu ton peuple pour rien [4]. »

Notons que même après la destruction du royaume bagratide de Kars, il restait encore, en dehors des possessions soit turques, soit byzantines, un coin d'Arménie indépendante, mais en deux marches-frontières oubliées par les conquérants. Le premier de ces royaumes était le royaume bagratide du Tachir ou du Gougarq arménien qui avait Lori pour capitale. Le souverain régnant était alors Gourgèn II ou Kiuriké (Ier (v. 1046-1081) qui avait échappé de justesse à la conquête seldjouqide en accordant sa fille au sultan Alp-Arslan [5]. Le second royaume arménien survivant était celui de Siounie (Siounie Orientale), alors gouverné par les deux frères Grigor V et Sembat III (vers 1019-1084). Grigor V avait épousé la princesse Chahandoukht, sœur du prince aghouan Sénéqérim-Haïkian [6]. Comme ni lui ni son

1. Mathieu, lxxxviii, p. 126.
2. Vardan, trad. Emin, 127. Cf. Honigmann, p. 188.
3. Matthieu, xciv, p. 154.
4. Matthieu, lxxxviii, p. 126.
5. Voir page 611-612
6. Rappelons que le trône de Siounie (Siounie Orientale), au commencement du xie siècle, avait été occupé par le roi Vasak (Vasak VIII) (v. 998-

frère Sembat n'avaient d'enfant, ils allaient laisser leur trône à Sénéqérim-Haïkian (1084-1105) qui devait reconnaître la suzeraineté du sultan seldjouqide Mélik-châh et, à ce prix, sauver sa couronne [1].

Mais, comme nous le disions, il ne s'agissait là que de provinces éloignées et qui, du fait de la destruction des royaumes d'Ani, de Kars et du Vaspourakan, allaient être appelées à graviter de plus en plus dans l'orbite de la Géorgie voisine, seule puissance chrétienne d'où pût, pour de longs siècles, leur venir le salut.

Abaissement et renaissance du patriarcat. Les patriarches Khatchik II et Grigor II.

L'indépendance arménienne était morte et le patriarcat était exilé. Le patriarche Khatchik II qui avait en 1057 transféré sa résidence à Thavblour, en Cappadoce, y était décédé en 1060. « Fixé parmi les Grecs, loin de sa patrie, il avait vu sa vie s'écouler dans l'amertume et la tristesse. Bien des fois il eut à souffrir, à Constantinople, leurs injustices et il éprouva toutes sortes de tribulations suscitées en haine de sa foi. Sa pénible position le remplissait de tristesse. Il se représentait sans cesse le trône patriarcal d'Arménie renversé, la couronne arrachée à la dynastie des Bagratides, le royaume assujéti aux Grecs perfides, le suprême pontificat, héritage de saint Grégoire l'Illuminateur, dégradé par la pauvreté. Car lorsque, naguère encore, le seigneur Pétros exerçait ces hautes fonctions, il avait à sa disposition le riche patrimoine donné par nos souverains aux patriarches et possédait 500 villages considérables avec de riches revenus. Sa juridiction s'étendait sur 500 évêques ou chorévêques administrant 500 diocèses. Il avait à demeure dans son palais 12 évêques et 4 docteurs, 60 prêtres et 500 religieux ou laïques. Le trône patriarcal ne le cédait qu'au trône royal. Les objets précieux que renfermait l'église patriarcale étaient d'une valeur immense. Or, cette splendeur, transmise jusqu'à Pétros, s'était éclipsée au temps du seigneur Khatchik. Ces souvenirs occupaient sans cesse sa pensée et lui rendaient plus sensible le contraste de son abaissement actuel [2]. »

Après le décès de Khatchik II, les manœuvres de la politique byzantine firent prolonger pendant cinq ans la vacance du siège pontifical. En 1065, sur les instances de la princesse

1019). Sa fille Katramidé avait épousé le roi d'Arménie Gagik Ier. Vasak n'ayant pas eu de fils, à sa mort son trône était passé à son neveu Grigor V, fils de sa sœur et d'un autre prince siounien nommé Achot. Cf. Étienne Orbélian, *Histoire de la Siounie*, 1, LVIII, p. 181, et les notes de Brosset, *ibid.*, 2, p. 31.

1. Ét. Orbélian, *Histoire de la Siounie*, 1, LIX, p. 182.
2. Matthieu, LXXXIX, p. 127-128.

Marie, fille de l'ancien roi de Kars Gagik-Abas, l'empereur Constantin X Doukas permit enfin de procéder à l'élection d'un patriarche. Les électeurs réunis en Cappadoce à Tzamandos (Tzamendav), ville qui, on l'a vu, appartenait à Gagik-Abas, désignèrent, sur l'indication de ce dernier, Vahram Pahlavouni, fils du célèbre Grégoire Magistros. Le nouveau pontife prit le nom de Grigor II et fut, comme traducteur des martyrologes grec et syriaque, surnommé *Vekaïasèr* ou « l'ami des martyrs ». Dès son avènement, Grigor II établit le siège patriarcal à Tzamandos, où il continuait à bénéficier de la protection de l'ancien roi de Kars. Mais il est évident qu'il avait été choisi comme le plus capable d'amener une réconciliation sincère entre Arméniens et Byzantins. Son père Grégoire Magistros avait, on s'en souvient, exercé les plus hautes fonctions dans l'administration byzantine, notamment celle de « duc de Mésopotamie », et Grigor II, avant d'accéder au patriarcat, lui avait succédé dans ce titre.

De fait, Grigor II fit tout pour amener entre Byzantins et Arméniens la détente indispensable, car la collaboration des deux peuples s'imposait pour le salut de la chrétienté, si on voulait arrêter enfin l'invasion turque. Nous verrons ailleurs les tentatives de Grigor en ce sens. Mais en même temps, sa puissante personnalité, sa valeur intellectuelle et morale, la sainteté de sa vie rendirent au patriarcat un éclat spirituel d'autant plus nécessaire que, depuis l'abolition de la royauté et la suppression de l'indépendance nationale, le patriarche était la garantie et le symbole de la persistance arménienne. A cet égard, nul choix ne pouvait être meilleur. « Grigor, écrit Matthieu d'Édesse, l'emportait sur tous par l'illustration de sa naissance, la sainteté de sa vie, sa droiture, l'éclat de ses vertus, son vaste savoir dans les belles lettres, sa connaissance approfondie de l'Écriture. Nul n'était mieux préparé à venir en aide au troupeau du Christ. C'est lui que le Saint-Esprit révéla comme celui à qui devait revenir la succession de saint Grégoire l'Illuminateur, son ancêtre, dont il se montra l'émule par sa mansuétude et sa justice. Par lui le trône de notre Illuminateur recouvra sa splendeur première [1]. »

Gagik II et la défense de l'arménisme contre l'Église grecque

A Constantinople le patriarche grec Jean Xiphilin cherchait à profiter de la situation pour rallier les Arméniens à l'orthodoxie « chalcédonienne ». La perte de leur indépendance, leur reflux en terre d'Empire devant l'invasion turque, le désarroi que ne pouvait manquer de provoquer chez eux ce lamentable exode, leur dispersion sur toutes les terres de l'Anatolie orientale,

1. Matthieu d'Édesse, xc, p. 129-130.

c'étaient là autant de conditions particulièrement favorables, semblait-il, à la propagande byzantine. L'empereur Constantin X Doukas invita à cet effet les princes ardzrouniens Atom et Abousahl à se rendre à Constantinople. Ceux-ci, nous dit Matthieu d'Édesse, discernèrent tout de suite le but du *basileus*. Ils quittèrent néanmoins leur domaine de Sébaste et, ayant pris avec eux un théologien arménien nommé Hakob Qaraphnetsi, ils partirent pour le Bosphore [1]. Constantin Doukas leur fit le meilleur accueil, mais les engagea, eux et toute leur noblesse avec eux, à se faire rebaptiser suivant le rite grec-orthodoxe.

Les deux princes ardzrouniens se retranchèrent derrière l'autorité de l'ex-roi d'Ani, Gagik II (pour lors établi comme eux en Cappadoce), lequel se trouvait d'ailleurs étroitement apparenté à eux comme ayant épousé leur nièce [2] : « Nous ne pouvons rien décider sans Gagik, car c'est un homme savant et, de plus, il est notre souverain et notre beau-fils (lisez : neveu). Envoie-le chercher [3]. » Réponse significative, car elle nous montre que dans cette nation en exil sur la terre de Cappadoce, les princes dépossédés du Vaspourakan maintenaient leur fidélité à l'ancien roi des rois d'Ani, et ce maintien de l'ancienne hiérarchie féodale chez ces exilés prouve que l'Arménie ne s'abandonnait pas, qu'elle refusait de reconnaître le fait accompli et que, pas plus qu'elle ne considérait comme définitive la conquête de son sol par les Turcs, elle n'admettrait l'annexion de son âme par les Byzantins.

Constantin Doukas, poursuit Matthieu d'Édesse, se refusa à faire intervenir Gagik II, « car celui-ci était un rude champion dans les joutes philosophiques, autant qu'un héros invincible sur les champs de bataille ». Une fois de plus il s'agissait de diviser les Arméniens en opposant la maison ardzrounienne qu'on espérait plus complaisante, à la maison bagratide que l'on craignait intraitable. Mais les princes ardzrouniens Atom et Abousahl envoyèrent à Gagik II, dans sa résidence de Kalonpeghat [4], en Cappadoce, un message secret l'invitant à venir. Pendant ce temps Constantin Doukas cherchait à faire endoctriner Atom et Abousahl par les prélats grecs. Parmi les docteurs arméniens, nous dit Matthieu d'Édesse, Hakob de Sanahin était disposé à certaines concessions sur l'épineuse question christologique des « deux natures ». L'accord semblait pouvoir se faire quand l'ex-roi d'Ani Gagik II arriva à l'improviste à Constantinople. Il se fit montrer le formulaire d'union proposée et, l'ayant lu, le déchira, affirme Matthieu, sous les yeux de l'empereur. « Je suis

1. Matthieu, xciii, p. 133.
2. La fille de leur frère aîné Davith, alors décédé.
3. Matthieu, xciii, p. 134.
4. H. Grégoire a retrouvé dans ce nom le grec *kalon pègadin*. Cf. Honigmann, p. 175, n. 3.

souverain moi-même et fils des souverains d'Arménie, lui fait dire Matthieu, et tout ce royaume d'Arménie est sous mes ordres. Je suis versé dans la connaissance de l'ancien et du nouveau Testament, et tout mon pays rendra témoignage de la vérité de ce que j'affirme et proclamera que je suis regardé comme l'égal des docteurs. J'adresserai aujourd'hui même au peuple un exposé de ce qui constitue notre croyance nationale [1] ! »

Suit un exposé de la christologie arménienne, où l'auteur montre sa connaissance non seulement des Pères Grecs mais de néoplatoniciens comme Porphyre [2]. L'argumentation, l'éloquence et la haute culture de Gagik II auraient impressionné les théologiens grecs et l'empereur Constantin Doukas lui-même. Ce dernier, — nous assure Matthieu d'Édesse —, faisant en ce cas contre mauvaise fortune bon cœur, félicita Gagik et le renvoya en Cappadoce avec Atom et Abousahl Ardzrouni, en les comblant tous trois des présents habituels.

Gagik II et le métropolite Marcos de Césarée

Gagik II revint exaspéré du colloque de Constantinople. Devant la volonté mal dissimulée des Byzantins de dénationaliser les émigrés arméniens après avoir laissé tomber aux mains des Turcs le sol même de l'Arménie, il se demanda si le salut de son pays n'exigeait pas une négociation avec les Seldjouqides. Bien résolu, dit Matthieu d'Édesse, à ne plus jamais remettre les pieds à Constantinople, il songeait à obtenir la restauration de l'indépendance arménienne en acceptant la suzeraineté d'Alp-Arslan. Le sultan lui avait d'ailleurs adressé des propositions en ce sens et, nous dit Matthieu d'Édesse, « Gagik n'avait été retenu de se rendre à cette invitation que par sa qualité de chrétien » [3]. Il est possible qu'en effet le salut du Hayastan eût été, à l'époque où nous arrivons, dans la politique entrevue par Gagik II. Devant, à la fois, l'impuissanse de Byzance à défendre l'Arménie et la systématique hostilité byzantine contre l'arménisme, il y avait peut-être lieu de discuter les propositions seldjouqides, d'autant que si les Turcs, à cette époque, étaient des barbares, le sultan Alp-Arslan se montrait personnellement capable de traits chevaleresques. D'autre part les Seljouqides n'étaient encore que des musulmans assez tièdes qui, s'ils aimaient le pillage et le massacre, restaient pour le moment assez étrangers au fanatisme religieux. Il y avait peut-être lieu de recommencer à leur égard la politique réaliste qui avait été aux VIIIe et IXe siècles celle des Bagratides et même de plus d'un Mamikonian envers le khalifat

1. MATTHIEU, XCIII, p. 135.
2. MATTHIEU, XCIII, p. 135-150.
3. MATTHIEU, XCIV, p. 152.

arabe. Peut-être qu'à ce prix l'autonomie arménienne aurait pu être préservée. Mais le sentiment du devoir chrétien et de la solidarité confessionnelle arrêtait Gagik II dans cette voie. Une fois de plus l'Arménie se sacrifia pour la chrétienté sans que celle-ci, symbolisée par l'Empire Byzantin, lui en eût la moindre reconnaissance.

Gagik II, en rentrant en Anatolie, n'en était que plus irrité contre les Byzantins. En arrivant à Sébaste (Sivas), il eut l'occasion de manifester ses sentiments. Le métropolite de cette ville, Marcos, était un ennemi acharné de l'élément arménien. « Non seulement il avait sans cesse l'injure à la bouche contre nos compatriotes, mais encore, dit Matthieu d'Édesse, il leur avait suscité bien des désagréments. » Signe visible de ses sentiments à cet égard, il avait donné à son chien le nom d'*Armèn* (« l'Arménien »). En passant par Sébaste, Gagik II alla faire visite au prélat. Que la démarche lui plût ou non, Marcos vint à sa rencontre, le reçut dans sa maison et lui offrit un grand festin. Au milieu du repas, quand les vins eurent circulé, Gagik, s'adressant au métropolite, lui déclara comme en badinant : « On m'a rapporté que tu as un très beau chien. Nous voudrions bien le voir. » Marcos feignit de ne pas avoir entendu. « Gagik ayant réitéré sa demande, on appela le chien, mais il ne vint point, car on n'osait, devant le roi, prononcer le nom d'Armèn. « Eh ! quoi, reprit Gagik, appelez-le par le nom auquel il répond ! » Marcos, dominé par le vin, appela : « Armèn, Armèn ! » Aussitôt l'animal fit un bond avec la rapidité d'un lion. Gagik, fixant son hôte, demanda : « Ce chien porte donc bien le nom d'Armèn ? » Marcos en rougissant, voulut s'expliquer : « Il est très gentil. C'est pourquoi nous l'appelons Armèn. » « Maintenant, s'écria Gagik, nous allons voir quel est le plus gentil, de l'Arménien ou du Grec ! » Un grand sac avait été préparé, et Gagik ayant lancé un coup d'œil à ses gens, ils cernèrent l'animal et, avec de grands efforts, le précipitèrent dans le sac.

A cette vue Marcos, persuadé qu'ils voulaient emporter son chien, entra en fureur et les apostropha violemment. Gagik, souriant avec dédain, fit signe de la main aux siens. Aussitôt ils entourèrent le métropolite et, l'ayant saisi, le jetèrent violemment dans le sac en compagnie du chien. « Voyons, dit Gagik, lequel est le le plus brave des deux ? » Et il ordonna de frapper rudement l'animal. Celui-ci, rendu enragé, se jeta sur son maître et se mit à le déchirer à belles dents. Il y avait un combat affreux à l'intérieur du sac du fond duquel sortait un vacarme d'aboiements et de hurlements. Ce fut de cette mort horrible que périt ce blasphémateur [1]. »

Ce drame sauvage qui nous rappelle tout à coup que nous

1. Matthieu, xciv, p. 152-154. *Chronique rimée de Vahram d'Édesse*, vers 137-152 dans la *Bibliothèque des Croisades, Documents arméniens*, I, p. 497.

sommes encore ici dans la barbarie du XIe siècle, — un des siècles les plus affreux aussi de notre histoire occidentale —, montre à quel degré d'exaspération la politique byzantine avait poussé les Arméniens après avoir spolié leurs dynasties, supprimé leur indépendance nationale, désarmé leurs milices à la veille de l'invasion seldjouqide et finalement abandonné leur pays à l'occupation turque tout en persécutant systématiquement en Anatolie leurs malheureux réfugiés.

Ravages des Turcs dans la région d'Édesse

Les Turcs Seldjouqides possédaient depuis 1064 l'Arménie Orientale. Il leur restait à conquérir les districts occidentaux demeurés au pouvoir des Byzantins. Dès l'année arménienne 514 (5 mars 1065-4 mars 1066), le chef turc désigné par Matthieu d'Édesse sous le titre de Khorassan-salar vint assiéger à l'angle sud-ouest des pays arméniens, dans l'ancienne Ingilène, la forteresse de Thelkhoum (arabe : Toulkhoum) qui résista. De là, il alla en Haute Mésopotamie attaquer une autre forteresse impériale, Sévérak ou Sévavérak (as-Souwaida), dont la garnison, composée de mercenaires Francs, résista aussi [1]. Après avoir pillé la campagne en razziant les troupeaux, les Turcs allèrent ravager la région d'Édesse (Orfa) où ils prirent la petite forteresse de Néchénik qui, d'après Tchamtchian et Indjidjian, serait l'actuelle Endzéli [2]. Le gouverneur impérial d'Antioche, un vaillant *vestis* arménien [3], se trouvait à ce moment à Édesse. Il marcha contre les Turcs qui venaient de prendre Néchénik, mais le gouverneur byzantin d'Édesse, Nicétas Pègonitès, jaloux du *vestis*, l'abandonna en pleine action, si bien que le *vestis* après des prodiges de valeur, dut renoncer à l'espoir de reprendre Néchénik et ne put, une fois rentré dans sa commanderie d'Édesse, que se plaindre à la cour de Constantinople [4]. L'épisode ainsi narré par Matthieu d'Édesse montre à quel point l'hostilité des Byzantins envers les éléments d'origine arménienne nuisait à la défense de l'Empire.

La même année, le Khorassan-salar seldjouqide fit deux autres incursions dans la région d'Édesse. La garnison d'Édesse sortit à sa rencontre et un combat eut lieu à l'est de la ville, près de Khésos (Aksâs, Kisâs). Devant la charge des Turcs, les Byzantins plièrent. Matthieu d'Édesse nous parle de l'héroïsme de deux fantassins arméniens qui au passage d'un pont arrêtèrent à eux

1. MATTHIEU, XCI, p. 130.
2. DULAURIER dans sa trad. de Matthieu, p. 411. Cf. HONIGMANN, p. 139, n. 6.
3. Identifié par DULAURIER avec Katchadour d'Ani, *l. c.*, p. 411. Identification sans valeur, pensent J. F. LAURENT, *Byzantinische Zeitschrift*, XXX, 1929-1930, p. 405-411, et HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 139.
4. MATTHIEU, XCI, p. 130-131.

seuls l'ennemi jusqu'à ce qu'ils succombassent sous le nombre. La retraite de l'armée byzantine fut couverte par un mercenaire de race franque qui finit, lui aussi, par être tué [1]. Pendant toutes ces luttes pour arrêter ou ralentir l'invasion seldjouqide sur les routes de l'Asie Mineure et de la Syrie byzantine, l'élément arménien et l'élément franc au service du *basileus* jettent un dernier rayon de gloire sur ce crépuscule d'empire.

Au cours de l'année arménienne 515 (5 mars 1066-4 mars 1067), le chef turc Gümüchtékin ravagea dans l'Ingilène le district de Thelkhoum (Toulkhoum), puis vint ravager de même la province d'Édesse. Un officier impérial que Matthieu d'Édesse appelle Arouandanos et qui commandait la garnison byzantine de Niçibîn ar-Roum (Nsépin, Sibar), petite ville forte située sur l'Euphrate, au nord d'Édesse, au nord-est de Samosate, voulut affronter les Turcs, mais il fut battu et fait prisonnier par Gümüchtékin devant cette même place de Niçibîn [2].

La conquête turque atteignait l'Euphrate.

Conséquences de la chute d'Ani : invasion de l'Asie Mineure par les Turcs.

Un empereur militaire, Romain IV Diogène (1067-1071), essaya de relever la fortune de Byzance en reconquérant l'Arménie sur les Turcs.

A la vérité les Turcs ne se contentaient plus de leurs conquêtes arméniennes. Le « bastion d'Arménie » une fois en leur possession, ils poussaient maintenant bien au delà, jusqu'au cœur de l'Asie Mineure. Leurs coureurs traversaient par bandes isolées la Cappadoce et la Phrygie, ruinant les bourg ouverts, pillant même les grandes villes qui, si loin des anciennes frontières impériales, n'avaient plus d'enceinte fortifiée. En 1067 ils saccagèrent ainsi Césarée de Cappadoce. Comme l'a bien montré Claude Cahen après J. Laurent, il ne s'agissait pas encore ici de conquêtes méthodiques, mais d'expéditions de pillage par des bandes extrêmement mobiles qui s'enfuyaient aussitôt leur coup fait [3].

Dès le lendemain de son avènement, Romain Diogène, en 1068, exécuta à travers l'Anatolie orientale une série de marches par Sébaste, Colonée, Lykandos et Césarée, pour aboutir à Marach, aux confins syro-ciliciens [4]. A la fin de cette année, il s'empara en Syrie, sur des chefs arabes, de Hiérapolis (Menbidj) sur la rive occidentale de l'Euphrate, et mit garnison dans Artâh, à l'est

1. Matthieu, xcii, p. 132.
2. Matthieu, xcvi, p. 157-159. Cf. Honigmann, p. 140-141.
3. Claude Cahen, *La campagne de Mantzikert d'après les sources musulmanes*, dans *Byzantion*, ix, fasc. 2, 1934, p. 621.
4. Attaliatès, 105, 110, 118, 121, 125. Skylitzès, 670, 673. Cf. J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides*, p. 25.

d'Antioche [1]. Mais pendant ce temps, les coureurs turcs reparaissaient en Asie Mineure et pillaient Néocésarée dans la Cappadoce Pontique et Amorium au cœur de la Phrygie. Revenu en Cappadoce, dans la région de Césarée, Romain en chassa les Turcs (1069) et pénétra alors dans l'Arménie Occidentale, mais son lieutenant Philarétos, qui commandait à Mélitène, se fit battre par les Turcs près de cette ville. D'autres bandes turques, pénétrant de nouveau en Asie Mineure, y pillèrent Iconium (Qonya), sans que Romain pût les arrêter à leur retour. En laissant l'invasion turque s'installer dans « la citadelle arménienne », Byzance, on le voit, avait ouvert son propre territoire....

Prise de Manazkert par Alp-Arslan

Jusque-là, cependant, les Turcs qui opéraient en Anatolie ne représentaient en principe que des bandes isolées, maraudant pour leur propre compte et officiellement désavouées par le sultan seldjouqide Alp-Arslan. Ce fut en 1070 que la rupture officielle se produsiit à la suite d'un incident inattendu. Un chef turc nommé Arisiaghi [2], qui était le beau-frère du sultan, se brouilla avec lui, et, pour éviter le châtiment, passa en territoire byzantin. Il était arrivé près de Sivas quand le général byzantin Manuel Comnène l'attaqua et, d'ailleurs, se fit battre par lui. Mais pendant ce temps, Alp Arslan avait envoyé à la poursuite du fugitif un autre général turc nommé Afchîn qui demanda à Romain Diogène l'extradition d'Arisiaghi. Romain Diogène ayant refusé et pris Arisiaghi sous sa protection, Afchîn exécuta un raid dévastateur à travers toute la Cappadoce, jusqu'à Chonai, l'ancienne Colosses, en Phrygie (1070) [3].

Alp Arslan, considérant l'hospitalité donnée à son beau-frère rebelle comme une injure personnelle, se résolut à la guerre. En cette même année 1070, il envahit l'Arménie byzantine et s'empara de Manazkert, une des dernières grandes places arméniennes que les Byzantins possédassent encore et dont on a peine à croire, en dépit de l'affirmation de Matthieu d'Édesse, qu'ils l'eussent laissée sans garnison [4]. Alp-Arslan leur enleva de même Ardjèch, sur les bords du lac de Van. De là, il marcha sur Édesse. Au passage il prit d'assaut la petite place de Thelkhoum (Toulkhoum) en Ingilène, et les forteresses de Thelthovray (près de Sévavérak) et d'Arioudzathil (Arslânlî, même région ?) [5], puis, accompagné du Kurde Abou'l Ouswâr, émir de Dwin, il investit Édesse (10 mars 1071) [6].

1. Michel le Syrien, III, p. 168.
2. Matthieu d'Édesse, 101, p. 162, l'appelle Kétritch.
3. Sibt et Attaliatès, ap. Cahen, *l. c.*, p. 625-626.
4. Matthieu, CII, p. 163.
5. Matthieu, p. 163. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 142.
6. Matthieu, CII, p. 164-165.

Basile, le gouverneur impérial d'Édesse en ces circonstances redoutables, nous est d'abord donné par Matthieu d'Édesse comme un prince bulgare, « fils d'Alosian » et passé au service de Byzance [1], et plus loin comme le fils de l'Arménien Aboukhab [2], à moins que, contrairement à ce que pense Honigmann, il ne s'agisse effectivement de deux personnages ayant porté le nom de Basile, le premier, « Basile le Bulgare », ayant administré la la ville pour les Byzantins en 1071, et le second, « Basile l'Arménien », fils d'Aboukhab, ayant gouverné la même cité de 1077 ou 1078 à son décès en 1083-1084. Quoi qu'il en soit, le personnage de ce nom qui avait en 1071 le gouvernement d'Édesse pour le compte de l'empereur Romain Diogène, défendit la ville avec tant d'énergie que ni les assauts les plus furieux ni l'emploi des machines de siège les plus perfectionnées ne purent avoir raison de sa résistance. Au bout de cinquante jours, Alp-Arsan découragé leva le siège. Mais il avait, pour fabriquer des fascines, fait détruire les jardins des environs et arracher les vignes. La banlieue d'Édesse devait être lente à se relever de ces dévastations [3].

Romain Diogène et la colonie arménienne de Sébaste

Pendant ce temps, au printemps de 1071, Romain Diogène était revenu de Constantinople en Asie à la tête de ses meilleures troupes. Il se dirigea directement vers Théodosiopolis (Erzeroum) où il acheva le rassemblement de son armée, renforcée des contingents de tous les clients ou voisins de l'Empire, car, à côté des Grecs, on y trouvait des Russes, des Alains, des Géorgiens, des Francs, principalement des Normands, même des Turcs Khazar, Qiptchaq ou Comans et Ghouzz, venus des steppes au nord de la mer Noire, sans parler des débris des anciennes milices arméniennes, si malheureusement dissoutes par ses prédécesseurs [4]. Il réunit ainsi 200.000 hommes d'après Ibn al-Athîr, 300.000 d'après Imâd ad-Dîn et al-Fâriqî, 400.000 d'après Sibt [5].

En traversant Sébaste, Romain Diogène avait reçu la visite des princes ardzrouniens Atom et Abousahl venus le saluer. Il eût été précieux qu'à la veille de la grande guerre turco-byzantine, l'union des forces chrétiennes eût été scellée par une franche reconciliation entre Arméniens et Byzantins, et, précisément, de tous les princes arméniens, Atom et Abousahl semblent avoir été les mieux disposés envers Byzance. Mais les Grecs de Sébaste

1. Matthieu, cii, p. 165. Cf. Honigmann, *Orfa*, Encyclopédie de l'Islam, p. 1066 et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 142, n. 6. J. Laurent, *Échos d'Orient*, 37e année, 1934, p. 392, n. *g*.
2. Matthieu, cxvi, p. 180-181 et cxxii, p. 186. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 143, n. 6.
3. Matthieu, cii, p. 165.
4. Matthieu, ciii, p. 166.
5. Cf. Cl. Cahen, p. 629.

eurent soin d'empêcher cet accord en perdant les frères ardzrouniens dans l'esprit de l'empereur : « Lorsque nous avons été battus par l'émir Kétritch (= Arisiaghi), osèrent-ils affirmer, les Arméniens étaient plus acharnés contre nous que les Turcs eux-mêmes. » Romain Diogène, poursuit Matthieu, ajouta foi à ces calomnies « et jura avec menaces qu'au retour de son expédition contre les Turcs, il anéantirait la foi arménienne. En même temps il commanda à ses soldats de mettre à sac Sébaste (c'est-à-dire la colonie arménienne de Sébaste) et ceux-ci exécutèrent cet ordre en y ajoutant quantité de meurtres. Il chassa de sa présence Atom et Abousahl et plongea Sébaste dans le deuil » [1].

Il résulte de ce texte que la colonie arménienne de Sébaste fut victime de brusques sévices et que la famille ardzrounienne à laquelle la ville et son territoire avaient été concédés en échange du Vaspourakan, se vit un instant dépossédée. On fit, il est vrai, aussitôt comprendre à Romain Diogène l'imprudence de telles mesures à la veille de l'offensive contre les Turcs. L'ex-roi d'Ani Gagik II (rentré en grâce en dépit de la mise à mort du métropolite de Césarée), les grands de l'empire et jusqu'au condottière turc « Kétritch » passé au service de Romain Diogène firent entendre à ce dernier des paroles d'apaisement : « Ne prête pas l'oreille à ces calomniateurs. Ceux des Arméniens qui n'ont pas été massacrés par les Turcs se sont montrés les meilleurs auxiliaires de l'Empire ! » Mais, ajoute Matthieu, si ces remontrances ramenèrent l'empereur à de meilleurs sentiments envers la colonie arménienne de Sébaste, il n'en jura pas moins qu'à son retour, après avoir vaincu les Turcs, il détruirait l'Église arménienne, évidemment accusée de maintenir inébranlablement l'entité spirituelle de l'arménisme [2]. Naturellement de telles menaces ne laissèrent pas insensibles les intéressés. Les moines grégoriens proférèrent contre leur auteur les plus véhémentes menaces et allèrent jusqu'à lui prédire le sort de Julien l'Apostat.

Ainsi, par la faute de l'intolérance byzantine, les deux clergés échangeaient des anathèmes à l'heure où soldats grecs et soldats arméniens allaient ensemble engager contre le Turc la lutte décisive pour essayer de rendre à la chrétienté la terre d'Arménie.

Bataille de Manazkert

La campagne commença bien. Romain Diogène envoya en avant-garde des détachements qiptchaq et francs — ces derniers sous le commandement de l'aventurier normand Roussel de

1. Matthieu, CIII, p. 166-167.
2. Matthieu, CIII, p. 167. Il est toutefois permis de se demander si ces nouvelles menaces, survenant après la réconciliation indiquée, ne répondent pas à un procédé littéraire du chroniqueur, soucieux de ménager ses effets à propos du désastre de Manazkert.

Bailleul — dans la région de Khelath et de Manazkert, au nord du lac de Van, la reconquête de Manazkert étant le premier objectif de l'expédition [1].

Le sultan Alp-Arslan guerroyait en Syrie où il avait vainement tenté d'enlever Alep à la famille arabe des Mirdâsides, quand il apprit l'arrivée des Byzantins en Arménie. N'ayant plus avec lui que peu de troupes, il remonta vers le nord-est, par Édesse, Mossoul et Khoï [2]. A Mossoul, il reçut le qâdi de Manazkert et les autres fuyards de cette ville venus lui demander secours [3]. Il partit aussitôt avec ce qu'il put ramasser de gens — 14.000 Turcs et Kurdes —, à la rencontre du *basileus*.

A ce moment, Romain Diogène envoya en renfort au détachement de Roussel de Bailleul qui marchait sur Khelath, un second contingent de 30.000 hommes, commandé par le Géorgien Joseph Trakhaniotès. Ces forces arrivèrent devant Khelath, tandis que Romain Diogène en personne assiégeait et faisait capituler Manazkert. La garnison seldjouqide réussit à s'enfuir. Des citadins musulmans payèrent pour elle [4].

Malheureusement Romain Diogène avait trop dispersé ses forces. En plus des quelque 30.000 hommes qu'il avait envoyés devant Khelath, il en avait fait partir 12.000 jusqu'en Géorgie, jusqu'en Aphkhazie [5], pour s'y approvisionner, et sans doute dépêcha-t-il dans d'autres directions des effectifs non moins importants, car il ne garda finalement avec lui qu'une centaine de mille hommes.

Alp Arslan était allé à Khoï, au nord-ouest du lac d'Ourmia, recevoir les renforts qui lui arrivaient de l'Azerbaidjan. De là il marcha vers l'ouest et, longeant sans doute la rive méridionale du lac de Van [6], il se dirigea vers Khelath. Il avait envoyé en avant-garde vers cette dernière ville son lieutenant Soundaq (16 août 1071). Soundaq sauva Khelath de l'attaque de Trakhaniotès, lequel prit la fuite vers Mélitène [7].

Alp Arslan, après avoir sauvé Khelath, marcha sur Manazkert, au moment même où Romain Diogène faisait mouvement de Manazkert sur Khelath. Mais le Turc était informé de l'approche de l'ennemi, tandis que Romain croyait le sultan encore bien éloigné. L'avant-garde byzantine se heurta ainsi, sans être secourue, au gros de l'armée turque. Parmi les chefs impériaux,

1. Bryenne, xxxviii. Attaliatès, cl. Cf. Cl. Cahen, p. 628.
2. Cf. Cl. Cahen, p. 629.
3. Al-Fâriqî dans le Qalânisî d'Amedroz, xcix. Cf. Cahen, p. 628, n. 5.
4. Matthieu, ciii, p. 167.
5. Peut-être, pense Brosset, était-ce une démonstration contre le roi de Géorgie et d'Aphkhazie Bagrat IV qui s'était détaché de l'alliance byzantine (*Histoire de la Géorgie*, **1**, p. 335, n. 4).
6. Cl. Cahen, (*l. c.*, p. 629) combinant les itinéraires des diverses sources, le fait à ce moment redescendre jusqu'à Arzèn.
7. Attaliatès ap. Cahen, p. 631.

le général byzantin Nicéphore Bryenne fut blessé ; un vaillant capitaine arménien nommé Khatap fut tué ; un autre capitaine arménien nommé Vasilak fut également tué d'après Matthieu d'Édesse, fait prisonnier d'après les écrivains byzantins [1]. Les débris de ce corps d'armée refluèrent sur le gros des forces byzantines commandées par Romain Diogène.

D'après les écrivains arabes, Alp Arslan, avant d'engager la bataille, adressa, par l'intermédiaire d'un envoyé khalifal, des propositions de paix. Ces offres ayant été repoussées par Romain Diogène, le combat décisif commença, le 19 août 1071 d'après plusieurs auteurs, le 25 août, nous dit Kémâl ad-Dîn [2], « près du site de Tolotaph (Doghodaph), dans le voisinage de Manazkert », selon Matthieu d'Édesse, près d'as-Zouhra, selon al-Makîn [3]. Romain avait pris le commandement du centre en laissant son fils Andronic à l'arrière avec un corps de réserve. Il avait confié sa droite au Cappadocien Alyatte avec, notamment, des mercenaires ouzes ou qiptchaq, et sa gauche à Nicéphore Bryenne avec, notamment, des Petchénègues [4]. Admirant, nous dit Aristakès, la valeur dont les Arméniens avaient fait preuve depuis le début de la campagne, il leur rendit enfin justice. « Quand il vit avec quelle bravoure les Arméniens tenaient tête aux archers turcs et s'exposaient impassiblement à leurs traits, il leur prodigua les démonstrations d'amitié et leur fit des promesses de récompenses irréalisables. » En réalité, ajoute Aristakès, « beaucoup d'entre eux étaient détachés intérieurement du parti de l'empereur, mais ils marchaient néanmoins à la mort afin de laisser après eux un exemple de fidélité et de courage » [5].

Malgré la bravoure personnelle de Romain Diogène, les Byzantins furent complètement défaits. Il semble qu'une partie des mercenaires turcs à leur service (Qiptchaq, Pétchénègues, etc.) aient, suivant la voix du sang, en pleine bataille, passé aux Seljouqides [6]. Selon Attaliatès, un des généraux byzantins, Michel Doukas, qui commandait les réserves, aurait, pour nuire à l'empereur, faussement répandu la nouvelle de la mort de celui-ci, provoquant ainsi très sciemment la débandade [7]. Enfin Nicéphore Bryenne et Roussel de Bailleul auraient abandonné leur consigne pour s'enfuir vers le thème de Mésopotamie [8]. Bien entendu, les Byzantins ne manquèrent pas de suspecter les Arméniens envers lesquels ils se sentaient des torts, et les Arméniens, à leur tour,

1. Matthieu, ciii, p. 168-169. Cf. Cahen, p. 631.
2. Cf. Laurent, *Byzance et les Seldjoucides*, p. 43, n. 10 ; Claude Cahen, *La campagne de Manzikert*, p. 632-634 et Honigmann, *Ostgrenze*, p. 190.
3. Matthieu, ciii, p. 169. Cf. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 190 et *ibid.*, n. 3.
4. Bryenne, xli. Matthieu, ciii, p. 169.
5. Aristakès, xxv, p. 144.
6. Attaliatès, clvi. Cf. Cahen, p. 633.
7. Attaliatès, 157.
8. Skylitzès, ii, 695, 22.

s'attendaient à la défection des mercenaires turcs qui, effectivement, trahirent en partie [1]. En réalité, la défaite de Romain Diogène s'explique par l'habituelle tactique des Turcs : ceux-ci feignirent de reculer et entraînèrent l'armée byzantine à leur poursuite jusqu'à une embuscade qui se démasqua brusquement, ce qui décida de la journée. Ce fut alors que les éléments très divers dont se composaient les troupes impériales se crurent trahis les uns par les autres et, démoralisés, se dispersèrent [2]. Romain Diogène, qui avait montré le plus grand courage, fut fait prisonnier par Alp-Arslan. Le sultan le traita d'ailleurs avec une courtoisie chevaleresque et lui rendit bientôt sa liberté.

Conséquences du désastre de Manazkert

Le désastre de Manazkert consacra la conquête de l'Arménie par les Turcs. Ce qui en aggrava les conséquences, ce fut l'anarchie militaire qui s'ensuivit dans l'empire byzantin. Romain Diogène prisonnier avait conclu avec Alp-Arslan un traité visiblement fondé sur la base du *statu quo*. La majeure partie de l'Arménie avec Ani, Kars, le Vaspourakan et Manazkert, restait définitivement aux Turcs, tandis que l'empire byzantin eût sans doute conservé les districts-frontières de l'ouest, notamment Théodosiopolis-Erzeroum. Mais quand Romain Diogène, relâché par le sultan, eut été pris et aveuglé par les Byzantins [3], et que l'Empire fut l'enjeu de compétiteurs qui n'hésitèrent pas à appeler les Turcs à leur aide, les bandes seldjouqides, dépassant l'Arménie, se répandirent sans obstacle à travers la Cappadoce et la Phrygie. Dès 1073 elles capturaient près de Césarée de Cappadoce le général byzantin Isaac Comnène. L'empereur Michel VII Doukas (1071-1078), pour obtenir l'aide des Turcs contre l'aventurier normand Roussel de Bailleul, révolté en Phrygie, les y appela lui-même dans la personne du prince seldjouqide Soulaïmân ibn-Qoutloumouch, cousin du sultan (1074) [4]. L'empereur suivant, Nicéphore III Botaniatès (1078-1081), pour avoir de même l'appui des Turcs contre un autre compétiteur, les installera à Nicée, en pleine Bithynie [5]. C'est ainsi que sera fondé le sultanat seldjouqide d'Asie Mineure destiné à durer de 1081 à 1302.

Notons avec J. Laurent [6] que, tandis que les bandes turques couraient d'une seule traite jusqu'à la mer de Marmara, elles avaient négligé d'occuper sur leur passage des provinces entières,

1. Attaliatès, 158. Michel le Syrien, xv, 3, p. 169. Matthieu, cxi, p. 169.
2. Claude Cahen, p. 635.
3. Attaliatès, 178.
4. Attaliatès, 190.
5. Attaliatès, 241 sq. Cf. J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides*, p. 98.
6. J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides*, p. 13.

notamment plusieurs cantons de la Cappadoce et de la Cilicie. Peut être en Cappadoce l'immigration arménienne, groupée autour des princes bagratides et ardzrouniens, aurait-elle pu constituer un rempart contre l'invasion. Mais ce rempart, les Byzantins avaient, comme à plaisir, pris soin de le démanteler. Dans une page éloquente Matthieu d'Édesse a stigmatisé l'irréparable faute ainsi commise par Byzance envers elle-même comme envers l'Arménie et la chrétienté : « Qui pourrait retracer, s'écrie-t-il, les malheurs de la nation arménienne, ses douleurs et ses larmes, tout ce qu'elle eut à souffrir des Turcs, ces animaux féroces buveurs de sang, dans le temps où notre royaume avait perdu ses maîtres légitimes que lui avaient enlevés ses faux défenseurs, l'impuissante, l'efféminée, l'ignoble nation des Grecs ? Ils avaient dispersé les plus courageux d'entre les enfants de l'Arménie, après les avoir arrachés de leurs foyers, de leur patrie. Ils avaient détruit notre trône national, abattu ce mur protecteur que formaient notre vaillante milice et nos intrépides guerriers, ces Grecs qui ont fait de leur promptitude à prendre la fuite leur titre de renommée et de gloire, semblables au pusillanime pasteur qui se sauve en apercevant le loup. Ils n'eurent point de repos qu'ils n'eussent renversé le rempart de l'Arménie, la poitrine héroïque de ses fils [1]. »

La faute naguère commise en Arménie, les Byzantins allaient la renouveler dans la Nouvelle Arménie cappadocienne.

Personnalité du roi Gagik II

Tant que survivaient dans leurs nouveaux domaines de la Cappadoce orientale, autour de Sébaste, d'Abara, de Lykandos, de Larissa et de Césarée, les représentants des vieilles dynasties arméniennes, — le roi bagratide Gagik II, ex-roi d'Ani, son cousin le bagratide Gagik-Abas, ex-roi de Kars, et les deux princes Atom et Abousahl de la dynastie ardzrounienne qui avait régné au Vaspourakan, — on pouvait espérer qu'entre la débâcle byzantine et l'occupation turque, les Arméniens pourraient reconstituer là une nouvelle patrie. Mais la politique byzantine ne l'entendait pas ainsi. Aussi incapable de défendre la Cappadoce contre les Turcs qu'elle l'avait été de défendre contre eux l'Arménie, on eût dit qu'elle avait à cœur de détruire, avant l'arrivée des Turcs, l'arménisme cappadocien, seul capable cependant d'établir contre ces mêmes Turcs un îlot de résistance de quelque solidité. Ce fut ainsi que les Byzantins firent périr le roi Gagik II.

Le meurtre de Gagik II nous est raconté sous deux versions différentes par Matthieu d'Édesse et par Kirakos de Gandzak.

1. Matthieu, LXXXIV, p. 113.

Gagik II avait deux fils, Hovhannès et Davith. Davith avait épousé la fille du prince ardzrounien Abelgharib [1] auquel l'empereur Constantin Monomaque avait jadis donné en fief la ville de Tarse, en Cilicie. Mais ce même Davith se brouilla ensuite avec son beau père qui le fit enfermer dans la forteresse de Babaron près de Mamistra ou Mopsueste (Missis). Gagik II vint arranger l'affaire auprès d'Abelgharib et, effectivement, obtint de celui-ci la liberté de Davith [2].

On ne sait si c'est de cette démarche que revenait Gagik II ou d'une visite ultérieure à Tarse, auprès du même Abelgharib, quand commença le drame final. Matthieu d'Édesse nous dit simplement : « Gagik était venu lui faire (à Abelgharib) une visite d'amitié, sur l'invitation qui lui en avait été adressée. Or, un motif quelconque détruisit en cette occasion leur intimité. Gagik s'en retourna en rugissant comme un lion, car c'était un homme grand et fort et d'un courage à toute épreuve. S'étant emparé des principaux habitants du pays, il les emmena, en es faisant marcher devant lui chargés de fers [3]. » Nous ignorons s'il s'agit ici de Grecs de Cilicie ou de membres de la colonie arménienne de Tarse qui s'étaient solidarisés avec Abelgharib et que Gagik II entendait en punir. Si cette dernière interprétation est exacte, elle nous montre Gagik II continuant en Asie Mineure à faire respecter par ses anciens vassaux arméniens, exilés comme lui, sa dignité de « roi des rois » d'Arménie. Cet homme fort et qu'on nous décrit comme tel, conservait en Cappadoce comme naguère à Ani le sentiment de sa majesté royale et entendait que tous la respectassent en lui. Nous avons vu en effet tout à l'heure les deux princes ardzrouniens Atom et Abousahl, bien que descendants, eux aussi, d'une lignée de rois — les rois du Vaspourakan —, n'en craindre pas moins la colère du roi des rois Gagik II et, même malgré la pression de la cour de Constantinople, n'oser rien décider, fût-ce en matière théologique, sans son agrément [4].

Gagik II maintenait donc fortement au milieu de l'émigration arménienne les cadres nationaux de la terre natale. Même dans leurs nouvelles résidences de Sébaste ou de Cilicie, les princes ardzrouniens lui obéissaient comme ils n'avaient pas toujours obéi à ses ancêtres au Vaspourakan, et quand ils transgressaient ses ordres, Gagik n'hésitait pas, fort de ses droits de suzerain, à aller les en punir.

1. Abelgharib, fils de Hasan Ardzrouni. Cf. DULAURIER ap. MATTHIEU, p. 420, n. 2.
2. Cf. DULAURIER, *l. c.*, p. 420, n. 3.
3. MATHIEU, CXIX, p. 183.
4. « Nous ne pouvons rien sans Gagik, déclarent Atom et Abousahl à l'empereur Constantin Monomaque. Si nous faisions quelque chose sans lui, il nous ferait brûler (comme hérétiques) à notre retour chez nous » (MATTHIEU, XCIII, p. 134).

Meurtre de Gagik II

Tant que cette armature subsistait dans la nouvelle Arménie cappadoco-cilicienne, l'entité politique arménienne restait debout, mais c'est précisément ce que ne voulaient pas les Byzantins. Gagik II, de retour de Cilicie, était arrivé avec mille hommes de sa suite (détail qui nous le montre voyageant toujours avec un train royal) dans la plaine d'Ardzias, près de la forteresse de « Kizistara », nous dit Matthieu d'Édesse, ce qui est la transcription arménienne du nom de Kyzistra, le Kiyoustra ou Djousastroun des nomenclatures musulmanes, l'actuel Dévély-qarahissar, en Cappadoce [1]. Cette forteresse appartenait à trois seigneurs byzantins, trois frères appelés par Matthieu « les fils de Mantalé (ou Mandalé) », c'est-à-dire de Pantaléon. Gagik II, sans méfiance, laissa sa troupe au pied de la forteresse et alla avec, seulement, trois serviteurs, demander l'hospitalité des châtelains.

Les trois frères résolurent aussitôt de profiter de l'occasion pour satisfaire la vieille haine des Byzantins contre le dernier roi bagratide. « Ils prirent leurs précautions et placèrent cinquante hommes en embuscade pour surprendre Gagik, puis, quand le roi approcha du fort, ils sortirent comme pour lui rendre hommage et vinrent se prosterner devant lui, la face contre terre. En les apercevant, Gagik les invita à l'embrasser. Ils s'approchèrent et, lui jetant les bras autour du cou, le renversèrent de cheval. Les gens de l'embuscade, accourant, se saisirent de lui et l'entraînèrent dans la forteresse, tandis que ses trois serviteurs prenaient la fuite [2]. »

Cependant le coup de main tenté contre Gagik II émut vivement les autres princes arméniens de Cappadoce qui continuaient, nous l'avons vu, à se considérer comme ses vassaux. Dans les huit jours, son cousin Gagik-Abas, ex-roi de Kars et les deux princes ardzrouniens Atom et Abousahl accoururent avec tous leurs contingents. Ils entreprirent le siège de Kyzistra, mais la position était très forte et ils ne purent s'en emparer. D'autre part les fils de Pantaléon n'osaient le relâcher, par crainte de sa vengeance. Ce fut alors, nous assure Matthieu d'Édesse, que le plus perfide des conseils leur fut adressé par un personnage qui jouera un rôle considérable dans la suite de cette histoire, Philarétos Brachamios : « Comment avez-vous osé attenter à la personne d'un souverain ? Maintenant, que vous lui rendiez la liberté ou que vous le reteniez, ce sera également votre perte [3].... » Les trois seigneurs byzantins comprirent le

1. Honigmann, *Ostgrenze*, p. 46, n. 3 et 248 et sa carte : *Fines orientales Imperii Byzantini c.* 960.
2. Matthieu, cxix, p. 183-184.
3. Sur la politique très particulariste de Philarétos, *Empire du Levant*, p. 176. Signalons seulement ici que Philarétos machina aussi la mort d'un des derniers

sens d'un tel langage. Ils étranglèrent Gagik II avec une corde et suspendirent son corps au rempart où il resta exposé toute une journée, après quoi ils l'enterrèrent au pied de la forteresse. Ce ne fut que six mois après qu'un certain Banik, originaire, dit Matthieu, de « la ville de Gagik », c'est-à-dire de la cité cappadocienne de Pizou [1], vint enlever le corps pendant la nuit et l'emporta pieusement. « La famille de Gagik et tous les Arméniens le pleurèrent amèrement et l'ensevelirent dans son couvent de Pizou.... Ce fut ainsi que finit, dans la branche des Bagratides, la royauté arménienne [2]. »

Tel est le récit de Matthieu d'Édesse, écrivain mort après 1136. Kirakos de Gandzak, qui est mort en 1272, nous a laissé une version toute différente. D'après lui, Gagik II, étant à la chasse, descendit de cheval pour se reposer à l'ombre d'un arbre. Ses gens s'étant dispersés à la poursuite du gibier, il n'avait plus auprès de lui qu'un jeune page, quand des Grecs qui passaient, le reconnurent, l'enlevèrent pendant son sommeil et le portèrent dans une citadelle du voisinage. Ayant alors ouvert les yeux, il demanda où il se trouvait. « Là où est le métropolite Marcos », lui répondit-on en faisant allusion à la mort de l'archevêque de Césarée, naguère « ensaché » avec un chien furieux [3]. On précipita Gagik du haut de la muraille et il se rompit les os. Mais Kirakos ajoute que le jeune page qui accompagnait le malheureux roi avait réussi à s'échapper. Devenu homme, il alla chercher fortune en haute Cilicie du côté de la forteresse de Bartzerbert. Mais il n'oubliait pas le meurtre de son maître et jurait de le venger. L'évêque grec du pays étant venu banqueter à Bartzerbert au cours d'une chasse à la perdrix, l'ancien page de Gagik II réussit à l'étourdir en le faisant basculer dans une cuve de vin, puis il l'étrangla proprement et se rendit maître du château, point de départ de ses possessions futures [4]. Pour Kirakos, en effet, le page de naguère, le vengeur de Gagik II, n'est autre que *R*oubèn, le fondateur de la dynastie *r*oubénienne de Cilicie.

D'autres chroniqueurs comme Vardan († 1271) vont jusqu'à faire de *R*oubèn non seulement le dernier compagnon et le vengeur de Gagik, mais son parent, en établissant ainsi une continuité entre le dernier des Bagratides et le fondateur des

princes arméniens indépendants, Thornik de Sassoun, qui avait maintenu son autonomie sous le protectorat byzantin dans la vallée du Mourad-sou, entre Kharpout et Mouch. « Dans la lutte qu'il mena contre Thornik, Philarète perdit Raimbaud, le chef des auxiliaires francs qui avaient rallié son pavillon, puis Thornik fut pris et tué par les Turcs qui envoyèrent sa tête à Philarète » (v. 1073-1074, MATHIEU, CVI-CVII. Cf. J. LAURENT, *Byzance et Antioche sous Philarète*, R. E. A., **9**, 1909, p. 63.

1. DULAURIER, p. 420, n. 6.
2. MATTHIEU, CXIX, p. 184.
3. Voir plus haut, p. 621
4. KIRAKOS, ch. II, p. 53-54.

Roubéniens [1], mais il est clair que de telles affirmations ont pour but d'établir la légitimité dynastique de ces derniers.

Quant à la date du meurtre de Gagik II, elle est placée entre 1077 [2] et 1080 [3].

Fin de la maison bagratide d'Ani

Gagik II, on l'a vu, avait eu deux fils, Hovhannès et Davith. Nous avons vu aussi la brouille survenue entre Davith et son beau-père, le prince ardzrounien Abelgharib, seigneur de Tarse. Abelgharib qui avait emprisonné son gendre dans le fort de Babaron, ne l'avait relâché que sur les démarches de Gagik II. Après la mort de Gagik, il reprit ses mauvais desseins contre Davith et finalement le fit empoisonner [4]. Quant à Hovhannès, fils aîné de Gagik II, il vécut d'abord en Géorgie, puis à Constantinople. Achot, fils de Hovhannès, se refusant à accepter l'existence insipide des princes arméniens exilés, se décida à la politique qu'avait un moment entrevue Gagik II : chercher à rétablir l'indépendance arménienne par une attitude de collaboration avec les Musulmans. Alp-Arslan, après s'être emparé d'Ani (1064), avait en 1072 donné cette ville en fief à Fadloun fils d'Abou'l-Ouswâr, émir de Dwin et de Gandja (Gandzak, Élizavetpol), de la dynastie kurde des Banou-Cheddâd. Fadloun avait eu comme successeur son frère Manoutchehr qui entreprit de réparer les ruines d'Ani [5]. Achot fils de Hovhannès et dernier héritier du trône bagratide, alla trouver Manoutchehr et se fit investir par celui-ci du gouvernement d'Ani, mais les officiers de l'émir, jaloux de son crédit, le firent périr par le poison.

Les serviteurs d'Achot rapportèrent son corps à Constantinople, mais avant qu'ils y fussent arrivés, son père Hovhannès était décédé [6] (v. 1080) [7]. Mélancolique destinée que celle de ce dernier Bagratide qui avait tenté de relever la grandeur de sa maison en siégeant comme gouverneur des Banou-Cheddâd là où ses ancêtres avaient régné en rois et qui mourait avant d'avoir pu mener sa tentative à bien, par le poison de quelques officiers kurdes.

En cette même année 1080-1081, en Cappadoce, l'ancien roi de Kars, Gagik-Abas, et les deux princes ardzrouniens, Atom et

1. Brosset, dans sa traduction de Kirakos, p. 54, n. 1.
2. Tournebize, p. 136.
3. Brosset, ap. Kirakos. p. 54, n. 1. Mais le même Brosset dans sa généalogie des Bagratides fait mourir Gagik II en 1079 (*Histoire de la Géorgie*, p. 161).
4. Vardan, ap. Dulaurier, *Matthieu d'Édesse*, p. 420, n. 3.
5. Vardan, p. 83. Cf. Brosset, *Hist. de Géorgie*, 1, p. 328, n. 2 (en contradiction avec sa généalogie des Banou-Cheddâd, *ibid.*, p. 344).
6. Dulaurier, ap. Matthieu, p. 420, n. 7.
7. Date de Brosset dans sa généalogie des Bagratides, *Hist. de Géorgie*, p. 161.

Abousahl, étaient obscurément mis à mort par les Byzantins, et les possessions qu'ils avaient eues tous trois dans cette province faisaient retour à l'Empire, — juste à temps pour passer aux mains des Turcs [1].

Vicissitudes du patriarcat sous Grigor II

Ainsi et coup sur coup les trois dynasties arméniennes exilées en Cappadoce par Byzance, — les grands-rois bagratides d'Ani, les rois bagratides de Kars et les rois ardzrouniens du Vaspourakan —, étaient éteintes par les Byzantins. La Nouvelle Arménie de Cappadoce était détruite par les Grecs quelques années ou quelques mois avant que son territoire fût occupé par les Turcs. Le patriarcat qui dans la personne du patriarche Grigor II Vekaïasèr s'était, en 1065, établi à l'ombre des dynasties exilées, à Tzamandos-Dzamindav, subissait le contre-coup de ces vicissitudes. En 1069 Grigor, fatigué de tant d'agitations, le cœur déchiré par tant de ruines, résolut de terminer sa vie dans la retraite. Son chancelier Géorg de Lori partageait son dessein. Le roi Gagik II et les principaux seigneurs arméniens avaient cherché à faire revenir Grigor II sur sa décision. N'y étant point parvenus, ils choisirent pour patriarche ou plutôt comme coadjuteur du patriarcat le chancelier Géorg de Lori, ainsi devenu Géorg II (1069) [2].

Géorg II siégea, comme naguère Katchik II, à Thavblour dans le district de Djahan, puisque les sanctuaires de la Grande Arménie étaient désormais interdits aux successeurs de l'Illuminateur. Quant à Grigor II, il alla mener la vie cénobitique au couvent d'Areg, dans l'Amanos ou Montagne Noire, en Haute-Syrie. Puis les deux prélats se brouillèrent. Grigor II, mécontent de la gestion de son remplaçant, le révoqua (1072). Géorg se retira à Tarse où il ne tarda pas à décéder. Pour ce qui est de Grigor II, il s'établit à Moutarhasoun, près de Késoun, dans l'Euphratèse [3], auprès, nous dit Matthieu, d'un certain « Gagik, fils de Gourgèn » que Dulaurier pense un cadet ardzrounien (branche de l'Antzévatsiq), exilé et doté par les Byzantins dans cette région [4]. Mais le temps n'allait pas tarder à venir où le chef arméno-grec Philarétos Brachamios, ne pouvant faire de Grigor II un instrument docile, élèverait contre lui un anti-patriarche dans la personne de Sargis de Honi, qui devait fixer son siège dans cette même ville de Honi (Hounou) au Djahan (1076) et auquel succèderait Théodoros Alakhosik (1077-1090), également tout dévoué aux

1. Cf. Brosset, ap. Kirakos, p. 55, n. 4, qui fait mourir Gagik-Abas « en 1080 ou 1081 » ; et Tournebize, p. 136.
2. Matthieu, xcix, p. 160-161.
3. Matthieu, cv, p. 172.
4. Dulaurier, *l. c.*, p. 416, n. cv, 3.

intérêts de Philaretos [1]. Pendant ce temps Grigor II profitait de la tolérance du nouveau sultan seldjouqide Mélik-châh pour aller en Grande Arménie sacrer évêque à Ani son neveu Barsel (Basile), issu comme lui de l'illustre famille des Pahlavouni et qui, après avoir été son coadjuteur (1081-1105), devait lui succéder dans le patriarcat (1105-1113) [2]. Il est à signaler que le concile qui élut Barsel s'était réuni au monastère de Halbat dans les États et sur convocation du roi de Tachir (Lori) Kiuriké Ier, *alias* Gourgèn II, dernier prince bagratide arménien. L'onction fut donnée au nouveau pontife par le katholikos d'Aghouanie Ter Stéphannos [3].

L'existence agitée de Grigor II nous annonce des temps nouveaux. En effet ce patriarcat mouvementé forme le lien entre l'histoire de l'Arménie bagratide dont il avait vu les dernières manifestations, et celle de l'Arménie cilicienne qui naissait alors en plein milieu de croisade, « Nouvelle Arménie » dont l'adversaire de Grigor, Philarétos Brachamios, avait été l'étonnant précurseur.

Avec Philarétos, c'est en effet une nouvelle page qui s'est ouverte dans l'histoire de l'Arménie [4].

1. MATTHIEU, CVII, p. 176.
2. MATTHIEU, CVII, p. 177. Je suis ici la chronologie de Mgr ORMANIAN, p. 176. Chronologie légèrement différente dans TOURNEBIZE, p. 166-167. Pour cette époque, voir notre *Empire du Levant*, p. 176 et sq.
3. Voir discussion des sources (Matthieu, Mékhithar d'Aïravanq et Kirakos de Gandzak) dans L. MOVSÊSIAN, *Histoire des rois Kurikian de Lori*, Revue des Études Arméniennes, **7**, II, 1927, p. 242-243.
4. Cf. J. LAURENT, *Byzance et Antioche sous le curopalate Philarète*, Revue des Études Arméniennes, **9**, I, 1929, p. 61-72. Aussi J. LAURENT, *Édesse entre 1071 et 1098*, dans *Byzantion*, I, 1924, p. 387. Nous nous permettons de renvoyer, quant au reste, à notre *Empire du Levant*, éditions Payot, Paris, 1946, p. 173-185 et 385-424, où le lecteur trouvera un résumé de l'histoire de l'État arménien de Cilicie aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles.

CONCLUSION

L'EFFIGIE DE TIGRANE

L'effigie reproduite sur la couverture du présent ouvrage est empruntée aux tétradrachmes de Tigrane le Grand. La figure de Tigrane domine en effet l'histoire arménienne, moins encore parce qu'il régna sur un vaste empire que parce qu'il marqua d'une empreinte ineffaçable tout l'avenir de son peuple. Avant lui, le pays arménien, par le compartimentement même et l'isolement des vallées, semblait voué à une vie de clans. Tigrane l'a élevé à une vie unitaire qui, au point de vue moral et quels que fussent les partages ultérieurs, n'a, depuis lors, jamais cessé. Cette Arménie, unifiée par lui, il l'arracha à l'attraction de l'Asie pour la faire définitivement regarder, tant par sa culture grecque que par son alliance finale avec Rome, vers l'Occident. Certes, l'Arménie était, de naissance, indo-européenne. Mais ce fut Tigrane qui, confirmant ce destin, acheva de la rattacher à jamais au monde occidental. Après lui, chaque siècle apportera ses inévitables vicissitudes. Au moyen âge, là comme en Occident, plus encore même en raison de l'enchevêtrement du système orographique, le morcellement féodal reparaîtra. Mais l'unité spirituelle, à travers tous les particularismes inhérents au régime féodal, survivra, intangible. Au reste, ici comme dans notre France médiévale, luttes féodales et rivalités dynastiques ne sont que l'éphémère. Ce qui demeure, c'est la civilisation arménienne elle-même, ce sont ses cathédrales et ses poètes, ses saints et ses martyrs, sa spiritualité. Et cette spiritualité indestructible, c'est toute l'Arménie.

NOTES ET CORRECTIONS

Page 28, ligne 14. — Nous aurons l'occasion de reparler ultérieurement des travaux de ces deux excellents préhistoriens arméniens.

Page 40, note 2. — Lire, conformément au titre définitif : *Histoire d'Arménie.*

Page 48, ligne 14. — J'ai suivi ici la transcription *Palou* d'Adontz (références d'Adontz, *Histoire d'Arménie*, p. 430), que je cite. Comme on l'a vu dans le reste de notre texte, la transcription orientale est *Balou.*

Page 100, ligne 9. — « *A défaut de l'hellénisme* ». Peut-être, comme nous le suggère M. Archag Tchobanian, conviendrait-il d'écrire, de préférence : « *à côté de l'hellénisme* », puisque, aussi bien, je viens de signaler moi-même (p. 90-91) la culture grecque de Tigrane et de son fils. Mais il est certain que, comme pour toute l'Asie Mineure orientale, la culture iranienne était nettement prépondérante. Meillet insiste sur le fait que l'influence du vocabulaire grec en Arménie fut presque exclusivement l'œuvre du christianisme.

— L'obligation de donner des citations des divers arménologues français, nous contraint parfois à reproduire successivement des transcriptions différentes, par exemple pages 115, 147, 194, 195, 292, où, comme on le sait, la transcription orientale du nom arménien de « l'Ingilène » est Ange*l*-toun ou Ang*l*-toun ; la transcription occidentale : Anke*l*-doun, ou Ank*l*-doun.

Page 116, dernier alinéa. — Comme je l'ai indiqué ailleurs, si, avant sa conversion au christianisme, l'Arménie n'avait pas mieux résisté que la Cappadoce ou la Phrygie à l'hellénisation, elle aurait, comme la Phrygie et la Cappadoce, perdu sa nationalité. Les Phrygiens, proches parents des Arméniens, ont si totalement adopté la langue grecque que nous ignorons pratiquement leur langue nationale.

Page 119. — Comme M. Archag Tchobanian aura l'occasion de le démontrer dans un travail en préparation, tout ce panthéon, (même les divinités empruntées à l'Iran ou à la Babylonie) était entièrement arménisé et les dieux étrangers avaient pris un caractère nouveau avec une valeur et une symbolique purement nationales. Notons que tel fut le cas en Gaule pour les divinités composites, celto-romaines, de l'époque impériale.

Page 120, ligne 14. — Ai-je besoin de dire, à propos de la référence de Moïse de Khorèn sur la localisation du martyre de saint Addée, que nous n'entendons nullement nous élever contre cette localisation traditionnelle ?

Page 128, ligne 22. — Lire : aux manses ecclésiastiques, aux possessions épiscopales, etc.

Page 129, ligne 16, 627 et *passim*. — La transcription arménienne correcte serait évidemment *Khlath*. J'ai dû conserver *Khélath* pour ne pas dépayser le lecteur habitué à l'orthographe courante de nos manuels français d'histoire et de géographie.

Page 133-134. — On a vu que la transcription arménienne orientale de nom de Tigrane est *Tiran*. Mais l'usage français, désormais consacré par toute une littérature historique, nous impose *Diran*.

Page 136 et 152. — Gounel est une lecture de Langlois dont j'ai dû ici reproduire le texte. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut prononcer Gnel....

Page 143, ligne 33. — Rétablir : *Pharantzèm*.

Page 175, avant-dernière ligne. — Lire : par son disciple et ami.

Page 223, ligne 22. — Rétablir : Djervej.

Page 245, ligne 26. — Lire, en transcription orientale, Vardénik,

Page 258, ligne 11. — En transcription orientale, Kordouq.

Page 264, ligne 1. — Bazmahalth.

Page 308, ligne 22, et 423, ligne 38. — Ce nom de « Vallée Chaude » (*Djermadzor* en arménien oriental, *Tjermarzor* en occidental) se retrouve dans un assez grand nombre de régions, originellement ou médiévalement arménophones.

Page 309, 322, 324, 337, 394, et sq. — L'orthographe arménienne orientale est, bien entendu, des *ostikan*. La transcription occidentale *osdigan* a fini par passer dans l'orthographe courante des historiens français (Rambaud, Diehl, etc). et par prévaloir chez nous. Je l'emploie comme entrée dans le domaine public.

Page 338, ligne 33. — Comme on l'a expliqué plus haut, Ésaï ou Yessaï, suivant les systèmes de transcription adoptés.

Page 351, ligne 14. — Lire, comme écrit d'ailleurs, Gelarqouniq.

Page 417, ligne 9. — Bergri.

Page 443, ligne 25 ; 491, lignes 9-10 ; 492, lignes 1 et sq ; 523, ligne 37. — J'ai adopté ici l'orthographe (occidentale) *Krikorikios* au lieu de la transcription orientale classique *Grigorigios*, et cela à l'exemple d'Adontz *Byzantion*, 1934, 540, 732, et sq.) qui a voulu, à dessein, bien différencier ce personnage, ainsi que ses enfants et homonymes, des autres personnalités de même nom énumérées au cours de cette histoire. C'est ainsi que dans l'histoire romaine, nous distinguons le dictateur César des nombreux Cæsar, ses ancêtres également mentionnés dans l'histoire. Je ne puis me rallier une fois de plus ici aux méthodes du regretté N. Adontz.

Page 471 et *passim*. — On pourrait discuter sur la forme *catholicat* ou *catholicosat*. L'usage français s'est établi par analogie avec épiscopat, patriarcat (et non épiscoposat, patriarchosat).

Page 471, ligne 21. — Iunan = Iounan.

Page 500, ligne 26. — Mot à mot : la Vallée-aux-fleurs.

Page 508, ligne 26. — Lire : Astouadzadzin.

Page 540, ligne 33. — Nous suivons ici l'image courante. En réalité, bien entendu, le rapprochement, souvent lu, entre Pindare et Grégoire de Narek tient seulement à la puissance lyrique chez les deux poètes.

Page 543, ligne 17 : p. 573, l. 23 et sq., 615 et sq. Bien entendu, l'orthographe orientale classique est *dahékan*. Mais la prononciation occidentale en *tahégan* est passée dans l'usage historique et orientaliste français.

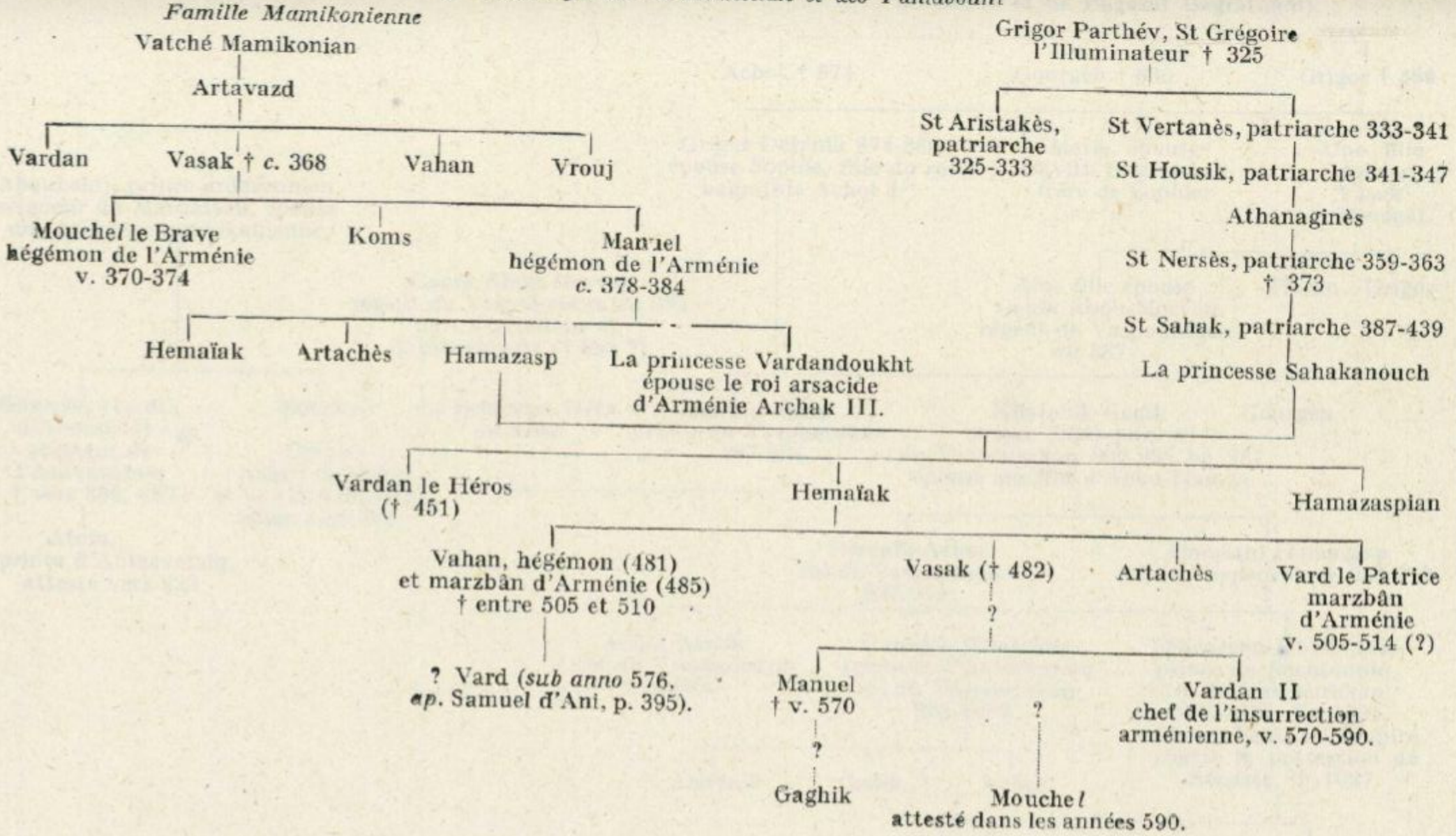
Page 580, ligne 12. — Lire : Midjagètq.

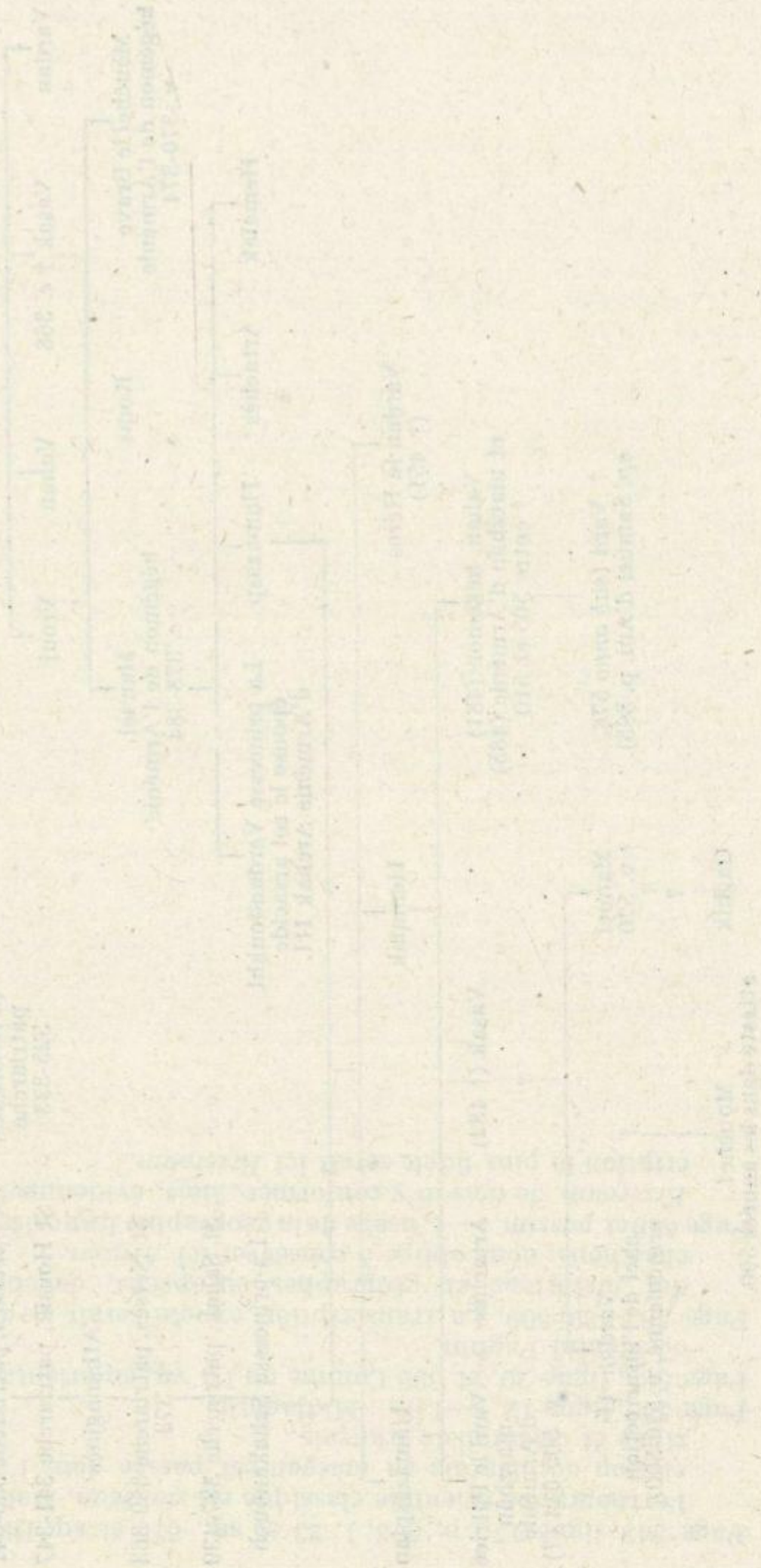
Page 585, ligne 20, et 595 Comme on l'a vu, en oriental Ba*l*in ; en occidental Paghin.

Page 587-589, 609. La transcription exacte serait *Ardzn*. L'usage des historiens et géographes européens, devenu classique chez nous, nous oblige à conserver ici *Ardzèn*.

Page 610 et *passim*. — L'usage de la géographie française est d'écrire *Erzéroum*. Je dois m'y conformer. Mais, évidemment, la transcription la plus fidèle serait ici *Erzeroum*.

1° *Généalogie des Mamikonian et des Pahlavouni*



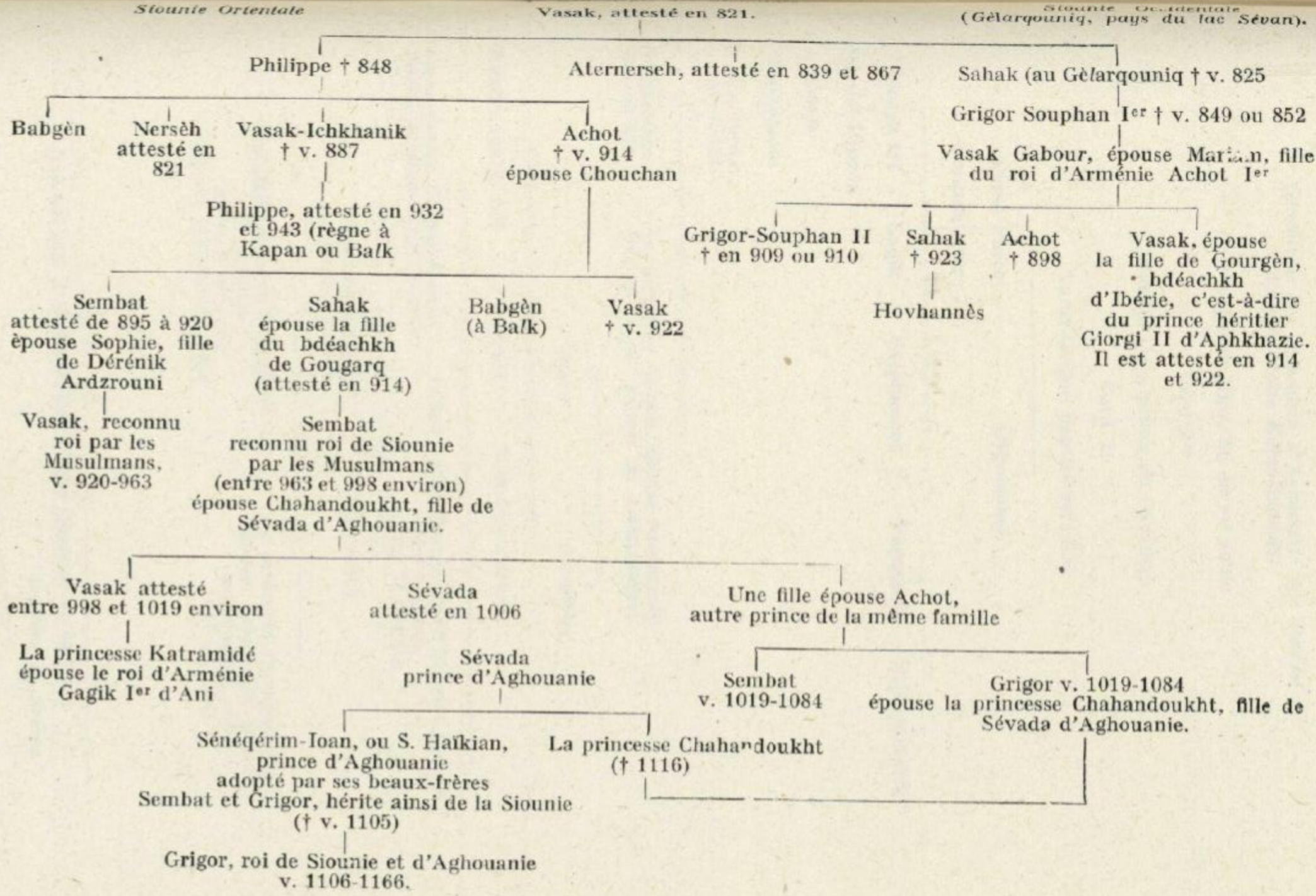


Un prince ardzrouni marié à Rhipsimé Bagratouni (sœur de Sahak et de Bagarat Bagratouni).

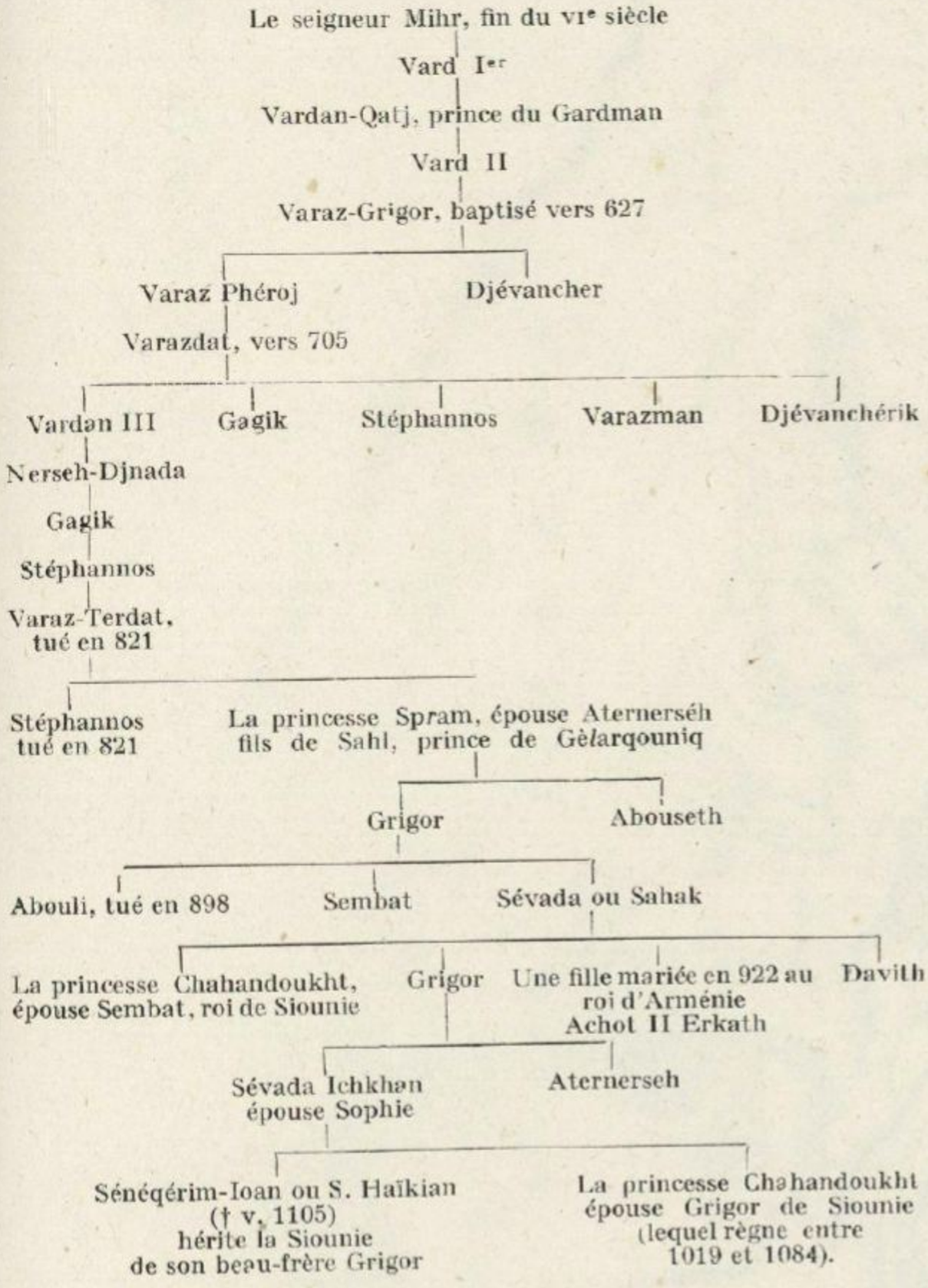
- Achot † 874
  - Grigor Dérénik 874-886 épouse Sophie, fille du roi bagratide Achot Ier
    - Sargis Achot prince du Vaspourakan 887-904
      - Khatchik-Gagik prince (904), puis roi du Vaspourakan 908-936 ou 937 épouse une fille d'Abou-Hamza
        - Dérénik-Achot roi de Vaspourakan 937-953
          - Achot Sahak roi du Vaspourakan 972-983
          - Gourgèn Khatchik seigneur d'Antzévatsiq roi du Vaspourakan 983-1003
            - Dérénik
            - Gagik
            - Achot
              - Davith, à Sébaste 1027-1037
                - Une fille épouse l'ex-roi d'Ani Gagik II
              - Atom, Abousahl à Sébaste 1037-1080 En 1080, massacrés par les Grecs
        - Abousahl Hamazasp roi du Vaspourakan 953-972
          - Sénéqérim-Hovhannès prince de Rechtouniq, roi du Vaspourakan 1003-1021. En 1021, cède ses États à l'Empire contre la possession de Sébaste, † 1027.
    - Gourgèn
  - Marie, épouse Davith Bagratouni frère de Sophie
  - Une fille épouse Vasak le Renégat.
    - Une fille épouse Gagik Abou-Morvan régent de Vaspourakan en 887
    - Hasan
    - Grigor
- Gourgèn « le fils d'Aboubeldj » seigneur de l'Antzévatsiq † vers 896, 897
  - Atom, prince d'Antzévatsiq, attesté vers 923
- Mouchel
  - Grigor prince de Mokq et de l'Antzévatsiq, attesté en 902.
- La princesse Iséta ou Séda

Aboubeldj, prince ardzrounien, seigneur du Mardastan, épouse une princesse mamikonienne.

Gagik Abou-Morvan régent du Vaspourakan en 887 puis usurpateur de la principauté († 893 ?)


Siounie Orientale
Vasak, attesté en 821.
Siounie Occidentale
(Gèlarqouniq, pays du lac Sévan).
Philippe † 848
Aternerseh, attesté en 839 et 867
Sahak (au Gèlarqouniq † v. 825
Babgèn
Nersèh attesté en 821
Vasak-Ichkhanik † v. 887
Achot † v. 914 épouse Chouchan
Grigor Souphan Ier † v. 849 ou 852
Vasak Gabour, épouse Mariam, fille du roi d'Arménie Achot Ier
Philippe, attesté en 932 et 943 (règne à Kapan ou Balk
Grigor-Souphan II † en 909 ou 910
Sahak † 923
Achot † 898
Vasak, épouse la fille de Gourgèn, bdéachkh d'Ibérie, c'est-à-dire du prince héritier Giorgi II d'Aphkhazie. Il est attesté en 914 et 922.
Hovhannès
Sembat attesté de 895 à 920 épouse Sophie, fille de Dérénik Ardzrouni
Sahak épouse la fille du bdéachkh de Gougarq (attesté en 914)
Babgèn (à Balk)
Vasak † v. 922
Vasak, reconnu roi par les Musulmans, v. 920-963
Sembat reconnu roi de Siounie par les Musulmans (entre 963 et 998 environ) épouse Chahandoukht, fille de Sévada d'Aghouanie.
Vasak attesté entre 998 et 1019 environ
Sévada attesté en 1006
Une fille épouse Achot, autre prince de la même famille
La princesse Katramidé épouse le roi d'Arménie Gagik Ier d'Ani
Sévada prince d'Aghouanie
Sembat v. 1019-1084
Grigor v. 1019-1084 épouse la princesse Chahandoukht, fille de Sévada d'Aghouanie.
Sénéqérim-Ioan, ou S. Haïkian, prince d'Aghouanie adopté par ses beaux-frères Sembat et Grigor, hérite ainsi de la Siounie († v. 1105)
La princesse Chahandoukht († 1116)
Grigor, roi de Siounie et d'Aghouanie v. 1106-1166.

5° *Généalogie des Mihrakan d'Aghouanie par Brosset d'après Moïse Kalankatouatsi*



Imprimé par A. Taffin-Lefort à Lille (France). — 98-12-45
Imprimé en France.

PONT EUXIN

IMÉRÉTHI

IBÉRIE

GOURIE

MESKHÉTHI

SAMTZKHÉ

CHAWCHÉTHI

KLADJO

ARTAHAN

GOUGARQ

DJAWAKHQ

THREBQ

OUTIQ

KHAZARES

KAKHÉTH

HERÉTHI

ALBANIE

CHAKÉ

ARCHAKACHEN

KHALDIA, KHALDIQN

PONT

LAZIQUE

PARKHAR

ARMÉNIE

TAIQ ou TAO

KOLA

VANAND

ARARAT

ARCHAROUNIQ

TACHIR OU LORHI

SEWORDIQ

GARDMAN

CHIRAK

KOTAÏQ

LAC DE SEVAN

CEZAROUNIQ

ARTZAKH

KHATCHEN

VAYOTS-DZOR

SOUNIE

HABAND

BAGRÉVAND

APAHOUNIQ

KOGOVIT

ARTAZ

DJWACHRHOD

GOLTHÈN

BAKQ

QATCHOUNIQ

KOVSAKAN

AREWIQ

PHAYTAKARAN

HAYQ

BAŁANRHOD

MARAND

MARDASTAN

VASPOURAKAN

LAC DE VAN

ANTZÉVATSIQ

MOKQ ou MOXOÈNE

ZAREWAND

HER

PARSKA

LAC D'OURMIA

ATROPATÈNE

ORSIRANQ

DJAHOUK

PETIT AŁBAK

KORDJÉNE

KORDÎ-DZOR

(BANOU-QAIS)

ARZANÈNE

ARZANÈNE

SOPHÈNE

DÉGIQ

MESOPOTAMIA

HAUT

TERDJAN

KARIN

MARDAŁI

TEKMAN

BASEAN

AŁORI

HARQ

TOUROUBERAN

TARON

ASTHIANÈNE ou HACHTEANQ

PALOU

BELABITÈNE

TCHAPAŁDJOUR

TZOPHQ CHAMOUNQ

KHORZANÈNE ou KHORDJEANQ

PAYNATOUN

ARCHAMOUNIQ

DAYNOUNIQ

BZNOUNIQ

RHECHTOUNIQ

SANASOUNQ (SASOUN)

INGILÈNE

HANZITH

REHIMÈNE

TOÛR 'ABDÎN

ASSORIQ

DARANAŁIQ

ERÉZ ERZENGA ERZINDJAN

KELTZÈNE

ERÉZ

EKÉGEATS

MANANAŁI

TOUARATSOÏ-TAPH

Koutaïs

Rhodopolis, Vartzikhé

Mtkwari ou Koura fl.

Akhal-qalaqi

Mtzkhétha

Tiflis

Thélaw

Sighakh

Qwélis-tzikhé

Akhaltzikhé

Otzia

Khounan

Mt Lekvari

Lal (Mlaverdi)

Artanoudj

Artahan

Pirdanos

Phanaskert

Ichkhan

Egrek

Phanak

Oukhthiq (Oty)

Thèthri-tzikhé

Marmarachen

Berdoudj, Debeda ou Tortchala, riv.

Lorhi

Chamkhor

Gandzak

Kars

Ani

Chirakavan, Erazgavorq

Pharpi (Sourb-Grigor-Anberd (Biourakan)

Berdjni

Ervard

Hamzatchay

Titchernak

Erivan

Garhni

Dwin

Artaxata

Khorvirap

Araxe, fl.

Ararat

Bagawan

Darioung

Tathew

Nakhitchewan

Beïlakan

Sighnakh

Kérasonte

Anakouphé

Zigana

Lérion

Mts Tchanoug ou Tchaniq

Khartôn, Kharthi

Akampsis ou Tchorokh, fl.

Sper Lsqir

Koloneia

Kerianôn, Charian

Paiper

Baberd

Kalkéti, Kelkit

Khartoyaritch

Bagarhitch

Djinnis

Blour

Karin, Théodosiopolis, Erzeroum

Ordorou

Basean

Okomi

Ouyoumi

Dou

Artzen

Andak

Awnik

Salqora

Chirimq

Katzvan

Sourmari

Tchakatq

Araxe, fl.

Vatarchakert

Alachkert

Havtchitch

Erasq

Sermants-tcarha (Bingöl-dagh)

Zarinak

Othmout, Ethmout

Sourb-Sahak

Manazkert

Mt Ala-dagh

Ardjèch

Berkri

Artzké

Amiouk

Matravanq

Parekh

Simq

Mouch

Khoïth

Thurkh

Khélath

Van

Varag

Haïots-dzor

Ostan

Entzaq

Lidjé

Foum

Attakh

Fis

Phachphach

Maiferqat, Martyropolis, Maypharigin

Balech (Bitlis)

Arzan

Amida, Diyarbékir

Tigre, fl.

Mélitène, Malatya

Arkni (Arghane)

Qalech

Thelkhum

Eghi

Melikhan

Parjo

Asmosaton (Chinchat)

Mouréniq

Khartabirt (Kharpout)

Aratzani, fl.

Melzkert

Parthin

Khozan

Vartenis

Kefi

Samosate

Edesse

Tour 'Abdîn

Adamakert

Tauris

Maragha

Ourmia

Salamas

Der

Zab

Grand Aŗbak

Tmorik

Beïlakan

Barda'a

Gandzak

Qarhni

Carte générale de l'Arménie médiévale

2° *Généalogie des Bagratides.*

Manuel Bagratouni

Sembat Bazmaïath, marzbân d'Hyrcanie + 616.

Varaz-Tirots Ier, curopalate d'Arménie + 645

Sembat, curopalate d'Arménie, vers 644-654.

Varaz-Tirots II, + avant 698.

- Sembat, passe au parti arabe, v. 710-711 + 726
- Achot

Varaz-Sahak

Sembat, seigneur de Dariounq

Achot

Sembat prince du Vaspourakan + 705.

- Bagarat, prince du Tarôn
  - Sahak, vers 750
    - Achot
    - Shahak.
- Vasak
  - Achot l'Aveugle, prince des princes d'Arménie entre 732 et 750 environ + 761.
    - Sembat + 772, épouse la fille de Samuel Mamikonian
      - Achot Msaker (le Carnivore), prince des princes entre 806 et 826.
        - Bagarat, prince du Taron 830-851
          - Achot, prince du Tarôn, v. 858-878
            - Gourgèn, prince du Tarôn, 895-897
              - Apoganem, protospathaire et patrice + vers 900
                - Thornikès laissa ses terres à l'Empire Byzantin
                - Vahan
                - Sembat
              - Grigor ou Krikorikios patrice 886-923
                - Bagrat (Pankratios), épouse une fille de Théophylacte Magistros
                - Achot, v. 940-967
                  - Grégoire Pankratios (Bagrat) cèdent le Tarôn à l'Empire Byzantin en 968.
              - Arka ou Arqaïk
          - Davith Arqaïk. v. 878-895
          - X (Thornik ?)
        - Davith Sahak
        - Mouchel
        - Sembat Ablabas le Confesseur (Khostovanol) généralissime (sparapet) d'Arménie de 826 à 855
        - Une fille, épouse Mouça d'Arzèn
        - Rhipsimé, épouse un Ardzrouni, prince du Vaspourakan
        - Achot Medz (le Grand), prince des princes 861-885 devenu en 885-886 le roi Achot Ier (885-890).
          - Sembat Ier Nahadak (le Martyr), roi d'Arménie 890-914.
            - Achot II Erkath (le Roi de Fer) Chahanchah, roi d'Arménie 914-928
              - Achot III Olormadz (le Miséricordieux) roi d'Arménie (Ani), 952-977
                - Sembat II Tiézérakal (le Dominateur), roi d'Arménie (Ani) 977-989
                - Gagik Ier Chahanchah, roi d'Arménie (Ani) 989-1020, épouse la princesse Katramidé.
                  - Hovhannès-Sembat, roi d'Arménie (Ani) 1020-1040
                  - Achot IV Qadj (le Vaillant) anti-roi, 1021-1039
                    - Gagik II, roi d'Arménie (Ani) 1042-1045 (+ v. 1077-1079), épouse la fille de Davith Ardzrouni
                      - Hovhannès + v. 1080
                        - Achot + v. 1080
                      - Davith + v. 1080, épouse la fille d'Abelkharib Ardzrouni
                  - Abas
              - Mouchel, roi de Kars 962-984
                - Abas, roi de Kars 984-1029
                - Gagik-Abas, roi de Kars 1029-1064 (+ 1080)
                - La princesse Marie
            - Mouchel
            - Sahak
              - Sembat
            - Abas, roi d'Arménie 928-952
            - Davith
          - Mouchel Chapouh
          - Sembat, prince de Mokq
          - Abas, prince de Kars 886-889
          - Mariam, épouse Vasak-Gabour, prince de Siounie
          - Une fille, épouse Bagarat Ier (+ 876), curopalate de Géorgie
            - Gourgèn, roi de Géorgie 982-989.
              - Davith Ier Anholin, roi du Tachir 989-1046 ou 1048
                - Gourgèn II ou Kiuriké Ier, roi du Tachir 1046-1081 ou 1048-1089
                  - Davith II, roi du Tachir 1081 ou 1089-1145
                    - Kiuriké II, roi du Tachir, 1145-1185
                      - Abas II, 1185-1192
                      - La princesse Rouzougan, épouse Ivané Orbélian
                      - La princesse Vané, épouse Davith fils d'Aran
                      - La princesse Mamkhan, épouse Hasan de Khetchèn.
                  - Stéphannos, évêque
                  - Abas, roi de Tavouch 1145
                  - Une fille, épouse du sultan seldjouqide Alp Arslan (mort en 1072)
                - Gagik dans le Kakheth 1039-1058
                  - Askharthan 1058-1084
                    - Kiuriké IV de Kakheth, 1084-1102.
              - Une fille, épouse Abou'l-Ouswâr, émir de Dwin.
        - Chapouh + 824
          - Achot, prince de Sper en 837
            - Chapouh l'Historien
        - Vasak, prince du Tarôn en 771
          - Ater-Nerseh ou Adarnasé
            - Achot, curopalate de Géorgie v. 786-826 ou 833
              - Bagarat ou Bagrat Ier curopalate de Géorgie v. 826 ou 833-876, épouse une fille de Sembat-Ablabas
                - Davith Ier, curopalate de Géorgie 876-881
                  - Adarnasé II, roi de Géorgie 881-923
                    - Sembat Ier, roi de Géorgie 923-958
                      - Bagarat ou Bagrat II Regwan, roi de Géorgie 958-994
                        - Gourgèn, roi de Géorgie 994-1008, épouse Gouarandoukht, fille de Giorgi II, roi des Aphkhazes
                          - Bagarat ou Bagrat III, roi d'Aphkhazie (974-1014) et de Géorgie (1008-1014)
                            - Gourgèn ou Géorgi Ier, roi de Géorgie et d'Aphkhazie 1014-1027
                              - Bagarat ou Bagrat IV, roi de Géorgie et d'Aphkhazie 1027-1072
                                - Giorgi II, roi de Géorgie et d'Aphkhazie, 1072-1088
                                  - Davith II, roi de Géorgie 1088-1125.
                      - Adarnasé, curopalate
                        - Davith le Curopalate, prince du Taïq (+ 1000)
              - Gouaram + 882
              - Adarnasé
              - Une fille, épouse Thewdos roi des Aphkhazes, (806-845)

N. B. Pour la généalogie des dynasties arméniennes de Cilicie aux XII-XIVe siècles, voir les tableaux de notre *Histoire des Croisades*, tome II, p. 894-895 (Roubéniens) et tome III, *in fine* (Héthoumiens et Lusignan), Plon, éditeur.







